

uxième Année — N° 13 1 fr. 50 le Numéro Du 20 Janvier au 20 Février 192

la revue anarchiste




LIBRARY
MAY 30 1975
UNIVERSITY OF TORONTO

Deuxième Année — N° 13 Du 20 Janvier au 20 Février 1923

La Revue Anarchiste

Le Numéro	1 50
Pour l'Extérieur	1 75

ABONNEMENTS:	4 Mois	8 Mois	1 An
France	5 »	10 »	15 »
Extérieur	6 »	12 »	18 »

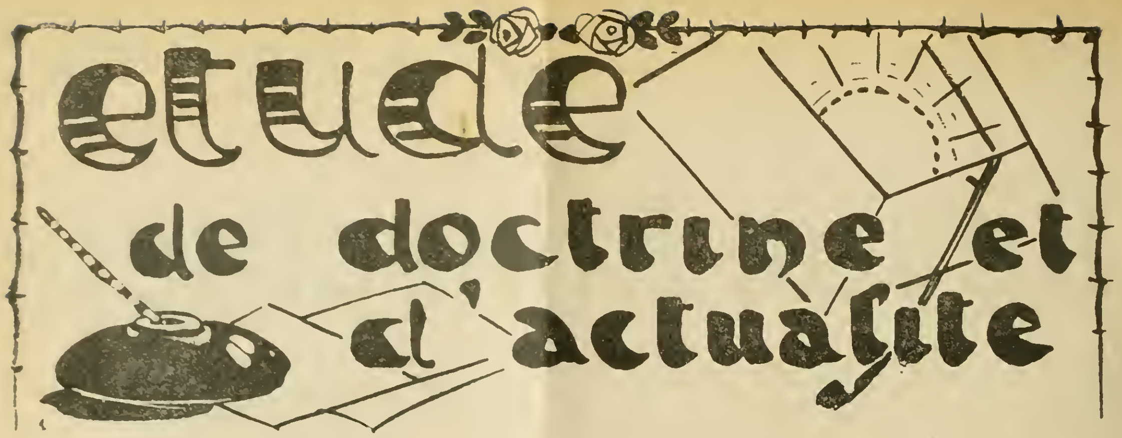
PARAISSANT TOUS LES MOIS

ADRESSER tout ce qui concerne la :: :: RÉDACTION :: ::
à André COLOMER, *Secrét. Réd.*
69, Bould. de Belleville, PARIS (11e)
l'ADMINISTRATION
à J. CONTENT, *Administrateur*
:: :: même adresse. :: ::



SOMMAIRE :





LES EXPLICATIONS VERBALES

Avant de faire les observations soignées, bases de la science positive actuelle, le cerveau des chercheurs a travaillé souvent dans le vide pour comprendre le monde matériel. Michel Bakounine, le grand théoricien anarchiste, dénonce cette illusion de l'esprit qui distingua dans la nature, deux ordres de faits séparés : le monde spirituel, ou des idées, des concepts et des forces, d'une part, et, d'autre part, le monde matériel, force d'inertie et de résistance à l'action de l'esprit. Cela vient, dit Bakounine avec raison, de l'erreur de l'homme qui sent, voit son corps et dissocie ce qu'il perçoit et l'action de percevoir, la conscience. Le Dantec a exposé le même point de vue dans « le problème de la mort et la conscience universelle », pour ne citer que ce livre. Ainsi, l'action de percevoir, qui est un fait, est expliquée par une substance supérieure : l'âme qui a la conscience d'elle-même et entre en contact avec le monde extérieur. Ce monde extérieur lui-même prend, dans l'esprit des métaphysiciens, une réalité absolue. La sensation au lieu d'être comme l'admettent les chercheurs modernes, la réaction de l'être vivant avec le milieu extérieur devient, pour les théologiens, le milieu extérieur lui-même et notre « âme » en tire des notions et agit sur lui. Il y a ainsi dualisme dans la nature. Chez l'homme l'âme et le corps, et, dans l'ensemble, la matière et les idées.

Louis Büchner, Le Dantec et d'autres ont combattu cette thèse de séparation entre deux mondes. Ils ont fait remarquer que cette séparation arbitraire tenait sur un malentendu et que la thèse spiritualiste ne tenait que sur des mots.

Tout le long de son œuvre, œuvre qui fut et qui reste le plus beau plaidoyer du matérialisme scientifique, Le Dantec a attaqué ce qu'il nomme le verbalisme. C'est l'erreur des métaphysiciens qui expliquent un fait naturel par le nom qu'ils lui donnent. Un chien boit, mange, s'accouple et se reproduit. Il a une individualité, des réactions vis-à-vis du milieu externe qui lui sont propres, spécifiques. Cet ensemble de propriétés a été réuni par un seul mot qui les comprend toutes : on dit que ce chien vit. Il y a un grand nombre d'êtres, plantes et animaux qui ont une forme définie, des réactions spécifiques avec le milieu extérieur : on dit que ces êtres vivent. Et l'ensemble de toutes ces vies individuelles a reçu, par commodité, le mot de Vie en général. Jusqu'ici, nous avons affaire à un simple vocabulaire scientifique, tout à fait légitime, basé sur des observations claires. Quelle est la cause de la sensibilité, des réactions psychologiques et physiologiques, de la forme anatomique du chien ? Au début de la science, il n'a pu être question de rechercher les réactions physiques et chimiques du milieu interne de l'animal, ses relations physico-chimiques avec le milieu extérieur. On n'avait aucune donnée générale, donc, aucun moyen d'explication. Mais le cerveau humain, curieux, comme dit Bakounine, ne peut se passer d'une tentative d'explication immédiate. Et les penseurs, ayant *abstrait l'idée* de Vie de *l'ensemble des faits matériels qui lui ont donné naissance*, ont expliqué la vie individuelle du chien (ou de l'homme, ou de n'importe quel être vivant pris en particulier) par une force abstraite, mystérieuse, inconcevable qui est la Vie en général. Et le vocabulaire est devenu une tentative d'explication. Et ainsi partout. On a abstrait la force de la matière, la vie de l'être vivant, la pensée de l'homme, on a donné à tous ces concepts spiritualisés une existence autonome et la valeur d'une cause et d'une explication. C'est là le Verbalisme.

Cette erreur fatale, étant donné l'absence des connaissances positives, a été cristallisée par l'intervention de l'idée de Dieu, idée qui a rendu intangible l'organisation clandestine, terroriste des prêtres de tous les cultes et l'ensemble de l'état social théocratique basé sur les relations de Dieu et de l'Etat. Cette thèse est développée tout au long par Bakounine dans ces deux ouvrages : Dieu et l'Etat ; l'Empire knouto-germanique et la Révolution Sociale.

Comme Marx le pose dans le *Manifeste du Parti Communiste* et le démontre dans le *Capital*, l'état politique et intellectuel d'une société dépend de son organisation économique. Aussi longtemps qu'a duré le régime féodal, qu'il soit fédéraliste au moyen âge, ou centraliste avec la monarchie absolue, il lui a fallu sa sanction, l'idée de la toute-puissance de Dieu, de l'autocratie de l' « Esprit sur la Matière » et, dans les sciences naturelles, le triomphe des forces occultes et arbitraires sur les lois physiques et chimiques.

L'apparition de la conscience de classe prolétarienne, la tendance populaire à l'égalité des conditions sociales, le rejet du droit divin des gouvernants et des privilégiés, tout ceci a entraîné (et non suivi) une révolution scientifique et les rêveurs ont été dégringolés des nuages où ils planaient loin de toute réalité, dans le monde de la perception immédiate. Ainsi, le matérialisme a pris naissance et la cause de la Révolution des travailleurs a émancipé l'esprit humain et créé la Science positive.

Comment devons-nous concevoir le matérialisme ? Les « esprits délicats », les moralistes bourgeois, les « gens bien-pensants », le taxent volontiers de grossier. Outre que cela n'est pas un argument, Bakounine montre que notre matérialisme n'a rien à voir avec celui des théologiens. La science actuelle regroupe deux ordres de faits arbitrairement séparés. La matière des prêtres et des philosophes est grossière et inerte, car ils lui ont enlevé toute qualité de conscience propre, de force et d'activité qu'ils ont séparé, sans pouvoir justifier leur point de vue, la substance et la manifestation extérieure que nous relions l'un à l'autre. La matière des positivistes n'est pas la même que celle des métaphysiciens, on lui a rendu toutes les propriétés dont elle avait été injustement dépouillée. C'est parce que l'on a refondu en un même ensemble l'ancienne force et l'ancienne matière que le matérialisme scientifique a pris le nom de monisme ou unicisme, contre le dualisme ou le pluralisme primitif.

Et ainsi, la science actuelle a reporté sur la terre et dans le présent, les préoccupations de l'homme qui n'auraient jamais dû quitter le milieu sensible. L'homme a été rendu à lui-même et a pris conscience de son unité :

Homme, où iras-tu ? — Sous le ciel !
Où vivras-tu ? — Sur la terre !
Qui te guidera ? — Moi-même.

(Elisée Reclus)

André Reymond.





CHOSES VÉCUES

SEPTIÈME LETTRE

Le sens de la destruction
(Suite)

Passons à la thèse suivante.

Les processus destructifs engendrés par la guerre, commencée en Russie et qui se déroulant aujourd'hui sur une échelle mondiale, *confirment de façon décisive la conception révolutionnaire de l'histoire humaine contemporaine.* Se moquant cruellement de toutes les rêveries sociales doucereuses, de tous les calculs ou schèmes politiques bénins, édifiés par les sages bourgeois ou mi-bourgeois, de toutes les constructions intermédiaires ou « paisibles », ces processus ne laissent plus rien subsister des théories pseudo « évolutionnistes » : réformistes, graduellistes, pacifistes, etc... Par des traits fermes et déterminés, ils établissent *la nécessité, la légitimité historiques de la révolution comme point de départ du progrès de nos jours.*

***

Les archisages démocrates de toutes les couleurs (y compris une bonne partie de la social-démocratie) et, avec eux, nombre de gens simplement myopes, se hâtent de tirer des événements russes la conclusion inverse. L'opinion se répand que la faillite du bolchevisme, que l'échec de la révolution russe, que l'impuissance absolue de celle-ci de venir à bout de la destruction et de réaliser la construction nouvelle démontrent l'absurdité et la stérilité d'une révolution et, partant, la justesse et la fécondité du principe « évolutionniste ». Bien entendu, les démocrates « purs » renient la révolution en général et sont enclins à voir dans la démocratie le dernier mot de la sagesse historique, tandis que les socialistes, en rejetant surtout la « révolution du jour », trouvent dans l'expérience russe la preuve irréfutable de leur formule : ce n'est qu'à travers la démocratie que passe le véritable chemin du socialisme. D'une façon ou d'une autre, *la nécessité historique prochaine de la démocratie*, au lieu d'une révolution — telle est la déduction que l'on fait couramment des événements de Russie.

***

Quant à ce qui est prouvé par l' « échec » de la révolution russe, nous en parlerons ailleurs.

Mais en ce qui concerne la justesse et la fructuosité historiques du démocratisme, il suffit d'observer attentivement les choses de partout pour arriver, précisément, à la conclusion opposée : *la faillite historique de la démocratie, son absurdité et sa contradiction flagrante avec les voies réelles de l'évolution humaine sont démontrées.*

Rappelons, d'abord, que ce ne fut pas le bolchevisme seul qui, étant mis à l'épreuve pratique, « fit faillite » dans la révolution russe. Avant lui, ce fut *le démocratisme* qui démontra à l'œuvre d'une façon foudroyante, son impuissance absolue : un démocratisme large et élastique, enfanté par la révolution, acclamé par les plus vastes masses de la population, jouissant de toute la fraîcheur juvénile, et nuancé d'une tendance socialiste avancée... Quel champ riche d'action et de succès s'étendait, paraissait-il, devant ce jeune démocratisme arrivé au pouvoir, *s'il correspondait à la marche réelle de l'histoire, aux voies véritables du progrès !...* Oui, si la démocratie, la coalition, etc..., étaient les vraies étapes historiques actuelles, si toutes ces idées et institutions répondaient à la vérité pratique, — alors, étant devenus maîtres absolus de la situation, elles auraient fait éclater cette vérité et ne se seraient pas montré si impuissantes en Russie. Fortes de leur vérité, elles auraient facilement fortifié leurs positions, auraient sans peine organisé les for-

ces nécessaires pour surmonter les difficultés ; elles se seraient épanouies en une fleur splendide et auraient porté un fruit entier. Si le démocratisme était destiné à vivre, s'il représentait la voie véritable du progrès ultérieur, — la vie aurait marché avec lui et l'aurait soutenu.

Or, que voyons-nous en réalité ? Le démocratisme se montra en Russie piteux et impuissant jusqu'au ridicule devant *la révolution* et ses problèmes de création, de progrès. La vie marchant en avant le rejeta et alla son chemin. Donc, où sont-elles, les preuves de la fertilité et de la justesse historiques de la démocratie ?

Si le démocratisme est le véritable élément créateur et progressif de l'histoire contemporaine, si c'est à travers lui que passent les voies historiques, — alors, pourquoi, donc, ce démocratisme arrivé au pouvoir en Russie, ne sut-il pas arrêter la destruction, féconder la révolution, unir autour de lui toutes les forces agissantes, et amener à un effet positif ? N'est-il pas clair que ce n'est point lui qui répond aux palpitations du pouls historique actuel, et que ce n'est point lui qui représente la force créatrice et progressive du processus historique ?

On pourrait nous observer qu'en Russie, la faute en incombait aux circonstances particulières créées par la guerre, la ruine et le bolchevisme ; qu'en Russie, le terrain n'était pas préparé à la démocratie ; que cette dernière s'y était installée, non pas d'une façon naturelle et organique, mais, justement, en une révolution — subitement, brusquement... C'est pourquoi elle échoua et fut temporairement balayée...

Abandonnons la Russie. Arrêtons-nous aux autres pays.

N'est-ce pas la même chose que nous voyons *en Autriche*, où le démocratisme, parfaitement préparé et élevé durant de longues années, se montra également incapable de se rendre maître du processus historique, de devenir un élément de progrès, de ramasser, d'enthousiasmer et de mettre à l'œuvre les forces créatrices, de liquider la destruction, et d'ouvrir une ère constructive ! La marche des choses ne dépassa-t-elle pas, là aussi, le démocratisme impuissant, en réalisant, à sa place, *la révolution* (brisée, ensuite, par la réaction) ?

On nous dira, peut-être, que l'Autriche avait été trop dévastée par la guerre, que les conditions y étaient aussi anormales qu'en Russie.

Mais encore plus typique est *l'Allemagne* — ce pays de discipline, d'endurance et d'organisation ; pays de modération et de réformisme enraciné ; pays classique de la vieille social-démocratie — richement développée et merveilleusement organisée. La guerre n'y amena pas une telle ruine qu'en Russie ou en Autriche. La petite « révolution » bien mesurée passa on ne peut plus aisément et sans douleur. La démocratie, organiquement préparée, s'installa confortablement et souverainement. C'est depuis 4 ans qu'elle y reste au pouvoir. Durant ce laps de temps, elle aurait pu ici, plus que n'importe où, démontrer sa conformité, organiser autour d'elle toutes les forces indispensables pour la renaissance et la création.

Eh bien ! ici, au moins, s'est-elle rendue maîtresse de la situation ? Le processus historique se montra-t-il d'accord avec elle ? A-t-elle résolu le problème, est-elle venue à bout de la destruction ? A-t-elle réalisé les tâches constructives de l'époque ?

La réponse est devant nous. Ici, comme ailleurs, la coalition démocratique se montre impuissante et en plein désaccord avec la marche réelle des choses. Ici, comme partout, la démocratie s'affirme incapable de résister au processus de la destruction déchaînée poussant à la révolution et, parallèlement, à la réaction qui, sous nos yeux, repoussent la démocratie et s'emparent de plus en plus résolument du champ d'action. Nous assistons ici au déplacement du front de lutte entre le travail et le capital — déplacement typique pour notre époque et pour l'impuissance du démocratisme. Se détachant, tous les jours davantage, de la démocratie et du gouvernement dans lesquels elles perdent leur dernière confiance, les masses travailleuses s'orientent à gauche, prenant la voie de l'action révolutionnaire directe. D'autre part, les éléments réactionnaires et bourgeois se groupent et se préparent à l'action également en dehors de la démocratie, de l'état, du pouvoir, ne leur prêtant pas, non plus, trop de confiance. Ainsi, les forces en lutte sont attirées vers les points extrêmes. Les adversaires se rangent face à face, et le front de la bataille se forme derrière le dos de la démocratie. Que fait-elle ? Se trouvant entre deux feux, ne sachant ni n'osant satisfaire aucune des deux parties, elle est de plus en plus écartée de l'arène. La lutte des classes en guerre, la lutte pour l'évolution ultérieure prend un caractère de plus en plus immédiat. Il ne reste à la démocratie — cette belle intermédiaire — qu'à s'éliminer, vu son inutilité historique... Ainsi, en Allemagne également, la vie s'oriente non pas sur la voie de la renaissance démocratique, mais sur celle de la lutte directe entre la révolution et la réaction. Donc, ici également — *c'est la révolution* qui mûrit fatalement.

On nous dira qu'un tel état de choses en

Allemagne s'explique facilement par sa situation exclusivement pénible de vaincu, par l'acte terrible de réparations, etc...

Eh bien ! et la « victorieuse » *Italie ?* Il n'y existe ni réparations, ni contributions, ni chute catastrophique du mark. Et ce n'est pas en vain que les événements de ce pays ont ébranlé le monde et agité tous les esprits — en premier lieu les esprits « démocratiques ». Les démocrates ont bien senti le vrai danger. Car, *qu'est-ce que le fascisme ?* C'est, avant tout, l'ecroulement du château de cartes de la démocratie. C'est le prologue, c'est le fantôme de la révolution. C'est même *la révolution elle-même*, quoique commencée par le bout non habituel. Et, cependant, l'Italie était, depuis longtemps, le pays d'un démocratisme bien développé et paraissant solide. Or, là aussi, le « milieu » est rejeté et piétiné, ceci sans aucune résistance de sa part. Là aussi, l'histoire se fraye une voie destructivement révolutionnaire. Là également, les forces en lutte abandonnent la zone neutre et occupent leurs positions de combat, tandis que tout ce qui est intermédiaire — tout ce qui est « démocratique » ou « socialiste », — se montre piteux et impuissant jusqu'au ridicule. Là comme ailleurs, ce n'est point à la démocratie que l'histoire impose la tâche du mouvement en avant, mais à la lutte immédiate entre la réaction et la révolution. Là aussi, c'est *le principe de la révolution* qui triomphe.

Et si les événements dans divers pays font actuellement parler d'un *fascisme mondial*, cela illustre et souligne, on ne peut mieux, notre thèse. Oui, le fascisme est un phénomène universel. C'est le début de la ruine de la démocratie mondiale. C'est l'aveu, par le monde bourgeois lui-même, *de la loi révolutionnaire*. C'est le résultat — et le levier en même temps — de la destruction générale appelant cette révolution. C'est le commencement de la fin du monde capitaliste, la première heure de son agonie...

Souvenons-nous, à ce propos, que même *aux Etats-Unis d'Amérique* — dans ce pays « démocratique » par excellence — la lutte véritable pour l'avenir entre le travail et le capital prend, de plus en plus, un caractère direct, se manifeste, de plus en plus souvent, en collisions orageuses, et s'éloigne, tous les jours davantage, du chemin battu du démocratisme, malgré que ce dernier cherche, avec toujours moins de succès, à adoucir cette lutte.

Il est à se demander si, dans un proche avenir, nous n'assisterons pas à la chute de la démocratie même en Angleterre — ce pays du démocratisme et du réformisme classiques.

Car, le fascisme, c'est un signe des temps, c'est la voix propre de l'histoire. C'est la lutte serrée qui s'amène. C'est un corps à corps mortel qui s'approche...

***

Tel est le sens des événements.

Si l'œuvre du progrès n'exigeait pas aujourd'hui une révolution, si *la démocratie* était la porteuse du progrès contemporain, — alors, la destruction universelle aurait été ou prévenue, ou bien rapidement surmontée par elle. Or, cette destruction non seulement s'est produite, mais elle est allé si loin que sans une révolution rénovatrice, il n'est pas possible d'en finir.

Si *la démocratie* était aujourd'hui la force historique progressive — elle n'aurait, certes, pas cédé sa place si impuissamment ni à la réaction, ni à la révolution. Aussi, cette dernière ne pourrait pas être sérieusement envisagée.

Avant la guerre, la démocratie pouvait encore paraître être une force. La guerre dévoila déjà toute sa futilité, et traça sa faillite. Après la guerre, la démocratie s'installa dans quelques pays comme exprès pour démontrer définitivement sa nullité. Aujourd'hui, elle meurt. Car la vie s'est mise résolument en mouvement. La vie se précipite en avant. Et voici que les forces ténébreuses du passé se dressent à sa rencontre ; elles aspirent à maîtriser cette vie qui, enfin, brise ses chaînes ; elles cherchent à lui faire rebrousser chemin... Dans cette lutte, la démocratie n'a pas de place. Elle se montre superflue, ne pouvant aider ni aux uns ni aux autres. N'étant, elle-même, ni froide ni chaude elle est — selon le dicton ancien — bannie de la vie.

Au même instant où tant d'hommes, cherchant une issue du cul-de-sac, se cramponnent de nouveau, avec leur myopie habituelle, à la démocratie, *c'est la démocratie qui s'écroule sur une échelle universelle, et c'est la grande Révolution qui s'amène.* C'est le dernier corps à corps entre le monde naissant et le monde périmé qui est imminent.

Ce n'est pas avec le baume doux de la démocratie, mais avec le glaive flamboyant de la révolution que le problème du progrès humain ultérieur est en train d'être tranché. Tout ce qui se trouve au milieu, tout ce qui se place au travers de cette lutte immédiate, — devra s'écarter, fondre, disparaître...

La ruine complète de la démocratie et le déblaiement du terrain de tous ses débris pour la bataille directe et décisive : tel est le mot d'ordre de nos jours.

Les démocrates nous diront, peut-être, que leur temps est encore à venir, et qu'ils se rendront encore maîtres de la situation... Une telle affirmation ne serait qu'une *hypothèse*

Or, nous devons rester sur le terrain *des faits* qui disent autre chose.

Nous connaissons d'autres hypothèses aussi. Ne nous dit-on pas que c'est la croissance de l'instruction, de la culture, de la technique qui est la seule voie juste du progrès ? Ne nous affirme-t-on pas que l'humanité périssante doit patiemment attendre les résultats du lent travail scientifique, et que le salut ne peut venir que de ce côté ? Mais l'instruction, la culture, la technique ou la science, peuvent-elles effectivement avancer et pousser la vie en avant dans une société en pleine décomposition ?.. Et ceux qui périssent, peuvent-ils se consoler au moyen des hypothèses ? Peuvent-ils attendre ? L'histoire répond négativement.

C'est par la voie révolutionnaire que l'histoire de nos jours est en train d'avancer. A cette heure, précisément, nous entendons ses pas sonnants. *C'est par les sentiers d'une destruction implacable* que la véritable révolution approche.

Les démocrates eux-mêmes se rendent compte de cette vérité. Parfois, ils se plaignent amèrement de leur impuissance. Mais ils peuvent, tant qu'ils veulent, se lamenter de ce que les événements ne suivent pas leur schème. L'histoire n'entend pas les doléances humaines !...

Non ! Ni les libéraux ni les démocrates ne maîtriseront plus les éléments déchaînés. Ils n'arrêteront pas le processus destructif qui commence en Europe — de même qu'ils ne purent pas l'arrêter en Russie. Ils ne feront pas renaître l'Autriche. Ils ne rétabliront pas l'Allemagne (non, non, ils ne réussiront pas à faire monter le mark allemand !) Ils ne feront pas entendre raison à l'Italie. Ils ne tueront pas le fascisme, ils n'apaiseront pas la France, ne calmeront pas l'Angleterre, ne tranquilliseront pas la Turquie... Ils n'obtiendront pas leur « évolution » ! Ils ne verront nulle part des gouvernements « raisonnables et adroits » ! Ils ne feront pas revenir l'ère de la stabilité, de la « paix », de la « prospérité », quels que soient leurs efforts... N'y a-t-il pas, déjà, plusieurs pays où l'on est tellement habitué à l'instabilité de la vie qu'on ne s'en rend plus compte ? Ce n'est que par moment, en jetant un coup d'œil en arrière, dans le passé encore récent, que les gens saisissent toute la différence énorme entre la psychologie d'alors et celle d'aujourd'hui. L'instabilité qui devient générale et coutumière, c'est le phénomène typique de nos jours.

***

L'impuissance manifeste de la démocratie démontre définitivement toute la vanité de ses constructions.

Or, si ce n'est pas à *la démocratie* qu'il incombe de résoudre le problème de l'époque, *à qui est-ce alors ?* Où est donc l'issue ?

La faillite complète de la démocratie, c'est le meilleur signe de l'arrivée de l'époque de la révolution sociale.

Que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, l'évolution pacifique ne se réalise nullement.

Ce n'est pas une évolution ultérieure graduelle, mais une révolution orageuse, qui est la méthode du progrès contemporain, nous disent les faits.

Ce n'est pas une réussite démocratique croissante, mais une *réaction aveugle* et, partant, une lutte *révolutionnaire* contre celle-ci, clament les événements.

A la révolution ! appelle tout ce qui nous entoure.

Une révolution est nécessaire, affirme l'histoire.

Révolution sociale, dit l'époque.

Car, *il n'existe pas aujourd'hui une autre force qui puisse conduire plus loin l'histoire humaine.*

***

L'aveu décisif de ce fait, ce fut le grain, le commencement de vérité possédé par les bolcheviks. (Bien entendu, *le commencement*, pas plus. Comme la liberté, la vérité est indivise. En en admettant une partie et en dénaturant l'autre, les bolcheviks finirent par transformer en mensonge, *la vérité tout entière*). Dans une certaine mesure, ils ont pu saisir le vrai pouls de l'époque. C'est là, précisément, la raison générale et fondamentale de leur succès. Il faut en tenir compte si l'on veut apprécier les événements d'une façon juste. Quant à ce qu'ils réussirent, — malgré la fausseté de leur chemin postérieur et la mutilation complète de la vérité, — à monopoliser ce succès et à écraser les autres courants d'idées, révolutionnaires également, ce fait a ses raisons spéciales dont nous parlerons ailleurs, en même temps que de la persistance du régime bolcheviste en Russie.

L'histoire « adopta » les bolcheviks car ils avaient entendu son appel : ils n'ont pas eu peur de la révolution, de la destruction ; ils allaient à la rencontre de l'une et de l'autre ; ils s'orientaient vers la révolution, lui prêtaient leur concours. *Et voici :* tant que leur œuvre coïncidait avec la vérité historique, tant qu'ils avaient saisi le pouls de l'histoire, le sens de l'époque, le souffle de la révolution, la vie leur donna raison et marcha avec eux.

Mais, ayant compris une partie de la vérité, ils n'en ont point compris l'autre. Ayant conçu la nécessité de la révolution, ils n'ont pas su

voir quelle devait être cette révolution. Ils rejetèrent la voie juste de la construction révolutionnaire ; ils empêchèrent eux-mêmes la réalisation immédiate du processus créateur. Par cela même, ils rompirent avec la vérité. Et ayant pris le chemin faux, ils s'égarèrent. *Et voici :* déjà ils ne marchent plus de pair avec l'histoire : déjà, ils perdent leur force et leur raison d'être... Déjà, ils échouent...

Oui, ils échouent... Mais, *ce qui est le plus caractéristique*, c'est qu'ils n'échouent nullement dans le sens habituel d'une liquidation violente de la revolution et d'un avènement de la reaction. Ce qui est le plus typique, c'est que s'étant séparé de la vérité, ayant fait faillite, les bolcheviks n'ont, cependant pas trouvé des remplaçants du côté droit. Nous ne voyons en Russie ni « le général sur un cheval blanc » ni le démocrate « avec le rameau de la paix ». Dans ce sens, la révolution russe n'est ni brisée ni tuée. Elle n'est qu'affaiblie. S'étant engagée dans un cul-de-sac, elle n'a, cependant, pas rebroussé chemin. Elle s'est arrêtée sur le point mort, comme si elle attendait quelque chose qui lui permette de reprendre la voie juste et de se remettre en marche — en avant. Sous ce rapport, précisément, la révolution russe ne ressemble ni à celle de 1789 ni à la Commune de Paris auxquelles on la compare souvent. *La réaction ne réussit pas à la briser.* Ce phénomène extrêmement caractéristique n'a qu'une seule explication : historiquement, la réaction n'a pas de chair aujourd'hui ; elle est privée de jus vitaux ; elle n'est pas possible d'une façon sérieuse. Ce ne sont que des accès convulsifs qui restent encore a sa disposition. La vie s'est mise en route — en avant — tout entière. Ainsi, les bolcheviks étaient devenus maîtres de la situation car leurs premiers pas répondaient à la vérité générale. Et s'ils gardent leur place jusqu'à présent, c'est, au fond, grâce à ce que cette vérité est prête aujourd'hui de se réaliser sur une échelle mondiale. La vitalité générale de la révolution s'étant heurtée contre le mur du bolchévisme, créa en Russie (et aussi en Europe) une situation d'attente. Mais l'issue ne peut se trouver qu'en avant. La Russie et l'Europe attendent un nouveau bond de la révolution. La réaction et la destruction y mènent. Et si, même, la contre-révolution gagnait en Russie — son avènement serait passager.

***

Il est indéniable que sous l'influence des résultats des essais russes, un certain refroidissement a remplacé l'enthousiasme récent des vastes masses travailleuses. Nombreux sont ceux qui y voient un signe négatif parlant contre toute appréciation révolutionnaire de l'époque — contre toute possibilité d'une révolution sociale de nos jours. Nous traiterons bientôt en détail, la question de la révolution sociale, des masses et de leur rôle dans la révolution. Mais notons ici-même qu'à notre avis, ce refroidissement n'a rien de commun ni avec *une déception* ni même avec *une apathie.* Les masses se trouvent aujourd'hui à un carrefour. C'est un *état de réflexion* qui ne tend nullement ni vers le chemin de la réaction ni vers celui de la démocratie. Ces hésitations des masses ne nous alarment pas. Nous attendons leurs résultats.

***

Il nous reste à observer (nous traiterons cette question en détail lorsque nous parlerons du rôle de la violence dans l'histoire) qu'à part les illusions démocratiques, les événements en marche portent aussi un coup foudroyant aux conceptions de l'anarchisme pacifique — que ce soient la doctrine tolstoïenne ou d'autres théories individualistes semblables.

Je me souviens, à ce propos, d'une rencontre fugitive, fin 1919, avec un camarade, sibérien âgé, trapu et barbu arrivé de la Sibérie lointaine à Moscou dans un but peu ordinaire.

— J'étais, — nous dit-il, — tolstoïen : — mais, depuis un certain temps, Tolstoï et Bakounine se battent péniblement dans mon âme... Je suis venu pour tout l'hiver à Moscou Ici, je trouverai bien les livres, les copains et le temps libre nécessaires... »

Bientôt, j'ai quitté Moscou. Je ne sais pas de quelle façon le camarade a résolu la question. Je ne sais pas lequel des deux l'emporta dans son âme... Mais je sais bien qu'une lutte semblable se passe aujourd'hui dans l'âme de pas mal de gens. Je sais que le résultat négatif de la révolution russe rejette certains camarades, trop hâtivement, vers le tolstoïsme. Et je sais que les événements qui se déroulent autour de nous, disent clairement : *c'est Bakounine qui a raison.*

Dans le fracas du vieux monde tombant en poussière, dans le bruit des tempêtes aveugles déchaînées secouant les sociétés humaines contemporaines, devant les bouleversements et les métamorphoses *sociales* formidables où se décident les destinées de l'humanité, et dont nous ne pouvons pas nous écarter en nous lavant les mains, — combien impuissantes et insignifiantes paraissent toutes ces conceptions idylliques du perfectionnement moral de soi-même !... M'absorber dans mon « moi »... Me perfectionner moi-même et, par l'exemple personnel, perfectionner les hommes et la vie... N'est-ce pas de la même manière que le problème est résolu par l'autruche ingénue lorsqu'elle cache sa tête sous l'aile pour se « sau-

ver » ainsi des dangers pressants ?... Ou encore — n'était-ce pas de la même façon que les anciens moines tranchaient la question en se retirant des tentations du monde dans la sainteté de la réclusion, dans le calme du couvent ? Et n'avaient-ils pas mille fois raison, les chrétiens « agissants » qui prétendaient qu'il n'est guère possible de sauver le monde, de le « surmonter » autrement qu'en y restant, et non pas en s'en retirant ?... Certes, la révolution sociale n'est pas une idylle ni une mélodie sainte. Parfois, sa face est redoutable. Elle a bien ses péchés, ses horreurs, ses abîmes, ses précipices... Mais on ne peut la « surmonter », l'épurer du mal, la transformer en bien, autrement qu'en l'acceptant et en y participant activement. Certes, l'élévation morale de soi-même, la simplicité de la vie, un travail sain, l'exemple individuel, une commune agricole amicale, — tout cela sont de belles choses qui ont leur valeur. Personne ne les renie. Mais seules, elles sont plus qu'insuffisantes. Leur rôle, à elles-mêmes, est plus qu'insignifiant. Les reconnaître — ne doit pas faire rejeter le reste. Or, c'est justement dans cette faute que tombent leurs apôtres : ils considèrent comme superflues — même pernicieuses — les autres forces indispensables, et les repoussent. C'est dans cette tendance des conceptions de perfectionnement individuel vers un exclusivisme étroit, vers une négation monastique « du monde et de son mal », — c'est dans la méconnaissance du rôle énorme des autres facteurs *fondamentaux* de l'évolution humaine que gît leur erreur : erreur qui réduit le grand mouvement social à une homéopathie piteuse, à l'application des pilules sucrées là où besoin est, tout d'abord, d'une lancette tranchante de chirurgien, à des constructions « de cellule » dont la nullité en face des événements est évidente.

Les ruisseaux, comme les rivières, ont leur importance. *Mais les océans, sont-ils inutiles ?* Les uns et les autres ne sont-ils pas liés entre eux ? Les ruisseaux, existeraient-ils sans les océans ? N'est-il donc pas absurde de nier l'océan et d'exiger la substitution de ses mouvements puissants et nécessaires par le murmure des ruisseaux à peine perceptibles ?...

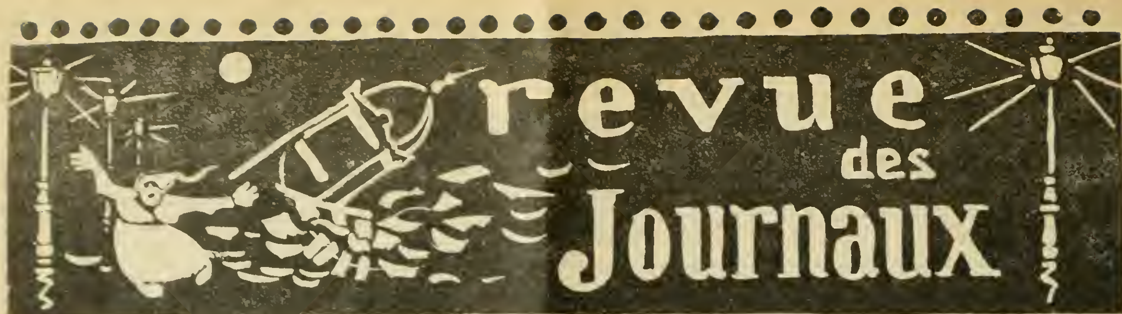
Les événements nous disent de vive voix qu'*en dehors de la révolution*, il n'y a pas de salut ; que sans une révolution, il ne peut être question ni d'une construction, ni d'une société, ni d'une humanité nouvelles. Les échecs doivent non pas nous écarter de la révolution, mais nous apprendre à éviter à l'avenir les déviations admises dans le passé.

Seuls les mouvements universels des masses océaniques du labeur, seule la révolution sociale anéantissant tout, brisant avec des coups de tonnerre — coup sur coup — le vieil édifice et entamant la construction du nouveau sur une place déblayée sont à même de donner au progrès humain un élan *actif*. Ainsi parle l'Histoire. Et la grande destruction de nos jours est le commencement de ce formidable processus mondial.

VOLINE.

Novembre 1922.





Dans les Geôles républicaines.

Le *Libertaire* a signalé la mort d'un détenu de la prison Centrale de Thouars, nommé *Béguerie*. Ce malheureux a succombé sous les coups d'une brute, détenu également, mais promu, par la grâce de la chiourme, à la fonction de prévôt, c'est-à-dire d'assommeur. Non suspect de partialité, *Le Petit Parisien* a envoyé un de ses rédacteurs faire une enquête sur les lieux du drame. Ce journaliste a interrogé les soldats qui prennent la garde à la prison et qui lui ont fait de suggestives déclarations.

Voici ce qu'il écrit au sujet du « prévôt » :

«Du reste, ce colosse, détenteur d'une fonction semi-officielle, est bien connu des hommes de garde, qui l'ont surnommé le « Maous », *et, s'il faut les en croire, la plus terrible menace qu'on puisse faire à un détenu, c'est de lui annoncer qu'on va le livrer au* « Maous ». *Est-ce la crainte de cet homme qui pousse les détenus à de fréquentes tentatives d'évasion, dont quelques-unes furent tragiques, celle, entre autres, de deux prisonniers qui n'hésitèrent pas à descendre les rochers à pic qui surplombent le Thouet et font, à ce côté de la prison, une muraille gigantesque. L'un deux se tua en tombant et l'on retrouva son corps broyé au pied des roches ; l'autre réussit à glisser jusqu'au pont de bois qui franchit le Thouet, mais, parvenu au milieu de ce pont, il fut abattu d'une balle de Lebel par une sentinelle qui avait tiré du haut des remparts.*

Ce qui explique encore l'émotion de la population de Thouars, c'est que la maison de force ne compte pas que des bandits parmi ses pensionnaires. Nombre de jeunes soldats y purgent une peine de réclusion prononcée contre eux par les anciens conseils de guerre du front pour des délits purement militaires. Or, un détenu appartenant à cette catégorie de prisonniers fut grièvement blessé il n'y a pas très longtemps par un autre prévôt, qui s'était armé d'une hachette. L'affaire s'ébruita en ville et le parquet de Bressuire se transpora à Thouars à cette occasion.

Ce n'est point tout.

« *Je me suis laissé dire, par des personnes qui affirment en avoir été témoins, que parmi les moyens de répression employés ici, il en est un qui consiste à enfermer les prisonniers tout nus dans leur cachot malgré les rigueurs de la saison et à les laisser ainsi pendant un ou deux jours. Ces faits, s'ils sont exacts, se produisent très certainement à l'insu du directeur car des procédés aussi inhumains ne figurent pas dans la liste des sanctions réglementaires* ».

Réglementaires ou non, ces procédés subsisteront tant qu'il y aura des gouvernants, des juges et des prisons.

Pour une Cravate.

Victor Margueritte, pour avoir publié un roman relatant les mœurs spéciales de la bourgeoisie, a été radié de l'ordre de la « Légion d'Honneur ».

Bonne réclame !... *Gustave Téry*, dans l'*Œuvre*, parangon de vertu, aurait voulu que là ne s'arrêtent pas les sanctions. La Cour d'Assises seule était capable de punir un tel forfait. Cela contribue à mettre en rage Léon Daudet, qui, s'il a renié l'*Entremetteuse*, n'en reste pas moins l'auteur de quelques bouquins qualifiés « cochons » et que lisent en cachette et avec délices les collégiens. Téry, censeur de la morale, voilà une plaisanterie qui a assez duré, écrit Daudet dans l'*Action Française*, et il rappelle au « chaste » Téry son roman les « Cordicoles » et dont il cite quelques titres de chapitres :

Chapitre III de la 3e partie : Les... du Christ ;

Chapitre V : La Folie érotique ;

Chapitre VIII : La blessure d'amour ;

Chapitre IX : La manière de s'en servir, etc.

Evidemment !... Mais cela prouve surtout que l'indignation, que le sursaut de pudeur que semblent éprouver ces messieurs de la Légion dite d'honneur, Léon Daudet, Gustave Téry, etc., ne sont que du vulgaire chiqué destiné à donner le change à leurs bonnes poires de lecteurs et d'électeurs.

La morale ? fumisterie !...

L'Épuration.

Elle s'est faite, et comment, dans le Parti Communiste. Ecoutez ce qu'en dit Dunois Amédée, dans l'*Humanité* :

« *Le Parti a tout à gagner à se débarrasser des éléments incompréhensibles et impurs qui étaient entrés dans ses rangs. Une des conditions de la force d'un parti révolutionnaire c'est la pureté et l'homogénéité des éléments qui le composent, hors de quoi l'unité n'est qu'un mot vide de sens.* »

Les éléments incompréhensibles Frossard, Pioch, Méric, Poldès, Verfeuil, etc., etc... ont donc abreuvé de leur sang impur, les sillons communistes. Il ne reste plus dans le parti d'aspirants politiciens. Mais quel est donc le programme de ce nouveau parti épuré :

« *Notre programme c'est celui de l'Internationale communiste dont* l'Humanité *est en France l'organe central. Il se résume en ce mot bref de Dictature du Prolétariat, qui ramasse, dans quelques syllabes bien sonores, toute la substance du marxisme révolutionnaire, du* Manifeste communiste. *Mais la Dictature du Prolétariat est un but qui ne va pas sans des moyens appropriés* ».

Tiens, tiens !... La Dictature est le but ? Ce n'est plus le moyen, provisoire, que l'on emploie comme à regret ? Félicitons l'ex-copain Dunois Raphaël pour cet accès de franchise.

Défense nationale... prolétarienne.

Marcel Cachin se plaint dans le même numéro de l'*Humanité* de l'explosion de protestation et de colère que suscite le programme d'action présenté par Boukharine au dernier Congrès de Moscou. Je cite l'article III de ce programme.

III. — Enfin, un Etat prolétarien doit avoir le droit de conclure des alliances, même militaires, avec tel ou tel gouvernement bourgeois, « afin de pouvoir avec l'aide des Etats bourgeois, renverser une autre bourgeoisie ». Si une alliance de cet ordre a été conclue, « le devoir des camarades de chaque pays consiste à contribuer à la victoire du bloc des deux alliés ».

S'indigner ! peut-être, s'étonner non. Quand un gouvernement socialiste emploie les mêmes moyens pour gouverner que les gouvernements bourgeois, il est naturel qu'il fasse alliance avec ceux-ci pour des motifs nationaux, gouvernementaux.

L'Allemagne paiera !

C'est ce que nos hommes d'Etat les plus en vue répètent à l'envi à tous ceux qui ayant eu leur foyer détruit par l'horrible cataclysme attendent le relèvement de leurs ruines. Oui mais l'Allemagne ne paye pas, ne peut pas payer Les conférences, les conseils, les reconférences n'ont pu que constater le fait sans trouver un moyen pratique d'y remédier. Non seulement les « alliés » n'ont pu s'entendre, mais la discorde règne dans leur camp. L'Amérique boude. Lloyd George déchu, fulmine, Mussolini nage. Poincaré décide d'occuper la Ruhr, cédant à la pression d'une presse de proie.

« La France est en marche vers son destin », dit la *Liberté*.

« Il ne restait plus qu'à saisir des gages », dit *Le Petit Parisien*, si nous ne voulions pas que les réparations restent à notre charge et que la vie chère et les loyers inabordables soient notre lot pour 50 ans au moins. »

Le Pitre *Hervé* dans la *Victoire* voit déjà la création d'un Etat tampon entre la France et l'Allemagne. Aucune opposition sérieuse ne se manifeste dans la presse bourgeoise contre cette entreprise dont les Schneider et les de Wendel escomptent les principaux bénéfices. Les communistes allemands n'ont pas le même point de vue que les industriels français et ils se sont réunis à Essen en conférence avec les communistes français. Ceux-ci sont devenus du coup pour nos patriotards des traitres à leur pays !...

M. Maunoury fera-t-il arrêter les agents de l'Allemagne, demande l'Action Française ?

Une pareille invite ne pouvait rester sans réponse, et deux jours plus tard, les communistes Treint, Monmousseau, Piétri, Sémard, Lartigue, Maranne, etc., sont arrêtés et conduits à la prison de la Santé, inculpés ainsi que Marcel Cachin de complot contre la sûreté de l'Etat.

La France est sauvée !...

La Situation.

Malgré tout, le baromètre politique est loin d'être au beau fixe :

Les Allemands résistent, l'Angleterre a certainement une idée de derrière la tête qui n'est pas celle de Poincaroff, les chemins de fer ne marchent plus en Irlande, les mineurs américains s'agitent, mais, ajoute E. Buré dans l'*Eclair* :

Si des troubles ont éclaté à Memel, si Roumains et Hongrois s'épient avec une égale inquiétude, si les Russes restent menaçants et les Turcs intraitables, c'est que, par leur pacifisme imbécile, les alliés ont donné à tous, amis ou ennemis, l'impression qu'ils étaient incapables de faire respecter les traités qu'ils imposèrent aux vaincus.

Pacifisme imbécile !... Voilà le mot lâché. Allons, vite, aux armes ! Une bonne guerre, voilà qui remettra les choses.

Canailles !... Pierre MUALDÈS.

Revue des revues

Dans une récente chronique j'avais cité les lettres du lieutenant de vaisseau Duponey, aveux cyniques d'un galonnard sans scrupules. Rien n'est si amusant que mettre de telles déclarations sous les yeux de patriotes professionnels. L'Allemagne n'est-ce pas, a le monopole des junkers brutaux, autoritaires, répugnants. A voir les propos de tels officiers de la guerre du Droit, nos braves patriotes en tombent gentiment sur le cul.

Voici un autre coco du même acabit : CLARTÉ publie dans son numéro du 1er janvier, une lettre de M. Louis Thomas qui fait de la propagande française en Amérique (quelle propagande !). M. Louis Thomas fut durant la guerre lieutenant de chasseurs (au Maroc de mars 1916 à juillet 1918). Il signa plusieurs livres du pseudonyme *Capitaine Z*. Il nous le fait bien voir : écoutez ce qu'il écrit cyniquement au directeur de *Clarté*.

Aujourd'hui, prévoyant une nouvelle guerre préparée et voulue par l'Allemagne, JE M'EFFORCE D'EN RAPPROCHER LA DATE, *parce que, plus les Français attendront et plus l'Allemagne aura refait sa force militaire. Je suis du parti des vainqueurs.*

Comprenez-vous après cela que, voyant de tels propagandistes, les financiers américains nous reprochent d'être stupidement militarisés !

***

LE DIVAN a consacré un numéro spécial à ce même Louis Thomas. Car c'est un poète paraît-il. Il a même déjà fait son petit Margueritte avant la guerre avec un petit volume *Yette*, mémoires licencieux d'un potache.

C'est paraît-il aussi un *fougueux individualiste*. Et voilà qui vous dégoûterait bientôt à tout jamais de l'individualisme si l'on ne savait que c'est pur artifice de mots. M. Thomas a d'ailleurs pu être individualiste : cela ne fait jamais qu'un renégat de plus. Et ils furent tant et tant depuis la guerre de la Civilisation que nous avons renoncé à les compter.

Il dit quelque part : « *Un poète, ne l'oublions pas, c'est d'abord un chanteur ; c'est un homme qui a une oreille, c'est un musicien.* » Pensant aux Thomas, aux Mangin, aux Duponey, aux d'Amade, nous serions tentés de parodier : « *Un officier, ne l'oublions pas, c'est d'abord un maître ; c'est un fou qui a une trique à la main, c'est une brute.* »

***

SEPT ARTS qui paraît à Bruxelles (271, boul. Léopold II) malmène assez rudement M. Jules Romains et confirme ce que Mercereau en disait dans *Créer*. M. Romains, préfaçant un recueil de vers d'un jeune poète signale comme représentants de la jeune poésie belge quatre poètes dont l'œuvre est assez insignifiante. Parmi eux M. Paul Fierens « *qui doit à son élégante médiocrité et à sa naissance une place de critique à la* Nouvelle Revue Française ».

Le chroniqueur de *Sept Arts* continue : « *Ou Jules Romains ne connaît pas la jeune poésie belge et, en ce cas, un homme sérieux se tait. Ou Jules Romains est au courant de nos dernières œuvres lyriques et, en ce cas, regrettons qu'un créateur aussi puissant* (?) *possède un sens critique aussi faux et aussi mesquin.*

Les poètes cités par Jules Romains sont les amis de mes amis. *C'est la tactique de l'Abbaye appliquée à la jeune poésie belge. Puisqu'en France, selon lui, un seul groupe a du talent, le sien, M. Jules Romains devait être enclin à patronner chez nous quelques jeunes gens qui l'honorent avec servilité et l'un de leurs amis que son art avait influencé* ». Gentilles mœurs littéraires !

***

Dans le numéro de janvier des CHOSES DE THÉATRE, Gémier dit des choses fort justes au sujet de la décadence théâtrale actuelle :

« Quelles sont les causes de cette décadence? Il y en a une surtout, c'est le mercantilisme. En écrivant une pièce de théâtre, un auteur veut faire une affaire et, autant que possible, une bonne affaire.

Harpagon proclame qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. Aujourd'hui le poète ne vit pas pour écrire, il écrit pour vivre. Il n'écrit pas pour la seule joie de créer, il exerce une profession qu'il veut lucrative...

Le contrôle, les ouvreuses, les fauteuils, les galeries, les éclairages, les toiles peintes, les trois petits actes, les vedettes, les marchands de billets et l'agence de perception qu'est la Société des auteurs, tout cela n'est plus l'art dramatique. Le théâtre n'est pas un commerce, le théâtre n'est pas seulement une distraction de désœuvrés, le théâtre où des foules s'enthousiasment est une religion fraternelle.

Quelle puissance il exercera sur la vie de la nation quand les écrivains comprendront leur mission véritable qui est de parler à tout le peuple, qui est de produire des œuvres accessibles à tous. On ne fait rien de grand sans le peuple. Le peuple, c'est le sol humain. Tout vient de lui, tout doit retourner à lui ».

***

Dans la MOUETTE de janvier, G. Le Révérend donne un portrait fort juste de M. Azaïs, directeur des ESSAIS CRITIQUES dont j'ai déjà parlé ici même à maintes reprises. En voici la fin :

« *Comme la royauté de M. Maurras est belle sous la République ! Sans les folies de M. Daudet, les pires Jacobins auraient quelquefois l'envie d'y vivre. Mais Azaïs ne joue qu'à sa façon les Camelots du Roy. Il accompagne son parti plutôt qu'il ne le suit, et dans son propre sentier. Et c'est pourquoi, même en cela, il ne déçoit pas ses admirateurs. Le jour où son parti, par impossible, triompherait, M. Azaïs oublierait sans doute qu'il y joua le rôle d'un militant. Et moins satirique, mais toujours pareil critique, il aurait à peine à changer le ton et la mesure de ses propos.* »

Plus loin, nous trouvons la suite des *Notes de Guerre* de M. Henri Dutheil, encore un zèbre dans le genre des Thomas-Duponey, mais avec moins d'allure. M. Julien Guillemard, directeur de la *Mouette* note en bas de page qu'à propos de la publication de ces notes, il a reçu : « *des lettres reprochant durement à l'auteur son patriotisme de 1914. Ce fut celui de tout le monde. Alors que d'autres le renient, Dutheil l'avoue publiquement. Question de franchise* »

Evidemment, mon cher Guillemard, vous avez en partie raison. Beaucoup — notamment parmi les ex-révolutionnaires, redevenus d'ailleurs de beaux gueulards — beaucoup renient leur patriotisme. Mais ce ne fut pas néanmoins celui de tout le monde. Vous savez fort bien que certains désertèrent, furent emprisonnés, moururent même plutôt que de flancher. Vous savez bien que Zurich, Genève, Barcelone, Londres, Amsterdam, Bruxelles, sans parler des cités d'outre-Atlantique regorgent de déserteurs français. Vous savez aussi que plus d'un se laissa enrôler dans l'armée du Droit, sans aucun enthousiasme, par frousse, par manque de convictions bien assises, faute d'une autre issue possible (comme votre serviteur). Vous avez été peut-être patriote en 1914. Faut pas juger tout le monde à votre image !

***

LE CRAPOUILLOT publie la préface d'un roman de M. Paul Reboux dont la suppression fut « *imposée par la censure d'un grand quotidien* »

Nous nous faisions une tout autre idée de la dignité d'un écrivain. Paul Reboux est d'ailleurs habitué à ces mœurs. Avant la guerre, étant directeur littéraire du *Journal*, il offrit à Jules Leroux de lui publier en feuilleton son premier roman, moyennant certaines coupures. Leroux envoya tout promener.

Mais voilà : ce n'était pas un littérateur !

***

Pour finir, je veux insister, sans aucune fause honte, sur les *Poèmes de la Prison*, d'Ernst Toller que LES HUMBLES viennent de réunir en leur fascicule de décembre. Armand, Samson, Guilbeaux, Toller : *les Humbles* affirment sur ces quatre noms leur solidarité complète avec les condamnés, les emprisonnés de tous les pays, leur haine envers les juges galonnés et chamarrés quel que soit le jargon dans lequel ils traduisent leurs crapuleux verdicts. Pour les deux derniers, militants communistes connus, il peut sembler étrange de les trouver ici : cela résulte de la carence des éditeurs bolchevistes ou bolchevisants. Mais n'insistons pas... Nous n'avons pas hésité : quels qu'ils soient, les emprisonnés, les condamnés sont nos amis.

Romain Rolland a préfacé chaleureusement ces poèmes traduits par Alzir Hella et O. Bournac, illustrés d'un portrait de Toller. Voici quelques pasages de sa préface :

Il semble que l'Allemagne se soit acharnée à achever, dans la paix, l'œuvre de destruction accomplie par la guerre. Elle na pas eu de pire ennemi qu'elle-même. Le monde ligué contre elle avait brisé ses forces militaires, mais laissé

intactes ses forces spirituelles, et même, la rude épreuve les avait épurées, exaltées. Une pléiade d'idéalistes d'action, sincères et vigoureux, se levait pour renouveler sa vie sociale. Parmi eux quelques-unes des intelligences les plus riches : une Rosa Luxembourg, un Gustave Landauer, un Walther Rathenau. De ses mains l'Allemagne les a fauchés. En moins de quatre ans de paix — de paix menteuse — l'Allemagne a plus tué de ses chefs intellectuels que la guerre en quatre ans. Et ce que n'avait pas osé le despotisme impérial, l'indigne faiblesse de la République bourgeoise l'a laissé accomplir, fermant complaisamment les yeux sur les crimes, et s'en rendant ainsi complice.

...De ces crimes, de la réaction, pas un n'a été puni. Le plus ignoble peut-être, celui de Landauer (l'un des écrivains et penseurs les plus purs, les plus dignes de vénération), sauvagement assommé, piétiné par une bande de soudards et de junkers, le 2 mai 1919, devant la porte de la prison de Stadelheim, ce lâche assassinat qui restera dans l'histoire de l'Allemagne un souvenir déshonorant, a eu la sanction scandaleuse que voici : Le Kriegsgericht de Fribourg acquitta l'assassin pour le meurtre et le condamna à cinq semaines de prison pour avoir volé la montre de sa victime.

Ernst Toller était aux côtés de Landauer pendant la révolution bavaroise : et il n'échappa à la mort que par miracle. Après son arrestation, sa vie resta longtemps en danger, et il fallut l'intervention de l'opinion européenne, pour détourner la menace suspendue sur sa tête. Mais après un procès dérisoire, il fut condamné à une détention de plusieurs années dans la forteresse de Niedershonenfeld. Nature délicate, tendre, poétique, frémissante d'espoirs généreux et d'amour juvénile, il a cruellement souffert et sa santé est atteinte.

Mais c'est le propre des nobles cœurs de puiser dans les souffrances mêmes qui accableraient les autres, une source de grandeur. On dirait que leur âme se fait un marchepied de leur corps abattu, pour atteindre plus haut. L'esprit de Ernst Toller s'est élevé jusqu'aux cimes en certaines pages écrites dans sa prison.

Il conclut par cet appel pathétique :

Ce généreux poète dont l'esprit s'est libéré de la captivité, gît toujours enfermé. Il ne doit sortir de sa prison que dans deux ans. En sortira-t-il vivant ?

Nous adressons un appel à la conscience de l'Allemagne. Nous lui disons :

« Laisserez-vous s'éteindre dans une geôle un de ceux qui vous honorent, de ceux qui font, à cette heure sombre pour vous, aimer et admirer encore en Europe le génie poétique et l'idéalisme allemand ? Ouvrez la cage, avant qu'il ne soit trop tard! Et laissez le libre oiseau chanter, dans la libre forêt germanique, l'hymne fraternel de l'avenir ! »

Nous arrêtons cette trop brève étude par l'un des poèmes, pris au hasard, parmi *Les Poèmes de la Prison* (en vente à la librairie Sociale : un franc).

Détenus libérés (1918)

(*A ma mère*).

Ils rêvent, enivrés, par les rues familières,
Vaisseau où déferle une mer de lumière,
Ecumant en mille combats et sur l'aspahlte
[échouant,
Plénitude qui ne peut encore prendre forme

Comme des revenants, ils tâtent de leurs re-
[gards avides,
Les bourgeons se gonflant au souffle du prin-
[temps,
Et rejetant loin d'eux le costume moisi des cel-
[lules empuantées
Ils montent, comme une flamme, dans le ravis-
[sement de la terre.

Mais la ville soudain les effraie comme un pays
[de fantômes étrangers.
Et les voici de nouveau renfermés au plus pro-
[fond d'eux-mêmes...
Comme il est loin, infiniment loin, le temps où
[ils étaient relégués

Dans un sombre cercueil, où les murailles
[creuses chantaient le chant des morts !
Ils sourient d'un sourire brisé, comme si quel-
[que part ils apercevaient des cendres éteintes,
Et, de leurs mains maladroites et craintives,
[ils caressent un enfant étranger.

Maurice WULLENS.

P. S. — M. Roger Boeufgras, secrétaire de rédaction aux *Primaires* (rue de la Guiche, à Montceau-les-Mines) m'adresse quelques mots sur une carte postale : *Mon cher confrère, avant de renouveler mon abonnement aux* HUMBLES, *je désirerais posséder le numéro de la* REVUE ANARCHISTE *où pour la nme fois, vous nous prenez à partie.*

Mes lecteurs se souviennent peut-être avec quelle impartialité j'ai pris *les Primaires* à partie. Voilà que ma sincérité va encore me faire perdre un abonné, sans doute.

Quoi qu'il en soit, je joins à ma rubrique trente sous de timbre pour que Descarsin envoie le numéro d'octobre à M. Boeufgras. *L'Allemagne paiera !*

M. W.



Lettre d'Allemagne

Enfin l'anniversaire de Gerhard Hauptmann étant terminé — la saison continue ! On recommence à parler d'autre chose que du poète des « Tisserands » car l'hiver est arrivé et la saison littéraire bat son plein.

Jamais on n'avait fabriqué tant de livres que maintenant et jamais leurs prix n'ont été si exagérés ! On vous demande des prix fantastiques pour des bouquins dont la plupart manquent de fantaisie. Et pourtant : MM. les éditeurs gémissent et prétendent crever de faim. Il est vrai que les frais d'imprimerie, les impôts, les prix du papier, les salaires, etc. ont atteint un degré insupportable et de très anciennes maisons, telles que S. Fischer dernièrement, étaient forcées de se transformer en Société Anonyme pour éviter le désastre.

Une des plus vivantes maisons d'édition est toujours celle de Gustave Kiepenheuer à Potsdam, qui réunit autour de lui beaucoup d'auteurs dont l'œuvre reflète l'esprit universel. Dernièrement Kiepenheuer vient de publier « Jésus, la Caille », de Francis Carco, qui commence à avoir un public enthousiasmé en Allemagne. De même « Batouala » qui est paru dans les Editions du Rhin et qui, merveilleusement traduit par Claire Goll, une des très rares femmes sachant écrire, a trouvé un écho considérable chez nous et va porter le nom de René Maran par toute l'Europe Centrale.

On parle beaucoup aussi des « Pensées » d'Alexandre Mercereau et du magnifique « Ouragan » de Florian-Parmentier, dont les *Editions-Rar*, à Dresde, préparent des traductions allemandes. Hier j'ai passé la soirée avec Henri Guilbeaux que j'aime beaucoup pour sa conviction inébranlable, car je suis d'avis que n'importe quelle conviction, tant qu'elle est *sincère*, honore son homme. Du reste, les amis de Guilbeaux, les Russes, ont leur Quartier général Intellectuel pour une grande part à Berlin et bien des œuvres ont vu le jour ici. Il est étonnant comme ces gens travaillent et surtout comme ils sont féconds et profonds. En musique, en art, en littérature, les Russes ne sont pas loin de marcher en tête du mouvement d'esprit contemporain.

Quant aux poètes allemands il n'y a guère grand'chose à signaler.

Georges Kaiser, le prince du drame moderne, le seul d'ici dont il vaut la peine de parler, se repose un petit peu depuis quelques mois. Néanmoins il vient de publier une pièce s'appelant : « Die Flucht nach Venedig » (la Fuite à Venise) où il met en action les amours de Georges Sand et de Musset. Inutile d'ajouter que ce drame brille d'élégance et d'esprit et que l'action passe comme une flècho avant qu'on ait pû saisir la beauté extrême de l'œuvre. Nous souhaitons que Kaiser soit joué à Paris, car je vous avertis franchement que les Parisiens se feraient grand tort à eux-mêmes s'ils négligeaient cet esprit unique !

Ivan Goll, le poète bilingue, attend les feux de la rampe avec son drame satirique « Méthousalème » ou « Le Bourgeois éternel ».

Quelles gifles dans la figure de toute la bourgeoisie ! Quelle hardiesse et quel dialogue ! Vous crèveriez de rire si vous lisiez ce que le poète nous dit ! En un mot : un drame achevé ! Goll a surpassé tout ce qu'on a pu attendre de lui et il se met au tout premier rang des poètes contemporains ! Vous verrez !

Parmi les tout jeunes, Bertold Brecht, un Bavarois, porteur du « Kleist Preis » (notre Prix Goncourt) me semble avoir un certain talent. Il est trop jeune encore pour qu'on puisse juger la mesure de sa puissance, pourtant il a déjà donné quelques preuves d'un talent vigoureux. Sa pièce : « Trommeln in der Nacht » (Des tambours dans la nuit) est assez solidement bâtie et c'est surtout le premier acte où le jeune poète excelle et montre les griffes d'un dramaturge qui pourrait avoir de l'avenir.

Parmi les livres critiques, je tiens à signaler « La lutte pour le théâtre » de *Herbert Iheringun*, essai lucide et avancé, s'occupant surtout et d'une façon très réfléchie de nos acteurs, et « Le drame actuel » (Drama der Gegenwart) de *Max Freyhan*. Ce livre me paraît un des meilleurs essais de critique dramatique de notre époque. L'auteur y traîte avec une maîtrise étonnante toute une série sur le drame et sur

les styles dramatiques, en commençant par les naturalistes et terminant avec les expressionnistes de nos jours. Ce que Freyhan dit du drame de la jeune génération est bien supérieur à tout ce qui a été dit avant lui sur ce sujet et on lira ce magnifique livre, qui vient d'être publié par Mittler et Fils, à Berlin, avec un profit énorme ! C'est un livre indispensable pour quiconque veut s'informer du drame allemand contemporain.

La prochaine fois je vous parlerai de nos acteurs dont je signale surtout le jeune et puissant *Alexandre Granach* à votre attention, car voilà un homme doué et capable qui promet énormement pour l'avenir !

Pour terminer je tiens à vous signaler les *Editions-Rar* à Dresde, dont le président, Paul Bellermann, homme d'une activité inouïe, est à la tête d'une maison très avancée qui publie toute une série de livres français en allemand, livres des poètes contemporains, bien entendu, tels que : Azaïs, Barbusse, Henri Hertz, Alexandre Mercereau, Florian-Parmentier, Han Ryner, Mateï Roussou, Paul Reboux, etc.

Vous voyez par ceci que l'on recommence à voir tout à fait clair en Allemagne et que le chauvinisme borné et mesquin de certaines maisons parisiennes doit *rougir de honte* en voyant la très grande publicité que l'on fait ici aux auteurs français contemporains, tandis que l'on couvre de silence absolu même les plus grands poètes d'Allemagne... dans la « Ville Lumière » !

Fred-Antoine ANGERMAYER.



LA POÉSIE

AU PEUPLE

« *Le 31 Janvier a été donné au Théâtre des Champs-Élysées, un grand bal pour les enfants pauvres :* Le bal des petits lits blancs...
Atroce, n'est-ce pas ! »
(Clarté, 1922.)

Peuple, toi aussi,
tu as dansé pour les Russes.

Il t'a fallu la farce militaire
et le bal avec le frôlement des sexes.

C'est ainsi, peuple, c'est ainsi
que les bourgeois fêtent leurs anniversaires...

⁂

Tes mères, berceuses d'enfants morts,
et celles qui mouraient pour sauver tes enfants;

les appels à quoi répondaient les appels
de plus loin que tu puisses concevoir;

les villages pourris
d'où s'exhalait l'arrêt des sèves et du sang,

et le devoir pénible comme le regard d'un mort
d'éloigner du secours le vieillard et l'adulte;

ce n'était pas assez de douleur et d'angoisse
pour t'arracher les larmes et l'argent,

puisqu'on t'a fait tourner,
puisqu'on a eu tes sous par un stratagème,

et que tu portes la honte
d'avoir dansé pour tes *frères de Russie.*

***

N'y avait-il pas des poètes
dont le cœur fut témoin de l'agonie d'un monde?

Avec des mots de tous les hommes
où auraient passé la misère et la mort,
avec la perte innombrable
du pauvre bonheur des pauvres,

n'y avait-il pas le moyen
de te rendre présent dans ton offrande?

Plutôt que de cacher les typhus et les plaies
sous les décors des soirées de bienfaisance,

plutôt que l'appât — tendu par tes maîtres
lorsqu'ils veulent *te faire marcher*,

ne valait-il pas mieux la vérité atroce
dont se mouvaient tes *frères de Russie?*

***

Des poètes? Mais ils sont en toi, ils jaillissent de ta vie
et devraient t'être nécessaires
comme de causer avec les tiens.

Aux jours de famine, ils ont parlé,
(ils parlaient durant cette guerre)
et chaque fois, leur voix fut étouffée
par les rires et les orchestres.

Pourtant, tu les aurais comprises, leurs paroles,
tu te serais vu sous les lois de partout
avec ta grandeur et ta peine puissante
et ton rôle, aujourd'hui.

Tu te serais vu sous des noms étrangers
portant le lourd orgueil des vieilles servitudes,
avec le même effort, avec les mêmes gestes
de fatigue et d'habitude.

Et si lointain que fût le désastre des vies,
ouvrier,
il aurait retenti dans ta chair,
comme te frapperait la mort, sur ton chantier,
d'un voisin de misère.
O peuple, il te manque seulement
de vouloir te connaître.

Veuille écouter un instant ton cœur qui bat.

Tu ne t'offriras plus aux rythmes
qui t'apprêtent comme une proie;

mais, plus profonds que ta présence
aux fêtes où tu n'es plus rien

tes devoirs auront la force d'un amour
et ta lutte, celle d'un besoin.

Roger BŒUFGRAS.





Écoutons nos Compagnes

La Femme et sa Puissance

« Notre ennemie la femme... », disait un jour un conférencier d'avant-garde sur la question toujours passionnante du féminisme. Mot piquant, mais non dépourvu d'une certaine vérité. La lutte, depuis longtemps engagée entre les hommes et les femmes, s'accentue aujourd'hui avec l'activité politique de celles-ci, chacun des deux partis se croyant, de bonne foi peut-être, supérieur à l'autre.

Il serait à la fois plus sage et plus utile de substituer à la lutte des sexes leur collaboration intelligente : « l'homme et la femme sont deux êtres incomplets et relatifs, n'étant que les deux moitiés d'un tout ». Leurs facultés sont complémentaires, et si les chemins qu'ils suivent sont différents, les buts sont identiques. Les divisions entre exploités cimentent les forces des exploiteurs. L'homme et la femme gagneraient à unir leurs efforts contre leurs maîtres communs, à se comprendre loyalement au lieu d'user leur énergie par des combats stériles.

La femme, il faut l'avouer, a été parfois un obstacle à l'émancipation de l'homme. Sans doute, la faute en est d'abord à lui, qui la considéra toujours comme une sœur... inférieure ; mais l'inertie féminine en matière intellectuelle et sociale, porte elle aussi sa part de responsabilités. On a vu, plus d'une fois, dans les ménages ouvriers, la femme se plaindre aigrement de la durée d'une grève, de la fréquence des réunions syndicales, du temps ou des ressources consacrés à la propagande et aux camarades.

Souvent, si l'ouvrier cherche à s'instruire, à lire une heure ou deux après son travail, la femme alors l'accuse de la délaisser pour les livres. Et ils en viennent aux mots amers, aux réflexions égoïstes et méchantes, l'une jalousant à l'autre la liberté ou le plaisir qu'il prend. Mais pourquoi, en effet, l'homme qui aime sa compagne — et s'il ne l'aimait pas, pourquoi vivraient-ils ensemble ! — ne partagerait-il pas, avec elle, les joies intellectuelles que les livres, les conférences ou la propagande lui font éprouver ? Peu à peu initiée par lui, la femme deviendrait bientôt sa vraie compagne, celle qui réclame sa part de toutes les idées, de tous les sentiments.

On objectera peut-être qu'elle ne peut partager, intellectuellement, la vie de l'homme, puisqu'ils ne sauraient être identiques. La distance est bien plus infranchissable encore, d'elle à lui, s'il est né artiste, philosophe ou poète. Non seulement elle ne pourra jamais le comprendre, mais elle n'essaiera même pas. Mieux vaut donc qu'il reste solitaire, qu'il ne se marie pas. « Pareils aux oiseaux véridiques de l'antiquité, étant ceux qui pensent et disent la vérité du présent, les esprits libres préféreront voler seuls. » Han Ryner a développé, dans son « Dialogue du Mariage philosophique » la néfaste influence de la femme sur le penseur, qui déchoit toujours au contact quotidien de la vie à deux. Elle semble dangereuse aussi pour l'artiste, qu'elle détourne de son art, et fait échouer, comme la « Manette Salomon » peinte par les Goncourt. Soit qu'elle se montre jalouse de l'Idée qui lui arrache l'être aimé — et qu'elle voudrait posséder exclusivement ; soit qu'elle entoure l'homme de sollicitudes inopportunes et surtout amollissantes, la femme est, semble-t-il, rarement bienfaisante à l'homme supérieur. Il y eut cependant des compagnes admirables, qui surent merveilleusement comprendre et développer même le génie de l'homme aimé. Je pense à la femme de Carlyle, qui jeune encore et admirée, alla s'enfouir avec lui dans une retraite âpre et hostile, acceptant les plus durs travaux, afin qu'il pût, dans la solitude nécessaire, accomplir son œuvre d'écrivain. Le rôle de la femme, rôle difficile et magnifique, est non seulement de partager, par la compréhension, la vie intellectuelle de l'homme ; mais, par son amour constant et discret, de relever son courage, de faire renaître, s'il le faut, la confiance en lui-même et l'enthousiasme fécond. Lorsqu'on aime vraiment, tout devient facile, les plus grands sacrifices sont acceptés avec joie. Alors,

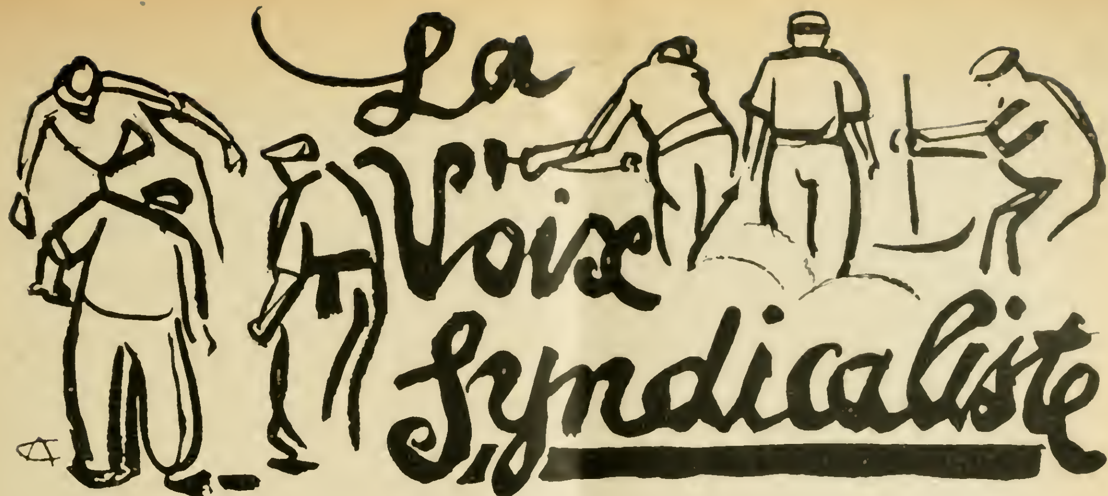
dit Michelet, « la femme crée le créateur. Et il n'est pas de rôle plus grand. »

L'amour, en effet, demeurera pour la femme mieux encore que pour l'homme, le grand facteur de progrès et d'élévation individuelle. « Sois bonne, la bonté contient les autres choses », disait Victor Hugo à sa fille. Aimer, c'est la vocation première de la femme, et la parole immortelle, transmise du fond des siècles par la noble Antigone, restera la plus belle devise qu'une femme puisse adopter : « Je suis née pour aimer et non pour haïr. » La bonté, la patience et l'amour, quelle puissance sublime peuvent donner à la femme ces forces réunies ! Là se trouve le pouvoir supérieur qui l'anime, et loin d'être une faiblesse, il devient sa vraie force. Combien de légendes naïves, de poésies charmantes ont été inspirées par le cœur de la femme.

Plus elles sont lointaines, évocatrices pour nous de l'enfance des peuples, plus elles nous paraissent émouvantes ; souvent, tel un trésor, se cache sous leur transparence un symbole ou une vérité, comme dans la légende d'Isis, déesse d'Egypte. Toujours, en elles, vibre un cœur de femme, où brûle éternellement l'étincelle ardente de l'amour : amour maternel, amour de l'humanité, amour d'un homme, tous également grands et purs parce qu'ils sont sincères, tous capables de transformer celle qu'ils animent, et même ceux qui en sont l'objet. C'est là sans doute le sens caché de cette jolie légende qui date de deux siècles, où l'auteur, une femme, fit entrer, en quelques pages, toute la tendresse de son cœur. « La Belle et la Bête », c'est l'histoire d'une jeune fille, aimée, jusqu'au sacrifice, d'une Bête horrible, sans esprit, mais au cœur aimant. Longtemps, effrayée d'un tel amour, la Belle repoussa la Bête qui, silencieuse et désespérée, se laisse mourir de faim. Touchée de cette douleur, la Belle au grand cœur comprend qu'elle aime la Bête, et dans un effort héroïque, accepte de partager sa vie. Cette action magnifique, accomplie par amour, brise l'enchantement : la Bête se transforme, sous les paroles de la Belle, en un beau et jeune prince prisonnier de cette forme hideuse jusqu'à ce qu'une femme l'aimât assez pour lui redonner, par son amour, la beauté et l'esprit. Elle seule, la jeune héroïne du conte, pouvait deviner, sous cette affreuse enveloppe, le cœur exquis qui se cachait, comme le diamant sous la gangue. Le cœur féminin possède ces intuitions merveilleuses : il recèle, en lui-même, la puissance magique, celle de l'amour, qui transfigure les êtres et leur permet d'accomplir les plus nobles actions.

UNE RÉVOLTÉE.





Au lendemain du Congrès de Moscou, au cours duquel la C. G. T. U. vient d'adhérer à l'Internationale Syndicale Rouge, nombreux sont les camarades anarchistes qui ne parlent rien moins que de quitter leurs syndicats et de se désintéresser du mouvement ouvrier.

Examinant de sang froid la situation qui est faite aux prolétaires révolutionnaires de par les décisions du 2e Congrés de l'I. S. R., nous allons pouvoir nous expliquer le découragement des compagnons et indiquer peut-être la meilleure attitude à prendre pour les anarchistes dans de telles circonstances.

Le Congrès de Saint-Etienne, tout en repoussant l'article 11 qui prévoyait des liens organiques et permanents entre les partis et les syndicats et une liaison organique entre l'Internationale Syndicale Rouge et la 3e Internationale, affirmait cependant, avec la motion Monmousseau, la nécessité d'une « collaboration, non point permanente, mais circonstancielle » entre ces organismes.

Nous avons, à Saint-Etienne, et immédiatement après le Congrès Confédéral, dénoncé tout le danger d'une telle formule ambiguë qui, laissant les délégations centrales seules juges des « circonstances », leur permettaient en fait de mettre la C. G. T. U. sous la dépendance absolue d'une Internationale politique.

Aussi ne fûmes-nous pas étonnés de voir, au 2e Congrès de l'I. S. R., les délégués de la C. G. T. U. accepter les textes nouveaux qui leur furent proposés par Losowsky lui-même. En cela, ils étaient d'accord avec les décisions du Congrès de Saint-Etienne où, comme nous le disions dans notre compte rendu du *Libertaire*, « la politique triompha du syndicalisme ».

Voici les textes qui furent adoptés au 2e Congrès de Moscou et qui marquent l'entrée de la C. G. T. U. dans l'Internationale Syndicale Rouge.

TEXTES ADOPTES

Art. 4. — 7e condition. — L'accord facultatif et selon les circonstances avec toutes les organisations révolutionnaires et le Parti communiste du pays, dans tous les actes offensifs et défensifs contre la bourgeoisie.

Art. 11. — Pour coordonner les efforts entre toutes les organisations révolutionnaires, le Bureau Exécutif peut, éventuellement :

1° Conclure des accords avec le Comité Exécutif de la IIIe Internationale ;

2° Organiser des séances communes avec le Comité Exécutif de la IIIe Internationale, pour la discussion des questions les plus importantes du mouvement et pour l'organisation internationale d'actions communes ;

3° Lancer des proclamations, d'accord avec l'Internationale communiste ;

4° Créer des Comités d'action, chaque fois que les circonstances l'exigent, pour l'application des décisions communes et pour le temps nécessaire à cette application.

Première et immédiate application de ces articles 4 et 11 des statuts de l'I. S. R. fut faite au sujet des événements de la Ruhr. Un Comité d'action international fut constitué à Essen sous l'égide de l'I. S. R. et de la 3e Internationale et signa un manifeste aux prolétariats français et allemand. Or, d'après les signatures que nous trouvons au bas du document, il résulte que la C. G. T. U. était la seule organisation syndicale à participer aux travaux de ce Comité d'action, contre (ou avec) sept partis communistes.

Phénomène aussi caractéristique de la situation que l'on veut faire supporter aux travailleurs est la « Lettre ouverte de l'Internationale Communiste et de l'Internationale Syndicale Rouge aux Internationales de Londres, de Vienne et d'Amsterdam. »

S'adressant aux politiciens de ces Internationales de collaboration de classes, de ces « Internationales » démocratiques, les politiciens de l'Internationale bolcheviste déclarent : « *Nous vous invitons à réaliser vos solennelles déclarations faites à La Haye, il y a seulement un mois, et à faire les préparatifs pour l'organisation immédiate de la grève de masse*.

« *Nous vous invitons à vous rencontrer avec nous incessamment pour décider les mesures nécessaires... Nous proposons la date du 31 janvier pour le commencement d'une grande grève de protestation. En ce qui concerne la durée de la grève, elle dépendrait des pourparlers des représentants des trois Internationales politiques et des deux Internationales syndicales.* »

On ne peut pas plus cyniquement se moquer du prolétariat ! En langage de bon sens, cela signifie : « Syndiqués, vos propres affaires ne vous regardent plus. Laissez donc le soin de vos intérêts aux politiciens de toutes les nuances du socialisme, depuis le rose tendre des ministres de rois et de Républiques bourgeoises jusqu'au rouge sanguinolent des Commissaires du peuple, qui essaieront de s'entendre avec ces bons syndicalistes que sont Jouhaux et Losowsky, pour vous préparer une bonne grève générale universelle qui contentera tout le monde... et le prolétariat par dessus le marché sans doute. »

Cependant, tandis que ces Messieurs parlementent, et, en bons politiciens, manœuvrent pour se jeter sur le dos les uns des autres les responsabilités de l'échec d'un mouvement qu'ils ne désirent peut-être pas plus les uns que les autres, voici que les ouvriers de la Ruhr, las de subir les vexations des troupes d'occupation, veulent passer à l'action directe et faire grève. Mais les communistes s'y opposent nous apprend l'*Humanité* du 22 janvier ; l'ordre n'est pas encore venu de Moscou et Moscou ne s'est pas encore entendu avec Vienne, Londres et Amsterdam.

« Ouvriers, ne bougez pas. Attendez les ordres supérieurs. De la discipline ! »

Eh ! mais... il nous semble bien connaître ce langage. N'est-ce pas celui de M. Jouhaux en 1919 et en 1920 ? Tous les centralismes se ressemblent... Il n'y aurait donc rien d'extraordinaire à les voir s'assembler, s'entendre, se coaliser contre toute liberté d'action des masses, contre toute initiative locale, contre tout mouvement régional, contre tout fédéralisme révolutionnaire et, ce faisant, étouffer, d'un commun accord, au nom de l' « Intérêt général » ou de la « politique communiste » tout esprit d'indépendance et de révolte chez le producteur exploité.

Dans le syndicat unique du Bâtiment on ne se contente pas du révolutionnarisme de Congrès : On agit révolutionnairement et, quand on veut protester contre une injustice, on n'hésite pas à faire sentir immédiatement au patronat ou aux gouvernants le poids de l'infamie commise. Ainsi, au lendemain de l'assassinat du Havre, ce fut le Bâtiment qui par son propre mouvement d'indignation entraîna la grève générale de 24 heures.

L'Internationale Syndicale Rouge après l'Internationale Communiste, désapprouve ce geste : elle le trouve incohérent, désordonné. Mouvement venu de la base, c'est-à-dire librement jailli des masses, il semble aux yeux des centralistes dictateurs manquer d'intelligence. Comme si toute intelligence de l'action émancipatrice pouvait résider à Moscou « centre du monde ouvrier » ! Comme si le Prolétariat était un unique organisme vivant, avec un cerveau, un ventre, des bras, des jambes, etc. ! Allons donc ! le Prolétariat c'est l'ensemble des prolétaires et c'est chaque prolétaire qui est un individu avec une pensée, un cœur, une sensibilité, un corps qui souffre et est avide de jouir, un corps qui peut user de ses muscles pour l'action, pour la destruction de tout ce qui est entrave à sa liberté et pour la construction de ce qui peut lui assurer le bien-être.

Donc aux prolétaires seuls en tant qu'individus, incombe toute l'initiative du mouvement, toute liberté des mouvements ! Aux prolétaires entre eux seuls de s'organiser syndicalement, confédéralement et internationalement afin de coordonner ces mouvements en vue d'une révolution mondiale. Mais une telle révolution ne pourra jamais être que la somme des actions et des décisions révolutionnaires de chaque foyer local d'insurrection ouvrière.

Le rôle des anarchistes doit être précisément d'attiser ces foyers locaux d'émancipation en restant à la base, sur le seul terrain révolutionnaire qui puisse nous intéresser : celui de la vie économique, partout où l'on produit, partout où l'on consomme, afin d'inciter les individus à se rendre maîtres de leur production et de leur consommation. Cela, les anarchistes ne peuvent le faire que dans les milieux ouvriers à l'atelier, à l'usine, au chantier, aux champs.

Quitter les syndicats, c'est-à-dire les organisations de base, quand les politiciens veulent de plus en plus les soumettre aux ordres d'organismes centralisateurs dont ils se sont emparés — quelle folie, mes camarades anarchistes ! Au contraire, il faut, plus que jamais y rester, et il convient que ceux qui n'y sont pas entrés y pénètrent maintenant, afin de les animer d'anarchie, de les faire vivre si intelligemment, si révolutionnairement, si puissamment, que toute la transformation sociale se fasse par l'œuvre des syndicats contre les ma-

nœuvres des partis, par l'action directe des prolétaires contre la politique des Dictateurs du Prolétariat.

Laissons au sommet les Losowsky, les Monmousseau s'ébattre et se débattre en compagnie des Zinoviev, des Souvarine et des Cachin. Mais ne désertons pas la base où l'on produit, où l'on souffre, où l'on se révolte. Soulevons-là quotidiennement, point par point, syndicat par syndicat, d'un tel élan d'anarchie que le beau sommet dictatorial ne tardera pas à s'effondrer grotesquement parmi le néant de ses proclamations pompeuses, de ses diplomaties retorses et de ses ambitieuses menées.

Restons au syndicat.

André Colomer.



La Science et l'Anarchisme

Les Anciennes Civilisations

(*Suite*)

Civilisation grecque

La Grèce est un petit pays de 57.000.000 kilomètres carrés, hérissé de montagnes et découpé de golfes. Un tel pays fait des marins habiles et des montagnards actifs et sobres.

La Grèce a un climat très doux. On peut coucher dehors de mai à septembre. La chaleur n'est pas accablante et le froid n'est pas vif

Origine des Grecs

Les archéologues ont découvert que les anciens Grecs descendaient des Aryas. Mais les anciens Grecs, ignorant l'écriture, ne savaient pas quels étaient leurs ancêtres.

Cependant des légendes circulaient ; la plus célèbre était celle qui racontait la guerre de Troie au XII[e] siècle avant J.-C. Troie, ville riche, dominait sur la côte. Un prince troyen *Pâris* vint en Grèce et enleva Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte.

Les Grecs assiégèrent. Le plus beau et le plus courageux des Grecs : Achille, tua le plus fort des Troyens : Hector ; mais il fut tué aussi à son tour. Au bout de dix ans de siège sans aucun résultat, les Grecs firent semblant de repartir chez eux, mais laissèrent devant Troie un immense cheval de bois, contenant 300 chefs de l'armée grecque.

Les Troyens, sans méfiance, introduisirent ce cheval dans leur ville ; pendant la nuit, les chefs sortirent, ouvrirent les portes de Troie à leurs soldats revenus. Troie fut incendiée, les Troyens massacrés, leurs femmes et leurs enfants emmenés en esclavage.

Cette légende fait le sujet de deux livres : l'Illiade et l'Odyssée attribués à Homère.

Religions

Les dieux. — Comme les anciens Aryas, les Grecs croyaient à des dieux nombreux. Chaque dieu est une force de la nature, et porte un nom distinct. Ils se les représentent sous la forme d'êtres vivants : les dieux sont de beaux hommes, les déesses des femmes splendides. Mais les dieux étant des hommes ont des femmes, des enfants, une famille. L'histoire de ces dieux fut le sujet d'un livre : la mythologie.

Les dieux locaux existaient dans chaque bourgade ; mais au-dessus d'eux, il y avait les grands dieux : le Soleil, la Terre, la Mer, etc.

Les héros. — Les Grecs pensaient qu'un grand homme devenait après sa mort un demi-dieu, un *héros.* Les dieux et les héros ayant les sentiments de l'homme, il fallait leur offrir pour leur être agréables, tout ce qui faisait plaisir aux hommes : lait, vin, gâteaux, viande, fruits, etc.

Les sanctuaires. — Tous les dieux adorés par les Grecs avaient un sanctuaire où on venait les prier. Les plus célèbres furent ceux de Zeus à Olympe, d'Apollon à Delos et à Delphes.

Invasions et migrations en Grèce

Les plus anciens habitants étaient appelés les Pélasges (anciens). Puis les Doriens envahirent le Péloponèse. Les Ioniens s'établirent dans l'Attique. Sparte est dorienne. Athènes est ionienne. Mais tous les peuples grecs s'entendent bientôt pour se donner le même nom. Ils devinrent le peuple héllène.

Sparte. — Quand les Doriens envahirent le Péloponèse, les anciens habitants de Sparte devinrent leurs serfs.

L'éducation des enfants spartiates. — Dès leur naissance on en faisait des soldats. Si le nouveau-né était reconnu trop faible, on l'exposait sur la montagne, afin qu'une personne charitable le ramasse et en fasse un esclave, ou bien que les carnassiers le dévorent. S'il était bien constitué, dès l'âge de sept ans il était élevé en commun avec les camarades de son âge. Ils étaient divisés en troupes de cent et soumis à l'autorité d'un chef. On les faisait battre à coups de poings et de pieds. Une fois par an on les fouettait jusqu'au sang.

Les filles. — Elles étaient enfermées dans leur maison, occupées à filer la laine jusqu'à leur mariage. Elles suivaient les cours des gymnastes, elles couraient, sautaient, lançaient le disque, le javelot, pour devenir vigoureuses et faire des enfants robustes, forts et agiles.

La discipline. — Les Spartiates sont soldats de 17 à 60 ans.

Les arts de Sparte. — Musique et danse.

Les Institutions de Sparte. — Rois, Conseil des Anciens ou Sénat et Assemblée du peuple.

L'armée spartiate fut redoutable, elle se déployait en phalanges. La gymnastique était en honneur. Il y avait de nombreux et de fameux athlètes.

Les Tyrans

Au VIIe siècle avant J.-C. plusieurs cités grecques furent gouvernées par des maîtres absolus appelés tyrans.

Argos, Corinthe, Sicyone furent gouvernés du VIIe siècle au IVe siècle avant J.-C par des tyrans.

Athènes

Principale ville de l'Attique. Au début les Athéniens eurent des rois, puis le roi fut supprimé, 9 chefs (archontes) les remplaçèrent ; le désordre commença.

Solon. — Pour rétablir l'ordre, les Athéniens chargèrent le sage Solon de leur faire des lois.

Solon fit trois réformes :

1° Il diminua la valeur de la monnaie ;

2° Il donna aux paysans, la possession de la terre qu'ils cultivaient ;

3° Il partagea tous les citoyens en quatre classes. selon leurs revenus, chacun devait payer l'impôt et rendre le service militaire en proportion de sa fortune. Les pauvres étaient exempts d'impôts et de service militaire.

La colonisation grecque. — Les Grecs fondèrent des colonies en Asie, au Pont-Euxin, en Afrique, en Silice, en Gaule et en Espagne.

Les cités grecques. — Jamais, le peuple grec n'a formé une nation. Chaque ville formait un Etat à part qu'on appelait cité. Ces Etats se combattaient et se détruisaient les uns les autres.

Le Commerce. — Les Grecs furent des navigateurs et des commerçants. Ils embarquaient des laines de Lydie et allaient chercher en Egypte les verres, les bijoux ; sur les côtes de la Mer Noire ils prenaient le fer, les peaux, les poissons salés ; en Italie, le vin et l'huile.

Les Temples. — Les Temples étaient de beaux édifices en l'honneur des dieux et de leurs richesses ; des rangées de colonnes entouraient les temples des quatre côtés.

La sculpture. — C'est l'art principal des Grecs. Leurs plus célèbres artistes furent : Phidias, Praxitèle, Lysis. Ils faisaient des frises de bas-relief et des statues. La plus célèbre frise est celle des Parthéniens, qui faisait le tour de Parthénon.

La céramique. — Chez les Grecs la poterie fut un art véritable, ils l'appelaient céramique (l'art du potier) ; les statuettes en terre cuite étaient en faveur (les charmantes figurines de Tanagra en Béotie).

Les poètes. — Citons Alcman, Alcée, Arion et la belle Sapho, tous de Lesbos.

Au VIIe siècle avant J.-C. les plus célèbres poètes furent Simonide et Pindare.

Les Sages. — Au VIIe siècle également parurent des hommes qui essayèrent d'expliquer la nature matérielle et la vie humaine. Ils étaient philosophes, prédicateurs, savants. On les appelait des sages. Les plus illustres furent : Thalès de Milet, Bias de Priène, Pittacus de Mytilène, Solon d'Athènes.

Les guerres médiques

Cyrus, roi des Perses, s'empara des colonies grecques d'Asie.

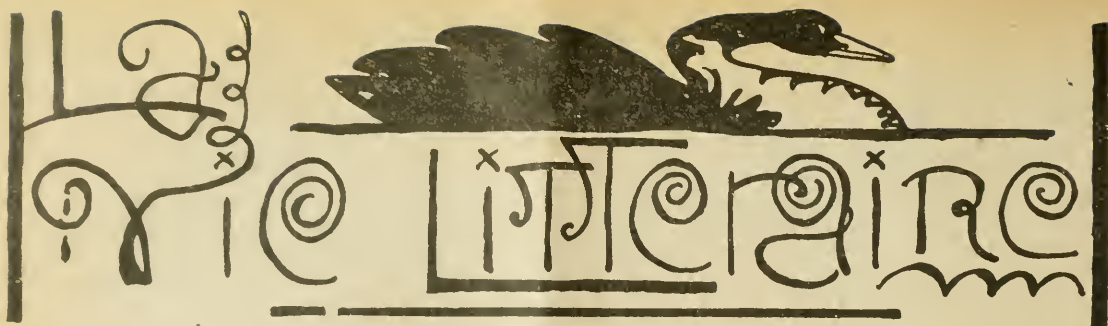
Trente ans après il se trouvait à son tour en face des Grecs d'Europe. Les Athéniens s'emparèrent de Sardes et l'incendièrent. Darius, fils de Cyrus, se vengea en détruisant les villes des Grecs en Asie.

Première guerre médique. — Elle ne fut qu'une expédition contre Athènes. La victoire de Marathon (490 av. J.-C.) délivra les Athéniens.

Deuxième guerre médique. — Xercès, fils de Darius, dix ans après la défaite de son père, réunit 1.700.000 soldats (lire Hérodote). 1.200 navires côtoyaient les côtes de la Thrace en traversant le canal du mont Athos que Xercès avait fait creuser exprès, et les 1.700.000 soldats franchissaient l'Hellespont sur un pont de bateaux. Les Grecs étaient terrifiés. Beaucoup de cités se soumirent aux Perses, mais Athènes et Sparte se décidèrent à la résistance. Léonidas, roi de Sparte, fut écrasé par les Perses aux Thermopyles. A la Salamine, la flotte perse fut battue par la flotte athénienne (480 av. J.-C.). A Platée l'armée perse restée en Grèce, fut détruite par l'armée grecque (479). A Mycale les Grecs mettaient les Perses en déroute (479). Les Grecs avaient vaincu le grand roi, détruit son immense armée et ses innombrables vaisseaux.

Sébastien FAURE.





Sur le Génie Littéraire d'une Race vaincue

POÉSIE ARABE CONTEMPORAINE

(suite et fin)

Nous avons vu, dans une précédente chronique, que les trois principaux sujets que se complaisaient à traiter les poètes arabes de l'époque préislamique étaient : la femme, le slouyhi (levrier) et le coursier.

Or, il m'a paru, au cours de mes études et de ma vie errante à travers les oasis et le désert de notre Afrique du Nord, que les meilleures inspirations de ses poètes leur venaient, en chantant la datte, ce fruit savoureux doré par l'ardent soleil, l'arbre svelte qui la porte, et les rudes travaux du rhannier qui le féconde et l'arrose pendant les chauds crépuscules avec l'eau de la *seguia*.

Pendant la cueillette, au cours des belles matinées automnales, elles montent, ces chansons, de toutes les oasis vers le ciel d'un bleu très doux. Et le poète qui les fit en profita pour dire sa vie qui est celle des oasiens :

« ...Petit, petit enfant, sème un « meddah » soufi que je me plaisais à écouter pendant mes séjours dans l'Oued R'hir; je restai au pied des dattiers avec les femmes et les filles, prenant les régimes, où les dattes mûres pendaient, comme de grosses perles de miel, et les déposant dans les « couffins » avec plus de soin que n'en met l'orfèvre juif quand il dépose ses bijoux dans leur écrin.

« Puis, quand je fus plus grand et assez fort, je grimpais jusqu'au milieu du dattier pour les recevoir des mains de celui qui était au dessus de moi, et les passer à celui qui était en dessous. Et puis, enfin, quand j'eus seize ans, je montais tout en haut, tout en haut, je détachai moi-même le régime suspendu au creux des palmes comme le lustre tombant de la voute dans la zaouïa de Temacine...

« Et si les dattiers et les « couffins » étaient pleins de dattes, l'oasis tout entière était pleine de rires et de chansons... »

Et tout à coup exalté par cette évocation de la cueillette où passaient les plus beaux jours de sa vie d'enfant, le poète, frappant des mains, en cadence chantait :

Au matin du monde, dans la jeune lumière
Qui éclairait sa création
Dieu ayant façonné le chameau
Fit surgir dans l'oasis, le palmier
Comme un artiste son chef-d'œuvre ;
Avec amour il le façonna,
Pour le plaisir de ses prunelles
Et pour le bonheur de l'Arabe
Errant déjà dans le désert.

***

Au plus profond du sol brûlant
Il plongea ses pieds délicats
Afin qu'il pût boire à suffisance
Dans les Oueds mystérieux et souterrains
Qui sont le sang de la terre ;
Le sang généreux qui donne la vie
Aux arbres les plus altiers,
Et sans lequel le monde entier
Serait semblable au désert.

***

Puis il fit son corps svelte et gracile
Commé la taille des houris,
Mais robuste, dur et puissant
Comme les reins du cavalier ;
Tandis que le frêle roseau
Avec l'humilité d'une esclave,
S'incline à la brise la plus légère
Le palmier offre son corps inflexible
A tous les vents du désert.

***

Et Dieu s'étant à nouveau recueilli
Fit, pour sa tête orgueilleuse,
La plus belle chevelure
Qu'il soit possible de rêver.

Y a-t-il, sur la terre et au désert,
Rien de plus beau, de plus noble
Que les grandes palmes vertes
Quand la brise matinale
Les remue doucement comme un éventail ?

***

Est-il aussi rien de plus terrible
Que les grandes palmes vertes,
Quand le « simoun » les agite,
Et quand, dans sa colère impuissante
Il voudrait les ensevelir
Sous la poussière du désert ?
Est-il musique plus douce,
Que celle des palmes vertes
Remuées à peine par le vent !

***

Est-il aussi chanson plus terrible
Que celle des palmes vertes
Echevelées par le siroco !
Y a-t-il dans le Tell et au désert
Rien de plus beau et plus noble
Que le palmier solitaire
Qui se dresse sous le ciel bleu
Près de la blanche Koubba
Où dort le Marabout béni de Dieu ?

***

Connais-tu rien de plus beau
Que les palmiers réunis en couples,
Ainsi que font les amoureux,
Ou trois par trois
Quatre par quatre
En bouquets gracieux
Et regardant leurs grandes palmes
Dans les eaux claires de la Source
Qu'ils abritent des feux du Ciel ?

***

Connais-tu rien de plus triste
Que le palmier dompté
Par l'âge et qui se meurt
Près de la source tarie
Dans l'oasis ensablée ?
Ses belles palmes si vertes
Retombent flétries vers la terre
Plus jaunes que les dents
D'un vieux cheval moribond.

....

***

Quoi qu'enseignent ou qu'écrivent les contempteurs systématiques de la race arabe dans notre Afrique du Nord, je tiens ce poème pour très beau et digne d'une anthologie.

Je ne sais ce qu'en penseraient, s'ils avaient le temps de le lire, nos jeunes poètes parnassiens, dadaïstes, symbolistes ou décadents, qui passent leur temps à se manger le nez aux sons de la lyre, quand ils ne le perdent pas à se distribuer des prix comme au collège, ou à élire des princes dans leurs cénacles, telles les grenouilles réclamant des rois dans leurs marais. Pour moi, je n'en pense que ceci : c'est que je voudrais bien l'avoir écrit.

***

Dans un genre moins lyrique, plus didactique, si j'ose ainsi m'exprimer, voici un autre poème remarquable, en l'honneur de ce même palmier, et que j'ai recueilli également dans le Djerid tunisien, pays merveilleux qui emprunte son nom à l'arbre même dont ses poètes ne se fatiguent pas de chanter la richesse et la beauté :

O palmier qui balance aux vents du Désert
Tes « djerid » (palmes) quand du minaret
Le « mueddin » clame la prière du matin.
Et aussi quand vient le soir,
Et que le soleil, avant de mourir,
Habille de rose la dune et le ksar,
Tu es la plus belle parure de l'oasis
Mais tu es aussi, ô palmier, le pain
De celui qui ne quitte jamais sa maison
Comme du perpétuel vagabond.

***

De tous, tes fruits lentement mûris
Par le soleil, sont le pain de chaque jour,
Qui leur met la joie au cœur
Et les fait vivre de longs jours.
Les riches les mangent avec du lait.
La bedouine les pétrit de ses mains brunes,
Et en fait le pain du désert
Que la caravane emporte dans ses « tellis »
Et qui soutiendra les chameliers
Et les pâtres marchant vers les pâturages [lointains.

***

Avec tes feuilles, ô palmier béni de Dieu
Seront faits les « couffins » si utiles aux [menayères
Les grands chapeaux dont on se pare aux [fantasias,
Des éventails pour chasser les mouches,
Et aussi la natte, aux mailles finement tressées
Et sur laquelle nous dormons d'un sommeil [profond
La natte, couche très fraîche aux jours [brûlants
Si propice au long repos des midis d'été
Et sur laquelle, aussi, devant la porte du café [maure
On passe à humer le « Kaoua », des heures si [délicieuses.

***

Avec tes palmes, ô palmier béni de Dieu,
Nous dressons autour de nos oasis les barrières [et les « tabias »
Qui les défendent contre les vents du désert ;

Et quand lentement les années et les années
Ont fatigué ta fécondité sans pareille
Il nous suffit de te blesser à la tête,
Pour voir, chaque jour, de ta plaie maintenue
[béante,
Couler à flots, dans les gargoulettes d'argile
Ta sève rafraîchissante, le précieux « lagmi »
Où revit le parfum subtil des dattes mûres.

*
* *

Utile et bon, ô palmier béni de Dieu,
Jusqu'aux jours, encore nombreux, de ton ex-
[trême vieillesse,
Tu nous sers même, après que la Mort
A couché sur le sol ton tronc superbe et
[robuste
Qui si fièrement se dressait sur le ciel bleu,
Découpé, il sert de charpente à nos maisons,
Entier, nous le jetons au travers de nos
[séguas
Pour barrer leurs eaux et les partager en bons
[frères
Selon les sonneries de l'*amin-el-ma*, le vieillard
[sage
Sur la justice duquel tous les Ksouriens se
[reposent.

*
* *

Avec tes palmes mortes, ô palmier béni de Dieu
Nos enfants, joyeux et rieurs, jouent à la balle
Et nos femmes avec les fibres de ton écorce
Font les vastes *chouari* (sacs appréciés des
[chameliers)
Et pourtant, ô palmier béni de Dieu
Malgré les bontés dont tu combles les oasiens
Et aussi ceux qui vont, errant sous les tentes,
Nul ne songerait à chanter ta gloire,
Si Dieu ne faisait, parmi eux, surgir le poète.

*
* *

Je pourrais citer encore d'autres œuvres par moi recueillies dans le Sud depuis Nefta et Tozeur jusqu'au Figuig et à Marakech, et dont la grande beauté poétique est le démenti le plus formel qu'on puisse jeter à la face des africanistes arabophobes, qui dénient toute qualité morale, toute valeur intellectuelle aux vaincus.

Mais la place m'étant ici mesurée, je préfère évoquer maintenant d'après ses *Notes de route*, les belles et émouvantes mélopées qu'Isabelle Eberhardt rapporta, elle aussi, de ses Vagabondages au Désert, en ce désert dont elle a senti et magnifié, dans son œuvre les tristesses et les splendeurs.

Elle a si bien décrit cette heure magique du crépuscule, heure des chants, des longues mélopées naïves et poignantes, sur les choses de la guerre et de l'amour, sur l'exil et la mort, à la manière des antiques rhapsodies.

Ecoutez celle-ci qu'elle entendit chanter un soir, devant un grand feu clair, tandis que les étoiles risquaient leur premier sourire dans la limpidité du ciel saharien :

Les chefs nous annoncent une expédition loin-
[taine,
Mon cœur est mon avertisseur ;
Il m'annonce une mort prochaine,
Qui me verra mourir ? qui priera pour moi ?
Qui fera, pour ma mémoire, l'aumône sur ma
[tombe
Ah ! qui sait ce que me réserve la destinée de
[Dieu ?
Ma gazelle blanche m'oubliera,
Un autre montera ma douce cavale.
O cœur, tais-toi ! Ne pleure pas mon cœur
Car les larmes ne servent à rien.
Nul n'obtiendra ce qui n'était pas écrit
Et ce qui est écrit nul ne l'évitera.
Calme-toi, mon âme ! jusqu'à ce que Dieu ait
[pitié,
Et si tu ne parviens pas à te calmer, il y a la
[mort... »

Et cela était accompagné par la petite flûte bedouine, la *djouak*, dont les accents plaintifs remplissent l'âme d'une indicible mélancolie.

Alors du cercle des cavaliers bleus une autre voix s'élève plus fruste et plus rauque qui pleure une lamentation sur le sort du soldat musulman :

Dieu m'a abandonné, car je suis un pêcheur ;
J'ai quitté ma tribu et ma tente,
J'ai revêtu le burnous bleu,
J'ai pris pour épouse le fusil ;
Demain ce sera l'heure qui sonnera ;
L'ange de la mort approchera.
Sera-ce un Guilil haillonneux,
Ou un Filali sans pitié
Dont la balle m'anéantira ?
Ceci est parmi les secrets de Dieu ;
Et qui priera sur moi la prière des morts ?
Qui pleurera sur ma tombe ?
Je mourrai et nul n'aura pitié de moi... »

Et voici qu'une autre voix s'élève non moins mélancolique et poignante, vers le ciel tranquille, que les étoiles indifférentes remplissent de leur sourire éternel :

« Hier, tout le jour j'ai pleuré :
J'ai regretté ma tente,
J'ai regretté ma gazelle
Aujourd'hui le soleil s'est levé et j'ai souri.
Il y en a qui sont allés au Tafilalet, à Béchiar
Aux « gours » de Timimoun et d'El Moungar
Dieu les a protégés.
D'autres n'ont jamais quitté leurs tentes
Et ceux-là sont morts...
La vie est entre les mains de Dieu :
Et il n'y a qu'une mort :

Ne pense à rien, ne cèle aucune pensée dans [ton cœur.
Notre pays est le pays de la poudre.
Nos tombeaux sont marqués dans le sable
Et la tombe est ouverte, ô fils de Mimoun. »

*
* *

Et voici encore d'autres merveilles poétiques, volontairement ignorées de nos pédants et de nos cuistres mangeurs d'arabe et qui pourtant furent recueillies en 1853, par le général Daumas (*rara avis*) dans son beau livre sur *Le grand désert.*

Il les tenait, pour la plupart d'un Chaambi de Mellili, Si-El-Hadj-Mohamed.

Je voudrais pouvoir les reproduire toutes ici car toutes sont restées absolument inconnues bien que, je le répète, dignes d'une anthologie.

Celle-ci suffira, je crois, pour donner une idée de cette poésie saharienne et de son inspiration :

O le maître des ailes bleues,
Je t'en prie, beau pigeon,
Vole dans l'air et va voir les Chamba ;
Informe-toi de Metlily,
Porte nos salutations ;
Visite tous nos amis,
Donne-leur de nos nouvelles,

Aux vieillards comme aux jeunes gens.
Dis-leur : N'oubliez pas vos frères,
Ces compagnons de bonne compagnie,
Dont les chants en vers bien tournés
Vous tenaient les yeux ouverts.
Oiseau de race aux ailes bleues,
Reviens avec une réponse.
Beau pigeon, dans le Sahara,
Souffle le vent de l'amour.

Y sont-elles encore ces jeunes filles
Qui laissent flotter leurs ceintures ?
Qui se gardent le secret entre elles,
Le secret dont un jeune homme a sa part.
Et qui sauraient mourir
Pour leur *frère du démon ?*
Elles passèrent près de moi,
Et Dieu m'en a séparé !

Leurs tailles ont l'élégance
Des minarets sur une ville.
Le plus distrait, en venant de loin,
Les regarde avec des yeux humides ;
Quand elles marchent, ce sont des roseaux
Balancés par le vent sur une prairie,
Et ce sont des palmiers
Quand elles s'arrêtent !

Voit-on encore Meriem aux bras polis
Comme la hampe d'un drapeau de La Mecque ?
Ses cheveux sont des écheveaux de soie,
Noirs comme les plumes de l'autruche mâle ;
Ses sourcils sont deux *noun*
Qui brillent sur du papier blanc ;
Ses yeux sont la bouche d'un fusil,
Ils assassinent comme la poudre.

Ses lèvres sont vermeilles comme le henné,
Ses dents sont d'ivoire poli ;
Son cou est un étendard
Qui se dresse au jour du combat ;
Les seins de sa poitrine
Ont le grain de l'argent mat,
Tout son corps est une neige,
Une neige qui tombe en sa saison

Meriem, c'est une jument blanche
Qui brille au milieu du goum
Avec une selle en fil d'or,
Ornée de paillettes d'argent.
Mon cœur m'a délaissé,
Mon âme est en voyage
Depuis que j'ai quitté Meriem :
Oh ! mon beau ramier, la vois-tu ?

Y a-t-il encore dans le Sahara de ces razzias
Qui passent comme des troupeaux d'autruches?
Y a-t-il encore de ces éclaireurs
Qui montent sur les mamelons pour voir ?
Y a-t-il encore de la poudre
Et des tribus qui marchent pêle-mêle ?
Des pélerins qui partent pour la Mecque,
Et des caravanes pour le Soudan ?

Voit-on encore ces troupeaux de chameaux
Partir le matin et rentrer le soir ?
Et ces juments de noble race
Que suivent leurs poulains ?
Les chasseurs de gazelles
Qui font porter au lieu de chasse
Leurs beaux slouguis sur des chameaux,
Courent-ils encore en cercle dans la plaine ?

Y a-t-il encore dans le Sahara
Des tolbas qui lisent dans les mosquées ;
Des marabouts qui protègent les orphelins
Et rassasient les pauvres ?
Y a-t-il encore dans le Sahara
Des tentes surmontées de plumes d'autruche,
Où les nobles de la tribu
Accueillent les hôtes fatigués.

Y a-t-il encore dans le Sahara
Des troupeaux à la laine blanche,
Et voit-on les femmes
Tisser les haïks fins et les burnous ?
Y a-t-il encore des chanteurs
Aux récits d'enthousiasme,
Avec des tambourins qui parlent
Et que suivent les soupirs des flûtes ?
Beau ramier aux ailes bleues,
Tout cela le voit-on encore ?
— Oui, tout cela y est encore,
Il n'y manque que vos figures.

Le général Daumas qui eut la bonne inspiration de recueillir, avec d'autres, cette perle de la poésie saharienne contemporaine fut un homme de grande valeur qui, malgré ses étoiles n'eut jamais la haine du peuple dompté mais non soumis, au milieu duquel il passa sa vie. *Rara avis*, dans son espèce, ai-je dit : *rarissima*, répèterai-je volontiers.

Son livre, *Le grand Désert*, bien que déjà vieux, compte toujours parmi les meilleurs qu'ait inspiré la beauté mélancolique du Sahara. Il me plaît de lui rendre cette justice en passant.

*
* *

Que la reconnaissance des lettres aille aussi à M. Sonneck, ce savant orientaliste, ami du vaincu qui a recueilli et traduit, en 1904, dans un livre aujourd'hui introuvable *Les chants arabes du Mogh'reb*.

La plus rigoureuse conspiration du silence a été faite autour de ce livre comme autour de tous ceux où l'on essaya de rendre à la race arabe tous ses biens intellectuels dont elle fut dépouillée comme de son patrimoine terrien.

Combien je regrette de ne pouvoir cueillir à pleines mains dans cette gerbe merveilleuse les plus belles fleurs pour les offrir à mes lecteurs.

Je tiens toutefois à mettre sous leurs yeux un pur joyau, pris au cœur de cet écrin, et ciselé par l'émir Abd-El-Kader, le grand vaincu qui défendit jusqu'au bout l'indépendance de l'Islam nord-africain :

Ne critique pas les tentes d'être légères,
Et ne vante pas les maisons d'être de pierre et [de boue.
Si tu savais, tu comprendrais notre enthou- [siasme,
Mais tu ignores la vie du nomade
Et l'ignorance est la source du mal.

Je voudrais que tu te fusses éveillé un matin
Sur nos tapis de sable,
Où les graviers sont comme des perles ;
Je voudrais que tu te sois promené
Dans le Sahara du printemps.
Alors, tu aurais respiré la brise qui fortifie l'âme,
Car elle est pure du souffle des villes.

Au jour du départ,
Les « bassours » de nos chameaux chargés,
Apparaissent comme des anémones sous la [pluie,
Nos filles et nos femmes y sont cachées,
Et les étroites déchirures des litières
Souvent sont rapiécées par leurs grands yeux [noirs,
Les chameliers bédouins marchent derrière [leurs montures.
Ils chantent pour la route,
Et leur chant à l'infini nous semble plus délec- [table
Que celui de la flûte de roseau, du tambour et [des cordes de la danse.
Cependant, rapides sur des chevaux nobles,
A la croupe ornée d'étoffes flottantes,
Nous forçons à la course l'antilope, la gazelle [et l'autruche,
Dont la course ne le cède pas au vol des oiseaux.

Quand nous revenons le soir, vers nos tentes,
Nous les voyons dressées sur un sol vierge.
Odorant comme le musc,
Et leurs feux allumés dans la vaste plaine,
Nous font penser au ciel nocturne, tout brillant [d'étoiles.
Les anciens ont dit une parole
Que nos pères ont répétée.
Nous proclamerons, après eux, sa vérité :
Il y a deux grandes beautés sur la terre,
Celles des tentes du nomade et celle des vers [du poète.

Nous sommes des rois inconnus,
Car la puissance est de fuir l'injustice.
Dès que nous pouvons partir, nous sommes [libres,
Et bien au-dessus des procès de voisinage.

Mais si tu parles de la noblesse et de la santé
Qui assurent la possession complète de la vie.
Sache que la maladie n'habite pas le Sahara,
Vois : nos vieillards sont les aînés des hommes.

*
* *

Et maintenant pour clore, comme il convient, cette étude sur le génie littéraire d'une race vaincue, voici, après le chant de liberté que l'on vient d'ouïr, le chant suprême du désespoir et de la douleur, tel que je l'entendis s'exhaler un jour en plein Sahara, d'une tente misérable, basse et grise, tapie comme une toile d'araignée derrière une haie menaçante de figuiers de Barbarie. Dans le fond, quand j'y entrai, je vis un fantôme dont la nudité osseuse se montrait sous des haillons et dont le regard phosphorescent avait cette expression d'angoisse qu'ont les bêtes mourant de faim : c'était une femme.

Accroupie sur une natte crasseuse, le seul meuble de la tente avec une cruche de grès et une écuelle de bois, elle plongeait un bout de son sein cadavéreux et ridé dans la bouche d'un enfant pareil aux fœtus livides qui nagent dans les bocaux.

Et ce faisant, elle chantait :

Dors ! Dors ! mon petit,
Ton père pousse les bœufs de son maître,
Il tient le soc de la charrue ;
La terre qu'il remue est noire, noire,
Mais le cœur du maître est plus noir encor
Dors ! Dors ! mon petit,
Car lorsqu'on dort on n'a pas faim !

*
* *

Dors ! Dors ! mon petit,
Dans cette terre noire, noire,
Ton père jette l'orge et le blé
Et la tourterelle blanche, blanche,
Picore le grain à peine tombé.
Dors ! Dors ! mon petit,
Car lorsqu'on dort on n'a pas faim !

*
* *

Dors ! Dors ! mon petit,
Sans que ton père le chasse
L'oiseau de Dieu mange sa part,
La fourmi va prendre la sienne
Ton père seul n'aura rien.
Dors ! Dors ! mon petit,
Car lorsqu'on dort on n'a pas faim !

*
* *

Dors ! Dors ! mon petit,
Il n'aura d'autre part que celle
Qu'il volera pendant la nuit ;
Bien petites seront les galettes
Que je pourrai faire pour nous.
Dors ! Dors ! mon petit,
Car lorsqu'on dort on n'a pas faim !

*
* *

Dors ! Dors ! mon petit,
Quand tu seras grand, toi aussi
Tu seras le « rhamnès » d'un maître
Aussi injuste et aussi cruel ;
Car telle est la volonté du Dispensateur.
Dors ! Dors ! mon petit,
Car lorsqu'on dort on n'a pas faim !

*
* *

Dors ! Dors ! mon petit,
Tu seras le « rhamnès » d'un maître
Dont le cœur sera noir, noir,
Comme la terre que tu remueras ;
Et toi aussi pour manger, tu le voleras.
Dors ! Dors ! mon petit,
Car lorsqu'on dort on n'a pas faim !

*
* *

Dors ! Dors ! mon petit,
Tu apporteras à ta vieille mère
Le grain que chaque jour tu voleras ;
Et nous chercherons dans la ville
Un bon ami pour nous le garder.
Dors ! Dors ! mon petit,
Car lorsqu'on dort on n'a pas faim !

*
* *

Oui, il me plaît de terminer sur ce chant, sorte de mélopée triste et farouche, dont j'ai encore, après des années nombreuses, l'âme poignée.

Méditons-le, car il symbolise la grande misère du vaincu et la honte du vainqueur. Eh ! qu'importe, après cela, que des pédants à gages et des cuistres domestiqués prétendent qu'il n'y a pas de poésie arabe contemporaine dans notre Afrique du Nord !

Qu'importe que certains d'entr'eux aient osé écrire des lignes comme celles-ci : « De leurs *medressès* comme de leurs Universités, il n'est encore sorti et il ne sortira jamais un poète capable de décrocher les lyres suspendues depuis des siècles aux palmiers de l'Arabie !

Laissons les chiens aboyer et regardons la caravane passer, allant, toujours somptueuse et magnifique, vers les ors resplendissants du Mogh'reb.

P. Vigné d'Octon.

FIN



A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

Maurice Barrès, Taine et Renan *: pages perdues recueillies par M. Victor Giraud.* — Dans une de mes dernières chroniques, j'ai consacré quelques lignes à mettre en relief le parasitisme écœurant de l'académicien nationaliste, vivant sa vie intellectuelle sur Taine et Renan, comme le pou sur la tête et le lombric dans l'intestin de l'être parasité ; d'aucuns, en me lisant, ont pu crier à l'exagération, et parler même de systématique dénigrement.

Or, voici un livre écrit par un ami et admirateur de Barrès ; et qui est bien, à l'encontre de ce qu'a voulu et cherché l'auteur, la preuve que j'ai vu juste et jugé sainement.

M. Victor Giraud a recueilli, en effet, un certain nombre d'articles écrits à des époques différentes de sa vie par le père de *Sous l'œil des barbares ;* et il a choisi précisément ceux qui lui ont paru le plus caractéristique pour montrer ce qu'il appelle tantôt la « filiation » tantôt « l'évolution » de M. Barrès vers Taine et Renan.

Et naïvement, dans les réflexions et les commentaires dont il accompagne ces témoignages, il manifeste, presque à chaque ligne, une grande joie, de voir l'eunuque ressembler aux deux étalons. C'est à mon avis le plus lourd pavé, dont jamais ours ait assommé le dormeur ami.

Mesure de la France, *par M. Drieu de la Rochelle*. — Un très beau livre, original, personnel, dû, me dit-on, à la plume d'un tout jeune homme. Cela m'a été d'abord difficile à croire, car, à lire certaines pages — et nombreuses — il m'a semblé que j'écoutais ratiociner et vaticiner un peu un vieillard ; certes, le style est trop alerte, trop nerveux, la pensée trop vigoureuse et trop débordante de vie, mais un homme dans la pleine maturité de l'âge, qui a fait le tour de tout, et connaît la valeur véritable des vieux concepts, et des antiques abstractions, sur lesquels vit notre Société pourrie. Je me suis souvent demandé en lisant ce livre, comment tant de bon sens, tant de clairvoyance, jointe à une culture générale aussi poussée, avaient pu faire germer et éclore ce livre dans un aussi jeune cerveau. Et je me suis répondu, après avoir lu ce que l'auteur pense du *Droit de la France*, de la *Victoire de la France*, du *rôle de la Patrie* : « La guerre, la guerre seule, avec toutes ses abominations a pu façonner, en si peu de temps, une pensée d'une telle vigueur et d'une pareille maturité.

La résurrection du Docteur Valbel, *par Lucien Deslinières et Marc Py*. — Que sera le monde en 1972 ? Quelles seront les conditions matérielles de l'existence, créées par le progrès scientifique ? Voilà ce que s'est proposé de nous montrer l'auteur, en plongeant, pour cinquante ans, le Docteur Volbel dans un profond sommeil !

Or, il arrive qu'en s'éveillant, le bon docteur trouve la France et l'Europe entière — tout le vieux monde — sous le régime du bonheur universel. C'est le socialisme aidé par la science qui a fait ce miracle. Miracle aussitôt suivi d'un autre, car le Dr Valbel ressuscité avec la plénitude de ses forces vives, peut travailler à la conversion de l'Amérique, restée jusqu'alors à l'écart du régime nouveau.

A côté de choses sérieuses, il y a beaucoup d'enfantillage dans ce livre, et je lui préfère de beaucoup *Le Bonheur universel* de Sébastien Faure, avec lequel il s'apparente un peu.

Le moderne Plutarque, *par Etienne Fournal*. — M. Fournal a appartenu ou appartient encore, je ne sais plus trop, au Parlement comme député modéré ; en cette qualité, il a pu observer et il a observé, en effet, les hommes qui étaient alors et qui sont encore pour la plupart les bergers du troupeau dont lui-même, M. Fournal, faisait partie

Aussi, en ouvrant son livre, avais-je l'appréhension d'y trouver un recueil de dithyrambes au lieu de la vérité.

Eh bien ! j'avoue que je m'étais, du moins en partie, trompé. S'il a quelque peu et même beaucoup flatté Clemenceau, Ribot, Briand et quelques autres, il nous a donné un Loucheur qui frise bien la réalité.

Sans doute, M. Fournal a écrit, dans son livre, bien des choses médiocres sur de notoires médiocrités, mais il a aussi écrit ceci : « Un grand peuple qui, dans de grands événements ne trouve pas de grands chefs, qu'est-ce donc ? Cela revient à dire que, par un bien fâcheux renversement, la masse est supérieure à l'élite. » Et pour ces trois lignes, il lui sera beaucoup pardonné.

Supérieur, *par la doctoresse Pelletier*. — Voici, aux éditions de *L'Idée libre*, un drame social, dont la lecture m'a fait beaucoup réfléchir. Par ses œuvres passées, par son apostolat quotidien, l'auteur compte au nombre de ces femmes dont la pensée virile, appuyée sur un clair et robuste talent, ajoute aux forces vives du prolétariat œuvrant pour son intégrale émancipation. La forme dramatique dont Madeleine Pelletier excelle à se servir, accroît encore la valeur éducative et suggestive de son nouvel effort. *Supérieur*, constitue avec *In anima vili*, un dyptique qui mérite de retenir l'attention.

Pour mention. — *En sabots*, par André Baillon. — *La Victoire de Patati et Patata*, par Antonin Seuhl. — *Frédéric Mistral*, par Jean Destieux. — *Le Carnet vert*, par Gaston Arthuis. — *L'île sans nom*, par Maurice Level. — *La conquête du diamant*, par Stanislas Meunier. — *L'Enfant taciturne*, par Magali-Boisnard. — *Rodin intime*, par Marcelle Tirel. — *Emile Zola*, par Ernest Seillière. — *La vengeance du portrait ovale*, par Gabriel de Lautrec.

P. Vigné d'Octon.



Imp. "La Fraternelle", 55, rue Pixérécourt, Paris (xxe). *Le Gérant :* Bertelletto.

Deuxième Année — N° 14 Du 20 Février au 20 Mars 1923

La Revue Anarchiste

Le Numéro	1 50
Pour l'Extérieur	1 75

ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France	5 »	10 »	15 »
Extérieur	6 »	12 »	18 »

PARAISSANT

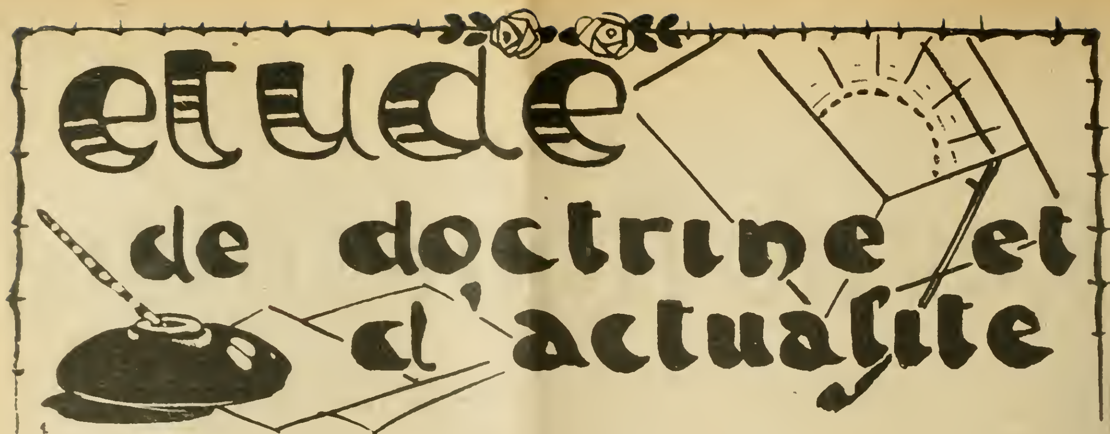
TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la RÉDACTION :
a André COLOMER, Secrét. Réd.
69, Bould. de Belleville, PARIS 11e
l'ADMINISTRATION
a SOUSTELLE, Administrateur
même adresse.

SOMMAIRE :





L'ESPRIT MILITAIRE

I

Au cercle militaire d'une petite ville de garnison. Un chirurgien-major et un commandant, seuls, assis en face l'un de l'autre dans la vaste salle. Devant le commandant, une absinthe plutôt légère ; devant le chirurgien-major, un quinquina-citron.

LE COMMANDANT

Je ne saurais te dire, mon vieux, jusqu'où va mon contentement. Cette fois, décidément, ça tourne bien.

LE CHIRURGIEN

Bien ?... Tu me fais peur.

LE COMMANDANT

Poule mouillée !... Depuis le lycée, je t'ai toujours connu le même. Toujours rêvant de raccommoder les hommes !

LE CHIRURGIEN

Et toi, de leur casser quelque chose.

LE COMMANDANT

Pour ce qu'ils valent quand ils sont entiers !

LE CHIRURGIEN

Tu fais une petite exception en ta faveur ?

LE COMMANDANT

En ma faveur !... Je saurai ça après la guerre. Mais des exceptions, j'en fais assurément. Quelques hommes, très rares, ont une valeur réelle et impressionnante. Les Turenne, les Frédéric, les Napoléon, les de Moltke...

LE CHIRURGIEN

Si le génie militaire n'avait jamais paru dans le monde, je n'y verrais pas grand inconvénient.

LE COMMANDANT

Mais, pauvre ami, le monde serait découronné de sa plus haute gloire !... Mais le monde ne serait que platitude et ennui !

LE CHIRURGIEN

Tes façons de te désennuyer...

LE COMMANDANT

Ne sens-tu pas, malheureux, que tu parles contre toi-même ? Sans la guerre, quelle pauvreté que la chirurgie !

LE CHIRURGIEN

Je ne boude pas le travail qui se présente. Mais, pour bien raccomodé qu'il soit, l'homme tel qu'il sort de mes mains ne vaut jamais, tout à fait, me semble-t-il, l'homme tel que le fit la nature. Et j'aimerais surtout que vous ne me donniez pas trop de besogne.

LE COMMANDANT

Il ne s'agit plus de tes préférences. Prépare-toi à turbiner comme jamais on ne turbine.

LE CHIRURGIEN

Je suis tout prêt.

LE COMMANDANT

...Et dans des paysages que tu ne connais guère. Nous t'apprendrons un peu de géographie, vieil ignorant. La première ambulance, sais-tu où je la vois ?

LE CHIRURGIEN

Les pensées des militaires m'ont toujours paru difficiles à deviner. Je n'essaie plus depuis longtemps.

LE COMMANDANT

Tu travailleras dès les premiers jours, à Mulhouse, à moins que ce soit à Colmar. Et ta seconde ambulance entendra, aux heures de silence du canon, le bruit du Rhin qui coule. Le Rhin, de nouveau, tiendra dans notre verre.

LE CHIRURGIEN

Es-tu beaucoup moins fou que les fous qui en 1870 criaient : A Berlin ! à Berlin !

LE COMMANDANT

Berlin ?... Nous n'aurons probablement pas le temps d'y aller nous-mêmes. Pour ce voyage-là, les Russes ont notre délégation. Le quarante-cinquième jour après la déclaration de guerre...

LE CHIRURGIEN

Le quarante-cinquième jour ! Vous avez des précisions qui m'effarent.

LE COMMANDANT

La guerre moderne est une mathématique en action. L'exactitude de nos calculs, tu l'admireras tout le long de la campagne. On peut prévoir la marche et le retour d'une comète et tu voudrais...

LE CHIRURGIEN

La comète ne se heurte pas tous les jours à une autre comète.

LE COMMANDANT

Les facultés de résistance et les facultés de pénétration des diverses armées, pourquoi seraient-elles moins calculables que la résistance des atmosphères ou que...

LE CHIRURGIEN

Il me semble qu'il entre un peu de hasard dans la guerre.

LE COMMANDANT

Un savant qui parle de hasard !

LE CHIRURGIEN

Tu me comprends. Tout n'est pas calculable. N'est-ce pas Bismarck qui parlait de l'influence des impondérables ?

LE COMMANDANT

Les impondérables sont de notre côté. Les Russes gagneraient quelques jours sur nos calculs, nous n'en serions pas autrement étonnés. Quant au contraire, impossible. Songe qu'ils jetteront sur l'Allemagne l'écrasement progressif de douze millions d'hommes.

LE CHIRURGIEN

N'est-ce pas là une foule et une cohue plutôt qu'une armée ?.. A quoi leur a servi leur nombre dans la guerre contre les Japonais ?

LE COMMANDANT

Ils ont bougrement progressé depuis.

LE CHIRURGIEN

Tu en es certain ?

LE COMMANDANT

Absolument.

LE CHIRURGIEN

As-tu une grande estime pour leur commandement ?

LE COMMANDANT

Pourquoi pas ?

LE CHIRURGIEN

J'ai entendu dire que les officiers russes n'étaient pas d'une probité scrupuleuse. Le capitaine ne majorera-t-il pas le chiffre de ses hommes ? Le colonel, le chiffre de ses compagnies ? le général ?...

LE COMMANDANT

Si tu écoutes de telles balivernes !

LE CHIRURGIEN

Je crains que les douze millions de soldats russes qui seront sur le papier ne soient pas tous sur le terrain.

LE COMMANDANT

Ils y seront.

LE CHIRURGIEN

Je crains que ceux qui y seront soient conduits par des ânes et par des ânes saouls. Combien de fois généraux et capitaines seront-ils ivres-morts à l'heure de l'action opportune ?

LE COMMANDANT

Cesse d'insulter des officiers et des frères d'armes.

LE CHIRURGIEN

Si tu pousses le courage jusqu'à me garantir la sobriété de l'aristocratie russe...

LE COMMANDANT

Crois-tu que l'officier allemand ne boive pas aussi ? Mais il y a boire et boire. Moi-même, une petite absinthe m'éclaircit les idées.

LE CHIRURGIEN

Parlons sérieusement.

LE COMMANDANT

Sérieusement, les Russes n'ont plus aujourd'hui qu'un seul défaut. Mais il tient en grande partie à des nécessités géographiques. Leur mobilisation est d'une lenteur...

LE CHIRURGIEN

Pendant cette lente mobilisation, ne crains-tu pas que toutes les forces de la Triplice, se jetant sur nous, nous écrasent sans remède ?

LE COMMANDANT

C'est le calcul et l'espoir de l'Ennemi. Mais ce qu'il se fout le doigt dans l'œil, l'Ennemi ! L'Italie ? Epuisée par sa campagne de Lybie. Tout est désorganisé dans cette pauvre armée qui a toujours réussi à se faire battre par n'importe qui, même par les Autrichiens. Les Autrichiens, aucune valeur militaire, eux non plus. Peu de troupes suffiront à défendre les passages des Alpes. Et contre l'Allemagne, adversaire sérieux, dès le premier jour nous prenons l'offensive...

LE CHIRURGIEN

Bien sûr ?

LE COMMANDANT

Et dans des conditions épatantes, comme disent ces messieurs de l'Académie. L'Alsace, toujours française de cœur...

LE CHIRURGIEN

Moi, je n'y connais rien. Ce n'est pas mon métier. Heureusement ! Mais j'ai toujours entendu dire que l'armée allemande est une machine formidablement construite.

LE COMMANDANT

Dans un duel entre l'armée française et l'armée allemande, le résultat final serait peut-être douteux. Ils nous sont trop supérieurs par le nombre. Mais pour tout le reste...

LE CHIRURGIEN

La supériorité du nombre, ils l'auront longtemps, pendant toute cette mobilisation russe dont tu signales la lenteur. Et ils auront toujours la rigoureuse discipline ; et ils seront toujours...

LE COMMANDANT

Comptes-tu pour rien notre ardeur, notre élan, notre mordant, l'initiative dont chacun de nos hommes est capable ?

LE CHIRURGIEN

Et nos prompts découragements, et notre manque d'esprit de suite.

LE COMMANDANT

Quand finiras-tu de nous calomnier au profit de la lourdeur allemande ?

LE CHIRURGIEN

Quand tu tiendra un compte suffisant de la légèreté française.

LE COMMANDANT

Il y a des mots anachroniques auxquels on ne répond plus depuis longtemps que par un haussement d'épaules... Et si tu savais combien notre artillerie est supérieure. Quant à nos officiers ils donnent le plus magnifique démenti au préjugé qui nous accuse de légèreté ; ils sont, tout simplement, incomparables.

LE CHIRURGIEN

Qui le dit ? Nos officiers ?...

LE COMMANDANT

Je te rabâche des choses que tu es seul à ignorer depuis la guerre balkanique. Les canons venus de chez nous, rappelle-toi avec quelle autorité ils imposaient silence aux canons venus d'Allemagne.

LE CHIRURGIEN

Peut-être réservons-nous notre meilleure marchandise pour l'exportation et les Allemands livrent-ils leur pire camelote.

LE COMMANDANT

Hypothèse ridicule. Supposes-tu leurs industriels moins avides de vendre que les nôtres ?... Quant aux troupes instruites par des officiers français, elles se sont montrées tellement supérieures aux soldats exercés à l'allemande...

LE CHIRURGIEN

Ce sont là les grandes raisons pour lesquelles notre Etat-Major désire la guerre ?

LE COMMANDANT

Si elles ne te suffisent pas, tu es difficile. Quel aveugle ne serait ébloui par ces rayonnantes promesses de revanche ?...

LE CHIRURGIEN

J'admire la faculté de simplification des soldats et comment, toujours vainqueurs d'avance sur le papier ils se font battre par la complication imprévue des situations et des événements.

LE COMMANDANT

Du diable si je comprends ce que tu veux dire.

LE CHIRURGIEN

J'admire votre façon de mépriser ce que vous appelez dédaigneusement la psychologie.

LE COMMANDANT

Tu te fous de moi !... Au moment où je viens de te vanter en termes plus modernes et plus français, la fameuse *furia francesa*... Quel est le général qui ne tient pas le plus grand compte du moral de ses troupes et du moral de l'adversaire ?

LE CHIRURGIEN

Vous ne songez pas que, commandés à l'allemande, nos soldats marcheraient mal, alourdis d'une amertume qui, progressivement, s'irriterait jusqu'à la révolte ; mais, sous des officiers français, les soldats allemands qui demandent à être poussés, non à être entraînés, resteraient presque inertes.

LE COMMANDANT

C'est possible.

LE CHIRURGIEN

Vous ne songez pas que la méthode française, aimable et persuasive, pénétrante et exaltante, peut sur des étrangers réussir mieux que la méthode allemande.

LE COMMANDANT

C'est, au contraire, ce que je me tue à te dire.

LE CHIRURGIEN

Et vous ne songez pas qu'entre les méthodes de l'officier allemand et la nature du soldat allemand, il peut y avoir établie ou préétablie, une rigoureuse harmonie. Parce que la com-

binaison composée par des officiers allemands et des soldats turcs s'est manifestée médiocre, vous ne songez pas que la combinaison officier allemand et troupe allemande doit donner des résultats précis, formidables, peut-être lourdement irrésistibles.

LE COMMANDANT

Et toi tu ne songes pas que si notre état-major désire la guerre, c'est qu'après avoir tout calculé, il est certain de la victoire.

LE CHIRURGIEN

Si la guerre éclate, c'est que les deux états-majors promettent la victoire à leurs gouvernements respectifs. Quand d'un côté ou de l'autre on hésite à affirmer qu'il ne manque pas un bouton de guêtre, on ne se bat pas. Quel est le côté qui se trompe aujourd'hui ?

LE COMMANDANT

Tu oublies vraiment trop que la confiance en nos chefs est vertu patriotique.

LE CHIRURGIEN

La confiance aux chefs allemands est sans doute vertu patriotique de l'autre côté des Vosges. Permets à mon patriotisme de n'avoir pas précisément les mêmes exigences que le tien ou que celui d'un junker. Avec une confiance modérée, je salue les Lebœuf d'aujourd'hui. D'autre part, mes sentiments d'humanité...

LE COMMANDANT

Tes sentiments d'humanité, tu auras l'occasion de les exercer sur les blessés. Mais tu permettras que moi, pour ma part, pendant la durée de la guerre, je m'en fiche complètement de tes sentiments d'humanité et tu n'exigeras pas que l'état-major les fasse entrer dans ses calculs. Ils fausseraient tout et seules les considérations d'ordre militaire...

LE CHIRURGIEN

Les hommes...

LE COMMANDANT

Les hommes, pour un soldat, des moyens de victoire, et rien autre chose. Qu'il s'agisse de lui-même ou d'autrui, souffrance et mort ne comptent pas. Suivant le proverbe que citait Napoléon avec une familiarité sublime au moine du mont Saint-Bernard, on ne fait pas une omelette sans casser des œufs.

LE CHIRURGIEN

Les œufs que tu te proposes de casser sont d'étranges œufs qui pensent et qui souffrent.

LE COMMANDANT

Quoi qu'en dise Nietzsche, elle n'a rien de nouveau et les natures généreuses l'ont toujours connue cette table de la Loi : Devenons durs.

LE CHIRURGIEN

Ce mot allemand...

LE COMMANDANT

Nous le ferons français.

LE CHIRURGIEN

Ne serait-ce pas toi qui te serais fait une mentalité allemande ? Quand un homme de mon pays désire la guerre, j'éprouve le sentiment et l'affront de la pire des défaites, la défaite de la raison et du cœur. Quiconque souhaite la guerre ne me semble plus appartenir à France la doulce. Il me semble conquis par les conceptions allemandes et barbares. Il me semble...

LE COMMANDANT

Chut ! Des camarades... Parlons d'autre chose. Ou plutôt, si tu veux, faisons une partie d'échecs. Pour te prouver que mes calculs valent toujours un peu mieux que les tiens, je te rends une tour.

***

(Deux mois plus tard, sur les rives de l'Aisne. Le commandant n'est plus commandant ; il est lieutenant-colonel.)

LE LIEUTENANT-COLONEL (*se frottant les mains*)

Ça marche, ça marche. Et ça n'est pas fini. Ça durera bien assez pour que je sois général.

LE CHIRURGIEN

Malgré notre vieille amitié, je ne le souhaite pas.

LE LIEUTENANT-COLONEL

Pourquoi donc, je te prie ?

LE CHIRURGIEN

Tes galons nous coûtent un peu cher.

LE LIEUTENANT-COLONEL

Il me semble que par mon énergie, mon initiative, mon mépris du danger et, à l'occasion mes trouvailles tactiques, c'est moi qui les ai payés.

LE CHIRURGIEN

Toi et quelques autres. Combien de morts nous a coûtés celui qu'on vient de te donner, sans compter la cathédrale de Reims ?

LE LIEUTENANT-COLONEL

Comptons-la, au contraire. Et proclamons bien haut que la victoire ne coûte jamais trop cher.

LE CHIRURGIEN

Ce qui ne coûte jamais trop cher, c'est la paix.

LE LIEUTENANT-COLONEL

Péquin indécrottable ! Tu me ferais rougir. Toi qui appartiens à l'armée depuis ta pre-

mière jeunesse, comment as-tu encore, si peu l'esprit militaire ?

LE CHIRURGIEN

C'est peut-être, comme dit l'autre, pour conserver quelque chose d'humain.

LE LIEUTENANT-COLONEL

Cette armée à laquelle tu t'es donné par libre choix...

LE CHIRURGIEN

Est-ce que j'appartiens à l'armée telle que tu la comprends ? Est-ce que je suis un instrument de guerre, comme un colonel ou un canon ? Je suis de ceux qui limitent la guerre et je m'efforce de la combattre dans ses odieux résultats. Dans mon action comme dans mes sentiments, je reste un ennemi de la guerre.

LE LIEUTENANT-COLONEL

Je ne hausse pas les épaules ; je fais effort pour continuer à valoir mieux que toi, même par la largeur d'esprit. Je te comprends et tu refuses de me comprendre. Pourtant nous nous complétons l'un l'autre et, comme disent les bonnes gens de mon patelin, il faut toutes sortes d'hommes pour faire un monde.

LE CHIRURGIEN

Un monde que la guerre diminue et enlaidit. Elle détruit la beauté dans l'âme humaine comme sur la face de la terre.

LE LIEUTENANT-COLONEL

Connais-tu beauté plus belle que le courage ?...

LE CHIRURGIEN

Un tigre est courageux, et aussi un bouledogue. Le courage guerrier, le courage qui affronte la douleur et la mort parce qu'il veut blesser et tuer, le courage fait de haine et de réflexes vengeurs, chose animale et sans noblesse.

LE LIEUTENANT-COLONEL

Nous le rendons humain et glorieux par le sang-froid, par la science et ses calculs.

LE CHIRURGIEN

Brutalité du loup ou ruse du renard...

LE LIEUTENANT-COLONEL

Pousseras-tu l'amour du paradoxe et l'esprit de contradiction jusqu'à comparer notre science ?...

LE CHIRURGIEN

Je ne juge pas les êtres sur la quantité de leur habileté ou de leur puissance. L'usage qu'ils en font, leurs intentions, la direction...

LE LIEUTENANT-COLONEL

Moraliste, va !

LE CHIRURGIEN

J'aime le courage du brancardier...

LE LIEUTENANT-COLONEL

A quoi servirait-il, sans le nôtre ?

LE CHIRURGIEN

Tu as raison. A quoi serviraient les asiles d'aliénés, sans la folie ?

LE LIEUTENANT-COLONEL

Fou toi-même ! Ta philosophie, mensonge prétentieux et manteau qu'on jette sur le découragement et l'impuissance. Au vaincu et au faible, s'il manque de ressort, de prêcher le pacifisme.

LE CHIRURGIEN

Dans l'humanité brutale et avide que vous contribuez à nous faire, c'est vrai, presque seuls les faibles et les vaincus louent la justice ou la pitié. Dès qu'ils espèrent devenir les plus forts, c'est de revanche qu'ils parlent et leur cœur infâme. leur cœur de représailles promet d'être au jour de la victoire, injuste et sans pitié.

LE LIEUTENANT-COLONEL

Puisqu'ils ne valent pas mieux que les autres, pourquoi te ranges-tu volontairement avec eux ? Pourquoi parles-tu un langage qu'ils ne demandent qu'à renier ?

LE CHIRURGIEN

Ce langage est le seul qui puisse se revêtir de beauté humaine. Dans la bouche du martyr qui saurait à l'occasion refuser de devenir bourreau, ce langage est le seul qui...

LE LIEUTENANT-COLONEL

Gloire ! victoire ! mots rayonnants comme des soleils.

LE CHIRURGIEN

Non. Comme des incendies.

(Un long silence, peuplé, de part et d'autre, de sourires indulgents.)

LE LIEUTENANT-COLONEL

Te rappelles-tu notre conversation au cercle, la veille de la guerre ?

LE CHIRURGIEN

Si je me la rappelle !

LE LIEUTENANT-COLONEL

Ton aveuglement croyait à la victoire allemande.

LE CHIRURGIEN

Lequel de nous deux était le plus aveugle ? Sans certains détails que tu ignorais autant que moi, je n'avais que trop raison.

LE LIEUTENANT-COLONEL

Je sais. Nous ne pouvions encore prévoir la neutralité de l'Italie, l'héroïque résistance des Belges, l'appui tenace de l'Angleterre. Nous ne savions pas à quel point Dieu était avec nous.

LE CHIRURGIEN

Ecarte ces atouts de notre jeu, la partie serait déjà perdue.

LE LIEUTENANT-COLONEL

Possible.

LE CHIRURGIEN

Malgré ces chances imprévues, il me semble que nous sommes un peu loin des espérances que tu exprimais. L'eau qui coule devant nous n'est pas tout à fait celle du Rhin. Et ces Russes, que tu voyais à Berlin le quarante-cinquième jour après la déclaration de guerre, où sont-ils ?

LE LIEUTENANT-COLONEL

Si nous ne connaissions pas tous nos avantages, nous ignorions aussi quelques obstacles qui comptent. La mitrailleuse des Allemands est plus meurtrière qu'on n'aurait cru. Quant à leur artillerie de siège, qui pouvait soupçonner cette lourde puissance à laquelle aucun fort ne résiste ?

LE CHIRURGIEN

La voilà bien la démence de l'Etat-Major. Jamais il ne sait à quel point Dieu est aussi avec l'ennemi. Jamais il ne soupçonne que le jeu de l'adversaire peut contenir des cartes inconnues et redoutables.

LE LIEUTENANT-COLONEL

L'état-major allemand n'a pas été moins surpris par la valeur de notre canon de 75 millimètres.

LE CHIRURGIEN

Tu me permettras de ne pas éprouver pour l'Etat-Major allemand plus de respect et d'enthousiasme que pour l'Etat-Major français. Dans n'importe quel pays, l'homme qui désire la guerre m'apparait multiplement fou.

LE LIEUTENANT-COLONEL

Si tout le monde pensait comme toi, ce serait donc toujours la paix ?...

LE CHIRURGIEN

Certes !

LE LIEUTENANT-COLONEL (*haussant les épaules*)

Alors, mon pauvre vieux, à quoi servirait l'armée ?

II

(*Dans une ville de garnison allemande.*)

UN HAUPTMANN (*se frottant les mains*)

Je suis heureux, heureux. Enfin déclaré, l'état de menace de guerre.

UN MÉDECIN MILITAIRE

Tu te réjouis ?...

LE HAUPTMANN

Comme tout bon Allemand.

LE MÉDECIN

Tu te réjouis de la mort prochaine de beaucoup de bons Allemands.

LE HAUPTMANN

On ne dira pas de ces héros qu'ils sont morts, on dira qu'ils sont tombés au champ d'honneur !

LE MÉDECIN

Différence qui ne m'émeut guère.

LE HAUPTMANN

Tu n'as pas une âme de soldat, une âme de Germain.

LE MÉDECIN

On a vanté, pendant des siècles, notre bonhomie et notre sentiment sublime.

LE HAUPTMANN

Ne les raillait-on pas plus qu'on ne les vantait ?

LE MÉDECIN

L'Allemand avait un cœur plein de pitié.

LE HAUPTMANN

Nos cœurs aujourd'hui débordent de légitime orgueil et de courage. Des cœurs de maîtres et de vainqueurs. Sois digne d'aujourd'hui et de notre glorieuse hégémonie. Sois un Allemand d'aujourd'hui.

LE MÉDECIN

J'aime mieux rester un homme de toujours.

LE HAUPTMANN

Toujours les hommes ont fait la guerre.

LE MÉDECIN

Jésus...

LE HAUPTMANN

Tu ne parles pas d'un homme, tu parles d'un dieu.

LE MÉDECIN

« Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait. »

LE HAUPTMANN

C'est un peu difficile.

LE MÉDECIN

Oui, il est plus difficile de réaliser l'homme en son cœur et en ses gestes que de s'enivrer de gloire allemande et de se proclamer un surhomme.

LE HAUPTMANN

L'homme se reconnait au courage.

LE MÉDECIN

Et davantage à l'amour, si j'en crois ton dieu. Il est venu sur la terre uniquement pour enseigner la fraternité de tous les hommes.

LE HAUPTMANN

Uniquement !... Non, par exemple ! « Ren-

dez à César ce qui appartient à César. » Ce qui appartient à César, notre obéissance enthousiaste, notre vie, notre sang...

LE MÉDECIN

« ...Et rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu... » Que réserves-tu pour Dieu, toi qui donnes tout à César ?

LE HAUPTMANN

Par César me parviennent les ordres de Dieu.

LE MÉDECIN

Combien de fois Jésus a parlé contre les princes de ce monde.

LE HAUPTMANN

Ceux qui étaient contre lui. Tu confonds le particulier et le local avec l'universel et l'éternel.

LE MÉDECIN

« Bienheureux les pacifiques. »

LE HAUPTMANN

Ah ! ça, te proposerais-tu de te faire pasteur!

LE MÉDECIN

Et ce mot qui pénètre en moi comme un glaive : « Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée. »

LE HAUPTMANN

Mais nous l'appelons de tous nos cœurs, la mort glorieuse. Si tu préfères la fin du lâche dans son lit...

LE MÉDECIN

Tu voudras bien croire que je ne songe pas à moi quand la menace de Jésus me déchire. J'ai peur qu'elle s'adresse aux nations autant qu'aux individus.

LE HAUPTMANN

Tu dis ?...

LE MÉDECIN

Notre Allemagne, fille de la guerre, je tremble qu'elle soit à la veille de périr par la guerre.

LE HAUPTMANN

Tu connais mal notre puissance. L'Allemagne invincible...

LE MÉDECIN

D'autres nations déjà furent invincibles... quelque temps.

LE HAUPTMANN

L'Allemagne immortelle...

LE MÉDECIN

Nulle construction humaine n'est immortelle.

LE HAUPTMANN

La forme actuelle de l'Allemagne, arbitraire et trop étroite, va éclater. L'Allemagne va conquérir ses limites nécessaires. Elle sera alors construction naturelle et que rien ne peut détruire.

LE MÉDECIN

Debemur morti nos nostraque.

LE HAUPTMANN

Encore de l'Ecriture !

LE MÉDECIN

Non. Je répète un mot d'Horace.

LE HAUPTMANN

Alors tu permettras que je ne le prenne pas pour parole d'Evangile.

LE MÉDECIN

Tu l'écoutes si bien, l'Evangile.

LE HAUPTMANN *(riant)*

Tiens, je vais te faire la plus énorme des concessions. Oui, tous les hommes et tout ce qui les concerne est promis à la mort. Après le jugement dernier, plus d'Allemagne. Moi, jusque-là...

LE MÉDECIN

Jusque-là plus d'une nation succombera à un jugement particulier.

LE HAUPTMANN

Certes ! Notre poids courbera la France jusqu'à la briser.

LE MÉDECIN

La France n'est pas notre seul adversaire. L'énorme et immense Russie...

LE HAUPTMANN

Enorme, comme tu dis bien, et immense, et invertébrée. Lente comme un ver de terre, et l'Oural est une serpe qui la coupe en deux. L'énorme paralytique nous laissera tout le temps d'écraser la France de façon définitive. Ensuite, nous bouterons les cosaques hors d'Europe.

LE MÉDECIN

Tu parles avec une assurance...

LE HAUPTMANN

Les calculs de notre Etat-Major sont mathématiques.

LE MÉDECIN

Quand les mathématiques s'appliquent au concret, ne leur arrive-t-il jamais de se tromper ?

LE HAUPTMANN

Nos calculs sont faits avec une large marge. Ils font place aux pires imprévus, à l'invraisemblable, j'allais dire à l'impossible. Avec un peu de chance, il nous faut huit jours pour être devant Paris. Si tous les hasards se liguent contre nous, il en faut quinze. Avec la puissance de nos obusiers de 420 — tu m'en diras des nouvelles, de ceux-là ! — deux jours

suffisent pour pénétrer dans la moderne Babylone comme dans une vieille garce. Cependant je suis l'exemple de prudence donné par notre glorieux Empereur, et c'est seulement dans quatre semaines bien comptées que je t'invite à dîner sur le boulevard des Italiens.

LE MÉDECIN

Dans quatre semaines, où seront les Russes ?

LE HAUPTMANN

Les Russes ? Devant Vilna, qu'ils défendront péniblement contre les troupes autrichiennes.

LE MÉDECIN

Tu prophétises comme un clairon.

LE HAUPTMANN

Dis comme un mathématicien.

LE MÉDECIN

Combien de prophètes furent démentis par l'événement ! Et que prophétise-t-on de l'autre côté des Vosges ?

LE HAUPTMANN

Je n'en sais rien et je m'en fous.

LE MÉDECIN

Si la guerre éclate, c'est que l'ennemi aussi escompte la victoire.

LE HAUPTMANN

Remercions le Seigneur, s'il les aveugle à ce point.

*
* *

(*Deux mois plus tard, sur les rives de l'Aisne.*)

LE MÉDECIN

Je me rappelle tes paroles à la veille de la guerre et tout mon être intérieur est secoué par un grand rire douloureux.

LE HAUPTMANN

(*Eclatant d'un rire bruyant et qui, en effet, sonne, se prolonge et reprend comme un hennissement.*)

Moi, je le laisse échapper, mon vaste rire comme le galop et le cri d'appel d'un étalon.

LE MÉDECIN

Ne calomnie pas un rire qui voudrait pleurer. Il est, ce même rire réflexe par quoi, devant les sénateurs indignés et incompréhensifs, Annibal exprima, plus profondément que tous les soulèvements et toutes les cascades de sanglots, son désespoir patriotique.

LE HAUPTMANN

Tu es sourd, si tu n'y entends pas, au contraire, la joie et la fanfare du combat.

LE MÉDECIN

Ton effort...

LE HAUPTMANN

L'allégresse même de la victoire frémit à de moindres profondeurs. La victoire serait, hélas ! la fin de la guerre Combien il y plus de haine amassée, et de vie, et de ressort au cœur du vaincu !

LE MÉDECIN

Tu deviens fou ?

LE HAUPTMANN

Les plus nobles exaltations prennent aux bouches vulgaires, le nom de folies. Mais le généreux qui ne se laisse point séduire par « les maîtres du bon sommeil » et de l'inerte sagesse, qu'est-ce qui peut, hors la guerre, le jeter dans son élément et dans son allegresse ?

LE MÉDECIN

Malheureux ! la défaite...

LE HAUPTMANN

La défaite, mère des revanches, vaut mille fois mieux que la paix.

LE MÉDECIN

Cette démence nietzchéenne...

LE HAUPTMANN

Est la vraie sagesse du soldat. Une longue vie endormie et qui baille dans un rêve morne, nous ne voulons pas cela. Pour le vaillant, la vie se mesure non à sa durée, mais à son intensité. Qu'est-ce qu'une vie qui n'est pas émotion et fièvre ? En vérité, voici deux mois qui valent, à eux seuls, plus que dix existences.

LE MÉDECIN

Es-tu encore ivre du champagne déjà lointain ?

LE HAUPTMANN

Ne suis-je pas plutôt moi-même le champagne ?

LE MÉDECIN

Tu dis ?...

LE HAUPTMANN

Aujourd'hui que le vilain n'est plus taillable, corvéabe et tuable à merci, aujourd'hui qu'il n'y a plus dans la paix de liberté pour personne, conventions, lois, tribunaux compriment trop douloureusement les hommes supérieurs. Seule la guerre fait sauter le bouchon et je m'élance, enfin devenu moi-même, dans une joie qui mousse.

LE MÉDECIN

Qui bave plutôt.

LE HAUPTMANN

Enfin, l'homme éternel repousse son étouffement, et il jaillit en voluptés sanglantes.

LE MÉDECIN

Tu me fais horreur.

LE HAUPTMANN

Ah ! tuer sans être appelé assassin, brûler sans être traduit devant les juges, déployer librement, parmi le bruit des acclamations, toute la vigueur et l'envergure de sa puissance ! Où peut-elle plus magnifiquement se manifester et s'épanouir, une puissance, que devant la beauté, le crépitement, le frémissement qui monte d'un vaste rideau de flammes et d'incendie ? Cette cathédrale qui brûle, m'est mille fois plus exaltante que toutes les trompettes de la victoire.

LE MÉDECIN

Le moindre parmi les artisans qui portèrent leur guerre à ce grand ouvrage me paraît digne d'envie.

LE HAUPTMANN

Patient et lent apollinien, il a préparé mes dionysiaques allégresses. Il a dressé la carcasse du feu d'artifices dont se réjouissent mes yeux et mon cœur. Dans les coulisses de l'histoire, il a échafaudé mon apothéose.

LE MÉDECIN

Comme elle maudit les Vandales, nos lointains ancêtres, l'histoire nous maudira.

LE HAUPTMANN

C'est donc que l'histoire serait incompréhension et démence. Le divin Zarathoustra l'a dit : « L'homme est fait pour la guerre. »

LE MÉDECIN

Je sais : « Et la femme pour l'amusement du guerrier. » Ces paroles absurdes, à la fois brutales et pauvres...

LE HAUPTMANN

C'est peut-être toi qui les comprends pauvrement, si tu as la naïveté d'entendre le mot « femme » au sens propre... Vois comme il est ici merveille de symbolisme et de richesse. Devant la virilité dressée du guerrier, c'est tout qui devient femme ; c'est tout qui devient tremblement de terreur et d'admiration. Ce que Zarathoustra appelle la femme, — comprends donc, — ce qui est fait pour notre amusement — élargis donc ton cœur et ton désir — c'est la terre entière. Ne sens-tu pas que le rut de notre âme a violé la cathédrale ?

LE MÉDECIN

Mais...

LE HAUPTMANN

Ecoute... L'alerte... Je cours à la joie de tuer, à la joie peut-être de mourir, dans la voluptueuse vision du sang et du feu qui envahissent, pourpre royale, et conquièrent l'univers.

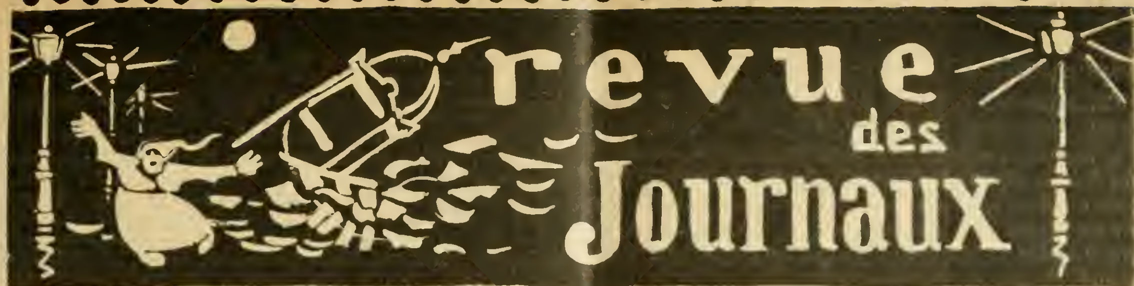
(*Il part en courant.*)

LE MÉDECIN

Je le soupçonnais depuis longtemps, que ce qu'on appelle l'esprit militaire relève de la douche et de la camisole de force.

HAN RYNER.





Le « suicide » de Plateau

Le lundi 22 janvier, dans l'après-midi, Germaine Berton, anarchiste, abattait de deux coups de revolver, dans les locaux de l'*Action Française*, le chef des camelots du Roi, Marius Plateau, et essayait ensuite de se donner la mort. Les motifs de son acte sont multiples. Mais je vais d'abord vous faire présenter la victime par un journal bien loin de nos idées, *Les Nouvelles Rennaises* :

Qu'était M. Marius Plateau lui-même? Un camelot du roy, c'est-à-dire un de ces professionnels de la brutalité, de ceux qui ont pour mission d'enfoncer des idées nouvelles dans le crâne du peuple parisien à coups de trique, de poings américains et de matraques. Bien mieux, il en était le chef. Adhérent d'un parti de violence qui proclame poursuivre ses buts « par tous les moyens » (et par le crime, par conséquent, au besoin). C'était le chef de la seule bande organisée de décerveleurs que nous connaissions en France.

Donc :

Si, en fait, la mort de M. Marius Plateau est un assassinat, moralement, du point de vue doctrinal, elle doit nous apparaître comme une sorte de suicide.

Que penser de l'attitude de M. Poincaré en ces jours étranges et de son amitié protectrice pour ces deux hommes MM. Maurras et Daudet, qui ont les mains rouges de sang français et chaque matin en réclament encore.

L'amitié de Poincaré pour cette clique est toute naturelle : qui se ressemble, s'assemble.

Fantaisies journalistico-policières

J'ai dit que Germaine Berton avait tenté, heureusement sans succès, de se suicider. Grièvement blessée, elle était dans la quasi-impossibilité de donner aucune explication. Néanmoins, l'*Action Française* lui prête ces déclarations :

D. — Pourquoi avez-vous tiré? Avez-vous des raisons personnelles?

R. — Non, c'était mon idée.

D. — Quelle idée?

R. — L'idée anarchiste.

D. — Il y a plusieurs partis anarchistes, au nom duquel agissiez-vous?

R. — Au nom de la fraction qui a été reconnue par le Congrès.

D. — Etait-ce celui que vous avez tué que vous vouliez atteindre?

R. — Non, je visais plus haut. J'avais mission de viser plus haut.

D. — Qui?

R. — Léon Daudet.

R. — Je le considère comme le principal auteur de la guerre qui revient et j'ai voulu venger ceux de mon parti, Almereyda et Jaurès.

Il reste à chercher le « parti anarchiste » auquel appartenaient Almereyda et Jaurès !... Mais cela n'est pas pour embarrasser ceux qui ont pour métier de parler de tout sans, autant dire, rien connaître.

Un nouveau roman de Daudet

Ce n'est pas pornographique comme l'*Entremetteuse*, mais ça n'en vaut pas mieux. La police s'était répandue en vaines perquisitions, chez un certain nombre de camarades. L'auteur de l'acte était arrêté et revendiquait la responsabilité de son geste. Cela ne satisfaisait pas la canaille royaliste qui écrit :

Marius Plateau, héros national, a été assassiné « **zum befehl** », d'ordre allemand. Ses véritables meurtriers (que l'on connait, en dehors de l'instrument féminin) doivent être appréhendés et châtiés. Il y va du salut de tous.

Et voilà notre camarade transformée en instrument, au service des agents de l'Allemagne, lesquels sont, selon Daudet, tous ceux qui ne pensent pas comme lui, ou font obstacle à ses ambitions : Monsieur veut être ministre !... Et c'est stupide, disons le mot, dégueulasse, comme toute la politique.

Le fiasco des obsèques

Pour conduire en terre celui que « la balle allemande » tirée par l'anarchie avait frappé, un racolage savant avait réuni 4 à 5.000 personnes. C'est peu pour tout le bluff fait à cette occasion. Maurras en a pourtant compté 500.000 !... et Daudet a traversé Grenelle en triomphateur :

Nous savons quel nid de Bretons est Grenelle. Au fait, Daudet se promenait chez lui. Tantôt sur son échelle, tantôt en curieux, à califourchon sur un mur, le travailleur saluait son député de la main ou ôtait sa casquette avec amitié. La familiarité, qui est l'âme de la véritable vie française, éclatait là dans tout son jour tendre et vif comme le rayon du ciel de Paris.

Et voilà comment on bourre les crânes.

Harmant...

Tout entier à leurs attaques contre Briand, Téry, Gaucher, Dubarry, etc., etc., tous plus ou moins responsables d'après eux, de la mort du héros national Plateau, Léon Daudet et son triste acolyte Maurras, en avaient oublié les anarchistes. La déclaration de l'U.A., puis la mort d'Harmant, nous rappelèrent à leur souvenir. D'abord des menaces :

Le 22 janvier 1923, dans son bureau, un homme, un Français, un bon, brave et glorieux combattant est tombé sous les balles d'une fille perdue suscitée par l'anarchie, inspirée par l'Allemagne.
Nous avons demandé justice.
Nous la voulons.
Ou nous la ferons.

Il a été répondu dans le *Libertaire*, à ces Tartarinades.

Mais voici que Gohary, dit Harmant, s'avise de se suicider dans sa chambre d'hôtel. Or, Harmant avait habité avec Germaine Berton durant une quinzaine. Cela suffit à nos littérateurs pour écrire une suite au feuilleton, dont l'intérêt allait languissant. Ils prouvèrent même, à cette occasion, qu'à l'instar des spirites, ils savaient faire parler les morts. Nul ne réussit mieux qu'eux ces macabres amusements.

L'école de Germaine Berton

Sous ce titre, Mermeix entreprend de faire pénétrer les arcanes de l'anarchisme par les lecteurs fallots du *Gaulois*, que dirige encore le vieux juif catholique, A. Meyer.

Je m'excuse d'en donner un si long extrait, mais je crois intéressant de faire connaître de quelle manière on présente aux bourgeois, les étranges phénomènes que pour eux nous devons être :

A partir de 1872, les Anarchistes ne doivent pas être confondus avec les socialistes et les communistes ; ils en sont bien frères, mais des frères fratricides. Leur courant peu profond, étroit, de peu de volume, coule sans mêler ses eaux bourbeuses aux eaux troubles du fleuve de la révolution.

Ils ont, dès lors, leur histoire particulière, qui peut être divisée en trois phases : la phase de la propagande par la parole, de la déclamation qui va de 1872 jusqu'aux environs de 1880 ; la phase terroriste de la « propagande par le fait », qui s'étend de 1880 jusque vers 1900 ; la phase illégaliste, qui commence avec notre vingtième siècle et qui dure encore.

La phase de la déclamation n'est signalée que par des violences verbales, des menaces calculées pour répandre l'épouvante autour de soi. C'est aussi, disons-le, puisque c'est vrai, la phase où l'on voit apparaître dans l'anarchisme quelques apôtres respectables, parce qu'ils sont sincères dans leurs égarements, tel, par exemple, ce prince Kropotkine qui, page d'Alexandre II avait quitté la cour, les honneurs, sa fortune, pour venir vivre, en Occident, dans les faubourgs des cités populeuses.

La phase terroriste commence avec les attentats de Lyon, en 1882, se continue par les attentats de Paris, de 1881 à 1895. Le héros atroce en fut Ravachol, qui demandait à l'assassinat et aussi au pillage des tombes où il allait voler des bijoux, les subsides nécessaires à sa propagande par le fait.

Les noms de Vaillant, d'Emile Henry, de Caserio sont, avec celui de Ravachol les plus fameux de la période du terrorisme anarchiste. Ces hommes commirent des crimes exécrables, mais ils ne les commirent pas pour un ignoble profit personnel. Même Ravachol, c'était « pour l'idée » qu'ils furent assassins. Leurs coups portaient à tort et à travers — excepté ceux de Caserio ; ils risquaient de faire et ils faisaient d'innocentes victimes. Mais pour eux, dans leur sombre illuminisme, il n'y avait pas d'innocents parmi les « résignés », ils ne trouvaient de vertus que chez les révoltés, c'est-à-dire chez leurs pareils, chez leurs « compagnons ». Car ainsi s'appelaient-ils alors. Ils tuaient donc sans remords, et il est juste de reconnaître que tous ces assaillants de la société, quand ils eurent été capturés, firent bonne contenance devant la mort, soutenus qu'ils furent jusqu'au dernier moment par l'orgueil, et peut-être par leur idéalisme démentiel.

Quand la répression, à laquelle avait donné le branle M. Charles Dupuy, homme qui bravement marchait sur l'ennemi, eut supprimé ou découragé les terroristes, l'anarchisme, comme un insecte qui subit des métamorphoses, prit la forme double du scientifisme et de l'illégalisme.

Après avoir conté quelques anecdotes sur Libertad et Paraf-Javal, cité les Causeries populaires, Mermeix poursuit :

...A entendre Paraf-Javal les camarades de Libertad avaient pris le goût du raisonnement à forme scientifique. Leur habitude de vivre sans rien faire aux dépens des boutiquiers, ils la systématisèrent. Un des penseurs qu'avait formés Paraf-Javal, allant plus loin que son maître, inventa le mot l'Illégalisme. Les Anarchistes devinrent les Illégaux, c'est-à-dire les révoltés contre toutes les lois quelles qu'elles fussent. Ils entrèrent en état de guerre ouverte contre la Légalité et tous les moyens étant bons contre l'ennemi nous eûmes la bande Bonnot-Garnier et après celle-là tant d'autres bandes d'assassins à pied, en chemin de fer et en automobile.

L'illégalisme, fils de Libertad et de Paraf-Javal vit encore dans quelques petits groupes. La demoiselle Germaine Berton circulait dans ces groupes, où elle contractait, au dire des journaux, des unions libres. Son crime, qui ne devait lui rapporter aucun profit personnel, manque des caractéristiques du fait illégaliste ; c'est un magnicide inspiré par la passion politique, dont peut-être l'idée a été suggérée à la femme meurtrière par quelque personne qui voulait assouvir une vengeance particulière. C'est à la justice à rechercher s'il y a eu, par l'instigation, des complicités morales dans l'acte de Germaine Berton. En tout cas, son magnicide, qui s'apparente plutôt aux crimes des Terroristes qu'à ceux des Illégaux, arrive à point pour fêter dignement le cinquantenaire de l'Anarchisme.

Mermeix oublie ou feint d'oublier pour les besoins de sa mauvaise cause, que concurremment au mouvement illégalo-scientifique, il existait un fort courant communiste-anarchiste, continué aujourd'hui par l'Union anarchiste et le *Libertaire*. Et que ce qu'il appelle la phase illégaliste, n'a été qu'une déviation qui a réussi, malheureusement, à envoyer à l'échafaud, au bagne, une pléiade de jeunes gens énergiques. Que de grandes choses n'eût pas réalisé leur courage mis au service d'une conception plus juste, plus rationnelle de l'anarchisme !...

Pierre MUALDÈS.

Revue des revues

Dans le numéro de janvier de la *Revue de l'Epoque*, M. Fernand Divoire, sous le titre *Si nous recommençions à faire de l'art ?* aligne quelques belles vérités :

Les romans agréables et les beaux tirages, je n'y vois pas d'inconvénient. Ça ne me gêne pas du tout. Je ne trouve pas ça plus méprisable que le succès des petites voiturettes B ou C. Se vendre bien, c'est satisfaisant.
Mais ne pas se VENDRE, *c'est encore une chose qui mérite une certaine estime.*

Si nous recommencions à faire de l'ART ?

Les prix littéraires ? je ne les désapprouve pas. L'argent est une chose utile. Il vaut peut-être mieux en recevoir qu'en gagner.
Mais suivre un genre pour décrocher un prix ; faire des visites ; acheter des influences par des complaisances... C'est perdre bien du temps et un peu de l'estime qu'il faut avoir pour soi. Si on se méprise trop, comment avoir assez de confiance en soi pour s'imposer, au nom de l'art, des sacrifices ? Et sans sacrifices, pas d'art...

Si nous recommencions à faire de l'art ?

. . . .

Bien, disais-je. Il est assez rare d'entendre de telles voix parmi la foule de nos littérateurs affamés, affamés de galette et de publicité.

Mais... ? Car il y a toujours un *Mais ?* avec eux ! Mais, M. Fernand Divoire n'est-il pas rédacteur, principal rédacteur même, de la rubrique *Les lettres* au journal l'*Intransigeant ?* Se souvient-il encore comme, durant la guerre, on y insultait courageusement Guilbeaux absent, comme on y traînait dans la boue les écrivains *défaitistes*, ainsi que disait déjà dans son jargon Louis Dumur, le Coco sans-génie ?

Et alors, dites, Monsieur Fernand Divoire, si nous recommencions à faire de l'art ?

⁂

Dans le *Néo-Naturien* (décembre-janvier), Gérard de Lacaze-Duthiers nous parle de la *Bistrocratie*, en fort bons termes :

« *De toutes les craties, celle-ci est la plus nuisible. Sur elle, s'appuient les autres craties, qui lui prêtent main-forte en échange des services qu'elle leur rend. Le règne de l'alcool marche de pair avec celui de la finance : bistrocratie, ploutocratie sont deux sœurs siamoises qui mourraient si on les séparait. Ce sont les deux piliers de la médiocratie.*

La bistrocratie est le résultat le plus clair du régime pseudo-démocratique que nous subissons. Le règne de la 3e république, c'est le règne du Poivrot, c'est le règne des banquets soulographiques où sont exaltés en des discours fumeux, au milieu des hoquets et des vomissements, la vérité, la justice, la paix, le droit, etc. C'est le règne de gens qui se grisent de belles paroles, ont soif de domination et que l'ivresse du pouvoir, trouble au point qu'ils en perdent tout équilibre, titubent et roulent dans le ruisseau... Quand un homme politique prononce un discours, il me semble entendre un malheureux alcoolique répétant machinalement des mots qu'il ne comprend pas, et des phrases sans queue ni tête où il est toujours question des mêmes inepties et des mêmes lieux communs.

Dans le même cahier, G. Butaud et L. Rimbault parlent du *végétalisme*. Le premier différencie d'abord sa doctrine du *végétarisme :*

« *Le végétarisme est un mode d'alimentation duquel la viande est exclue.*

Le végétalisme est un régime qui ne comporte que l'utilisation des végétaux, à l'exclusion de tout autre aliment. »

***

Le numéro de janvier des *Primaires* vient de me parvenir. Il confirme bien ce que j'ai dit précédemment de cette revue. Je vais donc le répéter, au risque de mécontenter encore le sympathique Bœufgras, lequel collabore à la *Revue Anarchiste*, et, par ailleurs, accueille dans sa revue, des pages dignes tout au plus de la *Revue Poilue* ou des *Cahiers de la Guerre du Droit.*

Ainsi, le numéro de janvier renferme une étude de A.-M. Gossez, sur *La France Colonisatrice*, qui ne manque pas de piquant et abonde en reflexions savoureuses, un acte inédit de Jules Leroux, qui fait encore regretter plus la disparition de ce bel écrivain, un poème émouvant de Marcel Martinet : *Nous, démagogues...* une longue étude de Bœufgras sur les beaux poèmes de Martinet, réunis sous le titre : *Les temps maudits.*

Voilà qui est fort bien, direz-vous. Certes.

Mais ce n'est pas tout. Il y a un supplément : *La revue des Provinces.* On rejettera là, les productions des abonnés. Ce n'est pas une mauvaise combinaison. Je n'aurai pas la cruauté d'insister sur les vers et les proses de ces jeunes filles et de ces jeunes gens. Tous ont évidemment un certain talent, qui deviendra bien quelque jour, un talent certain. Puis, comme dit l'autre, autant qu'ils s'occupent à écrire qu'à traîner au café ou au bordel.

Mais je m'en voudrais de ne pas citer M. Hugues Lapaire. M. Hugues Lapaire est une petite gloire régionale. On compte fort sur lui pour éblouir les instituteurs et institutrices du Berry. « *Cette confiance nous honore grandement* », affirme Guy Vanhor, directeur de l'Edition régionale. Je pense bien ! Moi, ça me fait doucement rigoler !

Car M. Hugues Lapaire est patriote. Ah ! mais oui ! La France, monsieur, la grande Patrie, somme de nos petites patries ! Et la guerre, monsieur, la guerre du Droit, monsieur, la guerre de la Liberté, la croisade de la Civilisation ! !

Gossez, quelques pages plus haut, clamait :

Oh ! Civilisation, horreur et dégoût !

Bœufgras, commentant Martinet, concluait :

Ainsi, s'écroule l'idée d'une guerre juste, d'une guerre protectrice du foyer, et s'élève cette conscience de classe sans quoi toute action révolutionnaire ne peut être solidement échafaudée.)

M. Hugues Lapaire, parlant d'Alain-Fournier, un romancier de valeur, disparu à la grande boucherie, conclut :

« *La main de l'écrivain délicat, de l'artiste précieux qui sut tenir une si bonne plume française* (une plume d'oie ? ? !) *s'est refroidie en traçant sur un nuage de poudre et de fumée, le geste de l'épée !* (on vous le dit !)

Tout son talent, tout son cœur, toute sa jeunesse vibrante, tout son enthousiasme, il les a mis au service de la France (contre la Kultur, monsieur !)

Aussi, nous retiendrons ce nom en Berry ! Alain-Fournier ! Nom que les Berrichons ignoraient hier encore, et qui doit être inscrit sur notre Livre d'Or à nous, car, non seulement il jette sur ce pays un rayon de gloire intellectuelle, mais il augmente son patrimoine de cette gloire immortelle qui attend ceux qui meurent pour la Patrie ! (Ouf !)

Et ran ! Fermez le ban ! C'est-y jeté, ça, hein ! La plume française (fichée quelque part, comme dit l'autre), le rayon de gloire, le patrimoine, et enfin, ô surtout ceux qui meurent pour la Patrie (avec une majuscule, camarade typo, je t'en prie, comme à Pognon !)

Eh bien, non, mon vieux Bœufgras, vous aurez beau ne plus vous abonner aux *Humbles*, vous aurez beau trouver ma critique injuste, partiale, je continue. Je ne puis admettre cette salade incompréhensible, cette mixture vraiment peu ragoûtante, ce mariage incessant de la carpe révolutionnaire et du lapin patriotique, ces ménagements continuels envers la chèvre-patrie et le chou-individu. Je ne marche pas. Et malgré les lettres pressantes, les supplications de Belliard, je ne collaborerai pas aux *Primaires*, à côté des A.-O. Pinchart, des Pinasseau, des Hugues Lapaire et autres patriotes du même acabit. Non, merci, très peu !

***

J'ai surtout remarqué, dans le récent cahier de *Choses de Théâtre*, un article fort compréhensif, de Ludmila Lavitzky, sur *Charles Vildrac.*

« *Les pièces de Vildrac sont les premières gouttes, larges et paisibles, d'une pluie qu'attendait un sol desséché. Annoncent-elles une averse isolée, ou bien la saison des pluies réparatrices ! Buvons leur limpidité. Il y a longtemps que nous avons soif d'eau claire.*

N'étions-nous pas tous d'accord pour considérer le théâtre comme un art passionnant, certes, mais grossier, décevant, où toute vérité prend le masque de mensonge, où toute chose exquise devient lourde et commune ? Voici de la vérité vraie, voici de l'air frais et léger dans le cube d'un théâtre.

Et un *psaume* 1923, de Georges Migot, dont voici quelques lignes :

« Soyez chassés du temple des Arts, vous qui enseignez aux vivants une telle façon de lire Racine qu'il leur est impossible de lire Verlaine, Laforgue, Mallarmé, Verhaeren, Gustave Kahn, d'entendre Porto-Riche, Mirbeau, Lenormand, Vildrac, et tant d'autres et tant d'autres.

. . . .

Pareils aux jardiniers sectionnant toute pousse nouvelle, vous voulez tuer les fleurs et les fruits pour conserver un tronc qui, grâce à cet émondage, périrait lui aussi.

Est-ce une façon d'enseigner l'amour filial que de châtrer les enfants ?

. . . .

Vous êtes affreux, car vous mutilez le présent pour affirmer la beauté du passé.

Vous êtes imbéciles, car vous tuez le germe qui, seul, peut affirmer et prouver la vitalité des ancêtres.

Vous n'êtes pas. Comme les vers, vous naissez lorsque la vie n'est plus.

. . . .

Vous êtes de ces amis, dont le premier cadeau est une couronne d'immortelles pour l'ami mort...

*
* *

Une nouvelle revue : *Isis*, publiée par M. Ary René d'Yvermont (5, rue Servandoni, Paris). J'avais aimé, dans le premier cahier, une étude remarquable de Gossez, sur *Jules Leroux*.

Mais, dans le second cahier, je trouve, en tête, des *Principes de philosophie sacerdotale* d'André Godin, qui me laissent tout à fait rêveur. Jugez-en :

« *...Il est évident, par la théorie comme par les faits, que la masse du peuple ne peut subsister sans le clergé qui lui bâtit une pensée, et sans le pouvoir militaire qui est l'organisation de sa force.*

...Il y a trois castes. D'abord, la caste religieuse, qui doit être en même temps, philosophique et savante et qui résout les problèmes touchant la direction générale du peuple.

Ensuite, la caste militaire, politique et administrative, qui dirige l'exécution des plans tracés, et qui commande directement au peuple.

Enfin, la caste populaire, ouvrière et bourgeoise, qui est le corps social lui-même.

Ces trois castes répondent aux trois facultés successives de l'être humain : la pensée, la volonté et l'action. »

Et voilà. Ce n'est pas plus difficile. M. André Godin, philosophe sacerdotal, se classe évidemment, dans la première caste : celle qui pense (si l'on peut dire !) Les penseurs (?) et les traîneurs de sabre qui les protègent (on ne sait jamais), se font grassement entretenir par Populo. Le rôle de celui-ci est l'action, vous dit-on. Sous-entendez le boulot !

Comme philosophie, c'est original !

Il y a longtemps que Schneider, Krupp, Guillaume II et Poincaré, appliquent cela. Avec l'aide de Mgr Amette et Jouhaux, autres philosophes sacerdotaux !

*
* *

Je m'aperçois que ma chronique est déjà fort longue. Et cependant, je ne voudrais point la terminer sans citer le copieux numéro des *Cahiers Idéalistes*, qui vient de me parvenir.

Sous le titre : *Un scandale littéraire*, Edouard Dujardin parle comme il convient d'un manuel de littérature, paru tout récemment avec un grand fracas de publicité. Ce manuel fut surtout inspiré par *la directrice d'une petite librairie de la rue de l'Odéon — la première à gauche en montant, — la première, pas la seconde... — Cette petite librairie est, au su de tout le monde à Paris, le siège d'une coterie, et de quelle coterie ! la plus belle coterie, dirait Molière, de toutes les coteries du pays des coteries.*

Le dit manuel — de M. Lalou, édité chez Crès — n'oublie de citer aucun des petits dadas, les plus vagissants. Mais il ignore Charles Morice, Robert de Souza, Edouard Dujardin, Marcel Martinet, Georges Polti, André Amyvelde, Legrand-Chabrier, Maurice Beaubourg, Michel Corday, Guilbeaux, Philéas Lebesgue, etc., etc. Jolies mœurs littéraires !

Il y a, plus loin, un article de Jean Bernier : *A propos d'une polémique*, qui ne m'a pas du tout convaincu. M. Jean Bernier, l'un des as de *Clarté*, est, si je ne me trompe, un ex-officier de la Guerre du Droit. Il déclare, sans ambages : « *La Liberté et la Vérité chères à Romain Rolland, ne m'en imposent pas plus que le Droit et la Justice de Monsieur Poincaré.* »

Ce fut pourtant, pour avoir trop aimé la Liberté et la Vérité, monsieur Bernier, que jadis vos amis bolcheviks furent déportés en Sibérie — comme maintenant nos amis anarchistes et syndicalistes, sont enfermés par ces mêmes bolcheviks, parvenus à la caste religieuse, dirait M. André Godin, philosophe sacerdotal.

M. Jean Bernier a une drôle de façon d'écrire l'histoire. Ecoutez-le parler de la période antérieure à la Révolution, Moyen-Age, et Temps modernes réunis : « *Comme toujours, ou mieux, comme dans toutes les sociétés humaines valables, un ordre régnait, basé comme tous les ordres, sur une hiérarchie. Une foi commune réunissait ceux qui, aux échelons divers de la société, commandaient et ceux qui*

obéissaient. Personne, si haut placé qu'il fût, n'échappait à un certain pouvoir suprême, et l'exercice de la puissance impliquait pour les maîtres, des devoirs qu'ils ne pouvaient éluder. (Hum ! les devoirs des maîtres ? voir privilèges, corvées, dîme, taille, etc., etc. Mais passons.)

Il y avait évidemment beaucoup de souffrances et beaucoup d'inégalités. Mais cela est inévitable, et (ce qui seul importe) ces souffrances et ces inégalités, étaient acceptées en gros, au nom de certains principes et sentiments universellement répandus. Autant dire, par conséquent, qu'elles cessaient d'être aiguës, intolérables. »

N'est-ce pas que c'est idyllique ! Et que les Jacqueries, les soulèvements multiples des crève-la-faim, étaient l'œuvre d'imbéciles, qui ne comprenaient pas que leurs souffrances cessaient d'être aiguës, intolérables. Des espèces d'anarchistes, quoi !

Plus loin, l'ex-officier Jean Bernier, oppose Rolland et Barbusse, ayant subi tous les deux l'emprise de la guerre de 1914. Mais l'un « *en dehors de la mêlée* », et l'autre « *qui a gardé de la guerre, le poids du sac sur les épaules* », en rapportant aussi « *une tendance irrépressible à l'action, l'action concrète, directe, de l'ancien fantassin qui sait bien que l'idée est désarmée contre la brutalité et la misère mentale des chefs* ». J'ai connu de ces fantassins convaincus, aussi brutes que les chefs, peut-être convaincus de la misère mentale des chefs, mais sûrement assurés de leur richesse mentale propre. Ils n'auraient pas touché aux chefs, mais ils bûchaient dur la théorie, suivaient assidûment les cours d'élèves-caporaux et d'élèves-aspirants, ronchonnant à part eux : « *Attends un peu que je sois sergent, sale cabot, tu verras si on t'en fera roter !* » Et les copains? « *Ah ! dame, faudra marcher !* »

Nous sortons d'en prendre ! Que le feldwebel s'appelle Guillaume, Hindenburg, Scheideman ou Noske, le juteux Poincaré, Foch, Jouhaux, Bernier ou Barbusse, ils sont nos ennemis.

Et nous ne renions point notre amour de la Liberté. Quitte à nous faire accuser d'être comme Romain Rolland « *en dehors de la mêlée !* » Quelle idée aussi de ne point s'engager, comme Barbusse, pour la guerre du Droit, de la Liberté, de la Civilisation ! !

Maurice WULLENS.





LE MONSTRE DE LA GUERRE

Extrait d'un long poème où l'auteur évoque tous les Monstres d'Autorité avec lesquels l'individu doit se battre sur le chemin de la vie.

. . . .

Horreur!
A mes yeux hagards
Un troisième Monstre surgit.

Le corps énorme d'un cochon
Tout rond,
Faisant craquer de lard sa peau obscène,
Et vautrant sa rose bedaine
Dans la boue et dans le sang.

Devant,
Quatre gueules de chacals
Aux yeux crevés,
Hurlant
Férocement à la Haine.

Et derrière, héroïquement,
Sur son cul de porc s'élevait
La queue en panache de gloire
Historique du grand cheval
De bataille à travers l'Histoire.

— Et tout cela, ma Nuit d'Eté,
Peut-on le croire,
Je le voyais dans ta Clarté! —

Les gueules de Chacals faisaient
Une assourdissante clameur
Discordante
De rauques hurles d'épouvante.

L'une disait :
« A la guerre! A la guerre!
« Mon brave soldat féodal.
« Ton prince est le meilleur des princes,
« Car il est ton prince natal.
« C'est pour lui que mourut ton père,
« Et de ses pères tes aïeux
« Furent esclaves bienheureux.
« Allez, enfants de la province,
« Mourir pour la gloire du Prince. »

Et chaque hurle accompagnait
Un coup de croc dans les charognes.

Pendant ce temps, l'autre clamait:
« A la guerre! A la guerre!
« Bons Patriotes, aux frontières!
« Ecoutez la bonne Nouvelle!

« Votre grand Empereur conquérant
« A besoin de votre sang
« Pour écrire au livre d'histoire
« Sa plus belle page de gloire.

« Laissez mères, femmes, enfants
« Et partez. La Mort vous appelle
« Au Champ d'Honneur.
« Héroïque foule immortelle,
« Sacrifiez-vous pour l'Empereur! »

Et, à chaque coup de sa gueule,
Du sang ruisselait sous la Lune.

La troisième encore plus fort
Hurlait sa chanson de Mort.
Et j'entendais:

« A la guerre! A la guerre!
Citoyens de la République...
Fils fortunés d'un libre Peuple
Aux traditions démocratiques.
Vos ancêtres ont su se battre
Et mourir au son du canon
Pour faire inscrire en lettres d'or
Sur tous les murs de vos Cités,
Ceux des prisons,
Ceux du Palais présidentiel,
Sur ceux des Asiles nocturnes
Et sur les murs de vos théâtres
Partout, cette unique formule
Providentielle:
Liberté, Egalité, Fraternité.

« Divin principe! Précieux bien
Pour les cœurs de républicains!

« O Citoyens,
Vous êtes tous égaux et frères.
Alors, qu'importe la misère
Ou le pouvoir ou la fortune,
Quand on est Peuple Souverain,
Tous égaux en droit devant l'Urne
Magique,
La Sacrée Urne Electorale
Où, comme par enchantement,
Tous les rêves et toutes les faims,
Toutes les souffrances d'hier
Et tous les espoirs de Demain
Et toutes les révoltes fières,
Passant par les ardentes braises
Du feu social,
Aux sons de la « Marseillaise »
Se fondent en un seul métal
De bon airain patriotique
Pour les mitrailles héroïques
De la Défense Nationale.

« *Dansez la Carmagnole,*
Vive le son, vive le son!
Dansez la Carmagnole,
Vive le son du Canon!

« Vous êtes dans la tradition,
La tradition républicaine,
La pure tradition de vos pères
Aux temps de la Révolution,
La tradition de vieille haine.

« Allez! enfants de la Nation.
Formez vos bataillons,
Sus à ces hordes ennemies
Défendez la belle Patrie
Pour laquelle moururent vos pères.
Frappez, tuez, le goût du sang
Est un des biens héréditaires
Que la Patrie mit dans les veines
De vos ancêtres, mes enfants,
Aux temps de la Sainte Terreur
Et des guerres républicaines.

« Abreuvez de sang les sillons
Eventrés des immenses plaines.
Votre patrie a soif de sang.
C'est la guerre. Profitez-en
Pour assouvir cette passion
De meurtre qui brûle vos veines.
O Soldats de la République,
Assassinez sans haut le cœur;
Goutez le plaisir ineffable
De pouvoir tuer son semblable
Au nom des lois, impunément.
Soyez des soldats héroïques.

« A la baïonnette! En avant!
Assassinez pour la Patrie.
Plongez vos armes dans les chairs
Palpitantes de jeune vie.

« Fauchez les corps vigoureux! Faites
Ample moisson de regards clairs;
Piétinez la vendange humaine;
Abreuvez les sillons de sang.

« Et puis, ayant atteint ces faîtes
De l'héroïsme militaire,
Mourez à votre tour, laissant
Vos charognes nourrir les plaines
Immenses de votre patrie.

« *La République vous appelle,*
Sachant vaincre, sachez périr.
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir. »

Ainsi,
L'Aboyeur sinistre hoquetait
Comme un homme ivre
Ses stupides paroles
De Mort,
En vomissements d'un sang lourd
Puant l'alcool
Et la pourriture immonde
Des héréditaires véroles.

Et cependant
C'était ton temps,
Minuit d'Amour,
O cœur voluptueux du Monde
Battant au rythme de l'Eté
La Joie de Vivre!...

La quatrième Gueule de Chacal,
A son tour,
Entonnait son refrain de Mort:

« A la guerre! A la guerre!
Défenseurs de l'Humanité!

« Au chant de l' « Internationale »
Formez vos nouveaux bataillons!
Vous êtes les soldats du Droit
Et de la Civilisation!
Dressez, contre la Barbarie
Des jeunes peuples réfractaires
A votre Loi,
Vos canons lançant leur furie
De bonne Mort humanitaire!

« Mitraillez la race maudite
De ces Barbares au poil roux
Négateurs de vos beaux principes.
Mitraillez ces brutes, ces fous
Qui clament que la Force est tout
Et que le Bon Droit est un mythe.

« Exterminez! Pas de pitié!
Vous pouvez massacrer sans crainte.
Au nom de l'Humanité
L'œuvre d'assassinat est sainte.

« Au bon carnage! Tous en chœur!
Taïaut! Taïaut! Chiens de Bonté,
Braves chiens de toutes les chasses
D'universelle charité,
Catholiques et socialistes,
O Pacifistes,
Au nom de l'Humanité,
A la guerre! A la guerre!

« Hommes de cœur,
Taïaut! Taïaut! Traquez la race
Qui ne veut pas subir la Loi
Commune de votre bon Droit.
Sus à la Bête meurtrière.
Et pas de grâce!
Pour cette fois,
Vous pouvez tuer sans pitié.
Ce n'est pas une guerre ordinaire.
L'œuvre de Mort est salutaire. »

O la quatrième Gueule,
Le montre s'en réjouissait
Bien plus que de toutes les autres,
Car ses mâchoires déchiraient,
Au rythme de son discours
De bon apôtre,
Les plus beaux corps
Du jeune Amour.

Ses mâchoires étaient la meule
Où se venait broyer le grain
Des épis d'or
De la pensée en Messidor.

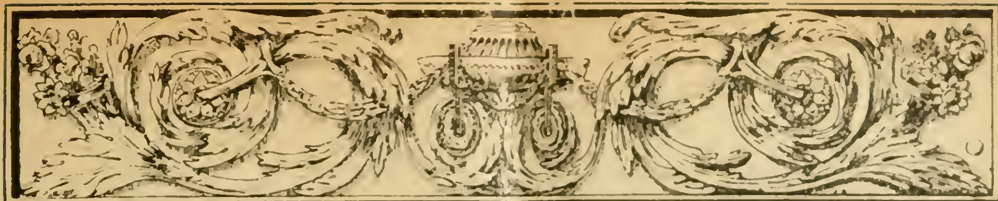
Et le cochon, vautrant
Sa panse grasse
Dans le sang,
Digérait la blancheur du Pain
Béâtement.

Oh! ce Monstre sur mon chemin...
Où fuirai-je les cris de Mort
De ses quatre gueules voraces
Et la vision d'horreur obscène de son corps?

Un vol traînant de vieux corbeaux dans le [ciel passe...

André COLOMER.





Parmi les pages oubliées

Mathurin RÉGNIER

Mathurin Régnier un « oublié » ? Oui : le compte serait vite fait, je crois, de ceux qui aujourd'hui lisent encore ses œuvres. D'ailleurs il n'est pas le seul : on ne lit plus le vieux français. Les écrivains de jadis, jugés et catalogués définitivement, ne sont plus que des noms pour la grande majorité. Il est coutume de dire que *la Chanson de Rolland* est un chef-d'œuvre, que Marot, Ronsard, Baïf, Belleau, d'Aubigné, du Bellay, Régnier, Malherbe, etc..., sont des gens de talent, et tout le monde se contente largement de cela. Rares sont ceux qui cherchent à découvrir par eux-mêmes le bien-fondé de ces réputations. Et cependant la plupart de ces anciens auteurs mériteraient mieux, car c'est un sort bien infortuné que le leur : être là, érigés en statues, froides et distantes, et voir défiler devant soi des siècles indifférents qui se contentent, au passage, d'un cérémonial coup de chapeau. Beaucoup de tous ces poètes d'antan sont encore auprès de nous par leurs écrits : ce sont des hommes, comme nous, qui ont vécu, qui ont souffert, qui ont joui. Et lorsque l'on se donne la peine de feuilleter les pages que le temps à jaunies on retrouve un peu de cette vie qui les inspira.

Mathurin Régnier est un de ceux que l'on relit le plus volontiers. Chez ce satirique dévergondé qui fit se voiler les faces pudiques, les siècles n'ont point fait trop de ravages. Certes, la forme a vieilli et certaines pièces ne présentent plus un grand intérêt. Mais, à côté de ces quelques pétales fanés, que de fleurs ont conservé leur parfum !

***

C'est tout jeune que Régnier se mit à faire des vers. Il y était encouragé par l'exemple de son oncle, l'abbé Desportes ; ce digne abbé servait Dieu en faisant des chansonnettes et cela lui avait valu l'évêché de Chartres. Le petit Mathurin commença donc à rimer. Mais le malheur voulut qu'au lieu de faire quelque sonnet ou quelque ballade, il s'essayât à la satire. Naturellement il prit ses « têtes de turc » où il put, et ce fut parmi les habitués du jeu de paume que possédait son père. Ce dernier ne prit pas cela du bon côté et tança fortement son fils. Mais il eut beau faire et beau dire :

> Laisse donc ce mestier, et sage prends le soin
> De t'acquérir un art qui te serve au besoin... (1)

le jeune poète resta sourd aux conseils comme il était resté insensible aux coups. Un beau matin il quitta la maison paternelle et dès lors ce fut une existence vagabonde. Après un séjour à Paris il se rendit à Rome avec le cardinal de Joyeuse. Au bout de huit ans il revint encore à Paris. En 1601, avec Philippe de Béthune il retourna en Italie, puis il revint enfin en France où il devait mourir, à Rouen, à peine âgé de 40 ans.

***

En somme, la vie du poète fut triste. A la cour, celui qui voulait faire valoir son talent devait être bon courtisan, et Régnier ne fut jamais un bon courtisan. Trop fier, il répugnait aux bassesses qui permettent « d'arriver ». Il n'avait pas l'échine assez souple pour se courber à tout propos, et il ne pouvait pas prostituer sa plume, comme son oncle, en faisant les billets doux des « grands ». Car de tous temps, pour ceux qui recherchent le succès ou l'argent, il a été profitable de lécher les bottes des hauts placés :

> Apprenons à mentir, nos propos desguiser,
> A trahir nos amis, nos ennemis baiser,
> Faire la cour aux grands et dans leurs anticham- [bres,
> Le chapeau dans la main, nous tenir sur nos [membres. (2)

---

(1) Satire IV, vers 83-84. (Une des meilleures éditions des œuvres de Mathurin Régnier, est celle qui fut publiée en 1729 avec un commentaire de Brossette.)

(2) Satire IV, vers 27-30.

Oui, voilà ce qu'il faudrait faire pour qu'enfin ces « grands »

Nous voyent de bon œil, et, tenant une gaule,
Ainsy qu'à leurs chevaux nous en flattent l'es-
[paule... (3)

Régnier n'était pas homme à cela. Probe et loyal, il s'indignait contre ces platitudes, préférant une quasi-pauvreté libre à une chaîne dorée.

Ainsi indépendant, il put à loisir lâcher son humeur satirique. Il put fouailler, en de mordantes tirades, l'arbitraire et la bêtise des hautes classes où l'on voit :

..........en règne la sottise,
L'avarice est le luxe entre les gens d'église,
La justice à l'encan, l'innocent oppressé,
Le conseil corrompu suivre l'intéressé,
Les estats pervertis, toute chose se vendre,
Et n'avoir du crédit qu'au prix qu'on peut des-
[pendre
Ny moins, que la valeur n'ait icy plus de lieu,
Que la noblesse courre en poste à l'Hôtel-Dieu,
Que les jeunes oisifs aux plaisirs s'abandonnent,
Que les femmes du temps soient à qui plus leur
[donnent... (4)

Il se laisse aller à son indignation devant l'injustice de la société :

Car pour dire le vray, c'est un pays estrange
Où comme un vray Protée à toute heure on se
[change,
Où les loix, par respect sages humainement,
Confondent le loyer (5) avecq' le chastiment :
Et pour un mesme fait, de mesme intelligence,
L'un est justicié, l'autre aura récompense. (6)

Et Mathurin Régnier sent cette injustice si profondément ancrée dans les mœurs qu'il la croit indestructible :

Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand, et le faible au plus
[fort... (7)

Vérité pessimiste que La Fontaine devait ériger en maxime :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Témoin des excès de la soldatesque, Régnier s'insurge contre les armées permanentes et malfaisantes :

.... Les soldats ennemys de la paix,
Qui de l'avoir d'autruy ne se saoulent jamais,
Troublèrent la campagne ; et saccageant nos
[villes,
Par force en nos maisons violèrent nos filles ;
D'où nasquit le bordel, qui, s'eslevant debout,
A l'instant, comme un dieu, s'estendit tout par-
[tout ; (8)

Spectateur impartial des luttes politiques, il contemple avec mépris cette ruée vers les honneurs et le pouvoir, et il constate :

Pour moy, je n'ay point veu, parmy tant d'avan-
[cez,
Soit de ces temps-icy, soit des siècles passez,
Homme que la fortune ait tasché d'introduire,
Qui durant le bon vent ait sceu se bien con-
[duire. (9)

Et cependant, nouveau Diogène, il a cherché patiemment un homme dans la foule grouillante des arrivistes :

J'ay pris cent et cent fois la lanterne en la main,
Cherchant en plein midy, parmi le genre humain,
Un homme qui fust homme et de faict et de mine,
Et qui pust des vertus passer par l'étamine ;
Il n'est coin et recoin que je n'aye tenté... (10)

Hélas ! recherches vaines, Régnier, comme Diogène, ne trouva rien.

***

Mathurin Régnier fut donc un satirique et c'est comme tel qu'il est passé à la postérité. Alors que ses satires ont conservé toute leur saveur, ses autres poèmes : épîtres, élégies, sonnets, etc..., ne se lisent plus qu'avec difficulté. Mais, s'il était mordant, Régnier n'était pas méchant : il s'attaqua aux mœurs, à la société, mais ne s'acharna jamais sur des individus. Ses traits, toujours impersonnels, ne blessèrent jamais ses contemporains. Seul, Malherbe eut à supporter la verve caustique du poète et encore fallut-il des circonstances exceptionnelles : « Un jour, Desportes avait invité à dîner quelques amis, parmi lesquels se trouvaient Malherbe et Régnier. L'amphitryon, qui venait de publier la première édition de ses *Psaumes*, se leva après le potage, disant qu'il allait quérir l'exemplaire dont il voulait faire hommage à Malherbe. « Ne vous dérangez pas, lui dit grossièrement celui-ci, j'ai lu vos vers, je les connais, et je trouve votre potage infiniment meilleur. » Desportes se sentit profondément blessé ; il reprit sa place, et, pendant la fin du repas, il garda le plus profond silence ; Régnier que choqua, tout autant que son oncle, cette brutale saillie, tourna immédiatement le dos à Malherbe, que depuis ce moment il ne revit jamais (11). » Bien plus, il ne tardait pas, dans sa satire à Rapin, à fustiger le poète-magister,

.... dont la muse insolente,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
De réformer les vers, non les tiens seulement,
Mais veulent déterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hébreux, et toute l'antiquaille,
Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui
[vaille.

---

(3) Satire IV, vers 151-154.
(4) Satire VI, vers 41-50.
(5) La récompense.
(6) Satire III, vers 77-82.
(7) Satire III, vers 223-224.
(8) Satire VI, vers 143-148.
(9) Satire XIV, vers 61-64.
(10) Satire XIV, vers 1-5.
(11) M. Prosper Poitevin : *Etude biographique sur Mathurin Régnier*

Ronsard en son mestier n'estoit qu'un apprentif,
Il avait le cerveau fantastique et rétif ;
Desportes n'est pas net ; Du Bellay trop facile ;
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville.
Il a des mots hargneux, bouffis et relevez,
Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvez... (12)

Il se moquait de la suffisance et de la vanité de Malherbe et de ses semblables, critiques minutieux, pointilleux, qui veulent enserrer l'Art dans d'étroites barrières et, s'écriait Régnier,

Il semble, en leurs discours hautains et généreux,
Que le cheval volant n'ait pissé que pour eux. (13)

Et qu'ont-ils fait, ces beaux harangueurs, pour prétendre ainsi à la suprême gloire ? Rien, nous répond le poète satirique.

.... leur sçavoir ne s'estend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue ;
Espier si des vers la rime est brève ou longue ;
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant ;
Et laissent sur le verd le noble de l'ouvrage.
Nul esguillon divin n'eslève leur courage ;
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque chose
C'est proser de la rime, et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son ;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,
Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phrase,
Affectent leurs discours tout si relevé d'art,
Et peignent leurs défaux de couleur et de fard. (14)

Malherbe, profondément touché par cette satire, ne sut d'abord quelle conduite tenir. Ferait-il bâtonner Régnier comme il avait fait bâtonner Berthelot ? (Le bâton a toujours été la judicieuse réplique de certaines gens, l'infortuné chansonnier Lauff en est un exemple d'aujourd'hui). Prendrait-il sa plume pour répondre ? Non, ces deux solutions étaient trop dangereuses avec un adversaire comme Régnier : Malherbe se contenta prudemment de se renfermer dans sa dignité en rompant avec Desportes et avec ses amis.

***

Boileau a écrit, en parlant de Régnier, ces vers devenus fameux :

Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur,
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques. (15)

Cette version n'est d'ailleurs pas la première : Boileau, ce digne émule de Malherbe, avait tout d'abord écrit :

Heureux, si moins hardi, dans ses vers pleins de [sel,
Il n'avait point traîné les muses au bordel,
Et si du son hardi, etc...

Mais ayant peur, par ces deux premiers vers, de mériter les reproches qu'il adressait lui-même à Régnier dans les deux vers suivants, Boileau changea ses deux alexandrins.

Le blâme de Boileau est-il exact ? Oui. Mathurin Régnier, en effet, et cela notamment dans la satire XI, emmène délibérément ses muses au bordel. Mais faut-il en tirer de graves conséquences ? Oh ! non, car Régnier n'a écrit que ce qu'écrivaient les auteurs de son époque. Sainte-Beuve a raison quand il dit : « Jusqu'alors on s'était montré fort coulant sur le compte des mœurs, et la licence même la plus ordurière avait presque été un droit pour les poètes. » Et si Mathurin Régnier a écrit de nombreux vers licencieux, nous n'avons pas le droit de les lui reprocher. D'autant plus que le poète, grand trousseur de filles, n'a jamais craint de faire des *mea culpa* pleins de franchise :

Au gouffre du plaisir la courante m'emporte :
Tout ainsi qu'un cheval qui a la bouche forte,
J'obéis au caprice et sans discrétion ;
La raison ne peut rien dessus ma passion. (16)

Tant qu'il fut jeune il ne se repentit que médiocrement de ses excès. Il était fier de sa vigueur en matière d'amour :

Guerrier infatigable en ce doux exercice,
Par dix ou douze fois je rentrois en la lice... (17)

Il faisait des poèmes sur la chaude-pisse, poèmes qui n'ont pas vieilli et qui raviraient encore les amateurs de gauloiseries. Mais l'âge vint : Le Diable, en vieillissant, se fait ermite, dit le proverbe. Régnier n'alla pas si loin, mais il regretta amèrement son vigoureux printemps :

Un regret pensif et confus
D'avoir esté, et n'estre plus,
Rend mon âme aux douleurs ouvertes ;
A mes despens, las ! je vois bien
Qu'un bonheur comme estoit le mien
Ne se cognoist que par la perte. (18)

Et de ces vers on ne peut pas ne pas rapprocher ceux de Marot, si délicieusement mélancoliques :

Plus ne suis ce que j'ay esté,
Et ne le sçaurois jamais estre ;
Mon beau printemps et mon esté
Ont fait le saut par la fenestre...

Notre souhait serait que Boileau, ce rigide censeur, ait écrit d'aussi jolis vers que ceux-ci en place de son desséchant *Art Poétique*.

---

(12) Satire IX, vers 17-28.
(13) Satire IX, vers 43-44.
(14) Satire IX, vers 55-72.
(15) Boileau : *Art poétique*, chant II.

(16) Satire VII, vers 29-32.
(17) Elégie IV, vers 53-54.
(18) Ode I.

***

Mathurin Régnier a d'ailleurs trouvé, parmi les écrivains de jadis, des gens qui le placèrent à son rang. Mlle de Scuderi écrivait : « Regarde cet homme négligemment habillé et assez malpropre. Il se nommera Régnier, sera le neveu de Desportes et méritera beaucoup de gloire. Il sera le premier qui fera des satires en français, et quoi qu'il ait regardé quelques fameux originaux parmi ceux qui l'auront précédé, il sera pourtant un original lui-même en son temps. Ce qu'il fera sera excellent et ce qui sera moindre aura toujours quelque chose de piquant. Il peindra les vices avec naïveté, et les vicieux fort plaisamment. Enfin, il se fera un chemin particulier entre les poètes de son siècle, où ceux qui le voudront suivre s'égareront bien souvent. » (19).

Jean-Baptiste Rousseau accordait : « Aucun n'a mieux pris que lui le véritable tour des anciens, et je suis persuadé que M. Despréaux ne l'a pas moins étudié que Perse et Horace. La barbarie qu'on remarque en quelques endroits dans son style est celle de son siècle et non pas la sienne ; mais il a des vers si heureux et si originaux, des expressions si propres et si vives, que je crois que malgré ses défauts il tiendra toujours un des premiers rangs parmi le petit nombre d'excellents auteurs que nous connaissons. » (20). Massillon concédait : « La poésie elle-même, malgré les Marot et les Régnier, marchait encore sans règle et au hasard. Les grâces de ces deux auteurs appartiennent à la nature, qui est de tous les siècles, plutôt qu'au leur. » (21). Montesquieu, dans les *Pensées diverses*, comparait Régnier au Géorgion. Enfin, de siècle en siècle, des critiques ont affirmé leur enthousiaste admiration pour le poète satirique. M. Viollet Le Duc lui consacra, dans son *Histoire de la satire en France*, des pages où percent quelques réticences, mais Sainte-Beuve rendit à Régnier ce qui lui était dû en l'appelant le « Montaigne de notre poésie. » (22).

Maintenant, que de petits esprits s'essaient à chicaner notre poète sur quelques lambeaux de phrases, c'était fatal et c'est là le sort de tout homme de talent. Mais pour nous, qui ne regardons pas une œuvre à travers le verre déformant des préjugés, Mathurin Régnier demeurera un écrivain indépendant et robuste dont nous aimerons à relire les vers truculents et les saillies vengeresses.

Georges Vidal.

Aix, Maison d'arrêt.

(19) Mademoiselle de Scudéri : *Clélie.*
(20) J.-B. Rousseau, *Lettre à Brossette.*
(21) Massillon : *Discours de réception à l'Académie française.*
(22) Sainte-Beuve : *Tableau historique et critique de la poésie française au quinzième siècle.*





Écoutons nos Compagnes

Le « Moi » Féminin

Il y a longtemps que j'aurais voulu, camarade qui signez « Une Révoltée », signaler la tendance de vos articles à l'*exaltation du sacrifice* de la femme à l'homme. Si c'est cela votre révolte, je la crois d'un caractère joliment dangereux pour nos compagnes.

Je cite, du n° 13 de la *Revue :*

« Le rôle de la femme, rôle difficile et magnifique, est non seulement de partager par la compréhension, la vie intellectuelle de l'homme ; mais, par son amour constant et discret, de relever son courage, de faire renaître s'il le faut, la confiance en lui-même et l'enthousiasme fécond. Lorsqu'on aime vraiment, tout devient facile, les plus grands sacrifices (*sic*) sont acceptés avec joie. »

Merci bien, nous sortons d'en prendre : un prédicateur catholique, ou protestant, ou « laïc » ne parle pas autrement. En un mot comme en dix, la femme doit être la servante intellectuelle, le reflet de son homme. Vous nous parlez du « rôle de la femme ». Je n'en connais pas d'autre que d'être soi-même. « Un rôle » extérieur à ses aspirations individuelles ne peut lui apporter, comme à l'homme, que déception.

Comment ! vous nous posez en exemple « la femme de Carlyle qui, jeune encore et admirée, alla s'enfouir avec lui dans une retraite âpre et hostile, acceptant les plus durs travaux, afin qu'il pût, dans la solitude nécessaire, accomplir une œuvre d'écrivain. »

Mais c'est un monstre, pour moi, qu'une telle femme ; un être qui s'abolit, qui se renonce, qui se mutile, pour un autre être, *déjà plus fort qu'elle !*

Vous m'objecterez que Carlyle était un cerveau qui..., un cerveau que..., un bonhomme enfin, *socialement* plus utile que sa falote et trop dévouée compagne peut-être. Et après ?

Supposons que le contraire soit arrivé, arrive, c'est-à-dire qu'une femme soit un type épatant, supérieur comme on dit, supérieure en particulier à son bonhomme... C'est ici que je vous attends : à votre avis, en pareil cas, est-ce que le bonhomme devrait s'effacer comme le fit la femme de Carlyle, se dévouer corps et âme à l'œuvre de sa compagne ?

Si vous me dites « non », la cause est entendue : c'est que vous admettez le sacrifice de la femme ordinaire à l'homme supérieur, mais point celui de l'homme ordinaire à la femme supérieure ; c'est que vous êtes au nombre des partisans de l'homme, des *masculinistes*.

Ou vous me dites : « Oui, j'admets qu'un homme quelconque se sacrifie pour assurer la production cérébrale de sa supérieure compagne », — et alors, votre cas est bien plus grave, ma charmante camarade qui vous dites *révoltée* et vous croyez anarchiste... C'est qu'alors vous admettez que l'être pauvre et faible se sacrifie à celui que la nature dota plus généreusement ! c'est que vous trouvez juste le sacrifice volontaire des faibles en faveur des forts.

Et je ne connais rien de plus pernicieux qu'une telle conception, non pas dans le cerveau des forts (ça n'a pas d'importance), mais dans les cervelles des faibles qui veulent se donner en pâture aux forts aimés !

Quand je rencontre sur ma route, moi — et j'en ai trop rencontré — des « femmes de Carlyle », je les déteste et je les débine, je dis à mes jeunes camarades femmes : « Regardez-moi cette oie en contemplation devant son cygne : y a-t-il rien de plus écœurant ? »

Cela m'attriste et m'indigne, de voir une femme — qui n'était pas, évidemment, à l'origine, une bien forte individualité — se résorber volontairement, se fondre avec délices dans la personnalité débordante, accapareuse, du plus ou moins génial « être aimé ».

Cet « être aimé », si grand qu'il vous paraisse, ô ma chère camarade, me fait l'effet d'un assassin, de l'espèce de l'automobiliste qui écrase, dans la nuit ou dans la vitesse, un piéton : il a écrasé une personnalité ; elle était minuscule, peut-être, mais il l'a réduite en bouillie.

Et vous voudriez leur foutre, à ces malheureuses, l'orgueil du sacrifice, l'orgueil du néant, l'orgueil de la mort ?

Non, non et non ! Je leur crie, moi : « Vous n'avez pas honte d'être à genoux devant ce grand homme et son œuvre ? Au lieu de vous évertuer à le comprendre, cherchez à vous préserver de son rayonnement, à rester vous-mêmes ; et si vous ambitionnez d'être son reflet vivant, laissez-moi vous dire, ô caste supérieure d'esclaves, que vous me dégoûter ! »

Si nous sommes pour l'absorption des faibles par les forts, pour la régénération du vieux Salomon par ses femmes-fillettes (qu'il s'agisse du sang ou de l'intellect), c'est que nous sommes aristocrates, mais non pas anarchistes. Nous ne voulons pas davantage la tyrannie des faibles, c'est entendu : *nous voulons à chacun sa part de soleil, ni opprimés ni oppresseurs.*

Je le sais, la personnalité forte a tendance à pomper les faibles, à se les annexer, et c'est peut-être là la source la plus empoisonnée de l'autorité, la mieux cachée, la plus difficile à déceler ! Mais glorifier avec des mots ce phénomène, hélas ! naturel et si dangereux pour la vie des individus comme des peuples, pas cela, non pas cette divinisation de l'impérialisme individuel !

Vous nous dites que la poésie a chanté les sacrifices volontaires des femmes ?

Bien sûr. La poésie a chanté aussi les dieux, les rois, les guerres... Elle a souvent chanté les gestes consacrés par l'usage, cette vieille vache fidèle à l'étable, aux prés enclos, à l'abreuvoir communal !

Peut-être un jour chantera-t-elle la beauté du geste nouveau, du geste qui rompt les chaînes, qui brise avec les habitudes ancestrales de résignation et de servitude plus ou moins enthousiaste ?...

Quant à moi, je préfère, aux distinguées « femmes de Carlyle », les plébéiennes toutes d'instinct qui envoient promener le cher grand homme et s'arrachent à son orbite. « Pour aller au cinéma, peut-être ? » me direz-vous amèrement.

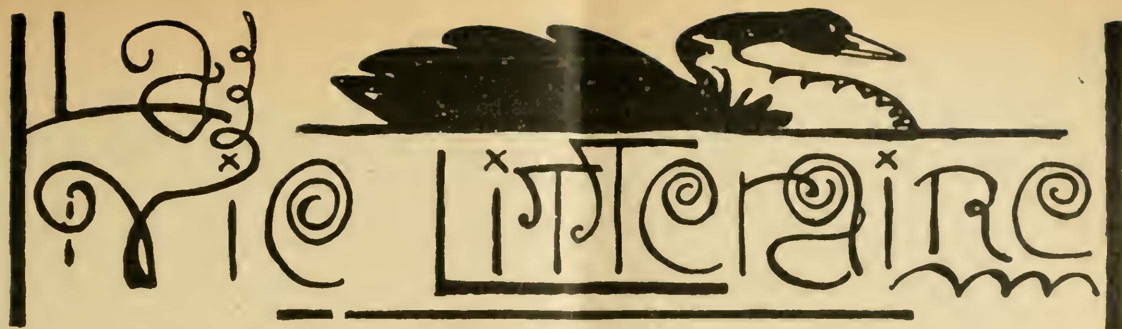
Peut-être bien ; et si ça convient ce soir-là à leur nature, en réaction contre les splendeurs éthérées du génial chéri ? voilà-t-il pas un beau malheur !

Je sais bien que toutes les révoltes ne sont pas des ascensions ; mais j'aime mieux baudet qui se rebiffe que chien qui suit. Il est si intelligent et si dévoué le chien, n'est-ce pas ? Eh ! bien, je n'aime pas les esclaves d'amour, même très raffinés.

Mes chères jeunes camarades, je vous en supplie, soyez vous-mêmes, ne vous immolez pas à l'autel du génie masculin, ne soyez pas des chiens fidèles, des « femmes de Carlyle » ! laissez-le libre et restez libres !

Eugénie Casteu.





LE PAYSAN FRANÇAIS
ET LA
LITTÉRATURE D'AUJOURD'HUI & DE DEMAIN

Mon intention, déjà exprimée ici, était de consacrer la présente chronique à l'œuvre et à la vie de notre camarade Han Ryner, mais cette œuvre vaste, touffue, profonde exige, pour être traitée selon son mérite, non seulement une lecture attentive, la plume à la main, mais aussi et surtout de la réflexion, de la méditation, une rumination, oserai-je dire, qui doit donner à la critique toute sa valeur. Et cela ne va pas sans une contention d'esprit, sans un effort cérébral que l'état de ma santé, devenue depuis quelques mois plus précaire, ne m'a pas encore permis.

Ce sera, je l'espère, pour bientôt. En attendant, je voudrais aujourd'hui exposer à mes lecteurs une évolution bien curieuse de la vie, des mœurs et de l'âme du paysan dans ses rapports avec la littérature rustique et notamment avec le roman.

***

Au cours de la grande guerre, pendant le long sommeil que dut subir la vie littéraire, ma plume étant réduite au chômage, ou plutôt transformée, par les circonstances tragigues, en bistouri, j'eus l'idée de consacrer mes loisirs, rares en vérité, à relire avec l'œuvre poétique de Mistral, les romans de George Sand, de Ferdinand Fabre, de Léon Cladel, d'Emile Pouvillon, de Paul Arène et d'Hyppolite Babou, qui furent les chantres et les historiens les plus illustres du Berry, de la lumineuse Provence et de mon doux Languedoc.

Et je ne regrette, certes, pas le temps que je leur ai donné. Outre qu'aux heures les plus sombres ils calmèrent mes angoisses et bercèrent ma mélancolie par la beauté harmonieuse ou sévère de leur prose et de leurs vers, ils me permirent de faire, sur l'âme du paysan français, de nombreuses et utiles observations.

L'esprit imprégné de cette lecture quotidienne, c'est avec un intérêt plus vif et encore plus attendri que je me penchais sur mes blessés et mes malades, presque tous enfants de la glèbe, qu'ils avaient quittée naguère, pour aller, avec le calme et la résignation d'un troupeau, vers la mort.

***

Chaque matin, après la visite, quand la douleur du pansement s'éteignait peu à peu, comme une vague qui meurt, que le front pâle et plissé se rassérénait et que l'espérance et la jeunesse rallumaient la flamme un moment éteinte du regard, je m'attardais auprès d'eux, me complaisant à sonder leur âme après avoir sondé leurs plaies.

Or, si au cours des confidences que je provoquais, certains d'entre eux m'apparaissaient bien, au physique et au moral, comme les fils de ceux qui vivent leur vie robuste, saine et simple, dans la *Mireille* de Mistral, dans *la Mare au Diable* et *François le Champi* de Georges Sand, dans *le Chevrier* et *les Courbezon* de Ferdinand Fabre, la *Fête Native* et le *Bouscassie* de Léon Cladel, la *Césette* de Pouvillon, le *Jean des Figues* de Paul Arène et *les Païens innocents* d'Hyppolite Babou, la plupart des autres me semblaient, au contraire, s'éloigner beaucoup des types créés et observés par ces illustres romanciers.

C'est ainsi, par exemple, qu'il m'était difficile de trouver entre ceux venus de tous les coins du Midi, du Sud-Est comme du Sud-Ouest, cette tournure d'esprit, cette mentalité propre qui distinguent dans les auteurs précités, le Rouergat du Quercynois, le Provençal camarguois de l'Alpin, le Languedocien cossu des grasses plaines toulousaines de notre montagnard Cévenol, plus connu sous le nom de « Govoch ».

Il me semblait qu'ils se confondaient dans

une sorte d'uniformité morale et ne trouvais de différence réelle, de démarcation sérieuse que dans le type physique et l'accent.

Rares étaient, parmi eux, les illettrés ; plus nombreux, au contraire, ceux à qui la simple école primaire avait suffi pour ouvrir l'intelligence et inspirer le goût de la réflexion. A ceux-là, pour préciser mon enquête, l'idée me vint de donner à lire les œuvres principales de nos grands romanciers des champs et de recueillir ensuite leurs impressions.

— C'est très beau, mais ce n'est presque plus ça...

Ainsi peut se résumer leur pensée sur la vie et les gens rustiques, dont la belle évocation avait charmé leur esprit.

D'autres ajoutaient même, en parlant d'Emile Pouvillon, le dernier mort : « Ça, c'est le temps jadis, et nous avons entendu raconter des histoires semblables par nos anciens. »

Et ils répétaient : « Non, ce n'est plus ça », supprimant le « presque » cité plus haut : « Nous avons bien marché depuis. »

***

Et de ce que me disaient ainsi mes blessés rustiques, j'étais obligé de reconnaître la vérité, pour avoir observé moi-même, peu de temps avant la guerre, pendant mes longues retraites au cœur de nos garrigues rouges et en plein pays cévenol, cette évolution dans l'âme et les mœurs du paysan.

Combien ceux de l'Espinouze, par exemple, du Larzac, de l'Escondargue, des collines et de la vallée de l'Oile diffèrent aujourd'hui de ceux auxquels mon compatriote Ferdinand Fabre a consacré ses plus beaux livres.

C'est ce que je constatais, sans le moindre étonnement, d'ailleurs.

Et cependant ses livres, notamment *Toussaint Galabrie*, *le Chevrier*, *les Courbezon*, *Julien Savignac*, *Barnabé*, *Mademoiselle de Malavieille* et *le Marquis de Pierrerue* s'échelonnent sur une période allant de 1860 à 1890 ; d'autres même, comme *Xavière* et *Taillevent*, ont été écrits et publiés dans les toutes dernières années du siècle défunt.

Et ce n'étaient pas seulement les gens qui avaient changé, emportés dans un tourbillon de modernisme, mais aussi la vie, les mœurs, les coutumes, le vêtement, le langage local même, toutes choses dont le pittoresque donne à l'œuvre du célèbre conteur bédarricien, comme une saveur de miel sauvage cueilli à même un rûcher perdu.

Je ne trouvais plus trace de ces longues veillées hivernales au coin de l'âtre, sous le manteau de l'antique cheminée, où brûlaient des troncs entiers de châtaigniers, tandis qu'un vieux chevrier, drapé dans l'ample cape de laine, contait aux jeunes, attentifs, les exploits des bonnes fées cévenoles ou bien les aventures mystérieuses de Parado le sorcier.

Mais ce que je trouvais à la place, même dans les villages les plus infimes du Larzac, de l'Escondargue ou de l'Espinouze, c'était un « café » installé à la moderne, avec des glaces aux cadres dorés, des sièges très confortables et, sur le papier multicolore tapissant les murs, entre le cartel moderne et le portrait chromo du Président de la République, une affiche du *Petit Méridional* voisinant parfois avec celle du *Petit Parisien* ou de tout autre grand journal bourgeois.

***

C'était là, et non plus au coin de l'âtre, sous la vaste cheminée noire des suies séculaires, que se déroulaient, comme dans les cafés et les bars de la grande ville, les longues veillées d'hiver, absorbées par la manille, le bésigue ou l'écarté, quand ce n'était pas par la lecture du journal.

Mieux encore, j'avais entendu dans maints villages, hier encore isolés, les échos de la mine voisine, de la grande cité proche où, dans l'atelier et l'usine geint et peine le prolétariat urbain en mal d'émancipation. Et il avait suffi de quelques travailleurs conscients, échappés à la géhenne, pour apporter aux pacants endormis dans la tradition bourgeoise, la parole socialiste, communiste, voire anarchiste, pour allumer l'étincelle qui demain fera d'eux des révoltés ardents, plus actifs que leurs frères damnés de la cité.

Que de fois, errant à travers les garrigues rouges, sur le plateau du Larzac, ou dans les frais vallons de l'Escondargue, j'ai cherché le vieux pâtre de Ferdinand Fabre, drapé dans l'antique limousine et ruminant des sortilèges, et n'ai trouvé que de jeunes bergers à la mine éveillée, vêtus de pardessus élimés sans doute, mais de coupe toute moderne et lisant avec une curiosité manifeste, les uns le feuilleton d'un journal bourgeois, mais certains tenant en main le *Libertaire*, la *Mêlée sociale* et méditant sur l'article de Sébastien Faure, le vieux militant dont le nom commençait à briller dans les limbes de leur cerveau.

Ceux-là, profitant des jours où le mauvais temps tenait enfermé leur troupeau, s'en allaient à la ville voisine assister à la conférence d'un orateur qui apportait l'Evangile du Communisme ou de l'Anarchie.

***

Plus la moindre trace également du vieux sorcier ni de la vieille « jeteuse de sort » ; et, pour ce qui est des bonnes fées, leur évocation eut fait éclater de rire les enfants fréquentant l'école primaire, dont les murs flambant neufs s'élevaient en face de l'antique église aux toits moussus.

Avec l'influence du curé ont disparu les manifestations religieuses ainsi que les plus ou moins pittoresques exhibitions, dont s'accompagnait la « fête votive » de chaque village en ce temps-là. Elle n'est plus aujourd'hui qu'une occasion de se réunir, de festoyer entre parents et amis, de traiter certaines affaires et d'échanger des idées.

Ce que je dis là de Ferdinand Fabre, le chantre de notre paysan languedocien, me semble vrai également de George Sand, de Léon Cladel, de Paul Arène, de Pouvillon et d'Hippolyte Babou. Les causes qui ont modernisé le paysan cévenol ont agi de même sur celui du Rouergue, de la Provence, du Quercy, du Berry et de la France entièrement. Parmi ces causes, on peut relever : le chemin de fer, l'école, le service militaire agissant en sens inverse de celle-ci, les progrès du Commerce, de l'Agriculture et de l'Industrie, en un mot, la marche incessante de la civilisation devenue si rapide en ces trente dernières années.

Il est évident que tout cela a contribué à brasser, mêler ensemble les populations rurales et citadines ; à niveler, en l'élevant, le niveau de leur esprit et de leur savoir, et, par contrecoup, à affaiblir les traditions, la vitalité des dialectes locaux, et à uniformiser la langue de même que les costumes et les mœurs ; et c'est peut-être ce dont Zola a eu seul, dans son roman *la Terre*, la claire et grandiose vision.

Enfin la grande guerre en imposant à tous, pendant près de cinq ans, la vie commune de la tranchée ou du dépôt, a achevé cet amalgame commencé par le progrès, ou plutôt par ce que les biologistes-philosophes dénomment : l'évolution.

Aussi, dans une foule de la province méridionale ou du Nord, réunie au chef-lieu, est-il presque impossible aujourd'hui de distinguer le paysan du citadin. Et l'on peut dire que le mot « paysan » a perdu à peu près toute sa signification psychologique et ne sera bientôt plus qu'une expression dont les démographes seuls se serviront.

Mais que de ce phénomène évolutif, inévitable et nécessaire point ne s'attristent ni ne se découragent les romanciers et les poètes de la terre française ; si le roman champêtre, en tant qu'étude de mœurs pittoresques et bourgeoises, semble bien mort, il leur reste à suivre et à fixer dans leurs œuvres, cette passionnante évolution, je ne dis pas du paysan cossu, plus courbé que jamais vers sa terre et vers son or, mais du paria de la glèbe, qui commence sa route vers le grand soir.

Il leur reste, enfin, dans la variété infinie de sa rusticité, l'impérissable Beauté de la Nature, inspiratrice éternelle de l'Art.

P. Vigné d'Octon.

A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

La Religion et la Foi, par *Henri Delacroix*. — Je venais de relire ce remarquable livre qui a pour titre *l'Evolution des dogmes*, de Charles Guignebert, lorsque j'ai ouvert l'œuvre de M. Henri Delacroix.

Jamais pensée philosophique éclose dans deux cerveaux différents ne présenta analogie plus grande et ne converge, bien que par des routes différentes, vers le même but. Je ne veux, certes, pas dire, par là, que la dernière œuvre soit une imitation de la première ni même qu'elle s'en soit inspirée ; il n'en est rien et chacune possède une robuste originalité ; c'est même pourquoi, se complétant mutuellement, elles ont, à mon sens, résolu le délicat problème de la Religion et du dogme dans leurs rapports avec la Foi.

L'auteur de *l'Evolution des dogmes* ayant magistralement prouvé, par des raisons historiques, que le dogme, quelle que soi la Religion qui l'enfanta, est soumis à la grande loi de l'Evolution qui régit l'univers physique comme le monde moral, M. Henri Delacroix a suivi cette évolution à travers la pensée et l'âme des croyants, cherchant à fixer leur modalité d'adaptation aux dogmes nouveaux et aux nouvelles institutions religieuses qui en découlent.

C'est ainsi qu'il passe en revue et analyse, d'une façon puissante et subtile à la fois, leurs attitudes successives à travers l'histoire comme à travers l'individu. Il nous fait assister tour à tour à l'évolution des croyants simples qui ne raisonnent pas leur foi, comme à celle de Luther, de Calvin, des symbolo-fidéistes, des modernistes ; et c'est avec une remarquable sûreté de jugement qu'il analyse et décrit l'évasion religieuse des Loyson, des Renan et des Loisy.

Ceux qui s'intéressent aux fragments parus ici-même de *l'Imposture religieuse*, par Sébastien Faure, liront ce livre avec profit.

Emile Zola, par *Ernest Seillère*. — Que penseriez-vous d'un écrivain qui, se proposant de situer l'œuvre sociale et le rôle de Zola dans l'atmosphère politique de son temps, oublierait volontairement de parler de l'Affaire Dreyfus ?

C'est le cas fort curieux de M. Seillère. Aussi, au lieu d'écrire une œuvre sincère et impartiale, n'a-t-il commis qu'une diatribe d'un mince intérêt.

Origine et Evolution de la Vie, par *Henry-Fairfiel Osborn*, traduction par *F. Sartiaux*. — Quel dommage que le prix de ce livre, avec ses 126 gravures, soit coté 27 francs, ce qui le

rend accessible aux seuls porte-monnaies de bourgeois ! On ne trouvera pas, en effet, parmi les plus récentes publications scientifiques, de synthèse plus claire, plus précise et plus passionnante à la fois du problème des origines et de l'évolution de la vie.

L'hypothèse d'Osborn qui considère la chromatine des cellules germinatives comme l'élément principal de cette évolution, est une des plus audacieuses qui aient été produites et auraient eu certainement l'appui du grand biologiste Hoeckel.

Mais, encore une fois, c'est trop cher pour le prolétaire. Que les lecteurs de la *Revue Anarchiste* soient donc reconnaissants au camarade André Reymond qui résume ici pour eux, chaque mois, avec une remarquable clarté, ces passionnants problèmes et leur économise, par ses nombreuses lectures, un argent rare et un temps précieux.

Les Semeurs d'Epouvante, par *Fernand Mysor.* — En lisant ce livre, qui a pour sous-titre *Roman des temps jurassiques*, j'ai constaté une fois de plus combien il est imprudent pour un profane de chercher des sujets littéraires dans le *préhistorique.* Grâce à leur incontestable talent descriptif et malgré leur érudition de troisième main, les frères Rosny, voici déjà longtemps, parvinrent péniblement, dans *Vamireh* à évoquer ces périodes géologiques, mais ils n'intéressèrent que quelques rares lecteurs — et firent s'esclaffer les vrais savants. Encore ne s'attaquaient-ils, dans ce roman bizarre, qu'au *néolithique.* Plus audacieux, M. Fernand Mysor n'a pas hésité à prendre son sujet dans le *paléolithique.* Et quel paléolithique ! Je vois d'ici le sourire de Marcellin Boule et de Capitan lisant *les Semeurs d'Epouvante.*

Poèmes irrespectueux, par *Charles Sanglier.* — Ce livre justifie son titre : irrespectueux, certes, il l'est et beaucoup, non seulement à l'égard des vieilles formes poétiques, mais à l'égard de tout ce que Max Nordeau a appelé les *mensonges conventionnels de notre civilisation.* Bravo, poète !

Le nouveau Déluge, par *Mme Noelle-Roger.* — Je pourrais presque dire de ce livre ce que j'ai écrit plus haut sur *les Semeurs d'Epouvante*, sauf qu'ici l'imagination vraiment remarquable de l'auteur n'évoque pas le passé perdu de la préhistoire, mais le fait revivre par une poignée d'humains échappés au nouveau déluge, lesquels réinventent le feu et recommencent à parcourir les étapes primitives des humanités disparues.

Le livre des Plagiats, par *Jacques Maurevert.* — Plagiez ! plagiez sans crainte et ne vous gênez pas pour crier en même temps : Au voleur ! Il vous en restera toujours quelque chose et même souvent beaucoup d'argent et une grande renommée. C'est ce qui ressort clairement de ce fort curieux bouquin. Voyez plutôt, nous dit l'auteur, Molière, Corneille, Lafontaine, Pascal, La Rochefoucauld, Lamartine, Vigny, Balzac. Tous plagiaires... d'après M. Maurevert !

L'Abdication des pauvres, par *Louis Emié.* — Ce livre devrait avoir pour sous-titre : *Essai sur l'avachissement et la veulerie des masses.*

L'auteur, avec une franchise qui va jusqu'à la cruauté, nous les montre, en effet, d'un bout à l'autre de son œuvre, de plus en plus grégaires, soumises, aplaties, résignées, esquissant à peine de loin en loin quelques timides velléités de révolte, pour retomber ensuite dans une sorte de *tolstoïsme*, ou plutôt dans un véritable sommeil que la misère emplit sans cesse de ses plus terribles cauchemars.

Si vous ajoutez à cela que M. Louis Emié possède une forme personnelle un peu bizarre, mais adéquate à son sujet, vous jugerez, comme moi, que son livre mérite de ne point passer inaperçu.

Paléontologie et Zoologie, par *Roman.* — Comme initiation complète et facile, à ces deux sciences qui jettent tant de clarté sur les origines de l'humanité, je ne connais pas mieux que ce petit livre, d'un prix abordable à tous.

Humanité, par *Emile Pignot.* — Quel dommage que l'auteur de ce livre fortement pensé et bien écrit, n'ait pu débarrasser son cerveau du virus chrétien qui l'imprègne ! Sa belle théorie de l'Humanité par-dessus tout (religion, famille, patrie) y eût certainement gagné en force et en profondeur.

Le Christianisme médiéval et moderne, par *Charles Guignebert.* — Tout à l'heure, j'ai cité l'admirable livre qui a pour titre : *l'Evolution des dogmes ;* celui que nous donne aujourd'hui l'auteur ne lui est inférieur ni par l'érudition, ni par la largeur de la pensée, ni par la forme claire, sobre et précise. C'est avec la même maîtrise que M. Guignebert fait se dérouler sous nos yeux l'histoire, ou plutôt l'évolution de l'Eglise depuis le moyen âge. Rien n'a été oublié depuis les origines de la papauté jusqu'à l'apparition de l'esprit moderniste dont celle-ci s'est tant alarmée. Ce livre dispense d'en lire beaucoup d'autres sur le même sujet. C'est une petite encyclopédie de tout ce qui a trait à l'histoire du Christianisme.

Les Hommes nouveaux, par *Claude Farrère.* — Du talent, certes, dans ce roman inspiré par l'œuvre du général Lyautey au Maroc, il y en a, mais cette œuvre basée sur la rapine et la

spoliation trouve presque, dans Claude Farrère, resté, malgré tout, officier de marine, une sorte de panégyriste et de narrateur attendri. A son roman sympathique aux requins, nous continuerons d'opposer l'histoire précise, faite de vols, d'injustices et de cruautés.

La triple caresse, par *Renée Dunan.* — Un très beau livre dont l'audace m'a beaucoup plu. J'ai lu de nombreux livres ayant pour but de nous montrer le rôle puissant joué par la sexualité sur la vie de l'humanité ; dans aucun je n'ai trouvé la démonstration poussée jusqu'aux limites où avec une maîtrise implacable l'a conduite Renée Dunan. Livre de mâle plutôt que de femme, qui a fait et fera encore beaucoup crier les eunuques et les hypocrites de tout poil.

La Beauté et l'Instinct sexuel, par *Lalo.* Ce livre est, si j'ose dire, le pendant didactique et philosophique du précédent. L'auteur a emprunté et résume d'une façon claire et complète tout ce que les philosophes ont pensé sur le rôle et la puissance de l'instinct sexuel sur l'évolution de la civilisation. Mais il s'est plus particulièrement attaché à nous montrer toute la valeur que l'école freudienne attache à la sexualité dans l'origine et l'évolution de l'Art.

Pour mention. — *Le Sosie*, par José Germain et Emile Guérinon. — *Jouvence ou la Chimère*, par Jacques Chennevière. — *La France du Directoire*, par L. Madelin. — *L'Homme-Chien*, par Raoul Stephan. — *Le visage de l'Amour*, par Maxime Formont. — *La Tragique Aventure*, par Louis Merlet. — *Le Diable au Village*, par Paul Serres.

P. Vigné d'Octon.



Imp. "LA FRATERNELLE", 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gérant :* BERTELLETTO

Deuxième Année — N° 15 Du 20 Mars au 20 Avril 1923 65

La Revue Anarchiste

Le Numéro.			1 50
Pour l'Extérieur			1 75
ABONNEMENTS:	4 Mois	8 Mois	1 An
France . .	5 »	10 »	15 »
Extérieur. .	6 »	12 »	18 »

PARAISSANT

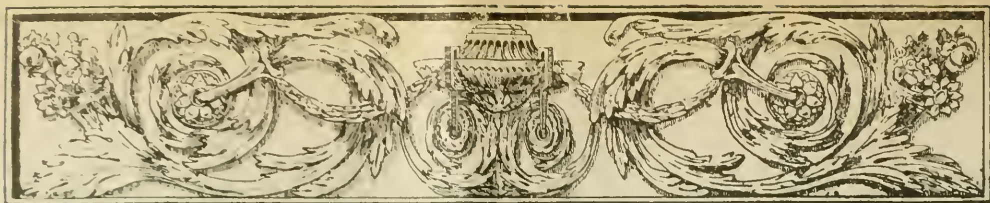
TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la RÉDACTION :
a André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION
a SOUSTELLE, *Administrateur*
même adresse

SOMMAIRE :





DU SPORT POUR LA PATRIE

A Monsieur Colrat, dédaigneusement.

Voici encore un extrait d'un livre écrit par moi pendant la guerre et qui, je l'espère, verra bientôt le jour. Je rappelle aux lecteurs qu'Agathon, auteur des Jeunes Gens d'aujourd'hui, *fut de 1912 à 1914, avec M. Colrat, à la tête d'un mouvement néo-nationaliste qui provoqua la venue au pouvoir de M. Poincaré et l'explosion de la « Guerre du Droit, de la Justice et de la Civilisation ».*

La Jeune-France était en un pit eux état. Agathon et ses amis le savaient aussi bien que moi. Durant leurs années scolaires, ils n'avaient pas manqué d'éprouver, en province ou à Paris, les mêmes haut le cœur devant les petites cochonneries lycéennes. Je suis certain qu'ils s'étaient écartés avec répugnance, eux aussi, des veules brutalités du champ de rugby et des louches réjouissances du dortoir. Agathon et ses amis durent avoir, en leur enfance, assez de délicatesse d'âme pour ne pas daigner se mêler à ces communes grossièretés. Mais ils avaient grandi. Leur idéalisme était devenu pratique. Ils avaient voulu vivre de leur littérature et écrire pour leur pays. Ils faisaient de la politique. Ils ne s'appartenaient plus. Leurs goûts intimes devenaient secondaires. L'intérêt... national primait tout.

Or les intérêts supérieurs de la patrie de M. Poincaré commandaient une renaissance irrésistible de l'énergie nationale. Pour cela il fallait une Jeunesse Française admirable, une héroïque foule de « jeunes gens d'aujourd'hui » digne de celle qui se fit massacrer de 1789 à 1815 pour la gloire de Napoléon. L'aube du xxe siècle devait être encore plus éblouissante que celle du 19e siècle. C'est pourquoi Agathon et ses amis se proposèrent une patriotique tâche : celle de galvaniser d'illusion nationale ce tas de bidoches puantes afin de lancer tous les petits crétins de la France sportive et mondaine en plein ciel tricolore, aux sons d'une Marseillaise stylisée. Ces Messieurs de l'*Opinion* allaient donner du style à la jeunesse de France, ils étaient assez habiles gendelettres pour savoir broder quelques fleurs de rhétorique sur les maillots des veules brutes du rugby. Et leur sophisme ne s'embarrasserait guère pour trouver de l'esthétique et de l'idéalisme jusqu'en ces séances de pédérastie que se payaient hebdomadairement dans le dortoir de leur adolescence les ignominieux frictionneurs de fesses qui ne craignent pas aujourd'hui, jeune substitut ou juge de correctionnelle, de requérir impitoyablement ou d'appliquer gravement, au nom de la morale offensée, les foudres de l'article 330 contre quelque couple d'amoureux surpris en flagrant délit de naturelles expansions aux profondeurs enivrantes d'un bois printanier...

Agathon et ses amis voulaient prêcher les vertus moralisatrices du rugby dans la plus athénienne des Républiques. Mais auparavant il convenait d'appliquer aux jeunes corps de France une méthode unique et nouvelle — une séduisante méthode qui sût allier l'originalité à l'uniformité, le bluff à la tradition, une discipline nouveau jeu, quelque chose de sensationnel et de tout repos, d'épatant et de rassurant, un truc bien parisien, quoi ! une invention mise au goût du jour et de M. Poincaré, quelque chose qui ne contrariât tout à fait ni les juifs, ni les catholiques, ni les protestants, ni les francs-maçons, ni les libre penseurs de la rue de Valois — une machine dans le genre de celle que M. Bergson obligeamment avait mise au point pour les besoins de la vie spirituelle des « jeunes gens d'aujourd'hui » — oui tout à fait cela, mais dans le genre sportif. Il leur fallait l'équivalent physique de l'intuition revue et corrigée.

Ce fut la méthode athlétique du fameux lieutenant Hébert.

Au service de la patrie tout se sacre et se sanctifie. Le colonel Henry qui fit un faux pour sauver la France est un héros national. Le lieutenant Hébert qui fit un monstrueux plagiat afin de sauver du ramollissement les jeunes forces de la République est un puissant génie national.

Des critiques malveillants ont été jusqu'à prétendre que ce lieutenant avait employé ses loisirs de garnison à bucher les gros traités de la Fisikenkultur allemande. C'eût été encore trop de travail, pour un officier français. M. Hébert n'avait pas besoin de se donner tant de peine pour trouver la matière de son larcin. Il n'eut qu'à feuilleter quelques-unes de ces petites brochures de propagande que les anarchistes individualistes lancent à tout vent comme des graines dont ils savent que bien des milliers se sècheront sur les rocs avant qu'une d'elles trouve un petit coin de jeune terre. L'esprit du lieutenant Hébert ne fut ni le roc, ni la jeune terre, mais une sorte de terrain fumé de bonne merde nationale, un terreau bien français. Les graines y tombèrent, les pauvres, et y germèrent pour de monstrueuses végétations.

Végétarisme, abstémisme, activité naturienne, autant d'idées que les hardis prophètes de l'anarchie n'avaient cessé de professer en toute leur intégrale pureté comme les essentiels facteurs physiques de l'individuelle liberté. Ils avaient dit : « Sois un être libre ». Commence par te libérer des faux besoins qui t'enchaînent. Renonce à l'alimentation carnée aussi cruelle pour toi-même que pour les animaux qu'elle fait tuer. Repousse l'alcool et le tabac qui t'affaiblissent et t'abêtissent. Va tout nu dans les champs et ne crains pas d'exposer au vent et au soleil ta jeune chair. Sois fort et beau pour l'amour de toi-même. Aime la liberté et l'hygiène de ton corps et ce te sera un merveilleux entraînement à vouloir le libre jeu de tes facultés spirituelles. Sois vigoureux afin de garder le goût de vivre — afin d'intensifier en toi la joie de vivre — et dans ton corps, dégagé de ses entraves pourra fleurir en harmonie ton « âme libre ».

Le lieutenant Hébert, vous le pensez bien en prenant toutes les données pratiques de cet enseignement, se hata d'en changer le ton. A son tour il dit : « Sois un bon soldat. Prépare pour les luttes nationales ta jeune énergie. Entraîne-toi à te passer de ce que, en temps de guerre, l'Etat ne pourra te fournir aussi abondamment qu'en temps de paix. Habitue-toi à manger moins de viande, cela d'ailleurs ne te fera pas de mal, la plupart des épidemies sont transmises par son usage. Laisse l'alcool et le tabac qui tuent la discipline en faisant oublier les ordres donnes. La prochaine guerre ne demandera pas l'ivresse des héros épiques, mais le sang-froid calculateur des héros pratiques. Il n'y faudra pas perdre la boussole. Ne bois pas, ne fume pas. Laisse tes foulards et tes tricots de laine, flanque-toi à poil dans le gel et dans le vent. Il faut se tanner la peau, car « ça bardera » dans quelques mois et seuls les « poilus » pourront tenir dans les tranchées. Nous ne sommes plus aux temps de la guerre en dentelles.

« Sois un costaud » pour l'amour de la patrie.

Aime l'hygiène car il te faut garder la santé. Ce n'est plus le temps, Monsieur le Vicomte, de la poser au « petit crevé ». Ton corps ne t'appartient plus. Il est à la Patrie qui a besoin d'enfants bien foutus et agiles pour le libre jeu de ses fusils, de ses mitrailleuses et de ses canons.

« Deviens vigoureux afin de pouvoir bien tuer et bien mourir dans les batailles. Fais-toi fort afin d'intensifier en toi la joie de tuer et la joie de mourir pour la patrie — et en ton corps charnu, musclé, souple et solide pourra s'exalter jusqu'au sacrifice l'âme d'un héros national. »

Ainsi parlait le lieutenant Hébert. Mais il agissait aussi. Ses exercices pratiques n'étaient pas moins originalement plagiés que les principes de sa méthode. Ils furent une commerciale parodie des premiers jeux parmi lesquels s'enchanta l'âme audacieuse des « bandits ». Déjà il y avait — importation « Made in England » — les « boys-scouts » dont les expéditions guerrières — pics sur l'épaule tels des fusils, clairons sonnant en fanfares guerrières et drapeaux flottants — caricaturaient fort patriotiquement et cacophoniquement, les « jeunes copains anarchistes » en leurs fantaisistes balades, de vaux en collines et de bois en plaines, à travers des paysages auxquels ils ne demandaient à plein sens, que de la fraî-

cheur pour l'âme et le rythme de leurs lignes dans la lumière afin d'y accorder harmonieusement ces effervescentes idées qu'ils se sentaient éclore en eux. Et les « boys-scouts », ces affreux gamins jouant à la guerre, violaient la campagne de leurs assauts disciplinés en apprentis militaires qui s'apprennent à « utiliser le terrain » contre l'ennemi national. Pour ces petites brutes sans âme, un buisson fleuri de roses n'était qu'un dangereux point de mire. Un côteau fleuri de genêts devenait du terrain à prendre d'assaut. Ces impubères idiots s'apprenaient à numéroter les collines qu'ils voyaient, selon les indications de la nouvelle carte d'état-major. A travers l'Ile de France, les « boys-scouts » s'exerçaient aux gestes des armées qui rasent les bois, minent les champs, ravagent les jardins et ruinent les fermes afin d'y semer partout, à grands coups de baïonnettes et de mitraille, la mort, la mort, la mort... Les jeunes « boys-scouts » de France sont les petits pages de la vieille Dame-à-la-faulx.

Je me souviens d'une vision étrange. C'était un dimanche soir, du côté de la Bastille. Il y a dix ans. Une troupe de « boys-scouts » passait sur le Boulevard au crépuscule. C'étaient des gosses de treize ans aux joues roses et aux yeux vifs. Ils revenaient d'une expédition et ils défilaient, deux par deux au milieu de la chaussée. Soudain ils entendirent un grondement de sabots sur le pavé. Leur capitaine se retourna et vit un escadron de cavalerie. C'étaient des cuirassiers qui trottaient lourdement vers Tivoli-Vaux-Hall où devait avoir lieu quelque réunion contre la guerre. Alors, d'un seul mouvement, ces gamins se mirent en rang militairement sur le bord du trottoir, les pieds joints, et présentant leurs pics comme des fusils, dans la position du salut sous les armes. Les soldats — les vrais — allaient là-bas comme à la corvée en rechignant. Ils avaient de bonnes gueules de pauvres bougres qui s'emmerdent. En passant, du haut de leurs montures, entre deux secousses, ils virent ces mômes qui les singeaient dans leur misère. Sur ces trognes il y eut alors quelque chose qui passa d'inaccoutumé — quelque chose qui tenait du rire et de la pitié. Alors je regardai, moi aussi, les boys-scouts et ce que je vis ne fut ni comique, ni pitoyable. Au bout de ces corps immobiles alignés en file sur ce trottoir, militairement, à la place des joues de roses et des yeux d'éclat, je discernai une régulière rangée d'identiques têtes de morts... Il y a dix ans de cela.

Le Collège des Athlètes nationaux comme spectacle ne fut ni moins sinistre, ni moins grotesque. Mais outre qu'une farce macabre ce fut aussi une excellente affaire. M. Hébert n'était pas patriote pour des prunes !

Comme les « copains de Romainville » les « athlètes » du lieutenant vivaient au « plein air ». Ils s'ébattaient eux aussi quasi-nus dans le soleil et dans le vent de la campagne, afin de rendre à leurs membres la vigueur et la souplesse des jeunes branches. Mais au lieu du « Jardin de l'Anarchie » c'était le « Parc du Collège ». N'entendez pas seulement par là que, grâce à la complicité de quelques capitalistes, M. Hébert pouvait fournir à ses disciples un espace cent fois plus vaste que le bout de terre où se joua ingénuement l'adolescence des « bandits ». C'était un Parc : il n'y croissait que des plantes de luxe ; nulle plante légumière ne déparait l'élégance du lieu. Les pelouses en étaient entretenues, et les accidents qui devaient accorder l'illusion de la vie naturelle étaient ingénieusement ménagés selon une progressive méthode.

Le « jardin des copains » n'était pas un lieu public et cependant quiconque se présentait librement y était accueilli sans méfiance. Ils avaient en leur bicoque une table toujours servie pour le vagabond ou l'ami.

Au Parc des Athlètes l'entrée était publique et payante. Il y avait un établissement « avec tout le confort moderne » : restaurant-café-casino. Un orchestre de dames bien françaises n'y jouaient que de la musique nationale. On y vivait par abonnements ou au cachet.

Les « clients » du lieutenant Hébert étaient nombreux et variés. Les « jeunes gens d'aujourd'hui » n'étaient pas les seuls à fréquenter le Collège des Athlètes. Quelques jeunes gens d'hier et même d'avant-hier, sous prétexte de patriotisme y venaient soigner leur calvitie et leur obésité.

Le matin, après le petit déjeuner, une discrète sonnerie électrique rappelait aux athlètes que l'heure était venue d'aller

transpirer pour la France. Ces Messieurs mettaient à l'air leurs nudités. Il y en avait de tous les acabits. Celles des petits étudiants en droit se pomponnaient en carnations à fossettes avec des fesses rougissantes comme des joues de première communiante. Celles des Sorbonnards se ratatinaient en livides efflanquements qui semblaient demander grâce de toutes les saillies misérables de leurs jointures osseuses. Celles des internes d'hôpitaux se pavanaient en rondouillards débordements avec la joviale obscénité professionnelle de « toutes ces dames au salon ». Celles des « beaux garçons » du Monde se rengorgeaient coquettement en petits coups frissonnants de muscles impudents comme des œillades de grande actrice. C'étaient les nudités des jeunes gens d'aujourd'hui.

Quant à celles des jeunes gens d'hier et d'avant-hier, elles n'étaient pas moins diversement pittoresques.

Il y avait d'abord les convaincus. Une demi-douzaine de ces vieux gâteux qui, depuis 1870, ne cessent de remâcher en leurs crânes de ruminants la sempiternelle chique de la Revanche. Ils voulaient régénérer leurs corps afin de pouvoir le mettre, en un jour de gloire, au service des armées. Triste cadeau pour la Patrie ! Sous le brutal soleil de juillet leurs chairs terreuses à poils blancs étaient un dégoûtant spectacle.

Puis il y avait les amateurs — les vrais clients, les plus nombreux. Ceux-là faisaient leur cure. Ils venaient chez Hébert comme ils auraient été chez le Docteur Doyen ou à l'Institut de la rue de Londres. Ils passaient un mois ou deux au Collège des Athlètes entre une saison à Vittel et un séjour à Cauterets. Ils y soignaient leurs infirmités — et ils payaient bien.

L'un, éléphantesque, amassait, en sa nudité écrasante, des blocs de saindoux contre lesquels s'étaient rompues les héroïques phalanges de tous les masseurs d'Amérique. Le lieutenant Hébert était sa dernière espérance... Vive la France !

Cet autre, affaissé comme un dernier quart de Brie à l'étalage d'un crémier, était venu au Collège des Athlètes comme d'autres vont à Lourdes. Pour celui-là le lieutenant Hébert était une Notre Dame de toutes les guérisons. Il lui demandait un miracle : le retour de sa virilité que quarante ans de noce bien française avait ignominieusement dévorée et qu'aucun des cent mille procédés d'effet rapide, sûr et inébranlable n'avait réussi à faire se dresser d'entre les pierres de sa tombe. La France a besoin d'enfants. Pour la Patrie, lieutenant Hébert, aux sons de la « Marseillaise », faites marcher... le vieux marcheur.

Celui-ci, congestionné à en suer le sang par tous les pores, y vient « mater son tempérament ». Celui-là tiraillé de tics, y vient chercher la paix des nerfs. Il y a des géants qui espèrent rapetisser et des nains qui veulent grandir, des bossus et des boiteux et des goîtreux et des cagneux et des scrofuleux et des marqués de grande vérole.

Et tout ça, horriblement nu, en pleine verdure sous le soleil.

C'étaient les athlètes de la Nouvelle France, les champions de la victoire pour la guerre de demain. M. Hébert en répondait.

D'un coup de sifflet il les lançait à travers champs, au pas gymnastique. Bouffonne insulte à la lumière du jour. En avant, bombant le torse comme un paon étale sa queue, faisant la roue, de tous ses muscles, le « beau garçon » *se sait* le premier. Puis viennent les « échalas » de la Sorbonne en dégingandements cocasses d'araignées épileptiques. Voici, maniérés comme des petites pensionnaires aux bains de mer, les poupons de l'Ecole de Droit — très préoccupés en sus du soin d'arrondir leurs gestes à « la manière antique », de ne pas trop se piquer les pieds sur les cailloux et surtout de ne pas perdre leurs binocles dans la course. Voilà les élèves morticoles chahutant leurs replis charnus au rythme balourd de leurs pattes et faisant sauter leurs fesses comme un arrière-train de jument.

Puis voici les amateurs. Le vieux géant brinquebalant ses encombrantes guibolles — de ci, de là, comme des colonnes en toc sur lesquelles il s'effondre à chaque repli du terrain. Le nain roulant à perdre haleine entre toutes les jambes avec ses bras toujours en l'air comme un appel à la grandeur. Le bossu calant sur sa gibosité tout le poids de son corps — comme si là-dedans il portait le moteur de sa force et courant mécaniquement avec des gestes bien appris. Le goîtreux portant sa tête sur son goître confortablement comme sur un appui bien

venu pour l'aider à souffler. Voici le vieux marcheur, plus mort que vif, l'œil tourné et ne courant que d'un bras, avec l'autre sur les reins désespérément. Le « tiqueux » n'en pouvant plus de « tiquer » et illustrant les mouvements du pas gymnastique d'une frénésie de déclanchements ambulatoires. Se tordant le cou, se grattant le nez, se convulsionnant bras et jambes, il ne cessait quand même de courir et semblait dans sa nudité torturée je ne sais quel échappé des flammes de l'Enfer du Dante. Le congestionné crevait de sang. Ses yeux s'exorbitaient comme deux balles rouges prêtes à jaillir. Cou, face et crâne n'étaient plus qu'une masse violâtre d'où s'échappait un souffle de forge.

Enfin tout derrière, le dernier, énorme s'ébranlait l'homme trop gros. On eût dit quelque montagne muée par un farceur de l'Olympe en bloc de graisse monstrueusement doué du mouvement de l'escargot. Cela encombrait l'horizon et se mouvait précautionneusement par parties, kilog par kilog, au détail — en un infâme grouillement de choses molles et blanchâtres laissant après soi sur l'herbe la trace immense de sa gluante et laborieuse activité. Cela suait comme une limace bave, mais avec l'abondance du Nil aux jours de grande crue. C'était épouvantable de dégoutation. A son passage, les arbres du Parc sous le soleil de juillet devaient sentir un froid de mort.

Ainsi jusqu'à midi. Après la course, massage, hydrothérapie, remassage et rocking chair au bercement d'une musique bien française en attendant le déjeuner de succulente cuisine nationale. Après midi : rocking chair digestif, café, vieux cognac Monis trois étoiles. Nouveaux accords patriotiques et dring-dring-dring ! sonnerie générale, tout le monde debout sur le gazon pour la seconde séance. La bouffonnerie se répétait plus grotesque encore que dans la matinée. Le beau garçon plastronnait toujours du thorax, mais sans son enthousiame du réveil, par devoir seulement. Les « sorbonnards » suivaient mais sans cocasserie. Ils semblaient n'avoir plus que leurs os et, squelettes mal articulés, ils faisaient une course macabre dans ce parc. Les bébés du droit dansaient sur des œufs, lamentablement. Les carabins s'avachissaient et leurs gestes en cette seconde course étaient ceux de ces dames quand elles exécutent leur quarantième « miché » par une soirée de dimanche estival.

Le vieux géant avait renoncé à l'usage de ses guiboles. Elles n'étaient plus que deux interminables tuyaux de caoutchouc qu'il laissait pendre de ça, de là, au gré des vents. Et il se traînait sur son tronc, comme un cul-de-jatte immense, le ventre à terre en agitant ses bras comme ceux d'un moulin à vent.

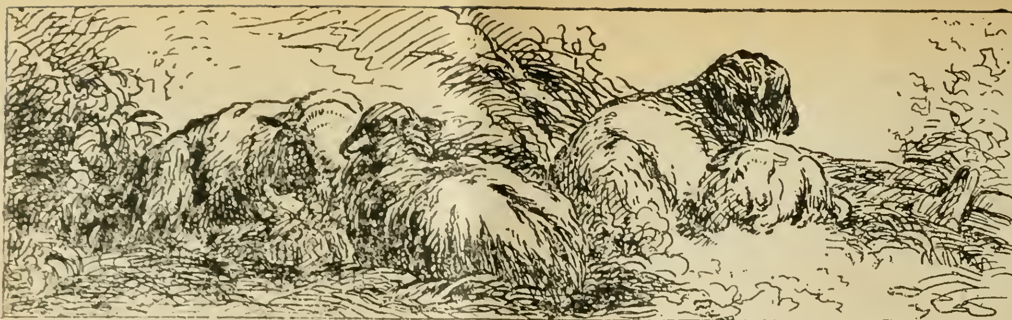
Le nain n'était plus qu'un ballon dégonflé contre lequel les autres coureurs bulaient du pied de temps en temps. Le bossu et le goîtreux, tout en poursuivant machinalement leur course, dormaient en ronflant, l'un sur sa bosse, l'autre sur son goître et ne s'éveillaient qu'au saut des fossés, dans lesquels ils s'écrasaient l'un sur l'autre, goître contre bosse, avec des hurlements de chats qu'on égorge. Le « vieux marcheur » semblait sortir du réfrigérant de la Morgue. Cassé en deux il ne courait plus que des jambes. Ses bras derrière le dos il s'étreignait les reins avec ses deux mains crispées. Le « tiqueux » ne courait plus en longueur mais en hauteur. Des yeux, du nez, de la bouche, de la langue et du menton, des bras et des jambes et du ventre — de tout son corps aux nerfs en tempête, il s'acharnait à sauter, tressauter, sursauter avec furie, comme s'il eut voulu tenter à lui seul l'ascension vers le soleil, et le malheureux ne réussissait qu'à piétiner sur le même coin pelé de gazon incessamment, avec les grimaces ignobles d'un chimpanzé dans une cage. Le « congestionné » tombait foudroyé par une attaque, tout de son long, ses yeux ronds tendus vers le ciel. Et enfin, à l'horizon, là-bas se mouvait avec la même puissance précautionneuse, un peu plus gluant encore, un peu plus blême, kilog par kilog, tout doucement l'homme trop gros, le mont de graisse toujours fondant en flots immenses de sueur, toujours énorme, toujours lent...

Ainsi jusqu'au soir. Et quand le vieux soleil qui en a pourtant vu de toutes les couleurs et de toutes les formes depuis qu'il éclaire les hommes sur la terre, quand ce vieux blasé des contemplations éternelles voyant venir enfin l'heure de son coucher sur ce point de la croûte où tout ça se grouillait impudemment sous la joie de ses beaux rayons, eut poussé comme un soupir

de soulagement son dernier sanglot rouge parmi les nuages de l'occident, les Athlètes allèrent de nouveau se faire doucher, se faire masser, se faire gaver, se faire bercer, puis se faire coucher. Et tout ça sous le haut commandement d'un lieutenant, pour la France et pour la République ! Ah ! la patrie pouvait être en danger... Elle aurait des athlètes pour la défendre. M. Poincaré pouvait monter au pouvoir. Il aurait de fiers lutteurs pour la Revanche. Avec des Français comme ceux-là, l'Allemagne n'avait plus qu'à trembler et à rendre l'Alsace-Lorraine.

André COLOMER.





L'ESPRIT LIBERTAIRE AU XVIe SIÈCLE

Le XVIe siècle abonde en esprits libertaires, venus de tous les points de l'horizon : Artistes, écrivains, savants, explorateurs, philologues, érudits... Jamais il n'y eut plus d'excitateurs de pensées, de créateurs et de réalisateurs de beauté.

***

Le premier grand nom qui nous arrête est celui d'Erasme (1467-1536). Erasme est l'un de ceux qui ont le plus fait à cette époque pour affranchir l'esprit humain et abattre les idoles. C'était ce que nous appelons aujourd'hui un écrivain social (d'ailleurs plus avancé que nos écrivains sociaux), un représentant de la littérature d'idées opposée à la littérature de l'art pour l'art. C'était, je ne dirai pas un libre-penseur — ce mot a été galvaudé depuis, mais un penseur libre, ce qui est bien différent. Erasme n'est pas un virtuose : c'est un professeur d'énergie, un vrai, car, en affirmant sa propre individualité, il aide les autres à s'affirmer eux-mêmes ; il éveille leur esprit libertaire au contact du sien. C'est un animateur dans toute la force du terme. C'est un des « sommets » de l'esprit critique au XVIe siècle. On l'a appelé le « Voltaire latin ». Il brave, en effet, en latin, l'honnêteté des bourgeois au milieu desquels il vit.

L'individualisme d'Erasme ne respecte rien. L'auteur de l'*Eloge de la folie* appelle les princes des « bandits ». Il combat toute tyrannie sans aucun ménagement. « De tous les oiseaux, disait Erasme, l'aigle est le seul qui ait paru aux sages, représenter dignement la royauté : il n'a ni beauté, ni ramage, mais il est carnivore, rapace, pillard, dévastateur, querelleur, solitaire, haï de tous, fléau de tous : il a un immense pouvoir de nuire, et, plus de volonté encore que de pouvoir. »

Erasme n'a pas vieilli, et tels passages de son œuvre pourraient être signés Sébastien Faure ou Kropotkine. Il y aurait bien peu de choses à ajouter à ce qu'a écrit Erasme il y a quatre cents ans. Erasme, c'est le bon sens fait homme. Cet homme raisonne sur toute chose avec une lucidité d'esprit étonnante. Sa curiosité s'exerce dans toutes les directions. Son érudition n'est pas un déballage de vieux papiers comme celle de nos membres de l'Institut : elle est créatrice et vivante. Erasme se mêle à la vie, à toute la vie. De sa tour d'Ivoire, il jette sur ses contemporains un coup d'œil ironique, il leur décoche des traits acérés. Ils portent. Ils démolissent chaque fois quelque chose ou quelqu'un. Ses invectives ne sont pas dispensées en vain. On ne peut qu'aimer Erasme qui a accompli pour son temps une besogne de nettoyage intégral dont les hommes avaient tant besoin, car la propreté n'était guère une vertu moyennageuse. Aimons ce pamphlétaire, précurseur de Chamfort et de Rivarol, ce créateur de valeurs, cet hygiéniste moral et physique auprès duquel nos réformateurs ne sont que des pygmées.

Erasme est un des cerveaux les plus puissants, les mieux organisés du XVIe siècle. C'est un penseur, et presque un artiste. C'est un artiste humain. Si l'art proprement dit n'occupe dans son art qu'une place accessoire, le fond des choses l'intéressant plus que la façon de les exprimer, c'est que son art est sa pensée même, fruit de sa révolte et de son lyrisme. Je ne l'appellerai point un saint laïque : gardons-nous des saints laïques ! Mais il a sur toutes choses une foule de vues intéressantes pour lesquelles on décore aujourd'hui mutualistes, prévoyants, médicastres... Erasme est un trésor où il n'y a qu'à puiser à pleines mains, c'est un fleuve de sagesse. Ce fleuve coule de source. Profond et léger tout ensemble, Erasme est non pas un « apôtre », épithète qui ne veut rien dire, et dont nos officiels affublent Renan, mais un éveilleur d'âmes. C'est un camarade et un frère !

Tout correcteur d'imprimerie devrait avoir en vénération Erasme et travailler son portrait sous les yeux. Car, correcteur lui-même, il fut l'un de leurs premiers émancipateurs ! « Erasme fut la goutte d'eau » dit Michelet, qui emporta les digues des eaux amoncelées. Ses adages lui acquirent une juste célébrité, et son influence fut grande. Holbein le peint, couronné de laurier, entraînant le monde à sa suite dans des chemins nouveaux.

Homme d'action, qui agit par ses idées, rien de ce qui est humain n'est étranger à Erasme. Il a réfléchi et émis une opinion *personnelle* sur toutes les questions, pris beaucoup de notes et fait de nombreuses constatations. Erasme pénètre dans la vie pratique, matérielle, dans les moindres détails de la vie domestique, scrute les plus humbles aspects de notre existence quotidienne, et, chemin faisant, sème ses écrits de réflexions profondes. Il donne des conseils d'hygiène et critique le système d'impôts. Ce publiciste ne se croit pas déshonoré parce qu'il s'occupe de l' « allaitement maternel ». Mieux que M. Brieux, il résoud la délicate question des « remplaçantes ». C'est même l'un des ancêtres du féminisme, dont il désapprouverait, sans nul doute, certaines tendances.

L'individualisme d'Erasme — bien loin d'être une caricature d'individualisme — ne tente de détruire qu'afin d'édifier sur des bases meilleures une société nouvelle. Mais il ne se fait pas d'illusions là-dessus : il sait ce que valent les hommes, et combien la chair est faible. Il sait qu'il y a, parmi eux, des renégats, des jaunes et des dissidents. Il n'a qu'un espoir limité en la sagesse humaine. L'humanisme d'Erasme s'accorde avec son individualisme, ou plutôt il est la résultante de son individualisme qui n'accepte que ce que la raison lui démontre — bien avant Descartes — comme étant juste et vrai. Ce qu'on appelle improprement d'ailleurs, « l'esprit moderne » est dans Erasme. Ce n'est pas un non sens que de le reconnaître. Ce grand homme mérite d'être considéré comme un initiateur. Son influence a été bienfaisante à un certain moment, et, de nos jours, il serait bon de le relire. Bayle, cet autre publiciste, égaré dans le siècle de Louis-le-Grand lui consacrera un article dans son *Dictionnaire*. Montesquieu se souviendra de lui, et sa sensibilité, aussi riche que sa pensée, annonce celle de Rousseau. Pour son indépendance et sa sincérité, Erasme a droit au titre de bienfaiteur de l'humanité, usurpé par tant d'autres.

***

Ce qu'a fait Erasme, un curé, de son côté, l'a accompli selon ses ressources, celles de son génie qui sont immenses. Rabelais (1495-1553) n'a pas chômé non plus. Rabelais est autre chose qu'un ventre, ainsi qu'a tenté de le démontrer Victor-Hugo dans un chapitre de son *William Shakespeare* consacré aux Génies.

Rabelais est un « ventre » mais ce ventre est fécond, car ce n'est point un « ventre doré ». Il accouche de vérités bonnes à dire et à répandre.

Voilà encore un surhomme ! La sagesse de Rabelais est un des aspects les plus vivants, les plus marquants de l'esprit critique. Il prend la parole pour ceux qui ne parlent pas, et il pense pour tous. Rabelais est une synthèse des courants les plus divers, des forces contraires qu'il fait converger dans le sens de la vérité humaine. Rabelais, c'est toute la science et tout l'art de son temps, c'est l'homme intégral, l'homme complet, esprit et ventre, l'homme sentant, pensant et agissant. Il est de ceux que plus tard Emerson et Carlyle appelleront des *representative men*, des « héros ».

Le rire de Rabelais est créateur : c'est le rire de la critique, — rire qui n'a rien de pédant (*La Gaya scienza* de Nietzsche), s'attaquant à tous les préjugés, à toutes les institutions mort-nées, sapant les bases d'un monde pourri, — rire délivré de toutes lisières et connaissant l'ivresse de se développer en toute liberté, raillant tout, s'amusant de tout, bêchant choses et gens, mais aussi retrouvant, au fond de toute chose, la vérité essentielle qu'elle contient. Rabelais n'est point grossier, quoi qu'en pensent nos faiseurs de manuels. Il est ailé et sacré, comme le poète platonicien. Il faut être grossier soi-même pour trouver de la grossièreté dans *Pantagruel*, grossièreté qui, si elle existe, est plus spirituelle que celle de nos petits précieux pour prix Goncourt ou *Vie Heureuse !*

Le rire profond de Rabelais, rire spirituel qui ne consiste pas seulement à entr'ouvrir une mâchoire, s'étend à tous et toutes. Lire Rabelais, c'est guérir de l'entérite. C'est chasser toute mélancolie : c'est vivre, au sens total du mot, physiquement et intellectuellement, chose qu'on ne nous permet pas, c'est s'évader de la plate réalité, dans le rêve le plus éthéré ! La critique de Rabelais, s'exerçant sur la vie entière, comme celle d'Erasme, applique à toute chose la méthode expérimentale — celle d'Aristote, de Léonard de Vinci et de Bacon. Il part des faits pour aboutir à des idées. Critique supérieure, humanisme (non pas humanitarisme, ne confondons pas), amour de la justice (pas celle des tribunaux), et de la vraie science, et de la vraie liberté, et de la vraie égalité, horreur du faux, du mensonge et du laid, tel est notre héros qui n'a rien de national.

Rabelais est un Européen, un grand Européen dans le genre de Gœthe, Nietzsche et Romain Rolland. Voilà sa gloire. Rabelais a été l'ennemi de la guerre : ni Voltaire, ni Pascal n'ont combattu avec autant de bonnes raisons la stupidite et l'idiotie de la guerre. Rabelais prononce le mot *an-archie* (il figure en toutes lettres dans son œuvre). Il proclame que tout individu doit être libre de sa personne, et il inscrit, au fronton de l'Abbaye de Thélème ce que nul d'entre nous ne peut réaliser en régime capitaliste : *Fais ce que tu voudras.*

Grandgousier, attaqué à l'improviste, après avoir repoussé l'envahisseur, profite de sa victoire pour faire la guerre à la guerre en restituant son butin, et en adressant à l'ennemi des paroles de paix et de concorde, tout un admirable discours, plein d'idées, de vérités, que feraient bien de méditer nos catholiques bien pensants : « Le temps n'est plus d'ainsi conquêter les royaumes avec dommage de son prochain frère chrétien. Cette imitation des anciens Hercules, Alexandres, Annibals, Scipions, Césars et autres tels, est contraire à la profession de l'Evangile par lequel nous est commandé de garder, sauver, régir et administrer chacun ses pays et terres et non hostilement envahir les autres. Et ce que les Sarrazins et Barbares jadis appelaient prouesses, maintenant nous appelons briganderies et méchancetés. »

Rabelais n'appartient à aucune école, ne se classe dans aucune catégorie. Il est seul de son espèce.

Rabelais, c'est la liberté de penser, s'affirmant malgré les entraves, à cause même des entraves, c'est la critique appliquée impitoyablement à la sottise, au fanatisme et au sectarisme, c'est un aspect nouveau, et combien magnifique, de l'individualisme humaniste ou de l'humanisme individualiste réalisé à une époque où l'on était plus avancé qu'aujourd'hui.

Rabelais, c'est l'esprit libertaire opposé à l'esprit autoritaire, dans la pensée et dans l'action. Rabelais est un sur-libertaire, un ancêtre de Stirner et de Thoreau, qui affirme pour l'individu le droit d'être soi-même, étant la mesure de toute chose, comme le proclamaient les Grecs, et ne connaissant d'autre contrainte que celle qu'il exerce sur lui-même, d'autre autorité et d'autres lois que les siennes propres, s'abstenant d'agir en laideur, se développant de plus en plus dans le sens de l'harmonie universelle. Il proclame le droit pour chacun de nous *de vivre à sa guise*, sans statuts, sans règlement, sans flics, selon sa fantaisie et son caprice.

Pédagogue (pas au sens habituel), éducateur, philologue, philosophe, critique, esthéticien, et Poète — (parfaitement, avec une majuscule), il est l'esprit un et multiple, médecin, physiologiste, savant, archéologue, historien, et curé par-dessus le marché — mais quel curé ! — il est tout cela. Un-tout. C'est l'homme protée. C'est le panthéisme incarné. Panthéiste, cynique et même mystique (il y aurait une thèse à faire sur le mysticisme de Rabelais), mais d'un mysticisme un peu spécial, j'en conviens, Rabelais est un monde. Il est à la fois le passé, le présent et l'avenir. Rabelais, c'est plus que saint Thomas une « somme ». des idées de son temps, c'est la Philosophie même, dépouillée de ses nuages, la philosophie vivante. La vérité de Rabelais, c'est « notre » vérité. Il ne nous l'impose pas, il nous laisse libre de la rejeter ou de l'adopter. Rabelais c'est l'aboutissement de toute une civilisation, et l'aurore d'une nouvelle civilisation (qui n'existe pas encore). Rabelais, répétons-le, n'est pas qu'un ventre, il ne se borne pas à « barytonner » comme dans le *Pantagruel* d'Erik Satie, c'est aussi un cerveau, et un cerveau rudement bien équilibré. J'en souhaite de semblables à nos contemporains. C'est un esprit d'une envergure peu commune, aigle planant sur les hauteurs et ne dédaignant pas de faire la besogne des humbles corbeaux. Rabelais est une Encyclopédie. C'est le Larousse du XVIe siècle, un Larousse épuré de toutes ses niaiseries, de tout son homaisisme et de son primarisme.

***

Jean Bodin (1530-1596). Encore un qu'il suffisait d'écouter un peu pour ne pas nous laisser mener par le bout du nez. Ce Jean Bodin est un curieux homme. A côté d'Erasme et de Rabelais il fait bonne figure. Il a écrit une *République* ni bourgeoise, ni soviétique (non encore réalisée, un mythe comme celle de Platon), et divers *Paradoxes.* Il proclame qu'il n'y a pas une seule vertu dans la médiocrité. Est-il possible d'ignorer cet autre précurseur, cet autre animateur, excitateur d'idées ? Dans ses six livres de *La République* (1577), qui est idéale à côté de la nôtre (la République était belle non sous l'Empire, mais du temps de Bodin), il se révèle un homme d'observation et d'expérimentation. Il base une philosophie de l'histoire sur la méthode des faits. Esprit libéral (rien de notre libéralisme) malgré certaine sécheresse d'âme, qui tient sans doute à sa qualité de... magistrat (car c'est un magistrat comme on n'en fait plus, une sorte de président Magnaud ou de Serré de Rivière), cet historien nous offre une ébauche de la théorie du milieu qui jusqu'à l'esthétique Tainienne fera autorité. Dans sa théorie des climats, qui jouera un si grand rôle chez Herder et dans « l'Esprit des lois », du baron

de Montesquieu, il déclare qu'ainsi « que la prudence du bien et du mal est plus grande aux peuples mitoyens — ce sont ceux des régions tempérées — et la science du vrai et du faux aux peuples du Midi, ainsi l'art qui gît ès ouvrages de main est plus grand aux peuples de Septentrion qu'aux autres... Les peuples du Midi sont ordonnés pour la recherche des sciences les plus occultes, ceux du Septentrion au labeur et aux arts mécaniques, et les peuples du milieu peuvent négocier, trafiquer, juger, haranguer, commander, établir les Républiques... » D'après Bodin, la nourriture, les airs, les eaux et les lieux modifient le caractère des races humaines. Si un peuple vient à être transplanté d'un milieu dans un autre, il y a des chances pour qu'il soit modifié dans ses mœurs. Cette méthode concrète, étayée de faits, d'exemples et de preuves, c'est déjà la méthode scientifique de la critique historique moderne.

***

Michel de Montaigne (1533-1592) encore un magistrat, mais d'une trempe spéciale. Montaigne, c'est l'Anatole France d'une époque fertile en évènements. Le scepticisme de Montaigne est constructeur et producteur. Son doute est créateur. Montaigne réalise ce miracle d'être tout ensemble un sceptique et un croyant. S'il ne possède pas la foi en des dogmes périmés, foi des faibles d'esprit, dépourvus d'esprit critique, il possède la foi dans la sagesse, qui rend la vie humaine supportable. Les petits sceptiques ne créent rien ; les grands sceptiques créent. Le scepticisme de Montaigne nous fait aimer la vie : il ne nous détourne que de sa déformation, de sa falsification. Ce païen possède cette charité dont bien peu de chrétiens sont capables. Son égoïsme n'est point celui des brutes. C'est un individualisme intelligent et éclairé : « Je suis moi-même la matière de mon livre », dit-il dès la première page des « Essais ». C'est pourquoi ce livre est si humain. Il se confond avec son « moi », il est son moi prolongé, rejoignant l'humanité. Le moi de Montaigne n'est pas celui des êtres vulgaires : c'est pourquoi, loin de nous tyranniser, de nous amoindrir, il nous augmente et nous enrichit.

On a dit beaucoup de sottises sur Montaigne : c'est devenu une habitude, dans un certain monde, de faire dire aux grands individualistes ce qu'ils n'ont jamais dit, et de les rapetisser à la mesure de l'impuissance. Qu'importe ! Montaigne ne sera jamais des leurs, pas plus que tant d'autres qu'ils ont accaparés. Même issu des rangs de la bourgeoisie, on peut ne pas en être. Tout homme de génie qui pense librement n'appartient qu'à lui-même : seul, le parti de la liberté a le droit de le revendiquer. Un homme qui, comme Montaigne, se met tout entier dans ses écrits, agit plus profondément sur les destinées de l'humanité que tant de faux artistes qui prétendent aller au peuple, et ne servent que leurs petits intérêts.

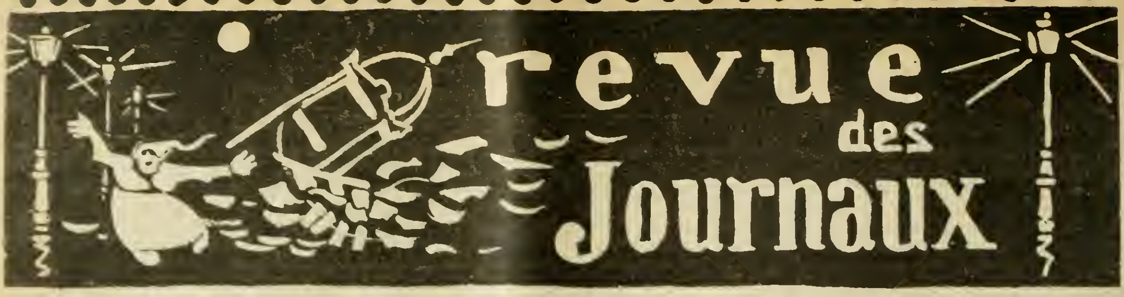
Montaigne nous enseigne le respect de l'opinion d'autrui, de la liberté de penser — il nous prêche, sans nous prêcher — la tolérance, cette vertu ni chrétienne ni laïque, mais humaine, par laquelle sans accepter, les yeux fermés, tout ce que le milieu essaie de nous inculquer, nous consentons à écouter nos adversaires : Montaigne nous enseigne la compréhension, qui est l'âme de la critique.

Pour Montaigne, il n'y a pas de vérité absolue. Il n'affirme rien d'un ton tranchant et autoritaire. Il n'y a que des « vérités » dont l'ensemble constitue la vérité humaine.

Celui qui disait : « Mon métier et mon art, c'est de vivre », esprit anti-dogmatique, ne nous fait que du bien par l'exemple qu'il nous donne. Etre soi-même, voilà la leçon que tout génie renferme dans son œuvre. Le scepticisme et l'épicurisme de Montaigne sont nos « sauveurs », comme la morale indépendante de son disciple Charron. Montaigne, que tout homme intelligent ne se lassera jamais de relire, et dont nous possédons enfin une édition définitive, Montaigne, homme d'hier et d'aujourd'hui, de toujours, synthèse de l'érudition et de la science de son temps, l'un des hommes les plus représentatifs dans le domaine de la création littéraire, est un guide qu'on peut suivre, sans crainte de s'égarer, pour mieux se séparer de lui, une fois qu'il nous a appris à être nous-mêmes. Son esprit critique, expression d'un individualisme qui se différencie des autres « moi », non pour se singulariser parmi eux, mais afin de retrouver ce qu'il a de commun avec eux — tout en les dépassant — repose sur l'expérience et l'observation. Montaigne applique sa critique aux autres autant qu'à lui-même, et c'est ce qui fait sa supériorité. Les « Essais » sont un livre de critique dans le sens le plus vrai du mot : Descartes ne fera que marcher sur les traces de Montaigne, quand, rejetant l'autorité et la tradition, il substituera à celle-ci l'autorité de la seule raison. Montaigne est un moment de l'affranchissement de l'esprit humain.

Gérard DE LACAZE-DUTHIERS.

Extrait inédit d'un livre à paraître : *Histoire de l'esprit critique en France au Moyen-Age et pendant la Renaissance.*



Repopulez.

Faites des gosses, chante, mais combien faux, le chœur des bourgeois effrayés de la crise des naissances et de la pénurie de conscrits qui pourrait en résulter. Après avoir constaté, dans *le Journal* que « les pauvres gens dans leurs galetas font plus d'enfants que les bourgeois riches ou aisés dans leurs beaux appartements » ce qui prouve qu'ils ont encore besoin pour la plupart d'une sérieuse éducation, Clément Vautel ajoute :

Nous avons peur de l'avenir pour nous-mêmes et pour ceux que nous pourrions créer. Nous sommes devenus d'une prudence extrême devant les risques de la vie et comme on ne nous a pas enseigné la confiance, comme on nous a affirmé, au contraire, que rien ne compte que le présent, nous haussons les épaules en entendant ces vers auxquels il faut cependant croire pour faire des enfants autrement que par hasard :

Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

— Aux petits des oiseaux, disons-nous, c'est possible, mais aux nôtres ?

Aux nôtres, quand ils arrivent à leur vingtième année, un beau fusil avec des balles, pour tirer sur leurs frères de misère, ou un trou dans la terre bouleversée des charniers patriotiques pour y pourrir au nom du droit et de la civilisation.

Et l'on comprend que devant cette perspective, et comme aux élections, l'abstention soit de rigueur.

Bourriques supplémentaires.

Sous ce titre, Victor Méric a écrit dans l'*Egalité*, sur les méthodes d'Action française, un article mordant :

Le dernier interrogatoire de Germaine Berton nous permet, en effet, de discerner les procédés des champions de la Fleur de Lys. Déjà, l'attention avait été attirée par une note de la feuille à douairières proclamant que Marius Plateau jouait à l'*Action Française* « un rôle important, mais discret ». Et nous apprenons, maintenant, que le même Marius Plateau était le chef du service des renseignements de l'équipe royaliste. Il collectionnait les fiches, commandait à une troupe de mouchards, constituait des dossiers. Comme Germaine Berton venait de prononcer un nom, il fit apporter le dossier concernant la personnalité désignée. Et il avouait, cyniquement, entretenir des indicateurs et des informateurs dans les milieux révolutionnaires.

Eh bien ! ces méthodes de basse police qui n'étaient, jusqu'ici, que l'incident, ont abouti à une vaste et forte organisation. Les royalistes, abandonnant toute prudence et toute pudeur, ne daignent plus dissimuler. Nous avons, en face de nous, tout un lot de bourriques supplémentaires.

La conclusion s'impose. D'abord, nos amis sont prévenus. Les camelots du Roy se vantent d'entretenir chez nous des agents, des mouchards, des provocateurs. Méfions-nous. N'accueillons pas, sans précautions, des gens dont nous ne savons rien, dont nous ignorons la profession, les moyens d'existence, le passé. Ouvrons l'œil, et le bon.

Ouvrons l'œil, évidemment, mais surtout fermons la bouche, refrènons nos dispositions naturelles au bavardage et les bourriques de Daudet et les autres en seront bien marries.

Le Roman continue.

En attendant l'érection de la statue du « Decius Français » chef des bourriques royalistes dont « la mort ne précéda que de sept semaines » celle d'un chef de gare en territoire occupé (comment nier maintenant que la main de l'Allemagne n'ait trempé dans le meurtre du regretté Plateau ?) statue qui nous le représentera vraisemblablement matraque en mains et chevauchant un de ces braves (aussi brave que lui) quadrupèdes à longues oreilles, le brelan de louftingues qui dirige la France et l'*Action Française* continue avec le plus grand sérieux à se foutre du monde.

Le procureur du roy se substitue au juge d'instruction et sort sur Harmant, Téry, le Grenier de Gringoire, « la Bernain », Caillaux et Malvy, naturellement, les plus extravagantes calembredaines. Le meurtre de Plateau est devenu un crime policier.

Que la police dans la personne de ses principaux fonctionnaires soit mise sur la sellette, cela ne serait pas pour nous déplaire, mais devons-nous laisser écrire comme le fait Maurras, des phrases comme celle-ci : « Ces policiers qui manœuvraient leurs anarchistes étaient manœuvrés par Berlin. »

Que Guichard Xavier, le glorieux vainqueur de Nogent-sur-Marne, que les autres flics soient

manœuvrés par Berlin, cela on s'en fout, mais je crois que c'est aller un peu fort que de prétendre qu'Harmant, que Germaine Berton, que les anarchistes sont leurs instruments. Il faudra sans doute *trouver autre chose*.

En Dictature rouge.

Le camarade Chazoff qui a été dernièrement en Russie ne s'est pas contenté comme d'autres délégués de visiter les palais des anciens tsars et d'écraser ses fesses prolétariennes sur les divans où s'étaient promenés tant d'augustes derrières; il a voulu, quelle imprudence, se rendre compte et ce qu'il a vu ne l'a guère enthousiasmé. Il a publié dans le *Journal du Peuple* une partie de ses impressions :

> Et j'en suis à me demander aujourd'hui si tous ces camarades, qui, comme certains d'entre nous, avaient la possibilité de se rendre compte de la situation du prolétariat russe, sont des fanatiques ou des crétins.
>
> Quant à moi, je crois avoir rapporté de Moscou non pas des impressions; mais des faits.
>
> Il est faux, n'est-ce pas ? que le peuple russe crève de faim et que les magasins regorgent de vivres ; il n'est pas vrai que le pain coûte un million 200.000 roubles la livre, que certaines femmes gagnent 30 millions de roubles par mois et que le salaire moyen soit de 150 à 250 millions de roubles ? C'est un mensonge de dire qu'il y a dans chaque métier dix-sept catégories de salaires, allant de 100 millions à un milliard de roubles par mois, mais qu'il y a 45 % de chômeurs, que, dans les rues, une armée de mendiants s'accroche à vos pas, mais que les cafés de nuit sont pleins de mercantis et d'officiers RUSSES qui paient 35 millions de roubles une demi-bouteille de vin, c'est-à-dire le salaire d'une semaine de prolétaire ?

Misère, prostitution, luxe qui s'étale insultant, le tableau est complet. Au point de vue politique, c'est « le bagne pour ceux qui ne veulent pas se courber ».

Et Chazoff conclut très justement :

> Il faudra bien, tout de même, en finir un jour avec cette illusion de prétendre le gouvernement des Soviets un gouvernement prolétarien et de nous donner la Russie en exemple ! Il ne faut pas détourner le prolétariat de son but et, consciemment ou inconsciemment, le faire servir une cause qui n'est pas la sienne. On nous reproche de critiquer le gouvernement russe. Que d'autres ne le défendent pas au nom de la Révolution, et nous le laisserons pour ce qu'il est : un gouvernement au service de la bourgeoisie.

Qui a publié ça?

Le journal officiel en France du Gouvernement russe n'est pas satisfait des attaques ou des simples constatations sur la douceur de vivre au pays où la Révolution est faite !... Et il exhale sa mauvaise humeur en détachant une phrase d'un article et en la soumettant au jugement de ses lecteurs. Et c'est ainsi que la *Victoire* succède au *Libertaire*, le *Peuple* à *l'Intransigeant* ou au *Ratelier*, ou à *l'Action Française*, etc...

Ayant ainsi reproduit un passage de l'article de Chazoff, *l'Humanité* écrivait le lendemain :

> La petite ordure que nous avons reproduite hier a été prise dans la poubelle qui a nom *Journal du Peuple*.
>
> Hier, elle était également reprise par le *Peuple* qui, lui, en faisait des gorges chaudes.
>
> C'est là quelque chose qui devrait bien faire réfléchir les sincères anti-bolchevistes « de gauche » anarchistes et syndicalistes « purs ».
>
> Ont-ils remarqué comme leurs arguments étaient semblables à ceux des anti-bolchevistes « de droite » ? Ne comprendront-ils pas la leçon qui se dégage du rapprochement que nous avons fait et qui est bien attristant ?

Il aurait été mieux de prouver, que la « petite ordure » en était une réellement. Quant à la leçon, l'exemple de la révolution russe et de son étouffement par un parti politique, nous en donne une, et une bonne !...

Dans la Ruhr.

L'entreprise poincariste continue. L'occupation s'est étendue. Il y a eu du sang versé, la folie nationaliste est à son paroxysme dans les journaux du Bloc National et même dans certains autres qui désapprouvent tout en approuvant, cherchant à contenter leurs lecteurs et aussi le gouvernement qui les soudoie.

Il y en a même qui se félicitent de la tournure des évènements, ce qui prouve qu'il faut savoir en politique ou se contenter de peu ou bourrer les crânes et faire croire que tout va bien quand c'est tout le contraire ; tel J. Bainville dans *La Liberté*.

> L'expérience tourne aussi bien que possible. Plus tard, l'histoire la retiendra comme une des choses étonnantes qu'auront faites des Français de la race de ceux pour qui l'impossible n'existe pas.

Pour Paul Faure, dans le *Populaire*, l'entreprise de la Rhur est « une sottise et un crime ».

Le Petit Bleu et Hervé, naturellement, trouvent que les méthodes employées ne sont pas assez énergiques. *L'Humanité* se fait poursuivre dans la personne de son gérant, pour injures à l'armée et propagande anarchiste !... Maginot s'amuse !...

Ceux qui s'amusent moins sont les soldats de la classe 21 qui, maintenus, partent dans la Ruhr. « Qu'ils se consolent, écrit Hervé, en pensant que leurs aînés ont tiré cinq ans ». Mais ni lui, ni Barrès, ni Daudet n'ont pas encore demandé à s'engager. C'est toujours avec la peau des autres qu'ils se battent et les victimes s'obstinent à ne pas vouloir comprendre.

Les Élections.

S'il y avait des degrés dans la bêtise et la malfaisance du parlementarisme, on pourrait dire que la Chambre des députés qui va bientôt

mourir, pour être remplacée, hélas !... était composée de la plus belle collection de nouilles et de crapules que l'on puisse imaginer. De Léon Daudet à Loucheur, de Mandel à l'altesse Murat, c'est un vrai jeu de massacre : ce fut pourtant, écrit l'*Action Française*, « une des meilleures qu'ait connues le régime ».

Et naturellement, ces simples imbéciles ne voient pas sans appréhension arriver le terme de leur mandat.

« L'indifférence royale de l'électeur » comme dit le ministre Maunoury, n'est pas non plus pour les rassurer. Aussi, discutent-ils à en perdre le souffle sur la meilleure façon de se servir de la R. P. De celà, dit, mais en d'autres termes, *l'Avenir*, le populo s'en fout ; la question ne l'intéresse pas.

Et il est probable qu'il s'en désintéressera de plus en plus.

Les anarchistes se chargent aux prochaines élections de montrer le rôle qui est joué par tous les pantins du parlementarisme et s'efforceront de faire des moutons des loups, des esclaves des révoltés.

Contre l'Autorité.

Sous ce titre : « Contre toute autorité », Han Ryner a écrit un remarquable article dont j'extrais ce passage.

Ce que je condamne dans la propriété, c'est son âme d'autorité et de violence ; c'est d'écraser, sous un esclavage masqué, le non-propriétaire. Vais-je donc approuver la tyrannie directe et l'esclavage qui ne se cache point ? Les gouvernants russes imposent directement le travail pendant plus d'heures que n'en exigeait le propriétaire. Ils me sont plus pesants et je me console mal à admirer la beauté de leurs intentions réelles ou proclamées. Peut-être ils furent sincères. L'exercice de l'autorité les a déjà gâtés et ils usent de l'ouvrier, ces esclavagistes, comme d'une propriété.

Est-ce faute individuelle, crime de circonstances particulières, fatalité d'une fois ? Hélas ! non. L'autorité ne peut se détruire elle-même et devenir libération. Quand elle brise mes vieux fers, c'est qu'elle m'a chargé déjà de chaînes plus solides. Dans la fameuse guerre de Sécession, Tolstoï remarque que les Etats du Nord supprimaient l'esclavage classique parce qu'ils avaient déjà forgé, plus productif, l'esclavage économique. Les Etats du Sud, en retard dans cette évolution, ne voulaient pas renoncer encore à la vieille forme d'exploitation. Les lois, l'autorité, la force, ne combattent jamais, malgré les apparences, que pour le maintien de la force, de l'autorité, des lois, pour l'envahissement des lois, de la force de l'autorité. Combattre pour le choix des tyrans, c'est combattre pour la tyrannie.

Après une condamnation de toute violence à laquelle je ne puis souscrire, car notre violence à nous, anarchistes, est purement défensive, réactive des violences oppressives, nécessaire, Han Ryner conclut sagement :

Ne nous livrons pas à l'autorité dès qu'elle a l'audace de se proclamer libératrice. Sachons voir ce qui ricane sous le masque de promesse. Ce n'est pas la première fois qu'un mensonge de liberté entraîne les hommes vers de pires servitudes.

Sortie qui n'est pas pour faire plaisir aux aspirants dictateurs du prolétariat.

Pierre MUALDÈS.



revue des revues

Une aubaine ce mois-ci : le numéro spécial des CAHIERS D'AUJOURD'HUI consacré à *Léon Werth* (en vente chez Crès, 21, rue Hautefeuille, Paris-6e). J'imagine que tous les lecteurs de *Clavel*, d'*Yvonne et Pijallet*, des *Amants invisibles*, des *Voyageurs avec ma pipe*, de *Dix-neuf ans*, j'imagine que tous ceux-là voudront posséder ce superbe cahier.

D'abord, malgré son prix modique (cinq francs) c'est un chef-d'œuvre typographique : tiré sur beau papier, avec des caractères de choix, deux portraits hors-texte, par l'Imprimerie Ste Catherine de Bruges, laquelle est depuis longtemps renommée pour son travail soigné.

Et surtout le contenu est digne du contenant. Lucie Cousturier craint au début de ses propres lignes la monotonie de ces articles consacrés à un même écrivain : « *Célébrer Werth en groupe*, dit-elle, *cela ne formera pas un concert mais un unisson, un cri* ». Non pourtant. Chacun des articles intéresse le lecteur. Evidemment, ils ont des points communs. Ainsi voyez comme cette phrase de René Arcos se rapproche de celles de Romain Rolland que je citerai plus loin : *Livre amer*, dit Arcos, *mais qui ne trompe pas. Livre le plus pessimiste qui soit, et qui pourtant nous apporte un espoir à l'insu sans doute de Léon Werth. Alors que toute conscience humaine semblait abolie, il y avait quelque part un Clavel, un soldat de deuxième classe, qui n'était pas dupe et continuait à voir clair. Nous savons aujourd'hui qu'il y en avait même plusieurs. Aussi désabusés, aussi écrasés qu'ils étaient, ils portaient en eux l'espoir du monde.* »

Mais à côté de cela quelle diversité ! Quel ensemble d'anecdotes narrées par les meilleurs copains de Werth, et qui nous le dépeignent bien comme nous l'imaginions d'après ses livres. Il faut lire les articles de Lucie Cousturier, de Valéry Larbaud, de Poncetton, de Gignoux, de Béraud, de Salmon, de Mermillion et de Georges Besson.

Puis Arcos fait aimer en lui l'auteur de *Clavel* qui restera, comme dit Séverine, « *un maître livre* ». Elle ajoute : « *La censure ne s'y est pas trompée qui a retardé tant qu'elle a pu la parution de ce bouquin vengeur. Mais son calcul (comme tout ce qui peut émaner d'elle !) a été imbécile. Barbusse, Duhamel, en nous bouleversant d'émotion, avaient, en quelque sorte épuisé notre sensibilité, frayé la voie à des réflexions plus sarcastiques et plus âpres. C'est ce complément qu'a apporté Werth, tout ce que l'ironie, douloureuse et méconnue du vulgaire, recèle de tonique et de vivifiant.*

Luc Durtain et Henri Duvernois mettent en relief, la *vérité*, la *sincérité* de l'œuvre de Werth (son caractère essentiel). Jean Royère, Marcel Ray, André Salmon le montrent critique pictural fort avisé. Et Vildrac insiste fort heureusement sur le *poète*, ou mieux, car Werth n'aime guère ce mot trop galvaudé, sur l'*homme*.

J'ai gardé pour la fin l'opinion de Romain Rolland que je veux reproduire in-extenso :

« *Léon Wetrh est un grand artiste et un homme libre. Il m'est donc deux fois cher.*

J'aime à voir en ce fier écrivain l'héritier de Mirbeau. Il en a l'ironie vengeresse, le mépris puissant, la saine misanthropie et cette flamme de l'art dont la splendeur illumine le néant.

Mais sa voix n'a point les sonorités de trompette jubilante, dont Mirbeau sonnait la chute des vieilles murailles fétides d'une société pourrie. Mirbeau croyait aux hommes malgré tout. Mirbeau croyait à la victoire. Et dans le tonnerre de ses invectives, j'entends souvent rouler le rire triomphant. Mirbeau vivait encore au temps des grandes illusions. — Werth n'en a gardé aucune.

J'en conserve quelques-unes. Je crois encore à des hommes. Il en existe.

Celui-là même qui, dépouillé de toutes les illusions, soutenu par la seule vigueur de son

ardente vie, chemine au bord de l'abîme, avec une joie intrépide qui dédaigne l'espoir, — celui-là est un homme.

Celui-là est Léon Werth. »

***

Le mouvement socialiste-chrétien n'eut jamais dans les pays latins l'importance qu'il a toujours eu dans les pays du Nord. Je crois d'ailleurs qu'il ne l'aura jamais. Dans nos pays, la foi religieuse s'accompagne plus volontiers de sectarisme outrancier et d'étroitesse d'esprit que de large humanité.

Par ailleurs, ce mouvement a faibli devant la boucherie de 1914 tout comme le socialisme marxiste. Je me souviens d'avoir lu dans l'*Espoir du Monde* de Paul Passy, durant la guerre, quelques respectables âneries.

C'est en réaction contre ce patriotisme-chrétien (!?) que d'autres chrétiens, restés antimilitaristes, firent reparaître en 1918 les *Voies Nouvelles*. Je me rappelle fort bien y avoir lu de très intéressants articles.

Mais ces essais dispersés n'avaient qu'une influence fort minime. Aussi les *Voies Nouvelles* viennent-elles de refusionner avec l'*Espoir du Monde*, de Paul Passy, en s'adjoignant les *Feuilles belges*, organe des socialistes chrétiens de Belgique. Cet organe global s'appellera LE SOCIALISTE CHRÉTIEN. Mais, comme je l'ai dit plus haut, je doute que ce mouvement ait jamais un vif succès dans nos pays.

***

Dans le THYRSE (164, avenue Montjoie, Uccle-Bruxelles) Renée Dunan traite le problème de la morale et de la pornographie en littérature. Elle conclut très justement : « *N'est vicieux que le livre mis aux mains du vicieux. Le vice est antérieur à la littérature.* »

Mais à propos de la *Garçonne* de Paul Margueritte, elle remarque que « *quelques sots et des ignorants, accompagnés de pêcheurs en eau trouble, ont pu faire en sorte que ce livre soit quasi-interdit, que nombre de libraires refusent de le vendre...* » Il y a bien là quelque exagération. Je crois au contraire que tout le battage fait autour de la *Garçonne* a rapporté pour le moins quelques supplémentaires billets de mille à l'auteur prévoyant. Et surtout, je ne connais guère de libraires qui refusent de le vendre, ouvertement, sauf peut-être quelques boites saint-sulpicières. Mais dans les librairies de toutes les gares, une bande verte obsédante annonce le chiffre du dernier tirage. Et le moindre marchand de journaux du moindre patelin possède quelque exemplaire mis en vitrine entre le *Denain-Journal* et l'*Humour*. Quant aux « *amateurs* » qui n'ont même pas un marchand de journaux, ne vous faites pas de bile pour eux. Ils trouveront bien le moyen d'acheter le volume : je suis tranquille à ce sujet depuis qu'un mien collègue me vanta ses visites mensuelles aux bocards du chef-lieu d'arrondissement.

Et Monsieur Victor Margueritte peut se frotter les mains : le commerce va bien !

***

LE VERBE (46, rue de Richelieu, Paris) publie dans son dernier numéro des vers, beaucoup de vers. Du moins appelle-t-on ainsi dans le monde littéraire des lignes se terminant par des sons identiques. Voici un échantillon de ces... vers :

En tranchée, il est des moments
Où notre cœur, dans sa misère,
Nous décerne secrètement
D'idéales croix de guérres.....

L'auteur est M. Jean-Charles Reynaud. Espérons qu'à la prochaine dernière guerre, il décrochera une croix de grerre, pour de vrai, et qui sait, peut-être le poste envié de *Poilu inconnu !*

***

PARIS-REVUE (3, rue Rossini, Paris) informe ses collaborateurs que « *Les manuscrits doivent porter le numéro d'inscription de l'abonnement.* » Et au moins, de cette manière franche, on est fixé.

Il y a là-dedans des jeunes poétesses qui commencent à désespérer. Ainsi Marguerite Fleury qui se lamente :

Ami, si tu reviens, je serai ton automne.
Car le temps est passé sans que tu sois venu !

(Comment diable fera-t-il bien alors pour *revenir*, s'il n'est pas *venu* ?)

***

Dans le dernier PLAGIAIRE (53, rue Druge, Vienne) Fontanieu proteste, car on l'a, parait-il, appelé « *anarchiste* ». Et il a bougrement raison car voici sa profession de foi :

« *L'autorité ?.... Je la combats lorsqu'elle me nuit ou lorsqu'elle me menace ; je la laisse tranquille lorsqu'elle me tolère ; et je la soutiens lorsqu'elle me protège* ».

Ça n'est pas compliqué.

Ni bien original.

***

M. Henri Dutheil continue la publication de ses souvenirs de guerre dans la MOUETTE (20, rue du Perrey, Le Hâvre) cahier de mars.

Et cette fois il a été tellement fort que la rédaction de la revue n'a pu faire autrement que supprimer quatre lignes de ses élucubrations.

Ce qui reste est déjà assez savoureux : Voici le récit de l'attaque du 9 mai : « *Les boches assommés à coups de crosse, on pilait sur les boches... il y en avait des tas, partout ! ah ! nom de Dieu ! c'était beau ! c'était beau !* (sic. Sans blague, mon vieux Guillemard qui publiez çà dans votre revue : si joli que çà ?) (*Les officiers ennemis, pour avoir quartier, lançaient aux types leurs bijoux, montres, bagues, bourses, tout l'argent qu'ils avaient sur eux en criant : Pardon ! On les tuait et on prenait leurs beaux casques* ».

N'est-ce pas que c'est beau et que l'on se sent fier d'être Français !

M. Dutheil s'est plaint par ailleurs que je lui aie attribué une âme de bureaucrate. Je reconnais mon erreur. J'aurais dû dire : une âme de brute

Il préfère, dit-il encore, un homme d'action comme Mangin à un bavard comme Georges Pioch. Je n'ai jamais eu de vénération insensée pour Pioch. Mais en fait d'*hommes d'action*, je préfère Cottin, Germaine Berton, voire Ravachol ou Bonnot au Mangin-Gueule-de-Boucher qu'adore M. Dutheil. Pourquoi ? Parce que les bougres que je préfère font leur boulot eux-mêmes, pardi !

Et qu'ils n'envoient pas les autres se faire casser la gueule à leur place.

*
* *

J'ai déjà cité ici même LES CAHIERS de la *Ligue des Droits de l'Homme* (10, rue de l'Université, Paris-7e). Organe de documentation surtout, où l'on trouve par exemple quantité de « tuyaux » sur les innombrables crimes des Conseils de guerre (*français*, ô mes bons patriotes).

On y parle aussi des livres reçus et le dernier cahier publie ces lignes... curieuses, au sujet de *Chez les loups* d'André Lorulot :

« *M. Lorulot n'est pas tendre pour les anarchistes dont il peint l'esprit et les actes sous les couleurs les plus fâcheuses. Ce qu'il y a de grave, c'est qu'il les connaît bien. Mais il a soin de mettre à l'abri de ses coups « les idéalistes sincères et les apôtres convaincus » qui sont nombreux, dit-il. Le malheur est que des livres comme celui-là aident le gros public, qui ne demande pas mieux, à confondre les bons et les mauvais dans la même réprobation globale, ce que n'a pas voulu le camarade Lorulot* ».

*
* *

Quelques lignes émues dans les LIBRES PROPOS (rue Emile-Jamais, à Nîmes) sur *Emile Masson*, l'auteur d'*Yves Madec*, de l'*Utopie des Iles Bienheureuses*, du *Livre des Hommes et de leurs Paroles inouïes*, qui vient de mourir.

« *Ce qui, plus que tout, oblige au respect, c'est qu'en lui habita la liberté. Elle fut l'âme de son âme. Libre en sa province, en son métier, en sa famille, en ses amis, en son parti, libre à travers la guerre, libre dans l'action même* ».

Et des extraits de lettres de Masson où nous notons cette remarque :

« *J'avais fondé des espérances sur la* Vie Ouvrière *qui, avant la guerre, m'avait fait des ouvertures. Mais au lieu de s'élargir et de s'approfondir, je crains qu'elle n'aille en se durcissant, en s'effilant en pointe de baïonnette* »...

*
* *

Signalons une revue originale : HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN (3, rue de Richelieu, Paris) anecdotique, historique, littéraire.

Une présentation fort simple : pas de couverture, mais à l'intérieur toutes les ressources de la typographie sont usitées.

Et il y a les articles fort intéressants de Paul Reboux, Grillot de Givry, Albin Michel, Pierre Mac-Orlan, Saint-Sorlin, etc.

Bref, une gazette bi-mensuelle, originale et intéressante.

*
* *

Du dernier cahier des HUMBLES (un franc à la Librairie Sociale) je ne veux détacher que ces vers de mon ami Marcel Millet :

CROIRE

Détails de la vie, — et des visages
où l'on apprend mieux que dans des livres.

Des camarades, et aussi cette jeune femme
qui a souffert et qui garde, de la guerre,
une vivante haine, à transmettre aux petits.

Pas de religions ni d'obtus catéchismes,
mais un grave idéal, et la sincérité,
pas de superstitions, de châtiments, de « crimes »,
mais notre amour et sa lucidité.

Et les paroles sont de bons grains que l'on sème
chaque heure, chaque jour, fidèle à son devoir.
et les actes de nos vrais maîtres
constituent la plus belle histoire du monde

Il n'y a pas de gestes inutiles,
pas de leçons anonnées,
mais notre foi comme un évangile,
mais notre amour et sa simplicité

.. ..

81

. . . .

Notre force est d'avoir nos chères certitudes :
savoir haïr, savoir aimer, et couper, rude,
à de prétendues « contingences ».

La terre est là sur laquelle on se penche,
les fleurs, les fruits, la vie des plantes,
une existence de paysans, oublieuse
des réclames et des arrivismes.
La paix heureuse.

et pour la maintenir, le grand amour des hommes,
non pas un creux pacifisme,
mais au delà de toutes les frontières,
l'appel, la foi, — allons, la crosse en l'air !

Les hommes de demain comprendront.

Et si les temps ne sont pas venus,
du moins notre devoir sur l'humble coin de terre,
notre devoir qui, de sa voix têtue,
redit : les temps viendront ! les temps viendront !

Millet est un des fidèles collaborateurs des *Humbles* : j'espère qu'il le sera bientôt aussi de la *Revue Anarchiste* et que vous aimerez ces poèmes où ne subsiste aucune littérature.

Maurice WULLENS.





Gulaï-Polé

On a beaucoup dit sur le mouvement anarcho-makhnoviste et sur Makhno. Désormais, les compagnons sont bien informés et presque tous sont solidaires de ces paysans anarchistes qui voulaient organiser la commune libre et qui, avec tant de courage, combattirent durant quatre années contre l'Etat surgi des cendres de la Révolution russe.

Dans cet article, je veux présenter à nos camarades le centre de l'insurrection anarcho-makhnoviste : Gulaï-Polé.

Je suis convaincu que tous ceux qui se sont intéressés à ce mouvement liront avec plaisir la petite description du village rebelle que les bolchevistes ironiquement appelèrent « Makhnograd » — c'est-à-dire la ville de Makhno.

Gulaï-Polé se trouve située non loin de la mer Noire, près de la Crimée, dans la province d'Alexandrowski.

Gulaï-Polé est à la fois une petite ville et un gros village. Il serait exagéré de l'appeler ville ; il serait injuste de la désigner seulement sous le nom de village. Le centre de Gulaï-Polé ressemble à une ville, sa périphérie est un village.

Traversée par une petite rivière, Gulaï-Polé, sillonnée de très longues rues, compte environ 25.000 habitants.

Les maisons des paysans y sont grandes, hautes, spacieuses, avec des toits de paille, de petites fenêtres ; elles sont toutes environnées de jardins fruitiers, précédées de vastes cours, entourées de murs bas, construites en grosses briques composées de guano chevalin et de boue. Les maisons sont construites aussi en briques de même matière. On est frappé par l'ordre exemplaire et la propreté qui y règne partout.

J'ai été à Gulaï-Polé pendant l'hiver. La campagne et le village étaient recouverts d'une abondante couche de neige. Dans chaque cour stationnait la fameuse voiture « tatscianki » ; c'était l'indice que chaque maison hospitalisait des insurgés makhnovistes.

Gulaï-Polé ressemble à tous les grands villages ukrainiens qui ont une physionomie analogue à celle des villages de Moldavie et de Bessarabie.

En entrant dans le village, je fus frappé par la vue des tranchées abandonnées qui entouraient Gulaï-Polé. Quand je pénétrai dans le centre, je fus impressionné par l'horreur de la guerre qui a passé sur ces lieux, laissant de profondes traces de son passage. Les meilleures maisons étaient détruites, d'autres en très grand nombre, étaient à moitié démolies. Dans une de celles-ci je trouvai le siège de l'Union professionnelle des Travailleurs de Gulaï-Polé. Les murs montrent de noires fissures et des trous. Partout on y voit les traces des projectiles et du feu.

Si tu vas à Goulaï-Polé, les enfants te conduiront à l'endroit où les Autrichiens brûlèrent la petite maison de bois, dans laquelle naquit Nestor Makhno et où habitait sa pauvre vieille maman, quand les troupes autrichiennes pénétrèrent à Goulaï-Polé.

Ils te montreront aussi d'autres maisons brûlées par les blancs ou par les rouges : les maisons des insurgés anarcho-makhnovistes.

L'église orthodoxe située dans le centre était entourée d'une grande esplanade dont une partie est occupée par le marché.

Quelques hautes cheminées fumantes indiquaient que dans les usines, le travail continuait. Quelques usines étaient complètement en ruines.

Les faubourgs du village étaient pittoresquement ornés de moulins à vent, dont les ailes tournant lentement sous le vent léger, donnaient un air de vie à Gulaï-Polé enseveli sous la neige.

Dans une des rues principales flottait au vent le drapeau noir sur lequel on lisait : « Etat Major de l'Armée des insurgés makhnovistes de l'Ukraine. »

Gulaï-Polé est divisée en 9 ou 10 centuries. Dans les temps antiques, une centurie était composée de cent familles ou maisons, mais aujourd'hui, une centurie représente un quartier

du village. Elle a ses délégués, son école et souvent sa petite église.

Les écoles sont construites en briques rouges; ce sont des édifices bas et larges, entourés de jardins. Tout à côté se trouve une petite et gracieuse maison : celle de l'instituteur qui, durant la révolution, vivait de ses propres produits, semant lui-même et recueillant son blé, cultivant lui-même son jardin.

Il y a, à Gulaï-Polé, deux écoles supérieures dont une de filles. Une troisième est fermée manque de professeurs. Le monument est tombe en ruines.

A Gulaï-Polé il y a un fort pourcentage de Juifs. Je vous parlerai une autrefois de la vie des habitants et du sort des insurgés.

Par les rues de Gulaï-Polé je vis souvent passer, au galop, des cavaliers, des voitures pleines de mitrailleuses, des bataillons entiers d'insurgés et quelquefois l'artillerie makhnoviste qui traversait avec fracas le village pour se rendre en manœuvres dans la steppe.

A première vue, il ne semblait même pas que ce grand bourg à physionomie aussi pacifique fût la forteresse de la liberté, et que là vivait le peuple en armes.

La rumeur stridente des mitrailleuses rompait la quiétude de la vie. C'étaient les mitrailleurs noirs qui s'exerçaient et habituaient de jeunes chevaux au bruit des mitrailleuses.

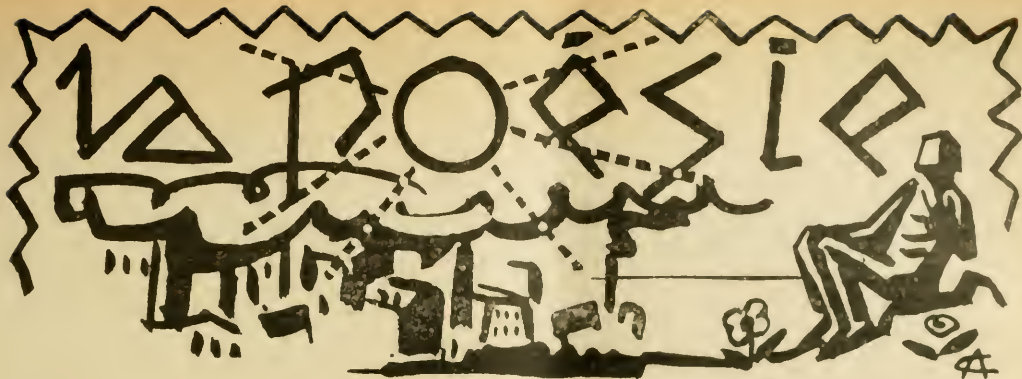
Les enfants jouaient à la guerilla par les rues. Ces gamins n'oublieront pas de sitôt l'esprit libertaire qui animait leurs jeux quand ils s'entraînaient à la lutte contre les « rouges ».

Gulaï-Polé est vaincue — mais non domptée!

Vive Gulaï-Polé.

Casimir Teslar.





A Théo VARLET.

La vague fouette et les bigorneaux se hâtent,
un peu d'écume luit sur la moire des algues.
Petits îlots grenus au flanc du rocher lisse
les chapeaux chinois des arapèdes
se soulèvent précautionneusement.
La crique étroite, avec ses parois où l'on glisse,
se vêt d'ombre et se profile moins nette.
Là haut hérissement des pins valsés de vent;
— langues de mer lèchant les fins galets oblongs,
ballottement d'une planchette-épave,
et la presqu'île en face où le soleil se grave
sur le contour d'un promontoire blanc.

La crique est à moi. J'ai du sel dans les sourcils.
Je sèche mon corps brun de sauvage subtil,
la nage était bonne et, cinglé d'éclaboussures,
je m'ébrouais tantôt sur les pierres pointues
sans le moindre soupçon de littérature
pour entamer ma joie vigoureuse et nue.
Bref triomphe et qui vaut tant de suspectes « gloires »
car rien ne venge mieux, en ces temps convomis
— évasion, mer douce ou terrible — ennemi
au moins pas sur commande! — Les ruées,
la course, l'escalade, ô luttes ignorées!

N'être enfin qu'une belle brute, hors l'histoire!

MARCEL MILLET.



La Chanson des Filles

De l'amour flotte. Il est minuit. Ohé ! la fille !
fais nous jaillir la volupté du blanc trottoir.
La Ville est comme une epousée,
le désir suit son voile d'or.

Va ! trime, la fille,
Et sois gentille !
Tes rêves tu les fleuriras
Avec les roses de tes bras.

Dis donc, Lucy, dis donc, Lucette,
de quels joyaux pareils étincellent vos yeux ?
Vos lèvres sont l'iris d'un même coquillage
dont les valves sont désunies.

Va ! trime, la fiille,
Et sois gentille !
Tes vices tu les nourriras
Avec l'effluve de tes bras.

Hé ! la petite, as-tu soupé ? C'est l'heure grise
où les vins pétillants giclent sur les seins nus.
Défais ta lourde chevelure,
pense à ta mère : il est minuit !

Va ! trime, la fille,
Et sois gentille !
Ta mère tu la nourriras
Avec la sueur de tes bras.

Les blancs, les noirs, les bruns, les jaunes,
les vieux efféminés et les jeunes gâteux
couche-les dans ton lit pêle-mêle et prépare
la revanche des opprimés.

Va ! trime, la fille,
Et sois gentille !
Les riches tu les serviras
Avec les ruses de tes bras.

Pétris du même orgueil et de la même fange,
ils se tueraient pour asservir ta liberté ;
repus, ils s'en iront ensemble :
égalité, fraternité !
Mais ils te laisseront un peu de leur puissance,
un rayon d'astre à son déclin,
car ils auront vidé leurs cerveaux et leurs poches
dans les abimes de ta chair.

Va ! trime, la fille,
Et sois gentille !
Les riches tu les serviras
Avec les ruses de tes bras.

Ils reviennent : c'est la fortune !
Prends les noirs et les blancs, les jaunes et les bruns,
fais-en des morts, et jette leurs cadavres
à l'ossuaire des vaincus.

Va ! trime, la fille,
Et sois gentille !
Les loups tu les étrangleras
Avec le carcan de tes bras.

Le tocsin ! la guerre civile !
Amène au peuple armé ses pires exploiteurs.
Ohé ! patrons et moralistes,
à la lanterne ! A nous de vivre et d'oublier.

Va ! trime, la fille,
Et sois gentille !
Les loups tu les étrangleras
Avec le carcan de tes bras.

Alors, dans les champs d'hécatombe,
tu sèmeras l'universel espoir,
ta lèvre effacera la marque des blessures
au cœur meurtri du bien-aimé.
Alors, tu seras libre et pure, ô Madeleine !
Alors tu ne mentiras plus,
tu feras des heureux qui chanteront la gloire
de ton immortelle beauté.

Va ! va ! trime, la fille,
Et sois gentille !
Pour notre bonheur ici-bas
Ouvre tes bras !

G. CARANTEC.



Ecoutons nos Compagnes

L'Indépendance Féminine

Qu'elle soit *révoltée* ou *anarchiste*, qu'elle vive seule ou unie à un compagnon, la femme doit rester femme et rester elle-même. L'indépendance et le besoin d'affection sont nécessaires l'un comme l'autre à l'âme humaine. Il est parfois difficile de les concilier : je ne pense pas cependant que ce soit impossible.

La femme n'abdique pas sa personnalité en essayant de comprendre l'homme, de partager sa vie intellectuelle. Elle s'élève ainsi jusqu'à l'*idée*, ce qui est plus noble, assurément, que d'employer ses forces à empêcher l'homme de l'atteindre lui-même. S'il existe trop de femmes sacrifiées et réduites par l'homme au rôle d'esclaves, combien d'hommes sont, en revanche, abaissés, anénantis même, par une femme. Certes, ce n'est pas flatteur ni pour elles, ni pour eux. Mais c'est la vérité. Et toute vérité, si amère soit-elle, est toujours plus féconde et plus efficace qu'une illusion qui console.

Chercher à comprendre un homme, génie ou simple mortel, ce n'est pas, heureusement, « se mettre à genoux devant lui » et se laisser absorber par sa personne. La femme devenant le « reflet de son homme », sa servante intellectuelle, son double vivant et pâli, rien n'est plus ridicule, ni plus odieux. Mais ils peuvent être très dissemblables et s'aimer beaucoup. La diversité des caractères, des goûts, des idées mêmes, n'engendre la haine et la jalousie que dans les cerveaux étroits ou dans les cœurs étriqués. Chez des natures généreuses et intelligentes, la variété assure au contraire l'affection mutuelle ; elle évite la monotonie par une activité sans cesse renouvelée des éléments contraires.

Pourquoi la femme ne pourrait-elle rester « elle-même » qu'en soutenant une lutte acharnée contre l'homme ? Ne peut-elle satisfaire ses aspirations personnelles qu'en une bataille quotidienne et tenace, qui transforme la vie commune en un enfer perpétuel ? Où croit-elle manifester son indépendance en « débinant » son mari, comme le font mes voisines aussitôt qu'elles sont réunies sur le palier ? Vraiment, c'est une manière bien mesquine d'affirmer son « moi ». Il serait peut-être plus courageux, plus difficile sans doute, mais plus franc, d'exposer loyalement ses griefs à son compagnon, lui dire ses vérités, défendre hautement son indépendance et ses idées propres, lui tenir tête enfin, que de former avec ses amies, ses parentes ou ses voisines une ligue plus ou moins secrète qui n'aboutit, dans chaque ménage, qu'à détruire l'affection, la confiance réciproque, tout ce qui aurait pu subsister de l'amour primitif. Car il faut à l'amour une atmosphère limpide de sincérité. Chaque chose qu'on se cache, c'est une pierre que l'on apporte au mur qui vous sépare bien vite. Abolir le mur, cela n'implique pas que les deux jardins soient désormais cultivés d'une manière identique, au contraire. Mais ils seraient toujours visibles l'un à l'autre, on en échangerait, dans une joie toujours nouvelle, les fleurs ou les fruits. C'est ce que j'appelle « se comprendre ». Serait-ce donc une utopie que cette chose si simple ?

Oui, je sais. On me dira que je parle ainsi, sans expérience, avec l'enthousiasme et la foi de la jeunesse. On me dira, on me l'a dit déjà, que ma confiance passera, que les souffrances et les déceptions la feront s'effriter chaque jour un peu plus, et qu'alors, devenue sage sans doute, je maudirai, comme les autres, la vie, ses illusions, ses amertumes. Mais qui donc affirmerait, sans en douter un peu lui-même, que la jeunesse n'a pas cent fois raison sur l'âge mûr, l'enthousiasme sur les froids calculs, et l'amour sur la haine ? Qui n'a pas eu foi, ne serait-ce qu'une heure dans sa vie, dans la bonté des choses, dans la supériorité et le triomphe éternels de la justice et de la vérité ?

Je songe à Lecoin en écrivant ces lignes. Qu'il me pardonne de le nommer ainsi. Il est parmi nous un exemple vivant de ce que peut accomplir une conviction profonde, du courage invincible qu'elle procure. Isolé, obscur, au

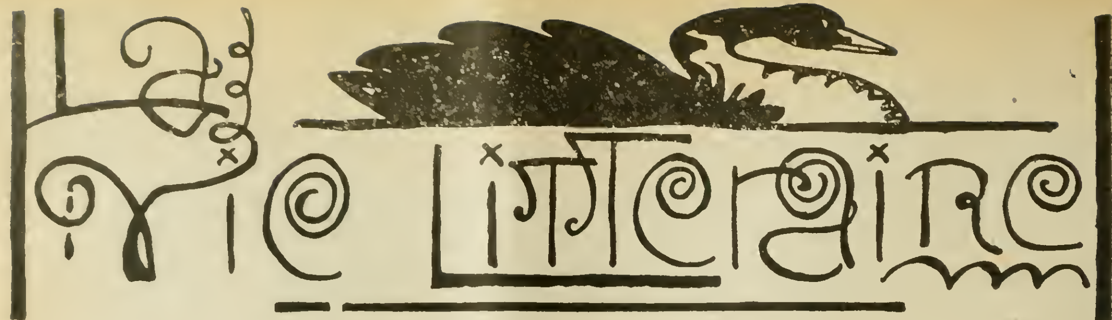
fond de sa prison, il lutte quand même. Il lutte pour la justice. Il lui *sacrifie* sa santé, il saurait comme Cottin, Germaine Berton, tant d'autres, lui sacrifier sa vie. De tels *sacrifices* ne sont pas, ne peuvent pas être une diminution de l'individualité.

De même, la femme de Carbyle ne se trouvait pas mutilée ni anéantie par le soi-disant sacrifice de sa liberté au compagnon de sa vie. Il eût été obscur et inconnu de tous qu'elle l'eût aussi bien suivi dans sa retraite, *parce qu'elle l'aimait.* Et l'amour ignore les calculs, les inégalités sociales de force ou d'intelligence : il transporte deux êtres dans un monde créé pour eux seuls, où il n'y a ni inférieur, ni supérieur. Aimer ainsi, c'est peut-être ressembler « à une oie », mais alors les oies sont bien rares, car l'amour véritable est le privilège d'un tout petit nombre d'élus.

Si un jour cet amour s'éteint, ou qu'on s'aperçoive, comme il arrive si souvent, qu'on s'est trompée, qu'on avait cru à l'amour, mais que ce n'est pas lui ; lorsqu'à la lueur des événements on comprend enfin que celui qu'on aimait est absolument indigne de soi, qu'il ne mérite pas la tendresse qu'on lui donne et qu'on ne pourra jamais le transformer ; plutôt que de s'évertuer à renouer la vie commune dont les liens sont brisés pour toujours, il vaut mieux reprendre son indépendance propre, et sans arrière-pensée, sans rancune, ni violences, demeurer la rebelle qui préfère vivre solitaire que d'accepter la contrainte conjugale, même tempérée par l'habitude. Rester enfin l'indépendante qui réclame « tout ou rien », et, semblable à la Nora d'Ibsen, refuse de partager un seul jour la vie d'un homme qu'elle n'aime, ni n'estime même plus, et préfère les angoisses et les privations de la solitude à un bien-être matériel qu'elle n'acquerrait désormais qu'au prix d'un mensonge.

UNE RÉVOLTÉE.





HAN RYNER

et son oeuvre

Le Romancier Henri Ner

Vers 1892-1893 (cela ne me rajeunit pas), j'étais chargé de la critique littéraire à la *Petite République*. Un matin, du tas que m'apportait chaque jour le facteur, je retirais un petit livre qui avait pour titre : *La folie de misère*. Cela était signé Henri Ner, un nom qui m'était absolument inconnu.

Contrairement à ce qui se passe d'ordinaire chez mes collègues en critique, je fus incité, sinon à lire, du moins à feuilleter le bouquin. Le hasard fit tomber mon coupe-papier sur une série de pages fort inégales mais qui me prirent fortement. Non seulement un tempérament s'y révélait, mais j'entrevis tout de suite l'importance du sujet traité, ses difficultés et sa grandeur. C'était, en effet, à l'effroyable et redoutable question de l'hérédité que l'auteur, jeune sans doute, puisqu'inconnu, n'avait pas hésité à s'attaquer.

Justement, à ce moment-là, j'avais sur le chantier un roman rustique : *Fauves Amours*, dans lequel j'essayais de mettre en relief toute la puissance de la tare érotico-hystérique sur une jeune paysanne devenue la Messaline de son hameau. Je venais, en conséquence, de relire Darwin, Huxeley, Hoekel, Guyau, et j'étais non seulement fraîchement et sérieusement documenté sur le sujet, mais aussi complètement dominé, obsédé même par lui.

A ce point me frappèrent, je le répète, les pages parcourues çà et là, par la justesse de l'observation qui les inspira, que je lus le livre, de sa première ligne à sa dernière, sans la moindre lassitude, de plus en plus frappé par la façon, presque magistrale dont l'inconnu Henri Ner — qui n'était pas un biologiste, cela se voyait, — avait pu vaincre pourtant les formidables difficulés du sujet.

Il s'agissait, si ma mémoire est fidèle, et elle doit l'être, car j'avais été très frappé — il s'agissait de la folie héréditaire du meurtre, chez la fille d'un meurtrier. Je sens encore l'émotion profonde qui me gagna, en suivant les phases tragiques de la lutte que la pauvre créature, pétrie au fond d'honnêteté, oppose à la puissance terrible de la tare, qui pèse sur elle comme l'inéluctable *Ananké*. Aussi n'ai-je jamais plus que ce jour-là regretté de n'avoir, dans une brève chronique, que quelques lignes pour dire ce que je pensais de ce livre et de son auteur.

Mais à partir de ce jour-là, mon attention fut et resta fixée sur lui. J'étais, en effet, certain qu'il tracerait son sillon dans la voie où il entrait et que ce sillon serait profond.

Peu après, Henri Ner, satisfait sans doute par ces quelques lignes de critique lui prouvant tout au moins quil avait été compris, m'envoyait un autre de ses livres, antérieur, je crois, et qui avait pour titre *Chair Vaincue*. Je le goûtai beaucoup moins. Est-ce parce qu'il était flanqué d'une préface de Jean Aicard dont la médiocrité bourgeoise eut toujours le don de m'horripiler.

Peut-être pour un peu, car il y a des impulsions instinctives dont il est difficile aux plus calmes de se préserver ; mais la vraie raison pour laquelle je n'appréciai par *Chair Vaincue* après avoir lu la *Folie de misère*, c'est parce que autant ce dernier livre était plein de vivante observation, je pourrai même dire de vie tout court, autant le premier se noyait dans les nébulosités d'une métaphysique éperdue.

Dans un troisième livre l'*Humeur Inquiète*, je retrouvai le Henri Ner de la *Folie de misère*, c'est-à-dire l'observateur pénétrant, le psychologue déjà sûr de son analyse et qui se défie des concepts vagues, des abstractions mortes qui sont comme des cadavres d'idées et qui, tout en évitant la sécheresse autant que le réalisme outrancier, serre de près la réalité ; le fond de ce nouveau livre était l'histoire

d'une existence déséquilibrée, qui fut peut-être un peu celle de l'auteur, car on y devine, dans une partie du moins, un peu d'autobiographie, on y trouve, en outre, une rude pointe plutôt qu'une thèse, poussée contre la cruauté d'une loi, interdisant aux époux de se remarier, une fois le divorce prononcé entre eux. Je comprends parfaitement qu'Alphonse Daudet eut, pour ce livre, une grande prédilection, lui qui aimait surtout la vie dans les livres, et qui en a tant mis dans les siens.

L'exquise sensibilité, le frisson de vie qui remplit l'*Humeur Inquiète* s'épanouit plus encore dans *Ce qui meurt*. Je dirai même que cette sensibilité atteint, ici, dans les pages intitulées *Fragments du livre de Pierre*, une acuité maladive qui fait douloureusement vibrer les nerfs. Seule, une grande infortune, un de ces coups du destin qui abattent les faibles mais qui font réagir puissamment les forts, avaient pu inspirer ce livre où, comme dans les œuvres de l'antiquité, le pathétique emprunte toute sa force à la simplicité.

Avec cette remarquable tétralogie dont les pontifes de la critique ne dédaignèrent même pas s'occuper, Henri Ner avait terminé le cycle de ses débuts littéraires. On feignit d'ignorer que notre littérature comptait un romancier dont l'œuvre de jeunesse égalait et dépassait même celle qu'enfanta la maturité de certains de ses aînés les plus haut côtés.

II

A l'école de Voltaire se dégage Han Ryner

Cette conspiration du silence organisée autour des romans d'Henri Ner allait se continuer autour des œuvres plus mûries, plus puissantes, toutes empreintes d'une philosophie profonde, où se révèlera, avec tous ses moyens, avec toutes ses possibilités, la véritable personnalité d'Henri Ner devenu Han Ryner.

Je n'oublierai jamais la sorte d'heureux étonnement que j'éprouvai voici quelques semaines seulement en lisant l'*Homme Fourmi* que j'ignorai. C'était, dans ma solitude bénévole, où après une crise violente de paludisme, pour reposer mon cerveau encore ébranlé, je venais de relire à petites doses, quelques contes de Voltaire, m'attardant à *Candide*, le plus philosophique et aussi le plus amusant de tous.

Cette lecture m'avait induit à des réflexions sérieuses sur cette merveille de notre littérature que fut le conte philosophique au XVIIIe siècle et surtout sous la plume du plus grand de nos prosateurs... Je regrettais que le siècle suivant eût quelque peu dédaigné ce genre, pour lequel cependant semblaient bien faits le génie de notre prose, et de notre race, ainsi que le fond de notre tempérament.

Avec l'*Homme-Fourmi*, Han Ryner apportait une atténuation à ce regret.

Un peu de *Candide* et de certains autres héros, des petits chefs-d'œuvre voltairiens se reflètaient dans Octave Perdicant, le mortel à qui la haute fantaisie de Ryner donne un cerveau mixte d'homme et de fourmi.

Pour bien comprendre toute la portée et toute la saveur de cette métamorphose, ainsi que le grand mérite qu'eut l'auteur à l'imaginer, il convient de posséder quelques notions sur la biologie et les mœurs de cet hyménoptère social, qu'est la fourmi, sans avoir lu à fond Huber, Forel, J. Lubbock, Buchner, il faut avoir présent à la mémoire ce que Darwin a écrit d'elle, à savoir « que son ganglion cérébroïde est la plus grande merveille que la Nature ait créée avec un peu de protoplasma ».

Alors seulement on comprendra avec quelle maestria Han Ryner a tiré de cet « os » précieux qu'était son sujet, toute la moelle philosophique qui y était contenue.

Jamais la superbe humaine ne reçut d'un philosophe leçon plus cruelle, sous une forme plus douce, plus amène et d'une aussi exquise et savante ironie.

D'un bout à l'autre de ce succulent petit livre, Han Ryner semble dire à l'homme : « Tu te crois le maître du monde, tu te dis le roi de la création parce que la substance grise de ton cerveau contient des trillions de « neurones », où les générations passées ont accumulé des images et des concepts ; eh bien ! compare ce que tu en as tiré et l'usage que tu en fais, avec ce que l'humble fourmi dont tu écrases chaque jour des tas à chacun de tes pas, sait faire avec un globule de substance nerveuse invisible à l'œil nu. Peut-être alors, ne seras-tu pas si fier ! »

III

Han Ryner devant le Christianisme

Ayant donné l'*Homme-Fourmi*, Han Ryner ne devait pas tarder à quitter la moderne humanité ou plutôt ses contemporains, pour se tourner vers l'antiquité à laquelle revinrent toujours, et souvent pour ne plus la quitter, les esprits vraiment philosophiques de notre temps.

Par le fait de cette évolution naturelle et attendue de ceux qui avaient suivi son œuvre, Han Ryner devait se trouver en face des deux plus grandes étapes qui aient marqué la marche de l'humanité vers son éternel devenir : je veux parler de l'Hellénisme et du Christianisme.

Le *Cinquième Evangile* fut le résultat de sa rencontre avec *Jésus ;* et sur les routes de l'Hellade divine où il s'engagea plus tard, ce fut Pythagore qui lui fit signe de le suivre, et que fidèlement il suivit ; et le *Fils du Silence*, — cet autre beau livre — lui fut dicté par ce pèlerin de la sagesse antique, aux longues haltes et dans les carrefours poudreux des chemins.

Parlons d'abord du Nazaréen. Avant Ryner d'autres dont l'âme généreuse et le clair génie n'avaient pu admettre le *Jésus-Dieu* créé par les prêtres, les parasites et les sycophantes pour dominer et exploiter l'humanité, s'en étaient allés le chercher vers les coins perdus de la Judée mystérieuse, où on disait qu'il avait vécu et d'où sa prétendue parole devait rayonner sur le monde entier. Le premier, si l'on en croit le professeur Guignebert, fut Reimarus un philosophe et théologien allemand mort en 1768. Aux savants étonnés de son temps, il montra, comme résultat de sa recherche, « un Jésus politique, ambitieux dont la conspiration n'a pas réussi ; homme de talent assurément et éminent professeur de morale, tout pénétré des vérités de la religion naturelle, mais astucieusement adapté aux habitudes d'esprit et aux préjugés de son temps. »

Sur les pas de Reimarus devaient s'engager un peu plus tard Kant lui-même et tous les grands criticistes kantiens, depuis Fichte jusqu'à David-Frédéric Strauss en passant par Hegel et Schelling.

Kant, leur maitre à tous, donne le signal d'une nouvelle « exégèse » qui place Jésus hors de l'histoire : Fichte est plus négatif encore, tandis que Schelling s'efforce de donner leur valeur réelle tant métaphysique qu'historique aux symboles évangéliques avec Feuerbach et Strauss.

La vérité sur Jésus et les Evangiles est serrée de plus près et un rude assaut est, par eux, donnée à la vieille école théologique déjà bien défaillante. Sous leur critique vraiment scientifique, le mythe apparaît et prend, dans la nouvelle exégèse, une place qu'elle ne perdra jamais plus jusqu'à nos jours. Avec une audace très grande pour l'époque, mais que justifiait une érudition et une profondeur de critique sans pareille, Strauss applique la théorie mythique non seulement à la personne de Jésus, mais au récit évangélique tout entier.

Parmi toute cette grande pléïade allemande de théologiens-philosophes, qui ont rendu à l'humanité pensante le grand service de remplacer la révélation divine par une froide, sûre et implacable exégèse, la figure du grand professeur de Tübingen se détache avec un relief imposant, auquel le monde savant n'a jamais cessé de rendre hommage. Strauss a écrit deux « *Vie de Jésus* ». Tout le monde est d'accord pour reconnaître que la première parue en 1835-36 marque une date ; l'émotion qu'elle souleva fut une des plus grandes qu'ait enregistré l'histoire de la pensée humaine. Entre les théologiens trascendants, luttant âprement pour l'orthodoxie séculaire, et leurs adversaires criticistes impitoyables, le fossé était profond : mais pas plus les uns que les autres ne parvenaient à interpréter raisonnablement les textes évangéliques ; c'est alors que devant eux, Strauss se dressa, jetant, dans les ténèbres de leurs discussions, la lumière de son interprétation mythique.

Il montrait que si Dieu ne s'est point incarné dans l'homme-Jésus, l'idée du Christ incarné enferme pourtant une vérité profonde ; ce Dieu fait chair, d'après lui, figure l'Humanité, fille de la mère visible qui est la Nature et du père invisible qui est l'Esprit ; l'Humanité qui fait des miracles en domptant peu à peu les éléments aveugles, qui est sans péché, car les souillures n'atteignent que les individus et le constant progrès de l'espèce les efface, qui meurt et ressuscite par la succession des générations ; qui s'élève peu à peu au-dessus des contingences individuelles, par une véritable ascension vers le principe spirituel et divin, auquel elle tend à s'identifier comme Jésus a fini par s'identifier à Dieu le Père. « Quiconque croit à ce Christ-humanisé participe vraiment à la vie divine incarnée dans l'espèce. La personne et la vie de Jésus ont donné à l'Humanité représentée par les premières générations chrétiennes l'occasion de dessiner le portrait de son Christ, tel qu'elle se le représente, en partant de l'idée de ses propres rapports avec la divinité. »

Telle est la nouvelle doctrine que Strauss a l'audace de jeter au monde à une époque et dans une Allemagne où le papisme et le piétisme mystique étaient les deux plus grandes forces morales existantes.

Trente ans passèrent consacrés à lutter et à subir des persécutions pour elle ; pendant ce temps, dans l'ombre studieuse d'un grand séminaire de Paris un jeune Breton lisait cette *Vie de Jésus* avec une passion contenue, en ressentait un ébranlement profond dans son esprit et dans son âme. En même temps qu'il voyait s'évanouir dans cette grande lumière, les nébulosités de son rêve mystique, une indicible tristesse le poignait à l'idée que le *Jésus* de ce rêve, ce Jésus dont il s'était fait, malgré sa divinité, un si noble et si beau portrait humain, n'était que l'expression concrète d'un mythe.

Et on peut dire que dès ce moment, par une réaction naturelle, issue de son hérédité religieuse la silhouette de « son » Jésus à lui, s'était dressée bien vivante et bien réelle devant les yeux de son âme.

Ce fut en 1864, c'est-à-dire trente ans après

la première *Vie de Jésus* de Strauss qu'Ernest Renan publia la sienne.

Les échos de la tempête qu'elle souleva bruissent encore à nos oreilles. Beaucoup, parmi les croyants, pardonnaient plus facilement au philosophe allemand son mythe, qu'à Ernest Renan ce qu'ils appelaient le « sacrilège » de son Jésus privé de la divinité, et devenu, bien que la plus noble, une simple créature périssable.

Aujourd'hui le temps a passé sur les malédictions bruyantes. Le siècle nouveau a mis une sourdine aux anathèmes dont retentit le siècle mort ; et le « Jésus » de Renan se dresse toujours ineffablement beau et regarde, avec son doux sourire désabusé, notre époque non moins vile et tourmentée que ne fut la sienne, et qui le collerait au poteau s'il revenait parmi nous prêcher sa doctrine de communiste anarchisant.

*
* *

Du Jésus mythique de Strauss et de celui si profondément vivant, si tendrement humain de Renan, lequel choisir ?

Ceux dont l'esprit ne peut et ne veut concevoir que les réalités positives, ceux qui pensent que l'histoire sans la philosophie et la critique restera toujours lettre morte, les scientistes et les athées, qui pourchassent âprement la légende et ne font aucune place au sentiment, iront au Jésus de Strauss.

Avec lui, ils penseront que « la primitive communauté chrétienne en imaginant Jésus d'après le Christ idéal qu'elle portait en elle, a agi tout comme le Dieu de Platon qui formait le monde en contemplant les idées. »

Mais pour les imaginatifs, les sensitifs, les rêveurs, les poètes, pour tous ceux dont l'âme a plus soif d'idéal que leur cerveau de certitude, le *Jésus* du grand et doux Breton gardera toujours un charme inexprimable, d'autant plus profond et irrésistible qu'il satisfait pleinement leur instinct irrépressible de religiosité.

Ceux-là, le cœur battant d'allégresse intime, l'extase aux yeux, l'oreille charmée par la musique d'une prose dont Platon lui-même eût été jaloux, iront toujours vers Renan. Ils suivront ce sacerdote du verbe, fervents et pieux, comme les apôtres eux-mêmes suivaient Jésus.

Avec lui, sans se lasser, ils s'en iront, pèlerins passionnés, vers les plaines arides de Judée, vers les collines de la Galilée, aux bords du lac de Tibériade, sur la montagne de la Transfiguration, partout où le Nazaréen promena la mélancolie d'un rêve si beau qu'il suffit à créer sa divinité ; et ils ne s'arrêteront qu'au Golgotha pour écouter en frissonnant le *Lama Sabactani* dans lequel il exhala sa pauvre, sa lamentable mais sublime humanité.

Et ce sont aussi ceux-là qui laissant le Christ de Renan à son tombeau, liront, avec une piété non moins fervente, le *Cinquième Evangile* d'Han Ryner.

Ce sont ceux-là aussi qui se mettront à la suite de son *Jésus* tout imprégné de beauté païenne et de tolstoïenne résignation.

Avec lui ils atteindront la Montagne pour cueillir de sa lèvre agonisante le verbe libérateur.

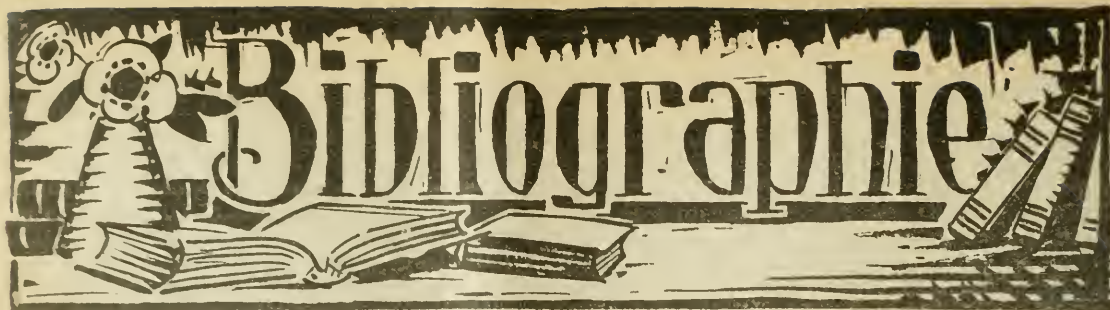
Comme on le voit la rencontre de Han Ryner avec le Christianisme a produit des fruits succulents dont se régaleront longtemps encore les philosophes et les lettrés.

Nous verrons prochainement combien belles et odorantes furent les fleurs qu'il butina sur les routes de l'Hellade à la suite de Pythagore, le grand philosophe aimé des Muses sévères et des dieux.

P. Vigné d'Octon.

(*A suivre.*)





A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

RENAN DEVANT L'AMOUR, *par Nicolas Ségur.* — Le centenaire de Renan a fait couler beaucoup d'encre. On a rendu en proses diverses, bonnes, mauvaises ou médiocres, au grand « émancipateur » du XIXe siècle l'hommage qu'à mon avis, il méritait. A mon avis également, pires que certains louangeurs à tant la ligne, furent les *officiels* dans leurs manifestations oratoires ; si le ministre Bérard fut piteux et parla en pion de collège, Barrès chantant au nom des gagas de l'Académie, le lôs de celui qu'il « parasita » sa vie durant, fut encore plus lamentable. La lèvre en cul de poule il éructa quelques platitudes qu'il crut ironiques et spirituelles et les clichés qu'il nous sortit étaient aussi éculés que les premières pantoufles de son maitre.

A côté de ces dythirambes éphémères, de ces articles de journaux que le vent quotidien emporte, la mémoire de Renan fut célébrée sous la forme plus solide et plus durable du livre. De ces œuvres qu'elle inspira, je dois dire qu'elles se font remarquer par leur faiblesse.

Voici d'abord *Renan devant l'Amour* par M. Nicolas Ségur. Cela nous est présenté sous forme de dialogues sans doute pour mieux singer et pasticher l'auteur des *Dialogues philosophiques.*

Le Renan qu'il nous offre est tout simplement grotesque sous le masque de Platon dont tant bien que mal, plutôt mal que bien, il l'affuble d'un bout à l'autre du livre.

Amour humain, amour divin voltigent sur les lèvres des « dialoguants » avec les grâces et la légèreté d'un ours blanc ouvrant la gueule pour cueillir un morceau de sucre.

RENAN ET NOUS, *par Pierre Lasserre.* — Et maintenant voici un hommage plus digne de l'auteur des *Origines du christianisme.*

Je n'aime pas M. Pierre Lasserre, dont l'œuvre, non négligeable du reste, est, quoi qu'il s'en défende, empreinte d'un mysticisme étroit qui en fait l'irrémédiable faiblesse.

Toutefois je dois avouer que dans son *Renan et nous*, il nous présente dignement, d'une plume sobre, avec une émotion savante et contenue, le beau drame intellectuel que fut la vie de Renan, et qui, non seulement fut celui de son époque mais qui reste encore celui de la nôtre. L'œuvre renanienne se trouve exposée en un résumé saisissant, en une sorte d'éloquent raccourci où sont évoqués les conflits éternels qui ont agité, agitent et agiteront toujours sans doute l'humanité en marche vers la vérité insaisissable.

CHRONIQUES DU CANARD SAUVAGE, *par Charles-Louis Philippe.* — Qui se souvient encore du *Canard Sauvage*, ce petit hebdomadaire fondé, je crois, par Alfred Jarry et où le Père Ubu donnait sur l'actualité des opinions étonnantes voire effarantes, mais d'une si profonde philosophie. Le doux, le bon, le timide Ch.-L. Philippe, sous prétexte de commenter les « faits divers » y donnait des proses débordantes d'humaine pitié. Que dis-je ? Des proses ! C'étaient souvent des sanglots, de vrais sanglots, plus émouvants que le « thrène » antique, et d'autres fois une plainte modulée, plus mélancolieuse et plus apitoyante encore que celle dont la flute bedouine emplit les crépuscules de l'Islam vaincu.

Bénie soit et félicitée la *Nouvelle Revue française* qui eut l'heureuse et pieuse idée de réunir en un livre, ces petits chefs-d'œuvre perdus dans une feuille oubliée.

Que les Henry Hirsch et les Francis Carco saluent bien bas celui dont ils ont chaussé les pantoufles, mais qui garde son génie dans le tombeau. Leurs prostituées, leurs miséreux, fleurs douloureuses du boulevard, ne sont que les pâles doublures de ceux que Ch.-L. Philippe a chantés, et je dirai presque aimés.

POUR RECONSTRUIRE L'EUROPE, *par Roger Francq et Ripert.* — Que le blé, le pétrole, la houille, que toutes les richesses fondamentales

cessent d'appartenir à un Etat ou a un particulier, comme l'air, la mer et la lumière, ce blé, cette houille, ce pétrole doivent être mis à la disposition de tous les êtres sans distinctions privatives ou nationales. Voilà ce que demandent les auteurs de ce livre très documenté sur les problèmes économiques de l'heure. Aussi applaudissons-nous ces deux ingénieurs bourgeois, en route, peut-être, malgré eux vers le communisme libertaire.

LES CHINOIS, *par Rodes.* — Très bel et profond essai de psychologie ethnographique.

Que de préjugés, que de légendes, ayant cours sur le peuple chinois et sur l'âme chinoise, sont dissipés à la lumière de ce livre documenté. Entre autres la notion absolument fausse de leur insensibilité devant les actions et les réactions nerveuses. Et avec cette étude très fouillée, l'âme réputée insondable des Chinois, des aperçus profonds sur leurs lointaines origines et sur leur civilisation millénaire. Livre à mettre dans sa bibliothèque.

POUR MENTION :

Derrière l'abattoir, par Albert Jean. — *Thamilla*, par Ferdinand Duchêne. — *En regardant la vie*, par Alice Cazalis. — *Florence*, par Camille Mauclair. — *La détresse des Harpagon*, par Pierre Mille. — *La tragique aventure*, par Louis Merlet. — *Le bouquet inutile*, par Jean Pellerin.

P. VIGNÉ D'OCTON.



Imp. "LA FRATERNELLE", 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gérant :* BERTELLETTO.

Deuxieme Année — N° 16 Du 20 Avril au 20 Mai 1923

La Revue Anarchiste

Le Numéro.	1 50
Pour l'Extérieur . . .	1 75

ABONNEMENTS:	4 Mois	8 Mois	1 An
France. . .	5 »	10 »	15 »
Extérieur	6 »	12 »	18 »

PARAISSANT

TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la
: RÉDACTION : ::
a André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION
a SOUSTELLE, *Administrateur*
même adresse.

SOMMAIRE :



étude de doctrine et d'actualité

LA RUSSIE CONTEMPORAINE

I

C'est avec un soupir de soulagement que je suis descendu du train qui m'avait ramené à Moscou après une absence de neuf mois à l'étranger. Enfin — fut ma première pensée — on pourra se mettre au travail et faire de la bonne besogne...

La Russie est un pays mystérieux. Elle vous attire et vous tient captive ; elle vous ensorcèle : vous voulez la revoir à peine vous la quittez : vous devenez involontairement un patriote de la Russie ; vous perdez de vue les imperfections — disons plus, les horreurs — politiques, économiques et autres, et vous ne voyez que le peuple... et vous avez hâte de vous retrouver avec lui.

Moscou a certainement changé durant ces quelques mois qui ont marqué l'expansion, le déploiement de la fameuse Nouvelle Politique Economique qui devait sauver la Russie de tous les maux qui l'entourent. Au lieu des vitrine sales, couvertes de poussière et vides — la marque de fabrique du monopole gouvernemental — derrière lesquelles des rats géants couraient en pleine liberté à la grande joie et au grand amusement des gosses, j'ai trouvé ces magasins modernes remplis de toutes les délicatesses que tout gourmet aime — les fromages étrangers, le caviare, les pâtisseries à la crème pure et naturelle, toutes sortes de viande conservées, des sardines.. en un mot, tout ce qu'un porte-monnaie bien garni pouvait désirer. Les rues se repavaient autour des carrefours importants de la ville, et le quartier « chic » de Moscou — autour de la Tverskaya — est devenu de nouveau le rendez-vous de la nouvelle aristocratie. Les cafés et les cabarets surgissent comme des champignons après la pluie, et avec eux apparaissent et se développent les vices inévitables de la prostitution. Moscou devient ainsi une capitale européenne proprement dite avec tous les défauts inhérents à ces villes. Aux entrées largement illuminées des « maisons de plaisir » il y a des « garçons » en costume de soirée de rigueur qui retirent obséquieusement la fourrure des arrivants... Mais pourquoi décrire davantage ces phénomènes bien connus ? Tant que l'on décidera d'introduire le bourgeois dans le système économique, il insistera pour avoir ses amusements préférés, pour mener son mode de vie. Il n'y a, par conséquent, rien de si extraordinaire dans le fait que Moscou redevient soi-même. Toutes ces institutions ne démoraliseront certainement pas le bourgeois qui a vu des scènes bien plus belles dans sa vie ; mais il n'y a aucun doute qu'elles introduisent le poison de la désintégration dans les rangs ouvriers. La bureaucratie soviétique a amené à la surface de la Russie contemporaine une phalange d'administrateurs, de commissaires, de gérants qui sont sortis de la classe ouvrière et qui, tout récemment encore, étaient à l'atelier, au tour, aux champs. C'est de cette phalange qu'est née la nouvelle bourgeoisie communiste qui, emportée par le tourbillon de la Nouvelle Politique Economique, s'exerce à qui mieux mieux à échafauder de nouvelles entreprises, de nouveaux trusts, de nouveaux plans gouvernementaux, de nouveaux projets financiers... et tout ça, autour de la table de café ou de cabaret, dégustant les fines liqueurs et commençant à vivre d'une façon qu'ils n'ont même pas rêvée quand ils étaient dans l'usine... Et bien lointain semble le passé de labeur, si éloignées sont ces années de peine et de fatigue, — et si appétissants sont ces mets épatants servis à votre table par les garçons gentils et charmants... des prolétaires eux aussi, des « camarades » !

Ces hommes — et leur nombre est légion — sont à jamais perdus pour le socialisme, pour la révolution, et aident à bâtir la nouvelle

couche intermédiaire qui, de cette façon, se développe en la nouvelle bourgeoisie « rouge » et « prolétarienne » de l'Etat communiste-capitaliste.

Mais est-ce que toutes ces richesses signifient que la quantité de vivres s'est augmentée sur le marché ? Certainement oui. Dès le premier jour quand la liberté de vente et d'achat fut décrétée, il était déjà possible d'obtenir les nécessités ordinaires de la vie qu'un jour auparavant le gouvernement, avec tout son appareil énorme, était absolument incapable de donner. Disons, pourtant, tout de suite que l'augmentation de vivres sur le marché ne signifiait pas toujours une augmentation des réserves sur la table de l'ouvrier. Grâce à la croissance rapide de petites boutiques devenant totalement disproportionnée à la quantité initiale de vivres que le paysan pouvait mettre à la disposition de la ville, le coût de la vie montait par des bonds gigantesques totalement disproportionnés avec l'augmentation des salaires. De cette façon les spéculateurs, les organisateurs de trusts, les affairistes, les concessionnaires et leurs semblables avaient la possibilité de satisfaire tous leurs désirs, tandis que l'ouvrier rêvait encore d'un morceau de pain blanc dont il voyait maintenant de larges quantités s'étaler derrière les vitrines des boulangeries et des pâtisseries récemment ouvertes. D'un autre côté, ceux des habitants, dans les larges centres de la population, qui avaient le bonheur de posséder des amis ou des parents à l'étranger avaient les moyens de recevoir les fameux paquets de vivres de l'Ara... qu'ils vendaient aux portes mêmes des bureaux de l'Ara de façon à pouvoir acheter un peu plus de farine de seigle à la place de la farine blanche que ces paquets contenaient.

Les marchés sont remplis des boites de lait condensé de l'Ara, de la farine de l'Ara, du riz de l'Ara. Cela est dû, en partie, sans aucun doute, aux vols gigantesques de marchandises de l'Ara dans les dépôts de chemin de fer où les trains de l'Ara sont gardés. Les vols sur les lignes des chemins de fer — au milieu d'une augmentation générale de la rapine et du brigandage — ont reçu une amplitude inouïe : des trains entiers de marchandises disparaissent comme par une baguette magique ; l'administration entière des chemins de fer — de l'employé supérieur de la gare jusqu'au dernier signaliseur — participe à cette occupation lucrative ; et tout cela parce que les salaires sont bien trop bas pour pouvoir vivre même médiocrement, et parce que le pays ne produit rien.

L'absence de production est horrifiante. Les organes officiels du gouvernemet ou du parti au pouvoir publient quotidiennement des chiffres sur les produits exportés, des plans sur de nouvelles unités de production, des systèmes nouveaux et améliorés de la taylorisation du travail, des plans perfectionnés pour le trafic ferroviaire — et, malgré cela, tout le monde se demande où tous ces chiffres vont et d'où il viennent. La vie économique et industrielle du pays, à l'heure actuelle, est arrêtée ; ici et là quelque atelier produit en un mois ce qu'il avait, auparavant, produit en un jour. Et comme cela a été officiellement déclaré au dernier Congrès des Conseils d'Economie Nationale, « nous venons d'atteindre le niveau de production que nous avions à l'époque d'avant Pierre-le-Grand ! »

Avant l'introduction de la Nouvelle Politique Economique — dans l'ère pré-NEP-ienne — il n'y avait ni production ni consommation. Depuis l'introduction de la Nep nous continuons à ne pas avoir de production, mais la consommation a augmenté. Le paysan apporte ses produits au marché. Le Nep-man, comme on appelle actuellement le commerçant et le spéculateur russe — cette nouvelle classe dont j'ai parlé plus haut — spécule sur les vivres et vit aussi confortablement que possible, pendant que le pays devient de plus en plus pauvre.

La seule production qui augmente presque à chaque heure c'est celle du papier-monnaie. Les métamorphoses kaléidoscopiques des différentes sortes de « bank-notes », d' « obligations de l'Etat », de « signes monétaires », etc. sont littéralement ébahissantes. Les chiffres astronomiques — car tout petit mendiant des rues est un multi-millionnaire — excitent l'imagination, mais sont loin d'être capables d'améliorer les conditions de la vie. Le rébus mathématique qu'un rouble n'est pas un rouble, mais bien dix mille, et que 100 roubles de l'émission 1922 qui étaient équivalents à un million de roubles d'avant 1922 égalent seulement un rouble de l'émission 1923... donnent une idée de la débâcle complète du système financier et de l'imbroglio économique désespéré dans lequel le pays se trouve comme résultat direct de l'absence de production.

II

La Nouvelle Politique Economique a transformé la Russie en une nation de boutiquiers — le sobriquet qui, jusqu'ici, n'était adjugé qu'à l'Angleterre. Les industries n'existent pas, les industriels brillent par leur absence. Mais il y a bon nombre de boutiques et de boutiquiers. Tout le monde, de la dactylographe au professeur, de l'ouvrier de l'usine au chef de département d'un ministère, tous achètent et vendent : tel vend ses habits, ses souliers ou ses vieux crayons ; tel achète de la farine, du

lait pour l'enfant, du beurre et ainsi de suite. Les nécessités primaires de la vie changent incessamment de mains : les uns se débarrassent de leurs derniers habits pour calmer un peu la faim ; les autres entreprennent une diète de famine pour pouvoir s'acheter quoi que ce soit pour se couvrir le corps. Les marchés de Moscou pullulent de marchands ambulants — hommes et femmes — qui appartiennent au monde intellectuel, à l'aristocratie, aux classes ouvrières ; les voilà tous alignés derrière les monticules de boue en train de vendre leurs breloques, ou plutôt de les échanger avec des marchands semblables pour quelque objet plus urgent. La Nouvelle Politique Economique a commercialisé la nation sans augmenter le moins du monde sa productivité. Il y a à Petrograd tout juste l'usine Baltique qui travaille encore — et presque exclusivement sur les briseurs de glace nécessaires pour garder le port de Pétrograd ouvert durant l'hiver. Dans la province de Moscou, il y a une fabrique de réparations de locomotives à Podolsk — à une distance d'environ 60 verstes de Moscou — qui travaille bien. Il est interessant de noter, à cet effet, que cette fabrique est la « fabrique d'exposition » de la Russie. Quiconque arrive de l'étranger est immédiatement transporté à Podolsk comme preuve que le haut niveau de production en Russie n'est pas un mythe... Son directeur et celui qui a fait marcher la fabrique a été durant toutes ces années, un de nos camarades, un anarcho-syndicaliste. Nous pouvons, ainsi, être fiers que la seule preuve de la production existante en Russie est bien due aux efforts d'un anarcho-syndicaliste.

Mais alors quelles ont été les améliorations qui suivirent l'introduction de ce nouveau régime économique, et ont-elles apporté des améliorations effectives non seulement dans les conditions mêmes de la classe ouvrière, mais aussi au point de vue politique et social ?

Les transformations produites dans le camp économique par la volte-face de la politique des bolchevistes a introduit une amélioration matérielle superficielle dans les conditions de cette fraction de la classe ouvrière qui travaillait dans les quelques entreprises industrielles encore vivantes et qui, grâce à l'introduction du travail par pièce, avait la possibilité d'augmenter son budget presque jusqu'à un niveau de vie normale. La grande masse des travailleurs ne sent pas ces améliorations ; même s'ils ont l'air, aujourd'hui, plus satisfaits qu'ils ne l'étaient il y a un an ou deux — quand le communisme d'Etat était en pleine vigueur — cela est simplement dû au fait qu'ils peuvent, maintenant, acheter tout ce qu'ils veulent pourvu que l'argent suffise : ce qu'il leur était impossible de faire sous le régime strictement « communiste » — sans succédanés. Le système du travail aux pièces est à présent à l'ordre du jour ; il a introduit à sa suite les heures supplémentaires, de façon que la grande « réforme sociale », introduite le premier jour de la Révolution de novembre — notamment la journée de huit heures — existe toujours comme décret, mais n'est plus pratiquée. Souvent ce sont les ouvriers eux-mêmes, poussés par la pénurie, qui demandent une journée plus longue afin de pouvoir gagner davantage.

C'est tout ce qu'il y a à dire sur les « améliorations » économiques ; le transfert des pauvres dans les maisons des riches — un truc de propagande, qui, même en sa période la plus sympathique, a été si grossièrement pratiqué que les ouvriers préféraient rester dans leurs caves — fut immédiatement arrêté. Pour un ouvrier il était absolument impossible de trouver une ou deux chambres pour y loger sa famille : cela coûtait au moins 1 milliard 1/2 (été 1922), c'est-à-dire presque 100 dollars ! — pour obtenir le droit à la clef de la chambre, sans parler du loyer... Car tout doit être payé maintenant, et payé chèrement, car les calculs sont faits non sur la base du salaire moyen de l'ouvrier, mais proportionnellement à l'agiotage de la Bourse.

C'est que nous avons maintenant cette institution européenne — la Bourse ! Les actions et les bank-notes étrangères sont quotées quotidiennement ; les marchés sont déclarés calmes ou vifs, les journaux publient tous les jours les « notes de la Bourse », des bulletins spéciaux sont publiés par différentes bourses, et l'organe officiel du Conseil du Travail et de la Défense — la « Ekonomitcheskaya Zhizn » — se plaint que toutes les Bourses provinciales ne publient pas ces bulletins !

Nous avons deux Bourses en Russie : la Bourse officielle et la Bourse « noire » ou privée. La « tchornaya birzha », comme cette dernière se dénomme en Russie, contrôle la Bourse avec une majuscule : car l'agiotage principal est fait dans la rue bien plus qu'à la Bourse officielle dans laquelle personne n'a confiance. Le taux d'échange est bien plus élevé sur la bourse « noire » que sur celle du gouvernement, et cette dernière est obligée de s'approcher du taux privé si elle ne veut pas que tout l'or et toutes les valeurs disparaissent entièrement dans les mains privées des spéculateurs. La Bourse officielle est dans la rue « Ilyinka », là où se trouvait l'institution du même nom sous l'ancien régime ; la bourse « noire » est tout à côté, dans un parc, avec le ciel comme seule voûte, et une foule houleuse est constamment en mouvement achetant et vendant des notes, de l'or, de l'argent, etc., etc... Grâce à cette concurrence, le rouble

tombe encore plus que si l'absence de production avait été le seul facteur de spéculation. La demande extraordinaire pour la « valuta » étrangère est si grande, que le dollar avait atteint — en décembre 1922 — l'équivalent de cinquante millions de roubles !

Avec cette chute abracadabrante du rouble nous avons, cela va sans dire, la hausse folle des prix sur les vivres tandis que, comme nous l'avons déjà dit, l'augmentation des salaires est loin de pouvoir compenser l'augmentation continue des prix.

Prenons les prix qui ont régné à Moscou vers la fin d'octobre 1922 (1) :

Le pain de seigle a coûté de 250.000 à 500.000 roubles la livre ;

Le pain blanc a coûté de 1/2 million à un million de roubles la livre ;

La viande a coûté de 1 million à 1 million 1/2 de roubles la livre ;

Le beurre a coûté de 4 à 10 millions de roubles la livre ;

Le sucre a coûté de 6 à 9 millions de roubles la livre ; les pommes de terre 750.000 roubles la livre ;

Le lait a coûté 250.000 roubles le demi-litre ;

Un costume ordinaire avait coûté 200 millions de roubles ; une paire de souliers, pas moins de 100 millions ; ainsi de suite.

Quel a été le salaire moyen durant cette même période ? Je demeurais dans une petite maisonnette : il y avait là une téléphoniste qui gagnait 50 millions de roubles par mois ; un employé dans un département du Soviet de Moscou gagnait environ 100 millions par mois ; un ouvrier dans une fabrique d'automobiles gagnait (travail par pièce et heures supplémentaires compris) environ de 160 à 170 millions par mois. Ceci était déjà considéré comme un salaire assez élevé pour un ouvrier. Prenant en considération qu'une famille d'ouvrier est composée, en moyenne, de lui-même, de sa femme et de deux enfants, il est clair que le budget de la famille ne pouvait contenter les besoins les plus primitifs que par un supplément obtenu par la femme et les enfants en allant troquer et marchander. C'est ainsi que toute la population fut obligée de s'adonner au commerce et d'employer toute son énergie à la lutte pour obtenir les nécessités les plus indispensables de la vie et devint, à la suite, de plus en plus apathique à tout ce qui l'entourait — à la Révolution de même qu'à la contre-révolution, au bolchevisme ou à tout autre chose en « isme ».

Peut-être, nous dira-t-on, ces difficultés économiques ne furent pas toutes le resultat de la mauvaise administration bolcheviste et le parti communiste russe — comme compensation pour les imperfections économiques dues à la force majeure — avait tout au moins tenté d'élargir les bases des améliorations politiques et de donner au peuple la possibilité de respirer l'air plus librement qu'il ne le pouvait auparavant ?

Examinons alors quels furent les effets de la Nouvelle Politique Economique sur la vie politique et intellectuelle du pays.

III

Avant tout, nous devons parler — quand il s'agit de changements « politiques » inaugurés grâce à la Nouvelle Politique Economique — de la soi-disant réforme de la Tchéka. Nous savons bien, nous tous, que l'horrible Tchéka n'existe plus. Au lieu de cette institution nous possédons maintenant le Departement Politique d'Etat du Commissariat du Peuple pour l'Intérieur, une espèce de département politique « du peuple » !

Cette nouvelle institution a les mêmes pouvoirs d'arrestation et de détention que possédait la feue Tchéka : il faut pourtant admettre que deux innovations ont certainement éte introduites. Ces deux « légalités » sont : 1° que l'accusation doit être présentée au prisonnier pas plus tard que deux semaines après l'arrestation ; 2° que la condamnation doit être prononcée dans l'intervalle de deux mois du jour de l'arrestation.

Examinons maintenant comment ces mesures « démocratiques » sont, en fait, appliquées aux prisonniers « politiques », dans un pays où règne la dictature : La première de ces formalités est une simple comédie. Tout prisonnier est simplement accusé de contre-révolution ou d'agitation illégale ou de tout ce qui peut entrer dans la tête du juge d'instruction ; ou bien, si même ces accusations ne vont pas, vous êtes tout bonnement accusé « par analogie » de tel ou tel crime politique. Le nouveau Code pénal de la République soviétique — l'orgueil des avocats « rouges » — a prévu toutes ces possibilités et dans l'intervalle des 14 jours prescrits par la loi, on vous informe sur un bout de papier que vous êtes accusé, disons . . . d'agitation anti-soviétiste, d'après tel ou tel paragraphe du Code pénal.

Plusieurs de ces paragraphes sont très amusants. A commencer par la définition de « crime » qui est très instructive :

« § 6. — *Un crime est considéré être toute action ou inaction publiquement dangereuse menaçant les fondements du système soviétique et de l'ordre public tel qu'ils sont établis par le pouvoir des ouvriers et des paysans du-*

(1) Le dollar équivalait alors environ 20 millions de roubles.

rant la période transitoire à l'ordre communiste. »

Il faut noter que le Code ne nomme jamais les socialistes comme pouvant être des criminels ; néanmoins tous les paragraphes concernant la contre-révolution, visent directement les socialistes de toutes nuances. Voici plusieurs de ces paragraphes :

« § 61. — *Participation ou aide à une organisation qui agit dans la direction d'un appui à la bourgeoisie internationale est punie de la peine de mort.*

« § 62. — *Participation dans une organisation... qui amènerait vers un affaiblissement évident de la dictature de la classe ouvrière et de la révolution prolétarienne, même si l'insurrection armée ou l'invasion armée n'est pas le but immédiat des activités de cette organisation, est punie de la peine de mort.*

« § 64. — *Participation à la réalisation, pour des buts contre-révolutionnaires, d'actes terroristes dirigés contre les representants du pouvoir des Soviets ou contre les chefs des organisations révolutionnaires des ouvriers et paysans, même si les complices d'un tel acte n'appartiennent pas à une organisation contre-révolutionnaire, est punie de la peine de mort.*

« § 70. — *La propagande et l'agitation destinées à aider la bourgeoisie internationale est punie de l'expulsion des confins de la République des Soviets ou de la privation de la liberté pour un terme minimum de trois ans.*

« § 72. — *La propagande et le recel, pour des buts de distribution, de la littérature de propagande à caractère contre-révolutionnaire, est punie de la privation de la liberté pour une durée minimum d'un an.* »

Voici une perle qui concerne, entre autres, nos déportés anarchistes et anarcho-syndicalistes :

« § 71. — *Le retour non autorisé dans les confins de la République des Soviets en cas d'expulsion est puni de la peine de mort.* »

Quant aux anarchistes — tous les camarades le savent déjà — il est parlé d'eux au chapitre du banditisme. Le voici :

« 76. — *L'organisation de bandes armées, et la participation à ces bandes et... aux attaques contre les institutions soviétiques et privées... est punie de la peine de mort.* » (1)

Deux autres perles, pour en finir avec ce Code humoristique :

« § 87. — *L'insulte, par le manque de respect à la République des Soviets, exprimé par les injures aux insignes de l'Etat, au drapeau et aux monuments de la Révolution, est punie de la privation de la liberté pour une durée minimum de six mois.*

« § 88. — *L'insulte publique d'un représentant de l'Etat dans l'exécution de ses fonctions officielles est punie de la privation de la liberté pour une durée d'au moins six mois.* »

Et si, par hasard, il est difficile, ou peut-être gênant, d'accuser un ouvrier ou un socialiste dont l'arrestation est inévitable, selon une des clauses du Code, alors ce dernier montre toute son ingénuité et possède cette clause « par analogie » :

« § 10. — *En cas de manque d'indication dans le Code pénal d'un paragraphe direct pour des cas spécifiques de crimes ou de punitions ou de mesures de défense sociale, ceux des paragraphes du Code doivent être mis en action qui prévoient les crimes les plus analogues en matière d'importance et de caractère...* »

Voici donc comment l'opération se fait : Un individu est pris, et si son arrestation est due uniquement à des raisons « politiques », on lui présente durant la quinzaine légale un des paragraphes du Code, et la formalité est bâclée et donne aux autorités le droit *légal* de le garder pendant au moins deux mois. Car cette seconde « réforme » décidant du sort du prisonnier dans les deux premiers mois est un mythe. Il y a une addition à cette réforme qui dit que dans les cas où le Département politique le trouve nécessaire pour la sauvegarde de la « patrie socialiste » — ou si l'on n'a pas eu le temps d'examiner son dossier — application est faite au Comité Exécutif Central des Soviets — l'autorité suprême du pays — pour un prolongement du terme de deux mois... J'ai rencontré nombre de prisonniers politiques qui avaient accumulé plusieurs de ces périodes de deux mois au profit du Département Politique... et de la tranquilité « communiste » probablement.

En un mot, même s'il existe à présent le signe extérieur de la légalité sous l'aspect du Code Pénal — et cette apparence formelle semble suffire pour amorcer la bourgeoisie mondiale — il n'y a, de fait, aucune possibilité de reconnaître la différence entre le Département Politique d'Etat et la Tchéka. Le traitement — ou plutôt le maltraitement — est toujours le même ; les méthodes de provocation et de menaces chez le juge d'instruction sont les mêmes ; le jésuitisme est le même, et les anciens « okhrannikis » (1) sont les mêmes... Mais, il y a eu dernièrement un membre nouveau dans la famille : le fameux — disons plutôt d'infâme — Slachtchoff, le pendeur de

(1) Les mots exacts du Code sont : « la plus grande mesure de punition » — autrement dit la mort.

(2) Agents de la police secrète sous le tzarisme.

la Crimée qui, comme un des aides-de-camp les plus proches de Wrangel, exécuta les paysans par dizaines et, reçu par la République Communiste de la Russie (la Crimée comprise) avec les honneurs militaires, fut promu, en Russie Soviétique déjà, à des postes militaires importants (l'un d'eux consistait à subjuguer la révolte paysanne de la Karélie) — cette brute à face humaine fait maintenant des heures supplémentaires au Département Politique où il dénonce, sûrement, et vend ses anciens camarades.

On ne pourrait se figurer une dégradation plus abjecte du pseudo-communisme que celle d'avoir comme complice l'homme qui s'est baigné dans le sang des ouvriers et paysans de la Crimée. Et les révolutionnaires qui ont lutté pour la Révolution, plus encore, pour les bolcheviks — ceux-là on les fusille comme contre-révolutionnaires...

Mais depuis la publication du Code pénal la ressemblance entre le Département Politique et la Tchéka est devenue encore plus frappante et seuls les aveugles volontaires pourraient encore percevoir une certaine différence. D'après la position actuelle de la loi en Russie, le Département Politique a le droit — sans procès ni examen préliminaire — d'exiger par ordre administratif, tout prisonnier à son choix pour une période maxima de trois ans. C'était au point de vue de temps et de méthode de punition, le maximum qui pouvait être infligé comme punition. C'était déjà en soi-même une grande réforme, surtout quand on se rappelait les années d'emprisonnements et les condamnations à mort qui sévissaient sous la Tchéka — sans procès, sans accusations. On commençait à espérer que le règne de la terreur et de l'arbitraire touchait à sa fin. Tant que le prisonnier politique avait le droit d'être jugé, d'être représenté par un avocat et de se défendre, les choses avaient certainement l'air « démocratique ».

En Septembre dernier un décret supplémentaire fut publié donnant au Département Politique le droit, *par ordre administratif :* 1° De garder dans les camps de concentration les personnes exilées par lui durant la période de leur exil ; 2° de fusiller tous ceux pris en flagrant délit, c'est-à-dire opposant une résistance armée, ou dans des actes de banditisme, et dans tous les cas où un individu est pris en possession d'armes.

Nous avons ainsi la législation de la peine de mort par ordre administratif, c'est-à-dire l'exécution d'un homme sans même lui donner la chance de dire quoi que ce soit.

Cette nouvelle clause sera, évidemment, mise en pratique pour se débarrasser tranquillement des anarchistes.

La Tcheka — comme nous allons dorénavant appeler le Département Politique d'Etat du Commissariat du Peuple pour l'Intérieur — possède donc un appareil merveilleusement perfectionné. Elle possède un Département des Opérations Secrètes qui contrôle tous les cas politiques. Ce département est subdivisé en sections — chacune d'elles s'occupant des cas politiques d'une tendance déterminée. Ainsi la section n° 1 traite des anarchistes ; la section n° 2 des mencheviks, et ainsi de suite. Il y a des sections speciales pour les socialistes-révolutionnaires de droite, pour ceux de gauche, pour les sionistes, pour les cléricaux, pour les contre-revolutionnaires, etc. Les chefs de ces sections sont généralement choisis parmi les renegats du parti que la section poursuit et persécute. Ainsi l'ancien chef de la section anarchiste, l'ex-anarchiste Samsonoff, a fait de si grands progrès qu'il est à présent le chef de tout le Département des Opérations Secrètes. Par ce système jésuitique de nominations tous les prisonniers politiques ont l'honneur douteux d'être examinés par des ex-camarades, tandis que ces derniers considèrent de leur devoir de faire autant de zèle que possible, afin de pouvoir prouver leur loyauté à leur nouvelle religion et de ne pas être accusés de mollesse.

La Tchéka est toujours la terreur de la population, elle a les mêmes pouvoirs illimités qu'auparavant et est haïe autant que jadis. Elle était, dans les temps passés, sous la présidence de Dzerzhinsky et ne répondait de ses actes qu'au Conseil des Commissaires du Peuple directement. Ce privilège « exclusif » était considéré comme une des causes principales de sa brutalité sans contrôle et irresponsable. Il fut donc décidé d'abolir ce privilège. La Tchéka est, maintenant, responsable devant le Commissariat pour l'Intérieur qui, à son tour, répond devant le Conseil des Ministres. Mais... le Commissaire du Peuple pour l'Intérieur est justement Dzerzhinsky ! Les commentaires sont, certes, superflus.

Le truc de la « réforme » politique de la Tchéka n'était nullement mis en mouvement pour la pacification de la population. Son but principal était d'amorcer la bourgeoisie, et plus cette dernière refuse de se laisser amorcer, plus la Tchéka retourne à ses anciennes amours — à la terreur et à la provocation — avec son seul but de désintégrer complètement et de démoraliser la Révolution.

Mais le réformisme politique du Parti Communiste Russe ne s'exhiba pas seulement dans les « améliorations » faites dans la Tchéka. Il métamorphosa aussi les autres branches d'activité en Russie. Nous avons maintenant, toujours comme résultat de la Nouvelle Poli-

tique Economique, un nouveau Code du Travail qui a pris la place de celui qui fut solennellement proclamé tambours battants en 1918 comme un acte de signification internationale pour la classe ouvrière. Voyons donc si ce Code au moins améliore les conditions du pays — ce que l'ancien Code n'a certes pas pu arriver à faire.

IV

J'ai devant moi une copie du projet du nouveau Code du Travail tel qu'il a été présenté à la quatrième session du Comité Exécutif Panrusse des Soviets en octobre 1922 et accepté en principe par ce dernier, laissant les petits changements de forme à une Commission spéciale.

Tout d'abord on note que le principe du travail obligatoire sur lequel était basé le système de lois ouvrières sous le « communisme » n'a pas disparu. Il est expressément dit dans le nouveau Code que chaque fois que la main-d'œuvre est nécessaire pour la mise en exécution d'une entreprise d'Etat tous les citoyens de la République Soviétique peuvent être amenés, par un système de compulsion, à faire tel ou tel travail. Il est clair, par conséquent, que l'ouvrier, malgré le droit qu'il a obtenu, grâce à la Nouvelle Politique Economique, de choisir sa propre occupation, ne se trouve nullement libéré de l'obligation de travailler pour l'Etat, si ce dernier le trouve nécessaire.

L'expérience nous a déjà suffisamment démontré, durant ces dernières années, que le travail obligatoire n'a jamais conduit vers l'augmentation de la production : au contraire, plus le travail était obligatoire et forcé, moins visibles étaient les résultats positifs. Le marxisme, pourtant, refuse de lâcher facilement sa proie.

Quand il est question de contrats collectifs entre ouvriers et patrons — contrats entre Travail et Capital, fut-il privé ou d'Etat, sont aussi obligatoires en Russie — c'est bien le côté pointu du pieu capitaliste bourgeois qui est introduit avec beaucoup d'adresse dans l'économie socialiste d'Etat. Nous savons tous la valeur de la grève comme instrument de lutte dans les mains de la classe ouvrière. Nous savons le danger que court une grève annoncée autant de jours ou semaines d'avance au patron qui a, ainsi, assez de temps à sa disposition pour s'y préparer. Nous savons tous combien nous devions lutter contre les contrats écrits avec les patrons et agiter pour la grève soudaine sans devoir en prévenir l'exploiteur.

Nous allons voir comment le gouvernement soviétique se comporte à l'égard des grèves contre les capitalistes privés. D'un côté incapable de déclarer ouvertement l'illégalité de la grève, il introduit la notification obligatoire de toute dérogation au contrat.

Si, par exemple, un contrat est signé entre le patron (ou l'Etat) et le syndicat, toute tentative de « reviser » ce contrat doit être notifiée deux semaines auparavant (§ 24 du Code). Dans les cas d'un contrat individuel (entre plusieurs ouvriers et un patron), — ces contrats, contrairement aux contrats collectifs sont rédigés en dehors de l'influence des syndicats et les ouvriers doivent notifier au patron trois jours avant la rupture du contrat, tandis que les employés doivent en envoyer la notification deux semaines avant.

Il est bon de noter qu'aucune notification ne doit être faite d'avance par le patron (ou l'Etat). Tout ce que ce dernier doit faire est de donner une des raisons énumérées dans le Code, l'une d'elles étant « le cas de diminution de la production. »

Il est clair, ainsi, que les ouvriers russes ne sont pas libres de briser un contrat qui leur a été imposé par les syndicats entièrement dépendants de la bonne volonté du gouvernement, tandis que le patron, ou ce même gouvernement, n'a qu'à trouver un prétexte de « diminution de production » — ce qui advient bien souvent — pour expulser tout ouvrier qui pour une raison ou une autre déplaît au patron ou à l'Etat.

Pour ce qui est de la fameuse journée de huit heures — la gloire et l'orgueil de la Russie des Soviets — elle est déterminée par le paragraphe 96 du Code du Travail, et est pratiquement détruite par le paragraphe 106 de ce même Code qui déclare que les heures supplémentaires peuvent être admises « en cas d'exécution de travaux nécessaires pour la défense de la République et pour échapper à des dangers et cataclysmes sociaux ; en cas d'exécution de travaux de caractère public, tels l'éclairage, la canalisation, l'assainissement, les transports, les services des P. T. T... ; dans le cas où il est nécessaire de conclure un travail commencé, mais qui n'a pu être terminé à temps pour des raisons de manque de matériel ; en cas d'exécution de travaux temporaires, tels les réparations et la restauration de mécanismes et de structures quand leur abandon mènerait à une cessation de travail pour un grand nombre d'ouvriers. » Il va sans dire que les heures supplémentaires en Russie ne sont pas l'exception mais bien la *règle générale* dans presque toutes les usines et dans tous les ateliers

D'un côté la Nouvelle Politique Economique a « libéré » les syndicats dans le sens que l'ouvrier n'est pas obligé, à présent, comme avant, d'être membre d'un syndicat ; d'un autre côté, pourtant, cette émancipation est,

comme le reste, nominale et sur le papier seulement. La création de syndicats autres que les syndicats officiels est maintenant possible ! Mais le paragraphe 155 nous dit que toute organisation économique qui n'est pas enregistrée au Conseil (local) des Syndicats « n'a pas le droit de s'intituler syndicat professionnel ou industriel et ne peut pas s'approprier les droits de ce dernier. »

Ici encore, les bolchevistes ont leur bouche pleine de la « liberté des syndicats » — ce qui signifie bien qu'ils *n'étaient pas* libres durant les quatre années de régime communiste — mais en fait aucun groupe d'ouvriers ne peut organiser un syndicat s'il n'est enregistré quelque part... et ce « quelque part » est, évidemment, la queue de l'engrenage bolcheviste.

Les syndicats ne sont pas libres en Russie : cela est encore plus clairement démontré dans le paragraphe 160 où sont définies les fonctions du Comité d'Usine qui, comme toujours, n'est pas un organisme indépendant mais bien « la cellule de base du syndicat dans l'entreprise ». Le Comité d'Usine doit coopérer « au développement normal de la production dans les entreprises d'Etat et participer par l'intermédiaire des syndicats correspondants dans la réglementation et l'organisation de l'économie nationale. »

Il est donc de nouveau clair que les syndicats sont obligés par l'Etat de coopérer avec lui dans l'organisation de l'industrie... même si ce développement de l'industrie était dirigé contre les intérêts de la classe ouvrière.

Mais cette « liberté » disparaît tout à fait et se transforme en service obligatoire d'Etat quand nous lisons le paragraphe 175 qui dit que les décisions de la Cour d'Arbitrage, si elles ne sont pas exécutées par l'une des parties contractantes (c'est-à-dire, par les ouvriers, par exemple), sont transmises aux Tribunaux Civils : les décisions finales de ces Tribunaux doivent être *obligatoirement mises en exécution.*

C'est donc bien clair. Comme jusqu'ici, le mouvement ouvrier russe est fortement enchaîné dans les anneaux habilement entortillés du système obligatoire d'Etat et couverts à peine d'un ou deux paragraphes-feuille-de-vigne sur la liberté des syndicats.

La liberté du commerce n'a pas introduit la liberté du travail, et la Nouvelle Politique Economique, tout en introduisant les méthodes bourgeoises et l'idéologie bourgeoise, a suivi aussi très attentivement le principe capitaliste — déployé sur l'échelle étatique — de tenir l'ouvrier dans son étreinte, d'empêcher le développement de son initiative et de son aspiration vers la liberté d'action et vers la liberté d'organisation.

V

Il nous reste à dire quelques mots sur les différentes « libertés » dont les démocraties occidentales aiment à s'affubler : liberté de la parole, liberté de la presse, liberté de la pensée. Certes, nous savons tous très bien que ces libertés sont, tout au plus, des falsifications démocratiques : ce sont toujours des libertés comparatives. Nous sommes bien plus déterminés en Russie : nous nous sommes débarrassés, dans ce pays, de ces compromis, de ces demi-mesures, de ces réformes... il n'y a pas de trace de liberté de parole, de liberté de la presse et de liberté de pensée en Russie.

Le système du monopole d'Etat a englobé non seulement la production et la distribution des matières premières nécessaires pour la vie, mais aussi la production et la distribution des nécessités intellectuelles et spirituelles de la vie. Tandis que la Nouvelle Politique Economique a introduit un certain allegement par le relâchement de l'étreinte étouffante du monopole d'Etat sur les nécessités matérielles de la vie — une étreinte qui a failli étrangler la population — cette nouvelle Politique ne s'est certainement pas répandue sur les besoins intellectuels et spirituels de la vie, excepté par l'introduction d'une série de succédanés illusoires.

La liberté de la parole, par exemple. Il est impossible, jusqu'à ce jour, pour un groupement quelconque de révolutionnaires, qu'ils soient anarchistes, syndicalistes ou de toute autre tendance socialiste, de louer une salle pour une conférence ; toutes les salles sont sous le contrôle du Soviet municipal et aussitôt que vous remplissez le formulaire nécessaire pour l'obtention de la salle, vous pouvez être sûrs d'un refus catégorique.

D'un autre côté, le succédané innocent de liberté sous la forme de conférences sur l'art, sur la philosophie abstraite, sur les problèmes sexuels, etc., fleurissent et donnent l'impression d'une liberté complète d'expression qui est admirée par les visiteurs communistes venant de l'étranger. Tous ceux qui viennent à Moscou pour un court laps de temps, s'en retournent enthousiasmés par les larges libertés de parole qu'ils avaient constaté durant leur visite. Mais ils étaient certainement incapables de trouver une conférence ou une réunion organisée par des révolutionnaires. Il y avait encore possibilité, auparavant, de parler et de discuter dans les quelques clubs anarchistes qui existaient alors. Mais depuis la destruction complète des activités anarchistes et anarcho-syndicalistes, destruction qui se répandit, naturellement, jusqu'aux clubs eux-mêmes, *il n'y a absolument aucune possibilité* de se faire entendre.

Dans les réunions convoquées par les syndicats ou par le parti dirigeant les défenseurs même les plus pacifiques et les plus bienveillants de l'anarchisme ne reçoivent pas le droit de participer aux débats, et si, par accident, un camarade obtient l'occasion de dire quelques mots, il est bien vite dénoncé aux autorités par les mille et un fonctionnaires qui pullulent à ces réunions et qui, à leurs fonctions officielles ajoutent celles, bien plus lucratives, d'agents secrets de la Tchéka.

La « liberté » de la presse est dans un état encore plus lamentable. Pendant que le succédané de liberté de parole existe sous la forme de conférences cubistes et de débats philosofiques innocents, les règlements sévères sévissant pour la presse rendent ces sortes de succédanés pour la presse hors de question. Très souvent des publications officielles, issues des bureaux du gouvernement, et portant le visa officiel de la censure, sont subséquemment confisquées comme « hérétiques » et « subversives ».

Pour ce qui concerne la propagande révolutionnaire par le livre ou la brochure, ses possibilités sont tombées à un minimum imperceptible. L'histoire du « Golos Truda » est remplie de ces difficultés. L'*Histoire des Bourses du Travail* de Pelloutier a été interdite ; de même *L'Etatisme et l'Anarchie* de Bakounine ; de même la brochure d'Oerter sur le *Syndicalisme* parce que « elle pourrait être facilement achetée par les ouvriers » ; le livre de notre camarade Borovoy sur Dostoïevsky a été découpé par le Censeur qui y voyait à chaque ligne des fantômes anti-bolchévistes pour la seule raison, probablement, que l'auteur du livre est anarchiste. Une tentative de publier un petit bulletin bibliographique a été empêchée par la Censure. La Censure doit sanctionner non seulement la publication de livres, mais aussi celle de revues, de journaux, de manifestes, de placards, d'annonces... en un mot de tout ce qui est imprimable.

La seule presse permise est celle qui a la sanction officielle de l'Etat. Que ce soit la médecine ou la philosophie, la littérature ou les beaux-arts, la politique ou la science, la bénédiction du Département intéressé de l'Etat est indispensable avant que l'œuvre soit publiée. Puis alors vient le Grand Inquisiteur — le Censeur — qui avec son crayon bleu en main, souvent passe outre même la sainte bénédiction de ces Départements d'Etat et biffe de droite et de gauche, sans rime ni raison, sans logique et sans le sens commun.

Mais ce n'est pas seulement la liberté de publication qui n'existe pas ; *la liberté de lire n'existe pas non plus.* Comme il n'y a d'autre presse en Russie que la presse officielle, nombre de citoyens naïfs se tournent vers l'Europe pour leur nourriture intellectuelle. Mais par un décret du gouvernement Soviétique, quiconque désire recevoir des livres ou des journaux de l'étranger doit, d'abord, recevoir la permission d'une commission extraordinaire spécialement créée pour ce but, et envoyer son nom et adresse... à la Tchéka ! Et dans le but de saisir la littérature qui pourrait se faufiler illégalement de l'étranger par-dessus la tête de cette commission, des censeurs spéciaux sont attachés au bureau de poste de Moscou et de Pétrograd qui, à part leur pratique dans l'art d'escamoter les lettres, — ce qui est un phénomène régulier en Russie — ont pour devoir de saisir tout livre ou journal « contre-révolutionnaire » qui serait envoyé de l'étranger à une adresse non autorisée.

Ces censeurs — la plupart d'entre eux des fanatiques illettrés, et souvent littéralement des imbéciles — abondent dans les départements de l'éducation et de la censure de la Russie des Soviets !...

VI

Il nous reste à chercher encore une dernière liberté en Russie — c'est celle de la liberté de pensée !

Les lecteurs pourraient croire que j'exagère ou que je falsifie les faits en peignant sous des couleurs si sombres la situation actuelle de la Russie. Je ne puis qu'affirmer que mes impressions que j'ai tâché de transmettre au lecteur ne sont pas les impressions d'un touriste, mais se basent sur des faits que j'ai vécus moi-même et sur l'expérience acquise par une participation quotidienne dans la vie du pays dès le premier jour de la Révolution. Et si je parle maintenant de l'absence de la liberté de pensée, cela signifie exactement que l'on est forcé en Russie — tout au moins extérieurement — de penser comme pense l'Etat, ou pour le moins d'*agir* comme si l'on pensait dans la même direction que l'Etat.

Ainsi, vous êtes obligé de penser que vous êtes partisan de la Révolution telle que le Parti Communiste se l'imagine ; et s'il n'existe pas encore de méthode scientifique qui puisse déceler la pensée de quelqu'un, on vous fait agir comme si vous aviez été dicté par une telle pensée. Acceptez-vous la Révolution et ses développements ? Soussignez-vous aveuglément à tout ce qui s'est passé en Russie ? Etes-vous heureux à la pensée que cinq ans d'activités révolutionnaire ont passé depuis le 6 novembre 1917 et que ces années doivent être célébrées avec enthousiasme ?

Vous pouvez ne pas être tout à fait d'accord avec cela, mais le gouvernement prendra bien ses mesures pour que chaque citoyen, par un signe extérieur quelconque, démontre qu'il sent et pense comme lui.

Voici l'ordre publié par le Soviet de Moscou pour les fêtes en l'honneur du Cinquième Anniversaire de la Révolution de Novembre. Je donne la traduction fidèle et complète du document :

ORDRE OBLIGATOIRE DU PRESIDIUM DU SOVIET DES OUVRIERS ET PAYSANS DE MOSCOU le 19 octobre 1922

(publié dans les Izvestia du Département Administratif du Soviet de Moscou en date du 27 octobre, 1922, N° 116)

Concernant le flottement des drapeaux de la R. S. F. S. R. durant les fêtes prolétariennes.

1. Toutes les administrations des maisons sont obligées, les jours fixés par le Pouvoir des Soviets pour la célébration d'événements révolutionnaires et ceux de fêtes prolétariennes, de décorer leurs maisons avec les drapeaux de la R. S. F. S. R. de couleur rouge. La longueur de l'étoffe ne doit pas être moindre de $1\frac{1}{2}$ archines, et celle du bâton pas moins de 2 archines.

2. Les drapeaux doivent être arborés au-dessus des portes des maisons ou doivent être fixés aux murs extérieurs des maisons mais de façon à ne pas empêcher la circulation des passants.

3 Cet ordre doit être mis en exécution par le Département Administratif du Soviet de Moscou.

4. Les représentants responsables des administrations des maisons, coupables d'infraction à cet ordre sont passibles d'une amende n'excédant pas 10.000 roubles (1) ou du travail obligatoire pour une période n'excédant pas deux semaines.

(Signé) Président du Soviet de Moscou

Secrétaire du Soviet de Moscou

Durant les festivités qui approchent (2) les drapeaux devront être arborés pas plus tard qu'à 6 heures du soir, le 6 Novembre, et sur chaque façade ».

J'avais l'honneur exceptionnel d'être expulsé de la Russie ce même jour et à cette même heure — à 6 heures, le 7 novembre 1922 mais je suppose que toute la ville — tout le pays — fut réglementairement pavoisé avec des drapeaux et des bâtons de la longueur officielle... et que bien peu risquèrent le travail obligatoire comme compensation pour oser penser autrement...

Des commentaires sont-ils encore nécessaires sur la liberté de pensée en Russie ?

***

Voici, esquissé à la hâte et avec concision, ce que j'ai vu à Moscou durant la quinzaine de jours pendant lesquels j'eus « liberté de mouvement » à mon retour à Moscou, et durant les six jours de grâce que j'obtins de la Tchéka pour arranger mes affaires privées avant de partir pour l'exil.

Je passai la frontière de la Russie des Soviets le 7 novembre 1922, le grand anniversaire du Grand Jour de 1917 quand tous nos cœurs battirent à l'unisson et acclamèrent l'avènement de l'Emancipation du Travail !

Mais ce jour n'est pas encore arrivé pour la Russie. La lutte pour l'Emancipation de la Classe Ouvrière est encore à entreprendre. Et au lieu de Nouvelles Politiques économiques — vieux ennemis que nous découvrons sous des masques qui n'ont guère changé — préparons-nous plutôt à une Nouvelle Révolution Economique qui balayerait charlatanisme et fraude politiques, et installerait le Travail dans ses pleins droits.

A. SCHAPIRO.

(1) Emission de 1922, c'est-à-dire 100 millions de roubles d'avant 1922.

(2) Le cinquième anniversaire de la Révolution de novembre 1917.





LE CINQUANTENAIRE D'UN POÈTE MAUDIT

Albert GLATIGNY

Comédien avec passion, rimeur par nature et tellement en dehors de la foule, qu'il paraissait presque lui-même être la création chimérique d'un poète, plutôt qu'un homme de chair et d'os, c'était, à vrai dire, une figure d'un autre âge, égarée en un temps prosaïque : Bohême, non pas comme Murger, mais comme Panurge : acteur, non pas comme nos *honorables* de la scène, mais comme l'Etoile ou la Rancune ; poète que le sort fit par une étrange antithèse contemporain de M. Pailleron, et parent des grands artistes de la pléiade. Tout en lui était harmonique ; sa poésie si éclatante, son personnage si étrange et d'un tel relief, sa vie qui était tour à tour une ode de Ronsard ou un chapître de Pantagruel : Tant il était né pour échapper à nos vulgarités ! » Tel fut Albert Glatigny d'après Camille Pelletan.

***

Le poète naquit en 1839. Son père était gendarme (la gendarmerie a toujours joué un grand rôle dans la vie de Glatigny). Glatigny gamin fut un gavroche vadrouilleur. Nous le voyons apparaître en 1852, lorsque Napoléon III instaura le nouvel empire. Les représentants du peuple, complètement affolés par la brutalité du coup d'Etat, étaient venu se réunir à la mairie du Xe arrondissement ; or, le vicomte de ***, dont l'épouvante agissait sur la vessie, allait à chaque instant dans un coin de la cour ; le jeune Glatigny, qui assistait à ce manège au premier rang des badauds, ne put alors s'empêcher de lui crier: « Ah ! ça ! est-ce que vous croyez qu'on éteint les coups d'Etat comme Gulliver éteignait les incendies ? » (1). Mais le poète n'était pas fortuné, il lui fallut se mettre au travail. « Après avoir été saute-ruisseau chez un notaire ou un huissier, puis apprenti typographe, Glatigny s'était brusquement découvert un irrésistible penchant pour le métier de comédien. Ça n'avait pas traîné ; la première troupe de passage qui s'était présentée avait fait son affaire. Engagé pour jouer les *utilités* et, au besoin, pour remplir l'emploi de souffleur, il s'était mis en route. Des années durant il devait ainsi déambuler de ville en ville, parcourant toute la France, du nord au sud. D'esprit inventif et travaillant avec une prodigieuse facilité — facilité qui devait lui nuire d'ailleurs en l'amenant à produire trop vite, — il écrivait des pièces, comédies ou drames, que lui-même et ses camarades interprétaient devant un public d'occasion. Le plus immédiat résultat de ce surmenage fut une fièvre cérébrale qui faillit l'emporter. A peine a-t-il échappé à ce danger qu'il en court un autre : Glatigny, poète, comédien et souffleur, se prend d'un amour romanesque pour l'étoile de la troupe. Le sang coule. La belle ne répondant pas à ses brulantes déclarations, il se décida à mourir : s'armant d'un couteau — pas très grand — en présence de l'inhumaine, il se frappa la poitrine à coups désespérés. Un cri a retenti. Glatigny serait-il mortellement blessé ? Non, le couteau vient seulement de se refermer, coupant traîtreusement le pouce du malheureux amant (2) ». Dégoûté du théâtre, momentanément, Glatigny vient alors à Paris. C'est la misère. Pour ne pas mourir de faim il repart dans une troupe ambulante. Après quelques tournées il revient encore à Paris. Il y fait la connaissance de Manet, de Baudelaire, de Catulle Mendès, etc... Mendès réunissait les jeunes artistes dans les bureaux de la *Revue fantaisiste*. « C'était là, racontait-il, que tous les jours, l'après-midi, vers trois heures, venaient Théodore de Banville, nous offrant, dans sa bonté de jeune maître, les éblouissements de sa verve lyrique et parisienne ; Charles Asselineau, aux cheveux doux, longs, déjà gris, ayant aux lèvres ce sourire ironique et tendre que Nodier seul avant lui avait eu ; Léon Gozlan, qui daignait nous prêter l'appui de sa renommée ; Charles Monselet, Jules Noriac, Philoxène Boyer et Charles Baudelaire, svelte, élégant, un peu furtif, presque effrayant à cause de son attitude vaguement effrayée, hautain d'ailleurs, mais avec grâce, ayant le charme attirant du joli dans l'épouvante ; là aussi, Albert Glatigny, un poing sur la hanche, nous récitait, ayant aux lèvres son sourire de jeune faune amaigri par les tendresses des nymphes, ses amoureuses strophes aux rimes retentissantes comme de francs bruits de baisers (3). » Gla-

(1) Victor Hugo : *Histoire d'un crime*, p. 80. E. Hugues, édit.

(2) Alphonse Séché : *Les Poètes-Misère*, pp. 41-42, L. Michaud, éd.

(3) Fernand Clerget : *Villiers de l'Isle-Adam*, p. 32, L. Michaud, éd.

tigny considérait Théodore de Banville comme son maître et une grande amitié ne cessa de lier ces deux poètes. L'auteur des *Odes funambulesques* définissait ainsi son élève :

Ce grand corps vraiment maigre et que nul lard ne barde,
C'est Albert Glatigny, comédien et barde.

***

Glatigny voyagea beaucoup. Il visita tous les recoins de la France. Il fut atteint, comme le remarque le *Mercure de France* « du malaise ambulatoire dont souffrirent, sous des formes diverses, Nerval et Rimbaud. » Pour un oui, pour un non le voilà parti. « Il passe sur le grand chemin, un bâton à la main, une miche de pain sous le bras..., il couche dans les granges. Il mesure les étapes, faute de montre, au temps qu'il met à lire tel journal. Il est si grand que son nez s'accroche aux branches des sycomores ; il est si maigre, que ses habits étroits flottent autour de ses os, comme la brume crépusculaire autour des peupliers de la vallée... Un chapeau pointu, qui a eu des malheurs, allonge encore sa tête longue... (4) » Comme unique ami il emmène avec lui un petit chien, car il adore les bêtes. C'est tout d'abord Toupinel, « un petit griffon qu'il logeait dans la poche de sa redingote, à l'endroit où l'on met d'ordinaire un portefeuille, et qu'il faisait dîner, gravement, devant lui, au café Farnié, à Bayonne, quand, par hasard, il dînait lui-même (5). » Puis c'est Cosette, la petite chienne qu'a immortalisée André Gill dans un de ses dessins goguenards et nerveux (6). Parmi les contrées qu'il traverse, Glatigny affectionne les Pyrénées. Il aime Bayonne et Pau. Il écrit à Banville : « Je suis dans un rêve à Pau : de la verdure, du soleil, et, à l'horizon, de la neige qui égaie. Nice est la rue Maubuée auprès de cela. » Il s'enfonce en pleine montagne et pousse des cris d'admiration. Hélas, sa bourse est toujours vide. Les engagements sont médiocres. Mais il accepte tout en philosophe. Ecoutez-le : « Hier j'ai servi de guide à une bande d'Anglais qui voulait aller au pic d'Arbizon. J'en avais également envie. Mes Anglais, épatés, m'ont abreuvé tout le long de la route, et le chef de la bande a voulu me coller cinquante balles. Je n'ai pas hésité, je les ai prises tout de suite. Voilà ce que c'est que de fumer sa pipe en blouse devant la porte des auberges ! (7) ».

***

Lorsqu'il demeurait quelque peu à Paris, Glatigny était dans une misère encore plus profonde. Il se contentait de repas infimes et achetait quelques livres (c'était sa passion), puis, de temps en temps, il allait dîner chez un ami afin de remettre d'aplomb son estomac. Cosette était naturellement de toutes les parties. Cependant, lassé de se nourrir de pain et d'eau, il entreprit d'exploiter un de ses dons : la facilité d'improvisation. Sur la scène de l'Alcazar, il composa des poèmes avec toutes les rimes que les spectateurs se mettaient en tête de lui envoyer. Il eut tout d'abord un gros succès. Mais peu à peu le public se lassa et Glatigny repartit en province. « Job Lazare le vit un jour débarquer, je ne sais plus trop dans quelle sous-préfecture : son long torse était serré dans un mauvais paletot. Ses interminables jambes se morfondaient dans un pantalon beaucoup trop large, et ses pieds démesurés, chaussés de vieux sabots, battaient le pavé en cadence. Quant à son chef, il était majestueusement recouvert d'une casquette percée en plusieurs endroits (8) ».

***

C'est, sans doute, dans un accoutrement semblable que Glatigny débarqua en Corse, un beau matin, pour aller jouer sur une scène de Bastia. Mais, au lieu de se laisser cahoter au trot de la diligence Corte-Ajaccio, il voulut continuer sa route à pied et admirer avec plus de tranquillité la verdure exubérante du maquis. Mal lui en prit. Car, à Bocognagno, alors qu'il savourait un vermouth dans une petite hôtellerie, un brigadier de gendarmerie, Thessein, lui mit la main au collet. L'illustre policier, hypnotisé par la récompense promise pour la capture d'un criminel dangereux, avait cru reconnaître en Glatigny, le malfaiteur recherché. Notre poète proteste, crie. Rien n'y fait. Il est jeté dans un cachot, on lui met les fers, et on l'abandonne pendant deux jours dans cette triste situation, pendant que Cosette le défend contre les rats. Enfin on le fait sortir dans la cour, on le fouille, et on lui fait subir un interrogatoire mémorable. Laissons la parole à Glatigny :

« — Quand êtes-vous venu en Corse et comment ?

— J'y suis venu il y a un mois avec la troupe du théâtre de Bastia.

— Vous mentez. Tout se passe en ordre dans un régiment. Et qu'est-ce que ce Vaudron dont vous avez une lettre ?

— Ce n'est pas Vaudron, c'est Autran.

---

(4) M. Guy Chastel, *Mercure de France*, 15 mars 1923.

(5) M. Henry Spont, *l'Ere Nouvelle*, 25 mars 1923.

(6) Eau forte illustrant *le Jour de l'An d'un vagabond*, pp. 33-34. Lemerre, éd.

(7) Lettres de Glatigny à Banville, *Mercure de France*, 15 mars 1923.

(8) Alphonse Séché, *op. cit.*, p. 44.

— Qu'est-ce qu'il fait ce Vaudron ?

— Il est académicien.

— Ah ! tacadémicien ! encore une de vos professions, vous en changez souvent. Hier, vous m'avez dit que vous étiez acteur, puis après ça comédien, puis *article dramatique*.

— Mais tout cela c'est la même chose.

— Allons donc ! Puis vous êtes homme de lettres, aussi. Où est votre diplôme ?

— Il n'y en a pas.

— Ah ! ma femme qui est institutrice, en a un. Ah ! ah ! oui, vous êtes un scélérat dangereux ! Et qu'est-ce encore ce Pamphile ?

— C'est M. Théodore de Banville, poète lyrique.

— Ils ont tous des métiers dont on n'a jamais entendu parler, fait le spirituel brigadier de Palnera... (9) » Et l'interrogatoire continue sur ce ton, et ce malheureux Glatigny est de nouveau enfermé dans son cachot. Enfin, au bout de quelques jours le glorieux gendarme Thessein, rempli d'orgeuil, se décide à faire conduire son prisonnier à Ajaccio. Hélas quand le brigadier vint réclamer sa récompense, il dut se contenter de... quinze jours d'arrêt.

Glatigny fut un mois avant de réhabituer ses pieds endoloris au port du soulier. Lorsqu'il quitta la Corse sa santé était plus mauvaise que jamais. Cependant en 1870, il fit la connaissance d'une jeune fille qui se donna pour tâche d'adoucir la fin du poète. D'origine américaine Emma Dennie avait fui l'invasion allemande et s'était réfugiée en Normandie. C'est là que les jeunes gens se rencontrèrent. Glatigny, à cette époque, n'était pas beau. Anatole France nous le décrit : « Un grand et maigre garçon à longues jambes terminées par de longs pieds. Ses mains, mal emmanchées, étaient énormes. Sur sa face imberbe et osseuse s'épanouissait une grosse bouche largement fendue, hardie, affectueuse. Les yeux, retroussés au-dessus de pommettes rouges et saillantes, restaient gais dans la fièvre ». Emma Dennie ne vit en lui que le poète malheureux, déjà presque agonisant, et elle voulut devenir sa femme. Ils s'installèrent à Sèvres. Glatigny, qui se voyait mourir à petit feu, put enfin goûter à une affection sans borne. Ses lettres à ses amis sont touchantes. Il décrit ces longues nuits sans sommeil, où' malgré l'haleine devenue putride du malade, malgré le corps baigné de sueur au point d'être obligé de changer cinq ou six fois de linge, malgré les douloureuses quintes de toux, la jeune femme le serrait dans ses bras et le réconfortait (10). Mais rien n'y fit. Le 16 avril 1873, rongé par la phtisie, perclus de rhumatisme, aux trois quarts aveugle, Glatigny mourut, à peine âgé de trente quatre ans. Emma Dennie ne devait lui survivre que de quelques mois.

***

L'œuvre de Glatigny ? Oh ! Je ne dirai pas qu'elle est extraordinaire. Sa tenue trop parnassienne nous glace un peu par sa froideur de marbre. Il aime la sonorité des syllabes et la régularité des rythmes. Le voici, faisant parler la Beauté, impassible et immobile :

... Moi, cependant. gardant ma sévère attitude,
Dans mon isolement et dans ma solitude,
Je resterai sans cesse, avec mon fier dédain,
Avec mes bras croisés, avec ma hanche lisse,
Avec mon front que rien n'assombrit et ne plisse,
Comme un marbre dans un jardin.
Sous les plus chauds baisers, mes chairs resteront froides
Et rien ne fléchira mes contenances roïdes ;
Mes bras seront de neige et ma crinière d'or ;
Rien. jamais, ne fondra cette glace indomptée ;
Oh ! mortels, le sculpteur anima Galathée
Lorsque les Dieux vivaient encor !...

Il est l'amoureux enthousiaste de la forme, de la belle forme sculpturale et pleine :

Les phtisiques amants de nos lâches poupées
Reculeraient devant ce corps rude et puissant...

Il faut se souvenir que Glatigny fut l'élève de Banville. Pour eux la rime est une déesse omnipotente. D'où parfois des chevilles. Mais Rostand ne devait-il pas s'écrier, plus tard :

Apprends que les beaux vers, comme les belles filles.
Laissent négligemment paraître leurs chevilles (11).

Et, ces restrictions faites, on peut admirer Glatigny pour son verbe puissant, pour ses images curieuses et pour son sentiment très vif de la beauté. Ses *Vignes folles*, ses *Flèches d'or*, regorgent de beaux vers. Ses petites pièces sont spirituelles et mériteraient de revoir la scène. Le pauvre Glatigny en était fier : « Un jour il assistait à la représentation d'une piécette de lui *Le Bois*, une œuvre charmante, et comme il applaudissait d'enthousiasme : — « Tiens toi donc, tu te fais remarquer » lui « dit un ami. Et Glatigny de répondre : — « Ne « suis-je pas spectateur ? Je vois une jolie pièce, « bien jouée, je l'applaudis ». Tout Glatigny est là (12) ». Glatigny avait raison d'affirmer son talent. Et la Gloire, dont les bras sont assez accueillants pour laisser venir à elle un Jean Aicard, aurait dû conserver une petite place, dans son giron, pour le Poète miséreux.

Maison d'Arrêt d'Aix. Georges VIDAL.

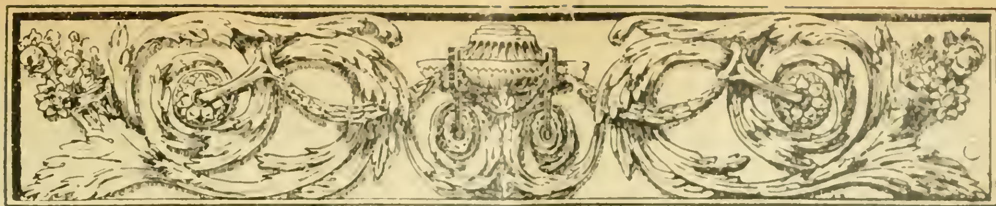
---

(9) Albert Glatigny. *le Jour de l'An d'un vaga-*

(10) Voir lettres citées par Léon Treich, les *Nouvelles littéraires*, 17 mars 1923.

(11) Edmond Rostand, *La dernière nuit de Don Juan.*

(12) Alphonse Séché, *op. cit.*, p. 43.



CHOSES VÉCUES

HUITIÈME LETTRE

Le sens de la destruction
(Suite)

Nous arrivons à notre dernière conclusion.

Les événements qui se déroulent confirment non seulement l'idée de la révolution, mais aussi celle *de la destruction complète et globale comme indispensable à la révolution.* Telle est cette conclusion qui doit être ici même fixée et soulignée d'une façon précise.

***

Jusqu'à présent il n'existe pas, parmi les révolutionnaires, l'unanimité sur la question, à savoir : si la révolution sociale est réalisable grâce à une période *d'épanouissement et de prospérité économiques*, ou bien *grâce à une débâcle économique et généralement sociale.*

Je me souviens avoir eu l'occasion de discuter avec des gens qui voyaient précisément *le malheur fondamental de la révolution actuelle* en ce qu'elle éclata dans les circonstances d'une guerre monstrueuse, au moment d'une ruine économique colossale, en période non pas ascensionnelle mais déclinante des forces productrices. Certains camarades y trouvaient un argument de plus *en faveur du bolchevisme*, qui a soi-disant évalué la situation d'une façon juste et adopté dans ce cas l'unique ligne de conduite adéquate, vu l'impossibilité de résister par un autre chemin aux difficultés occasionnées par l'état catastrophique et le désarroi complet de l'appareil économique, vu l'impossibilité d'assurer par un autre moyen à la révolution un résultat positif quelconque. Et l'on concluait que l'anarchisme devait dans ce cas se mettre entièrement au service du bolchevisme conquérant en fortifiant les positions révolutionnaires qui soi-disant représentent le maximum aujourd'hui réalisable.

Je répliquais que l'impulsion initiale de la révolution sociale serait *toujours et inévitablement*, aujourd'hui comme dans l'avenir, une catastrophe sociale et économique. Qu'en dehors d'une telle catastrophe, en d'autres circonstances, la révolution était inconcevable. Qu'attendre autre chose signifierait renoncer à la révolution sociale. Que, par conséquent, si les bolcheviks avaient raison dans le cas présent, ils l'auraient *en général* ; que dans ce cas l'anarchisme révolutionnaire serait hors d'usage, qu'il serait un malentendu, une erreur, un égarement ; que ce serait le marxisme révolutionnaire qui aurait raison, et qu'il faudrait alors en convenir loyalement. Mais si l'anarchisme n'est pas une erreur, s'il a raison en général, alors son devoir et son rôle dans la révolution comme dans toute autre sont, non pas de servir le bolchevisme, mais *d'évaluer la vraie signification du processus destructif* (et du bolchevisme), de déterminer, *précisément dans les circonstances catastrophiques*, l'action libertaire et de tâcher d'aider la manifestation des forces sur lesquelles, lui, l'anarchisme, base non pas « le maximum des réalisations possibles », mais le succès complet de la révolution.

***

En décrivant aux auditeurs les perspectives créatrices de la révolution sociale et en leur démontrant que la réalisation de ces perspectives n'est possible qu'aux grandes masses organisées, j'eus plus d'une fois l'occasion, déjà avant les événements russes, de faire ressortir et de souligner l'énorme double tâche de la révolution : 1° *Tout détruire, jusqu'à la dernière pierre ;* 2° *Tout construire de nouveau.* Et, détaillant le premier « tout », je traçais à l'aide de touches vives le tableau d'une destruction générale et totale de l'Economie, du Droit, du Labeur, de la Culture, de l'Ethique et de l'Art contemporains, de la destruction de la Politique, de la Religion, en un mot de toutes les bases actuelles de la vie sociale. Tout le problème et le tableau grandiose de cette destruction comme acte nécessaire et condition essentielle de la révolution sociale et se déroulaient alors devant mes propres yeux.

J'estime que les événements actuels confir-

ment entièrement ce tableau et cette condition. Ils soulignent distinctement et pleinement *le rôle formidable du processus destructif dans la révolution sociale.*

*

Quel est donc ce rôle ? Nous devons l'apprécier autant que possible ici même (1).

* * *

La nouvelle création sociale-révolutionnaire ne peut être entreprise, réalisée et menée jusqu'au bout qu'à l'aide des efforts créateurs et enthousiastes *des masses humaines puissantes* (et organisées). Pour s'en persuader, il suffit de bien réfléchir d'une façon concrète sur le problème en l'examinant dans son tout et dans son détail. Donner une base absolument nouvelle au développement progressif intense ; édifier toute une nouvelle Economie, c'est-à-dire créer une puissante industrie et une agriculture neuves ; organiser sur d'autres bases toute l'œuvre de transports, d'échanges, de répartitions ; faire naître des formes tout à fait nouvelles de la communauté, du droit, du labeur et de tout le train habituel de la vie ; dérouler les horizons d'un nouveau monde culturel et spirituel : nouvelles relations entre l'activité physique et morale, nouvelle éducation, sciences neuves, art nouveau, nouvelles notions éthiques, etc... etc..., l'énumération seule de tous ces problèmes confluant en un tout gigantesque, problèmes sans la solution desquels une révolution sociale féconde est inconcevable, démontre que l'œuvre de cette révolution n'est faisable qu'avec la collaboration intense et organisée des masses océaniques.

Il est bien entendu que les premiers coups, les premiers pas réels de la révolution seront l'œuvre de son avant-garde, principalement des éléments révolutionnaires de la classe ouvrière. Disons plus : il est bien possible que les premiers pas directs de la révolution seront partout, comme cela se présente habituellement dans les révolutions *politiques*, l'œuvre d'une petite partie de cette avant-garde, des éléments avancés du prolétariat des capitales. Pourquoi, considérant ces raisons, certains « sages » ne créeraient-ils pas une théorie « du prolétariat des capitales » et de sa dictature ? Mais aux premiers pas de la révolution s'engageant sur la voie d'une révolution *sociale*, les grandes masses laborieuses doivent concourir d'une façon active ; des masses encore plus vastes de la population doivent y sympathiser ou au moins en sentir la fatalité et observer envers la révolution une position d'attente, une « neutralité bienveillante ». Et, à partir de cet instant, dans toute son étendue ultérieure, la révolution doit absorber des masses de plus en plus compactes, les entraîner avec elle et les précipiter dans l'action. Elle doit, en élargissant rapidement et sans trêve sa base sociale, *sa base humaine*, devenir, au plein sens du mot, révolution *populaire.* Son œuvre doit devenir œuvre *commune.* Dans le cas contraire, d'une manière ou d'une autre elle serait perdue.

Or, les vastes masses laborieuses, les millions et les millions d'unités peuvent être lancées et absorbées dans la révolution, peuvent y être préparées, peuvent la déployer en révolution sociale et la mener jusqu'au bout, *avant tout* sur le terrain *d'une dévastation complète, désespérée et aveuglément déchaînée de toutes les bases vitales anciennes* (principalement économiques), auxquelles les masses s'accrochaient fermement, auxquelles elles seraient enclines à s'accrocher aussi fortement à leur moindre survie et auxquelles elles ne pourraient plus se cramponner.

Il existe, dans nos rangs aussi l'opinion que les grandes masses se joindront à l'œuvre de la révolution *seulement — plus tard — sur le terrain et à la condition d'une solution réussie et rapide de ses problèmes « premiers » et essentiels* (en premier lieu économiques, bien entendu) par une certaine « *minorité révolutionnaire* » qui l'a effectuée. Certes, avec cette conception, la question du rôle des masses et du sens du processus destructif se trouve mise au second plan. Mais cette conception est-elle acceptable ? Indubitablement, l'absorption des couches arriérées par la révolution et son succès définitif dépendront en fin de compte de la réussite de ses tâches fondamentales. Mais la question est précisément de savoir *qui saura les résoudre, et comment ?* Car il serait une faute de supposer que leur réalisation est possible littéralement en « premier lieu », par soi-même et indépendamment d'une solution fructueuse de *tout l'ensemble compliqué du problème* de la nouvelle construction socialo-révolutionnaire. L'Economie comme toute la vie sociale est un tout compliqué et compact dont toutes les parties sont organiquement liées entre elles. Et quand on parle des problèmes « premiers » ou « primordiaux » on a certes en vue le degré de nécessité, mais non pas la simplicité ou l'ordre de leur solution. Savoir résoudre dans l'ordre de la révolution sociale certains problèmes économiques les plus élémentaires et les plus proches, par exemple assurer sur les bases nouvelles à toute la population du pays, le pain, l'eau, la lumière, le chauffage, etc..., est impossible si presque tout l'économie (industrie, transports, échanges, répartition) n'est pas déjà organisée sur ces bases, et si la question agraire n'est pas résolue, du

(1) Réserve. — Nous anticipons un peu. Nous épuiserons le sujet sur le rôle du processus destructif plus loin, dans « l'Analyse de la révolution sociale ». Ici la question n'est traitée que partiellement et rapidement.

moins approximativement. Et si l'on a en vue la satisfaction des besoins un peu moins immédiats quoique aussi aigus, cela exige déjà l'accomplissement achevé de la révolution sociale. — Déjà donc, par la force de ces considérations nous tenons le point de vue ci-dessus *comme une appréciation exagérée profondément erronée du rôle de la « minorité révolutionnaire » dans la révolution sociale*. Nous croyons qu'au fond de cette appréciation exagérée se trouve une notion du rôle de la « minorité révolutionnaire » s'apparentant à la fameuse notion de la « dictature », la non-compréhension du rôle véritable des masses dans la révolution sociale, et une méfiance ouverte ou dissimulée dans leurs forces. (Notons en passant que c'est précisément cette façon d'envisager la révolution et les masses que nous considérons comme l'une des causes les plus profondes des déviations bolchevistes et politiques chez une partie des anarchistes russes dans la révolution russe.) Nous estimons qu'aucune « minorité révolutionnaire » ne peut « commencer à réaliser » la révolution, ne peut même résoudre ses « premiers » problèmes, et qu'au fond, le succès de la révolution sociale dépend entièrement d'une participation, dès les premiers moments, des plus vastes masses de la population. (Notons également que ce sont *ces masses seulement* qui, participant directement à l'œuvre de la révolution et y étant intimement intéressées, sont à même de réparer les fautes et erreurs inévitables au début.) Or, s'il en est ainsi, si une révolution sociale fructueuse est l'œuvre des plus vastes masses, alors, sa première condition indispensable est *une destruction gigantesque, irrésistible et englobant tout le vieux système : destruction qui amène les masses dans l'état d'un mouvement ininterrompu et ne leur permet pas de se cramponner à quoi que ce soit de solide, de stable*.

Encore une chose. Ce ne sont pas les vastes masses de la population d'un seul pays, mais au moins celles *de plusieurs pays importants* qui doivent être lancées dans la révolution pour que celle-ci puisse se déployer en révolution sociale. Or cette condition indispensable n'est possible que sur le terrain d'une catastrophe sociale prolongée (ou d'une série de catastrophes) et d'une destruction épuisante *portant un caractère international*. Ce n'est que sur ce terrain que l'absorption des grandes masses internationales dans le processus révolutionnaire et dans le nouvel ordre des choses est possible. (Cette absorption s'accomplira plus tard d'une façon de plus en plus intense par la force des conditions qui se développeront ultérieurement. Le rôle de ces conditions ultérieures *créatrices* du succès de la révolution sociale, aussi bien à l'intérieur du pays que sur une échelle internationale, sera examiné en son temps.)

La révolution française de 89 fut grande et s'approcha de la révolution sociale, avant tout parce qu'elle eut pour base et déploya une grande destruction. Cependant cette destruction ne fut pas suffisante, aussi bien quantitativement que qualitativement. Elle n'embrassa que la France seule. Et elle n'alla pas jusqu'au bout. Le principe de propriété et celui de la politique ne furent pas détruits par cette révolution. Là se trouve une des raisons pour lesquelles elle ne put devenir la Grande Révolution Sociale.

Donc, *le processus destructif complet et international* est indispensable avant tout pour mettre en mouvement, dégager de l'ornière, arracher de toutes les « bases » anciennes, du « foyer domestique », de l'intimité intérieure, de l'aisance existante et lancer dans la rue, sur les barricades, dans la tempête, dans la révolte, dans la révolution les plus vastes masses de la population sur une échelle internationale. Sans cette condition, sans cette destruction colossale, la révolution sociale est impossible.

***

Les partisans d'un épanouissement économique comme condition indispensable pour la réussite d'une révolution sociale nous disent :

— Pour le succès de la révolution, il faut tout d'abord *une base matérielle solide*. D'un côté, il faut avoir une bonne réserve de stocks de toutes sortes à l'aide desquels la révolution puisse subsister et se développer les premiers temps, jusqu'à ce qu'elle ait créé des stocks nouveaux, jusqu'à ce qu'elle ait institué un nouveau processus économique et se sente bien d'aplomb. D'autre part, pour surmonter le plus rapidement les accrocs inévitables et développer avec succès l'économie nouvelle, la révolution doit s'incorporer un appareil économique riche et fonctionnant bien. Ce n'est que si l'économie est en état d'épanouissement que la révolution sociale peut avoir le temps et la possibilité de survivre à la période transitoire de confusion inévitable et de s'affermir.

Nous ne sommes pas d'accord sur ce point de vue.

Même en admettant *théoriquement* que l'état florissant de l'économie capitaliste et une « base matérielle solide » soient, dans les perspectives d'une révolution, *déjà victorieuse*, un certain avantage (ce qui est très discutable), — *en fait*, pensons nous, cela n'atteindra jamais cet avantage supposé, car il y aurait sans aucun doute un désavantage réel et prédominant, qui ne permettrait pas à la révolution non seulement de vaincre, mais même de naître, c'est-à-dire qui en supprimerait même l'idée.

En effet, imaginez-vous pour un moment que l'existence économique des pays capitalistes,

que tout le « train normal » de la vie sociale ne soient pas détruits. Ne raisonnez pas d'une façon abstraite sur la « base matérielle de la révolution », mais dessinez-vous concrètement le tableau de la satisfaction, de la prospérité, du bonheur économique : Les forces productrices s'accroissent, la production bat son plein, l'industrie et l'agriculture fonctionnent intensément et largement ; les produits s'accumulent et deviennent de moins en moins chers ; l'échange s'accomplit facilement ; la population dans son ensemble se sent calme, sûre et même confortable, s'occupant au jour le jour de ses petites affaires, péchés et distractions... La vie « popote » coule en toute tranquilité habituelle, réglée, aisée... Les forces défensives de la « société » sont remplies de la conscience de leur utilité et de leur solidité... Tout est calme et paisible. La pensée populaire stagne... La crise industrielle prochaine serait bien entendu accueillie en plaisantant... Dans ces conditions, une *révolution sociale* est-elle imaginable ? Peut-on se représenter de la sorte son vrai fond ? Qui y prendrait part ? Où trouverait-elle l'impulsion physique et l'élan nécessaires ?... Il nous est absolument clair que dans le monde actuel, la situation que nous venons d'esquisser ne peut servir de base qu'à un assoupissement petit-bourgeois, mais en aucun cas à une explosion gigantesque et à un mouvement grandiose et prolongé qui ne sont possibles que dans les conditions de souffrances, d'insatisfaction des masses, d'instabilité dans leur existence. Nous estimons que dans l'œuvre de la révolution sociale, c'est la présence *d'un « matériel » révolutionnaire, vif, humain* et non pas des monceaux d'objets morts qui ont une importance primordiale et décisive. Nous croyons que la vraie « base matérielle » d'une révolution sociale, c'est la *masse vivante* qui souffre, cherche, se meut, lutte et enfin crée, et non un inventaire mort de la caserne capitaliste.

A notre avis, une idée exagérée sur l'importance de la « base matérielle » dépend étroitement au fond de celle de la « minorité révolutionnaire », et aussi de la non-compréhension du rôle véritable de la destruction et des masses dans la révolution. Nous croyons que certains anarchistes arrivés au bolchevisme, soi-disant à cause de *l'absence* d'une « base matérielle », y seraient probablement arrivés encore plus rapidement *si cette « base » avait existé.* Il s'agit là non pas d'une base matérielle, mais d'une « base » morale, spirituelle, c'est-à-dire des élément intimes d'une conception sociale et révolutionnaire.

***

Notons encore une chose.

Nous voyons de nos jours avec quelle opiniâtreté, avec quelle énergie un capitalisme chancelant, même mortellement blessé résiste à la révolution. *Quelle serait donc la résistance d'un organisme capitaliste florissant et puissant !...* Nous sommes convaincus qu'ils n'auraient aucune difficulté à écraser définitivement la révolution à son début si malgré tout elle s'était allumée... Mais elle ne s'allumera jamais dans un épanouissement économique. La vigueur, la force, la santé de l'organisme capitaliste et la révolution sociale sont deux choses incompatibles.

Songez plus profondément à la grande *force d'inertie* du mécanisme social (de notre temps) réglé, ordonné, fonctionnant normalement. Cette force enlise, anesthésie, asservit. Des millions d'individus s'habituent tellement à une certaine manière de vivre que dans les manifestations habituelles, journalières il ne leur vient même pas l'idée de la nécessité et de la possibilité de la faillite, du changement de ces manifestations, de cette manière de vivre.

La force d'inertie du capitalisme est écrasante. Ses forces défensives sont énormes. Ses capacités de résistance et d'adaptation sont étonnantes. Ce n'est qu'un processus destructif intense du capitalisme, et de tout son bagage social, culturel et moral, qui peut surmonter cette inertie, décomposer ces forces, briser cette résistance et créer une « base matérielle » à une révolution sociale réussie.

***

Effleurons encore un coté de la question.

Pour quelqu'un qui ne forme pas d'espoirs utopistes sur telle ou telle « minorité révolutionnaire », ce serait *être envers les masses du plus grand optimisme que de croire qu'elles pourraient un jour accomplir la révolution sociale en période capitaliste ascensionnelle et florissante.* Cela signifierait supposer volontairement ou involontairement dans les vastes masses un niveau de conscience, d'activité de pensée, d'activité révolutionnaire, de liaison morale et physique tels qu'elles n'atteindront jamais dans un monde capitaliste et autoritaire.

Il est curieux que précisément de tels « optimistes nébuleux » considèrent par contre ceux qui partagent mon opinion et moi-même comme des « optimistes vides », et se considèrent eux-mêmes sinon comme pessimistes, tout au moins comme posément sceptiques.

Encore plus extraordinaires sont les « sceptiques » qui affirment péremptoirement qu'avec des masses telles qu'elles sont actuellement on ne peut, bien entendu, *généralement rien faire* ; qu'il faut avant tout par un travail lent, tenace, persévérant éduquer des masses futures plus cultivées, plus concientes, plus préparées. (Nous touchons ici une des questions les plus intéressantes : sur la « préparation » des mas-

ses à la révolution sociale et sur le rôle de la conscience et des éléments impulsifs aveugles dans le processus révolutionnaire. Comme je l'ai déjà signalé plus haut, nous parlerons en détail des masses, de leur rôle et des éléments de la révolution sociale par la suite. Mais il me faut effleurer ici cette question, puisqu'il s'agit ici-même de l'importance du processus destructif).

Quand, sur le terrain d'une destruction sans précédent se déployant aujourd'hui internationalement, j'admets que nous sommes entrés dans l'époque de la révolution sociale, on m'objecte : — C'est de l'optimisme fantastique, c'est une utopie. Regardez ce que sont les masses actuelles : fatiguées, épuisées, écrasées par des besoins matériels ; déroutées, désillusionnées de tout, morcellées, inertes, fainéantes, grossières, ignorantes, imprégnées d'esprit routinier, peureuses, dépravées, égoïstes ; prêtes à suivre ceux qui sont les plus forts et leur promettent une croûte de plus. (Voyez par exemple en Italie où les grandes masses se mirent en entier à la remorque de Mussolini...) Et ce sont ces masses que vous estimez capables d'une révolution sociale ? ! Et c'est avec elles que vous voudriez l'accomplir ? !... Vous vous accrochez à la destruction et y mettez tous vos espoirs... Mais ne voyez-vous pas que la destruction est un terran défavorable à une action vigoureuse et consciente des masses, et que la révolution sociale ne deviendra possible que lorsqu'elles seront, sur la base d'une ascension et d'un épanouissement général, plus saines, plus énergiques, plus cultivées ?...

Tel est le « scepticisme » contemporain de beaucoup.

Je demande d'abord : — Est-ce qu'attendre de *telles* masses une *telle* révolution sociale n'est pas *d'un véritable optimisme, le plus utopiste et le plus fou ?*

Je dis : — Oui, les masses sont accablées, ignorantes, inertes, etc... etc... Je le sais très bien. Je sais que « les masses sont prêtes à suivre quiconque se présente... » J'ai connaissance des masses ayant suivi Mussolini (cependant, je comprends très bien le fond de ce phénomène et il ne me trouble nullement) ...Oui, je connais les masses contemporaianes... Mais je sais pertinemment *qu'elles ne seront jamais autres, qu'elles ne seront jamais « meilleures »*. Je sais que la révolution sociale, à n'importe quel moment, aura toujours affaire et infailliblement *au même « matériel humain » qu'aujourd'hui* (sinon pire encore). C'est pourquoi toutes les considérations sceptiques des « pessimistes » non seulement ne me contredisent pas, mais précisément confirment mon point de vue. Je suis non seulement d'accord avec eux, je vais plus loin qu'eux. J'affirme que non seulement les masses contemporaines sont « mauvaises », mais qu'avec le capitalisme et le pouvoir *elles seront toujours aussi « mauvaises » et ne pourront jamais être autres.*

C'est de cela précisément que naît mon opinion.

Je regarde la vérité en face et je pose la question : *Alors dans ce cas, quelle sera la force qui amènera les masses à la révolution ?*

Je réponds : *Des éléments naturels aveuglément déchaînés : éléments de destruction.*

Eléments aveugles, telle est la première force-moteur de la révolution, tel est son prologue et son début. Ce sont les processus aveuglément déchaînés qui l'ouvrent.

La destruction générale est le ferment actif de ces éléments. Elle impulse et soutient ce processus aveugle durant le laps de temps nécessaire. Et sinon encore aujourd'hui, alors plus tard la révolution sociale commencera par une semblable destruction. (Notons incidemment que le potentiel de *création*, de *construction* est toujours propre aux masses ; mais que, vu leur aveuglement et d'autres propriétés négatives, cette capacité ne se manifestera pas immédiatement. La première partie *destructive* de la révolution sociale ne peut être qu'un processus aveugle. Quant à sa partie *créatrice*, elle sera à un haut degré un acte *conscient* dont les éléments fondamentaux seront définitivement élaborés et répandus dans les vastes masses précisément durant le processus destructif. La force créatrice des masses jaillira donc plus tard, et son rôle ne se manifestera que dans le développement ultérieur de la révolution sociale.)

Tel est mon « optimisme » et le « pessimisme » de certains. En fin de compte, ces derniers sont en effet des pessimistes : non parce qu'ils ne croient pas à la possibilité d'une révolution sociale immédiate, mais parce qu'au fond ils ne croient pas à la révolution du tout. Si je suis optimiste, ce n'est pas parce que je crois en une révolution sociale immédiate, mais parce que je suis fermement convaincu de son infaillibilité et nécessité et que je me représente nettement, clairement son levier. Quant à la destruction actuelle, elle donne, à mon avis, une raison sérieuse de croire que le *facteur aveugle, fatal,* fera cette fois son œuvre jusqu'au bout et ouvrira toutes grandes les portes à la révolution sociale. Nous devons y être prêts et faire tout ce qui dépend de nous pour accélérer et faciliter *la croissance de la véritable conscience des masses.*

On me dit encore que la destruction est un facteur défavorable ?

Je réplique : — Primo, que les événements, comme on le verra, prouvent le contraire. Secundo, que tout dépend *du caractère et des cadres de la destruction.* J'estime qu'une destruction allant *jusqu'au bout,* une destruction

continue, implacable, complète et sans quartier, — dans les conditions des conquêtes humaines contemporaines, matérielles et morales, — mènera infailliblement à la révolution désirée et pleinement fructueuse. Le reste s'y joindra.

***

Résumons :

La destruction est nécessaire pour mettre en mouvement et lancer dans la révolution les masses humaines océaniques indispensables à sa réalisation. Tant que la révolution restera l'objet de discussions et d'actions de groupes humains à peine perceptibles, la Révolution Sociale sera impossible.

La destruction est nécessaire pour la Grande Emeute, cet élément essentiel, prologue de la Revolution Sociale. Tant que des millions et des millions ne s'insurgeront pas, il ne faut pas songer à une révolution sociale.

La destruction est nécessaire pour bouleverser de fond en comble la mare stagnante de la vie routinière et la transformer en océan tempétueux devant expulser de son sein toute la pourriture accumulée depuis des millénaires et laisser le champ libre pour l'édification d'une vie nouvelle. Tant que des millions d'êtres vivront pour les intérêts du jour le jour, la Révolution Sociale est inconcevable.

La destruction est nécessaire pour briser la lâche inertie de cette machine solidement installée et réglée qui s'appelle aujourd'hui « existence humaine » ; pour rompre la résistance formidable du vieux mécanisme social, pour faire sauter sa vile capacité d'adaptation, pour ébranler, décomposer et bouleverser ses forces défensives. Tant que les individus auront encore quelque chose à quoi se raccrocher, tant que fonctionneront les fabriques, les bureaux, les magasins, les banques, tant que rentreront les impôts, que les trains marcheront normalement, que les rues des villes étincelleront de vie, que les « jem'enfoutistes » existeront en paix, que les fonctionnaires serviront scrupuleusement, qu'obéira l'armée, que la police restera zélée et la Sûreté vigilante, de la Révolution Sociale on ne peut que rêver.

La destruction est nécessaire pour donner le champ libre aux forces aveugles, pour permettre au processus spontané de se déployer ; sans quoi la Révolution Sociale est irréalisable.

***

Tout ce qui précède est parfaitement illustré par une série d'exemples.

Le premier d'entre eux, c'est *le développement même de la révolution russe de* 1917.

Nul n'ignore que ce ne furent pas les partis, les groupements, les leaders ou les organisations de conducteurs ; non plus la « culture », ni des plans sciemment élaborés qui accomplirent la révolution de Février. Ce furent des *événements aveugles*, une démolition complète et la famine qui mirent en mouvement et lancèrent dans la rue les grandes masses prolétariennes de la capitale (Pétrograd) avec des protestations vagues et une exigence élémentaire : « Du pain ! » Le gouvernement ne pouvant y satisfaire, les éléments aveugles poussèrent plus loin. La débâcle générale décomposa l'armée. La police et la Sûreté se sentaient déjà depuis longtemps instables. La destruction et la décomposition générales permirent aux masses de la capitale, après deux ou trois jours de protestations un peu vagues et d'abord quelque peu timides, de sentir l'impuissance complète du gouvernement et de commencer *la révolution* (l'insurrection). La même destruction attira à la révolution la sympathie des plus grandes masses de la population, non seulement de la capitale, mais aussi de tout le pays. Des masses encore plus vastes restèrent neutres. Toute résistance devint impossible de la part des gouvernants. Le processus aveugle fit son œuvre. La révolution l'emporta. Ensuite commença le processus intense créateur et organisateur.

Rien d'autre que *la destruction continue* balaya ensuite le gouvernement bourgeois de Février.

L'instauration de la démocratie, de la coalition, le gouvernement de Kérensky (Avril-Mai 1917) furent accueillis avec enthousiasme par les grandes masses de la population. La critique du nouveau gouvernement et la lutte contre lui furent au début une œuvre difficile. Encore en Juillet-Août 1917, parler publiquement contre Kérensky n'était pas sans danger. Des cas de lynchage dans les rues contre de tels audacieux étaient assez fréquents, même dans les grandes villes. Aux gens à courte vue, il pouvait sembler pour un instant que la coalition démocratique était solidement installée. Il aurait pu en être ainsi... Mais, *la destruction irrésistible et l'avance de la révolution qui y est liée* tuèrent la coalition sans lui permettre même de commencer à s'affermir. Les masses prolétariennes avancées (Kronstadt, Pétrograd) s'animèrent déjà vers le mois de Juillet. A la fin de Septembre, la désillusion fut vaste et complète. L'agitation contre le gouvernement acquit une force formidable. Toute possibilité pour lui de s'affermir, toutes bases disparurent. L'aide du dehors, grâce à la guerre, fut également impossible. En Octobre tombèrent Kérensky et la démocratie. La révolution « communiste » (bolcheviste) éclata.

L'une des raisons principales de la faillite du *mouvement révolutionnaire de* 1905-1906 *en Russie*, consiste à notre avis, précisément en ce que les éléments nécessaires de destruction

et de spontanéité manquaient à cette époque.

C'est l'absence, dans la destruction, de la plénitude nécessaire au succès de la révolution *sociale* que nous considérons comme l'une des raisons profondes de ce que *la révolution d'Octobre* 1917, d'un côté n'a pas donné d'elle-même un résultat complet, et de l'autre, se rendit, cependant, provisoirement maîtresse de la situation. (Nous en parlerons plus en détail par la suite, en liaison avec la question du rôle des différents facteurs dans les destinées de la révolution d'Octobre.)

C'est par l'inachèvement du processus destructif universel, que nous expliquons au fond l'échec du *mouvement révolutionnaire en Italie* en automne 1920.

Si *la révolution allemande de* 1918 ne dépassa pas la démocratie et la coalition, nous l'expliquons par la même cause fondamentale : la destruction et le processus aveugle et spontané qui y est lié n'allèrent pas encore assez loin pour permettre à une revolution plus profonde de se déployer.

Tous ces mouvements révolutionnaires et certains autres de ces dernières années ne sont que des étapes sur la route de la révolution universelle sociale —, étapes réalisables et donnant leurs fruits au fur et à mesure que la destruction croissait.

C'est l'absence de la nécessaire destruction qui retint durant toutes ces années la révolution dans divers pays. C'est maintenant que cette destruction commence à se faire jour.

Grâce à une série de motifs, elle se déploie en Europe avec une extrême lenteur. De là la lente avance aussi de la révolution européenne.

Janvier-Février 1923. VOLINE.



LA POÉSIE

L'ÉPREUVE

Hardi le vent ! Hardi la pluie ! Hardi l'orage !
La Tempête a soufflé :
le menu sable de la plage
s'en est allé.

* * *

Ainsi lorsque hurlait une tourmente rude
au jardin de mes amitiés,
j'ai vu s'enfuir par les sentiers
les compagnons craintifs et prudes.

Et seuls quelques uns fiers et droits,
hommes-rocs aux âmes musclées,
demeurèrent auprès de moi
tandis que l'ouragan soufflait.....

Georges VIDAL.

Prison d'Aix. — Février 1923.



Discours

Il ne s'écoule guère de semaine sans que la presse n'ait à enregistrer et à propager, hélas, les paroles de mensonge qui tombent de la bouche de l'un des ministres que les peuples supportent avec la plus lamentable résignation. C'est ainsi que Poincaré ne néglige aucune occasion pour essayer de justifier sa politique d'aventure et de mort. Il professe sur lui-même une opinion qui vaut la peine d'être connue. — Ecoutez-le :

Vous ne m'avez pas vu davantage passer d'un parti à un autre, évoluer à travers les groupes, troquer un drapeau rouge contre un drapeau tricolore ou réciproquement. Vous ne m'avez pas vu corriger peu à peu mon programme politique, comme ces artistes qui améliorent ou gâtent leur œuvre primitive par des retouches ou des repentirs. Je me flatte d'avoir suivi, sous vos yeux, un chemin droit et découvert.

Nous savons trop où conduit ce fameux chemin « droit et découvert » !... Des millions de jeunes gens s'y sont engagés à sa suite et n'en sont point revenus.

Variation sur le même air

Le même jour, les feuilles publiques commentaient, chacune suivant les vues particulières de leurs bailleurs de fonds, un autre discours prononcé justement par un de ceux qui ne peuvent se vanter « de n'avoir pas troqué un drapeau rouge pour un drapeau tricolore. » Comme titre à son compte rendu dithyrambique, l'*Œuvre* s'écrie : « Enfin une voix s'élève pour défendre la République ».

Et voici un couplet :

— Ce serait une chose horrible et incompréhensible, qu'un pays victime d'une agression inqualifiable, après avoir été violenté, après avoir vu ses meilleurs territoires incendiés, après avoir vu détruire sauvagement, bêtement, inutilement ses richesses dans un moment où la civilisation s'honorait d'être dans tout son éclat, il serait inouï que de tels ravages ne fussent pas réparés par ceux-là même qui les ont commis.

Ce qui est incompréhensible, c'est qu'il y ait encore des imbéciles pour se gargariser avec de pareils boniments et attacher un intérêt quelconque à la forme républicaine du régime. Tous les politiciens se valent.

Front unique

A l'occasion de ce premier mai, la question du front unique s'est posée plus que jamais. Des offres fermes ont été faites dans ce sens par le P.C. au parti S.F.I.O et par la C.G.T.U. à la C.G.T. Mais les dirigeants des organisations « réformistes » ne semblent pas pressés de s'aboucher avec les dirigeants « révolutionnaires ». Bertreint avait pourtant, dans l'*Humanité*, essayé de prouver que ce front unique était possible :

C'est au point de vue de *l'intérêt de classe* qu'il faut se placer.

Toujours plus durement menacés par la bourgeoisie, les ouvriers, eux, comprennent que rien de sérieux ne s'oppose à la lutte en commun.

Pour eux comme pour les communistes, le front unique est moralement possible parce qu'il est nécessaire au prolétariat.

« Pour eux, *comme pour les communistes* », tiens, tiens !...

Mais puisque tout ce qui est nécessaire est possible, d'après Bertreint, je crois que les ouvriers feraient bien de renvoyer à leurs petites combinaisons les marchands de sornettes qui le empoisonnent. C'est la première condition pour que le fameux front unique devienne une réalité.

C. I. P. F.

Bienheureux ouvriers, votre sort préoccupe au plus haut point toute une pléiade de personnes. Rien d'étonnant que vous vous en désintéressiez vous-mêmes. MM. Georges Valois et Pierre Dumas ont entrepris, eux aussi, de vous « rassembler » pour faire votre bonheur et le leur sans doute — par ricochet.

Cette « entreprise » s'appelle la C. I. P. F. L'*Action Française* en assure la publicité.

D'abord, quelques considérations.

Présentement, il y a, dans les classes ouvrières, un grand désarroi : l'espérance socialiste est morte ; l'expérience communiste est déjà corrompue ; nul ne se sent de goût pour le travail forcé à la mode moscovite sous la surveillance des Chinois, ni pour le régime du hareng saur. Devant l'échec de toutes les formes du socialisme, qui ont ruiné plusieurs pays, les ouvriers qui avaient été séduits par le socialisme connaissent aujourd'hui un profond découragement. Les syndicats révolutionnaires se vident. Mais l'ouvrier rentre à l'usine la tête basse avec le sentiment qu'il a été vaincu par le capitalisme.

Devant ce spectacle, il y a de pauvres patrons, à la tête légère, qui se frottent les mains.

La C.I.P.F. va leur prouver à ces malheureux combien ils ont tort. Mais il leur faudra, eux aussi, donner leurs adhésions et leurs coti-

sations, bien entendu. M. Pierre Dumas sait par expérience dans quel gouffre viennent se jeter ces petits ruisseaux.

Et pour l'*Action*, ça va chauffer :

> Car la C.I.P.F. inaugure une méthode nouvelle : qu'il s'agisse d'une difficulté ouvrière ou patronale, les délégations qui interviennent sont mixtes ou même tripartites. Patrons, techniciens, ouvriers agissent de concert pour défendre l'ouvrier, ou le technicien, ou le patron qui ont été touchés. C'est le signe visible de la solidarité des intérêts qui est à la base de la doctrine.
>
> C'est par ce moyen que nous arriverons à mettre dans le droit chemin les patrons individualistes ou libéraux et les agitateurs révolutionnaires.

Vous le voyez, c'est très simple !...

Nouvel épisode

Le ciné-roman qu'à court d'imagination avaient failli abandonner l' « honorable » Daudet, et son complice, le presque académicien Maurras, vient de se corser d'un épisode sensationnel. Après avoir réussi à faire inculper d'associations de malfaiteurs, contre tout bon sens, des gens qui ne se connaissaient autant dire pas, voilà que meurt, presque subitement, le policier Dumas qui remplissait, pour le compte du gouvernement, les mêmes fonctions que le regretté Plateau pour le compte d'un roi hypothétique.

> Ceux qui, de près ou de loin, ont été mêlés à la préparation du meurtre de Plateau disparaissent d'une manière vraiment opportune. Gohary a été « suicidé », et voici Dumas qui disparaît...

Attendons-nous donc à voir « disparaître » tous ceux, et ils sont nombreux, que cite quotidiennement le fou du roi avec une fantaisie et un culot qui dépasse toute imagination.

Réalistes

L'anarchisme se contentait jusqu'à ces derniers temps, de se diviser en deux courants bien caractérisés : d'une part les communistes, de l'autres les individualistes.

Malgré certaines divergences, les éléments individualistes et communistes de l'anarchie conservaient assez de points communs pour que, en dépit des discussions théoriques, ils se considérassent comme les membres de la même famille anti-autoritaire. Ces temps sont changés. L'individualisme anarchiste a vu, lui aussi, ses rangs se partager.

D'un côté, les autoritaires dont j'ai pu dire dernièrement qu'ils feraient mieux de ne pas chercher à réveiller l'esclave si c'était pour lui affirmer qu'il ne pouvait se passer de chaînes. Nous envoyons parmi ceux-là qui s'intitulent individualistes libertaires réalistes ?... Et leur réalisme consiste à couvrir d'injures non seulement nous autres communistes, mais les autres individualistes chez qui la haine de toute autorité prime tout autre sentiment et sont, sur ce point tout au moins, en communion d'idées avec nous.

Le camarade E. Armand, répond dans l'*En Dehors*, à l'un de ces « réalistes » qui avait écrit à son intention et à celle de notre ami Colomer : « Où il nous fallait des réalistes, nous avons des poètes » :

> Ah ! les vilains mots, les mots déprimants qui me remontent à la mémoire en cette nuit-ci : « Où il nous faudrait des réalistes, nous avons des poètes ».
>
> Des « réalistes »... Mais c'est un mot du « jour », du jour où l'on pleure, où l'on trime, où l'on crève justement pour la plus grande gloire et le plus grand profit des « réalistes » : détacheurs de coupons et encaisseurs de dividendes, détenteurs-accapareurs des moyens de production, manieurs d'argent et brasseurs d'affaires, joueurs et spéculateurs en bourse et en banque. Ah ! certes, « réalistes », ceux-là, et comment ! Réalistes les Monopoleurs et les Privilégiés qui se disputèrent sur le dos de millions de victimes insensées les marchés commerciaux du monde exploitable. « Réalistes », bien sûr, les capteurs de sources de pétroles et les Comités des Forges d'en deçà comme d'en delà du Rhin. « Réalistes » les fauteurs du Havre ou de la Ruhr, les chemises noires du pseudo César transalpin, les rouges galonnards de la Moscovie soviétique.
>
> « Réalistes » aussi les copains ronblards à la recherche d'une combine impérilleuse — n'importe laquelle — pourvu que ça rapporte — l'argent n'a pas d'odeur — fût-ce celle de solliciter leur inscription sur la liste des émargeurs aux guichets de publicité des emprunts de l'Etat qui prépare et fomente la guerre, ou de la Haute Banque qui profite de la Barbarie universelle. Ne leur parlez pas des poètes, à ceux-là !

« Où il nous fallait des réalistes, nous avons des poètes ».

« O le cuistre qui a écrit cela », termine très justement E. Armand.

Liberté

Dans le *Quotidien*, A. Aulard s'indigne des propos tenus par Poincaré à l'égard des instituteurs.

> On veut faire de l'instituteur un citoyen diminué. M. Poincaré n'hésite pas à déclarer qu'il doit être surveillé, dénoncé, frappé *par le préfet*. C'est cela qui est inadmissible.
>
> L'instituteur doit être un citoyen complet. Je voudrais qu'il fût un citoyen modèle, discutant franchement avec ses concitoyens, parlant raison, parlant vérité, enseignant la république, la démocratie...

C'est-à-dire bourrant les jeunes crânes suivant les idées particulières de M. Aulard, ce qui n'empêche pas celui-ci de conclure :

> Mais pour être un citoyen modèle, il faut être un citoyen libre.

Libre comme l'entendent les politiciens de toutes couleurs, cela ne ressemble guère à ce que nous entendons par ce mot. L'Etat étouffera toujours toute liberté, c'est pourquoi nous voulons le supprimer.

Pierre MUALDÈS.

Revue des revues

CLARTÉ s'aiguillait déjà sérieusement vers le communisme intégral, malgré les dénégations de ses managers. Je crois que la crise récente du Parti communiste précipitera cette évolution. Il est bien évident qu'un « pur » comme Barbusse ou Vaillant-Couturier, ne peut plus collaborer aux côtés d'un infâme « résistant » comme Pioch ou Noël Garnier. Donc, à la porte, tous les « bourgeois » et laissez *Clarté* aux seuls Rrrrévolutionnaires !! Cela ne laisse pas prévoir que la Revue sera plus intéressante, bien loin de là.

Il y a donc là une place à prendre, celle que *Clarté* semblait devoir occuper après la guerre et que le sectarisme, la basse politicaillerie, les questions de boutiques et de personnes, le vieil esprit d'autoritarisme despotique, lui ont fait abandonner. Il y a place pour une revue *littéraire* (alors que *Clarté* devient de plus en plus exclusivement politique) *internationale* (et non pas seulement communiste ou russe) d'*esprit libre* enfin (et non pas soumise aux mots d'ordre impérieux de partis politiques).

Il semble bien que cette revue soit parue. J'ai voulu attendre le second numéro pour ne pas trop m'illusionner et ne vous en parler qu'à coup sûr. Je crois bien maintenant que je puis y aller. Donc, depuis le 15 février dernier, paraît EUROPE, revue mensuelle, sous la direction de *Paul Colin* et de *René Arcos*. René Arcos est un pacifiste de guerre, l'un de ceux qui, en Suisse, avec Rolland, Guilbeaux, Jouve, Le Maguet, Masereel, sauvèrent l'honneur de la littérature française. Paul Colin fit paraître à Bruxelles, sitôt l'armistice, une courageuse revue l'*Art libre* où il résista de son mieux au courant de chauvinisme idiot qui déferlait sur le royaume « héroïque ». Il fonda même en Belgique une section de *Clarté* puis abandonna la tâche quand il se vit obligé de servir un nouveau militarisme.

Ces deux hommes ont trouvé un éditeur intelligent : c'est la maison Rieder et Cie (7, place Saint-Sulpice, Paris, 7e). La réclame est tout à fait gratuite, croyez-le, camarades. Personnellement, j'ai plutôt sujet de me plaindre de la maison Rieder qui restreint ridiculement les services de presse de ses éditions. Je n'en suis que plus à l'aise pour signaler le bel effort qu'elle fait ici. L'abonnement à *Europe* est remboursable en volumes (demander le prospectus avant le 31 mai). Et pas seulement des rossignols démodés comme c'est souvent l'usage : mais de forts beaux livres.

Que dire maintenant des deux cahiers parus ?

Dans le premier, j'ai surtout aimé les inimitables pages de Léon Werth : *La vie sentimentale de Pierre Masson*, des poèmes de Vildrac qu'il faudrait citer en entier (mais la place !) et une chronique de Georges Duhamel : *Mission du Poète*, dont je veux reproduire quelques lignes :

« Connaissez-vous le nom du vice-roi des Indes ? Que non ! Et à quoi bon ! Le vrai maître de l'Inde, c'est Tagore. Tel est le roi qu'un monde attentif et studieux reconnaît et vénère. Aux yeux de ce monde fervent, l'Inde moderne a le visage même de Tagore, le noble visage du poète.

La grandeur de l'Amérique ? Ah ! Barnabé, vous parlez comme les magazines. Vous additionnez des étages d'immeubles, des boîtes de conserves et les armées de cochons immolées à Chicago. Prononcez seulement ces mots radieux : Emerson, Whitmann, Thoreau. Comme l'Amérique est grande !

La Norvège possède-t-elle une armée ? Je n'en sais rien. Ne me dites pas que c'est un petit pays. C'est un immense et puissant pays : il a conquis le monde. Son général s'appelle Ibsen.

.. ..

Qu'un poète élève la voix, qu'un musicien saisisse son violon, qu'un peintre ou qu'un sculpteur surprenne et fixe les raisons de la vie, qu'un véritable créateur surgisse en quel-

que endroit du globe, et je dis que ma patrie est là même où cet homme respire, je dis que ma patrie est en tout lieu que je peux connaître et chérir à travers l'âme d'un poète. »

Dans le second numéro, Romain Rolland publie le commencement d'une fort attachante étude sur *Mahatma Gandhi*. Etude qui nous révèle un mouvement formidable et le plus souvent inconnu ou mal connu en Europe. Que de contre-vérités, d'erreurs, voire même de colossales âneries n'a-t-on pas énoncé sur le mouvement gandhiste. Notons ce caractère essentiel sur lequel insiste Rolland :

« *Le terme de* Satyagraha (1) *a été inventé par Gandhi, en Sud-Afrique, pour distinguer son action de la résistance passive. Il faut insister avec la plus grande force sur cette distinction : car c'est précisément par la résistance passive (ou par la non-résistance) que les Européens définissent le mouvement de Gandhi. Rien n'est plus faux ; nul homme au monde n'a plus d'aversion pour la passivité que ce lutteur inlassable qui est un des types les plus héroïques du Résistant. L'âme de son mouvement est la* Résistance active *par l'énergie enflammée de l'amour, de la foi et du sacrifice. Et cette triple énergie s'exprime dans le mot de* Satyagraha. »

Il y a encore des *Images de Russie* inédites de Maxime Gorki, des *Poèmes* de Henry Dalby et des *Gens* de Pierre Hamp dont il faudrait citer des pages entières. Voici quelques lignes au hasard :

« *Ce paysan d'Auvergne apportait dans cette ombre puante d'un restaurant de Paris, l'avarice ensoleillée du laboureur qui ne veut pas perdre le profit d'un centimètre de sa terre. Il lavait son linge dans la plonge, il raccommodait ses chaussures et ses habits ; aucun travail grossier ou délicat ne le rebutait. Il empruntait aux hommes des fourneaux, de l'argent pour le mettre à son livret de caisse d'épargne et le leur remboursait sur son salaire du mois suivant. Des ouvriers en avance de dépenses attendaient la paie pour régler leurs achats, lui se tenait en avance d'économies.* »

Et ailleurs : « *Les recommandations, disait l'ingénieur en chef de la Compagnie, garantissent la valeur morale de l'agent, comme l'examen médical garantit sa valeur physique. Quand on a vérifié qu'un homme n'est pas débile, qui prouve qu'il n'est pas anarchiste ? Son protecteur. Il faut que le recrutement du personnel des chemins de fer intéresse les notables. Décourager les protections, c'est attenter à la sécurité du réseau. La Compagnie parait rendre service en acceptant les candidats les plus recommandés et c'est elle que l'on oblige en lui donnant de bons esprits.*

Cette théorie fit que M. Leignel, bachelier ès-lettres, fut reçu comme expéditionnaire grâce à deux lettres du député, un billet de président d'œuvre de bienfaisance et le certificat du curé de sa paroisse. »

Mais il faut m'arrêter car je m'aperçois que je consacrerais à *Europe* toute ma chronique.

*
* *

Une autre naissance : VERS LA VÉRITÉ, *publication mensuelle spéciale aux origines et responsabilités de la guerre*, publiée par Ermenonville. Celui-ci a voulu créer une revue documentaire susceptible d'éclairer le public sur les crapuleries cyniques ou cachées de nos bons dirigeants. Rude tâche ! Et d'autant plus rude que presque tout le monde s'en fout. Les indignes bateleurs ont beau jeu à berner un populo qui se laisse docilement faire. Il ne faut pas s'étonner non plus que maints chefs populaires ne tiennent pas essentiellement à ce que l'on fasse trop de lumière sur les dessous de la Grande Guerre. Leur rôle n'y est pas si reluisant. Et si les mensonges de 1914 ont pu se faire passer pour vérités sans reproches, n'est-ce pas, en grande partie, grâce à leur incommensurable lâcheté, grâce à leur trouille maladive, à leur trahison évidente ?

Quoi qu'il en soit, Ermenonville, persévérant et inlassable, continue son ingrate tâche. Reconnaissons qu'il s'en acquitte fort bien et réussit à rendre intéressantes des questions fort ardues. Le premier numéro de *Vers la Vérité*, rassemble des noms connus, des spécialistes en la matière : leurs articles sont tous savoureux. Si seulement chaque Français pouvait lire ces humbles pages où éclate lumineusement l'ignoble préparation de la guerre, voulue, concertée par les Poincaré, Viviani et consorts, comme par les Guillaume II et autres Nicolas II. (Ecrire à Gustave Dupin, 200, quai Jemmapes, Paris).

*
* *

Albin continue courageusement à écrire et imprimer ses CROQUIS BREFS (4, rue Chaumais, *Lyon*). Le dernier est consacré à *Gracchus Babœuf*. Après avoir étudié sommairement — un peu trop — la vie et l'œuvre du grand révolutionnaire, il cite une de ses dernières lettres qui montre son grand cœur et répond à merveille aux calomnies des historiens bourgeois.

---

(1) Etymologiquement : *Satya :* juste, droit ; *Agraha*, essai. tentative. Essai juste. On l'appliqua spécialement à la non-acceptation de l'injustice.

« Je suis désespéré, ma bonne amie, de voir la détresse où je te laisse. Ce moment-ci est terrible à passer et tu sais que ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas évité. Je suis bien sensible aux efforts que tu fais pour moi. Je te renvoie tes six francs aujourd'hui ; s'il faut que quelqu'un de nous souffre, je dois commencer le premier. »

* * *

Dans les Essais critiques (30, rue de Clichy, Paris), M. Jean Azaïs parle de la *Liberté d'écrire*, à propos de l'affaire Victor Margueritte et d'une enquête ouverte par *les Marges*. Il rappelle fort à propos que M. Margueritte, ex-censeur du temps de guerre, n'est pas très qualifié pour parler de liberté. Puis il montre comme le citoyen français est peu libre, comme la caserne, la guerre, et autres bienfaits de la société attentent sans vergogne à sa liberté individuelle (mais pense-t-il sérieusement que sous le règne de Philippe VII nous serions plus libre ? Hum ! j'en doute !) Il conclut donc que la liberté d'écrire l'intéresse beaucoup moins que les autres libertés et il demande une censure. Mais il conclut : « *Je m'engage d'ores et déjà à ne pas respecter la censure démocratique... elle ne peut être exercée que par la canaille.* » Nous qui avons en commune horreur Démocratie et Royauté, conclurons : Nous ne respecterons aucune censure, elle ne peut être exercée que par la canaille !

Plus loin, il parle du *Fascisme* de façon assez juste. Je cueillerai dans son exposé une remarque curieuse : « *Il m'est arrivé, comme à tout le monde, de parler au futur, du fascisme français. Aujourd'hui... j'en parlerai au passé. Le fascisme français a eu lieu : il s'appelle le Bloc national.* »

* * *

C'est devenu un lieu commun de proclamer que le Mercure de France a considérablement perdu de son indépendance et de son intérêt depuis la guerre. Il a cru devoir verser lui aussi dans le nationalisme plus ou moins intégral : il ne s'en est pas relevé. Le *Mercure* avait publié jadis, aux temps héroïques, le *Joujou patriotique* de Rémy de Gourmont : il en est réduit maintenant aux *Défaitistes* du coco sans génie : Louis Dumur. Triste, triste !

La revue restait surtout intéressante par ses rubriques. Paul Léautaud qui tenait celle des *Théâtres* est parti. Voici que Georges Palante qui parlait depuis 15 ans, du mouvement philosophique, vient de quitter la maison. Il avait entamé une discussion sur le *Bovarysme* avec J. de Gaultier. M. Valette, directeur du *Mercure de France*, après avoir accueilli une longue diatribe de J. de Gaultier, retourna la réponse de G. Palante. D'où une dernière lettre de celui-ci :

« ...Vous voulez laisser le dernier mot à M. de Gaultier qui a sans doute besoin qu'on baillonne son adversaire. La plus élémentaire probité littéraire vous ferait une loi de prévenir le public, de l'avertir que l'un des adversaires est resté maître du terrain par le bénéfice d'un veto directorial. Il n'est guère possible d'ajouter à une telle vilenie...

Votre procédé fera peu d'honneur au Mercure. *Je suis entré, il y a bien des années, au* Mercure. *C'était un autre* Mercure, *le* Mercure *de Remy de Gourmont... C'est sans regret que je quitte le* Mercure *d'aujourd'hui...* »

* * *

Le système des exclusions devient fort à la mode dans les milieux littéraires comme dans les partis politiques. Ici comme là, celui qui veut garder son indépendance, dire ce qu'il pense, se fait promptement vider.

Après G. Palante mis à la porte du *Mercure de France*, voici Maurice Boissard (Paul Léautaud). Il faisait autrefois, de manière fort spirituelle la critique théâtrale au *Mercure*. Puis il passa à la Nouvelle Revue Française, mais il ne devait pas tarder à se faire expulser de la boutique Gide-Romains. Voici comment il conte son aventure dans les Nouvelles littéraires :

Il n'est pas toujours facile de faire de la critique dramatique. Je viens d'en faire l'expérience. Je m'étais risqué à aller voir une comédie de M. Jules Romains. J'avais écrit ce que j'en pense. Cela formait trois pages de ma dernière chronique à la *Nouvelle Revue Française*. Son directeur, M. Jacques Rivière, me les a supprimées. Si on ne peut pas dire ce qu'on pense, à quoi bon écrire ? J'ai pris mon chapeau et je suis allé me promener. Qu'est-ce qu'elles ont donc de si terrible, ces trois pages ? J'écrivais pour un petit nombre. Je parlais d'un auteur fort peu connu. Je suis fort ignoré moi-même. Si cela pouvait intéresser dix personnes, c'était tout. M. Jacques Rivière s'en est pourtant alarmé comme un collectionneur d'objets rares dont on bouscule les bibelots. Je venais de lui remettre mes épreuves corrigées que je recevais de lui une lettre sans réplique. Ces trois pages étaient « *tout à fait impossibles* ». Il ne pouvait me permettre de « *déconsidérer si complètement un auteur qu'il a, jusqu'ici, proposé à l'admiration de ses lecteurs* ». Non content de m'en prendre à sa comédie, « *c'était tout son personnage que je tentais de démolir* ». Voilà un auteur bien peu solide si trois pages de chronique peuvent le mettre par terre. M. Jacques Rivière aurait dû mettre un écriteau : *Prière de ne pas toucher.* Mais c'est surtout M. Jules Romains qui s'est montré beau dans cette circonstance. Ces trois pages le concernant, on les lui a montrées. Vous croyez qu'il a été content, voyant qu'on parlait de lui, ce qui, pourtant, ne lui arrive pas souvent ? Pff !... Il paraît que ces trois pages l'ont bouleversé et il a fallu qu'on l'assure aussitôt qu'elles ne passeraient pas pour qu'il reprenne ses esprits (il est plus facile d'en avoir au pluriel qu'au singulier). N'est-ce pas là un joli personnage pour une comé-

die littéraire ? Cet auteur qui ne veut entendre que des éloges sur son compte, qui écrit uniquement pour être admiré ? Ce professeur de philosophie qui en manque si complètement pour lui-même ? Cet écrivain que la critique fait s'effondrer ? Et il a choisi comme pseudonyme ce nom synonyme de force, de solidité : Romains ! »

***

Pour finir, je vous entretiendrai un peu des HUMBLES, où on ignore ces questions de haute stratégie.

Leur cahier de février fut consacré aux *Fables et poèmes* de G. Le Révérend. Poèmes en vers classiques, vers libres si l'on veut, mais à la manière de La Fontaine. Voilà qui peut étonner au siècle du vers libre ! Je trouve, quant à moi, un certain charme à ces poésies dont je veux épingler ici deux courts échantillons :

SAGESSE

La sagesse est pour l'un ceci : faire ripaille.
Sourire à lèvre épaisse, ou rire à plein gosier.
C'est, pour l'autre, dormir sur un mol oreiller,
Et, pour tuer l'ennui nécessaire, bâiller.
Chaque aveugle ainsi suit l'instinct qui le tiraille.
Or, la sagesse, quant à moi,
C'est, narquois, fier, tranquille, indifférent, adroit,
C'est battre le briquet près des meules de paille.

EN MON VILLAGE...

« En mon village, Epicure prudent,
Je vis heureux, sans traces et sans guerres.
N'ayant besoins que des plus nécessaires.
Trouvant tout bon, de tout m'accommodant.
A mes côtés, des pauvres et des riches
Disent toujours la Fortune trop chiche.
Or, accueillant aux coups mêmes du sort.
Je me souris : « Rien ne compte. La mort,
Des biens, des maux dont ils tiennent registre,
Sans les peser, fait un néant sinistre.
Pleurons, rions, tout est pareil devant
L'obscur bonheur de se sentir vivant. »

Le numéro de mars (un franc à la Librairie sociale) contient des proses et des poèmes divers, parmi lesquels celui-ci de notre ami Georges Vidal, daté de janvier 1923, à la Prison de la Petite Roquette :

LE SILENCE

Le silence est la morsure des geôles.

Mais non pas le silence doux et frais des matins [pâles,
Mais non pas le silence du pré sous les saules,
Non : le silence brutal et lourd des soirs d'orage...

Car adorable est le silence,
le silence léger des choses
qui divinise l'aube rose
et rend graves les ambiances.

Mais là, dans les cages de pierre,
quand vient la nuit,
sur les épaules des maudits
le silence s'appesantit
comme un linceul sous une bière.

Et le reclus qui ne dort pas
malgré les piqûres de ses yeux las,
le reclus attend,
morne, que d'heure en heure à l'horloge lointaine
quelques gouttes de temps
s'égrènent
sur sa peine...

Pauvre cher ami, qui m'écrivez maintenant de la prison d'Aix où la vermine vous ronge, où les rhumatismes vous assaillent, nous ne vous oublions pas. Et nous attendons avec impatience la fin de cette incarcération, qui est — parmi tant d'autres ! — la honte suprême d'un régime pourrissant et infect !

Emprisonner un jeune poète pour quelques vers ?

Saligauds, va ! !

Maurice WULLENS.





Écoutons nos Compagnes

L'Enfance

L'enfance ! mot charmant et radieux qui évoque à notre âme, blasée et sceptique par instants, ce moment de la vie où tout est beau, frais, lumineux, ces années fugitives qui laissent à l'esprit des souvenirs enchanteurs.

C'est l'âge du bonheur et le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firma-
[ment.

Chacun n'est-il pas un peu poète lorsqu'il raconte son enfance ? Et quel est l'homme, quelle est la femme surtout dont les traits ne s'adoucissent pas à la vue d'un petit enfant ? Il est faible, il est fragile, il semble que le moindre choc, que la plus petite maladie puisse l'anéantir. Son existence frêle réclame tous nos soins, son esprit qui bientôt s'étonne demande toute notre science, son cœur a besoin de toute notre tendresse. Et parce que nous lui donnons tout, sans en rien recevoir, sinon le plaisir de le voir heureux, parce qu'il nous dit tout, peut-être, nous l'aimons encore davantage.

Lui aussi, cependant, nous donne quelque chose. Sa vue seule est une joie, son innocence et sa naïveté nous charment, son âme confiante « où rien n'est impur » est un délassement. Il est joyeux, et nous aimons à contempler son insouciance et sa gaieté. « Lorsque, le cœur épuisé par de nombreuses épreuves, nous jetons un coup d'œil furtif par dessus le jardin merveilleux évoqué par la fantaisie de l'enfant, nous avons l'illusion d'être revenus réellement au temps de l'âge d'or. Nous pouvons dire avec Amiel : « Le peu de paradis que nous apercevons sur la terre est dû à la présence des enfants. »

L'enfant joue, dans la vie humaine, un rôle essentiel, parce qu'il représente l'avenir, un avenir assez proche de nous pour que nous puissions, dans une certaine mesure, avoir sur lui quelque influence. Beaucoup d'hommes et de femmes considèrent leurs enfants comme le but unique de leur vie. Pour ces petits, ils sont capables de sacrifices, de pénibles travaux ; ils deviennent à la fois plus désintéressés (puisque leurs pensées et leurs actes ont désormais un autre but que leur personnalité propre), plus ingénieux et plus inventifs. L'enfant est pour eux un stimulant au progrès, au mieux-être physique et moral. Afin de ne pas fausser sa jeune âme, ils dominent leurs défauts et deviennent meilleurs : et « Les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être — Se déridant soudain à voir l'enfant paraître... »

Il est juste d'observer que l'enfant n'est une joie pour les parents et un élément de progrès que s'il n'est pas suivi de nombreux frères. Plus la famille est nombreuse, plus elle est pauvre, et plus elle contraint le travailleur à une existence misérable, tout entière consacrée au travail continuel et abrutissant qui procure le pain quotidien.

Néanmoins, et quelles que soient, pratiques ou désintéressées, les préoccupations de l'être humain, toujours l'enfant tiendra une large place dans sa vie. Tous les éducateurs, religieux ou laïques, ont essayé tour à tour d'influencer, par leurs enseignements, la génération qui venait après eux. Tous les parents, même sans soucis d'éducation, désirent pour leurs enfants une vie plus heureuse que celle qu'ils ont vécue. La femme, particulièrement, fait souvent de la vie de ses enfants le but de sa vie à elle, qui ne lui semble pas remplie si elle n'a pu soigner, élever et gâter les petits êtres nés d'elle.

C'est pourquoi tous, vieux ou jeunes, nous nous intéressons à l'enfant. Nous aimons à suivre dans son jeune cerveau le développement des facultés naissantes, à voir lentement, jour après jour, s'éveiller l'être humain. L'enfant, a-t-on écrit, est le père de l'homme. Il y a donc une grande importance pratique à connaître l'enfant pour l'instruire et pour l'élever : et les parents sont toujours les premiers éducateurs de leurs enfants, même lorsqu'ils les confient à des « professionnels » de l'instruction.

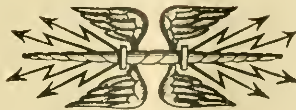
En outre, l'étude de l'enfance renferme un réel intérêt de curiosité psychologique, et pro-

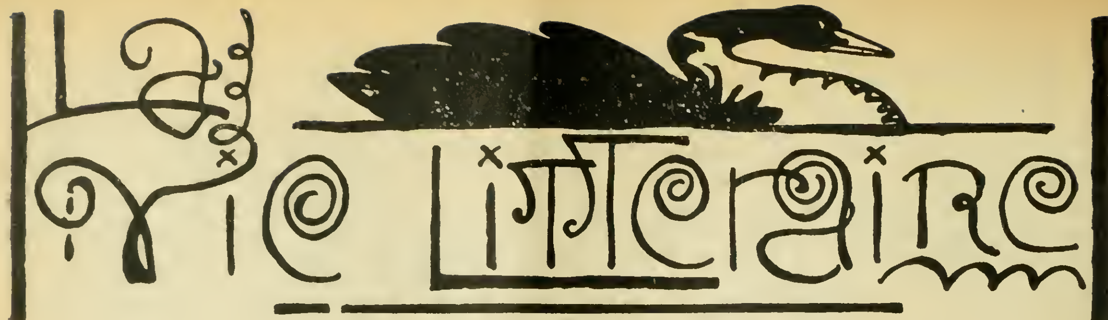
jette, sur l'étude de l'homme, encore si obscure, de vives clartés. « L'enfant, à sa manière, nous raconte l'histoire morale de l'humanité. Les phases successives de sa vie mentale sont comme le bref résumé des étapes les plus importantes parcourues par l'espèce dans sa marche en avant. » Comment ne pas se pencher avec intérêt sur le petit être qui reproduit, en raccourci l'histoire des siècles vécus jadis par ses millions d'ancêtres, depuis la cellule animale jusqu'à l'homme moderne ? L'observation de l'enfance a ce charme particulier qui s'attache aux commencements de toutes choses, et spécialement à l'aurore de la vie, aux premières manifestations de celui que le poète appelle « une frêle espérance d'âme ». Aussi la description de la vie enfantine tient-elle une place importante dans la littérature moderne. Les Confessions, les Mémoires, les « Journaux intimes », les Souvenirs d'enfance ou de jeunesse, sont autant de trésors où l'on découvre, délicieuse et naïve comme celle du Petit Pierre, ondoyante et diverse parfois comme celle de l'homme, l'âme toute neuve de l'enfant.

Toutefois, les autobiographies elles-mêmes ne nous renseignent pas exactement sur l'âme enfantine. Elles nous racontent les confidences d'hommes illustres, toujours un peu exceptionnels, recueillies grâce à la mémoire, et souvent idéalisées ; Renan lui-même l'écrit : « ce qu'on dit de soi est toujours poésie. » Il est donc extrêmement difficile d'étudier l'enfance. Les petits ne savent eux-mêmes ni s'analyser, ni exprimer ce qu'ils sentent, et l'observateur doit faire appel, dans ses recherches, à son intuition plutôt qu'à son raisonnement. L'enfant possède son originalité propre, et sa pensée, loin de la nôtre suit son propre sentier, ou, comme le dit Ruskin « son propre chemin, un chemin oublié par ceux qui ont laissé l'enfance derrière eux. » Il faut, pour comprendre les enfants, d'abord les aimer beaucoup, suivre avec tout son cœur les premières pensées, les premiers sentiments de leur âme. Une imagination ardente, unie à la mémoire de ses souvenirs personnels, une sympathie affectueuse et une patience minutieuse, ces qualités se rencontrent surtout chez la femme, première éducatrice de l'enfant. Elle garde dans son cœur un coin de verdure et de jeunesse, une sensibilité fraîche, un peu semblable à celle de l'enfant, et qui lui permet de le pénétrer mieux que personne. Elle sait, par son intuition merveilleuse, deviner et comprendre ses pensées, ses désirs, et rendre plus douces encore ces heures souriantes de la vie, au souvenir desquelles la plume du poète a tracé ces vers gracieux et symboliques :

On dirait que la vie, avec un soin charmant
Essaie à ce jésus toutes les auréoles
Se préparant ainsi, par les caresses molles,
Les roses, les baisers, le rire frais et prompt
A lui mettre plus tard les épines au front.

UNE RÉVOLTÉE.





HAN RYNER et son œuvre *(suite)*

IV

« Les Chrétiens et les Philosophes »

Avant d'étudier le *Fils du Silence*, livre important, et pour en finir avec la part du christianisme dans l'œuvre touffue de Han Ryner, arrêtons-nous quelques instants devant un autre beau livre qui a pour titre : *Les Chrétiens et les Philosophes.*

Ici, Han Ryner semble avoir réalisé une véritable gageure en faisant revivre toute une époque sans appeler à son aide la description, par le seul moyen du dialogue. Et quelle époque ! Celle qui suivit la mort du Christ où la pensée antique, tout en continuant à éclairer le monde de sa lumière, semblait faiblir devant l'aurore des temps nouveaux.

Ce premier siècle auquel le génie de Renan voua un amour si grand, une passion si ardemment clairvoyante, Han Ryner l'a, à son tour, magistralement évoqué, sans phrases grandiloquentes, avec une simplicité digne de l'antiquité, en des pages dont j'ai savouré le charme, même après avoir lu celles de Renan.

Impeccable, l'argumentation de ce livre, qui n'est d'imagination qu'en apparence seulement. Je défie n'importe quel érudit, possédant à fond son Mumsen et autres sources de trouver dans ces dialogues, un seul anachronisme non seulement de fait, mais surtout d'idée, ce qui est bien plus difficile à éviter. Il fait parler ses sophistes en vrais sophistes du Ier siècle et l'on sent que les sages d'alors ne purent parler autrement qu'il ne fait discourir les siens. Son Epictète ne saurait être plus vivant.

C'est la grande philosophie stoïcienne qui parle par la voix du noble esclave, et de passer par la voix d'un homme du XXe siècle elle ne perd rien de son timbre, ni de sa douce et pénétrante sonorité.

C'est bien ainsi que dut parler Epictète accueillant et raisonnant, avec un sourire ineffable, le christianisme naissant.

Toute la pensée de Zénon, de Cléanthe est bien dans la pensée de Han Ryner. Rien de plus beau et de plus profond à la fois, que la discrimination faite entre les deux épicurismes qui se disputèrent l'antiquité.

Avec quelle verve mesurée et ardente cependant se trouve flagellée la basse école cyrénéenne dans la personne de Porcus, le jouisseur ignoble et bavard ! Et, au contraire, dans quelle langue exquise, avec quelle délicatesse nuancée nous sont présentés les amours de Serena et Serenus, fleurs divines, comme le vrai Jardin d'Epicure en vit s'épanouir à son soleil !

N'avais-je pas raison de dire que les *Chrétiens et les Philosophes* sont un beau livre de plus à l'actif de Han Ryner et que féconde fut sa rencontre avec le christianisme.

V

Han Ryner et l'Hellénisme — Le Fils du Silence

A la suite de Pythagore-le-Mystérieux, Han Ryner nous fait parcourir, dans ce livre étrange, tout le cycle de la pensée grecque : religions, philosophies, sciences à leur aurore, poésies, et nous nous trouvons en présence d'une petite encyclopédie de l'hellénisme.

Quand le livre commence, l'île de Samos patrie supposée du « Fils du Silence », est en fête. La page est très belle et d'un souffle antique très pur. Voici Pherécyde qui donne son nom à cette première partie : Pherécyde le philosophe de Syros dont la vie reste peut-être un peu moins mystérieuse que celle de son illustre disciple qu'il initia aux doctrines de Thalés et à celles des prêtres égyptiens et phéniciens, Pherécyde dont le nom fut célèbre, pendant toute la période alexandrine, grâce à la passion vulgarisatrice que lui porta le philosophe-traumaturge Philon le Juif, et dont Cicéron a écrit qu'il fut le premier à enseigner l'immortalité de l'âme. Ce faisant, il s'opposait à son contemporain Anaximandre qui, précurseur de la science moderne ne voyait dans l'univers que de la matière et du mouvement, et ouvrait ainsi la voie à Socrate, à Platon, à tous les grands rêveurs qui, comme nous le verrons tout à l'heure, détournant le génie humain du déterminisme entrevu par l'Ecole ionienne, devaient fatalement le conduire au christianisme.

De l'obscurité et du mystère qui, après des

siècles d'humanisme, règnent encore aujourd'hui sur la vie et la personnalité de Pherécyde et de son disciple, Han Ryner a su tirer un parti merveilleux. Il nous montre Pherecyde « ce grand errant, ce grand inquiet, ayant quitté la fertile Syros, afin de parcourir le monde, de le comprendre, de le chanter, s'attardant depuis des mois dans l'étroite Samos, pour la seule joie de donner sa science au noble fils de Mnésarque. »

Puis, tour à tour, avec un art parfait, il fait défiler autour de lui le grand lyrique Ibycos, l'inventeur de la sambuque, un des premiers instruments à cordes, avec lequel pendant sa très longue vie, il charma les loisirs de Polycrate, tyran de Samos.

Polycrate lui-même parle et agit sous nos yeux en vrai « tyran de l'Hellade » jouisseur matériel et grossier, mais aussi fin et délicat lettré qui sait prêter une oreille attentive aux discours divins d'Anacréon.

Et voici Anacréon lui-même qui, accompagné par la flutte de Caryste, fait entendre son Ode à Bathylle, les plus beaux de ses vers d'amour. Cette évocation du poète de Téos est parmi les meilleures pages du livre, et raviraient d'aise s'il revenait parmi nous le grand humaniste Henri Estienne, dont la subtile érudition mystifia si bien le XVIe siècle en inventant les *Odes anacréontiques*, dont Anacréon n'a jamais écrit le premier vers...

Se taisent Ibycos, Polycrate et Anacréon, et voici que l'on entend monter des lèvres de Pherécyde vers l'azur du ciel Saonien, l'hymne inoubliable à Eros : *L'Antre aux sept replis.*

Régal exquis d'helleniste raffiné, j'approuve Han Ryner quand il fait dire à un auditeur : « O Pherécyde, ta pensée et ton verbe font de toi un dieu. »

Cette première partie est certainement la meilleure et la plus originale de ce livre étonnant, autant par sa forme parfaite que par sa profonde érudition. J'aime moins, beaucoup moins, les suivants où sont racontés les Voyages de Pythagore, les ayant déjà lus à la Bibliothèque Nationale dans l'édition en 5 volumes de Détherville, parue en l'an VIII.

De même, en ce qui concerne les Mystères qui joueront un si grand rôle dans la vie religieuse et intellectuelle des Grecs, et qui font l'objet de la deuxième partie tout entière, Chaussard (Pierre-Jean-Baptiste) ce grand universitaire méconnu, je pourrais même dire inconnu qui fut, en 1792, commissaire du Comité de Salut public, puis, à la Restauration, professeur dans plusieurs grands lycées de Paris, a écrit sur eux, en 1821, son livre qui, quoique resté anonyme, n'en est pas moins définitif. J'avoue n'avoir trouvé dans le *Fils du Silence* ni sur les Mystères des Kabires, ni sur les grands et petits mystères, ni sur les Dyonisies, ni sur l'Orphisme, ni sur les doctrines de l'Egypte, de la Perse, de Babylone et de la Chaldée, rien qui ne soit dans cette œuvre d'élégante érudition, une des plus profondes, des plus solides pour l'époque où elle fut écrite et dont les quatre volumes dorment d'un sommeil jamais troublé sous la poussière du grand cimetière livresque sis en la rue de Richelieu.

Enfin nous avons sur Eleusis et les mystères de Cérès, les pages de Paul de Saint-Victor qui resteront parmi les plus belles dont s'honore la littérature du siècle défunt.

Cela dit, Han Ryner n'en garde pas moins le très grand mérite de nous avoir présenté les Mystères de la Grèce antique sous une forme très vivante, très saisissante en les groupant autour de son *Fils du Silence*. Et celui-ci n'en reste pas moins sur Pythagore et le Pythagorisme, une synthèse que peu d'universitaires, voire de philosophes parmi les plus réputés, eussent été capables d'écrire avec le talent qu'il y a mis.

V

Les Voyages de Psychodore et les Paraboles cyniques

Sans avoir plus de profondeur, les *Voyages de Psychodore* et aussi les *Paraboles cyniques* ont certainement une plus grande originalité.

Dans le premier, ce n'est plus seulement l'érudit, doublé d'un poète, l'infatigable scrutateur de la pensée antique, mais c'est Han Ryner lui-même, qui sous le déguisement d'un disciple d'Epictète parcourt le monde et en rapporte sur l'homme et l'humanité, toute une flore d'idées neuves, curieuses, étranges et qui obligent le lecteur à réfléchir et à penser. Plus riche en idées personnelles est encore le second. Pour cette raison-là, ces deux livres comptent parmi ceux qu'il est très difficile d'analyser.

J'estime que Poinsot donne la note juste quand, parlant des *Paraboles cyniques*, il écrit : « Ce livre est d'un sage qui dénifitivement nous dote d'un modèle d'humanité, ce livre est d'un artiste qui, pleinement, nous satisfait ; ce livre est d'un homme qui a étreint la vie pour en extraire toute sa signification et toute sa joie, d'un homme qui a rapporté de l'exploration des âmes toute la psychologie qu'elles récèlent, d'un homme qui prend place à côté des plus grands par la valeur de sa pensée et la splendeur de son verbe. »

Oui, en vérité, ajouterai-je, il est peu de livres dans la littérature contemporaine où tant d'idées aient été remuées en si peu de mots. Chacune de ces cinquante-deux paraboles est un modèle de pureté attique, de concision et de clarté, et qui, certes, loin d'exclure la profondeur de la pensée, lui confèrent un plus saisissant et plus captivant relief.

Lisez, par exemple, le *Jardinier*, pour ne ci-

ter que celle-là, et vous vous rendrez compte qu'il est difficile de sertir avec plus d'art une pierre précieuse, d'en tailler les mille facettes pour y faire miroiter tous les caprices, toutes les fantaisies d'une pensée qui se renouvelle sans cesse et se réfracte en couleurs chatoyantes et multiples comme à travers un prisme les rayons d'or du soleil.

Et, certes, après Poinsot, combien le doux, le modeste, le bon, le profond romancier qui signa Jacques Fréhel a eu raison d'écrire des *Paraboles cyniques* : « Tout cela est trop beau, trop grand pour ceux que satisfait une littérature de néant, pour ceux qui font leur pâture du livre superficiel, jouet d'un jour. »

VII

Contre Socrate

Avant de parler des *Véritables entretiens de Socrate* un des livres les plus remarqués de Han Ryner, je tiens à dire que je partage contre l'illustre sophiste d'Athènes, toute l'antipathie que lui portent, avec Auguste Comte, les plus grands parmi les déterministes et les positivistes contemporains.

Par lui, par son œuvre, par cette méthode subjective dont il fut le père, par l'influence qu'elle acquit, grâce à lui, sur la pensée grecque, par le charme dont Platon enveloppa sa personne et ses paroles, il ne fut pas seulement comme on l'a dit, un accoucheur d'âmes, mais hélas ! il fut aussi l'avorteur de la vraie méthode scientifique inaugurée avant lui, par Thalès et Anaximandre et qui seule peut conduire à la vérité.

Physicien et astronome, Thalès qui fonda la grande école ionienne, avait prédit l'éclipse de l'an 585, et il concevait les dieux comme de simples aspects d'une force motrice. Anaximandre, lui, bien des siècles avant Copernic enseigna que la terre était ronde.

Ces deux grands initiateurs de la science générale avaient laissé d'illustres disciples tels qu'Empédocle, Anaxagore, Démocrite, Hippocrate et d'autres qui, par un effort miraculeux de leur puissant cerveau, avaient, sans même l'appui de la plus rudimentaire technique édifié sur l'Univers, sur le Cosmos, des synthèses dont les esprits les plus précis de notre époque admirent encore la grandeur.

Du cerveau de Démocrite, le premier vrai déterministe, était sortie l'hypothèse de l'atonisme, qui domine et dirige encore les chimistes contemporains. Le regard pénétrant d'Empédocle avait entrevu le néant de l'espèce, et l'évolutionnisme deux mille cinq cents ans avant Lamarck et Darwin. Hippocrate avait su distinguer dans le problème de la vie et de la forme, l'importance des facteurs externes comme l'eau, l'air, l'habitat.

Alors qu'en plein XVIIIe siècle notre Académie des sciences considérait les débris fossiles comme des jeux de la Nature, Xénophane de Colophon, ce grand adversaire de l'anthropomorphisme grec avait reconnu leur identité et en avait tiré sur la formation de la Terre, des conclusions étonnantes par leur précision.

Sauf peut-être ce dernier, un peu plus ancien, tous les autres, dont je viens de citer les noms étaient contemporains de Socrate, et malgré quelques dissidences de l'Ecole éléate, avait élevé, je le répète, sur des bases aussi solides que le comportait la connaissance d'alors, un superbe édifice scientifique qui ne demandait qu'à être élargi et consolidé, par l'expérience et la réflexion, et duquel était banni le dualisme néfaste des sophistes et des rêveurs.

C'est à démolir cet édifice que Socrate employa sa dialectique subtile et cette faconde intarissable que lui prête Platon et qui le fait traiter par Auguste Comte de bavard grandiloquent.

Ce faisant, ainsi que l'observe avec raison André Lefèvre, — pas l'ex-ministre de la guerre — Socrate a coupé court à la science générale, et par son « connais-toi toi-même » a détourné la pensée vers une partie qui ne peut-être comprise si on la sépare du tout. »

Ce faisant, aussi, il nous a valu pendant vingt siècles, les divagations platoniciennes, néo-platoniciennes, scholastiques, moyenageuses dont s'enténèbre encore aujourd'hui le cerveau prétendu clair de M. Bergson.

Il est donc bien vrai que le « bavard grandiloquent » d'Auguste Comte a fait à la pensée humaine un mal incalculable. Et c'est pourquoi je n'aime pas Socrate. Toutefois en lisant les pages où Han Ryner a essayé de faire revivre sa pensée si souvent dénaturée, semble-t-il, par des ignares et des imbéciles très souvent intéressés, pour lui rendre le vrai langage qu'il dut tenir aux Athéniens, j'ai admiré l'effort accompli et mon amertume à l'égard de l'homme qui, si courageusement vida sa coupe de ciguë, s'en est trouvé adoucie. Or donc, malgré ce que je considère comme « son erreur sur Socrate et le Socratisme » je maintiens ce que j'ai dit en commençant cette étude, que l'Héllénisme après le Christianisme, a inspiré à Han Ryner, les plus nobles, les plus belles de ses œuvres, celles où se reflète comme en un miroir d'une pureté, d'une sincérité impeccables, avec la pensée véritable de Pythagore, celle d'Epictète, de Zénon, de Cléanthe, de toute cette Ecole stoïcienne qui honora l'antiquité et dont l'auteur des *Paraboles cyniques* est, parmi nous, un représentant attardé, incompris et méconnu.

En un prochain et dernier article, j'étudierai dans Han Ryner pacifiste, l'apôtre et l'individualiste-libertaire.

P. VIGNÉ D'OCTON.

Imp. "LA FRATERNELLE" 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gérant :* BERTELLETTO.

129

Deuxième Année — N° 17 Du 20 Mai au 20 Juin 1923

La Revue Anarchiste

Le Numero.	1 50
Pour l'Extérieur	1 75

ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France. . .	5 »	10 »	15 »
Extérieur .	6 »	12 »	18 »

PARAISSANT

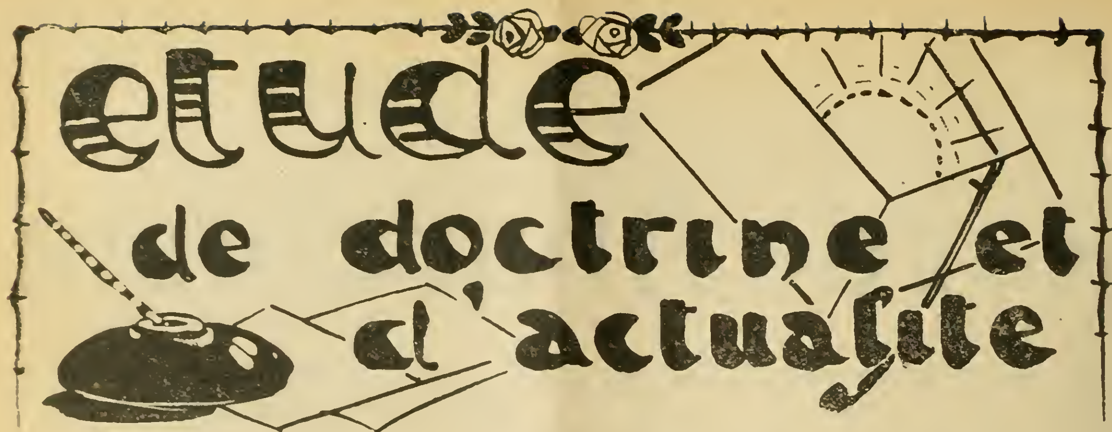
TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la
RÉDACTION
a André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION
a SOUSTELLE, *Administrateur*
même adresse

SOMMAIRE :





La Démocratie et les Masses Travailleuses dans la Révolution Russe

Il n'existe pas, dans l'histoire du monde, une seule révolution qui ait été accomplie par le peuple travailleur dans son propre intérêt ; c'est-à-dire par les ouvriers des villes et les paysans pauvres n'exploitant pas le travail d'autrui. Bien que la force principale de toutes les importantes révolutions soit les ouvriers et les paysans faisant de grands et innombrables sacrifices pour leur triomphe, les guides, les organisateurs des moyens, les idéologues des buts furent invariablement, non pas les ouvriers et les paysans, mais des éléments d'à côté. Des éléments qui leur étaient étrangers, généralement intermédiaires, hésitant entre la classe dominante de l'époque mourante et le prolétariat des villes et des campagnes.

C'est toujours la désagrégation du régime croulant, du vieux système d'Etat, accentuée par l'impulsion des masses esclaves vers la liberté, qui développe et accroît ces éléments. C'est par leurs qualités particulières de classes et leur prétention au pouvoir dans l'Etat qu'ils prennent une position révolutionnaire vis-à-vis du régime politique agonisant, et deviennent facilement les guides des opprimés, les conducteurs des mouvements populaires. En organisant la révolution, en la dirigeant sous l'égide et le prétexte des intérêts vitaux des travailleurs, ils poursuivent toujours leurs intérêts étroits de groupes ou de castes. Ils aspirent à employer la révolution dans le but d'assurer leur prépondérance dans le pays.

Il en fut ainsi lors de la révolution anglaise. De même lors de la Grande Révolution française ; encore lors des révolutions française et allemande de 1848 ; bref, dans toutes les révolutions où le prolétariat des villes et des campagnes versa son sang à flots dans la lutte pour la liberté. Seuls les meneurs, les politiciens de toutes étiquettes disposèrent et profitèrent toujours des fruits de ses efforts et de ses sacrifices, exploitant sur le dos du peuple et à son insu, les problèmes et les buts de la révolution au profit des intérêts de leurs groupes.

Dans la Grande révolution française, les travailleurs firent des efforts surhumains pour son triomphe. Mais les hommes politiques de cette révolution furent-ils des enfants du prolétariat? et luttaient-ils pour ses aspirations : Liberté, Egalité ? Non, sans aucun doute. Danton, Robespierre, Camille Desmoulins et toute une série d'autres prêtres de la révolution furent essentiellement des représentants de la bourgeoisie libérale d'alors. Ils luttaient ayant en vue une structure bourgeoise et déterminée de la société, ne présentant rien de commun avec les idées de liberté et d'égalité des masses populaires de la France du 18e siècle. Ils étaient et sont cependant considérés comme les guides avérés de toute la Grande Révolution.

En 1848, la classe ouvrière qui avait sacrifié à la révolution trois mois d'efforts héroïques, de misères, de privations, de famine, obtint-elle cette « République Sociale » qui lui avait été promise par les dirigeants de la révolution ? Elle ne recueillit d'eux que l'esclavage, des

exterminations en masse : fusillades de 30.000 ouvriers de Paris, lorsqu'ils tentèrent de s'insurger contre ceux qui les avaient trahis.

Dans toutes les révolutions passées, les paysans et les ouvriers ne parvinrent qu'à esquisser sommairement leurs aspirations fondamentales, qu'à former seulement leur courant, généralement dénaturé et liquidé par les « meneurs » de la révolution, plus malins, plus astucieux, plus rusés et plus instruits. Le maximum de leurs conquêtes se bornait à un os bien maigre : Un droit de réunion, d'association, de presse, ou le droit de se donner des gouvernants ! Encore cet os illusoire ne leur était-il laissé que juste le temps nécessaire au nouveau régime pour se consolider. Après quoi la vie des masses reprenait son ancien cours de soumission, d'exploitation et de duperie.

Ce n'est que dans des mouvements profonds d'en bas, tels la révolte de Rasine et les insurrections révolutionnaires paysannes russes de ces dernières années, que le peuple est maître du mouvement et lui communique son essence et sa forme.

Ces mouvements habituellement accueillis par des blâmes et des malédictions de la part de toute l' « humanité pensante » n'ont encore jamais vaincu. De plus, ils se distinguent vigoureusement des révolutions dirigées par des groupes ou des partis politiques.

Notre révolution russe est sans aucun doute et jusqu'à présent, une révolution politique qui réalise, par les forces populaires, des intérêts étrangers au peuple. Le fait fondamental, saillant de cette dernière révolution, c'est, à l'aide des sacrifices, des souffrances et des efforts révolutionnaires les plus grands des ouvriers et des paysans, la saisie du pouvoir politique par un groupe intermédiaire : l' «Intelligenzia» (couche intelligente) socialiste révolutionnaire, en réalité, démocrate socialiste.

On a beaucoup écrit sur cette « *Intelligenzia* » russe. Habituellement on la louait en l'appelant la « porteuse d'idéals humains supérieurs » ! championne de la vérité ! Elle fut aussi quelquefois, rarement, blâmée, injuriée. Tout ce qui a été dit et écrit sur elle, le bon et le mauvais, a un défaut particulier ; c'est elle-même qui se définissait, c'est elle-même qui se blâmait ou se louait ! Pour l'esprit indépendant des ouvriers et des paysans, cette méthode n'est nullement persuasive, et ne peut avoir aucun poids dans leurs relations. Dans ces relations, le peuple ne tiendra compte que des faits. Or, le fait réel, incontestable dans la vie de l' « intelligenzia » socialiste, c'est qu'elle jouissait toujours d'une situation sociale privilégiée.

En vivant dans les privilèges, l'intellectuel devient privilégié non seulement socialement, mais aussi psychologiquement.

Toutes ses aspirations spirituelles, tout ce qu'il entend par son idéal social, renferme infailliblement l'esprit du privilège de caste. Cet esprit se manifeste dans tout le développement de l' « intelligenzia ».

Si nous prenons l'époque des « Décabristes » (1), comme début du mouvement révolutionnaire de l' « intelligenzia », en passant consécutivement par toutes les étapes de ce mouvement : le « Narodnitchestvo » (2), le « Narodvoltchestvo », le « Marxisme », bref le socialisme dans toutes ses ramifications en général, nous trouvons partout cet esprit de privilèges de caste clairement exprimé.

Quelle que soit, en apparence, l'élévation d'un idéal social, s'il porte en lui des privilèges pour lesquels le peuple devra payer de son travail et de ses droits, il n'est plus la vérité complète. Or, un idéal social qui n'offre pas au peuple la vérité complète est pour lui un mensonge. C'est précisément un *tel* mensonge qu'est pour lui l'idéologie de l' « intelligenzia » socialiste, et l' « intelligenzia » elle-même : et tout découle de ce fait dans les relations entre le peuple et elle.

Le peuple n'oubliera et ne pardonnera jamais que, spéculant sur ses conditions misérables de travail et sur son manque de droits, une certaine caste sociale se crée des privilèges et s'efforce de les transférer dans la société nouvelle.

Le peuple, c'est une chose, la démocratie et son idéologie socialiste c'en est une autre. Elle vient au peuple prudemment et astucieusement !

Certes, des natures héroïques, isolées, comme Sophie Perowskaia, se placent au-dessus de ces viles questions de privilèges propres au socialisme. Cela ne provient pas d'une doctrine de classe ou de démocratisme, c'est un phénomène d'ordre psychologique ou éthique. Elles sont les fleurs de la vie, la beauté du genre

(1) Nom donné aux participants du premier soulèvement révolutionnaire russe qui eut lieu principalement à Saint-Pétersbourg en décembre 1825, et dont les 5 principaux guides furent pendus après leur échec.

(2) Narodnitchestvo : mouvement qui se déroula vers 1870. Exode de nombreux étudiants, jeunes hommes et jeunes filles des classes élevées vers les profondeurs des masses populaires dans le but de les instruire et d'y faire de la propagande socialiste. Ce mouvement fut anéanti par des persécutions sans nombre. Il en sortit le Narodvoltchestvo, tendance qui entraina la formation du parti « Narodnaia Volia » ayant pour but la suppression du tsar afin de transformer le régime et rendre possible la propagande. Ils réussirent à assassiner le tsar Alexandre II en 1881.

humain. Elles s'enflamment de la passion de la vérité, se donnent et se dévouent complètement au service du peuple, et par leurs belles existences font ressortir encore plus la fausseté de l'idéologie socialiste. Le peuple ne les oubliera jamais et portera éternellement dans son cœur un grand amour pour elles.

Les vagues aspirations politiques de l'Intelligenzia russe en 1825 s'érigèrent un demi-siècle plus tard en un système socialiste étatiste achevé, et elle-même en un groupement social et économique précis (démocratie socialiste).

Les relations entre le peuple et elle se fixèrent définitivement : Le peuple marchant vers l'auto-direction civile et économique ; la démocratie cherchant à exercer le pouvoir.

La liaison entre eux ne peut tenir qu'à l'aide de ruses, de tromperies et de violences, mais en aucun cas d'une façon naturelle par la force d'une communauté d'intérêts. Ces deux éléments sont hostiles l'un à l'autre.

L'idée étatiste elle-même, l'idée d'une direction des masses par la contrainte fut toujours le propre des individus chez lesquels le sentiment d'égalité est absent et où l'instinct d'égoïsme domine, individus pour lesquels la masse humaine est une matière brute privée de volonté, d'initiative et de conscience, incapable de se diriger elle-même.

Cette idée fut toujours la caractéristique des groupements privilégiés se trouvant en dehors du peuple travailleur : les couches patriciennes, la caste militaire, noblesse, clergé, bourgeoisie industrielle et commerçante, etc... Ce n'est pas par hasard que le socialisme moderne s'est montré le serviteur zélé de la même idée.

Le socialisme est l'idéologie d'une nouvelle caste de dominateurs. Si nous observons attentivement les apôtres du socialisme étatiste, nous verrons que chacun d'eux est plein des aspirations centralistes, que chacun se regarde avant tout comme un centre dirigeant et commandant autour duquel les masses gravitent. Ce trait psychologique du socialisme étatiste et de ses édiles est la continuation directe de la psychologie des groupements dominateurs anciens éteints ou en train de disparaître.

Le second fait saillant de notre révolution, c'est que les ouvriers et la classe paysanne travailleuse restent dans leur situation antérieure de « classes travailleuses » — producteurs dirigés par le pouvoir d'en haut. Toute la construction actuelle, soi-disant socialiste, pratiquée en Russie, tout l'appareil étatiste de la direction du pays, la création des nouvelles relations sociales et politiques, tout cela n'est avant tout que l'édification d'une nouvelle domination de classe sur les producteurs ; l'établissement d'un nouveau pouvoir socialiste sur eux. Le plan de cette construction, de cette domination fut élaboré et préparé pendant des dizaines et des dizaines d'années par les leaders de la démocratie socialiste, et connue avant la révolution russe sous le nom de « collectivisme ». Cela s'appelle maintenant le « système soviétique ».

Il se réalise pour la première fois sur la base du mouvement révolutionnaire des ouvriers et des paysans russes. C'est la première tentative de la démocratie socialiste d'établir dans un pays sa domination étatiste par la force de la révolution. En tant que première tentative, et de plus faite seulement par une partie de la démocratie, par la partie la plus active, la plus révolutionnaire et ayant le plus d'initiative, son aile gauche communiste, cette tentative par sa spontanéité fut une surprise pour l'ensemble de la démocratie, et par ses formes brutales la sectionna dans les premiers temps en plusieurs groupements ennemis. Quelques-uns de ces groupements (les Mescheviks, les socialistes révolutionnaires, etc...) considéraient comme prématuré et risqué d'introduire actuellement le communisme en Russie. Ils continuaient d'espérer arriver à la domination étatiste dans le pays par la voie soi-disant législative et parlementaire, c'est-à-dire par la conquête de la majorité des sièges au Parlement avec les votes des paysans et des ouvriers. C'est sur ce désaccord qu'ils entrèrent en discussion avec leurs confrères de la gauche, les communistes. Ce désaccord n'est qu'accidentel, temporaire et peu sérieux. Il est provoqué par un malentendu, par la non-compréhension de la partie la plus vaste, la plus timide de la démocratie sur le sens du bouleversement politique exécuté par les bolcheviks. Aussitôt que cette dernière verra que le système communiste, non seulement ne lui apporte rien de mauvais, mais au contraire lui laisse entrevoir des avantages et des emplois superbes dans le nouvel Etat, toutes les discussions, tous les désaccords entre les diverses fractions adversaires de la démocratie disparaîtront d'eux-mêmes et elle marchera complètement sous l'égide du Parti communiste unifié.

Déjà même actuellement nous remarquons un changement de la démocratie dans ce sens. Toute une série de groupements et de partis, chez nous et à l'étranger se rallient à la « plateforme soviétique ». De grands partis politiques de différents pays qui étaient encore ces derniers temps les animateurs principaux de la 2e Internationale « jaune », et qui de là luttaient contre le bolchevisme s'apprêtent maintenant à aller à l'Internationale Communiste. Tous ceux qui, avant la Révolution russe composaient la Sociale Démocratie internationale dont la substance bourgeoise commença à sau-

ter aux yeux de chaque prolétaire changent d'opinion, retournent leur veste, et s'approchent de la classe ouvrière sous l'étendard communiste avec la « Dictature du Prolétariat » comme programme.

Mais semblable aux grandes révolutions précédentes, où luttaient les paysans et les ouvriers, notre révolution a également mis en relief une série d'aspirations libertaires, naturelles aux travailleurs dans leur lutte pour la liberté et l'égalité. Des courants anarchistes se sont dessinés puissamment dans la révolution.

L'un de ces courants, le plus puissant, le plus éclatant est la Maclkhnovtchina. Durant trois ans elle tenta héroïquement de frayer dans la révolution un chemin par lequel les travailleurs de la Russie pourraient parvenir à la réalisation de leurs aspirations séculaires : Liberté et Indépendance. Malgré les tentatives les plus acharnées, les plus sauvages du Pouvoir communiste, d'étouffer ce courant, de le dénaturer, de le salir, de le souiller, de l'avilir, il continua de vivre, de se développer et de s'accroître, combattant sur plusieurs fronts de la guerre civile, portant parfois des coups sérieux à ses ennemis et élevant chez les ouvriers et les paysans de la grande Russie, de la Sibérie et du Caucase, l'espoir en la Révolution.

VOLINE.





GÉRARD HAUPTMANN

Il n'y a pas longtemps, l'Allemagne fêtait avec éclat le 60e anniversaire de la naissance du poète Gérard Hauptmann ; du poète, qui, jusqu'à la débâcle de l'ancien gouvernement, de l'avis de personnes autorisées, aurait du être en prison, et qui dans l'intervalle d'un jour, devint le poète officiel de la République allemande.

Qui veut comprendre Hauptmann, doit se représenter l'époque pendant laquelle il a vécu. Né, en 1862, en un village des montagnes de Haute-Silésie, fils d'aubergiste, il connut certainement très jeune la dure misère de la lutte pour la vie, des habitants de la montagne, et beaucoup d'images tristes depuis lors l'ont obsédé : cependant il n'a pas souffert des misères extérieures et quand il put suivre ses études et ses goûts, ceux-ci le conduisirent dans diverses universités et pendant peu de temps à travers l'Italie.

La création de son premier drame « Avant l'aurore » eut lieu en 1889. C'était en Allemagne, au temps des persécutions légales contre le mouvement socialiste ouvrier ; époque où les idées sociales se cristallisaient dans les créations du naturalisme.

« Avant l'aurore » fut l'apparition d'un art nouveau joyeusement salué de tous ceux qui avaient pressenti ce que le jour radieux allait apporter.

Après trois autres drames, vint en 1892 le chef-d'œuvre de l'auteur : « Les Tisserands ». L'ouvrier, l'insurrection, furent mis à la scène à Berlin et Guillaume II en abandonna sa loge.

Vainement les critiques de la Cour (La Faculté) s'évertuèrent à tuer l'œuvre par leurs attaques. D'après eux, le fond était vieillot, il y manquait le héros, l'intrigue ; en résumé les règles fondamentales de l'art dramatique étaient méconnues. Mais les compagnons de souffrance des « Tisserands » comprirent l'œuvre différemment.

Ils y sentirent : la chair de leur chair, l'esprit de leur esprit et « Les Tisserands » devinrent la propriété spirituelle des prolétaires du monde entier.

Sous beaucoup de rapports, on peut considérer : « Florian Geyer » la tragédie des paysans allemands en 1525 comme une suite aux « Tisserands ». Ici l'auteur montre comment la division et l'apathie étranglent, dès le début, la bataille libératrice de la classe opprimée.

La première représentation causa de douloureuses désillusions à l'auteur. Mais maintenant que cette guerre de paysans s'est effectivement réalisée pendant les insurrections de 1919-1921 « Florian Geyer » est devenu la tragédie de la révolution allemande.

Après « Les Tisserands » vinrent : « L'Assomption de Hannele », « Florian Geyer », déjà nommé, « La Cloche engloutie », Schluck et Pan », « Et Pippa danse », « Rose Bernd », « Emmanuel Quint ». Ils jalonnent la voie suivie par Gérard Hauptmann pendant la décade qui suivit.

Mais si l'auteur des « Tisserands » s'est montré pour ainsi dire le pionnier de l'idée révolutionnaire, il avait déjà montré dans la pièce suivante : « L'Assomption de Hannele » qu'il n'était nullement enclin à devenir un guide pour les opprimés.

Ses goûts l'entraînent vers les rêves des nuits d'été et les perspectives ensoleillées, comme il l'a écrit à un de ses amis. Et quand il accéda, à un rang social plus élevé, il fréquenta l'aristocratie, se fit construire un château dans ses montagnes natales, et abandonna toutes tendances sociales.

Après s'être approché du parti des Travailleurs, avec « Les Tisserands », il en vint à considérer la société en esthète. « Et Pippa danse » et les drames suivants accusent efficacement ce changement.

Cependant, *il ne fut jamais le citoyen* de la vieille Allemagne. Il le prouva bien dans l'à-propos qu'il composa à l'occasion du centenaire du soulèvement de 1813 et dans lequel il invoquait l'action pour la paix et non l'action pour la guerre quoique l'idée de la fête visât peut-être à commémorer l'écrasement de l'armée impériale en retraite.

La position de Gérard Hauptmann était d'au-

tant plus incompréhensible que dix mois après l'explosion guerrière, nous le retrouvons dans la bande de tous ceux qui, par leurs écrits, excitaient la haine des combattants. Puis il s'arrêta. Il se tut.

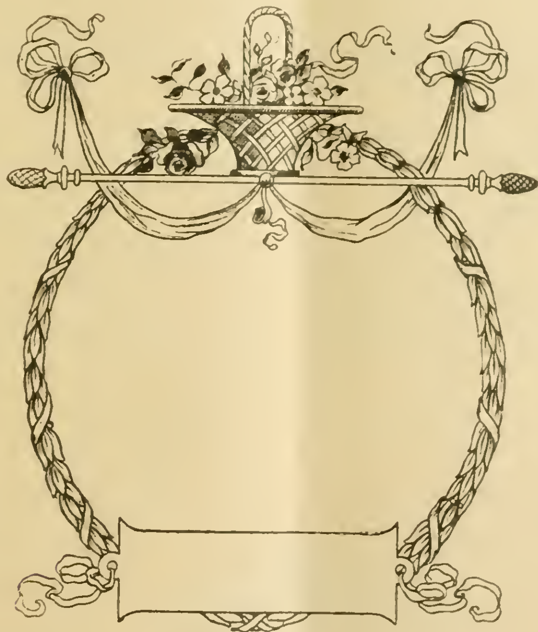
S'effraya-t-il en contemplant à distance la grimace diabolique de la guerre. Nous n'en savons rien.

Quand après le bouleversement, nous entendîmes de nouveau sa voix, des accents tout différents nous parvinrent. Dans l'intervalle « L'hérétique de Soana » et « Anna » se succédèrent pleins de joie de vivre. « Indipohdi » nous adresse ces mots en un dernier adieu : « Supprimez le monde et donnez le néant qui me convient. » — Sommes-nous devant une nouvelle période de la vie de cet auteur ?

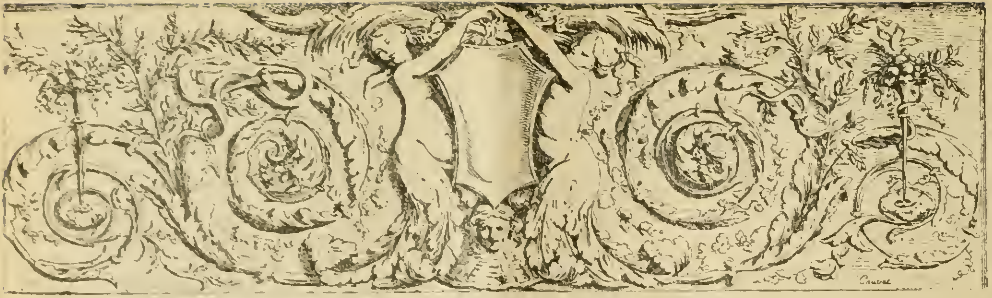
Gérard Hauptmann fut un appui pour les pauvres pendant toute sa vie, sans être un socialiste matérialiste. Nous savons que l'esprit de 1914 a affolé aussi d'autres hommes. N'oublions pas cependant que ce fut lui qui souleva un coin du voile et montra au monde plus clairement que tout autre, la vie des exploités, et qu'il nous a sans cesse prodigué des richesses puisées à la source prolétarienne, qui certainement ont déjà enrichi notre vie, comme elles l'enrichiront encore.

H. K.

Traduit du nº 36 de *Sennacieca Revuo*, organe des Espérantistes révolutionnaires.







La Lumière qui tue

Les lecteurs de la *Revue* ne sont peut-être pas tous familiarisés avec la méthode employée par la société actuelle pour assurer l'ignorance publique.

Ils ne sont point cependant sans avoir entendu parler d'une réforme de l'enseignement dit secondaire.

(Secondaire ne signifiant point superflu, dans l'esprit de ces Messieurs du moins, mais bien le second degré de l'échelle arbitraire qu'ils assignent au savoir conventionnel).

Par un récent décret le grand maître actuel des écrans que la société dispose, sous couleur d'instruction, entre l'homme et la vérité, prétend rénover cet enseignement.

Sur le décret lui-même, nous ne voulons pas insister bien que la manière dont il fut pris, malgré la volonté de ceux qui prétendent représenter le peuple, nous ramène tout simplement, malgré le tryptique menteur de nos édifices, à la bonne vieille autorité des temps du Roi Soleil.

Et pour parler latin comme il plaît au ministre « Sit pro ratione voluntas », sa volonté tiendra lieu de raison.

De ce décret nous ne retiendrons que l'esprit qui, par dessus les chicanes de pédagogues, nous offre un symptôme intéressant : il est fort simple : Réduction des heures d'étude scientifique au profit de l'étude approfondie (?) des langues gréco-romaines, études qualifiées par nos grands-pères du nom d' « humanités »... L'ironie de ce beau mot me berce ce soir tandis que je contemple la nuit splendide où Jupiter s'élève indifférent à nos mobiles humains. Jupiter : Prendre comme guide pour instruire les jeunes consciences de ceux que le sort (et trop souvent l'injustice) ont favorisés l'étude de la pensée d'un peuple faisant de cette belle planète qui nous renvoie à cette heure la radiation solaire en un pur éclat d'argent, le dieu tonnant, vicieux et irritable qui assujettit les mortels à sa loi...

Nous ne voudrions pas faire un jugement sectaire, nous-mêmes ayant goûté la pure poésie et la grandeur de certaines des idées nées de ces civilisations éteintes auxquelles nous sommes fiers de nous rattacher... Mais si nous pouvons être fiers d'avoir été cela, il y a 3.000 ans avec les moyens rudimentaires encore de l'époque, nous n'avons pas à l'être de conserver aujourd'hui une mentalité modelée sur celle de ces lointains ancêtres. Et puis tant que nous sommes lancés dans l'étude de nos prédécesseurs pourquoi ne pas consacrer aussi quelques années de notre enseignement à l'étude, approfondie toujours, de la vie de l'homme des cavernes ; pourquoi ne pas faire expliquer aux enfants les légendes des peuplades arriérées qui en sont encore à un stade analogue... Monsieur le Ministre n'a certainement pas songé à tout l'intérêt d'une semblable mesure... il est vrai qu'il est peut-être un peu moins à son affaire en préhistoire que dans l'explication des textes grecs.

Soyons sérieux... Nous n'oublions pas que notre vie est limitée ; que le passé est mort et que nous ignorons tout ou presque du présent...

Sur la grande route de la vie celui qui regarde en arrière est perdu... et de cette vérité qui prend l'aspect d'un cliché banal, l'étude du monde vivant apporte la preuve de quelque côté qu'on se dirige.

Nous n'ignorons pas non plus que l'enseignement secondaire est destiné à nos frères les fils de bourgeois aveuglés par leurs privilèges.

Sans doute la voix de la science si camouflée et édulcorée fut-elle par les « Programmes officiels » était encore trop claire et risquait sur de jeunes intelligences d'où l'intérêt n'a pas encore entièrement banni la générosité, de faire une impression fâcheuse et funeste à ceux qui défendent la société autoritariste actuelle.

L'exemple de ce que nos ennemis eux-mêmes nomment les élites intellectuelles était là pour les faire songer...

Et il leur vint à l'idée cette vérité fort sage, que nos ouvrages prophétisaient déjà depuis longtemps (1) : la cause du mal était dans l'intelligence trop précise de la Vérité, si balbutiante et si confuse que soit notre science actuelle. Et parmi toutes sciences une des plus scélérates était bien la Biologie que faute de n'avoir pu rayer entièrement des programmes les endormeurs de leurs semblables désignent du nom enfantin d' « Histoire naturelle » et présentent comme une matière accessoire tout juste comparable au dessin ou à la gymnastique et sans nul doute bien inférieure à cette dernière quand elle devient « Préparation Militaire ».

La science de la vie pour rudimentaire qu'elle soit apprend trop de chose et ce qui est plus grave les laisse deviner... elle montre trop d'exemples sur d'autres échelles de nos problèmes sociaux, et elle montre trop bien leurs solutions...

C'est elle qui sape à la base les mots creux par lesquels nos exploiteurs nous hypnotisent... les théories d'où qu'elles viennent dans lesquelles matérialisme et spiritualisme finissent toujours par se trouver d'accord quand il s'agit de faire passer l'hypothèse avant l'expérience de même que nos députés de droite et de gauche se trouvent d'accord s'il s'agit de leur intérêt électoral...

Et par dessus tout, la science apprend le doute, l'ennemi mortel, non le doute désœuvré de l'oisif, mais le doute prudent et réfléchi de celui qui sait voir ; le doute qui sape la morale bourgeoise, qui douche le fanatisme et qui, mieux que le revolver, abat l'autorité...

(1) Kropotkine : *La Science Moderne et l'Anarchie.*

Et dans l'esprit épuré par ces méthodes, ne peut manquer de se faire entendre la réponse formidable de la science, forte de la convergence de toutes les preuves élémentaires à cette question vitale pour notre organisation sociale : « La liberté est la vie ; l'autorité, la contrainte, sont la cristallisation et la mort. »

Et il nous souvient en songeant au présent décret des gestes inconscients d'un homme à la mer, qui, en se débattant coule plus vite...

En supprimant ou presque la science de son enseignement, la bourgeoisie autoritariste a signé en quelque sorte son arrêt de mort... Nous ne voulons pas faire allusion aux crises internationales possibles contre lesquelles l'étude de la chimie serait plus profitable que celle des campagnes d'Annibal... nous voulons espérer que l'ère de ces crises est passée.

Mais nous savons que les fils de la société actuelle, dont l'intelligence sera assez haute et pure pour comprendre, ne lui pardonneront jamais d'avoir cherché à leur imposer les œillères de l'esclave. Et c'est pourquoi avec un sentiment de tristesse pour ceux qui seront victimes de leur propre classe, nous autres, anarchistes, considérons ironiquement la présente réforme, en songeant qu'avec peu d'actes semblables et quelques dizaines d'années, la société anarchiste que nous rêvons et pour laquelle nous luttons sera réalité...

CYPSELUS,
Agrégé de l'Université.

Nos détracteurs nous objecteront que nous n'avons point qualité pour parler de choses que nous n'avons pas signées ; c'est pourquoi nous nous excusons d'avoir fait suivre notre pseudonyme d'un des titres dont la société actuelle nous a elle-même qualifiés.





LE PEUPLE ÉLU DE DIEU

« Nous nous enorgueillissons d'être supérieurs, par notre âme immortelle, à des singes qui ont souvent plus d'esprit que nous. »

Le Prince de Ligne.

Bien qu'il les eût créés à son image, et qu'il se fût réjoui, au sixième jour, d'avoir ainsi usé de sa toute puissance, « l'Eternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal ». (*Genèse*, 6, 5.) Et il s'affligea, considérant leur vanité, leur violence, leur aveuglement et leur saleté.

Alors, les trouvant indignes de lui, il imagina de choisir, parmi tous les animaux qu'il avait formés avant l'homme, une espèce très nombreuse à qui il pût confier la tâche subtile de châtier les corrompus dans leur emportement et leur orgueil mêmes, et de leur rendre ainsi leur simplicité première.

L'histoire de cette espèce était extraordinaire. C'était le matin du sixième jour. L'Eternel remplissait la terre d'animaux vivants selon leur espèce. Et il arriva enfin à cette espèce d'animaux qui devait être la dernière. Et ses mains la pétrissaient selon son espèce, quand tout à coup l'Eternel Dieu conçut l'idée de créer un être à son image. Il se plut à cette idée, s'y attacha et la médita si profondément que, sans prêter attention à l'œuvre de ses mains, il avait commencé de donner à ces animaux sa forme incomparable et divine. Bientôt pourtant, il remarquait son ouvrage. Alors il l'avait abandonné, ne l'achevant pas, pour entreprendre l'homme. Et c'est pourquoi, évoquant grossièrement l'Eternel, cette espèce ressemblait à l'espèce humaine. Mais l'homme ne la connaissait point parce que les êtres de cette espèce n'avaient point encore quitté les forêts impénétrables que Dieu leur avait données pour cacher leur laideur.

L'Eternel Dieu appela donc tous les êtres selon cette espèce inconnue de l'homme. Il dit : « Venez tous et ensemble là où je désire que vous veniez. » Et il fit une immense plaine, à l'Occident, pour que tous, en même temps et ensemble, pussent paraître à ses yeux et entendre sa voix.

Et cela fut ainsi. Tous les êtres selon cette espèce quittèrent pour la première fois les forêts impénétrables. Il y en avait de très grands, de moyens, et de tout petits. Il y en avait de très vieux (de l'âge auquel Métuschelah mourut), et aussi de vieux, et de très jeunes, et même des enfants, accrochés aux mamelles de leurs mères, et qui se laissaient traîner sur le sol. Le museau des uns était épaté, ou plat, et immobile ; celui des autres allongé et sans cesse frémissant. Tous avaient les mêmes yeux vifs, petits, bridés et pleins de larmes. Ils descendaient des arbres en s'aidant de leur queue, bondissaient comme des tigres de l'Orient, sautillaient comme des femmes, ou couraient à la manière des chameaux rapides. Il en venait de toutes les forêts du monde, de celles de Cush et de celles de Nod, de celles qui entourent l'Eden, et de celles du Nord et de celles du Sud. Et dans la fourrure de ceux qui venaient du pays de Havila brillaient des paillettes d'or.

L'aspect de cette troupe innombrable était horrible à contempler. Et l'Eternel Dieu dit :

« Je vous ai couverts de laideur, et ce n'était pas sans arrière-pensée. A présent, je vous donnerai ce que je n'ai point donné à l'homme: vous possèderez l'intelligence. Car j'établis mon alliance avec vous. Si j'ai fait de l'homme le maître de la terre, je vous nommerai mon peuple, et c'est vous que je placerai à présent entre moi et lui, fidèles gardiens et serviteurs de ma volonté sacrée. »

Dieu dit : « Voici. Vous irez vers les hommes: Vous vous mêlerez à eux. Et vous imiterez par le maintien du corps et l'aspect du visage tous leurs mouvements et leurs façons d'être. » Et il dit encore : « L'homme retrouvera dans vos gestes ceux qu'il a coutume de faire chaque jour et qui sont guidés par les pensées impures. Et la laideur qui vous couvre marquera plus certainement à ses yeux les méchantes et vaines apparences dont il aime à s'orner. Faites ce que je vous dis. »

Et cela fut ainsi : La troupe innombrable se dispersa ; et les animaux de cette espèce

allèrent dans le monde entier vers les hommes qui ne les connaissaient pas. Et ils firent ce que l'Eternel Dieu leur avait commandé. Il y en eut qui imitèrent ceux qui se paraient de peaux de bêtes et de la laine de leurs troupeaux. Il y en eut qui imitèrent ceux qui, tenant un chalumeau ou une harpe, croyaient en extraire des sons harmonieux. D'autres imitèrent ceux qui dévoraient des quartiers de viande, dont la graisse coulait le long de leur poitrine ; d'autres, ceux qui s'accroupissaient pour rejeter leurs excréments. Et il y en eut aussi qui imitèrent ceux qui partaient pour des combats en brandissant le fer et l'airain et en poussant des cris inarticulés ou blasphématoires ; et il y en eut aussi qui imitèrent ceux qui faisaient l'amour en poussant les mêmes cris.

Les hommes considérèrent avec stupeur ces êtres inconnus qui leur ressemblaient curieusement et accomplissaient, par le maintien du corps et l'aspect du visage, tous les gestes humains. Puis, voyant la laideur de ces êtres et leur contenance grave, ils commencèrent à rire, et se frappèrent les cuisses, et tapèrent leur derrière sur le sol en signe de réjouissance. Puis, s'étant calmés, ils réfléchirent dans leur cœur. Et ils pensèrent : « Sans doute nous sommes faits à l'image de l'Eternel, puisque les animaux dont les formes se rapprochent des nôtres s'efforcent de nous imiter. Louons, louons-nous d'être créatures si admirables ! Nous sommes les dieux de la terre ! »

Alors l'Eternel, entendant ces paroles, décida du déluge. (*Genèse*, 6, 6..)

Claude Aveline.

(Extrait de *L'Homme de Phalère*, à paraître prochainement aux éditions de la revue « Les Humbles ».)





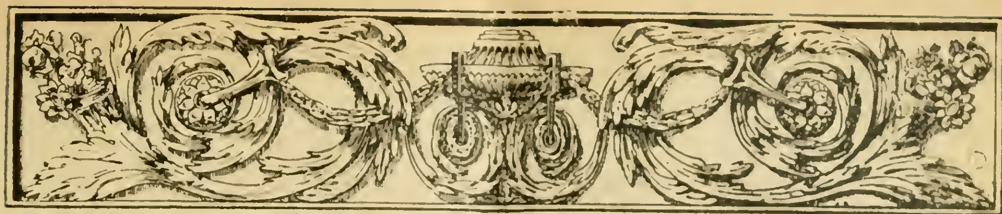
LA POÉSIE

AU POÈTE FUTUR

Frère, tu seras libre:
tu pourras méditer dans le calme des jours
sans que la vie impose à ton immense amour
des hommes plus heureux ses griffes de tigresse.
La nature sera ton utile maîtresse.
Nul ne te maudira quand il sera prouvé
qu'un poème contient toute l'humanité
s'il est beau par le rythme et grand par la pensée,
si la flèche des mots artistement lancée
frappe le cœur le moins sensible et l'esprit lent
par l'imprévu d'un coup sonore, étincelant
et doux comme un regard d'étoile dans la brume.

Frère, tu seras riche:
riche d'un lourd passé de souffrance où les cris
de tous les réprouvés et de tous les proscrits
étouffent la chanson allègre de la terre
et poursuivent sans fin le rêveur volontaire; —
riche d'un aujourd'hui réparateur où Toi,
peintre, sculpteur, musicien tout à la fois
tu réaliseras avec constance et flamme
ton œuvre social, magicien des âmes!
secondé par le peuple acteur et spectateur
mêlant toutes ses voix, son geste évocateur
à des rythmes légers ou graves qui l'inspirent; —
riche de l'avenir que Toi, prophète heureux,
tu dresseras sur des principes généreux
compris par tous, admis par tous, indestructibles.
Et tu reculeras les bornes du possible,
mon frère, si tu veux répudier l'orgueil,
l'orgueil qui nous condamne à ne voir que d'un œil,
nous, les poètes du Vingtième minuscule
qui nous berçons encore aux chants du crépuscule.

(Hymnes Vierges) G. CARANTEC.



DEVANT LA VIE

L'Énergie est la seule vie. L'énergie est le seul délice.
WILLIAM BLAKE.

La poésie âpre des luttes
est sauvage et belle
comme la foudre et l'étincelle
jaillie du choc des éléments.

Foin des zéphyrs et des bocages,
foin des mignons petits sonnets
où minaudèrent d'autres âges,
foin des vieux parcs et des bosquets,
foin des décors
en carton pâte.
La vie est là qui nous appelle :
ne trébuchons plus sur les morts.

La vie à chaque jour est une vie nouvelle.
Humons le matin frais et non pas le relent
des entités défuntes.
Oublions les marquis poudrés et les Philinthe :
la vie est là dans le fracas brutal des nouveaux temps,
la vie, la vie sonore, la vie pleine,
dans le déferlement des volontés humaines.

***

Qui chantera l'ample beauté de l'acte
et la pure beauté du geste véhément ?
Qui chantera le rêve ardent
du Vouloir riche et neuf bondissant hors des crânes ?

Qui chantera les soleils pourpres de demain,
et l'apaisement flou de la tempête
et la houle qui roule au dedans de nos têtes,
et la sainteté créatrice de nos mains ?

Qui chantera notre révolte aux mille gueules,
aux mille bras ?
Qui chantera
notre dégoût vengeur des choses veules ?

***

Le fer rougi fuse en étoiles sous le marteau.
Et les concepts incandescents fusent, si beaux
dans la bataille,
que les autres petits cerveaux
ne sont plus auprès d'eux que méchants feux de paille.

Par les soirs embrasés d'idées tumultueuses
le tonnerre des mots hurleurs
claque au sein des lourdes rancœurs,
et l'éclair prompt des pensées neuves
illumine la nuit des cœurs.....

Oh ! ces longs soirs fiévreux où brasille le verbe,
où le Futur s'affirme en lettres d'or.....
Oh ! ces soirs de superbe
où flambe un idéal sur la ville qui dort !.....

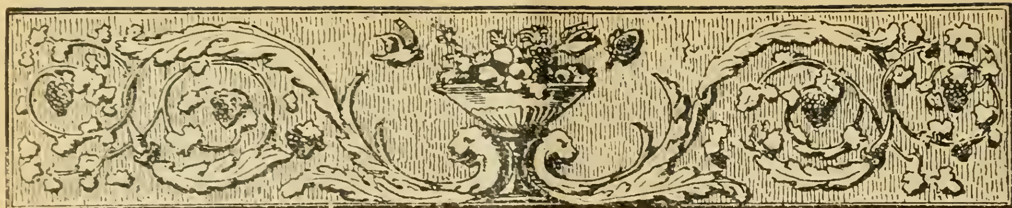
***

Chantez, chantez, petits poètes,
le printemps et ses pâquerettes.
Chantez, chantez, ô philistins,
raclez, raclez tout le gratin
que laissèrent au fond des âges
vos devanciers en badinage.

***

Pour nous la vie est là qui nous appelle,
la vie, la vie sonore, la vie pleine,
dans le déferlement des volontés humaines.

Georges VIDAL.



SOUVENIRS SUR LIBERTAD

Notre courageuse camarade Jane Morand, qui fait actuellement à la Maison Centrale de Rennes la grève de la faim, nous adresse la lettre suivante :

Cher Colomer,

J'ai lu avec ravissement ton « Roman des Bandits » dans la Revue n° 12.

Oui, tu as tracé un tableau magnifique de vie anarchiste dans la société et malgré la société, allant encore et se continuant dans le corps des survivants.

Inspiration grandiose et vibrante de vie et de vérité.

Je fus empoignée, à cause du sujet peut-être. Je te l'avoue, j'ai eu une immense satisfaction de te voir exprimer aussi sainement notre cher Libertad.

Il fut si souvent entouré de si piètre façon, et de gens si mesquins parfois, lui si vaste, si vrai.

Je me suis sentie comme arrachée enfin aux étroitesses des Lorulot et consorts... Au moins toi, tu as senti sa rude mais saine école. Tu as compris qu'il s'attaquait au superficiel qui nous hante et nous gouverne, à cet apparent conventionnel, conduisant l'homme à ne plus faire de tous les actes de sa vie qu'une passionnette formée de petits bouts rabibochés, réajustés d'une même et uniforme façon et pour tous. Et ce genre de mœurs conventionnellement préétabli s nous situe en face de polichinelles bien plus qu'en face d'hommes de fond.

Libertad a travaillé sur les cœurs et les cerveaux par un ensemble de gestes accomplis par lui au milieu de nous et nous avec lui. Il fut un de ceux qui enseignent sans le paraître.

Si Libertad ne laissa rien derrière lui, comme je l'ai entendu dire par quelques négateurs d'évidences, plus grincheux que sincères, c'est moins à lui qu'à notre sécheresse de cœur et d'esprit, à notre manque de générosité sincère et désintéressée, au sens le plus strict du mot; c'est à notre stérilité morale qu'il faut s'en prendre, c'est même à notre presque mauvaise foi.

Il nous dépassait tellement tous ! Ses vues étaient si profondes et si étendues et si simples en même temps que nous ne le comprenions pas, bien souvent. D'une générosité de cœur que pas un n'égalait, il allait, sans crainte ni pitié pour lui ni pour nos factices faiblesses, démolissant tous les arcs-boutants, étayant toutes nos formules de vie et que des grands hommes ou reconnus comme tels appuyaient de toutes leurs autorités.

C'était à ne plus savoir à quoi s'accrocher, c'était à ne plus savoir où poser le pied à cause de lui.

Derrière lui, il semblait que toute notre vie factice allait s'effondrer. Il ne voulait accepter et nous faire accepter que ce qui fut vrai, simplement vrai, tant dans la vie morale, sentimentale, que dans la vie physique. Il ne niait pas le sentiment, mais il voulait que celui-ci laissât la place, toute la place, franchement, sainement, à la vie physique.

Il nous entraînait à ne marcher que sur un terrain ferme et solidement logique, mais il nous fallait nier toutes les beautés conventionnelles formant la soi-disant richesse du monde civilisé.

Un terrain que lui sentait rigide sous son poids mais que nous ne savions pas toujours voir et encore moins sentir. Ce solide, ce vrai dont il nous parlait nous apparaissait bien parfois malgré nos âmes flottantes ou nos conceptions voilées, mais le plus souvent nous échappait totalement, redevenait alors pour nous comme inexistant parce que notre habitude du factice, du faux convenu, nous empêchait de voir, parce que l'habitude nous l'avait bien antérieurement fait oublier.

Il nous fallait avoir une bien ferme confiance en lui, mais ce n'était plus en rapport avec les enseignements du maître — comment ne pas avoir quand même confiance en lui que l'on sentait si purement vrai en tous ses actes ?

Après le doute venu, les spécifiques logiciens, mais aussi les plus étroits, lâchaient l'école. Ils avaient cessé de voir, de saisir l'exemple de la nouvelle vie ou, plus exacte-

ment, de la vie vraie de l'homme. Et c'est ce qui fait dire à quelques-uns que Libertad n'a rien laissé après lui.

Les sectaires, les moins dépourvus de cette petite vanité qui fait tout l'homme de nos jours ; les faiblards, toujours pris de vertige quand ils ne peuvent s'appuyer sur de vieilles traditions désuètes et vides de sens ; tous ceux-là et beaucoup d'autres encore préféraient nier ce grand négateur de toutes nos turpitudes sociales et nier aussi son travail, son œuvre, ce qui est pire. N'était-ce pas plus vite fait puisque l'on ne savait qu'opposer à son système d'assainissement encore et quand même.

— Où est son œuvre, me disait un jour un de ces coupeurs de cheveux en quatre ?

— Son œuvre et colossale, lui dis-je. Où elle est ? Mais dans la peur qui vous saisit au ventre dès que l'on vous parle de lui.

Tu le sais, il n'a pas seulement détruit la souveraineté du peuple, il a aussi détruit la souveraineté des papes, base de tout l'ordre social actuel, il a détruit toute institution qui n'ait une véritable force naturelle et scientifiquement vitale.

Du moins, s'il n'a détruit, son immense geste de vie nous a indiqué l'œuvre de destruction à accomplir.

Il nous a enseigné la puissance du vrai, du naturel, dans la parole et dans tous les gestes de la vie. Il a nié toutes les fantaisies des équilibristes mettant leur savoir, toute leur science, toute leur force à jongler avec des mots vides de sens, et laissant de côté LE GESTE, le seul qui compte pourtant.

C'est sur le geste résolu et raisonné, sur le geste qui embellit et amplifie l'être qu'il a voulu porter et qu'il a porté. Le geste, fondement et base de vie.

Sans le geste, point de vie, la vie c'est le geste ; mais que ce geste soit alors puissamment homme et non plus geste mièvre de polichinelles falsifiant la vie.

Plus de polichinellades ; des gestes humains, harmonieusement humains, puissamment et simplement humains.

Gestes de l'humain débarrassé de formules établies avant lui et non pour lui. Formules au cadre étroit qui assure une hiérarchie des hommes maîtres de l'homme.

Geste débarrassé des lâchetés sociales conduisant l'homme à faire des gestes de soumission, de bassesse et de fourberie d'une part, et des gestes hautains, grandiloquents et fourbes, d'autre part.

Gestes et formules conventionnellement faux n'ayant aucun rapport avec les gestes que nécessitent la vie de l'homme. Gestes et formules niant l'homme, lui préférant le polichinelle, tuant ce que l'homme a d'humain en lui, de foncièrement digne pour n'en conserver que le factice voulu par l'état social, pour la conservation de la société autoritaire.

***

J'ai tenté, comme tu vois, d'élargir un peu ta définition trop succincte : « sage ». Nos actuels esprits ont été tournés et retournés par tant de fausses conceptions, les mentalités ont été à ce point déformées par l'éducation chrétienne que le mot sage dit tout à la pensée ou bien peu.

***

Oui, je fus réjouie, charmée à la lecture de ta belle inspiration. Un tournant brusque, fatal peut-être, m'a pourtant heurtée.

Etait-ce pour rester dans la réalité du tableau ? pour mieux atteindre ton but : expliquer les bandits tragiques ?... C'est ce que je crois.

Après nous avoir esquissé *la puissante joie de vivre* que nous enseignait le Libertad pédagogue, tu ne nous montres plus que *le plaisir de vivre* de ceux qui le continuent, de ses enfants.

Ce diminutif *le plaisir* après *la joie* nous laisserait croire que c'est par dilettantisme et non par conviction profondément sentie que l'homme tente de réaliser sa vie d'anarchiste.

— « Ils ne voulaient pas plus être les bêtes de somme de la terre que les bêtes de reproduction de la race. Ne suivant d'autre loi que le rythme du pur plaisir, ils restaient en tous leurs gestes harmonieusement des joueurs. »

— Certes, on ne peut enfanter comme de vulgaires bêtes subissant lourdement la loi aveugle de la nature que les lois grossièrement autoritaires et plus aveugles des hommes sont venues alourdir encore. Et tellement que l'individu se voit dans la nécessité de s'y soustraire presque totalement, au lieu de les respecter sciemment, ces lois naturelles et d'en jouir intensément, en homme vrai et en harmonie avec elles.

N'y a-t-il pas une joie puissante dans le désir de l'enfantement ? N'ajoute-t-elle pas encore à l'infini de la joie première que nous apporte l'amour ? N'est-elle, pas cette joie de l'enfantement, l'amplification, le complément de la première qu'elle répercute à l'infini ?

Mais, pour consentir à cette joie finale et infinie, faut-il que toutes les circonstances nécessitant l'acte s'y trouvent réunies. Et c'est là où se trouve le tournant fatal.

La société broie l'homme. Avant même qu'il ait pu se réaliser dans sa toute première essence, il est déjà happé par le public ; ce moloch le guettant. Comment pourrait-il se per-

mettre cette joie de se continuer en un autre lui-même ?

Et oui, c'est en se jouant que l'homme travaille le mieux. Le travail n'est et ne peut être qu'un libre jeu du corps et de l'esprit, un désir de se manifester, de s'extérioriser, de s'intensifier par les gestes jamais finis et qui forment toute la beauté de la vie.

— « ...Mais en des gestes d'indifférente souplesse et de gracieuse force qui ne prenait rien de leur âme » — mais qui prenait tout de leur corps et de leur esprit. La joie de se maintenir eux-mêmes ; de s'intensifier encore et quand même par la belle riposte à l'insulte de la police et qui a mis la peur au ventre des bourgeois, en nous prouvant à nous en même temps la force de l'homme sur les masses inconscientes bourgeoises ou non et sur l'ordre de choses établies, quand l'homme est bien décidé à être et rester lui-même.

Jane MORAND.

P. S. : Une critique.

Pourquoi entretenir cette erreur que Libertad avait des béquilles ? Ne serait-il pas plus exact, tout au moins plus près de la vérité de dire qu'il avait des échasses ?

Parce que Libertad se servait de deux cannes solides pour marcher et qu'il manœuvrait à bout de bras comme en se jouant. Ennemi du partisan du moindre effort, il n'eût pas consenti à balader bénévolement son corps dans le farniante de béquilles. D'ailleurs sa marche n'avait rien de l'effort coutumier du béquillard ; il marchait comme on valse. « Ce corps misérable » — oses-tu ainsi parler de son corps ? A part ses jambes un peu fluettes et faibles, infirmité qui provenait de la paralysie infantile mal ou pas soignée, tout le corps était musclé et bien proportionné.

Et les beaux cheveux bruns, si fins, si soyeusement bouclés de mon tendre Libertad, ne sont que des épines à ta vue. A moins que tu aies voulu amener ton lecteur à faire une comparaison avec le Christ.

Si différent de conception de la majorité des hommes, on est encore amené comme malgré soi, en parlant de lui à conserver une façon railleuse, un peu ironique adoptée par beaucoup et je dirai même suggérée par lui. Il craignait peut-être que l'on tombât dans le travers bien digne des hommes faibles : en faire une sorte de Dieu.

C'est ainsi que lui-même se moquait, raillait quiconque voulait lui faire des salamalecs de politesse et des contorsions de prévenances. Jamais il ne se crût plus offensé que lorsqu'une délégation de socialistes de son quartier, je crois bien Charles Bernard en tête, était venue lui offrir une condidature de conseiller général dans le 18e arrondissement. Très sérieusement, il demanda à ces hommes quel mal il leur avait fait pour qu'ils se croient obligés de venir en nombre lui apporter pareil affront.

On a aussi ironisé sur lui parce qu'il était une énigme pour les vulgaires et c'est ainsi que l'on rit quand on ne comprend pas. Mais si pour éviter un travers qui dénaturerait on se met dans un autre qui ridiculise on n'y aura rien gagné. Chacun y mettant du sien, à la façon de Lorulot par exemple, on ne tient plus aucun compte des réalités. Et c'est ainsi qu'aux yeux de tous Libertad passe pour plus jeune qu'il n'était.

Libertad nous a quittés en 1908, le 12 novembre et il devait avoir ses 33 ans révolus le 21 du même mois. Il avait donc 33 ans moins 11 jours en partant et non pas 32. Aussi pour être exact, faudrait-il inscrire à côté de son nom : Albert Libertad 1875-1908.

J. M.



L'Imposture Religieuse (1)

Le livre si impatiemment attendu de notre ami et collaborateur Sébastien Faure, *vient de paraître.*

Nous pensons qu'il provoquera une profonde impression dans tous les milieux qu'intéresse la question religieuse et sa lecture sera extrêmement profitable à tous nos camarades.

La Revue Anarchiste *qui a déjà publié plusieurs fragments de cet important ouvrage, en publie ci-dessous quelques passages.*

Au cours des 400 pages qui composent son œuvre, Sébastien Faure, *établit que l'Eglise, assoiffée de domination, a constamment mis tout en œuvre pour s'emparer de la direction spirituelle et temporelle des peuples : Assistance et Enseignement, d'abord ; Magistrature et Armée, ensuite ; Richesse, enfin. Elle a mis a contribution tous les moyens.*

L'Eglise, la Magistrature et l'Armée

L'Assistance et l'Enseignement d'abord et au-dessus de tout : « emparons-nous-en à tout prix ! » C'est à cette double conquête que l'Eglise a voué ses forces principales. Mais de quoi lui eût-il servi de régner sur l'Enseignement et l'Assistance, si elle avait laissé hors du cycle de ses entreprises les institutions de violence qui sont nécessaires au salut des Etats et à la sauvegarde des privilèges dont ils sont les représentants et dont ils doivent être les gardiens vigilants ?

L'Enseignement prépare et forme les individus au respect des autorités et des croyances établies ; il les incline à la soumission et les entraîne à l'obéissance. L'Assistance émousse et, à la longue, tue l'instinct de révolte des affamés ; elle pousse à la résignation ceux qui souffrent des maux qu'engendre la misère ; à travers le prisme menteur de la charité, le riche, bourreau du pauvre, se transforme en bienfaiteur.

Néanmoins, la révolte gronde sourdement et parfois éclate dans les tempéraments fougueux et les cœurs inapaisés. Il faut que l'Autorité se prémunisse contre ces actes de révolte. S'agit-il d'un geste individuel ? La Police et la Magistrature sont là. S'agit-il d'une révolte collective ? C'est le rôle de l'Armée de la réprimer et de mâter les insurgés.

Dans cet ordre d'idées et de faits, on peut dire que l'Assistance et l'Enseignement sont des préventifs, la Magistrature et l'Armée des répressifs. Les uns et les autres tendent à l'asservissement des foules opprimées et exploitées.

Trop avisée pour ne pas discerner l'importance de ces institutions de violence, l'Eglise n'a pas commis la faute de s'en désintéresser. Magistrature, police, armée, sont, par essence les institutions d'Etat et l'Eglise ne pouvait décemment tenter de les absorber ouvertement. Mais l'action judiciaire, policière et militaire se conforme au souffle qui l'anime et se modèle sur l'esprit des magistrats, des policiers et des soldats qui la dirigent. En conséquence, il s'agit, pour l'Eglise, de peupler les prétoires et les casernes de créatures qui lui soient dévouées. Il s'agit surtout d'installer ses hommes de confiance aux postes les plus élevés.

C'est ce que fit l'Eglise, c'est ce qu'elle fait encore.

Avant la Révolution, les hauts Magistrats et Policiers se recrutaient dans la noblesse, ainsi du reste que les Chefs des Armées : Noblesse de robe et noblesse d'épée.

Or, nous savons que la noblesse était tout acquise à l'Eglise et celle-ci ne manqua jamais de pousser aux charges les plus importantes les hommes qui lui appartenaient corps et âme. Lorsque, d'aventure, un grand personnage ayant rang parmi les chefs de l'Armée ou de la Magistrature, ne lui offrait pas de suffisantes garanties, elle mettait en mouvement son crédit, usait de son influence sur le roi, faisait agir contre le suspect ses relations et, peu scrupuleuse sur le choix des moyens, arrivait à le déloger du poste qu'il occupait et à l'y remplacer par un homme à sa discrétion.

Depuis que les titres de rente ont succédé aux titres de noblesse dans la gestion des affaires publiques, depuis que l'aristocratie bourgeoise a pris la place de l'aristocratie nobiliaire, l'Eglise s'est servie des barons de la finance, du commerce, de l'industrie et de la grande propriété terrienne, comme elle avait domestiqué leurs prédécesseurs.

De nos jours encore, la Magistrature et l'Armée sont infestées d'étoiles et d'hermines dont les porteurs ne croient guère aux âneries catholiques, mais qui, par le monde qu'ils fréquentent, par leurs femmes et leurs filles, par l'avancement qui les lie, par les protections qu'ils utilisent, par la crainte que leur inspirent le parti-prêtre et la presse catholique, se croient tenus de servir les intérêts de l'Eglise, d'accepter ses vues et de subir son impulsion.

Au demeurant, l'Eglise, la Magistrature et l'Armée sont comme trois rivières distinctes dont les eaux se rejoignent au confluent, s'y fusionnent et se confondent.

L'Etat est leur point de jonction.

J'ai fait une observation qui a sa place ici

(1) Belle Edition 400 pages. En vente à *La Librairie Sociale*, 9, rue Louis-Blanc. Paris (10e). *Franco recommandé :* 8 fr. 50

et qu'il ne me paraît pas inutile de consigner : j'ai remarqué, que, de nos jours, l'Etat manque de sollicitude envers ceux à la formation desquels il a présidé et qui sont aptes à le servir.

Voici un jeune homme qui sort d'une famille où l'esprit libéral et démocratique est de tradition. Il a fait toutes ses études au lycée. Il étudie la médecine, le droit, les lettres, les sciences ou les arts. Il devient avocat, médecin, magistrat, professeur, officier, artiste ou bien commerçant, industriel, ingénieur. Il possède les plus précieuses qualités d'intelligence, de travail, d'initiative, de persévérance. Le voilà livré à lui-même ; qu'il se débrouille comme il pourra ! C'est à lui de se tailler une situation enviable et de parvenir, par son seul effort et son propre mérite, aux positions brillantes qu'il convoite. S'il réussit, tant mieux; s'il végète, tant pis.

En voici un autre : sa famille est pieuse, il est élevé religieusement ; il fait ses études chez les Jésuites; comme le précédent, il acquiert des connaissances speiales et devient avocat, médecin, magistrat, professeur, officier, artiste ou bien bien commerçant, industriel, ingénieur. Quelle que soit la profession qu'il exerce ou la carrière qu'il embrasse, ses éducateurs l'escortent dans la vie, le soutiennent, le poussent, le recommandent, le font apprécier, vantent ses mérites, célèbrent ses qualités, s'intéressent à son avancement, favorisent ses succès, excusent ses fautes, exaltent ses vertus, l'aident à traverser les crises passagères; ils ne lui marchandent pas les appuis qui lui sont nécessaires : démarches, recommandations, concours et encouragements de toute nature, ils ne lui refusent rien.

Faut-il s'étonner ensuite si les meilleures places, les situations les plus brillantes, les postes les plus élevés, les traitements les plus avantageux et les combinaisons les plus lucratives sont accaparés par ceux que le populaire appelle « les échappés de Jésuitières »? Et n'est-il pas naturel que l'Eglise récolte en considération, en influence et en dévouement ce qu'elle sème en attentions, en sollicitudes, en concours, en services rendus ?

J'estime que de la protection dont elle accompagne, leur vie durant, ceux qui lui sont fidèles, l'Eglise tire une de ses forces principales.

L'Eglise et la Richesse

Le trait qui, selon moi, doit porter au plus haut point l'étonnement chez quiconque étudie sérieusement l'histoire de l'Eglise, c'est l'énormité de sa richesse. Les trésors accumulés par l'Eglise, malgré les dépenses considérables qu'elle a constamment faites, sont véritablement immenses et je ne crois pas qu'il y ait au monde une personne ou une association qui possède une aussi colossale fortune.

Si l'Eglise était une entreprise commerciale, industrielle, agricole ou financière, si ces opérations étaient de négoce ou de banque, cet entassement de milliards pourrait s'expliquer. Héritage constamment accru et fidèlement transmis, ressources grossissant sans cesse, doublant, triplant, de siècle en siècle, avoir faisant boule de neige par l'extension régulière du champ d'opérations, capital s'enflant dans la mesure où les moyens de production, de transport et d'échange se multiplient et se perfectionnent, chiffre d'affaires en rapport avec l'importance et le nombre toujours croissant des marchés ouverts ; tout cela constituerait un concours de circonstances surprenant mais non impossible.

Ce qui bouleverse toutes les notions acquises sur l'origine et le développement de la richesse, ce qui chambarde toutes les lois de l'économie politique, c'est que l'Eglise, n'étant ni un comptoir commercial, ni un établissement financier, la fortune colossale qu'elle possède n'est due à aucune des opérations auxquelles s'alimentent ces entreprises.

J'entrevois bien une autre explication : l'Eglise aurait formé, depuis des siècles, une vaste, une gigantesque association de travailleurs. Mettant en commun le produit de leur travail et réduisant à l'extrême leurs besoins, ces producteurs auraient ainsi réalisé, par l'écart entre leurs salaires et leurs dépenses, des économies qui, régulièrement additionnées, auraient, automatiquement, par le simple cumul de ces épargnes quotidiennes, atteint cette incalculable richesse.

Mais tout le monde sait que cette explication est de pure imagination et qu'elle repose sur une hypothèse que contredit la vérité. Nul n'ignore que, du pape au plus modeste clerc, en passant par la kyrielle des cardinaux, évêques, chanoines, curés, vicaires, moines et nonnes qui portent robes et soutanes, tous vivent de l'autel. Ils consomment mais ne produisent rien; leur unique travail est de moudre des *oremus*, et ce travail ne fait pas pousser une lentille.

Et pourtant la fabuleuse richesse de l'Eglise n'est pas de pure imagination; ce n'est ni une hypothèse, ni une légende. C'est tout ce qu'il y a de plus positif et certain.

Pour avoir une évaluation approximative de ce que peut être cette fortune, il suffit de consulter les documents qui furent rendus publics lors de la confiscation des biens du clergé, sous la Révolution Française.

Voici quelques chiffres :

Les bâtiments des couvents de Paris valaient 150 millions ; l'argenterie des églises était estimée à 200 millions. Ces trésors n'étaient

rien à côté des propriétés foncières : terres, bois, prairies, maisons, etc., qui, suivant le rapport de Dupont de Nemours, au Comité écclésiastique de la Constituante, rapportaient *annuellement* 190 *millions*.

Dans son discours à la Constituante (24 septembre 1789), Treilhard évalue ces biens fonciers à quatre milliards. Condorcet affirmait que le clergé jouissait d'un cinquième de la fortune nationale.

Il y avait des fortunes écclésiastiques considérables : Loménie de Brienne, cardinal et ministre des finances sous Louis XVI, possédait 678.000 livres de revenus personnels. Le cardinal de Rohan, archevêque de Strasbourg, avait plus d'un million de livres de rentes annuelles. Les 399 Prémontrés touchaient annuellement plus d'un million ; les 298 Bénédictins de Cluny : 1.800.000 livres ; ceux de Saint-Maur, au nombre de 1.672 : 8 millions de livres, sans compter une somme à peu près équivalente qui revenait aux Abbés et aux Prieurs. Les Archevêques et les Evêques, au nombre de 140, touchaient, en moyenne, chacun 100.000 livres par an.

Si l'on tient compte que ces chiffres ne s'appliquent qu'à l'Eglise de France et à ses propriétés foncières et que ces sommes doivent être à peu près multipliées par cinq pour les appliquer à notre époque, n'ai-je pas raison de qualifier de fabuleuses les richesses de l'Eglise dans le monde entier ?

Pour celles-là, aucune évaluation, tant soit peu précise, n'est possible. Impossible de dresser l'inventaire des milliers et des milliers d'Eglises où se célèbre le culte, des milliers et des milliers de couvents où vit un nombre considérable de religieux et de religieuses, des milliers et des milliers d'hospices, d'hôpitaux, d'orphelinats, d'asiles, de refuges et de maisons de retraite, affectés aux enfants, aux vieillards et aux malades qui y sont reçus, soignés, hospitalisés ; des milliers et des milliers d'écoles, collèges, pensionnats, séminaires destinés à l'enseignement.

Impossible — et plus encore — de traduire en chiffres la valeur des trésors, œuvres d'art, joyaux, bijoux, ornements, métaux précieux, vitraux, qui foisonnent dans les églises monumentales, les cathédrales magnifiques et les opulentes basiliques.

On reproche amèrement à l'Eglise de trop aimer l'argent ; on accuse les prêtres de cupidité. A les voir disputer âprement le prix de certaines cérémonies, à les entendre quémander sans cesse pour les besoins de la paroisse et les œuvres de charité, à constater le commerce scandaleux qu'ils pratiquent sur les âmes du purgatoire et la propagation de la foi, on est porté à trouver cette accusation justifiée.

Il y a, en effet des prêtres qui, pour la rapacité, s'égalent aux doigts les plus crochus. Ce sont des hommes ; sur eux, comme sur les laïcs souffle le vent violent des passions humaines ; prêtres, ils n'en restent pas moins exposés à toutes les faiblesses. Ce n'est pas le procès de ces prêtres que je fais. Je ne juge pas l'Eglise sur les membres de son clergé dont la conduite est un démenti permanent aux pieuses exhortations qu'ils prodiguent. Ce sont là petites et banales impostures, imputables à la fragilité humaine et qui ne sont que peccadilles auprès de l'odieuse et grande imposture dont j'accuse l'Eglise tout entière.

Nombreux sont les ecclésiastiques pour qui le sacerdoce est un métier.

Le recrutement du clergé ne s'opère pas sans difficulté, ni mécompte. Ils sont rares, à notre époque, les jeunes hommes qui ne sont poussés vers la prêtrise que par une vocation vierge de toute considération qui lui serait étrangère. Le mariage de ces jeunes gens avec l'Eglise est souvent de raison plus que d'inclination. Il faut prévoir que de tels écclésiastiques rechercheront avant tout les profits et avantages matériels que peut leur rapporter la profession qu'ils ont choisie et, s'il est permis d'estimer scandaleuse l'avidité avec laquelle ils poursuivent ces bénéfices matériels et l'usage qu'ils en font, il n'y a pas lieu d'en être autrement surpris.

Par contre, j'ai connu des religieux et des prêtres, humbles, pauvres, désintéressés, vivant de peu, jeûnant, se mortifiant. Ceux-là prennent leur apostolat au sérieux ; pleins d'indulgence pour les fautes d'autrui, ils sont d'une farouche sévérité pour eux-mêmes. Ils vivent de peu et, se refusant tout confortable, ils limitent leurs besoins au strict nécessaire. Eh bien ! Fait invraisemblable et pourtant scrupuleusement exact : je n'ai pas connu d'ecclésiastiques faisant à l'argent une chasse plus férocement acharnée que ces saints-là.

L'excès même de leur dévotion les porte à accomplir des prodiges d'adresse et de zèle pour faire rentrer dans le trésor de l'Eglise le plus d'or possible. Rien ne leur paraît trop riche pour la parure des saints autels ; rien ne leur semble trop luxueux pour le tabernacle et le ciboire où repose l'hostie consacrée.

Ils ne feraient pas une démarche, en vue d'un gain personnel et ils en feront cent pour la réparation ou l'édification d'une église ; ils ne solliciteraient pas cent sous pour eux-mêmes et ils s'épuiseront à réunir des milliers de francs pour une œuvre pie : ils se feraient scrupule de porter leurs propres dépenses au-delà de l'indispensable et ils n'hésiteront pas à recourir à l'intimidation et même au chantage pour enrichir l'Eglise ; ils rougiraient de se faire payer un service par un

fidèle reconnaissant et ils se feront un devoir d'extorquer au même fidèle la forte somme au profit de la paroisse ou d'une œuvre de charité religieuse.

Les prêtres qui ne se refusent rien : bonne table, bon gîte et le reste, exploitent l'Eglise et ne lui rapportent rien, alors que ceux qui se refusent tout et mènent une vie de pauvreté n'exploitent pas l'Eglise et lui rapportent tout. On peut dire que, seuls, ces derniers l'enrichissent. En sorte que — cette conclusion est paradoxale mais juste — ce n'est pas par la cupidité de ses prêtres, mais bien par leur désintéressement que l'Eglise est devenue riche.

Et pourtant ceux qui reprochent à l'Eglise ses immenses richesses ne se trompent pas en l'accusant de cupidité.

Oui, l'Eglise est cupide, elle l'est collectivement ; elle l'est, en tant qu'institution qui se proclame de fondation divine, ayant reçu la mission de faire régner Dieu sur la terre, de conquérir à Dieu l'humanité. Elle l'est, parce que dans les moyens qu'elle emploie pour accroitre sans cesse son trésor, elle témoigne d'une absence de scrupules et d'une avidité inqualifiables. J'ai déjà énuméré la plupart de ces moyens ; ils sont d'ailleurs connus. Je n'y reviendrai donc pas. car elle n'aime pas l'argent pour lui-même ; si elle désire en avoir et toujours davantage, ce n'est pas qu'elle se complaise, tel l'avare, à entasser et à contempler ses trésors et ce n'est pas sans des motifs impérieux qu'elle a désiré être riche, très riche, colossalement riche.

Mais voulant conquérir et dominer le monde, elle a reconnu que c'est la richesse qui assure la conquête et la domination ; elle a compris que la facilité de cette conquête et la force durable de cette domination sont à la mesure de la fortune des conquérants et des dominateurs ; elle a observé que tout s'incline devant la puissance de l'argent et que pour ouvrir toutes les portes, il suffit que la clef soit en or. Elle a constaté que les privilègiés de la fortune ont toujours formé et, plus qu'en aucun temps, forment aujourd'hui, une classe dont tous les membres sont unis et solidarisés par les intérêts qui leur sont communs et fortement ligués contre l'autre classe.

Elle n'a pas eu, dès l'origine, la vision nette de cet état de choses ; elle l'a acquise lentement. C'est pourquoi, pauvre, très pauvre au début, elle se mêla insensiblement à la classe riche ; elle entreprit de la gagner à sa cause ou, pour le moins, de l'y intéresser. L'incessant spectacle des seigneurs et des rois gouvernant les hommes par l'argent, puisant à pleines mains dans les coffres alimentés par les redevances et les impôts, se créant, à la faveur de leur situation et de leur richesses, des ressources sans cesse plus énormes, incita le clergé à en faire autant. Il était fatal que, engagée dans cette voie, l'Eglise cherchât à recruter dans la classe riche ses évêques et ses prieurs, ses cardinaux et ses papes. Il était fatal qu'elle s'éloignât graduellement de cet esprit de pauvreté qui, aux premiers siècles de la chrétienté, avait animé la foi et engendré les martyrs.

Progressivement, l'Eglise se détacha des biens du Ciel et s'attachant de plus en plus aux biens d'ici bas, participant toujours davantage à la direction morale des Etats, elle se rendit compte que l'Etat n'est, somme toute, que l'expression politique de la puissance économique.

Cette vérité pénétra le clergé : que le Gouvernement n'est que l'installation au pouvoir des forces d'argent et que, si le pouvoir domine le peuple, la richesse domine le pouvoir.

Alors, l'Eglise forma et réalisa le projet de se constituer un patrimoine qui lui permît de rivaliser avec celui des plus opulents, de traiter d'égale à égale avec la classe au pouvoir et de partager avec elle l'administration de la chose publique.

De plus, pour prendre et conserver l'Assistance et l'Enseignement, pour envahir la Magistrature et l'Armée, pour élargir son champ de domination et sa zone d'influence, il fallait à l'Eglise de l'argent, encore de l'argent, et toujours de l'argent. Le problème des ressources financières à se procurer, d'un budget constamment plus lourd à équilibrer, imposait à l'Eglise devenant une puissance de plus en plus temporelle et de moins en moins spirituelle, l'obligation de se créer des ressources toujours plus considérables.

Ayant des intérêts moraux et matériels à faire prédominer ou à défendre dans tous les pays, le Saint-Siège fut placé dans la nécessité d'avoir des ambassadeurs partout, d'organiser des services d'informations diplomatiques, de posséder des représentants dans tous les Parlements, de s'appuyer sur un parti catholique dans chaque nation et de fonder une presse ayant la force de peser sur l'opinion.

Dans une Société, où la richesse est le nerf de toutes les guerres, où l'état de guerre est permanent et sur tous les terrains, où tout s'achète parce que tout est à vendre, où sa Majesté l'Argent gouverne souverainement, la richesse est un atout indispensable à quiconque prend part à la partie engagée. Qui n'a pas cet atout a perdu d'avance, quels que soient le sang-froid ou l'adresse qu'il apporte au jeu.

L'Eglise a engagé une partie dont l'enjeu n'est ni plus ni moins que la conquête du monde. Son adresse et son sang-froid sont

incontestables. Cela n'est pas suffisant. Pour gagner la partie, il faut qu'elle dispose d'énormes capitaux ; sinon elle sera battue. L'Eglise sait cela et c'est parce qu'elle le sait que, tout en prêchant, pour sauver les apparences, le mépris des richesses, elle pratique la plus violente cupidité.

A cette imposture : « L'Eglise est la plus haute puissance morale du Monde », j'oppose cette vérité : « L'Eglise est la plus formidable entreprise d'escroquerie du Monde ! »

J'entends répéter à l'envi que « l'Eglise est la plus haute puissance morale du monde ». Cette affirmation, qu'ânonnent jusqu'à des adversaires de l'Eglise, est tout simplement absurde.

Aux siècles de fanatisme religieux, l'Eglise fut, en effet, la plus haute puissance morale du monde et j'ajoute qu'il était logique qu'elle le fût.

Mais, à notre époque? — Quelle plaisanterie! Si l'Eglise était pauvre, si elle ne possédait pas un peu partout des intérêts considérables, si le monde ecclésiastique n'avait pas ses grandes et ses petites entrées dans les châteaux et les palais, dans les salons huppés et les boudoirs élégants, s'il n'y avait pas une banque, un négoce, une industrie, une propriété catholiques, s'il n'y avait pas dans les grandes administrations publiques et privées : ministères et préfectures, établissements de crédit, compagnies d'assurances et de chemins de fer, sociétés houillères et métallurgiques, grands magasins et vastes usines, une nuée de directeurs, chefs de bureaux et de services, ingénieurs et techniciens, qui doivent leur situation à des protections, influences et recommandations catholiques, si les conseils d'administration des grandes entreprises financières et industrielles n'étaient pas, en majeure partie, composés de capitalistes catholiques ou dévoués à l'Eglise, même quand ils sont juifs, protestants ou libre-penseurs, si le capitalisme catholique n'était pas une puissante organisation ayant ses chargés d'affaires : chefs d'Etat, ministres, diplomates, généraux, académiciens, parlementaires, journalistes, magistrats, policiers, fonctionnaires de toutes catégories, etc. etc... Si en un mot, l'Eglise, au lieu d'être immensément riche était pauvre et ne pouvait reconnaître les bons offices de personne ; si sa seule force se trouvait dans ses dogmes, ses préceptes et ses enseignements ; bref, si elle n'était qu'une puissance morale, on aurait tôt fait d'apercevoir sa profonde débilité ; on verrait ce château de cartes s'effondrer au moindre vent.

A cette imposture : « L'Eglise est la plus haute puissance morale du monde », j'oppose cette vérité : « L'Eglise est la plus formidable entreprise d'escroquerie du monde ».

Autant la première affirmation est fausse, autant la seconde est exacte. Autant il est difficile de justifier la première, autant il est aisé de justifier la seconde.

Qu'entend-on par escroquerie ? *Le Petit Larousse illustré* donne de l'escroquerie cette définition qui a le mérite d'être précise et limpide : « L'action d'obtenir le bien d'autrui par des manœuvres frauduleuses ».

Or, il est prouvé que l'Eglise ne doit pas ses biens « à son propre travail », qu'elle ne les doit pas davantage à des opérations de commerce, d'industrie, d'agriculture ou de banque. Il convient donc de chercher ailleurs la source des biens fabuleux qu'elle possède.

Il est notoire qu'ils lui viennent d'autrui, qu'elle les a *obtenus* et continu à les *obtenir* d'autrui, que les biens qu'elle possède ont passé des mains d'autrui en ses mains. Comment cette opération a-t-elle eu lieu ? Pour obtenir le bien d'autrui, quels moyens l'Eglise a-t-elle employés ou emploie-t-elle ? Ces moyens constituent-ils des manœuvres frauduleuses ? A ces diverses questions qui s'imposent, la réponse est facile ; elle est claire et catégorique : pour obtenir les biens d'autrui, l'Eglise a eu et a recours au mensonge, à la ruse, à la fourberie, au chantage, à un crédit imaginaire, à de fausse promesses ; tous moyens, dont le caractère frauduleux ne peut être mis en doute.

Elle s'est dite et se dit chargée par Jésus-Christ lui-même du mandat de poursuivre sur la terre son œuvre de vérité, de justice et d'amour. Et tous les chrétiens qui sont épris de vérité, de justice et d'amour ont soutenu et soutiennent de leurs deniers l'accomplissement de cette œuvre.

Or, aujourd'hui, autant et plus qu'il y a dix-neuf cents ans, le mensonge et l'hypocrisie règnent sur la terre d'où la vérité devait les chasser. Et non seulement l'Eglise n'a rien fait et ne fait rien pour combattre le mensonge, mais encore elle étouffe la vérité et, quand elle ne peut pas l'étouffer, la traque avec fureur ; elle discrédite les porteurs de flambeaux et, si elle se borne, aujourd'hui, à poursuivre de ses calomnies et de sa haine ceux qui clament la vérité, c'est qu'il ne lui est plus possible de les emprisonner et de les torturer.

De nos jours, autant et plus encore qu'au temps du Christ, la Justice est bannie et l'iniquité triomphe : la loi consacre et la force sanctionne l'iniquité fondamentale, celle sur laquelle repose toute la société : la spoliation de la classe productrice par la classe parasitaire. Mises au service de cette classe et de cette législation de vol et de meurtre, la Magistrature, la Police et l'Armée aggravent cette iniquité fondamentale en se montrant actuelle-

ment ce qu'elles furent toujours : douces et bienveillantes aux riches, dures et implacables aux pauvres. Et non seulement l'Eglise n'a rien fait, ne fait rien pour l'abolition de cette législation qui est un monument de scélératesse, mais encore elle approuve, en toutes circonstances, l'application sauvagement inique qui en est faite par l'Armée, la Police et la Magistrature.

Jamais, peut-être, on ne s'est détesté autant qu'à notre époque, jamais les polémiques n'ont été plus perfides, jamais les luttes n'ont été aussi violentes, jamais les déchirements n'ont été plus profonds, jamais les rivalités n'ont été plus ardentes, jamais les guerres n'ont été aussi anglantes, jamais les haines n'ont été aussi acharnées.

L'Eglise qu'a-t-elle fait de ce message de fraternité et d'amour que son Dieu, sur la croix, avait apporté aux hommes ? Qu'est devenue, entre ses mains cette promesse de réconciliation et de paix que son Dieu avait signée de son sang et qui se renouvelle, chaque jour, sur l'autel, par le miracle de l'Eucharistie ? Non seulement l'Eglise n'a pas fait cesser une seule cause de conflit, mais encore elle a ajouté à celles qui existaient déjà et, lorsqu'éclate une monstrueuse guerre qui dresse des millions d'hommes les uns contre les autres, l'Eglise ne se jette pas entre les combattants pour les séparer, mais au contraire elle excite leur fureur de tuerie et y participe.

N'est-il pas équitable de dire que l'Eglise a filouté, escroqué, flibusté, volé, les millions qu'elle a obtenus pour l'accomplissement de l'œuvre de vérité, de justice et d'amour qu'elle s'était engagée à poursuivre ?

L'escroquerie est, ici, patente.

Et les millions qu'elle a ramassés et ramasse encore, pour le soulagement des âmes du purgatoire et grâce au scandaleux trafic sur les cérémonies religieuses, les indulgences, les reliques, les miracles, les dispenses, les missions apostoliques, les pèlerinages, les annulations de mariage, ne les a-t-elle pas extorqués, en abusant de l'ignorance, de la crédulité ou de la démence de ceux dont elle convoitait les biens ?

Et les millions qu'elle a obtenus, et qu'elle continue à obtenir, au tribunal de la pénitence, grâce au pouvoir, qu'elle s'attribue et qu'elle prétend tenir de Dieu, de lier et de délier au Ciel et sur la terre, ne les doit-elle pas à ce crédit imaginaire et obtenir le bien d'autrui à l'aide d'un crédit imaginaire n'est-ce pas une escroquerie au premier chef ?

Et les millions qu'elle a arrachés et arrache encore aux agonisants que terrorise la peur de l'inconnu, qu'horrifie la crainte de l'enfer, ne les vole-t-elle pas, à l'aide d'un chantage éhonté, sur la faiblesse d'esprit des moribonds ?

Et les millions qu'elle a soutirés et soutire toujours aux naïfs à qui elle vend un fauteuil d'orchestre aux concerts éternels, en leur persuadant qu'alimenter le trésor de l'Eglise et les œuvres qu'il soutient, c'est être agréable à Dieu, c'est attirer sur soi et les siens les bénédictions du Ciel, c'est intéresser la Providence à la réussite des projets qu'on forme, c'est mériter et gagner le Paradis et faire ainsi un excellent placement ?

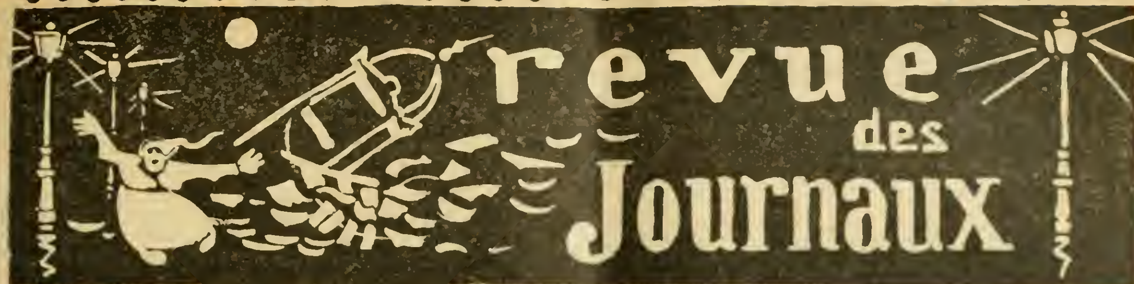
C'en est assez. Ces moyens constamment employés par l'Eglise sont frauduleux ; ils le sont manifestement, indubitablement.

Donc il est vrai que « l'Eglise est la plus for-
« midable entreprise d'escroquerie que l'His-
« toire ait enregistrée ! »

Ce sera, pour nos petits neveux, un étonnement dont ils ne reviendront pas, quand ils sauront que les chefs et les bénéficiaires de cette gigantesque flibusterie furent, pendant des siècles, vénérés comme de pieux personnages, considérés comme des êtres d'une probité scrupuleuse et d'une moralité à toute épreuve ! Ils ne reviendront pas de leur ébahissement, quand ils sauront que ces imposteurs occupaient dans le corps social les places les plus en vue et les situations les plus brillantes, quand ils sauront que l'Eglise, cette association internationale d'escrocs, avait des nonces officiellement accrédités auprès de presque tous les Gouvernements et que presque tous les Gouvernements avaient, en retour, des ambassadeurs officiellement accrédités auprès du chef suprême de cette redoutable association de flibustiers et de maîtres chanteurs.

Il est vrai que lorsque nos petits-enfants sauront ces choses incroyables, ils sauront également que les Etats n'ont toujours été, eux aussi, et ne peuvent être que de puissantes entreprises de vol et de brigandage. Ils sauront que l'Eglie et l'Etat ont toujours été les deux entreprises de flibuste et d'assassinat les plus atucieusement organisées et qu'elles furent conjuguées dans le but de masquer leurs méfaits et de se prêter, en toutes circonstances, un mutuel appui.

Il est cependant une stupéfaction qui l'emportera sur celle que ne manquera pas de produire cette révélation : c'est celle qu'ils éprouveront à savoir que l'humanité du vingtième siècle, qui s'enorgueillit avec raison de ses merveilleuses découvertes, ait eu l'inconcevable stupidité de ne pas apercevoir l'imposture criminelle de ces deux associations de malfaiteurs ou bien, si elle la connaissait, la lâcheté de la tolérer.



1er Mai.

Le 1er Mai, à Paris, se serait passé dans le calme le plus plat, sans le guet-apens policier, au cours duquel l'ouvrier Bérédia trouva la mort.

Dégoûtée de la sale cuisine des politiciens et des compétitions personnelles des manitous syndicaux, la classe ouvrière n'avait répondu que faiblement à l'appel des organisations.

Malgré cela *l'Humanité* est satisfaite :

> Le Premier Mai 1923 — ce trente-quatrième Premier Mai — n'a pas déçu les espérances que les révolutionnaires mettaient en lui Le réveil de la classe ouvrière — après trois ans bientôt d'un sommeil lourd de mauvais rêves — s'y est affirmé avec une vivacité singulièrement annonciatrice.

Poussés vers un point où ils seraient plus facilement assommés, les assistants des deux meetings durent subir le courageux assaut des flics qui, sabres et matraques en mains massacrèrent tout ce qui se trouvait devant eux. Vaillant-Couturier écrit à ce sujet :

> Nous étions là des anciens combattants, serrant les poings, nos poings vides.
>
> Ah ! nos heures de tranchées perdues. nos balles gaspillées sur de pauvres bougres d'ouvriers allemands... frères de ceux que chargeaient hier, à la même heure, les hommes de la police verte.
>
> .. ..
>
> Ce n'était pas de l'indignation qui était en nous. C'était une farouche résolution qui montait. Car nous songions qu'avec la masse d'hommes qui nous suivait, il aurait suffi de si peu de choses...
>
> Mais c'est avec ces choses-là qu'on renverse et qu'on bâtit les Etats.

Renverser *l'Etat* bourgeois pour bâtir *l'Etat* prolétarien, remplacer un esclavage par un autre, merci bien, citoyen ; nous voulons supprimer l'esclavage.

Commentaires bourgeois.

Naturellement, les journaux bourgeois ont triomphé et proclamé avec ensemble ce qu'ils appellent « le fiasco de la Révolution ».

Dans le numéro spécial de *l'Action Française*, l'ignoble Daudet bave :

> Il est tout naturel que « le premier mai » fiche le camp, en France, comme toutes les manifestations socialistes et révolutionnaires en général. De même qu'il n'y a plus que les policiers. ou les « moutonnes », pour préparer et exécuter des attentats « anarchistes ».

Le même reprend le lendemain :

> L'extinction de cette blague. crue socialiste, et qui n'a jamais été que policière — il n'y a pas plus de révolution que de crime anarchiste ; il y a tout bonnement la Tchéka — l'extinction piteuse du « premier mai » est un coup dur pour tous les Respubliquains, pour tous les émules de Briand-des-Fonds-secrets et de Louis Lépine des Inventaires En effet, c'était sur le « premier mai », la peur des « borgeois », et la pseudo-repression qu'était fondée, je le répète, la fortune politique — et l'autre — des passionnés respubliquains d'alors. La promenade du drapeau rouge et la reprise brutale dudit drapeau leur étaient également fructueuses. Que devenir. à une époque où le prolétariat, désabusé — et il y a de quoi ! — se refuse à faire le jeu de ses meneurs et de ceux qui mènent au poste ses meneurs, en attendant de leur lécher les pieds, comme présidents du Conseil ?

Quant aux brutalités policières, ce sont naturellement les manifestants qui ont commencé et ce n'est que bien malgré eux que les braves agents ont assommé des femmes et des enfants, piétiné et frappé des vieillards sans défense et sonné à coups de sabre des gens désarmés.

Bons à tuer.

La presse a signalé « l'entrée triomphale du Maréchal Foch en Pologne ».

On lit dans *le Petit Parisien* :

> Le maréchal Foch présente les officiers de sa suite et salue les généraux polonais La musique joue l'hymne polonais. Le peuple acclame Foch, qui passe en revue les troupes. « *Ce sont des troupes de frontières, de beaux hommes* », dit-il.

De beaux hommes, c'est-à-dire, bons à tuer.

Nous ne tarderons certainement pas à connaître les résultats de la promenade militaire entreprise par le « glorieux vainqueur » au moment même où le gouvernement anglais menace de ses foudres la jeune République russe.

L' « Idole de la Foule ».

Le « *Bloc des Rouges* » le nouveau journal que vient de lancer Pierre Brizon, signale en ces termes la « rentrée » du boxeur Carpentier :

Souvenez-vous que le dimanche 6 mai 1923 un événement sensationnel a eu lieu. Quoi donc ? — Carpentier le Boxeur a donné une séance de coups de poing. Il a assommé un nommé Nilles. Tous les journaux en parlent en *première page*, même *l'Œuvre*, même *le Populaire*, même *l'Humanité !* Les journalistes parisiens de Paris sont incorrigibles.

Le Petit Parisien (de M. Arago-go-go) nous parle d' « immense foule » criant son « enthousiasme » Vraiment, il y a tant d'idiots que ça ? et tant de brutes ? A la fin de la séance de coups de poings de sauvages : « Acclamations unanimes pour saluer le succès de Carpentier qui est toujours l'*idole de la foule* ».

La « foule » ça ? ces fainéants, ces brutes ? Non, *une* foule seulement, une foule pourrie bien digne du Bloc National ?

Mais je suppose que c'est plutôt pour les braves électeurs socialistes que *l'Humanité* a donné en première page, accompagné de photo et croquis le compte rendu du « grand match » et signalé « la juste ovation » qui fut faite aux deux pugilistes — les moins bêtes de tous dans cette affaire.

On tue.

Vorovsky, représentant des Soviets à Rome, vient d'être tué à Lausanne. Son meurtrier, ancien officier de l'armée blanche, dit qu'il a voulu venger ses parents torturés par les bolcheviks.

Ce point de vue est rapporté avec ensemble par la presse bourgeoise qui, n'osant approuver, bien qu'elle en meure d'envie, explique ainsi le meurtre.

La satisfaction perce des communiqués de *l'Action Française*, de *l'Eclair*, de *la Liberté*, etc.

L'Humanité voit là une manifestation du fascisme international.

Le même jour, les fascistes français, la bande à Plateau, au nombre d'une soixantaine se ruaient courageusement sur quatre personnes, parmi lesquelles l'ancien ministre Caillaux. Une de ces bourriques supplémentaires d'autant plus courageuse que sûre de l'impunité, avait pu au Palais dernièrement, cravacher un avocat socialiste.

Et voici « nos braves boy-scouts » qui joignant leur cortège de chien-lit à la procession des Daudet et sous-Daudet en l'honneur de Jeanne d'Arc, sacrifient à la mode fasciste. C'est ce que rapporte *la Liberté :* »

C'est, en effet, le bras tendu, dans un geste que les partisans de M. Mussolini ont popularisé, que les boys-scouts s'inclinèrent hier, devant la statue de Jeanne d'Arc. Et cela, vraiment, n'avait rien de ridicule, bien au contraire.

La foule, que l'inclémence du temps n'avait pu éloigner et qui avait tenu à apporter à la mémoire de notre héroïne cet hommage de gratitude, accueillit par des applaudissements enthousiastes nos braves boys-scouts...

C'est un fait, le fascisme tente en France, ses premiers pas. Gare à nous, si nous le laissons prendre force et confiance en lui-même. Il est temps d'aviser.

Notre presse régionale.

Le Flambeau à Alger, *Germinal* dans la Somme et dans l'Oise, continuent leur bonne besogne de débourrage et de propagande anarchiste.

Deux nouvelles feuilles viennent de faire leur apparition.

C'est, à Saint-Etienne, *la Lumière*, qui publie une vigoureuse déclaration du camarade Regis Croze et de très intéressants articles.

Nos camarades du Nord et du Pas-de-Calais, viennent de faire reparaitre *le Combat*, qui avait cessé de vivre en 1914. Excellent numéro de propagande.

Il est inutile d'insister sur l'intérêt que présentent ces tentatives de presse régionale anarchiste, ni de souhaiter bon courage aux militants qui les entreprennent.

Aidons-les plutôt, dans la mesure de nos moyens.

Pierre MUALDÈS.

*
* *

A Sanine.

Ce n'est ni par sectarisme, ni par peur — de quoi aurais-je peur ? — que *le Réveil de l'Esclave* n'a pas été cité dans la Revue du 20 mars-20 avril.

C'est une simple omission, que je signale, pour rétablir la vérité.

P. M.



Revue des Revues

Et d'abord une explication.

Paul Bergeron qui dirige à Lyon LES VAGABONDS (j'en ai parlé ici même : voir numéros 7, 10 et 11), m'écrit sur une carte postale : « *La Revue des Revues de la* R. A. *ne parle plus des* Vagabonds : *est-ce par* ordre *de la rédaction ou par* oubli *du rédacteur ?*

Je ne veux pas insister sur ce que la première hypothèse à d'injurieux envers moi. Je n'ai pas l'habitude, croyez-moi, Bergeron, d'agir *par ordre* : si vous me connaissiez un peu, vous n'écririez pas cela. Mais il est des légendes qu'il faut tuer : depuis que je collabore au *Libertaire* et à la *Revue anarchiste*, il s'est trouvé maints camarades pour prophétiser « *Ça ne durera pas* ! » ou même pour insinuer comme Bergeron « *Tu ne dis pas ce que tu veux* ! » Pardon, les gentils prophètes, ça dure et je dis ce que je veux. Jamais, au grand jamais, que ce fût avec Colomer ou avec Lecoin, je n'ai eu de difficultés et je veux profiter de l'occasion pour le proclamer ici.

Si je ne parle plus des *Vagabonds*, c'est par « oubli du rédacteur » et j'ajouterai *oubli voulu*. Je ne parlerai plus des *Vagabonds* tant qu'ils rempliront leurs colonnes des calomnies de Lux. Car enfin, Bergeron, vous exagérez!! Pour moi, je suis indiciblement dégoûté quand je lis une saleté comme celle-ci (cueillie au hasard dans une des dernières productions de votre protégé) : « *Voilà par exemple, un individu auquel l'instinct de la conservation a fait comprendre qu'il était plus prudent et plus sûr de se refuser à la tuerie générale que d'y consentir. Risque pour risque, il s'est décidé pour le moindre. C'était d'un sage. Mais un tas de badauds qui n'avaient pas, comme lui, songé au bon filon en sont si ébaubis qu'ils le consacrent héros. Que pouvait-il faire de mieux, si ce n'est continuer son métier de héros, avec tous les avantages afférents ?* ».

Que Lecoin repousse cette insanité sans même s'attarder à y répondre : je le comprends. C'est tellement stupide et dégueulasse que çà ne se réfute même pas. Mais vous, Bergeron, vous qui avez revêtu la tenue bleu-horizon, vous devriez rougir d'accueillir pareille collaboration.

Pour moi, je ne parlerai plus des *Vagabonds* tant que Lux y collaborera.

C'est-à-dire aussi longtemps qu'il vous plaira.

* * *

Le numéro 3 d'EUROPE (7, Place Saint-Sulpice, Paris 6e) a joui d'une singulière publicité. Cela grâce à maître Maurras, qui ne doutant de rien, exigea de son complice Poincaré des poursuites contre Pierre Hamp. Le crime de celui-ci : avoir publié dans *Europe* quelques lignes tout simplement humaines sur Germaine Berton. Il n'en faut pas plus pour mériter la haine du fou royal.

Je ne vais pas citer ici ces lignes que le *Libertaire* a publiées. Elles continuent la série des *Gens* dont j'ai parlé dans le dernier numéro. Il y aussi quelques pages sur l'*Epidémie Goncourt*, pages justes, qui fouaillent la littérature et les littérateurs de verges rudement méritées. Mais comprendront-ils ? Ecoutez :

La littérature alimentaire conduit à l'onanisme cérébral. Pauvre homme que l'écrivain qui ne peut pas se taire quand il n'a rien à dire. Il doit se frotter le cerveau jusqu'à ce que la phrase vienne. La littérature quotidienne donne une jolie mine à ceux qui l'exercent..... La littérature c'est comme l'amour, c'est plus beau d'en mourir que d'en vivre... Quel grand mérite est le vôtre, quand vous recommencez trois ou quatre fois une nouvelle sur les indications du directeur littéraire du journal qui trouve cela si bien, mais il y faudrait une conclusion plus rapide, ou une situation mieux amenée, ou un dialogue plus alerte, ou une plus copieuse paire de fesses.....

La profession d'écrire est aussi mercantile que celle de vendre des cuirs verts, cuirs salés et des abats d'animaux. Elle ne s'en distingue que par la propreté matérielle. Le livre ne salit pas les mains. L'écrivain compte dans le personnel du commerce de librairie. Il vend son encre. La violente épidémie Goncourt sévit saisonnièrement et des jeunes gens se contorsionnent pour obtenir ce pourboire. Certains danseraient cul nu pour

5.000 francs. Des prix de découragement sont nécessaires. L'écrivain honnête doit mépriser tout ce qui attente à sa liberté de penser, aimer jouer la difficulté et décourager les protections. Des vieux auteurs préfaciers présentent les jeunes au public comme fait d'une bête savante un écuyer de cirque ou la dame racoleuse de la maison à grande lanterne qui dit : « J'ai une nouveauté. . charmante. » Grand honneur soit à qui sait se tenir capable de toujours pouvoir dire zut à tout le monde. »

Soyez tranquille, mon cher confrère, nous sommes tout de même encore quelques-uns qui pouvons dire zut ! — et même cinq lettres ! — à tout le monde.

Le même numéro d'*Europe* contient la seconde partie du *Mahatma Gandhi* de Romain Rolland, de belles pages de J. R. Bloch, de G. Duhamel (*Lettre au Patagon*), et d'un jeune auteur flamand F. Timmermans. Mais il faut, hélas ! nous borner.

***

Le Crapouillot (3, Place de la Sorbonne, Paris, 5e), vient de publier deux superbes numéros consacrés l'un au *Salon de l'Araignée*, l'autre au *Salon des Artistes français*. J. Galtier-Boissière a visité celui-ci et vous donne ses impressions. Savoureuses : jugez-en plutôt :

« Voici une suave composition de Madame *Boll-Demont*, René Bazin du pinceau féminin ! C'est intitulé *Printemps*. Une jeune et fraîche communiante écartant les branches d'un arbrisseau en fleurs, considère avec un naïf ravissement un nid où pépient de gentilles bergeronnettes. Sans doute, la pieuse fille pense-t-elle, non sans un délicieux émoi, qu'un jour il lui sera donné de posséder, elle aussi, un joli nid où elle élèvera toute une ribambelle de bons petits Français. Brave cœur, va !

.. ..

De *Maillard : La Fessée*. Une maman donne le martinet à un joli bambin aux fesses roses. Pour être plus libre de ses mouvements, la jeune mère s'est mis le torse à nu. Bonne idée ! !

Il y a bien des anecdotes semblables : chaque tableau épisodique et rococo à souhait, s'y prêterait presque : ce n'est pas la matière qui manque. Nous ne pouvons malheureusement tout citer. Mais il y a aussi les habituelles chroniques : la critique des livres par Gus Bofa qui a l'esprit vif et la plume rosse. Parfois Galtier-Boissière lui-même met la main à la pâte. C'est ainsi qu'il aligne 4 colonnes bien tassées qui vont s'allonger comme autant de giffles bien appliquées sur la gueule du coco sans génie. Louis Dumur. On sait que ce Suisse, ex-internationaliste, qui a fait la guerre dans les bureaux du *Mercure de France*, vient volontiers emmerder le monde ici, avec son patriotisme aussi agressif que neuf. Toujours à l'affut d'un petit scandale qui ferait vendre sa prose, le Dumur plaça dans son dernier roman (?!) quelques personnages authentiques : Georges Pioch, Morizet, etc. Ceux-ci, bien avisés, ne firent aucun scandale, mais se contentèrent de passer au *Mercure de France* et d'allonger un peu les oreilles du drôle. Voici la fin des pages où J. Galtier-Boissière, lui met copieusement le nez dans ses saloperies :

« Si j'étais à la place de MM. Pioch, Morizet et tutti quanti, savez-vous comment je rendrais à M. Dumur la monnaie de sa pièce ? Voici : j'écrirais un roman et le personnage principal dudit roman serait un écrivain de petite notoriété, pacifiste et germanophile. Un jour, pris de coliques et désireux de séduire enfin dame fortune, cet écrivain deviendrait subitement belliciste et bochophage. Il profiterait de ses relations dans les milieux d'avant-garde pour espionner, et puis un jour, sous prétexte d'écrire un roman à scandale, il traînerait ses anciens copains dans la boue.

Je camperais, en somme, en pied, un type de parfait salaud. Et puis, ce parfait salaud, je l'appellerais, toujours dans mon roman : Dumur (Louis).

Tout simplement.

***

J'ai reçu les numéros de mars et d'avril de la Renaissance Provinciale (75, rue Mouneyra, Bordeaux), organe de la *Société des Gens de Lettres de Province*. Et une invitation à donner mon adhésion au dit groupement. Sans trop de commentaires, je veux donner quelques extraits de la lettre :

Monsieur et cher Confrère,

Votre nom ayant été prononcé dans une de nos réunions, plusieurs membres de notre Comité sont prêts à vous servir de parrains si vous voulez bien signer le bulletin d'adhésion que vous trouverez ci-inclus..... (*Gentils, hein, les parrains ! !*)

Quiconque s'efforce par la plume vers la Beauté appartient à la grande fraternité des penseurs (*Rigolez pas : c'est sérieux ! !*)

... « Nous ne faisons pas de politique. Les opinions les plus opposées sont représentées parmi nous. Nous pensons que malgré les divergences d'opinions ou de tempérament, il existe une solidarité *réelle* entre tous ceux qui parlent à leurs concitoyens (*Oui, oui, Colomer, Lecoin, Sébastien Faure : on vous le dit : solidaires et* réellement, *du cochon glaireux* d'Action Française ! *D'ailleurs, Lux aussi le dit dans ses papiers*. Les grands esprits.....)

...Venez à nous pour que nous formions ensemble l'élite intellectuelle et le cerveau de la Nation (*Foutre, petit ! ! Rudement appétissant : On y va ? On s'en met ?*)

...Corporativement unis, les écrivains constitueront une force colossale pour leur plus grand bien personnel, pour l'exaltation de notre vie provinciale et pour la grandeur même de la France. (*Fermez le ban !*)

...Il y a là de quoi tenter tous les esprits éclairés et tous les cœurs généreux.

Espérant que vous serez des nôtres, etc...

Hein, tout de même, ces tentatives insidieuses, ces offres tentantes. Et comme il faut se retenir pour ne pas adhérer tout de suite, et envoyer ses 15 balles à Monsieur le Trésorier.

D'autant plus qu'on a droit à d'autres jouissances tout aussi relevées. Ainsi, le numéro de mars de la *Renaissance Provinciale* relate la distribution de récompenses aux lauréates du concours de 1922 :

« Avec son amabilité accoutumée, M. le maire de Bordeaux assume la présidence, et la présence au bureau de M. le général commandant la division, Duport, rehausse l'éclat de cette soirée. M. le Préfet s'est fait officiellement représenter... »

N'est-ce pas que ce devait être beau ? Dire que je ne verrai jamais le général Duport rehausser l'éclat d'une soirée, que je ne suis ni *esprit éclairé*, ni *cœur généreux*, que la *grandeur de la France* m'indiffère autant que *notre vie provinciale* même exaltée, que je ne serai jamais de la *fraternité des penseurs*, ni de *l'élite intellectuelle*, ni du *cerveau de la Nation !!* Hélas ! Trois fois hélas !

*
* *

Belles-Lettres (89, boulevard Exelmans, Paris), a publié dans ses récents numéros puis réuni en volume une nouvelle de George David : *l'Humble Tourment*. Littérature simple, sans aucune recherche, mais singulièrement poignante. La vie des humbles commerçants, petits artisans, d'un bourg provincial. Leurs luttes contre la vie, luttes difficiles, implacablement vouées à l'échec. Et les humiliations, la ruine, l'écroulement de tout, sans un mot, sans un geste de révolte. Oh ! résignation lâche qui fait crisper les poings du lecteur et finit par arracher aux meilleurs, ce cri instinctif : « *Tant pis pour eux, ils sont trop lâches !* »

Dans le numéro de mai de *Belles-Lettres*, j'ai surtout aimé la fin des *Divertissements littéraires* de Gaston Le Révérend. Notons au passage cette réflexion sur le sujet *Littérature et pognon :*

« L'écrivain doit-il exercer un métier ? Beaucoup, aux siècles passés, eurent, il me semble, des occupations qui valaient, en soucis et temps absorbé, l'une quelconque de nos professions dites libérales. Le temps passé dans les salons ou à l'administration de ses affaires me semble aussi fécond en migraines que celui que dépense dans son cabinet l'avocat ou l'employé de ministère. Pour moi qui vis d'un emploi et non d'une sinécure, c'est aux mois de vacances que je me sens le moins en humeur d'écrire. Il y a, dit-on, la fatigue du cerveau ? Elle ne résiste pas à une demi-heure de grand air ou de jardinage ! (Mais est-il un écrivain celui qui n'écrit qu'à ses heures et ne publie pas même un livre chaque an ?

*
* *

Le dernier numéro des Humbles est consacré aussi à cette question de *Littérature et Pognon* (un franc à la Librairie sociale).

Ce numéro comprend de copieux extraits de l'enquête ouverte dans le *Figaro* l'an dernier : *Un écrivain doit-il exercer un autre métier ?* Puis E. Armand prend la défense du propagandiste qui vit de sa propagande, non sans que je lui oppose mon point de vue. Mais la place manque ici pour exposer en détail cette discussion.

Pierre Hamp élargit le débat et après avoir proclamé :

« Qu'un écrivain ait pu récemment dans un journal ouvrir une enquête sur ce sujet : « Un écrivain doit-il exercer un autre métier ? » voilà un lamentable signe des temps, puisque c'est supposer qu'à l'origine Dieu créa l'homme de lettres et la bibliothèque, et que la littérature peut déjà être un métier !

« Lorsque c'est un métier que d'écrire, c'est un bas métier. »

il conclut ainsi :

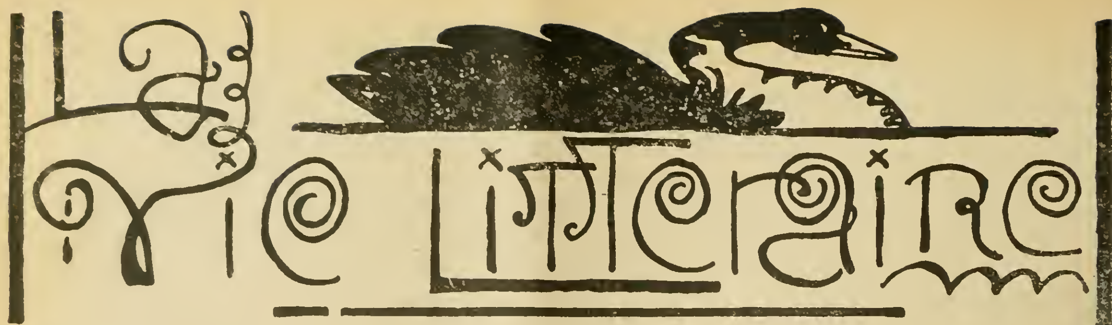
« La mort de Francisco Ferrer dans les fossés de Monjuich est un bel exemple pour les théoriciens. Il a subi la mort. De son sang, il a signé ses écrits, que de pauvres bougres paraphaient en se faisant massacrer dans les rues de Barcelone. C'est très bien, il faut toujours signer ses écrits. Maurice Barrès, lui, ne l'a jamais fait. On a dit : « Les paroles sont des femelles, les actes seuls sont des mâles ». Eh bien, il y a quelque chose qui peut élever les paroles jusqu'à la virilité, c'est d'en accepter pratiquement toutes les responsabilités. Honneur terrible que Maurice Barrès n'a jamais recherché et auquel il ne sera pas contraint, comme Francisco Ferrer, car cet honneur n'est infligé habituellement que par les réactionnaires aux révolutionnaires. »

Ce numéro comprend encore un poême de G. Carantec, *Gloire*, dont voici la fin :

Combien m'offres-tu ? Quelle est ta richesse ?
Espériez-vous m'avoir pour gratuite maîtresse,
Monsieur le ci-devant ?
S'il vous manque un louis, courez chez votre mère !
Je suis Carmen la rouge et la môme Chimère.
il me faut de l'or... ou du sang.
Ah ! tu veux me séduire
avec ton poil qui frise et ton air ingénu ?
Pauvre miché ! Triste cocu !
Regarde la lune sourire !
Pourtant... si tu logeais dans ton cerveau
quelque araignée équilibriste,
tu l'exhiberais, mon grand gigolo,
en vers, en prose, en musique, en tableaux !
L'Etat protège les artistes !
Mais quoi ? tu fais la moue.
tu préfères trimer sans espoir de galette ?
Quoi ! tu n'as donc pas lu l'histoire des marlous
de la littérature « honnête » ?
Monsieur Scribe savait jouer à la roulette,
mais toi ? Allons, idiot, emporte le trésor
de tes invendables rêvasseries !
Tu vivras ignoré dans une épicerie
et tu seras illustre, un jour, après ta mort !

des lettres de Romain Rolland, Henri Guilbeaux, Emile Masson, etc. etc. et des notes de voyage : *A travers la Jungle littéraire*, de

Maurice Wullens.



La Pensée libre devant la Conspiration du silence

A propos de la « Nouvelle Gloire du Sabre »

Mes lecteurs seront étonnés, peut-être, de trouver ici cet article, aux lieu et place de mon étude sur Han Ryner, dont j'ai précédemment annoncé la suite et fin.

J'ai, pour m'en excuser, deux raisons qui, j'en suis certain, leur paraîtront valables. La première est une nouvelle poussée aiguë de mon vieux paludisme colonial, qui enlève chaque fois à mon cerveau un peu de la vigueur suffisante à de tels travaux où la « cogitation » doit se doubler d'une réflexion profonde ; la seconde c'est que ce court article était déjà écrit et que je n'ai eu d'autre peine que de l'adresser à notre camarade André Colomer ; peut-être est-il regrettable qu'il soit en partie *pro domo*, mais que voulez-vous, une fois n'est pas coutume et Han Ryner lui-même m'excusera de remettre au numéro prochain la fin de mon travail qui n'en sera que plus consciencieux et complet.

***

Donc, au moment où paraîtra le présent numéro de la *Revue anarchiste*, aura certainement paru aussi la première partie de ma *Nouvelle Gloire du Sabre*, sous le titre : *Les Crimes du Service de Santé et de l'Etat-major général de la marine*, suivie du *Véritable scandale des pensions*, aux *Editions du XXe Siècle*, 73, promenade de la Corniche, Marseille.

Que mes lecteurs, encore une fois, m'excusent si je leur en annonce moi-même la nouvelle. Ce livre, pour la plupart ils le savent, m'a coûté quatre ans de travail ; et ils ont compris tout de suite qu'il ne peut s'agir ici de critique : d'autres, je l'espère, parmi nos camarades, se chargeront de ce soin.

Non, je veux simplement, à propos des avatars subis par son manuscrit dire, ici, quelques mots sur cette fameuse conspiration du silence qui joue un rôle si important dans la vie intellectuelle et sociale du régime capitaliste et bourgeois. Et, par la même occasion, je veux faire connaître ce que j'ai souffert d'elle, depuis plus de vingt ans, c'est-à-dire depuis le jour où, tournant le dos à ma classe et renonçant à ses privilèges (car j'avais été gâté avant), j'ai marché d'un pas ferme à l'étoile vers le prolétariat en mal d'émancipation.

Ces quelques pages, mieux que la plus véhémente diatribe, montreront qu'il n'est pas entre les mains de la ploutocratie régnante, contre la pensée libre et l'écrivain indépendant, d'arme plus terrible que celle-là.

***

D'une lettre que m'écrivait ces jours-ci notre jeune, courageux et talentueux camarade Georges Vidal, détenu pour un beau poème à la Maison d'arrêt d'Aix-en-Provence, j'extrais ces lignes :

— « J'apprends par l'*En dehors* que vous mettez en souscription la première partie de la *Nouvelle Gloire du Sabre*. Permettez-moi de vous envoyer mon obole... Ces jours derniers, je lisais justement dans ma prison un de vos livres : *Au pays des fétiches*, et j'appréciais votre talent de narrateur, le coloris de ces visions exotiques. Mais vous avez été un *sincère* et la société ne vous le pardonnera jamais. Parce qu'il est indépendant, on étouffe dans les Universités l'œuvre de Romain Rolland. Parce qu'il est indépendant, on ignore Han Ryner. Parce que vous êtes indépendant, le monde emploiera pour vous combattre son arme la plus vile : la conspiration du silence... » Vous allez voir, mon jeune camarade, que c'est fait depuis longtemps.

***

La première fois que j'en subis les atteintes, c'était en 1900. J'étais encore député. Fatigué de clamer depuis huit ans, dans le désert du

Palais-Bourbon, les infamies de la guerre coloniale, les crimes des scélérats et des requins, qui, pour en profiter la déchaînent et l'entretiennent, depuis les rives du Niger jusqu'à celles du Mékong, je résolus, avec l'espoir d'être mieux entendu, d'abandonner une tribune où me couvrait l'immunité parlementaire et de m'adresser au pays, par celle de la Presse, que pouvait suivre celle de la Cour d'assises, sur un geste du gouvernement.

Je réunis donc, sans tarder, les plus sanglants, les plus sensationnels et aussi les plus authentiques de mes documents. J'eus tôt fait de mettre à point ce travail. Mon titre de député, joint à un certain retentissement de mes interpellations, firent que tout de suite, pressentis en vue de sa publication, plusieurs grands journaux parisiens, dits d'information, acceptèrent avec empressement. Peut-être prévoyaient-ils un procès en cours d'assises capable d'augmenter leur tirage, en tout cas, il est certain que le sort des indigènes spoliés, volés, massacrés, les laissaient indifférents.

Quoi qu'il en fût, je leur envoyai ma copie, convaincu que je donnerais à mes accusations plus d'ampleur en la fragmentant, je partageai donc entr'eux mes documents encore inédits.

Mais avant le jour fixé pour la publication le gouvernement, mis au courant, s'empressa d'intervenir auprès de ceux qui tiennent en mains les destinées de ces grands journaux et les arguments qu'il fit valoir durent être bien sérieux et d'une belle couleur d'or (il y en avait en ce temps-là), car le moment venu de publier, pas un d'eux ne consentit à donner une seule ligne.

***

Je ne me décourageai pas ; voulant à tout prix, porter en public mes accusations, sans être couvert par l'immunité parlementaire, je résolus de réunir en un livre mes documents et d'appuyer sa publication par des conférences, à travers la France entière. Le livre une fois mis au point, je lui donnai pour titre : *La Gloire du Sabre* et, sans lui demander son autorisation, je le dédiais au Ministre des Colonies de l'époque, officiellement responsable de tous les crimes et de toutes les infamies dénoncées.

« Vous avouerez, lui disais-je, en terminant, que mes accusations sont d'une précision aussi exceptionnelle que leur gravité. Je ne cache ni le nom des coupables, ni la grandeur de leur infamie. Ou elles sont l'expression même de la vérité, ou, au contraire, d'abominables calomnies. Notre code pénal dispose, pour l'un ou pour l'autre cas, de rigoureuses sévérités.

» En ce qui me concerne, l'immunité parlementaire qui couvre les discours du député à la tribune de la Chambre, ne s'étend pas à l'écrivain. Qu'on me les applique donc, si j'ai menti. Mais qu'on les applique à ceux que j'accuse et qu'on mette un terme à leurs crimes, si j'ai dit vrai. Pour l'honneur de notre pays, il ne peut y avoir d'autre solution ».

Restait à trouver un éditeur qui voulût bien prendre avec moi, sa part de responsabilité. Il m'arriva avec les grands manitous de la librairie, ce qui venait de m'arriver avec les maîtres omnipotents de la grande Presse.

Un seul, cependant, après bien des recherches, consentit à prendre le livre en dépôt dans ses magasins, à en assurer la vente et à mettre sa firme sur la couverture. Ce fut Ernest Flammarion. Sur la foi de sa parole d'honnête homme et sans autre convention que celle-là, je fis donc imprimer le livre et porter chez lui, au jour convenu les 6.000 (six mille) exemplaires tirés.

Or, voici que lorsque les porteurs se présentèrent, rue Racine, le gérant de la maison leur signifia sévèrement qu'il avait reçu des ordres pour refuser le dépôt.

Et comme d'accord avec Flammarion, on l'a vu, j'avais fait imprimer sa firme sur la couverture et le faux-titre, je recevais, le lendemain, sommation par huissier, d'avoir à la retirer sous peine de poursuites judiciaires. Comment me défendre ou attaquer, sans autre pièce échangée entre nous, qu'une parole d'honnête homme ?

***

Me voilà donc avec six mille volumes sur les bras et dans l'impossibilité de les mettre en vente, sans modifier la couverture. Ordonner aux porteurs de les jeter dans la Seine en traversant le Pont Saint-Michel, telle fut l'idée qui me vint sur le premier mouvement de colère. Mais je songeai aussitôt qu'il y avait dans ce tas de papier noirci, une grande et profonde pitié pour les races vaincues, des vérités formidables contre la scélératesse et la cruauté des vainqueurs et que je n'avais pas le droit d'abandonner ainsi, sur une simple impulsion, les premiers à leur malheur et les autres à l'impunité de leurs crimes.

Bien m'en prit, car en rentrant chez moi, je trouvai la lettre d'un brave homme, un homme honnête, celui-là, qui dirigeait, rue Antoine Dubois, dans le voisinage même de la maison Flammarion, la *Société d'éditions littéraires et scientifiques*. C'était M. le Dr Henry Labonne, le grand et modeste explorateur, ami, comme moi, des indigènes, qui avait suivi attentivement mes interpellations à la Chambre et qui, dès apprendre l'attitude de Flammarion, m'offrait en termes émus ses services.

Pendant toute une nuit, son modeste personnel fut occupé à coller des papillons por-

tant sa firme sur les couvertures des 6.000 volumes. Et le lendemain, grâce à lui et malgré la maison Hachette, la *Gloire du Sabre* était dans toutes les principales librairies et dans les kiosques, tant à Paris qu'en province.

Qu'il trouve ici, s'il lit ces lignes, l'expression fidèle encore que lointaine de ma reconnaissance.

La grande presse, bien entendu, fit un silence absolu autour du livre et Hachette continua à l'exclure de ses bibliothèques, mais l'édition n'en fut pas moins épuisée dès le courant de l'année suivante.

Telle est l'histoire de la *Gloire du Sabre*.

*
* *

Ce fut pis encore pour moi, six ans plus tard, lorsqu'après 12 ans de séjour au Palais-Bourbon, dont j'avais étudié les mœurs selon la méthode expérimentale, je voulus publier, sous la forme du roman, le résultat de mes observations patientes et sincères.

Cette étude, qui avait pour titre général : *Quelques coins de la Troisième République*, comprenait trois ouvrages différents par l'affabulation, mais ayant, pour fond commun, les mœurs politiques et parlementaires du régime. Après de longues et laborieuses recherches, j'avais, enfin, trouvé un éditeur pour les trois livres alors terminés. Comme je n'avais pas oublié ma déconvenue avec la maison Flammarion, je passais pour ces trois romans et après lecture de ceux-ci par l'éditeur Tallandier, 10, rue Saint-Joseph, un traité en bonne et due forme, aussi clair, net et précis que peut l'être un contrat de ce genre.

Le premier volume intitulé *Compan, du Var*, fut, sans retard, envoyé à l'impression. J'en corrigeai les épreuves et surveillai la mise en pages, jusqu'à la 170e sur 300.

Mais un beau matin, au lieu de la suite, le facteur m'apporta une lettre de M. Tallandier, dans laquelle celui-ci me signifiait encore plus brutalement que ne le fit Flammarion et sans donner aucune raison « qu'il considérait notre traité comme non avenu et qu'il n'éditerait pas mon œuvre ».

Que s'était-il passé ? Tout simplement ceci : Le ministre de l'Intérieur était intervenu et sa pression sur Taillandier fut telle, que malgré les engagements écrits les plus précis et les plus formels, il arrêta net l'impression.

Il y a des juges à Paris, me dis-je, un peu ennuyé, mais sûr de gagner mon procès. Hélas ! quelle naïveté était la mienne, après quinze ans de vie publique ! Non seulement, les juges du Civil me déboutèrent, mais ils félicitèrent presque Tallandier, dans des considérants effarants pour un honnête homme.

J'ai raconté tout au long cette suggestive histoire dans un petit bouquin intitulé : *Comment on étouffe un livre*, lequel, bien entendu, fut lui-même étouffé avec un égal cynisme.

*
* *

Sans *La Guerre Sociale* d'antan, *La Sueur du Burnous*, eût certainement connu le même sort que *La Gloire du Sabre* et les *Dessous de la Troisième République*.

Mais le Gouvernement, on s'en souvient, se vengea de ce succès qui fut si cruel aux parlementaires voleurs et exploiteurs de la Tunisie, en faisant, pendant mon absence cambrioler mon appartement, par sa police, et en me volant tous les documents qui se trouvaient dans mes tiroirs, afin d'être maître de moi en Cour d'assises. On connaît sa déception et comment, croyant trouver des originaux, son commissaire ne ramassa que des copies.

Et maintenant quel sera le destin de ma *Nouvelle Gloire du Sabre* ?

Je l'ignore, mais ce que je puis dire, d'ores et déjà, c'est qu'il ne s'annonce pas comme très brillant, si j'en juge par ses débuts que beaucoup de militants connaissent. Le manuscrit de cette œuvre compacte, à laquelle, je le répète, j'ai travaillé quatre ans de ma vie, ne trouva d'abord asile que dans les colonnes du *Libertaire* et cela grâce à Content. Depuis lors, j'ai ajouté à mon œuvre, bien des chapitres nouveaux, et de nombreux documents inédits ; mais c'est en vain que j'ai cherché un éditeur, et j'ai dû, comme pour la *Gloire du Sabre*, imprimer à mes frais cette Première Partie, complètement remaniée et considérablement augmentée. Qu'adviendra-t-il d'elle, encore une fois ? Seuls, les camarades, les militants, les sincères, les indépendants, tous ceux enfin dont l'esprit généreux se soulève devant la tyrannie du Capital dominateur, contempteur et étrangleur de la Pensée libre, pourront répondre à cette question. Je leur confie donc mon œuvre, dont voici la Table des matières, écrite pour eux :

Première partie

Frontispice : Guerre à la guerre. — Avant-propos : Les mensonges du Capitalisme. — Les crimes du service de santé, à l'avant, à l'arrière, à Salonique, aux Dardanelles. — Le martyre du matelot Casanova. — La vérité sur le désastre des Dardanelles. — Histoire de la poudre B. — Les cuirassés qui sautent par leurs propres explosifs. — Deux mille cadavres dans les Détroits. — La disparition mystérieuse du *Suffren*. — Basses vengeances de galonnés. — Le véritable scandale des pensions. — Les grands embusqués de l'autocratie républicaine : Le fils Millerand et le crétinissime Sarraut. — Les gaffes du médicastre Augagneur, ministre de la Marine. —

La terreur en Afrique du Nord : Les éternels parias. — Le recrutement au nerf de bœuf. — Les réfractaires.

Deuxième partie

PAGES ROUGES

L'enfer des cuirassés. — Le crime de la « Guerre au canon ». — Le bagne de Malte et de Corfou. — Les crimes militaires d'Odessa. — Le martyre de Jeanne Labourbe. — Le drame de la Mer Noire. — La gloire douloureuse d'André Marty. — Ses bourreaux. — Les exploits de Franchet d'Esperey. — Les crimes des conseils de guerre. — Les prétendus mutilés volontaires. — Les victimes inconnues. — Fusillé sur un brancard. — La guerre et sa loi d'airain.

Troisième Partie

LE PILORI

Coupables et responsables

Qui jugera les coupables ? — La folie de la gloire militaire. — Les mensonges de l'impérialisme. — Poincaré-le-Maudit. — Un faux Saint-Just : le sinistre Viviani. — Ses mensonges. — Un grand responsable : Ribot, le vieillard au cœur glacé. — Les exploits de Delcassé, de Paléologue, d'Isvolsky, de Sazonoff et de Buchanan. — Les âneries d'Hanoteau. — Les mauvais bergers. — Les trahisons et les traitres : De Judas-Hervé à Jouhaux-l'Iscariote. — Les responsabilités des intellectuels. — La faillite de la science. — Les lâchetés des savants : D'Ernest Hœckel à Le Dantec et Gustave Le Bon. — Au poteau. — La prochaine guerre et le Traité de Versailles. — Le Grand Soir.

P. VIGNÉ D'OCTON.

Adresser les demandes aux « Editions du XXe Siècle », 13, Promenade de la Corniche, Marseille, ou à la *Petite Bibliothèque du Mutilé*, Octon (Hérault).



A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

KOFFI, par *M. Gaston Joseph*. — Savez-vous qu'il existait un prix de littérature coloniale? Moi, non. Je viens de l'apprendre par un livre dont on peut dire qu'il a été élaboré, cuisiné et mis au point dans les bureaux du Ministère des Colonies. Il paraît même que ce fameux prix littéraire, jusqu'à présent inconnu, n'a été créé — avec les deniers des contribuables, sans doute — que pour le couronner. On a voulu ainsi attirer sur lui l'attention publique que sa lamentable faiblesse était incapable de lui conquérir.

On se souvient — mais s'en souvient-on vraiment — que les requins et les pontifes de l'administration coloniale, avaient été quelque peu émus, il y a deux ans, par la publication de *Batouala*. Il n'y avait pas de quoi, certainement, car comme je l'ai dit, ici même, dans le premier numéro de cette Revue, le roman de René Maran était comme fond et comme forme, une œuvre ratée. J'y montrai que l'auteur avait oublié d'apprendre les rudiments de la langue française, avant de l'écrire et de la parler. En ce qui concerne la documentation prétendue subversive et destinée à défendre la cause d'une race vaincue contre son vainqueur, il me fut encore plus facile de faire toucher du doigt son néant et même sa mauvaise foi.

Non seulement, René Maran, après avoir annoncé dans la Préface, qu'il allait foncer sur ce vainqueur et dénoncer ses crimes et ses infamies, s'en tenait à de vagues généralités, évitant, en bon fonctionnaire, toute précision, mais — ce qui était plus honteux encore pour un nègre — il présentait ses frères d'Afrique, comme un ramassis de brutes, sanguinaires et alcooliques, inaptes à toute civilisation.

Malgré cela, je le répète, les forbans et les bonzes qui dirigent les destinées de notre empire colonial, se sentirent touchés, de même que l'assassin, après son crime, s'émeut au moindre bruit qu'il entend. Aussi s'occupèrent-ils, dès cette heure, de répondre au roman d'un nègre sur les nègres, par le roman d'un autre nègre sur les nègres.

Le nègre choisi s'appelle M. Gaston Joseph, et il est, bien entendu, comme M. René Maran, administrateur colonial. Cependant, on me dit, mais je n'en suis pas certain, que ces deux prénoms, dissimulent tout simplement, un fonctionnaire blanc de la rue Oudinot, qui, aux lieu et place de ses rapports administratifs, a été chargé par le calamiteux Sarraut, de pondre ce lamentable factum romanesque et officiel.

A côté du sien, le charabia de M. Maran, représente la langue merveilleuse de Renan ou de Flaubert. Quant à sa documentation, on peut dire qu'elle a été inspirée, à ce rond-de-cuir, atteint de cacographie par les rapports administratifs qu'il passe sa vie à copier.

Voyez plutôt : Koffi, son nègre, est pour lui, le nègre idéal, heureux, que dis-je ? fier d'être battu, volé, spolié par le blanc, parce

qu'avec la cravache, le vol, la spoliation, il lui apporte la Ci-vi-li-sa-tion ! il aurait pu ajouter et la sy-phi-li-sa-tion.

Des erreurs. Des crimes de colonisation, développe le faux nègre Gaston Joseph, mais il n'y en a pas ou si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. N'est-ce pas un résultat enviable et décisif que d'obtenir un type comme Koffi, *plus heureux matériellement d'être cuisinier d'un blanc que roi des noirs !*

Or la plupart de nos sujets nègres sont ainsi...

Tel est ce livre, écrit, certainement, je le répète, sous l'inspiration et dans les bureaux mêmes de M. Albert Sarraut. Comme on le voit, il méritait bien que cet incomparable ministre prît quelques sous dans la poche des contribuables pour créer à son intention un prix de littérature coloniale.

La Mise en valeur de nos Colonies, par *M. Albert Sarraut, ministre des Colonies* (prix : 14 frs). — L'ex-proconsul de l'Indo-Chine, ne se contente pas de faire écrire par ses fonctionnaires en mal de littérature, des romans d'un effarant optimisme administratif ; il leur fait aussi écrire de gros bouquins de documentation coloniale, qu'il signe bravement lui-même, en faisant suivre sa signature de sa haute qualité. Et cela tout simplement pour donner le change sur la navrante réalité des actes et des comptes de son néfaste proconsulat et de son action ministérielle depuis qu'il règne rue Oudinot.

Avant M. Sarraut, en effet, ces sortes de livres massifs, faits avec des documents officiels truqués, et des statistiques complaisantes, œuvre des bureaux de la première à la dernière ligne, étaient publiés sous l'anonymat du Ministre des Colonies, non livrés au commerce et distribués gratuitement aux membres du Parlement. J'en possède la collection complète parue pendant mes trois législatures (de 1893 à 1906). Aujourd'hui, M. Albert Sarraut a changé cela et il appose carrément son nom en tête de ces sortes d'œuvre, les met en vente, les transforme en belles espèces sonnantes, fait appel, pour mieux les pousser, à toute la grande presse servile, bref, pauvre geai orné des plumes du paon, tire tout le parti possible, argent et gloire, de ce battage autour d'une œuvre, que son incompétence et son dilettantisme le mettent dans l'impossibilité de faire.

Je défie M. Sarraut de prouver le contraire de ce que j'avance. Je le défie de montrer le manuscrit original. Je lui propose de constituer un jury d'honneur, composé d'hommes de lettres, de publicistes et d'hommes politiques, auquel sera posé la question suivante : Oui ou non, le ministre des Colonies est-il le père du livre de 650 pages (Prix : 14 frs), qui a pour titre : *La mise en valeur de nos colonies* ? Vous verrez que l'arriviste cynique et féroce de la *Dépêche de Toulouse*, n'acceptera pas le défi.

Jerry dans l'ile, par *Jack London*. — Mes lecteurs connaissent le superbe écrivain que fut Jack London. J'ai analysé ici même son œuvre et j'en ai dégagé les tendances libertaires. Celui de ces livres que vient de traduire M. Maurice Dekobra, sous le titre : *Jerry dans l'île*, sans compter parmi ses meilleurs, méritait d'être connu du public français. On sait combien Jack London aimait les chiens et avec quelle pénétration il a su étudier leur si curieuse et si passionnante psychologie : *Croc-blanc*, paru récemment dans la *Revue de Paris*, est l'histoire du chien de l'Alaska, c'est-à-dire l'auxiliaire le plus précieux du chercheur d'or. Jerry est celle d'un chien dressé par le blanc barbare pour la chasse au nègre. Embarqué avec son maître sur un bateau négrier, il tombe entre les mains de nègres, vit avec eux et les comparaisons qu'il peut en faire avec les blancs ne sont pas toutes en faveur de ceux-ci.

Le Monde social des Fourmis, par *Auguste Forel*. — Avec une vigueur cérébrale, une puissance de travail, extraordinaire pour son âge, le professeur Forel poursuit sa grande œuvre sur les fourmis, cet hymenoptère social, de beaucoup supérieur à l'abeille et duquel Darwin a dit « que son ganglion cérébroïde est la plus grande merveille créée par la Nature avec un globule de protoplasma ». Ce troisième volume est consacré à la reproduction de la fourmi, dont il nous décrit les noces étonnantes. Rien de plus étrange, en effet, que le vol nuptial. Forel nous le raconte avec la précision d'un savant qui serait aussi un poète inspiré. Il étudie également la fondation des fourmilières, leur agriculture, leur bétail.

POUR MENTION :

Derrière l'abattoir, par Albert Jean. — *Georges Fox*, par Henry Van-Etten. — *Louvel le Régicide*, par J. Lucas-Dubreton. — *Délivrons-nous du Marxisme*, par L. Deslinières. *L'affaire Gaston Rolland*, par Han Ryner : Reçu trop tard. J'y reviendrai.

P. Vigné d'Octon.

Imp. "La Fraternelle" 55, rue Pixérécourt, Paris (xxe). *Le Gérant :* Bertelletto

Deuxième Année — N° 18 JUILLET 1923

La Revue Anarchiste

Le Numéro.			1 50
Pour l'Extérieur			1 75
ABONNEMENTS:	4 Mois	8 Mois	1 An
France. . .	5 »	10 »	15
Extérieur .	6 »	12 »	18 »

PARAISSANT

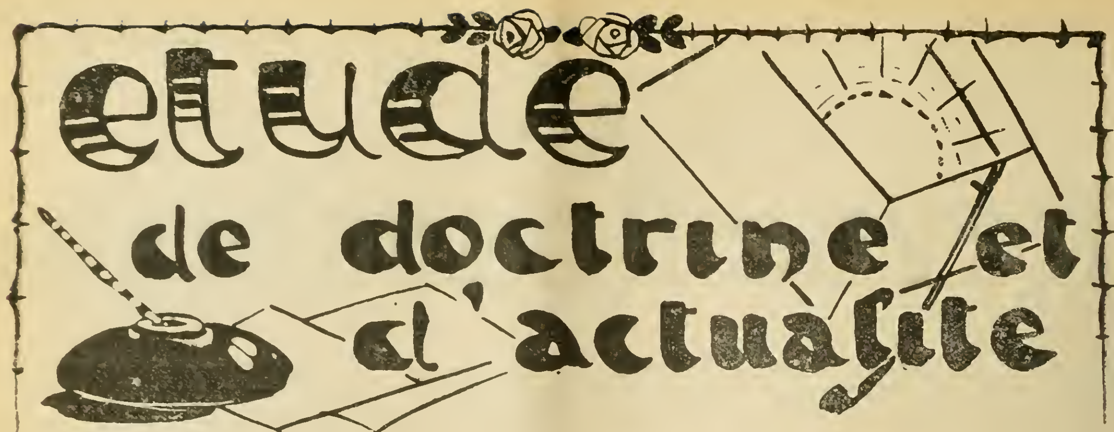
TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la
RÉDACTION
à André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10e)
l'ADMINISTRATION
à SOUSTELLE, *Administrateur*
même adresse. Chèque Postal 516-67

SOMMAIRE :





BOURREAUX DE CONSCIENCE

D'Aristote à M. Poincaré

Des naïfs auraient pu, avant cette guerre, s'étonner encore que des écrivains « réactionnaires » aient pu avoir une si considérable influence sur la démocratique fille de la Révolution. J'espère que le phénomène de « l'Union sacrée » aura suffisamment démontré qu'il y a en France, au delà des apparentes et éphémères différences de partis, une commune et vague idéalité d'ordre social qui sait faire profiter la nation de toutes les disciplines et de toutes les éloquences, quelle qu'en soit la forme.

L'important en ce pays est que l'écrivain comme l'orateur n'oublie pas de parler pour son public. Malheur à celui qui n'écrit que pour exprimer sa propre pensée et ne parle que pour défendre l'action de son être. Ce dangereux individu qui ne comprend pas que la parole humaine n'est faite que pour traduire en un style personnel les idées de tout le monde, ce malfaiteur qui s'obstine à ne pas employer son talent au service d'une collectivité sera mis en demeure de se soumettre ou de se démettre, de capituler ou de mourir. Mais du moment qu'un homme de pensée n'a pour fin que d'éduquer le groupe humain auquel il appartient et de faire profiter cette masse de toutes les ressources de son intelligence en lui léguant un de ces grands mots boursouflés qui lui servent de principe afin de mieux agir en bloc et d'un seul mouvement, ce bienfaiteur qui sait dispenser ses contemporains de la souffrance de penser par soi-même, est un génie qui mérite de la mémoire des hommes. Alors qu'importe le sens du mot et sa couleur pourvu qu'il soit prononcé avec un dogmatisme assez formellement catégorique pour s'imposer aux multiples cervelles en une même vibration. Toute parole est bonne pour une foule à la seule condition qu'elle puisse en faire un drapeau. L'important pour les hommes sociaux n'est-il pas d'abord de se grouper et de se discipliner... Pourquoi ? Et qu'importe ? Les idées viennent ensuite suivant le hasard des événements. Mais ce qu'il convient c'est d'être là, massés en un troupeau d'inconscience prêt à se mouvoir au commandement d'un chef — dieu, roi ou loi — derrière un symbole de servitude — croix ou croissant — drapeau blanc ou tricolore ou rouge, sous le stimulant d'une fanfare de cuivres ou de mots — vers toutes les fosses communes de la vie ou de la mort, de la paix ou de la guerre, en tas d'uniformité.

Voilà comment il se fait que la même époque subit avec une égale bienveillance les lourdes gesticulations de l'emphase socialisante d'un Jaurès, les sèches claironnades d'un Barrès, les gargarismes de sens commun d'un Faguet, les disciplines cléricales d'un Brunetière et les humanitaires campagnes des membres de la Ligue des Droits de l'homme. C'est que tous ces gens-là en somme s'entendaient dans leur commun concept d'uniformisation. Chacun à leur façon, ils poursuivaient le même idéal : la constitution d'un type social sur lequel se devaient former les hommes de France. Avec des ciseaux d'inégale dimension, chacun d'eux collaborait à tailler le patron modèle d'après lequel se devaient châtrer

toutes les personnalités. Ils n'avaient pensé, écrit, parlé que pour cela : l'intégrale réduction de l'individualité à l'idéale forme du tout.

Alors l'effort de chacun — quel qu'il fut — devait nécessairement servir à tous. En apprenant aux jeunes hommes à se discipliner aux règles d'un Parti socialiste qui n'oubliait pas d'être Français, Jean Jaurès faisait la même besogne que Ferdinand Brunetière en leur enseignant de suivre les dures leçons d'obéissance de la hiérarchique Eglise et que Maurice Barrès en les incitant à la gymnastique morale du bon patriote. A l'heure du danger, les apparentes raisons s'oublient, les fantômes d'idées s'évanouissent, mais ce qui reste chez tous, identique, c'est l'habitude de la discipline, le mouvement mécanique du tassement et du rangement pour une action collective, c'est, dans l'oubli de la conscience individuelle, le souvenir des gestes qui font marcher en ordre pour obéir à la loi.

Jean Jaurès n'a pas démérité de la Patrie qui l'assassina. Le tribun du socialisme français fut un patriote méconnu. Assurément, si les politiciens du nationalisme avaient été à la fois plus soucieux du bien réel de leur pays et plus intelligents de la psychologie du socialisme, ils n'auraient pas fait assassiner Jaurès et si leur amour-propre les eût empêchés d'adopter sa politique, ils eussent au moins, compris que le fait accompli de la guerre déclarée entre l'Allemagne et la France ne l'aurait pas empêché lui non plus de faire son « devoir de Français ». Car Jean Jaurès était un Français, tout aussi bien que M. Barrès ou M. Bunau-Varilla. Ses ennemis politiques ont commis un crime inutile.

Jean Jaurès était Français à la façon d'un méridional; c'est-à-dire qu'il accentuait terriblement les légers défauts de sa race. Il était éloquent. Il savait admirablement parler au public, parce qu'il ne pensait que pour lui parler. Malgré les apparences, ce tribun socialiste appartenait à la même tradition de pensée formaliste que Brunetière et Victor Cousin. Mais il savait être plus actuel que ces attardés. D'ailleurs son tempérament grossier le portait plutôt vers les succès de la place que vers ceux de la chaire. C'est pourquoi il sut être de son temps et adapter aux idées du jour les formes du passé. Jean Jaurès me faisait penser à Bossuet. L'ours de Carmaux parlait aux bons citoyens de notre République avec la même fougue superbement oratoire, l'identique ton de phraséologique prédication que l'aigle de Meaux employait pour émouvoir les « honnêtes gens » de son siècle. C'est la même magnificence de forme au service des lieux communs. Du temps de Jaurès, les lieux communs ne hantent plus ni le ciel, ni Versailles. Ils sont descendus à la hauteur du ventre et sur le pavé électoral. Les lieux communs se sont démocratisés, mais ils ne s'en développent pas moins éloquemment dans la bouche des orateurs et des écrivains qui les rehaussent de leur style.

Aujourd'hui on parle et on écrit pour les gens civilisés et les bons citoyens comme au 17e siècle on le faisait pour les gens du monde, comme au 16e pour la Cour et comme au Moyen-Age pour les clercs. C'est toujours le même formalisme qui fait se préoccuper de parler comme il faut, et non comme l'on veut, de respecter l'opinion des auditeurs et non sa propre pensée, de modeler son expression sur les sentiments généraux d'un moment social et non sur les intimes sentiments de l'âme individuelle.

Formalisme humanitaire en ces temps de mercantilisme international qui s'ouvrent devant nous, formalisme national aux époques où l'intérêt social se cristallisait en l'idéologie patriotique, formalisme mondain aux siècles où une caste avait le triste privilège de représenter la publique opinion, formalisme seigneurial aux jours de la puissance féodale, formalisme catholique en ce Moyen-Age où le clergé était seul à penser et à lire, formalisme aristotélicien en tous temps, depuis Aristote ; car, en tous ces formalismes, qu'ils se dénomment catholique ou mondain ou nationaliste ou socialiste, également, je retrouve, en diverses applications, la vieille logique, faussement classificatrice de l'éternelle scolastique : j'y retrouve la même croyance assasine en un type idéal de l'être à réaliser uniformément par tous les hommes. J'y entends gémir la même plainte atroce de l'esprit que l'on emprisonne derrière les barreaux de la règle universelle. Dans toutes ces idéologies, l'idéal se nie à chaque fois qu'il veut s'affirmer en lois pour la conduite des troupeaux d'hommes, parce qu'il ne peut y vivre collectivement qu'à la condition de mourir dans l'âme de chaque individu qu'il se soumet.

Cependant pour qui préfère renoncer à la noble vie de la conscience pour l'active inconscience du Monde social, ces idéologies ont leur utilité. Elles sont les moteurs de la machine qui poussent en chaque engrenage la force et la régularité de leurs fonctions. Leur nécessité se fait surtout plus puissante en certaines circonstances où le mécanisme social a besoin plus que jamais de toute son énergie et de toute sa précision, je veux dire en ces historiques heures où il s'entraîne à ne fonctionner que pour le meurtre.

Guerres ou révolutions politiques n'ont jamais manqué en France d'idéologues pour les attiser de leur éloquence.

La « Grande guerre », nous l'avons vu, ne laissa pas d'enflammer les plus dilettantes de nos plumitifs afin d'en faire d'épouvantables diables, sautant et dansant autour du petit feu de joie jusqu'à ce qu'il prît les proportions d'un brasier d'enfer. Il y eut les Lavedan, les Capus, les Bourget, les de Flers, les Maurice Donnay et les Marcel Prévost, lachant leur plume à chatouiller les sexes pour empoigner à pleines mains, la fourche à nourrir les flammes. Ce fut la guerre de 1870, qui porta aux nues ces deux étoiles de la troisième République : Thiers et Gambetta, afin d'éclairer la route à tous les lycéens de France en marche à travers les champs mal labourés de la culture générale comme autant de bons à rien déguisés en petits rois mages promis depuis les temps à la félicité sociale et faisant route vers le Barreau, cette Bethléem de la politicaillerie républicaine, afin d'y trouver en son berceau de mensonge environné de rayons d'or, le divin mandat électoral.

Avec la 3e République, l'avocat ne faisait que s'épanouir. M. Poincaré est l'aboutissant de soixante ans de vénéneuse floraison. Depuis 1789, l'avocat sévit en France comme un rat dans son fromage. La France et l'avocat sont désormais inséparables. Rien ne pourra jamais arracher l'un à l'autre. La France est l'expression géographique de l'avocat et l'avocat est l'humaine expression de la France. Ils forment, en leur rare symbolique réciproque, un *tout* que Charles Maurras, malgré toute son intelligence et sa hardiesse, ne pourra jamais modifier. Séparer la France de l'avocat me semble plus impossible encore que d'arracher l'Allemagne au Kaiser.

L'actuel avocat qui régit la France tient les rênes de son char avec une maîtrise trop autoritaire pour que nous puissions l'assimiler à la multitude des inoffensifs Trouillot qui peuplent les mares de la politicaillerie radicalo-socialiste. Il n'est pas un de ces innombrables bons bougres d'avocats qui font du parlementarisme une question de libre bavardage loin du sévère vis-à-vis de la Cour. L'homme à la face pâle ne rigole pas. Il ne gesticule pas à tort et à travers non plus, Poincaré n'est pas le fils de Gambetta, mais le disciple de Royer-Collard. Il est un *doctrinaire*.

Je sais bien que le maître du « doctrinarisme » était un légitimiste et que M. Poincaré est Président de la République. Mais cela n'a rien de contradictoire : les évènements contemporains nous ont suffisamment montré qu'un Chef d'Etat peut, quand il sait le vouloir, exercer son autorité sur la nation aussi indiscutablement en régime républicain que sous le tsarisme le plus souverain.

Or, Royer-Collard conciliait le droit du souverain avec ceux des parlements. En un style grave et morne, précis et froid, sans passion et sans fantaisie, cet avocat devenu professeur de philosophie à la Sorbonne excellait dans l'art d'accommoder en doctrine philosophique les commodités de la bourgeoisie. Sous le nom de « nouveau spiritualisme » cet économiste libéral avait trouvé moyen de se faire aimer des catholiques. Sa philosophie oratoire les rassurait sur les intentions du siècle. L'Eglise voyait avec plaisir cet homme de bon sens qui comprenait enfin la nécessité de rattacher le progrès matériel au progrès spirituel, la foi économique à la foi catholique, l'administration du « bien public » au respect de la divine autorité ! Le glacial député de la Marne fut le vrai père intellectuel du sénateur de la Meuse. Royer-Collard apprit à Poincaré la bonne recette de toute gloire politique : l'art d'être médiocre avec éclat.

Un autre maître de cette vieille Sorbonne, si chère au jeune Agathon, dut, lui aussi, par sa légende autant que par ses écrits, contribuer à la formation morale de l'Homme à la face pâle. Je veux parler de M. Guizot qui n'était pas non plus un rigolo. L'idéal de ce dogmatique renfrogné qui avait la franchise de n'appeler raison qu'un ensemble choisi des idées qui convenaient le plus à l'utilité de sa classe fut de transformer la France en une association de riches bourgeois dont il serait le patron en chef. Pour ce glacial monstre, rien ne comptait que les affaires de son pays et tout homme n'était à ses yeux qu'une infime pièce de la grande machine capitaliste. Aussi était-il naturel que son système politique comportât au premier plan l'énergique oppression des individualités. Il n'y manqua pas quand il en vint à l'application pratique. Ayant à la place de l'âme un de ces quadrilatères de roche que les juges et les procureurs nomment leur conscience, il n'aimait personne, pas même les avocats. Mais il savait le respect des valeurs budgétaires. Aussi sut-il à la perfection vouloir le bien de son pays. M. Guizot fut un excellent homme d'Etat.

De la même façon, il se montra un écrivain d'ordre ; dédaignant les individuelles manifestations de la vie, et ne s'intéressant qu'aux seules idées assez générales pour ne pas permettre à l'individu de troubler l'ordre de la classe, et assez particulières pour ne pas susciter de critérium supérieur à celui du concept de classe, M. Guizot fit de l'histoire comme il faisait de la politique, en autoritaire et en dogmatique, soumettant aux « *lois morales* » les événements du passé comme il y voulait soumettre, par son action, les hommes de son temps.

Ainsi l'écrivain par la force de sa logique

démonstrative, en habituant les cerveaux de ses compatriotes à concevoir dans l'histoire comme une nécessité un ordre de faits qui n'était que dans sa préférence de doctrinaire, préparait les citoyens à accepter avec soumission dans la vie, les lois que le gouvernant leur destinait. L'historien, en Guizot, n'était que l'auxiliaire de l'homme d'Etat. Guizot écrivain fut à Guizot politicien ce que fut, en 1912, Agathon pour Poincaré : un huissier à chaîne d'or préparant les voies de son ministre.

La « grande » Révolution eut du moins un mérite : celui de ne pas laisser aux hommes politiques les loisirs nécessaires pour devenir des hommes de lettres. N'ayant pas le temps d'écrire, il se contentèrent de parler. Ainsi il n'y eut que demi-mal : au lieu d'écrire comme on parle, ils se contentèrent de parler comme on écrit. Ils eurent la franchise de n'être que des discoureurs et de ne pas prétendre au titre d'écrivain. Mais, par malheur, se trouve-t-il toujours quelque personnage d'assez mauvais goût pour se permettre l'exécrable facétie de réunir en recueil posthume les papiers d'un orateur, et c'est pourquoi nous avons le désavantage de pouvoir juger de l'œuvre écrite de tous ces tyranniques bavards qui ne cessèrent de remuer leurs langues pâteuses qu'à l'heure du couperet. La guillotine fut toujours ignoble, mais je serais presque tenté de la trouver d'une laideur moins monstrueuse en songeant à ces instants de sa carrière où elle sut reconnaître les *siens* (1). Notre « grande guerre » ne possède même pas une telle atténuation à son horreur. Non seulement ceux qui la voulurent ne se contentent pas d'en parler, et ne cessent d'en écrire à plume que veux-tu, en prose et en vers, et en tous lieux indécemment, mais encore hélas ! ceux-là qui la chantent ne sont pas du tout ceux qu'elle tue.

Semblable à la « grande guerre » d'aujourd'hui, la « grande Révolution » a fait germer sur la décomposition de toute pensée et de tout art individuels, les pires champignons de l'éloquence sociale : phraséologie ronflante, apologie du type fixe, paralysie générale de l'imagination et de la sensibilité, aplatissement de toute personnalité devant la bêtise triomphant en formules abstraites et en déclamatoires sentimentalités. Les mots pour lesquels les citoyens de France s'assassinaient il y a 125 ans, au chant de la *Carmagnole* étaient les mêmes au nom de quoi, en août 1914, les prolétaires de l'Europe partirent sur les champs de bataille afin de s'y entretuer au chant de « l'Internationale ».

« Droit », « Liberté », « raison », « justice », « humanité », « civilisation », tels furent jadis les identiques termes d'éloquence dont se servirent à tour de rôle Mirabeau et Vergniaud, Danton et Marrat et Robespierre pour enflammer leurs foules à l'ivresse du meurtre et justifier leurs réciproques guillotinades, telles sont encore les grandiloquentes formules dont usent en leurs discours aussi bien Guillaume II que M, Poincaré, le tsar que le roi d'Italie, François-Joseph que Georges d'Angleterre, M. Briand que Bethmann-Holweg ou que Lord Asquith afin d'en souler les lamentables troupeaux d'humanités en armes dont les réciproques égorgements doivent servir leurs obscures compétitions matérielles.

Toutefois, la plupart des chefs de la Révolution ne firent pas que décréter la guillotine, ils durent aussi à leur tour y monter. Certes, je ne leur trouve pas plus de mérite à en avoir été les victimes que d'en avoir été les bourreaux, mais au moins coururent-ils quelque risque et ne firent-ils rien pour y échapper. Jusqu'à l'heure où j'écris ces lignes, rien ne me fait présager que M. Poincaré ou son collègue Guillaume puissent mourir à la guerre. La France et l'Allemagne ont trop besoin de leur décorative éloquence pour que l'une ou l'autre consente jamais à les voir endosser la tunique du « poilu en tranchée ». Leur vie appartient à l'Etat et... l'Etat, c'est eux !

Ainsi pensait aux temps de la Révolution l'un de ses rares chefs qui eut le talent de savoir en être sans en mourir. Mirabeau ne connut pas les douceurs de la guillotine. Il est vrai que ce révolutionnaire avait toute l'étoffe d'un homme d'Etat. Il était politicien jusqu'à la moëlle des os. Il savait emballer les foules en déclamant avec fougue des discours qu'il n'écrivait pas. Il mobilisa une cohorte de jeunes gens nourris de latinités oratoires afin d'en faire les ouvriers de sa géniale entreprise d'éloquence populaire. Il avait l'art d'utiliser les capacités ; Mirabeau était un homme moderne. Briand lui ressemble à peu près de la même façon que la hyène ressemble au tigre.

Il y a chez ces deux bêtes la même souplesse de conscience au service de la même force de cruauté. Mirabeau, comme Briand, n'avait que des appétits matériels. Il n'avait pas plus d'âme qu'un Aristide. Rien en lui ne fonctionnait que par une froide intelligence calculatrice au service de son ambition. Depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse cet être n'aspirait qu'à jouir des biens de la vie sociale. Aussi ne regarda-t-il pas aux moyens. Pour réussir, il n'hésita pas à vendre sa conscience. Pas plus qu'à Briand il ne lui répugna de se faire mouchard. Toute la différence entre les deux crapules est que Mirabeau réserva la trahison pour le couronnement de sa carrière, tandis

(1) C'est-à-dire ceux-là même qui surent la faire fonctionner.

que Briand en fit l'aurore de sa vie politique. A son zénith il a la conduite de cette guerre. Cela promet pour son couchant.

Mais les « patriotes » de la Révolution comme ceux de la grande guerre, ne se troublaient pas pour de tels détails. Il leur suffisait que Mirabeau ou Danton ou Marat ou Robespierre eussent assez d'éloquence pour les persuader de la juste grandeur des crimes qu'ils leur faisaient commettre et assez d'autorité pour représenter à leurs yeux l'idéalisme républicain.

Les orateurs révolutionnaires furent dans la tradition du formalisme français. Ils sont les dignes ancêtres d'Agathon et de ces académiciens commis-voyageurs en droit anglais et en civilisation latine que nous vîmes de 1914 à 1916 parcourir le monde en tournées de conférences. Ceux-ci comme ceux-là usaient d'une phraséologie dont tous les artifices ne tendaient qu'à une fin : imposer au cerveau de leurs foules l'uniformité d'un type social. Les chefs de la Révolution parlaient du « bon citoyen-patriote » comme aujourd'hui les chefs de la guerre se réclament tous en leurs discours du fameux « homme de justice et de civilisation ». Mais ce ne sont là que de vides formules. Derrière ces masques d'idéal carton repeint aux couleurs du jour il y a la face de pourriture de la vieille matière. Ah ! leur idéalisme est toujours la même farce. Les cabotins peuvent changer et, avec eux, les artifices. Mais l'anarchiste ne s'y trompe pas. Il voit au delà de la scène après que la toile est tombée, et il y découvre la hideuse réalité sociale, toujours la même.

Aujourd'hui « l'homme de justice et de civilisation » pare d'abstractions généreuses le groin de l'homme d'affaires — âpre au gain sous toutes ses formes. Le « héros de l'idéal humanitaire », le « guerrier du droit », le « défenseur des petits peuples » autant de masques dont se pare la Bête humaine à l'aurore du XX[e] siècle — la Brute organisée et socialisée selon tous les progrès de la Science pratique. La « grande guerre » n'est pas autre chose qu'une ruée de ventres géographiquement assemblés. Tel est le droit humain.

La Révolution française de 1789 fut une affaire du même genre. En ce temps-là le type-fixe n'était pas le ventre — c'était la tête, mais cela n'en valait guère mieux — car la fonction cérébrale de l'homme social n'est en rien supérieure à sa fonction digestive. Un homme qui ne se possède pas individuellement, pense absolument comme il digère — avec la même inconscience uniformément soumise à un mécanisme collectif. Cependant, tandis que nos hommes-ventre d'aujourd'hui ne se préoccupent que de la quantité des matières qu'ils s'arrachent, les hommes-têtes d'hier prétendaient leur accorder quelque qualité. Aussi se décapitaient-ils pour des questions de « préséance » au lieu de s'éventrer, comme nos contemporains, pour des questions de « bénéfices ». Ainsi eurent-ils le masque du « bon citoyen » à la place de celui de « bon civilisé » et la Grande Révolution eut l'air de faire couler tant de sang uniquement pour accorder à tous les citoyens l'égalité du droit politique. Cela nous semblerait une bien grosse cause matérielle pour si peu d'effet moral. Allons donc ! levons le masque du « bon citoyen » et découvrons la face du bon bourgeois faisant s'assassiner des milliers de jeunes hommes afin de transférer à son profit les « biens » très matériels du noble et du moine. Tel est le droit républicain.

La Révolution avait affirmé un nouveau type social. Par le sang et par le feu elle avait imposé aux hommes la forme dans laquelle ils devaient se mouler tous — celle qu'exigeaient les intérêts d'une ascendante collectivité. Le droit républicain ne fut que le sanctionnement de l'ordre bourgeois succédant à l'ordre nobiliaire. Il s'édifia sur les ruines du droit royal, mais sans manquer, pour sa construction, d'en utiliser les épars matériaux. La Révolution française n'était qu'un progrès se réalisant avec brusquerie. Les termes s'intervertissaient, mais l'équation restait identique. Sous une forme neuve l'ordre social continuait à vivre « idéalement » sur la mort de toute harmonie individuelle. A l'heure où la décadence du « bon sujet » risquait de faire surgir miraculeusement un individu en chaque homme, le « bon citoyen » naquit à temps pour prendre, *de mains de maîtres*, ces pauvres âmes que les débiles phalanges du vieux type allaient abandonner à leurs propres forces. En quelques coups de guillotine 1790 régularisa la situation et ce que les deux Terreurs ne purent faire, les 25 ans de massacres des guerres de la Révolution et de l'Empire y suffirent amplement. Après 1815, la France était mûre pour le droit républicain. La Restauration ne fut qu'un stage — quelque chose dans le genre d'une convalescence d'opération, une sorte de relèvement de couches qui lui permit de prendre quelques forces aux rêves du passé avant de se remettre au vigoureux régime du Progrès.

Mais le « bon sujet » avait eu lui aussi ses jours d'adolescence. Il fut un temps où il se parait des sourires de la jeunesse et des chefs-d'œuvre de la pensée. En ce temps-là il n'était pas ce lamentable gâteux nobiliaire tremblant de frousse aux chants de la « canaille ». Il redressait un torse d'ardeur sous les « fraises » du pourpoint et un jarret de mâle sous les

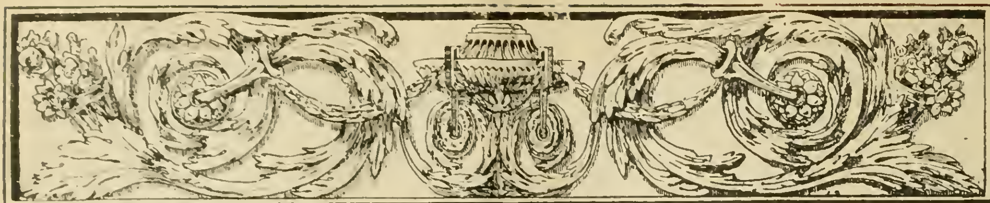
dentelles du « jabot ». Il brillait à l'esprit et à la guerre. Il était le triomphateur des ruelles et des camps. Il était à la cour; il était à la ville et, quand il traversait les champs, tous s'inclinaient devant sa puissance. Il était le type social — on disait alors *mondain*, mais cela revient au même — le modèle vers lequel tous les « gens de bien » tournaient des yeux d'attention. Pour le réaliser, tous s'efforçaient ; la machine de l'Etat ne fonctionnait que pour son bien-être et les Lettres, en le respectant, ne cessaient de l'illustrer. Il avait *sa* philosophie comme *sa* politique, comme *son* crédit. Mais alors, en ces temps de floraison épanouie, il ne se disait pas le « bon sujet ». Il lui plaisait de se décorer du titre plus noblement général d' « honnête homme ».

Au XVIIe siècle, on disait un « honnête homme » absolument comme au XIXe on disait un « bon citoyen » et comme le XXe siècle dit un « homme libre ». Le droit humain succède au droit républicain qui, lui-même, a succédé au droit royal, mais tout cela n'est qu'une question de formes. Au fond, rien ne change du monde social; « homme civilisé », « bon citoyen », « honnête homme », sont des synonymes d'un unique terme : « *l'homme comme il faut* », c'est-à-dire l'homme selon les lois, règles et conventions de la société de son temps, l'homme selon le type — le type fait homme — l'être humain comme il faut qu'il soit s'il ne veut pas mourir de honte, de guillotine ou de faim — l'homme dressé selon les besoins du milieu social auquel il lui faut appartenir s'il n'a pas le courage d'entreprendre avec les forces de matière une lutte à mort qui est pourtant la seule condition de la vie de son âme.

André COLOMER.

Extrait d'un long ouvrage inédit, écrit pendant la guerre (1915-1916) et qui attend encore son éditeur.





LES FRONTIÈRES DE LA PENSÉE LIBRE

L'Antimilitarisme d'A. de Vigny

Dans le *Journal du Peuple* du 5 mai 1923 et du 2 juin 1923, Ermenonville montrait (en prenant pour exemples « L'Histoire populaire de la Guerre » d'Ernest Renauld et le Cours de Renouvin à la Sorbonne), qu'il « est bien inutile de vouloir atteindre à la vérité sereine et irréductible quand on est encore empêtré dans l'ornière patriotique ».

L'examen attentif de la plupart des essais philosophiques et sociologiques décèle, en effet, *l'inaptitude de l'esprit imprégné d'un préjugé quelconque à « conclure selon la seule et irréductible raison »*. On voit le chercheur loyal reculer effrayé devant les conséquences de ses réflexions et de ses découvertes, hésiter, se contredire et, en définitive, s'engluer de nouveau dans l'ornière d'où il avait, un instant, réussi à s'évader. De ces combats intérieurs, « Servitude et Grandeur militaires » de Vigny, offre des exemples frappants : les termes contradictoires du titre résument les idées contradictoires de cette œuvre, pamphlet antimilitariste, aboutissant — contre toute logique — à une demi-glorification de l'armée.

***

Toute la morale de Vigny — rattachée à sa vision originale et pessimiste du monde et de l'existence — repose sur l'honneur. Or, l'honneur, pour Vigny-philosophe, « c'est la conscience, mais la conscience exaltée ; c'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente ». L'homme véritable doit placer la discipline de sa conscience au-dessus de toutes les disciplines extérieures : « Je vis clairement que les évènements ne sont rien, que l'homme intérieur est tout ; je me plaçai bien au-dessus de mes juges... je sentis ma conscience, je résolus de m'appuyer uniquement sur elle, de considérer les jugements publics, comme de ridicules forfanteries et un jeu de hasard ».

Mais, tout en affirmant que seuls comptent les jugements de la conscience, qu' « on doit bien agir pour soi-même et non pour le bruit », Vigny nous présente comme surhommes des esclaves de l'opinion publique. Le capitaine Renaud, a repris du service en juillet 1830, bien qu'il eût pu s'abstenir « sans faillir à sa conscience ».

« — Eh bien ! Que vous reprochiez-vous ? » lui demande-t-on.

« — Rien que l'apparence et je n'ai pas voulu que l'apparence même fût contre moi ».

Illogisme flagrant : concession du penseur aux préjugés ataviques du noble.

***

Vigny vante la grandeur du métier des armes. Il affirme que « tous les soldats acceptent leur destinée avec toutes ses conséquences ». (Exagération frisant le mensonge) ; que « l'idée qui les soutient est celle du devoir... ou de la parole jurée » ; que « la foi qui semble souveraine dans les armées est celle de l'honneur » et que « la religion de l'honneur est surtout d'une souveraine beauté quand elle est exercée par l'homme de guerre ».

Mais puisque « l'honneur c'est la conscience » sur laquelle il faut uniquement s'appuyer, Vigny ne peut, sans inconséquence, exalter « l'abnégation » du soldat qui, en revêtant l'uniforme, abandonne la maîtrise de soi-même, se suicide moralement, substitue le règlement militaire à sa conscience et ainsi abdique précisément tout honneur. Creuse phraséologie que toute cette partie apologétique de la servitude militaire. Ce n'est point

le penseur qui raisonne : c'est l'ex-officier répétant des formules vides.

Le penseur, lui, met puissamment en relief la hideur de l'obéissance passive. Il plaint et méprise tour à tour le soldat « ce paria moderne », « victime et bourreau », martyr féroce et humble tout ensemble », « sacrifié silencieux..., abandonné », « malheureux condamné à vaincre » qui a « un sabre d'esclave au lieu d'une épée de chevalier ». Voici de la pitié indignée : « Il est convenu que ceux qui meurent sous l'uniforme n'ont ni père, ni mère, ni femme, ni amie, à faire mourir dans les larmes... C'est un sang anonyme... On s'en inquiète peu ». Et voici surtout du mépris : « Que de fois j'ai comparé cette existence à celle du gladiateur. Le peuple est le César indifférent, le Claude ricaneur auquel les soldats disent sans cesse en défilant : ceux qui vont mourir te saluent... ». Savourez l'ironie mordante de cette remarque sur « le calme parfait du soldat et de l'officier qui est précisément celui du cheval mesurant noblement son allure entre la bride et l'éperon et fier de n'être nullement responsable... ». Vigny suit anxieusement, « dans ses conséquences possibles, cette abnégation du soldat sans retour, sans conditions et conduisant quelquefois à des fonctions sinistres »

Il flétrit, en quelques lignes, le rôle social de l'armée : « Que des ouvriers — devenus plus misérables à mesure que s'accroissent leur travail ou leur industrie — viennent à s'ameuter contre leur chef d'atelier, ou qu'un fabricant ait la fantaisie d'ajouter, cette année, quelques cent mille francs à son revenu... Le gouvernement répond : ...Moi, je n'ai à vous envoyer que mes gladiateurs qui vous tueront et que vous tuerez. En effet, ils vont, ils tuent et sont tués ». Vigny trouve horrible que « des gouvernements d'assassins et de voleurs » puissent « profiter de l'habitude qu'a un pauvre homme d'obéir aveuglément, d'obéir toujours, d'obéir comme une malheureuse mécanique, malgré son cœur ». Il considère scandaleux « que quelques aventuriers — parvenus à la dictature — puissent transformer en assassins quatre cent mille hommes par une loi d'un jour comme leur règne ». Il souligne l'absurdité du fait que le soldat — « aveugle et muet »..., « n'agissant que par ressort... » « frappant devant lui du lieu où on le met » « chose qu'on meut et qui tue » — « jeté où l'on veut qu'il aille, en combattant aujourd'hui telle cocarde... se demande s'il ne la mettra pas demain à son chapeau ».

Et, à côté de cette critique, âpre souvent, de la discipline, on trouve l'apologie de certains refus d'obéissance. Vigny rappelle l'anecdote du vicomte d'Orte, se dressant fièrement contre Charles IX qui lui a donné l'ordre d'étendre à Dax la Saint-Barthélemy. Il loue cette courageuse attitude et son commentaire aboutit à ce cri d'indignation : « Comment vivons-nous sous des lois que nous trouvons raisonnables de donner la mort à qui refuserait cette même obéissance aveugle. Nous admirons le libre arbitre et nous le tuons. L'absurde ne peut régner ainsi longtemps ».

Seulement Vigny n'ose pas, ne peut pas aller jusqu'au bout de ses révoltes intimes et ne se résout point à tirer toutes les conséquences logiques de ses critiques de l'armée. L'ex-officier, avec ses préjugés de caste, arrête le philosophe. Celui-ci, en définitive, se laisse obligeamment convaincre par les sophismes de celui-là. Vigny en fait l'aveu, dévoilant ainsi sa vraie pensée : « Je cherchais à capituler avec les monstrueuses résignations de l'obéissance passive, en considérant à quelle source elle remontait et comme tout ordre social semblait appuyé sur l'obéissance. Mais il me fallut bien des paradoxes pour arriver à lui faire prendre quelque place dans mon âme ». On le voit : la pensée de Vigny, n'est pas un fleuve puissant que rien n'arrête. Des obstacles la refoulent qu'elle ne peut parvenir à briser, qu'elle ne peut essayer de briser. Et au lieu d'aller d'une marche sereine vers la vérité, elle s'épuise dans d'infructueux efforts de capitulation devant la vérité. L'auteur paraît se résigner à ce qu'il croit être l'inévitable. Il exalte alors « l'honneur de souffrir en silence et d'accomplir avec constance des devoirs souvent odieux » Résignation tendue, rigide, toute de façade, cachant les révoltes instinctives de l'homme contre la monstruosité de l'obéissance passive : « J'aimais fort à l'infliger, mais peu à la subir. Je la trouvais admirable sous mes pieds, mais absurde sur ma tête ». Et voilà pourquoi, indécis, hésitant, condamnant la servitude militaire, mais effrayé par une telle condamnation, il n'en préconise qu'un demi-remède : « Il faudra bien un jour sortir de là... Il faudra bien que l'on vienne à régler les circonstances où la délibération sera permise à l'homme armé et jusqu'à quel rang sera laissée libre l'intelligence et, avec elle l'exercice de la conscience et de la justice ». Solution arbitraire et de toute évidence inique : l'intelligence et la conscience du soldat sont aussi respectables que celles des chefs.

Mais, bien que la raison ne sorte point tout à fait triomphante de ce duel tragique contre le préjugé, malgré les jugements contradictoires et la timidité des conclusions, « Servitude et Grandeur militaires » est essentiellement un formidable réquisitoire contre l'obéissance passive, armature des armées. La rhé-

170

torique creuse de l'officier-poète sur l'honneur de « servir » ne fait que mettre davantage en relief, par contraste, la vigueur d'argumentation du philosophe sur la honte de « servir ».

*
* *

Même remarque au sujet du meurtre commandé. Dans « Laurette ou le Cachet Rouge » Vigny nous montre un vieux marin, rongé de remords, traînant avec lui, sur tous les champs de bataille d'Europe, la folle dont il a, par ordre, fusillé le mari. Seulement cet homme — qui fuit la mer car elle lui rappelle son crime légal — prend part à toutes les guerres impériales. Il croit se réhabiliter en devenant acteur dans les meurtres collectifs napoléoniens. Et Vigny ne paraît point être choqué par cette aberration mentale.

Plus significative encore est l'histoire de Renaud. Ce capitaine a tué un jeune officier russe dans une bataille et il s'écrie : « Quelle différence y a-t-il entre moi et un assassin ? » Dorénavant, ne voulant plus frapper, il marche au combat avec une canne. Il n'assassine plus directement lui-même mais continue à diriger des assassinats. Est-ce moins criminel ?

Blessé mortellement par un gavroche aux journées de juillet 1830, il réfléchit : « Cet enfant n'est pas plus assassin que je ne le fus à Reims, moi. Quand j'ai tué l'enfant russe j'étais « peut-être » aussi un assassin. Dans la grande guerre d'Espagne, les hommes qui poignardaient nos sentinelles ne se croyaient pas des assassins et, étant en guerre, ils ne l'étaient « peut-être » pas. Les catholiques et les huguenots s'assassinaient-ils ou non ? De combien d'assassinats se compose une grande bataille ? Voilà un des points où notre raison s'égare et ne sait que dire... » Ce sont les croyances enracinées du vieux soldat qui égarent la raison de l'homme et donnent aux réflexions du mourant une forme dubitative — De brusques remords durant l'agonie : « Il porta péniblement la main à son front, regarda Jean attentivement et dit encore : C'est singulier ! Cet enfant-là ressemble à l'enfant russe. » Cependant le soldat l'emporte sur l'homme. Renaud paye sa conscience d'excuses de baderne :

« — Eh ! sacredieu, que voulez-vous, c'est le métier !....

... — C'est la guerre qui a tort et non pas nous. »

Cela suffit pour qu'il meure tranquille : « J'ai fait mon devoir... Cette idée-là fait du bien... » — Dénouement très vraisemblable : quelle conscience résisterait à trente années d'obéissance passive ! Les années de service pèsent aussi sur Vigny qui, finalement, décore du nom de devoir ce qu'il avait flétri du nom d'assassinat

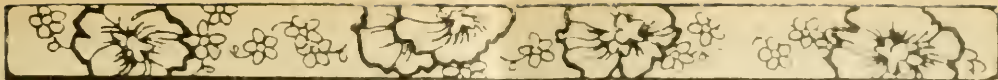
*
* *

C'est qu'il ne réussit point à tuer en lui, le vieil homme. Sa pensée reste prisonnière des croyances du noble et du soldat. Quand le philosophe parle du « dédain de la guerre », du « dégoût de ses cruautés froides », — le soldat qu'aide le poète interrompt pour chanter « la gloire de combattre. » Et l'on peut dire de Vigny ce qu'Ermenonville dit de Renauld : « Sa bonne foi spontanée, son désir de chercher la vérité sont évidents. Mais « ses préjugés » viennent à chaque instant s'interposer entre sa loyale enquête et les déductions rationnelles qu'il devrait en tirer. »

Combien d'écrivains, du reste, lui ressemblent ! Ils posent les prémisses et n'ont point le courage de conclure ou concluent tout de travers. « Il n'y a d'esprit libres — observe Ermenonville — que ceux qui ont atteint à l'internationalisme intégral. » Formule un peu trop catégorique : en réalité, il ne peut pas exister d'esprit absolument libre, soumis au seul déterminisme de la raison. L'internationaliste peut fort bien rester esclave par ailleurs. Pour reculer vraiment les frontières de la pensée libre, il faut — par une incessante lutte intérieure contre tous les dogmes, toutes les notions *a priori* — se rapprocher le plus possible du *Rationalisme intégral.*

J. Galy.





PROJET D'ÉPITAPHE

Si l'on me demandait quelle inscription j'aimerais voir figurer sur ma pierre tombale, — si jamais le luxe de reposer dans un tombeau m'était donné — je répondrais d'abord que je désire dormir mon dernier sommeil dans la première fosse venue. Si mes amis insistaient, voilà l'épitaphe qu'il me plairait qu'ils plaçassent sur la dalle rappelant mon souvenir :

Il vécut. Il se donna. Il mourut inassouvi.

Il vécut, c'est-à-dire, il connut tout ce que la vie peut apporter de joies et de souffrances dans une existence telle que fut la sienne. N'étant ni un insensible, ni un indifférent, limité par ses conditions de fortune, il ressentit plus profondément certaines joies et certaines souffrances, la joie de pouvoir exprimer sa pensée notamment, et la souffrance de ne pouvoir l'exprimer avec toute l'ampleur qu'il aurait voulue. Il vécut, il connut la pauvreté, il commit des erreurs, il fut en butte à la critique — méritée parfois — à la calomnie, à l'envie, à la haine des dirigeants, à l'incompréhension des dirigés. Il vécut, il aima et parcourut, selon que le permirent ses circonstances et ses fréquentations, la gamme qui monte de l'amour-expérience purement sensuel, à l'amour affection dans le sens le plus profond du terme. Il aima, fut déçu et causa sans nul doute mainte déception. Il se crut désillusionné, rompit avec l'amour, y revint et souvent ne le considéra que comme un dessert, une sorte de récréation. Il vécut, c'est-à-dire, évolua selon que l'y incitaient son tempérament, ses opinions modifiées par les influences auxquelles il était en proie — malgré qu'il ne se laissât guère entamer — ses réflexions, ses méditations enfin.

Il se donna. Tel qu'il était. Avec ses aptitudes et ses ressources. S'ingéniant sans cesse à tirer de lui le maximum de rendement. Il épousa avec enthousiasme, avec passion, avec frénésie, les opinions, les aspirations, les revendications qu'il repandait, qu'il affichait comme le résultat de son aboutissant cérébral du moment. Il varia dans ses exposés de la conception de la vie, dans ses opinions, mais en gardant l'assurance intérieure que l'intérêt ni la recherche de la considération humaine eussent la moindre part dans ses variations. Il se crut sincèrement *sincère*. Il se donna sans compter, estimant autant l'effort que les résultats, sans hésiter, et ne se reprit que pour s'affirmer dans une activité nouvelle. Il ne se permit jamais de traiter à la légère les sujets relevant de l'intellect ou de la sensibilité, les questions d'idées et les questions de sentiment, ne fut-ce que passagèrement ou incidemment. Il se prit lui-même très au sérieux. Il se donna tant qu'il put, sérieusement, se trompant parfois, revint sur ses pas, ne se laissa pas détourner par le sort contraire, par les persécutions, même par la prison, recommença ses expériences, ne tint pas compte de celles du passé, persévéra, s'acharna, ne céda pas, insoucieux du jugement d'autrui et ne voulant jamais qu'être comptable à lui-même de ses faits et gestes.

Il mourut inassouvi, rêva — devenu vieux — de vivre ses aspirations de jeunesse, se forgea des chimères, et, ne pouvant atteindre ou n'atteindre qu'en partie les desseins qu'il s'était proposés, partit mécontent et en protestant contre les circonstances adverses. Jusqu'à la dernière heure, il chercha, projeta, imagina, créa, essaya et s'efforça tant qu'il lui fut possible de tenter un effort, jusqu'à la dernière minute, anxieux, inquiet, tourmenté et cependant conscient d'avoir accompli tout ce qui lui avait été possible de tenter.

Il vécut tout ce qu'il lui fut possible de vivre ; *il se donna* sans réserve, tirant de soi tout ce qu'il lui fut possible d'en tirer ; *il mourut inassouvi*, se lamentant jusqu'à l'heure dernière, parce qu'il avait à peine vécu.

E. Armand.





Une Visite à Pierre Kropotkine

(En 1920)

Lorsque j'arrivai en Russie, en janvier 1920, un de ceux que je désirais voir tout particulièrement, était Pierre Kropotkine. Je cherchai immédiatement de quelle façon je pourrais le joindre. On m'apprit qu'il me faudrait aller à Moscou, car Kropotkine vivait à Dmitroff, petite ville située à 60 verstes de la vieille capitale. Aujourd'hui, on ne peut pas voyager comme l'on veut, dans un pays aussi cruellement atteint que la Russie, pays frappé par la guerre et par la révolution, — pays où l'Etat doit exercer un contrôle absolu sur chaque parcelle de vie. Il n'y avait rien à faire, sinon attendre qu'il me soit donné la chance de gagner Moscou. Cette bonne fortune, heureusement, ne tarda pas à se présenter.

Bientôt, en mars, quelques personnalités communistes, allèrent à Moscou, parmi lesquelles Radek et Gorki. J'obtins la permission d'user du même wagon. Une fois arrivé à Moscou, je commençai par me renseigner sur les moyens de gagner Dmitroff. Mais il y eut de nouveau, un retard. J'appris qu'il était presqu'impossible d'y accéder par les voies ordinaires. Le typhus faisait rage. Les stations de chemin de fer étaient bondées de gens arrêtés là pour des jours et des semaines. C'étaient toujours de sauvages disputes pour la moindre place. Cinq cents infortunés voulaient s'entasser dans un wagon n'en pouvant contenir que cinquante. Affamés et déguenillés, ils voulaient s'écraser malgré tout sur le toit ou sur la plateforme du wagon, oubliant les morsures du froid et le danger continuel d'être précipité à terre. Chaque jour quelques malheureux étaient mortellement gelés ou bien tombaient du convoi en marche.

J'étais désespérée, car j'avais entendu dire que Kropotkine était malade cet hiver là. Je craignais qu'il ne puisse vivre jusqu'au printemps. Je ne voulais pas demander qu'un wagon spécial me soit donné ; je ne pouvais pas non plus rassembler assez de courage pour voyager dans les conditions ordinaires. Une circonstance imprévue vint à mon secours.

L'éditeur du *Daily Herald* de Londres, accompagné d'un de ses reporters, m'avait précédée à Moscou. Eux aussi désiraient voir Kropotkine et on leur avait donné un wagon spécial. En compagnie d'Alexandre Berkman et d'A. Shapiro, j'arrivai à joindre M. Lansbury et à faire le voyage dans une relative sécurité. Le parcours que nous avions à faire à pieds, se fit par un beau temps ; la nuit était étoilée et tout le pays n'était qu'un vaste tapis de neige. Nos pas résonnaient dans le silence du village endormi.

La demeure de Kropotkine se dressait dans un jardin en arrière de la rue. Le faible rayon d'une lampe à *kerosene* éclairait seul le passage conduisant à la maison. J'appris plus tard que ce *kerosene* était rare chez Kropotkine et que la lumière devait être économisée. Lorsque Kropotkine avait terminé son travail journalier, la lampe servait dans la salle à manger, où la famille se réunissait dans la soirée. Nous fûmes chaudement reçus par Sophie Kropotkine et Sasha Kropotkine, puis conduits vers la pièce où nous trouvâmes le Vieux Grand Homme.

La dernière fois que je l'avais vu, c'était en 1907, à Paris, quand j'étais venu visiter la ville après le Congrès anarchiste d'Amsterdam. Kropotkine, qui avait été expulsé de France pendant plusieurs années, venait à peine d'obtenir le droit d'y rentrer. A cette époque, il avait 65 ans, mais il était si plein de vie, il était si alerte, qu'il paraissait beaucoup plus jeune. Il était une source vivifiante pour tous ceux, parmi nous, qui étaient assez heureux pour entrer en plein contact avec lui.

D'une façon ou d'une autre, on n'avait jamais pensé que Pierre Kropotkine puisse être vieux. Il n'en était plus ainsi en mars 1920. Je fus frappée par son changement d'aspect. Il était terriblement amaigri. Il nous reçut avec cet accueil gracieux qui était si caractéristique chez lui.

Nous sentîmes dès le début que notre visite ne serait pas satisfaisante. Kropotkine ne pourrait pas nous parler librement en présence de deux étrangers, deux journalistes... Il s'agissait de tirer le meilleur parti de la situation. Après une conversation d'une heure, nous demandâmes à Mrs Kropotkine et à Sasha

d'entretenir les deux hôtes anglais et pendant ce temps nous conversâmes, en russe, avec Kropotkine.

A côté de nos inquiétudes pour sa santé, je désirais vivement obtenir de lui quelques éclaircissements sur des questions vitales qui avaient déjà commencé à m'inquiéter : le rapport entre les Bolcheviks et la Révolution ; les méthodes despotiques qui, comme chacun me l'avait affirmé, avaient été imposées au parti gouvernemental par les interventions et le blocus. Quelle était l'opinion de Kropotkine à ce sujet et comment expliquait-il son long silence ?

Je ne pris pas de notes et je ne puis donner que les points essentiels de notre brève conversation. Il était évident que la Révolution russe avait porté le peuple vers de grandes hauteurs et qu'elle avait préparé le chemin pour de profonds changements sociaux. Si l'on avait alors permis au peuple d'utiliser les énergies libérées, la Russie ne serait pas aujourd'hui dans sa situation miséreuse.

Les Bolcheviks, qui avaient été, auparavant balayés par la gigantesque vague de la Révolution, avaient tout d'abord séduit les oreilles populaires par des déclarations extrêmement révolutionnaires. Ainsi ils obtinrent la confiance des masses et l'appui des militants révolutionnaires.

Bientôt, dans la période d'octobre, les Bolcheviks commencèrent à subordonner les intérêts de la Révolution à l'établissement de leur dictature. Ils réprimèrent et paralysèrent toute action sociale. Kropotkine estimait les coopératives comme le meilleur moyen, à son avis, de servir les intérêts des paysans et des ouvriers. Mais les coopératives furent immédiatement étouffées. Kropotkine nous parla avec beaucoup de chaleur de la dépression et des féroces répressions provoquées par l'ombre d'une opinion et il cita de nombreux exemples de la misère et de la détresse du peuple. Et surtout, il fut extrêmement véhément contre le gouvernement bolcheviste pour avoir ainsi discrédité le socialisme et le communisme aux yeux du peuple russe. Ce fut une vision douloureuse que Kropotkine fit se dérouler devant nous ce soir-là.

Pourquoi, alors, n'avait-il pas élevé la voix contre ces maux, contre cette engeance qui était en train de détruire la Révolution ? Kropotkine donna deux raisons : D'abord, parce que, tant que la Russie serait attaquée par la coalition des impérialismes d'Europe, et tant que les femmes et les enfants russes mourraient de faim par suite du blocus criminel, il ne pourrait s'associer au chœur hurlant des ex-révolutionnaires pour crier : « A Mort ! » Il préférait garder le silence pour le moment.

Enfin, il n'y avait pas de moyen d'expression en Russie elle-même, et, par là pas de moyen d'arriver au peuple. Adresser des protestations au gouvernement était inutile. Son intérêt était de maintenir le pouvoir à n'importe quel prix. Il ne pouvait donc pas s'arrêter à des bagatelles comme la vie humaine ou les droits humains. Mais alors il ajoutait : « Nous avons toujours célébré les bienfaits du Marxisme en action. Pourquoi maintenant êtes-vous étonnés ? ».

Je lui demandai s'il notait ses impressions et ses observations. Il devait sûrement voir l'importance d'un tel rapport pour ses camarades, pour les ouvriers, et, en fait, pour le monde entier. Kropotkine me considéra un moment et répondit :

« Non, je n'écris pas. Il est impossible d'écrire lorsqu'on se trouve au milieu d'une grande détresse humaine, lorsque chaque heure apporte de nouvelles histoires d'une misère que l'on ne peut pas enrayer. En outre, toute sûreté a disparu. Il peut y avoir une perquisition à chaque moment. La Tcheka arrive, au milieu de la nuit, saccage la maison de fond en comble, met toutes choses sens dessus-dessous, et ramasse tous les bouts de papier

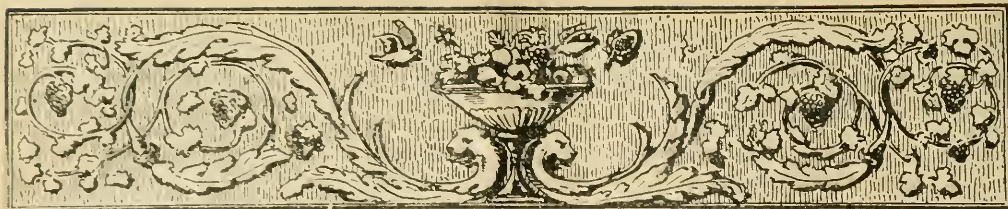
Sous un pareil régime de contrainte, il est impossible d'enregistrer ses impressions. Mais mon ouvrage sur l'éthique vaudra beaucoup plus que toutes ces réflexions. Je ne peux travailler que peu d'heures par jour et j'ai toujours trop à faire. Il faut cependant que je concentre mes efforts sur cela, à l'exclusion de toute autre chose ».

... Mais il se faisait tard et notre hôte était fatigué. Nous le laissâmes bientôt, en projetant de revenir au printemps, où nous aurions plus de temps de libre pour discuter sur certains sujets.

Emma GOLDMAN.

(Extrait de « *The Crushing of the Russian Revolution* », Freedom Press, London).





D'où vient la Vie

A cette question troublante sur l'origine des êtres vivants, qu'est ce que la Science nous permet de répondre... avec certitude ? Il n'est pas inutile d'ajouter ces deux mots, car une réponse incertaine est plus dangereuse encore que l'ignorance ; aussi nos lecteurs m'excuseront, s'ils ne retrouvent pas ici le cortège d'affirmations théoriques et les ingénieuses architectures d'hypothèses, dont la logique séduit l'esprit ; logique parfaite, trop parfaite, qui explique tout mais ne fait rien comprendre, puisqu'elle part toujours d'un postulat par définition invérifiable.

D'où vient la Vie... On peut se demander même, si cette question a un sens, si la Vie n'a pas existé de tout temps comme la Matière ou l'Energie... Ce n'est pas sur ce terrain métaphysique que nous voulons entraîner nos lecteurs. Il est question seulement de l'origine de la Vie à laquelle nous appartenons, à la surface de la Terre sur laquelle nous vivons. L'Astronomie nous apprend que cette surface était, jadis, portée à haute température par le rayonnement propre de notre planète, et les êtres vivants caractérisés comme nous ne peuvent vivre à des températures dépassant notablement les moyennes de nos climats actuels ; les bactéries les plus résistantes meurent bien avant 200°. Il est donc nécessaire d'admettre que la vie a eu sur notre planète un commencement. Nous ne rappellerons que pour mémoire l'hypothèse, non moins poétique qu'invraisemblable des Pyrozoaires, ou animaux de feu, sortes de petites flammes mieux individualisées qui auraient donné, plus tard, quand la température baissa, les premiers êtres vivants.

Pour étudier objectivement l'origine de la vie, deux méthodes principales sont à notre disposition. Nous pourrons essayer de découvrir dans les roches les plus anciennes les vestiges des premiers êtres; malheureusement cette méthode, comme nous allons voir, bute sur un obstacle infranchissable qui semble tenir à la nature des choses et non seulement à la faiblesse de nos moyens d'investigation.

Nous serons alors réduits à étudier ceux des organismes actuels, qui présentent l'organisation la plus élémentaire ; il est assez licite de *supposer* que les premières formes vivantes eurent une structure analogue ; nous chercherons à analyser les processus intimes de la vie de ces êtres et nous pourrons en induire quelques hypothèses sur ce qui s'est passé un jour... dans les temps dont nous ne pouvons avoir connaissance.

Je ne vous parlerai aujourd'hui que de la première méthode, la seule directe et purement objective, qui est ce qu'on appelle la Paléontologie.

C'est grâce à elle que nous avons pu reconstruire en gros, malgré les lacunes innombrables, la généalogie de notre race. Mammifères, Reptiles, Batraciens, Poissons, forment comme autant d'épanouissements successifs jalonnant la lignée des Vertébrés, dont nous sommes actuellement l'une des directions terminales.

Nous remontons ainsi à l'aurore des temps primaires, presque jusqu'aux plus anciennes couches fossilifères connues.

Mais si l'on veut chercher le point de départ de cette grande famille naturelle d'êtres, de ce Phylum, comme on dit ; lorsqu'on veut chercher si sont fondées les hypothèses que nous suggère l'anatomie comparée en étudiant certains animaux actuels (un tout petit nombre d'êtres étranges qui sont rebelles à toute classification et dont certains caractères rappellent ceux des vertébrés les plus primitifs), on se heurte à une impossibilité.

Les terrains formés des sédiments de l'ère dite primitive, ont été profondément bouleversés avant le dépôt des couches auxquelles on a convenu de faire débuter les temps primaires.

Convention illogique d'apparence, qui vient seulement de ce qu'à l'époque où fut adoptée la terminologie en usage, on considérait à tort ces terrains plus anciens comme des formations éruptives, sorte de première croûte solide formée sur notre globe.

Ces terrains, vases et sables des mers primitives où avaient vécu les premiers êtres, furent

enfouis dans la profondeur, soumis à la température élevée des régions internes, à l'action chimique de l'eau et des sels sous des pressions formidables. Dans ces conditions, qui sont réalisées d'ailleurs encore aujourd'hui à quelques dizaines de kilomètres sous nos pieds, les sédiments ont changé de structure. Les argiles se sont feuilletées en schistes, sous la presion, puis sous l'influence de l'action chimique, de nouveaux minéraux ont cristallisé dans leur masse. On arrive ainsi à cette roche feuilletée et cristalline qu'on nomme le Gneiss, bien connue de ceux qui habitent les régions de massifs anciens.

Le Métamorphisme de la roche se poursuivant, on aboutit à une nouvelle roche homogène et entièrement cristalline où plus rien ne subsiste de la structure primitive, alors que la composition chimique totale a peu changé : le Granit. Ce granit sera seulement plus ou moins teinté de minéraux verts, si le sédiment originel était riche en calcaire.

Les Sables pendant ce temps se transformaient en grès, puis en quartzites, que leur structure microscopique permet souvent seule de distinguer d'un morceau de quartz homogène.

Et dans cette cristallisation progressive des terrains, les empreintes fragiles des premiers êtres ont cessé d'exister ; d'autant plus vite, que ces êtres étaient plus délicats et de plus petite taille.

Ceci n'est pas une série d'hypothèses, ce sont des faits rigoureusement établis ; de même les fossiles secondaires et tertiaires ont disparu de roches métamorphiques que nous rencontrons dans notre chaîne des Alpes, par exemple, de même sans doute, les couches qui contiendront nos débris et ceux de notre industrie, subiront cette action un jour, et ainsi de suite, en une succession sans fin de cycles géologiques, jusqu'à ce que le froid de l'Espace ait glacé définitivement la Terre.

Dans ces roches très vénérables, recristallisées plusieurs fois peut-être, qui forment les plus anciens terrains connus (Amérique du Nord, Sibérie, Finlande), on retrouve encore parfois des nodules charbonneux, que l'on interprète comme des restes de végétaux, ils prouvent seulement que la vie existait, déjà depuis des temps dont il nous est impossible d'évaluer la durée, lorsque furent déposées les premières couches où nous avons retrouvé jusqu'ici des fossiles déterminables. Peut-être une durée égale sinon supérieure à celle qui sépare elle-même ces terrains de nous.

Le fait est d'autant plus à regretter que dans les couches canadiennes, à la base du système Cambrien (premier échelon de la série Primaire), on trouve déjà des représentants de la plupart de nos grands embranchements actuels. On y voit des Mollusques de divers ordres, des Echinodermes primitifs, des Crustacés, des pistes de vers et divers autres vestiges de signification obscure..

Nous en sommes donc réduits à des hypothèses et aux méthodes d'analogie si nous voulons essayer de relier entre eux les divers Phylums ayant persisté jusqu'à nos jours, à plus forte raison, si nous prétendons remonter à l'origine (ou aux origines, si comme certains biologistes, on préfère admettre qu'il y en eut plusieurs des organismes actuels).

La science par l'observation directe ne peut donc rien nous apprendre sur l'origine première des êtres...

CYPSELUS.

Dans mon dernier article, par suite d'une erreur de transcription, on a pu lire à la fin « des choses que nous n'avons pas signées ». C'est évidemment « que nous n'avons pratiquées » que je voulais dire.

Je dois m'excuser aussi d'avoir avancé que notre éminent ministre était à son aise dans l'explication des textes grecs, aux derniers renseignements je me suis laissé dire qu'il n'y entendait guère plus qu'aux mathématiques, auxquelles il garde (pour cause, paraît-il), une dent tenace.



LA FARCE MACABRE

MIOUSIC !

D'abord, ç'avait été à l'Arrière, la stupeur provoquée par l'arrêt subit des habitudes du temps de paix. Les gens éprouvaient comme un sentiment de pudeur qui les empêchait de rire à leur aise. On s'épiait sournoisement, avant d'oser faire un geste ou prononcer une parole.

Et puis, peu à peu, on avait repris de l'aplomb. En se poussant du coude, on se redisait maintenant avec des éclats de rire les anecdotes du front.

Ils en avaient de bonnes les poilus ! — Le vieil esprit gaulois quoi !

A la tienne vieux ! casse pas le bol, et en avant la rigolade !

Les journaux donnaient le ton, et indiquaient le mouvement de la mesure en battant le rataplan sur la peau d'âne qu'était le ventre des poilus couchés la gueule ouverte au milieu des plaines où s'étalaient les pourrissoirs du front.

Debout les Morts ! — C'était crâne cela. Et ces sacrés jean-foutres de boches qui faisaient toujours kamarade !

On les aura les Boches ! pas vrai ?...

***

La Presse bonne à tout faire commença à poser des jalons. On s'apitoya sur le sort misérable des gens qui avant la guerre gagnaient péniblement leur vie en travaillant dans les établissements de plaisir.

Les pauvres ! Comment avait-on pu avoir la cruauté de les oublier *eux seuls*, au milieu de l'allégresse générale de la reprise des affaires ? — Qu'était-ils devenus ces parias ? — Peut-être comme tant d'autres tournaient-ils patriotiquement des obus pour ne pas mourir de faim ? — Pouah ! quelle horreur !...

***

Une, deux, trois ! — Les rideaux de théâtres s'étaient levés comme au commandement d'une baguette magique.

Tsim ! palapoum ! Les orchestres ronflaient et tonitruaient. Les petites femmes avaient lâché le bras des officiers, des aviateurs et des Américains qu'elles étaient en train d'aguicher sur le Boulevard, pour, subitement vêtues de Tricolore, venir gambiller sur les scènes rutilantes de feux électriques.

Des actrices renommées, en serrant un drapeau sur leur cœur, vinrent déclamer *virilement* notre sainte Marseillaise.

La divine Madelon s'évadant des tranchées (?) nauséabondes connut enfin ! la gloire de la rampe.

On mettait en couplets tout neufs la vaillance de *nos héros*, et l'on sortait aussi de l'oubli des tiroirs tout l'arsenal chevrotant et ranci des vieilles romances patriotiques d'après 70.

Des poilus permissionnaires béaient idiotement aux spectacles, incapables de comprendre tout ce qu'il y avait d'ignoble dans la répugnante mascarade que l'on faisait défiler devant leurs yeux. On leur donnait les meilleures places dans les théâtres *pour garnir* la salle, et ils étaient ovationnés à la sortie...

La vie était belle maintenant. On exultait d'héroïsme au milieu des uniformes de toutes nationalités qui donnaient de l'animation et de la couleur au remous de la foule heureuse musant sur les boulevards. Les assignats se jetaient à pleines poignées sur les comptoirs des Mercantis-Rois. Les femmes étaient jolies et faciles...

***

Allez ! Allez ! jusqu'au bout !... De la gloire à pleins paniers, à pleins tombereaux, à pleines tinettes...

Allez vaillants poilus, déchiquetez-vous les membres, faites-vous griller vifs, arrachez-vous la cervelle et la tripaille !!! — On rigole à l'arrière !

Les restaurants chics, les théâtres, les music-hall, ont rouvert leurs portes, et au Noble Faubourg, on danse *clandestinement* le tango dans les salons de la Marquise...

On rigole que je vous dis. Et il faut rigoler vous aussi mes bougres, pour faire la nique à la hideuse camarde qui vous guette... et tend vers vos cous maigres ses doigts crochus, squelettiques et sanglants.

***

Debout les Morts !

Voici venir la sarabande des orchestres, des danseuses, des chœurs en folie, des Nouveaux Riches, des catins de tous sexes, et de tout le tremblement des saligauds qui se foutent de vous.

Debout ! Debout ! les Morts... Vous vous coucherez tout à l'heure pour pourrir... Mais avant que les vers ne vous rongent, reprenez vie, et dressez-vous, la tête haute, les yeux ardents, les oreilles grandes ouvertes.

Et alors, alors... vous verrez la comédie grandiose, et vous entendrez la musique orgiaque et sublime que les patriotes de l'Arrière font jouer *en votre honneur* au-dessus du charnier puant des champs de bataille.

Brutus Mercereau.



DANS LA RUE

A HAN RYNER

3[e] Évangile aux Prophètes de Demain

Jadis les couchants d'or et de pourpre inspiraient
Aux poètes montés aux sommets de leurs tours
Les mystiques chansons de ferveur et d'Amour
Des hommes suppliant les Dieux qu'ils adoraient.

Jadis l'on entendait la prière des cloches,
A la mort du soleil, monter vers le ciel noir;
Les foules accouraient, suivant les hautes torches
Que les prêtres portaient vers les Grands reposoirs.

Illuminations des nefs de Cathédrales,
Ivresse du plain-chant pour les cœurs douloureux,
Éclosion de Mai des autels en fleurs, feux
Des cierges, nuages d'encens, fraicheurs des dalles.....

C'était le Paradis idéal des Manants,
Le puits de joie où tout le monde venait boire
L'eau de Pardon consolatrice des déboires,
Au mensonge doré des vitraux éclatants.

Mais le vent a soufflé au large des pensées,
Dispersant l'encens bleu où dormaient les Dieux d'Or,
Brisant l'illusion des fabuleux décors
Où devaient s'enchanter les âmes trépassées.

A l'horizon houleux des villes, les haut fours
Dressent immensément leurs gigantesques ombres,
D'où jaillissent sans fin les grands nuages sombres
Qui cachent le ciel bleu aux enfants du faubourg.

Loin du jaillissement des sources de fraîcheur,
Loin des champs lumineux de la Nature libre
Où le soleil de Mai fait éclore les fleurs,
Au fond des souterrains où tournent les Machines,

De beaux corps où frémit encor la joie de vivre,
Filles aux seins vibrants, hommes aux reins puissants,
En tas dans l'atmosphère épais et trépidant,
Au labeur incessant et dur courbent l'échine.

Ce soir, ils s'en iront, éreintés, têtes basses,
Les bras ballants, les yeux fixés sur le trottoir,
Dormir dans leurs taudis, entre les grands murs noirs
Où, chaque nuit, ils vont tomber comme des masses.

Allons ! ils vont passer. — Descendons, mes amis,
Ne nous attardons pas aux splendeurs du couchant ;
Descendons dans la rue, sur le pavé, parmi
Cette foule harrassée..... Ah ! nous avons des chants

Qui sauraient réveiller les morts au fond des tombes,
Des rythmes doux comme des mains de sœur,
Nous connaissons des mots qui font vibrer les cœurs
Et ranimer, d'un coup, les courages qui tombent.

Nous avons recueilli la fraicheur des printemps,
Nos voix ont pris le bruit des eaux claires qui coulent,
Le parfum des forêts que caressent les vents,
Le mouvement des mers que soulèvent les houles.

Allons ! Ils vont passer..... Le défilé commence
Des reins brisés, des fronts blémis, des membres lourds ;
Les usines de Fer vont cracher la souffrance
Des Machines de chair, au pavé du faubourg.

Aux éclats des brasiers des infernales forges,
Les corps ont ruisselé, aux labeurs incessants.
Les hommes ont usé la force de leur sang ;
Les Monstres de l'Acier et du Feu se dégorgent.

Allons ! Ils vont passer..... Frères, n'ayons pas peur
De leurs masques terreux où saillent les mâchoires
De leurs fronts durement creusés de rides noires !
Ils sont sculptés aux coups de haches des douleurs.

Allons ! approchons nous. Trouvons des chansons claires,
Des paroles d'amour simples comme les chants
Qui faisaient s'éclairer jadis leurs yeux d'enfants,
Alors qu'ils s'endormaient sur le sein de leurs mères.

Allons ! soyons patients ; il faut trouver leur cœur,
Ne nous rebutons pas à leurs gestes farouches ;
Souvenons-nous un peu des infirmiers qui touchent
Les plaies, malgré les hurlements de la douleur.

Prenons-les par les bras, parlons de choses et d'autres,
Dans leur langage dur et naïf à la fois,
Simplement, en copains, sans allures d'apôtres ;
Parlons-leur, comme le fit Socrate autrefois.

Parlons-leur du métier, des tâches quotidiennes,
Des longs labeurs du jour, des misères du soir ;
Suivons le rythme de leurs âmes faubouriennes,
Étranges fleurs, aux tons rugueux, du grand trottoir.

Écoutons leurs jurons de douleurs et de haine,
Cris sublimes jaillis du fond des cœurs maudits ;
Ils n'ont pas la splendeur des éloquences vaines,
Mais la fureur des mers où l'ouragan bondit.

Soyons-leur les clairons vibrants de la révolte,
Faisant battre les cœurs illuminés de sang ;
Nos chants sont les Appels qui feront la récolte
Des assoiffés de lendemains éblouissants.

A nous, tous les damnés errants des Capitales,
Des courbés qui semblez écrasés sous le poids
Des cieux bas traversés de lourds nuages sales,
Accourez à l'appel magique de nos voix !

. . . .

Et l'on verra, soudain, se dresser les échines,
Briller les yeux et se lever les fronts ;
Les affamés de lumière sentiront
Frémir la joie de vivre ardente en leur poitrine.

Oh ! sublime moment. Illumination
Des esprits transportés se découvrant la vie
Éternelle, aux innombrables pulsations
Dont vibre incessamment la nature infinie.

Visions de soleil s'épanchant à grand flots
Sur les jardins en fleurs, éclosions soudaines
De gerbes de clartés au bruit d'or des fontaines,
Énivrement du ciel, de la terre et de l'eau !

Visions de nos corps croissant en harmonie
Avec tous ces frissons de soleil et de vie,
Avec tout ce qui pousse et retrouvant l'élan
Qui fait monter la sève et couler les torrents.

Visions d'Idéal, visions chimériques,
Filles de nos cerveaux enfiévrés de beauté,
Inspirez-nous, ce soir, de troublantes musiques
Pour pénétrer les cœurs..... Nous allons vous chanter !

Aux trépidants sursauts des avenues flambantes
Où les monstres de feu roulent leurs masses d'or,
Aux grouillements des Bars où la misère chante
Le tourment de dormir dans les bras de la mort,

Poètes d'aujourd'hui, clamons la joie de Vivre ;
A tous les coins de rue, à tous les carrefours.
Les yeux pleins de clartés, la voix pleine d'Amour,
Chantons les Visions dont nos âmes s'enivrent.

André COLOMER.



Pages Rétrospectives

LA JUSTICE DANS L'ART

Cette justice, qui se réalise si difficilement dans la vie, l'art la réalise totalement : il rend à chacun ce qui lui est dû. Il est des œuvres qui éclairent la route ténébreuse du passé, qui illuminent les chemins incertains de l'avenir. Ce sont les cosmogonies, les théogonies, les symboles, les épopées qui décrivirent, — avec les statues, les temples, les monuments, — la lutte du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres ; c'est la philosophie des Hébreux, des Hindous, des Perses, des Chinois, des Egyptiens. En Grèce, les statues de Phidias, les rhapsodies, les drames d'Eschyle, les comédies d'Aristophane ; à Rome, les Satires de Juvénal, Les Chansons de Gestes. La Divine Comédie. Au XVIe siècle, la sculpture de Michel-Ange, la peinture de Léonard ; Rabelais ; Shakespeare. C'est la littérature de critique et d'indépendance qui éclate au milieu de la littérature factice, méthodique du XVIIe, celle de Pascal, de la Fontaine, de La Bruyère, de Saint-Simon. Au XVIIIe, la critique s'émancipe, l'art pénètre davantage les mœurs, la peinture se fait anecdotique, curieuse, se confond de plus en plus avec la vie. C'est Voltaire, c'est Rousseau, c'est Watteau, c'est Robespierre. — Ce legs de justice, le XIXe siècle l'a recueilli. L'œuvre de Balzac, au début, s'impose. Une partie de l'humanité y grimace horriblement, l'autre, par la douleur, affirme sa supériorité. Flaubert complète son effort : *Madame Bovary*, *Salammbô*, L'*Education sentimentale*, La *Tentation de Saint-Antoine*, *Trois Contes*, *Bouvard et Pécuchet*, Le *Candidat*, sont autant de jugements rendus sur les hommes et sur les choses avec la droiture d'une conscience d'artiste. Il relie, dans une synthèse magnifique, les époques passées à l'époque présente. Aussi les socialistes, Proudhon, Lamennais, Michelet, eurent la claire vision de la justice dans l'art ; par eux, l'humanité future est pressentie. Pour l'enthousiasme qu'ils déployèrent, les poètes romantiques ont droit à notre reconnaissance. La littérature contemporaine renferme, sous la majesté des symboles et la grâce des formes, une pensée virile. Tolstoï a exercé une influence énorme. Ibsen a émis le plus d'idées justes et de nobles chimères. Quant aux écrivains français, depuis les naturalistes qui réagirent contre l'hypocrisie littéraire des Dumas et de Feuillet, jusqu'aux symbolistes qui réagirent contre la brutalité naturaliste, c'est toujours le même souci d'accorder à chacun ce qui lui est dû. De même dans les autres arts. La musique, par Wagner, a recréé un monde d'harmonie. La sculpture, avec Rodin, a brisé les chaînes de la matière pour, enfin, vivre. En peinture, Ruskin et les préraphaélistes, puis les impressionnistes français, ont semé dans les âmes une morale nouvelle, une philosophie meilleure. Partout l'art pour l'art a fait place à l'art pour la justice : l'Art-Critique a réalisé des chefs-d'œuvre que le monde admirera Demain.

Si l'art est un tressaillement, un désir et une espérance, l'art est aussi un souvenir ; s'il contient l'avenir, il contient le présent, qui sera bientôt le passé. L'art fixe l'Humanité qui passe, évolue, se transforme ; il en fixe les laideurs et les beautés ; il en fixe les moments. C'est la survie de tout ce qui a été. L'Humanité y demeure à jamais décrite à toutes les heures; toutes les heures y sont marquées, laides ou belles ; toutes les heures s'y épanouissent, sereines ou terribles. Il exprime les désirs, les rêves, les réalités d'une époque ; la naissance, la vie, la mort des sociétés. Quand il essaie de recommencer ce qui a déjà été fait, de retourner aux formes embryonnaires, il n'en exprime pas moins les regrets, la mésaise et l'incertitude du temps. Et s'il arrivait que le feu, l'eau ou la main sacrilège de l'homme vinssent à supprimer l'œuvre d'art, elle aurait quand même assez vécu pour vivre éternellement, pour transmettre son expression de colère ou d'amour : les statues parlent, les écrits restent.

L'art est un document. C'est par lui, c'est en lui que les historiens futurs trouveront les éléments de leur appréciation. S'ils veulent se renseigner sur nous-mêmes, ils demanderont aux artistes indépendants ce qu'ils en pensèrent ; ils apprendront si nous avons été bons, si nous avons été justes, si nous avons eu de la beauté ; aussi, le degré de notre laideur. Ils liront nos poêtes, nos romanciers, nos philosophes ; ils verront nos statues, ils verront nos monuments et nos peintures : à notre tour nous serons jugés, comme nous aurons pu juger, par les œuvres qu'elles ont laissées, les civilisations mortes. Ainsi, l'art est le témoin de nos actes et de nos paroles, il prépare le verdict de ceux qui viendront. Les juges, qui ont la redoutable mission de condamner ou d'absoudre, devraient bien se familiariser avec les chefs-d'œuvre ; regarder le *Christ*, de Carrière ; le *Baiser*, de Rodin ; lire, admirer, comprendre. Ils auraient la sagesse, la pitié, la clairvoyance, l'impartialité qu'ils n'ont pas.

Il est des moments, des périodes de trouble et d'angoisse, où la justice est impitoyablement chassée par la lâcheté des hommes. Quand il n'y a plus de justice, la justice de l'art se lève : l'heure de l'expiation commence ; toujours, l'œuvre d'art refoule l'œuvre d'iniquité. C'est une lutte sans fin que se livrent le bien et le mal. Il n'y a pas une injustice qui n'ait son contrecoup dans un acte de justice ; il n'y a pas un mensonge qui n'ait suscité un acte de vérité : alors, l'art est réalisé directement par l'acte. Donc le progrès est dans l'art, l'harmonie de la vie morale, l'harmonie de la vie sociale sont dans l'art, parce que la justice est dans l'art. Il précède les révolutions, il précède les législations, il précède les religions ; il les fait et les défait à sa guise. Il se forme dans la lutte, il y puise, sans cesse de nouvelles forces.

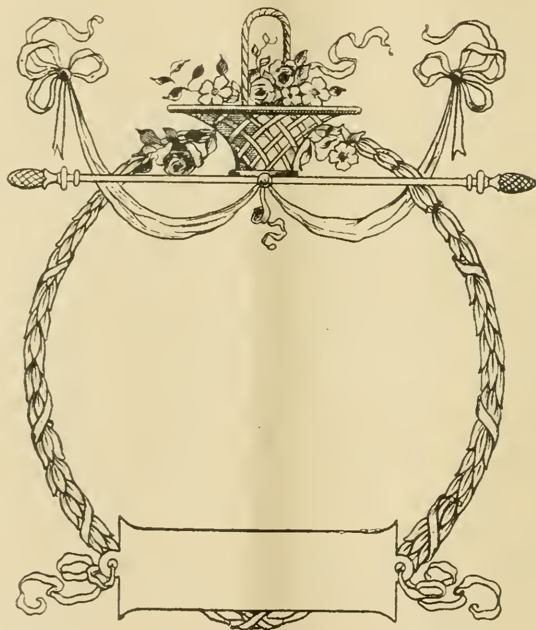
L'artiste doit vivre avec son temps : d'où l'obligation. pour lui, de raconter son époque, de la décrire sous toutes ses faces : car, tout en décrivant les misères contemporaines, il décrit celles de tous les temps. Même lorsque l'art utilise les matériaux d'autrefois, c'est pour donner aux passions modernes une envergure qu'elles n'ont pas. C'est toujours le présent qui se retrouve dans le passé ; ce ne sont pas les mêmes noms, mais ce sont les mêmes âmes. Ainsi l'artiste verra que, si l'histoire a gardé le souvenir d'époques viles, la nôtre est digne de leur être comparée. Elle a atteint la plus grande somme de hideur possible, et sa décadence n'a rien de grand. La société contemporaine dicte à l'artiste son devoir. Suivant le tempérament de l'artiste philosophe, sa colère visera plus spécialement une catéogrie sociale. une institution, à moins qu'elle n'englobe, dans une vision unique, l'étendue de la société. Il dira les dirigeants, il s'attaquera de préférence aux maîtres de la Comédie humaine, à ceux qui tiennent les ficelles des pantins qu'ils dirigent ; dira les dirigés, prostrés dans une couardise imbécile ; il dira l'odieux régime capitaliste, le triomphe du veau d'or ; il dira l'écrasement du faible ; il dira la politique, la guerre, la faim, l'amour, la gloire, toutes les passions, tous les caractères, tous les esprits, toutes les âmes, tous les milieux, tous les individus, toutes les classes ; il créera des types qui incarneront une race, une foule, une civilisation ; puis, il adoucira, par de la pitié, l'âcreté de sa haine, il exaltera la bonté, il assouplira la loi de fer ; il consolera ceux qui souffrent ; ceux qui espèrent, il les révèlera à eux-mêmes. Par ainsi, il sèmera la révolte dans les champs de la douleur, hâtera l'harmonie par la discorde, disjoindra les cœurs pour les rapprocher. Il sera l'Apôtre et le Justicier.

L'art a inventé des supplices pour les profanateurs de la Beauté. Il a inventé l'ironie, la raillerie, le rire. Ce sont les formes de son indignation. Il y a des déformations bizarres, des caricatures grotesques, des récits fantaisistes. Subtils instruments de torture ! La justice de l'art est insatiable, et ses bourreaux varient à l'infini les genres de supplices. On ferait un musée des horreurs avec ceux que l'art a suppliciés. C'est juste. L'art ne sait pas mentir ; ses fictions sont encore des réalités. Il ne cache rien. Son regard contient tout. Des contrastes, la vérité surgit, totale ; la loi d'équilibre et d'harmonie s'établit. L'abjection des uns fait aimer le mérite des autres : l'art, dans son impartialité, est partial. L'art corrige les vices, corrige les abus ; il évite de nouveaux scandales, de nouveaux malheurs ; il empêche de tomber dans les mêmes fautes, les mêmes excès. Il ramène, vers le mieux, les âmes perdues ; il stimule les âmes timides. L'art cingle, sans pitié, les vices bourgeois, fouaille les âmes basses et rampantes ; il arrache les masques, dévoile les visages qui se dissimulent sous l'hypocrisie des lois ou des conventions mondaines, scrute les replis les plus secrets du cœur, et met à vif les plaies, ou fait surgir, des profondeurs cachées où ils s'étiolent, les volontés viriles et les courages sublimes. C'est juste. Par lui, les hommes et les idées sont remis à leur vraie place, vus sous leur vrai jour. Impossible de dissimuler, de balbutier des excuses. C'est l'horrible, vu de près. Les caractères saillissent. Le bourgeois est représenté dans son ignorance absolue de l'art, dans son néant et dans sa médiocrité. Ses laideurs s'étalent, éclatent. Le ridicule l'achève. C'est juste. Mais, à côté, une critique

same rend hommage à l'artiste de génie égaré dans une société aveulie ; le roman combat par les douloureuses figures nécessaires au triomphe de la ploutocratie ; le théâtre affirme la beauté d'une élite en face d'une morale rétrograde ; la presse fait entendre la voix de la justice et du droit. Alors, les pauvres et les souffrants, broyés par les rouages d'un mécanisme défectueux, les parias qui n'ont point trouvé de justice parmi les hommes, les maudits et les malchanceux, les exceptionnels et les rêveurs sentent la bienfaisante justice, enfin. luire sur leur désolation. Les anonymes, qui n'ont point d'histoire, deviennent l'Histoire, et, dans le recul des âges, tout paraît à sa place, dans un monde où rien ne fut à sa place ; une division s'opère naturellement, les brouillards se dissipent. Chacun récolte selon ses œuvres : les uns, le mépris, les autres, l'admiration. L'Artite, par son action et par son rêve, a créé la justice. L'art est le souverain Juge. Mieux que les codes surannés et que les lois défraichies l'art soutient, défend, réhabilite, ou condamne terriblement.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Extrait de : L'IDÉAL HUMAIN DE L'ART, ESSAI D'ESTHÉTIQUE LIBERTAIRE (Bibliothèque de la « *Revue littéraire de Paris et de Champagne* », Reims, 1906).







Les Révolutionnaires de l'Antiquité

HÉRACLITE D'ÉPHÈSE

Parmi les penseurs de la Grèce antique, notre Anarchie trouve ses pères. Il est su de tous que les cyniques et les stoïciens, Pythagore, Diogène et Socrate, par leurs efforts de libération morale, et par la lutte héroïque qu'ils menèrent contre les préjugés sociaux, furent les subversifs et les révolutionnaires de leurs temps, les libertaires de tous les temps.

Cependant les pires réactionnaires, gens de guerre et d'autorité, revendiquent aussi les leurs parmi les philosophes anciens. Et il vous souvient que M. Charles Maurras prétendit trouver un précurseur de ses doctrines rétrogrades dans Héraclite d'Ephèse. C'est là un véritable défi à tout bon sens philosophique. Nous relevons ce défi, en proclamant Héraclite, premier des révolutionnaires du monde, père de la violence qui crée par la révolte les formes nouvelles de toute vie — et notamment de la vie sociale. Et, pour que les lecteurs de la *Revue Anarchiste* puissent en juger par eux-mêmes, nous allons retracer ici les faits et les idées de la vie du vieux transformiste.

⁂

Héraclite, surnommé le Physicien, naquit à Ephèse, en Asie Mineure, vers le milieu du VIe siècle avant Jésus-Christ. Il mourut vers 480. Son père s'appelait Blyson et exerçait à Ephèse la première magistrature. Héraclite s'évada vite du foyer familial, fuyant les influences ancestrales et les traditions de sa cité pour chercher de par le monde et par sa propre expérience la matière de son savoir.

Héraclite relevait surtout de lui-même. Il ne voulait pas suivre les maîtres et avait dès le plus jeune âge une forte tendance à l'individualisme. Cependant il écouta les conseils d'Hippase de Métaponte, philosophe pythagoricien qui lui-même, croyait beaucoup plus à ce que l'on apprend par soi-même qu'à ce que les autres vous apprennent. Héraclite fut surtout un autodidacte.

Il voyagea beaucoup dans sa jeunesse — en Orient sans doute. A son retour ses concitoyens lui offrirent le pouvoir. Il le refusa dédaigneusement.

Héraclite était fier et d'un caractère entier. Il méprisait les puissants. On le surprit, un jour, à jouer aux dés avec des enfants sur la place publique et, comme on se moquait de lui, il répondit : « Ephésiens, il y a plus d'honneur à jouer avec des enfants qu'à gouverner une ville aussi corrompue que la vôtre.

Darius essaya de l'attirer à la cour de Persépolis. Peine perdue. Son offre fut repoussée avec colère par Héraclite. La vie civilisée finit par lui peser à un tel point qu'il se retira tout seul dans la montagne. Il y vécut en *végétalien*, se nourrissant de racines et de fruits sauvages, ne buvant que de l'eau.

⁂

Héraclite fut le premier des philosophes d'Ionie qui, ne se spécialisant dans aucune science pratique, s'adonna à la seule culture des idées. Il fut le premier cerveau purement spéculatif. Héraclite fut un philosophe dans toute la force du terme, vivant dans l'indépendance absolue des puissances politiques, dominant tous les problèmes par la seule force de sa pensée. On a pu l'appeler le Nietzsche de l'Ionie antique.

Héraclite et Nietzsche se ressemblent par plus d'un point. Comme l'auteur de *Par delà le bien et le mal*, le philosophe d'Ephèse est délibérément hostile aux religions, à toutes les religions. Adorer les images des dieux, pour Héraclite, est « bavarder avec des murailles. » Il a dit des sacrifices expiatoires qu'ils rem-

placent une souillure par une autre, « comme si celui qui s'est vautré dans la boue voulait se purifier par la boue. »

Héraclite veut briser toutes les idoles, il est hostile à toute tradition. Ce qu'il y a de meilleur en lui, il se flatte de ne le devoir qu'à lui-même, car « de tous ceux dont il a entendu les discours, pas un seul n'est parvenu à la vraie intelligence. »

⁂

Héraclite va donc tenter de parvenir à la vraie intelligence qui ne peut s'acquérir, d'après lui, qu'en oubliant tout ce que l'on a appris du passé pour aller au sein même du mouvement, dans la vie toujours en transformations.

Le premier, il a aperçu entre la vie de la nature et celle de l'esprit des rapports qui, dès lors, ne sont pas rentrés dans l'ombre ; le premier, il a construit des généralisations qui recouvrent comme d'une immense voûte les deux domaines de la connaissance humaine.

Sa conception fondamentale du monde est analogue à celle d'Anaximandre, rien *n'est* définitivement, tout se transforme perpétuellement. Les choses n'existent qu'en un mouvement incessant.

Pour Héraclite le principe essentiel du Monde et de la Vie, c'est *le feu* qui anime et qui dévore tout, feu éternellement vivant, qui s'allume par mesure et s'éteint par mesure. Le feu primitif descend aux autres formes plus basses de la matière et de celles-ci il le faisait remonter à sa forme originelle, car, disait-il, le chemin d'en haut et celui d'en bas ne font qu'un. » L'esprit ne domine pas la matière. La matière ne domine pas l'esprit. Mais ils sont l'un et l'autre, traductions en termes différents d'une seule réalité : la vie chaude, la vie en fusion : le feu.

Le feu se transforme en eau et celle-ci — pour une moitié — remonte immédiatement comme « souffle igné » à la voûte du ciel. L'autre moitié se change en terre. La terre redevient eau, et, par cette voie, se retrouve facilement à l'état de feu.

Quand Héraclite parle de Zeus il n'entend pas le Dieu des Grecs aux volontés précises et aux plans autoritaires. Pour le philosophe du transformisme Zeus n'est que le symbole de l'essence primitive, agissant sans but, comme un jeune garçon qui joue pour son plaisir. Il ne peut y avoir de divinités s'accaparant la destinée des hommes. Il n'y a aucun but, aucune finalité dans le monde.

Construction et destruction, destruction et construction telle est la seule norme qui régit tous les domaines de la nature vivante. Ce double processus se déroulera à jamais dans les périodes fixes d'une durée immense.

De même que la terre est sortie de l'eau, l'eau est sortie du feu. Et il imagine une époque, où rien n'existait que le feu. C'est du feu que sont sorties les autres formes de la matière et c'est en feu qu'elles se retransformeront un jour — pour que le processus de différenciations recommence et déroule la même série de changements.

C'est ainsi qu'Héraclite est amené à constater les *changements de propriétés des corps dans la succession du temps.*

La matière à un mouvement incessant dans l'espace. Pour Héraclite la matière n'est pas inerte : elle est vivante. Tout est en réalité dans un *éternel devenir*. Il n'y a rien de permanent. Tout change à chaque instant de la durée. Mais cette transformation n'a pas pour résultat la destruction apparente de l'objet, lorsque et *parce que* les particules de matière qui s'en détachent sont remplacées par l'afflux incessant de particules nouvelles ! « Nous ne pouvons pas descendre deux fois dans *le même* fleuve, car il roule sans cesse de nouvelles eaux. » Héraclite ajoute : « Nous descendons dans le même fleuve et nous n'y descendons pas ; nous sommes et ne sommes pas. »

Ces conceptions du mouvement par Héraclite concordent avec les théories les plus modernes de la physique. Pour le vieux sage d'Ephèse : « Il est faux que quelques-unes des choses seulement se meuvent et les autres pas, mais toutes se meuvent, et en tout temps, quoique ces mouvements se dérobent à notre perception. » Or la science d'aujourd'hui tient pour établi que « les molécules de la matière sont sans cesse en mouvement, bien que ces mouvements se dérobent à notre perception. »

Héraclite constate ensuite dans les phénomènes de la nature *l'existence simultanée des qualités contraires*. Il dit : « L'eau de la mer est la plus pure et la plus souillée ; pour les poissons, elle est potable et salutaire ; pour les hommes elle est imbuvable et funeste. » De la sorte Héraclite est amené à découvrir la relativité des propriétés, de toutes les propriétés, aussi bien dans le domaine moral que dans le domaine physique. Aussi dit-il : « Le bien et le mal sont une seule et même chose. » Tout est donc relatif, mais relatif à quoi, à qui ? A l'individu qui expérimente, avec sa propre sensibilité, avec son propre tempérament. Cest ici que se fonde tout individualisme, tout anarchisme, toute conception révolutionnaire du monde.

Si la théorie de la sensation reconnaît dans la psychologie moderne la part qui revient dans la connaissance du monde à la subjecti-

vité du moi, c'est grâce au concept relativiste d'Héraclite. La théorie du relativisme moral en découle : « La raison, selon le mot de Faust, devient déraison, le bienfait se change en fléau. » Il n'y a pas de bien définitif pour les hommes. Aucun principe ne s'impose pour la conduite des hommes. Seul l'individu est juge de son bien et de son mal. Par la pratique seulement il peut acquérir lui-même la science de son bonheur. Tout Nietzsche et tout Stirner sont en puissance dans Héraclite.

Le ferment qui réagit le plus énergiquement contre le conservatisme aveugle dans tous les domaines — goût, morale, institutions sociales — c'est le relativisme dont Héraclite est le père.

⁂

De la coexistence des contraires, Héraclite tire toute sa philosophie qui est une philosophie d'action, de lutte pour la vie et d'anarchie.

Il dit : « La dissonance est en harmonie avec elle-même. » ce qui signifie : « Chacun porte en soi un élément de l'harmonie universelle qui est faite de l'ensemble libre de toutes les différenciations ». Il dit encore : « L'harmonie invisible (celle qui résulte des contraires) est meilleure que la visible. » Ce que nous interprêtons : « L'anarchie est un ordre plus parfait que l'ordre le plus apparemment établi par le pouvoir le plus fortement universel. » Et Héraclite conclut : « Il serait mauvais de voir tous les contraires se fondre dans une vaine harmonie. » C'est là l'affirmation la plus profonde et la plus vaste du principe de liberté.

Lorsque Héraclite parle du « polemos » qui est « le père et le roi de toutes les choses, de tous les êtres, » le sage d'Ephèse n'entend pas changer la guerre stupide des hommes pour défendre la patrie : ce nest pas la guerre pour Ephèse, ni pour la Grèce, ni pour la civilisation, c'est la lutte pour la vie dont chaque individu sent en lui et hors de lui la nécessité. Héraclite n'est pas un « pacifiste » ; il n'est pas l'ancètre des socialistes, des chrétiens qui ont subi la loi de guerre comme toutes les lois ; Héraclite est le père des révoltés, des réfractaires qui savent que rien ne s'obtient sans l'emploi d'une force, de la violence.

Heraclite constate la nécessité du changement pour la production de toute sensation et de tout plaisir. Partout, dans le monde, se dévoile un jeu d'énergies et de propriétés opposées qui s'appellent et se conditionnent réciproquement. Une loi de polarité embrasse la vie universelle. Vive la violence au service de la vie ! Vive la lutte pour la recherche de la joie ! Le repos sans lutte est l'engourdissement, l'immobilité, la ruine. « Le mélange se décompose quand on ne le secoue pas », dit-il. Rien ne s'obtient, aucun progrès ne s'accomplit sans révolution. Le mouvement incessant qui crée la vie a pour base le principe de la lutte.

Voici bien l'ancêtre de Proudhon. Et pas plus que celui-là, Héraclite ne peut être revendiqué par les gens d'*Action Française*, par les hommes de la réaction, de l'arrêt, du recul. Ils sont l'un et l'autre penseurs de révolution, philosophes d'anarchie. En cela nous sommes d'accord avec M. Gomperz qui conclut ainsi son étude sur Héraclite dans ses *Penseurs de la Grèce*.

« Quand tout paraît entrainé dans un perpétuel devenir ; quand tout phénomène particulier, envisagé comme un chaînon dans la chaîne des causes, cesse d'être autre chose que la phase passagère d'un développement, qui se sentirait disposé à regarder comme éternelle et intangible une forme quelconque de cette série incessante de métamorphoses et à se prosterner devant elle ! »

Un Elève de l'Ecole du Propagandiste



Revue des revues

Je vous avais parlé la dernière fois de ce critique exceptionnel qui signe Maurice Boissard (Paul Léautaud) et se fit mettre à la porte de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, pour avoir voulu, l'étrange phénomène, y écrire tout net ce qu'il pensait. Un lecteur m'écrit à ce sujet : « *Tu cites avec sympathie ce cher Maurice Boissard. Urbain Dhéré a dit de lui qu'il est un des rares écrivains que nos petits-fils liront. C'est aussi mon avis. C'est un type épatant, d'une rare intelligence : il fait mes délices* ». A moi aussi et mon correspondant me permettra de contresigner ses appréciations.

Il me faut aujourd'hui y revenir, ce que je fais bien volontiers, en m'excusant auprès de Mualdès d'empiéter un peu sur son domaine.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES sont un journal hebdomadaire, bien vasouillard souvent avec les d'Annunzio, Giraudoux et autres Maurras. D'inspiration franchement réactionnaire, sinon royaliste. Néanmoins, on y trouve d'utiles renseignements et de ci, de là, de bons articles. Notamment les chroniques de Léautaud, pardon de Maurice Boissard. Elles sont délicieuses. Ainsi, dernièrement, à l'occasion d'une pièce tirée d'un livre d'Anatole France, il écrivait ces lignes que l'on s'étonne un peu de trouver là. (Un peu, pas trop, car le journal est une affaire commerciale, et le comble du commerce, n'est-ce pas, c'est de plaire à tout le monde !)

Cet illuminé cruel suit une idée comme les premiers chrétiens suivaient une étoile et lui sacrifiaient l'univers. Nous retrouvons là cet héroïsme cornélien si répugnant et si bête. Il est bien évident que celui qui se fait tuer pour une cause quelconque est un imbécile. Mais il est encore plus certain que celui qui tue pour une cause quelconque est un monstre. Gamelin est un monstre parfait : le type accompli des bons serviteurs selon les époques de Dieu, de la patrie ou de la Révolution, égales superstitions et aussi malfaisantes. Le livre est également délicieux par sa raillerie pour toute la déclamation civique, toute la sottise et la duperie qui font de tout temps le bon citoyen, toutes les bouffonneries sur lesquelles repose la Société.

Cela voisine avec un éreintement en règle de M. Anatole France.

Je le trouve trop savant. Je le trouve trop plein, dans tout ce qu'il écrit, de tout ce qu'il a lu. Je n'aime pas les livres faits avec d'autres livres... M. Anatole France a tout lu. Il a une merveilleuse intelligence. Mais aurait-il écrit si on n'avait rien écrit avant lui ?...

M. Boissard est une « *aimable rosse* », un « *éreinteur* » de première force. Que voulez-vous ? j'aime ce genre. Il fit une description du salon de Madame Aurel, savoureuse, crevante, à mourir de rire. Cette dame s'est fâchée, elle a appelé son mari à la rescousse. Mais écoutez Boissard :

Je ne les avais pourtant pas nommés et ils se sont tout de suite reconnus, bel hommage à la vérité de ma description. Ils fondent tout exprès un journal pour m'accabler (ils y ont dépensé plus d'argent que de malice) et M. Mortier m'attend à une répétition générale pour me corriger (soin qu'il ferait mieux d'apporter à ses ouvrages). C'est à décourager de faire connaître les auteurs. Je finirai par ne plus parler que de mes chats et de mes chiens. Au moins ces bêtes-là ne disent rien.
M. Alfred Mortier et Mme Aurel n'ont pourtant pas à se plaindre du compte-rendu que je leur ai fait. Jamais on n'a autant parlé d'eux que depuis mon feuilleton.

Pourrait-on mieux dire ?

*
**

Naturellement cela ne plaît point aux littérateurs et aux cabotins. Où allons-nous, grands dieux, si les critiques s'avisent de dire tout net ce qu'ils pensent. Mais c'est la fin de tout, c'est l'abomination de la désolation..

Courageusement, un anonyme réclame dans la revue CHOSES DE THÉATRE (n° 18). La réplique de Boissard à M. Mortier : « *Il me semble*

que je signe ouvertement ce que j'écris et que je ne me cache pas » a dû le cingler, ce brave anonyme et il en bave à travers ses larmes « ... *des termes que la dernière des concierges désavouerait. Je me demande anxieusement où nous allons, si la critique théâtrale se laisse, elle aussi, empoisonner par l'insulte et la diffamation qui étaient jusqu'à ce jour, la chasse gardée de la politicaillerie* ».

Tout cela, parce qu'un honnête homme a commis l'impardonnable crime, il faut le répéter, d'écrire ce qu'il pensait, sans plus. Quel pavé dans la mare aux grenouilles littéraires ! Là-dessus *Choses de Théâtre* ouvre une enquête sur les *droits* de la critique. Puis-je lui dire mon avis sur les *devoirs* de la critique, le *devoir* plutôt, car cela tient en deux mots : ÊTRE SINCÈRE. Ne pas écrire pour faire plaisir à quelqu'un (auteur, acteur, directeur, commanditaire, etc.) Ne pas écrire pour le pognon et selon la provenance, l'abondance de ce pognon. Mais que cela est donc difficile ! Pauvre Nazzi, qui voulais fonder le *sincérisme*, comme tu te ferais houspiller, mon camarade, par les fauves de la jungle littéraire actuelle.

***

LES CAHIERS IDÉALISTES (mai 1923), publient 16 lettres inédites de Jules Laforgue, à peu près toutes sur le même thème : « *A la hâte, mon salaire, au plus tôt, je vous prie* ». — Une étude fort intéressante de Tristan Rémy sur le roman de Paul Vimereu : *Le rire du vilain*, un fort beau roman, savoureux et vivant, que la critique étouffa car « *il avait secoué bien des mannequins et crevé pas mal de baudruches* ». — Une étude bien incomplète d'Albert Dauzat, sur *les responsabilités de la guerre*. — Les chroniques habituelles de Joseph Rivière (*Les livres*) et de Henri Colas (*Les spectacles*).

Et surtout de longues et bonnes pages d'Edouard Dujardin : *Post-scriptum et esquisse d'une préface au second volume de théâtre*. Voici d'abord comment l' « *éreinteur* » Maurice Boissard parle de Dujardin dans les dernières *Nouvelles littéraires* :

J'ai une grande estime littéraire pour M. Edouard Dujardin. Ce n'est pas un auteur qui écrit rapidement des livres dans le but de les vendre et pour le plaisir de faire parler de lui.

Tout ce qu'il écrit est le résultat de longues méditations, de longues réflexions, d'une étude profonde et patiente. C'est un poète, un savant et un philosophe, un esprit extrêmement sensible et généreux, humain au sens noble du mot. Il est du petit nombre d'écrivains français qui ont su rester intelligents et équitables pendant la guerre et n'ont pas déshonoré leur esprit en tombant dans la haine et dans le mensonge. Que d'autres, qui auraient pu au moins se taire, n'ont pas eu cette sagesse, cette prudence, sont tombés dans une niaiserie de modiste patriote, comme ce pauvre Gourmont, qui oublia si bien son mépris, son ironie, sa méfiance, du jour au lendemain.

Dujardin doit être un homme bien sympathique, qui a su désarmer ce terrible engueuleur. En effet. Et l'on a plaisir à lire son article, comme de coutume.

C'est une étude de son œuvre depuis la représentation de la *Fin d'Antonia* (1893) jusqu'à celle, toute récente du *Mystère du Dieu mort et ressuscité* (1923). Coup d'œil d'ensemble, qui relie les diverses parts de l'œuvre et en montre la direction générale, le lien, la marche constante vers la perfection, l'idéal.

Puis des notes finales, où j'ai plaisir à retrouver sous la plume de cet aîné, pur de toute compromission, une idée qui m'est chère.

Ce que je veux dire encore une fois, c'est d'abord, qu'il faut que l'écrivain gagne sa vie, c'est qu'il faut qu'il renonce une fois pour toutes au rêve de l'écrivain pensionné, sous quelque forme que ce soit, cassette royale ou sinécure républicaine, tant qu'il lui reste la force de travailler. De tous les parasitismes, le plus odieux (parce que le plus hypocrite) est certainement le *parasitisme littéraire* ; l'expression est de Georges Sorel, et, dans un récent numéro de *Clarté*, Edouard Berth a montré combien elle s'applique justement à cet idéal de gras chanoine entretenu par la communauté, qui a été celui de Renan et de tant d'hommes de lettres ! Je ne crois pas être bolcheviste; mais il est impossible de ne pas savoir gré au bolchevisme d'avoir mis en œuvre ce principe de Saint-Paul que celui qui ne travaille pas ne mangera pas. Mais si l'écrivain doit gagner sa vie, ce n'est pas seulement pour des raisons d'ordre social, ni seulement par dignité, mais parce que du point de vue même de son art il est bon qu'il s'ouvre par un métier une porte sur la vie, — une porte qui entre à vif dans la vie. Et c'est aussi une des raisons pour lesquelles, s'il faut qu'il gagne sa vie, il ne faut pas qu'il la gagne avec sa littérature.

Si je leur dis pourtant qu'il faut avoir un métier et hors la littérature, ce n'est pas par crainte que la pitance familiale, le loyer et l'entretien des enfants soient à la merci du battement de leur cœur.

Ce n'est pas parce qu'il est mauvais de se mettre à sa table de travail en vue d'une échéance à assurer.

Ce n'est peut-être pas non plus parce que l'usage d'écrire souvent ne peut que gâcher une plume.

Ayez un métier, leur dirai-je plutôt même si vous êtes riche, afin de vous enrichir, non seulement d'argent mais d'expérience...

Et afin aussi de ne pas être rien que des hommes de lettres.

Ayez un métier surtout, afin que, dans une vie qui, peut-être, sera agitée (et je sais ce que c'est, une vie agitée) une chose au moins, l'art, soit restée pure, — et que ce soit votre honneur !

Et voici la suprême raison, celle qu'on devrait donner toujours et qu'on ne donne jamais; même si vous êtes riche, ayez un autre métier, afin qu'écrire devienne quelque chose dont vous ayez été privés...

Et quand la muse arrive, que vous disiez : Enfin seuls ! au lieu de marmoter : La corvée !

Soyez un amant qui désire, et non un mari repu.

*
* *

Je n'ai pas vu le second cahier de TERRE LIBRE (1, Marché des Capucins, Marseille), où paraît-il, si j'en crois ce bon Georges Vidal, on m'attaquait méchamment.

J'ai en mains le numéro 3. Cette revue, polycopiée, est plus agréable à lire que *les Vagabonds*. Je me demande pourquoi. (Je parle uniquement pour l'œil : en relisant ma phrase, je m'aperçois que l'on pourrait y trouver quelque pointe ironique qui ne s'y trouve point.)

De bons articles : *Egoïsme et Ruse*, par E. Armand ; *Sensualité et révolte*, de Nitchevo qui réfute une phrase de la doctoresse Pelletier : « *Les grands sensuels sont de piètres intellectuels* » ; *Syndicalisme et Anarchie*, de F. Mayoux ; une fort intéressante *Lettre du Brésil*, de Néblino.

Que viennent le plus possible de camarades au Brésil, où les moyens de se libérer sont à mon avis meilleurs, pour les ouvriers des champs surtout; que viennent ceux qu'attire le retour à la terre, source de vie réelle et qui disposent d'un petit capital; qu'ils viennent lutter contre l'exploitation capitaliste seulement naissante dans cette terre nouvelle où l'humanité n'est encore qu'en formation, qu'ils viennent étouffer dans l'œuf le développement d'une organisation sociale semblable à celle existant en Europe. Camarades désireux de vivre en harmonie avec les lois naturelles, laissez la vieille Europe à sa pourriture, à sa décadence, peut-être irrémédiable; laissez les patriotes avec leurs embarras économiques, venez coopérer à l'avenir d'un monde nouveau, d'un monde meilleur. *Si des camarades étaient désireux de venir, ils peuvent écrire au camarade L. Sazelle et demander tous les renseignements dont ils auraient besoin ; je suis à leur entière disposition.*

Toutefois, pas d'illusions, hein ; la terre est aussi basse ici qu'ailleurs, la pelle et la pioche aussi dures à remuer ici que là.

Les camarades ayant quelques connaissances pratiques en arboriculture, apiculture, trouveraient ici un champ inexploité et de grand rendement. Je pense aussi que les camarades qui voudraient venir pourraient, en se mettant en relation avec nous avoir le passage gratuit.

Avis aux amateurs !

*
* *

Dans LA CRIÉE (26, boulevard Philippon, Marseille), un beau poême : *J'ai vécu*, de Marcel Millet :

Le repentir est une tare chrétienne.
Je ne me repens pas, je ne me repens de rien.
Le miracle de vivre est là, qui bat mes tempes
et fulgure en mon être et magnifie les soirs...
....

Tout est vain, mais l'effort vaut par notre désir,
avoir été soi-même et ne rien regretter,
chaque matin nouveau délivre,
jouir profondément des grands jours de lumière,
instincts, pensée et *Liberté*...

J'aurai connu l'ivresse de vivre.

*
* *

M. Robert Peyronnet dirige toujours LE PIONNIER (15 *bis*, rue Cauchois, Paris). J'ai appris par une allusion d'une autre revue qu'il a répondu dernièrement à mes critiques, publiées ici même.

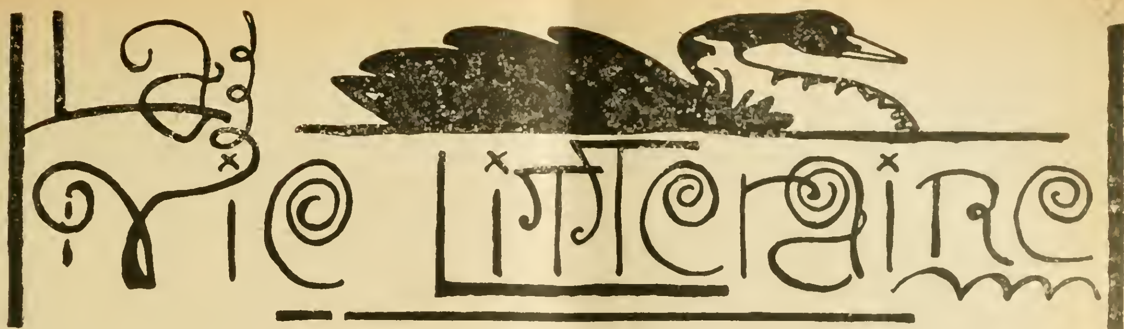
Mais je n'ai pas reçu ce numéro. Et je ne puis donc vous en parler.

*
* *

Le cahier de Juin des HUMBLES est consacré à *l'Homme de Phalère*, des apologues de Claude Aveline, dont un extrait parut dans la dernière revue. Mais ne jugez point le recueil sur cette page : les morceaux sont fort différents, d'inspiration et d'exécution.

Maurice WULLENS.





Notre collaborateur P. Vigné d'Octon, *assez gravement malade, ayant dû, à son grand regret et au nôtre, renoncer à écrire ce mois-ci, son habituelle* Vie Littéraire, *c'est notre ami* Georges Vidal *qui a bien voulu tenir l'intérim de cette chronique.*

Les Anarchistes et la Psychologie du Défaitisme, par Jean Maxe (Cahiers de l'Anti-France).

M. Jean Maxe, dès la première page, donne son opinion sur l'anarchisme : « ce que nous avons à dire est fort peu connu du grand public, qui doit cependant être averti. Là bout la marmite shakespearienne où se prépare le Grand soir. Si ces gens-là triomphaient, c'est dans une innommmable stupidité que croûlerait la civilisation. » Après un pareil début on s'attendrait à un recueil de mensonges, de calomnies, etc... Eh bien, non, on a la surprise de trouver une étude relativement impartiale sur chacun de nos militants. M. Jean Maxe a tout lu. M. Jean Maxe a tout entendu. C'est un fichier et un enregistreur. Il a dépouillé attentivement tous nos journaux, depuis le *Libertaire* jusqu'aux plus éphémères des revues individualistes. La vie et l'évolution intellectuelle de nos amis n'ont aucun secret pour lui. Tour à tour il commente la philosophie et l'action de Han Ryner, Romain Rolland, André Colomer, Lacaze Duthiers, Maurice Wullens, Sébastien Faure, Emile Armand, Joseph Rivière, Génold, André Lorulot, Bernstein, feu Léon Prouvost, feu Chardon Bannerot, etc... Il étudie brièvement la portée de l'œuvre des Marcello-Fabri, Maurice Vernes, Cécile Périn, Marc Devilliers, Kerrank-Houx, Paul Husson, Marcel Millet, A.-M. Gossez, Vlaminck, Marcel Sauvage, Renée Dunan, Roger Pillet, Pierre Larivière, H.-L. Follin, Maurice Bataille, Marcel Lebarbier, Grillot de Givry.

Han Ryner ne lui semble pas très dangereux parce que trop en dehors de la mêlée : « Comme Lucrèce, Ryner, qui se dit stoïcien, comtemplera du rivage la bataille... des autres, bataille qui maintient *sa* cité cependant. » De même pour Gérard de Lacaze-Duthiers « l'anarchiste-esthète ». De même pour Renée Dunan qui « fait de la littérature comme elle jouerait à saute-mouton » et qui lui semble une révolutionnaire beaucoup trop « théâtrale ». Maurice Wullens lui paraît un adversaire bien plus sérieux « Wullens, qui prétend *ne pas désarmer*, est un instituteur de la nouvelle école, singulièrement dangereux. Que de renseignements de première valeur n'avons-nous pas glanés dans sa revue, rendez-vous de tous les chefs du défaitisme intellectuel le plus nocif et le plus conscient ! » Et Jean Maxe avoue que Wullens a du talent : « Il est incontestable que Wullens a de vrais dons de styliste. Il est du nombre de ces primaires qui savent être de vrais *ciseleurs de phrases.* »

Au sujet d'Armand, M. Jean Maxe reconnaît également la probité de notre camarade. Et Jean Maxe passe à ceux qu'il estime les plus dangereux, c'est-à-dire ceux qui descendent de leur tour d'ivoire pour se mêler au mouvement syndicaliste. Etudiant l'action de notre ami André Colomer, il écrit : « Colomer ne cache pas sa doctrine : c'est l'*anarchie logique*, seule capable, d'après lui, de ressusciter l'héroïsme révolutionnaire. Qu'est-ce donc que l'anarchie ? Et quel est son rôle dans l'équipée syndicaliste ? Pour l'Union anarchiste « la révolution est un moyen dont l'anarchie est le but ». Le 31 mars 1922 Colomer lançait cette formule à l'emporte-pièce : « Dans la révolution, les syndicats sont le corps, l'anarchie est l'âme. » Anarchie ne signifie pas banditisme, ni illusionnisme collectif, mais *vitalisme* individuel. »

En passant, M. Jean Maxe rabroue quelques ex-anarchos : Georges Pioch, cette « pauvre cervelle titubante et vide », et Victor Méric, ce « cabotin de la plus sinistre espèce ». Car M. Jean Maxe n'aime pas à mesurer ses épithètes, par quoi il se montre digne collaborateur à l'*Action Française.* Que voulez-vous, ce n'est pas impunément qu'on a pour maîtres des braillards tels que MM. Léon Daudet et

Charles Maurras. De gens d'*Action Française* il possède également le tempérament fouineur qui fouille, dans les moindres détails, la vie de ses adversaires. Malgré cela, toutefois, il ne se contente pas, comme ses collègues de *gueuler :* il discute et comprend *quand il veut* (ce qui ne signifie pas qu'il veuille souvent).

En somme, M. Jean Maxe est un drôle de bonhomme qni tient du flic et du philosophe (1).

La Nouvelle gloire du sabre, par P. Vigné-d'Octon (*Editions du XXe siècle*, 73, promenade de la Corniche, Marseille).

Notre ami P. Vigné-d'Octon vient de faire paraître la première partie de la *Nouvelle gloire du sabre*, ouvrage si dangereux pour la bourgeoisie qu'aucun éditeur n'avait voulu l'imprimer, en son temps, et que, de tous les journaux, le *Libertaire* seul avait accepté de le publier.

Cette première partie de la *Nouvelle gloire du sabre* est consacrée aux *Crimes du service de la Santé et de l'Etat-major général de la marine* pendant la guerre. Et ce ne sont pas des « histoires en l'air ». P. Vigné-d'Octon, qui fut mobilisé comme médecin, était bien placé pour voir ce qui se passait dans les hôpitaux. Il cite des faits, il donne des noms, il démasque l'imposture :

« On ignore encore dans le pays, écrit-il, malgré les révélations faites à ce sujet, toute l'étendue du crime commis par ceux à qui incomba l'organisation du service de santé.

« Prévu pour un nombre de blessés et de malades (200.000), plus de cent fois inférieur à celui qui devait être le chiffre de la réalité, on peut affirmer, sans exagération, que, tant à l'arrière qu'à l'avant, tout se passa comme si ce service n'eut pas été organisé du tout.

« Médecins, chirurgiens, infirmiers, brancardiers, bâtiments, remèdes, pansements, instruments de chirurgie, de tout cela, il n'y eut pas la centième partie de ce qu'il eût été urgent d'avoir.

« Sur le champ de bataille, pas de brancardiers, pour ramasser les blessés et procéder à l'aseptie rapide, préservatrice des complications. Le paquet individuel contenant l'ouate et l'iode salvatrice n'était encore qu'un mythe dont souriaient les « multigalonnés » de l'Intendance, voire du Service technique de Santé Tout homme, grièvement atteint, n'avait plus qu'à mourir là où il avait été frappé, à moins qu'il ne fût enlevé par l'ennemi.

(1) Les camarades que cette brochure intéresserait à titre documentaire pourront se la procurer à la *Librairie Sociale*, 9, rue Louis-Blanc (10e), au prix de 2 fr. 40.

« Ceux qui avaient assez de force pour arriver jusqu'aux rares et rudimentaires formations d'avant, les trouvaient encombrées de blessés plus graves qu'eux, auxquels des aides-major en nombre dérisoire, dépourvus de tout moyen chirurgical sérieux, ne pouvaient qu'appliquer d'insuffisants pansements...

« Aussi, à tour de bras, avec une rapidité vertigineuse, évacuait-on, sur l'arrière, des foules compactes de malheureux, fatalement voués à la gangrène et au tétanos. Par centaines, on les entassait dans les wagons à bestiaux, sur de la paille encore infectée par les purulences de ceux qui râlèrent et souffrirent là avant eux.

« Et à leur tour, souffrant et râlant, ils allaient, ballottés à travers la France entière, pendant de longs jours et d'interminables nuits, avant d'atteindre l'hôpital du Centre ou du Midi, auquel, sans qu'il eût été tenu compte de leur état, les avait affectés une autorité médicale affolée, ou parfois même une autorité militaire d'une incompétence absolue.

« Aussi dans quel état nous arrivaient-ils, bon dieu ! En relisant et transcrivant aujourd'hui les notes, qu'en ce temps-là, je prenais au jour le jour, il me revient des relents de gangrène, de puanteurs de purulence, qui me font encore pâlir.

« Je revois la salle avec ses petits lits de fer, serrés — il fallait serrer un peu plus chaque jour — où l'on couchait le blessé après lui avoir ôté ses vêtements déchirés, sales, boueux, couverts de brindilles sanglantes de paille ou de foin infestés par tous les microbes pathogènes de la création.

« Non moins sale et boueux, dans un « smegma » de pus et de sang noirâtre, apparaissait le pansement, une fois l'homme dévêtu. Un carré de papier plus sale encore, parfois accroché à la capote, portait, avec un diagnostic sommaire, cette laconique indication :

« *Pansé à l'ambulance de X...*

« Il y avait dix jours, souvent douze de cela.

« L'odeur innommable qui nous avait pris à la gorge, au moment, où pour économiser du temps et de la souffrance, on avait incisé la dernière loque cachant le pansement, devenait telle, une fois ce pansement découvert, qu'il fallait, malgré tout, subodorer un flacon d'éther.

« Puis, sous l'arrosage copieux d'eau permanganatée ou oxygénée, lentement, avec des précautions infinies, toujours pour épargner de la souffrance, il fallait décortiquer, couche par couche, cet entassement de pourriture avant d'atteindre la plaie. Oh ! alors, quand traversées les parties croûteuses, ramassées là et fermentant depuis des jours et des jours, la puan-

teur devenait telle que les plus rudes d'entre nous pâlissaient.

« Combien de fois, d'autres et moi-même, n'avons-nous pas trouvé, grouillant, au fond de la plaie hideuse, l'hôte horrible de la charogne, le symbolique asticot !

« Pauvres enfants devenus la proie des vers à l'âge où la vie est dans sa fleur, et avant même l'humus du tombeau !...

« Pendant des semaines et des mois, tel fut l'aspect des blessures que nous apportaient nos « héros » en sortant des trains lamentable, où ils avaient été, à travers toute la France, cruellement ballottés, et que nous appelions : *Les trains de la gangrène et du tétanos*.

« La Gangrène ! Le Tétanos « Ces hôtes meurtriers que la Science avait chassés de nos hôpitaux, s'y réinstallèrent en maîtres, grâce à l'incurie criminelle de ceux qui, en temps de paix, furent chargés d'organiser, pour le temps de guerre, le Service de santé. Qui dénombrera leurs victimes ? Qui donnera le chiffre exact de tous les malheureux, à qui la chirurgie conservatrice rendue ainsi impossible eut sauvé la vie ? Et qui dira le chiffre des « grands mutilés » à qui l'on eût pu sauver les yeux, conserver la jambe ou le bras ?

« C'est par centaines de mille qu'il faut compter.

« Et à ces victimes de l'organisation criminelle du Service (Intendance et Service technique de Santé), il faut, hélas ! ajouter celles qui succombèrent ou furent irrémédiablement estropiées de par l'ignorance de ceux qui eurent charge de les soigner.

« Celles-là aussi furent nombreuses, ainsi qu'en font foi les journaux du temps qui s'en émurent et purent, malgré la censure, faire entendre quelques timides protestations.

« Mais ce que la vieille Anastasie laissa passer, ne représente qu'une parcelle de la vérité; elle ne montra, en effet, quelque indulgence que pour les protestations d'un caractère général et vague ; tout ce qui offrait quelque précision, donnait des faits et des noms fut impitoyablement caviardé.

« En ce qui me concerne, de tout ce que je voulus rendre public à ce moment comme témoin oculaire, elle ne laissa rien passer.

« C'est en vain, comme on le verra plus loin, que j'essayais d'attirer l'attention publique sur le désarroi complet dans lequel resta plongé, pendant presque toute la durée de la guerre, le Service de santé du Camp retranché de Toulon. En vain que je signalais les dépôts et la pharmacie de l'Hôpital central de St-Anne regorgeant de médicaments, pillés et gaspillés de la façon la plus honteuse, alors que les nombreux hôpitaux auxiliaires du Camp, ainsi que les infirmeries régimentaires des forts du front de mer, manquaient de tout ; en vain que je signalais des compagnies entières de marins partant pour le front sans avoir été vaccinés de la fièvre thyphoïde, parce que l'hôpital central ne délivrait pas aux médecins la quantité suffisante de vaccin, dont il était cependant, j'en avais la certitude, surabondamment pourvu ; en vain que je montrais des blessés mourant du tétanos, parce qu'on ne pouvait leur injecter le sérum instamment sollicité par le service médical, sérum qui jamais n'arrivait, et dont pourtant les tiroirs de la pharmacie centrale étaient pleins.

« Tout cela, comme on le verra dans la suite de ce livre, par l'unique faute des deux grands chefs responsables, le médecin général Chevalier directeur du Service de santé du Camp retranché, et de son adjoint le médecin principal Hervé.

« Aujourd'hui un volume entier ne suffirait pas à cette documentation. Je me contenterai seulement de dire que j'ai vu des blessés graves, littéralement sabotés par des médecins qui n'avaient jamais fait que de la « petite chirurgie », alors que, dans l'hôpital, il y avait, comme simple infirmier, un de nos plus grands chirurgiens méridionaux ; des plaies oculaires graves soignées par des multigalonnés, n'ayant jamais fait d'ophtalmologie, alors que, toujours comme infirmier, se trouvait dans l'hôpital, l'oculiste le plus réputé de Nice, M. le Dr C. !...

« D'ailleurs, est-ce que Millerand étant ministre de la guerre n'eut pas en 1915 la cynique maladresse de couvrir et de défendre, de son entière autorité, à la tribune du Sénat, ces criminels agissements ?

« Un interpellateur lui reprochant les fâcheuses conséquences, pour nos blessés et nos malades, de ce profond désarroi, il répondit : Vous reprochez aux majors leur faiblesse en médecine ? Mais il ne s'agit pas de médecine dans l'armée, il s'agit de règlements. Un médecin-major est moins un médecin qu'un major. Rédiger un « état néant », voilà ce qu'on leur demande !

« Et le regretté et courageux Raymond Lefefvre ne disait que la simple vérité lorsqu'il écrivait dans le *Populaire* :

« Pendant des mois (1914-1915) — presque un an —, on a égorgé les blésses, on les a eus à bout portant. Tel major tenait le bistouri et tuait son homme, à chaque coup, dans un hôpital où le professeur Le Senne vidait les « pistolets » comme infirmier de salle.

« J'ai vu, moi, le professeur Sicard, de la Salpêtrière servant lui aussi comme infirmier sous les ordres d'un médicastre favori du médecin général Chevalier. »

Puis Vigné-d'Octon nous raconte quelques-uns des martyres qu'il a vu endurer autour de lui par de malheureux soldats ou de malheureux matelots. A côté de toutes ces douleurs, il nous montre le grand embusqué Jean Millerand qui passa la guerre à faire la noce. (Et l'auteur de la *Nouvelle gloire du sabre* en sait quelque chose puisque Jean Millerand choisissait pour venir s'amuser un petit village de 450 habitants où Vigné-d'Octon, malade, était venu se reposer).

Enfin c'est dans la vision atroce des bagnes africains.

Le livre de Vigné-d'Octon est à lire. Il restera comme un document âpre et précis sur la boucherie internationale de 1914-1919.

***

AUX LIBRES JARDINS, poèmes, par THÉO VARLET. (Bibliothèque du Hérisson, E. Malfère, éd.).

Théo Varlet est un beau poète. Sa poésie vit intensément. Dans ses vers, ce ne sont que couleurs vives, parfums violents, lumière et soleil éclatant.

Alerte, chemineau !
Debout et sac au dos ;
Prends ton bâton : l'aurore
Flambe au ciel décapé de tramontane claire...

Et le poète part, marche au devant des horizons, et chante les paysages clairs. Parfois le temps est mauvais, le poète s'arrête ; le ciel s'obscurcit de plus en plus, c'est la guerre, le poète souffre et se révolte :

Il pleut. Mes volets clos, je veille sous la lampe.
Est-ce le jour ? la nuit ? Quel mois ? Je ne sais [plus
Rien, hors l'exil spirituel où s'est reclus
Mon ineffable dégoût de l'heure démente...

— Car vos patries, que voulez-vous que ça me [fasse ?
Puisque je suis le seul au monde de ma race,
Et de vos rouges dieux l'irréductible athée !...

Puis il hausse les épaules. Que faire ? Et le poète retourne à son rêve :

Beau chat civil et blanc, tandis que sous la lampe
Alchimiste, je nie le sommeil imbécile,
Et que mon cerveau fier goutte à goutte distille
Cette heure, nuit ! ravie aux gueules du néant,
Sous ma lampe tu dors, beau chat civil et blanc.

Chat mon ami, tu dors !
N'as-tu donc pas envie
D'éterniser un peu ton éphémère vie ?
Ignores-tu encore,
Sphinx familier des nuits où mon âme s'engrène
Obscurément avec la tienne,
Qu'issus tous deux des ténèbres élémentaires,
Un peu plus tard, un peu plus tôt,
Ame muette au fier cerveau,
C'est fini de jouer à la sur-matière.
Tu dors, mon ami, tu dors sans remords :
Tu n'es qu'un chat,
Tu ne sais pas.

Mille, deux mille jours au plus, et un matin
Tu resteras sur ton coussin,
Lourd, dur et froid
Comme une vieille taupe oubliée dans un coin,
Froid jusqu'au fond de tes poumons.

(Et moi !)
Ça vaut-il donc la peine
D'être un beau chat civil et blanc,
De capturer des musaraignes
Et de guetter les oisillons au haut des chênes ?
Tu te dresses, sphinx familier. Que vas-tu dire ?

— Moi, je suis un beau chat ; c'est bon quand [on s'étire ;
Soleil trop chaud ; bouquins trop durs ; sur ces [genoux
Il fait meilleur dormir.

...Tu ne sauras, même alors, rien du tout,
Car ces pesants mystères ne sont pas ton affaire,
(Sais-je d'ailleurs, et nul sait-il à quoi ça sert ?)

De l'âme, de la mort, du Néant, du Grand-Trou :
Tu n'es, beau chat civil et blanc, tu n'es qu'un [chat.
Apprendre à vivre
Sur le genoux du destin,
A ronronner, dormir,
Le nez dans la minute, en attendant... quoi ? — [Rien.

En attendant, aimons donc la vie, toute la vie et (je parodie Théo Varlet).

...Montons, déployant nos cœurs tentaculaires,
Tous nerfs battants, à l'assaut fou de la lumière.

Georges VIDAL.



Imp. "LA FRATERNELLE" 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gérant :* BERTELLETTO.

Deuxième Année — N° 19 AOUT 1923

La Revue Anarchiste

Le Numéro			1 50
Pour l'Extérieur			1 75
ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France	5 »	10 »	15 »
Extérieur	6 »	12 »	18 »

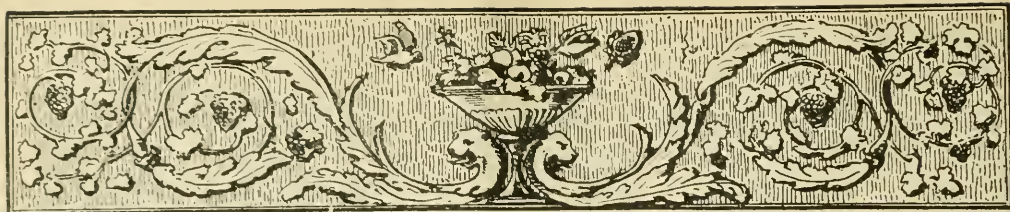
PARAISSANT TOUS LES MOIS

ADRESSER tout ce qui concerne la RÉDACTION
à André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10°
l'ADMINISTRATION
à SOUSTELLE, *Administrateur*
même adresse. Chèque Postal 516-67



SOMMAIRE :





MICHEL BAKOUNINE ET KARL MARX

En 1895, Michel Dragomanow écrivait qu'il était regrettable que la vie et l'action de Bakounine eussent jusqu'alors été si peu mises en lumière, bien que vingt ans se fussent déjà écoulés depuis sa mort et qu'il eût compté, au cours de sa retentissante carrière, de nombreux amis et partisans dans la plupart des pays de l'Europe. Cette lacune, nous sommes heureux de le dire, est sur le point d'être comblée. Depuis plusieurs années le docteur Max Nettlau travaille, en effet, à doter l'histoire révolutionnaire de notre siècle d'une Biographie définitive (1) de Michel Bakounine qui n'était connu jusqu'ici — du grand public du moins, — que par les notices incomplètes et généralement hostiles des dictionnaires biographiques ou encyclopédiques, et surtout par la haine que lui ont vouée ses adversaires, par les calomnies sans nombre dont ils l'ont abreuvé durant sa vie et dont ils poursuivent encore sa mémoire. Dans ces derniers temps toutefois, on a publié une partie de sa correspondance et M. Nettlau lui-même a édité quelques-uns de ses travaux théoriques ou polémiques.

Si Bakounine a eu beaucoup d'ennemis qui ont usé, pour le combattre, d'armes trop souvent perfides et déloyales, il eut aussi, dans tous les pays, un nombre considérable d'amis et d'admirateurs, dont beaucoup vivent encore et qui luttèrent avec lui, sous son inspiration directe, pour l'affranchissement politique et social de l'humanité. Ceux-ci apprendront avec plaisir qu'un anarchiste, érudit et dévoué, que des circonstances exceptionnellement favorables ont mis à même de recueillir les documents les plus épars sur la vie et l'œuvre du grand révolutionnaire russe, ait entrepris de faire ce travail et de le faire d'une façon complète, digne à la fois de l'homme dont il s'agissait de retracer la carrière tourmentée et de la tâche grandiose à laquelle il consacra sa vie. Car il ne faut pas oublier qu'il fut le véritable fondateur du mouvement anarchiste en Europe et que tous ceux qui, aujourd'hui, se réclament des idées et des théories libertaires, dans tous les domaines de la pensée, procèdent directement de lui. En parlant ainsi, je n'oublie pas que Thompson, Godwin, Warren, Proudhon, Grün, Stirner, vingt autres ont apporté à la constitution théorique des doctrines libertaires les fruits de leurs fécondes méditations et que Bakounine ne doit pas être considéré comme un penseur solitaire, arrivant de lui-même et par l'effort propre de son intelligence à créer toute une nouvelle conception du monde et de la société ; ce que je veux dire cependant, c'est qu'il a eu sur la diffusion des doctrines libertaires dans l'Europe entière une influence tellement considérable, due surtout à son infatigable esprit de propagande, à son énergie indomptable et, il faut l'ajouter aussi, à ses qualités personnelles

---

(1) Le Dr. Max Nettlau travaille depuis plus de trente ans, à une Biographie extrêmement documentée, définitive, du célèbre révolutionnaire russe. Malheureusement, l'œuvre considérable de notre ami ne sera pas aisément accessible au public. En effet, l'auteur n'en fait que cinquante exemplaires antocopiés, presque tous destinés aux grandes bibliothèques publiques d'Europe. Voici quelle était, au moment où Dave écrivait cette étude (en 1900), l'état de cette publication, écrite en langue allemande :

MICHAEL BAKUNIN, *Eine Biographie, von* DR. MAX NETTLAU :

1e VOLUME. I-V. texte 1-198 pp. in-folio ; notes, 1-121 pp. in-folio.

IIe VOLUME, 1re *partie:* I-VII, texte 199-250 pp. in-f° ; notes, 122-136 pp. in-folio.

2e *partie:* texte 251-494 pp. in-f° ; notes, 137-215 pp. in-folio.

IIIe VOLUME, 1re *partie:* texte 495-561 pp. in-f° ; notes, 216-248 pp. in-folio.

d'homme et d'ami, qu'on doit en toute justice le considérer comme un véritable initiateur. Et par une conséquence logique de sa pensée, en luttant pour l'affranchissement des masses dans l'Europe occidentale, avant et pendant la période d'efflorescence de l'Association internationale des travailleurs, il combattait également pour la libération des Slaves, parce qu'il était convaincu, contrairement à Karl Marx, que dans leur émancipation seule, et non dans la continuation et le maintien de leur oppression, résidait le gage le plus assuré de la liberté en Europe. Je dis contrairement à Karl Marx : on sait en effet que celui-ci, dans son chauvinisme borné, n'a cessé de voir dans le Slave « l'ennemi héréditaire » qu'il fallait à tout prix annihiler et détruire. C'est dans cet antagonisme aussi qu'il y a lieu de chercher, je crois, l'origine et la cause principale de l'hostilité qui a toujours existé entre les deux révolutionnaires.

On croit généralement que Marx et Bakounine ne devinrent des ennemis que depuis l'entrée de ce dernier à la section centrale de Genève de l'Association internationale des travailleurs, au mois de juillet 1868. C'est là une erreur ; Marx n'a pas cessé un instant de combattre, de calomnier surtout, Bakounine depuis l'apparition de celui-ci sur la scène politique européenne, avant même sa participation aux révolutions allemandes de 1848 et 1849. Il a employé, pour annihiler son influence sans cesse grandissante, tous les moyens que pouvait inventer tour à tour son esprit astucieux, méchant et perfide, depuis le simple mensonge et la diffamation en apparence anodine jusqu'aux accusations les plus éhontées, les plus iniques et les plus révoltantes. Karl Marx a montré là, comme ailleurs du reste, qu'il avait bien suivi et retenu les leçons de ce David Urquhard, qui fut son inspirateur et son conseiller en politique, de ce diplomate marron, rusé et fourbe, prétentieux et arrogant, rempli de morgue, de fiel et de mauvaise foi, prétendant à l'infaillibité et affilié, a-t-on dit, à l'ordre des Jésuites (1).

Je n'ai pas l'intention de rendre compte aujourd'hui du travail considérable, et inachevé du reste, du Dr Nettlau ; je me propose seulement de montrer, grâce aux documents recueillis par lui, que Marx n'a cessé de calomnier Bakounine et que, dans la guerre acharnée qu'il a faite au révolutionnaire russe, il n'a jamais été de bonne foi.

I

Bakounine avait déjà séjourné plusieurs années à l'étranger, en Allemagne, en Suisse, en Belgique, refusant d'obtempérer aux sommations réitérées du gouvernement russe d'avoir à rentrer dans son pays (1), lorsqu'il résolut de se fixer à Paris. Il y arriva dans le courant du mois de juillet 1844 et y resta jusqu'au mois de décembre 1847. C'était l'époque où la bourgeoisie paraissait être arrivée au faîte de sa puissance, où l'ordre et la tranquillité régnaient partout, où les partis d'opposition même semblaient affaiblis et épuisés.

« Les républicains continuaient bien leurs conspirations, dit Bakounine dans un manuscrit inédit datant de 1871 (2), mais on eût dit qu'ils ne conspiraient plus que pour leur propre plaisir, tant leurs conspirations paraissaient innocentes. La police de M. Duchâtel, loin de les craindre semblait les protéger et au besoin même les provoquer.

« Ce fut l'époque de la première apparition des livres et des idées de Proudhon qui contenaient en germe, j'en demande bien pardon à M. Louis Blanc, son trop faible rival, ainsi qu'à M. Marx, son antagoniste jaloux, toute la révolution sociale, y compris surtout la Commune socialiste, destructive de l'Etat. Mais ils restèrent ignorés de la majorité des lecteurs. Les journaux radicaux de cette époque, le *National* et même la *Réforme*, qui se disait démocrate socialiste, mais qui l'était à la manière de M. Louis Blanc, se gardèrent bien d'en dire un mot, soit de louange, soit même de blâme. Il y eut contre Proudhon, de la part des représentants officieux du républicanisme, comme une conspiration du silence.

« Ce fut aussi l'époque des leçons éloquentes mais stériles de MM. Michelet et Quinet au Collège de France, dernière efflorescence d'un idéalisme sans doute plein d'aspirations généreuses, mais désormais condamné pour raison d'impuissance. Ils essayèrent un non-sens, prétendant établir la liberté, l'égalité et la fraternité des hommes sur les bases de la propriété, de l'Etat et du culte divin ; Dieu, la propriété et l'Etat nous sont restés, mais en fait de liberté, d'égalité et de fraternité, nous n'avons que celles que nous donnent auourd'hui Berlin, Saint-Pétersbourg et Versailles.

« D'ailleurs, toutes ces théories n'occupèrent qu'une très infime minorité de la France. L'immense majorité des lecteurs ne s'en embarrassait guère, se contentant des romans sans fin d'Eugène Sue et d'Alexandre Dumas qui remplissaient les feuilletons des grand journaux : le *Constitutionnel*, les *Débats* et la *Presse*.

« Ce fut l'époque surtout où fut inauguré, sur une échelle très large, le commerce des consciences. Louis-Philippe, Duchâtel et Guizot achetèrent et payèrent le libéralisme légal et conservateur de la France, comme plus tard, le comte de Cavour acheta et paya l'unité italienne ; ce que l'on appelait alors le pays légal en France, offrait en effet une ressemblance remarquable avec ce qui, en Italie aujourd'hui, s'appelle *la consorteria*. C'est un ramassis de gens intéressés qui se sont vendus

---

(1) JULIUS FROËBEL, *Ein Lebenslauf*, II, 36.

(1) « Je n'ai plus de patrie, depuis que j'ai renoncé à la mienne, et pareil au Juif errant, je suivrai docilement la route que mon sort et mes croyances m'indiqueront. Il est impossible de se refaire une patrie ; aussi ne me donnerai-je pas cette peine inutile, d'autant plus que je suis convaincu qu'elle (la Russie) est appelée à un grand rôle sur le champ sacré de la démocratie. Ce n'est qu'à cette condition que je l'aime... » Lettre de BAKOUNINE à EMMA SIEGMUND, 3 fév. 1843. NETTLAU, I, 64.

(2) Ce manuscrit devait faire suite aux *Lettres à un Français*. NETTLAU, I, 65-66.

ou qui ne demandent pas mieux que de se vendre et qui ont transformé leur parlement national en une bourse, où ils vendent journellement leur pays en gros et en détail.

« Le patriotisme se manifeste alors par des transactions commerciales, naturellement fatales au pays, mais très avantageuses pour les individus qui sont en état d'exercer ce commerce. Cela simplifie beaucoup la science politique, l'habileté gouvernementale se réduisant désormais à savoir choisir, parmi cette foule de consciences qui se présentent au marché, précisément celles dont l'acquisition est la plus profitable. On sait que Louis-Philippe usa largement de cet excellent moyen de gouvernement. »

Il est vrai cependant qu'en dehors de cette bourgeoisie replète et jouisseuse, il y avait les saint-simoniens, les fouriéristes, les posivistes ; Pecqueur et Vidal ; Villegardelle, Flora Tristan et Thoré ; George Sand et Pierre Leroux ; Buchez et les démocrates mystiques ; Blanqui, Barbès et Raspail ; la *Réforme ;* les communistes et les babouvistes autoritaires ; Cabet et Dézamy et un grand nombre d'autres représentants, plus ou moins autorisés, des diverses écoles ou tendances révolutionnaires.

C'est dans ce milieu qu'apparut Bakounine, qui s'était déjà trouvé en rapport, en Russie, avec les groupes les plus avancés, en Allemagne, avec les adeptes du radicalisme philosophique, en Suisse, avec Weitling et les communistes et qui était de même entré déjà en relations avec les membres influents de l'émigration polonaise. Partout, il était aimé et estimé ; tous ceux qui l'approchaient subissaient l'ascendant, le charme magnétique de sa puissante nature. Il était de ceux à qui l'on se donne et pour qui l'on se dévoue.

Après l'interdiction des « *Annales* » d'Arnold Ruge à Dresde, et de la « *Gazette Rhénane* » de Karl Marx à Cologne, les deux écrivains allemands fondèrent à Paris, en 1844, les « *Annales franco-allemandes* » (1), revue à laquelle collabora Bakounine, puis, après la disparition de celle-ci, Henri Börnstein publia un journal hebdomadaire, « *Vorwaerts* », autour duquel il groupa A. Ruge, Karl Marx, le poète Herwegh, Michel Bakounine, Weerth, G. Weber, le Dr Everbeck, J. Burgers, Frédéric Engels (2). A ce moment déjà, Marx qui s'était brouillé avec Ruge (3) et le criblait maintenant d'invectives et d'injures, commença à faire à Michel Bakounine une guerre sourde, à coups de petits papiers, de billets compromettants venus on ne sait d'où et destinés à tuer plus sûrement que les polémiques les plus vives et les plus retentissantes. Une occasion unique allait bientôt s'offrir à ce maître calomniateur d'empoisonner à toujours la vie de cet honnête homme qui donna de sa loyauté politique, de sa sincérité révolutionnaire, des gages pour le moins aussi sûrs, et plus éclatants certes, que Karl Marx n'en donna jamais de la sienne.

Au commencement de 1845, alors que Marx était déjà occupé secrètement à distiller son venin contre Bakounine, l'empereur de Russie, sur la proposition du Sénat dirigeant, rendit un ukase portant que « attendu que les nobles Golovine et Bakounine ont publié en France des écrits révolutionnaires contre le gouvernement russe et que malgré les sommations réitérées à eux faites, ils ne sont pas revenus dans leur patrie, ils sont déclarés déchus de tous leurs droits civiques et nobiliaires, que tous les biens immeubles qu'ils possédaient dans l'Empire, seront confisqués au profit de l'Etat et que si jamais on les retrouve sur le territoire russe, ils seront transportés en Sibérie pour y demeurer exilés tout le reste de leurs jours. ». (1) Dans une lettre du 27 janvier 1845, adressée à la *Réforme*, Bakounine s'exprime ainsi au sujet de cet ukase :

« Ma position personnelle est très simple. Lors de mon séjour en Allemagne et en Suisse je fus dénoncé auprès du gouvernement russe, comme ami intime de quelques publicistes allemands appartenant au parti radical, comme auteur de quelques articles de journaux (2) et surtout comme partisan de cette nationalité polonaise, si noble et si malheureuse, et comme ennemi déclaré de l'odieuse oppression dont elle continue d'être la victime, toutes choses fort peu criminelles sans doute, mais bien suffisantes néanmoins, pour mettre en émoi un gouvernement aussi jaloux de l'amour et du respect de ses sujets que le nôtre. Aussi, me signifia-t-il bientôt l'ordre de me rendre à Saint-Pétersbourg, en me menaçant, en cas de désobéissance, de toute la sévérité des lois. Je savais ce qui m'attendait à mon retour ; de plus, préférant l'air plus libre de l'Europe occidentale à l'atmosphère étouffante de la Russie,

---

(1) Deutsch-franzosische Jahrbucher, *herausgegeben von* Arnold Ruge *und* Karl Marx. Paris, rue Vanneau, 22. 1844. Imprimerie Worms et Cie, boulevard Pigalle, 46.

(2) M. Bornstein, *Funf und siebzig Jahre*, 1, 338. — Nettlau, 1, 64.

(3) De tout temps, Karl Marx a calomnié et diffamé ses adversaires ; ses polémiques contre Arnold Ruge, les frères Bauer, Karl Grün, Proudhon, Heinzen, Willich. Karl Vogt sont des modèles, si je puis m'exprimer ainsi, de basse méchanceté et d'insigne mauvaise foi, qui n'ont été dépassés que par sa campagne haineuse contre Bakounine. — Ce n'est pas seulement dans des polémiques avec ses adversaires que Marx diffamait et calomniait, mais dans ses œuvres purement scientifiques comme le *Capital*, il éprouvait aussi le besoin malsain de glisser des notes injurieuses à l'adresse de ceux qui lui déplaisaient. C'est ainsi qu'on peut lire à la page 613 de la 1re édition du *Capital* une note peu flatteuse pour « le demi-russe et moscovite entier Alexandre Herzen qui espérait amener la régénération de l'Europe par l'emploi du knout russe. » Ce passage a été heureusement supprimé dès la deuxième édition de l'ouvrage.

(1) *Gazette des Tribunaux*, 15 janvier 1845.

(2) Art. dans les *Deutsche Jahrbücher*, de A. Ruge, dans le *Schweizerischer Republikaner* et dans les *Deutsch-französische Jahrbücher de* A. Ruge et K. Marx, — Cf Nettlau, II, Notes, p. 252 (n°. 2522).

j'avais depuis longtemps déjà la ferme intention de m'expatrier. Je répondis donc par un refus net, dont je prévoyais dès lors toutes les conséquences ; je n'ignorais pas que, conformément aux lois qui gouvernent mon pays, je commettais, en désobéissant au gouvernement, presqu'un crime de lèse-majesté ; j'aurais donc bien mauvaise grâce de me plaindre maintenant d'un ukase qui vient, dit-on, de me priver de mon titre de noblesse et de m'exiler en Sibérie, d'autant plus que, de ces deux punitions, je regarde la première comme un véritable bienfait, et la seconde, comme une raison de plus de me féliciter d'être en France. »

Bakounine n'eut pas à se féliciter longtemps de la chance heureuse qui lui permettait de vivre à Paris ; le gouvernement russe allait bientôt intimer à la France l'ordre de le persécuter à son tour. Il le fit à l'occasion du discours, resté célèbre, qu'il prononça à la grande assemblée des Polonais, rue Saint-Honoré n° 352, le 29 novembre 1847. Dans une lettre inédite qu'il écrivit plus tard (1) à ce sujet, il s'exprima ainsi :

« Au mois de novembre 1847, les émigrés polonais résidant à Paris, s'étaient réunis selon l'habitude, pour célébrer l'anniversaire de leur révolution. J'étais déjà émigré, et faisant ma première apparition en public, je profitai de cette occasion pour prononcer un discours dans le but de leur démontrer cette vérité, pour moi plus que jamais incontestable, qu'entre les intérêts de l'empire des czars et ceux des populations russes et non russes qui y sont enfermées, il y a une contradiction absolue, que la puissance des czars est en rapport inverse avec leur liberté, leur propriété, leur bien-être et que par conséquent le triomphe de la révolution polonaise, précisément parce qu'il porterait un coup mortel à cet empire, serait un bonheur pour ces peuples. Partant de cette conviction, au nom de la démocratie russe,, j'offris aux Polonais une alliance révolutionnaire. Mon sujet m'ayant naturellement amené à parler de l'empereur Nicolas, dont la main de fer pesait également sur nous tous, je le maltraitai quelque peu, ou plutôt je le traitai selon son mérite en l'appelant le bourreau d'une immense quantité de victimes. Je ne m'imaginais pas alors que l'empereur Nicolas pût être dépassé dans cette voie de sang et de boue. Alexandre II, son successeur et son fils, s'est chargé de nous en démontrer la possibilité, car durant les cinq dernières années de son règne, de 1862 à 1867, il a fait piller, emprisonner, déporter, torturer et massacrer dix fois plus d'innocentes et nobles victimes polonaises et russes, hommes, femmes, enfants et vieillards, que son terrible père, justement renommé pour sa cruauté, ne l'avait fait pendant son règne qui a duré plus de trente ans... A l'époque où je prononçai mon premier speech, la France semblait marcher en pleine réaction. M. Guizot et M. le comte Duchâtel étaient ministres, l'un des affaires étrangères, l'autre de l'intérieur. Issu d'une révolution, Louis-Philippe, par un système de corruption savamment combiné et habilement appliqué pendant dix-sept ans, était enfin parvenu à démoraliser si complètement l'immense majorité des 300.000 électeurs qui constituaient alors ce qu'on appelait le pays légal, que les Chambres, devenues esclaves du pouvoir, comme elles le sont encore aujourd'hui, votaient en aveugles tout ce que leur demandaient les ministres. Appuyé sur cette majorité corrompue, le gouvernement croyait pouvoir impunément se moquer des besoins, des souffrances et du mécontentement unanime d'un peuple de trente millions d'hommes, privé de droits politiques, et on le voyait prendre déjà, à l'intérieur de la France, toutes les allures d'un gouvernement despotique. A l'extérieur, M. Guizot, tout fier d'avoir conclu le mariage espagnol, par lequel il croyait être rentré dans les vieilles traditions de la grande politique française et avoir rattaché le règne de Louis-Philippe à celui de Louis XIV. — M. Guizot, dis-je, avait rompu l'alliance anglaise, que l'opinion publique avait considéré comme la condition d'une politique libérale, et faisait tous les efforts possibles pour se concilier les bonnes grâces des trois cours despotiques du Nord. C'était l'époque de la guerre des cantons radicaux de la Suisse contre le Sunderbund et des premiers symptômes de la résurrection italienne. La diplomatie de la Sainte Alliance profitant des dispositions serviles du ministère français, avait conclu avec lui un pacte secret contre la liberté de l'Europe. »

(1) *Lettre* à Janelli du 29 mai 1867. — Nettlau, I, 76.

Parlant au nom de la partie la plus éclairée du peuple russe, Bakounine s'adressa à ses frères de Pologne comme autrefois, en 1824, les nobles martyrs décabristes l'avaient fait, dans le but de combattre ensemble le despotisme et la tyrannie et de rendre la liberté et l'indépendance à soixante millions d'hommes courbés sous une main de fer, et il termina sa harangue enflammée par ces mots : « La réconciliation de la Russie et de la Pologne est une œuvre immense et bien digne qu'on s'y dévoue tout entier. C'est l'émancipation de soixante millions d'habitants, c'est la délivrance de tous les peuples slaves qui gémissent sous un joug étranger, c'est enfin la chute, la chute définitive du despotisme en Europe. Qu'il vienne donc ce grand jour de réconciliation, — le jour où les Russes, unis à vous par les mêmes sentiments, combattant pour la même cause et contre un ennemi commun, auront le droit d'entonner avec vous votre air national polonais, cet hymne de la liberté slave :

« Jeszeze Polska nie zginela ! »

Ce discours, publié le 5 décembre 1847, eut un immense retentissement. Le conseil des Ministres, sur la demande formelle de la légation russe, décréta l'expulsion de Bakounine. Celui-ci voulut connaître les motifs de cette mesure de proscription : on ne répondit pas à ses lettres. Hippolyte Vavin, de son côté, adressa une épître violente à M. Guizot, annonçant son intention de l'interpeller et déclarant qu'il ne cesserait de réclamer l'abrogation de cette loi des suspects, triste héritage du Directoire. A la Chambre des Pairs, le 10 janvier 1848, le Comte d'Alton Shee posa au ministère la question de savoir s'il avait cédé aux exigences de la légation russe ou à un mouvement de servilité spontanée, s'il y avait eu, de la part du président du conseil, obéissance ou galanterie (1). Le 4 février suivant, lors de la discussion de

(1) D'Alton Shee, *Souvenirs de* 1847-48, I, 95. — Nettlau, I, 77.

l'interpellation d'Hippolyte Vavin et de Ferdinand de Lasteyrie, M. Guizot, président du conseil, cita cette phrase du discours de Bakounine : « On voudrait, Messieurs, que vous appelassiez l'empereur Nicolas votre frère, lui l'oppresseur, l'ennemi le plus acharné, l'ennemi personnel de la Pologne, le bourreau de tant de victimes, celui qui vous poursuit avec une infernale persévérance, autant par haine que par politique. » et prétendit que ce passage et d'autres semblables avaient motivé l'expulsion de leur auteur, tandis que M. Duchâtel, ministre de l'intérieur, parla du révolutionnaire russe en des termes équivoques et méprisants. Lorsqu'on lui fit remarquer la contradiction évidente qui existait dans les deux discours ministériels, il se borna à répondre par ces mots tout aussi insultants pour Bakounine : « Quant au fait de l'expulsion, le gouvernement a eu des motifs très sérieux de la prononcer, et je ne puis ni ne dois rendre compte de ces motifs. » Bakounine écrivit aussitôt de Bruxelles (1) où il s'était réfugié, sa lettre à M. le Comte Duchâtel, dans laquelle il se plaignit, non de la mesure prise contre lui et qu'il trouvait naturelle, mais des *réticences* du ministre de l'intérieur dans sa réponse aux interpellateurs. Il lui portait le défi public de donner, de son expulsion, une seule raison qui ne fut pas honorable. Le ministre, selon son habitude, ne répondit pas et quinze jours après, la Révolution le balaya, lui et les autres, du pouvoir.

Qu'y avait-il sous les *réticences* du ministre ? Tout simplement ceci : le gouvernement ayant demandé des *informations* sur le compte de Bakounine, M. Kisseleff, représentant de la Russie à Paris, avait répondu : « C'est un homme qui ne manque pas de talent, nous l'avons employé, mais aujourd'hui, il est allé trop loin et nous ne pouvons plus souffrir sa présence à Paris. » Le même Kisseleff avait du reste essayé de répandre aussi dans l'émigration polonaise le bruit que Bakounine n'était ni plus ni moins qu'un agent russe (2). Or, qui était ce Kisseleff ? Un ami intime de la famille von Westphalen, — et Jenny von Westphalen avait épousé Karl Marx !

II

Bakounine ne resta qu'un mois à Bruxelles d'où il écrivit à Herwegh et à Anenkow que Marx, Engels et Bornstädt, qui l'avaient précédé en Belgique, s'y livraient à leurs intrigues habituelles, que dans ce milieu de mensonge et de sottise, il n'était pas possible de respirer librement, qu'il se tenait tout à fait à distance et qu'à aucun prix il ne voulait se faire inscrire à la Société des Communistes (3) où ces démocrates bourgeois allemands tenaient leurs conciliabules et tramaient leurs petits complots contre tous ceux qui leur déplaisaient. Bakounine était naturellement le point de mire de leurs attaques les plus perfides.

A l'annonce de la Révolution de Février, il s'empressa de retourner à Paris et s'en fut tout droit parmi les montagnards de Caussidière, au faubourg Saint-Antoine. Mais dès le commencement d'avril, complètement désillusionné, ainsi qu'il le disait à de Flotte, à Flocon, à Arago, il partit pour Breslau, voulant être à proximité de la Russie, mais s'arrêta en route à Strasbourg, à Francfort, à Cologne, à Berlin et à Leipzig.

Comme nous n'écrivons pas la vie de Bakounine, nous ne faisons que mentionner, sans nous y arrêter autrement, ces diverses et importantes étapes de son voyage. Nous devons dire cependant qu'à Cologne, il se sépara complètement de Marx, à l'occasion d'une querelle que celui-ci eut avec le poète révolutionnaire Herwegh. Dans un manuscrit inédit (1), il dit à ce sujet :

« En 1848, nous nous sommes trouvés divisés d'opinion. Et je dois dire que la raison se trouvait beaucoup plus de son côté que du mien. Il venait de fonder une section de communistes allemands, tant à Bruxelles qu'à Paris, et allié avec les communistes français et quelques communistes anglais, il avait formé, soutenu par son ami et son compagnon inséparable Engels, une première association internationale de communistes de différents pays à Londres. Là, il rédigea, ensemble avec Engels, au nom de cette association un écrit excessivement remarquable, connu sous le nom de *Manifeste Communiste*. Moi, emporté par l'ivresse du mouvement révolutionnaire en Europe, j'étais beaucoup plus occupé du côté négatif que du côté positif de cette révolution, c'est-à-dire beaucoup plus du renversement de ce qui était que de l'édification et de l'organisation de ce qui devait être. Pourtant, il y eut un point où j'eus raison contre lui. Comme Slave, je voulais l'émancipation de la race slave du joug des Allemands par la révolution, c'est-à-dire par la destruction des Empires russe, autrichien, prussien et turc, et par la réorganisation du peuple, de bas en haut, par leur propre liberté, sur la base d'une complète égalité économique et sociale, et non par la force d'une autorité, si révolutionnaire qu'elle se dise et si intelligente qu'elle soit en effet. — Déjà alors, la différence des systèmes qui nous séparent aujourd'hui, d'une manière maintenant tout à fait réfléchie de ma part, s'était dessinée. Mes idées et mes aspirations devaient déplaire beaucoup à Marx, d'abord parce que ce n'étaient pas les siennes, ensuite parce que, comme patriote allemand, il n'admettait pas alors, comme il n'admet pas encore à présent, le droit des Slaves de s'émanciper du joug des Allemands, pensant aujourd'hui comme alors que les Allemands sont appelés à les « civiliser », c'est-à-dire à les germaniser de gré ou de force. »

Nous retrouvons ensuite Bakounine à Breslau, où il séjourna plus longtemps, prenant une part active, quoique non ouvertement, aux tra-

(1) Lettre du 7 février 1848. Nettlau, I, 78.
(2) Cf Nettlau, I, 77.
(3) Nettlau, I, 183.

(1) *Rapports personnels avec Marx*, 1871. — Nettlau, I, 83.

vaux de la Société démocratique et à ceux du Convent polonais-slave qui se tint dans cette ville. C'est ici aussi qu'à son retour du célèbre Congrès slave de Prague une nouvelle calomnie de Marx vint l'atteindre.

« En 1848, dit-il dans un autre manuscrit (1), au premier Congrès des peuples slaves à Prague, Congrès qui, soit dit par parenthèse, avait été réuni par le comte Thun, Talacki et Riéger dans une pensée réactionnaire, celle de former sous le sceptre des Habsbourg un puissant Etat tchèque, oppressif à son tour et centre de la nouvelle monarchie autrichienne, mais qui, sous nos efforts réunis, grâce surtout aux dispositions tout à fait révolutionnaires du peuple et de la jeunesse de Prague, avait pris une tendance diamétralement opposée, ce qui le fit bombarder et dissoudre par les troupes autrichiennes. — dans ce Congrès, j'ai combattu avec une passion acharnée le parti panslaviste, c'est-à-dire celui du protectorat de Saint-Pétersbourg, et j'ai proclamé hautement la nécessité de la destruction de l'Empire de toutes les Russies, autant sous le rapport de la liberté de l'Europe et de l'émancipation des Slaves tant de l'Autriche que de la Turquie, que sous le rappórt de la propre émancipation des peuples russes qui étouffent dans cet empire comme dans une terrible prison. Il est vrai qu'aussi peu cérémonieux avec les ambitions allemandes qu'avec celles de la Russie officieuse et officielle, j'ai également proclamé la nécessité de la destruction de l'Empire d'Autriche et du royaume de Prusse, et voilà ce que les patriotes allemands, constitutionnels et démocrates, n'ont jamais voulu me pardonner, eux qui ne rêvaient pas autre chose dans l'assemblée nationale de Francfort et dans toutes les assemblées partielles des Etats d'Allemagne que la reconstitution de leur grand Empire germanique, en y ajoutant toujours, dans leur rêve, des institutions libérales et démocratiques, incompatibles avec l'existence d'un tel Empire. »

Bakounine avait à peine échappé, avec les autres membres du Congrès slave, aux balles des soldats de Windischgratz que la calomnie du journal de Marx vint le frapper en pleine poitrine. Le 6 juillet 1848, on lisait dans la correspondance parisienne de la *Neue Rheinische Zeitung* (deuxième série de la *Gazette Rhénane* que Marx avait fondée à Cologne) : « On suit ici avec la plus grande attention, en dépit de nos dissensions intimes, les luttes de la race slave en Bohême, en Hongrie et en Pologne. En ce qui touche la propagande slave, on nous a assurés hier que George Sand est en possession de papiers et de documents qui compromettent gravement M. Bakounine, le russe proscrit de France, et établissent qu'il est un instrument de la Russie ou un agent nouvellement entré à son service, et qu'il faut le rendre responsable en grande partie de l'arrestation des malheureux Polonais, qui a été opérée dernièrement. Nous n'avons ici aucune objection à opposer à l'établissement d'un empire slave, mais ce n'est pas en trahissant les patriotes polonais que l'on arrivera jamais à ce résultat. »

En réponse à cette accusation, Bakounine écrivit, le 9 juillet 1848, la lettre suivante à l'*Allgemeine Oder-Zeitung* de Breslau :

« Monsieur le rédacteur ! J'ai appris que depuis quelque temps déjà, on répand sur mon compte et sur le but de mon séjour à Breslau des bruit calomnieux. Il m'a été pénible de voir mes intentions méconnues de la sorte ; cependant, j'ai cru devoir garder le silence, d'abord, parce que je considérais comme indigne de moi de répondre a des insinuations vagues, anonymes, craignant la lumière du jour ; ensuite, parce qu'il est dans les nécessités de ma situation et dans l'intérêt de la cause que je représente d'attirer le moins possible, en ce moment, l'attention publique sur moi ; enfin et ceci est la raison principale, parce que je suis convaincu que, à l'heure actuelle, on doit prouver sa conviction beaucoup plus par des actes que par des paroles, chacun devant avoir bientôt l'occasion de montrer réellement au service de qui il est et quel est l'esprit qui l'anime.

« Aujourd'hui, cependant, je suis obligé de rompre le silence. Une accusation publique, formelle lancée contre moi dans la *Neue Rheinische Zeitung* exige de ma part une réponse également formelle. Je me la dois à moi-même et à mes amis allemands, et j'espère, monsieur le rédacteur, que vous ouvrirez les colonnes de votre journal à un étranger qui n'a d'autre arme à sa disposition que la publicité de la presse. J'ai à lutter contre un ennemi puissant, irréconciliable qui, depuis que je l'ai attaqué publiquement dans un discours prononcé à Paris, me poursuit systématiquement et infatigablement, *et qui réussit même à employer et exploiter, pour arriver à ses fins, mes alliés naturels, la démocratie et ses organes.* Il me représente, auprès des gouvernements, comme un démagogue capable de tous les crimes, et cherche, en même temps à me discréditer dans l'opinion publique, en répandant l'accusation que je suis un *agent.* Il espère par là sans doute me lasser ou me perdre, — mais il en sera pour sa peine.

« J'ai cru devoir, tout d'abord, au sujet de l'accusation portée contre moi dans la *Neue Rheinische Zeitung*, m'adresser à Mme George Sand et je vous prie de reproduire dans votre journal cette lettre avec ma déclaration. Je me réserve de vous communiquer la suite de cette affaire en temps utile.

M. Bakounine.

« Breslau, 9 juillet 1848

« Madame,

« On s'est servi de votre nom pour répandre sur mon compte des bruits calomnieux. Je viens de lire à l'instant la correspondance suivante de Paris dans la *Neue Rheinische Zeitung*.

(Suit la correspondance reproduite ci-dessus).

« Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer la signification sérieuse d'une telle accusation. Ou bien le correspondant à menti, ou bien son accusation repose sur quelque fondement. Dans le premier cas, je vous prie instamment, au nom de la sympathie que vous m'avez toujours témoignée, de donner à ce correspondant un démenti formel. Veuillez prendre en considération, Madame, qu'il s'agit de mon honneur qui, à l'abri de votre nom, a été attaqué d'une manière odieuse et que ces attaques se produisent précisément à un moment où j'ai plus que jamais besoin de la confiance publique, en vue de la bonne cause que je défends.

« Seriez-vous véritablement et contre mon attente, Madame, à la source de ces accusations, alors je ne m'adresse plus à votre sympathie, mais à votre sentiment de justice et d'honneur. Je vous respecte trop et vous estime comme trop noble et trop consciencieuse pour admettre que vous ayiez pu

(1) Manuscrit de 1870. Nettlau, I, 85.

propager contre moi une semblable accusation à la légère et sans vous être vous-même convaincue de sa véracité. Des preuves, vous ne pouvez pas en avoir, car on ne prouve pas ce qui n'existe pas. Mais je dois supposer que vous avez des preuves « apparentes » assez puissantes pour qu'elles aient pu vous faire concevoir une opinion erronée à mon sujet. Je vous mets en demeure de livrer immédiatement à la publicité tous les documents qui seraient de nature à me compromettre pour que je puisse les réfuter et apprendre en même temps à connaître les auteurs d'une calomnie éhontée. J'ai le droit d'exiger ce que je demande, car m'ayant attaqué, vous avez assumé, envers moi et envers le public, un devoir sacré, notamment, celui d'apporter la preuve de votre accusation.

« J'ai l'honneur d'être, Madame, etc..

M. Bakounine. »

Le 3 août 1848, — il avait fallu près d'un mois pour préparer cete réponse — Karl Marx lui-même écrivit dans son journal :

« Nous avons reproduit dans notre n° 36 (6 juillet) un bruit mis en circulation à Paris, d'après lequel George Sand possèderait des papier établissant que le réfugié russe Bakounine serait un agent de l'empereur Nicolas. Nous avons communiqué ce bruit à nos lecteurs, tel qu'il nous est parvenu de deux correspondants différents, ne se connaissant pas l'un l'autre. Nous avons ainsi accompli notre devoir de publiciste, qui consiste à surveiller étroitement les hommes publics et nous avons en même temps donné par là à M. Bakounine l'occasion de dissiper ce soupçon, qui a véritablement existé à Paris dans certains cercles. Nous avons reproduit la déclaration de M. Bakounine et sa lettre à Mme George Sand, publiées dans l'*Allegemeine Oder-Zeitung*, avant même que M. Bakounine nous eût prié de le faire. Nous donnons maintenant la traduction d'une lettre de George Sand à la *Neue Rheinische Zeitung* et nous déclarons par là cette affaire comme terminée :

« Monsieur le rédacteur,

« Sous la date du 3 juillet, vous avez publié dans votre journal l'article suivant :

(Suit la correspondance de Paris donnée plus haut.)

« Les faits que vous a communiqués votre correspondant sont totalement faux et n'ont pas la plus légère apparence de vérité. Je n'ai jamais possédé la moindre preuve des accusations que vous cherchez à accréditer contre Bakounine, que la monarchie déchue a proscrit de France. Je n'ai par conséquent jamais pu avoir le moindre doute dans la loyauté de son caractère et la sincérité de ses convictions.

« Je fais appel à votre honneur et à votre conscience pour la publication immédiate de cette lettre dans votre journal.

« Agréez, etc.. George Sand. »

« La Châtre (Indre) 20 juillet 1848. (1).

L'affaire était terminée, disait Marx, mais il devait y revenir plusieurs fois encore, donnant ainsi une preuve non équivoque de sa mauvaise foi. En attendant, Bakounine en fit connaître le résultat immédiat en ces termes : « Cette accusation me tombant tout d'un coup comme un pavé sur la tête, au moment même où j'étais en pleine organisation révolutionnaire, pendant quelques semaines paralysa complètement mon action. Tous mes amis slaves et allemands s'éloignèrent de moi. J'étais alors le premier Russe qui se soit mêlé d'une manière active à la Révolution. Et je n'ai pas besoin de vous apprendre quels sont les sentiments de défiance habituelle, traditionnelle, qu'éprouve tout d'abord tout esprit occidental lorsqu'il entend parler de révolutionnaires russes. J'écrivis donc d'abord à Mme Sand. Elle s'empressa de me répondre, m'envoyant la copie d'une lettre qu'elle avait envoyée à la rédaction de la *Gazette Rhénane*, à laquelle elle donnait un formel et sévère démenti. Je me trouvais à Breslau, et j'envoyai un ami, un Polonais, à Cologne, pour exiger une rétractation solennelle et complète. Marx se rétracta, rejetant la faute sur le correspondant de Paris et déclarant que le journal avait donné place à cette correspondance pendant qu'il était absent (1) ; qu'il me connaissait trop bien pour avoir pu jamais etc., etc., force de compliments et d'assurances d'amitié et d'estime. La chose en resta là. » (2)

Bakounine avait dit dans une de ses lettres, en réponse aux calomnies de Marx, que l'heure allait bientôt sonner où chacun aurait l'occasion de prouver, *non par des paroles, mais par des actes*, de quels sentiments il était animé, et il le prouva en effet, pour son compte personnel, d'une manière éclatante et décisive. A quelques mois de là, après la défaite de l'insurrection de Dresde, dont il fut l'âme et le héros, il fut arrêté, condamné à mort, livré à l'Autriche, condamné à être fusillé, emprisonné en Russie d'où, après avoir passé six années dans la forteresse de Pierre et Paul, il fut transporté en Sibérie. Après douze ans de souffrances de toute sorte, il réussit enfin à s'évader de son lieu d'exil, et son évasion même devint un prétexte à de nouvelles calomnies de la part de Marx et de ses amis.

Pendant ce temps, Marx qui ne se battit jamais nulle part, prit le plus tranquillement du monde la route de l'Angleterre, prêt à recommencer, en toute sécurité, sa campagne haineuse et perfide de diffamations contre le révolutionnaire vaincu, dès qu'une occasion propice viendrait à se présenter.

Victor Dave.

(*A suivre.*)

---

(1) Cf Nettlau, I ch. xii, *passim*.

(1) Bakounine reproduit ici une conversation que Marx eut avec son envoyé, le Polonais Koscielski, mais Marx ne lui dit pas la vérité, ainsi qu'il appert d'une lettre qu'il écrivit lui-même au *Morning Advertiser* de Londres, le 2 septembre 1853, en réponse à une accusation lancée contre lui par MM. Herzen et Golovine, qui avaient pris la défense de Bakounine.

(2) *Manuscrit* de 1872. — Nettlau, i, 93.



Les Forces qui écrasèrent la Révolution Russe

Par **EMMA GOLDMANN**

Traduit de l'Anglais par J. CHAZOFF

Nous reproduisons ci-dessous, un long article de notre camarade E. Goldmann, paru dans un journal américain au mois de février 1922. Bien que vieux de plus d'un an, nous considérons que cet article est toujours d'actualité et qu'il offre un grand intérêt au point de vue historique révolutionnaire.

N.D.L.R.

I

Si nous recherchons les divers facteurs qui écrasèrent la révolution russe, il n'est pas suffisant de dénoncer le rôle joué par des éléments contre-révolutionnaires.

Les patriotes russes, monarchistes, cadets, socialistes révolutionnaires de droite, etc., remplirent le monde de leurs clameurs intéressées, réclamant l'intervention du « Monde Civilisé », au secours de la Russie tsariste. Que leur importait que des milliers de leurs compatriotes et que des milliers d'innocentes victimes de tous les pays, fussent égorgées dans une terrible guerre contre la Russie rouge. L'important était d'étouffer par tous les moyens le mouvement prolétarien.

Ils vivaient, ces «patriotes», en parfaite sécurité à l'étranger. Ni les boulets de la Tcheka, ni les griffes dévastatrices de la famine et du typhus ne pouvaient les approcher. Il leur étaient donc permis de jouer sans danger les rôles du nationalisme.

Mais qu'importe ; nous savons tout cela et le proléatriat dans l'éternité n'aura pour ces hommes là, qu'un profond mépris.

Hélas, ce qui est ignoré, c'est que les capitalistes alliés et les contre-révolutionnaires russes, ne furent pas les seuls acteurs dans le grand drame social qui se termina, par l'asphyxie de la révolution russe.

Les autres acteurs, plus dangereux encore, furent les Bolcheviks et c'est leur action que nous voudrions dénoncer aujourd'hui dans cet article.

II

La révolution russe était peut-être condamnée à mort dès sa naissance.

Eclatant à la suite de quatre années d'une guerre, qui avait privé la Russie des meilleurs de ses hommes, qui avait épuisé tout son sang; et dévasté toute sa terre, la Révolution n'aurait peut-être pas eu la force de se dresser et de repousser les furieux assauts de toutes les puissances intérieures et extérieures, coalisées.

Les Bolcheviks prétendent que le peuple russe, bien que doué d'un héroïsme remarquable, ne possédait pas la persévérance indispensable, pour faire face aux lentes et pénibles exigences journalières d'une période révolutionnaire. Nous ne pouvons pas admettre le bien-fondé de ces allégations, qui ne sont, à notre avis que des suppositions, mais même en en tenant compte, nous insistons sur ce fait, que ce ne sont que les procédés insensibles et cruels des Bolcheviks, qui ont placé le peuple russe, sous le joug du despotisme le plus arbitraire.

La politique marxiste des Bolcheviks, les méthodes employées, célébrées comme indispensables à la vie de la Révolution et rejetées ensuite comme inefficaces, lorsqu'elles eurent jeté la Russie dans une misère atroce, les essais consécutifs et les expériences multiples, qui amenèrent dans les rangs révolutionnaires et dans le peuple en son entier, la dispute et l'antagonisme furent les principaux facteurs qui doucement, mais surement déterminèrent la situation du peuple dans la Révolution.

S'il y a encore quelques doutes sur ce qui constitue le plus grand danger pour une révolution, ou les attaques extérieures, ou l'intérêt intérieur du peuple, paralysé par l'action néfaste du gouvernement, la réalité brutale nous jette à la face la Révolution russe, qui est tout à fait concluante à ce sujet.

L'intervention capitaliste, soutenue par l'argent des « Alliés », par ses hommes et ses munitions, échoua totalement et fut incapable à détruire les forces révolutionnaires, non pas parce qu'elle trouvait en face d'elle l' « héroïque armée rouge », mais l'enthousiasme révolutionnaire du peuple qui repoussa toutes les attaques de la bourgeoisie.

Et pourtant, la Révolution russe agonisante dès l'application des méthodes bolcheviks, est aujourd'hui, morte d'une mort cruelle. Comment expliquer ce phénomène ?

Afin qu'une révolution survive, en face de tous les obstacles et de toutes les oppositions qu'elle rencontre, il est de la plus grande importance que le flambeau de la Révolution, soit tenu bien haut devant le peuple ; que le prolétariat doit à chaque instant être intéressé par la vie de la révolution et qu'il y soit lié de telle façon qu'il en ressente toutes les pulsations. En d'autre termes, il est indispensable que les masses du peuple aient, sans arrêt et sans discontinuer, l'impression salutaire que la Révolution est leur œuvre et qu'elles participent activement à la réorganisation et à la reconstitution d'une cité et d'une vie nouvelle.

Durant une très brève période après la révolution d'octobre, les ouvriers, les paysans, les soldats et les marins, furent en vérité maîtres de leurs destinées révolutionnaires.

Mais bientôt, une invisible main de fer commença à manipuler la révolution, à la séparer du peuple et à en faire sa chose. C'était la main de fer de l'Etat communiste.

III

Les Bolcheviks peuvent être à juste titre considérés comme les jésuites de l'Ecole marxiste. Non pas qu'ils soient insincères ou que leurs intentions soient intéressées. C'est le marxisme qui a déterminé leur politique et les moyens qu'ils ont employés ont détruit la réalisation de leurs buts.

Communisme, socialisme, égalité, liberté, toutes ces belles « illusions » pour lesquelles le peuple russe à consenti tant de sacrifices et à vu périr tant de martyrs, ont été discrédités par les tactiques bolcheviks et par leur mot d'ordre considérant que « la fin justifie les moyens ».

Le cynisme a remplacé toutes les idéales aspirations qui caractérisèrent la révolution d'octobre ; toute inspiration individuelle a été tuée ; l'intérêt populaire a été détruit ; l'indifférence et l'apathie dominent aujourd'hui en Russie. Là où avait échoué toutes les interventions, tous les blocus, toutes les puissances réactionnaires, la politique intérieure du gouvernement soviétique réussit. Il éloigna le peuple de la Révolution, le doute triompha et s'implanta dans l'esprit des masses.

« A quoi bon changer », dit aujourd'hui le peuple russe « les gouvernements sont tous les mêmes et le pauvre doit toujours souffrir ».

Si nous ajoutons à ceci, le fanatisme, le fatalisme, la soumission et l'autorité sous lesquels le peuple russe se courbait depuis des siècles, l'on s'explique facilement que les Bolcheviks aient réussi dans leur projet de domination de la Russie.

A la suite de l'expérience qu'ils viennent de faire, devant le désastre dont ils sont une des causes principales, les maîtres actuels de la Russie rouge, se rendent-ils compte enfin que « la fin ne justifie pas les moyens » ?

IV

Lénine se repent souvent. A chaque congrès communiste il monte à la tribune pour y faire son *mea culpa*. Je me suis trompé, déclare-t-il.

Je ne serais pas étonné, déclarait un jour un jeune communiste, d'entendre Lénine, nous annoncer un de ces quatre matins que la Révolution d'octobre fut une erreur.

Lénine reconnaît facilement ses erreurs ; mais cela ne l'empêche aucunement de continuer toujours sa même politique.

Chaque expérience nouvelle est proclamée par Lénine et ses fidèles adeptes comme conforme aux plus hautes idées scientifiques, sociologiques et révolutionnaires. Malheur à ceux qui mettent en doute la valeur, la justice ou l'efficacité des nouvelles mesures. Ils sont flétri comme contre-révolutionnaires, spéculateurs ou bandits. Et lorsqu'il se rend compte de sa nouvelle erreur, il se repent à nouveau et le déclare à ses amis, s'étonnant que ceux-ci aient pu croire à la réalisation de ses essais et l'ait suivi sur sa « mauvaise route ».

Après avoir proclamé, durant quatre années à la face du monde entier, que la Russie avait enfin appliqué le communisme, Lénine au dernier Congrès national des Soviets (1), couvrit de ridicule ses camarades qui avaient la « naïveté de croire que le communisme était réalisable en Russie ».

Et actuellement les portes des prisons russes sont encore fermées sur ceux qui, il y a plus de trois ans, avaient fait la même déclaration.

Il est donc indispensable de retracer les méthodes variées employées par les Bolcheviks pour arriver à leurs fins, méthodes imposées au peuple russe. comme devant avoir pour conséquences la réalisation intégrale du communisme et considérées comme empreintes de la plus grande sagesse.

Les résultats ne se sont pas faits attendre. Quatre années de pouvoir ont permis aux Bolcheviks de détruire tout le travail révolutionnaire.

Un seul article ne pouvant nous permettre de retracer et d'analyser en détail toutes les erreurs commises par le gouvernement des Soviets, nous noterons donc les principales et celles qui ont particulièrement compromis la Révolution.

E. GOLDMANN.

(*A suivre*).

Reprinded from the New York World, *by. J. Chazoff*

(1) Congrès National des Soviets Russes. Année 1921.

LA FARCE MACABRE

Mon Pauvre Louis

La haine est sainte ; elle est sacrée Emile Zola.

Mon pauvre Louis, tu es mort ! Mais toi, tu n'es pas mort comme les autres de la guerre, d'un seul coup, d'une balle ou d'un éclat d'obus dans la poitrine ou dans la tête. Le Destin a voulu que ton agonie durât longtemps, afin que tu pusses *souffrir* davantage...

Je te revois sur la chaise longue où pendant deux ans tu as *attendu* la Mort.

C'étaient Eux, qui t'avaient jeté là. Je te revois brandissant tes poings débiles dans un geste de rage impuissante. Ah ! si tu les avais tenus tes meurtriers...

Ils ne pouvaient plus rien tout de même tes pauvres poings... et pourtant ils avaient été vaillants pour le TRAVAIL.

J'essayais de faire couler en toi un peu d'espoir... bien que j'eusse la certitude qu'il n'y avait plus à espérer ta guérison.

Tu disais, l'esprit *lucide* : — Je sais que je suis condamné, et je me suis résigné à mon sort. Mais *avant de mourir*, je voudrais voir!!! le Grand Soir, le soir sublime... où les parias Pauvres se dresseront enfin contre les mauvais Riches.

Tu disais : — Ils vivent Eux, mes *assassins*. Ils vivent, joyeux, tout gonflés du bonheur que leur donne leur or.

Ils vivent de toutes nos morts, et de ma mort qui vient... *Ils vivent*, et moi, je suis là, sans forces, sur la chaise longue où ils m'ont cloué.

*
* *

Et tu voulais voir!!! la REVOLUTION. Tu l'appelais de tout ce qu'il te restait d'énergies.

Et en te traînant sur des béquilles, ou en t'appuyant sur l'épaule d'un ami, tu serais allé vers les Riches enfin vaincus, et après leur avoir hurlé toute *ta haine* à la face, tu aurais ri, ri... du rire féroce et dément des damnés.

Alors, tu serais mort heureux, parce que, *avant de mourir*, tu aurais éprouvé la joie délirante d'avoir été vengé...

*
* *

Lorsque tu parlais ainsi, tu te redressais farouche, sur ta couche de douleur. Tu étais alors l'image vivante de l'Anathème, clamé par les Pauvres, martyrs de la guerre. Et tes yeux de révolté brûlaient d'une fièvre ardente. Maintenant, mon pauvre Louis, tu es mort.

Ah ! s'ils t'avaient vu tes bourreaux sur ta couche funèbre, comme ils auraient ri de leur œuvre. Comme cela leur aurait fait du bien au cœur, d'entendre aussi le bruit sourd des pierres tombant sur ton *cercueil*.

Ils doivent la bénir, la Camarde, chaque fois qu'ils pensent, qu'ici ou là, un peu plus près, un peu plus loin... une de leurs victimes vient encore d'être précipitée dans le néant.

Ça en fait *un de moins* dans le troupeau exécré de Ceux qui entretiennent parmi le monde, le feu sacré de la Haine sous le poids de laquelle la force inique de nos Maîtres sera anéantie un jour...

Tu as gardé la pleine connaissance de tes facultés jusqu'au dernier souffle. Et cela est grandiose et horrible en même temps, parce que tu as regardé la Mort en face.

Et peut-être auraient-ils eu *peur*, tout de même tes bourreaux, s'ils avaient été là au dernier moment ?...

Parce qu'avant de descendre dans la tombe, tu as mis en Nous, le ferment de *haine* que nous conservons jalousement comme un gage précieux.

*
* *

Dans la vie, tu fus mon compagnon de douleurs et d'espoirs, et tu fus aussi le compagnon de mes joies.

Nous avions les mêmes amours et les mêmes aversions. Nous aimions alors d'un même cœur tout ce qui est bon et beau, et nous détestions ensemble tout ce qui est laid.

Tu fus mon compagnon dans la vie. Et maintenant que tu n'es plus, ton souvenir reste *vivant* en moi.

Tu seras encore ! ! ! mon compagnon.

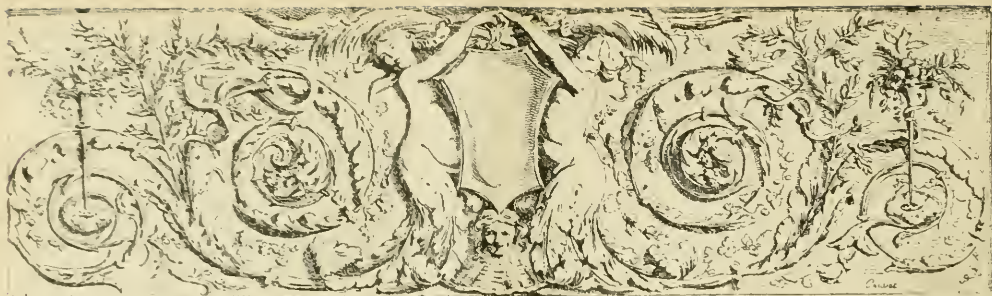
Tu seras le Mort que je porterai toujours dans mon ombre, et tu seras le Mort que j'aurai *toujours* à venger.

Nous avons bien le droit de *nous venger*, Nous autres que l'on a tant fait souffrir...

Et c'est à Toi, mon pauvre Louis, que je dédie mes livres futurs...

Mes livres qui seront comme si je les avais écrits en trempant ma plume dans le SANG de tous nos frères *assassinés* pour le compte des profiteurs de la Mort.

Brutus Mercereau.



POUR LA DÉFENSE DE L'ANARCHISME

Héroïque et Expropriateur

L'article que nous publions ici est l'œuvre de l'anarchiste italien Renzo Novatore, mort tragiquement en défendant sa liberté. Communiqué par sa veuve à l'Adunata dei Refrattari, *hebdomadaire d'Amérique, cette étude, qui n'a encore paru que dans le journal de New-York, intéressera certainement les lecteurs de la* Revue Anarchiste *— même s'ils ne partagent pas toutes les idées qui y sont exprimées.*

> Le délit est la vigoureuse manifestation de la vie pleine, complète, exubérante, qui veut librement s'épandre et trépider au-delà de toute règle et de toute frontière, ne reconnaissant d'obstacles ni dans les personnes, ni dans les choses...
>
> Et c'est justement là le côté esthétique du délit, ce qui le rachète, l'ennoblit et l'élève, jusqu'à la lumière pure et éclatante d'une vraie et authentique œuvre d'art.
>
> E. BRUNETTI.

I

La chronique noire des journaux turinois du 26 septembre dernier a dû et voulu s'occuper de la capture de cinq de nos compagnons qui tombèrent entre les pattes visqueuses de la police, tandis que — selon les « informations précises » parvenues à celle-ci — ils se préparaient, sur une « très élégante automobile », bien armés de bombes, de browning et de magnifiques pistolets-mitrailleurs, à accomplir un... « coup » de plus de deux cents mille francs.

Tel est, en un bref résumé, le substantiel contenu de toutes les longues et interminables colonnes de prose vulgaire pompeusement ornée de broderies policières, que les journaux de Turin publièrent au sujet de son audacieux « coup » manqué.

Le commentaire — notre commentaire — de l'affaire de Turin, prise en soi, est celui-ci. Ce fut la police turinoise, elle-même, qui organisa le « coup » par le moyen d'un de ses louches agents provocateurs — le chauffeur qui conduisait l'automobile « incriminée » elle-même — dans un but de gloire, de carrière et de gros sous ».

Et notre commentaire s'appuie sur des preuves et des faits. Preuves et faits qui ne peuvent, du reste, avoir échappé à aucun de ceux qui, lisant la chronique de ces jours-là, ont vu de quelle façon est advenu la « rocambolesque » (*sic*) capture des cinq anarchistes.

II

Il est entendu que nos cinq camarades, tombés dans le vil et infâme guet-apens qui leur fut tendu par la police, sont réellement des victimes du chauffeur judas, qui les a trahis et vendus, mais, parmi les cinq, il y avait, en outre, la belle et mâle figure de De Luisi, tempérament romantique et passionné de rebelle et de héros, dont la vie est tout un poème de luttes audacieuses et de rébellions conscientes ; car ils ne sont pas nombreux les anarchistes qui ont su écrire par le geste dans le livre de leur vie vécue.

Le compagnon Giuseppe De Luisi fut — après toutes les amertumes, les désillusions et les souffrances éprouvées parmi la foule — un terroriste et un expropriateur. Et c'est de lui, aujourd'hui, que nous entendons parler ici. De lui et du principe expropriateur de l'anarchisme héroïque.

De nombreux camarades ne nous approuveront pas, nombreux aussi seront ceux qui ne nous comprendront pas, il est vrai, mais de notre point de vue, ce n'est pas une raison suffisante pour nous persuader à faire taire notre voix d'iconoclaste, à étouffer notre cri d'in-

dividu libéré des préjugés, à enchaîner notre pensée rebelle...

Nous ne sommes ni des fous, ni des imbéciles, mais nous sommes des anarchistes et des anarchistes de la bonne race.

III

Quelques-uns — trop nombreux parmi les militants (mot impropre et antianarchiste que ce mot de militant) — et qui jouissent du privilège (pauvre et triste privilège) d'être considéré par le plus grand nombre — le plus grand nombre même dans notre camp, hélas ! est souvent un troupeau — comme les seuls, les uniques, les vrais gardiens du feu divin qui brûle et crépite sur le mystique autel de la Vestale sacrée, de la Sainte-Anarchie, quelques-uns donc vont braillant depuis longtemps, depuis trop longtemps, que l'époque obscure de l'anarchisme héroïque est désormais, heureusement, dépassée ; que le temps est finalement venu de ne plus se laisser dominer par les ombres troubles et tragiques d'Henry et de Ravachol, que la bande en automobile de Jules Bonnot et de ses compagnons réfractaires ne fut qu'une triste expression de la décadence anarchiste, assimilable à une certaine dégénération intellectuelle de la morale bourgeoise ; que le vol n'est et ne peut être action anarchiste, mais bien plutôt un dérivé de la morale bourgeoise elle-même ; que...

Mais à quoi bon continuer ? Arrêtons-nous donc !

IV

Il y a, pour nous, trois raisons anarchistes qui militent pour la défense de l'acte terroriste et de l'expropriation individuelle.

La première est d'ordre social, sentimental et humain et comprend le vol comme nécessité de conservation matérielle de cet individu qui, tout en ayant toutes les prédispositions de la bête, les sacrifie vite pour se soumettre aux lois sociales et auquel la société nie également les moyens les plus misérables pour une existence encore plus misérable.

Pour cet individu, que la sadique et libidineuse société s'est amusé — à travers les jeux macabres de sa bestiale perversité — à pousser jusqu'aux derniers degrés de la dégradation humaine, Enrico Malatesta lui-même — qui ne peut être accusé d'avoir de l'anarchisme un concept païen, dyonisiaque, nietzschéen — admet que le vol, en plus d'un droit, — peut être même, un devoir.

Mais, en vérité, pour admettre ce genre de vol, il me semble qu'il n'y aurait pas absolument besoin d'être anarchiste.

De Victor Hugo à Zola, de Dostoïewsky à Gorki, de Tourgnenieff à Korolenko, toute une longue cohorte d'artistes et de poètes romantiques ou véristes, humanistes ou néo-chrétiens, ont admis, expliqué et justifié ce genre de vol, à propos duquel ils ont été jusqu'à créer de vrais chefs-d'œuvre d'art et de beauté dans les pays desquels vibre et palpite la plus lyrique de toutes les piétés humaines.

Non seulement des artistes, des poètes et des romanciers l'expliquèrent et le justifièrent, mais le fameux juriste Cesare Beccario lui-même, après avoir reconnu que « les lois », dans l'état présent, ne sont que des privilèges odieux qui sanctionnent le tribut de tous à la domination de quelques-uns, affirme que « le vol n'est pas un délit congénital à l'homme, mais bien l'expression de la misère et du désespoir, le délit de cette partie la plus misérable des hommes, pour laquelle le droit de propriété ne concède qu'une cruelle existence ».

Sur cette première raison du vol, il n'y a donc, croyons-nous, aucun besoin de s'arrêter trop longtemps pour démontrer ce qui désormais n'a plus aucun besoin d'être démontré.

Nous pouvons ajouter simplement que pour l'homme à qui la société nie le pain, si un *délit* existe, c'est justement celui de ne pas voler et de ne pas pouvoir voler.

Je le sais, il n'y a encore que trop de reptiles malfaisants à apparence humaine, qui exaltent et chantent la « grande vertu » des « pauvres honnêtes ».

Ce furent eux — dit Oscar Wilde — qui traitèrent pour leur compte personnel avec l'ennemi, en vendant leurs droits d'aînesse pour un ignoble plat d'exécrables lentilles.

Etre pauvres — et « pauvres honnêtes », signifie, pour nous, être les ennemis, et les ennemis les plus répugnants de toute forme de dignité humaine et de toute élévation de sentiment.

Que peut bien symboliser un « pauvre honnête », sinon la forme la plus dégradante de la dégénération humaine ?

V

« Autre chose est la guerre. Je suis par nature batailleur. Assaillir est un de mes instincts ». Ainsi parle Frédéric Nietzsche, le fort et sublime chantre de la volonté et de la beauté héroïque.

Et la seconde raison anarchiste qui milite pour la défense de l'acte terroriste et de l'expropriation est une raison héroïque.

C'est une raison héroïque qui comprend le vol comme arme de puissance et de libération qui peut être employée seulement par cette minorité audacieuse d'êtres ardents qui, tout en appartenant à la classe des « prolétaires » discrédités, ont une nature vigoureuse et vaillante, riche de libre spiritualité et d'indépendance, qui ne peut accepter d'être enchaînée

aux fers d'aucun esclavage, ni moral, ni social, ni intellectuel, et d'autant moins à cette servitude économique qui est la forme d'esclavage la plus dégradante, la plus mortifiante et la plus infâme, impossible à supporter quand dans les veines bat un sang sain, généreux et frémissant ; quand dans l'âme gronde le tragique orage aux mille tempêtes ; quand dans l'esprit crépite l'inextinguible feu de la rénovation perpétuelle ; quand dans la fantaisie, étincellent les images de mille mondes nouveaux : quand dans la chair et dans le cœur battent les ailes frémissantes des mille désirs insatisfaits ; quand dans le cerveau brille l'héroïque pensée qui incendie et détruit tous les mensonges humains et les conventionnalismes sociaux.

Et ce sont ces petites minorités exubérantes et audacieuses de nature dyonisienne et apollinienne, tantôt sataniques et tantôt divines, toujours aristocratiques et inassimilables, méprisantes et antisociales, qui, embrasées par la flamme anarchiste, constituent les grands bûchers éternels où toute forme d'esclavage tombe en cendre et meurt.

Ce furent de tous temps ces natures mystérieuses et énigmatiques, mais toujours anarchistes qui, volontairement ou involontairement, écrivirent en lettres de sang et de foi, de passion et d'amour, l'hymne glorieuse et triomphale de la révolte et de la désobéissance qui brise règles et lois, morales et formes, poussant la brute et pesante humanité toujours en avant, à travers l'obscur chemin des siècles, vers ce libre communisme humain dans lequel ils ne croient peut-être pas eux-mêmes ; ce furent toujours eux, les torches flambantes, qui jetèrent à travers les sombres ténèbres sociales, la lumière phosphorescente d'une vie nouvelle ; ce furent toujours eux les grands annonciateurs des tempêtes révolutionnaires qui bouleversent tout système social au sein duquel toute individualité virile se sent horriblement suffoquer.

VI

Si la philosophie anarchiste — qui proclame l'autocratie de l'individu sur l'oligarchie des fantômes — a des racines phosphorescentes fixées dans la tunique sanglante du plus profond et plus mystérieux sentiment humain et se désaltère aux sources immortelles de la pensée humaine ; elle a aussi ses branches touffues et verdoyantes tout en haut dans la gloire du soleil où chante, parmi les contrastes retentissants des vents, la tragique beauté de ses protagonistes héroïques et échevelés qui ont les pieds dans l'instinct et le cerveau dans le soleil de l'idée.

Et c'est pour cela, qu'outre les deux raisons énumérées, une troisième raison d'ordre supérieur milite pour la défense de l'anarchisme héroïque et expropriateur : une raison esthétique !

Car « l'anarchiste de fait » est une figure si merveilleusement suggestive et terriblement fascinante, que sa mystérieuse, compliquée et profonde psychologie a servi à un grand nombre de génies de l'art tragique comme matière divinatrice et créatrice de poèmes héroïques débordants de saine beauté immortelle.

Et puisque entre le délit et l'intellectualité, il n'y a aucune incompatibilité — dit Oscar Wilde — il est logique que le « délit anarchiste » ne peut et ne doit être considéré par personne que comme un délit d'ordre supérieur. Matière et propriété de l'art tragique, et non pas « chronique noire » pour rassasier les avides et monstrueux appétits de la foule grossière et bestiale fatalement égarée.

VII

« Si j'avais commis un délit — s'écrie Wolfang Gœthe — ce délit ne mériterait plus ce nom ». Et Conrad Brand dans « Plus que l'Amour » : « Si cela est pour moi un délit, que toutes les vertus du monde s'agenouillent devant mon délit ».

Comme le poète allemand et le héros de d'Annunzio, ainsi s'exclame l'anarchiste. Car l'anarchiste est un fils vigoureux de la vie, qui rachète le délit en exaltant — avec lui — sa Mère.

VIII

Qu'importe si aujourd'hui, hier et demain, la morale — cette Circé maléfique et dominatrice — appelle, appela et appellera, « péché », « sacrilège », « délit » et « folie », l'héroïque manifestation de l'audacieux rebelle qui, décidé à s'élever au-dessus de tout ordre social cristallisé et au-dessus de toute frontière préétablie, veut affirmer — par sa propre puissance — l'effrénée liberté de son moi, pour chanter — à travers la tragique beauté du fait — l'anarchique et pleine grandeur de toute son individualité intégralement libérée de tout fantôme dogmatique et de tout faux conventionnalisme social et humain, créé par une plus fausse et répugnante morale devant laquelle seulement la peur et l'ignorance s'inclinent.

Le *Bien* et le *Mal*, comme ils sont aujourd'hui valorisés par la foule et interprétés par le peuple et les dominateurs du peuple, sont de vides fantômes contre lesquels nous retournons, en pleine maturité de conscience, toute notre sacrilège irrévérence fortifiée d'implacable logique stirnérienne ainsi que du rire grondant, supérieur et serein du sage Zarathoustra.

Sur les tables des nouvelles valeurs humaines nous sommes en train d'écrire avec notre sang

— qui est sang volcanique d'Antéchrists dyonisiens et innovateurs — un autre *bien* et un autre *mal*.

Qui ne le sait ?...

Nous sommes comme le vent des hautes montagnes quand il débouche hors du chaos mystérieux de ses profondes cavernes pour féconder la lumière vierge de l'aube par l'embrassement barbare, furibond et bouillonnant de sa gaillarde et tempétueuse nature, pour ensuite s'anéantir dans l'effort titanique de la création et se disperser dans l'infini.

Et la joie et la douleur qui dérivent de ce fécond embrassement créateur célébré en un rite iconoclaste dans le temple sacrilège de la plus ample liberté sont le Bien et le Mal sur lesquels s'élève l'arc triomphal de notre suprême anarchie, synthèse de Force et de Réalité, de Beauté et de Rêve.

La vie, pour nous, est une fleur sauvage qui doit être cueillie sur le bord effrayant d'incommensurables abîmes.

IX

Dans l'âme helléniquement tragique de notre compagnon Guiseppe De Luisi ces trois raisons anarchistes — éthique, héroïque, esthétique — toutes les trois condensées ensemble devaient tournoyer en tourbillon, formant un seul et unique élément de flamme qui faisait de lui — fils de la nuit — un Démon-dieu d'audace et de volonté, d'impétuosité et de puissance. Le Dieu sorcier des sages paraboles rynériennes qui hurle : « Je t'aime et te veux, ô *ma nécessité !* » doit lui avoir parlé dans le silence de cette première nuit terrible et profonde où son âme se trouvait suspendue entre une aurore et un couchant, entre une veillée funèbre et une messe de rédemption.

Cette nuit durant laquelle — persécuté, désillusionné, affamé — il se replia sur lui-même pour une revision solennelle de son mode de sentir et d'œuvrer.

Il vit les foules qu'il aimait, et qu'il voulait racheter avec son propre sang, passer devant sa vision comme une longue théorie de brebis lâches et viles qui ne s'insurgent jamais et qui, lorsqu'elles s'insurgent, s'insurgent seulement pour trouver un nouveau maître devant lequel pouvoir plier la tête.

Et tandis qu'une voix s'élevait de la profondeur de son esprit, hurlant : « *Inutilité* », une autre voix encore plus puissante s'élevait des entrailles de son plus obscur instinct, le réclamait sauvagement à la joie de vivre intense. Et il obéit à cette dernière voix et, creusant un sépulcre dans le soir pour ensevelir le cadavre de ses illusions mortes, il se haussa dans l'aurore nouvelle, de tout l'élan d'un défi implacable.

Et ce fut lui ! Ce fut un tourbillon... Un signe ! Un nuage gros de tempête — un éclair qui illuminait le chemin !...

Sa nouvelle vie fut comme un vent de montagne quand il débouche hors du chaos mystérieux de ses profondes cavernes pour féconder la lumière vierge de l'aube par l'embrassement furibond et bouillonnant de sa gaillarde et tempétueuse nature pour s'anéantir dans l'effort titanique de la création et ensuite se disperser sereinement dans l'infini...

Et c'est de l'effort créateur célébré par un rite iconoclaste dans le temple sacrilège de la plus ample et vraie liberté par ces superbes héros de la Non-foi où sourd, comme du sang fumant, le nouveau *Bien* et le nouveau *Mal* que nous sommes en train d'écrire sur les tables bronzées des nouvelles valeurs humaines.

Et c'est sur les masses granitiques de ces nouvelles valeurs que se hausse, glorieux et triomphant, l'arc phosphorescent de notre instinctive anarchie, tragique synthèse de Force et de Réalité, de Beauté et de Songe !

X

« Guiseppe De Luisi — dit la chronique noire des journaux turinois du 26 septembre — n'était pas un des habituels escarpes de faubourg qui, déguenillés et pieds nus, attaquent le premier passant, le dépouillent de cent francs, et se réfugient dans un bistrot louche en compagnie de la première prostituée venue pour les aider à manger vite le pauvre fruit de la rapine et ensuite pour les dénoncer à la police qui, à son tour, s'empresse de les enlever de la circulation et de les envoyer au bagne. Non, de Luisi était un nouveau Bonnot, peut-être plus adroit, qui organisait des coups colossaux en plein centre des plus grandes villes, puis se retirait sous le manteau de l'incognito pour vivre sa propre vie, se riant des vaines recherches de la police qui le recherchait activement pour un vol de plusieurs centaines de mille francs sur la personne d'un employé de l'Etat, depuis plusieurs années, ainsi que pour une révolte à main armée dans un bar de Turin contre les agents de la force publique dont plusieurs restèrent gravement blessés, tandis qu'un compagnon de De Luisi — Milesi — était tué par les agents dans la même bataille.

Et ici il convient, pour une fois, d'apporter nos sincères hommages à la presse soudoyée qui, dans une manifeste intention de dépeindre De Luisi sous les sombres couleurs du criminel dangereux, a réussi à nous donner un portrait presque exact de l'audacieux révolté.

De Luisi, il y avait quelques années, avait eu le tort immense d'être un « honnête » cheminot organisant ses compagnons de travail et leur enseignant le verbe de la rédemption, quand — pour le punir de ce crime — la So-

ciété le jeta d'abord en prison, puis lui refusa du travail et le jeta hors de ses cadres comme un rebut. De Luisi accepta le défi et, en marge de la société, il devint un héros.

Un héros au cœur plein de force et d'amour, un héros qui sut supporter la faim et toutes les privations avant d'abaisser sa dignité à la petite et facile proie, un héros qui sut toujours donner — et avec passion — sa solidarité aux compagnons moins audacieux ou moins fortunés que lui ; un héros qui avec cent de ses pareils aurait renversé un régime. Il aimait le danger comme un frère et avait dans l'âme l'élan de mille audaces.

Et maintenant qu'un vil Judas Iscariote l'a vendu à la police de Turin et l'a fait ensevelir — peut-être pour toujours — dans les ténèbres d'une cellule, sans qu'il ait au moins pu — pour la dernière fois — vendre chèrement sa liberté, nous avons le devoir de ne pas l'oublier.

Il faut enlever, une fois pour toutes, les masques hypocrites qu'un trop grand nombre d'entre nous tiennent encore sur leur visage et reconnaître en lui un de nos meilleurs camarades. Finissons-en avec l'ignoble comédie de notre solidarité accordée seulement aux « innocents ». Si les innocents la méritent, il y a des « coupables » qui la méritent encore plus que des innocents !

« Coupable » doit être pour nous synonyme de *Meilleur.*

Et l'un des meilleurs d'entre nous était précisément De Luisi.

La vie de ses dernières années est un poème héroïque dont l'Art seul pourrait dire la beauté et chanter la grande — quoique obscure épopée...

Réfractaires, rappelez-vous le ! Vous avez perdu en lui un des meilleurs de vos frères : un de ceux qui indiquaient — par l'exemple du fait — les voies de cette radicale et profonde rebellion qui est le propre des anarchistes négateurs.

RENZO NOVATORE.





LA POÉSIE

PRIÈRES POUR UN MORT

à la mémoire de F. GIRAULT.

I

La vie est belle,
l'eau vive, le chemin frais et le soir de campagne
avec son parfum de menthe et de lait,
un horizon très loin de montagne
et le bonheur est tout près.

Nous avons eu l'orage après-midi.
Il a plu. Par la fenêtre, ouverte au début,
arrivait l'odeur tranquille et pénétrante
du jardin rafraîchi.

Maintenant, les senteurs des herbes sont intenses
jusqu'à nous imprégner.
Le sein de ma compagne est une tubéreuse.....

La joie est en nos cœurs ; la prière est partout,
Mais tu manques soudain à notre clair silence.

II

Comme tu aimais la vie, mon ami,
et comme elle t'accueillait
dans les chemins en paix de la belle Bourgogne,
les vignes que gonflait chaque instant de septembre
et la chambre où ton front pesait comme une treille.

Quand je veux retrouver le clair de ma jeunesse,
je n'ai qu'à vous revoir
aux jours où le travail mûrissait nos pensées,
aux soirs où nous allions, par les rives de Saône,
à l'auberge où riait une souple servante.

Dimanches de la dix-septième année,
lumières du ciel, du cœur et des yeux,
vous annonciez un ardent avenir,

un avenir, hélas ! qui ne fut pas à nous !

III

Sainte odeur de la vie !

Je m'en souviens pour toi, lucide et seul ami,
dont la mémoire est morte.

Le train qui te menait selon l'ordre militaire, s'arrêta un soir entre les deux rangées de maisons d'un village vendéen.

Il faisait doux dehors, de cette douceur des baisers humides, quand les lèvres sont larges et fraîches.

D'une ferme proche la barrière, une jeune fille d'un temps de paix vêtue de rose et de soyeux, vint pour sourire et pour tendre la main.

C'était la vie qui te disait adieu.

IV

Dire qu'ils t'ont fait mourir à l'heure des vraies moissons,
des greniers odorants et des caves fécondes,
à l'heure de l'œuvre achevée !

En cet automne d'abondance et de promesse,
à l'heure d'un triomphe et d'un recommencement.

Dire qu'ils t'ont fait mourir à l'heure des vrais baisers,
Viril ami en proie aux fêtes sensuelles,
à l'heure de la femme de trente ans
dont l'abandon est sûr comme la chute d'un fruit !

V

Quel droit jamais valut celui de vivre ?

Voici notre jeunesse avec son cœur troué
et ses membres tordus ainsi qu'un tronc qui brûle,
les gestes se heurtant aux voûtes des prisons,

et voici mon ami qui tombe en pourriture.

Délivre-nous du mal, homme qui vas venir,
sauveur en qui je crois et qui aurais pu être,

cet ami, qu'à présent, je suis seul à pleurer.....

Roger BŒUFGRAS.



Judet.

Ernest Judet, antidreyfusard acharné, patriote à la Déroulède, accusé de trahison, parce que ennemi intime de Clémenceau, vient de passer aux assises. A ce sujet, G. de la Fouchardière, qui, dans l'*Œuvre*, et sous une forme ironique laisse tomber bien des vérités, écrit :

... Je ne veux pas croire que, dans notre pays il se soit trouvé douze hommes, douze pères de famille, pour acquitter un des responsables de la grande tuerie qui pendant cinq ans a ensanglanté l'Europe.

Vingt et un témoins ont défilé à la barre pour affirmer le patriotisme exalté de M. Ernest Judet, un patriotisme qui ressemblait à une ivresse : or l'ivresse n'est pas une excuse.

....

C'est la première fois, non seulement dans l'histoire de France, mais dans l'Histoire, que l'on voit un patriote jugé pour crime de patriotisme. La conscience humaine se réveille enfin. Il paraît qu'on se rend compte du danger que présente l'excitation au meurtre, même lorsque le meurtre est exécuté sur une vaste échelle, la glorieuse échelle des cartes d'état-major.

A moins que je n'aie mal compris le sens du procès Judet et la nature de l'inculpation...

J'admire l'incompréhension « volontaire » de La Fouchardière.

Ce procès, comme ceux de Caillaux, Malvy, etc., nous prouve seulement une fois de plus, qu'en politique le patriotisme est un mot qui sert à justifier toutes sortes de combinaisons, maquignonnages, crimes.

Sport.

Le « camarade » Vaillant-Couturier ne se contente pas d'être lieutenant, député, et d'enfiler de temps à autre un pantalon de velours pour affirmer plus fortement ses sentiments révolutionnaires et farouchement prolétariens; le « camarade » député est aussi un sportsman fervent. Selon lui, le sport est intimement lié à la Révolution. Le sport, dit-il, dans *l'Humanité* « est une manifestation essentielle de la vie des masses ».

Autour du match de rugby, les faubourgs s'assemblent. C'est la fête de l'adresse, de l'endurance, de l'héroïsme.

Tandis que Byzance, appâtée par le gain, s'entasse au pesage ou sur la pelouse autour des cochers blancs ou des cochers verts, les faubourgs assemblés autour du match ne parient pas, ne jouent pas, mais, pendant plusieurs heures, leur cœur rouillé, crasseux, exténué de tous les jours, leur cœur de machine, d'écritoire ou de comptoir bondit au-dessus d'eux pour la passion désintéressée, totale, unanime, révélatrice de leur force.

Autour des équipes rivales, c'est une giration frénétique de cris et de bravos, un étincellement de joies et de colères.

C'est passionnant.... Mais il y a sport et sport, comme il y a militarisme et militarisme. Or, « le sport ouvrier doit aller vers l'Internationale la plus révolutionnaire ». Tout comme les syndicats, l'A. R. A. C. et l'Association des gens de maison.

Sachons mener de pair l'éducation doctrinale et l'éducation physique et laissons les gens assis, électoraux et phraseurs, penser avec leurs hémorroïdes et couronner l'évolution démocratique d'un rond-de-cuir.

Non, tais-toi. .

Bistrocratie.

L'anniversaire de la prise de la Bastille, n'a suscité en cette année 1923 qu'un enthousiasme patriotique des plus limités.

Seul sa majesté le bistro, a manifesté son attachement au régime par l'exhibition de quelques lampions et toiles multicolores.

Quelques bastringues en plein vent, autour desquels tournoyaient des couples, qui certainement se foutaient de la République des bourgeois et des curés, comme de leur première chemise. Pas de revue militaire !... Où allons-nous ?...

Qu'est devenu — dit tristement le « Radical » — le 14 juillet démocratique, glorieux anniversaire du mouvement révolutionnaire et émancipateur qui devait libérer le genre humain des forces oppressives de l'ancien régime ? Une habitude traditionnelle et désuète, une manifestation qui perd chaque année en ampleur et en sincérité.

Je vous le dis, c'est triste !...

Dans *la Victoire*, Bourtzeff, ami et complice du renégat Hervé, a le culot d'écrire :

La Bastille est prise, mais songez qu'une autre Bastille plus formidable, plus abominable que l'ancienne est toujours debout. Cette bastille, c'est le régime bolchevik, le régime des traîtres et des assassins.

La Bastille est prise, triste imbécile !...

Oui, mais il nous reste Melun, Clairvaux, Rennes, et les innombrables bagnes de la métropole, de l'Afrique, de la Guyane, de la Nouvelle, que sais-je, dans lesquels souffrent et meurent des vaincus, des révoltés, des indomptés, des hommes.

Qu'il s'en trouve une également en Russie, c'est naturel, puisqu'il y a là-bas, un gouvernement qui gouverne, mais ce n'est vraiment pas à Bourtzeff à nous l'apprendre.

L'A.R.A.C. militariste.

L'antimilitarisme de Victor Méric qui se manifesta à ses débuts dans les colonnes de notre *Libertaire*, a survécu, et cela fait tout de même plaisir, au grand carnage international.

Les farouches anti-guerriers, de la dernière cuvée, les poètes qui trouvèrent dans l'horreur sans nom, la boue et le sang des tranchées, prétexte à littérature de bon rapport, évoluent vers un militarisme qui, pour être rouge, n'en est pas moins détestable.

Dans *l'Egalité*, V. Méric, publie une lettre à Henri Barbusse, qui a contribué à donner à l'A.R.A.C., une direction peu en rapport avec le but pour lequel elle s'était constituée.

Méric, a comme nous « pour tout ce qui sent l'ancien combattant et rappelle les heures de déchéance, une invincible horreur ». Pourtant, il se trouve dans l'A.R.A.C. de nombreux sympathiques « que la haine des tueries avait conduits peu à peu aux conceptions révolutionnaires ».

Grâce aux manœuvres des néo-communistes, l'A.R.A.C. est morte.

Puis, s'adressant à l'auteur du « Feu », V. Méric, écrit :

Car vous en êtes là. Vous faites votre partie dans le chœur des capitaines repentis. Vous vous embrigadez dans la cohorte des héros nostalgiques qui pleurent sur les chars d'assaut, qui regrettent amèrement les lauriers d'antan, qui ne rêvent que d'uniformes nouveaux et de bâtons de commandement. Militaires exaspérés qui s'imaginent antimilitaristes et qui s'efforcent de ressusciter cette vieille sottise : la Révolution par la guerre. Oui, vous en êtes là, vous, le révolté de 1916 ? Vous admettez la discipline, l'autorité des chefs, la rénovation du Monde par la chose militaire. Le centralisme despotique prêché par quelques histrions en délire reçoit votre approbation enthousiaste.

Pauvre grand écrivain. Infortuné poète, qui n'auriez jamais dû déserter votre Tour d'Ivoire et qu'on voit se mêler aux misérables querelles d'un Forum étriqué.

L'A.R.A.C. militarisée, l'A.R.A.C. marchant au pas, l'A.R.A.C. préparant la prochaine guerre, qui ne sera pas celle du Droit, de la Justice, de la Civilisation, qui sera celle du Prolétariat, — le dernier bateau, l'ultime bourrage !

On ne pouvait mieux dire.

Si j'etais assassin.

Sous ce titre, et dans un journal qui s'intitule, on se demande pourquoi, *La Liberté*, un plumitif qui signe Camille Aymard, remet en cause après Marty, nos camarades Sacco et Vanzetti.

Si, demain, je commets un crime, je ne manquerai pas, dès mon arrestation, de me proclamer communiste. L'exemple de Marty est là pour m'en attester les avantages incontestables, et aussi l'exemple de Sacco et Vanzetti.

Les Parisiens n'ont pas oublié la campagne entreprise par les communistes du monde entier en faveur de ces deux brillants représentants de la politique de l'action directe et de la théorie de la reprise individuelle.

Sacco et Vanzetti, deux italiens immigrés aux Etats-Unis, avaient décidé de faire fortune : intention louable en elle-même et coutumière chez les immigrants. Mais, comme ils étaient communistes, ils estimèrent qu'ils ne sauraient sans trahir leurs convictions, s'enrichir par le travail et l'épargne, qui sont les vices capitaux de la société bourgeoise. Ils décidèrent donc de mettre en pratique, dans leur vie privée, la théorie de la reprise individuelle.

Suit une relation grossièrement erronée des faits que la « justice » américaine tenta d'imputer à nos camarades.

Camille Aymard, directeur de « La Liberté » est un digne émule de « l'honorable » Léon Daudet. Il mérite à ce titre d'être signalé à l'attention des révolutionnaires.

Les avatars de l'«Action Française».

Le Torchon de Gamelle traverse une série noire. Après avoir été forcé de paraître, de par la volonté des typos syndiqués, sur format timbre-poste, voici qu'une suite d'événements vient de jeter la consternation chez les bourriques supplémentaires. Est-ce l'effet de la chaleur, mais le poussah gélatineux semble avoir perdu le souffle. Ses glapissements auparavant si aigus se sont transformés en faibles gémissements de génisse asthmatique.

Quant à Maurras, il élucubre lamentablement, en attendant l'époque « lointaine », où il ira tirer les quatre mois de prison dont il vient de se voir gratifié.

Maurras, Ebelot, l'agresseur de Caillaux, condamnés, Judet acquitté, Marty libéré, tout cela, joint à certaines déconvenues électorales, a mis sérieusement du plomb dans l'aile à la caricature de fascisme de la bande à Plateau.

Marty.

Car Marty vient de sortir de la prison de Clairvaux. Cela malgré l'ignoble campagne d'affiches et de presse de *l'Action Française* et de *la Liberté.*

Marty, officier, respectueux des lois et de la constitution républicaine, avait refusé de participer à des hostilités contre la Russie, aucune déclaration de guerre officielle n'ayant été faite à ce pays.

Sa conduite aurait donc dû, logiquement, être magnifiée par les contempteurs de l'idée républicaine. Il ne pouvait y avoir trahison, puisqu'il n'y avait pas d'ennemis. Pour nous, cette question est naturellement bien secondaire. Le martyre d'un homme vient de prendre fin, nous ne pouvons que nous en réjouir. Mais comme le dit Frossard, dans *l'Egalité* :

> Quant à nous, notre tâche n'est pas finie. Cottin, Gaston Rolland, Goldsky, Jane Morand, nos camarades anarchistes, des milliers et des milliers de braves gens obscurs souffrent encore dans les prisons et sous le ciel fiévreux des terres de relégation. Amnistie pour eux ! Amnistie totale ! Amnistie tout de suite !
>
> La bataille continue.

Eh ! oui, elle continue.

Pierre MUALDÈS



Revue des revues

LUCIFER, *Pages libres*, paraissant six fois par an, publie un beau pamphlet de Marius Ryolley : *Les Charcutiers* (1, rue de l'Abbaye-d'Ainay Lyon).

En voici quelques extraits :

Chose curieuse, le Président des Charcutiers — énormité luisante où s'agrafait autour de la table, le collier des panses — n'était pas le Président des Charcutières. Le cœur des Charcutières est comme un sexe : il méprise la panse et le front. Leur Président à elles, leur Roi, c'était ce goret rieur (« Quel joli petit cochon », disaient-elles), qui, presque à l'extrémité de la table s'adorait lui-même et n'adorait que lui-même. Il était léger comme une vessie et cruel comme un fendoir. Elles l'auraient suivi jusqu'au bout du monde sur leurs genoux (Mais il avait garde de le leur demander). Tout leur être, à toutes, convergeait impudiquement vers celui-là. C'était leur maître. Elles ne tremblaint que devant lui. Il les possédait, cœur et pensée. La viande lorsqu'il voulait. Quand il daignait leur jeter un regard, les Charcutières électrisées de joie, riaient, chantonnaient, dansaient, baisotaient leurs époux ou bien elles s'immobilisaient, vissées à leur roi, dans un sourire infernal et divin. Lui n'aimait pas les Charcutières : il n'aimait que la Charcuterie. Qu'importe ! Toute la boutique était à lui. Et elles le disaient à tout le monde, sans même s'en apercevoir : par leur propos — elles l'y glissaient d'une langue négligente, — par leurs sourires soudains, par leurs injures folles et jusque par leurs silences. Et elles n'avaient pas besoin de le regarder pour le voir. Elles le voyaient avec toute leur peau (Cf. *Jules Romains : La vision extra-rétinienne.* « Nouvelle Revue française » du 1er février 1923). Leurs yeux sont myopes, mais leur rétine est synoptique comme un poème de Marinetti ou de Nicolas Beauduin, et photographique comme un roman de Marcel Proust ou de Jean Giraudoux. Elles le voyaient donc, sans le regarder, dans le panorama de la rétine et dans l'infini de leur rêve. Toutes d'ailleurs se surveillaient frénétiquement comme des hontes. La jalousie les rongeait comme une syphilis. Elles avaient l'air de se voler à chaque instant. Les Charcutiers se volent de l'argent ; les Charcutières se volent des mâles.

N'est-ce pas qu'elles sont bien dépeintes, ces bonnes bourgeoises, les Charcutières. Et les filles ne le cèdent en rien aux mères :

La présence du roi des Charcutiers les accablait, elles aussi, délicieusement. Par instants, elles le broutaient prestement du regard, comme des chèvres voleuses. Ou bien elles détaillaient dans leur imagination un mari pareil au roi — jeune, riche, aimable et bon Charcutier — qui les aimerait toujours et qu'elles aimeraient toujours. Les toutes petites Charcutières songeaient, mères déjà, à leurs poupées. Quand elles n'y songeaient point, femmes déjà, elles étalaient l'espérance de jambonneaux sous le store court des jupes, ou frottaient, comme des allumettes, leurs yeux de phosphore à la couenne des Charcutiers.

... Elles savouraient, comme des bonbons de choix, les noms, célèbres, des garçons de l'hôtel : Henri Bordeaux, Pierre Sales, Charles Mérouvel (un Jules Mary, Emile Richebourg, Xavier de Montépin noble !), etc. Belle équipe, les Charcutières appréciaient justement. Mais elles ignoraient encore des détails essentiels : un Inaudi — Klotz — avait calculé la dépense et affirmé : « L'Ostrogoth paiera ! ». Une entremetteuse, — Mariette Sauveterre — avait fourbi les water-closets et entassé dans sa loge cent mille « papiers » Daudet. Un illustre maître-queux — Lloyd George — régnait dans les cuisines, décrétant les sauces et aspergeant les rôts. Adolphe Retté était somelier et Raymond Radiguet échanson.

*
**

Un problème intéressant : dans les LIBRES PROPOS (3, rue de Grenelle, Paris) du 2 juin, on rapporte des lettres de George Sand, magnifiant le suffrage universel (c'était permis en 1871 !) On y trouve aussi cette réflexion :

Le paysan, c'est-à-dire *le nombre*, n'a pas de parti. Il ne veut, dit-on, que ses intérêts. Mais ses intérêts, c'est la vie, c'est le pain, le vin, la viande que nous consommons, c'est la *matière*, la vie matérielle que les théoriciens oublient, eux qui ne savent pas qu'un épi n'est pas un chardon.

J'ai été au commencement comme tant d'autres. Au début du suffrage universel, j'en ai été effrayée. J'aurais voulu une restriction, l'obligation de savoir lire. Mais depuis vingt ans, j'ai vu, d'abord, que tout doucement les jeunes paysans apprenaient un peu, et que ce peu volontairement appris était beaucoup ; ensuite que, lettré ou non, il avait, de son droit, un sentiment extraordinaire et toujours en progrès. C'est le premier échelon de la République, cela, et si on veut l'ôter, il n'y a plus rien. Mais on ne le peut pas, il est trop tard, et quiconque y porterait la main serait brisé.

Tandis que, dans La Lampe (Leloux-Bigaroque Dordogne) de juin, A. Perroteau remarque :

Le capitalisme... actuellement, ménage le paysan et le gave d'or. Il oublie que le paysan n'est point le peuple entier. Il oublie que le paysan enrichi se transforme en bourgeois et devient un chef d'exploitation, un industriel de la terre, s'il n'abandonne point celle-ci, toutefois. Le manque de main-d'œuvre à la campagne provient de ce fait. Les filles de cultivateurs aisés jouent à la demoiselle : de riches toilettes sur des corps robustes portant maintes fois des cerveaux assez étroits, car, avec l'aisance entrée à la maison, l'autorité paternelle s'est effacée, et les progrès intellectuels de l'enfant s'en sont ressentis. C'est néanmoins cette race qui apportera aux partis bourgeois et nationalistes un sang nouveau, dont ils ont besoin. Mais, il est à côté de ceux-là, un autre peuple...

Je le répète, il faut tenir compte à George Sand de l'époque où furent écrites ses lettres. Mais les deux passages sont à méditer. Et le problème à tirer au clair. Car la question paysanne est une rude question, quoi que disent nos révolutionnaires en chambre !

***

Si mes souvenirs sont exacts, Octave Béliard tenait avant-guerre la chronique des livres aux *Hommes du Jour*. J'ai retrouvé de lui, avec plaisir, des *Pensées* dans un récent cahier de la Revue de l'Epoque (3, avenue de la Bourdonnais, Paris). Pensées simples, nettes, sans fard ni littérature et dont je veux donner ici quelques échantillons :

Le siècle d'*art* est celui où l'artiste ressemble à l'ouvrier ; le siècle d'*esthétisme* est celui où l'artiste ressemble à l'intellectuel

Tuer pour ne pas payer ce que l'on doit, cela s'appelle une guerre de libération. Tuer pour prendre au voisin ce dont on manque, cela s'appelle réaliser ses aspirations nationales.

Le monde littéraire ? Une cohue d'ambitions et d'intrigues mesquines, de jalousies et de traitrises ; des gens qui se remuent, qui caressent, qui mordent, qui multiplient les démarches pour moins que rien : pour être cités dans les journaux.

Au théâtre, reconnaissez l'œuvre de génie, à cela que, jouée dans une grange, elle ne perd rien de son essentielle beauté. Le décor est pour les pièces ce que la toilette est pour les femmes : il égalise les laides et les belles.

Un roman ne vaut rien, qui ne comporte pas une autobiographie.

Il n'y a qu'une façon de bien écrire : exposer son âme aussi nue que possible.

Je connais des centaines de gens qui ne savent rien, qui n'ont jamais pensé, qui ont l'esprit audessous du médiocre et qui vivent de la littérature. C'est qu'ils ont la neutralité de leurs lecteurs et que la plupart des lecteurs sont des sots.

Il n'est pas difficile de trouver de quoi manger, en littérature. C'est une affaire de prostitution plus ou moins habile, plus ou moins docile.

Le tort de notre temps est d'avoir créé l'écrivain professionnel, qui écrit sans prétexte, pour gagner sa vie. C'est la faute du journalisme ! ni Rabelais, ni Montaigne, ni Pascal, ni Corneille, ni Rousseau, ni Lamartine n'étaient des professionnels.

Pas mal, n'est-ce pas !

Mais pourquoi faut-il — bizarre coïncidence — que je retrouve le nom de M. Octave Béliard dans la liste des *Ecrivains Combattants*. Alors quoi, Monsieur Béliard, vous aussi, à plat ventre devant Foch et Pétain, « ces réalisateurs d'aspirations nationales — assassins » selon votre propre définition.

Pas bien fameuse, la posture !

***

L'Ane d'or (12, rue Dom-Vaissette, Montpellier) est incontestablement l'une des plus littéraires et des plus intéressantes parmi les revues provinciales.

Elle a donné des études sur E. Pérochon, sur Jules Romains, etc., aux conclusions discutables peut-être mais dont on ne peut nier la valeur.

Dans ses deux derniers cahiers, elle publie des *Lettres inédites* de Charles-Louis Philippe, à vingt ans, lettres fort intéressantes adressées par l'auteur de *Bubu* à un camarade plus jeune, encore élevé au lycée de Moulins.

André Vialles les a précédées d'une introduction où nous glanons ces lignes :

Ils furent nombreux ceux qui, dans les dernières années du XIXe siècle, découvrirent les malfaçons de la société, le bonheur excessif des riches et la grande misère. Le socialisme étant à la mode, des gens de lettres bien rentés, nourris à souhait et confortablement logés exploitèrent comme une veine nouvelle : le Pauvre. On rima des cris d'affamés, des plaintes misérables, on s'encanailla avec délices chez les souteneurs, les trimardeurs, les sans-le-sou, les meurt-la-faim, qui apportaient une matière riche aux naturalistes. Il y eut les gueuseries de Richepin, la compassion artificielle de Zola, les vociférations apocalyptiques de Léon Bloy, les sanglots et les colères argotiques des poètes montmartrois.

Mais, si parmi eux, il y avait des fumistes et des habiles, il y avait aussi des sincères pour lesquels était posé vraiment le problème du pain, pour lesquels le désir de justice sociale n'était pas un thème littéraire. Charles-Louis Philippe était un de ceux-là...

***

Les Cahiers d'Aujourd'hui (27, quai de Grenelle, Paris) publient un numéro spécial consacré à une relation de voyage : *La Forêt du Haut-Niger*, par Lucie Cousturier, agrémentée de dessins et de reproductions d'aquarelles.

Désormais cette revue publiera ainsi un cahier spécial consacré à une œuvre tous les deux mois. On annonce notamment un roman de Léon Werth, avec illustrations.

Les abonnés ne seront pas volés, certes.

***

La Pensée Française (13, rue de la Haute-Montée, Strasbourg) est un organe « *de propagation nationale et d'expansion française* ».

Une équipe qui sent venir le vent et qui a confiance en le futur Bloc des gauches.

On y attrape ferme la « cléricature » et la « prêtraille » mais on y est très Français. On y publie des ordres du jour du Grand Orient et un discours de Myron Herrick à l'inauguration d'un monument. Une étude sur Pascal mais aussi des fragments d'un roman de M. Got desquels il appert que l'Allemagne est peuplée de pédérastes.

Bref, une revue laïque, patriotique et comique ; *bien française,* la vraie revue officielle de demain.

***

Autre exemple du même genre : LA PAIX, revue caillautiste qui vient de paraître à Paris (93, rue du Bac).

Toutefois j'y ai glané dans un récent numéro de curieux *Conseils à mon fils pour la prochaine guerre de Robert Pelletier.*

... Quand tu viendras en permission, la première année de la guerre, que ta tenue soit celle d'un combattant. Un an après, prends l'allure d'un embusqué, mais à partir de la troisième année, mets des vêtements civils en sortant de la gare, si tu ne veux pas qu'on te prenne pour un imbécile sans relations.

... Si tu ne veux pas vendre des obus, on pourra regarder du côté de la propagande. Vendre à l'Etat de la mauvaise prose est une excellente spéculation. Il y a aussi les missions à l'étranger. C'est difficile à obtenir, mais c'est avantageux. *(Voilà qui est rudement vache pour le patron Caillaux, lequel fut en mission dans l'Amérique du Sud).*

... Je connais un autre moyen d'être tranquille pendant la guerre, je te l'enseignerai quand le moment sera venu...

Bigre ! voilà qui devient plus intéressant — ou plus compromettant. Car M. Caillaux, que je sache, n'a jamais prôné la désertion.

M. Robert Pelletier, vous allez vous faire mettre à la porte.

Ou bien, ce qui est plus probable, tout cela n'est que « *littérature* » !

***

Dans un récent CRAPOUILLOT (3, place de la Sorbonne, Paris) j'ai trouvé de délicieux *Conseils pour celle que la passion a conduite au crime.*

... Le poison est stupide et cruel, le lacet compliqué et laid, la noyade souvent impossible, le vitriol sans résultat définitif ; le couteau est bien, mais dans le ventre, parce que plus haut on rencontre les côtes et le revolver est mieux.

La meilleure mort est la mort sans phrases. Il est déplorable que la victime ait le temps de s'expliquer avec la police. La victime manque généralement de générosité et fait des déclarations contraires aux intérêts de la défense.

Dissimuler le cadavre dans une malle, s'enfuir et nier donnent à penser qu'on est coupable. Il vaut mieux aller pleurer tout de suite chez le commissaire. Un crime avoué est à moitié pardonné.

Si l'on a un peu de religion, on est très bien vue à Saint-Lazare.

Dire la vérité à son avocat, c'est ébranler sa conviction et lui ôter de sa force.

Il est excellent de citer quelques personnes honorables qui viendront affirmer qu'elles ne savent rien de l'affaire, mais que l'accusée est incapable d'avoir fait ce qu'on lui reproche. L'accusée l'a fait mais les jurés en sont moins sûrs.

Lorsque tout est fini et que le président demande à l'accusée si elle a quelque chose à ajouter à sa défense, il n'est pas mauvais de dire : « Je l'ai tué, mais je lui pardonne ».

Après l'acquittement, on peut remercier les jurés. C'est leur donner un bon encouragement. Mais il faut être bref et ce n'est pas une nécessité. Le verdict est acquis et ce sont des paroles inutiles...

C'est signé : *Sœur Saint-Chrisosthome,* de la Rémission des Péchés, ancienne Sœur tourière de Saint-Lazare.

***

Dans BELLES-LETTRES (89, boulevard Exelmans, Paris). Gaston le Révérend commence une intéressante étude sur *Auguste Bunoust, poète et curieux homme,* étude fort documentée qui débute par ces paroles de bon sens :

Les morts sont sans besoins, comme sans désirs. C'est en vain, qu'on les honore, qu'on les blâme et qu'on les juge. Ils ne sont plus là pour entendre, pour souffrir et pour se réjouir, et pour prendre à partie qui s'occupe d'eux. Seule leur œuvre demeure ; et leur pensée quand ils l'ont écrite ; et les traces de leur vie active et sentimentale, au cœur des amis qui leur survivent..

***

Justement, voici que LES PRIMAIRES (7, rue de l'Eperon, Paris) consacrent un numéro spécial à *Gaston Le Révérend :* pages choisies inédites, avec une présentation par Marcel Lebarbier :

Le Révérend me regardait venir du haut de sa haute personne, penchée à sa haute fenêtre, tout en haut de Lisieux. « Montez, c'est au deuxième, je ne descends pas, je suis fatigué. »

Nous avions échangé maintes lettres. Même, un mois auparavant, nous nous étions rencontrés, mais c'était la première fois que j'allais voir Le Révérend chez Le Révérend. Un si tranquille mépris de l'étiquette m'agréa comme une bienvenue. N'était-ce pas déjà un tacite engagement d'amitié que cette suppression des formalités inutiles entre amis ? Car Le Révérend écarte d'un geste qu'on dirait négligent tout ce qui entame la sincérité. Vous venez me voir ? j'en suis bien content ; mais je vous l'ai dit, je suis fatigué, vous n'avez nulle envie, n'est-ce pas, de m'imposer un surcroît de fatigue, déplaisant pour moi, sans profit pour vous ?

Et chez cet homme si bien libéré des « usages » l'hospitalité a une saveur de franchise rare en notre époque d'esbrouffe.

Mais si vous êtes un importun, et que Le Révérend par mégarde vous ait ouvert sa porte, il vous laissera parler autant que vous voudrez, sans lever les yeux de son ouvrage. Sa femme, si elle est là, se chargera du minimum protocolaire. Le discours fini, Le Révérend vous reconduira jus-

qu'au seuil avec un sourire à peine visible, où vous ne saurez s'il faut lire de l'indulgence, de l'ironie ou de la timidité...

***

M. Marc Semenoff fonde une petite publication : LE POUR ET LE CONTRE (51, rue de Babylone, Paris), où il veut étudier, exposer impartialement tous les problèmes sociaux, politiques et philosophiques.

On peut seulement regretter qu'il ait cru devoir consacrer le premier cahier de sa revue à cette vieille couillonnade : « *Le Vote des femmes* ».

Mais, bon Dieu, le vote des hommes ne vous a donc pas suffi comme expérience ?...

Maurice WULLENS.

P.-S. — Bergeron me répond dans le dernier numéro des *Vagabonds*. Ou plutôt, il essaie de me répondre. Evidemment, il parle à nouveau du centralisme, du jésuitisme, de l'autoritarisme et du sectarisme du *Libertaire* et de son équipe (dont je suis). Et aussi, pour faire d'une pierre deux coups, de la mauvaise foi, de l'étroitesse d'esprit et de la décrépitude intellectuelle d'E. Armand. Celui-ci n'aura point de peine à répliquer qu'il y a moins de décrépitude intellectuelle à souffrir en prison qu'à servir la Patrie !

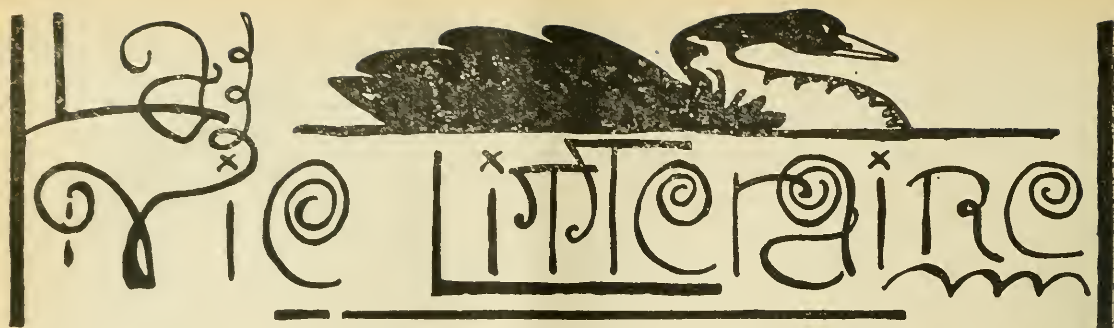
Mais Bergeron ne m'a point répondu : il ne suffit pas de baver à côté. Je lui avais demandé ce que lui Bergeron, ex-mobilisé, pensait du geste d'insoumission de Lecoin. Et s'il prenait vraiment à son compte les insanités d'un Lux à ce sujet ?

Je vous le répète Bergeron : vous avez revêtu la livrée bleu-horizon (ce n'est pas une insulte, mais un rappel à plus d'humilité, vu notre commune lâcheté passée !) Pouvez-vous vraiment affirmer en toute conscience que le geste de Lecoin fut « *le moindre risque... le bon filou* ». Vous qui n'avez pas eu l'élémentaire courage d'accomplir ce geste, si profitable aux dires de Lux !

C'est cela qu'il faudrait discuter.

Maurice WULLENS.





HAN RYNER et son œuvre *(suite)*

ESSENCE DE PHILOSOPHIE

Dans cette étude forcément rapide d'une œuvre trop vaste et trop profonde pour être analysée comme il conviendrait en quelques articles de revue, j'ai essayé de mettre en relief, du moins en ses principales étapes, l'évolution d'un esprit non moins étonnant par la solidité, et l'originalité de ses productions que par leur variété. Solidité, c'est-à-dire profondeur, originalité, variété ce sont là, avouons-le, qualités bien rarement réunies dans un seul homme, en ce temps de spécialisation à outrance et où se trouve poussée à sa dernière limite la division du travail intellectuel.

J'ai montré comment, par un phénomène de simple maturation, du romancier, observateur patient et consciencieux, tout imprégné de méthode expérimentale, s'était lentement dégagé le philosophe apte à l'analyse comme à la synthèse, et dont les concepts de plus en plus élargis, sans perdre de leur profondeur, allaient lui permettre d'embrasser, avec la pensée moderne tout ce que la pensée antique contenait de précieux et de profitable à l'humanité.

J'ai promené le lecteur à travers les jardins merveilleux d'une œuvre, où, incomparable jardinier, Han Ryner fit s'épanouir les fleurs les plus rares, les plus exquises de l'Hellénisme d'abord et du Christianisme ensuite. Des parfums qui s'en exhalent, comme de la pure clarté qui les baigne, j'éprouvais une sorte d'ivresse très douce que j'essayai de communiquer à mes lecteurs.

J'accède maintenant — et ce sera la fin d'une promenade ou plutôt d'un pèlerinage que je termine à regret — à des jardins plus austères, dont la flore plus discrète étale, aux yeux du seul philosophe, une livrée plus sévère, et exhale, pour lui seul, des parfums moins doux, moins enivrants, mais plus forts. Je veux parler de ce que j'appelle comme l'indique le titre de cette troisième partie de mon étude, l'*essence de philosophie* que Henry Ner, a su renfermer en quelques plaquettes. comme le parfumeur oriental fait contenir, en des fioles minuscules, l'essence des plus belles fleurs de son pays.

A l'encontre, en effet, des plus notoires parmi les philosophes contemporains, sorbonnards et autres, qui délaient, en des bouquins massifs, de pauvres et maigres idées, Han Ryner, en quatre brochures de quelques pages chacune, a condensé toute une philosophie marquée au coin de la plus pure originalité. Ajoutez à cela que jamais forme ne fut plus parfaite et adéquate aux idées exprimées, tournées, retournées, scrutées jusqu'à leur tréfond.

Ces quatre plaquettes dont les lecteurs qui connaissent l'œuvre de Han Ryner ont déjà évoqué le titre sont : *Le Subjectivisme*, *Petit Manuel de l'Individualiste*, *Des différentes sortes d'individualisme*, *Contre les dogmes*.

Les analyser ici, aussi sommairement mais aussi complètement que possible, c'est, je crois, le meilleur moyen d'aller au fond de ce qui constitue le talent autant que la philosophie de Han Ryner, en même temps que d'en dégager les tendances libertaires et individualistes dont cette philosophie est profondément imprégnée.

I

Han Ryner et le Subjectivisme

Voici d'abord *Le Subjectivisme*. Cette plaquette parue aux *Editions du Fauconnier* n'a que 76 pages ; mais de même qu'avec une tablette Liebig de quelques grammes, n'importe quel marmiton peut faire un litre de bouillon, de même, en délayant habilement le contenu de cette brochure, n'importe lequel de nos philosophes officiels, peut aisément fabriquer un

gros bouquin de 400 pages et même plus. Et d'abord les 5 pages des *Préliminaires* du *Subjectivisme* consacrés à la logique, seraient devenus, sous la plume de l'académicien ou du Sorbonnard, une *Introduction* copieuse ; les cent lignes substantielles sur la *Métaphysique et les Sagesses positives* en eussent donné plus de mille ; de même pour *Déterminisme et Liberté*, pour *Les Morales* et pour les *Etapes de la Sagesse*. Comme résultat, dans ces dix à douze mille lignes ainsi obtenues, se fussent trouvées à la place des quelques idées claires, nettes, définitives de Han Ryner sur les grandes spéculations de notre époque, tout l'entassement des sophismes accumulés autour d'elles par la vieille philosophie.

Un exemple :

Dans ces mêmes *Préliminaires* du *Subjectivisme* intitulés *Des bons et mauvais usages de la logique*, Han Ryner écrit : — « La logique est peut-être moins l'art de penser que l'art de parler. La logique est un chapitre de l'esthétique. Elle enseigne les moyens de créer cette sorte de beauté que nous nommons unité... Elle permet de voir, d'un coup d'œil, des pensées, qui, sans elle, resteraient lointaines et successives. Elle sait les points de vue heureux qui rassemblent le détail du paysage et diminuent les distances apparentes. Quelques naïfs en croient les distances réelles diminuées, et ils marchent...

« La logique obtient des succès oratoires pédagogiques et mnémotechniques. Les grains dont elle fait un collier que je tiens dans la main, sans en laisser perdre un seul, furent souvent arrachés aux coraux des mers les plus diverses.

« Je respecte la logique : On m'a dit qu'il fallait respecter la religion des gens, et la logique est la dernière religion de beaucoup. D'ailleurs le lien est visible, et il est certain que les grains sont ensemble ; trop d'esprits me mépriseraient si j'osais croire que le lien n'est pas aussi ancien que les grains et que le rapprochement est œuvre humaine. Quand quelqu'un croit démontrer je ne lui laisse pas voir que je souris. Quand quelqu'un veut démontrer, je ne lui avoue pas que je me méfie de lui. »

Quand on a lu attentivement cette trentaine de lignes, et qu'on a réfléchi un temps suffisant sur elles, on est obligé de reconnaître qu'elles résument, avec une pointe d'ironie exquisement opportune, tous les gros bouquins pondus sur la logique par la philosophie officielle depuis Aristote ; lesquels bouquins ne nous épargnèrent aucun radotage de pédagogue depuis le fameux syllogisme classique : *Tous les hommes sont mortels*, etc. avec *majeure*, *mineure* et *conclusion*, jusqu'au « type de l'édifice logique » invariablement pris dans la géométrie.

II

La claire concision de Han Ryner et la prolixité nébuleuse de M. Bergson.

Mais, voici qui prouve mieux encore l'extraordinaire densité de la pensée, si j'ose ainsi m'exprimer dans la spéculation philosophique de Han Ryner :

— « La logique, écrit-il plus loin, est un instrument de découverte. Les hommes qui édifient la science du concret, savent aujourd'hui, dans leur domaine, s'en servir utilement. Elle les conduit à des hypothèses qu'ils vérifient avec soin et que loyalement ils rejettent trois fois sur quatre. Jadis, elle les conduisait à des affirmations dont l'expérience criait en vain la fausseté ».

Un autre pour n'en pas dire davantage, peut-être même pour en exprimer beaucoup moins, nous aurait longuement montré les liens étroits qui unissent la logique et la raison, dans la constitution de la science et eut écrit des pages entières pour nous prouver que toutes deux font partie intégrante de cette science.

Prenez M. Bergson, par exemple, l'esprit le plus faux de tous les siècles : il eût, à propos du rôle des hypothèses, exprimé, comme on l'a vu en huit lignes par Han Ryner, écrit vingt pages, dans lesquelles il eût enchassé son fameux argument « du bébé attaché à sa chaise et qui voit tomber l'objet avec lequel il joue ». — « Ce bébé, prétend l'illustre métaphysicien, ne se figure probablement pas que cet objet continue d'exister ; ou plutôt il n'a pas l'idée nette d'un « objet », c'est-à-dire de quelque chose qui subsiste invariable et indépendant, à travers la diversité et la mobilité des apparences qui passent. Le premier qui s'avisa de croire à cette invariabilité et à cette indépendance fit une hypothèse » (1).

Parlant ainsi, M. Bergson accouche d'autant d'inepties que de phrases, ce que lui prouva magistralement M. Jules Sageret en quelques lignes pleines d'une fine ironie que je tiens à donner ici, ne serait-ce que pour montrer avec lui, combien a été surfaite la réputation de ce rhéteur-psychologue, et aussi pour mieux mettre en relief la prolixité nébuleuse de M. Bergson devant la claire concision de Han Ryner.

— « ...Ce que le grand philosophe (?), dans le passage cité, appelle hypothèse, peut à la rigueur en être une pour le métaphysicien ; pour tout autre vertébré supérieur, c'est une donnée de l'expérience ancestrale confirmée par l'expérience personnelle.

« Montrez à un chien un bel os bien garni de

(1) William James, *Le pragmatisme*. — Introduction par H. Bergson.

viande, que vous enterrez ensuite dans le sable ; l'os est devenu invisible, ce qui n'empêche pas que l'animal, même s'il n'a qu'un flair obtus, fouira des pattes et du museau, avec une ardeur joyeuse, explicable seulement par la survivance de l'os.

« La certitude d'une certaine permanence des objets et des phénomènes, est donc inscrite dans l'intelligence ou si l'on préfère dans l'instinct de l'animal. Elaborée par nous, elle a dicté un grand nombre des propositions initiales de la raison : le principe de la permanence du fait, de la raison suffisante, de la causalité ».

La claque, n'est- elle pas magistralement appliquée et n'avais-je pas raison de dire qu'entre les pages massives et filandreuses de l'Académicien-philosophe, sur la « logique et l'hypothèse », et les quelques lignes en lesquelles Han Ryner a su condenser sa pensée sur le même sujet, il y a la même différence qu'entre un brouillard épais et la claire lumière du soleil ?

III

Le sage éclectisme de Han Ryner et la philosophie du « commode » de Henri Poincaré.

A la page suivante de cette admirable brochure ; nous lisons, toujours sur la logique : — « J'aime l'ordre mouvant que je mets entre mes pensées : il dessine une forme dont je jouis. Je mets de l'ordre dans mes pensées, pour que le lecteur ou l'auditeur *puisse* me suivre... Non pas qu'il *doive* me suivre. Je trace une route. Il y a déjà d'autres routes. Et on peut en construire à l'infini. Pour être entré dans mon chemin, nul n'est obligé de le suivre jusqu'au bout.

« On est d'accord avec moi sur le principe apparent. Il ne s'en suit pas qu'on doive m'accorder la conséquence apparente. Il est prudent de garder toujours les yeux ouverts même quand on me donne la main ».

Au risque de paraître absurde à beaucoup, je ne crains pas de dire qu'en ces douze lignes se trouve indiquée et résumée la pensée maîtresse ou plutôt la tendance dominante qui se dégage de la remarquable philosophie scientifique d'Henri Poincaré, telle que l'a exposée en quelques mémoires très concis, le grand métaphysicien, esprit aussi profond et clair qu'est superficiel et nébuleux celui de M. Bergson.

Que dit, en effet, Henri Poincaré, sinon que nombreuses sont les routes qui conduisent à la prétendue vérité scientifique et que le véritable esprit scientifique consiste à suivre, celle qu'il apelle la plus « commode ». — « Une géométrie, précise-t-il, n'est pas vraie, elle est commode », c'est-à-dire elle est le chemin le plus commode que l'esprit peut suivre pour arriver à la vérité mathématique.

Ailleurs : *La masse est un coefficient commode à introduire dans les calculs.* Il peut donc s'en trouver de plus commodes.

Ailleurs encore : « *Ce n'est point la Nature qui nous impose les idées de temps et d'espace mais c'est notre esprit qui les impose à la Nature, par ce que nous les trouvons commodes* ».

Et de même ceci : *L'expérience n'a jamais prouvé que l'espace a trois dimensions, elle nous prouve seulement qu'il est commode de lui en attribuer trois* ».

Ce qui revient à dire que n'étant pas maîtres des forces, il est imprudent et antiscientifique d'imposer à leur enchainement, la volonté inflexible de nos méthodes.

Pas autre chose n'a voulu dire Han Ryner, quand il écrit qu'en dehors de la route qu'il suit pour arriver à la vérité, il en est d'autres et qu'on peut en construire à l'infini, et aussi qu'on peut être d'accord avec lui sur le principe apparent, sans être obligé d'accepter la conséquence apparente.

Et maintenant, savourez ces quelques lignes par lesquelles se terminent ces *Préliminaires* sur la *Logique* lapidairement formulés :

.. « Les pires chefs-d'œuvre de logique prennent, dans leurs lacs, quelques contemporains. La génération suivante forme d'autres logiciens qui découvrent, dans le chef-d'œuvre, mille fautes logiques.

« Je n'attends pas ces subtils libérateurs, je n'ai pas besoin que la toile d'araignée soit dévidée fil par fil. Je passe au travers sans me soucier d'elle ».

Rabelais n'eût pas mieux dit, non plus que le grand douteur Montaigne.

IV

La pensée de Rabelais à travers celle de Han Ryner.

C'est de Rabelais, lui-même, dont il possède à fond l'œuvre générale, que Han Ryner eut l'heureuse idée de s'inspirer pour tracer le plan de son étude sur le *subjectivisme* et en marquer très nettement les directives.

Par ce seul fait, il dégage *ex abrupto* le subjectivisme du mysticisme, qui en est à la fois le danger et la contrefaçon, et il se dresse devant la nouvelle vague mystique qui, depuis plus d'un demi-siècle et surtout depuis la guerre, envahit chaque jour davantage le monde intellectuel et menace de le submerger, ainsi que je le montrerai ici-même dans une prochaine chronique.

A ce legs néfaste du Moyen-Age, insuffisamment répudié par la Renaissance et les siècles suivants, il oppose le gaieté, si profondément

suggestive et compréhensive, de l'auteur de *Gargantua.*

— « *Rire est le propre de l'homme* », s'écrie-t-il avec lui, et tout aussitôt, il complète ces mots célèbres inscrits au seuil de ce même « Gargantua », par cette formule contradictoire, en apparence seulement : « *Ains maintenons que non rire, ains boire est le propre de l'homme* ». Et ayant fait avec Rabelais du « rire », la liberté et la sagesse et du « boire » la science — symbolique admirable, s'il en fut — il burine sa pensée non pas sur, mais à côté de la pensée rabelaisienne.

D'autres, je le répète, ont écrit de gros volumes sur le subjectivisme. Ils nous ont parlé pour le combattre ou le défendre du *subjectivisme absolu*, se confondant avec le mysticisme et prenant avec lui, sa source dans le royaume intérieur.

Ils nous ont mantré que tout être doué d'une conscience peut se dire : « Il y a deux mondes : moi, d'un côté, de l'autre, ce qui reste ». Et même théoriquement rien ne l'empêche de penser : « Il n'y a que moi ». Quand un homme, comme le fait judicieusement observer M. Jules Sageret, a dormi d'un sommeil profond et sans rêves, comment lui prouvera-t-on que la suspension de sa vie consciente n'était pas l'abolition réelle de l'univers, que son réveil n'a pas recréé les choses ? Et s'il a rêvé, n'est-il pas en droit de soutenir « qu'il rêve toujours, que l'univers constitue seulement la forme la plus commune des ses songes personnels ».

De ce subjectivisme absolu, l'évêque philosophe anglais Berkeley fut le père, et le curé Rabelais se serait tordu devant ses « foutaises, colonnades et bellevisées », comme il n'eut pas manqué de les appeler. Si cette manière de « se connaître soi-même » en niant l'Univers sensible ne fut pas absolument celle de Socrate, il faut bien avouer que celui-ci s'en rapprocha quelque peu, en ajoutant à son « connais-toi toi-même » ces mots absolument inadmissibles, et dont les conséquences, ainsi que je l'ai dit dans ma dernière chronique, furent terriblement néfastes à la science de son temps et à celle de l'avenir : « Ne t'inquiètes pas des autres connaissances ».

Et c'est ici que ma pensée s'éloigne sensiblement de la pensée de Han Ryner.

Sans doute, en maints passages de sa courte et substantielle étude, il se montre sévère pour les idéalistes échevelés, les subjectivistes absolus, négateurs des réalités sensibles et aussi contre les métaphysiciens nébuleux à la Bergson, mais son faible pour la pensée et la méthode socratique lui fait, en maints autres endroits, sous-estimer quelque peu la véritable puissance de la méthode scientifique ou scientiste, si l'on veut, dans la marche de l'esprit humain vers la Vérité.

Il me semble que, malgré un éclectisme plusieurs fois affirmé en termes exquisement nuancés, sa prédilection penche trop vers le « Rire » vers cette « Sagesse » insuffisamment définie, un peu trop abstraite, si j'ose ainsi m'exprimer, au détriment du « boire », c'est-à-dire de la « Science », qui me parait, à moi, être aujourd'hui ce qu'il y a de plus solide, de plus consistant, dans le patrimoine intellectuel de l'humanité.

Son adhésion au déterminisme qui en est la base de jour en jour plus solide, au fur et à mesure que s'élargit et s'approfondit la Connaissance, ne me parait pas avoir une suffisante fermeté : ... « le déterminisme envahisseur comme un déluge, écrit-il, prétend couvrir jusqu'aux plus hauts sommets : c'est pour obéir à mon besoin métaphysique d'affirmer l'unité. La contingence se montre exigeante comme une folie de révolte : c'est pour satisfaire un autre désir métaphysique, pour saisir, dans l'individu, l'absolu le moins fuyant et le moins décevant. Que ne suis-je assez raisonnable pour me transformer d'absurde métapysicien qui affirme, en joyeux poète qui rêve ? Les rêves ont des souplesses qui se marient. Les affirmations sont des brutalités qui laidement se bousculent ».

Certes, on ne saurait rendre en termes plus délicats et plus subtils, les incertitudes inhérentes à la fragilité de l'esprit humain, mais entre la souplesse aérienne du rêve et la brutalité massive de l'affirmation dogmatique, n'y a-t-il pas place pour l'effort pondéré, mesuré et progressif de la vraie méthode scientifique, qui se dresse contre le désolant *Ignorabimus*, va lentement du connaissable au prétendu inconnaissable, repoussant de chaque côté de sa route, comme le fanal des deux côtés du navire, les brumes de la métaphysique et les ombres du mysticisme et du subjectivisme absolu ?

Mais voici qu'à peine ai-je formulé ce léger reproche le regret m'en vient sous la plume, car surgit dans la même page, cette invocation d'une poésie large et prenante, et que Renan lui-même n'eût, certes, pas désavoué :

— « O beauté large et sinueuse, comment te chanter par des mots assez précis pour te désigner, assez vagues pourtant et caressants pour ne point te détruire ? Le déterminisme a son domaine, la liberté a le sien, et cependant l'un et l'autre emplissent magnifiquement l'univers. Ne nions pas la moitié des problèmes sous prétexte de les résoudre. Ne tranchons pas, pauvres Alexandres affolés, à la complexité adorable du réel, la grâce mille fois repliée des nœuds gordiens. Elargissons, au lieu de rétrécir les questions. La beauté émouvante du Baiser qu'est l'univers, comment devient-elle aux dogmes des philosophes, gri-

mace et hostilité ? Ils ne touchent pas aux mystères avec assez de tremblement et de délicatesse amoureuse. Ils ne cherchent pas à faire résonner sur l'instrument merveilleux les formules qui chantent et qui fuient ; mais pour obtenir toujours la même note, ces barbares arrachent à la lyre une partie de ses cordes...»

Combien je regrette que la place me soit ici mesurée et combien de choses intéressantes n'aurais-je pas encore à dire sur cette plaquette de 76 pages, dont chaque alinéa est un nid de pensées profondes et originales, dont chaque ligne est révélatrice d'idées et dont presque chaque mot fait surgir une image devant les yeux de l'esprit.

Or, voici que malgré mon intention exprimée au commencement, d'en finir aujourd'hui avec l'œuvre de Han Ryner, je m'aperçois en comptant les feuillets noircis, que cela ne serait possible qu'à condition de laisser dans l'ombre tout un coin de ce vaste labeur.

Or, j'estime que, victime comme Romain Rolland, comme moi-même, de son indépendance intellectuelle aux prises avec la plus basse conjuration du silence qu'aient jamais organisée les eunuques de la pensée et les maîtres du capital, Han Ryner a droit de voir son œuvre étudiée sous tous ses aspects et son grand mérite exposé sans réticence, dans une Revue *anarchiste*, au plus noble sens du mot.

Je terminerai donc prochainement, en étudiant l'individualisme de Han Ryner dans son remarquable *Petit Manuel* et dans *Les différentes sortes d'individualisme.*

P. Vigné d'Octon.





A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

Le cerveau et la pensée, *par Henri Pieron, professeur à l'Institut de psychologie de l'Université de Paris, directeur du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne. Librairie Félix Alcan,* 10 *fr.*

Un des résultats inattendus de la grande boucherie a été d'imposer une revision des acquisitions relatives à la physiologie nerveuse et aux fonctions mentales examinées du point de vue d'une physiologie biologique et objective. On sait, en effet, combien furent nombreux les blessés du cerveau. Sans compter ceux qui succombent dans les hôpitaux, après avoir été l'objet d'une observation clinique appuyée quelquefois par l'examen nécropsique, il y eut et il y a une foule hélas ! nombreuse de rescapés, trépanés, commotionnés et autres dont le cas fut minutieusement observé par d'éminents neurologistes tels que Sicard, Grasset et d'autres que j'oublie.

De ces études nouvelles ainsi provoquées par la grande misère de la chair à canon, il résulta certains faits normaux infirmant ou ébranlant d'autres faits que l'on croyait cependant bien établis, notamment au point de vue des localisations centrales.

Aussi la confusion règne-t-elle plus que jamais quand il s'agit d'établir le rôle des phénomènes cérébraux dont s'accompagne le mécanisme de la pensée, et plus que jamais nombreuses se poursuivent, discussions et controverses sur ce passionnant sujet. Or, c'est à jeter un peu de clarté, parmi ces ombres, et à faire la revision imposée par l'expérience de guerre que le professeur Pieron consacre son livre bourré de documents et de faits.

Après avoir lu *Le Cerveau et la Pensée,* on connaîtra tout ce qui mérite d'être retenu sur les fonctions propres de l'écorce cérébrale, et le rôle des centres sous-corticaux, sur la signification exacte des localisations dans les processus sensorimoteurs ou le mécanisme du langage.

Bref, pour parler plus clairement, on pourra se faire une idée aussi approximative que possible dans l'état actuel de la neurologie, du mécanisme tout matériel qui préside à l'éclosion des phénomènes les plus élevés de la vie intellectuelle, que les spiritualistes s'obstinent à considérer comme transcendants et immatériels.

Le Livre noir (2e *vol.*) 20 *fr. Librairie du Travail. Quai Jemmapes, Paris X*e.

C'est une véritable encyclopédie diplomatique que ce *Livre noir,* dont le 2e volume vient de paraître. Beaucoup plus important que le premier, je l'ai lu avec un intérêt d'autant plus vif qu'il contient le document le plus précieux, le plus décisif, que puissent souhaiter les historiens désireux d'écrire l'histoire véridique de la grande boucherie.

Je veux parler de la correspondance d'Isvolsky pendant les années 1913 et 1914. Elle va jusqu'au moment où le plus grand crime de tous les siècles fut perpétré.

Elle confirme, précise et authentifie pour ainsi dire la partie des *Souvenirs* du lamentable Paléologue relatifs à la même période et parus dans la *Revue des Deux Mondes.*

J'avoue que la 3e partie de ma *Nouvelle Gloire du Sabre, Le Pilori* qui paraîtra sous peu eût beaucoup gagné, si, lors de sa publication dans le *Libertaire,* j'avais eu sous les yeux, la correspondance de ce grand et cynique bandit.

Mais il n'y a rien de perdu, car le texte de mon livre est encore entre mes mains et j'ai devant moi, tout le temps nécessaire pour le remanier et le compléter utilement. Car, que mes lecteurs le sachent bien, et je profite de cette occasion favorable pour le leur répéter, la conspiration du silence qui se poursuit autour de mon œuvre, plus férocement que jamais, ne me découragera en rien, et les deux autres volumes de mon réquisitoire paraîtront à l'heure indiquée. Ils paraîtront avec toutes

les additions rendues possibles par les révélations et les accusations journalières et inédites dont sont l'objet les scélérats qui, comme le dit justement notre camarade Ermenonville « poussant l'hypocrisie jusqu'à ses dernières limites affectaient à chaque instant de vouloir conserver la paix, alors qu'ils organisaient inévitablement la guerre, la mort et la ruine ».

La Houille rouge, *par Michel Corday. 7 fr., édition Flammarion.*

J'ai dit, ici même et en son temps, tout le bien que je pensais du précédent livre de Corday, *Les Hauts-Fourneaux*, dont celui-ci est la suite. Le large esprit antimilitariste, la haine profonde et raisonnée de la guerre et de ses crimes, qui ont présidé à l'élaboration et à la réalisation du premier se retrouvent dans le second. On se sent la conscience un peu soulagée en lisant les critiques acerbes dans leur justesse, les réflexions courageuses, que le rôle exceptionnellement criminel des gros métallurgistes pendant la guerre inspire à l'auteur. Et, en fermant le livre on ne peut s'empêcher de murmurer : « Oui, ce sont bien ces malandrins qui, pour s'enrichir davantage ont le plus contribué à prolonger la guerre, et à entasser sur des milliers de cadavres des milliers de morts.

Contre la folie de préparer la guerre, *par le Colonel Converset. Editions de l' « Avenir social » à Epone (S.-et-O.). 1 fr. 50.*

M. le colonel Converset est vraiment un colonel qui tranche sur tous les colonels qu'il m'a été donné de connaître au cours de ma vie. Son livre, ou plutôt sa brochure, est frappée au coin du pacifisme, que dis-je ? de l'antimilitarisme le plus pur, bien que légèrement teinté de christianisme. Le colonel Converset, penserez-vous, a dû certainement conquérir son grade dans l'Armée du Salut. Or, il n'en est rien : il est un véritable colonel ayant fait la guerre dans les tranchées et qui a, par conséquent, conquis le droit de montrer à tous ce que valent les illusions de la paix armée, de la gloire militaire et de la victoire du Droit. Bravo, mon colonel, faites comme le nègre, continuez.

Derrière l'Abattoir, *par Albert Jean. Aux éditions du « Monde nouveau », 42, boulevard Raspail, Paris VIIe, prix : 7 fr.*

« A Léon Bardinot, victime de la guerre » telle est la dédicace de ce beau roman de guerre.

C'est avec un intérêt soutenu, que, bien que malade, j'ai lu ce livre, depuis le commencement jusqu'à la fin. Les choses tristes, le ton violent sur lequel elles étaient dites, cadraient avec les idées noires dont le mal emplissait mon cerveau lassé.

Anatole France, *Son œuvre par G.-A. Masson.*

La bio-bibliographie de l'auteur de *Thaïs* s'enrichit tout les jours, et la gloire certes, ne sera pas pour lui, comme pour tant d'autres, le Soleil des Morts.

Cette étude ne vaut ni plus ni moins que celles qui les précédèrent ; mais elle se signale surtout par la richesse de sa bibliographie.

L'Idée communiste *par F. Jollivet-Costelllot, Préface de Han Ryner. Edition de la Rose-Croix, 19, rue Saint-Jean, Douar (Nord), prix : 2 francs.*

Brochure pleine de réflexions judicieuses, d'aperçus originaux, qui mérite d'être lue par quiconque tient à se tenir au courant des Etudes communistes en particulier, et sociologiques en général.

Elle se pare en outre de quelques lignes remarquables dues à la plume de notre camarade Han Ryner.

L'imposture religieuse, *par Sébastien Faure. Editions de la « Fraternelle », 55, rue Pixérécourt, Paris (XXe). Prix 7 fr. 50.*

On comprend que ceci est simplement pour annoncer l'étude importante que mérite cette œuvre de grande envergure, cette véritable encyclopédie, où le vieux militant a mis avec toute sa puissance de travail restée intacte à son âge, sa prodigieuse érudition. A peu près rétabli, je la commence aujourd'hui.

Le visage du vice, *par Marcello Fabri. Editions du « Monde nouveau », 42, boulevard Raspail, prix : 6 francs.*

De même pour ce beau roman dont vient de s'enrichir l'œuvre déjà remarquable de Marcello Fabri, il mérite mieux qu'un alinéa.

Pour mention

Le psaume sous les étoiles, par Pierre Decoluy. — *L'oubli des morts*, par E. Montfort. — *Les Péchés*, par Edgard Blosde. — *Bonne Humeur*, par Paul Nyssens. — *Contes populaires*, par par Eugène Noël. — *Angelinette*, par Neel Doff. Maurice Bouchor. — *Mémoires d'un imbécile*, — *Y a-t-il un scandale des pensions ?* par Marcel Lehman. — *Le péril jésuite*, par Maurice Charny. — *Le travail de la femme mariée*, par Yvonne Netta. — *Ariel ou la vie de Shelley*, par André Maurois.

P. Vigné d'Octon.

Imp. "La Fraternelle" 55, rue Pixérécourt, Paris (XXe). *Le Gerant :* Bertelletto

Deuxième Année — N° 20 SEPTEMBRE 1923

La Revue Anarchiste

Le Numéro	1 50
Pour l'Extérieur	1 75

ABONNEMENTS:	4 Mois	8 Mois	1 An
France	5 »	10 »	15 »
Extérieur	6 »	12 »	18 »

PARAISSANT

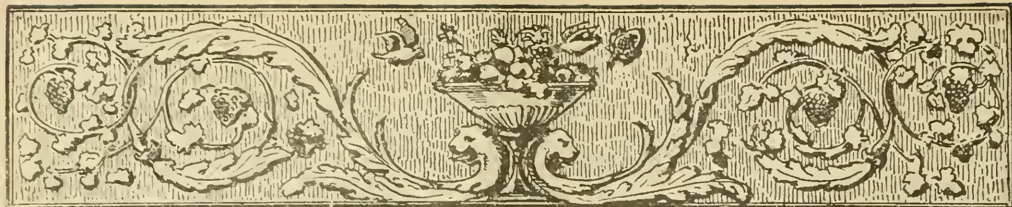
TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la RÉDACTION à André COLOMER, *Secrét. Réd.* 9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10e) l'ADMINISTRATION a SOUSTELLE, *Administrateur* même adresse. Chèque Postal 516-67

SOMMAIRE :





MICHEL BAKOUNINE ET KARL MARX

(*suite et fin*)

III

En 1853, alors que Bakounine était, depuis plusieurs années déjà, renfermé dans une forteresse russe, Marx dénonça de nouveau lâchement, sous le voile de l'anonyme, le grand révolutionnaire comme un espion. Alexandre Herzen raconte (1) à ce sujet que c'était le moment où David Urquhard remplissait la presse anglaise de son idée fixe — et sotte — que le gouvernement russe avait acheté tous les hommes politiques, plus ou moins révolutionnaires, de l'Europe occidentale. C'est ce même Urquhard qui dit un jour dans un meeting, à Londres, que si Kossuth n'était pas vendu directement à la Russie, il était du moins sous l'influence d'un homme qui était, sans doute aucun, aux gages de la Russie, — et cet homme n'était autre que Mazzini ! Un tel concours était précieux pour Marx et Engels qui s'empressèrent de déposer dans les colonnes du *Morning Advertiser,* journal où Urquhard exerçait alors une très grande influence, leurs injures et leurs calomnies contre Bakounine. Herzen et Golovine exigèrent les preuves de cette accusation, mais en vain.

Plus tard, au commencement de 1862, lorsque Bakounine, s'étant évadé heureusement de Sibérie, arriva à Londres où il entra immédiatement en relations avec Mazzini, Aurelio Saffi, Louis Blanc, W. J. Linton, Holyoake, Bradlaugh, Félix Pyat, F. Garrido et autres (2), la même campagne de diffamation recommença ausssitôt et cette fois, dans le journal *Free Press* de Urquhard, dont Karl Marx était l'un des collaborateurs assidus. Le 5 mars 1862, ce journal publiait un article infâme, non signé, sur Bakounine, commençant par ces mots : « *Another of these agents has again been lel loose upon Europe.* etc. » Herzen et Mazzini défendirent encore une fois leur ami ; mais comme suivant leur habitude Marx et Urquhard se gardèrent bien d'apporter la moindre preuve de leurs accusations perfides et anonymes, pas plus du reste qu'ils ne l'avaient fait en 1848, en 1849, en 1853, Herzen mit fin à la polémique par une déclaration, intitulée : *Ultimatum,* insérée dans le *Kolokol* (1) et se terminant par ces mots : « Parmi les Russes, il n'y a personne qui soit assez stupide pour ajouter foi à ces calomnies, ni personne qui soit assez méprisable pour les répéter. » Quant à Bakounine, il se borna à annoncer dans un journal anglais que si son « noble » ami, le chef des communistes allemands, voulait signer ses infamies, il lui répondrait non pas la plume à la main, mais avec la main sans plume. » (2) Marx empocha tranquillement le soufflet ainsi qu'un autre qu'il reçut par la même occasion d'un comité d'ouvriers révolutionnaires anglais envoyant une adresse « de fraternelle sympathie à leur illustre ami, le grand révolutionnaire russe Michel Bakounine. » (3)

Au mois d'octobre 1864, Bakounine, revenant de Suède, repassa par Londres, avant de partir pour Paris et Florence. Marx chercha cette fois à le voir, à se rapprocher de lui. Quelle idée machiavélique avait bien pu lui passer par la tête ? Je ne sais, mais Bakounine écrit à ce sujet dans le manuscrit inédit que j'ai eu l'occasion de citer (4) :

(1) NETTLAU I, 142. — A HERZEN, *Sbornik postn. st.* pp. 51-80 (*les Allemands dans l'émigration*).

(2) NETTLAU, I, 146.

(1) KOLOKOL, n° du 5 mai 1862.

(2) ARNOLD RUGE, *Correspondance,* 13 mars 1862. — NETTLAU, I, 147.

(3) NETTLAU, I, 149. — Cette adresse est reproduite dans *The Cosmopolitan Review,* fév. 1862.

(4) *Rapports personnels etc.,* ms. p. 9-10. — NETTLAU I, 72.

« A la fin de 1863, je retournai de Suède à Londres et je partis de là par la Belgique, la France et la Suisse pour l'Italie. Je passai cet hiver et une partie de l'été en Toscane, et en 1864, au mois d'août, je retournai par les mêmes pays en Suède. En octobre, je revins de nouveau à Londres. Ce fut alors que je reçus de Marx un billet que je conserve encore et dans lequel il me demandait si je voulais le recevoir chez moi « demain ». Je lui répondis que oui et il vint. Nous eûmes une explication ; il me jura que jamais il n'avait rien dit ni rien fait contre moi, qu'au contraire, il avait toujours conservé pour moi une sincère amitié et une grande estime. — Je savais que ce qu'il disait n'était pas vrai, mais je ne lui gardais vraiment aucune rancune. D'ailleurs, le renouvellement de sa connaissance m'intéressait beaucoup sous un autre rapport. Je savais qu'il avait puissamment coopéré à la fondation de l'Internationale. J'avais lu le manifeste qu'il avait écrit au nom du Conseil général provisoire, un manifeste qui était remarquable, sérieux et profond comme tout ce qui sort de sa plume lorsqu'il ne fait pas de la polémique personnelle. Enfin, nous nous quittâmes extérieurement très bons amis. Je ne lui rendis pourtant pas sa visite. »

Que faut-il penser du caractère et de la bonne foi de Marx, que l'on trouve à l'origine, à la source de toutes les calomnies contre Bakounine, qui le fait passer partout pour un agent à la solde de la Russie, et qui l'assure cependant de son amitié et de son estime ! Conçoit-on hypocrisie plus raffinée ?

Jusqu'ici, Bakounine n'a été qu'un agent politique au service du czar et cette accusation reviendra souvent encore ; maintenant on va insinuer qu'il est un faux-monnayeur ; plus tard, Marx en fera un escroc, vivant de vol et de chantage. Aucun moyen ne sera assez hideux pour avoir raison de cet adversaire redoutable.

Le 23 mai 1867, Bakounine écrivait à Herzen :

« ... A propos, il paraît que le gouvernement russe me poursuit jusques à Naples. Ces jours derniers, j'ai appris que le préfet, le marquis Gualterio, un *ex-consorite* et un petit homme d'Etat, a exprimé à Ranzoni le soupçon que je serais l'inspirateur de tous les mouvements en Sicile, et spécialement à Palerme et dans tout le sud de l'Italie et que c'est moi aussi qui fabrique et distribue les faux billets de banque que l'on a mis dernièrement en circulation. Pour moi, je suis absolument convaincu que cette accusation émane de Kisseleff, mon ancien « ami » de Paris, aujourd'hui ambassadeur à Florence. J'espère tout découvrir bientôt et m'apprête à parer ce nouveau coup. »

Le 29 mai, il écrivait à Fanelli :

« Je viens de recevoir de M. Angelo de Gubernatis la lettre la plus étrange, contenant contre moi une accusation plus étrange encore, et qui, toute ridicule qu'elle est, exige cependant de ma part une démarche sérieuse. Vous en jugerez vous-même, car voici ce qu'il m'écrit :

« Le professeur Liguano, mon bon ami, m'a informé, me sachant ton cousin, des pas (?) de Gualterio. Gualterio lui a demandé s'il te connaissait ; il a répondu que non, mais qu'il savait que la famille de Bakounine était une famille de gentilshommes. Gualterio alors lui a fait savoir que le faux papier-monnaie qu'on a répandu à Naples, selon ses informations et suppositions, venait de toi. Une autre personne, un Russe, M. Melgounoff qui connaît Liguano, et qui probablement a appris la chose de lui, en a répandu le bruit. En peu de jours, malheureusement, tout notre cercle en a été informé. Je ne te cache pas mon indignation. Dans des moments si pénibles pour l'Italie, dans une telle misère, un tel manque d'argent, il n'y a pas de forfait plus grand pour moi que de venir *assassiner* le pays avec du faux papier-monnaie. »

« A la fin de sa lettre, M. de Gubernatis, mon parent par sa femme qui est Russe, à la bonté de m'informer qu'il ne croit pas que j'aie fait de la fausse monnaie !

« Votre premier mouvement, cher Fanelli, sera sans doute celui de me conseiller de commencer par demander raison à M. de Gubernatis lui-même, pour avoir osé me parler en ces termes et en y ajoutant niaisement foi, de cette accusation aussi ridicule qu'infâme. Mais si vous connaissiez mon jeune cousin par sa femme, comme je le connais, moi, vous comprendriez qu'il serait ridicule de s'en prendre à lui, qu'il faut remonter aux hommes sérieux, à M. le professeur Liguano d'abord, ensuite à M. le marquis Gualterio.

« Quant aux faits racontés par M. Gubernatis, il m'est impossible de les mettre en doute. C'est une assez pauvre tête, il est vrai, dénuée de discernement et de critique, désorientée quelque peu par la fausse position que lui a fait prendre entre tous les partis son enthousiasme ardent, puissant, vaniteux et inquiet, — mais après tout, c'est un honnête garçon, incapable de mentir sciemment et de contourner les faits. Il est donc avéré pour moi que tout s'est passé comme il le dit et qu'il a entendu dire par M. le professeur Liguano tout ce qu'il me rapporte dans sa lettre. »

Bakounine demande ensuite à Fanelli, qui est son ami, qui a vu de si près l'existence franchement ouverte à tous les hommes sympathiques, mais d'un autre côté si modeste, si tranquille et si retirée qu'il mène depuis deux ans à Naples, et qui en même temps connaît la plupart de ses relations et son entourage quotidien, s'il peut admettre un seul instant qu'un préfet réellement intelligent et capable ait pu concevoir sérieusement contre lui un pareil soupçon ? — Non, assurément, et il raconte alors à son ami ce que Kisseleff, le commensal de la famille von Westphalen, avait tramé contre lui à Paris, en 1847, et il en conclut que c'est à Florence qu'il faut aller chercher la source et l'origine de cette odieuse machination (1). De plus, à la même époque, on lisait dans la *Gazette officielle de Varsovie* : « L'existence à l'étranger d'une société d'incendiaires et de fabricants de faux billets de crédit russe, dont Herzen et Bakounine, avec leur bande, font partie, est un fait si complètement démontré que le grand maître de la police en a fait le sujet de son très humble rapport à sa Majesté l'Empereur. » Et je tiens moi-même de M. Louis Weber père, un très respectable révolutionnaire qui fit avec Engels la campagne de 1848 dans le grand-duché de Bade que Karl Marx, désespérant

(1) Cf Nettlau, I. 183.

de faire passer Bakounine pour un espion, répandit à profusion, au sein de l'émigration de Londres de ce temps, la bonne nouvelle de Bakounine faux-monnayeur ! Marx pouvait bien aider Kisseleff en 1867 comme Kiseleff avait aidé Marx en 1847, à Paris ! — Naturellement, l'invention du faux-monnayage ayant suffisamment circulé, il n'en fut jamais autrement question ; les jésuites connaissaient le mot de Voltaire : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. »

Depuis 1886, Bakounine, emporté par un besoin d'action incessant, avait adhéré à l'Association internationale des Travailleurs, ce qui déplut fort à Karl Marx ; aussi recommença-t-il aussitôt contre lui, mais par personnes interposées, sa campagne de dénigrement, de diffamation et de calomnies. Sigismond Louis Borkheim, le plus venimeux valet de plume de l'autocrate communiste de Londres, écrivit dans le *Demokratisches Wochenblatt* de Liebknecht, journal paraissant à Leipzig, des articles immondes sur les émigrés politiques russes dans l'Europe occidentale, puis continua sa triste et lamentable besogne dans la *Zukunft* (1) organe de la démocratie prussienne, fondé à Berlin par Johann Jacoby. Il y poursuivit Bakounine et Herzen, au dire d'un Internationaliste du Jura (2) « avec l'acharnement d'une hyène sur un cadavre. » Cet exécuteur des basses-œuvres marxistes « cherchant à faire de l'esprit, ne réussit qu'à donner des nausées. »

Après avoir dit qu'il ne tenait aucun compte des vilenies de certaines gens, Bakounine s'exprime ainsi dans le manuscrit qu'il a consacré à ses rapports personnels avec Marx : (3)

« Mais il m'a été impossible de garder la même attitude vis-à-vis des calomnies que des gens équivoques, non au point de vue de la politique et de ce qu'on appelle vulgairement l'honnêteté personnelle, mais à celui du socialisme et de leur sincérité vis-à-vis du monde ouvrier, que des bourgeois qui se disent socialistes ont tâché de répandre dans l'Association internationale contre moi. Cette grande association constitue, selon ma conviction profonde, le monde de l'avenir, et autant je suis indifférent pour l'opinion bourgeoise, autant je ne le suis pas pour la sienne. Il me suffit donc d'apprendre que de pareilles gens me calomnient sournoisement, lâchement dans la société ouvrière, pour que je cherche l'occasion de les démasquer. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

« J'avais appris un mois à peu près avant le Congrès de Bâle et à la veille de celui d'Eisenach, qu'un des chefs du nouveau parti de la démocratie sociale dans le Nord de l'Allemagne — je m'abstiens de le nommer — avait osé dire, dans une réunion semi-politique d'amis, que j'étais évidemment un agent excessivement dangereux du gouvernement russe, que je ne m'étais enfui de Sibérie qu'avec l'aide de ce gouvernement et qu'il en avait toutes les preuves dans la main ; que par la fondation de l'Alliance de la démocratie sociale, j'avais voulu détruire l'Association internationale des Travailleurs et que, rusé et diplomate comme le sont tous les Russes, j'avais même réussi à tromper et à entraîner le vieux socialiste allemand Johann Philipp Becker.

« Ce dernier partait précisément pour le Congrès d'Eisenach : je le chargeai d'une lettre ouverte pour mon calomniateur, en le priant de la lui lire en présence de plusieurs amis et au besoin en présence de tout le Congrès. Dans cette lettre, je donnais à mon accusateur nouveau un mois de temps pour réunir contre moi toutes les preuves possibles, en l'avertissant que s'il ne prouvait pas ses odieuses accusations contre moi au Congrès de Bâle, où nous devions nous rencontrer tous les deux, je le traiterais comme un calomniateur. »

La lettre de Bakounine existe encore ; elle est conservée dans les archives du parti social-démocratique allemand, à Berlin ; comme il n'est pas probable qu'elle soit jamais publiée et qu'elle donne le nom d'un deuxième calomniateur — le premier calomniateur est connu depuis le Congrès de Bâle — il est intéressant de la livrer à la publicité. Le Dr Nettlau en donne le texte original en allemand (1) ; en voici la traduction :

« Mon cher Becker, — Notre ami Wertheim m'a dit et il a répété hier en ta présence qu'il plaît au socialiste allemand et homme d'honneur, M. Liebknecht, de me calomnier de la façon la plus ignoble. Il a certifié publiquement et en présence de Wertheim :

1° Que je suis un agent russe, et qu'il en possède les preuves les plus irréfutables.

2° Que je me suis évadé de Sibérie avec l'aide du gouvernement russe ;

3° Que par la fondation de l'Alliance, j'ai voulu méchamment ruiner l'Association internationale des Travailleurs ;

4° Que le vieux Becker s'est laissé duper par moi, le Russe, plus habile que lui.

« Je passe sous silence d'autres aménités pour chacune desquelles il mériterait simplement d'être giflé.

« D'autre part mon ami Wertheim m'a fait lire une lettre de M. Bebel, dans laquelle celui-ci donne à entendre que je suis probablement un agent russe, mais tout aussi probablement, et concurremment avec M. von Schweitzer, un agent de Bismark.

« J'aurais aussi le droit de demander raison de ces paroles à M. Bebel, un honnête homme ne devant jamais. sur de simples on dit, émettre une accusation infamante contre un autre homme qu'il ne connaît pas. Mais comme j'ai tout lieu de croire que l'auteur premier de ces calomnies est M. Liebknecht, que je ne connais pas davantage du reste, je veux m'en tenir aujourd'hui à ce dernier seulement.

« Comme ami et coreligionnaire politique, je te prie, cher Becker, et comme frère de notre Alliance, à la fondation de laquelle tu as pris une part si active, je te mets en demeure de déclarer, en mon nom, à M. Liebknecht que je le considère comme assez sérieux pour savoir que, s'il prend plaisir à calomnier un homme, il doit aussi avoir le courage d'assumer la responsabilité de ses ca-

(1) IIIe ann., nos 167, 187, 189.

(2) Nettlau, II, 360.

(4) *Rapports personnels*, etc., p. 103 sqq.

(1) Nettlau II, 361.

lomnies et qu'il a avant tout le devoir d'appuyer ses assertions de preuves irréfutables.

« Je lui donne un mois de temps pour réunir contre moi toutes les preuves possibles. Au Congrès de Bâle, il devra donner publiquement les raisons de mon indignité ou s'attendre à être traité par moi, en présence de tous, de canaille infâme et de méprisable calomniateur.

« Je tiens, mon cher ami, à ce que cette lettre soit lue, non seulement à MM. Liebknecht et Bebel, mais à tous les membres du Congrès, et si c'est possible dans une des séances même du Congrès d'Eisenach.

« Ton ami, M. Bakounine. »

. . . .

« Arrivé à Bâle pour le Congrès, continue Bakounine (1) je l'y rencontrai en effet. Ce que je devais faire m'était indiqué par le but même que je voulais atteindre, celui d'une explication décisive et complète en plein public ouvrier. Je devais donc m'abstenir, au moins dans le commencement, de toute provocation personnelle. Il me répugnait d'ailleurs d'introduire dans le monde de la démocratie ouvrière des habitudes bourgeoises. Dans l'Internationale, il n'y a qu'un moyen de justice et de réparation pour l'honneur offensé : c'est le jugement populaire.

« Il me répugnait également d'occuper tout le Congrès de ma question personnelle. D'ailleurs l'Internationale, toute jeune qu'elle est, a déjà pour de pareils cas une pratique bien établie ; celle des jurys d'honneur.

« De mon côté, je choisis au sein du Congrès cinq jurés : Fritz Robert, délégué de la Suisse romande ; Gaspard Sentinon, Espagnol, délégué de l'Alliance de la démocratie socialiste et des sections ouvrières de Barcelone, Palix, délégué de Lyon ; César de Paepe, délégué de Bruxelles et Neumayr, autrichien, délégué de Vienne. De tous ces délégués, je n'avais connu auparavant que Fritz Robert, pour l'avoir rencontré quelquefois dans les montagnes du Jura, et je n'avais fait la connaissance des autres qu'à la veille du Congrès, à Genève ou à Bâle.

« De son côté, son adversaire avait choisi cinq délégués allemands, parmi lesquels le citoyen Eccarius, secrétaire du Conseil général de Londres, les citoyens Rittinghausen et Spier. Je ne me rappelle pas avec certitude que Maurice Hess ait été de ce nombre, mais il me paraît que oui. Quant au nom du cinquième, je l'ai totalement oublié. De plus, le vieux Joh. P. Becker, le socialiste respecté de tout le monde, assistait au jury comme témoin.

« ... J'accusai mon adversaire de m'avoir calomnié et je le sommai de produire les preuves de son accusation contre moi. Il me répondit qu'on m'avait faussement interprété ses paroles, qu'il ne m'avait jamais accusé et n'avait jamais dit qu'il eut quelque preuve contre moi ; qu'il n'en avait aucune, excepté une seule peut-être : c'était mon silence après les articles diffamatoires que Borckheim avait publiés contre moi dans l'organe principal de la démocratie prussienne, la *Zukunft*, et qu'en parlant de moi devant ses amis, il n'avait fait qu'exprimer la surprise que lui avait causé ce silence, que du reste, il m'avait réellement accusé d'avoir porté un dommage à l'établissement de l'Internationale par la fondation de l'Alliance de la démocratie socialiste.

« Cette question de l'Alliance fut mise de côté à la demande d'Eccarius, membre du Conseil général, qui observa que l'Alliance ayant été reconnue comme une branche de l'Internationale, que son programme aussi bien que son règlement ayant reçu la sanction unanime de Londres et que son délégué ayant été reçu au Congrès, il n'y avait plus lieu d'en discuter la légitimité.

« Quant à la question principale, le jury déclara à l'unanimité que mon adversaire avait agi avec une légèreté incroyable, en accusant un membre de l'Internationale sur la foi de quelques articles diffamatoires publiés par un journal bourgeois.

« Cette déclaration me fut donnée par écrit. Je dois dire d'ailleurs que mon adversaire reconnut noblement devant tous qu'il avait été induit en erreur sur mon compte. C'était notre première rencontre ; il me tendit la main et je brûlai devant tous la déclaration écrite du jury. »

(1) *Rapports personnels*, etc. — Nettlau II, 362.

Liebknecht reconnut qu'ayant contribué à propager des accusations contre Bakounine, il lui devait une réparation, et lui offrit d'insérer à ce titre, dans le *Volkstaat*, un article que le révolutionnaire russe avait publié dans le journal italien *Libertà e Giustizia* et qui contenait sa profession de foi. Or, cet article ne parut jamais, mais Liebknecht inséra en revanche dans son journal des correspondances envoyées de Paris par Maurice Hess et dans lesquelles étaient reproduites les mêmes accusations déclarées mensongères et infâmes par le jury d'honneur de Bâle !

Pense-t-on que si Liebknecht eût été le maître de sa volonté et de ses sentiments, il eût agi avec cette déloyauté ? C'est impossible, répond à cette question l'auteur du *Mémoire de la Fédération jurassienne ;* la seule chose possible, la seule explication vraie de cette incroyable aberration du sens moral, c'est que, une fois Liebknecht retourné à Leipzig, le dictateur Marx lui représenta son attitude de Bâle et sa promesse à Bakounine comme une coupable faiblesse de sentiments et lui défendit d'y donner suite. (1)

Dans la suite encore, et jusqu'à la veille même du Congrès de La Haye, le journal de Liebknecht publia de nombreux articles, tous plus injurieux les uns que les autres pour Bakounine ; Marx avait à son service, pour cette besogne malpropre, les instruments les plus dévoués, Charles Hirsch et Frédéric Engels entr'autres.

Pendant les mois de juillet et d'août 1872, le journal, inspiré par Marx, fut particulièrement haineux ; et le 30 août de cette année, il publia une correspondance de Breslau (2) qui montre clairement combien peu le souci de la vérité animait le cercle qui gravitait autour du chef des communistes allemands.

« Vous terminez votre quatrième article sur Bakounine, disait ce correspondant, par ces mots : « Si M. Bakounine ne nous avait pas assurés qu'il veut la destruction de tous les Etats, donc aussi de

(1) Nettlau II, 361-363 ; *Mémoire de la Féd. jur.* etc., p. 85.

(2) Volkstaat, juillet-sept. 1872 ; R. Meyer, *Emancipations Kampf*, etc. II, 368 ; Nettlau I, 91 sqq.

l'Etat russe, pour édifier la puissance négative du prolétariat, nous le considérerions, après ce que nous en avons dit, comme le principal thuriféraire du Czar. » Je vais vous dire ce que je sais de M. Bakounine. J'appris à le connaître à Breslau, en 1848, où il fut aussitôt admis dans la société démocratique. Il y joua même, quoique non ouvertement, un rôle assez considérable. Je me méfiai de lui bientôt, dès son retour du Congrès slave de Prague, auquel il prit part, non comme démocrate, mais comme représentant du panslavisme. En cette qualité il réclama aussi la Silésie comme partie intégrante du futur Etat panslaviste, — la Silésie ayant appartenu autrefois à un Empire slave ! Le « démocrate » Bismark n'argumente pas autrement pour l'Alsace et la Lorraine.

« La *Neue Rheinische Zeitung* de cette époque mit le public en garde contre Bakounine qui n'était autre chose, au sein du parti révolutionnaire, qu'un agent de la Russie. Cette accusation émut vivement le parti démocratique à Breslau. On me conseilla, en ma qualité de correspondant du journal, de prendre la défense de Bakounine. J'écrivis dans ce sens à celui des rédacteurs que je connaissais personnellement, à Wilhelm Wolff. Voici sa réponse : « Cher ami, quel réactionnaire t'a inspiré ta lettre ? *La rédaction ne publie pas d'avertissement aux amis sans s'être au préalable convaincue de la réalité des faits avancés. Mais si tu veux connaître par toi-même les documents et les preuves, adresses-toi à George Sand*, C'EST D'ELLE QUE NOUS LES TENONS. » — Vous voyez que vous pouvez sans hésiter considérer Bakounine, au sein du parti révolutionnaire, comme l'agent de la Russie ou plutôt du czar.

Bakounine fut informé de la réponse qui me fut faite ; il ne se justifia pas, mais disparut bientôt après de la Silésie ET RETOURNA EN RUSSIE ! Il en revint pour prendre part ensuite aux insurrections de mai en Saxe.

Si le correspondant reçut réellement la lettre ci-dessus de Wilhelm Wolff, que doit-on penser de la véracité de ce fameux démocrate, à qui Karl Marx dédia le premier volume de son *Capital* ? Et que penser aussi de celle des gens du *Volkstaat* qui, au courant des moindres faits relatifs à Bakounine, accueillirent dans leur journal cette calomnie, mise en circulation et soigneusement entretenue depuis 1848 par Karl Marx ?

IV

Après le Congrès de Bâle, M. Nicolas Outine, fils d'un riche spéculateur russe, vint s'établir à Genève et réussit bientôt à se faufiler dans la rédaction du journal *L'Egalité*, organe officiel de la Fédération romande de l'Internationale. Marx en fit immédiatement l'instrument de ses rancunes et de sa haine contre Bakounine. Il lui avait écrit, dès 1869, lui recommandant de rechercher et de rassembler tous les documents possibles qui prouveraient l'indignité de son compatriote. « Je sais, dit Bakounine (1), qu'Outine honoré et heureux de cette commission s'est mis en quatre, a remué ciel et terre pour trouver quelque chose ; je sais qu'à force de peines, ils sont parvenus à forger toute une série d'accusations contre moi, auxquelles ils accordent eux-mêmes si peu de confianec qu'ils n'ont pas osé en publier une seule jusqu'ici. » Dans une autre lettre au même correspondant (1), Bakounine trace du nouvel auxiliaire de Marx un portrait dont tous ceux qui ont connu le triste personnage reconnaîtront la parfaite fidélité et l'entière ressemblance :

« Je vous ai dit qu'aucun mensonge, aucune calomnie, aucune infamie venant de M. Outine ne saurait m'étonner : tourmenté par une ambition et par une vanité qui n'égalent que sa nullité, la bouche toujours pleine de paroles pompeuses qu'il a apprises par cœur et qu'il répète comme un perroquet ; la voix sonore, les gestes pathétiques, mais le cœur absolument vide de tout autre objet que lui-même, et la tête incapable de concevoir et de développer une idée, sauteur sans vergogne, menteur effronté, lâche et poltron lorsqu'il ne se sent pas soutenu, mais devenant d'une arrogance fabuleuse lorsqu'il y a une masse musculaire derrière lui ; versatile et faux comme un jeton, courbant l'échine devant tout ce qui lui paraît influent et brillant, flattant le prolétariat par les manifestatios d'une humilité et d'un respect hypocrites, changeant enfin de principes comme on change d'habits, selon les exigences du milieu et du moment, ce petit misérable n'a d'autre force que son front d'airain, sa conscience sans vergogne, son incontestable talent pour l'intrigue et une dizaine de mille livres de rente qui le posent très bien dans le parti de la réaction aujourd'hui dominante de l'Internationale de Genève. »

Ajoutons, comme dernier trait et qui achèvera de le peindre, que ce fougueux révolutionnaire marxiste a depuis imploré son pardon auprès de son souverain seigneur et maître, le Czar !

C'est à cet homme que Karl Marx confia la tâche de faire un rapport sur le fameux procès Netchaïeff et sur *l'Alliance de la démocratie socialiste* en Russie ! Ce rapport et les documents qui s'y rapportent furent ensuite convenablement *falsifiés* par les soins de Marx, à Londres, et présentés à la Commission d'enquête nommée par le Congrès international de la Haye, commission dont pas un seul membre ne connaissait un mot de russe, mais qui n'en conclut pas moins à l'exclusion de Bakounine de l'Association internationale des Travailleurs. La majorité du Congrès, aveuglément soumise aux volontés de Marx, ratifia les conclusions de la Commission et ordonna en outre que les documents seraient publiés. C'est ce que l'implacable ennemi de Bakounine désirait. Au mois d'août 1873, un an après le Congrès, parut le scandaleux rapport, ou plutôt le pamphlet odieux, intitulé : *L'Alliance de la Démocratie sociale et l'Association internationale des Travailleurs*. Ce libelle a servi depuis à la plupart de ceux qui ont étudié le rôle de Bakounine en Russie et dans le reste de l'Europe, à M. Emile

(1) LETTRE DE BAKOUNINE à LORENZO, 7 mai 1872.

(1) LETTRE *du même au même*, 10 mai 1872. NETTLAU II, 377.

de Laveleye entr'autres, qui a pu se vanter d'avoir ainsi donné à Marx un fameux coup de main dans la propagation des mensonges et des calomnies qui remplissent les cent trente-sept pages de cette œuvre immonde. Le docteur Nettlau prouve aujourd'hui, par la comparaison minutieuse des textes russe et français, que la partie la plus importante de ce soi-disant rapport, celle qui a trait aux relations de Netschaieff et de Bakounine, et aux prétendus écrits de celui-ci pendant cette période, repose sur des documents tronqués ou falsifiés ! *Marx s'est permis d'altérer des textes, ajoutant ou retranchant des membres de phrases entiers, modifiant les temps des verbes, etc., pour faire dire à Bakounine autre chose que ce qu'il disait en effet, parfois même exactement le contraire de sa pensée*, et pour arriver, par ces moyens honteux, indignes d'un homme qui se respecte, à prouver la mauvaise foi politique de son adversaire (1).

Le pamphlet de Marx, publié en français à Londres et à Hambourg, chez l'éditeur du *Capital*, a été peu répandu en France, mais une traduction allemande en a été faite par les soins du parti social-démocratique allemand (2), et a été réimprimée jusqu'aujourd'hui bon nombre de fois. Cet ignoble libelle sert toujours à combattre les idées libertaires en Allemagne, dans la Belgique flamande, en Hollande, dans les pays scandinaves.

Je n'ai pas l'intention, à la suite du Dr Nettlau, de réfuter toutes les accusations contenues dans le triste et lamentable écrit de Karl Marx ; une telle réfutation m'entraînerait hors des limites que je me suis assignées dans ces pages. Il en est une cependant que je tiens à relever, c'est celle d'escroquerie et de chantage que le rapport de la Commission d'enquête de la Haye met à la charge de Bakounine et qui, à la lumière des faits, ne tient pas plus debout que les autres. La Commission d'enquête avait été mise en mesure de statuer en connaissance de cause sur cette accusation ; Nicolas Joukowsky lui avait donné, à ce sujet, les détails les plus complets et les plus authentiques. Mais Marx tenait à déshonorer son adversaire ; la Commission ne voulut rien entendre.

Dès que les journaux eurent publié le rapport de la Commission d'enquête, un groupe de Russes réfugiés en Suisse adressa la protestation suivante à *La Liberté* de Bruxelles (3), l'organe le plus autorisé du socialisme international, à cette époque :

Genève et Zurich, 4 octobre 1872.

. . . .

« Dans ce rapport évidemment inspiré par la haine et par le désir d'en finir, coûte que coûte, avec un adversaire incommode, on a osé lancer contre notre compatriote et ami Michel Bakounine l'accusation d'escroquerie et de chantage. La majorité de ce Congrès s'est rendue complice d'une grande infamie en décrétant l'expulsion d'un homme dont toute la vie a été consacrée au service de la grande cause du prolétariat et qui a expié ce crime par huit ans de réclusion dans différentes forteresses allemandes et russes et par quatre ans d'exil en Sibérie.

« Echappé de la Sibérie en 1861, il a été assailli par la calomnie marxienne qui n'a plus cessé de le diffamer depuis dans les journaux démocrates-socialistes ou non socialistes de l'Allemagne. Vous avez lu sans doute les contes sots, ridicules et odieux que depuis trois ans on débite contre lui dans le *Volkstaat*. Aujourd'hui c'est à un Congrès international de Travailleurs préparé de longue main par M. Marx lui-même, qu'on a réservé le triste honneur de servir d'instrument à ses misérables vengeances.

« Nous ne croyons ni nécessaire, ni opportun de discuter ici les prétendus faits sur lesquels on a appuyé l'étrange accusation portée contre notre compatriote et ami. *Ces faits nous sont bien connus, connus dans leurs moindres détails* et nous nous ferons un devoir de les rétablir dans leur vérité, aussitôt qu'il nous sera permis de le faire. Maintenant nous en sommes empêchés par la situation malheureuse d'un autre compatriote qui n'est pas notre ami, mais que les poursuites dont il est à cette heure même la victime de la part du gouvernement russe, nous rendent sacré.

« M. Marx, dont nous ne voulons pas d'ailleurs contester l'habileté, dans cette occasion a très mal calculé. Les cœurs honnêtes, dans tous les pays, n'éprouveront sans doute qu'indignation et dégoût en présence d'une intrigue grossière et d'une violation si flagrante des principes les plus simples de la justice. Quant à la Russie, nous pouvons assurer à M. Marx que toutes ses manœuvres seront toujours en pure perte. Bakounine est trop estimé et connu pour que la calomnie puisse l'atteindre. C'est tout au plus si elle trouvera un accueil favorable dans la presse soudoyée par la police ou bien dans les rangs de la fameuse Internationale russe, dont il est bien permis à M. Marx de se vanter, mais qui n'en est pas moins complètement ignorée dans notre pays. Nous lui abandonnons généreusement ce succès.

« Nicolas Ogareff ; Barthelemy Zaizin ;
Wladimir Ozeroff ; A. Ross ;
Woldemar Holstein ; Zemphiri Balli ;
Alexandre Oelsnitz ; Walerian Smirnoff.

---

(1) Nettlau, II, pp. 443 à494. Les chapitres xlvi, xlviii et xlviii établissent tous les droits de Karl Marx au titre de falsificateur de textes.

(2) La traduction a été faite par Kokosky.

(3) Nettlau II, 384. — La Liberté, n° 13 octobre 1872.

732

Quels sont les faits qui motivèrent cette accusation de la part de Karl Marx ? Voici en peu de mots ce dont il s'agit. Negresal, mort peu de temps après dans une forteresse russe, avait conclu, au nom de Bakounine, un traité avec un éditeur russe pour la traduction du premier volume du *Capital*. Le prix de ce travail avait été fixé à neuf cents roubles, dont un tiers lui avait été avancé, lorsqu'il alla se fixer de Genève à Locarno. La traduction était très difficile ; d'abord, il n'en pouvait faire que trois pages par jour, ensuite cinq ; il espérait arriver à dix pages et terminer le travail dans l'espace de quatre mois. Mme Joukowsky avait accepté de recopier le manuscrit de Bakounine. Tous ces détails se trouvent dans des lettres qu'il écrivit à Ogareff et prouvent qu'il s'était mis sérieusement à la besogne. Enfin, le 14 juin 1870, il écrivit de nouveau à Ogareff, disant qu'il ne peut plus s'occuper de travaux de traduction, par suite de la malheureuse affaire L. (1) A la même époque, Netschaieff était revenu de Rusie et avait réussi à capter la confiance de Bakounine. Il lui donna à entendre qu'il ferait mieux de consacrer tout son temps à la propagande révolutionnaire en Russie, et se faisait fort de trouver le plus aisément du monde un autre traducteur qui, pour les six cents roubles restants, achèverait le travail. Joukowsky au contraire était d'avis que tout le groupe qui entourait Bakounine se partageât la besogne et que lui, Bakounine, revisât le travail. Bakounine ajouta foi à Netschaieff qui l'assura avoir arrangé l'affaire au mieux des intérêts de tous et il ne fut plus question de la traduction. Mais l'indigne mystificateur qui plus tard devait commettre bien d'autre vilenies, s'était contenté d'écrire une lettre à l'éditeur, le menaçant de mort, s'il se permettait encore d'écrire à Bakounine au sujet de ce travail. Cette lettre fut envoyée à Marx qui la produisit à la Haye, où Joukowsky donna les détails les plus circonstanciés sur cette affaire, à laquelle Bakounine était complètement étranger. Pour les trois cents roubles reçus, Bakounine avait fait le tiers de l'ouvrage et l'impression en avait déjà été commencée. La première partie de l'accusation lancée contre lui par la Commission d'enquête, sur les ordres de Marx, était donc fausse et controuvée, la deuxième partie ne pouvait pas l'atteindre, Netschaïeff ayant écrit sa lettre à son insu.

Marx, n'ayant pas réussi à faire de Bakounine un agent du czar, malgré l'aide qu'il avait trouvée à cet effet dans la diplomatie russe, n'ayant pas non plus réussi à le transformer en faux-monnayeur, voulut au moins le faire passer pour un escroc, employant même l'intimidation et le chantage pour arriver à ses fins. Ici encore il échoua misérablement dans sa lâche et indigne tentative, car Bakounine conserva jusqu'à sa mort l'amitié la plus vive, l'estime la plus complète de la part de ses compatriotes et de tous ceux qui, dans l'Europe occidentale, ayant eu le bonheur de pénétrer dans son intimité, combattirent avec lui le bon combat de la liberté contre le despotisme.

VICTOR DAVE.

(1) NETTLAU II, 383, note 1936. On n'a pas jusqu'ici de détails sur cette affaire L. — Le *Capital* fut traduit par M. Lopatin.





CHOSES VÉCUES

NEUVIÈME LETTRE

Le sens de la Destruction
(Fin)

La question du rôle et de l'importance de la destruction dans la Révolution Sociale est-elle épuisée par tout ce qui a été dit dans les lettres précédentes ? Loin de là ; mais il n'est pas nécessaire de s'étendre autant sur les thèses suivantes. Nous nous bornerons donc à les formuler plus ou moins succinctement.

***

Comme nous l'avons déjà dit, la destruction est nécessaire pour dissiper aux yeux des vastes masses les illusions libérales, et pour donner ainsi à la révolution la possibilité concrète *de tuer la démocratie, d'enjamber toutes sortes de réformismes, de dépasser le juste milieu.* Sans le processus continu d'une profonde destruction, les masses — après la tempête, après les premières conquêtes — se calmeraient, retourneraient à leurs occupations habituelles. La vie s'arrangerait de nouveau, elle rentrerait, quant au fond, dans l'ancienne ornière. Alors, le réformisme et la Démocratie pourraient s'affermir. La Révolution Sociale serait tuée. La destruction continue ne donne pas au « milieu » le temps de prendre pied et de jouer le rôle d'une force ayant l'air de résoudre les problèmes de la Révolution et de créer la vie. La destruction découvre avec évidence l'impuissance réelle du « milieu », elle engendre la désillusion et la méfiance nécessaires envers la démocratie, elle continue à « révolutionnariser » les masses. En fin de compte, elle fait effondrer le « milieu ». (En formant en même temps le front de la réaction, la destruction, par cela même, rend la lutte plus nette et plus précise).

Les exemples cités dans la lettre précédente sont déjà une suffisante illustration de cette thèse. Nous n'y ajouterons que l'exemple de deux moments typiques dans la révolution russe : 1° les bolchevistes existaient aussi *avant Octobre ;* avant Octobre aussi, ils prêchaient leur Révolution, ils y aspiraient. Mais cette révolution ne put se réaliser et rejeter la démocratie que lorsque le processus destructif qui y était nécessaire mûrit et souleva les vastes masses ; 2° la tentative de certains éléments les plus actifs et les plus impatients, de faire éclater la révolution déjà en *Juillet 1917* n'eut pas de succès : la destruction et ses résultats n'atteignirent pas encore à ce moment l'effet indispensable.

A l'étranger aussi, la démocratie s'amoindrit aujourd'hui graduellement. C'est qu'à l'étranger également, la destruction va son train et remplit sa mission. Comme nous l'avons déjà indiqué, sa présence et la dépréciation graduelle des illusions démocratiques, tel est l'un des symptômes de la Révolution Sociale en développement.

***

La destruction continue et implacable est appelée *à briser tôt ou tard les dernières tentatives d'entente entre le Travail et le Capital :* tentatives qui, sur une certaine étendue de la révolution (surtout dans les pays industriellement avancés) auront lieu à plusieurs reprises et dans les plus larges dimensions, dans le but de faire avorter la révolution croissante et de la faire dévier dans l' « évolution », dans la voie d'accommodements, de passivité et de solution pacifique des conflits. La destruction irrésistible enlèvera, enfin, toute base possible à ces tentatives.

***

Ce n'est qu'une destruction irrésistible et continue qui sera à même de donner à la Révolution la possibilité réelle *de briser l'Etat :* de démasquer son impuissance créatrice, son inutilité, sa perniciosité ; de tuer l'idée étatiste elle-même, de faire approcher de bien près les

vastes masses à l'idée d'une construction et d'une existence non-étatistes. Sans cette complète destruction, l'Etat se rendrait, sous quelque forme, inévitablement maître de la situation (car, s'il y a la moindre accalmie avant que le [illegible] nouveau se soit formé, c'est l'ancien qui reparait). Auquel cas il n'y aurait même pas à parler d'une révolution sociale : avec l'Etat, le Capitalisme serait sauvé.



En dévoilant toute l'impuissance créatrice d'une organisation autoritaire qui, en même temps, empêche les recherches et la création indépendantes des masses, la destruction démontre d'une façon éclatante (palpable ?) *le péril du pouvoir et de l'autorité en général.*

Plus encore. En privant tout gouvernement de point d'appui, en démontrant pas à pas le vide et le mensonge de tout pouvoir, en supprimant consécutivement à toute forme politique la possibilité de justifier adroitement leur existence et de s'affermir solidement, la destruction brise aux yeux des vastes masses, non seulement l'illusion du pouvoir, mais aussi *de toute activité (fonction ?) politique en général.* Elle entraine la mort du principe politique lui-même. La destruction tue la politique, toute la politique, la possibilité même d'une construction politique quelconque, l'idée politique elle-même. Sous ce rapport, l'importance du processus destructif est énorme. Car sans une destruction complète, le mirage de l'autorité et de la politique ne peut être effacé, et sans son écroulement complet, la Révolution Sociale ne pourra être réalisée.



En dévoilant la véritable nature — l'impuissance créatrice, le vide, le mensonge et le péril — de l'Etat et de l'autorité, la destruction découvre clairement aux yeux des vastes masses aussi *toute la stérilité, toute la perniciosité du socialisme étatiste et autoritaire.* Avec tout le passé, s'écroulera aussi ce socialisme entièrement bâti sur les notions enracinées de ce Passé, et qui pour cette raison s'était si fortement incrusté dans les esprits. La vraie révolution se libèrera de ses entraves.

A l'heure actuelle, le socialisme, au fond, tombe en ruines. Tel est l'un des plus importants résultats du processus destructif, et en même temps l'un des signes les plus certains de la Révolution Sociale en marche.



Il s'ensuit que la destruction est appelée à prouver aussi toute l'ineptie, toute l'inutilité des soi-disant *partis politiques* (socialistes) pour l'œuvre de la Révolution Sociale. Tous sont unanimes à reconnaitre que leur abondance et le démembrement des masses travailleuses qui s'ensuit, sont l'un des plus grands obstacles à la révolution. Les partis eux-mêmes le comprennent : mais chacun se considérant comme seul possesseur de la vérité, ne peut faire autrement que de se louer, de se glorifier, d'appeler à lui en discréditant tous les autres partis. La destruction triomphera de l'obstacle en réduisant, en fin de compte, tous les partis à un seul dénominateur : elle les tuera. En démontrant leur stérilité, en amenant les masses à la nécessité de faire et d'agir directement elles-mêmes, d'une façon unie et concrète, la destruction tuera l'idée même, absurde et fausse : celle de chercher à réaliser — pour les masses, avec leur aide et par la méthode politique (saisie du pouvoir) — telle ou autre doctrine sociale. La destruction et ses résultats vont désigner aux porteurs de ces doctrines leur place et leur œuvre véritables : de propager leurs conceptions et leur compréhension des voies révolutionnaires, mais de ne point chercher à imposer cette compréhension à la vie, comme étant la seule véritable, à l'aide d'une organisation politique et des masses artificiellement liées par cette dernière. La décomposition des partis politiques qui commence sous nos yeux, nous est la meilleure illustration de ce qui précède.



La destruction est indispensable *pour secouer et « révolutionnariser » les organisations ouvrières existantes*, qui dans l'ambiance « normale » de notre temps sont enclines à s'ossifier, à s'adapter, à s'enliser dans le réformisme et à dégénérer.

Entre autres, la destruction continue est un bon antidote contre toutes sortes de déviations et de « dangers » *dans le mouvement ouvrier syndicaliste (industrialiste)*, mouvement le plus précieux et le plus intéressant, au point de vue révolution sociale, dans les mouvements organisés de masses. Centralisme et bureaucratisme artificiel, exagéré ou superflu ; passivité et inactivité des cotisants ; esprit de direction, têtes détachées de la masse ouvrière et estimation trop élevée de leur pesanteur spécifique ; étroitesse et souvent intolérance ; mélange considérable, ouvert ou caché, d'éléments politiques ; inclination outrée vers le moment évolutionniste-organisationnel,, etc., etc... L'ouragan de la destruction dans le développement de la Révolution Sociale dissipera ces erreurs et ces dangers. Elle rabattra, remettra en place, cinglera, éparpillera hommes et choses. Elle démasquera et refoulera les uns et poussera et éperonnera les autres. Toutes constructions de chapelle, tous hommes ou organisations s'imaginant qu'ils sont le « sel » du mouvement, que ce sont eux qui « feront la révo-

lution », se trouveront pitoyables, faibles et misérables en face de cet ouragan révolutionnaire aveugle qui roulera par-dessus leurs têtes et leurs faiblesses.

***

Notons aussi que, précisément, la destruction, les processus aveugles qui y sont liés, et les problèmes concrets de création qui en résulteront, devront donner le premier élan décisif à la liquidation de la débandade d'idées et d'organisation *des anarchistes :* liquidation des égarements et des défigurations de la pensée et de la pratique libertaires. En favorisant l'apparition de la vraie ligne de l'action libertaire, en mettant les anarchistes dans la nécessité de penser et d'agir d'une façon concrète, tant qu'ils voudront prendre une part directe et vive dans le processus révolutionnaire, la destruction portera par cela même un coup mortel à toutes sortes de fausses tendances dans l'anarchisme : pacifisme doucereux, libéralisme intellectuel, individualisme excentrique ou vaguement rêveur, anarchisme « j'm'enfoutiste », mélange d'un esprit de parti et de procédés de politiciens à l'anarchisme, tendances bolchevistes et enfin fractionisme étroit dans nos rangs.

Les partis politiques prétendent au réalisme et à la capacité des affaires. Ils considèrent l'anarchisme (dans les meilleurs cas) comme une utopie. En réalité, ce sont justement les partis qui se trouvent sur une base complètement artificielle ne leur donnant que l'aspect de réalisme et de capacité. Cela sera mis à jour dans le cours de la Révolution Sociale : la base fausse et artificielle tombera, et avec elle les partis eux-mêmes. Et l'anarchisme auquel on reproche d'être soi-disant trop théorique et détaché du réel acquerra et montrera définitivement au cours de la Révolution Sociale, — c'est-à-dire juste au moment nécessaire et démonstratif, lorsqu'il faudra montrer effectivement un réalisme social et que les partis politiques ne montreront que l'impuissance absolue de résoudre les problèmes réels de la révolution, — l'anarchisme acquerra et montrera sa base naturelle et réelle. Il devra faire jaillir ses éléments sains et vitaux, ayant rejeté certaines formations parasitaires. Sous ce rapport encore, le rôle de la destruction et de ses conséquences sera très important.

Il résulte aussi de ce qui précède que les conséquences du processus destructif seront d'amener bien des anciens adversaires dans les rangs de l'anarchisme, car elles démontreront largement la vérité vitale des idées libertaires. Elles éveilleront un vaste intérêt pour l'anarchisme, provoqueront sa connaissance et son acceptation agissante.

***

La révolution sociale ne triomphe pas d'un seul coup ; ce n'est pas en un clin d'œil ou sous l'influence d'une baguette magique qu'elle porte ses fruits. Les premiers pas, les premiers stades du processus révolutionnaire peuvent, — doivent presque, — fatalement échouer, être erronés ou stériles. Cela menace de mener la révolution à un cul-de-sac : d'un côté, d'amener les vastes masses à une désillusion, à un abattement profond ; de l'autre, de permettre aux forces réactionnaires de briser la révolution d'autant plus facilement et de s'installer sur ses ruines. Mais *la destruction continue réagit précisément — dans la Révolution Sociale — contre l'une et l'autre éventualités :* elle ne donne pas aux forces ennemies la possibilité de s'affermir définitivement, et ne permet pas aux masses *de s'endormir sur leur désenchantement.* Elle est l'antidote de l'abattement. Elle pousse les masses toujours plus loin, les force à s'émouvoir, à chercher toujours et encore. En même temps, ne laissant pas à la réaction le temps de se rendre maîtresse de la situation, non seulement elle force les masses, mais elle leur donne aussi la possibilité matérielle de surmonter le désenchantement, de le submerger, de le dépasser, de le transformer en une réflexion féconde, de mettre le temps à profit, de trouver de nouvelles issues et voies. *C'est précisément par une destruction continue* que la désillusion inévitable des premières étapes de la Révolution Sociale sera rendue momentanée, sera neutralisée et sans importance. C'est pourquoi, aussi, la destruction qui se déroule actuellement est un des signes de la Révolution Sociale en marche. Indubitablement, l'infructuosité de la révolution russe devrait, depuis longtemps déjà, avoir créé une atmosphère désespérante et amené la masse à un abattement sans bornes, *si ce n'était justement le processus destructif continu,* poussant lentement mais sûrement la révolution en avant. En effet, nous ne voyons nulle part ni abattement ni désenchantement. Nous voyons que la Russie, ayant passé un certain stade et échoué dans un cul-de-sac, a l'air d'attendre. Nous voyons que les travailleurs des autres pays ne tombent aucunement dans le marasme et continuent d'être plus ou moins attentifs et actifs. Pourquoi ? Précisément parce que le processus destructif continu surmonte l'arrêt en créant la conscience intime de son caractère passager ; en le submergeant, en menant graduellement la révolution vers l'étape prochaine. Par instinct, les masses sentent tout cela : la destruction continue, — la révolution continue aussi. Si même dans quelque pays se produit un certain abattement à la suite de défaite ou d'échec, dans d'autres la vague

d'activité croit et, dans son ensemble, la révolution avance. Une telle situation est typique pour la révolution sociale ainsi que pour le rôle du processus destructif.

***

Le rôle de la destruction générale est essentiel et typique pour le développement de la révolution sociale également en ce que cette destruction, *en ébranlant toutes les bases actuelles et en préparant la révolution sur une échelle internationale*, réduit à zéro toute possibilité d'écraser irrémédiablement la révolution éclatée dans un pays par des forces réactionnaires d'un autre. Cette circonstance est une des plus importantes garantissant la progression de la révolution sociale jusqu'à sa complète victoire.

***

La destruction continue ne donnera pas aux forces ennemies (ou hostiles à la révolution complète) la possibilité de satisfaire économiquement et d'une façon stable telle ou telle classe sociale pour s'appuyer sur elle, arrêter effectivement la révolution et rétablir le capital et le pouvoir sous une forme quelconque. En général, la destruction doit ne pas permettre à la révolution sociale *de s'arrêter à un résultat quelconque avant que ne soit atteint son résultat complet : entreprise d'une construction libre, début d'une communauté laborieuse, égalitaire et non-autoritaire.*

Des bases de vie économique et sociale absolument nouvelles devront être établies au cours de la révolution sociale. Toute l'ancienne économie devra donc être ruinée de fond en comble, sans aucune possibilité de restauration sous quelque forme que ce soit.

C'est par cette ruine que le processus doit commencer. Tant que le système de vie économique contemporaine ne sera pas ruiné entièrement, les vastes masses humaines n'auront pas assez de stimulants pour se détacher résolument du passé et se mettre à l'œuvre pour la construction nouvelle. Tant que le système de la vie économique ne sera pas complètement ruiné, il se trouvera toujours des forces qui voudront et sauront s'agripper aux vestiges du passé et rétablir sur eux l'ancien système sous une forme quelconque.

C'est dans l'abîme d'une catastrophe complète, d'un péril physique absolu que l'humanité doit jeter un regard pour s'éloigner des éléments qui l'y ont amenée, pour s'élancer résolument dans des voies nouvelles, pour creuser les fondations d'une existence vraiment neuve, vraiment progressive, vraiment humaine.

Entre autres, la destruction est indispensable pour préparer l'écroulement de toute la technique économique contemporaine : technique de production, de travail, d'échange, etc... Toute l' « inertie technique » de l'économie sociale actuelle (l'organisation actuelle du processus du travail, la fabrique actuelle, la technique actuelle de l'échange, l'argent, etc...) doit être ébranlée jusqu'à sa base par le processus destructif.

Ce que nous venons de dire au sujet des phénomènes économiques, sociaux et techniques, se rapporte également à ceux de la culture en général : politique, droit, religion, mœurs et ainsi de suite. Tous les amoncellements pseudo-culturels de notre époque devront être bouleversés de fond en comble pour que les individus entament résolument la construction nouvelle.

Ce n'est qu'une destruction acharnée de tous les trésors contemporains, — une destruction sans quartier et menée aux dernières extrémités, — qui amènera l'humanité à la conscience de toute l'absurdité et perniciosité de ce qui nous entoure, à la sensation d'angoisse et de dégoût, à la soif d'une rénovation décisive.

***

En secouant, prédisposant et préparant à la révolution les vastes masses de plusieurs pays, la destruction prépare ainsi *la possibilité d'une révolution accomplie par des millions d'individus.* La destruction fait la meilleure propagande car elle atteint des millions d'esprits. Elle prépare ainsi le terrain pour une vraie révolution sociale, car elle crée les conditions dans lesquelles des millions d'hommes désireront et réaliseront cette révolution.

Par cela même sont créées les prédispositions pour que la révolution soit le moins possible douloureuse et sanglante, et que l'élément de la violence y soit minime.

Donc, une appréciation juste du rôle du processus destructif résout, dans une certaine mesure, *le problème de violence dans la révolution sociale.* (Notons que même la révolution bolcheviste en Russie, accomplie lors d'une destruction qui était encore loin d'être achevée, passa relativement sans trop de peine et de sang. Les horreurs sanglantes des années suivantes de la révolution russe sont dues non pas à la révolution elle-même, mais à sa mutilation monstrueuse).

***

Le rôle de la destruction est très important dans toute une série de moments purement psychologiques.

Un des facteurs psychologiques les plus primordiaux de l'existence, du développement et surtout d'une *restauration* du capitalisme

(privé ou d'Etat), est une certaine *volonté de travail* de la population laborieuse.

Dans l'état actuel d'une destruction générale et complète, le capitalisme ne pourrait être restauré *en processus social durable avec des perspectives ultérieures* qu'à condition d'un élan psychologique, d'une tension travailleuse formidable et vive des masses productrices. Pour qu'on puisse régénérer l'agriculture endommagée et dans certains pays complètement ruinée, faire renaître l'industrie altérée, faire progresser l'œuvre des transports, ranimer le système financier et le crédit mourants, augmenter sérieusement la prospérité, le bien-être de la population ainsi que sa capacité de consommation et d'achat (en dehors de ces conditions, une renaissance du capitalisme est aujourd'hui impossible), — pour tout cela, un effort grandiose et enthousiaste des masses est indispensable.

La conscience d'une stabilité, la certitude d'une solidité de la situation donnée, la réconciliation intime avec le système et son acceptation (même forcée), cela uniquement pourrait, à notre époque, alimenter et soutenir cette volonté de travail.

Mais en rendant la volonté de travail d'autant plus nécessaire, la destruction, en même temps, la tue. Plus la destruction est complète, plus l'élan psychologique doit être grand pour relever les ruines, mais il en est d'autant plus difficile. *Et c'est bien la destruction sans issue, et la conscience d'instabilité qui y est liée, qui réduisent à rien ledit facteur indispensable au capitalisme.*

Aujourd'hui, non seulement la volonté de travail ne s'accroît pas, mais partout, au contraire, diminue visiblement. Dans une série de pays, l'intensité de travail s'est abaissée dans des proportions incroyables. Toute la psychologie du travail propre au système économique donné tombe en ruine, et alors le système lui-même s'écroule également, car sans un élan intime (même artificiel) l'existence et le développement ultérieurs de ce système sont impossibles. Les deux processus de décomposition, — décomposition du système et décomposition de la psychologie, — vont de pair en influant l'un sur l'autre, en se soutenant et se fouettant mutuellement.

Le capitalisme réussirait-il à se rendre de nouveau maître de la volonté de travail ébranlée, à l'affermir et à l'amener à l'intensité nécessaires, — telle est pour lui la question de vie ou de mort. Nous pensons que non. Nous considérons la chute violente de l'énergie travailleuse comme un des effets psychologiques les plus remarquables du processus destructif en cours, et aussi comme l'un des facteurs et des signes les plus sérieux de l'effondrement du capitalisme .

Ce n'est que dans des conditions économiques et sociales nouvelles qu'une nouvelle volonté de travail est actuellement possible.

***

Un autre moment psychologique que nous avons déjà effleuré n'est pas moins important.

Ce n'est qu'une destruction implacable qui est à même de briser chez les masses cette psychologie d'une soumission docile au capital et au pouvoir comme à des fatalités. Ce n'est qu'elle qui peut tuer l'idée de la stabilité, de l'invincibilité du capital et de l'autorité. C'est par elle que les vastes masses acquièrent *l'idée de la nécessité d'un mouvement créateur général, l'idée du développement, de la nécessité d'une action énergique et autonome...* La pénétration de ces tendances est une condition indispensable de la révolution sociale. L'une des raisons des échecs de la lutte révolutionnaire est l'irrésolution et le manque d'initiative des masses. La destruction les amènera *à la résolution et à l'activité indépendante nécessaires.*

C'est la destruction qui détruira généralement une multitude de préjugés enracinés, empêchant les vastes masses de marcher résolument à la révolution. (Le préjugé de croire à la possibilité d'un bien-être stable, indépendamment de la prospérité du « tout » social, est parmi ces préjugés un des plus importants).

***

C'est la destruction, enfin, qui est nécessaire pour briser l' « égo-centrisme » humain habituel et étroit : cette étroitesse assommante de nos « convictions », constructions, théories, « ismes... ». La destruction est nécessaire pour déployer devant nous les horizons *de recherches, de compréhension, de méthodes, d'action et de création d'une large envergure.*

Marxisme, socialisme révolutionnaire, maximalisme, anarchisme, syndicalisme, communisme, individualisme, « macknovtchina », — comment embrasser et concilier toutes ces contradictions ? Comment pourrait-on les lier, les réduire à une seule et, partant, active « idée-force » ?

Dans la plupart des cas, nous avons l'habitude d'enfourcher fermement *un de nos « -ismes »* et de le fouetter de jour en jour en tentant d'arriver sur lui, rejetant tous les autres sans trop d'examen, avec aplomb, intolérance et mépris. La destruction et les horizons qu'elle dévoilera tueront ce stérile « égoïsme d'idées ». La destruction et les problèmes qu'elle posera ne laisseront pas pierre sur pierre de la scholastique habituelle de notre façon de penser, de notre bafouillage coutu-

mier. La destruction et les phénomènes qui y sont liés, montreront que la vraie vie, la vraie vérité et la vraie puissance de la révolution se trouvent *dans le plus grand approchement possible d'une synthèse des grains de vérité dispersés, et surtout dans une synthèse active des forces laborieuses.* Ils montreront qu'en face de la révolution sociale, tous nos « -ismes » isolés ne sont que des illusions insignifiantes d'unités elles-mêmes insignifiantes.

***

Résumons l'essentiel de ce que nous avons dit sur la destruction et son rôle dans la révolution sociale :

1. — Une destruction de notre système social actuel englobant absolument tout et poussée à l'extrême destruction de toute la « culture » contemporaine avec toutes ses bases, tous ses trésors, habitudes, coutumes, avec son économie, politique, droit, psychologie, mœurs sociales, méthodes techniques et organisatrices, est la condition *sine qua non* de la révolution sociale et de sa victoire complète. C'est par la destruction sans issue que la révolution sociale victorieuse doit commencer. La place pour la construction de l'édifice nouveau doit être complètement nettoyée de tout le passé. Les masses commenceront et continueront la révolution sous la pression implacable du processus destructif et de ses conséquences.

2. — Cette destruction est, dans son fond, un processus grandiose, purement aveugle et spontané, ne dépendant ni de la conscience ni de la volonté des hommes.

3. — Le rôle et la signification du processus destructif sont extrêmement multiples et variés. Tous les domaines de la vie sociale et individuelle sans exception sont engagés dans la sphère de cette destruction et retravaillés dans son creuset.

4. — La destruction grandiose qui se développe actuellement sur une échelle internationale et qui ne laisse aucune raison de prévoir son interruption, nous donne un motif sérieux de penser que l'humanité est entrée dans l'époque de la véritable révolution sociale — celle que toutes les révolutions du siècle passé ne purent atteindre.

***

Les anarchistes révolutionnaires de tous les pays doivent dès à présent bien apprécier cette situation et en tirer toutes les conclusions nécessaires. Et tout d'abord ils doivent se rendre clairement et définitivement compte de ce que ce ne sont pas des théories ni des « -ismes » (pour lesquels on brise naïvement, comme des enfants, tant de lances), que ce n'est pas la propagande elle-même, pas telle ou telle organisation révolutionnaire ou de parti, non plus la « minorité révolutionnaire » qui amèneront à la véritable révolution sociale victorieuse ; que ce n'est pas l'épanouissement économique, ni une « base matérielle » solide qui garantiront son accomplissement ; que le processus formidable d'une destruction aveugle et spontanée est la force motrice principale de cette évolution ; qu'une destruction aveugle et spontanée est le fond sur lequel la révolution sociale aura à construire ; que cette destruction est la base sur laquelle les masses devront édifier. C'est de ce fait fondamental, de son acceptation et appréciation fermes que les anarchistes devront partir dans leurs constructions et leur action.

***

Pour conclure, expliquons un peu (1) l'expression : *nécessité de la destruction.*

Il va de soi, qu'il ne faut pas la prendre dans un sens métaphysique, fataliste ou téléologique.

La *nécessité* signifie dans ce cas ce qui suit :

Le système social donné devient définitivement celui d'une stagnation et d'une régression complète. Les voies réformistes se montrent définitivement impuissantes à donner une issue à la situation. La seule issue devient alors la révolution sociale.

Mais, *par la force de certaines conditions fixes et insurmontables, cette révolution s'attarde, ne se réalise pas.* Les conditions qui entravent sont par leur caractère telles, qu'elles ne peuvent tomber qu'avec certaines bases de la vie qui les soutiennent. C'est précisément en face de ces bases que la révolution reste impuissante. (L'action de propagande — elle-même — reste également impuissante).

Alors, l'ordre qui a vécu, mais qui tient encore, engendre d'une façon naturelle une série de phénomènes destructifs : la stagnation devenant durable, engendre la décomposition et la débâcle. *Cette débâcle, en détruisant toutes les bases vitales existantes, ruine aussi, par cela même, les conditions qui entravent,* préparent les conditions nécessaires et amène enfin à la révolution décisive. En d'autres mots, la destruction de ces bases devient condition essentielle — *nécessité* — de la révolution.

Si la destruction ne possède pas *une plénitude achevée,* si les bases ne sont pas enlevées jusqu'aux racines, la résurrection des conditions qui entravent la plénitude de la révolu

---

(1) On en traitera plus largement dans l'analyse de la révolution sociale.

tion et arrêtent son développement est encore possible. Or, en présence de certaines données, plusieurs raisons, également naturelles, amènent justement à cette plénitude et à l'achèvement de la destruction. La plénitude achevée de la destruction garantit celle de la révolution. Elle est donc, également, une condition essentielle — *nécessaire* — de la révolution sociale et de sa victoire complète.

Nous estimons que telle est précisément la situation internationale actuelle. Des conditions déterminées retiennent la révolution décisive. Seule la destruction de certaines bases sociales peut briser ces conditions. La décomposition et la débâcle de l'ordre capitaliste expirant mènent automatiquement à cette destruction et ainsi à surmonter les conditions qui font entrave à la révolution. Le caractère, les dimensions et l'ambiance de la destruction donnent toute raison de croire que les bases vitales existantes et, partant, les conditions qui empêchent la révolution décisive, seront cette fois anéanties sans possibilité de retour, et la révolution ne pourra être arrêtée.

C'est dans ce sens que nous parlons de la « nécessité » de la destruction, et c'est pourquoi nous considérons notre époque comme celle de la révolution sociale.

VOLINE.

Avril-Juin 1923.



240

Les Anarchistes vont avoir leur Journal quotidien

L'**Union Anarchiste** a réuni ses adhérents, en Congrès extraordinaire, à Paris, les 12 et 13 août 1923.

Une seule question à l'ordre du jour : Projet de transformation du « Libertaire » hebdomadaire en « Libertaire » quotidien.

Après une étude approfondie de ce projet et à la suite d'une discussion très intéressante, ce projet a été adopté au milieu d'un très vif enthousiasme.

Les principales décisions prises par ce Congrès sont les suivantes :

1° **Le Libertaire** deviendra quotidien dans le plus bref délai possible ;

2° Ce quotidien sera la propriété et l'organe de l'**Union Anarchiste ;**

3° Il résulte des précisions qui ont été communiquées au Congrès et des conditions de stricte économie dans lesquelles ce quotidien sera rédigé, administré, imprimé et mis en vente, que les frais journaliers s'élèveront, tout compris, à la somme de Fr. 2.150 (environ) ;

4° Il résulte des chiffres puisés aux sources les plus indiscutables que, pour couvrir ces frais et établir, ainsi, l'équilibre financier du *Libertaire quotidien*, il suffit d'un tirage de 20.000 exemplaires correspondant à une vente (abonnés compris) de 14.500 exemplaires, ressources journalières auxquelles viendra s'ajouter le produit des ressources complémentaires approuvées par le Congrès ;

5° La somme de **cent cinquante mille francs** a été jugée nécessaire mais suffisante au lancement et à la parution normale du *Libertaire quotidien ;*

6° A l'effet de réunir cette somme et d'administrer, sous la direction morale et le contrôle matériel de l'**Union Anarchiste,** le « Libertaire » quotidien, une société coopérative sera constituée, qui ouvrira, sans retard, un emprunt de Fr. 150.000 ;

7° Cette société sera gérée par un conseil d'administration qui se tiendra en rapports directs et constants avec le Comité d'Initiative de l'Union Anarchiste ;

8° L'emprunt de Fr. 150.000 donnera lieu à l'émission de 1.500 parts de Fr. 100 chacune. Il sera remboursable dans une période de six années, à compter du jour où paraîtra le premier numéro du « Libertaire » quotidien ;

9° Au fur et à mesure de leur réception, les fonds destinés à cet emprunt seront versés à la Banque des Coopératives de France. Ces fonds ne pourront avoir aucune affectation étrangère au lancement ou à la publication du journal. Ils ne pourront être retirés, partiellement ou en totalité, que sur la signature de trois administrateurs ;

10° Dans le cas où l'emprunt de Fr. 150.000 ne serait pas entièrement couvert, tous les fonds recueillis seraient remboursés aux prêteurs ;

11° C'est le Congrès qui a désigné les camarades composant le Conseil d'Administration et les camarades attachés aux services de la rédaction et de l'administration du journal ;

12° Le Congrès forme le vœu que, en raison des circonstances, le « Libertaire » quotidien paraisse dans le plus bref délai possible. Il exprime l'espoir que la somme de Fr. 150.000 sera réunie le 1er octobre et que le premier numéro du « Libertaire » quotidien paraîtra le 1er novembre 1923.



La Société coopérative est constituée ; l'emprunt est ouvert depuis le 18 août courant. De toutes parts affluent les encouragements et les souscriptions. Tout permet de dire qu'au 1er novembre, l'**Union Anarchiste** aura son quotidien.

Il n'est pas douteux que ce quotidien contribuera puissamment au développement et à la diffusion de la **Revue Anarchiste.** C'est pourquoi les amis de cette Revue sont instamment priés de souscrire à l'emprunt aussi largement qu'ils le pourront.

Le Conseil d'Administration du **Libertaire Quotidien.**

Les fonds destinés à l'emprunt sont reçus au **Libertaire hebdomadaire,** 9, rue Louis-Blanc, à Paris, tous les jours, de huit heures du matin à sept heures du soir et, le dimanche, de neuf heures à midi.

Les souscripteurs de Paris, de province et de l'étranger qui ne peuvent pas se présenter rue Louis-Blanc sont priés d'adresser les fonds (provisoirement) à *La Fraternelle*, 55, rue Pixérécourt, Paris (20e).

Prière d'utiliser le Chèque postal 575-09.




LE MEURTRE OBLIGATOIRE

« Pourquoi me tuez-vous ? — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste. »

PASCAL *(Pensées)*

Le soldat est à la fois bourreau et victime. D'ordinaire, il tue plus allègrement qu'il ne se sacrifie. Si, à la guerre, le chasseur n'était pas également gibier, on n'aurait probablement pas besoin de recourir à la force pour recruter d'immenses armées. Quel plaisir de tuer en se couvrant de gloire et de « crachats », en gagnant l'estime et l'admiration des « braves gens » !

Pourtant, malgré l'approbation quasi-universelle du meurtre guerrier, l'on en peut suspecter la légitimité. L'opinion publique ne se trompe pas lorsqu'elle condamne l'assassinat en général. Quand bien même un instinct puissant n'éloignerait pas du meurtre, la raison l'interdirait impérieusement : nous n'avons de droits que sur nous-mêmes ; la vie d'un autre ne relève pas de nous.

⁂

Pourquoi donc en relèverait-elle sur le champ de bataille ?

— D'abord, dit-on, parce que le meurtre est alors « excusé » par la nécessité ! « Le soldat ne peut se défendre et défendre son pays qu'en tuant l'ennemi » (Cazes : *Morale)*.

De toute évidence, cet argument n'est point valable en cas de guerre offensive : un agresseur qui alléguerait la légitime défense, quoi de plus risible et de plus ignoble à la fois ?

S'il s'agissait d'une guerre défensive, il importerait de savoir exactement ce qu'on protége. Qu'arriverait-il si l'on ne se défendait pas ? — Il est permis de douter qu'on vît les scènes de sauvagerie qui résultent du réveil des instincts brutaux sous le coup de fouet de la peur, dans les combats. S'il n'y avait pas lutte, la vie au moins serait respectée. Il est donc rare qu'on ait actuellement autre chose à défendre que des intérêts, l'intégrité nationale ou l'honneur national.

Est-ce l'honneur ? — L'honneur vrai d'une nation ne se défend pas d'avantage à coup de fusil que celui d'une personne ou d'une famille à la pointe de l'épée. Le duel, loin d'éffacer les injures méritées où non, souille celui qui croit se purifier dans le sang de l'insulteur. La gloire des armes déshonore, elle aussi, les peuples, loin de les honorer. « Il n'en est pas un au monde qui ne soit... couvert de toutes les hontes. Il n'en est pas un qui n'ait subi toutes les humiliations que la fortune puisse infliger à un misérable troupeau d'hommes. Si toutefois il subsiste un honneur, c'est un étrange moyen de le soutenir par... le meurtre » — c'est-à-dire par un acte qui déshonore un particulier. Perpétuer l'adoration de la force brutale en cultivant la lèpre de la gloire militaire ! Que voilà, un but grandiose capable d'excuser le geste d'assassin !

Défend-t-on des intérêts ! Il faudrait savoir lesquels et être sûr de leur légitimité ce qui n'est guère facile. On devrait également pouvoir apprécier leur importance, car il serait aussi criminel que ridicule de massacrer pour des vétilles. Précisément, dans les guerres entre pays de civilisation à peu près semblable, il est assez rare que des intérêts généraux, essentiels soient en jeu : bien que les peuples « civilisés » soient encore plus qu'à demi barbares, il n'en est point qui ait la prétention d'enlever jusqu'à la chemise aux habitants des pays voisins. Les guerres ne sont que duels entre oligarchies financières pour la possession des richesses du globe et le gueux (riche seulement d'une multitude de poux) qui manie le couteau de tranchées pour grossir les dividendes d'une poignée de fripons — actionnaires du fer, du charbon, du coke ou du pétrole — est un assassin excusable pour son imbécillité mais c'est un assassin tout de même...

Défense de l'intégrité nationale ? — Phraséologie. Faux prétexte. Si l'on se dispute certains territoires, c'est pour des considérations militaires et surtout pour la valeur du sol ou du sous-sol. Les annexions sont bien plutôt économiques que politiques. Le soldat français qui tuait pour reprendre l'Alsace-Lorraine servait — non les Alsaciens-Lorrains dont il ignorait les sentiments *actuels* et qu'il avait d'ailleurs pour adversaires — mais le Comité des Forges. Était-il moins criminel que le soldat allemand qui tuait pour le compte des métallurgistes rhénans ? — Quand aux populations disputées, elles ont évidemment

242

le droit de vouloir conserver leur législation, leur langue, leur forme spéciale d'esclavage économique, politique, militaire. Mais — outre que le désir de ne point changer de chaînes ne serait, pour un meurtrier, qu'une excuse de fou, — personne ne peut se savoir directement menacé car les projets de démembrement ne sont point, d'avance, étalés au grand jour. Et, pour moi, Provençal ou Breton, serait-ce excès de scrupule que de me refuser à des assassinats qui permettraient simplement à l'Alsacien d'être esclave dans une caserne française au lieu d'être brutalisé par des gardiens prussiens — ou qui feraient du salarié lorrain... un homme libre? — non! le serf d'un quelconque patron français?

Ainsi, tant qu'on n'a pas à repousser une invasion de nègres Bantou ou de Papouas, le droit de tuer est pour le moins très contestable dans des guerres supposées pourtant défensives.

***

Seulement, il serait indispensable de savoir — par soi-même et non sur la foi des autres — si vraiment on se défend. La conviction ne suffit pas pour un acte aussi grave que le meurtre. Assassinerez-vous un inconnu simplement parce qu'on vous affirmera qu'il est votre ennemi? Avant de frapper, vous voudrez, avec raison, des preuves irréfutables de ses mauvaises intentions à votre égard. *Pour tuer, il faut la* **certitude absolue** *qu'on est attaqué.*

Or, comment le soldat saurait-il que sa patrie n'attaque pas? La nation qui déclare la guerre n'est pas, nécessairement celle qui a la plus lourde responsabilité dans le conflit. Les envahisseurs ne sont pas toujours les plus coupables. Quand un gouvernement entreprend une guerre offensive, il ne le crie pas: il cherche à rejeter les torts sur l'adversaire « Et quoi de plus facile pour lui que de le prouver unilatéralement par sa presse vendue et en étouffant toute contradiction par la censure et l'état de siège? Au surplus, l'exécrable artifice chauvin joue-là, de chaque côté, de la mystification fondamentale et réciproque — et c'est justement parce que chaque peuple ne demande qu'à rester en paix et ne veut pas la guerre qu'on lui persuade plus aisément que la provocation ne peut venir que des autres » (Ermenonville: *Journal du Peuple*, 24/3/23). Pas un seul belligérant qui ne proteste de ses bonnes intentions. Tous sont des agneaux; aucun n'est le loup de la fable. En réalité; on ne sait jamais quel est le plus loup car ils le sont tous par quelque endroit. Avant de partir en guerre contre les fauves étrangers, le soldat devrait s'assurer qu'il n'est pas lui-même l'une des griffes d'un fauve. Cette assurance, il lui est matériellement impossible de l'avoir. L'histoire met trop longtemps à peser les responsabilités directes des massacres, les coupables gardant jalousement les clefs des archives: la dépêche d'Ems ne fut connue que vingt ans après la guerre de 1870; de nos jours, il est évident que l'aveu de culpabilité arraché par la force à l'Allemagne n'a point de valeur, les Alliés s'étant dérobés au procès des responsables « toutes armoires diplomatiques ouvertes.» — Des responsabilités immédiates de la lutte, le numéro matricule chargé de tuer ne peut jamais savoir que ce qu'on a d'intérêt à lui dire, — des mensonges. Comment, dès lors, pourrait-il invoquer la légitime défense pour ouvrir des ventres et trouer des poitrines?

Du reste, les prétextes immédiats d'une guerre importent peu. Quand on remonte aux causes véritables, les responsabilités se mêlent, s'enchevêtrent et il devient extrêmement difficile — sinon impossible — de les peser séparément. *Toute lutte apparaît à la fois comme défensive et offensive.* Impartialement, on ne peut point choisir, — du point de vue justice, — entre les appétits qui, exacerbés, déchaînent les meurtres collectifs. On condamne, en bloc, toutes ces convoitises — ou plutôt l'ordre (le désordre) social qui, en dernière analyse, rend quasi inévitables les chocs sanglants. Et l'on travaille à la suppression des privilèges politiques et économiques, individuels et nationaux — causes profondes des guerres. — Actuellement, tout soldat est toujours champion d'un impérialisme plus ou moins cynique ou hypocrite. Quel troupier est en état de légitime défense dans ces heurts monstrueux d'inextricables appétits?

***

La question de la certitude domine tout ce débat. Le vieux proverbe: « Dans le doute abstiens-toi » devient un impératif catégorique lorsqu'est en jeu la vie d'autrui. Or, tel homme qui, comme juré, refuserait de prononcer une condamnation à mort sans preuves irréfutables, n'hésite pas à tuer sur de simples affirmations — provisoirement incontrôlables — de gouvernants. On est payé cependant pour savoir ce que valent ces affirmations intéressées! En démocratie, on ne gouverne que par le mensonge. Dans les luttes nationales contemporaines, on ne sait jamais au juste pourquoi l'on se bat. Il faudrait pénétrer les mystères de la diplomatie secrète pour connaître exactement les causes et les fins d'une guerre déterminée, — les retentissantes déclarations des politiciens n'étant que masques de parade qui cachent les mobiles vrais. Les Alliés, en 1914-18, disaient faire la guerre à la guerre. Les soldats qui eurent foi en cette promesse et tuèrent pour instaurer la paix universelle ne s'aperçoivent que trop qu'on leur escamote leurs gestes d'assassins — puisque, malgré la victoire de l'Entente « l'idée de désarmement semble aujourd'hui la plus périmée des hypothèses ».

On a donc le devoir strict d'être défiant, de décliner l'honneur de servir d'humble et obéissant

bourreau aux « dieux en veston », aux « régents non de collège mais de nation », à « ces hardis Crispins qui jouent entre-eux le destin des peuples comme les hommes ordinaires jouent leur Kiderlen-Wassu aux dominos » (Balzac). — Le troupier est enveloppé d'un tissu trop épais de mensonges pour que la portée de ses actes lui puisse être clairement connue. Tant que subsistera le régime du bâillon, de la censure, des doubles portes aux salles de conférences diplomatiques, du silence et des ténèbres (et ce régime, inhérent à la guerre, durera autant qu'elle), — tant que le soldat sera un « esclave aveugle et muet » ne pouvant pas savoir où on le conduit, ni pourquoi, il aura l'impérieuse obligation morale de se refuser à l'étripement d'inconnus...

⁂

De cet étripement, le soldat, paraît-il ne serait point responsable — et pas même les chefs. « Dans le cas d'une guerre offensive, la responsabilité, dit Cazes, retombe sur celui qui l'a déclaré. » Et les ecclésiastiques font chorus : « Le prêtre, — affirmait Franc, dans « *la Croix* » — ne peut pas prendre de lui même l'initiative de verser le sang. Mais le jour où un gouvernement l'envoie au feu, il doit obéir. »

— Singulière excuse ! on rassure sa délicate conscience par le geste de Pilate se lavant les mains du meurtre de Jésus ! Les ordres du gouvernement passeraient pour les uns avant les commandements de la raison, — pour les autres, avant les préceptes du Christ ! On ne serait pas le moins du monde responsable d'un homicide dont on aurait pas eu l'initiative ou qu'on aurait eu la lâcheté de commettre sur l'ordre menaçant de quelqu'un ! « Que de crimes dans l'histoire de l'humanité avec cette effroyable excuse : j'obéis ! Comme s'il y avait des disciplines plus hautes que la discipline de la conscience ! Comme si tout était dit lorsque le meurtrier peut répondre : « on m'a commandé de tuer, je n'ai fait qu'obéir, ce n'est pas moi le responsable ! » (M. Zévaco).

Certes, on peut, avec les déterministes, nier intégralement la responsabilité humaine. Mais si l'on admet, en général, liberté et responsabilité, seuls les fous sont irresponsables. Le soldat est un instrument passif et, comme tel, il n'est plus responsable. Seulement, il reste un homme sous l'uniforme et c'est l'homme qui demeure responsable des gestes du soldat. Sa responsabilité remonte vers le passé, au moment où, revêtant la livrée d'esclave, il a abdiqué la maîtrise de soi et consenti au suicide moral. — Culpabilité atténuée par l'ambiance de meurtre, par l'importance d'une suggestion d'autant plus puissante qu'elle est collective, par les menaces de « l'État colosse » qui peut envoyer le récalcitrant au « poteau » ou « l'étrangler froidement entre quatre murs. » Mais il n'en est pas moins vrai qu'un assassin par suggestion collective ou par « frousse » n'est qu'un vulgaire assassin (1).

⁂

Des brutes peuvent juger glorieux l'assassinat patriotique... Après les massacres de septembre 1792, « les exécuteurs » persuadés qu'ils avaient bien mérité de la nation, réclamèrent une récompense. Les plus zélés exigeaient une médaille. — La plupart des soldats sont aussi inconscients que les septembriseurs. Ils tirent sur les hommes comme sur des cibles, sont fiers quand portent les coups et « ostentent » les croix et rubans — preuves de leurs exploits cynégétiques. Quel mal leurs prétendus ennemis leur ont-ils fait ? — « Un mal indiqué mais non pas un mal bien senti et bien vécu... Ile ne tuent pas dans leur propre colère, ils tuent de sang-froid,... sans sentir gronder en eux ce sentiment sinon beau, du moins normal : la haine » (*L'Antiguerrier*, nº 8). Imcapables de venger par le meurtre une offense personnelle, ils tuent sans remords quand ils tuent sans conviction. Pourquoi ? — Parce que « le gendarme et le préjugé leur laissent le champ libre » *(Ibid)* et que toute leur moralité tient dans l'épouvante du gendarme et le culte du préjugé. — Ah ! Ils méritent bien qu'on les décore ! Ils portent à son plus haut degré de perfectionnement la suprême vertu de l'homme civilisé : l'obéissance ! — Mais il est juste aussi — et parfaitement logique — de décorer le gendarme...

⁂

Aux consciences droites ne suffisent pas la fausse excuse d'une légitime défense nationale infiniment problématique, ni le sophisme des ordres reçues — car « l'homicide est l'homicide. Le sang versé est le sang versé. Si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut pas être la circonstance atténuante. On ne change pas la figure du meurtre parce qu'au lieu d'un bonnet de forçat, on lui met sur la tête un « casque ou un képi » (1).

Voyez l'agonie d'un « héros » dans *La Guerre des Soldats* de Raymond Lefebvre : « Oh ! je ne peux pas arguer de l'inconscience, disait le mourant. J'ai eu des cauchemars, revoyant certaines têtes d'hommes renversées qui me regardaient comme je retirais de leur corps ma baïonnette, mon pied gauche sur leur poitrine... C'est seulement alors que, dégrisé, on se représente qu'ils sont vos frères... je n'ose pas demander un confesseur... Non, je ne veux pas. »

---

(1). Je me suis retiré dans la solitude, sanctuaire des voix sereines et j'ai écouté Épictète, et Jésus, et Tolstoï, et Han Ryner se mêler à Georges Marcine pour clamer impérieusement : tu ne tueras point. Et j'ai appelé assassins le soldat-policier, le soldat-combattant..., etc... » (Georges Marcine : *La mêlée*, octobre 1919).

(2). V. Hugo : Actes et Paroles. « On lui met sur la tête une couronne d'empereur » dans le texte de Hugo. Non ne dénaturons pas la pensée de l'auteur. Nous complétons cette pensée, car la culpabilité active d'un empereur criminel implique nécessairement la culpabilité passive de ses instruments do crime : les soldats.

— Quand il fut mort, « une expression puissante d'horreur singulière était scellée sur sa bouche. » — Il avait pourtant fait son devoir légal. Seulement il sentait que ce devoir légal était, en la circonstance, juste l'opposé du devoir véritable. Au bord de la tombe, l'homme reparassait pour juger et blâmer le citoyen.

L'homme n'a pas le droit de tuer sans être sûr qu'il se trouve en état de légitime défense. La patrie, elle, exige qu'on tue sans une telle certitude. Ainsi les devoirs du citoyen, en temps de guerre, sont absolument inconciliables avec les devoirs de l'homme. S'il veut rester homme — et « l'homme est antérieur et supérieur au citoyen » (Renan) — le soldat doit désobéir à la loi et à la patrie qui lui ordonnent le meurtre.

***

Certes, désobéir n'est pas chose facile. Il faut un courage exceptionnel pour recevoir les coups sans les rendre — d'autant plus que cette attitude passive (un tantinet ridicule) risque fort d'entraîner autre chose que des citations. Infiniment rares sont les poilus ayant pu écrire sur leur carnet de route cette phrase révélatrice d'héroïsme vrai : « j'ai tiré, sur le front, deux coups de feu seulement, — deux coups de feu symboliques : l'un dans la direction de l'État-major français, l'autre, le fusil à 45°, dans la direction des lignes allemandes... »

Le plus simple serait d'imiter les quakers et les « conscientious objectors, » — d'éviter les occasions d'assassinat en s'abstenant de glisser — fût-ce le petit doigt — dans le formidable engrenage militaire. — Mais « refuser catégoriquement son concours à l'État criminel » n'est pas à la portée de tous. La résistance passive « exige de l'individu une énergie et un esprit de sacrifice incomparablement plus grands que d'affronter la mort en mêlant son halène et sa sueur d'agonie à celles du troupeau. Une telle force morale n'est possible que si on réveille au cœur des hommes, — de chaque homme, individuellement -- le feu de la conscience. » (Romain Rolland).

Pour l'instant, la plupart des mobilisés, — même sentimentalement réfractaires, -- se laissent, par veulerie, pousser jusque sur le champ de bataille. Là, si l'ordre de tirer persiste, ils se trouvent être en état de légitime défense — non pas vis-à-vis de soi-disant ennemis subissant une contrainte analogue — mais vis-à-vis des chefs, directs ou non, qui acculent à ce terrible dilemme : tuer des inconnus ou mourir. Les conséquences sont claires : « Les fusils pourraient partir seuls, — remarquait autrefois Briand, — mais ce ne serait pas dans la direction indiquée... »

Une fois conquise la liberté de n'être pas assassin (on ne peut la conquérir pleinement que par une révolution ruinant toute autorité légale de l'homme sur l'homme), — il se peut que les esclaves armés d'en face persistent, malgré toutes les offres pacifiques, dans la guerre fratricide. Alors, ils deviennent vraiment des ennemis et, — cette fois en légitime défense, on peut mener contre-eux la lutte libre, sans chefs imposés ni codes. Dans cette lutte défensive et spontanée d'hommes libres contre de méprisables valets de bourreaux, les fusils cessent d'être des armes d'assassins...

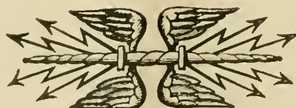
J. Galy

N. B. — A propos des fusillades d'Essen du 31 mars 1923, on lisait dans l'*Humanité* du 1/4/23 : « Nous n'incriminons pas les pauvres pioupious qui ont tiré. Excités quotidiennement, depuis des années, contre « le Boche » par l'inepte presse chauvine ; énervés d'être retenus au corps au-delà de leur temps ; assaillis par ceux « de l'autre côté du fleuve » qui sont leurs frères de malheur mais dont ils ne comprennent pas la langue, — on ne les dénoncera pas comme criminels d'avoir tué. »

Il n'est pas étonnant qu'un parti « trop occupé de forces collectives pour attacher le moindre prix à la conscience individuelle », militariste par essence, ordonnant à ses membres de bien servir dans l'armée bourgeoise (*Humanité* du 14/4/23), respectueux de la discipline, flatteur systématique des soldats (Campagne de P. Vaillant-Couturier), soucieux de préparer une malléable chair à canon pour l'Armée Rouge, — n'ait point songé à flétrir les fusilleurs de la Rhur... — Le P. C. ne dénonce pas d'avantage comme criminels les ouvriers des arsenaux et des poudrières, — ni même les soldats d'un peloton exécutant, par « frousse », un camarade qu'il savent innocent...

Excitations chauvines, énervement, ignorance sont bien des circonstances atténuantes. Cela n'empêche point que si les soldats agissant comme à Essen sont pitoyables à titre de « pauvres pioupious », ils sont, avant tout, méprisables à titre « d'immondes chiens de garde du Capital », meurtriers par bêtise et par lâcheté.

J. G.





Les Forces qui écrasèrent la Révolution Russe

Par EMMA GOLDMANN

(*Suite*)

Traduit de l'Anglais par J. CHAZOFF

I

Le traité de Brest-Litowsk fut le prélude de toutes les erreurs. Il fut le reniment délibéré de tout ce que les bolcheviks avaient proclamé à la face du monde : paix sans indemnités, liberté pour tous les peuples de se déterminer eux-mêmes, suppression de la diplomatie secrète. Et malgré toutes ces belles déclarations, le jeune gouvernement des Soviets, fit la paix avec l'Impérialisme, et au-dessus de la tête du peuple allemand.

La paix fut une trahison envers une certaine partie de la population russe, particulièrement envers la Finlande et l'Ukraine, et les conséquences néfastes ne tardèrent pas à se faire sentir. L'anémie des forces révolutionnaires, la guerre civile, alors que l'unité était indispensable à la défense et au triomphe de la Révolution et le début de la terreur rouge qui subsiste encore aujourd'hui en furent les principaux résultats.

Cependant les populations de l'Ukraine, conscientes du danger et de leur devoir, surent de quelle façon refouler l'envahisseur, mais elles n'oublièrent et ne pardonnèrent jamais aux bolcheviks leur trahison, et la présence continuelle de près d'un million de troupes rouges en Ukraine, pour « *enrayer le banditisme* » démontre assez clairement le peu de sympathie du paysan Ukrainien pour l'Etat communiste.

La ratification du traité de Brest-Litowsk que Trotsky refusa de signer, que Radek alors prisonnier en Allemagne déclarait être la banqueroute de la Révolution russe, pendant que Yoffe la signait, disait-il, les yeux fermés, marqua le signal d'une longue résistance de la population rurale contre l'Etat bolcheviste. Les travailleurs de la terre qui jusqu'alors ne formaient qu'un bloc avec leurs frères des villes se détournèrent avec haine du gouvernement, qui prétendait représenter les paysans et les ouvriers! Lénine avait pensé que la signature de la paix permettrait à la Révolution de respirer; ce fut une de ses monstrueuses bévues, mais hélas ce fut celle qui coûta le plus cher au peuple russe et qui étrangla la Révolution.

II

Devant l'opposition et l'antagonisme du paysan qui « refusait de ravitailler la cité », le gouvernement russe commença la réquisition par la force et organisa à cet effet un service spécial, la « Razvyortka ».

En fait, les paysans russes, ne refusaient pas d'alimenter les villes ; ce qu'ils demandaient c'était de traiter directement avec les ouvriers, sans être obligés pour cela de passer par l'intermédiaire du gouvernement.

Cela leur fut refusé. De plus l'inefficacité du régime bolchevik, la corruption de sa bureaucratie contribuèrent dans une forte mesure au mécontentement des populations rurales. Les manufactures promettaient leurs produits aux paysans en échange de leurs marchandises: mais en vérité, lorsque par hasard les paysans recevaient quelque chose, ce n'étaient que des produits avariés, en mauvais état ou en quantité insuffisante.

A Kharkov nous avons assisté, à une flagrante démonstration du mauvais fonctionnement de la machine centrale.

Dans une importante usine, il y avait un large stock de machines agricoles. Moscou avait ordonné que leur fabrication devait être terminée dans une période de quinze jours; sinon, les ouvriers auraient à subir une peine sévère pour sabotage ; à la date fixée les machines étaient prêtes et depuis plus de six mois elles attendaient dans l'usine, sans que les autorités centrales en prennent livraison, et pendant ce temps le paysan réclamait à haut cris pour du matériel, afin de pouvoir travailler sa terre. Ceci est un des innombrables exemples de la façon dont fonctionnait l'organisation centrale moscovite. Est-il donc si surprenant, que désappointé et perdant toute confiance en l'habileté des bolcheviks à administrer proprement l'Etat au profit du prolétariat, le paysan se détourna du gouvernement et fut un de ses plus acharnés adversaires?...

C'est lorsqu'il se rendit compte de l'état d'esprit du paysan à son égard que le gouvernement des Soviets mit en œuvre sa « Razvyorstka ».

Jamais méthode ne produisit d'aussi piteux

résultats, et n'alla aussi catégoriquement à l'encontre des buts poursuivis.

La « Razvyorstka » fut la terreur de toute la population rurale qui fut dépouillée de tout ce qu'elle possédait. L'avenir sera seul capable de donner une image exacte de cette mesure insensée qui engendra la dévastation et coûta au peuple russe tant de vies humaines. Aussi incroyable que ceci puisse paraître, c'est un fait bien connu en Russie, que la « Razvyorstka » est, en partie, responsable de la famine qui décima ce grand pays.

Les paysans n'étaient pas seulement dépouillés de leur dernière livre de farine, mais bien souvent on leur retirait la semence qui leur aurait permis d'assurer la récolte suivante.

La sécheresse fut évidemment la cause principale des ravages, dans les régions du Volga; mais, néanmoins, si le paysan russe avait été capable de planter, au moment propice et librement, il se serait trouvé dans une position lui permettant d'aider et de soutenir les populations du Volga.

La résistance avec laquelle les paysans s'opposaient à la réquisition, se terminait fréquemment par la destruction totale du village, par les commissaires réquisitionnaires aidés dans leur travail par la force armée. En vain les paysans protestaient-ils auprès des autorités locales, et finalement auprès de Moscou. Rien n'y fit.

Une anecdote, populaire en Russie, jette un peu de lumière sur l'opinion du paysan, relativement à la réquisition.

Une délégation paysanne fut un jour reçue par Lénine : « Eh bien, grand-père, dit Lénine au « plus vieux d'entre eux, tu es satisfait à pré- « sent : tu as la terre, tu as le bétail, et tu as la « basse-cour ? » « Oui, que Dieu soit béni, lui « répondit le paysan ; en vérité, petit père, j'ai « tout, j'ai la terre, mais c'est vous qui avez le « pain ; les vaches sont à moi, mais le lait est à « vous ; j'ai des poules, mais vous me prenez les « œufs. Que Dieu soit béni, petit père ! »

Les paysans volés et dupés se dressèrent ouvertement contre les communistes. La « Razvyorstka », les représailles, les méthodes brutales, et les injustices produisirent dans tout le pays un sentiment contre révolutionnaire.

Certains écrivains ont adopté la thèse gouvernementale, qui interprète à sa façon l'antagonisme du paysan. M. Bertrand Russel, un des plus sincères critiques de la Russie, écrit dans *Les Théories et les Pratiques Bolcheviques* : « Il doit être dit que les raisons qu'invoquent les paysans, pour légitimer leur aversion au gouvernement bolchevique, ne sont pas adéquates ».

Si M. Bertrand Russel avait constaté les effets produits par les expéditions bolcheviques, il serait revenu de Russie avec une impression différente. Si le paysan russe n'était pas si flegmatique, le régime bolchevique n'aurait pas vécu aussi longtemps, et sa résistance passive fut une des raisons qui obligèrent Lénine à appliquer sa nouvelle politique de taxation et de liberté commerciale.

III

Les coopératives russes représentaient une force et une puissance indispensables à la vie du peuple. En 1918, elles possédaient en Russie 25.000 succursales, et groupaient plus de neuf millions de membres. Le capital social à cette époque était de 15 millions de roubles or et les transactions commerciales pour l'année écoulée s'élevaient à 200 millions de roubles or.

En vérité, les coopératives n'étaient pas des organisations révolutionnaires, mais elles étaient l'intermédiaire indispensable entre le village et la ville, et quels que soient les éléments contre-révolutionnaires qui se trouvaient à la tête, ils auraient pu être éliminés sans pour cela détruire toute l'organisation.

Mais permettre aux coopératives de fonctionner c'était amoindrir la force du pouvoir central, c'était admettre qu'il existait quelque chose en dehors du centre. Dès lors on liquida les coopératives, et un des principaux facteurs pour la reconstruction de la Russie fut détruit A présent que les coopératives n'existent plus, Lénine, à nouveau fait son « Mea Culpa ».

Il faut rétablir l'organisation coopérative déclare-t-il ; quelque temps auparavant, Pierre Kropotkine sur son lit de mort, avait exprimé le désir que les six coopérateurs Dmitrov soient remis en liberté. Il savait que c'étaient des hommes honnêtes et sincères et depuis dix-huit mois ils étaient dans la prison de Boulerka à Moscou. Leurs crimes étaient d'être restés loyalement à leur travail et d'avoir défendu leurs idées. Lorsque Lénine reconnut s'être trompé, ils furent libérés.

Les coopératives sont aujourd'hui en voie de reconstruction, mais il est peu probable qu'elles atteignent l'importance et la grandeur qu'elles possédaient avant l'intauration du gouvernement bolchevique.

IV

Les Soviets : Il serait absurde de dénommer Russie des Soviets, l'organisation qui régit aujourd'hui la Russie. Les soviets virent le jour lors de la Révolution de 1905 et reprirent leurs fonctions au lendemain de la Révolution de Février. A présent ils ont autant de relation avec le gouvernement bolchevique que pourraient en avoir les premiers chrétiens avec l'Église actuelle.

Les Soviets des paysans, des ouvriers, des soldats et des marins furent l'expression spontanée des énergies libérées du peuple russe. Ils représentaient les besoins des masses, condamnés par des siècles de silence.

Déja en mai, juin et juillet 1917, les forces

dynamiques des soviets engageaient les masses à se hâter, et à s'emparer des usines et de la terre. Les soviets s'étendirent avec une grande rapidité sur toute la Russie, à la faveur des flammes de la Révolution d'octobre et continuèrent leurs fonctions plusieurs mois après ces événements.

Certains politiciens refusèrent de se rendre compte de ses possibilités et négligèrent de saisir les forces soviétiques ou de les atteindre. Les soviets les renversèrent et le même sort aurait été réservé aux bolcheviques, si ceux-ci n'avaient pas voulu reconnaître la puissance des soviets.

Mais Lénine fut un adroit jésuite. Il mêla sa voix aux cris du peuple : « Tout le pouvoir aux Soviets », alors que lui et ses camarades étaient fermement décidés à les détruire.

Aujourd'hui ils sont comme tout ce qui subsiste, en Russie, de la Révolution d'octobre : le fantôme dont le corps a été totalement écrasé.

Les Soviets n'appliquent à présent que les décisions du Parti Communiste. Aucune autre opinion n'a de chances d'être écoutée ou même entendue. Les méthodes électorales employées par le bolchevisme remplirait de joie nos politiciens, et seraient enviées par nos plus corrompus parlementaires.

Tous les moyens sont employés pour assurer l'élection du candidat communiste. Si les procédés légaux n'aboutissent pas, les mesures illégales sont mises en œuvre.

La Tcheka est présente partout, et les électeurs savent ce qui les attend. De cette façon il n'est pas étonnant que les communistes remportent tous les sièges. Cependant il arrive parfois qu'un menchevik, qu'un révolutionnaire de gauche ou qu'un anarchiste soit élu, mais ceci est très rare. Sans presse, privée de la liberté de parole et sans aucune possibilité légale de propagande dans les usines, l'on peut considérer comme un miracle que l'opposition arrive à avoir quelques représentants aux soviets. Mais comme ils n'ont aucune opportunité de se faire entendre, leur présence devient inutile, et il serait peut-être préférable qu'ils ne soient pas là. Les communistes s'arrangent toujours de façon à ce que seuls ils aient l'oreille du public.

Lorsqu'un anarchiste est élu aux soviets, le gouvernement refuse généralement de lui reconnaître ses mandats, ou trouve certains prétextes pour le remettre entre les mains de la Tcheka.

En 1920 une élection eut lieu dans une usine de Moscou. C'était la seconde fois que le gouvernement refusait de reconnaître le candidat des ouvriers, un anarchiste.

Bien que le candidat communiste soit Semashko, le ministre de l'hygiène, les ouvriers pour la troisième fois, élurent l'anarchiste.

En vain le gouvernement protesta, puis menaça ; rien n'ébranla la volonté des ouvriers, l'anarchiste fut réélu. Le gouvernement courba la tête, mais quelques mois plus tard notre camarade fut arrêté, et ne fut relâché qu'à la suite d'une longue et pénible grève de la faim, et seulement parce qu'une délégation du prolétariat anglais se trouvait à Moscou et que les bolcheviques voulaient éviter un scandale.

En décembre 1921 avant que je quitte Moscou, trois anarchistes, membres des soviets de Moscou furent arrêtés, l'un d'eux fut exilé ; les deux autres nous l'apprîmes depuis, étaient inculpés de propagande souterraine contre le gouvernement, charge très sérieuse, qui entraîne généralement la condamnation à mort, sans jugement. Il est par conséquent facile de se rendre compte que personne n'a en Russie, la moindre liberté ou indépendance. Les communistes eux-mêmes sont privés de la liberté de s'exprimer.

Dans les soviets, comme dans toute l'étendue du gouvernement bolchevique, la « dictature du prolétariat » est une force entre les mains d'un tout petit groupe, qui seul, de sa tour d'ivoire, gouverne la Russie et son peuple.

Ce qui fut un jour un idéal : la libre expression des ouvriers, des paysans et des soldats, n'est plus aujourd'hui qu'une horrible farce, qu'une comédie tragique, auxquelles personne ne croit, ne peut plus croire et ne veut plus croire.

E. Goldmann.

(*A suivre.*)

Reprinded from the New York World, *by J. Chazoff.*





LA FARCE MACABRE

Conseil de Réformes

C'était un de ces conseils de guerre, dits conseils de réformes.

La théorie pitoyable des réformés et ajournés défilait devant cet aréopage avec des attitudes humbles de prévenus comparaissant devant un tribunal de cour d'assises.

Les inculpés étaient nombreux et, tête basse, avec des yeux mornes de bêtes traquées, ils attendaient que leurs juges veuillent bien les acquitter ou les condamner à mort.

Le tribunal était présidé par un commandant à face de poivrot. Probablement stimulé par la frousse d'être lui-même dirigé un jour vers la zone des armées, terreur des individus de son espèce, ce guerrier à la manque voyait dans chaque prévenu un coupable qu'il convenait coûte que coûte d'envoyer le plus rapidement possible se faire démantibuler la carcasse.

On aurait dit que cette victime-là allait prendre la place du gradaillé dans la bataille, et que plus il y aurait d'hommes partant pour le front, plus tard viendrait le tour du commandant.

— Apte au front !

Apte au front ! Ces trois mots sataniques se succédaient sans interruption, jusqu'à ce que la bête féroce eût enfin son compte de viande de boucherie.

⁂

C'était une ignoble comédie. Avant que ne s'ouvre la séance, un conciliabule avait lieu entre le commandant et les majors : « Ah ! Messieurs, notre région doit fournir dix mille hommes pour la prochaine offensive. Il s'agit de nous trouver une bonne partie de ces gaillards-là aujourd'hui. »

Le monstrueux pourvoyeur de la Mort, en se frottant les mains rigolait tout seul de la bonne blague qu'il allait jouer à ses futures victimes. Quoique lourdaud d'apparence, il venait presque allègrement avachir ses chairs débordantes dans le large fauteuil capitonné qu'il occupait sur une estrade. Quant aux médecins-majors, ils étaient eux, plus modestement assis devant lui sur des chaises de paille, près d'une table placée à même le plancher de la salle.

Les verdicts étaient arrêtés à l'avance. Il fallait donc que les patients fussent dans l'incapacité complète de marcher, ou qu'il leur manquât un membre, pour que le commandant ne glapit pas par-dessus la tête des majors :

— C'est un clampin ! un fumiste ! Foutez-le-moi apte au front !

Si l'homme regimbait, en objectant qu'il avait été blessé plusieurs fois, et q'on devrait bien, pour la peine, le laisser tranquille, le commandant devenait cramoisi. Il semblait que sa trogne d'alcoolique allait éclater sous la poussée de la colère, et en frappant sa table avec ses énormes poings de boucher, il hurlait à l'infirmier-secrétaire :

— Celui-là, marquez-le-moi *à l'encre rouge :* bon pour le prochain départ !...

⁂

Il avait des plaisanteries grasses et cruelles de maquignon en bonne humeur, pour désigner les difformités des *récupérés* mal foutus, et un mot revenait à sa gueule baveuse comme un aboiement de gros chien hargneux qui va mordre les mollets d'un pauvre : « Simulateur ! Simulateur ! »

Pour lui, tous les hommes étaient des simulateurs.

— Plie donc ta jambe, nom de Dieu ! Encore ! encore !...

L'autre répliquait :

— Mais je ne peux pas, mon Commandant : j'ai reçu un éclat d'obus... il me manque un nerf.

— Ah ! tu ne peux pas ! Nous allons voir ça.

Alors, il s'adressait au secrétaire :

— Foutez-le-moi en observation (?) dans un hôpital avec une petite note salée. Et si c'est un simulateur...

Le poing énorme de la brute tournoyait dans l'air, et nul doute qui si *c'eût été permis*, la lourde masse serait venue s'abattre sur le crâne de l'exécrable clampin qui se permettait de rouspéter devant ses *supérieurs*.

Les majors n'osaient rien décider sans son avis. Quand bien même ce fantoche assoiffé de sang n'aurait pas été là, leurs décisions ne pouvaient guère être autres qu'elles se présentaient, car ils devaient se soumettre aux

ordres des circulaires venant de haut lieu, lesquelles leur enjoignaient de se montrer inflexibles, lorsqu'on avait besoin au front de *matériel humain*.

Aussi, n'était-ce point une sinécure que d'être désigné pour subir une visite médicale, aux époques où les escarpes embusqués dans les bureaux de l'Arrière avaient mis comme enjeu d'une joyeuse partie de manille, le déclanchement à bref délai d'une « grande » offensive...

***

Des Messieurs très bien s'amenaient en auto pour subir l'épreuve des conseils de réformes. Ceux-là étaient reçus *à part*, avant les autres. Ils se présentaient avec aisance, et arrivaient gantés, souriants, musqués et frais rasés.

De nombreuses lettres de recommandations, écrites par des gens influents, étaient épinglées à leur dossier. C'étaient des châtelains blasonnés des environs, ou de riches négociants de la région, ayant pareillement le pot-de-vin facile...

Ils faisaient une belle révérence de catin qui s'est donnée pour mission de rendre libidineux des vieillards réputés pour leur esprit cacochyme, et demandaient en épanouissant leur sourire sucré :

— Dois-je me déshabiller, Docteur ?...

La réponse était toujours la même, et donnée sur un ton courtois :

— Mais non, mais non, inutile, *cher* Monsieur...

Le commandant était tout miel sur son estrade. Il tortillait du croupion à la manière d'une oie qui va lâcher son œuf, et acquiesçait du chef avec un petit clin d'œil complice. On était entre soi, entre gens du même monde...

Le médecin-major le plus surchargé de dossiers, la bouche en cœur, susurrait au secrétaire : « Maintenu ! », ce qui signifiait, dans l'argot du métier : réformé, auxiliaire ou ajourné.

On se serrait les mains, on se renvoyait des sourires, avec des envies folles de se taper sur le ventre en manière de rigolade, et le Monsieur repartait dans son auto ronflante, sous le regard médusé d'admiration des pauvres bougres qui, en arrondissant l'échine, attendaient anxieusement au milieu de la cour l'appel de leur nom.

***

La farce était jouée. Un quart d'heure plus tard, l'auto du Monsieur roulait sur l'allée finement sablée du château familial. Après avoir exécuté une courbe savante, elle venait gracieusement s'arrêter devant le perron sur les marches duquel attendaient d'impeccables gentlemen et des dames en toilettes aux couleurs agréables.

En sautant lestement de *sa* voiture, le Monsieur rayonnant de joie, criait :

— Maintenu ! encore une fois...

Parbleu ! ça allait de soi.

Des mains se tendaient. On félicitait le *héros*, avec autant de chaleur qu'on l'eût fait pour complimenter un général aux talons rouges, venant de gagner une bataille... à l'aide de la peau des autres...

Les *dames*, une larme d'attendrissement au coin de l'œil, le pressaient contre leurs têtins et l'embrassaient à pleines lèvres, comme s'il se fût agi d'un pauvre permissionnaire revenant du front.

Sa mère, sa fiancée ou son épouse, selon le cas, lui tapotait délicatement le visage avec un mouchoir parfumé, et s'inquiétaient de le voir tout en sueur. Mais lui riait de ces alarmes et refusait *crânement* d'aller changer de chemise.

Il avait de la poussière de la route sur ses vêtements à la coupe militaire, et cela lui donnait un petit air d'évadé des tranchées tout plein réussi. Aussi ne lui ménageait-on point les ovations enthousiastes.

L'alerte avait été chaude pourtant. On avait tremblé pendant son absence si longue...

Pour se remettre des angoisses éprouvées, on rentrait sous la véranda. Là, on buvait des boissons fraîches, sans oublier de trinquer patriotiquement à la santé de *nos* braves poilus et aux lauriers mirifiques qu'ils remporteraient à la prochaine offensive qui nous donnerait peut-être enfin la Victoire tant attendue.

Pendant ce temps, dans la salle sinistre des conseils de réformes, la voix avinée du commandant obèse vociférait son éternel refrain :

— Simulateur ! Apte au front... marquez à l'encre rouge pour le prochain départ...

Brutus Mercereau.



Revue des revues

Vers la Vérité, la revue mensuelle de documentation et d'argumentation, publiée sous la direction d'Ermenonville, arrive à son cinquième fascicule (8 francs par an. Adresser lettres et mandats à G. Dupin, 200, quai Jemmapes, Paris X^e^).

Cette publication devient de plus en plus intéressante : elle est toujours bourrée de faits, de documents curieux autant qu'inédits. C'est une véritable mine de documentation.

Signalons dans ce cahier la fin de l'étude d'Ermenonville sur : *La complicité du clergé*, d'où nous extrayons ces lignes caractéristiques :

J'ai là sous les yeux deux catéchismes du diocèse de Paris, tous deux revêtus du sceau de l'archevêché : le premier et plus ancien portant la mention liminaire : « Donné à Paris, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contreseing du chancelier de notre archevêché, le 10 mars 1908. » Et signé : Léon-Adolphe, archevêque de Paris, et contresigné par mandement de Sa Grandeur : A. Poudroux, chanoine honoraire, chancelier. (Vve Poussièlgue, édit.).

Le second et plus récent, porte la même formule et la même signature, qui est celle d'Amette, mais avec la date : 2 juillet 1914, et la contresignature de E. Wiesnegg, chanoine honoraire, chancelier. (J. de Gigord, éditeur).

Le premier donne ainsi (page 89) et traditionnellement, le cinquième commandement :

Homicide point ne seras,
De fait ni volontairement.

Le second y introduit (page 79) l'étrange modification qu'on va voir :

Homicide point ne seras,
Sans droit ni volontairement.

Entre les deux que s'est-il donc passé ? Ceci : la régularisation religieuse du mariage de M. Poincaré. Donnant, donnant. *Avant*, il était épiscopalement commandé de ne pas tuer ; *après*, il est épiscopalement commandé de tuer avec droit !

A mettre sous les yeux de tous les catholiques de bonne foi — s'il en reste !

Dans le même numéro, des *Notes sur le procès Judet* qui vont rudement plus loin que ce procès lui-même et touchent bien à l'essence du problème ; ainsi :

Dans ce dernier procès, la Justice au service du pouvoir a montré son jeu. Il est scandaleusement biseauté ! Un mot du président Gilbert est fort suggestif : « En 1917, a-t-il dit, aucun bon Français ne pouvait vouloir la paix ! »

Il faudrait s'entendre, une fois pour toutes. S'il est interdit d'avoir une autre opinion que l'officielle sous peine d'être traité de mauvais Français et de traître, et jugé comme tel par des tribunaux d'exception, il faut le dire nettement. On saura à quoi s'en tenir !

Mais il est d'une hypocrisie atroce envers le peuple de se déclarer démocrate pour piper son suffrage, de lui célébrer « l'immortelle » Déclaration qui proclame en son article 7 que « le droit de manifester sa pensée ou son opinion, soit par la presse, soit de toute autre manière, ne peut être interdit... » et, en son article 25, que « ...la souveraineté réside dans le peuple » pour, en fin de compte, en faire l'instrument passif et avili des criminels d'Etat, qui sauront toujours se servir de leurs moyens de répression pour masquer leur responsabilité et sauver leur peau.

Comparée à tant d'astuce, la Sainte Hermandad elle-même était un parangon de franchise. Elle n'induisait d'abord pas les fidèles à croire qu'ils avaient la liberté de penser...

Cette démocratie qu'on nous a faite n'est-elle qu'une dérision et un guet-apens ?...

***

Documentation aussi — ou vulgarisation plutôt — tel paraît être le but du nouvel hebdomadaire : La Vie publique, rédigé par Gassier et Victor Méric. (41, rue Saint-André-des-Arts, Paris, VIe).

Rédigé par Gassier ? Oui, chaque dessin de ce caricaturiste est tout un poème. Citerai-je le Daudet costumé en Tartarin, armé sur toutes les coutures et s'écriant : « *Ah ! si j'étais Camelot du Roi !* » — le Tardieu surgissant d'entre les feuilles d'un immense volume : *Traité de Versailles*, posé sur la tranche, tandis que Clemenceau, juché sur le dos, lui chatouille le nez d'un Mandel suspendu à une ficelle. — le Joffre au fessier opulent, roupillant comme un bienheureux, etc.

A propos de ce dernier, Méric rappelle, d'après le rapport du député Vandamme à la Commission d'enquête sur la Métallurgie (23 mai 1919), la réponse du général Curières de Castelnau au général Lebas. Celui-ci exprimant

l'idée d'une invasion allemande par la Belgique, le Castelnau lui répondit :

Voici un double décimètre. Veuillez mesurer sur la carte la distance qui sépare Malmédy de Lille, et calculez le développement, dangereux pour les Allemands, d'un mouvement aussi excentrique, par rapport à leur ligne d'invasion. Ils ne commettront pas cette faute. *Nous n'aurons pas cette chance-là !*

Ah ! si, nous l'avons eue, cette chance-là. Et comment !

***

LES AILES QUI S'OUVRENT, revue littéraire belge (84, avenue de la Toison-d'Or, Bruxelles), contient dans son numéro 6, un article de tête sur *l'Anarchie*. Curieux, j'ai ouvert le fascicule :

Dans tous les milieux l'anarchie est à la mode. De violents pamphlets inondent le pavé des capitales, de bruyants attentats empoisonnent le repos des citoyens paisibles et des commissaires de police...

Et je ne suis pas allé plus loin. Le jeune homme, noble s'il vous plaît (Jean *de* Sturler), assez candidement naïf pour s'apitoyer sur le repos troublé d'un flicard, ce jeune homme me désarme. J'attendrai que le poil lui ait poussé pour discuter avec lui.

***

L'ALOÈS (35, avenue de la Victoire, Nice) se sous-intitule *Revue méditerranéenne*. On dit l'aloès purgatif. Est-ce pour cela que j'ai lu dans ces pages, sous une couverture symbolique, d'aussi monumentales âneries ?

Ainsi, un dénommé Henri Le Bret, étudiant l'œuvre de Valentine de Saint-Point, se mêle de baver sur l'individualisme, les individualismes plutôt (à vous, mon cher Han Ryner !). Et il écrit gravement :

La guerre est venue. Le sang des jeunes hommes a rougi la terre. Ils savaient tout le prix de la vie : ils ont su montrer leur mépris de la mort. Alors se sont épanouis les deux individualismes : le vrai et l'imposteur. Entre eux une discrimination s'est faite. L'Etre fort a donné sa vie ou a été un chef ; d'autant plus prêt au sacrifice qu'il avait une plus haute conscience de sa valeur. Et tel qui haïssait la guerre comme la négation de l'Idée, est mort sans un mot. Par ailleurs l'Egoïste s'est affirmé ; il a vécu ; il a encombré les avenues du pouvoir et de la fortune ; il les encombre encore.

Non, sans blague : mais ils sont débordants... *d'altruisme* ces bons individualistes qui se font trouer la peau pour sauver les millions de MM. Loucheur et autres.

Plus loin, un certain Jean-Paul Cambrai célèbre, assez stupidement, les bienfaits de la guerre :

Les raisons sentimentales les plus respectables, sans compter le souci de notre repos, nous invitent à condamner la guerre. Cependant, n'est-ce pas un bienfait qu'en dépit des pires souffrances et des lamentables injustices, elle ait en définitive enrichi plus de gens qu'elle n'en a ruinés ? N'empêche que les partis de gauche déclament à l'envi contre elle...
Est-ce que la guerre seule n'a pas permis aux masses populaires, jusqu'ici sacrifiées, de recevoir maintenant une meilleure part ; produit un nivellement social ; déprécié la monnaie pour le plus grand bénéfice des salariés ; enrichi paysans et ouvriers ; posé d'insolubles problèmes financiers, où le vieux mécanisme social se détraquera ; mis les aises de la vie moderne à la portée des foules qui s'offrent le théâtre, le cinéma, le confort, le luxe vestimentaire, sans être condamnées préalablement à l'abêtissante nécessité de l'épargne, où des générations s'usaient avant d'obtenir l'aisance ? Est-ce que, grâce à elle, l'Etat, fertile en taxes et en allocations, n'est pas devenu le législateur et le redistributeur de la richesse publique ? Envisagée sous cet angle, la guerre semble un merveilleux outil de progrès, comme une expérience tentée sur la matière humaine par le Chimiste inconnu.

Oui, décidément : l'aloès est un purgatif merveilleux. Et MM. Le Bret et J.-P. Cambrai ont dû en absorber une sacrée dose.

Heureusement que les bois gravés de F. Cappati donnent quelque intérêt à cette revue et ornent agréablement certaines pages.

***

LIBRES PROPOS (3, rue de Grenelle, Paris, VIe), sous la direction de Michel Alexandre, est toujours une revue intéressante, où l'on glane facilement de quoi réfléchir.

Dans le numéro du 14 juillet, il publie des extraits de lettres de Leconte de l'Isle, dont celui-ci, daté du 15 août 1853, et particulièrement suggestif :

J'ai assisté hier à la séance annuelle de l'Académie. Après un pâteux discours de Villemain, on a couronné une vingtaine de pauvres diables qui avaient commis une bonne action. Les unes ont été évaluées à 2.000 francs, les autres 1.000 et les dernières 500 francs. Ces deux dizaines d'actes vertueux m'ont fait comprendre Cartouche et Mandrin et m'ont inspiré une haute estime pour ces deux voleurs. Rien n'était plus hideux que d'entendre ces vieux gredins d'académiciens couverts de crimes, parler dévouement et grandeur d'âme en versant des larmes de crocodile ; j'en ai encore des maux de cœur. O vertu, je ne sais pas si tu n'es qu'un nom, mais ce que je sais bien, c'est que je vais me faire prêtre ou mouchard, si cela continue...

Et dans celui du 28 juillet, il y a des *Paroles pour la fête du 14 juillet*, sobres, mesurées, mais froidement énergiques :

J'entends le canon ; ici sec et perçant ; au loin plus grave. Signe de joie, de force et de résolution ; j'allais dire révolution. Mais il faut débrouiller ces pensées : qu'une fois par an nous soit laissée la liberté de tout dire ; que ce soient maintenant les saturnales ; n'ayez pas peur, Messieurs de l'Académie française, ni vous, Messieurs des Sciences morales, ce n'est pas encore aujourd'hui que vous serez pendus.

J'userai de termes vifs. Pardonnez-moi : le canon est brutal aussi et sans égards. Nous sommes quelques-uns, traînant ou non la patte, pour qui ce bruit impérieux signifie quelque chose. Ils sont quelques-uns, de l'autre côté du Rhin, pour qui ce bruit signifie exactement la même chose ; des millions dans toute l'Europe qui écoutent de notre côté. Une bonne fois parlons fort. Pendant quatre ans de guerre, tous les jours, dans tous les pays,

l'homme de troupe a été vaincu, les généraux et les académiciens ont été vainqueurs ; oui, par le jeu de la Haute Politique, un petit nombre d'hommes, un très petit nombre d'hommes aux mains blanches ont imposé à un grand nombre d'hommes une vie crasseuse, des travaux d'esclaves, la mutilation et la mort, l'humiliation ; pire peut-être, ont imposé à une multitude leurs propres opinions qui n'étaient autre chose que leur propre éloge. Eloge de leurs viriles pensées, de leur sagesse à longue vue, de leur indomptable volonté ; nous l'avons entendu cet éloge et nous l'avons répété, car les femmes prudentes et les enfants encore bien sots nous tiraient par la manche. La vie chère, l'ennemi perfide, le bon ordre, le savoir-vivre ; dans tous les pays, les mêmes discours ; et j'avoue qu'il faut un peu d'amitié, sans quoi le pain serait trop amer. Mais ce sont aujourd'hui les Saturnales.

Sachez-le donc, notre première pensée fut de vengeance, et de pendre un peu tous ces beaux parleurs. Comme ils ont fait en Russie ; et je vous prie de croire que si l'on vote pour Marty cela signifie un peu autre chose que le communisme. Mais n'ayez pas peur. Voilà qu'ils ont peur et qu'il va falloir avoir pitié de tous ces blancs de poulet. Rassurez-vous, allons ; mais il faut que vous soyez humiliés à votre tour. Laissons l'odieux ; votre estomac y est fait, puisque vous n'êtes point morts de vos propres discours, ni du sang des autres ; mais prenez le ridicule ; couvrez-vous-en, en ces Saturnales. Personne de nous ne croit un mot de vos arrogants et monotones discours ; on en rit partout. Vous vous croyez irréfutables ; mais nous avons pris un parti plus simple, qui dispense de réfuter, c'est de ne pas vous croire...

⁂

LA MUSE ROUGE (49, rue de Bretagne, Paris) est un groupement de Poètes, Chansonniers et Artistes révolutionnaires, groupés en dehors de tout parti, en dehors de toute doctrine, pour le seul amour de l'art.

Ils donnent leur concours à de nombreuses fêtes révolutionnaires, au prix le plus modique. Et ils publient tous les deux mois, dans une revue, les productions (chansons, poèmes, dessins, etc.) de leurs adhérents.

Dans le dernier numéro, Paul Reboux parle des chansonniers de Montmartre :

Leurs vitupérations, audacieuses dans la forme, ne sont jamais, dans le fond, que réactionnaires. Avec leurs airs de tout casser, ils ne se gendarment vraiment que contre ceux qui veulent changer quelque chose à l'ordre social. Ils exercent leur verve aux dépens de tous les novateurs. Ils incarnent l'âme d'un Joseph Prudhomme, dévoué à l'Ordre et à la Loi. A les entendre, on pourrait les prendre pour des roquets aboyeurs. Ce ne sont que des chiens couchants...

Et, par opposition, il dépeint un spectacle de la *Muse Rouge :*

Sur la scène les chansonniers n'avaient pas des allures de comptables gastralgiques ou d'hôtes de brasseries. On sentait en eux cette dignité particulière à l'homme qui travaille durant la journée, du rude travail asservissant. Parbleu ! Cela rapporte moins de s'en prendre aux profiteurs économiques et politiques que d'exprimer l'âme bourgeoise en raillant le progrès...

...Et c'était, je vous le jure, un plaisir sain et vivifiant que de voir tirer les ficelles de ces polichinelles politiques dont nous avons fait nos maîtres, ou d'entendre ces chanteurs et ces chanteuses, d'une voix chaude, caressante, enveloppante comme une sonorité de violoncelle, traduire la poésie des âmes faubouriennes.

Ah ! comme j'étais loin alors des petites salles enfumées, où l'on débite des méchancetés rétrogrades, tandis que je regardais autour de moi ce public de petites gens meurtris par la vie, qui conservaient, au milieu de leurs tribulations, la bonne humeur, la paix simple des innocents !

⁂

Du cahier de *juillet* des HUMBLES (1 franc à la Librairie Sociale) qui renferme des poésies de Lucien Jacques, de C. Freinet, des proses de Marcel Millet, de M. Gauthier, de Henri Vandeputte, de Marcel Lebarbier, et des lettres — dont certaines fort curieuses ! — de Marcel Fourrier, G. Le Révérend, G. Duhamel, P. Madel, Eugénie Casteu, je ne veux retenir aujourd'hui que deux poèmes : l'un d'une jeune fille du Midi : Doëtte Angliviel :

Mes mains fraîches d'avoir détaché les glycines
du passé, je les veux étendre sur votre âme,
afin que, sous le grave rêve de la lampe
vous monte au cœur le goût de ce que fût l'avril.
Elles ont, au jardin, où mes vingt ans dansèrent
cueilli des arcs-en-ciel et bercé des soleils.
Les voici sur vos yeux, sur vos joues, sur vos lèvres
palpitantes, bonnes et douces comme un miel.
Elles furent le nid rose des coccinelles
et les scarabées bleus ont sommeillé dans elles
comme au creux chaud des roses chaudes; elles furent
le blond tremplin d'où bondirent des sauterelles.
Et d'avoir tant de soirs tressé la chevelure
des vignes vierges, des jasmins et des cytises
leur geste a le souci coutumier des caresses.

Laissez-les s'attarder ce soir sur votre front
et songez aux bois clairs où, claires maraudeuses,
elles faisaient saigner entre leurs jeunes ongles
le sucre mauve et parfumé de la framboise.

Le second d'un jeune camarade du Nord : Charles Rochat :

PARDON !

Hommes, ouvriers, camarades,
pardon !
Fait chaud chez moi, je suis aimé.
Dehors il pleut, dehors il gèle.
Ah ! pardonnez-moi d'être heureux
Alors que tant souffrent et crèvent.

Je vous ai consacré mon rêve

et mes deux bras et mon cerveau.
Hommes, ouvriers, camarades,
est-ce assez ?
Je ne sais pas !
Ma compagne est si douce et tendre
et mon bonheur est si parfait.
L'Homme qui mourut sur la croix
errait sans toit, errait sans feu.
Fait chaud chez moi, je suis heureux.
Ah ! suffit-il d'aimer ses frères
et de leur consacrer sa vie ?
Camarades, pardonnez-moi,
je ne sais plus,
je ne sais pas !

⁂

Et là-dessus, à la prochaine !

Maurice WULLENS.



LE THÉATRE PROPHÉTIQUE

Avant d'exposer les données du *théâtre prophétique,* qu'il nous soit permis de porter un jugement sur le théâtre actuel, en nous plaçant au point de vue de l'influence morale que dégage, qu'elle le veuille ou non, la plus puissante attraction de vie imaginée qu'aient découverte les penseurs avides de répandre leurs idées.

Aujourd'hui, cette puissance attractive du théâtre, s'est enrichie d'une extraordinaire variété d'expressions. Une prodigalité inouïe lui fait puiser dans tous les domaines d'ingéniosité : dispositions scéniques, décors, jeux de lumières, costumes, tous les arts s'y rejoignent pour capter les sens et subjuger l'attention, c'est un monde enfiévré, où le moindre accent de voix, où le moindre geste, ont des significations suggestives, et c'est ce qui en fait un plan d'activité inimitable, parce que l'on peut y observer nos psychologies débarrassées de l'accessoire contingence.

Eh bien ! tant de haute et palpitante artificialité, tant de moyens, un si magnifique outillage, si l'on peut dire, et qui semblent se vouer aux zélateurs de la perfection humaine, sont entièrement aux mains de marchands d'émotions, d'éplucheurs de nos caractères, d'animateurs de nos perversions, d'aimables fantaisistes, d'amuseurs insipides ou grossiers.

Pour eux, ce n'est pas l'essentiel, en ce qu'il a de fécond, qu'il convient de dégager de nos mœurs, c'est dans l'accident qu'ils pataugent, dans l'épisode, qu'ils se vautrent, et quand ils ont recours à l'essentiel, c'est le cas morbide, le rare stérile qu'ils campent sur les planches, sujet de clinique, phénomène névropathique, héros scandaleux.

On est confondu d'assister à l'envahissement du théâtre moderne par tous les éléments de la pourriture sociale. Les « planches » qui devraient être le piédestal d'une vie supérieure et séductrice, n'exhibent plus que des cocus, ces cercleux, des proxénètes, des putains de basses et hautes catégories, des petits maquereaux en vestons collants et casquettes ou en pyjamas de soie rose, des morphinomanes, des neurasthéniques, des ratés. Et moins encore : le falot le dispute au répugnant, l'inanité psychologique concurrence l'alambiqué, le faisandé ; ou c'est l'inepte blague qui fait des coquetteries avec ce relent de boulevard qu'on appelle l'esprit parisien !

Le tout, nourri de déjections sentimentales, est présenté avec cynisme ou mansuétude, ou encore sous couleur de critique de mœurs, de spectacle d'art, ou même de thèse morale. C'est la « tranche de vie » disent les sadiques dramaturges, et le public intoxiqué davantage chaque soir, réclame la dose de son poison toujours plus forte. C'est une gageure qui lie auteurs et spectateurs dans une inlassable surenchère d'audace dépravée.

Mais que dire des acteurs qui jouent de tels rôles ?

N'est-on pas stupéfait du talent dépensé par les grandes vedettes, pour incarner des gourgandines, des malades, des dégénérés, des imbéciles ?.... Ne ressent-on pas honte et affliction à penser à ces premiers rôles, qui se torturent, qui se consument de passion lyrique, épuisant leurs forces, leur santé, pour nuancer à la perfection les névroses les plus méprisantes, les vésanies les plus plates, les tourments de l'âme les plus anormaux. Les comédiens qui « vivent » les turpitudes de tels avatars, ne pensent qu'à leur propre succès, et se glorifient des ovations, des triomphes recueillis certains soirs de premières. Leur puérilité les empêche de se soucier de la propreté des mains qui les acclament.

Mais, nos étonnements ne doivent-ils pas nous mener encore jusque dans les coulisses du théâtre ? Comment tout ce monde caché de machinistes, d'électriciens, d'accessoiristes, costumiers, décorateurs, se fait-il complice des grimaces de tant de pantins ? Comment cette élite de travailleurs conscients, n'a-t-elle pas la conscience qu'elle aide quotidiennement à un empoisonnement des masses ?... Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de grèves de machi-

nistes, non plus touchant une question de salaire, mais produite par une répulsion soudaine — quelque chose comme le congé que le valet de chambre le plus servile, donne un jour, dans un sursaut de dégoût, à son maître indigne.

Le théâtre ne peut sortir d'une telle décadence, que s'il reçoit une mission qui en fasse le collaborateur des destinées humaines.

Les promoteurs du *théâtre prophétique,* ne sont pas des dramaturges professionnels. Ce sont des philosophes, ou plus exactement des architectes sociaux, qui veulent se servir du théâtre et de son milieu d'exceptionnelle résonnance, pour y exalter les aspects de l'idéale société qu'ils rêvent. Les pièces que nous avons l'intention de grouper en ce théâtre, sont donc comme les avants-projets, les maquettes si l'on veut, d'une vie nouvelle de l'humanité. Les problèmes de notre avenir, l'orientation de nos espoirs, loin d'obéir à un fatal déterminisme, doivent être étudiés, mis au point, non pas selon les meilleurs *possibilités,* mais d'après le plus éloquent *désirable !* Demain sera fait de ce que nous voudrons aujourd'hui.

Le livre du sociologue ne peut prétendre qu'à des suppositions linéaires. Les roman utopique est obligé de recourir à d'invraisemblables fantaisies. La conférence du plus aventureux des économistes n'appelle qu'un public restreint, qu'une élite d'initiés.

Par contre, disposer au Théâtre les données passionnelles d'expressions neuves de nos mœurs, incarner les nobles exemples d'une humanité supérieure dans des personnages réels, vivants : s'attentionner à vêtir ces personnages, non plus d'épithètes enthousiastes, mais d'étoffes assemblées ; les faire évoluer dans des décors explicites, et selon le rythme d'attitudes choisies, c'est provoquer des suggestions multiples sur notre *devenir,* c'est éduquer notre vision et la tenir projetée dans un Futur toujours plus palpable ; c'est enfin propager dans le public, la foi en lui-même, en son évolution merveilleuse, et sa volonté d'y parvenir.

Pour nous donc, le théâtre devient un laboratoire d'expériences psychologiques et sociales, où l'on cherche, sur des bases rationnelles, à découvrir la formule d'une société homogêne, où l'on tente d'édifier les rapports moraux, les combinaisons plastiques des êtres et des choses.

Et il n'est jusqu'aux innovations d'architectures, aux projets d'esthétique des villes, qui ne puissent trouver dans le décor scénique et son ambiance et jusqu'à l'illustration des toiles de fond, des moyens d'essais extrêmement précieux.

Il n'est jusqu'aux devinations scientifiques qui ne puissent poindre dans un tel milieu d'éclosion. Il n'est jusqu'au geste ouvrier, qui, étudié dans sa logique eurythmique, ne puisse nous enseigner sur une éloquente économie de l'effort. Il n'est jusqu'aux drames sentimentaux, aux conflits sociaux, qui ne puissent s'offrir en ce théâtre, des solutions attrayantes, si le rideau levé nous ouvre une large fenêtre sur un monde, où l'attraction des bas intérêts à fait place à un équilibre d'harmonisation.

Enfin, tant d'autres considérations militent en faveur du développement à la scène. d'une haute prophétisation sociale, qu'on serait poussé à inventer le théâtre, s'il n'existait pas, et qu'on se demande même à quoi il peut bien servir en dehors de son adaptation aux essais des esprits tourmentés par la mise en valeur de demain. Et c'est à ce point, que ce n'est pas *du* Théâtre que nous pensons faire, mais bien *le* Théâtre.

Le *Théâtre prophétique,* dès maintenant se doit de faire plus que d'exposer ses doctrines. Son programme de travail s'inaugure par un prologue et une cohésive tétralogie. Le prologue intitulé : *Le solitaire aux mendiants* et dont nous allons faire un bref exposé, nous permet une transition entre nos temps présents et un ordre social préconçu de toutes pièces. Il contient l'élément catastrophique qui nous libère d'un passé agonisant, nous en purifie et nous met au seuil des âges nouveaux. C'est sur ce seuil que notre tétralogie a été construite et voici les titres et quelques explications sur cette œuvre d'ensemble.

La première de ces pièces s'intitule : *Harmonies-Forces.*

C'est tout le travail de la terre et la domestication des animaux, c'est toute l'activité musculaire des hommes, dégagée de la pénibilité et obéissant à une orchestration de lois issues des volontés géologiques. Au cours de scènes pittoresques, on voit les fiers besogneux penchés sur la vie nourrissante : on assiste à leur courage, à leur volonté, arrachant au sol généreux les matériaux dignes de durables édifications. Ici, la brutalité même, placée à la base de tout un concert d'efforts, a les plus fertiles rendements. Ici, la frusticité intellectuelle, est transmuée en un riche fanatisme.

La deuxième pièce a comme titre : *Harmonies-Rythmes.*

C'est une synergie de tous les arts rassemblés. C'est la vie agissante de tous les producteurs de Beauté. C'est leur culte pour la Qualité et pour la Perfection. C'est leur accord à grouper les modalités esthétiques des volumes, des couleurs, des sonorités, de tout ce qui vibre pour la joie des sens. Des développements scéniques exposent les relations des corps de métiers aux prises avec l'exécution d'une œuvre d'envergure — la construction d'une ville

— et on y voit les arts agrandis par leur propre mission, jouer le rôle de maîtres des travaux, et nous valoir les cadres prestigieux de notre vie.

La troisième pièce se nomme : *Harmonies-Rêves.*

Tout ce que le cerveau humain peut enfanter dans l'enchantement, tout ce que la sensibilité délirante de l'imagination peut nous révéler de génial et de sublime, toutes les perspicacités que l'acuité de nos rêves peut nous suggérer, s'exercent en des situations étendues et profondes, dans des rapports étroits avec la vie journalière. Ici, les effusions morales se pénètrent et palpitent à l'unisson. L'enchaînement des scènes nous permet de disposer les vertus d'abnégation, de dévouement, de sacrifice, tel l'onctueux lubrifiant baignant les engrenages d'un gigantesque organisme social.

Enfin, la quatrième pièce de la Tétralogie prophétique s'appelle : *Harmonies-Sciences.* On y voit des savants, des chercheurs, des logiciens coordonnant leurs idées dans la contexture d'un faisceau de vérité, qui dégagent les affinités utilitaires de toutes choses, selon le plus de Bien et de Bon qu'elles contiennent, à l'usage de nos félicités. Des considérations démographiques, une morphologie humaine approfondie, permettent de disposer l'individu dans son milieu électif, afin qu'il puisse développer, au maximum, sa personnalité dans le jeu d'un effort unanime. Des corrélations scéniques expliquent de telles tendances, selon une trame où il est demandé plus à l'action qu'à la parole.

Tel est l'aperçu des pièces qui constituent pour ce jour les bases du *Théâtre Prophétique.* Mais vingt autres, cent autres pièces, peuvent être envisagées selon les différentes sphères morales et sociales des milieux à prophétiser, et au gré des plus généreuses presciences de collaborateurs initiés et férus des mêmes aperceptions.

C'est une mine de pierres précieuses, dont l'exploitation des filons est intarissable. Il faut en extraire les joyaux qui seront enchassés aux armoiries de la Cité Future.

Il nous reste à décrire le *Prologue du Théâtre Prophétique.*

Dans le *Solitaire,* héros de ce *Prologue,* il faut voir un homme d'une intelligence exceptionnelle, joint à un cœur débordant du plus bel altruisme. Il a élu sa retraite dans une petite maison, aux environs verdoyants de cette ville monstrueuse Ploutos, la capitale des agioteurs, qui garde en un donjon imprenable, le trésor fabuleux du travail des peuples.

Contempteur d'une société corrompue, se riant des indigences cérébrales et émotives des « célébrités » de son époque — fantoches comblés d'honneurs — notre héros s'est livré à un labeur embrassant des facultés complexes, qui font de lui un être prodigieux doué, essentiellement porté vers les grands problèmes de l'avenir. Cette prédilection lui a fait recueillir en une bibliothèque de choix, les spécimens uniques et inestimables de la pensée des précurseurs. Et c'est, illuminé par tant de lumières, qu'il a conçu en de longues années d'études, les possibilités d'un monde nouveau, où l'attraction vénale serait remplacée par le culte d'une Harmonie de l'Effort — Harmonie qui relie les êtres et les choses, et la vie et le décor de la vie d'après des lois précises et unifiées.

Au premier acte, le Solitaire, de chez lui, voit passer successivement des mendiants, qui sous des aspects de pur réalisme, expriment des symboles de misère et d'iniquité, des figures de déchéances imméritées, des vaincus broyés par une société égoïste, des valeurs sociales assassinées.

Ces mendiants illustrant sa thèse sociale, le Solitaire évoque dans un contraste continuel, la vieille société détraquée, bientôt paralysée de pléthore, et la vie de justice et de beauté qu'il faut espérer. Il ne craint pas de vilipender tel ou tel mendiant, les invectivant tous sur le peu qu'ils demandent, en regard de ce qu'ils sont en droit de réclamer, ou leur donnant un rôle important, une tâche sublime, là où ils ne désiraient qu'oubli et repos. Chaque mendiant ou groupe de mendiants, se trouve ainsi comblé, magnifié, et c'est tout un anoblissement de sa mendicité et de lui-même qu'il reçoit — y fut-il sensible ou non.

Tel qu'est ordonné le défilé des mendiants, il permet au Solitaire, un développement grandissant de ses idées, un crescendo d'arguments féconds en suggestions. A la fin, arpentant son jardin à grands pas fébriles, c'est un homme déchaîné tour à tour selon la violence créatrice d'un Titan ou les extases d'un visionnaire.

Le deuxième acte, dès son début, inflige au Solitaire le plus cruel démenti que puisse subir un homme de foi. Les mendiants partis haletants de prosélytisme, reviennent plus meurtris, plus désabusés que jamais. Ayant confronté avec une société repue et féroce, un rôle de surhumain exemple, ils sont tombés de haut. Et les voici tous qui se groupent devant la maison de celui qui leur a valu d'approfondir si terriblement leur détresse et de subir l'ultime affront. Ils lui réclament à nouveau, mais cette fois sur un ton d'impérieuse moquerie, d'exaucer leurs modiques désirs, et c'est par des injures qu'ils repoussent les tentatives désespérées du Solitaire à les élever encore et malgré tout au-dessus d'eux-mêmes.

C'est alors, qu'aux prises avec une indicible torture morale, le Solitaire aperçoit toute la criminelle puissance d'une société qui est capable de pervertir les plus fervents adeptes de la plus pure des évangélisations. Est-ce l'effondrement de son apostolat ? Non, non ! Gonflé d'amertume et de colère vengeresse, notre héros se redresse. Des fonds mystiques où bouillonne son tourment de l'absolu, il renaît métamorphosé — le rêveur a fait place au révolutionnaire !

Et quelle révolution envisage un tel homme ! Ce ne peut être qu'une action d'une ampleur, d'une signification exaspérée. Il n'admettra aucune compromission avec la société actuelle. Il se refusera à ces tourmentes sociales, qui ne font que changer les possesseurs de fortune, ou qui, émiettant le trésor public, gangrèneraient les masses d'une poussière d'or. Aussi, son plan insurrectionnel est-il des plus décisifs : Ploutos doit-être anéantie avec toutes ses richesses.

L'œuvre édificatrice sera donc subordonnée à l'œuvre de destruction. Et la portée de ce fait, engage une dévastation qui, dans l'esprit du Solitaire, prend aussitôt l'envergure et le sens purificateur d'un cataclysme comparable au Déluge, d'un bouleversement aux conséquences universellees, aux répercussions infinies.

Fort de sa résolution, le Solitaire se poste sur la route. Là, il désigne aux mendiants et à leurs rancunes, la grande ville, qui barre l'horizon. Il confesse qu'il n'y a rien à édifier tant que Ploutos subsistera. Mais, comprenant qu'il ne peut soulever les mendiants, épuisés et découragés, qu'en leur donnant les bénéfices immédiats et définitifs de leur coup de force, le Solitaire se garde de leur parler d'édification future. C'est au contraire à une apologie de la vie primitive qu'il se livre. Et il évoque tant de libertés, tant de joies délirantes au sein d'une Nature prodigue, qu'il se prend à griser ses rancœurs, à baigner son amertume d'enchantements agrestes, et qu'il va jusqu'à bafouer, jusqu'à souiller son amour du travail, sa foi dans le Progrès.

A martyriser ses plus chères convictions, le Solitaire conquiert d'inexorables justiciers et s'assure des démolisseurs sans regrets. Mais encore, est-il bien certain que les mendiants dévastateurs, admettent la dévastation même des fruits de leurs pillages ?... Vainqueurs du fabuleux trésor, n'hésiteront-ils pas à le détruire ? A ce moment, notre héros sent bien que devant les mendiants, il doit racheter le trésor par un sacrifice d'une indiscutable grandeur. Il désigne sa maison. Là, sont rassemblés les plus généreuses effusions des hommes, les plus captivantes presciences qui ont nourri l'œuvre de sa vie. Là, est le trésor de la Pensée humaine. Trésor pour trésor !... Le foyer des idées créatrices détruit, c'est l'inanité de l'or ! D'un bond il pénètre chez lui.. Et voici les flammes qui crépitent.

Un tel holocauste n'est pas en vain. Il détermine l'irrésistible élan des mendiants. Mais il épuise les dernières forces du Solitaire, et quand celui-ci cherche à rejoindre la horde exaspérée de haine salvatrice, il tombe sur la route dans un déchirement de tout son être.

Le troisième et dernier acte, nous fait assister à la révolution consommée, à la destruction de Ploutos. Les mendiants reviennent ivres de victoire, suivis de quelques otages enchaînés. Ces notables, qui sont les caricatures d'un odieux sommet hiérarchique, se présentent sous des attitudes d'humilité grotesque. Et cela provoque le rire des mendiants. Le Solitaire expose à la foule le rôle méprisable de chacun des otages, puis il les fait libérer de leurs entraves, expliquant que la liberté pour eux est pire que la mort. C'est alors que s'adressant à tous, le Solitaire dit qu'ils sont égaux dans la misère et qu'ils commencent une ère nouvelle où l'attraction de l'effort ne sera plus monnayable, mais toute faite d'amour et d'harmonies. Insensiblement et dans une montée de foi en l'avenir du travail, le voici qui se reprend à croire à un nouveau progrès.

Les mendiants s'indignent. C'est la vie primitive qu'ils veulent. La liberté leur a été promise. Ils injurient le Solitaire. Celui-ci cependant parvient à les exalter à l'idée de construire le berceau de l'humanité reconçue. Mais au moment où il se dispose à les précéder dans cette tâche, il est lapidé par quelques mendiants hostiles.

Soutenu par ses meilleurs disciples, notre héros, en se raidissant contre la mort, à le temps d'expliquer aux mendiants, tous groupés maintenant près de lui, comment il faut construire la cité qui doit s'ériger sur les ruines de Ploutos, et ce que sera la signification d'une tour merveilleuse dressée à la place du donjon.

Ainsi est élevé à un paroxysme de volonté hautaine, de philanthropie éperdue, monstrueuse si l'on veut, le héros de cette pièce, afin qu'il soit comme la plus puissante et à la fois la plus indépendante *valeur humaine*, qu'on ose imaginer, et dans l'espoir que l'intellectualité de demain l'élise au sommet de son Parnasse.

M. MAIGNAN

Imp. " LA FRATERNELLE " 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gerant :* BERTELLETTO.

Deuxième Année — N° 21 NOVEMBRE 1923

La Revue Anarchiste

Le Numéro.	1 50
Pour l'Extérieur	1 75

ABONNEMENTS:	4 Mois	8 Mois	1 An
France. . .	5 »	10 »	15 »
Extérieur. .	6 »	12 »	18 »

PARAISSANT

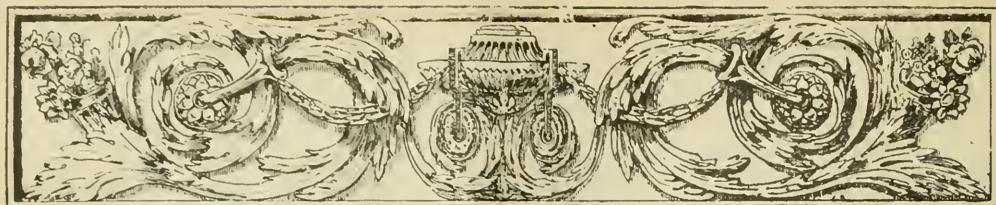
TOUS LES MOIS

ADRESSER tout ce qui concerne la :: :: RÉDACTION :: ::
à André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION
à SOUSTELLE, *Administrateur*
même adresse. Chèque Postal 516-67



SOMMAIRE :





LA MAKHNOVSTCHINA

(Esquisse succincte du mouvement makhnoviste)

Avant-Propos

L'histoire du mouvement makhnoviste est au fond l'histoire de la grande lutte des travailleurs de l'Ukraine avec les nombreux pouvoirs qui cherchèrent à imposer leur dictature au peuple en révolution ; c'est l'histoire de la lutte entreprise au nom de l'égalité véritable et de la liberté entière des travailleurs. Cette lutte fut soutenue pendant plusieurs années par des millions d'ouvriers et de paysans sur une vaste superficie. Pour en donner une narration exacte, pour la représenter telle qu'elle fut en réalité, pour mettre en lumière son idéologie, il faudrait faire plus d'un livre.

Une certaine partie de cette œuvre a déjà été accomplie, du moins autant que les circonstances l'ont permis ; un volume contenant l'histoire des commencements et du développement du mouvement makhnoviste a paru en russe. Il est en train d'être traduit en d'autres langues. Les tendances et les aspirations de ce mouvement y sont notées ; les étapes du calvaire qu'il a dû subir sur le chemin de la révolution sociale y sont soigneusement inscrites.

Ce livre va paraître d'ici peu en Français, et nous espérons que les ouvriers révolutionnaires de tous les pays l'auront et pourront ainsi se documenter sur l'essence du mouvement makhnoviste et sur son rôle dans la révolution russe.

L'article ci-dessous ne donne qu'une idée succincte de la makhnovstchina (1) : il en esquisse pour ainsi dire le squelette. Son but est de définir les traits essentiels du mouvement makhnoviste et de soumettre au lecteur quelques notions qui pourront lui inspirer le désir de faire plus ample connaissance avec le sujet.

***

Le sens de la révolution russe

La révolution russe est grande et forte parce que ses forces actives, mobiles résident dans le peuple laborieux : les travailleurs des villes et des villages, de l'enclume et de la charrue. Le peuple laborieux ne peut mourir, ne peut mourir non plus son idée fondamentale de la Révolution : l'idée de la vie libre et égalitaire. Depuis les siècles les plus reculés, de génération en génération, cette idée se transmet dans les couches vives du peuple, y éveillant l'esprit de révolte, d'insurrection contre une vie insupportablement servile. Les vastes insurrections des paysans russes guidées par Stéphane Razine et Pougatchoff, et d'autres encore, témoignent de la présence et de la persistance de l'idée révolutionnaire dans les masses populaires.

Ces insurrections furent réprimées par les pouvoirs existants, cruellement et sans merci; mais l'idée populaire de liberté et d'égalité ne pouvait être tuée. Elle se réfugiait dans les profondeurs du peuple laborieux ; passant de génération en génération, elle s'enrichissait au fur et à mesure d'une expérience toujours croissante et se faisait jour à nouveau, soulevant des masses populaires toujours plus importantes à la conquête de la liberté, de l'égalité et de l'indépendance.

Au cours de la Révolution de 1905, les tra-

---

(1) Vu les dimensions restreintes de l'article présent, une partie minime seulement des faits concernant le mouvement makhnoviste y est relatée; les lignes principales seules y sont retracées.

Toute une série de questions se rapportant à la maknovstchina, telles que les rapports de cette dernière avec l'anarchisme, l'idée « nationale » et son rôle dans le mouvement, le point de vue des « makhnovtzi » sur l'antisémitisme et bien d'autres encore, n'y sont point traitées. Pour elles ainsi que pour les faits et documents nombreux du mouvement nous renvoyons les lecteurs à l'ouvrage en préparation dont nous venons de parler: « L'Histoire du mouvement makhnoviste ».

Remarquons toutefois que la question des rapports de la makhnovstchina et de l'antisémitisme forma les sujets de notre article spécial intitulé justement: « Le mouvement makhnoviste et l'antisémitisme (voir: « Le Libertaire », n° 193.) — P. A.

vailleurs de Russie entrèrent dans la lutte avec plus d'expérience qu'auparavant et firent preuve d'un plus grand entendement de leur rôle social et historique. En 1917, ils furent encore plus à la hauteur de leur tâche.

Les masses ouvrières et paysannes s'émurent et entrèrent dans la lutte presque unanimement en 1917. « Les usines aux ouvriers ! La terre aux laboureurs ! » tel fut le cri de la révolution de ces masses, concentrant et exprimant toutes leurs aspirations et leurs espérances séculaires.

Telle est l'idée fondamentale de la révolution russe commencée en 1917. Chaque fois que les pouvoirs de genres divers cherchaient à effacer ce caractère dominant de la révolution, à le remplacer par des transformations politiques et à établir leur dictature, les masses révolutionnaires, — tantôt dans un endroit de la Russie, tantôt dans l'autre, — se soulevaient pour contrecarrer ces tentatives et engageaient une lutte acharnée, se dévouant pour défendre et incarner leur conception de l'idée sociale-révolutionnaire.

Lorsque le gouvernement de coalition fit mine, en été 1917, d'instituer un pouvoir dictatorial et d'arrêter le développement de la révolution, la ville révolutionnaire de Cronstadt se mit en branle et jeta le cri de ralliement pour l'affermissement et l'approfondissement de la Révolution.

Lorsque, quatre années plus tard, le bolchevisme commença, à l'instar du gouvernement de la coalition, à liquider la Révolution et à faire main basse sur les principales conquêtes des travailleurs, ce fut la même Cronstadt qui leva en mars 1921 l'étendard de la révolte contre la dictature du bolchevisme.

A l'envahissement de l'Ukraine révolutionnaire par les armées autrichiennes et allemandes (en 1918), à la tentative de rétablissement du pouvoir des grands propriétaires terriens, à l'action contre-révolutionnaire de Denikine, à la tentative des bolcheviks qui voulaient soumettre à leur puissance toutes les classes laborieuses en Russie — les travailleurs révolutionnaires de l'Ukraine ripostèrent par l'insurrection. Au nom des grands buts de la Révolution — liberté et égalité — ils entrèrent consécutivement en lutte avec tous ceux qui conspiraient pour déposséder les travailleurs de ces biens. Ce combat des ouvriers et des paysans d'Ukraine pour la liberté dura plusieurs années, formant l'époque héroïque connue sous le nom de *makhnovstchina*.

***

Les Fondements de la Makhnovstchina

Les ouvriers et les paysans de l'Ukraine considéraient d'un œil hostile tous les pouvoirs qui se succédaient depuis le commencement de la Révolution. Dès le début, ils se mirent en opposition révolutionnaire envers le soi-disant « gouvernement révolutionnaire provisoire ». Ce fut avec le même esprit d'opposition révolutionnaire qu'ils rencontrèrent les gouvernements petluriens et « communistes » qui se suivirent l'un après l'autre, sans trêve et sans délimitation fixe au point de vue territorial. Pour les couches révolutionnaires des paysans pauvres et pour les ouvriers, ces pouvoirs figuraient, non seulement un fardeau inutile, mais surtout un obstacle direct les empêchant consciemment de parfaire l'œuvre de la révolution sociale en marche.

Les ouvriers et les paysans de l'Ukraine, de même que les travailleurs de la Russie entière, suivaient dans la Révolution leur propre chemin vers l'avènement d'une nouvelle vie libre, estimant avec justesse que la libération des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Leur but immédiat était d'anéantir le système existant de servitude économique et d'ériger sur le terrain déblayé un nouveau système basé sur la socialisation des instruments de travail, des organes de la production et de l'usufruit laborieux de la terre. C'est dans ce sens qu'agissaient les ouvriers et les paysans les plus activement révolutionnaires. Les ouvriers chassaient les propriétaires des usines et des fabriques et confiaient la gestion des affaires et de la production à leurs propres organes : aux syndicats ouvriers, aux comités d'usines, ou à des organes spécialement créés à cet effet. Quant aux paysans, ils expropriaient les terres des grands propriétaires fonciers et des riches fermiers (« koulaks ») et en abandonnaient l'usufruit aux agriculteurs travaillant de leurs propres mains.

Cependant les gouvernements de tous genres, — y compris celui des communistes, — aussitôt arrivés au pouvoir, n'avaient rien de plus pressé à faire que de briser cette ligne de conduite révolutionnaire des travailleurs et de leur enlever le droit de la lutte révolutionnaire directe ainsi que le droit de construire librement leur vie, ce qui suscitait dans le peuple, immédiatement et inévitablement, un sentiment d'opposition révolutionnaire. Cette opposition se manifesta d'abord par des actes de protestation isolés ; mais il était clair qu'elle ne pouvait manquer de mener à une action révolutionnaire en masse, sous quelque forme que ce soit.

L'invasion des armées allemande et autrichienne en Ukraine au début de 1918 donna à l'énergie révolutionnaire des paysans et des ouvriers une direction quelque peu spécifique.

***

Le traité de Brest-Litovsk conclu au printemps de 1918 par les bolcheviks avec le gouvernement impérial allemand offrait aux ar-

266

mées d'occupation allemande et autrichienne l'accès libre en Ukraine. Ces armées aussitôt entrées se conduisirent en maîtres absolus, s'emparant de la vie militaire, politique et même économique du pays. Pour jouir à leur aise des biens du peuple ukrainien, les armées d'occupation rétablirent en la personne de l'hetman Skoropadsky le pouvoir déchu des grands propriétaires fonciers. Ce fut alors l'inauguration d'une ère de pillage monstre des vivres et des richesses du pays, — pillage accompagné d'un régime de violence et d'arbitraire inouïs : ce qui contribua naturellement à donner une impulsion nouvelle à l'énergie révolutionnaire des ouvriers et des paysans de l'Ukraine.

Deux mois ne s'étaient pas écoulés après le commencement de l'occupation austro-allemande, que des insurrections de paysans éclataient dans diverses parties de l'Ukraine, dirigées contre les autorités étrangères aussi bien que contre l'hetman Skoropadsky et contre les anciens propriétaires rentrés dans leurs terres et cherchant à reprendre leurs anciens droits.

Ces insurrections étaient réprimées avec une cruauté incroyable : des villages entiers furent brûlés, les paysans fusillés en masse ou soumis à des bastonnades atroces (100 à 200 coups de baguette de fusil).

Ceci ne brisa pourtant pas la résistance des paysans. Partout ils eurent recours au système des guerillas pour combattre leurs ennemis : dans chaque district presque, de hardis cavaliers munis de bonnes armes organisaient des détachements serrés. Ces équipes attaquaient audacieusement les postes militaires austro-allemands, la milice de l'hetman (la « Varta ») et la garde des propriétaires fonciers, leur causant à tous de sérieux dommages.

De nombreuses équipes armées surgies dans toute l'Ukraine augmentaient continuellement, s'amalgamant entre elles et formant de véritables corps d'armée de trois à cinq mille hommes. Les mois de juin, juillet et août 1918 furent ceux de la plus grande activité de ces équipes paysannes. Ces détachements étaient loin d'être isolés : la plus grande partie de la population rurale laborieuse se rangeait de leur côté, les soutenant dans leur lutte, et il n'était pas rare que des villages entiers prissent part aux combats livrés aux forces militaires austro-allemandes et à la milice de l'hetman.

* * *

La contrée la plus agitée, la plus révolutionnaire était à ce moment la partie méridionale de l'Ukraine, embrassant les gouvernements de Ekatérinoslaw, de Kherson, du Donetz et de la Tauride. C'est là que se forma le plus puissant mouvement révolutionnaire des paysans. Il prit son début dans de gros villages, plutôt des bourgades, tels que Mikhaïlovka, Novospassovka, Houssarky, Goulaï-Polé, se répandit dans beaucoup d'autres villages et cantons et devint bientôt le centre de ralliements de tous les paysans insurgés du midi de l'Ukraine.

* * *

Certains narrateurs, surtout ceux qui se placent au point de vue bolcheviste, cherchent à expliquer l'origine même des insurrections révolutionnaires en Ukraine par l'invasion austro-allemande et la contre-révolution de Skoropadsky. Cette explication n'est que partielle et partant erronée. L'invasion et la contre-révolution n'ont fait qu'*accélérer* l'éclosion de l'insurrection. L'*origine* de cette dernière a ses racines *dans le fond même de la révolution russe*, et ce n'est rien autre que la tendance des travailleurs à pousser la révolution jusqu'au bout : jusqu'à l'entière émancipation sociale des classes laborieuses. Ceci apparaît clairement de ce que les principales forces motrices de l'insurrection révolutionnaire étaient les plus pauvres couches des paysans et des ouvriers, qu'ils étaient seuls à mener la lutte, sans se laisser guider par aucun parti politique, et que le mot d'ordre et de ralliement des insurgés était : « La terre aux paysans ! Les usines aux ouvriers ! ». Le mouvement insurrectionnel qui a le plus contribué à amener la chute du gouvernement contre-révolutionnaire de Skoropadsky et qui a pris sa source dans le district de Goulaï-Polé, est peut-être le plus typique du genre. Dès ses commencements, il a été proclamé que l'on combattait, non pas pour instituer un « pouvoir meilleur », mais pour pouvoir organiser la vie des paysans et ouvriers libres, sans autorité ni exploitation.

Les guides de ce mouvement étaient des paysans anarchistes : Nestor Makhno, Martchenko, Simon Karetnik, Kalachnikoff, Kourilenko, Gavrilenko, Vdovitchenko, Stchous, et d'autres encore — tous avec un passé d'anarchistes à leur actif. Ceci est loin d'être fortuit : le mouvement par lui-même avait un sens social tellement profond, il contenait tant d'éléments d'un véritable anarchisme, que seuls des anarchistes étaient indiqués pour entrer dans ses rangs et se mettre ensuite à sa tête : et encore — des anarchistes *capables d'une action résolue*.

* * *

Makhno et le mouvement makhnoviste

Vers septembre-octobre 1918 les détachements dispersés, jusqu'alors, des insurgés paysans et ouvriers du midi de l'Ukraine se réunirent en une seule armée insurrectionnelle et entamèrent une guerre générale aux grands

propriétaires terriens et à l'armée de l'hetman Skoropadsky. Les forces réunies des insurgés marchaient sous le commandement du paysan anarchiste Makhno, originaire du village de Goulaï-Polé. Ce dernier était, non seulement le chef militaire, mais aussi et tout autant le guide révolutionaire des masses paysannes. Son idéologie anarchiste mit une empreinte sur le mouvement tout entier. C'est son rôle prépondérant qui fit donner la dénomination de « makhnovstchina » au mouvement insurrectionnel du midi de l'Ukraine.

Ce mouvement contenait aussi bien les éléments positifs que destructifs de la Révolution. Durant l'automne de 1918, ce furent surtout ces derniers — éléments de guerre et de destruction — qui se manifestèrent, car il fallut mener une lutte armée contre les différents aspects de la contre-révolution.

*
* *

Dès novembre 1918, Makhno devint le pivot autour duquel vinrent se concentrer les paysans insurgés du midi de l'Ukraine. De nombreux groupements d'insurgés se réunirent pour former une seule armée insurrectionnelle ayant Nestor Makhno pour chef. C'est alors qu'il détruisit dans toute la région l'autorité de l'hetman, qu'il chassa les grands propriétaires terriens, qu'il se mit à porter coup sur coup aux austro-allemands d'abord, aux pétluriens et à Denikine ensuite.

Vers la fin de 1918, il commença à devenir célèbre par toute l'Ukraine comme un révolutionnaire militant de grande valeur et un chef militaire éminent. A ce moment le Comité du parti communiste de Ekatérinoslaw s'adrèssa à lui, le priant d'assumer la direction et le commandement des détachements armés de bolcheviks qui se trouvaient alors sur la rive gauche du Dniéper et ne parvenaient pas à chasser les forces de Pétliura qui occupaient Ekatérinoslaw. Makhno adjoignit les détachements bolchevistes à son armée, marcha sur Ekatérinoslaw et en fit décamper les pétluriens. (Ce fait est d'autant plus remarquable que les bolcheviks, renonçant par la suite à tout espoir de faire enrôler Nestor Makhno dans les rangs du parti communiste, se mirent à inventer et à débiter toutes sortes de stupidités sur son compte.)

*
* *

Ce furent les insurgés révolutionnaires qui supportèrent *tout le poids* de la lutte contre les forces contre-révolutionnaires de Skoropadsky et les forces militaires austro-allemandes. Mais à peine les insurgés avaient-ils débarrassé la contrée du sombre clan de la réaction locale qu'un nouveau danger vint menacer la liberté si chèrement conquise : dès novembre 1918, les fortes troupes contre-révolutionnaires de Denikine et du général Chkouro se mettaient en marche pour envahir l'Ukraine méridionale en venant du Caucase et des rives du Don. Se disséminant et débouchant de plusieurs côtés à la fois, ces troupes pénétrèrent jusqu'à Goulaï-Polé, Pologui et Alexandrovsk, portant un danger de mort dans la région récemment libérée. Les paysans et les ouvriers révolutionnaires, au lieu de s'adonner à un utile travail de reconstruction économique, se voyaient obligés de reprendre les armes en mains et de mobiliser leur meilleures forces pour recommencer à guerroyer. Et ce furent encore les insurgés révolutionnaires qui supportèrent une fois de plus tout le poids de la lutte contre ces ennemis redoutables de la révolution.

Durant six longs mois — depuis novembre 1918 jusqu'au mois d'avril 1919 — l'armée des insurgés makhnovistes fut presque la seule à résister aux troupes de Denikine et du général Chkouro. Elle parvint graduellement à en libérer tout le Midi, depuis Pologui et Alexandrovsk jusqu'à Taganrog. Les troupes de Makhno réussirent finalement à s'emparer des villes de Berdiansk et de Marioupol, à en chasser les armées de Denikine et à leur opposer un front de plus de cent verstes (kilomètres) d'étendue.

*
* *

Pendant toute la première partie de l'épopée makhnovienne, lorsque les insurgés révolutionnaires tenaient courageusement tête aux forces de l'hetman et de l'armée austro-allemande d'abord, aux troupes de Pétliura et de Denikine ensuite, les autorités soviétiques ne tarissaient pas d'éloges pleins d'enthousiasme sur ces francs-tireurs et surtout sur leur chef Makhno. Les « Izvestya » — organe du Comité Exécutif Panrusse — publiaient des articles démesurés pour lui exprimer leur admiration. Et lorsqu'au mois de février 1919, l'armée soviétique, avec Dybenko en tête, entra en Ukraine, le Conseil Militaire Supérieur proposa immédiatement à Makhno de former avec le pouvoir communiste une alliance révolutionnaire et militaire contre Denikine et autres contre-révolutionnaires.

Makhno accepta cette proposition. Il conserva le commandement du front contre les troupes de Denikine depuis Volnovakha jusqu'à Taganrog en passant par Marioupol, Kouteynikovo et Ilovaïskaïa. Les autorités soviétiques s'engagèrent à fournir à l'armée des insurgés makhnovistes des munitions et tout le matériel de guerre nécessaire. Jusqu'alors, les insurgés avaient été réduits à faire la guerre avec les armes qu'ils parvenaient à enlever de haute lutte aux ennemis.

L'armée des insurgés makhnovistes était basée d'abord sur le principe de la bonne vo-

lonté, car elle ne comprenait que des engagés volontaires de la Révolution, et ensuite sur celui de l'élection libre aux postes militaires : tous les commandants, du chef d'escouade au chef de l'armée, étaient choisis par la masse insurgée. Un troisième fondement de cette organisation était une auto-discipline sévère, élaborée et adoptée par l'armée entière jusque dans ses plus minimes ramifications.

L'armée ne connaissait aucune distinction de grade. Les chefs étaient tous appelés « commandant » de compagnie, de bataillon, de régiment, de brigade, etc. d'après l'unité militaire qu'ils dirigeaient.

*
* *

Malgré que les éléments les plus actifs et les plus révolutionnaires de la population locale soient partis pour le front contre Denikine, la vie de la contrée était loin d'être absorbée par le seul souci de la lutte armée. Le soulèvement révolutionnaire des masses ne se bornait point à la tâche purement militaire : il s'étendait à une bien plus grande profondeur. Les masses du peuple cherchaient à réaliser sur place, par leurs propres efforts et leurs propres moyens, les problèmes positifs de la Révolution. Sur un vaste espace de plusieurs milliers de kilomètres, les paysans débarrassés des grands propriétaires fonciers étaient abandonnés à eux-mêmes. La question devait se poser d'elle-même : que faire à présent ? Et voici que la première mesure prise par la population fut d'organiser *une assemblée régionale.*

La première assemblée régionale des paysans et ouvriers du district de Goulaï-Polé eut lieu au mois de janvier 1919. La deuxième — au mois de février ; et la troisième — au mois d'avril de la même année. On voit d'après les dates indiquées que ces assemblées *se suivaient* périodiquement.

Les principales questions qui y furent débattues étaient : *a*) la défense de la région contre les forces de la contre-révolution (Denikine, Pétliura, etc.) ; *b*) les relations avec tout pouvoir venant du dehors, y compris les autorités soviétiques ; et *c*) l'organisation sociale au sein de la région.

La population entière représentée aux assemblées décida unanimement de défendre l'accès du pays à toute armée contre-révolutionnaire, et de soutenir de toutes ses forces l'armée des insurgés makhnovistes postés au front contre Denikine. Afin de réaliser cette décision, la deuxième assemblée à Goulaï-Polé le 12 février 1919 décréta l'organisation et l'exécution immédiate d'une mobilisation *volontaire et égalisante* pour dix classes : « égalisante » parce qu'elle devait chercher à égaliser le nombre des combattants fournis par les différents villages (il y en avait qui offraient un grand nombre de combattants, tandis que d'autres n'étaient représentés que faiblement) ; « volontaire » parce que la mobilisation n'était qu'un *appel pressant* et conservait comme base le service de bonne volonté.

Quant à leur point de vue envers les autorités de tous genres, les paysans et les ouvriers représentés aux assemblées signifièrent clairement qu'ils n'en voulaient aucune.

Un Conseil (Soviet) local des ouvriers et des paysans, indépendant de toute autorité centraliste et soumis à la volonté du peuple travailleur l'ayant créé, — tel devait être l'organe d'auto-direction des masses révolutionnaires paysannes et ouvrières dans la région libérée.

Toute une série de communes paysannes furent formées dans la contrée, basées sur la possession en commun de la terre et des instruments de labeur, ainsi que sur la communauté de la jouissance des produits de ce travail. Ces communes embrassaient cent, deux cents et même parfois jusqu'à quatre cents personnes : telle par exemple, la commune de Goulaï-Polé, située à une distance d'environ sept kilomètres du village de ce nom, ou la commune de Pokrovskoïé, dédiée à la mémoire de Rosa Luxembourg et située à 30 kilomètres de Goulaï-Polé.

Toute la vie de la région, en commençant par les conseils de villages et les communes laborieuses, jusqu'aux villages les plus arriérés débordaient d'un vif esprit d'indépendance. L'idée de l'autorité étatiste n'avait aucun succès dans la contrée. Au contraire, la pensée des masses révolutionnaires cherchait obstinément un débouché du côté des principes et des formes du « self-government ».

La deuxième assemblée (Goulaï-Polé, 12 février 1919) procéda à la formation du premier organe du self-government des ouvriers et des paysans : le Conseil (Soviet) Militaire et Révolutionnaire Régional des paysans, des ouvriers et des insurgés. Son rôle consistait, premièrement à servir de trait d'union entre tous les villages et tous les conseils (soviets) de la région, d'éclairer et de diriger la vie sociale de la contrée, conformément aux décisions des assemblées régionales ; et deuxièmement à organiser la défense de la région en y faisant participer les plus vastes masses de la population.

Le Conseil Militaire et Révolutionnaire fut formé de trente-deux membres représentant les trente-deux cantons des régions d'Ekatérinoslaw et de Tauride.

Ce conseil ne possédait point de fonctions législatives, mais rien qu'exécutives. Il dépendait absolument des assemblées régionales des paysans, des ouvriers et des insurgés, et leur volonté suffisait pour le dissoudre ou le réformer à n'importe quel moment.

***

Pourquoi le pouvoir soviétique fit la guerre à la région insurgée

De cette façon la vie de la région n'était pas seulement caractérisée par un esprit révolutionnaire opposé à toute autorité, mais elle avait même créé des organes de self-government local conforme à cet esprit. Ces organes — communes, conseils locaux — ne cessaient d'augmenter tant en nombre qu'en importance.

Les autorités soviétiques qui avaient conclu avec Makhno le pacte dont il a été question plus haut, ignoraient parfaitement cet aspect du mouvement insurrectionnel. Elles avaient porté toute leur attention vers le côté éclatant de l'insurrection — sa lutte hardie et héroïque avec les forces de la contre-révolution — et ne soupçonnaient pas qu'au-delà de cet aspect, le mouvement avait aussi un caractère *social* infiniment plus important. Les représentants du pouvoir s'y heurtèrent un mois ou deux après la signature du traité d'alliance avec Makhno. N'importe où qu'ils vinssent dans la région et qu'ils essayassent d'implanter leurs organes d'Etat, de faire triompher leur ligne de conduite militaire et économique, — partout, ils se trouvaient en face d'une population qui ne voulait pas les reconnaître, qui les considérait avec hostilité et leur opposait souvent une résistance obstinée. Nulle part, ils ne purent prendre racine. Au contraire et bien plus, les paysans de toute la région, voyant en eux des nouveaux dictateurs, repoussaient leur « pouvoir » ainsi que celui de l'hetman ou de Pétliura.

Les rapports entre la population et les autorités communistes devenaient de plus en plus tendus.

Les représentants attitrés du pouvoir soviétique — Rakovsky et consorts — ne surent pas trouver une position nettement définie envers les insurgés. Lorsqu'ils avaient affaire aux chefs de l'insurrection, tantôt ils les prenaient de haut et les menaçaient, tantôt ils avaient recours à un ton d'extrême amitié.

Cette situation mal définie dura pendant trois mois environ — février, mars et avril 1919 : la région libre vivait de sa propre vie, sans se soucier des autorités communistes qui cherchaient en vain à y établir leur domination.

Ce fut là l'origine et la *raison unique* du conflit qui ne tarda pas à s'élever, amenant bientôt une lutte sanglante entre le parti communiste et les insurgés makhnovistes, — lutte qui prit le caractère d'une guerre âpre et se prolongea durant plus de trois ans.

***

Dans les premiers jours de mai 1919, le délégué extraordinaire et plénipotentiaire du gouvernement soviétique de Moscou, M. Léon Kaméneff, se rendit dans la région de Goulaï-Polé, accompagné de plusieurs représentants du gouvernement soviétique de Kharkoff. Il avait pour mission de se renseigner exactement sur le caractère du mouvement makhnoviste et d'en rendre compte aux milieux bolcheviks compétents.

Ayant pris quelque connaissance de la vie de la région insurgée, Kaméneff fit à Makhno et aux membres du Conseil Militaire et Révolutionnaire, la proposition de dissoudre le Conseil (Soviet) Régional, ainsi que tous les organes analogues de la contrée.

Makhno ainsi que le Conseil refusèrent même de délibérer sur cette proposition, la considérant comme une atteinte aux droits révolutionnaires du peuple. Une discussion animée s'engagea, mais un conflit immédiat fut évité. Au contraire, Kaméneff, en partant, renchérit sur ce que les bolcheviks étaient toujours prêts à travailler de concert avec les makhnovistes comme avec de vrais révolutionnaires.

Mais ce n'était de sa part que feinte, phrases astucieuses et ensorceleuses.

En fait, le gouvernement soviétique avait déjà décidé de porter un coup mortel à la région libre et révolutionnaire.

***

En ce même début de mai 1919, Denikine commença une rigoureuse offensive contre le front des troupes de Makhno. Les troupes de l'Armée Rouge (« Soviétique ») disposées à gauche des forces de Makhno, dans le district de la station Grichino, abandonnèrent les positions qu'elles tenaient, découvrant ainsi le flanc gauche des makhnovtzi. Ces derniers se trouvèrent dans une situation extrêmement difficile, ceci d'autant plus que, depuis près de deux mois déjà, les autorités militaires soviétiques avaient fait du pur sabotage, en négligeant presque complètment de ravitailler les insurgés en munitions. Cela se faisait d'après un plan arrêté d'avance, afin d'affaiblir, de faire décimer l'armée de Makhno et d'en venir ensuite plus facilement à bout. (On en aura la preuve dans ce qui va suivre.)

Vers le commencement de juin 1919, Trotzky arriva en Ukraine et entreprit immédiatement une campagne dirigée contre la région occupée par les insurgés. Aussitôt qu'il eut appris que c'étaient des anarchistes qui se trouvaient à la tête du mouvement et que la population, avec les insurgés, résistait opiniâtrement à une dictature communiste, il arrêta sa ligne de conduite.

La première mesure militaire prise contre le mouvement makhnoviste fut la transformation de l'*armée* insurrectionnelle en *brigade.*

Ceci signifiait la réduction d'une masse de 25 à 30 mille combattants, en une unité militaire de 4.500 hommes à peine. La plus grande partie de l'armée — plus des quatre cinquièmes — devait être dissoute. De plus, les insurgés devaient perdre le droit de former de nouveaux bataillons, de faire appel à de nouveaux volontaires.

Toute une série d'ordres du jour, plus farouches les uns que les autres, furent lancés dans le but d'exciter les soldats de l'armée rouge contre les insurgés de la région révolutionnaire.

Tout ceci, aussi bien que le sabotage du ravitaillement en munitions, se passait alors que l'armée de Denikine devenait chaque jour de plus en plus forte et entreprenait une offensive générale.

S'il faut en croire le témoignage d'un commandant de division dans l'armée soviétique, Trotzky aurait formulé sa ligne de conduite à l'égard de la makhnovstchina à peu près de la façon suivante : « La Makhnovstchina est pour nous un mouvement bien plus dangereux que celui de Denikine. Nous finirons toujours par avoir raison de Denikine, contre-révolutionnaire avéré. La Makhnovstchina, au contraire, se développe au fond des masses. C'est pourquoi, il serait préférable pour nous d'abandonner l'Ukraine entière à Denikine, que de permettre à la Makhnovstchina de s'y répandre ». (1)

***

Le Conseil Militaire et Révolutionnaire de la région de Goulaï-Polé, tenant compte de la situation de la contrée, aussi bien que de celle de l'Ukraine en entier, et sachant qu'une issue de l'impasse ne pouvait être découverte que par les travailleurs eux-mêmes, convoqua pour le 15 juin 1919 une assemblée extraordinaire (la quatrième) de la Conférence des paysans, ouvriers, insurgés et soldats de l'Armée Rouge de la région.

Cette assemblée fut le signal de la première attaque à main armée que les bolcheviks firent contre la région libre.

Par ordre du Conseil Révolutionnaire de la République (ordre n° 1824, en date du 4 juin 1919), Trotzky déclarait hors la loi l'assemblée convoquée, ainsi que toute l'insurrection avec Nestor Makhno en tête.

« *Faire déclarer à la population que toute participation à l'assemblée sera considérée comme acte de haute trahison* », — écrivait-il dans cet ordre. — « *Tous les délégués à cette assemblée devront être arrêtés sur-le-champ et transférés au tribunal militaire de la 14e armée* », — disait-il plus loin.

Les troupes bolcheviques entrèrent dans la région révolutionnaire, y pénétrant par derrière, du côté opposé au front. Elles dévastèrent plusieurs communes, entre autres celle de Pokrovskoïé, consacrée à la mémoire de Rosa Luxembourg, s'emparèrent de plusieurs militants révolutionnaires, tels que Kostine, Polounine, Dobroluboff, Oléïnik et d'autres encore (arrêtés dans les villages de la contrée), Bourbyga, Mikhaleff-Pavlenko, Oseroff et d'autres, arrêtés *au front, en face de l'ennemi* : tous furent mis à mort.

Serré de près de tous côtés par les armées de Dénikine et de Trotzky, Makhno fut forcé d'abandonner les positions qu'il occupait. Livrant aux blancs combat sur combat (Denikine le persécutant avec acharnement), il recula avec son armée vers l'ouest, jusqu'aux confins de la Galicie.

***

Débâcle de Denikine par les makhnovistes, Deuxième attaque des bolcheviks contre la région insurrectionnelle

Après le recul des insurgés makhnovistes, Denikine parvint sans grandes difficultés à occuper toute l'Ukraine et avança à travers la Russie, jusqu'à peu de distance de Moscou. Il semblait qu'une réaction monarchiste de longue durée dût s'établir dans le pays.

Cependant Makhno, tout en reculant, rassemblait les forces révolutionnaires autour du noyau que représentait son armée, et au bout de trois mois et demi après son départ de Goulaï-Polé, il reprit l'offensive. Le 26 septembre 1919, il livra bataille près de la ville d'Ouman (gouvernement de Kieff), aux meilleures divisions de Denikine lancées à sa poursuite et les battit à plate couture. Après quoi il s'élança dans la partie méridionale de l'Ukraine, y anéantit toute l'arrière-garde de Denikine, s'empara de ses centres de ravitaillement militaire, et fit échouer de la sorte toute tentative contre-révolutionnaire de ce général.

C'était pour la seconde fois déjà que les insurgés révolutionnaires parvenaient à faire dévier un danger imminent suspendu au-dessus de la révolution russe. (Ils l'avaient fait une première fois par rapport à l'invasion austro-allemande et à la contre-révolution de Skoropadsky.)

Mais rien ne pouvait faire changer la ligne de conduite pleine d'astuce et de machiavélisme des pouvoirs soviétiques envers les insurgés. Ils ne variaient que leur tactique, employant tantôt les moyens violents (une vraie

(1) Ces paroles m'ont été rapportées par un camarade digne de la plus entière confiance, occupant à ce moment un poste élevé dans l'armée soviétique et se trouvant alors au centre même du commandement. Ce fut lui également qui sauva Makhno en le prévenant que Trotzky avait donné l'ordre de le saisir sur le front.

guerre durant presque toute l'année 1920), tantôt les ruses de pactes conclus à l'avenant. Leur but restait invariablement le même : décomposer le mouvement makhnoviste, l'anéantir d'une façon ou d'une autre.

*
* *

Après la débâcle de l'expédition de Denikine à la fin de 1919, les représentants soviétiques offrirent à Makhno de signer un nouveau traité d'alliance, exigeant cependant qu'il fît passer toute son armée sur le front polonais. Makhno ainsi que tous les insurgés comprenaient parfaitement que cette proposition cachait une idée perfide : éloigner les forces insurrectionnelles de la région révolutionnaire, afin d'y implanter d'autant plus facilement la dictature du parti communiste. La preuve de ce que les autorités soviétiques n'avaient que cela en vue est fournie par le fait qu'elles disposaient à ce moment d'une armée de plus de 300.000 hommes en Ukraine, et que ce n'étaient donc pas les intérêts militaires de la Révolution qui pouvaient déterminer cette exigence.

Le Conseil Révolutionnaire de l'armée des insurgés makhnovistes, sans refuser d'agir en contact avec l'armée rouge contre la contre-révolution, refusa cependant de se soumettre à l'ordre des autorités communistes et de faire reculer les troupes insurrectionnelles vers la frontière de la Pologne. En motivant ce refus, le Conseil faisait ressortir la menace de la contre-révolution toujours suspendue au-dessus de l'Ukraine et manifestait son opinion que l'armée insurrectionnelle pourrait être bien plus utile à la cause de la Révolution en demeurant dans les limites de sa région et en défendant les droits révolutionnaires des travailleurs qui l'avaient formée.

C'est alors que le gouvernement soviétique déclara pour la deuxième fois hors la loi Makhno ainsi que toute l'insurrection en général. Une seconde guerre acharnée recommença entre le pouvoir soviétique et la région insurgée. Elle dura pendant une année, presque — depuis fin décembre 1919 jusqu'au mois d'octobre 1920. Cette guerre vit périr par milliers, par dizaine de milliers les paysans rebelles à l'autorité soviétique ; elle vit des villages entiers livrés aux flammes et anéantis.

*
* *

Alliance des insurgés makhnovistes avec le pouvoir soviétique contre Wrangel Troisième attaque des bolcheviks contre la région insurgée

Vers le mois d'août 1920, les troupes de Wrangel avancèrent d'une façon inquiétante au cœur de l'Ukraine. L'Armée Rouge reculait partout, lui laissant le champ libre dans des gouvernements entiers. Quant à l'armée des insurgés de Makhno, elle n'avait guère la possibilité de diriger toutes ses forces contre Wrangel, tracassée comme elle l'était par des détachements de l'Armée Rouge soviétique spécialement affectés à cet effet. Se trouvant entre deux feux, elle était obligée de mener la lutte contre les communistes et contre Wrangel.

Comprenant cependant combien imminent était le danger offert par ce dernier pour la Révolution, le Conseil des Insurgés Révolutionnaires de l'Ukraine (organe suprême des insurgés), avait télégraphié à maintes reprises à Lénine et à Rakovsky, leur proposant de suspendre leurs hostilités afin de liquider Wrangel et de ne pas lui permettre de s'affermir. Les bolcheviks ne répondaient pas, et les insurgés continuaient de rester entre les deux feux, attaqués constamment par Wrangel et par l'Armée Rouge.

Enfin, après que Wrangel se fût emparé de Mélitopol, Alexandrovsk, Sinelkovo, Berdiansk et qu'il signifiât une menace imminente, non seulement pour tout le bassin houiller du Donetz, mais bien pour l'Ukraine tout entière, les autorités soviétiques se décidèrent à envoyer au camp de Makhno situé à ce moment à Starobelsk une délégation plénipotentiaire avec le communiste Ivanoff en tête pour traiter avec les makhnovistes et conclure une alliance contre Wrangel.

Les insurgés avaient soigneusement étudié la situation de l'Ukraine révolutionnaire et de leur propre mouvement et avaient dressé une plate-forme de l'alliance possible avec les représentants soviétiques. Ils étaient d'avis que l'alliance à conclure devait être, non seulement militaire, mais « politique » également. Ils y mettaient une seule condition : l'acceptation d'un certain *minimum* de leurs exigences politiques et ne pouvaient rien céder sous ce rapport, sous peine de perdre leur dignité révolutionnaire.

Ces exigences étaient ainsi formulées :

a) Mise en liberté de tous les makhnovistes et anarchistes enfermés dans les prisons soviétiques ;

b) La liberté pour les makhnovistes et anarchistes de professer et de répandre librement leurs idées et leurs principes ;

c) Le droit pour les ouvriers et les paysans de la région makhnoviste de former leurs propres organes de « self-government » local — social et économique.

Les délégués soviétiques y opposèrent leurs exigences à eux. Ils demandaient :

a) La promesse des makhnovistes de renoncer à l'agitation et à la lutte armée contre les autorités bolcheviques ;

b) Tout en gardant sa structure intérieure, l'armée makhnoviste est soumise, au point de vue opérations militaires, aux ordres de l'Etat-Major soviétique.

Ces conditions furent mutuellement admises des deux parts et formèrent la base d'un pacte militaire et politique entre les makhnovistes et les autorités soviétiques. Toutefois les conditions des makhnovistes concernant les droits et les organes de « self-government » des ouvriers et des paysans, n'avaient été admises par les délégués soviétiques qu'à titre préliminaire, sous réserve des décisions définitives à prendre par les autorités centrales de Moscou.

***

Le rôle joué par les makhnovistes dans la défaite de Wrangel fut très important.

Le fait même du pacte conclu entre eux et les autorités soviétiques était d'une grande signification, contribuant à insuffler une nouvelle énergie révolutionnaire aux masses laborieuses. Par toute l'Ukraine, on ne parlait triomphalement que de l'accord conclu.

L'armée de Makhno choisit pour champ de son action la région entre Sinelnikovo, Berdiansk et Alexandrovsk et réussit à la débarrasser rapidement des bandes de Wrangel. Après quoi, elle marcha par derrière l'isthme de Pérékop, et passant par le Sivach (détroit gelé à cette époque de l'année), pénétra la première en Crimée, décidant par là du sort de l'isthme. Pendant que le gros de l'armée soviétique occupait Pérékop, les insurgés makhnovistes, sous la conduite de Simon Karetnik et de Martchenko, s'emparaient de Simféropol et d'autres villes de la Crimée.

***

Mais dans l'idée des autorités soviétiques, le pacte conclu avec Makhno ne devait pas être respecté longtemps. Ce n'était de leur part, — comme il apparut plus tard, — qu'une manœuvre artificieuse politique et militaire dans le but de se débarrasser de Wrangel. Dès les premières semaines, — aussitôt que les opérations menées contre lui parurent promettre le succès, — les autorités soviétiques se mirent à préparer la liquidation définitive du mouvement makhnoviste.

Au moment même où les troupes insurrectionnelles se battaient avec l'armée de Wrangel pour les positions menant à la Crimée, les autorités soviétiques faisaient imprimer des cargaisons entières de feuilles volantes et de proclamations appelant les soldats de l'Armée Rouge à combattre Makhno comme contre-révolutionnaire « traitre au pacte conclu ».

Durant les premières trois ou quatre semaines de l'alliance, les autorités soviétiques faisaient montre de la plus grande amitié, tout en préparant une vaste opération d'attaque soudaine et générale, pour maîtriser, par toute l'Ukraine et la Crimée, les makhnovistes et les anarchistes.

Aussitôt après la débâcle de Wrangel, le 25 et le 26 novembre 1920, les autorités soviétiques attaquèrent les makhnovistes et les anarchistes, lançant sur eux une masse de troupes rendues libres après la prise de la Crimée.

A Kharkoff, le 25 novembre, les représentants des makhnovistes travaillant de concert avec les bolcheviks dans les bureaux du Conseil Révolutionnaire et Militaire du front du Midi, furent saisis traitreusement. Plusieurs d'entre eux, comme par exemple, Popoff (voir le livre : *La Répression de l'Anarchisme en Russie Soviétique* », (1) la liste 1 : Gavrilenko, Karetnik, Popoff, Scéréda), furent fusillés, d'autres parvinrent à s'échapper, le sort de cartains est demeuré inconnu.

Ce même 25 novembre, toutes les organisations libertaires de Kharkoff furent mises à sac et des arrestations générales eurent lieu par toute l'Ukraine.

Au même moment les autorités soviétiques attaquaient tout aussi traîtreusement les troupes makhnovistes en Crimée, saisissant et mettant à mort tout leur état-major, avec Gavrilenko en tête. Sous le prétexte fallacieux d'une conférence militaire, le chef de l'armée makhnoviste en Crimée, Simon Karetnik, qui y remplaçait Makhno, fut appelé à Goulaï-Polé, saisi en route et tué, à ce que l'on sait, à Mélitopol.

Quant à Nestor Makhno lui-même, l'état-major général et le Conseil Révolutionnaire des Insurgés d'Ukraine, ils se trouvaient à ce moment à Goulaï-Polé, ayant à leur disposition une escouade de 200 cavaliers seulement. Afin de pouvoir saisir infailliblement Makhno et d'autres militants des insurgés, les autorités soviétiques ne cessèrent jusqu'au dernier moment de mener avec eux des pourparlers par fil direct, les assurant que les relations avec les forces makhnovistes sur le théâtre de la guerre ne laissaient rien à désirer et que le pacte conclu devenait de plus en plus solide. De cette façon, l'autorité bolcheviste réussit à cacher ses véritables intentions et à investir Goulaï-Polé de tous côtés, d'une manière tout-à-fait inopinée.

Makhno rompit hardiment l'étau des troupes soviétiques qui l'encerclaient. Puis il rassembla les forces dont il pouvait disposer et accepta courageusement la lutte avec l'ennemi infiniment plus fort. Cette lutte était trop iné-

(1) En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10e).

gale : plus de cent mille hommes furent précipités contre une poignée de deux ou trois mille insurgés. Pourtant, ces derniers soutinrent pendant deux mois des combats ininterrompus avec des forces cent fois plus nombreuses : épisode héroïque, dont nous ne pouvons retracer ici les détails.



Conclusion

La makhnovstchina est un mouvement social et révolutionnaire des couches profondes des travailleurs — un mouvement vers la liberté et l'égalité dans le sens « peuple » du mot : vers la liberté et l'indépendance des classes laborieuses, fondée sur la libre disposition d'eux-mêmes.

Ce mouvement a tenu un rôle révolutionnaire très important dans l'histoire de la révolution russe. Plus d'une fois, il a sauvé la Révolution d'une sombre réaction. Il a défendu la seule voie qui menât les travailleurs vers la liberté : la voie d'égalité et d'auto-direction sociales et économiques.

Dans l'histoire de la lutte mondiale du labeur contre le capital, la makhnovstchina demeurera à jamais comme une tentative héroïque des travailleurs de l'Ukraïne d'obtenir, par une lutte véritablement révolutionnaire, leur libération intégrale.

P. ARCHINOFF.





LA POÉSIE

Poèmes écrits en Maison Centrale

1. LA CHANSON DES PAVÉS USÉS

Gauche... droite. Gauche... droite,
En cadence,
Dans les cours, les vastes cours, les cours nues de la prison,
En cadence,
Les sabots frappent les pavés,
Les vieux pavés usés,
Les pavés craquelés, fendillés, mutilés.
En cadence
Tantôt lente et tantôt vive,
Les sabots de bois résonnent sur les pavés,
Les vieux pavés de grès blessés,
Au commandement de voix rudes et insouciantes,
Les voix rauques des gardiens de la Grande Maison,
En cadence,
Gauche... droite. Gauche... droite.

Pour se rendre dès le matin aux ateliers — Où l'on besogne dix heures pour gagner quelques sous — Pour se rendre au réfectoire et y dévorer une insuffisante pitance — Trop souvent rance ou pourrie — Pour les deux promenades quotidiennes — Communes, silenlencieuses, mornes et obligatoires — Pour se rendre au dortoir — Et sur un lit de camp trop étroit — Geler l'hiver, entre des couvertures trop légères — Et l'été, être la proie de la vermine — Toujours le même accompagnement obsédant — Gauche... droite. Gauche... droite — Pour défiler devant le médecin — Si vite qu'on ne trouve pas le temps de lui dire son mal — Pour s'engouffrer à l'église — Ceux qui, le dimanche matin, veulent entendre un peu de musique — Et en ressortir, une demi-heure après — Pour aller s'asseoir sur les bancs de *l'école* — Et y écrire sur papier réglementaire, à jours réglés, une lettre à vos proches qui sera lue avant de leur être envoyée — Toujours le même rythme qui vous suit et qui vous hante.

Gauche... droite. Gauche... droite.

Ah ! si vous possédiez le don de double vue,
Vieux pavés de grès blessés.
Quels récits ne nous conteriez-vous pas ?
Ah ! l'histoire — la pénible et pitoyable histoire
De tous ces malheureux dont les sabots de bois
En cadence,
Vous ont à la longue mutilés et froissés,
De leur heurt somnolent et monotone.

Les doutes, les rancunes, les détresses,
Les avenirs brisés, les rêves évanouis, les espoirs flétris,
Les abandons lâches, les tentations cruelles,
Les douleurs concentrées, les souffrances muettes,
Les blasphèmes, les malédictions, les serments de vengeance,
Les larmes refoulées, les aspirations souillées,
Les baptêmes de haine, les élans de rage impuissante,
Les intelligences obscurcies, les démences graduelles,
Les laisser aller intérieurs, les crimes en gestation,
Les consomptions lentes et les agonies interminables.
Pavés craquelés, fendillés, mutilés,
Que ne pouvez-vous décrire et nous dépeindre
Ce que fut le martyre ignoré de ces hors la loi,
Les années de douleur, de détresse et d'ombre
Que vécurent ici, en cette maison, les misérables,
Dont les pauvres sabots de bois,
En cadence,
Vous foulèrent tant et si bien et pendant si longtemps,
Que vous en êtes restés mutilés et meurtris,
O vieux pavés de grès usés.

Gauche... droite. Gauche... droite,
En cadence
Dans les cours, les vastes cours, les cours désolées de la Grande
Maison,
En cadence,
Les sabots frappent les pavés,
Les pavés de grès usés,
Les pavés craquelés, fendillés, mutilés.
En cadence
Tantôt lente et tantôt vive.
Les sabots de bois résonnent sur les pavés,
Les vieux pavés de grès blessés,
Au commandement de voix rudes et indifférentes,
La voix rauque des gardiens de la prison,
En cadence,
Gauche... droite. Gauche... droite.

2. DERNIERS BEAUX JOURS

Quelques beaux jours encor ! Ce seront les derniers,
... Du soleil, de l'hiver... Avant que l'hiver gronde,
Et de feuilles de pourpre entasse des charniers,
Avant que de leur voix frissonnante et profonde

N'aillent les vents glacés ébranler les forêts.....
A l'appel du ciel bleu, bouillonnez d'allégresse,
Mes sens. Profitez-en. Apaisés, satisfaits,
Vous vous engourdirez avec moins de tristesse.

Quand la neige et les froids auront durci le sol.....
Œuvre avec plus d'ardeur, mon cerveau, le temps passe.
Mon corps, ne t'endors pas sur quelque oreiller mol.
L'approchante saison ne nous fera pas grâce.

De l'ombre ou des frimas. Quelques beaux jours encor !
Oh ! je veux me hâter avant que la fin vienne,
Que pour me recevoir s'ouvre l'ultime port.....
Partons le pas léger et ta main dans la mienne.

3. DANS LE SOUFFLE DU VENT

Un jour que, par accès, le vent soufflait de la mer,
Et qu'à travers le grillage de la fenêtre de mon atelier,
Je contemplais les carreaux de ciel bleu qui sont tout mon horizon,
Voici que je me sentis emporter comme en un rêve,
En songeant aux jours qui furent et ne sont plus,
Aux jours où je me mouvais librement sur la terre des vivants
entraîné par le tourbillon d'une existence fiévreuse et d'une activité sans relâche.
Voici que mon songe se mua en une sorte d'extase
et qu'il me sembla distinguer dans le vent qui venait de la mer comme les accents d'une voix étrange,
dont il m'est impossible d'esquisser même le débit,
tant elle tenait à la fois du frémissement et de la tempête,
car il s'agissait d'une voix comme on n'en entend que dans les hallucinations.

Voici ce que disait cette voix que j'entendais comme en rêve,
bien que je fusse très éveillé,
les yeux rivés sur les carrés du ciel bleu que découpaient les grilles de ma fenêtre.
— « Je suis l'esprit de Révolte,
je suis l'idée de Rébellion,
je suis le principe d'Insurrection.
Je suis celui dont on n'a jamais pu sceller hermétiquement le tombeau,
celui qu'on a bien des fois cru mort et dont on était convaincu qu'il ne parlerait plus,
tant on l'avait enfoui profondément sous terre.
Je suis celui dont on a tenaillé, scié, crucifié, brûlé la chair ;
celui dont on a piétiné, pilé, broyé les os,
dispersé les cendres aux quatre points cardinaux,
mais qu'aucun supplice ni aucun sépulcre n'a empêché de ressusciter.
Je suis celui qu'aucune torture n'a pu réduire,
car j'existe aux siècles des siècles.
J'étais dès que la vie parut et je ne cesserai d'être qu'avec elle.

« Ah ! Si pour ennemis je n'avais eu à compter que la Force et la Violence,
ah ! si je n'avais eu à affronter que les juges et les bourreaux,
la faim, la soif, l'emprisonnement, la misère et la désespérance ;
mais j'ai connu pis encore.
Ceux-là même qui me conjuraient avec le plus de véhémence,
ceux qui, en mon nom, discouraient, prêchaient et prophétisaient sur les places publiques ;
ceux qui usaient de moi
comme d'un cri de ralliement, comme d'un mot d'ordre, comme d'un emblème ;
comme d'un levain pour soulever la pâte populaire,
comme d'un stimulant pour porter au point d'ébullition la colère des multitudes.
Ceux-la même, à l'heure trouble et crépusculaire du péril,
je les ai vus me renier et mettre en doute mon existence,
s'enfuir et courir en me vouant à la mort.
Ou encore ramasser des pierres,
puis se joindre à la tourbe versatile qui, pour me lapider, se ruait sur mes traces sanglantes.
Ah ! si je n'avais eu à subir que les assauts de mes ennemis !
Mais c'est quand j'étais étendu sur un lit de douleur,
ou que je gémissais au fond de quelque morne cachot,
tressaillant d'angoisse en sentant mon impuissance à agir ;
c'est, quand j'étais exilé, absent, hors d'état de me défendre,
que la calomnie s'acharnait sur moi avec le plus d'obstination et de causticité,
que me trahissaient et m'abandonnaient ceux en lesquels il semblait que j'eusse dû avoir mis le plus de confiance.
Mais c'est en vain qu'en des milliers de circonstances et à des milliers de reprises on a claironné ma défaite,
Il n'est au pouvoir de personne de me vaincre,
j'existe par les miens et dans les miens aux siècles des siècles.
J'étais dès que parut la vie et je ne cesserai d'être qu'avec elle.

« Sans doute, on ne me rencontre pas toujours par les rues, la carabine en bandoulière,
ou, les mains noires de poudre, sur le sommet des barricades ;
ou encore sur le point de projeter une bombe vengeresse dans le dessein d'ensevelir, sous les ruines de son palais ou les décombres de sa chaumière,
le tyran ou le traître, le dictateur ou le gardien d'esclaves.
Je suis aussi bien dans la parole qui pétille que dans l'écrit qui exhorte à la réflexion.
Je suis dans toute pensée qui nie le contraint, l'imposé ou l'obligatoire,
dans toute attitude qui défie la domination, la servitude et la résignation ;
dans le cabinet de l'écrivain et dans la cabane du serf,
dans l'atelier de l'artiste et derrière l'établi de l'exploité,
dans la geôle de l'emmuré et dans l'échoppe de l'artisan.

N'importe où souffre, où patit une victime de la domination ou de l'oppression,
je suis présent et c'est moi qui inspire son murmure de mécontentement,
son cri de protestation, son acte d'insoumission, son geste d'affranchissement.
Jamais, je n'ai fait défaut à qui m'invoque avec sincérité,
Car je suis le vivant, l'éternel Ressuscité,
Et j'entends, et j'exauce, et je me fais entendre.
Je suis Celui sur lequel rien ne peuvent les dieux ni les hommes.
Et les portes de la mort elle-même ne prévalent point contre moi.
Je suis l'esprit de Révolte,
Je suis l'idée de Rébellion,
Je suis le principe d'Insurrection.

Telles sont les paroles que j'entendis dans le vent qui soufflait de la mer,
un jour que j'avais le regard fixé sur les carrés de ciel bleu que me laissaient apercevoir les fenêtres de ma prison.
Alors qu'en songeant aux jours qui furent et ne sont plus,
aux heures où je me mouvais librement sur la terre des vivants,
je m'étais laissé emporter par mon rêve comme en extase.

E. Armand.



La Complainte du Forçat

Tu as tué ? Tu as volé ? Tu ne sais plus ?
Tu ne sais rien que tes entraves.
Tu n'es plus
qu'un reclus.
Ton nom ? Tu n'en as plus,
on a numéroté pour toujours ton front hâve.

Vois passer tous tes compagnons,
tête basse, œil fixe, dos rond,
se ressemblant comme des frères ;
crânes rasés et calots bruns,
fers aux pieds, menottes aux mains,
regarde passer lourdement tous tes compagnons
[de misère.

***

Dis moi, forçat, t'en souvient-il ? Quand tu vivais
il y avait du soleil chaud, de la lumière.
Il y avait
la promenade coutumière.....

Quand tu vivais
il y avait les languides nuitées d'amour
avec les filles aux belles hanches.
Il y avait, chaque dimanche,
le petit cinéma du faubourg.....

Mais bah ! ne pense plus à ça,
forçat.....

20 Avril 1923,
Prison d'Aix-en-Provence.

Tu pleures, forçat ?
Ah oui, je sais : ta vieille mère à bandeaux plats
se tenait en cousant auprès de la fenêtre
et quelquefois allait t'attendre en franchissant
[là bas
le seuil qu'avait rongé le pas lourd des ancêtres.
Et puis, aussi, tu avais donc
une compagne aux cheveux blonds ?
— Ah ! Tu penses encore aux veillées sous la
[lampe ! —
C'est fini, forçat mon ami,
n,i, ni, c'est bien fini !

Et tu n'entendras plus vibrer au crépuscule
le rire des enfants et la chanson des filles ;
tu n'appartiendras plus à l'espèce des hommes,

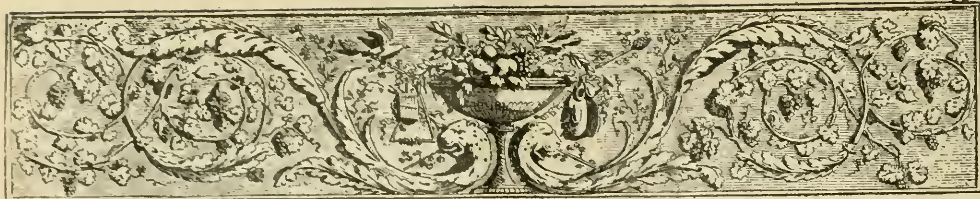
ils ont fermé sur toi la porte de la Vie.

***

Et maintenant, tourne forçat, tourne forçat,
ta chaîne est là
sonnant le glas
des heures vaines.....
Tourne forçat. Tourne forçat.
Traîne
ta haine
dans la ferraille de tes pas.....

Georges VIDAL.





D'où vient la Vie ?

(Suite)

Nous avons montré pourquoi nous devions abandonner toute espérance de retrouver les restes fossilisés de nos premiers ancêtres. Je ne veux pas dire que les recherches paléontologiques n'aient plus rien à nous apprendre en ce sens, mais il est certain que les découvertes éventuelles ne feront que nous rapprocher d'une limite impossible à franchir ; de même que les plus acharnés efforts de nos sportifs n'arrivent qu'à serrer d'un peu plus près la limite imposée au record par la structure musculaire de l'homme.

Nous en voilà donc réduits, si nous ne voulons pas renoncer définitivement à nous préoccuper de nos origines, à étudier les êtres les plus simples actuellement existants et les conditions possibles de leur apparition sur la planète.

Les plus petits et semble-t-il les plus inférieurs qu'il nous soit donné d'observer, sont ceux qu'on désigne communément du nom de microbes : les Bactériacées.

Ces organismes présentent une structure remarquablement simple : seuls de tout le monde vivant avec les formes filamenteuses que l'on désigne du nom d'algues bleues, et qui forment, l'hiver, au pied des murs et sur le sol humide de larges taches d'un vert noirâtre, ils ne possèdent pas de noyau différencié, les diverses granulations que les cytologistes décrivirent comme tels n'ayant en aucun cas la propriété des noyaux bien définis qu'on peut voir chez tous les autres êtres vivants et qui caractérisent en quelque sorte la structure cellulaire.

Chez ces êtres la division du travail n'est pas faite entre le Noyau et le Sarcode (1).

Il n'est cependant pas certain que toutes les bactéries actuelles soient des formes primitives inchangées ; d'aucuns préfèrent y voir des dégénérescences de végétaux plus évolués, dégénérescences dues ou non à la vie parasitaire.

Cette manière de voir comporte évidemment une forte dose d'exagération, de même que la théorie récente du professeur Nageotte qui, par souci d'uniformité (?), postule que les bactéries « doivent avoir » exactement l'organisation de la cellule d'un organisme supérieur et que seule leur petitesse empêche de la voir.

Ces organismes peuvent, en effet, descendre au-dessous des dimensions accessibles à nos plus puissants microscopes.

Au-dessous du dix millième de millimètre, par suite de la nature même de la lumière, on ne peut plus rien distinguer avec certitude, et certaines bactéries (dites filtrantes parce que trop petites pour être retenues par les canaux capillaires des filtres en porcelaine) descendent au-dessous de ces dimensions.

Les microbes pathogènes de la variole et de la rage, notamment, appartiennent à ce groupe.

Mais à côté de ces êtres minuscules il est des Bactériacées géantes de 10 à 20 microns (2) et même plus, dont la structure fine est parfaitement accessible aux appareils modernes, si du moins on sait en tirer le rendement maximum. Ce n'est ordinairement pas le cas dans les laboratoires officiels : ceux pour lesquels l'Etat parasite dresse les jeunes désœuvrées à vendre des médailles et fait s'assommer des boxeurs. Dans ceux-là on est plus souvent coutumiers de battage et d'arrivisme que de curiosité scientifique.

Or, l'étude des Bactériacées, tout en montrant que leur substance s'organise suivant le même agencement fondamental que toute matière vivante, ne nous permet en aucune façon d'y voir les éléments d'une cellule humaine en miniature.

(1) Sarcode : Substance vivante et plus spécialement la substance extra-nucléaire dans les cellules, appelée aussi Cytoplasma.

(2) Micron : Millième de millimètre.

Ainsi les premiers micrographes prétendaient voir un embryon minuscule pelotonné dans la tête du spermatozoïde humain ! Cette tendance à vouloir retrouver partout ce que nous avons découvert dans un cas, s'apparente, au fond, avec la peur du changement. Nos savants bourgeois sont trop fiers du système de lois arbitraires de leur monde social pour ne pas vouloir en imposer de semblables à la réalité.

Mais nous voici bien loin de l'origine de la Vie ; laissons ces choses, dont elle n'a pas à être fière, et revenons à nos microbes.

Dans ce grand groupe des Bactériacées, si l'on élimine les formes pathogènes ou vivant de décompositions organiques qui ne sauraient évidemment vivre indépendantes, on trouve un certain nombre de formes capables de vivre indéfiniment aux dépens de substances purement minérales. Elles sont, avec une certaine vraisemblance, comparables à ce qu'ont pu être les premiers organismes.

Un premier groupe, qui semble être en quelque sorte la pierre angulaire de tout notre monde vivant actuel, est caractérisé par le pigment vert, la chlorophylle, au moyen duquel il tire parti de l'énergie solaire pour produire ses synthèses chimiques ; d'autres, qui esquissent des modes différents de fonctionnement vital, n'ont pas eu sur terre le même avenir.

Nous en citerons divers groupes, bien que ce soient des êtres infimes et passant inaperçus, parce que chacun d'eux représente peut-être en puissance un « règne » comparable, par exemple, à tout l'ensemble de notre monde végétal.

Ce sont les bactéries fixatrices d'azote, qui construisent leurs albumines en utilisant le gaz atmosphérique ; d'autres qui absorbent, dit-on, l'énergie lumineuse avec un pigment pourpre ; enfin les bactéries sulfuraires et ferrugineuses qui vivent dans les sources thermales ou l'eau stagnante et tirent leur énergie de la décomposition de l'hydrogène sulfuré ou des sels de fer.

Sur une autre planète, dans d'autres conditions de répartition des éléments chimiques, toute l'évolution vivante pourrait avoir pour base ces formes, alors que les êtres à chlorophylle, sans lesquels nous ne serions pas, seraient réduits à de modestes colonies flottantes, çà et là dans les fontaines.

Comment, des êtres semblables ont-ils pu apparaître à la surface du globe ?

Dans l'impossibilité de se représenter la manière dont ils se seraient créés (3) (ou auraient été créés, ce qui, au fond, revient au même), certains savants se sont demandé s'ils n'étaient pas arrivés tout faits d'un autre système planétaire.

Une hypothèse fort intéressante sur cette propagation des germes d'un monde à l'autre a été exposée il y a déjà longtemps par le grand physicien suédois Awhenius, le fondateur de la théorie électrique des solutions, théorie que l'experience a justifiée, ce qui n'est plus guère l'habitude de nos jours, qu'il s'agisse de théorie physique ou de théorie sociale.

Awhénius étudia avec précision les conditions de transport des particules matérielles à travers les espaces intersidéraux.

Pour des dimensions de l'ordre de celles des corps reproducteurs des bactéries, de leurs spores comme on les appelle, l'influence attractive de la gravitation est annihilée par l'action répulsive résultant du choc des ondes lumineuses sur la particule.

C'est ainsi qu'aux confins de notre atmosphère, les poussières entraînées jusque-là par suite des divers courants gazeux, peuvent subir l'action répulsive des radiations solaires et aux moments où ces rayons sont tangents, quand le soleil vient de se lever ou va disparaître, être projetées à travers l'espace.

L'impulsion donnée, elles continueront indéfiniment leur propagation dans le vide jusqu'à ce qu'une cause ait absorbé leur énergie cinétique.

Au voisinage d'un autre astre, par suite de leur rencontre possible avec une particule matérielle de masse plus grande, la pesanteur pourra reprendre ses droits et l'ensemble tombera doucement dans l'atmosphère nouvelle.

Ces poussières cosmiques ne sont pas une imagination; notre planète en recueille chaque année une quantité importante ; ce sont elles qui viennent souiller les neiges perpétuelles de nos hautes montagnes. Il est donc à peu près certain que le transport de spores bactériennes par un processus de ce genre est possible de planète à planète et même d'un système stellaire à l'autre.

Il reste à savoir si ces spores supporteraient sans péril les conditions physiques extrêmement dures d'un pareil voyage.

Le froid extrême des espaces intersidéraux est sans action sur ces germes en vie ralentie, mais il faut tenir compte de l'action stérilisante des radiations de toute nature rayonnées par les soleils et que notre atmosphère arrête : rayonnement ultra-violet extrêmement intense, rayons cathodiques, rayons X même...

Des expériences de laboratoire semblent démontrer que de telles radiations demeurent

(3) Nous verrons pour finir les tentatives intéressantes qu'on a récemment faites en ce sens.

dangereuses pour nos bactéries terrestres même dans le vide et à la température de l'air liquide.

Il est vrai qu'entre celle de l'air liquide et le zéro absolu, ou presque, des espaces, il y a une centaine de degrés comme marge ; si d'autre part, comme on l'assure, l'ultra-violet n'est nocif qu'en raison de son action chimique, toute activité moléculaire étant arrêtée à cette température, il en sera de même pour les effets funestes du rayonnement.

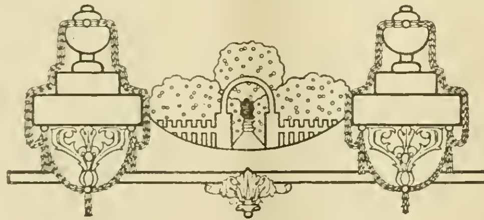
La question mérite donc d'être reprise. Mais, dès à présent, rien n'autorise à nier la possibilité d'un tel mode de peuplement pour une planète ; rien ne nous permet non plus, il est vrai, de l'affirmer tant que nous n'aurons pas constaté directement l'apparition d'une forme nouvelle de bactérie sur notre globe.

Cette démonstration, peu souhaitable au reste s'il s'agissait d'un microbe pathogène, ne sera à l'abri de toute critique que le jour encore lointain où nous aurons dénombré et caractérisé exactement toutes les Bactériacées terrestres actuellement existantes, leurs variétés et leurs mutations possibles.

Mais quelque ingénieuse qu'elle soit, cette théorie, de même que toutes autres faisant intervenir une origine extra-terrestre (peuplement par germes inclus dans des débris d'autres planètes, etc.), ne fait, il faut bien le reconnaître, que reculer la difficulté sur un terrain où la science n'a guère de prise...

Sur terre, d'où est venue la vie ? Admettons qu'il soit démontré que ce fut de tel système stellaire... Sur celui-là d'un autre... Mais comment a-t-elle débuté sur le premier ?... Nous chercherons, pour conclure, ce que l'état actuel de notre connaissance nous permet de nous imaginer.

CYPSELUS.





L'EAU RUISSELLE DE TOUTES PARTS

A Maurice Wullens

L'orage sur le jardin de Candide.
ADRIEN BERTRAND

Ils atteignirent la maison. Elle était petite et basse, vraie demeure de paysan qui ne veut connaître que sa terre. Quatre hauts peupliers se dressaient devant elle et leur murmure, mêlé à celui d'un petit torrent caché et à de limpides chansons d'oiseaux, emplissait l'air et le monde. Sur le sol plat, un pré à la fois épais et doux, vert, lumineux, normand, qu'une vache aux pis gonflés broutait avec lenteur. Un grand repos s'élevait de cette belle campagne. Et les deux jeunes soldats, respirant l'air parfumé du matin, les oreilles charmées, le cœur enfin tranquille, contemplèrent avec émotion ce coin de France qui était la petite patrie de leur illustre maître.

De la maison, une voix appela : « Est-ce vous, mes petits ? Est-ce vous ? » Et les deux soldats abandonnèrent leur rêverie. Ils coururent vers la voix, en criant : « C'est nous ! Oui, c'est nous ! » Et ils se jetèrent dans les bras de Bienvenu Gasmère qui pleurait et tremblait de bonheur.

Bientôt, ils eurent retrouvé l'atmosphère des soirées parisiennes. Leurs premières paroles rappelèrent cette époque sans fièvre, où le vieil aveugle, entouré de quelques disciples, leur enseignait la sagesse avec simplicité. L'exemple de sa vie égalait par son éloquence tous ceux que découvrait son esprit. Il se souvenait pour ses jeunes amis du temps où ses yeux pouvaient découvrir toute la beauté des choses. Et là où d'autres eussent puisé une triste amertume, il trouvait la force tranquille de charmer et de rendre heureux.

La guerre survint et dissémina le petit groupe. Les disciples s'en furent vers de glorieux combats ; et l'abominable existence qu'ils menèrent alors grandit en eux l'amour de leur vieux maître. Ils lui devaient de croire malgré les dangers et leur misère à la douceur de vivre. Et grâce à lui, ils espéraient.

Cependant Bienvenu Gasmère s'était retiré dans la maison de ses pères ; là, presque toujours seul, il attendait la fin d'une guerre qu'il haïssait. Et en se promenant, l'été, autour de la maison, ou demeurant assis, durant les mois d'hiver, près de la cheminée, il songeait à tous les siens, qui souffraient loin de lui et pour qui il ne pouvait rien.

Ils parlèrent ensuite de mille sujets joyeux, de la chaleur du soleil qui emplissait la maison, du bonheur d'être à nouveau réunis, et avant tout du calme, du calme troublant qui les enveloppait. Noël Bernard tendait l'oreille et demandait sans cesse à son compagnon : « Ecoute avec moi, écoute donc. Tu n'entends rien ? » Et comme Julien Brossette répondait qu'il n'entendait rien, Noël riait et disait : « C'est incroyable ! Moi non plus, je n'entends rien. La première heure, depuis deux ans, que je n'entends pas le canon !

Puis, ayant beaucoup parlé, ils se turent. Par la fenêtre ouverte, le soleil réchauffait la pièce et Julien Brossette quitta sa capote. Noël Bernard bourrait avec soin une grosse pipe brune. Et Bienvenu Gasmère souriait.

— Maître, dit Julien Brossette, savez-vous ce que je me rappelle en vous retrouvant, perdu dans cette solitude familière ? Une stance bouddhique apprise autrefois par cœur, oubliée pendant de longues années, et qui reparaît tout à coup devant mes yeux.

— Quelle stance, Julien ? demanda Bienvenu Gasmère.

— « Je te le dis, Ananda, quand le tambour de l'orage résonne dans le ciel, quand l'eau par torrents ruisselle de toutes parts et que

le solitaire, en quelque grotte de la montagne, s'abandonne à la méditation, il ne peut pas y avoir de joie plus haute. »

Noël Bernard ajouta : « Julien a raison, Maître. Il ne peut pas y avoir de joie plus haute.

— Je le crois comme vous, mes petits, dit Bienvenu Gasmère. Mais au fond de mon cœur, il faut l'avouer, je ne saurais éprouver une semblable joie, le plus grand des Bùddhas lui-même ne la saurait éprouver.

Noël Bernard eut un mouvement que devina le Maître.

— Noël, vous vous imaginez qu'un fol orgueil m'anime. Vous ne remarquez pas à quel point les sources de ces deux impressions sont différentes : et leur rapprochement nuit à chacune d'elles. Mais enfin, si même vous tenez à les réunir, ce n'est pas moi qui me hausse, mais le Bùddha que j'humilie.

— Maître, dit Julien Brossette, ne nous avez-vous pas appris à suivre le Bùddha sur toutes ses routes et ses plus humbles sentiers ?

— Le Bùddha fut unique et il demeure unique, mais les temps sont passés. Entendez-moi : c'est la faute des hommes qui ne l'ont pas compris ou qui l'ignorent sans doute. Mais ne recherchons pas maintenant sur qui doit peser le poids de cette faute. La parole n'est plus vraie, parce qu'*il n'y a plus de solitaires*.

« Pendant des dizaines de siècles, la parole fut vraie. Au fond de la grotte, nul écho de la tempête ne parvenait aux oreilles du sage. La foudre pouvait briser les plus larges troncs sur le flanc de la montagne, le tonnerre roulait avec éclat dans le ciel tourmenté, sans atteindre la calme et profonde méditation du solitaire. Il ne peut pas y avoir de joie plus haute. Et lorsque la tempête se calmait, quand le ciel recouvrait sa sérénité bleue, et que le soleil glissait dans la grotte un premier rayon tiède et clair, le solitaire, abandonnant ses pensées, gagnait en souriant le seuil de sa retraite et descendait dans la vallée. Il continuait à mener là sa vie philosophique, sans oublier qu'aux prochains orages un précieux refuge l'accueillerait toujours.

« Or, des hommes vinrent un jour s'établir dans la vallée. Ils apportaient avec eux de grandes caisses, qu'ils maniaient avec précaution et qui contenaient des instruments inconnus. Le sage désira en connaître l'emploi. Et il sut que ces mécaniques reliaient par de mystérieuses attaches tous les hommes du globe.

« Il s'en émut. Et comme il demandait qu'on lui fît entendre la voix de quelque étranger, par respect pour son âge et pour sa grande sagesse, on lui accorda cette grande faveur. Et il discerna une voix, lointaine, lointaine, comme si elle montait des Enfers. Et des cris d'angoisse coupaient son appel: « Au secours ! au secours ! la tempête est déchaînée ! Elle est sur nous ! Impossible de nous enfuir ! Au secours... » Le sage interpella ceux qui l'entouraient : « Mes amis, leur dit-il, courons à l'aide de ces frères qui périssent ! Ramenons-les ici, nos abris les attendent. Vers où nous diriger ? Où sont-ils ? » On lui répondit : « De l'autre côté du monde. »

« Le sage regagna la grotte de la montagne. Il se passait en lui quelque transformation incompréhensible. Sa vie lui parut tout à coup triste et sans valeur. Son cœur se serrait. Il songea à ceux qui succombaient « de l'autre côté du monde ». Et pour la première fois, et malgré le soleil, il considéra l'horizon avec inquiétude.

« Il n'y a plus de solitaires. Il ne peut plus y en avoir. Ou bien, il leur faudrait naître, mener toute leur existence et mourir dans une grotte close. Mais cela ne serait pas vivre : et sur quoi méditer si l'on n'a pas vécu ? »

Claude Aveline.

(Extrait de *L'eau ruisselle de toutes parts*, à paraître prochainemement aux éditions de la revue « Les Humbles ».)



LA FARCE MACABRE

FEMELLES !!

La guerre n'a pas été seulement la grande fête des Riches, ce fut aussi la fête des femmes...

Ces créatures qui depuis les débuts de l'humanité vivaient sous la domination des mâles, les premières larmes séchées, se trouvèrent soudain *libérées* par la mobilisation.

Libres ! elles étaient libres !...

Alors, comme des esclaves inéduqués, délivrés sans transition de leurs chaînes, elles tombèrent dans l'exagération. On n'en compta d'abord que quelques-unes. Puis vint la contagion dont ne furent préservées que celles qui étaient vraiment autre chose que des femelles.

Pour celles qui ne surent pas résister à la tentation, ce fut l'orgie, la Grande Orgie, parce que l'on vivait dans la Grande Guerre, furieusement. Parce qu'il y avait alors dans toutes choses, comme une âcre saveur exhalée du sang répandu, des blessures béantes, des monceaux de cadavres déchiquetés et pourris. Parce que l'on ne savait pas de quoi serait fait le lendemain, et que l'on voulait en face de la Mort *vivre* sa vie.

C'était l'orgie de souffrance pour les misérables qui se traînaient dans la géhenne du front, et c'était l'orgie de plaisir pour ceux de l'Arrière, qui, grisés par ce qui émanait de monstrueux du chaos des batailles sataniques, se ruèrent vers la jouissance violente, exaspérés, comme *les autres, là-bas*... se tordaient sous la douleur effroyable qui tailladait leur chair saignante de suppliciés.

*
**

Elles se donnèrent de tout avec frénésie. L'argent qu'on leur jetait à pleines poignées pour annihiler les remords que certaines auraient pu avoir, était *à elles*, à elles seules !... Et elles purent le dépenser, le gaspiller, comme il leur plaisait de le faire.

Elles entraient dans une boutique, et disaient tout de suite avec volubilité, les yeux brillants de convoitise :

— Donnez-moi ce que vous avez de plus cher...

Ce fut d'emblée le règne des étoffes hors de prix, des bas de soie, des chaussures à talons hauts, de la lingerie fine, comme n'en avaient usé jusque là que les catins de haut vol et les princesses...

Ce fut ausi l'amour... l'amour à pleines lèvres, à plein corps : la grande saoûlerie de rut. Ce fut l'amour des femelles longtemps contenues, qui peuvent, enfin ! se livrer à tous les assouvissements de la lubricité.

Les unes se prostituèrent gratis, uniquement pour jouir... Les autres firent payer le bonheur qu'elles donnaient.

Il y eut des noces débraillées, avec des Anglais, des Américains, des Belges, des Arabes, des négrios.

Des femmes de toutes les classes de la société se firent un point d'honneur de s'afficher dans les rues, et en pleins boulevards, accrochées au bras d'un sénégalais qu'elles couvaient avec des yeux d'extase.

C'était la revanche des parias nègres contre leurs bourreaux blancs .

— Moi, madame, vouloir casser coco à toi !...

Ils appelaient *casser coco* faire la bête à deux dos. Et les dames riaient, pâmées de cette façon brutale d'inviter à la valse d'accouplement. Tout de suite esclaves de leurs sens, elles s'abandonnaient, délirantes, hurlant leur plaisir...

Le bon nègre leur cassait copieusement le *coco*, à la mode de son pays, en noir, comme l'avaient cassé en blanc les Américains, les Anglais, les Belges, les aviateurs, les officiers de tous poils, chamarrés de dorures et de décorations, en grande tenue de fantaisie, et bottés de cuir clair.

Elles se payaient parfois aussi de simples, d'humbles poilus français. Ceux-là étaient choisis de préférence boueux, loqueteux, crasseux, hirsutes, pleins de poux, puant la vinasse et le tord-boyaux à pleine gueule.

Elles les faisaient se vautrer bestialement sur leurs carcasses frémissantes de gouges en chaleur, par curiosité ou par sadisme, pour s'enfoncer davantage dans l'ordure où les poussait leur sexe en furie.

*
**

Les restaurants devant, par ordre de police, être fermés à huit heures, ces chiennes impudiques s'en allaient dans les cabinets particuliers des établissements clandestins. Saoules

de champagne, de rires hystériques et de désirs crapuleux, montrant toute leur peau, regrettant de ne pouvoir en exposer davantage afin qu'on les vît jusqu'au fond de la viande, plus natures que des prostituées en carte, elles cognaient les bouteilles et les verres avec la lame de leur couteau, et entre deux couplets d'une chanson salope, elles braillaient, échevelées et dépoitraillées :

— Faut pas s'en faire ! C'est la guerre !...

Les gars qui étaient là faisaient chorus avec elles et leur tripatouillaient la bidoche avec des doigts fébriles, la main perdue sous les jupes, à travers la fente du pantalon, ou à défaut de cette fente, par la déchirure qu'ils avaient faite dans leur hâte d'atteindre plus vite le but désiré.

Et elles avaient voulu cela, les garces, pour être des putains jusqu'au bout

C'était la guerre !...

*
* *

Entre temps, celles qui ne se livraient pas entièrement à la prostitution tournaient des obus. Les obus, qui, d'un camp à l'autre iraient déchirer la viande pantelante des maris, des frères, des amants.

Les hommes *de tous les pays*, là-bas, au front, pensaient sous la mitraille :

— Nous autres, nous sommes des lâches de rester là dans la fiente, pendant que ceux de l'Arrière rigolent, et s'enrichissent de notre misère et de nos souffrances.

« Mais comment nous y prendre autrement ? Nous restons là, parce que si nous voulions repartir chez nous, il y aurait des mitrailleuses pour nous coucher dans les champs avant que nous eussions fait cinquante mètres de retraite. Mais tout de même, si nos femmes voulaient, la guerre serait vite finie... Elles n'auraient qu'à se mettre en grève pour ne plus fabriquer des obus. »

C'était leur prière du soir et du matin à ces pauvres désespérés. Eux, les condamnés à mort, ils ne comptaient plus pour les sauver que sur le miracle qui aurait arrêté la fabrication des obus.

Et ils avaient la naïveté de croire que leurs femmes d'autrefois... feraient s'accomplir ce miracle. Ils avaient des crédulités de petits enfants : si ce n'était pas ce jour même, ce serait sûrement le lendemain que ça se ferait.

Ah bien oui ! Il était bien question de cela. On s'en fichait pas mal des poilus. Quand ils venaient pendant leurs permisions jeter dans la vie facile de l'Arrière le reproche de leurs silhouettes malgracieuses, on les regardait de travers, comme des gêneurs, des empêcheurs de danser la rigolade en rond.

Ils étaient les parents pauvres de la guerre, les gueux efflanqués, exécrables, les chiens-loups, sortis tout exprès de leurs tannières pour venir troubler la digestion et pour figer le rire sur le visage de ceux qui vivent à leur aise et *qui ne s'en font pas*...

Ils espéraient un miracle ! Le miracle, c'était qu'il fût possible qu'on en rencontrât encore dans les rues, de ces *oubliés*. Que venaient-ils faire à l'arrière ? On ne voulait plus entendre parler d'eux.

Qu'est-ce que c'était que ces gens qui prétendaient que l'on devait arrêter le combat ? On irait jusqu'au bout !... avec leur peau, bien entendu.

Ça durerait ce que ça durerait. Après, on aurait peut-être la fin de tout. Pour le quart d'heure, on prenait du plaisir tout son saoul. On ne demandait pas autre chose d'ailleurs... Qui vivrait verrait la fin du fossé au bout duquel se trouverait l'abîme tout prêt à engloutir le vieux monde pourri.

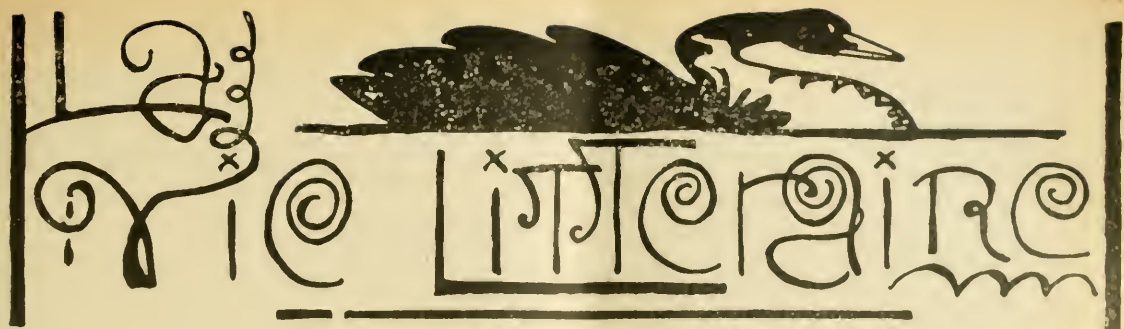
Mais qu'importe !

Quant aux poilus, ils n'avaient qu'à imiter les camarades : ne pas s'en faire. Que venaient-ils chercher parmi les vivants, eux, les moitié-morts ? De quel droit venaient-ils demander des comptes ?

Ils n'avaient qu'à rester dans leurs tranchées, tant qu'on voudrait qu'ils y demeurent, et même y crever s'il le fallait, quand leur tour de crever serait venu.

Brutus Mercereau.





PIRATES ET MERCANTIS DE LETTRES

A propos d'Isabelle EBERHARDT, de son œuvre et de sa vie

Je m'excuse auprès de mes lecteurs d'interrompre encore une fois mon étude sur l'œuvre de notre camarade Han Ryner. Cette fois, heureusement pour moi, ce n'est pas pour raison de santé, mais parce qu'un acte inouï de mercantilisme littéraire vient d'être commis à l'adresse de celle que j'ai baptisée « La Bonne Nomade » et que Séverine appelait la « Louise Michel du Sahara »

Après avoir, voici dix ans, écrit sur elle un livre aujourd'hui introuvable, j'ai, l'an dernier, à cette époque, consacré, ici-même, à la vie et à l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, une longue étude au sujet de laquelle je reçus des félicitations nombreuses ; c'est pourquoi il m'a été impossible de ne pas m'élever sans le moindre retard, et avec toute l'énergie dont je suis capable contre un véritable crime littéraire dont sa mémoire vient d'être encore une fois victime de la part d'un certain Doyon, ancien commis de librairie chez un éditeur en faillite, un cacographe et pisseur d'encre qui se prétend homme de lettres.

Mais avant d'exposer l'acte de mercantilisme littéraire dont ce monsieur s'est rendu coupable, il est nécessaire que je raconte ici l'acte de piraterie commis, voici 14 ans, à l'égard de notre défunte camarade, par M. Victor Barrucand, l'auteur du *Pain gratuit*, anarchiste repenti, devenu journaliste bourgeois à la solde de la *Défense algérienne*, organe de la ploutocratie nord-africaine.

Han Ryner et son œuvre ne perdront rien à ce surcroît de réflexion et de méditation, étant donné que mes articles à leur propos sont destinés, dans mon esprit, à reparaître plus tard sous la forme plus durable d'une forte brochure.

I

UN PILLEUR D'ÉPAVES :

M. Victor Barrucand

Le scandale fut grand, en Algérie, quand, au cours de l'année 1909, Ernest Mallebay, le vigoureux polémiste dénonça le premier et flétrit dans ses *Annales africaines* le pirate de lettres qui avait essayé de voler à la bonne Isabelle Eberhardt sa belle et dolente gloire posthume .La presse algérienne, comme on le verra tout à l'heure, le soutint, et avec lui cloua au pilori le cynique détrousseur.

Telles furent la vigueur et l'éloquence de sa campagne que remontant déjà à quatorze ans, le souvenir est resté bien vivant dans notre Afrique septentrionale. C'est qu'en effet il réussit à indigner non seulement les nombreux hommes de lettres du nord-africain, mais encore l'opinion publique toute entière que la vie à la fois si courte et si douloureuse de la douce Vagabonde avait touchée jusqu'au fond de l'âme.

On savait que la jeune femme avait été une de ces créatures d'élite, comme on n'en voit que de loin en loin et sa fin tragique dans les eaux boueuses d'Aïn-Sefra ajoutait quelque chose de plus poignant à son auréole. On savait encore qu'elle ne s'était pas contentée de narrer en des pages qui survivront, les misères du bédouin dans les splendeurs tristes du « bled », mais qu'elle les avait vécues, aimées, soulagées tout en les magnifiant dans

sa prose de larmes et de tendresse. On savait, enfin, qu'elle avait été l'amoureuse ardente et pauvre du désert où elle repose aujourd'hui près de ses amis les « meskines » sous l'humble tombe musulmane vénérée de tous les nomades, autant qu'une *kouba* maraboutique.

Tout cela explique pourquoi fut si profonde l'émotion quand, par les *Annales africaines*, on apprit que M. Victor Barrucand, s'emparant des manuscrits laissés par la morte, non content de les tripatouiller, les avait publiés, d'abord en accolant son nom à celui de la jeune femme, puis, s'enhardissant, avait poussé le cynisme jusqu'à ne laisser que le sien dans les annonces et les réclames qu'il lançait en vue de la vente.

Là ne s'arrêtèrent pas les découvertes et les révélations du sagace polémiste. En feuilletant le supplément du *Dictionnaire Larousse*, il trouva que M. Barrucand dans sa « notice biographique », se donnait comme le seul auteur du chef-d'œuvre d'Isabelle Eberhardt : *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, et qu'il n'était pas plus question de celle-ci que si elle n'avait jamais écrit et souffert sur la terre algérienne à laquelle, pourtant, elle se donna corps et âme.

Mais Barrucand fit mieux encore, si j'en juge par ce que la *Revue nord-africaine* publia lorsque parurent, en 1909, mes *Visions sahariennes*. Lisez plutôt : « ... Certes, il y a de bien belles pages dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, et *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, pour être un chef-d'œuvre moins complet que *Visions sahariennes*, a cependant beaucoup d'attrait... Mais comme beaucoup, comme le docteur Trenga lui-même, dans son étude sur la littérature algérienne parue dans cette revue, en mai 1905, M. Vigné d'Octon pourrait bien avoir fait erreur (1). Isabelle Eberhardt, en effet, *n'aurait presque rien composé de son œuvre posthume*. C'est du moins ce qui ressort des paroles mêmes de M. Barrucand qui, dans l'*Akhbar* du 28 mai 1905, n'hésite pas à dire que le manuscrit de la pauvre morte d'Aïn-Sefra ne contenait AUCUNE PAGE INTACTE OU ACHEVÉE... »

Ainsi donc le forban avait eu l'audace de biffer d'un coup de plume insolent tout le magnifique labeur de notre chère et grande Morte ! Il avait osé écrire qu'il ne restait plus rien ou à peu près du manuscrit retrouvé dans la terre boueuse d'Aïn-Sefra, après la terrible inondation, alors que des témoins, parmi lesquels, me dit-on, le général Lyautey lui-même, qui commandait à Aïn-Sefra, avaient déclaré qu'il était quasiment intact, n'avait presque pas souffert, et restait, d'un bout à l'autre, fort lisible.

En vérité, Ernest Mallebay n'avait-il pas raison de clamer à tous les vents : « Non ! non ! il ne s'est jamais rencontré, dans *l'histoire des lettres françaises*, un pillard plus cynique et plus effronté ! »

Dans les milieux littéraires parisiens où je vivais et où la révélation de ce vol provoqua tout de suite un émoi profond, certains, et parmi ceux-là Jean Hess voulurent y voir une manifestation de ce qu'ils appelaient la *mentalité algérienne*. Et ils eurent l'air d'englober peu ou prou, dans le cas Barrucand, la plupart les journalistes et des hommes de lettres du Nord de l'Afrique.

Je protestai alors avec énergie contre cette opinion en écrivant : A défaut d'autres preuves, la quasi-unanimité des publications algériennes à seconder Mallebay dans sa campagne de salubrité publique ne suffit-elle pas à démontrer l'injustice profonde à les faire solidaires du forban des lettres ? Pour n'oublier aucun nom parmi ceux qui le lardèrent de leurs meilleures flèches, il faudrait prendre la liste complète de nos confrères dans l'*Annuaire de l'Algérie*.

Affolé, Barrucand pensa qu'il n'était guère qu'un moyen de sauver la situation : c'était de poursuivre Ernest Mallebay et sa revue en diffamation devant le tribunal correctionnel d'Alger. Fort de l'appui de la *Défense algérienne*, à laquelle il collaborait, il escomptait contre le probe et vigoureux polémiste une condamnation sévère qui le blanchirait lui-même devant l'opinion publique. Mal lui en prit, car les débats furent écrasants pour lui, et les juges, bien qu'ardemment sollicités, estimèrent à *vingt sous* son honneur qu'il prétendait outragé.

II

Jonnart le Massacreur et ma Bonne Nomade

Telle est, sommairement mais fidèlement racontée, l'histoire du vol commis à l'endroit de Ma Bonne Nomade par M. Victor Barrucand, ex-anarchiste devenu le plat valet d'un grand journal capitaliste.

Et maintenant, avant d'exposer l'acte de vil mercantilisme auquel vient de se livrer à son égard le sieur Doyon, je crois utile de narrer sobrement à mes lecteurs comment je suis devenu l'admirateur de notre chère camarade, de la « Louise Michel du Sahara », et dans quelles circonstances eut lieu, sur la terre d'Afrique, ma première et unique rencontre avec elle.

C'était en 1903, alors que je siégeais encore au Palais Bourbon. La conquête du Maroc oriental (Gourara, Tidikelt, Touat), dont j'ai narré les horreurs dans *Terre à galons*, battait son plein.

(1) J'avais fait dans mes *Visions Sahariennes* un éloge enthousiaste du beau livre d'Isabelle Eberhardt.

Au mois de mai de cette année-là, l'ignare et sinistre Jonnart, après un bombardement aussi sauvage qu'inutile des oasis du Figuig, avait fait massacrer des enfants, des vieillards, des femmes, toute une population pacifique qui ne demandait qu'à commercer paisiblement avec nous. Il avait fait cela d'abord pour pouvoir dire : « C'est moi, Jonnart, qui par ma victoire du Figuig ai doté la France de ses riches oasis ! » Et il avait fait cela aussi pour se venger de la fameuse échauffourée, du guet-apens dont il venait d'être le lamentable héros au col de Zénaga, guet-apens dont il accusait les pacifiques Figuiguiens, alors que les auteurs étaient des Beni-Guil et des Doui-Média descendus des monts voisins. Telle avait été sa frousse lorsque la fusillade crépita autour de lui, que le général O'Connor qui l'accompagnait et les officiers de son escorte en furent abasourdis. Je me souviens parfaitement que si à l'extrême-gauche, nous fîmes des gorges chaudes autour de cet incident, quand nous en connûmes les détails, racontés par le général O'Connor lui-même, il n'en alla pas de même lorsque, peu après, on apprit le bombardement de l'Archipel et le massacre d'innocents qui en furent la sanglante conclusion.

Bientôt après arrivait la nouvelle de l'affaire non moins sanglante d'El-Moungar. Décidément, Jonnart continuait à mettre à feu et à sang l'extrême-sud oranais. Je déposai une demande d'interpellation, et sur l'intervention du général André lui-même, alors ministre de la guèrre, j'eus les honneurs du renvoi à un mois, c'est-à-dire d'un enterrement de première classe.

Ce que voyant, et désireux, comme toujours en ces cas, de me documenter sur les lieux, je partis pour l'extrême-sud oranais.

Fin novembre 1903, j'arrivai à Aïn-Sefra. Sur le registre du petit hôtel où je dus inscrire mon nom, j'eus le plaisir de lire celui d' « Isabelle Eberhardt, publiciste ». Justement, en passant à Alger, j'avais lu d'elle, dans un grand journal du pays, une exquise nouvelle intitulée *M'tourni*. Je connaissais d'elle également d'autres récits sahariens, où étaient racontés avec une profonde sympathie les misères des « meskines » du désert. En 1902, j'avais remarqué, signées d'elle, dans la *Revue blanche*, des pages d'un exotisme pénétrant sur Tunis, et dans la *Dépêche algérienne*, ces merveilleuses silhouettes arabes qui ont pour titre *Meddah*, *Le Sorcier*, *L'Enlumineur sacré*. Enfin, j'avais savouré dans les *Nouvelles*, un troublant récit intitulé *Retour*. Toutes ces pages éclairées par la grande lumière d'Afrique, empreintes d'une pitié profonde, d'une pitié à la Louise Michel, pour la misère des vaincus, ces pages enfin, dans lesquelles on sentait palpiter l'âme même du désert, m'avaient frappé autant que la vie étrange de celle qui les écrivit.

L'occasion s'offrait donc très belle de lui dire tout le bien que je pensais, non seulement de son talent, mais aussi et surtout, de son âme compatissante et de son grand cœur.

« Est-ce que Mme Isabelle Eberhardt est ici ? demandai-je à l'hôtelier.

— Non, monsieur, me répondit-il, elle ne s'est arrêtée que trois jours et est partie pour Beni-Ounif et Béchar, où ça va barder.

— Bien, pensai-je, je suis à peu près sûr de l'y rencontrer. »

Après trois jours passés à Aïn-Sefra, je pris le train pour Beni-Ounif. Au fur et à mesure que la locomotive poussive s'enfonçait dans le sud, de plus en plus lamentable, défilait des deux côtés le désert dantesque de cet extrême-sud oranais. Bien que neuves, les gares de Djenien-ben-Res, de Duveyrier, de Djenien el Dar se dressaient, minables dans cette immensité aride, pierreuse, rocailleuse, tantôt carbonisée par la canicule, tantôt balayée par les vents glacés.

Djenien el Dar ! clame une voix. Le train stoppe. Et voici que la halte annoncée de dix minutes se prolonge indéfiniment. Le bruit se répand d'une panne qui immobilisera longtemps encore notre locomotive essoufflée. Je n'ai pris avant de partir qu'une tasse de café, et j'ai commis l'imprudence de m'embarquer sans la moindre provision. Des crampes commencent à me tirailler l'estomac, lorsque, par la portière, j'aperçois près de la gare une bicoque aux apparences d'estaminet.

« Oui, oui, me dit le chef de gare à qui je la montre, vous pouvez y déjeûner ; et regardant la montre et la locomotive, il ajoute, d'un air à la fois comique et navré : Vous avez le temps. »

Les yeux éblouis par la grande lumière du dehors, je ne vois d'abord rien, en entrant, puis petit à petit, je distingue les détails de cet intérieur d'estaminet.

J'aperçois derrière le vaste comptoir, une boîte de bois blanc recouverte de toile cirée, devant laquelle est assis un cavalier arabe en train de piquer dans une boîte de sardines, une fourchette de fer blanc.

Il me tourne le dos et je ne vois que son haut turban en forme de tiare autour duquel s'enroulent, fauves et multiples, des cordelettes en poil de chameau, les vastes plis du blanc burnous bouffant aux épaules et sous la chaise le rouge luisant de ses bottes en cuir du Maroc.

— « La table n'est pas grande, mais il y a place pour deux, me dit l'hôtelier en me montrant l'autre côté.

— « Et même pour trois, ajoute d'une voix qui est celle d'une femme, le cavalier en se retournant.

Un front pâle, bombant sous la ligne courbe du turban, de clairs sourcils et entre de longs cils cendrés, des yeux d'un douceur infinie, des dents très blanches, ornant une bouche un peu grande, mais aux lèvres fines, voilà ce que je vis dans un rayon de soleil filtrant par les fissures d'un volet disjoint. Et plus douce encore que le regard était la voix que j'entendis.

— Isabelle Eberhardt, fis-je en m'avançant vers la chaise qu'elle me montrait en face d'elle.

— Moi-même, Monsieur, vous me connaissez donc ?

— Non, Madame, je vous reconnais.

— A mon costume, sans doute ?

— Oui, Madame, mais aussi, parce que j'ai appris à Aïn-Sefra votre présence dans l'Extrême-Sud.

— Hélas ! fit-elle alors tristement, pas pour longtemps, mes beaux jours sont finis, ma mission terminée et je rentre à Alger par le train qui va monter quand le vôtre sera parti. Et vous, vous allez à Ounif et à Bedhar ?

— Oui, Madame, en qualité de journaliste comme vous.

Son front s'éclaira, son regard se fit encore plus doux :

— Ah ! un confrère ! Enchantée, Monsieur, et elle ajouta avec une moue des lèvres difficile à interpréter : Vous verrez des choses bien drôles... (une pause), vous verrez des choses héroïques... (une autre pause) et, hélas ! d'autres bien tristes aussi...

Alors du capuchon de on burnous, sortant deux gros carnets et des feuillets noircis :

— Voici mes notes, dit-elle, je rédigerai tout ça à Alger, pendant les jours tristes de cet hiver. Mais pour y aller je vais prendre le chemin des écoliers. Je passerai par Géryville et Aflou. Cela fera contraste avec le Figuig...

Elle se tut un instant, et, au moment où j'ouvrais la bouche pour lui demander des détails .

— C'est pour la première fois, reprit-elle, que vous venez dans l'Extrême-Sud oranais ?

— Non, Madame, mais lors de mon dernier voyage le train s'arrêtait à Duveyrier.

— Eh bien ! puisque vous ne connaissez pas le Figuig, ne manquez pas de le visiter, l'archipel est merveilleux.

Elle hésita quelques instants, jeta autour d'elle un regard de méfiance, et sur un ton plus bas : Vous en apprendrez de belles sur les exploits de M. Jonnart...

A ce moment l'hôtelier m'apportait l'inévitable boîte de sardines dans une assiette d'une propreté douteuse, munie d'une fourchette aux pointes tordues, et il posa à côté, roulés dans un papier jaunâtre et huileux, quelques ronds de saucisson.

— Menu égalitaire, cher confrère, observa la jeune femme en riant, vous le retrouverez dans tous les estaminets d'ici.

Elle achevait à peine ces mots et je cueillais une sardine à la pointe de la fourchette, lorsque, par la porte grande ouverte du caboulot, la voix du chef de gare cria : « On part, Monsieur, on part, la locomotive est réparée, emportez votre déjeuner. »

Et, en effet, la machine retapée lâcha des sifflements aigus à nous déchirer le tympan. Navré du contre-temps, j'empochai vivement pain, saucisson, boîte de sardines, tandis qu'Isabelle Eberhardt, de sa voix très douce, me disait : « On se reverra à Alger, à votre retour du Sud. »

— Oui, Madame, je ne quitterai pas l'Algérie sans vous revoir.

Je serrai sa main fine et blanche de thaleb, qu'elle me tendait ; mais elle voulut m'accompagner jusqu'au train :

— A Alger !

— A Alger !

— Et surtout allez au Figuig !

Un dernier adieu des mains, et le train fila...

Et je ne devais plus la revoir...

Quand je revins à Alger, après m'être attardé de longues semaines sous les palmiers et dans les « ksour » d'El-Maïz, d'Hammam-Tahtani, d'Hammam-Foukani et d'El-Oudarir, elle était partie pour le Maroc, d'où elle envoyait aux journaux d'Alger, de belles pages sur Oudjda. De mon côté, repris dès mon retour à Paris, par la double bataille politique et littéraire, je ne pensais plus à la troublante jeune slave ou plutôt, son souvenir s'était endormi lentement dans les limbes de mon cerveau...

Quelques mois après, par une matinée triste et brumeuse d'automne (on était à la fin d'octobre 1904), comme j'entrais au Bois de Boulogne, pour y faire ma promenade quotidienne, j'ouvris le *Journal* et mes yeux tombèrent sur une dépêche d'Alger, annonçant en quatre lignes, la mort tragique d'Isabelle dans le torrent débordé d'Aïn-Sefra.

Je repliai le journal, ne voulant, à ce moment, connaître d'autres nouvelles que celle-là afin de laisser la tristesse qui s'en exhalait me pénétrer tout entier. Sur ma tête les nuages du ciel parisien me parurent plus noirs et plus sombres et il me sembla que les frondaisons des grands arbres pleuraient... Les feuilles mortes tombant lentement sur la terre humide étaient leurs larmes, des larmes pareilles à celles que je refoulais...

Et je revis sous son aspect lamentable, le triste bourg militaire de la Haute-Oranie, avec ses maisons de boue grise, ses dunes endeuillées, ses maigres platanes et ses peupliers échevelés comme des pleureuses antiques jetant leur « thrène » au vent glacé des plateaux... Je revis aussi l'oued, le terrible oued

roulant, dans ses flots boueux, le corps de la jeune femme, de cette Louise Michel saharienne, dont le grand cœur et le talent, autant que la vie douloureuse et magnifique, m'avaient si profondément ému et troublé... Enfin, je revécus les minutes si brèves de ce matin de décembre, où, pour la première fois, dans le pauvre estaminet de Djenien-el-Dar, j'avais vu son front pâle bombant sous le haut turban du cavalier et ses yeux d'une douceur infinie et sa main blanche de thaleb... j'entendis sa voix, non moins douce et qui était comme une caresse qu'elle faisait à l'air léger.

— A Alger ! A Alger ! à votre retour...

... Et maintenant c'était la Mort...

III

Une limace sur la rose

D'autres années passèrent, pendant lesquelles, j'écrivis un livre sur elle : *Isabelle Eberhardt ou la Bonne Nomade*, après avoir eu le bonheur de découvrir au cours de mes recherches, une longue nouvelle inédite, intitulée *Mektoub*, et que je donnais en même temps.

Puis je résolus de réunir en un volume les nouvelles, impressions, contes et récits algériens et sahariens, qu'Isabelle Eberhardt avait éparpillés dans des revues de France, et surtout dans les journaux d'Algérie. J'avais trouvé comme titre à cette œuvre : *Sur la flute bédouine..*

Elle serait précédée d'une longue étude biographique et littéraire. Parmi les documents originaux que je possédais sur Isabelle Eberhardt se trouvait la lettre suivante qui me fut écrite par M. N'çib Hammon ben Ali, beau-frère et héritier d'Isabelle Eberhardt, en réponse à une lettre dans laquelle je lui demandais l'autorisation de publier *Mektoub*, et aussi de me communiquer tous papiers et manuscrits intéressants laissés par sa glorieuse belle-sœur.

L'autorisation accordée, M. N'çib ajoutait : « Je vous adresse ci-joint ces documents (prouvant mes droits d'héritier). Quant aux autres papiers, ils se composent de la moitié d'un sac de la capacité de contenir huit décalitres et en une dizaine de gros cahiers, dont plusieurs portent encore la boue de la catastrophe d'Aïn-Sefra. »

Enfin le beau-frère d'Isabelle Eberhardt, terminait sa lettre en me proposant de me vendre, après examen sur les lieux, les sus-dits papiers.

Je connaissais déjà leur existence par Barrucand depuis 1907. « Je les connais tous, m'avait-il dit, ils n'ont aucune valeur littéraire. Il y en a d'ailleurs beaucoup en langue russe et le restant n'est même pas écrit en français. »

Je me rappelais ces paroles en relisant la lettre de N'çib ben Hammon, et ne voulant pas faire un voyage inutile, j'écrivis à un ami, fonctionnaire, qui habitait Bône, à ce moment, et avait beaucoup connu Isabelle Eberhardt. Je le chargeai de se renseigner sur la valeur de ces papiers, au point de vue d'une publication

Sa réponse confirma l'appréciation de Barrucand.

« Ce sont, me disait-il en substance, des épluchures, des rogatons, plutôt que des notes, qu'Isabelle enfouissait dans la profondeur de ses poches, n'ayant pas de panier pour les y jeter. Les mettre à jour ne pourrait que rabaisser le mérite de celle qui écrivit : *Dans l'ombre chaude de l'Islam.* Ce serait comme si, pour évoquer l'œuvre d'un grand sculpteur, on exposait les fragments de marbre qui tombèrent sous ses ciseaux. »

Or, voici qu'aujourd'hui, dans un but de lucre, un certain Monsieur Doyon, marchand de papier, vaguement éditeur, vient de publier, après les avoir tripatouillés à sa façon une partie de ces papiers. Je suis certain que le nom seul de notre pauvre camarade sur lequel il a spéculé, fera vendre son bouquin, et comme Barrucand, il empochera, sans scrupules, de la galette, beaucoup de cette bonne galette, qui devient de plus en plus rare et précieuse par le temps qui court.

Je l'entends me répondre : « Mais j'ai acheté ces manuscrits et j'en ai remis en bonnes espèces sonnantes le prix à Mme X qui les possédait, les ayant elle-même achetés de Mme Y

— C'est entendu, lui dirai-je, en bon marchand de papier, vous avez écrit sur vos livres : Versé à Mme X... Mais voyons, aurez-vous la franchise de mettre ici le chiffre exact? Si mes renseignements le sont, il s'agit d'une somme dérisoire, un véritable prix de brocanteur juif spéculant sur le « bicot ». Et aurez-vous ensuite la franchise de nous dire, au moment opportun le chiffre précis de la recette ?

Je n'insiste pas sur ce mercantilisme naturel d'ailleurs, étant donné la profession du sieur Doyon, et je le lui pardonnerais volontiers, s'il n'avait odieusement tripatouillé les papiers d'Isabelle : ne donnant que les textes qui lui plaisaient, éliminant, par exemple, en bougonnant, les cris de colère contre les exploiteurs de l'indigène, contre les grands usuriers et les mauvais colons, qui s'exhalaient chaque jour de son âme révolutionnaire et qu'elle fixait d'une main tremblante sur le papier, oubliant, même à ces moments, d'écrire en français. Ce que je ne lui pardonne pas non plus, c'est relativement à la mauvaise notice biographique qu'il a cru bon d'ajouter à son bouquin commercial, de m'avoir volé, en le galvaudant, ce nom si doux : *La bonne Nomade*, dont je fus le premier à la baptiser.

Pauvre petite Isabelle, que tu dois souffrir

sous la dune d'or qui t'abrite de voir ta merveilleuse et courte vie, ainsi que ton souvenir d'outre-tombe pollués, flétris, par des mercantis assoiffés d'argent, de cet argent que ton âme de libertaire méprisa jusqu'à la haine ! Oui, que tu dois souffrir du contact forcé de ce marchand, toi qui ne voulus rien posséder sur cette terre, pas même un morceau de cette toile, déchirée, battue des vents, sous laquelle s'abrite le plus misérable bédouin !

Ecoute, petite sœur de ma pensée : A l'heure où j'écris ces lignes, sous les micocouliers de mon ermitage cévenol, tout près de moi, une horrible limace se promène en bavant sur la plus belle de mes fleurs et il me semble voir le scribe éhonté, le marchand cupide, le pied-plat aux ongles noirs flétrir la fleur de ton rêve et de ta vie !

Oh ! je le sais, tu as déjà pardonné ce lamentable brocanteur, comme tu pardonnas tous ceux : officiers stupides, fonctionnaires cruels, qui te tourmentèrent, à cause de ta pensée libre pendant ton séjour ici-bas. Et à mon tour, je pardonne, pour rester le digne gardien de ton Souvenir.

IV.

Isabelle Eberhardt et Gérard de Nerval.

Dans le livre que je termine, pour faire suite à ma *Bonne Nomade* et qui aura pour titre : *Amoureuse du Désert*, je reviens longuement sur la mort tragique d'Isabelle Eberhardt. Certains passages de sa correspondance et de ses livres, joints à des renseignements de bonne source, ont permis à certains, notamment à Jean Hess, d'évoquer l'idée d'un suicide et de traiter de légendes les récits officiels. Je consacre donc un chapitre de ce livre à exposer, scruter, discuter, toutes les raisons, tous les arguments d'ordre matériel et moral qui infirment ou appuient cette hypothèse.

Et cela parce que je suis et resterai jusqu'à mon dernier souffle, un de ceux pour qui, il n'est rien, sur cette terre, de plus sacré que la Vérité. Mais d'ores et déjà, avec la passion profonde que j'ai vouée à la mémoire de ma Bonne Nomade, je tiens à dire que si vraiment elle a mis fin à une vie rendue intenable par les cruautés du Destin et celles de la Société, elle ne m'en apparaîtra que plus grande, plus noble, plus fière et plus digne d'être aimée.

Je suis le contraire d'un tartufe et l'antithèse d'un clérical. J'ai toujours pensé et je penserai toujours, qu'une des plus hautes prérogatives dévolues à l'homme et qui le distinguent de l'animal, c'est la faculté — vraiment divine celle-là — de mettre fin, quand il le juge utile, à une existence qu'il n'a pas sollicitée, à être enfin, comme le proclame Gœthe, par la bouche de Faust, *le seul maître de son Destin*.

En ce qui me concerne personnellement, si avant ma fin naturelle, ce Destin voulait m'imposer des caprices par trop douloureux, j'ai préparé tout ce qui est nécessaire pour lui montrer que je suis plus fort que lui...

Non ! Non ! je n'ai ni le préjugé de la naissance, ni celui de la mort, et de même, que dans la *Bonne Nomade*, j'ai commencé la *Vie d'Isabelle Eberhardt*, en disant qu'elle était « enfant naturelle » comme Alexandre Dumas, de même, si telle est ma conviction, je dirai qu'elle s'est suicidée comme Gérard de Nerval.

Et puisque je viens de prononcer le nom de Gérard de Nerval, on verra, dans la partie de mon prochain livre consacrée à la critique littéraire de l'œuvre laissée par Isabelle Eberhardt, que je me suis complu à rapprocher ces deux curieuses figures de la littérature de notre temps. Elles se détachent, en effet, des autres, par la poignante originalité de leur vie si brève de jours et si remplie de douleur.

Tous deux ont été des vagabonds, des contempteurs de la société et de son veau d'or, des amoureux passionnés de beauté, d'indépendance, de lumière et de soleil, de vrais libertaires, pour tout dire en un seul mot.

C'est la même passion de beauté qui attira l'un et l'autre vers les pays d'éblouissante clarté, et tous deux écrivirent, sur ces pays, des pages superbes qui survivront. Il est, en effet, tel passage des *Notes de route* d'Isabelle Eberhardt qui évoquent les plus beaux chapitres des *Scènes de la Vie orientale* de Gérard de Nerval.

Enfin, je le répète, l'analogie la plus douloureusement frappante réside dans la misère de leur courte vie, un peu plus longue, cependant, pour ce dernier, qui mourut à 47 ans. Qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce que ces deux âmes d'élite ayant plané si haut au-dessus des lamentables préjugés bourgeois, ayant connu les mêmes insoutenables détresses, aient voulu, désiré, réalisé la même fin ?

Un matin triste d'hiver, comme on sait, on trouva l'auteur d'*Aurélia*, de *Sylvie*, des *Filles du Feu*, et de tant d'autres petit chefs-d'œuvre, pendu au-dessus d'un égout dans la rue de la Vieille-Lanterne. Est-il un des nombreux admirateurs de son œuvre exquise qui songe à le lui reprocher ?

Et qui donc serait assez stupide pour croire ternie l'auréole de ma *Bonne Nomade*, si elle avait cherché la fin d'une existence impossible à vivre, dans les flots boueux d'un « oued » par un même matin sombre d'hiver ?

Cette mort, comme celle du pauvre Gérard de Nerval ne serait qu'un crime de plus à mettre sur le compte de notre abominable société.

P. Vigné d'Octon.

Revue des revues

Nous ne recevons toujours pas en échange le MERCURE DE FRANCE, et cela nous empêchera de signaler plus longuement l'étude que Manuel Devaldès consacre, paraît-il, dans le dernier numéro, aux réfractaires anglais.

Mais un camarade me communique celui du 1er septembre. Bien quelconque, ce numéro : un conte de Pierre Wolff où l'on voit une Juive polonaise (naturellement !) qui se prostitue pour aider ses parents et se fait chasser de la maison paternelle quand elle couche avec son fiancé ; des études plus ou moins passionnantes sur l'*Hypocrisie et Tartufe*, le *Symbolisme du Sabbat*, le *Régime sec aux Etats-Unis* et enfin *La Gaule au* V*e siècle et la défaite d'Attila en 451*, où l'auteur prouve « *l'absence de tout germanisme en Gaule* » (sic).

Le clou de la revue, ce sont les chroniques de la quinzaine. Il y a notamment une assez longue étude de Charles Merki étudiant et résumant le volume de notre ami Vigné d'Octon sur les *Crimes du Service de Santé et de l'Etat-major général de la Marine*. Merki conclut par ces lignes, pour le moins ahurissantes :

> Ce volume, s'il est curieux et semble de bonne foi, pourrait bien amener quelques démentis des intéressés, assez nombreux, qu'il met en cause. Nous les attendons, et même nous souhaitons vivement qu'ils se produisent, ce qui ne nous empêchera pas de regretter qu'une telle publicité soit donnée à *des faits que, pour le bon renom du pays, il aurait peut-être mieux valu taire.*

*
* *

Puisque nous en sommes aux revues qui se croient trop importantes pour nous consentir l'échange, citons encore la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, laquelle, si l'on en croit Henri Béraud, vit assez copieusement sur les fonds réservés par le Gouvernement français pour la propagande à l'étranger.

Naturellement, de telles ressources amènent quelques petites courbettes bien exécutées et quelques articles mis au point. Je n'ai pu m'empêcher de rigoler doucement à la lecture des lignes suivantes de M. Jacques Rivière, directeur de la revue :

> Il est bien certain, comme c'est devenu un lieu commun de proclamer surtout depuis la publication des ouvrages de Freud, que l'amour atteint en France à une perfection qu'il ne rencontre nulle part ailleurs. Nulle part ailleurs l'exercice des sens n'est si heureusement réglé, n'empiète aussi peu sur la conscience et pourtant ne reste aussi constamment relevé, embelli, décoré par une aimable pointe de sentiment. Mais cet équilibre, si précieux dans les mœurs, risque d'entraîner, en littérature et en psychologie, une certaine brièveté qui pourrait à la longue devenir de l'indigence.

N'est-ce pas que c'est délicieux. Vive la France ! (et à nous les sous de ces bonnes poires de Français !)

*
* *

Vous pensez bien que je ne m'offre pas le luxe d'acheter la *Nouvelle Revue Française*, surtout pour y lire pareilles phrases. J'ai découpé l'extrait dans le dernier numéro d'EUROPE (7, place Saint-Sulpice, Paris).

Cette revue toujours intéressante publie maintenant dans chaque cahier des *tablettes* journalières bien souvent savoureuses. Ainsi, on y signale aussi une belle idiotie de M. André Spire, parlant dans les *Nouvelles littéraires* du 28 juillet de *Marcel Proust et les Juifs*. Spire remarquait à ce propos :

> De ses deux personnages principaux, l'un Swann — a qui il a sans doute donné ce nom bizarre au son anglais, parce qu'il voulait marquer son origine étrangère sans le rendre antipathique en lui donnant un nom d'origine allemande...

Et le collaborateur d'*Europe* ajoute : *Spire, par exemple !*

Ce numéro d'*Europe* est, comme à l'ordinaire, fort intéressant. Il renferme notamment une grande partie de la *Préface* que Marcel Martinet écrivit pour les *Réflexions sur l'Education* d'Albert Thierry ; des vers assez quelconques de Henri Hertz ; la suite du roman de

288

Knut Hamsun : *Un vagabond joue en sourdine.* Et surtout, de Léon Werth, la *Chronique de Chennebuchet.* Du bon Werth, du meilleur :

... Je ne me suis point apitoyé sentimentalement sur les horreurs de la guerre. J'ai trouvé ignoble le spectacle de la guerre. C'est tout. Mais que la guerre ait à un tel point crétinisé et catinisé les hommes, voilà ce qui m'a paru intolérable. Je ne veux point parler de la docilité des masses combattantes, ni de la furie des hordes de l'arrière. Je ne veux point parler de la lâcheté qui contraignait quelque clairvoyants à cacher ce qu'ils voyaient. Non... c'est encore autre chose... c'est un autre aspect de l'événement qui, à certaines heures, m'a plus cruellement affligé. Ah ! quelle révélation. J'ai pour la première fois aperçu l'homme-fille, qui se plie à l'événement, presque sans calcul, comme une garce se donne à qui passe. Je pense à cet écrivain qui écrivait guerrier pendant la guerre et qui maintenant fait à l'étranger des conférences pour la paix du monde. Je pense à cet autre qui ne peut écrire trois lignes sans y coller l'unité de l'esprit humain et qui pendant la guerre découvrait le génie français à la lumière de la bataille de la Marne. Ça... des hommes... allons donc ! Des appareils enregistreurs, des baromètres. Ça subit toutes les pressions, d'où qu'elles viennent. Et quand ils les ont traduites en mots, ils croient avoir exprimé des idées. Pressions guerrières ou pressions pacifistes, qu'importe. Il y a en ce moment un pacifisme mou qui ne vaut pas mieux que l'esprit de guerre... Un pacifisme qui attend que la paix soit orthodoxe. Ah ! les filles.

***

La Chaumière (Grand - Quevilly, Seine - Inférieure) rassemble bien des poétaillons, des pauvres bougres qui s'en vont clamant :

Ma lyre s'est rompue et ma Muse affolée
Pleure sur les débris de son bois vermoulu...
etc. etc.

Mais il y a aussi une fort jolie page de Joseph Quesnel sur la petite ville (de Coutances) :

Ma toute belle « *Rose au bois* »
notre histoire tiendrait en trois
lignes. Mais la petite ville
en ajoute plus de six mille,
chaque habitant collaborant.
— Six mille trois cents habitants ! —

Et ceux qui font tout un chapitre
plus long que ma plus longue épitre,
et ceux qui font tout un roman
— Six mille trois cents habitants ! —
.. ..

***

Tentatives (1, rue Denfert-Rochereau, Grenoble) est une des plus intéressantes revues de province. Non point éditée par quelques éphèbes désireux de publier acrostiches ou sonnets. Mais une revue solide, bien éditée, bien illustrée, publiant des articles solides. Une bonne revue.

Elle prépare pour le mois de décembre un numéro spécial consacré à Stendhal, illustré de cent onze bois gravés : un vrai régal.

Dans le dernier cahier, j'ai lu avec intérêt les six contes de *La nuit sans amour* par six auteurs différents, une étude sur *Jean Pellerin*, par Daniel Agay, une chronique de Henry Petion, le directeur de la revue, sur *Julien Benda et l'Amour*, concluant fort justement ainsi :

Pourquoi ignorer, dans les rapports entre les sexes, ce qui en fait le fondement ? Baudelaire a raillé celui qui veut « *aux choses de l'amour mêler l'honnêteté* ». Que dire de ceux qui y mêlent on ne sait trop quelle idée de lutte et d'orgueil, et qui ne comprennent pas la nécessité dans laquelle on se trouve de tenir compte de l'amour lui-même, de la joie amoureuse, et, en fin de compte, du bon plaisir.

J'aime moins la partie poétique de la revue. J'avoue que les *Poèmes sur trois plans* de Nicolas Beauduin m'émeuvent assez peu. Et dans les *Voyages* d'André Salmon, je n'ai guère aimé que le dernier quatrain, simple, ému, mais enfin pas un chef-d'œuvre :

Ma fière patrie agressive
Et jolie, elle est en Artois
Avec les morts de l'offensive ;
O France, ce n'était pas toi.

Ces quelques réserves n'empêchent point que la revue *Tentatives*, avec ses multiples rubriques bien fournies, intéressantes, marque un souci d'art constant, témoigne d'un effort sincère vers la Beauté. Elle mérite à ce titre notre sympathie.

***

L'autre jour, à Marseille, un camarade, membre des *Amis de Han Ryner*, vint me trouver tout ému. Il venait de lire le septième *Cahier de l'Anti-France* où le flicard Jean Max rapportait quelques lignes de moi, regrettant que Han Ryner se laissât célébrer chez Aurel « *en compagnie de petits jeunes gens au sexe douteux et de petites fafemmes très littéraires* ». Je fus obligé d'attrister ce bon et naïf camarade : le fait était, hélas ! authentique. Je le regrette autant que lui. Mais que puis-je y faire ?

Et aujourd'hui encore, je lis avec tristesse dans La Pensée française (13, rue de la Haute-Montée, Strasbourg) la réponse de Han Ryner à l'enquête de M.-C. Poinsot sur la *Caisse nationale littéraire.* (J'ai exposé dans *Littérature et pognon* ce projet qui assurerait une rente à quelques littérateurs besogneux. Et, immanquablement, j'y reviens, en ferait de bons larbins de l'Etat-Mécène !)

Han Ryner adhère à ce projet, tout en reconnaissant ses erreurs, les choix scandaleux et les oublis criards qu'il entraînera. Que nous voilà loin des *Prostitués*, du *Crime d'obéir*, du *Sphinx rouge*, et de tant d'œuvres courageuses.

A côté de cela, quand je vois Han Ryner se proposant lui-même comme méconnu, en réponse à l'enquête de Tristan Derême dans

l'Eclair sur les *Chefs-d'œuvre méconnus*, je ne puis m'empêcher de conclure, dussent me maudire tous les *Amis de Han Ryner* épars sur le globe, que la vieillesse est une chose bien triste puisqu'elle amène à de tels gestes.

Hélas! Han Ryner n'est pas seul. M.-C. Poinsot nous révèle que « *G. de Lacaze-Duthiers, enthousiaste, a fait déjà deux ou trois articles pour réveiller l'opinion* ».

Et il répond à l'enquête :

Je me demandais ce que votre projet était devenu. Il ressuscite. Tant mieux. On peut adresser aux prix des reproches. A votre million des Lettres, tout *honnête homme* devrait applaudir. Que chacun abandonne ses parti-pris. Tous, *faisons l'Union Sacrée* pour prouver qu'en face de la Force, l'Intelligence existe...

Eh bien non, mon vieux Lacaze, je ne suis peut-être pas un honnête homme (!) je ne veux pas faire l'Union sacrée (!!) : mais je garde mon parti pris. Et je persiste à considérer ce million des lettres comme une entreprise de domestication de la littérature. Entreprise bien superflue d'ailleurs : tant de littérateurs étant déjà de simples larbins.

Mais je m'attriste (oh ! si peu au fond, avec un indicible sourire !) de voir Han Ryner, G. de Lacaze-Duthiers, renier leur beau passé et se jeter, eux-aussi, à la curée.

Et je n'ai pas même parlé de la « *Pensée française* », *libre organe de propagation nationale et d'expansion française* (sic).

*
* *

IDÉES (23, rue des Francs-Bourgeois, Paris) possède un titre bien lourd à supporter.

Car, si, à la quatrième page, M. F.-G. Paris évoque « *La tuerie insensée* », en première, M. Chiselle, le directeur, écrit gravement :

Pendant cinq ans, l'Allemagne, en appêtit de haine, atroce et fourbe et basse à tout moment, déchaîna sur les peuples en paix un cyclone de fer et de feu. Son âpre impérialisme, s'attaquant à la Belgique pour mieux heurter la France, transforma en ruines des foyers séculaires d'art et de pensées...

Et le sérieux avec lequel on débite ces âneries est à lui seul tout un programme !!

*
* *

Le numéro d'août du SOCIALISTE CHRÉTIEN rapporte fort gravement aussi cette perle de M. Paul-Boncour, perdue dans le *Quotidien :*

Le socialisme italien. sur qui pesait déjà son neutralisme *si contraire au vrai sens révolutionnaire* (sic) ne sut pas châtier comme il convenait ceux des siens qui insultaient aux souffrances des poilus ou *des officiers qui les avaient partagées* (re-sic).

Chez M. Paul Passy : socialiste, patriote, chrétien, mangeur de boche, cela non plus ne peut surprendre.

*
* *

Pour finir, citons ces belles lignes de M. Julien Guillemard, directeur de LA MOUETTE (20, rue du Perrey, Le Havre), rendant compte du volume de H. Dutheil, paru à la *Librairie Nationale* sous le titre : *De Sauret-la-Honte à Mangin-le-boucher :*

Humble scribe, objet de bureau nécessaire vu de haut par ses officiers supérieurs, l'auteur a vu et entendu tous ceux qu'il dépeint cruellement dans ces pages, et à qui il fallait les tueries pour montrer leur triste valeur. Car nous sommes en liberté, en France comme ailleurs. Tu as femme et enfants chéris, Jacques Bonhomme ? Viens donc, il faut ta peau à des Incapables pour apprendre à exercer leur profession. Ta femme pleure ? tes angelots crient ? tu regimbes ? Les gendarmes sont là pour t'arracher à *ton* foyer et te jeter dans la boucherie. Et maintenant tue des hommes, toi qui n'occirais pas un poulet ! Tu veux partir ? Ton chef est là ; soldat de métier, il est payé pour se faire tuer, lui, il a accepté l'éventualité en touchant haute paie et galons, mais il braque son revolver sur ton front : « Retourne à la boucherie, soldat, ou je t'abats comme un chien ! » Liberté ! Liberté !... Ton foyer ? ta femme ? tes enfants ? Mais ris donc, Jacques Bonhomme, ris donc comme un dément ! Rien n'est changé depuis le temps des serfs et des seigneurs. Ris donc, va, cela vaut mieux que de pleurer. Et tout cela pour que des saligauds amassent des millions en fabriquant des balles et des canons, te volent ta femme, même. Pauvre Jacques Bonhomme de tous les pays, mouton inconscient que l'on mène où l'on veut, avec des chansons ou des brownings...

Une seule page du livre de Dutheil m'a fait écrire ce qui précède.

.. ..

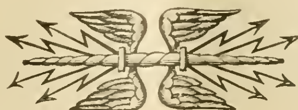
Voilà un livre que devraient lire tous les esprits simplistes qui n'ont pas encore compris pourquoi fut la guerre. Un reproche à l'auteur, toutefois, bien que je respecte toutes les opinions quand elles sont sincères

Il écrit, en dédicace : « Au chef, A Léon Daudet — Henri Dutheil, un partisan ». C'est donc vrai que pour « arriver » un écrivain doit être *à gauche* ou *à droite !* Si Dutheil a été obligé d'écrire cela pour obtenir la publication de son livre, c'est triste. S'il l'a fait volontairement, c'est plus triste encore, parce que la politique est un fumier où l'écrivain ne peut que se salir.

*
* *

Le numéro de vacances des HUMBLES est consacré à un *Choix de poèmes* de Lucien Jacques. Nous en reparlerons.

Maurice WULLENS.





L'OPPOSITION OUVRIÈRE

par KOLLONTAÏ

Nous publions ici la très intéressante étude de Kollontai sur « l'Opposition ouvrière de Russie ». Cette camarade qui fait partie de l'extrême gauche du parti communiste s'est vue, un moment, persécutée en Russie par le gouvernement des Soviets pour avoir osé exprimer librement des idées contraires à la politique opportuniste de l'Etat bolcheviste. A titre documentaire, cette étude peut trouver sa place dans la Revue Anarchiste. Elle contient des aveux significatifs sous la plume d'une « bolcheviste ».

Qu'est-ce que « l'opposition ouvrière » ? Faut-il du point de vue de notre Parti et de la Révolution ouvrière internationale, se féliciter de son existence ou bien, est-ce au contraire, une chose nuisible et de nature à dissocier notre Parti, un phénomène « politiquement dangereux », comme l'a déclaré dernièrement Trotsky pendant la discussion publique sur les syndicats ?

Pour répondre à ces questions qui intéressent et troublent beaucoup de nos camarades ouvriers et ouvrières, il faut avant tout se poser les deux questions suivantes : 1° de quoi est composée l'opposition ouvrière et comment s'est-elle constituée ? 2° en quoi consiste au fond le différend entre les camarades des centres directeurs du Parti et l'opposition ouvrière ?

Un fait très caractéristique et sur lequel on ne saurait trop attirer l'attention de nos dirigeants, c'est que parmi les communistes l'opposition groupe la partie avancée des prolétaires organisés. L'opposition comprend presque uniquement des professionnalistes ; les noms dont sont signées les thèses de l'opposition sur le rôle des syndicats, en sont une preuve. Or, que sont les professionnalistes ? Ce sont les ouvriers, c'est la pointe d'avant-garde qui tient la tête du prolétariat russe, qui a supporté tout le fardeau de la lutte révolutionnaire, et qui, au lieu de se disperser à travers les administrations d'Etat en perdant sa liaison avec les masses ouvrières, est restée au contraire, liée à ces masses. Etre professionnaliste, conserver des relations fortes et vivantes avec son syndicat, c'est-à-dire avec les ouvriers de sa branche d'industrie, au cours de ces années d'orage où le centre de gravité de la vie sociale et politique s'est transporté par-delà le terrain professionnel, c'est là, chose qui n'était pas facile ni simple. La vague révolutionnaise a saisi et emporté bien loin des syndicats les éléments les meilleurs, les plus capables et les plus actifs du prolétariat industriel, abandonnant l'un sur le front, l'autre dans telle ou telle administration, asseyant le troisième devant le tapis vert de quelque bureau ou devant des monceaux de « pièces sortantes », de « devis » et de « projets ».

Les syndicats sont dépeuplés. Seuls les ouvriers les plus solidement pénétrés d'esprit prolétarien, la fleur véritable de la classe révolutionnaire ascendante, résistant à la corruption des pouvoirs, aux mesquineries de la vanité, à la tentation des carrières administratives, en un mot à tout le « bureaucratisme soviétique » a gardé son union intime avec « les masses », avec les ouvriers, avec ces « couches inférieures », dont elle est elle-même sortie et à su défendre son attache organique avec ces couches contre l'influence des hauts-postes de l'Etat soviétique. Dès que la situation est devenue plus calme sur les fronts et que le balancier de la vie a penché davantage du côté de l'organisation économique, ces prolétaires typiques et inébranlables, ces représentants les plus fermes et les plus marquants de leur classe, se sont hâtés de jeter bas l'action militaire et de remettre au rancart les « pièces sortantes » ou « entrantes » pour répondre à l'appel tacite de leurs frères de classe, les ouvriers des usines,

les millions de prolétaires russes qui traînent encore dans la République Soviétiste du Travail une existence misérable et honteuse de bagnards... Avec leur instinct de classe, ces camarades qui sont à la tête de l'opposition ouvrière ont compris que quelque chose clochait. Ils ont compris, oui, qu'en trois ans de révolution, nous avons sans doute édifié l'Etat Soviétiste et affirmé le principe de la République Ouvière et Paysanne des Travailleurs, mais que la classe ouvrière elle-même, en tant que classe, en tant qu'unité sociale indivisible et douée de besoins, d'intérêts et de buts unanimes et homogènes, et possédant par conséquent une politique une, constante, claire et distincte, joue dans la République Soviétiste un rôle de moins en moins important, colore de plus en plus faiblement les mesures de toutes sortes prises par son propre gouvernement, dirige de moins en moins la politique, influe de moins en moins sur l'action et sur la pensée des organes centraux du Pouvoir. Au début de la Révolution, qui donc aurait parlé de couches « inférieures » ou « supérieures » ? « Les masses », c'est-à-dire les masses ouvrières et les centres directeurs du Parti ne faisaient qu'un. Les aspirations que la vie et la lutte faisaient naître au bas de l'échelle, trouvaient leur expression plus exacte, leur formule plus nette et plus solidement appuyée dans les centres dirigeants du Parti. Il n'y avait pas d'antagonisme entre le sommet et le bas, et il ne pouvait pas y en avoir. Aujourd'hui cet antagonisme existe, et aucun artifice de propagande, aucun procédé d'intimidation, ne chassera de la conscience des masses cette idée que les sommets de l'administration soviétiste et du Parti communiste sont devenus un nouvelle « couche sociale » bien caractérisée.

Les professionnalistes qui sont le noyau essentiel de l'opposition ouvrière ont bien compris cela, ou plutôt l'ont senti grâce à leur sûr instinct de classe. Leur premier souci a été de se lier avec ces masses, d'entrer dans l'organe naturel de leur classe, les syndicats, celui qui de tous les organes a le moins souffert pendant ces trois ans de l'influence dissolvante des intérêts de toutes sortes étrangers au prolétariat (provenant de la classe paysanne et des éléments bourgeois adaptés au régime soviétiste), qui déforment nos administrations d'Etat et détournent notre politique de la rectitude de son lit de classe dans le marais de l'opportunisme...

Ainsi l'opposition ouvrière, ce sont avant tout les prolétaires demeurés attachés à l'établi ou à la mine, c'est la chair de la chair de la classe ouvrière.

L'opposition ouvrière étonne parce qu'elle ne possède pas de grands leaders en vedette, de ce qu'on est convenu d'appeler des « chefs ». Comme tout mouvement sain et découlant nécessairement des relations sociales, elle est sortie du sein même des masses ouvrières, et aussitôt elle a poussé de profondes racines dans toutes les directions, même dans ces coins de la Russie Soviétiste, où la nouvelle de l'existence d'une opposition n'était pas encore parvenue.

« Chez nous, on n'avait pas idée qu'il y avait à Moscou des désaccords et des discussions sur le rôle des syndicats, disait un délégué Sibérien au Congrès des Mineurs, et déjà nous étions troublés par ces mêmes questions qui se posent ici ». Derrière l'opposition ouvrière se dressent les masses prolétariennes, ou mieux encore : l'opposition ouvrière, c'est la partie la plus cohérente, la plus consciente, la plus ferme, en tant que classe, de notre prolétariat industriel, celle qui estime qu'il n'est pas permis, au moment où l'on construit l'édifice économique communiste, de substituer à la grande force créatrice du prolétariat, l'enseigne toute extérieure de la dictature de la classe ouvrière.

Plus on s'élève sur l'échelle des « postes » de l'Etat Soviétiste ou du Parti communiste, moins on rencontre de partisans de l'opposition. Plus on pénètre profondément dans les masses, plus le programme de l'opposition ouvrière trouve d'écho (1).

C'est là un fait caractéristique et significatif dont les centres dirigeants de notre parti doivent tenir compte. Si les « masses » s'éloignent des « sommets », si une brèche, une fissure se creuse entre les centres dirigeants et les couches inférieures, c'est signe que dans les sommets tout ne va pas bien, surtout si les masses ne restent pas silencieuses, mais réfléchissent, agissent, se défendent, font triompher leurs idées. Les sommets ne peuvent détourner les masses du droit chemin qui conduit à la victoire du communisme que si ces masses se taisent, se soumettent, suivent passivement et aveuglément les « chefs ». C'est ce qui s'est produit en 1914, au début de la guerre mondiale, lorsque les ouvriers crurent les chefs et décidèrent : « ils savent mieux que nous les voies de l'histoire. Notre instinct de protestation contre la guerre nous égare, réprimons-le, taisons-nous et écoutons les anciens ». Mais quand, au contraire, la masse s'agite, fait travailler son cerveau, critique, quand elle vote opiniâtrement contre des chefs aimés, malgré le sentiment de sympathie personnelle à leur égard, qu'elle est obligée pour

---

(1) Les notes sur les thèses concernant le rôle des syndicats en sont la preuve : les membres des Comités directeurs votent pour l'une ou l'autre des thèses des centres, les masses communistes, les ouvriers, votent pour l'opposition ouvrière.

cela de combattre, alors le cas devient sérieux. Alors le devoir du Parti est de ne pas dissimuler le différend, de ne pas chercher à déconsidérer l'opposition en lui accolant des épithètes que rien ne justifie et qui n'expliquent rien, mais au contraire de se demander en toute sincérité où et en quoi réside le fond du désaccord et ce que veut la classe ouvrière, interprète du communisme et son unique créateur...

Ainsi, l'opposition ouvrière est la partie avancée du prolétariat qui n'a pas rompu sa liaison vivante avec les masses ouvrières organisées en Syndicats et qui n'est pas dispersée à travers les administrations d'Etat.

Le fond du différend.

Avant de rechercher ce qui fait le fond du différend entre l'opposition ouvrière et le point de vue officiel représenté par nos centres dirigeants, nous devons nous rappeler fermement deux vérités : d'abord que l'opposition ouvrière est née du plus profond du prolétariat industriel de la Russie Soviétiste et qu'elle a puisé sa force non seulement dans les effroyables conditions d'existence et de travail de sept millions de prolétaires industriels, mais encore dans les multiples écarts, oscillations ou contradictions de notre politique gouvernementale, et même dans ses franches déviations de la ligne de classe nette, pure, conséquente, du programme communiste. En second lieu, il faut nous souvenir que l'opposition n'est pas limitée à telle ou telle région, elle n'a pas été le fruit de désaccords ou de dissensions personnels : elle s'est au contraire largement répandue à travers toute la République Soviétiste, dont toutes les provinces ont répondu par un écho unanime à chacune des tentatives de nos camarades ouvriers pour formuler, exprimer et fixer l'essence de la controverse et pour définir ce que veut l'opposition ouvière.

L'impression s'est formée aujourd'hui que le différend entre l'opposition ouvrière et les diverses tendances des couches supérieures, se réduit exclusivement à une façon autre de comprendre le rôle et le but des syndicats. Cela est faux. Le différend est plus profond. Les représentants de l'opposition ne savent pas toujours l'énoncer clairement et le définir avec précision, mais il suffit de toucher une suite de problèmes concernant la structure de notre République pour que le désaccord éclate sur bien des propositions fondamentales de caractère économique et politique.

Les deux points de vue opposés des sommets dirigeants de notre Parti et des représentants du prolétariat organisé en syndicats, se sont manifestés pour la première fois au IX[e] Congrès panrusse du Parti communiste, sur la question de la direction unique ou collégiale. L'opposition n'existait pas encore, en tant que groupe constitué, mais il était visible que les tenants du système collégial étaient les représentants des syndicats, c'est-à-dire des organisations proprement prolétariennes, et qu'ils avaient contre eux les dirigeants du Parti, habitués à apprécier toutes choses du point de vue de la politique des divers départements administratifs, laquelle exige un art consommé pour s'adapter aux aspirations, socialement hétérogènes et parfois politiquement contradictoires, des divers groupes sociaux de la population : prolétariat, petits propriétaires (paysans), bourgeoisie (en la personne des « spécialistes » ou pseudo-spécialistes de tout acabit et de toute formation).

Pourquoi sont-ce précisément les syndicats, qui, opiniâtres, inhabiles à soutenir leurs arguments de propositions scientifiquement déduites, ont été les partisans du système collégial, tandis que les défenseurs des « spécialistes » ont été en même temps les champions de la direction unique ? C'est que dans ce différend (bien que les deux partis aient nié toute importance de principe à la question), il y avait en présence deux points de vue ayant leurs raisons d'être profondes et inconciliables. La direction unique, c'est-à-dire la volonté d'un homme, isolée, « libre », détaché de la collectivité, quel que soit le domaine où elle se manifeste, depuis l'autocratie du chef de gouvernement jusqu'à l'autocratie du directeur d'usine, c'est la plus parfaite expression de la pensée bourgeoise. La bourgeoisie ne croit pas à la force de la collectivité. Ce qu'elle aime, c'est d'amasser la foule en un troupeau obéissant, qu'elle puisse mener à son gré personnel partout où le voudra le guide...

La classe ouvrière et les interprètes au contraire savent que les buts nouveaux de leur classe, le communisme en un mot, n'est réalisable que par la création collective, par l'effort en commun des ouvriers eux-mêmes. Plus la collectivité ouvrière sera compacte, plus les masses seront habituées à manifester leur volonté et leur pensée collectives et communes, — et plus la classe prolétarienne réalisera complètement et rapidement sa mission, c'est-à-dire constituera un système économique nouveau, non plus composé de pièces éparses, mais au contraire uni, harmonieux, cohérent, communiste. Celui-là seulement qui est lié pratiquement à la production peut y apporter des nouveautés vivifiantes. En renonçant au principe, précisément, au principe de la direction collective dans l'industrie, le Parti communiste a commis un abandon grave, un acte d'opportunisme, une déviation de la lutte de classe, que nous avions si passionnément affirmée et défendue dans la première période de la Révolution.

Comment cela est-il arrivé ? Comment s'est-il fait que notre Parti, avec sa fermeté et sa trempe acquises dans les combats révolutionnaires, se soit laissé détourner du droit chemin prolétarien et se soit mis à errer, à travers les sentiers de cet opportunisme si profondément détesté et vilipendé par lui ?

A cela nous répondrons plus tard. Pour le moment demandons-nous comment s'est constituée et développée l'opposition ouvrière.

Le IXe Congrès s'était tenu au printemps. Pendant l'été, l'opposition ne se manifesta pas. On n'entendit plus parler d'elle, lors des chauds débats du deuxième Congrès de l'Internationale sur la question des syndicats. Mais dans les masses profondes se poursuivait le travail d'accumulation de l'expérience et de la réflexion critique. Ce travail a trouvé son expression, encore bien imparfaite, pendant la Conférence communiste de septembre 1920. Notre pensée s'égarait encore dans le domaine de la négation et de la critique. Nous n'avions pas de propositions positives, pas de formules à nous. Mais ce qu'on pouvait voir déjà, c'est que le Parti communiste entrait dans une phase nouvelle, qu'une fermentation se produisait, que les « couches inférieures » réclamaient « la liberté de critique » et déclaraient hautement que la bureaucratie les étouffait, entravait toute action vivante et toute manifestation d'initiative.

Les sommets dirigeants du Parti surent apprécier à sa juste valeur cette fermentation commençante, et en la personne de Zinoviev, multiplièrent les promesses verbales : liberté de critique, élargissement de l'initiative des masses, nécessité de combattre les déformations bureaucratiques, poursuite sévère de tous les dirigeants manquant au principe démocratique... Beaucoup de paroles furent dites et bien dites. Mais entre la parole et l'acte, la distance est immense. La Conférence de septembre, avec toutes les promesses de Zinoviev, ne changea rien ni au Parti, ni à l'existence des masses ouvrières. La source qui alimentait l'oposition ne fut pas tarie. Dans les masses progressaient et grandissaient sourdement le mécontentement, la critique, le travail de la pensée.

Cette sourde fermentation arriva jusqu'aux dirigeants, enfantant entre eux des désaccords qui prirent une acuité inattendue. Il faut le remarquer, dans ces milieux dirigeants de notre Parti, la question sur laquelle les différends se marquèrent avec toute leur acuité est précisément celle des syndicats. La chose était naturelle.

Aujourd'hui dans le débat entre l'opposition et les sommets du Parti cet article n'est pas le seul, mais il constitue cependant, étant donné la situation, le point central de toute notre politique intérieure.

Avant que l'opposition ouvrière eût rassemblé ses thèses et formulé les principes sur lesquels doit reposer à son avis la dictature du prolétariat dans le domaine de l'organisation économique, les milieux dirigeants s'étaient nettement divisés entre eux sur la manière d'apprécier le rôle des organisations de la classe ouvrière dans la restauration de la production sur les nouvelles bases communistes. Le comité central de notre Parti s'était divisé : Lénine contre Trotsky, avec Boukharine comme tampon au milieu !

C'est seulement au VIIIe Congrès des Soviets et immédiatement après qu'on vit avec évidence qu'il existait à l'intérieur du Parti une opposition compacte, groupée principalement autour des thèses concernant le rôle des syndicats, et que cette opposition, sans avoir un seul grand leader ni théoricien, violemment combattue par les chefs les plus populaires du Parti, grandissait et se fortifiait, et surtout s'étendait de plus en plus à travers la Russie laborieuse... Si encore elle s'était nichée seulement à Moscou et à Petrograd. Mais non : du Donetz, de l'Oural, de Sibérie et d'une série de centres industriels, les rapports signalaient au Comité Central du Parti, la formation et les actes d'une « opposition ouvrière ». En vérité cette opposition était loin de se révéler partout à propos des mêmes articles qui réunissaient l'opinion des capitales ouvrières de la République Soviétiste ; il y avait parfois dans les manifestations, les revendications et les motifs de l'opposition pas mal de confusions, de sottise, de mesquinerie, tandis que les points essentiels étaient oubliés, mais une chose demeurait immuable, c'était cette question : qui doit réaliser l'activité créatrice de la dictature du prolétariat dans le domaine économique ?

Sont-ce ces organes essentiellement prolétariens, rattachés immédiatement et par des liens vitaux avec la production que sont les syndicats ? — ou bien au contraire, les administrations d'Etat, sans relation directe et vivante avec l'activité productrice et en outre, d'un contenu social mélangé ? Là est le nœud du débat. L'opposition ouvrière tient pour la première proposition. Les sommets de notre Parti, quelles que puissent être les divergences de leurs thèses sur tel ou tel autre point moins essentiel, sont avec un ensemble touchant, pour la seconde.

Qu'est-ce que cela montre ?

Cela nous montre que notre Parti traverse sa première crise sérieuse depuis le début de la Révolution et qu'il n'a pas le droit de se débarrasser de l'opposition en la traitant de « syndicaliste », ou autres épithètes à bon marché, mais que tous les camarades doivent rentrer en eux-mêmes et se demander : d'où résulte cette crise ? De quel côté est la

vérité de classe, du côté des sommets dirigeants ou bien de celui des ouvriers et des masses prolétariennes avec leur juste instinct?

La crise du Parti.

Avant de considérer les principaux points qui font l'objet du débat entre les dirigeants de notre Parti et l'opposition ouvrière, il nous faut chercher la réponse à cette question : Comment notre Parti, combatif, solide, puissant et invincible précisément par la netteté et la fermeté de sa ligne de classe, a-t-il pu commencer à dévier de cette ligne ?

Plus le Parti communiste nous est cher pour avoir accompli un pas aussi décisif vers l'affranchissement des travailleurs du joug capitaliste, moins nous avons le droit de fermer les yeux sur les erreurs de ses dirigeants.

La force de notre Parti a toujours consisté et doit encore aujoud'hui consister en ce que ses centres dirigeants perçoivent d'une oreille aiguisée les inquiétudes et les aspirations nouvelles qui groupent entre eux les ouvriers et, connaissant ces dispositions, trouvent le moyen de les diriger de façon à ce qu'elles servent aux masses de tremplin pour marcher à la conquête des positions suivantes. C'est ce qui arrivait autrefois, mais qui n'arrive plus aujourd'hui. Notre Parti ne se borne pas à ralentir sa course foudroyante vers l'avenir ; de plus en plus souvent il regarde prudemment en arrière et se demande s'il n'est pas allé trop loin, s'il n'est pas temps de s'arrêter, s'il ne serait pas plus sage d'user de circonspection et d'éviter les expériences hardies sans précédent dans l'histoire.

D'où vient cette trop sage prudence (elle se marque bien clairement dans le manque de confiance de nos milieux dirigeants à l'égard des facultés économiques des syndicats ouvriers), qui dans ces derniers temps s'est emparée de nos centres. Où en est la cause ?

Si nous considérons attentivement la source de nos dissentiments intérieurs, nous nous convaincrons que la crise actuelle du Parti communiste résulte de trois causes fondamentales.

La première et la principale, c'est la situation difficile dans laquelle le Parti communiste est appelé à travailler et à agir. Le Parti communiste doit édifier le communisme et mettre en pratique son programme dans l'état des choses suivant : 1° complète désorganisation et ruine de l'économie nationale ; 2° attaques incessantes des puissances impérialistes et de la contre-révolution russe pendant les trois ans de la révolution ; 3° pays arriéré économiquement, où la classe ouvrière doit à elle seule incarner le communisme, construire les formes nouvelles de l'économie communiste, tandis que la population paysanne dominent ; pays où n'existent pas encore les conditions économiques nécessaires pour la collectivisation et la centralisation de la production et où le capitalisme n'a pas eu le temps de parfaire son développement (entre la concurrence illimitée qui est le stade primitif du capitalisme et la production qui est sa forme suprême, il y a les syndicats et trusts d'entrepreneurs).

Il est clair que toutes ces circonstances entraînent la réalisation pratique de notre programme (surtout dans son point fondamental, l'organisation de l'économie nationale sur des principes nouveaux), et en même temps introduisent dans la politique économique de l'Etat Soviétiste, une bigarrure d'influences qui tue en elle toute unité.

De cette cause fondamentale découlent les deux autres. Ce sont avant tout le retard économique de la Russie et la prédominance de la classe paysanne qui créent cette bigarrure et détournent inévitablement, dans la pratique quotidienne, la politique du Parti de la ferme constance de sa ligne théorique ou de principe. Un Parti qui est à la tête d'un Etat Soviétiste d'une composition sociale mélangée, est obligé bon gré mal gré de tenir compte aussi des aspirations du petit propriétaire paysan, avec ses intérêts égoïstes et son éloignement du communisme, ainsi que la couche immense des éléments petits-bourgeois de l'ancienne Russie capitaliste, intermédiaires de toutes sortes, petits commerçants, commis, artisans, petits fonctionnaires, qui se sont rapidement adaptés à l'organisation soviétiste. Ce sont eux qui remplissent principalement les bureaux des Soviets, qui sont les agents du Commissariat de l'Approvisionnement, les chefs des services de l'armée, les hommes d'affaires audacieux des Bureaux centraux de nos industries. Le Commissaire du Peuple de l'Approvisionnement a cité à la fraction communiste du VIII[e] Congrès des Soviets des chiffres bien caractéristiques : il compte dans son commissariat 17 % d'ouviers, 13 % de paysans, moins de 20 % de « spécialistes » et tout le reste, plus de 50 %, est composé d'anciens artisans ou commis et autres « petit public » dont la majorité est même illettrée (c'est Tsourioupa qui le dit) : preuve à son avis de la qualité démocratique de son personnel, alors qu'en réalité il n'a rien de commun avec la classe prolétarienne, avec les producteurs de richesses, avec les ouvriers de l'industrie.

C'est précisément cette catégorie, largement répandue à travers les administrations soviétistes, cette catégorie de petite bourgeoisie hostile au communisme, attachée à la routine du passé, pleine de répulsion et de crainte devant l'action révolutionnaire, qui corrompt notre appareil gouvernemental en y portant

un esprit absolument étranger à la classe ouvrière. Ce sont deux mondes et deux mondes ennemis. Or, en Russie, nous sommes contraints de chercher à nous persuader, à persuader la classe ouvrière qu'elle-même et la petite-bourgeoisie (sans même parler des paysans, en la personne du paysan moyen, bon, économe et laborieux), peuvent admirablement s'accommoder ensemble sous cette enseigne commune : « Tout le Pouvoir aux Soviets », oubliant que, précisément, dans la pratique journalière de la vie, les intérêts des ouvriers et de la petite-bourgeoisie ou des paysans, également pénétrés de la mentalité petite-bourgeoisie, se heurtent inévitablement, tirent la politique de l'Etat Soviétistes à hue et à dia et émoussent son relief de classe.

Outre le petit propriétaire campagnard, outre l'élément petit-bourgeois (non pas ouvrier, mais bien petit-bourgeois) des villes notre Parti doit compter encore dans sa politique gouvernementale avec l'influence les membres de la grosse bourgeoisie, en la personne des « spécialistes », techniciens, ingénieurs, anciens requins de la finance et de l'industrie, liés par tout leur passé avec le système capitaliste, incapables de se représenter aucune forme de production autrement que dans le cadre auquel ils sont accoutumés de l'économie capitaliste. Plus la Russie Soviétiste a besoin de spécialistes pour les questions techniques et la direction de son industrie et plus ces éléments, étrangers à la classe ouvrière, influent sur la marche et le développement des formes et du caractère de notre économie nationale. Rejetée complètement au début de la Révolution, restée ensuite dans les mois des plus difficiles de notre lutte en position d'attente ou même de franche hostilité envers le Pouvoir des Soviets (le « sabotage » des intellectuels), cette catégorie sociale des hommes d'affaires du système capitaliste, des valets soumis et bien payés du capital, acquièrent de jour en jour une influence et une importance plus considérable dans la politique. (1) Faut-il des noms ? N'importe quel ouvrier au courant de notre politique intérieure et extérieure pensera sur le champ à plus d'un de ces individus...

Tant que le centre de gravité de notre vie était au front, l'influence de ces Messieurs, de cet élément étranger à la classe ouvrière, sur la politique de notre Etat Soviétiste, en particulier en ce qui touche l'appareil économique, était relativement minime.

(1) L'opposition ouvrière n'a jamais nié qu'il faille utiliser les « spécialistes » de la technique et de la science. Mais les utiliser est une chose, leur donner le Pouvoir en est une autre.

Les « spécialistes », enfants du passé, liés intimement et indissolublement au régime bourgeois supprimé par nous, se sont glissés dans notre armée rouge, y apportant leur esprit d'autrefois (subordination, galons, distinctions, obéissance passive, au lieu de la discipline de classe, arbitraire des chefs, etc.). Mais leur influence ne s'étendait pas sur la ligne politique générale de la République Soviétiste. Le prolétariat ne leur disputait pas la direction dans les choses militaires, car avec son sûr instinct de classe, il sentait qu'en cette matière la classe ouvrière, en tant que classe, n'a rien à dire de neuf, est impuissante à apporter aucune modification fondamentale au système militariste, à changer sa nature, à le reconstruire sur une nouvelle base sociale. Le militarisme est une création des degrés de civilisation dépassés par l'humanité. Le militarisme, le service militaire, la guerre, n'auront pas de place dans la Société communiste. La lutte pour la vie suivra une ligne différente, prendra des formes tout à fait autres, inaccessibles à notre imagination. Le militarisme jouit de ses derniers jours à l'époque de la dictature du prolétariat et, pour cette raison, il est naturel que les ouvriers, comme classe, n'aient rien de vraiment créateur, de nouveau, d'utile au développement futur de la Société, à apporter au militarisme, ni dans ses formes, ni dans son son système. Il y a certes dans l'armée rouge des essais de création, mais le fond du métier militaire est demeuré le même. Malgré tout, en matière militaire, la direction donnée par des anciens officiers et généraux de l'ancienne armée, n'a pas fait dévier la politique soviétiste dans un sens étranger au nôtre au point que les ouvriers puissent sentir un dommage évident pour eux, c'est-à-dire pour leur classe et sa mission fondamentale.

Il en est autrement dans le domaine économique. La production et son organisation, voilà, en effet, l'essence du communisme. Eloigner les ouvriers de l'organisation de la production, leur refuser, c'est-à-dire refuser aux organisations professionnelles, interprètes véritables de la classe prolétarienne, la possibilité d'apporter dans la production et dans l'organisation des nouvelles formes économiques leur élément créateur, ne se confier qu'à la « science » des « spécialistes » dressés et éduqués pour un système de production entièrement différent, c'est là abandonner en fait le marxisme scientifique. Or, c'est précisément ce qui se pratique aujourd'hui dans les sommets de notre Parti. Voyant l'état catastrophique de notre économie nationale, toujours basée sur le système capitaliste (salaires payés en argent, tarifs, catégories de travail, etc.), les dirigeants de notre Parti,

dans un accès de méfiance à l'égard des forces créatrices des collectivités ouvrières, cherchent le salut contre le désordre économique... Chez qui donc ? — Chez les représentants du passé bourgeois et capitaliste, chez les hommes d'affaires et les techniciens, dont les facultés créatrices, précisément dans le domaine économique, sont paralysées par la routine, les habitudes, les procédés propres au système économique du capitalisme. Ce sont nos dirigeants, encore, qui implantent cette foi, naïve jusqu'au ridicule, dans la possibilité d'implanter le communisme par voie bureaucratique. Là où il faudrait encore chercher et « créer », ils « prescrivent »...

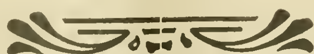
Plus le front militaire recule au second plan devant le front économique, plus notre misère se fait aiguë et douloureuse, — et plus s'affirme l'influence des groupements de la population qui non seulement sont intimement étrangers et hostiles par toutes leurs fibres au communisme, mais encore sont absolument impuissants à manifester une initiative vivante dans la recherche de formes nouvelles pour l'organisation du travail, de modèles nouveaux pour augmenter le rendement, de procédés originaux pour allier la production et la consommation. Tous ces techniciens, experts, hommes d'affaires, qui émergent à la surface de la vie soviétiste, dès qu'ils mettent la main sur la politique économique, exercent leur pression sur les sommets de notre Parti par l'intermédiaire des administrations et à l'intérieur de ces administrations.

Notre Parti se trouve dans une situation difficultueuse et pénible : il est obligé, pour gouverner l'Etat Soviétiste, de prêter attention et de s'adapter à trois catégories de la population, différentes par leur composition sociale et par conséquent par leurs intérêts économiques. D'une part, le prolétariat. Le prolétariat réclame une politique absolument pure et sans compromis, une marche forcée sur le communisme. D'autre part, la classe paysanne avec ses aspirations de petits propriétaires, sa sympathie pour les « libertés » de toutes sortes et avant tout la liberté du commerce et la non-intervention de l'Etat dans ses affaires. A la classe paysanne, se joint la petite bourgeoisie, en la personne des « agents », des fonctionnaires de l'Etat, des employés des services de l'armée, etc... adaptés au régime soviétiste, mais condamnés par leur psychologie à déformer notre politique dans le sens de leurs tendances petites-bourgeoises. A Moscou, l'influence de ces éléments petits bourgeois se fait moins sentir, mais par contre dans les provinces, à la base même de l'action soviétiste, elle est énorme et pernicieuse.

Enfin la troisième catégorie de la population, ce sont les hommes d'affaires, les anciens dirigeants du régime capitaliste. Ce ne sont pas les magnats du capital, les Riabouchinski de la Révolution, mais ce sont les anciens serviteurs pleins de talent du système capitaliste, le cerveau et le génie du capitalisme, ceux qui l'ont véritablement créé et fait fructifier. Approuvant parfaitement les tendances centralistes de la politique économique soviétiste, escomptant tous les avantages de la régularisation de l'industrie et de son organisation en trusts (c'est, en effet, à quoi tend le capital dans les Etats bourgeois les plus développés industriellement), ils veulent seulement que cette régularisation ne soit pas faite par les organisations ouvrières, mais par leurs mains à eux, sous le pavillon des administrations économiques de l'Etat, Bureaux Centraux et Conseils d'Economie Nationale, où ils ont déjà poussé de solides racines. L'influence de ces Messieurs sur la « sage » politique gouvernementale de nos sommets est grande, infiniment plus grande qu'elle ne devrait l'être. Leur influence se marque dans cette tendance à asseoir et à maintenir, en dépit de tout, le système bureaucratique (avec des concessions dans le sens d'une « amélioration », mais nullement d'une modification du système lui-même). Elle se fait sentir plus manifestement encore dans les relations commerciales engagées avec les puissances capitalistes, relations qui passent par dessus la tête du prolétariat organisé, soit des pays étrangers, soit de Russie. Elle se marque dans une série de mesures qui aboutissent à réduire l'initiative des masses et à affirmer dans leur rôle dirigeant les représentants du passé capitaliste.

KOLLONTAI.

(A suivre.)



Imp. " LA FRATERNELLE " 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gerant :* BERTELLETTO.

Deuxième Année — N° 22 DÉCEMBRE 1923

La Revue Anarchiste

Le Numéro	1 50
Pour l'Extérieur	1 75

ABONNEMENTS:	4 Mois	8 Mois	1 An
France	5 »	10 »	15 »
Extérieur	6 »	12 »	18 »

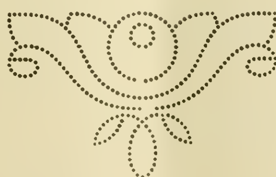
PARAISSANT

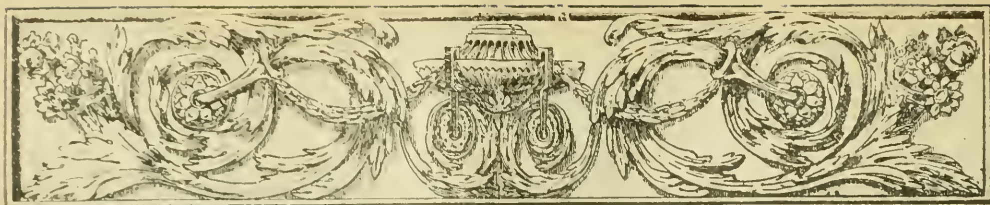
TOUS LES MOIS

ADRESSER tout ce qui concerne la
:: :: RÉDACTION :: ::
à André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10e)
l'ADMINISTRATION
à SOUSTELLE, *Administrateur*
même adresse. Chèque Postal 516-67



SOMMAIRE :





L'INDIVIDU ET L'AUTORITÉ

au XVme Siècle

En un de ses voyages, Han Ryner conduit Psychodore en un pays n'offrant aux regards rien de remarquable, un pays semblable au nôtre, mais dont les habitants diffèrent de nous en ce que l'avenir leur tient lieu de passé et qu'ils vont vers la tombe par le chemin de l'enfance au lieu d'y aller par la route de la vieillesse. Ce conte des « Rétrogrades » n'est pas un symbole, c'est une vivante réalité qu'illustre à merveille l'histoire de la *Pensée Française*. En partant d'Agathon pour aller vers ses ancêtres du moyen âge en passant par Cousin, Mirabeau, Boileau et Malherbe, je me demande vraiment si je remonte le cours des âges ou si je le descends. Où est le vivant ? où sont les morts ? où est la jeunesse de cette tradition ? où est sa vieillesse ? Les vieux ne sont-ils pas les jeunes gens d'aujourd'hui, et les enfants n'étaient-ils pas ces vieillards de jadis ? Le vieux moine médiéval qui affirmait avec toute sa foi la vertu de sa théologie n'était-il pas plus digne du printemps de la vie que le jeune arriviste moderne usant de tout son talent pour imposer aux hommes une forme de civilisation à laquelle il ne croit guère ? Et même si nous leur accordons une égale sincérité, comment pourrons-nous dire qu'Agathon est le plus jeune des deux ?

En passant du droit humain au droit républicain, au droit royal, au droit théologal, je ne vois que les divers travestissements d'un monstre unique : l'esprit d'autorité collective se créant, se consolidant, s'organisant par la mort des individuelles âmes.

L'homme civilisé du 20e siècle n'est pas le fils du « citoyen de 1790 ». Celui-ci n'est pas issu de l'honnête homme de 1660, celui-là n'est pas sorti des entrailles de l' « humaniste » qui lui-même ne peut être le fruit des œuvres de l'Eglise. Mais tous ne font qu'un seul et même fantôme renouvelant incessamment ses apparences afin de mieux exercer sa puissance sur les humaines cervelles. C'est l'abstrait concept du type social prétendant imposer son uniforme définition aux multiformes mobilités de l'infini subjectif. C'est la puissance collective qui affirme son passé de conquêtes brutales en l'idéalisant du nom de droit, avec l'espoir d'éterniser, par la magie de ce mot sur la résignation de ses vaincus, les bénéfices d'un seul instant de force.

Au moyen âge français, jusqu'en 1420, le type en qui se fixe l'idéal de la société est le « clerc théologue ».

Presque tout le 15e siècle fut une époque admirable, unique pour l'individuelle éclosion.

En un temps où tout se dissout des principes qui faisaient la force de la vieille société sans qu'aucun courant d'idées communes ne pousse les hommes vers une nouvelle forme d'organisation, l'individu peut trouver, dans ce chaos social, les éléments de son harmonie. L'âme est essentiellement anarchique. Elle ne peut profiter de tout l'élan de sa sève pour éclore au rythme de son harmonie qu'au mépris des lois extérieures. En une société solidement disciplinée, l'âme ne peut vivre qu'en se dissimulant pour attendre les jours meilleurs, car son épanouissement n'y pourrait être qu'un suicide. Cependant, dans son désir de la lumière, elle ne cessera de pousser, contre les murailles d'ombre, la force de sa détructive volonté. Aussi en quels bondissements d'enthousiasme elle s'élance, la divine folle, en ces rares heures de l'histoire où tout semble craquer de l'édifice social ! Même si elle sait que ce n'est qu'un jour et si, ne s'illusionnant pas sur la sagesse humaine, elle prévoit que, demain, elle verra reconstruire par les mêmes hommes avec les matériaux de leur démolition les murs plus sombres encore de leur prison nouvelle, au moins vivra-t-elle ce jour unique au mieux de son rêve !

Au 15e siècle, le chaos social dura des années, juste assez de temps pour permettre à François Villon de mener jusqu'à l'éclosion parfaite son héroïque vie de poète-bandit. En d'autres temps,

avec des gestes identiques, il n'eût pas fait assez long feu pour avoir les loisirs d'écrire un seul de ses Testaments. En 1912, nous avons vu ce que durèrent des individualistes de la même trempe. L'épopée des bandits tragiques, page de gloire, la vraie, une de celles que l histoire n'écrit pas, mais qui trouvent souvent un poète pour les chanter, ne fut qu'une flambée d'un an, et si Bonnot laissa son Testament, ce furent quelques feuilles tachées de son sang et écrites dans la bataille, durant que, seul avec un ami, le pur Dubois, entre quatre murs de briques percées de mitraille, il résistait à l'assaut de toute une armée ; dizaine de pages disputées à la mort, afin de lancer un peu de soi vers les pensées amies, de la même main fébrilement volontaire qui ne cessait de rendre leur plomb aux charognes humaines qui l'en criblaient jusqu'à la mort.

Villon put durer dix fois plus de temps que Bonnot, mais il dut certainement finir par la potence. C'est qu'en vrai illégal, il avait, comme les bandits anarchistes, su frapper juste et fort à la caisse du plus puissant. De nos jours, ce sont les banques qui tiennent l'or ; au moyen âge, c'étaient les couvents. Le collège de Navarre était, pour 1450, l'équivalent de la Société Générale ; mais au 15[e] siècle, la naissante autorité royale concurrençait suffisamment la vieille puissance ecclésiastique pour qu'un bandit puisse espérer encore en la grâce du Souverain. En notre siècle, le souverain n'est que le représentant du capital. Il est le chargé de pouvoir des banquiers nationaux. Il aurait donc mauvaise grâce à se sentir quelque indulgence pour les mauvais plaisants qui portent atteinte de si directe façon aux fondements mêmes de son autorité !

Mais si la puissance des clercs du 15[e] siècle déclinait en général dans l'action politique de la France, elle ne faisait que se consolider dans certaines positions d'où l'autorité royale ne pouvait la déloger. La Sorbonne fut une de ces imprenables forteresses, grâce à laquelle l'Eglise pouvait encore tenir bon dans l'Etat pour bien des années. Ainsi le clergé conservait-il en France l'officielle action morale. Il restait l'éducateur, le formeur de consciences, le maître des esprits, alors que le roi n'était que le possesseur des corps.

Ce fut grâce à cette divergence d'autorités, dont les arrêts et les édits se contrecarraient incessamment, qu'au 15[e] siècle le bachelier-bandit Villon, assassin de prêtres, détrousseur de moines, dévaliseur de collèges religieux et poète sans respect pour les gens de toutes robes, pût si longtemps échapper à la corde, et que l'aube du 16[e] siècle pût entendre l'âpre voix du maître ès-arts Ramus, affrontant tout pour combattre, avec sa fougue enthousiaste, le vieux formalisme aristotélicien, la scolastique et la disciplinaire routine de la théologique Université, avant qu'on ne l'assassinât par ordre au troisième jour de la Saint-Barthélemy.

Ah ! celui-là fut d'une autre trempe que le légendaire curé de Saint-Martin de Meudon. Il avait trop d'âme dans le corps pour savoir plier son échine aux caresses d'un cardinal Du Bellay ou d'une Diane de Poitiers. Si Ramus ne nous laissa pas une grande œuvre, c'est sans doute qu'après la condamnation de ses premiers écrits, cet homme de conscience et de force ne voulut, pour publier, renier rien de ses idées. Il ne se prêta pas, comme ce gros couard de Rabelais, aux bons conseils des protecteurs. Plutôt que de ruser avec sa plume, il préféra la briser afin de rentrer dans la lutte active. Semblable à l'extraordinaire auteur du *Cymbalum Mundi*, de Despériers dont l'ironie cocasse brisait en éclats de rire les dogmatiques sottises de la théologie, Ramus sut mourir en héros de sa pensée. L'artiste du *Pantagruel* préféra en être le bouffon afin de bien vivre de ses cures, temporairement, dans son siècle, et de ses œuvres, éternellement, dans la mémoire des hommes. Aussi sut-il avoir la prudence de réimprimer ses livres, en les expurgeant de toute incongruité à l'égard des théologiens. Il n'y parla plus des *sorbonagres* ni des *sorbonicoles*. Cependant les mots restaient — car, en Rabelais, l'artiste dépasse le penseur pour l'entraîner malgré lui, par la vigueur de l'expression, au delà même de ses intentions. Il touche plus loin qu'il ne voit. Sa verve entraîne son esprit, irrésistiblement, en dehors des limites qu'il se connaissait. Mais Rabelais peut se corriger. Il sait reprendre l'œuvre achevée et même imprimée, afin de la châtrer de toutes ces hardiesses folles. Si l'artiste du *Pantagruel* est un forcené, boutteur de touches, le philosophe en est assez raisonnable pour lui apprendre à ne pas troubler son optimiste quiétude par d'imprudentes visions ou de malencontreuses trouvailles.

N'importe ! Les créations de l'artiste étaient tellement chargées de mouvement vital, que la volonté corrective du philosophe ne réussissait pas à les faire mourir. Elles étaient lancées dans l'univers psychique, d'esprit en esprit, irrésistiblement, dès qu'elles voyaient le jour ; et rien ne pouvait empêcher les mots qui les exprimaient de bondir de bouche en bouche, et, boules de neige, par leur mouvement, d'emporter avec elles la cause même de leur énormité. Rien ne pouvait

plus les arrêter, pas même la décision destructive de leur auteur.

Et ce fut ainsi que les mots « Sorbonicoles » et « Sorbonagres », rayés par Rabelais en ses deux livres, s'inscrivent pour l'éternité au fronton de la Vieille Sorbonne.

Qu'est-ce que le « Sorbonicole » ? L'indiscutable professeur de théologie et de logique. Le tyran des esprits, selon les Lois de Dieu et d'Aristote.

Qu'est-ce qu'Aristote ? L'intelligence au service de l'autorité. Ce prétendu philosophe n'est que le préfet de police de l'Univers. Ce « premier flic » de la pensée se servit de la logique comme d'un bâton blanc. Tels des fiacres, il arrêta dans leurs courses les idées et les fit se ranger respectueusement en une file numérotée. Tout dut se soumettre aux rigoureuses règles d'une immuable hiérarchie. Quand Aristote eut construit son infaillible système, l'ordre régnait dans le monde spirituel de la même façon qu'il pût un jour, dit-on, régner à Varsovie. Il n'y avait plus à broncher. Tout était fixé sur l'écrasement de l'âme individuelle et sous la toute puissance du nº 1 de la file, qui portait le nom sacré de Dieu.

Les lois d'Aristote ne sont autres que la logique de Dieu. Ce sont elles que le catholicisme sut utiliser en même temps que la légende chrétienne, afin de fonder son pouvoir. Il les aggrava d'absurdes affirmations qu'il nomme mystères et de commandements sur la conduite pratique des hommes. En outre, il ne se contenta pas de mettre Dieu en haut de tout. Il l'entoura de nuages formidablement obscurs, tout en narrant avec une admirable précision les moindres détails de ses complexes opérations.

Ainsi l'esprit des hommes sociaux, qui se complaît au mystère autant qu'à la certitude, à la condition que ni l'un ni l'autre ne le troublent dans son quiet bon sens, était de la sorte amplement satisfait. Il avait avec le catholicisme assez de mystère pour n'avoir pas besoin de se tourmenter sur ce qui dépasse son actuelle connaissance, et assez de certitude pour qu'il croie pouvoir se donner une explication de tout.

La théologie tranchait toutes les questions de l'enfant-homme en lui donnant cette tranquillisante réponse des bons parents : « Tu es petit, Dieu est Grand. Dieu a fait le monde suivant la loi de toute sa sagesse. Obéis à la Loi de Dieu, et tu deviendras grand pour comprendre la Loi de Dieu : tu n'es rien sans Dieu. Si tu veux être quelque chose, sois en Dieu. Suis sa loi, et tu seras heureux ; sois une bonne créature de Dieu ; c'est pour toi le seul moyen d'être, car Dieu est le Tout-Puissant. Mais si tu ne suis pas la loi divine, tu commettras le péché et tu devras expier. Tu souffriras pour l'éternité. Tu seras un damné. »

La théologie du moyen âge exprimait donc le droit divin. Elle façonnait les esprits des hommes afin d'en faire les « bonnes créatures » prêtes à suivre fidèlement les voies de leur Dieu, et, ces voies, elles étaient tracées par les représentants de ce Dieu sur la terre. La théologie servait d'instrument très spirituel à une domination très corporelle. Dieu n'était que le fantôme d'une autorité sociale qui préparait, par les règles de son enseignement, les lois de son gouvernement. La discipline des esprits n'était que la condition de celle des corps. La Conviction aristotélicienne de l'immutabilité de l'ordre des choses opprimait la pensée, coupait les ailes de l'espoir, appesantissait sur les êtres une lourde soumission résignée. Au nom de la Loi divine, l'Eglise apprenait aux hommes l'obéissance. Après avoir suivi les leçons de sa théologie, ils pourraient, sans hésiter, lui donner leur argent ou leur sang, payer la dîme s'ils étaient des serfs, fonder des messes ou des couvents s'ils étaient des grands seigneurs, et les uns et les autres, chefs ou soldats, en masse, groupés en rang de discipline sous la même croix de haine, partir pour les Croisades et y tuer et y mourir pour le service de Dieu.

Si cette histoire vous amuse, nous allons la recommencer. Elle est de tous les temps... surtout du nôtre. Appelez Dieu, la civilisation ; la théologie, la culture générale ; l'Eglise, l'Etat, et vous aurez la même forme d'enseignement et la même réalité de politique. L'individu y agonise toujours sous la forme du type collectif. La « culture générale » que prêchent nos Agathons n'est qu'un travestissement de la théologie. L'âme de l'individu y est sacrifiée à la formation de l' « homme civilisé » selon la traditionnelle formule latine, afin qu'elle n'ait fonction dans sa vie que d'adapter les actes de son corps aux intérêts pratiques de la raison sociale, absolument de la même façon que, au Moyen Age, les éducateurs théologues écrasaient la naissante conscience des futurs serviteurs de l'Eglise en fabriquant des « créatures de Dieu » selon la formule catholique, afin qu'ils n'aient d'autres idées dans la vie que celle de la soumission aux lois de Dieu.

André COLOMER.



LA POÉSIE

Choix de Poèmes... (1)

A la mémoire de Léon David.

I

« Boulanger de métier
né le.....
à Saint-Quentin »
disait ton livret matricule;
et c'est tout.
C'est tout ce qu'on sait de toi,
car tu n'avais qu'un visage effacé
et des façons humbles et douces.

Tu ne savais qu'aider, qu'aimer,
cela ne se mentionne pas
sur les registres militaires.
Il n'est jamais question de la fraîcheur d'une âme
ni de la ferveur d'un regard.

Et cette foi têtue de bâtisseur de cathédrales
que tu portais en toi,
comme une rose délicate
au parfum rustique si fort!
On n'en fit pas de cas.

On a juste parlé de ton brevet de gloire,
de tout ce qui s'ensuit
et puis d'une croix à cocarde.

Chrétien!
Tu étais chrétien.
(Cela ne comptait guère en guerre).
Chrétien de tradition, de cœur et de nature
toi qui jeûnais vendredi-saint
en plein Mort-Homme,
quand la faim en nous aboyait
nous jetant, chiens, sur des pâtées.
Oui, toi qui jeûnais, bon gars simple,
parce qu'à « l'ordinaire »
ce jour-là, c'était viande
assaisonnée de terre.

Va, j'ai admiré sans sourire.
J'aurais tant aimé comme toi
être l'illuminé soutenu d'espérance.

Tu étais celui qui fait route
par l'orage mauvais
vers le bon gîte de la certitude
où ceux qu'il chérit l'attendent
et qui se sent déjà dans la joie du revoir,
indifférent à l'ouragan.

S'il est des anges, ils t'ont donné leur pain,
Ils ont servi pour toi la table délectable.
Et tu t'y es assis avec ton bon sourire
aux côtés du Seigneur, de Jésus, ton ami,
sans fierté, sans gêne non plus,
comme un qui sait que c'est sa place.

Soldat au sourire d'enfant sage,
qui pouvait pressentir le vrai prix du vrai Toi
et deviner dans la petite flamme
de ton regard timide
le si grand feu clair intérieur?
Qui donc pouvait s'attendre à trouver la fleur tendre
et la candide odeur
sous le buisson épais?

Car tu n'étais vraiment qu'un soldat quelconque,
un peu plus appliqué peut-être
à aimer sans calcul,
à aider sans bavardage
et à faire sans geindre les tâches imposées,
même les lourdes et les rudes.

Et pourtant un jour j'ai surpris la lueur.
Mais à peine l'avais-je fixée
que je vis la mort souffler sur la flamme
et l'éparpiller.

Ah! l'ignoble, ah! l'atroce chose:
ne plus rien voir qu'un grand trou noir
où fleurissait cette verrière
du beau paradis de lumière!

Jamais plus le soleil n'embrasera la rose.
Les lueurs sont éparses, les gemmes dispersées
et les feux suaves noyés
dans l'infecte boue et le sang.

Pourtant, il ne faut pas pourtant
que tu sois morte tout à fait,
rose de fier cristal,
fleur patiemment sertie
par tant de siècles de ferveur.
Ici, dans ces mots malhabiles
doit survivre un peu ton reflet.
Ami, j'ai mis mon cœur de frère
à réparer l'injuste oubli de ton livret,
et t'ai justifié, bonhomme au cœur d'apôtre
mieux que par « Boulanger
né le.....
à Saint-Quentin ».

(1) Extrait du cahier de Vacances de la Revue *Les Humbles*.

A l'auteur de « La Nuit ».

II

Demain il y aura de la jeunesse aux vignes,
de la rosée et des chansons.
Sur le seuil luisant des maisons
de belles filles me font signe
se préparant à la vendange.

Béni soit le cellier et bénie soit la grange.
La fête du raisin après celle du blé.

La fête ? — oh ! pas pour tous. Voyez.....

Un vieil homme pleure dans sa vigne.
Il avait deux gars. — Ils sont morts
morts à vingt ans et de la guerre.
Plus de joie pour lui l'esseulé
que l'âpre douleur égratigne.

On a beau se droguer de propos patriotes.
La vérité c'est qu'il est seul aux champs,
c'est qu'il est tout seul aux chantiers.
Car ses deux gars étaient maçons
comme avant lui ses vieux le furent.

Ce qu'il avait appris lui, père, de son père
il l'auraient à leur tour appris à leurs enfants.
La vérité c'était de vivre. Bien besogner
de son métier, faire son nid
près du chantier, avoir des fieux
et par eux se survivre.

Son nid est vide !
Comprenez-vous ce dernier mot.
Il a de quoi rendre livide !.....
Vide son nid et les petits tués
pendant le temps qu'il répétait
tous ces mots creux mais bien sonores :
gloire, ténacité et autres fariboles.

Ah ! pauvre papa douloureux
les flons-flons du journal ne font pas la besogne.
On t'a menti, grisé, fait mal.
Tu le vois à présent..... Trop tard
.....trop tard mon pauvre vieux
toi qui écrivais : « *Faut des œufs
quand on veut faire l'omelette.* »

C'est ton tourment ces mots impies
que des bavards perchés au loin
t'avaient soufflés.
C'est du poison dans ton vieux cœur,
du venin dans ton sang
pour la fin de ta vie.

Taille, sarcle, bine tout seul
et bâtis si tu peux le faire !
Tes gars sont morts ! — Pleure sur eux.
Pleure sur toi et plains leur mère
et puis maudis... maudis... maudis
(Tu ne saurais pas trop le faire)
les corbeaux de malheur qui la chantaient
la guerre !

Lucien Jacques.



CANAUX

Huile silencieuse aux remous nonchalants,
l'eau porte sans frisson les monstrueux chalands
qui, parmi les détours infinis des collines,
suivent le canal glauque et longuement ruminent
la pesante langueur des étés somptueux.
Sous l'essaim blond des moucherons tumultueux
s'efforcent, col tendu, les chevaux somnambules
qui hâlent à travers aubes et crépuscules
la péniche royale ébène et vermillon.
Semant dans la campagne un plaintif carillon,
ils vont sans regarder, sachant toujours lointaine
la cité noire où se videra la carène.
Et, de côté, respirent les talus fleuris
où l'herbe de l'hiver sèche ses cheveux gris.
Sa paupière couvant une ardente prunelle,
cheville nue, un gars les conduit qu'interpelle
à la proue indolente une grappe d'enfants
demi-couchés parmi des haillons triomphants.

L'un deux parfois se penche et rit à l'eau jonchée
de toutes les splendeurs de la rousse nuée
cependant que, pensif, à la barre appuyé,
possédant d'un regard l'horizon déployé,
une musique aux doigts, le marinier s'enchante
d'être libre et debout sous la clarté béante,
et d'envoûter au loin le cœur des terriens
par l'écho fugitif de ses simples refrains.....

***

Ah ! s'en aller ainsi sans que rien vous retienne,
sans que sanglote en vous quelque amour ancienne
ou le clair souvenir d'un âtre abandonné.....
Et dans l'arche paisible au flanc prédestiné,
jaloux, emporter toute la douceur du monde
dans les yeux d'une mère ou d'une amante [blonde.....

Si lentement et si lentement s'en aller
que ce soit sans partir ni jamais arriver,
et que pourtant l'horizon change sa caresse
afin que nul pays de regret ne vous blesse.....
Sans bruit, sans hâte, au fil de l'heure qui s'endort,
sur les canaux de jade aux champs pâles du bord,
vivre des jours unis, lourds de délices calmes
parmi des horizons d'eaux graves et de palmes
qui fuient limpidement sous le cintre des ponts.....
voir s'écouler la rive en l'onde qui répond,
où le lisse reflet des arbres sveltes semble
une tapisserie un peu vieille qui tremble.
Accueillir d'un front sage un soir après un soir
en gardant à demain son verdoyant espoir,
et dilater son cœur puisque les cieux s'inclinent,
clairs, dans l'embrassement langoureux des [collines.

O rêve d'un destin libre et doux à la fois,
connaître ainsi qu'un paysan la paix du toit
et, comme le matin qui chante en la mâture,
poursuivre chaque jour la divine aventure.....

Hélène BANNEROT.





LE TRAVAIL

Nous basant sur un jugement rationnel, sans nous attarder dans le domaine des généralités, nous désirons examiner un fait particulier, mais primordial, nous intéressant tous au plus haut point : le travail. Il s'agit de juger ici cette question, en sincère et libre logique, sans parti-pris, sans opinion intéressée ou préconçue.

Tout d'abord, une constatation typique : Du fait même de l'organisation des êtres humains en société, toute nécessité vitale purement individuelle et s'imposant d'elle-même, ne tarde pas à perdre toute valeur propre, utile et relative à l'être et arrive inévitablement à se transformer en un principe social, obligatoire, dogmatique et nuisible à l'individu.

Le travail représente l'exemple le plus frappant de cette constatation. Tel qu'il se présente, synthétiquement, en l'actuelle société, le travail ne constitue qu'une obligation sociale. Il est le plus souvent abrutissant, parfois même dégradant pour celui qui le pratique.

Quels sont les travailleurs qui oseraient, en toute sincérité, proclamer leur joie, leur satisfaction du travail qu'ils accomplissent ? Mais par contre, ne seraient-ils pas nombreux ceux qui, sincèrement, clameraient leur dégoût et l'incompréhension de la besogne accomplie ? La presque totalité ignore si cette besogne est rationnelle et utile, mais ils ne travaillent que pour toucher le salaire qui leur est indispensable pour végéter, sinon pour vivre. En réalité, le travailleur n'est actuellement qu'un pauvre misérable accomplissant tristement des gestes souvent inutiles ou inconscients, parfois même nuisibles, dans l'unique but d'assurer sa maigre pitance.

Que nous sommes loin des grands mots ronflants, sonores et creux qui proclament la beauté, la sainteté du travail, la force et l'intelligence des travailleurs. Il me souvient que dans l'Histoire, les miséreux furent déjà flattés, pompeusement appelés : « peuple souverain ».

Ils luttèrent et moururent sur les barricades pour conquérir le suffrage universel et instaurer la république qui devaient leur apporter à tous le bonheur et la liberté ! Nous savons ce qu'il en est résulté.

Mais les miséreux, éternelles dupes, ressentent encore le besoin d'écouter les paroles flatteuses et se contentent de bercer leur misère avec le fallacieux espoir en une divinité libératrice. Après tant d'autres dieux déchus ou déconsidérés, le dieu actuel, c'est le *Travail*. Les individus ont, inconsciemment, une tendance à devenir les fidèles de ce nouveau culte qui possède déjà ses prêtres et ses pontifes. Le pauvre esclave qui turbine est flatté, adulé. Il est le Prolétaire, le Producteur, le Maître de la Destinée Universelle, mais sous tous ces titres pompeux, il n'est, en réalité, que le miséreux ignorant et crédule servant de levier aux arrivistes politiciens.

Actuellement, le travail est subi, et seulement subi, par ceux qui sont dans l'obligation de l'accomplir. Est-ce avec cette fonction sociale aussi injustement, illogiquement conçue, aussi pauvrement estimée, que vous poserez les bases d'un avenir meilleur ?

Vous proclamez que le travail doit régénérer le monde, qu'il doit présider aux destinées, aux directives afin que tout soit pour le mieux, mais j'estime, en toute sincérité, qu'avant de prétendre que le travail soit régénérateur, il est indispensable de régénérer le travail lui-même.

Car, comme toutes les conceptions humaines, le travail a subi la néfaste ambiance sociale ;

il a suivi la même évolution et s'est modelé sur la société. Tel qu'il est actuellement conçu, il sert d'armature et consolide l'organisme social ; il fait perdurer cette société reposant sur l'ignorance et la soumission et ne saurait donc avoir aucune valeur de rénovation sociale.

Le groupement des travailleurs, le syndicat, se maintient dans une conception fausse : il considère le travail, la production, comme une qualité première ; il lutte pour les intérêts matériels ; il soutient les revendications corporatives mais ne semble pas se soucier de l'utilité de la besogne accomplie ; ne cherche pas à juger la valeur des travaux néfastes à l'individu qu'accomplissent un certain nombre de corporations. Tant qu'il se tiendra sur ce terrain de pseudo-satisfaction immédiate, le syndicalisme ne transformera rien, en réalité, mais nuira plutôt au développement de la compréhension du travailleur. Même lorsqu'il s'élève au-dessus de ce rôle primordial d'intérêt corporatif pour se placer sur le terrain révolutionnaire de lutte de classes, le syndicalisme ne prend pas en considération ce point principal : un grand nombre de salariés, par leur travail même, contribuent au fonctionnement, voire au développement de l'iniquité et de l'oppression sur lesquelles est basée l'actuelle Société.

Le fait de travailler, d'être exploité ne suffit pas, à mon avis, pour constituer une qualité première, mais c'est bien plutôt le fait de travailler pour produire les choses nécessaires à la vie et au développement tant matériel qu'intellectuel de l'individu qui représente seul une qualité indiscutable et digne d'intérêt.

Que m'importent les revendications corporatives, même les déclamations révolutionnaires des ouvriers qui bâtissent les prisons. qui fabriquent des engins de mort (navires de guerre, avions de combat, armes, etc.). Ils ne m'intéressent pas plus que le flic ou le soudard car ils forgent eux-mêmes les fers qui les enchaîneront, eux, et leurs frères de souffrance.

Il est certain que le travail est nécessaire, car la vie n'est possible que par la consommation, qui dépend, elle-même, de la production. Mais qui consomme, qui produit ? Ce n'est pas la société, fiction, entité inexistante ; c'est l'individu. Ne faisons pas du travail une fonction sociale, mais considérons-le sous son aspect véritable ; une nécessité de vie individuelle.

Pour l'individu, la vie n'est qu'une lutte constante, ayant pour but unique sa propre conservation, son propre développement. Le travail n'est que l'acte de cette lutte égoïste ; il n'est donc qu'une fonction une nécessité individuelles et pas autre chose.

Les grands mots: production, consommation, si sonores au point de vue social, se ramènent, en simple réalité, aux deux phases de fonction vitale de l'individu : fonction chimique et fonction mécanique.

1° Fonction chimique, spécifiquement organique, indispensable à la vie même de l'être — absorption, assimilation et éjection. L'équilibre, en cette fonction, est nécessaire ; la privation, comme la pléthore, peuvent, l'une et l'autre, amener des troubles nuisibles à l'organisme. Mais l'équilibre, en cette fonction chimique — ou consommation individuelle — est strictement personnel à chaque être, gradué selon ses capacités et besoins physiques.

2° Fonction mécanique — nécessité de se procurer les éléments extérieurs indispensables aux fonctions chimiques, d'où transformation du milieu par l'individu avec tendance naturelle à opérer cette transformation à son profit. L'équilibre des fonctions mécaniques est indispensable chez l'individu. La trop forte dépense de force purement physique chez le travailleur, au détriment de ses besoins chimiques et même cérébraux, entraîne fatalement une dépression de son organisme. Cette dépression s'observe, en sens inverse, chez l'oisif, par suite du manque d'effort mécanique et d'une plus compète satisfaction des fonctions chimiques. L'être, ainsi privilégié socialement, peut, s'il est raisonnable, rétablir cet équilibre par l'hygiène, la sobriété et la pratique des sports.

L'harmonie entre les fonctions individuelles chimiques et mécaniques est la condition inéluctable et primordiale de possibilité de vie rationnelle et normale pour tout être. Or, c'est la vie sociale qui est l'empêchement principal — sinon unique — de réalisation de cette harmonie. Le travail — tel qu'il est actuellement compris — fonction sociale — est le poids qui rompt cet équilibre indispensable à l'être pour vivre.

Mais la nécessité de transformation du milieu, opérée par l'individu en vue de sa propre conservation et partant de celle de l'espèce, peut cependant, tout en lui étant personnellement profitable, être nuisible aux autres, le milieu étant considéré comme le patrimoine de tous. Ce déséquilibre entre les diverses fonctions mécaniques individuelles — ou plus exactement entre leurs rapports — a pour résultats l'excès de production par suite d'une inutile dépense d'énergie ou au contraire pénurie des matières utiles à l'existence de l'espèce par excès de destruction. L'organisation sociale — la Société — a donné naissance à cette anomalie, qui représente la seule possibilité de vivre pour un organisme social.

Soutenir la cause du travail socialisé, prétendre pouvoir répartir, la tâche à chacun en

une société, c'est nier la liberté de l'individu, c'est lui enlever la possibilité de dépenser sa personnelle énergie en vue de son propre bien-être, conformément à son aspiration naturelle, à la vie elle-même.

L'organisation de la production ne saurait donc être basée sur des principes sociaux, uniformisés, rigides, imposés.

Cependant les individus ont, dans le domaine économique, plus de possibilité d'entente que dans tout autre domaine (intellectuel, moral, etc.). Car les pensées sont spécifiquement personnelles, alors que les besoins sont, non pas identiques chez tous, mais communs à tous.

Si nous prétendons satisfaire ces indispensables nécessités d'existence par l'organisation du travail, base d'une société nouvelle, nous ne tendons qu'à créer une entité — le *Travail*, future divinité d'une société se prétendant régénérée. Mais que deviendrait en cela, l'être humain, sinon un religieux, un membre soumis à ce nouvel organisme ?

Or, pour vivre librement et sainement, l'individu ne peut dépenser que sa force énergétique personnelle. Elle est essentiellement relative à sa capacité, à son tempérament.

La solution de cette question n'est donc pas en l'élaboration d'une nouvelle synthèse de reconstruction sociale où le travail serait encore un mode de dépendance pour l'être humain, mais cette solution réside — à mon sens — en la compréhension par l'individu de l'emploi utilitaire et rationnel de ses propres forces, en vue de la normale satisfaction de ses besoins.

La raison — résultante de la connaissance de soi, par l'éducation — peut seule donner à l'individu la norme de sa conduite pour parvenir à un développement rationnel et à une existence le satisfaisant.

La vie est en nous ; vivre est notre seul but. Le reste n'est rien.

Albert SOUBERVIELLE.





MA PETITE SAINTE

NIOURKA

Elle venait à vous avec son sourire d'enfant, et tout de suite, elle vous baisait aux lèvres. Niourka vous abordait de cette manière, parce qu'elle avait jugé que la bouche est l'endroit le plus agréable où l'on puisse poser un baiser.

Et elle agissait ainsi sans malice. Qu'a-t-on de mieux à faire après tout, quand on se rencontre et que l'on se plaît, si ce n'est de s'embrasser ?

Après, elle avait un petit rire plein de mignardise, et vous prenait le bras pour aller faire une promenade.

C'était cela Niourka : des sourires et des baisers.

Au café, elle fumait une cigarette en attendant ce qui allait peut-être venir.

On lui disait :

— As-tu mangé, mon petit pigeon ?

Elle répondait :

— Non. Je n'ai pas faim. Je bois de l'eau. Quelquefois, c'est du thé, quand j'ai quelques kopeks dans ma poche. Et puis, je fume les cigarettes que l'on me donne... ça fait passer la faim. »

Si on insistait, pour ne pas vous faire de peine, elle grignotait un gâteau salé du bout de ses dents de souris. Ensuite, elle racontait les choses qu'elle savait.

Tous les hommes qu'elle rencontrait et qui lui adressaient la parole, avaient été ses amants. Jamais elle ne songeait à faire payer les faveurs qu'elle accordait. Et, pourtant, Dieu sait qu'elle était putain comme un petit chausson rouge.

Pendant plusieurs mois, elle avait été la femme d'Ivanoff, un débardeur des quais de Vladivostok.

C'était plus fort qu'elle. Quand Ivanoff avait commencé à ronfler, Niourka se levait doucement, et après avoir marché sur la pointe des pieds pour s'évader de la chambre, elle se rendait vite à la taverne.

A Vladivostok, grâce au Ciel ! il ne manque point de mâles. Il y en a de noirs comme des culs de chaudrons. D'autres sont rouges comme des tomates. Certains ont un vilain poil rude par tout le corps, à la manière des chiens fous, mais ils sont bien gentils tout de même quand ils caressent une *barichnia*.

Tous ceux qui vont à la taverne ne tombent point ivres-morts du premier coup : ça il faut le reconnaître. Le moins saoul de la compagnie emmenait Niourka n'importe où, pourvu qu'il y fît bien sombre, et que cela sentît le poisson fumé.

Elle était heureuse lorsqu'un mâle l'empoignait dans ses bras et faisait craquer ses os. Alors, elle criait d'amour...

Quand l'homme avait pris du plaisir tout son content. Niourka le quittait pour aller retrouver Ivanoff qui ronflait sur sa paillasse, lourd de *vodka*, à ne pas pouvoir seulement remuer l'un de ses petits doigts

***

Elle disait : « Je suis Niourka, la petite Niourka, et moi, j'aime bien tout le monde. Si le monde était un seul homme, je le serrerais contre ma poitrine, et je l'embrasserais sans jamais me lasser... » Malgré cela, elle aurait été bien contente si les débardeurs des quais ne l'avaient pas battue lorsqu'ils étaient rassasiés de profiter de sa chair.

Ivanoff lui aussi la battait. Mais c'était encore là une autre histoire au souvenir de la-

quelle Niourka riait sous cape. Et puis Ivanoff était son cavalier légitime depuis un certain temps. Il avait bien le droit de la battre, puisqu'elle lui appartenait.

Dans le milieu de la nuit, Ivanoff s'était réveillé. Qui trouverait à redire à cela? On se réveille quand c'est le moment, voilà tout. Le plus imbécile entendrait fort nettement cette chose. Mais que le plus placide d'entre vous dise donc s'il est réjouissant pour Ivanoff d'attendre en veillant jusqu'au matin que sa Niourka veuille bien rentrer à la maison.

Bien sûr, à la taverne, il y a des garçons qui jouent de la *balalaïka*, de la guitare à sept cordes et du violon. Cela fait pleurer les vieilles femmes sentimentales, lorsqu'elles sont saoules, et hurler dans la rue les chiens maigres qui, en guise de douillette couverture, n'ont que la bise cruelle qui vous pince la chair jusqu'aux os, et pour litière la neige glacée qui est de ces choses qui appartiennent à tous ceux qui veulent en faire leur profit.

Il y a les gens qui chantent, et puis aussi les gars et les filles qui dansent.

On sait bien comment tout cela finit, allez ! La tenancière du débit loue des chambres pour trois kopeks. Et qui est-ce qui est encore cocu dans cette affaire, si ce n'est le mari de celle qui va à petits pas mignons dans la chambre avec un galant ?

Ivanoff avait saisi le fouet qui était toujours accroché à portée de sa main, et Niourka, sans chansons, et sans nulle autre musique d'accompagnement avait exécuté gentiment une belle danse tout autour de la chambre.

Après, Ivanoff l'avait chassée, et elle avait dû prendre un autre mari. Mais c'était toujours la même chose, à cause de la vodka qui rend les mâles semblables à des bêtes féroces.

Elle était bien caressante pourtant, et si menue, qu'elle ne tenait guère plus de place dans *l'isba* qu'un joli petit oiseau apprivoisé qui vient gazouiller son aimable romance sur votre épaule.

Et encore, il y avait des hommes qui, après l'avoir battue, lui volaient, pour aller boire, les deux pauvres roubles qu'elle gagnait à mettre tout le long du jour à la fabrique des harengs en caisse.

Quelquefois, elle se faufilait parmi les étalages du marché, et réussissait à chiper une orange. Mais elle avait si bon cœur qu'elle ne pouvait pas faire autrement que de la partager entre les petits enfants qui pleuraient dans la rue parce qu'ils avaient faim.

Le pope de la paroisse la traitait de gourgandine, en faisant des gestes terribles d'exorcismes, chaque fois qu'il la rencontrait. Il lui prédisait, avec un regard sombre, qu'elle finirait à l'heure du Jugement Dernier dans la grande marmite du Diable.

Cela lui faisait beaucoup de peine, car pour se faire pardonner ses péchés, elle priait avec ferveur, chaque matin et chaque soir, devant les saintes icônes. De plus, elle ne comprenait pas pourquoi le pope à qui elle n'avait jamais rien fait de mal, s'acharnait ainsi à l'injurier.

Où se réfugier alors, si les plus pauvres créatures du Seigneur sont repoussées même par ceux qui ont pour mission d'enseigner les beautés des saintes Ecritures ?

***

— Niourka ! Niourka ! ma petite sainte, ma douce perle fine... as-tu jamais désiré quelque chose dans ta vie de petite fille ?

— Oh ! oui, je voudrais *saigner* le Petit-Pére !

— Le Petit-Père ! dis-tu, ma Niourka ?

— Oui, le Czar, je voudrais le saigner comme un cochon... »

Une fois, avant la Révolution, elle avait été bien près de réussir son coup.

Le Czar montait à la Cathédrale, et les moujiks accourus de leurs campagnes lointaines s'étaient agenouillés pour baiser goulûment les traces de ses pas.

Niourka s'était avancée avec un bouquet dans la main gauche, et, dans la main droite, elle serrait son couteau. Au moment où elle élevait le bras pour frapper, des gens de la canaille s'étaient précipités pour voir... l'Idole de plus près. Il se produisit alors une bousculade, et Niourka fut perdue dans les vagues de la foule houleuse.

Après, les cosaques s'étaient mis à charger au galop de leurs chevaux et à déblayer la place à coups de plat de sabre. Un agent de police avait même cinglé le visage de la petite d'un violent coup de fouet, parce qu'elle ne s'écartait pas assez vite.

Je retrouvai Niourka beaucoup plus tard à Oufa. Elle vendait des graines de soleil et des cacahuètes devant l'entrée de la gare. De suite, elle me reconnut.

Comme je lui annonçai que le Petit-Père — à ce que l'on disait — avait été proprement zigouillé, et grillé comme un porc dans un bois près de Omsk, elle jeta sa cigarette, me prit par le cou, et m'embrassa plusieurs fois sur la bouche, pour me remercier de ce que je lui apportais une nouvelle aussi agréable à connaître.

BRUTUS MERCEREAU.

Revue des revues

Gustave Dupin publie le 6[e] cahier de VERS LA VÉRITÉ, *publication mensuelle spéciale aux origines et responsabilités de la guerre* (10 fr. par an ; 200, quai de Jemmapes, Paris (10[e]).

Ce dernier cahier contient une étude sur le *Double assassinat de Serajevo* et la collusion franco-anglo-russe pour européaniser le conflit. (Au passage, notons, comme Ermenonville, l'étrange ressemblance du récent conflit italo-grec qui aboutit au bombardement de Corfou, avec le conflit austro-serbe de 1914. Seulement, cette fois, la digne, noble et glorieuse et victorieuse France a repris sa place de champion du Droit, de la Liberté, de la Civilisation : en 1914, elle défendait les assassins contre ces sales Austro-Boches assassinés par les patriotes serbes ! !)

Il y a encore *La légende et la question du recul des 10 kilomètres*, *l'Equipe ministérielle de* 1914, où Ermenonville dit leur fait aux dix-sept « *solennelles andouilles* » qui se laissèrent berner par Viviani, Messimy et Poincaré. Et n'osèrent jamais avouer qu'ils furent roulés même quand ils furent persécutés par leurs complices (je parle de Malvy) ou qu'une impératrice de Russie leur gifla la face d'une phrase vengeresse : « *C'est votre Poincaré qui est la cause de tout !* » (Il s'agit de Doumergue.) Et ces « *sombres imbéciles* », *ces* « *solennelles andouilles* », comme dit Ermenonville, qui s'appellent Malvy, Doumergue, Dalimier, Augagneur, Sarraut, René Renoult, etc., vont prendre la direction du Bloc des Ghôches ! ! Et la C. G. T., par la bedaine de Jouhaux, les assure de sa sympathie ! ! Pauvre peuple de France, où te mène-t-on ?

Pour les copains qui voudraient se nettoyer le cerveau, ou acquérir quelques utiles connaissances sur la ténébreuse question des *origines de la guerre*, mon ami G. Dupin leur enverra volontiers deux spécimens de sa revue contre *un franc* en timbres (citer ou mon nom ou la *Revue Anarchiste*).

⁂

Je voudrais bien être accueillant et ne réserver que sourires ou flatteries aux débutants qui « entrent dans la carrière » littéraire, comme c'est la règle. Règle très pratique d'ailleurs : on se réserve ainsi une masse toujours renouvelée de jeunes admirateurs qui vous rendent généreusement, au centuple (ils sont jeunes !) les compliments que vous leur faites.

Hélas ! ce n'est pas toujours possible — à moi du moins ! Ainsi, quand j'ai reçu le n° 1 des PASSEREAUX (12, rue Gauthey, Paris), j'ai souri... et j'ai attendu, ne voulant pas être non plus trop rosse. Voici le n° 2 : et sur la couverture toujours cette même femme aux seins de bois, au cou raidi, à la nuque enflée, qui apprivoise des moineaux. A l'intérieur, des vers, des vers, un acte de foi en la Société des Nations « *seul organisme qui ait été créé pour une œuvre de bien* » (*sic*). Et puis — ô poésie, voilà bien de tes tours ! — un plaidoyer électoral (oui, déjà !) pour M. X..., « *affable, compatissant, et, de plus, un délicieux poète...* » Son programme est simple et touchant : « *Il faut des relations amicales entre patrons et ouvriers, entre riches et malheureux.* »

Enfin, il faut bien que je vous cite des vers de ces poètes électeurs. Voici donc M. Olivier Dastres qui chante : *Je veux* (sonnet, dont voici la fin) :

. . . .

T'embrasser longuement, dans une folle étreinte,
Comme si je voulais conserver ton empreinte,
Me pâmer de désirs, te donner tout de moi.

Oublier le réel dans un instant d'ivresse,
Te sentir tressaillir sous ma chaude caresse,
Et t'aimer, te chérir, puis mourir près de toi.

Oui, oui, mourir ! mourir ! mourons ! (mais pas avant d'avoir écrit un sonnet !) Ah ! poètes !

Signalons une variante à ce laborieux versificateur. A sa prochaine amante de rêve, il pourra dire :

Et t'aimer tendrement puis mourir près de toi !
doucement
finement
chastement
etc., etc.

Il y aura juste le même nombre de pieds !

***

Michel Alexandre continue dans ses LIBRES PROPOS (3, rue de Grenelle, Paris) à philosopher avec bon sens et simplicité. Ecoutez-le parler de la guerre :

L'avare serait pacifique, car il risque beaucoup aux guerres ; et l'avare n'est pas le même homme que l'ambitieux ; c'est pourquoi je ne dirais pas que le Capitalisme est la cause des guerres ; cela est abstrait. J'aimerais mieux dire que les guerres aggravent, entretiennent, renouvellent l'inégalité de toutes les manières. Aussi n'importe quel privilégié sent bien qu'il faudra quelque massacre de nation à nation pour restaurer un état des choses en soi impossible, et qui, dans le moindre retour de paix, s'en va toujours croulant. Chacun a pu observer ce paradoxe que l'idée même de la paix perpétuelle irrite. Mais qui irrite-t-elle ? Observez ceux et celles qui déclament contre l'égalité, contre la coalition ouvrière, contre les prétentions des employés et des domestiques. Observez aussi ceux et celles qui déclament contre l'Allemand, bientôt contre l'Anglais, toujours pour la guerre et toujours contre la paix. Ce sont les mêmes ; et le ton est le même.

***

LE CRAPOUILLOT (3, place de la Sorbonne, Paris) du 16 octobre, contient le début d'un conte désopilant de Roger Régis, illustré de croquis épatants par Jean Oberlé. Une catastrophe a détruit l'Académie et les académiciens. Seul, Joffre, qui dormait, comme de juste, survit. Et il doit nommer, en vertu des statuts, ses 39 collègues. Jamais, il n'en sortirait s'il ne retrouvait Babonnel, un sous-officier de carrière qu'il avait sous ses ordres au Tonkin. Babonnel, qui a une écriture magistrale, classe les 6.384 candidatures « *par catégorie : les hommes mariés avec enfants, les mariés sans enfants, les veufs avec enfants et les célibataires* ». Puis, ensuite, dans chaque catégorie, « *par classe en commençant par la classe la plus ancienne* ». En récompense, Joffre le nomme académicien. Nul doute qu'à eux deux, ils ne fassent dans le prochain *Crapouillot* un choix judicieux et irrésistible.

Gus Bofa assure la *Critique des livres* et c'est toujours un régal de le lire. Voici notamment ce qu'il remarque à propos d'un nouveau livre moralisateur qui vient de paraître :

Je ne suis pas suspect de sympathie pour le régime capitaliste, mais je trouve assez d'occasions *offertes* d'être ému par l'injustice, la misère et la brutalité d'une humanité encore à demi-sauvage pour m'aller exciter et gémir parce que je ne sais quelle morale a été violée, je ne sais où.

Rien n'est agaçant comme ce faux socialisme bourgeois et pudibond, qui prétend à défendre les *petits* contre les *gros* au nom de la même Vertu, du même Droit et de la même Justice dont se réclament ces mêmes gros depuis toujours.

Que des nouveaux riches, des politiciens tarés, des Argentins véreux et des Américains en veine de noce crapuleuse s'injectent de champagne, boivent de l'opium, fument de la coco et se démolissent le tempérament à forniquer selon des rythmes compliqués, c'est leur affaire et ce n'est pas ça qui déchaînera la révolution, quoi qu'en pense M. X...

Et son livre, ingénument documenté, qui prétend à soulever le cœur du monde en nausées rédemptrices, ne servira, jusqu'à nouvel ordre, qu'à exciter les curiosités timides des petites bourgeoises de province sans imagination.

***

Dans LES MARGES (110, boulevard Saint-Germain, Paris), Pierre Lièvre étudie l'œuvre de Pierre Hamp. Cela lui permet, chemin faisant, d'épingler quelques intéressantes remarques :

La littérature se ressent fâcheusement d'être l'œuvre de littérateurs et qui, ne s'intéressant qu'à eux-mêmes ne voient qu'eux seuls dans l'univers. Soixante-dix pour cent des livres qui paraissent mettent des hommes de lettres en scène. Tout au plus sont-ils travestis par l'adresse de l'auteur en peintres ou en sculpteurs qui ne sont jamais réellement des peintres ni des sculpteurs, mais bien des hommes de lettres déguisés. Le premier rôle ne leur est-il pas dévolu, on les aperçoit au second plan, savoureusement épisodiques, qui commentent les événements pour que le point de vue du littérateur ne fasse jamais défaut.

Comment pourrait-il en être autrement ? Soixante-dix pour cent des hommes qui écrivent vivent confinés dans leur cabinet et préoccupés de leurs intrigues professionnelles. La vie pour eux n'est que la vie littéraire, et ils sont beaucoup trop dépourvus d'imagination pour pouvoir entrer dans la peau de ce terrassier qui passe ou de ce camionneur.

***

Le numéro de septembre-octobre du DIVAN (37, rue Bonaparte, Paris) est consacré à une *Anthologie des poètes du Divan*, avec une introduction par Pierre Lièvre.

De jolis poèmes, notamment celui-ci de Jean-Marc Bernard :

Qu'ai-je à faire, bavards, de vos préceptes vains ?
Apprenez-moi plutôt à goûter de ces vins
Qui réjouissent l'âme et parfument la bouche ;
Ou mieux, enseignez-moi les déduits inconnus
Auxquels s'abandonnaient Adonis et Vénus
Sur les épais gazons qui leur servaient de couche.
Raoul, emplissez donc la coupe que je tiens ;
Et toi, souple amoureuse aux fraîches lèvres, viens !
Puis, tes voiles tombés, permets que je te touche.
Endormons notre cœur dans les plus doux plaisirs :
La mort, bien assez tôt, calmera nos désirs
En posant sur nos fronts sa caresse farouche.

Las, Jean-Marc Bernard est... *mort pour la France*, comme dit l'autre. Et c'est Maginot qui sable le champagne à sa santé, et tripote les fesses tricolores de nos actrices nationales, entre deux discours — ou deux hoquets !

Et nous dirons : pauvre littérature qui ne sait se muer en actes, et ne reste que littérature. Autant en emporte le vent !

***

De son superbe pays natal, la Suisse, l'ami Charles Rochat rapporte cette année une jolie gerbe de poèmes : *Chants sur la cime*, et Valentin Bresle en a composé un numéro spécial de BIBLIOLOGIA (188 *bis*, rue de Solférino, Lille).

E. Douce-Brisy précède ces poèmes d'une préface enthousiaste dont je veux citer quelques lignes :

Et que nous font à nous, les règles et les canons de l'art traditionnel, et tous les tours de métier des charlatans de la Foire sur la place. Arrière les petites jeunes gens qui mettent en octosyllables leurs premières bonnes fortunes, leurs juvéniles expériences érotiques ou le spleen de leur jeunesse désœuvrée et inutile. Arrière, vieux messieurs décorés, bellicistes de café-concert accumulant les couplets héroïques. Arrière, les professeurs composant sur commande et pour cérémonies officielles. Arrière, vous tous, rimailleurs à tous crins, gens de lettres syndiqués de la littérature à pognon. Place aux meilleurs qui graveront sur la pierre l'évangile du monde nouveau : « *L'évangile des camarades et de l'affection.* »

Et voici l'un des *Chants sur la cime* que je préfère :

LA VIERGE

Dent sur l'arête !
Dressée là, fine et tentante
Ah ! plus tentante qu'une femme.

Aiguille en sentinelle sur l'arête,
svelte et solide.
Fascinante aiguille de rocher
que l'on guette, que l'on attaque
des années,
et qui nous raille, inaccessible,
des années.

Et puis, un jour, on est vainqueur !
Alors c'est bon de fumer sa pipe sur une vierge.
Ou bien notre audace est punie
et la cime triomphe cruellement.
Dent sur l'arête,
de quel air hautain tu regardes
le corps sanglant, en gésine à tes pieds.

Mais, alors même,
le soleil sur la neige nous fait une si belle [apothéose.

***

EUROPE (7, place Saint-Sulpice, Paris) vient de consacrer un numéro spécial (1er octobre) au comte de Gobineau. Mais je n'ai point eu le loisir nécessaire pour lire ce cahier compact avec toute l'attention qu'il mérite, afin de vous en parler congrûment.

Et plutôt que d'aligner des bêtises, j'aime mieux vous parler du cahier suivant (15 octobre) où Léon Werth continue sa délicieuse *chronique de Chennebuchet.* Chennebuchet, c'est Werth qui discute cette fois avec le sceptique et désabusé docteur Talbot. Ces pages épatantes seraient à lire en entier. Las, il faut nous borner : en voici du moins la conclusion :

... il ne faut pas trop demander à la science des hommes, Chennebuchet, apprenez à regarder les arbres et l'eau avec amour et les hommes avec indifférence. Telle est la sagesse.

— Je ne peux pas, dit Chennebuchet. Il est, de par le monde, des hommes dont le cœur est semblable au mien. Je les cherche. C'est ma loi. Et c'est la vôtre aussi, quoique vous disiez.. Un texte d'un Hindenburg, d'un Maurras ou d'un Poincaré me révèle et leur révèle, par répulsion, que nous sommes compatriotes. Mais nous sommes une patrie timide et point assez agressive... une patrie de faible foi. Nous communiquons entre nous comme des réfugiés. Laissez-moi cela, laissez-moi croire... un peu.

***

Voulez-vous rigoler un peu maintenant ?

Voici des vers de Max Jacob dans L'ŒUF DUR (15, rue d'Edimbourg, Paris).

A Beaune-la-Rolande, chef-lieu de la Garonne,
Nous ne recevons pas les fils de paysans.
La cuisine est au nord, votre sœur est ma bonne
Votre sœur est ma bonne et je suis son galant.

Madame Pathelin, Madame Patheline,
Deux femmes au logis,
l'une dans le jardin, l'autre dans la cuisine,
l'autre dans la cuisine, la même dans son lit...

***

En voici d'autres, du même, dédiés à la princesse Ghika Anne-Marie, et qui parurent sous le titre : *Le Cornet à Piston*, dans LES FEUILLES LIBRES (81, avenue Victor-Hugo, Paris).

COSMOGONIE

La Nuit était le Commencement. Le Brouillard. Après le brouillard, il y eut Marseille et les moustaches. Avant la nuit de la fin, y aura-t-il encore le brouillard.

LA TEMPETE

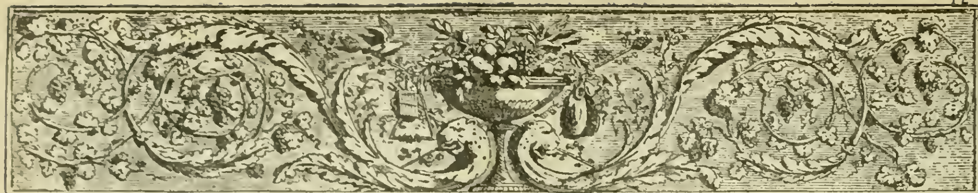
Après ce coup de gong, la gorge de l'Océan enfla et tellement qu'elle dut se débarrasser de ses faux-cols. Quelques-uns devinrent des voiles, mais il n'y avait pas de place pour la navigation : les voiles rouges se confondirent avec les rochers, les voiles blanches avec l'écume.

Dans la même revue, Tristan Tzara, l'as du dadaïsme, écrit quelques pages extraordinairement simples et attachantes. Ce sont des souvenirs d'enfance où il note, par exemple, ceci :

Quel est le garçon qui n'a pas senti des courants suspects ondoyer dans sa sensualité quand, pleurant, sa mère lui serrait la figure contre son sein, et prolongé cette sensation pour se venger de la dureté du père ? Le frôlement de chaleur des jupes soulève en lui d'obscures insinuations qui se dévoilent pendant l'adolescence en soupçons incestueux. L'attraction est intense et d'ailleurs réciproque.

Voilà qui nous change bougrement de ses ahurissantes clowneries habituelles. Que n'écrit-il toujours ainsi ?

MAURICE WULLENS.



Avec un Sourire Amical

Presque jusqu'à la fin, en lisant les reproches que Wullens m'adresse dans la *Revue Anarchiste* de novembre, j'ai gardé sur les lèvres un sourire affectueux. Je songeais à répondre non point avec indulgence mais avec fraternité, montrant que je sais rester fidèle à ceux même qui, après m'avoir aimé, ont cessé de me comprendre. Par exemple, quand il m'accuse, tout simplement, de me « jeter à la curée », j'ai eu, en un sursaut, l'impression qu'il était devenu de ceux auxquels il n'y a plus rien à dire et qu'il ne méritait plus qu'on remarquât, même pour les réfuter, aucune de ses paroles.

Mais Wullens est un passionné envers qui la justice ordinaire serait injuste. Je sais voir ce qu'il y a de crispé dans l' « indicible sourire » dont il se vante.

Mon cher Wullens, si j'ai adhéré (avec quelles réserves, vous le remarquez vous-même) au projet de M. C. Poinsot sur la *Caisse nationale littéraire*, c'est que, précisément, ayant, par ma retraite, des ressources régulières, je ne saurais prendre place sur la liste des pensionnés. Remarquez en passant que vous commettez contre Lacaze-Duthiers, fonctionnaire, la même injustice que contre moi. Nous parlons librement l'un et l'autre de ce projet parce qu'il est impossible, même au pire ennemi, de nous soupçonner d'intérêt personnel. Vous nous avez montré, mon cher Wullens, qu'un ami qui fait ostentation de franchise et se jette joyeusement sur tous les prétextes de frapper ceux qui l'aiment peut être, par étourderie, plus injuste qu'un ennemi.

Si j'avais pu craindre raisonnablement un soupçon aussi déraisonnable, je n'aurais pas eu la prudence de me taire, mais, songeant tendrement à tel frère de Léon Deubel que le projet sauverait, j'aurais eu soin d'indiquer que je repoussais, et d'un peu haut, pour moi-même, tout secours de ce genre.

Je vous aime, un peu douloureusement, Wullens, d'aimer mon passé jusqu'à ne plus pouvoir comprendre un présent qui, pourtant, le continue avec fidélité. Je vous aime de me voir si beau dans vos rêves, que chacun de mes actes réels ne peut plus que vous scandaliser. En me déclarant méconnu, je vous ai montré « que la vieillesse est une chose bien triste puisqu'elle amène à de tels gestes ». Trouvez-vous donc mes livres trop répandus ? Ou, comme ma concierge, estimez-vous que ce n'est pas à moi de parler de moi ? Je méprise un peu certain bon goût de confection ; je parle de mes livres aussi tranquillement que de ceux du voisin. S'il y a là symptôme de décrépitude, je suis vieux depuis longtemps et, dans ce *Prostitués*, dont vous imaginez que me « voilà loin », vous trouverez que je remplis déjà plus d'une fois mon « devoir d'orgueil ».

Au fond, je vous irrite chaque fois que je parle ou écris dans quelque milieu bourgeois. Mais si je n'y dis pas autre chose que dans les milieux avancés, où est mon crime et quelle étrange idée que celle de me reprocher mon courage ?

Certes, si j'avais exactement vos vertus, votre fougue directe, votre belle roideur et votre puissance sans nuances, je m'abstiendrais comme vous : j'éviterais de faire dégénérer en bagarres mes prédications d'amour et de paix. Mais, si je parviens à faire supporter la lumière et si j'espère que quelques-uns, après mon passage, réfléchiront dans un trouble nouveau, pourquoi éviterais-je une propagande difficile ? Il est peut-être peu individualiste de me reprocher d'avoir raison pour moi autrement que vous n'avez raison pour vous.

Je ne veux pas de vos indulgences, Wullens ; elles vous vont trop mal. Parlez, si vous voulez, de *La Pensée Française*. Je suis prêt à

expliquer mon attitude dans ce milieu comme dans tout milieu.

Maintenant, pour ne pas risquer de vous humilier, il faut que je me venge un peu. Je vais vous scandaliser jusqu'à l'effarouchement. Je ne sais pourquoi vous injuriez en bloc tous ceux qui assistent aux jeudis d'Aurel et qui, je vous assure, sont fort différents les uns des autres. J'ai fui ce salon pendant la guerre. J'aurais pu prendre une attitude plus brave. Que j'aie eu tort ou raison dans cette période difficile, maintenant je vais souvent chez Aurel et j'y rencontre plus de tolérance et de volonté de comprendre qu'auprès de certains prétendus anarchistes. Mais ce n'est pas là le scandale qui doit vous effaroucher. Apprenez, Wullens, que j'écris, en collaboration avec Aurel, un livre intitulé *Le drame d'être deux.*

Je ne vous laisserai pas sur un coup aussi rude. Je finirai par un souhait bienveillant et sans malice. Puissiez-vous, mon cher Wullens, être, dans trente-cinq ans, aussi jeune que celui que vous n'aimez plus dans son présent et qui reste votre ami.

HAN RYNER.





L'OPPOSITION OUVRIÈRE [1]

par KOLLONTAÏ

(Suite)

Au milieu de toutes ces catégories hétérogènes, notre parti est obligé de louvoyer et de trouver une moyenne politique qui ne détruise pas l'unité de l'Etat. La franche politique du Parti communiste, en s'identifiant avec l'appareil Société, perd de plus en plus son relief de classe et se change en une politique neutre, indifférente à toutes les classes, résultat de l'adaptation des organes dirigeants aux intérêts hétérogènes et contradictoires d'une population socialement hétérogène et mélangée. Cette adaptation entraîne inévitablement des oscillations, des incertitudes et des erreurs. Rappelons seulement nos zigzags dans la question de nos rapports avec les paysans, depuis « l'orientation sur le paysan pauvre » jusqu'à « l'orientation sur le petit propriétaire laborieux et bon économe ». Cette politique, si on veut, témoigne de la profondeur et de la sagesse gouvernementale de nos « hommes d'Etat », mais l'historien qui apprécie sans parti pris les différents stades de notre Pouvoir ne manquera pas de signaler là une dangereuse déviation de la ligne de classe et une tendance grosse de conséquences vers l'opportunisme et le louvoiement.

Ou bien prenons encore la question du commerce extérieur. Il y a là sans aucun doute dans notre politique un désaccord intime dont font foi les tiraillements incessants entre nos Commissariats des affaires étrangères et du commerce extérieur. Ces tiraillements ne portent pas seulement un caractère étroitement « départemental », ils sont plus profonds, et, si ce peu qui se passe dans la coulisse de nos organes dirigeants était porté devant le tribunal des masses, qui sait quelle ampleur pourraient prendre les différends qui séparent le Commissariat des Affaires Etrangères de nos représentants commerciaux à l'étranger ?

Des différends entre administrations, cachés aux masses, mais plus profonds par leur signification sociale, la nécessité pour la politique gouvernementale de s'adapter aux trois catégories sociales hétérogènes de la population (ouvriers, paysans, membres de l'ancienne bourgeoisie), voilà la seconde cause de crise dans notre Parti : Il n'est pas permis de l'ignorer. Elle est trop caractéristique, trop lourde de possibilités. Le devoir des dirigeants du Parti, s'ils ont à cœur sa vitalité et son unité, est d'approfondir cette cause et de retirer la leçon qui découle nécessairement du mécontentement suscité par elle et largement répandu dans les masses.

Tant que, à l'époque première de la Révolution, la classe ouvrière se sentait le seul interprète du communisme, l'unité dans le Parti était parfaite. Il ne pouvait être question de « sommet » et de « couche inférieure » dans la première période qui suivit octobre, au moment où l'avant-garde du prolétariat réalisait hâtivement et confirmait les uns après les autres tous les articles de notre programme de classe, de notre programme communiste. Le paysan, ayant reçu la terre, n'avait pas encore conscience d'être une partie intégrante, un citoyen investi de tous droits, de la République soviétiste. Les intellectuels, les « spécialistes », les hommes d'affaire et toute la classe bourgeoise, les pseudo-spécialistes qui s'élèvent chaque jour un peu plus haut sur l'échelle soviétiste sous figure de spécialistes, gardaient à l'écart une attitude expectative et laissaient ainsi le champ libre à l'élan créateur des masses ouvrières avancées.

Aujourd'hui, c'est le contraire : l'ouvrier sent, voit, touche à chaque pas que les spécialistes, et pis encore les pseudo-spécialistes, ignorants et sans expérience, les « experts », délogent l'ouvrier soi-disant « inculte », sous prétexte d'incapacité ou de penchant à appliquer partout son flair pratique, et remplissent les principaux organes qui dirigent notre production. Et le parti, au lieu de remettre à leur place ces éléments étrangers à la classe

(1) Voir *La Revue Anarchiste* n° 21.

ouvrière et au communisme, les favorise et cherche chez eux, au lieu de les chercher dans les organisations ouvrières, le salut et le remède contre le désordre économique ! Ce n'est pas aux ouvriers, ni aux syndicats et aux organisations de classe, mais à eux que le Parti accorde sa confiance. Cela, les masses ouvrières le sentent, et au lieu d'avoir un Parti et une classe prolétarienne compacts et unis l'un avec l'autre, on a une brèche, au lieu d'aller vers l'identité, on marche vers la désunion... Les leaders les plus populaires ont beau couvrir de belles paroles leur défection à la pure politique de classe et leurs concessions tantôt aux petits paysans, tantôt au capitalisme international : dans cette confiance montrée aux meilleures élèves du système de production capitaliste, les masses sentent bien où commence le recul. Les ouvriers peuvent nourrir les sentiments les plus dévoués et l'affection la plus chaleureuse envers la personne de Lénine, ils peuvent être séduits par l'admirable, l'incomparable talent oratoire de Trotsky, ou par sa puissance d'organisation, ils peuvent honorer beaucoup d'autres chefs en tant qu'individus, mais, lorsque la masse sent qu'on manque de confiance en elle, dans les facultés créatrices de sa classe, elle s'écrie naturellement : Halte-là, nous ne vous suivons pas plus loin les yeux fermés, laissez-nous voir clair dans la situation. Votre politique de juste milieu entre trois catégories sociales est peut-être inspirée par une profonde sagesse. Mais elle sent à s'y méprendre notre vieille connaissance, l'opportunisme.

Pour aujourd'hui il se peut que cette politique rassise nous fasse gagner quelque chose, mais prenons bien garde de ne pas nous égarer sur la fausse route qui, avec des détours et des zigzags, nous emmènerait insensiblement loin de l'avenir dans le maquis du passé..... La méfiance grandit dans la classe prolétarienne à l'égard des dirigeants du parti, et plus ces dirigeants sont « rassis », plus ils prennent tournure d'habiles « hommes d'Etat » faisant de l'équilibre entre le communisme et le passé bourgeois, plus l'abîme se creuse entre les « sommets » et la « masse », plus l'intelligence entre eux diminue et plus devient douloureuse et fatale la crise intérieure de notre Parti.

La troisième cause déterminante de cette crise, c'est le fait que réellement, pratiquement, au cours de ces trois ans de révolution, les conditions matérielles d'existence des masses ouvrières, des producteurs, du peuple des fabriques, loin de s'améliorer, ont empiré. Cela, personne, dans les milieux dirigeants de notre Parti, ne le niera. Le sourd, mais large, mécontentemnt des ouvriers (remarquez-le bien : des ouvriers) a des raisons matérielles.

Ceux qui ont gagné directement à la révolution, ce sont les paysans ; aux nouvelles formes d'organisation et de vie soviétistes se sont merveilleusement adaptés aussi non seulement les petits bourgeois, mais encore les membres de la grande bourgeoisie qui ont occupé des postes influents et directeurs dans les administrations de l'Etat (en particulier dans les administrations économiques), dans l'industrie ou dans le commerce extérieur. Seule la classe fondamentale de la République soviétiste, celle qui a supporté tout le poids de la responsabilité de la dictature traîne dans sa masse une existence scandaleusement malheureuse.

La République du Travail, conduite par les communistes, cette avant-garde de la classe ouvrière, qui, d'après Lénine « a incarné en elle l'énergie révolutionnaire de toute la classe », a pu placer dans des conditions privilégiées quelques entreprises ou branches d'industries « de choc », isolées, surgies accidentellement devant le Conseil des Commissaires du Peuple. Elle n'a pas trouvé le loisir de songer à placer dans des conditions d'existence un tant soit peu humaines la masse, la grande masse des ouvriers et des ouvrières !

Le Commissariat du Travail est le plus mort de tous nos Commissariats. La politique soviétiste n'a pas posé ni examiné sérieusement à l'échelle nationale cette question : que faut-il faire et que peut-on faire dans l'état de choses présent, en tenant compte de toutes les circonstances extérieures défavorables, pour améliorer la vie de l'ouvrier, pour conserver à la production sa capacité de travail, pour placer le travail de l'ouvrier dans des conditions relativement supportables ? La politique soviétiste s'est distinguée jusque dans ces derniers temps par l'absence de toute ligne suivie, de tout plan réfléchi et régulier en ce qui concerne l'organisation de la vie des ouvriers et l'amélioration des conditions de travail. Tout ce qui a été fait en cette matière l'a été par hasard, par à-coups, par les autorités locales, sous la pression des masses.

Pendant ces trois ans de guerre civile, le prolétariat a apporté périodiquement d'innombrables sacrifices sur l'autel de la révolution. Il a attendu patiemment. Mais aujourd'hui, au tournant, alors que le nerf vital de notre République est devenu le front économique, la masse ouvrière estime superflu de souffrir et d'attendre plus longtemps. Comment ? N'est-ce pas elle qui construit l'existence sur la base communiste ? Construisons-la nous-mêmes, dit-elle, nous savons sans doute mieux que ces Messieurs des Bureaux Centraux ce qui nous tient à cœur... »

L'ouvrier de la masse ouvre les yeux. Il voit que, jusqu'à présent, l'hygiène, l'amélioration sanitaire des ateliers, la protection de la santé du travailleur en d'autres termes, toutes les questions intéressant l'organisation de l'exis-

tence quotidienne et l'amélioration des conditions de travail sont mises à la dernière place dans notre politique. Pour résoudre la question des logements, on n'a pas trouvé mieux que d'installer les familles ouvrières dans des appartements bourgeois, incommodes et mal appropriés pour elles. Pis encore, on n'a pas même commencé l'esquisse d'un plan pratique de réorganisation du logement. A notre honte, non seulement dans les provinces lointaines, mais au cœur de la République, à Moscou, nous voyons fleurir les casernes ouvrières puantes, surpeuplées, anti-hygiéniques : quand on entre dedans, c'est à croire qu'il n'y a pas eu de révolution !... Nous le savons tous, la question des logements ne peut pas être résolue en quelques mois ni même en quelques années ; dans l'état d'indigence où nous sommes, elle présente des difficultés particulières, mais le fait de l'inégalité grandissante, toujours plus accusée, entre les catégories privilégiées de la population et les simples ouvriers, squelette de la dictature du prolétariat, enfante et nourrit un mécontentement montant.

L'ouvrier de la masse voit de quelle façon vit le fonctionnaire soviétiste et de quelle façon il vit lui-même, lui sur qui repose la dictature du prolétariat. Il ne peut pas ne pas voir que pendant toute la révolution la chose à laquelle on a accordé le moins d'attention, c'est la vie et la santé de l'ouvrier à l'atelier Là où avant la révolution le régime était tant soit peu tolérable, il est maintenu encore par les Comités d'usines, mais partout où l'humidité, le manque d'air, les vapeurs délétères empoisonnaient, contaminaient et épuisaient l'organisme de l'ouvrier, tout cela est resté tel quel... « On avait autre chose à faire... Songez au front de la guerre civile... » Et pourtant, quand il s'agit de remettre en état un local pour quelque administration, on trouve toujours les matériaux et la main-d'œuvre... Essayons un peu de placer les spécialistes, nos experts en transactions commerciales avec le capital étranger, dans les tannières où continuent à vivre et à travailler les masses prolétariennes : ils se mettraient à pousser de tels cris que nous serions obligés de mobiliser toute la section du logement pour mettre fin à une « incurie intolérable » entravant la productivité du travail des spécialistes ?

Le mérite de l'opposition ouvrière consiste en ce qu'elle a fait admettre la question de l'organisation des conditions d'existence des ouvriers, avec toutes les revendications soi-disant mesquines et sans importance des ouvriers dans le plan économique national. L'augmentation de la production est impossible si on n'organise pas en même temps l'existence des ouvriers sur des bases nouvelles convenables et communistes.

Moins on a entrepris et même projeté jusqu'à présent dans le domaine — je ne parle même pas de ce qui a été réalisé — plus sont profonds l'incompréhension mutuelle, l'éloignement et le manque de confiance entre les milieux dirigeants du Parti et les masses ouvrières. Pas d'union, ancienne conscience d'une communauté de besoins, d'aspirations et de revendications. « Les dirigeants sont d'un côté, et nous de l'autre. Peut-être savent-ils mieux administrer le pays, mais quant à notre labeur quotidien, quant à la vie de l'atelier, à ses besoins, et à ses exigences immédiates, ils ne les comprennent pas et ne veulent pas les connaître. » Voilà une confiance instinctive envers les syndicats et par contre un éloignement instinctif du Parti. « Pour être des nôtres, il l'a été peut-être, mais depuis qu'il est au Bureau Central, il ne nous connaît plus... il ne vit plus comme nous. Que lui font nos soucis ? Ce ne sont plus les siens, bien sûr... »

Et, plus notre Parti retirait des fabriques et des syndicats des éléments les plus conscients et les plus dévoués pour les envoyer sur les fronts et dans toutes sortes d'administrations, plus le lien direct se brisait entre les masses ouvrières et les centres politiques dirigeants. La brèche s'agrandissait, la fissure se creusait... Aujourd'hui, cette fissure se fait sentir déjà à l'intérieur du Parti lui-même. Les ouvriers, par la voix de l'opposition ouvrière demandent : qui sommes-nous ? Est-ce vrai que nous sommes la pierre angulaire de la dictature du prolétariat, ou bien ne sommes-nous qu'un troupeau sans volonté, un marchepied pour ceux qui se sont détachés des masses et se sont fait un nid confortable sous l'enseigne communiste ou pour ceux qui mènent la politique et conduisent la vie économique en dehors de notre direction, sous l'élan créateur de notre classe ?

Les sommets du Parti ont beau faire fi de l'opposition ouvrière, c'est cependant elle la force saine et grandissante de toute une classe qui apporte son énergie vivifiante à la résurrection de notre vie économique et au Parti communiste lui-même qui commence à se flétrir et à se coucher sur terre.

Ainsi trois causes engendrent la crise de notre Parti : avant tout les conditions objectives dans lesquelles nous sommes obligés de réaliser les principes du Communisme en Russie (guerre civile, faible développement économique du pays, profonde désorganisation consécutive à de longues années de guerre). Ensuite : le contenu mélangé de la population, 7 millions seulement de prolétaires, et à côté une masse de paysans, de petits bourgeois, les restes de l'ancienne grande bourgeoisie, les hommes d'affaires de toute sorte et de toute formation qui influent sur

la politique des administrations d'Etat et même sur le Parti. Enfin la passivité du Parti pour tout ce qui touche l'amélioration directe du sort du prolétariat, en présence de l'incapacité et de l'impuissance des organes administratifs qui seraient tout désignés pour poser et résoudre ces questions.

Que veut l'opposition ? En qui consiste son mérite ?

Son mérite consiste en ce qu'elle a fait apparaître devant le Parti toutes ces questions brûlantes, en ce qu'elle a dit clairement ce qui fomentait sourdement dans les masses et éloignait de plus en plus les ouvriers sans parti du P. C., en ce qu'elle a nettement et sans peur lancé à la face des milieux dirigeants du Parti : « Arrêtez, regardez autour de vous, rentrez en vous-mêmes. Où nous conduisez-vous ? Ne faisons-nous pas fausse route ? Ne dévions-nous pas du principe de classe ? Bien mauvaise sera la situation du Parti si on voit rester d'un côté l'ossature de la dictature, la classe ouvrière et d'un autre côté, le P. C. Ce sera la ruine de la Révolution. » Le Parti, au moment de la crise présente doit abjurer courageusement ses erreurs et écouter le sûr instinct des masses ouvrières qui lui lancent cet appel : par l'initiative créatrice de la classe montante en la personne des syndicats, vers la restauration et le développement des forces productrices du pays, vers le nettoyage du Parti de tous les éléments étrangers qui s'y sont incrustés ; vers le redressement de son action, le retour à l'esprit démocratique, à la liberté d'opinion et de critique à l'intérieur du Parti !

Le rôle et les fonctions des Syndicats

Nous avons noté dans leurs traits fondamentaux, quoique rapidement, les causes qui suscitent la crise intérieure de notre Parti. Examinons maintenant les principaux points du désaccord entre les milieux dirigeants du Parti Communiste et l'opposition ouvrière. Ces points sont au nombre de deux : le rôle et les fonctions des syndicats dans la période de la restauration économique et l'organisation de l'industrie sur la base communiste, la question de l'activité des masses et de la bureaucratie dans le Parti et dans les Soviets. Arrêtons-nous sur la première question, la seconde en découle directement.

La grande période de la fabrication de « thèses » sur les questions des syndicats est terminée. Six plateformes diverses, six groupements intérieurs au Parti s'offrent à nous. Jamais encore le Parti Communiste n'avait vu pareille diversité, pareille finesse de nuances, jamais la pensée communiste ne s'était enrichie d'un aussi grand bagage de formules sur une seule et même question. Visiblement la question est grave, essentielle.

Rien n'est plus vrai. Il s'agit en effet de savoir qui édifiera l'économie communiste et comment on l'édifiera. C'est là le fond, le cœur de notre programme. La question n'a pas moins d'importance, sinon plus, que celle de la prise du pouvoir politique par le prolétariat. Seul le groupe du « Centralisme démocratique », avec Boubnov, peut être assez aveugle pour estimer que « la question des syndicats à l'heure actuelle n'a pas la moindre importance objective et ne comporte aucune complexité théorique particulière ».

Il est naturel que cette question trouble le Parti. Dans son essence elle revient à ceci : de quel côté lancer la roue de l'histoire, en avant ou bien en arrière ? Pas un communiste ne peut rester étranger à la discussion sur le rôle des syndicats. Voilà pourquoi il s'est formé six groupements différents.

Mais si on passe en revue attentivement les thèses de tous ces groupements, séparés les unes des autres par des nuances infiniment ténues, il apparaît que sur la question fondamentale : « qui doit construire l'économie communiste et organiser la production sur des bases nouvelles ? » il n'y a que deux points de vue en présence. L'un, exprimé et fixé dans les thèses de l'opposition ouvrière, l'autre réunissant toutes les autres nuances, multiformes, mais au fond identiques (1).

A quoi tendent les thèses de l'opposition ouvrière et comment comprend-elle les fonctions et le rôle des syndicats professionnels, ou plutôt des « unions de production », à l'heure actuelle ?

« Nous estimons que la question de la restauration et du développement des forces productives de notre pays ne peut être résolue qu'à condition de changer tout notre système d'organisation de la direction de l'Economie Nationale (discours de Chliapnikov, le 30 novembre).

Remarquez-le, camarades, « à condition de changer tout notre système ». Qu'est-ce à dire ? « Le fond du désaccord, continue Chliapnikov, réside dans le canal par lequel notre Parti, à notre époque actuelle de transition, mettra en pratique sa politique économique : les masses ouvrières organisées en syndicats, ou bien par dessus leur tête, par la voie bureaucratique, des fonctionnaires spécialement investis. » C'est bien cela le fond du différend : réaliserons-nous le communisme par la

(1) Le groupe d'Ignator et autres, qui, pour la structure intérieure et l'assainissement du Parti se rapproche beaucoup de l'opposition ouvrière, occupe dans la question des syndicats une position assez indistincte.

main des ouvriers ou bien par dessus leur tête par l'intermédiaire des fonctionnaires de l'Etat ? Que les camarades y réfléchissent : est-il possible de réaliser, de construire l'économie et l'industrie communiste par la main et par l'esprit d'individus appartenant à une classe étrangère et pénétrés de la routine du passé ? Si nous raisonnons en marxistes et en hommes de science, nous répondrons de façon nette et catégorique : Non ! ce n'est pas possible. Se figurer que des « spécialistes », des techniciens, des experts en matière d'organisation industrielle capitaliste, sauront tout d'un coup se dégager de leurs procédés et de leur façon de nous accoutumer, de toutes les idées dans lesquelles ils ont été élevés et qui ont fait corps avec leur organisme même pendant qu'ils servaient le capital, pour travailler à mettre sur pied le nouvel appareil économique communiste — or c'est bien de découvrir ces nouvelles formes de production, d'organisation du travail, ces nouveaux stimulants à l'effort, qu'il s'agit —, c'est oublier cette vérité d'éxpérience universelle qu'un système économique ne peut être changé par tels ou tels individus de génie, mais seulement par les besoins profonds de toute une classe.

Posons cette question : si à l'époque de transition entre le système féodal, fondé sur le servage et le fouet, et le système capitaliste avec sa soi-disant liberté de travail et son salariat industriel, la classe bourgeoise, manquant encore d'expérience pour l'organisation de son économie capitaliste, avait invité comme principaux organisateurs de ses fabriques les plus remarquables et les plus talentueux intendants et employés des grands domaines nobles, habitués à avoir affaire au travail servile, aux serfs, que serait-il arrivé ? Ces hommes expérimentés, ces « spécialistes » en leur genre, élevés dans le respect du fouet auraient-ils su obtenir un grand rendement du travail « libre » d'un prolétariat qui, tout affamé qu'il était, avait cependant quelques possibilités d'échapper à la grossièreté d'un directeur de fabrique, en s'engageant dans l'armée, en se faisant journalier, vagabond, mendiant, pour échapper malgré tout à un travail odieux. N'auraient-ils pas au contraire ruiné dès ses débuts la nouvelle organisation du travail et avec elle tout le système capitaliste basé dessus ? Certains maîtres de serfs, certains anciens grands propriétaires, certains intendants surent s'adapter aux nouvelles formes de production, mais ce n'est pas parmi eux que la bourgeoisie recruta les véritables créateurs et les fondateurs de son système économique. Un instinct de classe faisait sentir aux patrons des premières fabriques qu'il valait mieux aller lenement et à tâtons, mais n'avoir recours qu'à ses propres moyens et à son propre flair, pour prouver la bonne voie et pour définir les relations nouvelles entre le travail et le capital, plutôt que d'emprunter à un système d'exploitation du travail qui avait fait son temps, des procédés inapplicables et funestes, capables seulement d'abaisser la production, au lieu de l'augmenter. L'instinct créateur de leur classe enseignait justement aux capitalistes, à l'époque de la première accumulation de l'énergie capitaliste, qu'au lieu du fouet du maître il fallait employer un autre aiguillon, celui de l'émulation et de la concurrence, avec la menace du chômage et de la misère. Et les capitalistes sautant sur ce stimulant, sur cet aiguillon incitant au travail, surent s'en servir pour développer les formes nouvelles de la production capitaliste bourgeoise, en élevant du coup par ce procédé le rendement du travail salarié soi-disant « libre ».

Il y a cinq siècles, la bourgeoisie a agi ainsi à tâtons, aveuglément, en obéissant seulement à son instinct de classe. Elle a eu plus de confiance en son flair qu'en l'expérience des sages « spécialistes », experts en organisation de l'économie féodale. Et elle a eu raison dans l'histoire.

Nous possédons aujourd'hui une grande arme qui nous aide à trouver le plus court chemin jusqu'à la victoire, qui réduit les souffrances de la classe ouvrière sur cette route, et qui donne un fondement solide au nouveau système économique communiste. Cette arme, c'est l'interprétation matérialiste de l'histoire. Or, au lieu de l'utiliser, d'approfondir notre expérience et de vérifier nos recherches par l'histoire ainsi comprise, nous sommes prêts à rejeter les vérités historiques et à nous égarer dans les maquis de l'empirisme aveugle, en nous fiant à la chance !... Si pénible que soit notre situation économique, nous n'avons aucune raison de nous laisser aller à une telle explosion de désespoir. Ceux qui doivent désespérer, ce sont les Gouvernements capitalistes, qui, vu l'épuisement de l'énergie créatrice du capitalisme sont réellement acculés à une impasse, mais non point nous, la Russie laborieuse, devant laquelle la Révolution d'octobre ouvre des horizons sans bornes de création économique, de formes encore inouïes de production avec un rendement d'une richesse inconnue. Mais il nous faut apprendre à ne pas puiser dans le passé, à donner libre essor au contraire à l'initiative créatrice de l'avenir.

C'est ce que fait l'opposition ouvrière. Quel peut-être le créateur, le fondateur de l'économie communiste ? Ce ne sont pas quelques représentants du passé, même doués de génie, mais seulement cette classe qui est liée par tout son être à ce système de production nouveau, plus productif et plus parfait, qui naît

dans la douleur. Quel est l'organe capable de manifester et de mettre en œuvre un élément créateur dans cette nouvelle organisation de l'économie et de la production : les syndicats ouvriers, ou bien les administrations d'Etat, avec leur personnel socialement impur et fonctionnariste ? L'opposition ouvrière estime que ce sont les syndicats ouvriers, et non pas la Société mélangée et bureaucratique des fonctionnaires, surtout avec sa forte proportion d'hommes d'affaires à l'ancienne mode capitaliste à l'esprit tout empoussiéré de routine capitaliste.

« Les syndicats ouvriers, au lieu de se borner comme aujourd'hui à offrir un concours passif aux administrations économiques de l'Etat, doivent être appelés à participer activement et individuellement à la direction de toute l'économie nationale. » (Thèses de l'opposition ouvrière). Chercher, trouver, mettre en œuvre de nouvelles formes économiques plus parfaites, essayer de nouveaux stimulants pour augmenter le rendement du travail, tout cela n'est loisible qu'à des associations indissolublement liées à la forme naissante de production par toute leur expérience quotidienne, et qui peuvent tirer de cette expérience une série de conclusions pratiques, minimes en apparence, mais infiniment précieuses en réalité, quant à la façon d'absorber l'ouvrier dans le nouvel état de choses où la misère, le chômage et la concurrence sur le marché du travail ont disparu comme stimulants.

Trouver un stimulant, un motif de travail, voilà le plus grand problème de la classe ouvrière, au seuil du communisme. Nulle autre que la classe ouvrière elle-même, en la personne de ses associations, n'est en état de résoudre ce problème.

L'activité syndicale ouvre un large champ à l'expérience pratique et au flair de classe pour tout ce qui concerne l'organisation et la découverte de nouvelles formes de production, en faisant appel aux facultés d'organisation du prolétariat, c'est-à-dire de celui qui, seul peut être le créateur du communisme.

Voilà la façon dont l'opposition ouvrière aborde la question. Voilà comment elle comprend le rôle des syndicats. De là un des points les plus importants de ces thèses : « L'organisation de la direction de l'économie nationale appartient au Congrès panrusse des producteurs groupés en unions professionnelles et de production, lequel élit un organe central pour diriger toute l'économie nationale de la République. »

Cet article assure un large champ à l'initiative du prolétariat, qui cesse d'être étreint et mutilé par un appareil bureaucratique pénétré de l'esprit et de la routine du système économique capitaliste et bourgeois. De cette proposition découle toute le reste de son programme.

Mais c'est précisément là que commence le désaccord entre l'opposition ouvrière et les sommets dirigeants de notre parti : Manque de confiance dans la classe ouvrière (naturellement, pas en politique, mais en ce qui concerne les facultés économiques originales du prolétariat), voilà le fond des thèses émanant de nos milieux dirigeants. Les sommets de notre parti ne croient pas que les mains grossières d'ouvriers mal instruits dans la technique puissent créer les contours essentiels des formes économiques dont sortira avec temps le système harmonieux de la production communiste. Il leur semble à tous à Lénine comme à Trotsky, à Boukharine comme à Zinoviev, que la production est une chose si délicate qu'il est impossible de se passer de « guide ». Il faut faire avant tout l'éducation des ouvriers, il faut les mettre à l'école, et plus tard, quand ils seront grands, nous retirerons les professeurs du Conseil Supérieur d'Economie Nationale et nous permettrons aux syndicats de prendre en mains la direction de l'Economie Nationale (1).

Chose caractéristique, toutes les thèses de nos dirigeants se rencontrent sur un point fondamental : il est trop tôt pour remettre la production et la direction économique entre les mains des syndicats, il faut « patienter ». Les points de vue de Trotsky, de Lénine, de Zinoviev, de Boukharine et autres diffèrent sur la raison pour laquelle il ne faut pas encore remettre l'administration économique aux syndicats ; mais pour affirmer que cette direction doit se faire aujourd'hui par dessus la tête des ouvriers, grâce à un système bureaucratique hérité de l'ancien régime, tous sont d'accord, tous nos camarades des sommets du Parti manifestent une solidarité touchante. « Le centre de gravité de l'action syndicale à l'époque actuelle, est-il dit dans les « thèses des Dix », doit être transporté dans le domaine de l'organisation économique. Les syndicats, comme organisation de classe du prolétariat, bâtis sur le principe des branches de production, doivent se charger de la principale partie de l'organisation de la production. » La « principale partie », l'expression est extensible, elle

---

(1) De nouveau une leçon de l'histoire se présente à nous. Bien entendu les nobles étaient infiniment plus instruits en matière économique que les bourgeois et pourtant ces derniers, guidés par leur flair de classe, se sont bien gardés de mettre le seigneur à la tête de leurs entreprises, ou bien s'ils l'ont pris comme directeur pour utiliser ses conseils ils l'ont soigneusement maintenu avec un bagage de science dans une position subordonnée. Loin de lui confier la direction de leur entreprise, de leur usine, ils l'ont conservé pour eux.

n'est pas exacte, elle offre une large marge aux interprétations, mais elle permet en même temps de penser que la plateforme des Dix accorde aux syndicats dans la direction économique plus de place que le système de Trotsky. Est-ce bien vrai ? Les thèses des Dix expliquent ensuite ce qu'il faut entendre par « la principale partie » : « La participation la plus énergique à tous les centres régulateurs de la production, l'organisation du contrôle ouvrier, l'enregistrement et la répartition de la main-d'œuvre, les échanges entre les villes et les campagnes, la démobilisation de l'industrie, la lutte contre le sabotage, l'application de la mobilisation générale du travail, etc. ». Et c'est tout. Tout cela n'est pas neuf et ne dépasse pas ce qu'ont fait jusqu'à présent les syndicats, mais ne sauve pas non plus notre industrie et ne fait pas avancer d'un pas la question essentielle du développement et du rétablissement des forces productives du pays. Pour ne laisser aucun doute sur le rôle auxiliaire, et non point directeur, qui est laissé aux syndicats dans l'économie nationale, la plateforme des Dix déclare : « Les syndicats, sous une forme évoluée (remarquez-le ; pas tout de suite, mais sous une forme évoluée) doivent devenir au cours de la révolution sociale commencée, les instruments du Pouvoir socialiste et travailler comme tels, en relation avec les autres organisations, à mettre en pratique les nouveaux principes d'organisation de la vie économique. » Il est ensuite traité des relations mutuelles entre les syndicats et le Conseil Supérieur d'Economie Nationale ou ses services. Quelle différence y a-t-il avec la « fusion » de Trotsky ? Uniquement une différence de méthode. Les thèses des Dix soulignent fortement le caractère éducateur des syndicats. Quand ils parlent du rôle des syndicats, en particulier de leur rôle d'organisateurs et d'éducateurs économiques, nos dirigeants se changent subitement d'hommes d'Etat en pédagogues !

Nous voyons se développer une très curieuse discussion non plus sur le système de direction économique, mais sur la façon d'éduquer les masses. En vérité, en feuilletant les thèses, sténogrammes, discours de nos camarades dirigeants, on est frappé de la veine pédagogique qu'ils se sont subitement découverte. Chaque fabricant de thèses a son système à lui, le plus parfait de tous, pour faire l'éducation des masses ouvrières. Mais tous ces systèmes partent de ce postulat unique qu'il ne faut laisser aucun champ libre à l'élève pour essayer, perfectionner et manifester ses facultés créatrices. En cela les pédagogues de nos milieux dirigeants ne sont pas de leur époque.

Il est bien vrai que pour Lénine, Trotsky, Boukharine et autres, le rôle des syndicats n'est pas de diriger la vie économique ni de prendre en mains la production, mais de servir d'instrument pour l'éducation des masses. Au cours de la discussion, il a semblé à certains camarades que Trotsky était pour l'étatisation progressive, et non immédiate, des syndicats, et leur reconnaissait en tout cas la mission de diriger l'économie nationale, comme il est dit dans notre programme, et ce point semblait rapprocher Trotsky de l'opposition, tandis que le groupe Lénine-Zinoview, tout en niant l'étatisation, voyait la principale raison d'être des syndicats dans leur fonctionnement comme « école de communisme ». « Les syndicats, reproche Trotsky à Zinoview, seraient nécessaires, d'après vous, pour le premier dégrossissement » (discours du 30 décembre). Quant à lui, à première vue, il comprend autrement le rôle des syndicats : à son avis, leur principale fonction est l'organisation de la production. En cela il a profondément raison. Trotsky a raison encore quand il dit : « Dans la mesure où les syndicats sont des écoles de communisme, il faut l'entendre non point de la propagande générale du communisme parmi les ouvriers organisés » (car alors ils joueraient simplement le rôle de clubs), ni des mobilisations de leurs membres pour l'approvisionnement ou les fronts, mais d'une vaste éducation de leurs membres par le moyen de leur participation à la production. » (Discours du 20 décembre.) Ce sont là des vérités indéniables, mais une chose seulement est oubliée : les syndicats ne sont pas seulement des écoles de communisme, ce sont les créateurs du communisme.

Ce qu'on a oublié, c'est l'activité créatrice du prolétariat. Trotsky l'escamote en disant que « les véritables organisateurs de la production (à l'intérieur des syndicats) ce sont les communistes qui ont la direction de ce syndicat ». Quels communistes ? Sont-ce ceux qui, comme le veut Trotsky (voir ses thèses sous leur premier aspect), sont désignés par le Parti pour des raisons qui souvent n'ont rien de commun avec les fonctions du syndicat dans l'économie et la production, envoyés et placés par le Parti à tel ou tel poste syndical ou administratif ? Trostky est franc. Il ne croit pas que la classe ouvrière soit prête à créer le communisme et, tout en cherchant dans les tourments, tout en commettant des erreurs, à constituer cependant des formes nouvelles de production. Il l'a dit tout net et publiquement. Il a mis en pratique son système d'éducation des masses à coups de trique et dans son Comité Central des Transports il a préparé ces masses à jouer plus tard leur rôle de patron avec les mêmes procédés qu'on employait autrefois à l'égard des apprentis. Sans doute l'apprenti, devenu maître après avoir reçu suffisamment de taloches ruinera sa boutique à force de croupir

dans la routine, mais par contre, tant que le bâton du patron instituteur est suspendu sur lui, il travaille quand même, il produit.

Voilà ce que Trotsky appelle transporter le centre de la question « de la politique dans la production » ! Relever, ne fût-ce que pour un instant, la production, par quelque moyen que ce soit, c'est tout pour lui, il n'y a pas d'autre problème. A cela doit se réduire tout le rôle éducateur des syndicats.

Lénine et Zinoview ne sont pas de cet avis. Ce sont des pédagogues plus modernes. « Bien des fois on a dit que les syndicats sont des écoles de communisme. Qu'est-ce qu'une école de communisme ? A prendre le terme strictement, dans une école de communisme, il faut avant tout enseigner et éduquer, et non commander. » (Applaudissements.) Une pierre dans le jardin de Trotsky! Et Zinoview ajoute : « Les syndicats..... exécutent un énorme travail dans l'esprit prolétarien, et ensuite dans un esprit purement communiste. C'est là le rôle fondamental des syndicats. Aujourd'hui on commence à oublier cette vérité assez profondément, quand on se croit permis de traiter le mouvement professionnel, c'est-à-dire l'organisation la plus large de la classe ouvrière, d'une façon trop imprudente, trop grossière, trop brutale. Il faut s'en souvenir, l'organisation professionnelle a sa mission propre : ce n'est pas de commander directement, de donner des ordres ni de faire le dictateur, mais avant tout d'entraîner des millions de travailleurs dans le mouvement proléatrien organisé..... ».

Ainsi, le pédagogue Trotsky a passé les limites, a fait preuve d'un excès de zèle dans son système d'éducation. Mais que propose donc Zinoviev lui-même ? De donner dans les syndicats des leçons élémentaires de communisme, « d'apprendre aux masses les bases premières du mouvement prolétarien ». Comment cela ? par l'expérience pratique de tous les jours, par la création réelle de nouvelles formes économiques, comme le veut l'opposition ? Rien de semblable ! Le groupe Lénine-Zinoviev tient pour le système d'éducation par préceptes et par leçons de morale accompagnées d'exemples soigneusement choisis. Nous avons un demi-million de communistes (parmi lesquels malheureusement beaucoup d'étrangers venus d'un autre monde) sur sept millions d'ouvriers. Le Parti, selon Lénine, englobe l'avant-garde du prolétariat ; et l'élite des communistes, en collaboration étroite avec les « spécialistes » dans les administrations économiques d'Etat élabore par des méthodes de laboratoire les formes de la société communiste. Ces communistes, travaillant sous la surveillance des « bons pédagogues » du Conseil Supérieur d'Economie Nationale et des Bureaux Centraux, ce sont les « bons élèves », ceux qui avaient toujours des 10 autrefois. Et les masses ouvrières des syndicats doivent considérer ces élèves exemplaires et s'instruire par leur exemple. Mais quant à mettre la main au gouvernail, halte-là ! le moment n'est pas venu.....

De l'avis de Lénine, les syndicats, c'est-à-dire la véritable organisation de la classe ouvrière, ne sont pas du tout les créateurs de l'économie communiste « ils font la liaison entre l'avant-garde et les masses, par leur action quotidienne les syndicats convainquent les « masses »....., etc.

Ce n'est plus la trique de Trotsky. C'est le système à l'allemande, Froebel-Pestalozzi, l'enseignement par l'exemple. Les syndicats ne font rien d'essentiel dans la vie économique, mais ils convainquent les masses et leur servent de liaison avec l'avant-garde de la classe, avec le Parti, lequel à son tour, remarquez-le bien, n'administre pas lui-même en tant que collectivité et n'organise pas la production, mais constitue des administrations économiques de composition mélangée, où il se trouve aussi des communistes.....

Quel est le système le meilleur, cela serait à discuter. Celui de Trotsky a en tout cas le plus de relief et de réalité. Avec des prescriptions ou bien avec l'exemple des « bons élèves » on ne fera jamais progresser l'art pédagogique. C'est une vérité qu'il ne faudrait pas perdre de vue.

Le groupe de Boukharine occupe une position intermédiaire, ou plutôt il essaie de combiner les deux systèmes d'éducation ; remarquez que ce groupe lui aussi ne méconnaît pas aux syndicats le droit d'agir de façon indépendante dans les questions économiques. D'après Boukharine et son groupe, les syndicats « remplissent un rôle double : d'une part ils sont une école de communisme, un intermédiaire entre le Parti et la masse sans parti (cela est pris de Lénine), un appareil déversant les masses prolétariennes dans la vie active (remarquez-le, camarades, dans la vie active, et non pas dans la création de nouvelles formes économiques, non pas dans la recherche et la révélation d'un nouveau système de production) ; d'autre part ils sont à un degré toujours plus accusé une partie intégrante de l'appareil économique et de l'appareil en général du Pouvoir gouvernemental (cela est près de Trotski et de sa « fusion »).

Là encore le débat ne porte plus sur le rôle des syndicats, mais sur la méthode à suivre pour éduquer les masses en se servant des syndicats. Trotski est — ou plus exactement était — pour enfoncer la sagesse économique communiste dans la tête des syndicats avec le système employé par lui dans les transports et pour faire si bien leur éducation, à coups de nominations, déplacements, militarisations et

autres mesures tragiques du même genre, qu'ils se fondent avec les administrations économiques d'Etat et deviennent les exécuteurs obéissants des plans élaborés par le Conseil Supérieur d'Economie Nationale. Zinoviev et Lénine se dépêchent moins de fondre les syndicats avec les administrations économiques d'Etat. Les syndicats, disent-ils, peuvent rester syndicats. L'industrie sera administrée par des hommes choisis par nous. Le Bureau d'organisation du Comité Central est passé maître en la matière. Quand il se sera formé dans les syndicats de bons élèves bien sages et bien appliqués, nous les verserons dans les bureaux de l'Etat. Et les syndicats n'auront plus qu'à disparaître et à se dissoudre.

Quant au rôle actif en matière économique, nous le réservons au Conseil Supérieur d'Economie Nationale et autres organes de l'Etat bureaucratique ; aux syndicats nous laissons le rôle d'écoles. De l'éducation, encore de l'éducation et toujours de l'éducation... Voilà la devise de Zinoviev et de Lénine. Boukharine se pique de réalisme dans ce système d'éducation, et c'est pourquoi il a reçu une réprimande de Lénine et s'est même fait accoler une épithète malsonnante. Boukharine et son groupe, en soulignant le rôle éducateur des syndicats dans les circonstances politiques contemporaines, est partisan de la plus large démocratie ouvrière à l'intérieur des syndicats. Partout le principe électif, uniquement le principe électif, et les candidatures présentées par les syndicats obligatoires et non plus conditionnelles. Quelle démocratie ! C'est presque l'opposition ouvrière. Mais il y a une petite réserve : l'opposition ouvrière reconnait les syndicats comme les créateurs et les directeurs de l'économie communiste ; Boukharine comme Trotski et comme Lénine, les relègue au rôle d'écoles de communisme, sans plus. Pourquoi donc jouer au radicalisme dans la question de principe électif, quand on sait d'avance que ce principe ne fera ni chaud ni froid au système de direction de l'industrie ? Cette direction en effet, demeure hors de la portée des syndicats, entre les mains des administrations de l'Etat..... Boukharine rappelle ces pédagogues qui enseignent à l'ancienne mode, d'après les manuels de telle ligne à telle ligne, et qui encouragent « l'initiative » des élèves en leur faisant élire un camarade de service pour la classe, pour le réfectoire, pour l'organisation de spectacles ou de jeux... (1).

Ainsi les deux systèmes se concilient et se marient à merveille. Quant à savoir ce qui en résultera, a quoi seront bons les pensionnaires de nos mentors éclectiques, c'est une autre question. Si Anatole Vassiliévitch Lounatcharski était obligé dans ses réunions professorales de perdre son temps à réfuter de pareilles hérésies, la situation de Commissaire du Peuple à l'Instruction Publique deviendrait intenable...

Il ne faudrait pourtant pas diminuer à l'excès la valeur des méthodes éducatives de nos camarades dirigeants à l'égard des syndicats. Tous, sans excepter Trotski, comprennent que dans l'éducation « l'initiative » joue un rôle non méprisable. Aussi cherchaient-ils les domaines où les syndicats peuvent, sans dommage pour l'ensemble du système bureaucratique de l'Etat, manifester leur initiative et leur action économique.

Le domaine le plus innocent qui ait été découvert pour cette initiative des masses et pour cette « participation active à la vie » (d'après Boukharine), c'est l'amélioration des conditions d'existence. L'oppositon ouvrière fait une grande place à cette question, mais elle comprend fort bien que le terrain essentiel sur lequel doit s'exercer l'action originale du prolétariat, c'est la création de nouvelles formes économiques, dans lesquelles les conditions d'existence ne seront qu'une partie. Au contraire, d'après Trotsky et Zinoviev, la production est organisée par les administrations de l'Etat, et les syndicats sont invités à se livrer aux fonctions utiles, mais quelque peu étroites, du ménage intérieur. Zinoviev par exemple voit le « rôle économique des syndicats » dans la répartition des vêtements de travail ou bien il dit : nettement : « Il n'y a pas de fonctions plus importantes que les fonctions économiques : aujourd'hui préparer un établissement de bains à Pétrograd est une chose dix fois plus essentielle que de donner cinq excellentes conférences. »

Qu'est-ce que cela : confusion naïve ou bien escamotage voulu du rôle original et organique des syndicats dans la production et dans le développement des forces productives, sous prétexte de leur confier cette mission étroite d'organiser la vie quotidienne et le ménage intérieur ? Nous retrouvons la même pensée, sous des expressions un peu différentes, chez Trostki : Trotski invite magnanimement les syndicats à faire preuve de la plus large initiative dans le domaine économique. Mais en quoi cette initiative ou bien cette collaboration à l'amélioration du sort des masses consiste-t-elle ? A remettre les carreaux d'un atelier, à combler les mares devant une usine... (discours de Trotski au Congrès du sous-sol). Pardonnez-nous, camarade Trotski, mais ces choses sont tout bonnement du domaine ménager, et si vous réduisez l'activité des syndicats à de semblables pertes d'initiative, les syndicats ne seront plus des écoles de communisme, mais des écoles professionnelles de concierge.

(1) Voir les thèses du groupe de Boukharine.

Cependant Trotski fait le champ le plus large à « l'initiative des masses » en les appelant, non pas à organiser de façon indépendante les conditions d'existence (pour aller aussi loin il faut être cette folle d'opposition ouvrière), mais seulement à prendre du Conseil d'Economie Nationale des leçons pour l'amélioration du sort des ouvriers ! « Pour toutes les questions concernant les ouvriers, leur alimentation, l'économie de leurs forces, il faut que les syndicats sachent exactement (sachent, et non pas participent eux-mêmes activement), non seulement d'une façon générale comme le vulgaire public, mais sachent en détail tout le travail courant qui se fait au Conseil Supérieur d'Economie Nationale » (discours du 30 décembre). Les mentors du Conseil supérieur d'Economie Nationale ne se bornent plus à obliger les syndicats à exécuter leurs plans, ils commentent leurs prescriptions à l'usage de leurs élèves. C'est un progrès sur le système appliqué à la Fédération des Transports...

Mais le premier ouvrier venu comprend que, si utile qu'il puisse être de remettre les carreaux d'un atelier, il n'y a cependant rien dans cet acte qui ressemble à la direction de l'industrie. Les forces productives et leur développement n'ont rien à voir à semblable opération. Cependant la question qui se pose est bien celle-ci : Comment développer ces forces ? Comment organiser la vie économique, comment concilier les nouvelles conditions de vie avec les nécessités de la production, de façon à économiser le maximum d'énergie en vue du résultat utile en diminuant la somme de travail improductif ? Le Parti peut former un soldat, en un mot un exécuteur d'un plan déjà constitué. Mais il ne peut pas former un constructeur de l'économie communiste : seul le syndicat ouvre un champ à l'activité créatrice dans le domaine économique.

D'ailleurs ce n'est pas là le rôle du Parti. Son rôle est celui-ci : créer des conditions favorables à la formation, dans les masses ouvrières groupées par l'unité de leur idéal économique, de l'ouvrier créateur de nouveaux procédés de travail, d'une nouvelle utilisation de la main-d'œuvre, d'un nouveau groupement des énergies productrices. Pour triompher de la crise économique, pour créer l'économie communiste, l'ouvrier doit avant tout faire naître dans son cerveau une méthode nouvelle d'organisation du travail et des procédés nouveaux de direction.

Malheureusement cette vérité simple et marxiste n'est pas partagée aujourd'hui par les sommets de notre Parti. Pourquoi donc ? Parce que ces sommets ont plus de confiance dans les bureaucrates et les techniciens hérités de l'ancien régime que dans l'esprit créateur et sain de la classe prolétarienne. En tout autre domaine on peut se demander à qui doit appartenir la direction : à la collectivité ouvrière ou bien aux spécialistes bureaucrates ? Dans l'instruction des masses, dans le développement de la science, dans l'organisation de l'armée ou du Service de santé, partout, mais pas dans le domaine économique. Ici la chose est indiscutable et lumineuse pour tous ceux qui n'ont pas encore oublié l'histoire.

Nul marxiste n'ignore que le rétablissement de la production et le développement des forces productives d'un pays dépendent de deux facteurs : le progrès de l'outillage technique et l'utilisation rationnelle du travail, l'élévation intelligente de l'énergie productrice, la découverte de nouveaux motifs incitant à l'effort. C'est ce qui s'est reproduit chaque fois au cours de l'histoire de l'humanité à chaque passage d'un degré économique inférieur à un degré supérieur.

Dans la République du Travail, le développement des forces productrices par le progrès technique passe au second plan par rapport à l'autre facteur, l'organisation rationnelle du travail et la découverte d'un nouveau système économique. Même dans le cas où la Russie soviétiste réaliserait intégralement son plan d'électrification, si elle n'apportait pas des nouveautés radicales dans l'administration et l'organisation de son économie nationale, elle ne ferait que rattraper les pays capitalistes. Par contre, pour l'utilisation rationnelle des énergies et pour la constitution d'un nouveau système de production, la Russie laborieuse se trouve placée dans des conditions particulièrement favorables qui permettent de dépasser de bien loin tous les pays bourgeois et capitalistes par le développement de ses forces productrices. En Russie soviétiste le stimulant venant du chômage n'existe plus. La classe ouvrière affranchie du joug du capital a le moyen de dire son mot nouveau et original pour découvrir de nouveaux motifs d'effort et créer des formes de production encore inouïes dans l'histoire.

Mais qui donc peut montrer cet esprit créateur, ce flair raisonnable dans ce domaine ? Les éléments bureaucratiques qui dirigent les administrations de l'Etat ? ou bien les syndicats dont les membres de par leur expérience du groupement des forces dans l'atelier, possèdent des indications pratiques et réellement utiles permettant de réorganiser toute l'économie nationale ?

L'opposition ouvrière défend ce principe que la direction de l'économie nationale appartient aux syndicats, et en cela elle est plus marxiste que les théoriciens de nos sphères dominantes.

L'opposition ouvrière n'est pas assez ignorante pour faire fi du grand rôle que jouent la technique et la science. Elle n'a pas du

tout la prétention de constituer un organe de direction élu par le Congrès des producteurs et de disperser ensuite les Conseils d'Economie Nationale et Bureaux Centraux. Elle se représente les choses tout différemment : elle veut subordonner ces Bureaux Centraux indispensables, techniquement nécessaires, leur donner des directives théoriques, les utiliser de la même façon qu'autrefois les fabricants utilisèrent les techniciens spécialistes à leur solde pour réaliser les plans imaginés et esquissés par eux. Les spécialistes peuvent apporter énormément comme améliorations techniques, ils peuvent faciliter les recherches du prolétariat, ils sont nécessaires et indispensables, comme la science elle-même et son progrès, sont nécessaires à toute classe montante et militante. Mais les spécialistes bourgeois, même si l'étiquette de communiste leur est accolée, sont incapables et moralement impuissants pour ce qui est d'augmenter les forces productives dans un Etat non capitaliste, de découvrir des procédés nouveaux d'organisation du travail ou bien de trouver des stimulants nouveaux pour intensifier l'effort. Ici, c'est la classe qui doit parler, c'est-à-dire son expression la plus marquée et la plus distincte, les syndicats.

Lorsque sur la frontière entre le Moyen Age et les temps modernes, la bourgeoisie naissante entra en lutte économique avec la classe féodale en décadence économique, elle ne possédait aucun avantage technique sur la noblesse. Le revendeur, ce premier capitaliste, était obligé d'acheter la marchandise chez ce même artisan qui à l'aide de limes, de ciseaux et de tours primitifs fabriquait des objets pour son seigneur, son propriétaire, ou bien le marchand étranger avec lequel il entrait en transaction « libre ». Mais le servage, atteignant son plus haut degré de perfectionnement, cessa de donner un bénéfice, et les énergies productives commencèrent à ralentir leur croissance. Alors l'humanité posa cette question : déchéance économique, ou bien recherche de formes nouvelles de travail et par conséquent d'un nouveau système économique capable de relever le rendement, d'élargir et d'écarter les bornes de la production, d'ouvrir des possibilités nouvelles de progrès aux énergies productives.

Qui donc pouvait trouver la voie nouvelle pour réorganiser la production ? Naturellement c'étaient les représentants de la classe qui n'était pas liée par la routine du passé et qui comprenait que le ciseau et le tour entre les mains du serf donnait infiniment moins que les mêmes instruments entre les mains d'un ouvrier « libre », c'est-à-dire salarié, continuellement incité par l'aiguillon de la misère...

Et la classe naissante et montante, découvrant le moteur essentiel de la productivité du travail, construisit sur ce fondement tout le système, complexe et grand à sa façon, de la production capitaliste... Ce n'est que bien plus tard que les techniciens vinrent au secours des capitalistes. La base, ce fut le nouveau système de l'organisation du travail, les nouvelles relations entre le travail et le capital.

Il en est de même aujourd'hui. Aucun spécialiste ni technicien pénétré de la routine du système de production du passé ne peut rien apporter de vivant et de modifiant en ce qui regarde l'organisation du travail et la création d'une économie communiste. Ici la parole appartient à la collectivité ouvrière. C'est le grand mérite de l'opposition ouvrière d'avoir posé nettement et franchement cette question, d'une extrême importance, devant le Parti.

Lénine estime que le principe créateur du communisme dans le domaine économique peut se manifester par le canal du Parti. Est-ce bien vrai ? Avant tout, comment fonctionne le Parti ? D'après Lénine « il englobe l'avant-garde du prolétariat révolutionnaire ». Et c'est lui ensuite qui disperse cette avant-garde à travers les administrations de l'Etat, en en restituant une partie aux syndicats — privés de tout champ d'action dans la direction et l'organisation de l'économie nationale — ; et là ces communistes, bien éduqués, dévoués et peut-être même pleins de talent, sont étouffés et pourris par l'atmosphère générale de routine et de bureaucratie dont sont pénétrés les organes qui chez nous président à la « création économique ». L'influence de ces camarades est effacée, affaiblie, leur initiative se perd.

Il en est bien autrement dans les syndicats : là le contenu prolétarien est plus dense, les éléments sont plus homogènes, le but collectif est étroitement lié aux intérêts du travail et de la vie quotidienne des producteurs, membres eux-mêmes de ces Comités d'usines, des directions d'usine ou des bureaux syndicaux. L'initiative créatrice, la recherche de nouvelles formes économiques, de nouveaux motifs d'intensification du travail, tout cela ne peut naître qu'au sein de cette collectivité naturelle de la classe prolétarienne. L'avant-garde de cette classe peut accomplir la révolution, mais la classe tout entière, dans la pratique quotidienne de sa vie de classe, est seule capable de constituer la base économique de la nouvelle société.

Celui qui ne croit pas aux facultés originales de la collectivité prolétarienne — collectivité dont l'expression la plus vive est fournie par les syndicats — celui-là doit renoncer à jamais à créer l'économie communiste. Ni Krestinski, ni Préobajenski, ni même Lénine ou Trotski ne découvriront infailliblement par l'intermé-

diaire du Parti, ceux des ouvriers qui sont capables de trouver, d'essayer et de montrer le nouveau système de production, la nouvelle façon d'aborder le travailleur. Car ces ouvriers ne peuvent être révélés que par la pratique de la vie à des hommes à la fois producteurs eux-mêmes et organisateurs de la production.

Malheureusement cette vérité, qui est simple et claire pour n'importe quel ouvrier, est perdue de vue par les sommets de notre Parti. Le communisme ne peut pas être décrété. Il doit être créé par la recherche des hommes vivants, au prix d'erreurs parfois, mais par l'élan créateur de la classe ouvrière elle-même.

Dans les discussions passionnées qui se poursuivent entre les sommets de notre Parti et l'opposition ouvrière, le point litigieux est celui-ci : à qui notre Parti confie-t-il la constitution de l'économie communiste, au Conseil Supérieur d'Economie Nationale, avec toutes ses ramifications bureaucratiques, ou bien aux syndicats ? Trotski veut opérer entre le Conseil supérieur et les syndicats une « fusion » telle que le premier engloutisse les seconds. Zinoviev et Lénine veulent soumettre les masses syndicales à une « éducation » communiste telle que les syndicats se dissolvent sans douleur au sein des administrations d'Etat. Boukharine et tous les autres fabricants de thèses disent au fond la même chose, avec des variantes de formules, des différences de mots ; le fond est identique (1).

Seule l'opposition ouvrière tient un autre langage et défend les intérêts des classes du prolétariat dans la création et la réalisation de ce qui constitue sa tâche essentielle.

La direction de l'économie nationale dans la République du Travail à l'époque de transition où nous sommes doit être confiée à un organe élu par les producteurs ouvriers. Toutes les administrations économiques d'Etat ne font qu'exécuter la politique économique de cet organe suprême de la République du Travail. Tout le reste n'est que, piétinement sur place et ne fait que dénoncer un manque de confiance dans les énergies créatrices des ouvriers, manque de confiance indigne de notre Parti, qui doit toute sa puissance précisément à l'inépuisable source d'énergie révolutionnaire qu'est le prolétariat.

Il n'y aura pas à s'étonner si au moment du Congrès les auteurs des diverses plateformes économiques, à l'exclusion de l'opposition ouvrière, font l'accord entre eux sur des concessions et sur des compromis. Rien d'essentiel ne les sépare.

Seule l'opposition ouvrière ne doit pas et ne peut pas faire de concessions. Cela ne veut pas dire qu'elle désire la scission. Son but est autre. C'est, même dans le cas où elle sera battue au Congrès, de rester à l'intérieur du Parti, pour défendre fermement et pas à pas son point de vue, sauver le Parti et redresser sa ligne de conduite.

Encore une fois, en peu de mots, que veut l'opposition ouvrière ?

1° Constituer l'organe directeur de l'Economie Nationale avec les ouvriers, les producteurs eux-mêmes ;

2° Pour cela, c'est-à-dire pour arriver à ce que les syndicats, au lieu de collaborer passivement avec les administrations économiques de l'Etat, y prennent une part active et manifestent dans ces administrations l'initiative des ouvriers, l'opposition ouvrière détermine une série de mesures préalables préparant progressivement l'établissement de ce régime ;

3° La direction de telle ou telle branche d'industrie n'est remise entre les mains du syndicat correspondant qu'après que ce syndicat y a été reconnu suffisamment préparé par le Conseil Central panrusse des syndicats ;

4° Les nominations aux postes administratifs dans l'industrie sont interdits sur toute la ligne sans autorisation du syndicat. Tous les candidats des syndicats sont obligatoires. Tous les délégués envoyés par les syndicats sont responsables devant lui et peuvent être rappelés par lui.

5° Pour réaliser le plan ainsi esquissé, il faut commencer par renforcer les syndicats par la base en préparant chaque Comité d'usine à prendre la direction de l'entreprise ;

6° La réunion en un seul organisme de la direction de toute l'économie nationale (au lieu de la dualité actuelle entre le Conseil supérieur d'Economie Nationale et le Conseil Central panrusse des Syndicats) crée une unité de volonté, qui facilite la mise en pratique du plan économique unique, condition nécessaire du système communiste. Est-ce là du Syndicalisme ? N'est-ce pas plutôt la réalisation du programme de notre Parti ? Et ceux qui s'en éloignent, ne sont-ce pas au contraire les tenants des autres thèses ?

La bureaucratie et l'initiative des masses

Bureaucratie ou initiative des masses ? Voilà le second point qui sépare les sommets du Parti et l'opposition ouvrière. Le problème de la bureaucratie a été posé, mais examiné d'une façon trop superficielle au VIIIe Congrès des Soviets. Ici, comme dans la question du rôle et du caractère des syndicats, la discussion a été dirigée sur une fausse voie. Le débat, ici aussi, est plus profond qu'il ne semble. Il consiste au fond en ceci : Quel est,

(1) Je ne m'attarderai pas à faire l'analyse des autres plateformes, car elles ne présentent rien de nouveau pour le fond du débat, et dispersent l'attention sur des détails.

pour l'Etat des travailleurs, au moment où se constitue la base économique du communisme, le système de gouvernement qui assure le plus large champ à l'initiative du prolétariat ? Est-ce le système bureaucratique des administrations d'Etat, ou bien la large et pratique initiative des masses ouvrières ? Poser cette question, c'est mettre en présence deux principes qui s'excluent nécessairement l'un l'autre, la bureaucratie ou bien l'initiative ? Et on veut le faire rentrer de force dans la question des moyens de vivifier l'appareil soviétiste ! Encore une fois, c'est escamoter le débat, comme dans la discussion sur le rôle des syndicats.

Il faut le déclarer de façon claire et distincte. Les demi-mesures, quelques modifications dans les relations entre les Bureaux Centraux et les organes administratifs locaux, ou autres innovations aussi inexistantes et aussi mesquines, comme le déplacement de quelques militants influents ou bien l'envoi de communistes dans des administrations d'Etat, où malgré eux, ils se laissent gagner par l'atmosphère bureaucratique et se dissolvent au milieu d'éléments bourgeois, sont incapables d'amener la moindre démocratisation ni la moindre vie dans l'administration soviétiste (1).

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. N'importe quel enfant de Russie soviétiste sait que le problème consiste à faire participer la plus grande masse possible d'ouvriers, de paysans et de menue gent du travail à l'organisation de la vie économique, de l'existence quotidienne et de l'Etat des travailleurs. Le problème est clair. En d'autres termes : il faut éveiller l'initiative des masses. Or que fait-on pour encourager et pour faciliter cette initiative ? Rien. Au contraire. Il est vrai que dans chaque meeting nous disons aux ouvriers et aux ouvrières : « Créez la vie nouvelle ! construisez ! aidez le Pouvoir des Soviets ! » Mais que la masse, qu'un groupe d'ouvriers ou d'ouvrières prenne notre appel à cœur et essaye de le mettre en pratique, et tout aussitôt quelqu'un de nos organes bureaucratiques, s'estimant lésé, donnera sur les doigts aux trop fougueux initiateurs... Tous nos camarades se rappelleront sans peine des dizaines de cas où des ouvriers ont imaginé d'organiser eux-mêmes un réfectoire, une crèche, une coupe de bois, etc... Chaque fois leur intérêt vivant et immédiat pour cette œuvre a été tué par la lenteur bureaucratique, par les échanges interminables de papier, par les pérégrinations à travers les sections, les refus, les nouvelles démarches, etc. Et là où on aurait pu avec ses propres forces et son ardeur organiser un réfectoire, une coupe de bois ou bien une crèche, on recevait un refus basé sur le manque dans des dépôts centraux d'objets d'ameublements, de chevaux pour le transport du bois ou de local pour la crèche... Combien d'amertume s'accumule chez les ouvriers et les ouvrières, quand ils voient, quand ils savent que si on leur donnait le droit et la possiblité d'agir, ils mèneraent leur entreprise à bonne fin. Quel dépit de recevoir pareil refus, quand on a soi-même découvert les matériaux dont il s'agit, quand on s'en est assuré...

L'initiative tombe, le désir d'agir est tué. « Puisqu'il en est ainsi, que les bureaux eux-mêmes s'occupent de nous ! ». De là, la plus funeste des divisions. « Nous », c'est-à-dire la gent travailleuse, et « eux », c'est-à-dire les fonctionnaires soviétistes, dont tout dépend. Là gît le mal.

Or, que font les sommets de notre Parti ? Essaient-ils de découvrir la racine du mal et de reconnaître franchement que le système que nous avons appliqué et réalisé par l'intermédiaire des soviets, loin d'encourager l'initiative des masses, ne fait que le tuer ? Non, nos sommets ne l'essayent pas. Tout au contraire, au lieu de rechercher le moyen d'encourager l'initiative des masses, qui s'accommoderait admirablement de la souplesse de nos organes soviétistes à certaines conditions, nos sommets deviennent tout d'un coup les défenseurs, les chevaliers de la bureaucratie. Combien de camarades, à la suite de **Trotski**, répètent que : « Si nous souffrons, ce n'est pas d'avoir emprunté les mauvais côtés de la bureaucratie, mais de n'avoir pas emprunté ses bons côtés ». (Vers un plan économique unique).

La bureaucratie, c'est la négation directe de l'initiative des masses. C'est pourquoi celui qui fonde le système administratif de la République des Travailleurs sur le principe de l'encouragement des initiatives et de l'appel des masses à cette administration est obligé de ne distinguer dans la bureaucratie, ni bons, ni mauvais côtés et de repousser purement et simplement le système bureaucratique comme pernicieux absolument.

La bureaucratie n'est pas un phénomène surgi de notre misère, comme l'assure Zinoviev et ce n'est pas non plus un reflet de cette habitude d'aveugle surbordination contractée sous le régime militaire, comme disent d'autres : le phénomène est plus profond. Il vient de la même source qui enfante notre politique instable et double à l'égard des syndicats : l'influence grandissante sur notre appareil gouvernemental de groupes sociaux étrangers d'esprit non seulement au communisme, mais même aux aspirations et infiltré au plus pro-

(1) Quant à la bureaucratie à l'intérieur du Parti, nous en traiterons plus loin.

fond de notre Parti et qui ronge de part en part les organes soviétistes, comme le reconnaissent non seulement l'opposition ouvrière, mais encore de nombreux camarades plus réfléchis restés en dehors de ce groupe.

On n'a pas seulement rétréci l'initiative de la « masse sans parti », (ce qui serait encore compréhensible et découlerait logiquement de l'atmosphère tendue de la guerre civile) on a encore amputé, jusqu'à la dernière limite celle des membres du Parti. Toute initiative indépendante, toute pensée nouvelle qui n'a pas passé par la censure des centres dirigeants, est considérée comme une hérésie, comme une violation de la discipline du Parti, comme une démarche attentatoire aux droits du centre, qui doit tout prévoir et tout prescrire. S'il n'a pas prescrit, vous n'avez qu'à attendre. Un jour viendra où le centre aura le temps et prescrira, et alors, dans un cadre strictement déterminé, vous pourrez « déployer » votre « initiative »...

Qu'arriverait-il, si par exemple des membres du Parti Communiste de Russie, amateurs d'oiseaux, se mettaient en tête de fonder une Société pour la protection des oiseaux ? L'entreprise semble utile, en tout cas, elle est agréable et ne menace pas de porter atteinte aux « plans gouvernementaux ». Mais ce n'est là qu'une apparence. Aussitôt apparaîtraient des organes bureaucratiques, qui feraient valoir leurs droits à l'organisation de cette Société, qui la fondraient dans un appareil d'Etat, et qui par là tueraient l'initiative directe, en la remplaçant par une liasse de circulaires et d'instructions qui fourniraient du travail à plusieurs centaines de nouveaux fonctionnaires et alourdiraient d'autant la poste et les transports.

L'essence de la bureaucratie et sa nuisance ne consistent pas seulement dans les lenteurs, comme voudraient nous le faire croire les camarades qui transportent le débat sur le terrain de la « vivification de l'appareil soviétiste », mais en ce que toutes les questions sont décidées non par échange d'opinions, non point par l'action vivante et immédiate des personnes intéressées, mais par voie formelle, par décision d'en haut, par un individu ou bien par un collège rétréci à l'excès, en l'absence complète ou presque complète des personnes intéressées. Une tierce personne décide de votre sort : c'est là l'essence de la bureaucratie.

Devant les souffrances grandissantes causées dans la classe ouvrière par le chaos de notre époque de transition, la bureaucratie se trouve incapable et impuissante. Le miracle d'enthousiasme nécessaire pour augmenter la production et améliorer le sort des ouvrières ne peut être accompli que par l'initiative vivante des masses ouvrières intéressées, à condition que cette initiative ne soit pas gênée et limitée à chaque pas par une hiérarchie d'autorisations et de prescriptions. Les marxistes, les bolcheviks en particulier, ont toujours dû leur force à ce qu'ils ont moins poursuivi les succès prochains et immédiats (comme le faisaient les opportunistes et les conciliateurs) qu'ils ne se sont efforcés de placer le prolétariat dans des conditions lui permettant de tremper son énergie révolutionnaire ou de développer ses facultés d'action. L'initiative des ouvriers nous est indispensable. Mais nous leur fermons la voie.

La peur de la critique et de la pensée libre, jointe au système bureaucratique, atteint parfois chez nous jusqu'à la caricature.

Et cependant quelle initiative est permise sans liberté d'opinion et de pensée ? L'initiative ne se manifeste pas seulement dans un acte précis, dans tel ou tel travail, mais bien davantage dans le travail indépendant de la pensée. Nous redoutons l'indépendance des masses, nous hésitons à donner libre champ à l'esprit créateur du prolétariat, nous redoutons la critique, nous avons cessé d'avoir confiance dans les masses, voilà d'où vient toute notre bureaucratie. Et voilà pourquoi l'opposition ouvrière estime que la bureaucratie est notre ennemi, notre fléau, est le plus grand danger pour la vitalité du Parti communiste.

Pour nous guérir de la bureaucratie qui s'est fait un nid dans les administrations d'Etat, il faut avant tout nous guérir de celle qui sévit à l'intérieur du Parti. Pour combattre la bureaucratie, il faut combattre tout le système. Dès que notre Parti reconnaîtra autrement qu'en théorie ou en paroles, comme base de notre administration l'indépendance des masses, les administrations d'Etat deviendront d'elles-mêmes, par la force des choses, des organes vivants accomplissant des fonctions révolutionnaires et communistes, et cesseront d'être les simples appareils d'enregistrement, les cimetières de dossiers, ou les laboratoires de circulaires mort-nées, qu'ils sont aujourd'hui chaque jour un peu plus.

Que faut-il faire pour supprimer la bureaucratie dans le Parti et pour mettre à sa place la démocratie ouvrière ?

Avant tout il faut comprendre que nos dirigeants ont tort quand ils disent : aujourd'hui nous consentons à lâcher quelque peu les rênes, tant qu'aucun danger aigu ne nous menace sur le front, mais dès que ce danger se fera sentir, nous reviendrons au système militaire. Ils ont tort, car il faut se souvenir que ce qui a sauvé Pétrograd, ce qui a défendu bien des fois Lougansk, d'autres villes encore et des territoires entiers, c'est l'héroïsme. L'armée rouge était-elle seule ? Non. Il y

avait l'activité propre et l'initiative héroïque des masses ouvrières. Chaque camarade s'en souviendra, toujours au moment du danger notre parti fait appel à l'initiative des masses comme à une arme de salut. Il est vrai qu'au moment du danger il convient de fortifier la discipline, la rapidité et l'exactitude de l'exécution, l'esprit de dévouement, dans le prolétariat et dans le Parti Communiste, mais entre ces manifestations de l'esprit de classe et la subordination aveugle préconisée dans ces derniers temps par notre Parti, il y a un abîme.

L'opposition ouvrière, de concert avec un groupe de militants de Moscou, réclame au nom de l'assainissement du Parti et de la suppression du mauvais esprit bureaucratique, la mise en pratique des principes démocratiques, non seulement dans les périodes de répit, mais aussi en cas de crise intérieure et extérieure. C'est la condition première et essentielle de l'assainissement et du retour du Parti aux principes de son propre programme, dont, sous la pression d'éléments étrangers, il s'écarte de plus en plus dans la pratique.

Le seconde condition catégoriquement réclamée par l'opposition ouvrière, c'est de débarrasser le Parti de ses éléments non prolétaires. Plus se fortifie le Pouvoir des Soviets, et plus augmente le nombre des éléments étrangers, carriéristes sans idéal ou même délibérément hostiles, qui s'infiltrent dans le Parti. Il faut faire un nettoyage fondamental. En le faisant, il faut partir de ceci que les plus révolutionnaires parmi les éléments non ouvriers sont entrés dans la première période de la Révolution d'octobre. Le Parti communiste doit être un Parti ouvrier, à cette condition seulement il pourra résister aux éléments petits bourgeois, venus de l'extérieur, aux influences paysannes ou aux spécialistes serviteurs invétérés du capital.

L'oposition ouvrière propose de vérifier tous les communistes non-ouvriers entrés dans le Parti après octobre et d'exclure tous ceux qui sont entrés après 1919, en leur accordant le droit de demander leur réadmission dans un délai de trois mois.

En même temps, un certain stage de travail manuel devra être imposé à tous les éléments non-ouvriers désirant rentrer dans le Parti ou y entrer, et ce stage sera passé dans les conditons ordinaires de vie et de travail de l'ouvrier.

La troisième démarche décisive pour démocratiser le Parti est de composer les Comités de province et de district ainsi que le Comité Central, de telle sorte que les ouvriers liés immédiatement aux masses y possèdent l'influence prépondérante.

Un rapport étroit avec cet article du programme de l'opposition ouvrière se trouve celui qui demande la transformation de tous nos organes dirigeants, depuis le Comité Central jusqu'aux Comités de districts d'organes régentant les détails quotidiens de la politique et s'ingérant dans les nominations et les déplacements du point de vue étroit de tel ou tel bureau, en un organe de contrôle sur la politique générale de l'appareil soviétiste.

Nous avons déjà noté que la crise de notre Parti résulte de la rencontre de trois sortes de tendances diverses par leur composition sociale; la classe ouvrière, la classe paysanne et la petite bourgeoisie, et enfin les délivrés de l'ancienne bourgeoisie, représentés par les « spécialistes » et les hommes d'affaires.

Des raisons de caractère politique obligent les organes centraux ou locaux d'Etat, les commissariats et même le Conseil des Commissaires du Peuple avec le Comité Central Exécutif, à prêter l'oreille et à s'adapter à ces trois groupes hétérogènes de la population de notre République des Travailleurs. Cela ne manque pas de nuire à la fermeté et à la pureté de la ligne de classe, dont l'interprète, dans l'intérêt de la Révolution doit être le Parti communiste. Or, chez lui aussi, les conditions de politique générale commencent à l'emporter sur les intérêts de la classe ouvrière.

Pour que le Comité Central et les divers comités du Parti défendent réellement la pureté de notre politique de classe et rappellent à l'ordre les organes de l'Etat, chaque fois que dans leur politique se remarquera un écart de notre programme (par exemple, dans la question du rôle et du but des syndicats), il faut réduire au minimum le nombre des militants occupant à la fois des postes importants dans des organes de l'Etat et dans ceux du Parti.

(A suivre.)

KOLLONTAI.



Imp. "LA FRATERNELLE" 55, rue Pixérécourt. PARIS (XXe). *Le Gerant :* BERTELLETTO.

Troisième Année — N° 23 JANVIER 1924

La Revue Anarchiste

Le Numéro			1 50
Pour l'Extérieur			1 75
ABONNEMENTS:	4 Mois	8 Mois	1 An
France	5	10 »	15 »
Extérieur	6	12 »	18 »

PARAISSANT

TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la
RÉDACTION
à André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION
à SOUSTELLE, *Administrateur*
même adresse. Chèque Postal 516-67

SOMMAIRE :




1924!...



LE MÉTIER D'HOMME

(Notes pour une technique de la vie quotidienne, extraites de « Être un Homme », traité inédit)

Quand tu t'embauches dans un atelier, le maître-ouvrier t'enseigne les règles de ton travail, la façon dont ta besogne s'harmonise avec celle de tes compagnons de labeur.

« On attend après toi comme tu attends après les autres. Arrangez-vous pour marcher d'accord. »

Là-dessus tu prends tes outils et tu t'efforces de bien faire.

S'il y a des règles pour bien travailler, il y a des règles pour bien vivre.

L'ensemble des règles pour bien faire ton métier d'ouvrier s'appelle : la technique. L'ensemble des règles pour bien faire ton métier d'homme s'appelle : la morale

Tu rirais d'un ouvrier qui ne saurait pas son métier. Que penserais-tu d'un homme qui ne voudrait pas savoir le sien ?

COMMENT SE FABRIQUENT LES VERTUS

Les vertus sont à la morale ce que le temps et l'espace sont aux images, ce que la raison est aux idées, ce que la beauté est au monde.

Elles sont une forme, une prédisposition, une condition de l'acte moral, une qualité qui se surajoute à nos actes, comme la beauté s'amalgame à nos images pour leur donner tout leur prix.

La vertu de l'homme est de suivre sa loi d'homme, comme la vertu et le devoir de la plante est de suivre sa loi de plante. C'est dans ce sens que Herbert Spencer a pu dire que l'être moral parfait de l'avenir serait une sorte d'automate moral, chez qui un véritable *instinct du bien*, remplacerait le libre choix et ses erreurs. Ainsi l'instinct de la race abeille permet à chaque ouvrière d'accomplir son labeur quotidien dans la ruche avec une perfection invariable.

Nous n'en demandons pas tant. Le fait d'*être un homme* implique tout le reste. Bon sang ne peut mentir, comme dit la sagesse populaire.

Notons encore avant de passer à l'étude, au détail des vertus, que notre nomenclature n'a rien d'impératif, d'exclusif. Peut-être connais-tu, sous d'autres noms, les vertus pratiques que nous allons énumérer. Peut-être les pratiques-tu modestement, malhabilement, sans t'être inquiété de leur trouver un nom.

Il n'importe. Le plus beau livre de morale peut contenir des pages blanches où chacun saura mettre du sien. Un code de morale pratique, en dernière analyse, n'est qu'un mémento, un guide des dispositions mentales que tu dois affûter et tenir prêtes en prévision de tous les actes de ta vie.

La pensée et le sentiment humains s'expliquent par la nature même de l'homme, des sens de l'homme. La vie morale s'explique par la nature même des vertus ou prédispositions à traduire et à prolonger en actes moraux le monde raisonnable que l'homme porte en lui.

L'homme se fait communément une idée excessive des vertus. Il croit qu'à l'exemple du talent, du génie elles sont distribuées par un hasard parcimonieux et fantasque. Il croit qu'il faut un dur et patient apprentissage pour les acquérir, une vigilance soutenue pour les garder.

C'est la faute de tous les bavards qui, à force de vouloir rehausser et embellir les vertus les ont rendues inaccessibles à la foule intimidée. Elles sont comme ces demoiselles trop belles, trop savantes, trop sages qui meurent vieilles filles pour avoir inspiré trop de respect aux amoureux.

La vertu n'est point une rareté sublime, mais bien une forme quotidienne, aisée, aimable de la vie humaine. C'est la vie humaine elle-même, guidée par la raison, aiguillonnée par le désir d'*être un homme*.

La beauté est *la forme* que nous donnons aux images de la vie.

La vertu est *la forme* que nous donnons aux actes de la vie.

Le bonheur est la forme que revêt toute vie dont la raison modèle les idées, dont la beauté modèle les images, dont la vertu modèle les actes.

Nous ne sommes jamais certains de pouvoir fixer la santé, la chance, la fortune. Mais le plus humble et le plus oublié des hommes est maître de son bonheur dans la mesure où il est maître de lui-même.

Ne crois pas, frère l'Homme, que ta besogne d'homme soit finie quand tu as touché ta paye, couche tes gosses, pourvu ta femme de l'argent pour nourrir et couvrir la maisonnée. Mais demande-toi tout bas :

— Qu'est-ce qui m'a rendu le plus heureux, dans toute ma vie ? Quel fut mon jour de vrai bonheur ? Quelle fut l'heure où j'ai été si content de vivre que ma poitrine respirait de la joie, que tout riait en moi et autour de moi, que la ville et le monde me semblaient en fête et en fleurs ?...

Eh bien ! ce jour, cette heure il t'est donné de les revivre si tu veux bien prendre la peine de réviser mentalement et mettre en ordre tes vertus, pour voir tout le parti que tu peux en tirer pour cette vie nouvelle que sera désormais et à jamais ta vie.

Les grandes vertus

Les grandes vertus sont celles qui déclanchent toutes les autres, dont toutes les autres vertus pratiques dérivent. Elles s'appellent curiosité, résignation, audace, enthousiasme, amour.

La curiosité. — La curiosité, c'est l'intelligence en arrêt devant les choses et les gens, pour les comprendre, les aimer s'ils le méritent, agir sur eux s'il est besoin.

L'attitude contraire est *l'indifférence.*

La curiosité, c'est la raison qui sort de toi pour te précéder et te guider. La curiosité, c'est *l'esprit critique,* qui est, en même temps que la vertu de toute intelligence, la *vertu-préface* de toute activité humaine. Cet esprit critique appliqué à la vie morale a, lui aussi, son entraînement, sa gymnastique. Il n'y a pas, tu le sais bien, de bons apprentis sans modèles de travail, de bons ouvriers sans maîtres. Les modèles et maîtres de la vie morale sont tous ceux qui, par le bonheur de leur nature ou de leur destin ont réalisé une vie morale *instructive,* comme un athlète réalise une vie sportive, que tous ne peuvent imiter et atteindre, mais dont les enseignements seront précieux pour ses émules.

Les modèles de la vie morale sont tous ceux dont l'histoire ou la légende nous narrent les vies illustres : héros, saints, grands hommes, personnages de tragédie ou de roman.

Certes, tu ne peux être dans ta vie Léonidas, Epiclète, Bayard, Vincent de Paul... Mais tu peux imprégner ta vie de la modeste et excellente émulation de ces grandes vertus. Ne dis point : « Ils sont trop grands, trop forts, trop hauts ; je ne saurais les suivre. » Leur force d'âme, comme la lumière, éclaire bien loin tout autour d'elle. La moindre de ces lueurs qui tombe sur toi éclaire, féconde quelque chose en toi et te fais accommoder aux cadres de ta vie ce que tu peux comprendre, retenir et appliquer de la leur.

La beauté d'une pièce de théâtre n'est pas due à son décor, mais à son texte. La beauté d'une vie humaine est due à son texte qui est l'homme. Socrate n'était, en somme, qu'un de ces vieux flâneurs bavards et râpés, comme il y en a sur toutes les places des petites villes. Spinosa n'était qu'un pauvre ouvrier lunettier dont tout le plaisir apparent était de fumer le soir sa pipe, sur le banc de la porte, en causant de petites choses avec son logeur. Et pourtant Socrate ou Spinosa tiennent une place autrement grande, dans l'ensemble de l'histoire humaine, que César ou Napoléon.

L'esprit critique t'enseigne à mesurer toutes les grandeurs humaines, à te contenter de ton sort. L'enchantement intérieur t'enseigne à ne point envier les trésors des autres, mais à considérer tout ce qui t'entoure comme autant de trésors qui suffisent à ton bonheur. L'esprit critique ne fabrique pas le bonheur, mais il nous indique tous les chemins qui nous en détournent. Ton meilleur ami ne pourrait rien faire de mieux pour toi.

Le courage. — Le courage est la vertu qui permet à l'homme de vivre conformément aux vérités morales que son esprit critique lui a montré être telles. Le courage est un aspect, une attitude, une disposition permanente de la conscience. Quand il doit se résoudre en acte, il s'appelle, suivant les circonstances, résignation, audace, enthousiasme.

La *résignation* est la vertu de la pensée qui sait les limites de notre destin, de nos jours, qui se contente et tire toujours partie du modeste lot qui nous est attribué.

L'audace est la vertu de la volonté qui risque ce qu'elle a jugé être vrai, raisonnable et juste.

L'enthousiasme est l'audace du cœur, du sentiment irréfléchi, l'intuition généreuse qui devance, pour se résoudre en acte, la réflexion, le jugement qui l'approuverait.

Les grands martyrs des religions ou des philosophies nous offrent de beaux exemples de l'audace de penser, de continuer dans la vie

son rêve intérieur. Si, dans le cours de nos petites destinées, nous n'avons guère l'occasion de nous hausser à ces sommets du sacrifice, l'audace n'en reste pas moins la vertu dont nous avons le plus besoin pour surmonter, chaque jour, les fausses hontes, les routines, les préjugés, qui nous détournent *d'être un homme*. L'audace quotidienne est comme ces menus talismans des contes de fées, bague, sifflet, caillou, baguette dont le maniement permettait à son heureux possesseur de vaincre, en se jouant, les obstacles qui se multipliaient devant lui.

Or, pour que ce talisman de la vie pratique atteigne son but, il ne faut point en user par à-coups et par lubies, mais bien s'accoutumer à transformer l'audace en *habitude*. Des haleurs qui tirent sur un chaland ne donnent point des coups saccadés et intermittents à leur câble. Mais d'un mouvement lent, bien accordé, continu, ils font avancer la lourde barque. Ainsi le moment viendra où nous n'aurons plus besoin de faire cet effort d'audace comme à l'improviste, tellement l'audace sera devenue une qualité continue et invisible de nos pensées morales, tellement nos actes quotidiens en auront pris le pli.

Le courage est, en ce sens, la grande vertu des novateurs, des créateurs dans la science, l'art, la philosophie, la vie sociale. C'est pourquoi on les appelle des *révolutionnaires*. Ils bousculent hardiment ce mol oreiller de préjugés sur lequel nous aimons bien à reposer notre tête. Mais ce n'est pas d'hier que les Latins ont trouvé que la Fortune favorise les audacieux, que le maître-mot du bonheur c'est : oser.

Souvent, du premier coup, l'enthousiasme spontané obtient les résultats de l'audace réfléchie. On ne saurait l'ériger pourtant en méthode active de toute une vie, à la fois parce qu'il échappe au contrôle de l'esprit critique et parce qu'il ne constitue, somme toute, qu'un accident heureux de la vie sentimentale. Un homme enthousiaste, dit-on souvent, vaut mieux pour entraîner une foule que mille logiciens. D'accord. Ce qui vient du sentiment est, en effet, de prime abord, plus communicatif que ce qui vient de la raison. L'enthousiasme frappe, rallie, entraîne. Le cœur le jette brusquement hors de lui, comme la bouche jette un cri.

Mais à l'usage, une fois dissipée l'émotion fugace, le seul enthousiasme fécond est celui que la raison fertilise, anime et se confond avec l'audace. L'audace est justement l'alliage de l'enthousiasme et de la « froide » raison. La raison, toute seule, ne peut convaincre que des gens bien disposés, des écoliers attentifs et sages. Elle ne vous empoigne pas son homme par la peau du cou, elle ne fait pas voir d'un coup trente-six chandelles à son entendement. Ce qui fait, peut-être, la raideur du stoïcisme antique, c'est justement qu'il était trop raisonneur, trop raisonnable. La sublime et impassible constance d'Epictète sous la torture nous touche moins que les pauvres larmes humaines de Jésus au Jardin des Oliviers. On ne peut vraiment *être un homme* qu'à la condition de rester homme, d'avoir des noblesses et des faiblesses communes avec cette humanité que nous voulons affermir et purifier en nous.

Ainsi le courage, éclairé par l'esprit critique, réchauffé par l'enthousiasme, nous amène-t-il à l'amour, au don toujours renouvelé de soi-même, à la tendre communion de l'homme et du monde qu'il porte en lui, l'amour que nous ne définirons pas davantage puisque tout ce livre n'a tenté d'être que sa définition réalisée, puisque toute philosophie peut dire, avec Socrate : « Je ne sais qu'une science, mais elle contient toutes les autres, car c'est la science de l'Amour. »

La vertu et les mensonges

Si la vertu, comme la raison, ne cherche que le vrai, elle doit savoir faire leur part aux nécessités de la vie commune. L'homme le meilleur et le plus droit vit dans une société toute cimentée de menus mensonges que sa raison discerne et qu'elle accepte avec résignation. Qui ne voudrait pas les accepter, serait, comme cet Alceste de Molière, un trouble-fête, un trouble-vie qui rend malheureux tous ceux qui l'approchent. Nous ne vivons pas dans un manuel illustré de morale en action, mais dans la vie. Sur cent hommes, il n'en est pas un qui ne mente, fût-ce par son silence, au moins une fois par heure, qui ne se garde de dire, tout à trac, ce qu'il pense à ses compagnons quotidiens, pas un qui n'accepte et ne pratique ces mensonges officieux, nécessaires à l'harmonie de ses relations. Il faut aimer bien terriblement un homme pour lui dire, toujours, toutes les vérités que l'on pense.

Mais ces fraternels mensonges, imposés par le contrat de la vie en commun, ne sont point comme ces erreurs, préjugés, billevesées que ta raison critique a rejetés loin de ta route. Ce sont les petits tampons et les petites chevilles qui adoucissent ce que les préceptes purs pourraient avoir de trop rude à l'usage.

De même qu'une rampe de fer brut, au long d'un escalier où passent beaucoup de gens, se polit, devient douce et glissante, sans rien perdre de sa force, ainsi les mensonges de la vie sont comme le poli que prennent tes actes moraux pour ne pas blesser tes semblables.

C'est même pour cela que l'on appelle *politesse* l'art de vivre avec autrui, de se gêner, de savoir se taire pour être agréable au voi-

sin. La politesse, ou, comme on la nomme encore fort justement, le *savoir-vivre*, est ainsi la forme modeste, usuelle, adaptée aux modes et usages du temps, du lieu, que prend toute sagesse aimante quand elle sort de sa petite maison pour se promener parmi les hommes.

Les petites vertus

Les petites vertus sont celles qu'il t'est le plus nécessaire et le plus aisé de pratiquer, d'allier à ta vie par l'habitude, de fondre et bien unir avec ton caractère, qui, comme ton corps, ne te quitte jamais.

Ta pensée, ta raison et les grandes vertus qu'elles animent, ne sont pas toujours en travail. Elles ont des repos, des arrêts. Ton caractère n'en a point.

Les petites vertus ne sont rien autre chose que les minutes mêmes de ta vie, considérées sous l'aspect le plus beau et le plus récent qu'elles puissent revêtir.

Tu peux manger ta soupe ou ton omelette dans une assiette sale, c'est entendu. Mais tu prendrais plus de plaisir à manger dans une assiette claire, illustrée d'oiseaux et de fleurs.

Tu peux vivre avec un caractère fruste, sale, mal dégrossi, c'est entendu. Mais toi-même et ton entourage serez enrichis de bonheur si tu as su le perfectionner, l'égayer de ces oiseaux bleus, de ces fleurs enchantées dont nous portons en nous l'indéfini jardin.

Les petites vertus, en effet, sont plus enfoncées que toutes autres dans notre nature physique et font quasi parti du tempérament.

De même que certains sont, de naissance, sanguins ou nerveux, gras ou maigres, beaucoup d'humains ont la chance de naître doux, tempérés, débonnaires, indulgents, allègres.

Mais il en est qui, moins bien gratifiés, ou, peut-être, desservis par un naturel malheureux, un foie encrassé, un estomac ou un intestin riches en mauvaise humeur, ont besoin de beaucoup d'étude, de patience et de temps pour acquérir ces aimables dons.

Raison de plus pour se donner de la peine, puisque la récompense sera durable et surpassera infiniment le mal que tu te seras donné.

Or, tel est capable, par aventure, d'un grand acte qui n'a point la patience de fixer ou d'apprendre les petites vertus — moins reluisantes, mais d'usage plus journalier. C'est que, avec ce défaut de vue qui nous est propre, nous prenons pour grande vertu celle qui, comme les grandes fêtes du calendrier, ne revient point tous les jours. Nous ne réfléchissons point qu'il y a vertu aussi grande à filer et tisser brin à brin, au long des jours, une vertu modeste qu'il faut voir avec du recul pour en apprécier le prix.

L'héroïsme, le sacrifice, le pardon sont des accidents dans le cours d'une existence. La douceur du commerce, la bonne humeur, l'indulgence sont d'usage courant, rendent la vie plus savoureuse, y tiennent lieu de ce qu'elle ne nous a point donné. Elles alimentent vraiment cette petite lampe de l'enchantement intérieur, dont nous avons voulu rendre la lumière perpétuelle.

La pratique des petites vertus est justement le moyen le plus simple, le plus accessible de réaliser cet enchantement quotidien.

Puisqu'il n'est pas donné à tout homme d'être riche, savant, artiste, puissant, mais qu'il est donné à tous d'être heureux — le bonheur étant la seule richesse que nous produisions et fabriquions en propre, examinons ensemble comment, après avoir rendu ton être apte à secréter le bonheur, tu peux rendre ta vie apte à le contenir. Tout se ramène, sur ce point comme en toutes choses, à une *éducation ;* éducation de ton caractère, de tes habitudes, de toi-même et des tiens.

Prenons quelques exemples. Simplement pour préciser la méthode. Car il serait puéril, frère l'Homme, de prétendre t'enseigner par le menu ce que tu sais aussi bien que moi, mieux que moi, mais que tu négliges souvent de rechercher en toi, de ramener du fond de ton être. Encore un coup, ce n'est pas un manuel scolaire que je te trace, mais un cri d'appel que je te lance, de rappel à ton devoir d'être heureux.

La bonne humeur

— Belle malice, diras-tu, que de me prêcher la bonne humeur. Elle ne dépend pas plus de ma volonté que la colique.

La bonne humeur que je te souhaite n'est point cette bonne humeur physique, forme de l'heureux équilibre de tes fonctions corporelles, aspect aimable de ta bonne santé ; mais bien un heureux équiibre dans tes fonctions mentales, une douceur de caractère, une indulgence, une confiance qui n'attendent point, pour s'épanouir, que ton estomac soit bien disposé.

Pour bien comprendre d'ailleurs ce qu'est cette bonne humeur-là, étudions un peu celle que le langage courant appelle mauvaise.

La mauvaise humeur n'est pas la colère. La *colère* est une maladie brusque de l'être tout entier, comme la fièvre est une maladie brusque et passagère de ton cerveau et de ton sang. La mauvaise humeur, si l'on peut dire, est une migraine d'âme. Tu te soignerais s'il te fallait toujours vivre avec la migraine. Et tu ne soignerais pas la mauvaise humeur qui, en s'incorporant à toi finirait par gâter toute ta vie ?

Au point qu'il serait peut-être plus juste d'extraire, carrément, la bonne humeur du cortège des petites vertus pour la mettre en tête des grandes. C'est bien la vertu cardinale puisque sans elle toutes les autres sont de nul prix. Un esprit critique hargneux, un courage acariâtre, un enthousiasme quinteux, n'ont rien pour séduire et plaire. Une vertu renfrognée, contrainte, ou seulement sèche et austère n'éclaire et ne féconde rien autour d'elle. Une vertu parée de bonne humeur rayonne et fait valoir, du plus humble au plus haut, tous les mérites qui la constituent.

Aussi peut-on dire que la bonne humeur est comme le graphique, le témoin, l'échelle des progrès accomplis dans la vie morale. De même que l'on reconnaît un corps, comme bien vivant au degré de sa tiédeur animale, on reconnaît une conscience comme bien vivante au degré de sa bonne humeur.

La morale est donc l'art d'acquérir et la science de conserver la bonne humeur, signe sensible et permanent de toutes les excellentes vertus que la bonne humeur sous-entend et soutient, comme un fil soutient les grains d'un collier.

Chacun, il va de soi, est juge de se fabriquer à sa mesure une méthode pour s'induire et conserver en belle humeur. Il sera toujours plus ou moins contraint d'utiliser la distinction classique que faisaient les stoïciens entre les choses qui dépendent de nous et celles qui ne dépendent pas de nous ; ou, comme disait Rabelais, définissant son *pantagruélisme*, cette « certaine gaîté d'esprit toute confite en mépris des choses fortuites. » La bonne humeur, comme toute harmonie de notre vie, est fille du jugement, de la raison.

Cette santé de la vie morale se manifeste par la gaîté, la douceur, l'indulgence, la confiance, la politesse ou *savoir-vivre*, l'esprit éducatif.

La gaîté

La gaîté, en tant que vertu, est un état durable d'allégresse pour qui le plus humble détail de la vie peut-être prétexte à un plaisir inoffensif. Elle rend sensible, visible, sur nos visages, dans notre corps la bonne humeur qui nous anime. Elle est fille de la paix et sérénité que donne à toute la vie une foi solide.

Je me souviens, étant petit enfant, d'avoir été un jour, avec ma mère, dans un couvent de religieuses, un couvent à jardins et à arcades où circulaient, en tous sens, grandes ou petites, jeunes ou vieilles, grasses ou maigres, des bonnes sœurs qui souriaient toujours, joliment, paisiblement, comme si ce confiant et enfantin sourire était la règle de leur ordre et l'uniforme de leur visage.

— Pourquoi toutes les sœurs sont-elles si contentes ? demandai-je.

— Parce qu'elles ont confiance en Dieu, mon enfant.

Eh bien, frère l'Homme, nous qui avons confiance et foi dans la vie, nous qui avons confiance et foi dans l'homme, portons en nous la même paix confiante recouverte du même visage souriant...

La douceur, l'indulgence, la confiance

La raison qui sait combien l'homme se trompe aisément, dans ses idées ou dans ses actes, t'incline à excuser tes frères quand ils se trompent, quand ils font mal. Elle sait encore que malgré leurs fautes, leurs tares, ils sont la matière plastique où le dieu-homme peut se modeler. Tu fais crédit aux pauvres humains de ce qu'ils ne sont pas en considération de ce qu'ils peuvent être.

La politesse ici encore, va permettre à ton idéal de se déplacer sans heurt parmi les réalités humaines. Elle te permet de manifester cette indulgence confiante qui précède tous tes rapports avec autrui.

Or, la vie du peuple, lourde et brutale, ne semble guère compatible avec ces tendres délicatesses. Le peuple dit :

— Je n'ai que faire des belles manières. C'est là article pour gens cossus. De même qu'ils ont de beaux habits pour recouvrir leur viande, ils ont de belles politesses pour recouvrir leur langue.

« Moi, j'ai des habits couleur de limaille, de fumée, couleur de travail. Je ne vais pas travailler avec un beau costume. Le ferais-je qu'il serait vite usé, sali, patiné par mon labeur. Je n'ai pas le temps d'apprendre la politesse. Le ferais-je qu'elle serait vite rongée, souillée, patinée par ma vie de pauvre homme, par ma rude journée où le travail était ponctué et comme réglé par des jurons. »

Hé oui, des jurons... C'est parce que ton vocabulaire est pauvre et manque de ressources pour exprimer ta pensée que tu crois le rendre plus énergique, plus fort, en le farcissant de mots brutaux. Sois en paix. Tu peux dire des gros mots et pratiquer, quand même, la politesse. On ne te demande pas de parler comme les devises des mirlitons. La politesse que je te souhaite peut s'accommoder de rudes paroles qui sont dues, comme le hâle de ton visage et les calus de tes mains, à la rudesse de ton métier et non à celle de ton cœur.

Celui qui a vécu de près la vie du peuple, qui l'a étudiée avec une tendre attention, sait bien que chez les plus gueux on a son code de savoir-vivre et ses usages.

Certes, il ne s'agit plus là de belles manières, d'étiquette minutieuse, mais de manières sociables, fraternelles, qui montrent à autrui ton désir de lui, de parer tes sentiments, tes

attitudes, tes goûts pour lui faire accueil. Seulement, il en est de ce savoir-vivre-là comme des habits de fête. On ne l'arbore que pour les grandes occasions : noces, anniversaires, réunions d'amis. Si tu te disais que la société humaine peut être comme une grande réunion d'amis, c'est tous les jours de ta vie que tu ferais cet effort de « savoir-vivre ».

Puisque l'école publique oublie ou néglige cette éducation si nécessaire à la pratique du bonheur, efforce-toi d'y suppléer, de voir combien la douceur de vivre est faite de simples petites choses, combien il est facile de s'habituer à tenir propres ses idées et ses paroles, comme on tient propre son corps ou ses mains.

L'éducation conjugale

D'ailleurs, avant de faire le gentil dans la grande famille humaine, si nous nous occupions un peu de ce que tu peux faire dans ton chez toi, avec ta femme et tes petits.

C'est là, frère l'Homme, un problème bien doux, bien grave. Assez pour modifier ta bonne humeur naturelle ou celle que tu as pu acquérir, pour exalter tes vertus par une émulation charmante ou pour les appauvrir et supprimer à la longue par une lutte de tous les jours.

Au fait, quand tu prends femme, sais-tu ce que tu veux, ce que tu fais ?

Tu as compris, un jour, que l'homme n'est pas fait pour vivre seul, que son destin est mutilé et comme infirme si la douce présence d'une compagne ne vient lui donner sa forme définitive. Un jour dont le souvenir fleurira toute ta vie, tu as échangé de jolies paroles, comme il y en a dans les romans et dans les romances. Tous les deux, vous vous êtes désirés, attendus. Le travail monotone vous semblait enfin avoir un but. La semaine avait au bout son dimanche comme une promesse merveilleuse.

Vous avez réuni les brins de votre nid. Vous avez eu même nom, même toit, même soupe...

As-tu vraiment cru que ton devoir, que ton bonheur s'arrêtait là ?... N'as-tu donc pas compris que si tu es, à la fois, ton propre maître et ton propre élève, ton devoir éducatif ne s'arrête pas là ? N'as-tu donc pas compris que si tu devais à ta femme bon souper, bon gîte et le reste, tu devais l'aider à se créer une âme, c'est-à-dire un réceptacle susceptible à la fois de contenir et de fabriquer votre bonheur ?...

La grande vertu de l'homme en ménage est *l'esprit éducatif*, le soin quotidien qu'il prend à revêtir sa compagne de tous les charmes et attraits nécessaires à leur double bonheur. Considère que ta femme est ton élève, c'est-à-dire l'élève de ce sage et patient pédagogue que tu t'es appliqué à faire naître et séjourner au fond de toi. Cette belle toilette impérissable que, pareil aux marchands orientaux des contes, j'étalais devant toi en commençant ces pages, cette belle toilette, frère l'Homme, tu en es le tisserand et l'ouvrier.

Oh ! je sais bien... Les femmes sont souvent dures à conduire. Elles sont comme ces mules à pompons et à sonnettes qui ne veulent point passer un pont.

Toi, tu t'irrites, tu fais tapage. Si bien que ton logis et ton cœur s'emplissent d'ombre, que notre pauvre petite lampe semble vaciller et s'éteindre. La magie qui transfigurait ton intérieur s'évapore. Les choses redeviennent soudain ce qu'elles ne doivent pas être. A nouveau le papier des murs est déchiré, le plafond fumeux, la table boiteuse, la chaise dépaillée, le marmot criard...

Et tout cela n'existait pourtant pas à l'instant d'avant, frère l'Homme, puisque tu n'y pensais pas, puisque tu *ne le voyais pas*.

Le mauvais enchanteur est passé...

Agis donc envers ta compagne comme envers toutes les autres ombres de la caverne où tu es lié. Sois patient et sache attendre. Si ta femme n'a pas su réaliser dans sa vie les pauvres progrès qui enjolivent la tienne, attache-toi, résolument, à ne voir en elle que les bons aspects. Toutes choses ici-bas, tu le sais, n'existent que dans la mesure où nous y consentons. La seule femme qui existe pour toi est celle que tes yeux, tes oreilles, tous tes sens et toute ta conscience créent, chaque jour, quand tu t'éveilles.

Songe, d'ailleurs, qu'il y a non seulement sagesse, mais adresse à voir les gens qui nous approchent plus beaux et meilleurs qu'ils ne le sont, peut-être.

Vois les cordonniers. Ils disposent dans leurs étalages des souliers si beaux, si bien modelés que c'est plaisir de les voir — plaisir bien vite transformé en désir. Tu entres, tu essais, tu achètes.

Si, par la suite, tu trouves que la chaussure est moins seyante dans ton pied que dans la vitrine du marchand, il te répondra :

— Mon ami, j'avais mis dans ce soulier un conformateur de bois, qui reproduisait la forme idéale d'un pied de la même longueur et largeur que le tien. Achètes-moi ce conformateur. Introduis-le, chaque soir, dans la chaussure que tu quittes. Tu verrais bientôt celle-ci reprendre un peu de son élégance première et conserver plus longtemps bon air et noble mine.

Or, la grande vertu du mariage, frère l'Homme, c'est de savoir, à l'instar de mon bottier, fabriquer, porter et conserver en toi un conformateur qui soit l'image idéale de ta

compagne et que tu puisses, à tout instant, insérer, pour les redresser si besoin est, dans les images que tes sens t'apportent et que ta sagesse apprécie.

Les vertus de la femme

Aussi, il n'est pas d'une importance essentielle que ta femme soit jolie plutôt que laide, fine plutôt que sotte.

Mais elle doit avoir comme grande vertu celle qui fait pendant à ta vertu éducative : la vertu *d'attention* et *d'émulation*, gage des progrès que vous ferez à deux dans la vie harmonieuse que doit être votre vie.

Combien de gens s'en vont toute leur vie, côte à côte, et demeureront jusqu'à la mort comme deux étrangers. Ils ont tout mis en commun : travail, meubles, projets d'avenir, bonne et mauvaise fortune. Mais ils n'ont pas su mettre en commun le trésor qui remplace tous les autres et dont ton esprit est le coffret précieux.

Pourtant la nature même nous montre, par le simple aspect extérieur de deux vieux époux, combien la patiente habitude peut modeler, non seulement les caractères, mais les traits mêmes du corps. N'as-tu point remarqué comme, au cours des années, deux vieux mariés finissent par se ressembler, non seulement par leurs gestes, manies, propos, mais par on ne sait quel air de famille qui apparente leurs deux visages, comme la communion de leurs deux volontés a apparenté leurs humbles destins.

Bien entendu, si c'était la femme qui vienne à apporter en ménage ces qualités fines et fécondes dont je voudrais te doter, ne crains point de renverser les rôles et de devenir disciple à l'école du bonheur. Les consciences qui habitent dans un corps ne sont pas toujours appariées au sexe. Il y a des esprits mâles ou femelles distribués souvent à rebours de la nature.

Quoi qu'il en soit, rappelle-toi que la vie à deux est une éducation permanente, que les vertus de l'esprit éducatif s'appellent patience, constance, amour.

Rappelle-toi que tu es un perpétuel créateur, que tout émane de toi, images des choses, images des êtres, ciel, rues, passants, logis, femmes et enfants bien-aimés, qu'il dépend de toi seul d'être riche en belles images, de parer tes jours de l'humaine splendeur à laquelle tu as droit.

Roger Dévigne.





UN SONGE DE SOCRATE

A la tombée du jour, le riche Echécratès avait appelé avec mystère le jeune Socrate. Après une longue conversation incertaine, il lui avait remis le livre d'Anaxagore, disant :

— Cache ce rouleau précieux sous ton manteau et garde-le en souvenir d'un ami.

Le jeune homme avait rougi de plaisir à l'idée qu'un tel trésor lui appartenait. Cependant sa malice s'égayait, intérieure, aux dépens du riche et avare Echécratès. Il ne donnait pas le volume pour causer une joie à autrui, mais pour écarter de lui-même un danger. Trois fois, il avait fait promettre trois fois que si l'ouvrage était découvert, le nouveau propriétaire n'avouerait à personne d'où venait le papyrus impie.

Sous son manteau, Socrate sentait le rouleau lui ronger le sein comme une bête capturée ou comme un désir d'amour. Il courait vers sa demeure, heureux d'une claire nuit de lecture et de philosophie. Hélas! il trouva sa lampe vide. Il lui restait plusieurs menues pièces d'argent, trois oboles, une diobole, deux demi-oboles, en tout une drachme. Mais il ne pouvait acheter d'huile à cette heure tardive : les marchands dormaient derrière leurs portes fermées, ou ils s'égayaient loin de chez eux derrière les portes fermées des courtisanes.

D'ailleurs, il destinait sa petite fortune à une autre joie.

Son frémissement vers la lumière attendue lui permit peu de sommeil. Le jour n'était encore qu'une pâleur de promesse et déjà le jeune Socrate essayait de lire.

Il négligea d'aller au chantier du Parthénon où l'attendait un bloc à dégrossir et, après ce travail, un salaire suffisant à ses médiocres besoins de quelques jours.

Au bonheur tendu de la lecture, il avait usé la matinée.

Puis il avait dépensé sa drachme pour entendre le grand sophiste Prodicos de Céos.

Ainsi, il s'était enivré, un même jour, de deux joies rares. Il se réjouissait encore parce que, s'étant abstenu de tout aliment, son esprit lui paraissait une lumière plus pure.

Mais il était déjà trop sage pour continuer le jeûne plus longtemps. Demain, il irait au chantier, ferait la besogne retardée, toucherait son salaire. Puis, de nouveau, loin des labeurs serviles, il s'offrirait de sobres nourritures, pain, figues, olives, et quelques journées de lecture libre et de libre méditation.

Allongé sur sa couche, il agitait en lui les paroles d'Anaxagore concernant l'Esprit ordonnateur du Cosmos, les paroles de Prodicos touchant les belles lois que la nature a mises en nous et que contredisent les lois arbitraires de la Cité. Mais déjà il donnait aux choses dont parlait Prodicos des noms nouveaux : son mépris appelait « lois écrites » les ordres tyranniques ; son respect et son amour appelaient « lois non écrites » les lois vivantes dans les vivants.

Cette fois encore, il fut long à s'endormir. Quand enfin le sommeil l'enveloppa, il fut visité d'un songe :

***

L'Esprit lui apparaissait, beau non comme un dieu d'Homère ou de Phidias, mais comme une rayonnante lumière. Ses rayons pénétraient graduellement, et bientôt jusqu'aux derniers confins, on ne sait quel chaos ténébreux. Un enfant qui pleurait cessa larmes et cris parce que sa mère accourue lui sourit et le berce. Tel, le chaos sentait les riantes, les berceuses, les victorieuses caresses de lumière débrouiller sa confusion, multiplier les formes et les harmonies. Il devenait tout entier forme lui-même, et harmonie, et Cosmos. L'Esprit rayonnait gloire et bonheur, vaste ouvrier qui a réussi un immense ouvrage. Et Socrate était une conscience heureuse du bonheur et de la beauté universels.

Mais il sentit son bonheur se détacher en quelque sorte de lui et s'éloigner ricanant. En-

tre ses yeux et le Cosmos lumineux, se dressaient, étranges, les paroles de Prodicos touchant l'opposition entre les lois de la Cité et les lois de la Nature. Elles dressaient une ombre vague et inconsistante, qu'un souffle de volonté ou une lumière de pensée va, semble-t-il, disperser à jamais. Mais non. L'ombre grandissait, s'épaississait, prenant la similitude d'un homme de plus en plus gigantesque, elle noyait enfin toutes choses de désordre et de nuit. Le dormeur se demandait comment l'homme a pu s'écarter de la nature, quelle force plus grande que les lois non écrites lui a fait inventer les ridicules et cruelles lois écrites.

Anaxagore, se montrant à ses yeux, expliqua :

— L'Esprit a débrouillé le chaos des choses ; il a laissé à l'homme le soin et la gloire de faire lui-même un Cosmos avec son propre chaos.

— L'homme ne fait-il donc point partie de la nature ? s'étonnait Socrate.

Mais Anaxagore avait disparu et nulle réponse ne venait de nulle part.

Maintenant le songe transportait le dormeur dans une forêt où les fauves dévoraient les bêtes faibles. Du grand cri silencieux des cauchemars Socrate criait son angoisse :

— O Anaxagore, l'Esprit vit-il dans la bête de proie ou meurt-il dans la proie ?

En un fourré écarté, un vieux loup perclus se mourait de faim. Et le jeune philosophe ne savait s'il enveloppait de plus de pitié douloureuse ce mourant, de plus de pitié heureuse les victimes sauvées par sa mort. Dans un arbuste, une toile tendue n'approvisionnait plus l'araignée guetteuse, car la saison finissante était pauvre en insectes. Sèche et grise comme une morte, l'araignée agonisait parmi les cadavres vides des moucherons.

— Esprit, Esprit, as-tu vraiment débrouillé le Chaos ? nommerai-je Cosmos la bataille universelle et confuse où tous doivent mourir après avoir tué ? Esprit, Esprit, je crains que tu ne sois le vaincu, non le vainqueur, du chaos éternel.

Mais voici : L'araignée reprit quelque force et les moucherons, ressuscités, s'envolèrent bourdonnants. Cependant le vieux loup hurlait avec une douceur effarante et les bêtes craintives faisaient entendre des cris exigeants.

Chaque vivant déclarait :

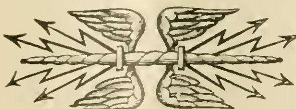
— L'Esprit est en moi. Je protège l'Esprit quand je protège ma vie. Pour nourrir l'Esprit, je sacrifie d'autres vie à mes besoins.

Puis, venue on ne sait d'où, la voix du songe proclama :

— Il n'y a pas, ô Socrate, un Esprit unique qui lutte contre un seul chaos et ordonne un seul Cosmos. Il y a des myriades de myriades de myriades d'esprits. Chaque vivant — et peut-être rien n'existe qui ne soit vivant — est ensemble esprit, chaos et cosmos. La lutte de tous ces chaos, tu la peux voir, si tu veux, comme un chaos et une confusion éternels. Si tu le préfères, tu peux inventer une direction à ce mouvement discord et voir un Cosmos dans la vague conspiration et le branlant agencement de tous ces cosmos. Les lois écrites disent ensemble le chaos humain et certain effort cosmique pour multiplier les espèces ; elles tendent à diviser définitivement les hommes en proies et en bêtes de proie, en esclaves et en maîtres, en troupeau dévoré et en bergers dévorants. Mais les lois non écrites, oserai-je dire que seuls ton effort, ta lumière méditée, ta beauté volontaire les gravent en toi ? O Socrate, tu fus, tu es encore, comme les autres vivants, esprit et douleur, aspiration et combat, lourdeur et élan, comme les autres hommes, bête et dieu. Applique-toi à te diviniser tout entier, afin qu'il y ait dans le monde un dieu véritable et pur. Deviens tout entier conscience, si tu veux que brille quelque part une conscience claire. Dans la Nature, chaos d'innombrables cosmos vaguement commencés, toujours déformés et mourants, fais de toi un cosmos ferme et sans chaos. Puis, si cet espoir te charme, imagine que ta santé deviendra un jour contagieuse comme une maladie.

HAN RYNER.

D'un ouvrage sur le chantier, *Songes Perdus*.





Les Idées d'un Utopiste sur l'Europe

Par J.-J. IPSEN

Traduit du danois par Émile MANUS

Ce qui m'étonne le plus chez les Européens, c'est que ces gens-là pensent toujours en foule. Ils se font des opinions communes, et leur but le plus élevé est de les faire régner, de sorte qu'elles finissent par avoir le dessus sur toutes les opinions particulières. Les opinions majoritaires prennent force de loi, et les personnes qui les violent sont punies. La contrainte répugnant aux hommes les meilleurs, ce sont les plus mauvais qui arrivent au pouvoir. Les meilleurs sont mis de pair avec les criminels, et les lois de contrainte étant violées par les bons et par les mauvais, il s'ensuit que tous les pays de l'Europe sont remplis de commissariats de police, de cours de justice et de prisons.

Pourtant, on prétend que la liberté consiste à professer toutes les opinions, pourvu qu'elles ne troublent point l'ordre public. Ceci est très curieux ; car, en Europe, tout est désordre public. On fait la guerre aux opinions d'autrui, au lieu de les faire coopérer en paix avec les siennes ; on assassine pour des opinions divergentes, souvent en dedans des limites de son propre pays, et dans les grandes occasions on se fait des guerres militaires internationales. Quant à la liberté d'avoir des opinions à soi, elle est anéantie d'avance par les lois de la majorité, celles-ci faisant toujours violence à la minorité. En fin de compte, la majorité n'est qu'une pure fiction, les lois faisant également violence à la majorité : en effet, elles ont partout pour but final la protection du droit de posséder ; or, on s'est arrangé, en même temps, de telle sorte, que la majorité ne possède rien. Ceci remonte à l'introduction de la technique machinale, alors que ces gens ont omis de faire des machines la possession de tout le monde, car bien que vivant avec des opinions en commun, on rejette la possession en commun, paraissant pourtant la plus sensée des deux. Au contraire, on fit des machines la propriété d'une minorité, à savoir la propriété d'une minorité de peu de personnes, et la suite en a été que l'énorme progrès dans les machines n'a, jusqu'à ce jour, diminué seulement d'un quart d'heure le travail quotidien des ouvriers faisant marcher les machines sans avoir droit de propriété à la moindre roue. Il va de soi que de pareilles façons d'agir doivent faire de la minorité possédante les gouvernants, les lois ayant trait surtout à la protection du droit de posséder, donc à la protection des rares personnes possédant les machines, et par là également la terre qui n'est ouvrable que les machines y aidant. Arrive-t-il un homme ayant l'opinion personnelle que tout cela est de la folie, les possédants, de par leur gouvernement, nieront naturellement la liberté de cet homme à avoir une opinion révolutionnant à un tel degré la société actuelle de l'Europe ; et étant donné que, dans une société composée de pareilles folies, il doit y avoir nécessairement quelques hommes révolutionnaires, le droit de la liberté de penser ne peut donc pas exister. Ces gens-là, on s'est imaginé de les appeler des utopistes. C'est très flatteur pour le pays de l'Utopia, qui ne voudrait, à aucun prix, se faire appeler le pays de l'Europe.

Presque tous les Européens sont des hommes basant leur vie sur des opinions communes, les législateurs imprimant une forme de contrainte à ces opinions, les électeurs choisissant les législateurs, les militaires dressés à protéger les lois, les prêtres enseignant que toute autorité émane de Dieu, les auteurs et les journalistes prêchant également la morale, tout le peuple de travailleurs élevé dans l'opinion commune que l'ordre public ne pourra

être que ce qu'il est, c'est-à-dire le désordre. A la tête de ces pays, toujours en conflit avec eux-mêmes, s'étale en symbole un prince ou un président, ordinairement en uniforme militaire de grand guerrier.

Quand les Européens se battent le plus durement en leur propre nation ou bien à l'extérieur, cela se fait toujours en vertu de cette opinion commune que tous les hommes, les mauvais et les bons, sont des frères, ce qu'ils ne peuvent nullement être ; mon prochain ne sera jamais que celui qui m'est proche, et si les hommes sont mauvais, ils seront simplement incapables d'être des frères. Mais, en Europe, on raffole de cette sorte de phrases communes, dont celle de liberté, égalité et fraternité est des pires ; car, même chez nous, en Utopia, la liberté, l'égalité et la fraternité n'existent que soumises à certaines conditions, et en Europe on ne trouvera d'ailleurs que contrainte, inégalité et guerre au voisin, le tout dûment légalisé.

Une autre phrase très répandue est celle de l'amour de la patrie : la plupart ont des pères n'ayant jamais possédé un lopin du pays de leurs pères, et ceux qui possèdent la patrie se l'arrachent entre eux, en s'arrachant aussi la patrie des autres peuples. Dernièrement, on s'est fait une guerre à tous les diables pendant quatre années de suite, et une paix étant enfin établie, ce ne fut qu'un pas vers une nouvelle guerre, sûrs qu'on était que bientôt tous les diables seraient encore lâchés sur ce pauvre vieux monde. La foi en Dieu n'existe également qu'en tant que phrase : aucune société religieuse, aucune Eglise n'a confiance en la bonté d'un Dieu, le dogme commun étant que tous les hommes sont mauvais, à quoi s'ajoute le non-sens des hommes étant des frères.

Pour le renforcement de tels dogmes et de tels non-sens, les Etats entretiennent des écoles et des universités. Les enfants et les jeunes gens sont élevés avec méthode dans l'art de penser avec les pensées d'autrui. On est né Utopiste, mais on est dressé Européen. Toutes les opinions sont uniformisées, autorisées, bien enfoncées dans les têtes ; pendant des siècles, on a tué ou chassé hors du pays ceux qui pensaient de leur propre pensée et qui étaient arrivés, par là-même, à avoir une opinion autre que celle de la foule : souvent, on les a emprisonnés et mis à mort par milliers : même dans le plus petit pays, l'Etat a eu ses bûchers, l'humanité ses martyrs, et la foule majoritaire en joie devant les afflictions d'un Galilée ou d'un Kropotkine est recrutée par les casernes d'éducation. Celles-ci n'ont précisément que le seul défaut d'être des casernes, défaut capital d'ailleurs.

En somme, l'enseignement serait à louer, n'était le fait que tout le savoir se trouve édifié sur une fausse base, sur des traditions transmises de génération en génération sans renouvellement. Les enfants sont élevés dans la religion du pays, mais point dans le respect des croyances commençant à la frontière la plus proche, de sorte que la foi religieuse est distribuée selon la géographie, cette même géographie qui est une cause éternelle de conflits avec les voisins. La jeunesse est éduquée à fournir des citoyens sous la tutelle de l'Etat, c'est-à-dire des salariés, des soldats et des payeurs d'impôts, le tout finissant dans un type commun pour toute l'Europe, un homme marchant à la tombe plié sous le joug de la foi en des autorités fausses. C'est la part des femmes de mettre au monde de tels êtres estropiés corps et âme, afin de prévenir des révoltes contre les vieilles idoles de laideur dont la fausseté n'est révélée à personne, même pendant les déboires les plus cruels. Ainsi, la grande guerre fut de la moindre importance ; en effet, elle laissa des peuples entiers dans l'idée obsédante de l'Etat grand protecteur des citoyens. C'est vrai que même un Européen ne saurait guère fermer les yeux sur ce fait que ce sont les gouvernements qui poussent les peuples vers des guerres intestines et extérieures, mais il reste aveugle dans son for intérieur.

Cette sorte de cécité se rencontre un peu partout. Le citoyen d'un Etat dit civilisé ne voit point qu'il passe sa vie dans une atmosphère de civilisation corrompue. Les progrès bien visibles l'éblouissent ; ainsi les progrès dans la mécanique de la guerre sont tellement formidables que peu d'Européens s'aperçoivent que la guerre a pour base essentielle une idéologie tout à fait surannée. De même, se trouve-t-il ébloui par le parlementarisme, l'invention ingénieuse des gouvernants du droit de vote, et il croit ferme en sa participation dans le gouvernement des destinées de son pays ; il le croit même après la guerre, où nulle part personne n'est venu demander aux peuples leur opinion à eux. En Europe qui, et avec quelle raison ! s'appelle le vieux monde, on s'enthousiasme encore pour ce qui est appelé le droit des peuples, et cela malgré le fait que la majorité ne gouverne jamais et que, en outre, la majorité a toujours tort. Le progrès n'émane jamais de la majorité, toujours de la minorité, souvent d'un seul. Il va sans dire que cette sotte confiance en la majorité a affaibli l'individu, ainsi que la minorité, partant affaibli le progrès ; s'il s'agit d'une action, les Européens viennent en foule, de préférence en majorité, et surtout en Etat. Par là-même, l'Etat se définit : manque de progrès. Car tout en reconnaissant que l'Etat est gouverné par une minorité, cette minorité se trouve toujours liée, dans sa manière de penser, à la majorité dont elle est sortie ; en somme, on ne voit que

des Européens pensant et agissant en foule, par l'intermédiaire de l'Etat, et, conséquemment leurs idées et leurs actions sont à peu près stationnaires comme l'a si bien dit le philosophe allemand Nietzsche : « Ils sont là à regarder bêtement les pensées que d'autres ont pensées avant eux... ils ont appris, à l'instar du flamant bariolé, à se tenir debout de longues heures dans des mares de peu de profondeur ! ! »

Ainsi le droit de vote, connu et expérimenté par les Chinois déjà en l'an 1.100 avant notre ère ; ainsi le suffrage des femmes, en route juste au moment où les hommes commencent à en avoir assez du leur, discuté en Europe depuis l'an 1792 ; ainsi la journée de huit heures, l'idéal de ces individus singuliers, examinée, réexaminée et surexaminée depuis l'an 1840. Venez à eux avec l'affirmation que la terre est assez riche et le travail assez fort pour leur procurer une nourriture suffisante dans la moitié de ce temps, et ils vous crieront : « Utopiste ! »

Les Européens aiment ce qui est compliqué et par conséquent ne comprennent pas ce qui est simple. Leur vie de tous les jours se trouve embarrassée d'un tas de lois et de règlements dont nul ne connaît ni le nombre, ni le contenu : les légistes même y perdent leur latin, et pourtant ils ont dépensé leur temps à bien suivre toute cette paperasserie ; ils sont en un désaccord perpétuel sur l'entendement des lois, ainsi que le sont les tribunaux. Ces lois se succèdent et s'améliorent, si l'on peut dire, elles sont reprisées comme de vieux bas : elles changent d'un pays à l'autre ; elles pourront être tournées dans plusieurs directions comme le timon d'une voiture : elles sont suivies et transgressées ; elles sont la peur des mauvais, une source de querelles et de méchanceté : elles sont le mépris des bons, parce que l'origine du bien se trouve ailleurs que dans des prescriptions : elles sont souvent incompréhensibles ; mais l'Européen en raffole, qu'il parte pour son travail, pour une élection ou pour faire la guerre. Qu'elles soient toujours une violence contre les personnes s'y opposant, cela n'a pas la moindre importance auprès des hommes s'adonnant à l'idée de l'Etat.

D'où sort-elle donc, cette idée, d'où vient cet engouement pour ce qui est compliqué ? Du sentiment de faiblesse s'emparant de ceux qui vivent dans des troupes trop grandes, en s'associant à des meneurs et à une providence. Cette simple vérité qu'on vit mieux sa vie dans une commune que dans un Etat n'est pas comprise, quoique les Européens aient eux-mêmes vécu une telle vie, il y a de cela peu de siècles. On a essayé de les révolutionner vers la province, tel en France quand l'an 1789, l'idée de la décentralisation s'est réveillée parmi des hommes surcentralisés ; pourtant, un siècle plus tard, ce séparatisme, ce pas vers l'individualisme a été anéanti par l'invention majoritaire de l'Etat dit socialiste, dont on a affublé Karl Marx, bien que celui-ci n'en ait jamais fait la moindre mention. Lénine, en Russie, vient d'en faire une répétition générale qui a mal réussi, et pour cause, ainsi que l'a fait, en Italie, Mussolini en baptisant la même comédie du nom de nationalisme, ce qui certainement aboutira au même résultat déplorable. Les social-démocrates et les nationalistes sont en Europe, après la guerre mondiale, les deux grands partis majoritaires qui ont incarné l'idée de l'Etat, idée par nature contraire à tout progrès. Mais l'œuvre de la décentralisation est encore de ce monde ; on l'appelle également séparatisme, révolte contre la patrie, révolution. De tels efforts se développent en maints endroits, voire en Irlande, en Catalogne, chez les Flamands, dans les Indes, etc. Même en des pays cimentés de longue date, comme la France et l'Allemagne, les centres de gouvernement font de plus en plus l'effet de têtes hypertrophiées qui affaiblissent la circulation saine du sang dans les corps, et l'on se demande : pourquoi sommes-nous gouvernés de Paris, de Berlin ? Néanmoins la confiance en la possibilité de se gouverner soi-même est peu répandue en Europe. On a été élevé dans le salariat, cette dernière forme de l'esclavage, qui exige des maîtres, et dans la religion de l'Etat, qui exige une providence.

Il va de soi que tout ce qui est compliqué mène au désordre. Une société réglée sur des milliers de lois dans lesquelles personne ne saura se débrouiller, et inconnues pour la plupart de tous, restera la caricature d'une société bien réglée. Le fait que des hommes sont gouvernés par d'autres hommes se trouvant à des centaines de lieues de leurs administrés, dont ils ignorent souvent tout, mène à ce qu'on a nommé le bureaucratisme, un composé d'ignorances et de pertes de temps. Encore une production basée sur des salariés doit-elle aboutir à du mauvais travail. En effet, partout en Europe, tout travail se fait dans le désordre ; on entend parler que de conflits, grèves, grèves générales, lock-outs, faillites et débâcles financières, en même temps qu'on voit les assemblées politiques bâcler des lois ouvrières et des lois sur le partage entre le mien et le tien, partage demandant une comptabilité énormément compliquée et coûteuse, l'établissement de bureaux publics, bureaux de statistique, bureaux de contributions, de caisses, de banques, d'état civil, de vie et de mort jusqu'à la feuille attestant l'enterrement dûment payé des citoyens s'échappant finalement de toute cette paperasserie. La moitié d'une nation se compose souvent de ronds-de-cuir peinant avec leurs porte-plumes à faire le partage d'une

production que l'autre moitié seule est occupée à arracher à la terre, partage éliminant les ronds-de-cuir eux-mêmes en finissant toujours par combler une petite minorité. Qu'une telle production insensée ait lieu dans une mêlée perpétuelle ne fait nullement l'étonnement des Européens naissant et mourant dans ce milieu, pas plus que de voir ladite production aboutir à des catastrophes de famine et de guerres européennes. Ces gens-là vont au travail, salariés par leurs maîtres, à la manière des gladiateurs romains saluant leur empereur par le cri de : « *Ave César !* » nous allons mourir !

Le partage inimaginablement horrible des produits du travail se manifeste le plus clairement dans le fait que les Européens sont divisés en des classes ou des castes. Tout en bas on trouve ceux qui n'arrivent même pas à s'élever au rang des salariés, les sans-travail, dont nul n'a besoin pour le moment, les pauvres vaincus dans le combat pour obtenir tout au moins le sort des esclaves, les parias sombrant dans l'inoccupation et la faim, les prolétaires passibles des lois de l'Assistance publique. Après eux, vient la grande foule ne profitant jamais des lois sur le droit de possession, par la simple raison de n'avoir jamais rien possédé et ayant toujours dû travailler pour les possesseurs, la classe ouvrière comme ils s'appellent, souvent avec un orgueil mal compris d'appartenir à cette classe avant-dernière dont la plupart ne sortiront jamais, le salaire des salariés étant toujours limité au strict nécessaire pour les maintenir liés à leur propre classe. Par opportunité, les classes dirigeantes pourront faire monter ju qu'à elles les conducteurs des travailleurs, à condition qu'ils se rallient à l'Etat dont la base est le salariat ; les travailleurs restent toujours sur place, ils ont aujourd'hui le minimum de salaire qu'ils avaient déjà du temps où le machinisme a commencé à inonder de richesses l'Europe sans faire la part des travailleurs qui, d'avance, ne possédaient rien de la terre ou des matières premières. En Europe, les ouvriers reçoivent un salaire suffisant justement à faire croître et multiplier la classe ouvrière ; leurs dirigeants peuvent devenir des ministres ; ils restent, eux, des salariés.

Après les deux classes inférieures ci-dessus nommées vient, en Europe, celle des fonctionnaires, les millions et millions occupés de la comptabilité improductive du partage insensé des produits du travail salarié, et du maintien du désordre actuel : les gens des bureaux, de la politique, de la police, de l'armée, un tas de parasites, depuis le préposé de l'Assistance publique jusqu'à Monsieur le Député ; depuis le curé prêchant l'abnégation des petits, jusqu'au rentier vivant de cette abnégation d'autrui et, par là-même, le meilleur support de l'Eglise. Les fonctionnaires entre eux sont d'ailleurs divisés en catégories, de sorte que l'égalité devient inexistante dans la même couche sociale; la plupart se trouvent en bas de l'échelle, côte à côte des salariés, tandis qu'une caste de fonctionnaires bien rémunérés coudoie les classes les plus avantagées, dont ils appuient, par conséquent, la prédominance. La masse des petits fonctionnaires voyant dans leurs émoluments une assurance qui leur a été consentie par l'Etat, tout comme les salariés se jugent assurés par leurs salaires, il s'ensuit qu'en Europe presque tous adhèrent à l'Etat. Les catastrophes et le désordre sont d'ailleurs, inhérents à cette conception de l'Etat ; mais personne ne veut s'en apercevoir. Et le prince ou bien le président, le fonctionnaire le plus haut placé, ne renversent naturellement pas l'échelle sociale sur laquelle ils sont grimpés.

Malgré le fait des fonctionnaires ne participant point à la production et occupés seulement à la comptabilité insensée d'une production également insensée, le pas jusqu'aux hautes classes ne se trouve franchi qu'en arrivant aux personnes vivant exclusivement du travail d'autrui, donc de leur pouvoir sur autrui, à savoir aux capitalistes, à la petite caste des possédants, les maîtres de la caste avilie des esclaves. L'idéal de tout bon Européen est d'avoir des salariés travaillant pour lui. Car avoir des rentes, des actions, des fortunes, n'a jamais voulu dire autre chose que d'avoir des salariés, esclaves modernes ; celui qui touche au guichet d'une banque 100.000 francs de profit ne serait jamais en état de les toucher sans l'existence de quelque 1.000 hommes travaillant pour lui quelque part dans le monde du premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre. Et par là-même l'ordre capitaliste, s'il en est, se trouve être contraire à la morale, à moins de définir la morale comme s'accordant à la bataille engagée autour du capital ; en effet, c'est là la définition adoptée par les Européens : donc, ils ont le sentiment d'être de braves gens. La maxime de l'ex-empereur Guillaume II, suivant laquelle « la force prime le droit », n'est reniée que par ceux qui subissent la force et leur protestation se change de suite en un tort ; mais leur propre force, à eux, ou ce qui en reste, est élevée à un droit, par ce fait même que partout la force a été mise en système et la conquête de la force prônée comme étant le but de la vie. Des philosophes ont prétendu que l'évolution de l'humanité n'était possible que justement en passant par la lutte et par la victoire des plus forts, le lot des plus faibles étant naturellement de s'effacer pour le bien de l'évolution. Ils ne voient pas que, même en éliminant la théorie de la victoire

des plus forts et la mort des plus faibles, même en faisant du travail une entreprise commune au lieu d'une lutte aveugle, et même en remplaçant la production pour le profit par la production pour le besoin, il restera toujours de quoi lutter, mais en des combats ayant un but plus élevé que le pouvoir et des torts envers le prochain. Dont le premier progrès à accomplir chez ces nations s'entretuant toujours doit consister dans l'établissement d'une morale autre que celle ayant conduit l'Europe à la défaite. L'utopiste s'étonne avec raison de toutes ces classes dues justement à l'absence de toute morale. Les lois abondent en Europe, c'est vrai : mais si ces mêmes lois étaient là pour protéger la morale, tout le monde serait passible des lois et à punir, dans des sociétés qui ont pour base l'amoral.

Les limites entre les classes sont naturellement mobiles là où tout est une lutte pour sortir des rangs de ceux qui travaillent et arriver à avoir des salariés sous ses ordres. On vit de spéculations, et l'on finit par faire faillite et succomber dans le prolétariat, ou bien on a de la chance et va du côté opposé. Une chose est inimaginable : un millionnaire vivant de son propre travail ; s'il en faisait l'essai, il cesserait tout de suite d'être millionnaire, car les millions n'ont jamais nourri personne, et il tomberait dans le prolétariat.

L'existence des classes augmente le conflit des intérêts, déjà déterminé par le système de production. Ainsi, la classe dirigeante a intérêt à refouler la classe des travailleurs, tandis que l'intérêt de celle-ci doit être de faire assaut contre ses maîtres. Sous le régime du salariat, l'intérêt des uns est dans le relèvement des salaires, celui des autres dans leur abaissement ; les débitants voient le bonheur dans des prix élevés, les clients demandent des prix de bon marché ; à la Bourse, la hausse combat la baisse ; l'officier rêve la guerre, le paysan la paix ; la main-d'œuvre féminine fait la concurrence à la main-d'œuvre masculine ; les foyers tiennent à garder les adultes, les usines les capturent ; une offre de travail trop grande augmente le nombre des chômeurs, une demande de travail trop restreinte mène à une production inférieure au besoin ; les sans-travail prêtent la main aux profiteurs en les aidant à faire descendre les salaires de toute la classe ouvrière ; les négociants ne vendent pas leurs marchandises au moment où le public en a besoin, mais bien au moment où la vente comporte un profit, de sorte qu'on a vu des stocks de blé passant en engrais dans des temps de famine ; les gouvernements tiennent aux impôts, tandis que les imposés tiennent à un dégrèvement général ; et les Diètes parlementaires ne sont que les arènes où se livrent les combats entre tous les intérêts divergents.

La démence sociale a atteint son apogée sous la grande guerre, quand des millions sont tués ou mutilés et d'autres millions ont été des profiteurs priant leur Dieu à eux de faire continuer les tueries.

Le système monétaire de l'Europe constitue une confusion qui ne laisse aucun espoir ; des peuples s'appauvrissent afin que d'autres puissent s'enrichir, ainsi que cela se passe parmi les particuliers : il faut bien des pauvres pour faire un seul riche. Quand les nations européennes se sont battues et ont fait la paix, les voilà qui se battent encore pour la paix ; valeur monétaire se dresse contre valeur, et les politiciens vont de congrès en congrès sans en tirer autre chose que la constatation d'un désordre général sans limites. Des révolutions en naissent, cela va de soi ; mais ce sont toujours des révolutions politiques, les peuples changent de maîtres, une révolution sociale changeant de système étant totalement inconnue. Ces malheureux n'arrivent tout au plus qu'à se donner un nouveau gouvernement et à continuer à être gouvernés ; l'idée que les hommes puissent se gouverner eux-mêmes leur fait peur. Il manque aux Européens le courage de la pensée ; tous ont des scrupules ; mais changer d'opinion, changer de système leur paraît toute une aventure. Cela nous rappelle un vieux conte allemand, peu connu aujourd'hui, même en Allemagne.

— Il était une fois un roi qui, par trois nuits de suite, eut un songe bien singulier. La première nuit, il rêva d'une souris grasse qui traversa en courant son édredon. Mais on en rêve tant et tant, qu'il n'y réfléchit guère. Or, la nuit suivante, il rêva d'une souris maigre qui fit le même exercice, et c'est alors qu'il commença à trouver la chose tout à fait extraordinaire. Et quand, la troisième nuit, il rêva d'une souris aveugle traversant le lit, il eut des scrupules, et il envoya chercher ses ministres responsables.

Le roi leur dit ses songes et on fit un Conseil d'Etat. Plus tard, les ministres entrèrent en petit comité, afin de bien peser les solutions possibles. Etant tombés d'accord, ils dépêchèrent le ministre de l'Instruction publique pour faire part au roi du résultat.

— A la bonne heure ! dit le roi ; parle, toi ! »

Et le ministre de répondre que, selon lui et ses collègues, la souris grasse devait avoir trait aux magistrats de Sa Majesté, et à tous ceux vivant gras dans le pays. Cet éclaircissement mit le roi en joie. Et la souris maigre donc ? Avec permission, ça ne pouvait être que la classe des salariés, courant toujours sans jamais engraisser. Le roi fronça les sourcils et demanda l'explication de la souris aveugle. Vraiment, le ministre n'osait pas le dire.

— Parle, commanda le roi ; même au pire cas, je ne te ferai pas de mal.

— La souris aveugle, fit le ministre en hésitant, c'est Votre Majesté elle-même ; car elle n'y voit rien du tout. »

Et le conte, remarquez-le bien, finit ainsi : « Alors le roi eut de grands scrupules, *et il laissa tout à l'Etat !* »

Voilà justement l'Europe pleine de gens scrupuleux, de cotisants de sociétés nombreuses créées pour le progrès des scrupules, de citoyens laissant finalement tout à l'Etat. Les gras, les maigres et les aveugles sont également pleins de scrupules ; mais la lâcheté de leur pensée est tellement devenue leur seconde nature, que personne ne pense jamais à faire de l'Europe autre chose qu'une vallée de misère où chacun tire de son côté, et le diable happe celui qui se trouve le dernier. Les congrès européens convoqués pour le salut de l'humanité se suivent sans que rien ne soit changé. L'idéal dans ce bas monde est toujours le bon citoyen étatiste, attendant tout son dû dans l'autre monde, si pourtant il existe, et si le bon citoyen a la chance de jamais y arriver. Cela leur coûte, à ces braves citoyens, un effort intellectuel énorme de se débarrasser seulement d'un roi scrupuleux. Ils n'agissent que péniblement, par ce même fait qu'ils portent sur le dos un cadavre, un état de culture décédée, une momie embaumée. L'art européen n'est que de la pure tradition ; une fois qu'on a commencé à figurer un Christ quelconque de telle et telle manière, on y adhère pendant des siècles. A-t-on un idéal ? On l'encadre pour un musée érigé en l'honneur de l'immortalité ; et, dans la littérature, cela se passe de même, elle n'est guère qu'une marche dans le désert avec les tables de la loi, en dehors de la terre promise où personne pense ne jamais mettre les pieds de son vivant, à peine en trépassant. Mais tout le monde a des scrupules, surtout devant tout ce qui est nouveau ; et, en Europe, rien n'est plus nouveau qu'un homme marchant et pensant seul, là où tout le monde marche et pense en foule.





LE MOUJIK

Vous me croirez si vous voulez, mes bons amis, mais ça, c'est une drôle d'histoire qui s'est passée dans les temps où les affreux barbares d'Occident étaient venus dans nos pays après la guerre.

Ils affirmaient comme ça que ce serait une bien grande honte de laisser le peuple gouverner la Russie à sa guise. Chacun a ses idées, n'est-ce pas ? Mais il n'est point encore venu au monde, celui qui, dans une affaire comme celle-là, sera capable de dire qui a tort ou raison.

En fin de compte, les Occidentaux prétendaient que les gens de la Révolution étaient des gredins bons à pendre. Peut-être qu'ils ne s'étaient pas encore regardés entre eux, sans quoi, ils n'auraient certainement pas parlé de cette manière. L'opinion de ces gens-là devait venir de ce que, avec beaucoup de sourires, de génuflexions et de révérences, on avait aimablement prié notre Petit-Père, le Czar, de déguerpir de son trône, sous prétexte que sa Grandeur ne convenait plus à personne.

D'abord, nous nous étions battus contre les Allemands. On nous avait dit que c'étaient là de méchantes gens qui, s'ils étaient victorieux, viendraient sans nul doute s'emparer des bestiaux que nous élevions pour le compte de notre seigneur, et faire avec nos femmes et nos filles toutes sortes de saletés répugnantes qu'on n'oserait jamais raconter devant les saintes icones.

Ça n'aurait pourtant pas changé grand' chose à notre condition, allez ! Que le moujik ait affaire aux gens qui sont les maîtres quand c'est le Czar qui commande, ou bien, que ce soit encore à ceux envoyés par l'empereur des Allemands, le pauvre monde de chez nous est toujours le pauvre monde. Ça c'est vrai, puisqu'il n'a jamais rien qui lui appartienne, que ce soit le champ, le blé, le bétail, sa femme ou sa fille. On va même jusqu'à lui prendre sa propre vie, si l'on juge à propos de la lui retirer.

Après tout, ça ne sert absolument à rien de discuter avec ceux qui sont les plus forts. On nous disait de nous battre contre les Allemands. Comme il faut obéir tôt ou tard, et que souvent la discussion se termine par des coups de knout et la potence, nous sommes allés à la bataille.

La guerre s'est terminée : Dieu sait comment ! Moi je n'entends pas grand' chose à la politique, et je crois que le mieux en toutes façons est de suivre les autres. On était bien satisfaits tout de même que ce soit fini, et quand chacun des survivants fut rentré chez lui, on se remit à la besogne de tous les jours.

Et puis, tout d'un coup, le pope du village qui savait épeler les journaux, nous expliqua que le Gouvernement était changé, et qu'il fallait encore se battre un petit peu contre ceux que cette chose contrariait.

Allez donc voir, vous autres, s'il est commode de demeurer un instant tranquille.

Après cela, tous les hommes seraient des frères, et on ne recevrait plus jamais des coups de knout comme au temps du Petit-Père.

Ça, c'était une bonne affaire, et dans les *isbas* du village, chacun de nous dansait de joie avec sa femme et ses petits enfants. Celui qui avait perdu une jambe à la guerre, dansait comme il pouvait sur la jambe qu'il avait de reste.

Seulement, ça ne faisait, paraît-il, pas plaisir aux *riches* des autres pays, que les pauvres gens de chez nous se soient mis dans l'idée qu'ils allaient tout d'un coup se passer de maîtres. Ils disaient aussi qu'autrefois, ils avaient prêté de l'argent au Petit-Père, et que maintenant, il fallait que ce soit nous qui le leur rendions.

Allez débrouiller cette affaire, si vous y entendez quelque chose.

Alors, pour nous faire comprendre ce que nous, les moujiks, nous ne savions pas, ils envoyèrent à notre rencontre des soldats, avec des fusils, des canons, des mitrailleuses, et beaucoup d'autres mécaniques de l'Enfer.

Après s'être battus contre les Allemands et contre les troupes de l'ancien gouvernement, voilà qu'il fallait tout à l'heure se battre contre d'autres ennemis que nous n'avions auparavant ni vus ni connus.

*
* *

Enfin, voilà comment s'est passée l'histoire que je vous raconte. Il y avait le vieux Vassilieff, un homme de quatre-vingts ans, ma foi, qui, en dodelinant de la tête, fredonnait une chanson dolente derrière les deux chevaux qui tiraient sa charrue.

Des soldats ennemis étaient là qui le regar-

daient faire, et Vassilieff se souciait autant d'eux, ma parole, que du crottin que ses chevaux laissaient tomber dans le sillon, et que lui Vassilieff écrasait sous le talon de sa botte.

Pourtant, tout au fond de lui-même, le vieux ne devait guère aimer ces gens-là, car, pendant la dernière bataille, le feu avait été mis par eux au village, et la propre *isba* de Vassilieff s'était effondrée dans les cendres avec plusieurs autres. Pour l'instant, le moujik labourait son champ en chantant une complainte qui lui plaisait, et du Diable ! si Vassilieff pensait à autre chose.

Voilà-t-il pas que les soldats étaient commandés par un capitaine. C'était son droit à cet homme de commander ses soldats, puisqu'il avait des maîtres qui le payaient pour faire cet ouvrage.

Alors, le capitaine qui avait une grosse moustache et une mauvaise figure, dans son jargon, demanda à Vassilieff s'il savait par quelle route étaient passés les Russes.

Vassilieff qui ne connaissait pas le parler de cet homme, continua l'agréable chanson qu'il chantait pour lui tout seul en suivant ses chevaux.

— Espèce de brute ! vas-tu répondre ? reprit l'autre.

Sans doute que ce militaire pensa que le moujik ne connaissait rien à sa langue, car il eut la bonne inspiration de faire approcher un interprète qui le suivait toujours dans ses promenades.

Quand l'interprète eut parlé autant qu'il fallait, Vassilieff cessa de chanter et de marcher derrière ses chevaux, qui soufflaient en attendant de reprendre leur besogne.

— Eh bien, demanda l'étranger, que dit-il ce sale *rousky ?*

— Excellence, répondit l'interprète, il fait dire comme ça à Votre Grandeur qu'il ne veut point faire le métier d'espion, et que pour aucun prix, il ne consentirait à trahir ses frères.

En entendant ça, le capitaine est devenu rouge comme un derrière d'enfant qu'on se serait amusé à fouetter, et il dit :

— Ah ! ses frères... Alors, c'en est un de la Révolution, lui aussi ?

— Oui Excellence.

Le déplaisant capitaine marcha tout droit sur le pauvre moujik, et : clac ! clac ! il lui donna de bonnes gifles, avec ses deux mains qu'il avait grosses et velues à faire peur.

Vassilieff ne bougea pas plus qu'une pierre.

Après, il fallut que l'interprète demandât à Vassilieff s'il était content des gifles qu'il avait reçues. Quand les deux Russes eurent parlé ensemble, l'interprète dit au capitaine que Vassilieff n'était pas du tout content.

Il y a des choses qui font plaisir n'est-ce pas ? Mais ce ne sont jamais ces choses là. Point n'est besoin d'être bourré de malice pour le deviner, et cet officier devait être bien stupide pour poser semblable question après ce qu'il venait de faire.

Cette fois, ce fut avec son poing que le capitaine frappa dans la figure du vieux. Le moujik chancela bien un petit peu, mais il eut vite fait de reprendre son aplomb.

Ce qui mit le *barine* dans une grande colère, ce fut quand Vassilieff fit la même réponse que la première fois :

— Excellence, il dit comme ça qu'il n'est pas du tout content.

Alors, tout à fait fâché, le capitaine lança un grand coup de botte dans le ventre du moujik. Vassilieff eut une crispation douloureuse de sa pauvre figure de vieil homme, et bien qu'il n'eût pas voulu donner cette satisfaction à son adversaire, il fut tout de même forcé de tomber sur le sol.

Le capitaine était tellement contrarié, que l'écume lui venait à la bouche. Cela le rendait fort désagréable à voir, et il dit encore :

— Demande à ce cochon s'il est content.

Vassilieff avait la figure entre les deux sillons qu'il avait creusés, et avec le mal que la botte du capitaine lui avait fait au ventre, je vous prie de croire qu'il n'avait pas expressément envie de rire. Cependant, il leva tout de même la tête pour répondre d'un air très tranquille qu'il n'était pas content.

Cela ne faisait pas tout à fait l'affaire du capitaine. Il fit mettre par ses soldats le moujik sur le dos, et jusqu'à ce qu'il ne pût plus cogner, il lui donna des coups de pied dans le ventre et dans la figure. Même que Vassilieff, Dieu me pardonne ! avait la figure pleine de sang.

On aurait dit, ma foi, que ce capitaine de malheur était saoul perdu ou possédé d'un mauvais démon, tellement il frappait fort.

Et puis, voilà que Vassilieff se mit à tressaillir par tout son corps, et qu'il poussa un gros soupir. Après cela, il ne bougea plus du tout.

Le capitaine soufflait comme un bœuf, et il devait avoir bien chaud le pauvre cher homme, car il se mit à éponger son front avec son mouchoir.

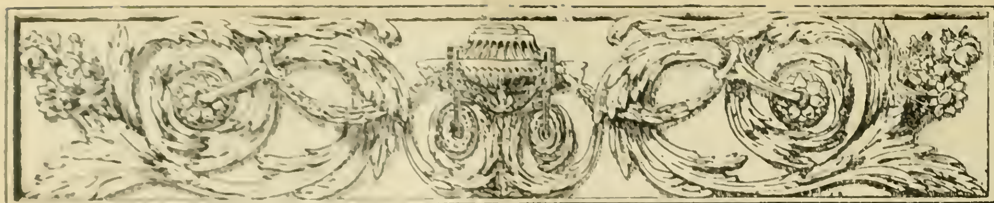
Comme, après avoir repris haleine, il s'apprêtait à redonner des coups de pied à Vassilieff, l'interprète fit poliment le salut militaire, et il lui dit :

— Ce n'est plus la peine de cogner, Excellence, maintenant le vieux moujik est content.

— Qu'en sais-tu, fit le capitaine, il n'a pas parlé ?

— Oui, Excellence, le vieux moujik est content, tout à fait content... parce qu'il est mort.

BRUTUS MERCEREAU



L'OPPOSITION OUVRIÈRE[1]

par KOLLONTAÏ

(*suite et fin*)

Souvenons-nous en : la Russie n'est pas encore arrivée à faire l'unité des intérêts économiques, elle est, au contraire, une masse sociale composée d'éléments divers, et l'Etat Soviétiste est obligé de concilier des intérêts parfois contraires, de choisir un moyen terme et de tenir la balance égale.

Pour que le Comité Central de notre Parti soit, lui, le centre suprême de la classe politique de classe, l'organe de la pensée communiste et le contrôleur permanent de la politique réelle des Soviets, l'incarnation morale des principes de notre programme, il faut, surtout dans le Comité Central, réduire au minimum le nombre de ses membres qui occupent en même temps des fonctions dans les organes suprêmes de l'Etat.

A cet effet, l'opposition ouvrière propose pour obtenir des comités communistes qui soient véritablement des instruments de contrôle moral à l'égard des administrations de l'Etat et qui maintiennent ces dernières dans une ligne de classe ferme, pour renforcer également l'action intérieure du Parti, de prendre la mesure suivante, générale pour toute la Russie : un tiers au moins des membres des comités communistes ne remplira aucune autre fonction dans le Parti ou dans les organes de l'Etat.

La quatrième exigence essentielle de l'opposition ouvrière est le retour de notre Parti au principe électif.

Le principe de la nomination est admissible à titre d'exception dans des cas spéciaux, alors qu'en fait il est devenu la règle. La nomination est le fait caractéristique de la bureaucratie, or, elle est devenue le fait universel, reconnu et légal. La nomination crée une atmosphère malsaine dans le Parti ; en violant les relations d'égalité et de camaraderie, elle nourrit le carriérisme, elle offre un terrain favorable au favoritisme et à toutes sortes d'autres phénomènes fâcheux de notre pratique dans le Parti et dans l'Etat. La nomination ôte de son sentiment de responsabilité à celui qui est désigné d'en haut pour commander les autres et élargit l'abîme entre les sommets et les échelons inférieurs .

Le bénéficiaire de la nomination se trouve, en fait, hors de tout contrôle, car d'en haut on est incapable de suivre ses actes, et d'en bas on est privé du moyen de le rappeler à l'ordre et de le remplacer s'il est au-dessous de sa tâche. Autour de lui se crée d'ordinaire une atmosphère « officielle », pleine d'ambitions et d'intrigues, qui contamine les collaborateurs et discrédite le Parti. Le principe de nomination est la négation absolue du principe collectif. Le principe de nomination nourrit l'absence de responsabilité. La nomination d'en haut doit être abolie et remplacée par l'élection sur toute la ligne. Ne peuvent être « délégués » que les camarades élus membres des centres dirigeants par un congrès ou une conférence (par exemple les membres du Comité Central, des Comités de provinces ou de districts).

Enfin la condition indispensable pour assainir le Parti et pour y détruire l'esprit bureaucratique, c'est de revenir à l'ancien état de choses, où toutes les question essentielles de la vie communiste et de la politique soviétiste étaient examinées par les masses avant que la somme de cet examen soit faite par les sommets. C'est ce qui se passait à l'époque clandestine et même au moment de la conclusion de la paix de Brest.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Malgré les ronflantes promesses de la Conférence Panrusse de septembre, une question aussi sérieuse que celle des concessions s'est abattue sur les masses avec lé soudaineté d'une avalanche.

Et c'est seulement par suite des différends qui se sont produits entre les dirigeants eux-

---

(1) Voir *La Revue Anarchiste*, numéros 21 et 22.

mêmes que la question du rôle des syndicats a été présentée à la discussion des masses communistes.

Une large publicité, la liberté d'opinion, la liberté de discussion, le droit de critique à l'intérieur du Parti et parmi les membres des syndicats, voilà la méthode décisive pour abolir le système bureaucratique.

La liberté de critique, la reconnaissance aux diverses tendances du droit de se manifester librement dans les assemblées du Parti, le droit de discussion, tout cela a déjà cessé d'être réclamé par l'opposition ouvrière seule. Sous la pression grandissante des masses, de nombreuses mesures indiquées par cette opposition dès avant la Conférence Panrusse sont maintenant devenues des vérités officiellement reconnues. Il suffit de lire la plateforme du Comité de Moscou sur la structure intérieure du Parti à l'occasion du Congrès pour dire : l'opposition a droit de se glorifier du progrès de son influence. Sans elle, aurait-on pu attendre un pareil pas à gauche de la part du Comité de Moscou ? Et pourtant, il ne faudrait pas exagérer l'importance de ce pas, tant qu'il n'est qu'une déclaration présentée au Congrès. Il pourrait bien arriver à cette plateforme, ce qui, pendant ces dernières années, est arrivé maintes fois aux décisions de nos dirigeants : dans les congrès et les conférences, sous la fraîche pression des masses, ils adoptent les mesures les plus radicales, mais une fois le congrès passé, la vie rentre dans son ornière et la décision demeure un désir oublié...

N'est-ce pas ce qui est arrivé à la décision de notre VIII[e] Congrès ordonnant d'expulser du Parti les éléments impurs ? De rendre plus difficile l'entrée des non-ouvriers dans le Parti ? Et qu'est-il advenu de la décision de notre Congrès de 1920 remplaçant les nominations par un système de recommandation ? Les inégalités n'ont pas disparu à l'intérieur du Parti, malgré les décisions répétées bien des fois dans ce sens. Quant aux persécutions contre les camarades ayant une « opinion propre », différente de l'opinion prescrite d'en-haut, ce fléau n'a pas disparu... Les exemples peuvent être cités en grand nombre. Mais si ces décisions ne sont pas mises en pratique, il s'ensuit qu'il faut supprimer la cause essentielle qui empêche leur réalisation, c'est-à-dire qu'il faut chasser du Parti, ceux qui redoutent la publicité, la responsabilité devant les masses et la liberté de critique. Ceux-là en effet, ce sont ou bien des éléments non-ouvriers infiltrés dans le Parti ou bien des ouvriers dont la mentalité s'est embourgeoisée sous l'influence de ces mêmes éléments. Il ne suffit pas de nettoyer le Parti des éléments non-ouvriers par des « révisions », un renforcement du contrôle au moment de l'acceptation ou autres moyens. Il faut encore savoir ouvrir largement nos portes aux ouvriers. Il faut faciliter leur entrée dans le Parti communiste, il faut créer à l'intérieur du Parti une atmosphère de camaraderie plus grande, afin que l'ouvrier s'y sente chez lui, qu'il voie dans chacun de nos dirigeants, non pas un chef mais un camarade plus expérimenté, prêt à partager avec lui ses connaissances et son expérience, prêt à considérer avec sollicitude ses besoins et ses désirs. Combien de camarades, surtout de jeunes ouvriers, sont écartés du Parti par l'intolérance, les exigences, la sévérité tatillonne que nous montrons à leur égard, au lieu de les diriger de façon réfléchie et de les réduquer peu à peu dans l'esprit du communisme.

Avec l'esprit bureaucratique, sévit dans notre Parti, la froideur officielle. La camaraderie ne subsiste plus que dans les masses.

Notre Congrès doit ne pas perdre de vue cet autre fait défavorable : il doit comprendre pourquoi l'opposition ouvrière réclame plus d'égalité, la suppression des privilèges à l'intérieur du Parti, l'affirmation de la responsabilité de chaque militant devant les masses qui l'ont envoyé ou élu.

Ainsi dans sa campagne pour raffermir l'esprit démocratique dans le Parti et abolir l'esprit bureaucratique, l'opposition ouvrière met en avant trois principes fondamentaux :

1° Election sur toute la ligne, suppression des nominations et des délégués, renforcement de la responsabilité devant les masses ;

2° Publicité à l'intérieur du Parti (tant pour les appréciations personnelles portées sur les candidats que pour les questions générales), prise en considération de l'opinion des masses (large examen des questions dans les assemblées générales, les sommets faisant ensuite la somme de cette opinion), admission de n'importe quel membre du Parti dans les séances des centres dirigeants, sauf les affaires particulièrement secrètes, liberté de critique et d'opinion (non seulement droit de libre discussion, mais encore subsides matériels pour les publications des diverses tendances représentées dans le Parti) ;

3° Augmentation de l'influence des ouvriers dans tout le Parti, diminution du cumul dans les postes dirigeants du Parti et des administrations de l'Etat.

Ce dernier point est particulièrement grave et essentiel pour cette raison aussi, qu'il ne faut pas l'oublier, notre Parti ne doit pas seulement construire le communisme, mais obligé d'y préparer les masses, de faire leur éducation pour une période peut-être prolongée de lutte contre le capitalisme mondial, qui peut prendre les formes les plus inattendues et les

plus nouvelles. Il serait trop naïf de se figurer qu'ayant repoussé sur les champs de bataille l'agression des gardes-blancs et de l'impérialisme, nous n'avons plus à craindre du Capital aucun retour offensif, aucune tentative pour s'emparer de la Russie Soviétiste par des moyens détournés, pour pénétrer dans notre vie, pour faire servir la République du Travail aux intérêts du capitalisme. C'est là, précisément, qu'il faut ouvrir les deux yeux, c'est là que notre Parti doit se cuirasser d'airain pour affronter l'ennemi, faire la concentration des forces prolétariennes autour des buts nettement distincts de la classe ouvrière (les autres groupes de la population pencheront vers le capitalisme). Se préparer à cette nouvelle page de notre histoire révolutionnaire, c'est le devoir de nos centres dirigeants.

La solution la plus élégante du problème, ce sera d'établir une étroite liaison, sur toute la ligne, entre notre Parti et les organes de l'Etat, mais surtout les syndicats. Ici le cummul, loin de risquer de faire dévier la politique de notre Parti de la pureté de sa ligne de classe, lui donne, au contraire, dans l'époque où nous sommes, plus de fermeté et plus de résistance aux influences du capitalisme mondial (qui s'exercent par les traités de commerce et les concessions).

Augmenter l'influence des ouvriers dans le Comité Central, cela veut dire constituer le Comité Central où les représentants directs de la masse communiste cesseront de jouer le rôle de ces généraux de noces bourgoises, pour devenir enfin la liaison réelle et indissoluble entre ce Comité et les masses ouvrières sans parti des syndicats, et par là-même seront capables d'avoir toujours en vue et de résumer les exigences du moment, les besoins, les aspirations de leur classe, et de diriger la politique du Parti dans sa vraie ligne de classe.

Tel est le programme de l'opposition ouvrière. Telle est sa mission historique. On aura beau l'écarter avec dédain dans les sommets de notre Parti, l'opposition ouvrière est l'unique force vive et active avec laquelle notre Parti doive compter et aura à compter.

Nécessité historique de l'opposition

Maintenant se pose la question : faut-il une opposition ? Dans l'intérêt de l'affranchissement du prolétariat mondial, faut-il se féliciter de son apparition, ou bien est-ce un phénomène indésirable, diminuant l'énergie combative du Parti en dissociant les rangs ?

Tout camarade qui ne sera pas prévenu d'avance contre l'opposition et qui voudra bien aborder la question sans parti-pris et avec sa propre raison et non comme le désirent telles ou telles autorités reconnues, analyser cette question, se convaincra par ces simples remarques que l'opposition est utile et nécessaire. Elle est utile avant tout, parce qu'elle réveille la pensée de son sommeil. Pendant ces années de révolution, nous avons été tellement distraits par l'action, par le travail pratique, que nous avons complètement cessé de juger notre manière d'agir du point de vue des principes et de la théorie. Nous avons oublié que ce n'est pas seulement dans la période de la lutte pour la conquête du Pouvoir que le prolétariat peut commettre de grosses erreurs et s'égarer dans les marais de l'opportunisme. Aussi à l'époque de la dictature, ces erreurs sont possibles, surtout quand tout autour fait rage l'océan impérialiste et que la République Soviétiste est obligée d'opérer dans le cercle capitaliste qui la cerne. Là il ne suffit pas d'être de sages hommes politiques et des hommes d'Etat, il faut aussi savoir conduire le Parti et par suite, toute la classe ouvrière, dans la voie de l'intransigeance et de l'action originale prolétariennes, ne jamais cesser de préparer cette classe à une lutte prolongée contre les formes nouvelles d'influences bourgeoises avec lesquelles le capitalisme universel essaye de dominer la République Soviétiste. Etre sur ses gardes, affiner son ouïe prolétarienne, tel doit être, aujourd'hui plus que jamais, le mot d'ordre de notre Parti.

L'opposition ouvrière a placé ces questions à l'ordre du jour, c'est là son mérite devant l'histoire. La pensée a été mise en branle. On a commencé l'analyse des actes accomplis. On a commencé de critiquer. Or, là où il y a critique, analyse, travail, agitation et recherche de la pensée, il y a création, vie et par conséquent mouvement en avant, vers l'avenir. Il n'est rien de plus effrayant et de plus pernicieux que la stagnation de la pensée, le moule, la routine... Or, nous commencions à tomber dans la routine et dans l'opposition (encore s'est-elle manifestée bien imparfaitement), nous pourrions, insensiblement pour nous-mêmes, dérailler de la bonne route du communisme sans même nous en apercevoir. Et nos ennemis se frotteraient les mains de joie, les menchéviks ricaneraient en soulignant malicieusement nos écarts de plus en plus prononcés.

Aujourd'hui la chose est impossible, puisque le Congrès, et par suite, notre Parti, sera obligé de compter avec l'opposition ouvrière et, même s'il ne s'entend pas avec elle pour un compromis, de faire en tout cas une série de concessions tres importantes sous sa pression et sous son influence.

Le second mérite de l'opposition ouvrière, c'est qu'elle a mis en discussion la question suivante : qui donc est appelé finalement à créer les nouvelles formes de vie économique, les techniciens, les hommes d'affaires liés par

toute leur mentalité au passé, les fonctionnaires soviétistes, avec les unités de vrais communistes perdus parmi eux, ou bien la collectivité de la classe ouvrière, que sont les syndicats ?

L'opposition ouvrière a répété ce qui a déjà été écrit par Karl Marx et Engels, dans le Manifeste communiste et ce qui sert de base à notre programme, à savoir que le communisme peut être et sera l'œuvre des masses ouvrières seules. La création du communisme appartient aux ouvriers.

Enfin l'opposition ouvrière a élevé sa voix contre la bureaucratie. Elle a osé dire que la bureaucratie coupe les ailes à l'initiative et à l'esprit créateur de la classe ouvrière, tue la pensée, retient l'initiative économique et les essais de découverte de nouveaux procédés de production, en un mot appauvrit la source créatrice des nouvelles formes de production et de vie. Au lieu de la méthode bureaucratique érigée en système, le système de l'initiative des masses laborieuses. Dans cette question déjà, nos dirigeants ont fait des concessions et tendent à reconnaître l'écart commis par le Parti au détriment du communisme et des intérêts de la classe ouvrière (condamnation du système de Trotsky dans les transports). Il est certain que le Congrès fera dans ce domaine beaucoup d'autres concessions à l'opposition ouvrière. Ainsi, bien que l'opposition ouvrière ne soit apparue comme groupement constitué à l'intérieur du Parti qu'il y a peu de mois, elle a déjà accompli son œuvre, elle a secoué la pensée, elle l'a fait sortir de la stagnation, elle a obligé les centres dirigeants du Parti à écouter la voix saine des ouvriers et des collectivités prolétariennes.

Les sommets du Parti ont beau fulminer contre l'opposition ouvrière, elle a l'avenir pour elle. Comme nous croyons à la force vitale de notre Parti, nous savons qu'après un moment d'opiniâtreté, d'hésitation, de zigzags et de détours politiques, notre Parti n'en entrera pas moins dans la voie que lui tracent spontanément, avec leur instinct de classe, les prolétaires étroitement unis et organisés. Il n'y aura pas de scission. Si, par hasard, certains groupes se détachent du Parti, en tout cas ce ne seront pas ceux de l'opposition ouvrière. Ce seront seulement ceux qui veulent ériger en principe certaines infractions provisoirement obligées, à l'esprit général du programme communiste, par suite de l'acuité de la guerre civile et qui voudront s'y cramponner comme à l'essentiel de notre ligne de conduite politique.

Mais tous les éléments qui, dans notre Parti, sont accoutumés à refléter la pensée du géant prolétarien grandissant et déployant ses ailes, emmagasineront et assimileront tout ce que l'opposition ouvrière apporte de solide, de pratiquement sain et de vital à la structure de notre Parti. Ce n'est pas sans raison que l'ouvrier de la masse déclare d'un ton confiant et conciliant : Ilitch réfléchira, retournera tout ça dans son cerveau, il nous écoutera et donnera le coup de barre du côté de l'opposition.

Plus les sommets du Parti se hâteront de tenir compte du travail de l'opposition et de marcher dans la voie indiquée par les masses, plus vite nous sortirons de la crise et des difficultés présentes, plus vite nous passerons le seuil désiré où l'humanité libérée des lois économiques sises hors d'elle, commencera par sa volonté collective enrichie des valeurs de la science, à céécr consciemment l'histoire de l'humanité dans l'ère du communisme.

KOLLONTAI.



Revue des revues

Et d'abord une renaissance : Vita (2, rue Rotrou, Paris, 6e) que nous présentent Claude Aveline et Jean Luchaire. Claude Aveline n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue Anarchiste* qui ont pu lire ici deux remarquables apologues signés de son nom. Voici les simples paroles qu'il place au seuil de *Vita* :

« Ne déclamons, au seuil de ce cahier numéro un, aucune tirade consacrée. Ne prenons aucune résolution à l'allure définitive, sachons résister au plaisir de chanter un duo programme. Mais simplement, puisqu'une nouvelle année commence, saluons la nouvelle année.

Accueillons en lui souriant cette inévitable hôtesse, comme l'exigent la sagesse et la coutume : car nous ne pouvons rien pour l'empêcher de venir à nous, non plus que pour fuir devant elle.

Aussi bien, imaginons un instant qu'il nous soit possible de fuir : nous ne fuirions pas. Ne nous déguisons pas en sceptiques. Et, reconnaissons-le sans fausse honte : nous sommes encore de ceux qui, au début d'une nouvelle année, espèrent en elle et se plaisent à la croire meilleure et plus douce que toutes ses sœurs aînées... »

Re-naissance disais-je plus haut. Car *Vita* parut déjà sous la direction de Jean Luchaire à Florence, de 1913 à 1920. C'est ce que raconte Jacques Nels dans un second article. Il rappelle l'ancien programme de la revue, qu'elle reprend aujourd'hui :

Les cahiers de *Vita* voudraient être le centre de ralliement de toute une élite de la nouvelle génération, qui, élevée par la guerre, cherche à dégager de cette leçon des principes de paix, et considère que la loi humaine est loi de collaboration et non de combat, de travail et non de jouissance, d'égalité et non de privilège.

Ce cahier nous donne encore un curieux *Conte ancien et moderne*, *Istarka*, par Philéas Lebesgue ; une chronique de Jean Florence, qui estime que la génération actuelle est utilitaire, veut une autorité qui commande, royaliste ou communiste. C'est discutable. Ces braves générations, on leur fait bien souvent endosser ce que l'on veut bien, on leur prête, généreusement, ses propres opinions, ses désirs les plus personnels.

Enfin, des tableaux de l'activité politique, littéraire, théâtrale et philosophique en 1923. Et, clôturant le cahier, une remarque d'Apollodore que je veux citer intégralement :

Pour nos étrennes, le cinéma de mon quartier nous a offert ou, comme il dit, présenté *Les quatre chevaliers de l'Apocalypse* qui est un film de propagande, établi, je crois, vers la fin de la guerre, d'après un roman de Blasco Ibanez. On y voit des Allemands, à la manière de ceux que nous a dépeints l'*Illustration* pendant quatre années : tous sont des répugnantes brutes déménageant les châteaux, violant les petites filles, transperçant les vieillards de leurs baïonnettes et fusillant les otages pour leur plaisir. Ces différentes formes de la brutalité soldatesque, et qu'on veut nous faire croire essentiellement germanique, prennent place au cours d'une histoire sans suite, sans lien et proprement lamentable.

Je ne sais si, aux yeux des neutres, ce film nous a servis. On en peut douter, si l'on admet que les neutres n'étaient pas tous des imbéciles. Mais je suis sûr qu'il nous dessert absolument à l'heure qu'il est. Que des vaincus troublés par leur défaite, insultent le vainqueur, cela peut s'excuser : on ne saurait blâmer la faiblesse d'avoir des sursauts de violence. Mais c'est la honte des vainqueurs que de continuer, après la victoire, à accabler de sarcasmes et d'accusations ignobles ceux qu'ils ont défaits.

*
* *

Dans les Essais critiques (30, rue de Clichy, Paris), le royaliste Azaïs — royaliste, mais si sympathique ! autre chose que le Daudet baveur et rageur et trouillard ! — Azaïs donne quelques pages excellentes sur *Raberel*, le dernier prix Goncourt, et aussi sur Mallarmé et son influence. Il relie sans hésiter le Mallarmé de :

> Aboli bibelot d'inanité sonore

au Max-Jacob de :

> Berline au quai des pickpockets
> Zerbine hoquet des bilboquets.

Et peut-être n'a-t-il point tort !

Mais ce que j'aime entre tout chez Azaïs, c'est sa chronique *Politique* (quand il la consacre à la politique intérieure comme c'est le

cas). Elle mériterait de figurer dans les colonnes de notre *Libertaire*. En voici de copieux extraits :

... Arrondissementiers ou proportionnalistes sont médecins du même emplâtre sur la même jambe de bois. Les uns ont à leur actif la domination radicale et la Chambre de 1914 ; les autres le Bloc National qui dit *amen* à toutes les sottises des vieux chefs tarés...

Au moment où j'écris, la Chambre patauge encore dans la réforme électorale. Elle en est encore au vote des femmes qui ne passionne personne en dehors de quelques excitées. Elle vient d'entendre parler officiellement du vote *familial*. C'est une marotte assez vieille qui, contrairement aux calembredaines féministes, trouve du crédit à peu près partout. La faveur qu'elle rencontre éclot facilement sur le terrain repopulation. En ce moment, il suffit de proposer n'importe quoi pour relever la natalité, fût-ce une coupe obligatoire des chemises de nuit ou le dénombrement des poux mâles dans la tignasse des immigrés juifs, pour recevoir des félicitations et des encouragements. Aux termes du projet de M. Roulleaux-Dugage, tout chef de famille disposera d'autant de voix qu'il aura de personnes (femme et enfant) à sa charge. Les mystiques ont prononcé le mot de suffrage universel intégral. Ils se sont aperçus que nos trente-neuf millions d'habitants comportent environ un quart seulement d'électeurs. Qui oserait, avec cela, parler de démocratie ? Or, d'après les règles du jeu, tout le monde doit pouvoir voter. Un enfant à peine jailli du ventre maternel a autant de droits à la conduite des affaires que n'importe quel gâteux actuellement électeur. Collons lui donc un bulletin de vote sur le nombril et vénérons ce bout de peuple souverain. On a raillé les fils de roi colonels à deux ans, les fils du lion populaire seront électeurs avant même d'ouvrir les yeux. La démocratie vraie exigerait que cet enfantelet exerçât lui-même son suffrage. Mais la République a le soin de sa dignité. Jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans, le petit bonhomme déléguera aux urnes, suivant les cas, sont père ou sa mère.

... Cette fureur électorale, cette manie urnaire est plaisante. Elle évoque cet officier qui trouvant sa marche trop lente avec quatre hommes avançant de front, penserait l'accélérer en augmentant le nombre de ces hommes. Onze millions d'électeurs agissent en foutriquets, mettez en quatre fois plus, ce seront des anges. Cette course à la quantité métaphysique du nombre est le jeu fatal de l'esprit démocratique.

Naturellement, il s'agit de justice, il s'agit de pousser les gens à avoir des enfants. Ah ! le bon billet ! Comme si la justice se déroulait sur le plan des urnes, comme si un bulletin de vote pouvait apparaître à n'importe qui, en ces beaux jours de 1924, comme un avantage quelconque. Qui se se décidera à proliférer pour gagner ces bouts de papier ? Voyez-vous deux époux enragés à augmenter leur progéniture : « *Parce que, tu comprends, nous aurons une voix de plus !* » Où se croit donc ce bon M. Roulleaux ?

... Quelle est cette nouvelle dictature des génitoires ? La France est-elle un haras où les hommes doivent être primés comme des étalons ? Tel ivrogne de ma connaissance aura huit ou dix fois plus de droits au gouvernement du pays que tel ou tel célibataire dont le cerveau éclaire le monde ? Quelle triste plaisanterie et que penser d'un esprit public qui prend au sérieux de pareilles sottises...

* *
*

CLARTÉ (16, rue J. Callot, Paris) reparaît sous son ancienne forme, avec couverture en couleur.

On y traite Barrès comme il le mérite. Sur le verso de la couverture, un dessin de Méla Muter rend merveilleusement son rictus sardonique et indiciblement méprisant. Au-dessous, cette simple citation : « *Qu'ils sont beaux nos défenseurs dans les trous, embrassant la terre natale !* »

Cela vaut mieux qu'un long article.

En tête du cahier, *Clarté* explique pourquoi il entend ne pas se soucier de cet hypocrite respect des morts :

Si la révolution des combattants occidentaux n'est pas venue au secours de la révolution jaillie du front russe, si la bourgeoisie française a digéré sa guerre, si elle s'est ressaisie devant combien de menaces après avoir étouffé toute révolte issue du prolétariat des grands massacres, Barrès parmi tant d'autres en est comptable : il est de taille à servir de répondant, dans ce compte qu'il faudra régler. Voilà pourquoi nous parlons aujourd'hui.

Parfait. Et ce n'est, certes pas nous qui défendrons Barrès, cet authentique empoisonneur public. Mais nous aimerions que l'anonyme rédacteur de *Clarté* ouvrît une parenthèse après le « *tant d'autres* » qui désigne un peu brièvement les co-responsables de la veulerie actuelle.

... *Barrès parmi tant d'autres* (*Anatole France, Cachin, Renaudel, Gustave Hervé*, etc., etc.) par exemple.

Plus loin, on attaque l'*Association des Ecrivains-Combattants :* celle-ci n'est plus guère en odeur de sainteté à *Clarté* depuis que Vaillant-Couturier, Bernier et Moussinac donnèrent leur démission. Marcel Fourrier note que j'ai « *applaudi au bruyant départ* » de ses anciens amis. Mais il a soin de passer sous silence les grandes réserves que j'ai faites alors sur leur attitude. Il estime que la démission de Henri Béraud est une manifestation du Bloc des gauches. J'ai, quant à moi, applaudi aux belles gifles appliquées par Henri Béraud sur les joues blêmes de Léon Berard « *jésuite permanent et ministre occasionnel* », comme dit excellemment un collaborateur de l'*Ecole Emancipée*

*
* *

LES ECHOS LITTÉRAIRES DES P. T. T. (25, rue du Colisée, Paris) *revue mensuelle, littéraire*

et artistique, en est à son troisième numéro, et se prepare à fusionner avec une revue que feront paraitre les employés du Trésor.

La fin d'une étude interessante sur *Louis Gendreau*, par Henry-Malot, des vers bien quelconques et une chronique archi-banale de M. Paul-Léon Andrieu qui louange André Lamandé, auteur des *Lions en croix*, « *un grand livre* » (*sic* ! ?) et Canudo qui « *fut un ardent serviteur de la France* (re-*sic* !)

Les Echos mettent en épigraphe cette phrase de Guillaumin « *Je pense que bientôt chaque catégorie sociale, chaque corporation aura ses écrivains qui montreront l'âme juste et la vie vraie des gens de leur classe; ainsi le roman deviendra plus sincère et la poésie plus humaine.* » Eh oui. Mais alors que M. Andrieux nous parle des P. T. T. et nous laisse tranquille avec ses formidables lieux communs journalistiques.

⁂

Dans le cahier du 15 décembre des MARGES (110, boulevard Saint-Germain, Paris) un beau conte de Marcel Millet : *La Chèvre*, dont on ne peut malheureusement pas découper un passage assez court pour être reproduit ici.

Des notes amusantes de Jarl Priel sur le *Théâtre soviétique*.

⁂

LA WALLONNIE EN FLEURS (47, rue du Corbeau, à Seraing, Belgique) paraît sous la direction de M. Camille Fabry, qui est socialiste. Un socialiste qui ne le cède guère à nos Renaudel, Cachin, Hervé. Car il s'affirme « *heureux* » de publier les « *très belles pages* » de Maurice Barrès intitulées : « *Catholiques, protestants, socialistes, tous en defendant la France, défendent leur foi particuliere.* » (*Sic.*)

⁂

LES HUMBLES ont consacré leur cahier de novembre à des *Miettes d'Histoire* d'Ermenonville (Un franc, à la *Librairie sociale*). Le numéro de janvier est surtout consacré aux *Ecrivains-Combattants* : On y trouvera les articles de Henri Béraud auxquels je faisais allusion plus haut. Et d'autres, plus près de ma pensée signés Renée Dunan et Jules Rivet. Et aussi un funambulesque roman-feuilleton de M. Florian-Parmentier, écrivain-combattant et auteur du *Génie !* De quoi rigoler une bonne demi-heure.

Maurice WULLENS.

P.-S. — Mon cher Han Ryner, Colomer me communiqua le dernier numero de la *Revue* à l'imprimerie. Et je lus votre *Sourire amical* au rythme des linotypes. Je songeais à ma réponse en partant avec Mualdes a l'assemblee générale de la Fédération anarchiste parisienne (le 5 janvier dernier).

Dans la grande salle de la rue de Bretagne, on discutait au sujet du *Libertaire* quotidien. Le brave Lecoin avait fort à faire : l'un voulait supprimer la rubrique des théâtres, l'autre celle de la crue, un troisième se plaignait, le pauvre, qu'on lui avait supprimé cinq lignes de copie, etc., etc.

Un copain protesta qu'il n'y avait pas plus souvent — pas du tout même ! — des leaders de Han Ryner, de Lacaze-Duthiers, etc., etc. Lecoin, souriant, rétorqua : « *Mon vieux, tu me dis ça à moi ! Faut leur dire à eux ! Ils ne nous donnent rien : je ne peux pourtant pas écrire des articles et les signer de leur nom !* »

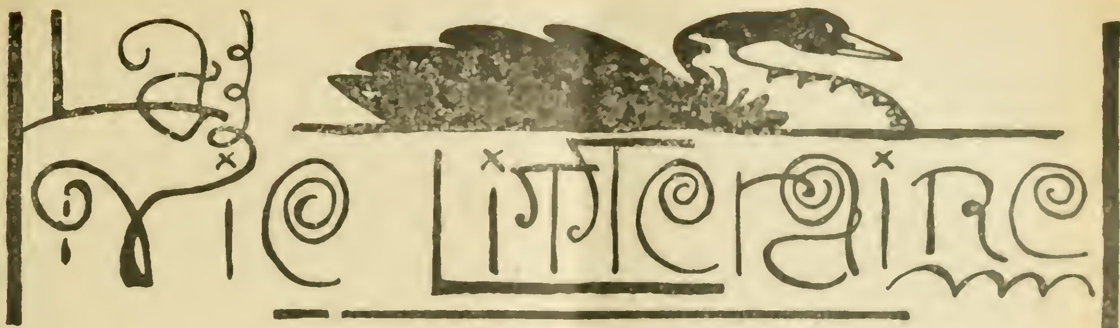
Après un moment d'hésitation, Lecoin continua : « *Vous seriez bien étonnés parfois si vous saviez les réponses que nous recevons... Ainsi, un écrivain que vous aimez, dont vous lisez les œuvres avec plaisir, que vous voudriez lire souvent... Eh bien, quand on lui demande pourquoi il ne collaborerait pas aussi régulièrement au* Libertaire *qu'au* Journal du Peuple, *il répond que c'est impossible car : Au* Journal du Peuple, *il était payé !...* »

Un vif tumulte, des cris : *Qui est-ce ? Le nom ?* Je l'ai murmuré, moi, le nom, machinalement. Et Lecoin, toujours souriant, de conclure : « *Je ne voulais pas le nommer, mais on a prononcé son nom à côté de moi.* »

J'avais deviné juste, mon cher Han Ryner. Et peut-être bien mon sourire était-il un peu crispé. Alors, vraiment, vous préférez les fidèles du salon Aurel — et quels fidèles ! et quel salon ! aux trente mille lecteurs du *Libertaire* ? Vraiment ! Eh bien, comme propagandiste, vous êtes plutôt tiède !

Votre ami : M. W.





SUR LA VAGUE DE MYSTICISME

AVANT ET APRÈS LA GUERRE

(Du Théâtre au Roman)

I

La Vague mystique

Dans ses numéros de janvier et suivants, *l'Idée libre* a publié une *Etude sur la philosophie d'Ibsen*, par Han Ryner. Morceau magistral, qui, à mon avis, n'a pas retenu l'attention comme elle eût mérité de le faire, autant par la clarté et la précision de la forme, que par la profondeur de l'analyse.

Depuis Max Nordeau, qui, dans son livre *Dégénérescence*, un peu trop oublié aujourd'hui, passa au crible d'une impitoyable critique l'œuvre du grand dramaturge scandinave, et fut injuste pour lui, personne n'avait étudié la pensée d'Ibsen, avec la pénétration et la sincérité dont a fait preuve l'auteur du *Sphinx rouge*. Toutefois, j'eusse voulu qu'il insistât plus qu'il ne l'a fait sur le côté mystique de l'Ibsenisme, auquel, par contre, Max Nordeau me paraît avoir fait une trop large part.

Comme, depuis la grande boucherie, une vague de mysticisme, conséquence fatale de la « psychose » de la guerre et de l'épuisement nerveux qu'elle entraîne, déferle sur le monde et plus particulièrement peut-être sur la France, poussant la masse ignorante vers l'Eglise et le prêtre, pénétrant dans la pensée de l'élite, envahissant le théâtre, dominant la littérature, noyant à demi peinture, sculpture, musique, je voudrais, aujourd'hui, faire part à mes lecteurs des réflexions qu'elle m'inspire.

L'occasion, d'ailleurs, m'en est fournie par la reprise, annoncée sur plusieurs scènes parisiennes, des drames mystiques de Bjönsterne Björson et, notamment, du plus mystique de tous : *Au-dessus des forces humaines*.

II

Avant la guerre

Certes, dès avant la guerre, la fleur du mysticisme ne s'épanouissait pas seulement aux rives des *fiords* norvégiens et sur les flancs des icebergs, son pays de prédilection, mais aussi sur les bords de la Seine, en ce Paris qui jadis abrita Swedenborg et qui couvrit d'une gloire, hélas ! éphémère le Sâr Joséphin Peladan, dans ce Paris où même alors de mille temples divers s'élevaient les voix de milliers de croyants, emportées, il est vrai, également par la saturnale quotidienne. Mais parmi ces voix, il en était une qui alors arrivait jusqu'aux oreilles les moins attentives.

Cette voix était une voix de prière ; une sorte de supplication humble et douce qui montait vers l'Eternel, des lieux mêmes où enseignèrent Auguste Comte et Littré, où Claude Bernard et Pasteur consolidèrent, d'une main puissante, les bases de la science expérimentale, et où résonnaient encore les échos d'une grande voix naguère éteinte : celle d'Ernest Renan, cet harmonieux contempteur du Mystère et de l'Au-delà. Oui, qui donc pourrait le nier ? Quelques années avant le Grand Crime, dans notre quartier latin, au milieu de ces Facultés et de ces Ecoles d'où le Matérialisme n'avait pourtant pas cessé de couler à pleins bords, les poètes, décadents, esthètes, symbolistes, à la suite de Verlaine, transformés en lévites, avaient repris les harpes suspendues pendant les jours de tristesse aux arbres du fleuve babylonien, et sur des rhythmes nouveaux, brisant la vieille formule parnassienne, avaient chanté la renaissance de Dieu.

Alors aussi, les tableaux à sujets mystiques

abondaient dans les Salons, et il serait puéril de constater la réaction qui déjà, à cette époque, s'opérait, dans le roman et dans le théâtre, contre les tendances positivistes et l'esprit scientifique qui, malgré cela, disons-le tout de suite, n'en resteront pas moins la caractéristique du siècle défunt.

Alors aussi nous assistâmes à l'évolution inattendu de l'un de nos plus grands romanciers, de Guy de Maupassant, et il ne serait venu à personne l'idée de nier le chemin parcouru en ce sens depuis *Boule de Suif* et la *Maison Tellier*, jusqu'à *Notre Cœur*.

De même un chemin parallèle était suivi par le bourgeoisant Bourget depuis ses premiers romans, débordant de dilletantisme sensuel, jusqu'aux *Nouveaux pastels* et à *Cosmopolis*, où se traduisaient, pour la première fois, un souci des choses morales et des préoccupations d'un mystérieux au-delà qu'on chercherait en vain dans ses œuvres antérieures.

Enfin Zola, lui-même, peu avant sa mort, n'avait-il pas laissé tomber, en plusieurs interviews, des paroles de découragement, et entrevoir, non sans tristesse, ses doutes sur l'issue finale de la lutte qu'il soutint contre le mysticisme dans son œuvre de géant ?

Donc, cela est un fait indéniable, déjà avant la guerre en face du naturalisme et du positivisme jusque-là triomphants, s'éleva un mysticisme régénérateur des formules d'art vieilles et épuisées comme le siècle où elles se produisaient et cela était nécessaire à établir : 1° pour bien faire comprendre l'importance accordée en France, dès ce moment, au théâtre des grands dramaturges du Nord, Ibsen et Bjonsterne Bjorson ; 2° pour montrer l'élan nouveau donné à cette vague de mysticisme par le carnage mondial.

III

Le long crépuscule

Étudions d'abord ce mysticisme dans sa source scandinave ; et nous ne saurions mieux l'analyser qu'en fixant notre attention sur l'œuvre dramatique de Bjonsterne Bjorson dont on va jouer plusieurs pièces à Paris et qui nous apparaît comme l'incarnation de cette envahissante mentalité.

Dans *Au-dessus des forces humaines*, une des pièces qui seront représentées, Bjornson est allé jusqu'à mettre le miracle à la scène, à concentrer tout l'intérêt sur les faits et gestes d'un thaumaturge, à faire pivoter action, personnages autour d'une passion mystique : la Foi, comme autour des passions amoureuses pivotent la plupart des œuvres dramatiques.

Certes, pour ce faire et avec succès, il fallait des conditions de milieu, de climat, d'état social, de mœurs publiques et privées qu'on ne retrouverait peut-être pas ailleurs qu'en Norvège, et encore dans sa partie la plus septentrionale.

Là et pas ailleurs pouvait éclore dans le cerveau d'un dramaturge cette lutte poignante de l'homme et du surnaturel, ce spectacle étrange de l'humanité voulant se rapprocher de la divinité par la Foi et par la Puissance enfin conquise du Miracle.

Aussi pour s'intéresser à cette pièce, comme aussi à tout le théâtre de Björnson, est-il nécessaire de se créer une vision des choses et un état d'âme sinon identiques aux siens, du moins s'en rapprochant autant que le permettent notre culture et notre tempérament.

Sans cela, on risquerait fort, malgré l'énorme talent du dramaturge, de ne voir, dans son principal personnage, qu'un magnétiseur, en sa femme, la douce Clara, qu'un sujet, et en la pièce toute entière qu'un spectacle, comme on en peut voir chaque jour à l'hôpital de la Salpêtrière.

Il faut donc se transporter, par la pensée, dans ce pays voisin du pôle, dans cette Norvège septentrionale où règne une nuit de sept mois ; où pendant sept mois les tendres lueurs de l'aube, et la gloire rayonnante des midis n'adoucissent, ne charment ni ne vivifient les regards des hommes, où les claires prunelles des enfants et des femmes ne reflètent que les ombres tristes d'un crépuscule sans fin.

Il faut avoir devant les yeux ces *fjords* tourmentés, aux pieds desquels viennent se briser, en grondant, les flots de la mer du Nord, ces rivages sans grèves, ces âpres rochers que couvre une neige éternelle, ces *icebergs* glacés où poussent de maigres lichens, ces montagnes abruptes cristallisées par le froid, aux flancs desquelles, en des recoins perdus, s'abritent des villages de bois. A ces villages, à ces granits, à ces montagnes, dont les formes sont naturellement fantastiques, la neige qui, pendant sept mois, tombe d'un ciel invisible, donne des formes plus étranges encore, plus effrayantes et plus mornes. On dirait que la vie a suspendu son cours avec le dernier rayon de soleil, et, sur cette nature figée, un silence chaotique plane à peine troublé par le cri de l'eider.

IV

L'aurore fugitive

Qu'on se figure maintenant l'existence de ces Norvégiens septentrionaux.

Comment l'angoisse de cette interminable nuit n'agirait-elle pas sur leur âme et comment pourraient-ils ne pas aller à l'église voisine raviver leurs regards à la lueur des cierges ? Et quel bon terrain préparé ne sont-ils pas

pour la parole sévère du prêtre évoquant le Dieu terrible qui, si longtemps, les prive de lumière et ajoute à l'horreur de leur morne pays ?

N'est-ce pas lui qui, de temps en temps, rougit le ciel de ses aurores boréales, ensanglante les *fjords* qui les reflètent, rend les granits semblables à des géants consumés par le feu ?

Mais voici que sur la mer morne et froide une lueur s'allume dont l'éclat s'accroît avec une rapidité sans égale ; c'est l'aube, c'est le soleil depuis si longtemps disparu qui apporte la vie et met un terme à cette longue agonie de la Nature ; les brumes, depuis si longtemps entassées sur les *fjords*, se dissipent ; par les mille facettes de leurs cristallisations merveilleuses, les granits, les rochers, les montagnes reflètent vers le ciel, maintenant clair et bleu, la lumière des jeunes rayons.

C'est la fête joyeuse, éblouissante, de la lumière et du soleil ; c'est un printemps radieux et subit, que dis-je ? un printemps, c'est un été rutilant et d'autant plus fécond qu'aucune saison intermédiaire ne l'a préparé ni annoncé.

Partout sur les flancs des montagnes, à la base des pics, sur les rives des *fjords*, la blancheur triste des neiges, le morne poli des glaces sont remplacés par la douce émeraude des gazons nouveaux.

Les mélèzes se couvrent, en quelques matinées, d'une verte et fragile feuillée, avec une rapidité surprenante des jasmins grimpent le long des rochers, couvrent d'un lacis odorant les anfractuosités hier encore si noires et si nues, partout la saxifrage éclate, fleurit avec la hâte que mettent les étoiles à poindre dans la nuit, et secouant leur brume, les sapins profilent, dans l'éther limpide, leurs aigrettes menues.

De la terre, ainsi brusquement fécondée, s'exhale, au milieu des parfums de la flore nouvelle, une ivresse d'amour qui saisit tous les êtres. Courtes, bien courtes seront les étreintes de ce soleil puissant mais fugitif, rapides seront ses baisers et ses caresses créatrices ; aussi éphémères que fertilisantes seront sa chaleur, sa lumière, qui bientôt s'éteindront à nouveau dans la longue nuit glaciale.

Aussi quelle fièvre de vie après les éclosions hâtives ! Hier, la mort, le crépuscule succédant aux ténèbres, sans même la trêve d'une aurore : hier, la fin des couleurs, des harmonies et des parfums : aujourd'hui, la lumière éclatante sonnant le réveil glorieux des germes ; la vie partout secouant son lourd manteau de glace, les fleurs et les gazons couvrant la terre avant même que la dernière neige soit fondue.

Fécondation du germe, éclosion de la fleur, et naissance du fruit se succédant avec une rapidité féerique, n'est-ce pas pour le Norvégien du Septentrion un miracle continuel qui explique avec son mysticisme ethnique, si j'ose m'exprimer ainsi, le thaumaturge et rend son âme accessible au surnaturel ?

L'esprit de Swedenborg, le thaumaturge par excellence, le Voyant, continue de planer sur cette terre étrange ; il remplit la vie morale et religieuse de ses habitants, dont les mœurs demi-monastiques n'ont subi de la civilisation médiévale que d'insignifiantes modifications.

Tels sont, décrits aussi fidèlement que possible, selon l'esprit et la méthode de Taine, le terrain, le milieu sur lequel et dans lequel évoluera, d'abord, pour « œuvrer » plus tard, le dramaturge.

Et nous verrons prochainement en étudiant les plus caractéristiques de ses pièces que le fruit merveilleux de son grandiose labeur ne pouvait être qu'un fruit mystique contenant cependant, ainsi que je l'ai dit dès le début, quelques graines de réalisme apportées par le grand courant scientifique auquel nul effort cultivé ne saurait échapper.

P. Vigné d'Octon.



A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

L'Imposture Religieuse, *par Sébastien Faure, Editions de la « Fraternelle »*.

— «... L'humanité du XX[e] siècle en est à l'heure où il devient urgent qu'elle choisisse entre l'Idéal décevant et criminel de toutes les Autorités et de toutes les Religions : « Pauvreté et Soumission » et l'Idéal commun à tous les êtres véritablement épris de Justice et de Fraternité : « Bien-Etre et Liberté... »

C'est par ces lignes que Sébastien Faure termine son œuvre magistrale sur *L'Imposture Religieuse*. Elles en montrent d'une façon saisissante, toute l'urgente actualité. Je voudrais en dire ici toute la portée. Mais, hélas ! avec la place dont je dispose, c'est à peine s'il me sera permis d'indiquer que, parmi toute l'abondante littérature antireligieuse du siècle défunt et du siècle actuel, je ne vois pas d'œuvre plus décisive et plus complète que celle-ci. Par un effort extraordinaire de clarté et de précision, l'auteur de *La Douleur Universelle* a su y condenser toute la documentation aujourd'hui connue et tendant à extirper de l'âme et de l'esprit humain non seulement le catholicisme, mais toute religion, toute idée religieuse et jusqu'au concept même de Dieu. Car tel est

— cela m'apparaît incontestable — le but à atteindre si l'on veut assurer l'émancipation intégrale de l'humanité. Il apparaît, en effet, à tout esprit clairvoyant et vraiment athée que les David-Frédéric Strauss, les Renan et leurs semblables, malgré toute la puissance de leur critique destructive de l'antique et tenace survivance, sont restés à mi-chemin. Comme Voltaire, La Mettrie même, d'Holbach, Helvetius, Cabanis et tous les grands libres-penseurs du XVIII[e] siècle, ils sont restés plus ou moins « théistes » et ont reculé devant la solution véritable et définitive du problème, laquelle, je le répète, consiste dans l'« athéisme » absolu ; l'a privatif devenant véritablement absolu.

C'est profondément convaincu de cette idée, ayant devant les yeux, la pleine et claire vision du but véritable, que Sébastien Faure a écrit son livre ; et son grand, je dirai même son *unique* mérite, sa seule originalité sont là et pas ailleurs. Tous les documents, en effet, tous les arguments dont son livre est bourré sont connus, archi-connus et nombre d'entre eux ont servi depuis les premiers balbutiements de la Libre-Pensée. Ce n'est donc que la façon de les grouper, et surtout de les présenter selon leur importance et leur valeur qui est propre à Sébastien Faure.

Pour mieux comprendre encore toute la portée de ce gros bouquin dirigée par lui contre la Religion, l'esprit religieux et l'imposture religieuse, il serait bon, il serait éminemment profitable, si on ne le connaît déjà, de lire le petit livre de Le Dantec qui a pour titre : *L'Athéisme*. Il m'apparaît, à moi, ce livre-là, comme la conclusion pratique du précédent. C'est le problème de l'effort religieux et des impostures qu'il entraîne, étudié du point de vue historique. Il y a plusieurs façons d'être ou de devenir athée : et elles se complètent mutuellement.

Il serait impardonnable d'oublier, dans cette *Revue*, celle que notre camarade E. Armand exposa, en 1917, avec une étonnante concision dans une brochure de dix pages intitulée *Mon athéisme*, et qui commence par ces mots :

« *Je suis athée parce que je suis anarchiste, spécialement parce qu'anarchiste individualiste.* »

Clairement, sans phrases, mais avec des mots à l'emporte-pièce, l'animateur de *l'En-dehors* nous montre qu'il est toujours resté insensible aux arguments scholastiques d'un Sébastien Faure, aussi bien qu'aux arguments scientifiques d'un Le Dantec. Il croit fermement, avec Proudhon, que si Dieu existe, il est l'ennemi de l'homme. Et il ajoute avec un laconisme extraordinaire : « Non seulement, anarchiste-individualiste je nie Dieu, *mais je n'en ai pas besoin.* ».

Et c'est lui qui me paraît avoir raison ; car travailler à ce que l'homme n'ait plus besoin de Dieu, toute la question est là. Sébastien Faure a bien mérité de la Libre-Pensée pour l'avoir compris ainsi.

LE TALON DE FER, *par Jak London, Editions Crès*

Voici un livre étonnant, signé du grand romancier californien dont j'ai, ici même, raconté la vie, et longuement étudié l'œuvre, du point de vue libertaire. Je ne connaissais pas alors le *Talon de fer* qui vient d'être aujourd'hui magistralement traduit en français par M. Postif. Sans quoi je l'eusse analysé avec toute l'attention qu'il mérite.

C'est, en effet, l'exposé le plus complet, le plus clair et le plus sincère que Jak London ait fait de sa pensée socialiste.

Il résume, condense et met à point ses livres précédents dont je me suis efforcé d'extraire l'essence : *Martin Eden*, *Iron Heel* et *Burning Daylight*. Il fait mieux, il précise cette pensée et la rend pour ainsi dire définitive. C'est le *ne Varietur* de sa doctrine ; et cette doctrine se trouve être — ce qui m'inspire quelque regret — le Marxisme dans toute sa pureté et sa rigidité primitives.

Si, en effet, j'admire sans restriction aucune toute la puissance, toute la vie, toute la superbe éloquence qu'Ernest Everhardt (lisez Jack London) apporte dans la défense et l'exposition des théories du grand Allemand, si je reste ébloui par les éclairs qu'il projette dans les ténèbres et sur l'avenir du conflit social, j'eusse préféré qu'il n'encerclât pas son effort dans un cadre aussi étroit ; j'eusse préféré le voir, lui, le vagabond du Klondyke et des mers du Sud, promener librement sa révolte à travers toutes les routes de la pensée révolutionnaire, plutôt que de cheminer, en dialecticien positif, dans l'unique et étroit sentier d'une doctrine.

Certes, *Le Talon de fer* est un beau et puissant livre, digne en tout point de Jack London, mais je lui préfère les autres.

Enfin, en ce qui concerne la vaste anticipation sociale qui en fait le fond, je mets au-dessus, parce que moins invraisemblable, celle de *Mon Communisme*, de Sébastien Faure, dont j'ai parlé ici même longuement.

LA DÉMOCRATIE DEVANT LA SCIENCE (*Alcan*). — DE LA SOCIOLOGIE A L'ACTION SOCIALE (*Presses universitaires*), *par Bouglé.*

Je réunis ici ces deux œuvres d'un universitaire notoire, mâtiné de politicien, bien qu'elles soient de fort inégale valeur, parce que leur lecture attentive montre éloquemment à quel point la mentalité bourgeoise peut déformer et obscurcir la véritable conception du problème sociologique, dans un esprit pourtant averti et d'ordinaire plus clairvoyant.

La Démocratie devant la Science, c'est, en effet, de la sociologie pour radicaux et radicaux-socialistes, de la sociologie à l'usage des lecteurs de la *Dépêche de Toulouse*. A la condamnation justifiée des vieux concepts monarchiques — dont il nous montre avec talent l'irrémédiable décrépitude — M. Bouglé n'oppose que les truismes éculés d'une société et d'un régime non moins décrépits.

De même en lisant très attentivement *De la Sociologie à l'Action sociale*, n'ai-je trouvé, sur le pacifisme, le féminisme, le socialisme, la coopération, etc., que les vieux clichés dont les « sorbonnards » alimentent leur enseignement.

La Culotte en jersey de soie, *par Renée Dunan* (*La Pensée Française*).

On ne compte plus aujourd'hui les femmes qui écrivent des romans. Est-ce un bien ? Est-un mal ? ou plutôt : est-ce pour l'évolution de l'espèce, un progrès ou une régression ? Je n'en veux pas discuter ; mais je m'empresse d'affirmer que si nos compagnes, jeunes ou vieilles, n'écrivaient que des livres comme celui-ci, la question ne se poserait même pas, car apparaîtrait trop clairement le degré de puissance et d'équilibre auquel peut parvenir le cerveau féminin. Après avoir lu d'une haleine cette étude de la femme par une femme, j'ai acquis la conviction que le dernier mot, le mot le plus profond et décisif sur le problème féminin, sera dit, un jour, par une femme encore mieux douée cérébralement que ne l'est Renée Dunan. Tout ce que la lutte des sexes a de plus tragique et aussi de plus comique, elle l'a saisi et exprimé dans son livre avec un incomparable talent. Tout se tient dans cette étude, d'où la sentimentalité bête et candide est exclue, et au cours de laquelle aucune hérésie biologique ou psychologique ne vient heurter l'esprit du lecteur le plus positif et le plus cultivé. Il est des pages comme celles sur le premier viol légal ou illégal de la femme qui auraient pu être écrites par un médecin philosophe.

D'autres qui supporteraient la signature de Michelet comme celles où Renée Dunan pénétrant au cœur même du problème sexuel, établit la discrimination entre l'instinct et la raison. Féministes des deux sexes qui voulez voir clair dans la femme et la question féminine, lisez le livre de Renée Dunan !

Le Cheval ailé, *par Louis Couperus. Editions du Monde nouveau. Préface de Julien Benda.*

Ceci est un conte écrit par un homme qui, d'après ses éditeurs français, représenterait le plus grand écrivain de la Hollande, mort en juillet dernier, à l'âge de 60 ans, et laissant derrière lui une cinquantaine de volumes.

Eh bien, s'il en est ainsi, je dis franchement que ces mêmes éditeurs auraient pu, dans cette œuvre copieuse, trouver autre chose pour l'imposer à notre admiration que *Le Cheval ailé*.

J'ai eu beau me battre les flancs, à sa lecture, je n'ai rien trouvé qui dépassât la médiocrité des contes de ce genre (c'est, en effet, un conte) que nous servent nos ordinaires fournisseurs.

Coups de Serpe, *par Georges Lionnais. « Bibliothèque des Essais », de la Revue « Les Primaires ».*

Combien au *Cheval ailé*, féerique et cruel, je préfère les courts récits rustiques de Georges Lionnais. En cent lignes, quelquefois moins, sont évoqués gens et choses du pays lorrain, avec une fidélité, un relief, une couleur qui satisfont les plus blasés sur ce genre un peu fatigué. *Le Cochon ensorcelé*, *Le Bouc*, *Bar rustique*, *La Saucisse*, *Un Loup*, *Cadet le Toqué*, autant d'eaux-fortes sur lesquelles on attarde avec plaisir les yeux de la pensée.

Le Combat de l'Amour et de la Mort, *par Georgette Ryner. Editions du Fauconnier.*

De l'amour et de la tristesse, beaucoup d'amour et encore plus de tristesse, voilà ce que l'on trouve dans ces trente pages Il y avait là dans ce drame intime de quoi faire un long roman psychologique. Un autre ou une autre, à qui l'idée du sujet fût venue, n'aurait pas manqué de le tenter; et il en eût probablement gâché la beauté. Georgette Ryner, elle, a exprimé en trente pages tout ce qu'il contenait de poignant et d'humain, et elle a réussi sa plaquette parce qu'elle y a mis toute son âme.

Choix de poèmes, *par Lucien Jacques. Editions Les Humbles. Préface de Maurice Wullens.*

Notre camarade Maurice Wullens nous présente, en une brève préface, le poète-artisan Lucien Jacques, dans sa solitude ensoleillée des cyprès de Saint-Jean, en un coin divin de Provence.

Il nous dit, en quelques mots, ce que sont ses *Fontaines*, qu'il signa Jean Lémons, véritable recueil de beauté. Les pièces qu'il en a extraites et qu'il nous offre justifient pleinement tout le bien qu'il nous en dit. J'en ai relu quelques-unes à haute voix selon le critérium de Flaubert, et mon oreille fut satisfaite comme mes yeux par les bois gravés dont l'auteur a orné ses vers.

Mussolini et le Fascisme, *par Domenico Russo* (*Plon*).

Si vous voulez connaître, approximativement du moins, le pourquoi et le comment du succès qui couronna l'extraordinaire aventure

360

de l'ancien révolutionnaire devenu dictateur au pays de Garibaldi, lisez ce livre. Bien qu'il apparaisse d'un tempérament plutôt réactionnaire et franchement bourgeois, l'auteur n'en juge pas moins, avec une sincérité et une clairvoyance manifestes, les événements et surtout les vieilles classes sociales qui permirent le triomphe de l'aventurier. Il met à jour, avec la finesse d'un psychologue et la précision d'un historien, la désagrégation de la bourgeoisie transalpine, grâce à laquelle Mussolini est devenu aussi facilement le maître de l'heure.

Il dépeint sobrement, mais avec beaucoup de relief, l'affolement des capitalistes italiens devant l'effort surhumain, mais, hélas ! éphémère du prolétariat en marche vers une victoire qui devait lui échapper, et cela, pourquoi ne pas l'avouer ? par sa faute ou plutôt par la faute et la trahison de ses chefs.

Rabevel, *par Lucien Fabre. (Nouvelle Revue française).*

Cette fois les Dix de l'Académie Goncourt paraissent avoir fait un choix au moins raisonnable en couronnant *Rabevel*, de Lucien Fabre. D'abord, celui-ci n'est pas un « gendelettre » ordinaire, un de ces petits bourgeois gonflés d'orgueil et dépourvus de talent qui ne virent dans la littérature qu'un commerce analogue à celui dans lequel se sont enrichis leurs pères. Lucien Fabre est, en effet, presque un ouvrier, ou, du moins, il débuta comme tel dans la vie. De ce fait, il a déjà connu, avant d'écrire, ce que la vie a de rude pour les pauvres bougres.

A cette initiation pénible, mais combien profitable et que rien ne saurait remplacer, son œuvre doit un peu de sa robustesse et beaucoup de sa sincérité. Elle nous prouve qu'un autodidacte peut, comme les plus favorisés de la culture bourgeoise, s'assimiler toutes les ressources, toutes les finesses, toutes les nuances de la langue française, et se créer un style presque parfait ; et, une fois forgé par lui, cet outil, Lucien Fabre s'en est servi pour créer, en Rabevel, un type véritablement balzacien, auprès duquel les bonshommes des Pierre Benoit, des Bourget, et de tant d'autres, apparaissent comme des fantoches sans intérêt.

Les Lions en Croix, *par André Lasmandé (Ollendorff).*

Voici un très beau livre qui m'arrive trop tard pour qu'il me soit possible de dire aujourd'hui tout le bien que j'en pense. L'auteur est un sincère, un vibrant qui exprime noblement l'âme blessée et révoltée des jeunes hommes de sa génération. J'y reviendrai prochainement.

Au Pays de 89. *Editions du « Positiviste », Buenos-Aires.*

De même pour cette brochure, bourrée de faits et de documents sur les crimes du capitalisme conquérant.

Dryades et Faunes, *par René Davenay (Société Mutuelle d'Edition).*

Des vers comme on en fait peu, un poète comme il y en a peu.

La Survivante, par Jean Balde (Plon).— *Carnaval*, par Mireille Havet (Albin-Michel). — *Encarnacion*, par Aurore Sand (Bernard Grasset). — *Sangar, taureau*, par Jean Toussaint-Saniat. — *La Mer et le Maquis*, par Pierre Bonardi (Crès). — *Le monde social des fourmis*, par Auguste Forel (Kundig-Genève). — *L'abbaye de Typhaïnes*, par Gobineau (Nouvelle Revue française). — *La Vallée des larmes*, par Albert Jean (Renaissance du Livre). — *En marge de la Bible*, par Dakis (Bibliothèque du « Hérisson »). — *Houles et rafales*, par Rémi Bourgerie (Editions d'Aujourd'hui).

P. Vigné d'Octon.



Imp. " La Fraternelle " 55, rue Pixérécourt, Paris (xxe). *Le Gérant :* M. Colomer

Troisième Année — N° 24 FEVRIER 1924

La Revue Anarchiste

Le Numéro	1 75
Pour l'Extérieur	2 »

ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France	6 »	12 »	18 »
Extérieur	7 »	14 »	21 »

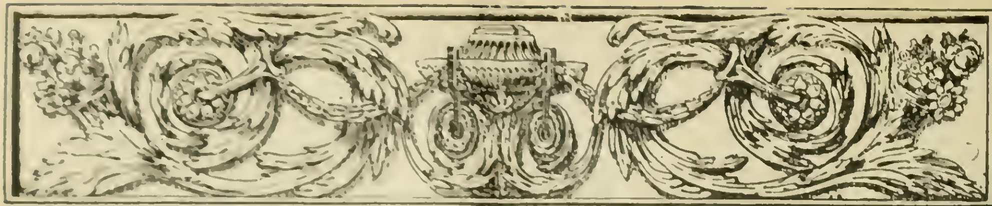
PARAISSANT TOUS LES MOIS

ADRESSER tout ce qui concerne la RÉDACTION a André COLOMER, *Secrét. Réd.* 9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION a SOUSTELLE, *Administrateur* même adresse. Chèque Postal 516-67



SOMMAIRE :





LES RÉFRACTAIRES

Documents pour l'histoire du Mouvement Anarchiste en Russie

Par **K. N. MEDINCEV**

Parmi les ouvriers des usines de l'Oural, principalement dans celles de Mikajlova et Sergieva, prenait naissance à la fin de 1860 un mouvement basé sur la négation de l'autorité et de la domination de l'Eglise. Par la suite, les on-dit populaires firent baptiser ces travailleurs du nom de *non-payants*, parce qu'ils refusaient de payer les impôts quels qu'ils soient.

A la fin du dix-huitième siècle, toutes les personnes ayant une croyance religieuse en opposition avec la religion d'Etat immigraient dans ces contrées et à force de vivre dans les bois épais des montagnes de l'Oural, leurs conceptions religieuses évoluaient vers le rationalisme. Ces conceptions, réfractaires aux conditions sociales de la vie d'usine et se bousculant avec les facteurs économiques de la vie environnante leur firent garder une position ferme contre tout le régime étatiste.

Au commencement de 1880, ce mouvement prit une forme économico-religieuse sur ces bases : (A) *refus de payer les impôts ;* (B) *refus d'admettre l'autorité, y compris celle du tsar ;* (C) *défense d'étudier dans les écoles de l'Etat ;* (D) *réprobation de l'Eglise comme institution d'Etat ;* (E) *refus de reconnaître la propriété terrienne ;* (F) *refus d'admettre la famille et le mariage ;* (G) *refus de reconnaître l'institution du droit privé.*

Le gouvernement libéral d'Alexandre II toléra ce mouvement de 1860 à 1870, à condition qu'il gardât un caractère local et ne dépassât pas les limites des monts Oural. Des fonctionnaires libéraux du tsar autocrate dressèrent de nombreux procès-verbaux, accusant les réfractaires d'accaparer pour eux-mêmes la terre, de déboiser, etc. Les juges les condamnèrent à la prison pour des temps limités, mais après leur incarcération, ils recommençaient l'assainissement des forêts, l'ensemencement de la terre, l'abattage des arbres, etc. Des procès sans fin importunaient les administrations centrales et locales.

A ce moment, survint la mort d'Alexandre II et les libéralités du gouvernement cessèrent. Vint la noire réaction. On remit en honneur les méthodes draconiennes, déportations sans jugement dans la lointaine région de Iakoustk et jusque dans l'île Sakhaline (*). On recommença donc les persécutions contre les réfractaires. Pendant les années de 1893 à 1895, on arrêta dans plusieurs usines quelques hommes comme meneurs. Ensuite, on les persécuta jusque dans les villages, arrêtant et emprisonnant un homme sur dix. De cette façon, on jeta en prison environ 150 hommes. Krasnoufims et Scadrinsk furent choisies comme lieu de captivité. Les chambres de torture des prisons de district et plus tard la prison de Permj ne chômèrent pas. Enfin le ministre de l'Intérieur décréta ce qui suit : 14 réfractaires furent exilés très loin aux environs d'Iakoustk, les autres furent dispersés en Sibérie Occidentale. Beaucoup ne supportant pas le régime moururent en prison.

Il est nécessaire de dire que c'était avec parti-pris que l'on appliquait le régime aux réfractaires. Principalement à Permj, ils souffrirent beaucoup. Ils étaient envoyés là des prisons du district pour passer l'hiver à la fin de 1895. On les logea dans une même cellule ; pour commencer tout alla assez bien, ils pouvaient payer en commun et ils le faisaient sans récriminer ; pendant le contrôle et les visites des chefs, ils restaient avec ostentation sur leurs couchettes. Naturellement, on leur appliqua les peines les plus sévères, jusqu'au travail forcé dans les carrières, jusqu'à les battre et les torturer sans pitié. Après tout cela, on les sépara, chacun fut placé dans des cellules de criminels pour que les forçats et les vagabonds se vengent sur eux. Mais le résultat fut tout à fait opposé. Au printemps de

---

(*) Ile située à l'extrême-orient de la Sibérie, entre la mer d'Okosk et la mer du Japon.

1896, leur propagande avait acquis à leurs idées quelques-uns de leurs compagnons.

Peu après, lorsqu'on voulut de nouveau leur faire quitter les prisons de Permj pour d'autres, ils opposèrent la résistance passive ; l'administration pénitentiaire dut employer la force pour les faire sortir de leurs chambres, pour les vêtir de la capote grise des condamnés, pour les faire asseoir dans les voitures. Pour la photographie, ce fut encore des complications, on dut les contraindre de nouveau par la force. Aussi les photographies qui accompagnaient les listes des déportés furent horribles. Quand le convoi se mit en marche, l'inspecteur de la prison dit, entre autres choses, à l'un de nos camarades : « Conseillez aux réfractaires de ne pas provoquer chez leurs gardiens des actes de brutalité ». Il pensait qu'en effet une telle manière d'agir leur vaudrait des coups de crosse ou même quelque chose de pire. Ainsi se prolongea la souffrance de ces hommes, simplement parce qu'ils pensaient et croyaient autrement que tout le monde.

Avant l'envoi en Sibérie du premier groupe, on fit venir les familles des réfractaires, mais ils y renoncèrent en disant : Nous n'avons pas de famille, nous sommes des émigrants divins sur la terre. » (Plus tard quand les réfractaires furent installés à Iakoustk, nos camarades prisonniers politiques leurs conseillèrent de rappeler leur famille ; quelques-uns le firent.)

Les réfractaires étaient âgés de 18 a 104 ans. Il y avait 3 vieillards et l'un d'entre eux, justement le centenaire, mourut à la prison de Permj. La mort de ce vieillard fit une profonde et solennelle impression sur tous les malades de l'Infirmerie à cause de son épopée. Dans l'infirmerie, il était isolé. Le vieillard disait que son corps, devant être détruit, n'avait pas besoin d'être enterré, qu'il serait plus simple de jeter le cadavre dans un ravin où les oiseaux et les autres animaux viendraient le détruire, les os rapidement se pourriraient. Il dit ensuite au pope qu'il savait que rien ne résulterait de leur conversation, car ce dernier était avant tout un employé et que le douteux serviteur de Jésus suivait une mauvaise route. Le pope s'éloigna du mourant sans résultat, (comme on dit en russe, sans manger salé) et l'on n'essaya plus de persuader le vieillard. Il mourut dignement comme il avait vécu. Il demanda seulement qu'on le laissât mourir seul. On fit ainsi qu'il désirait et après sa mort on l'enterra en secret. On ne lui permit pas même de revoir ses amis avant de mourir. On continua de le bafouer après sa mort. Les persécutions contre les autres redoublèrent.

Quelques-uns de nos camarades politiques accompagnèrent les réfractaires pendant leurs longues étapes et restèrent avec eux dans les prisons de Iakoustk. Leurs conceptions évoluèrent singulièrement, ils se dégagèrent des brumes de la religion du passé et du mysticisme. Ils descendirent enfin sur la terre. A part cela, ils ne se rencontraient et ne vivaient pas seulement avec des exilés politiques mais encore avec des Dukobor exilés là de tous les points de la Russie. Les uns et les autres, après de nombreuses conversations, apprirent beaucoup et rejetèrent beaucoup.

Leur conception prit peu à peu une autre forme et s'orienta de plus en plus vers l'économie sociale. Nous allons essayer d'exposer les conceptions politiques des réfractaires. Elles s'appuyèrent chez eux comme chez les autres sectes rationalistes, sur une base religieuse-économique. Ils refusèrent d'admettre le principe d'Etat, l'autorité, même dans la famille. Les enfants étaient des charges sociales, on nommait le père et la mère : gardiens des enfants. Les enfants, même les plus jeunes, se trouvaient plus attirés dans les cercles que dans la famille. Mais laissons les réfractaires eux-mêmes formuler leur *credo* : « Nous ne reconnaissons aucune espèce de religion. Nous ne croyons qu'à la vie divine sur la terre. Nous appelons « divin » la sérénité dans la pensée comme dans la façon d'agir. On doit avoir des égards non seulement pour les hommes, mais aussi pour les animaux. En tant que « fils de l'homme » nous considérons qu'aucun homme libre n'est capable d'opprimer son semblable non plus que les animaux qui nous entourent. Etre vraiment « fils de l'homme », c'est à cette perfection, sur la terre, que chacun de nous doit s'élever en vue d'une vie commune. »

« Nous considérons le mariage libre. Ce n'est qu'une attirance des sexes, rien de plus. Comme institution civile ou religieuse, nous le réprouvons. Les époux qui ne sont liés que par la sexualité ne le sont par rien. Ils sont libres, même au lendemain de l'acte sexuel, de s'abandonner. Les relations sexuelles ne doivent provoquer ni fureur, ni passions, ni offense, ni jalousie. Nous considérons l'union des êtres comme le soutien de notre vie commune. Une femme ne peut appartenir à un homme et réciproquement; autrement, ce serait contraire à notre conception de la communauté, notre mariage est social. Si nous contestons la propriété des objets, comment jugerions-nous le droit de propriété sur notre semblable, sur la femme ? Nous n'admettons pas la famille, les enfants nés d'une liaison appartiennent à tous les membres de la communauté et ne peuvent appartenir en propre au père ou à la mère. Ceux-ci prennent soin des enfants, mais ils le

font souvent en commun avec les autres. Nous nommons le père « gardien » et la mère « gardienne » d'enfants. Chaque nouveau-né a les mêmes droits que tous. Nous réprouvons encore la famille parce que, sous ce nom, nous voyons l'embryon de l'autorité étatiste (patriarcat, matriarcat, etc.). Nous n'avons pas ce que l'on appelle une « vie privée ». Les portes ne sont pas fermées et tous les désaccords sont soumis au jugement de nos frères et sœurs. Une vie à deux prolongée se voit rarement chez nous. Nous reconnaissons que nous pouvons nous ennuyer l'un l'autre, ou sembler une charge l'un à l'autre ; c'est pourquoi souvent nous nous séparons sans cesser de rester amis et en conservant des relations amicales. Nos relations charnelles ne doivent pas dominer les relations intellectuelles et spirituelles. Le côté spirituel est chez nous supérieur. Par le mot spirituel, nous entendons l'amitié sans jalousie et la recherche en soi des sentiments de bonté et de sympathie. »

« Nous n'admettons pas la propriété, elle ne peut exister chez les hommes. Ni le groupe, ni l'individu, ni la communauté ne peuvent être propriétaires ; car tout n'a de valeur que par l'usage qu'ils en font dans le temps et peut toujours aller à d'autres. Ce dont nous avons besoin nous le prenons sans exercer le mal sur aucun autre habitant dans la communauté. Les logements que nous habitons n'appartiennent ni à nous ni à la communauté, chacun de nous ne peut l'occuper que s'il en a besoin. Nous ne chasserons personne par la force, car nous n'admettons pas la violence, quoique nous soyons les plus frappés par la violence des lois de l'Autorité (que nous réprouvons). »

« Etat. Autorité. Nous n'approuvons pas l'Etat et son autorité, car personne n'a donné à l'homme l'autorité sur un autre homme et, partant, l'homme ne peut exercer l'autorité sur son égal. En outre, nous pensons que l'autorité vient du diable, esprit des ténèbres, et non de Dieu. Par le mot « Dieu », nous voulons dire : *le bien*, par le mot « Diable » : *le mal*. On ne doit obéir à personne, on n'obéit qu'à soi-même, à son Dieu intérieur. »

« Nous refusons de soutenir l'Etat, car cela est contraire à notre idée. Nous refusons de payer les impôts quels qu'ils soient, car l'impôt soutient l'Etat, crée un instrument d'oppression. Nous repoussons l'Armée, car le soldat est le plus abominable des instruments d'oppression dont le rôle est de tuer ses frères, comme lui ouvriers et paysans qui constituent tout le peuple. Nous réprouvons aussi le gouvernement élu, car nous voyons dans l'exercice de l'Autorité la voie ouverte aux mauvais penchants de l'homme, ses malfaisances, ses mauvaises passions. Nous considérons comme les mauvais penchants de l'homme : l'amour de la Gloire, l'Egoïsme, le goût de l'Autorité. Toutes ces choses doivent tomber en décadence, étant supprimées des usages. L'homme ne peut même pas s'administrer lui-même, car tous dépendent de sentiments, de compromissions réciproques ; il ne peut donc se suffire à lui-même. La bête meurt dans l'homme et laisse la place au fils de l'homme. L'Autorité trouble la raison même chez les hommes qui se trouvent parmi nous : nos chefs, nos collecteurs d'impôts, nos juges. Un signe quelconque sur sa poitrine le rend mauvais, bête, autoritaire. Quand on aura enlevé l'Autorité à l'homme, il ne restera en lui, seule et nue, que la vérité de la vie. »

***

Quand on faisait remarquer aux réfractaires qu'ils n'agissaient pas bien en n'envoyant pas leurs enfants à l'école, ils nous répondaient : « Nous n'envoyons pas nos enfants à l'école, car nous ne voyons que des écoles étatistes où l'on prépare les enfants à être des soutiens de l'Etat. » Contre l'instruction et l'école en général, ils ne disaient rien. Ils étaient même prêts à soutenir l'école de tous les moyens de la commune toute entière. Mais, disaient-ils, « dans les écoles de l'Etat, les instituteurs enseignent qu'il faut respecter l'autorité de l'Etat, respecter le « tien et le mien » et cela justement est contre notre principe de vie, notre vie fraternelle. » Quand nous leur demandions s'ils enverraient leurs enfants dans des écoles socialistes, ils répondaient que oui, car ils ne pensaient pas que dans les écoles socialistes, on instruirait les enfants sur l'Autorité, l'Etat, l'Eglise, la Famille et la Propriété, car selon leur compréhension l'école socialiste serait simplement une école libérée de ce qui est inutile, superflu, mauvais.

Malgré cela, tous avaient en main l'Evangile, que d'ailleurs ils critiquaient. Par exemple, à propos des mots : « Qui ne travaille pas ne doit pas manger », ils disaient que tous avaient besoin de manger, tous avaient besoin de vivre et ils opposaient ce raisonnement : « Travaillaient-ils les apôtres, lorsqu'ils marchaient à travers champs mangeant les épis ? Ainsi faisant, ils mangeaient certainement le travail des autres. » Chacun travaille selon ses possibilités, sa compréhension et principalement volontairement. Chacun vit également selon sa compréhension et vouloir l'obliger à autre chose est superflu et nuisible. »

A notre question sur leur point de vue sur la structure économique de la vie humaine future, ils répondaient qu'ils pensaient très peu à cela, mais que selon eux cela était si peu important que cela se réaliserait indépendamment des avantages de la vie réelle. En atten-

dant que chacun vienne au grenier commun et, en échange d'un billet signé, qu'il prenne ce dont il a besoin. Ils ne se disaient pas que dans les communautés futures les besoins de certains seraient plus grands que les besoins des autres, car de tels besoins n'existent pas chez « l'homme-frère ». Les besoins actuels disparaitront, car ils sont le produit de la « vie corrompue » des « hommes corrompus ». Dans l'avenir, selon leur façon de voir, ce serait la supériorité de l'esprit et non de la chair. Dans l'avenir, l'homme se délivrera de l'esprit du mal qui ne repose sur rien et ne sera plus que le souvenir d'une vie plus animale que spirituelle ; l'animal c'est l'homme. L'esprit du mal est utile à l'Etat et l'Eglise qui le cultivent, car il permet d'opprimer la vie spirituelle des hommes.

Il est à remarquer que chez les réfractaires, la conception psychique domina toujours l'économique, ce fut même plus que cela, car lorsqu'on les sépara dans des cellules isolées, ils ripostèrent comme un seul homme aux coups de l'administration. Ils furent unanimes dans leurs déclarations et dans leurs actes.

Pendant les longues étapes, pendant les longs voyages sur la route de Sibérie qui dura plus de huit mois, aux souffrances de l'emprisonnement succédaient et s'ajoutaient pour les réfractaires d'autres souffrances ; on les battait souvent, on les ligotait, on les jetait dans des cachots de forçats, etc. Lorsqu'enfin, ils atteignirent Iakoustk, leurs souffrances étaient à demi terminées. Là, on les séparait par deux dans les districts éloignés de Iakoustk. Nous devons dire que, durant ce voyage extraordinairement long, un grave changement s'opéra dans les conceptions des réfractaires. Avant tout, il faut dire que les brumes du mysticisme s'étaient déjà pour eux dissipées. Dieu et Diable furent remplacés par des valeurs plus réelles : lutte sociale, égalité sociale, lutte de classes, etc. La conversation entre les réfractaires et les exilés politiques avait beaucoup contribué à cela dans les prisons et sur les routes de l'exil. Leur confiance dans la résistance passive fut ébranlée. Ils discutèrent beaucoup entre eux et beaucoup apportèrent des corrections, ils firent des critiques, des réserves, etc. En un mot, quand ils furent installés dans les nouveaux locaux de l'exil, les réfractaires adoptèrent sur les bases fermes du communisme, ce communisme qu'acceptèrent plus tard au Canada les Dukobor, avec cette différence qu'il y avait chez les réfractaires plus de connaissances politiques et chez les Dukobor plus d'experience.

Peut-être cette circonstance amena-t-elle chez les réfractaires de Russie une autre évolution de la compréhension et multiplia-t-elle leurs forces révolutionnaires pour la lutte. Nous pensons notamment que, se trouvant dans la région de Iakoustk, les réfractaires se rencontrèrent avec les Dukobor exilés là à divers moments et cette rencontre, jusqu'au moment ou les Dukobor furent chassés au Canada, influa beaucoup sur les uns et les autres. De cette influence, ils s'inspirent pour la construction des communautes au Canada.

∴

Sur les murs de prison d'une des étapes parcourues par les réfractaires, on peut lire, écrits par l'un d'entre eux, ces vers :

AUX CAMARADES !

Ayant souffert la violence dans les prisons,
Pénible est notre longue route ;
Qu'on nous torture pendant les étapes,
Qu'on nous frappe, qu'on nous déchire, qu'on
[nous opprime,
Néanmoins, nous ne traînerons pas
L'oppression tsariste, la charrue sanglante,
Et jamais nous ne travaillerons
Pour le tsar et ses serviteurs. (*)

De nombreuses années plus tard, avant 1905, nous nous trouvâmes dans quelques usines de l'Oural et là nous rencontrâmes la nouvelle génération des sectaires rationalistes du passé et de nos propres yeux nous pûmes nous convaincre que le mouvement religieux de 1860 à 1870 et 80 était devenu politique, sa forme nouvelle se substituait aux considérations religieuses.

Enfin au commencement de la grande révolution russe, dans les usines de l'Oural, il se forma un fort noyau de communistes anarchistes parmi les anciens réfractaires qui n'avaient gardé de leurs sentiments religieux que le côté éthique.

(*Traduit du russe en* Esperanto *par A. Levandowsky, avec la permission de l'auteur. De* Sennaciera Revuo, *n° de décembre* 1923.)

(*) Traduction littérale



LES

AGENTS PROVOCATEURS

VERS LA FIN DU XIXe SIÈCLE

Ces jours-ci, je relisais les « *Souvenirs d'un préfet de police* » de l'infâme Andrieux. Le dégoût et la colère m'envahissaient en évoquant toutes les basses intrigues soigneusement agencées par la police. Et encore nous n'eûmes jamais en France le spectacle désolant qui s'offrit à nos camarades de Russie lors de l'affaire du Pope ou de l'affaire d'Azev. En France, ce ne furent, en somme, que de petites intrigues sans grande portée, de misérables provocations sans résultats. Mais que de tristesse, tout de même, se dégage de cette cuisine éhontée !...

Tout cela nous emmène assez loin dans le passé.

Le cynique Andrieux eut, semble-t-il, un goût assez prononcé pour ce qu'il appelait les « affaires politiques ». Ce fut lui qui fit arrêter le nihiliste Hartmann, auteur d'un attentat contre le czar Alexandre II. On se souvient sans doute encore de cette affaire. Une agence anglaise, le *Central News Agency* publiait le récit suivant qu'elle disait tenir de la bouche même d'Hartmann :

« Après avoir, l'été dernier, aurait dit Hartmann, fait de la propagande dans plusieurs parties de la Russie, ce qui me fit arrêter et incarcérer à Kiev, d'où je m'échappai, grâce à l'énergie du comité de Saint-Pétersbourg, je fus chargé d'exécuter le czar. J'ai des connaissances pratiques sur les choses militaires et sur les substances explosibles, et je suppose que je fus choisis pour ce motif.

Arrivé à Moscou, je louai une petite maison à quelques milles de la ville et située à environ 40 yards (un peu moins de 40 mètres) de la principale ligne de chemin de fer. La maison était en mauvais état. Je portais un costume d'ouvrier, je vivais tranquillement, et pendant quelque temps je fis comme si j'arrangeais ma maison.

Lorsque je fus convaincu que tous les soupçons étaient écartés, je me mis à l'œuvre, aidé de deux compagnons, dont l'un était depuis longtemps mon collègue. La maison la plus proche était presque hors de la portée de la vue et, le soir, tandis que deux d'entre nous faisaient le guet, le troisième creusait, avec une bêche, une petite tranchée dans le sol glacé. La tranchée avait cinq pouces en largeur et en profondeur.

Elle allait de la voie de fer à une petite maison dépendante de l'habitation. Le sol était très dur, et, comme nous devions prendre des précautions, le travail dura plusieurs jours. Nous posions à mesure, dans la tranchée, quatre fils métalliques isolés, et chaque soir, après avoir terminé notre travail, nous remplissions la tranchée ouverte dans la journée, en effaçant avec soin toute trace d'excavation. La tranchée était creusée le long d'un sillon, en plein champ.

Nous fabriquâmes nous-mêmes la dynamite dans la maison, et elle fut renfermée dans quatre fortes poudrières en fer, dont chacune contenait un peu plus d'une livre anglaise de cette substance.

Tout était presque en état, lorsque notre plan faillit échouer, parce que l'électricien de Moscou, dont les soupçons s'étaient éveillés, refusa de livrer les batteries qui devaient faire jouer la mine. Mes camarades et moi, nous désespérâmes presque, nous qui, peu d'heures auparavant, nous félicitions d'avoir achevé notre travail.

Les poudrières contenant la dynamite avaient été posées avec soin dans un grand trou creusé entre les rails et sous des traverses en bois. Ma résolution fut bientôt prise. J'envoyai mes camarades chez un paysan de nos amis, à quelques milles au sud, et je m'occupai moi-même de me procurer des batteries électriques. Après quelque difficulté, je persuadai à l'électricien de me les confier, et je retournai passer la nuit tout seul dans ma maison. Je mis les fils en communication, et tout fut prêt pour le train qui allait passer.

On m'avait averti que le czar voyagerait par

le train de marchandises ; vous voyez donc que je n'ai pas commis une bévue stupide quant au choix du train. Mon explication est fort simple. Nous étions tenus fort au courant, par des fonctionnaires de nos amis, de tous les mouvements du czar. Nous avions été avertis que, suivant la coutume, il quitterait le train officiel dans lequel une figure, représentant le czar, serait assise à la fenêtre du wagon-salon, tandis que le czar lui-même, espérant échapper ainsi à tout danger, voyagerait déguisé en employé du chemin de fer.

Un télégramme m'apprit que tout allait bien, et que le train arrivait. Lorsque le train passa, je mis le feu à la mine, avec l'espérance de voir l'empereur sauter. Les débris du train furent lancés loin de la maison ; mais bientôt j'appris avec chagrin que le czar, ne croyant pas qu'il y eût danger, avait changé de train à quelques milles de là, afin d'entrer à Moscou avec apparat.

Je partis aussitôt en traîneau et je rejoignis mes amis. Nous restâmes tranquillement, perdant une semaine, à trente milles plus loin, et alors nous allâmes à Kherson, et de là chez des amis, près d'Odessa. Là, nous nous embarquâmes tous les trois sur le vapeur italien *Florentina*, où je fus employé comme mécanicien. De Constantinople, nous allâmes en France. »

Hartmann devait d'ailleurs démentir ce récit peu après par une lettre adressée de Londres au journal *La Justice*. Mais néanmoins, à part quelques erreurs de détails, la version de la *Central News Agency* ne doit pas être très éloignée de la vérité.

Hartmann ne tarda pas à venir à Paris et la police russe demanda à Andrieux de le faire arrêter. Celui-ci, au mépris des lois d'hospitalité internationale, procéda à l'arrestation du nihiliste. Mais — et c'est là un de ces mouvements qui permettent de ne pas désespérer des peuples — il dut bientôt le relâcher et l'envoyer en Angleterre où il serait en sûreté, devant l'indignation générale.

Et l'infâme Andrieux concluait, furieux : « J'admets, pour le crime politique, les mêmes expiations que pour le crime de droit commun... S'il y avait une distinction à faire, c'est contre l'assassinat politique que la justice devrait être armée des pénalités les plus graves, car, plus que le crime de droit commun, il met la société en péril et l'oblige à se défendre. »

***

Puis — et c'est là que nous vient la nausée — Andrieux parle de l'action de sa police en France. Tout d'abord il se flatte — l'hypocrite — de n'avoir point d'agents provocateurs et il rappelle ce qu'était cette police de provocateurs. — Au temps de M. Lagrange, les agents provocateurs étaient systémnatiquement employés dans la police politique. »

Pour ne nommer que ceux qui, de notoriété publique, ont appartenu à ce service, Thavenet, dit Bellevue (mort en 1870) ; Charles Marchal, dit de Duny (mort en 1869) ; Largillières (fusillé rue Haxo, en 1871), étaient chargés de préparer, de temps en temps, un complot.

Ce furent Largillières et Thavenet qui organisèrent, chez un marchand de vin de la rue de Bretagne, le complot dit des quatorze, dans lequel étaient Miot et Vassal.

Ce fut encore Thavenet qui organisa, dans la boutique d'un nommé Martin, pharmacien, faubourg Saint-Denis, 102, le complot des vingt-cinq mille adresses. La femme de ce pharmacien publiait dans les journaux des romans-feuilletons sous le pseudonyme de Camille Bias.

Parmi les conspirateurs figurait Blanqui, qui se faisait appeler le comte d'Hermenonville... »

En passant, je ne puis résister au désir de donner *in extenso* une des grotesques aventures qui valut à l'ineffable Lagrange l'emploi d'agents provocateurs. Voici l'histoire telle que la conte le préfet de police Andrieux :

« Les rivalités de la préfecture de police et de la sûreté générale me remettent en mémoire celles de M. Lagrange et de M. Hyrvoix, sous l'empire.

Je veux consacrer quelques pages à ce passé déjà loin, afin de mieux démontrer la nécessité d'une direction unique, surtout pour la police politique.

M. Lagrange était chargé du service politique à la préfecture. M. Hyrvoix dirigeait la police particulière des Tuileries.

M. Lagrange avait la confiance de l'impératrice ; M. Hyrvoix était plus particulièrement dévoué à l'empereur.

M. Hyrvoix s'occupait à dépister les agents de M. Lagrange, lorsque ceux-ci suivaient Napoléon III pour renseigner l'impératrice sur ses relations féminines.

Sans cesse menacé, Lagrange reprenait son influence en découvrant les complots que ses agents avaient organisés.

Il obtenait par là un double résultat, qui le rendait indispensable ; il prouvait sa propre perspicacité et démontrait l'insuffisance de son rival.

L'affaire de l'hôtel de Russie donna à M. Hyrvoix l'occasion d'une revanche. N'ayant pas été connue du public, elle mérite d'être racontée.

Un soir, au théâtre des Italiens, M. Lagrange se trouvait placé, comme par hasard, à côté d'une élégante et belle personne auprès de laquelle il se montrait fort empressé.

Ce n'étaient pas les séductions de la femme qui avaient attiré le chef de la police politique, et sous les apparences de la galanterie française, il cachait d'autres préoccupations.

Il n'ignorait pas que Mme Floriani, sa voisine, avait appelé et retenu l'attention de l'empereur Nicolas, et que, plus tard, elle avait été expulsée de Saint-Pétersbourg.

Conduite en Angleterre par la police russe, elle y avait connu quelques réfugiés français.

Elle s'était rencontrée à Londres, chez Mme Jeanne Derouin, une Louise Michel de ce temps-là, avec Simon Bernard, qui eut autrefois des succès oratoires dans les clubs.

Elle était jeune ; elle était belle ; elle était relativement riche, et, pour toutes ces causes, Simon Bernard en fut vivement épris.

Lagrange avait su que la Floriani était venue passer quelque temps à Paris, et il s'était rendu aux Italiens pour y trouver l'occasion de se présenter lui-même à la maîtresse de Simon Bernard.

La Floriani n'avait jamais été cruelle : après le spectacle, on soupa dans un cabinet particulier, et les choses de l'amour ne furent qu'une introduction aux choses de la politique.

Sous quel nom Lagrange crut-il devoir se dissimuler ? Quel domicile indiqua-t-il parmi les nombreux appartements qu'il avait en ville ? Je n'en ai pas gardé le souvenir ; mais il se fit passer pour un riche marchand de province, détestant l'empire et prêt à tous les sacrifices pour en délivrer la France.

La Floriani s'empressa d'écrire à Bernard qu'elle avait découvert à Paris le banquier de la Révolution...

Simon Bernard ne flaira aucun piège :

« Ton banquier arrive à point, répondit-il. Dans notre dernière réunion, nous avons longuement discuté la question du régicide. Il n'y a pas eu de dissentiment : c'est par le fer ou le plomb qu'il faut en finir.

« Les hommes dévoués, prêts à jouer leur vie, ne manquent pas, et s'offrent à partir dès qu'ils en recevront l'ordre.

« Plusieurs moyens d'exécution ont été proposés. Le plus ingénieux est une petite machine portative, tout à fait jolie à voir, qui tuera son homme sans trop écarter, et sans faire des victimes inutiles.

« Ce qui manque, c'est l'argent pour établir l'instrument, dont la construction coûtera cher. Si ton banquier peut nous en envoyer, les jours de l'*autre* sont comptés. »

La Floriani s'empressa de porter cette réponse à son nouveau protecteur.

Lagrange jura que sa fortune, fruit d'une longue et honorable carrière commerciale, était au service de la Révolution.

Pour commencer, il remit un portefeuille à la belle aventurière, et l'envoya à Londres, où elle devait veiller à l'exécution de l'engin meurtrier et le renseigner exactement sur les progrès de la conspiration.

La maîtresse de Simon Bernard apportait de l'argent ; elle avait le droit de tout savoir ; le redoutable secret lui fut confié.

Il s'agissait d'une machine infernale d'un genre nouveau, toute mignonne et facilement portative.

C'était une lorgnette de spectacle dont les deux tubes devaient être chargés et qui, pointée sur l'empereur, dans sa loge, aurait fait feu au moyen d'un ingénieux mécanisme.

L'engin fut confectionné, mais lentement. Il faut toujours beaucoup de patience ; il faut des expériences successives pour mener à bien une invention ; et le riche marchand recevait de fréquentes demandes d'argent.

Enfin, tout fut prêt. La Floriani revint à Paris sans avoir prévenu Lagrange, et ce ne fut pas pour lui que fut sa première visite.

Félix Pyat lui avait confié une lettre pour Mme Loingt, dont l'exil l'avait séparé, mais à laquelle il continuait d'écrire, se gardant bien de confier ses messages à la poste, dans la crainte du cabinet noir.

Il était un autre cabinet noir, auquel Félix Pyat n'avait pas songé : c'était le cœur de Mme Loingt, qui s'était, hélas ! ouvert aux investigations indiscrètes d'un agent de M. Lagrange.

Félix Pyat n'était plus là, et Mme Loingt, différente de Calypso, n'était pas de celles qui ne veulent pas être consolées.

Elle avait rencontré Sablonnier, ancien ouvrier encadreur, ancien président de clubs.

Une admiration commune pour Félix Pyat les avait rapprochés.

Sablonnier ne se bornait pas à introduire en France les brochures du proscrit, dont Mme Loingt faisait le commerce clandestin : la « Lettre aux paysans, » la « Lettre au prince de Joinville, » la « Lettre à Bonaparte ». Il s'était dit, comme tant d'autres, que l'autel de la politique doit faire vivre ses prêtres ; il avait pensé que le moment était venu de tirer profit d'un long dévouement à la cause de la révolution ; il avait offert ses services à M. Lagrange, qui l'avait spécialement chargé de surveiller Mme Loingt.

Doublement attaché à la personne de cette dame, Sablonnier était auprès d'elle, lorsqu'entra la Floriani.

Les présentations furent vite faites, et les épanchements succédèrent à la lecture de la lettre de Félix Pyat.

La Floriani donnait des nouvelles des proscrits ; Mme Loingt et son ami disaient les angoisses de ceux qui étaient restés.

La Floriani pouvait-elle rencontrer de plus sûrs confidents ? Lui était-il permis d'avoir pour eux des secrets ?

Elle raconta tout ce qu'elle savait.

Elle fit du généreux marchand une peinture si vivante, que Sablonnier le reconnut aussitôt.

— Vous avez été *roulée !* s'écria-t-il. Votre marchand n'est autre que le fameux chef de la police politique.

Une mère de famille à qui on aurait dit : « Le monsieur auquel vous avez promis la main de votre fille est un évadé du bagne de Toulon », n'aurait pas été plus stupéfaite que ne le fut la Floriani à l'exclamation de Sablonnier.

J'ai toujours considéré que l'agent secret est comme le sabre bien connu de M. Prudhomme, qui sert indifféremment à défendre ou à détruire les institutions.

Il n'y a pas de raisons pour que celui qui trahit l'amitié, qui vend les secrets de son parti, reste fidèle au fonctionnaire qui le paye.

De même que chez Tricoche et Cacolet on reçoit l'argent des deux époux pour les trahir tous les deux, de même les agents de la police secrète sont suspects de servir des intérêts opposés.

Je ne prétends pas qu'un gouvernement puisse absolument se passer de ce moyen de surveillance ; mais quand on envoie un agent secret reconnaître un terrain dangereux, il faudrait, à son insu, en envoyer un autre qui le surveillerait, et prendre à l'égard du second les mêmes précautions pour n'être pas trompé.

Sablonnier avait immédiatement compris quel parti il pouvait tirer du secret que le hasard venait de lui révéler.

— Faites-vous payer par Lagrange, dit-il à la Floriani ; plumez la poule aux fonds secrets, et, quand vous lui aurez pris tout ce que vous pourrez lui prendre, partez vivement pour l'Angleterre.

En même temps qu'il se faisait valoir auprès de sa maîtresse et se créait des titres à la reconnaissance des proscrits, Sablonnier envoyait un rapport à M. Lagrange, pour lui faire connaître qu'il venait de découvrir une grande conspiration.

Quoique très contrarié d'avoir un confident inutile, Lagrange ne put que féliciter son agent et l'encourager par une honnête récompense.

Mais, d'autre part, comprenant bien que le plus intéressé à connaître un complot organisé par le chef de la police politique, c'était le chef de la police particulière de l'empereur, Sablonnier s'empressa de se mettre au service de M. Hyrvoix.

La Floriani se fit conduire à l'hôtel de Russie, et fit prévenir Lagrange à l'adresse qu'il lui avait donnée.

Quelques heures après, le généreux marchand était à l'hôtel. Elle lui expliqua qu'elle était dans le plus complet dénûment. Le marchand fut sensible à ses prières. Elle se fit habiller des pieds à la tête, acheta des diamants et remplit son porte-monnaie.

Le soir même, on la voyait au bal de l'Opéra, au bras d'un photographe très parisien, très populaire, grand amateur d'aventures, et qui n'a jamais connu celles de sa compagne.

Les jours suivants s'écoulèrent gaiement. Sablonnier et Mme Loingt ne furent pas oubliés, et l'ont but en commun, à la santé de Félix Pyat, le champagne payé par les fonds secrets.

Cependant la machine infernale n'arrivait pas. Lagrange s'impatientait ; il déclarait que ses affaires le rappelaient en province ; qu'il fallait en finir.

La Floriani fit enfin savoir que tout serait prêt pour un jour indiqué où l'empereur devait aller à l'Opéra.

Alors seulement Lagrange prévint M. Piétri, lui disant ce qu'il jugeait à propos de lui faire savoir, et lui donnant l'assurance que toutes les mesures seraient prises afin d'arrêter les conjurés assez tôt pour empêcher la perpétration de l'attentat, assez tard pour saisir la preuve de leurs criminels desseins.

Le jour venu, tous les services étaient sur pied.

L'empereur se rendit à l'Opéra ; aucun incident ne se produisit.

Pendant la soirée, Lagrange avait envoyé un de ses inspecteurs à l'hôtel de Russie. On avait répondu qu'une caisse petite et lourde était arrivée le matin même à l'adresse de Mme Floriani ; que cette dame était sortie quelques instants après, emportant une valise, et qu'elle n'avait pas reparu.

Lagrange fit vainement rechercher la Floriani. Elle était partie dans la journée pour Londres avec l'argent de M. Hyrvoix.

Le chef du service politique se décida à faire saisir la caisse abandonnée : elle contenait de la paille et des pavés.

La conspiration de la lorgnette avait coûté quarante mille francs à M. Lagrange, et je n'ai jamais su combien à M. Hyrvoix. »

Voilà, certes, une anecdote qui montre combien les agents provocateurs savaient aussi bien se jouer de la Préfecture de police que de leurs amis conspirateurs.

*
* *

Mais si l'histoire précédente ne peut que nous réjouir en montrant des coquins se mangeant entre eux, il en est autrement quand on

voit la police capter la confiance de sincères révolutionnaires.

L'infâme et cynique Andrieux raconte comment il arriva à subventionner un organe révolutionnaire :

« Donner un journal aux anarchistes, c'était placer un téléphone entre la salle des conspirations et le cabinet du préfet de police.

On n'a pas de secrets pour un bailleur de fonds, et j'allais connaître, jour par jour, les plus mystérieux desseins. Le Palais-Bourbon allait être sauvé ; les représentants du peuple pouvaient délibérer en paix.

Ne croyez pas, d'ailleurs, que j'offris brutalement aux anarchistes les encouragements du préfet de police.

J'envoyai un bourgeois, bien vêtu, trouver un des plus actifs et des plus intelligents d'entre eux. Il expliqua qu'ayant acquis quelque fortune dans le commerce de la droguerie, il désirait consacrer une partie de ses revenus à favoriser la propagande socialiste.

Ce bourgeois qui voulait être mangé n'inspira aucune suspicion aux compagnons. Par ses mains, je déposai un cautionnement dans les caisses de l'Etat, et le journal *la Révolution sociale* fit son apparition.

C'était un journal hebdomadaire, ma générosité de droguiste n'allant pas jusqu'à faire les frais d'un journal quotidien.

Mlle Louise Michel était l'étoile de ma rédaction. Je n'ai pas besoin de dire que « la grande citoyenne » était inconsciente du rôle qu'on lui faisait jouer, et je n'avoue pas sans quelque confusion le piège que nous avions tendu à l'innocence de quelques compagnons des deux sexes.

Tous les jours, autour d'une table de rédaction, se réunissaient les représentants les plus autorisés du parti de l'action : on dépouillait en commun la correspondance internationale ; on délibérait sur les mesures à prendre pour en finir avec « l'exploitation de l'homme par l'homme », on se communiquait les recettes que la science met au service de la révolution.

J'étais toujours représenté dans les conseils, et je donnais au besoin mon avis... »

Ainsi, les mouchards s'étaient introduits partout, surveillant sans qu'ils s'en doutassent les meilleurs militants et faisant échouer facilement toute tentative d'action. Mais, quoique dure, la leçon était bonne et désormais nos camarades ne se laissèrent plus reprendre à la comédie du « bourgeois sympathisant ».

Mais, néanmoins, et c'est là que je voulais en venir, jamais on ne saura trop se méfier des mouchards dans les milieux révolutionnaires. Dans tous les pays, la police s'est essayée à briser l'action de nos militants par ses basses intrigues. Partout, elle a tenté d'introduire dans nos rangs des éléments troubles prêts à nous espionner et à nous trahir.

Certes, trop de méfiance nuit, mais, dans la situation où se trouvent les libertaires, un minimum de méfiance est indispensable.

Au moment où l'essor de nos conceptions s'élargit de jour en jour, au moment où l'Anarchie, moins méconnue, voit venir à elle de nouvelles énergies, il faut redoubler d'attention pour chasser de notre route les chiens galeux qui rôdent et cherchent à mordre dans l'ombre.

GEORGES VIDAL.



A nos Lecteurs

La hausse persistante du papier et de la main-d'oeuvre nous oblige à majorer comme suit le prix de **La Revue Anarchiste :**

Le Numéro : Fr. 1.75

Abonnements :	3 Mois	*FRANCE*	Fr. 6	*EXTÉRIEUR*	Fr. 7
	6 Mois	—	12	—	14
	12 Mois	—	18	—	21

LA FARCE MACABRE

CHEZ LA TANTE (1)

Claude Voinet, étant en permission du front, alla voir sa tante. Dès que le soldat fut devant elle, elle s'exclama. Comme il avait bonne mine ! On voyait que le grand air lui avait fait du bien... Lui qui avait une figure si souffreteuse avant la guerre.

La tante disait : une figure souffreteuse, parce que Claude Voinet était le pauvre de la famille, et que cette expression-là allait mieux que d'autres avec son indigence.

En parlant de quelqu'un de *son monde*, elle aurait dit qu'il paraissait souffrant.

Puis en faisant entrer son neveu dans le salon, elle dit :

« Si tu étais arrivé dix minutes plus tôt, tu aurais vu notre *beau* lieutenant, qui vient de partir faire un tour de promenade avec son automobile. Oui, figure-toi que ton cousin est officier dans un dépôt du Génie... tout près du front, et il a beaucoup d'hommes sous ses ordres. Le pauvre enfant ! il a bien souffert, va ! Au début de la guerre, on le faisait coucher sur un lit de camp... C'est paraît-il, un lit fait avec des sangles... dur comme le diable ! Quand j'ai appris cela, j'ai voulu lui envoyer un bon matelas... Eh bien, il a refusé. Il m'a écrit : — Maman, je suis soldat ! et je veux coucher sur la dure... comme *mes* hommes...

Maintenant, il s'est fait à son nouveau métier. C'est un vrai militaire, crâne et courageux. Pour ses bons services, on lui a donné la Croix de Guerre ! C'était bien son tour n'est-ce pas, le pauvre chéri ? C'est qu'il s'est donné du mal pour organiser son dépôt. Il y a des planches, des plaques de tôle, des fils de fer barbelé. Il paraît que *sur ses ordres*, tout cela a été disposé d'une façon admirable ! Pas un fil, pas une planche ne dépassent l'alignement. C'est comme dans sa chambre, ici, qui est arrangée comme une chambre de jeune fille... »

Elle continuait à s'extasier sur les qualités de son fils :

« — Comme il dit : — Tu sais, maman, moi, je ne connais que deux choses dans l'armée : le Règlement et la Discipline. Un soldat qui oublie son devoir, je ne le rate jamais : crac ! c'est de la prison.

« Il veut bien être bon avec ses hommes, mais il ne veut pas passer pour un imbécile. Ah ! ça non ! »

Puis, pour bien montrer jusqu'où pouvait aller l'énergie de son rejeton, elle dit d'un air digne :

— Sais-tu qu'il ferait fusiller un homme qui lui manquerait de respect ?

***

Le beau lieutenant arriva quelques minutes avant le dîner, flanqué d'un camarade qui, lui, n'était que maréchal des logis de dragons.

Ces deux phénomènes se ressemblaient comme des frères. Tous deux étaient de cheveu blondasse, et portaient la moustache de chat en bataille.

Ils disaient : « Mes hommes » comme d'autres, qui ont des meutes, disent : « Mes chiens ! » Et ils voulaient parler ainsi des soldats qu'ils avaient sous leurs ordres.

Ils racontaient leurs prouesses crapuleuses de traîneurs de garnisons, et glissaient élégamment sur les mots, en se guignant du coin de l'œil, quand l'histoire était un tantinet égrillarde.

Au dîner, la tante se tint toute droite sur sa chaise, digne comme une reine qui présiderait un banquet de héros. Elle disait en offrant du poulet à son fils et au camarade :

— Allons, mon enfant, il faut en reprendre.

Elle oubliait son neveu, et l'oncle, bonace, disait à Claude :

— Mange donc, nom d'une pipe ! Tu ne sais pas qui te mangera quand tu seras mort...

***

Il y avait Marie, la petite réfugiée, souillon à ne pas prendre avec des pincettes, qu'en temps ordinaire on reléguait à la cuisine, et que l'on nourrissait de rogatons entre deux lavages de vaisselle. On l'avait recueillie uniquement pour économiser le salaire d'une bonne, et elle était montrée comme une bête curieuse, au dessert, quand il venait du monde à la maison. C'était une gamine d'une quinzaine d'années, affublée d'un grotesque peignoir à gros

(1) Il a été tiré de cette nouvelle, écourtée ici, une pièce en trois actes : « Claude Voinet », écrite en collaboration avec André Le Tourneur.

pois, comme en mettent les négresses que des voyageurs ont amenées des colonies lointaines pour en faire des domestiques. Sa tête était beaucoup trop grosse en proportion de son corps, et elle regardait les gens en dessous d'un air craintif, comme un pauvre être que l'on rudoie pour la moindre vétille, et qui s'attend toujours à être battu.

Quand on apporta les liqueurs, il fallut que Marie, la petite réfugiée, payât son écot, en racontant comment les méchants Prussiens avaient tué son père et sa mère.

Elle ne faisait grâce d'aucun détail. Il y avait eu un Allemand qui avait relevé les cotillons et la chemise de la mère et lui avait enfoncé son grand sabre dans le ventre, parce qu'elle était trop vieille pour qu'on pût en faire quelque chose d'agréable en amour. On voyait pendre les entrailles sanguinolentes, et le Prussien avait porté la femme comme cela, à bout de bras, avec le sabre dans la plaie, jusqu'au tas de fumier qui était dans la cour de la ferme, devant la porte de la maison.

Quant au père, on lui avait mis la tête en bouillie à coups de crosses de fusils.

Marie racontait son histoire sur un ton monotone et pleurnichard de petite fille qui récite une leçon.

L'oncle, bien carré dans son fauteuil, avait croisé ses mains sur son ventre imposant de fournisseur des armées, et, sans perdre une bouchée de la narration, il faisait tourner allègrement ses pouces boudinés. La tante, elle, prenait une attitude solennelle, comme si elle avait écouté avec recueillement un sermon édifiant du curé de sa paroisse. De temps à autre, aux passages les plus suggestifs, quand l'enfant semblait vouloir ralentir la cadence de son récit, elle la stimulait avec un mouvement d'impatience de la tête et des lèvres.

Quelquefois, Marie manquait de mémoire, et oubliait une phrase captivante. Alors la tante qui connaissait l'anecdote par cœur, la mettait tout de suite sur la bonne voie.

Tout d'un coup, la petite se mit à bafouiller. Elle disait : « Et puis après... et puis après... » et elle s'arrêta, le nez sur la table, et les yeux à ras de son assiette. Elle semblait avoir honte de raconter la suite. C'est à ce moment-là, que la tante se pencha vers l'oreille de Claude, et qu'elle lui murmura, comme si elle avouait un gros péché obscène à son confesseur :

— Ils l'ont violée, les monstres, elle... la petite... Elle avait treize ans à l'époque... si ce n'est pas horrible ?... Aussi, nous la soignons bien, la pauvre mignonne, pour qu'au moins elle soit heureuse maintenant, et oublie un peu tout ce qu'elle a souffert.

L'oncle ne faisait plus tourner ses pouces. Un peu d'écume était venue aux coins de ses lèvres juteuses, et il regardait avec des yeux luisants de vieux passionné aux désirs inassouvis, la petite Marie que les Boches avaient violée tout près des cadavres sanglants de son père et de sa mère.

***

On parlait maintenant de la retraite de Charleroi. Le maréchal des logis racontait avec suffisance que le régiment de dragons dont il faisait partie, secondé par les gendarmes, suivait les colonnes françaises à quelques kilomètres de distance. Ils avaient pour mission de faire avancer les traînards.

Il y en avait beaucoup qui avaient jeté leur sac, et qui restaient assis hébétés sur le bord des routes. On leur donnait l'ordre d'avancer, et l'on réveillait les engourdis à coups de crosses et de plat de sabre. S'ils faisaient les récalcitrants, ou s'obstinaient à ne pas bouger, on les fusillait sur place.

La tante demanda :

— Mais pourquoi les fusillait-on ? Ils étaient peut-être fatigués ou malades, ces pauvres gens.

Elle disait : « Ces pauvres gens » comme elle aurait dit par sensiblerie : « Ce pauvre toutou » en assistant à l'agonie d'un chien d'aveugle-mendiant, écrasé dans la rue par son automobile.

Le lieutenant expliqua que l'on fusillait les traînards, uniquement pour l'Exemple. Si l'on avait laissé faire les hommes qui marchaient sac au dos depuis plusieurs jours, pour ainsi dire sans poses, et sans être ravitaillés en vivres, toute l'armée exténuée se serait couchée sur le bord de la route. En voyant fusiller leurs camarades, les hommes se rendaient compte du sort qui les attendait s'ils n'avançaient pas, et cela leur était un stimulant *moral* bien plus efficace que toutes les prières patriotiques qu'on aurait pu leur adresser au nom du salut de la Nation.

Le lieutenant parlait d'un ton détaché, en homme qui connait son affaire, comme l'aurait fait au dessert, en dégustant un verre de fine, un général expliquant aux petits-maîtres de son état-major, qu'un effectif sans importance sera *sacrifié*, pour décider de l'issue d'une bataille qu'il va *tenter* d'engager.

L'oncle, lui, approuvait progressivement les paroles de son fils, dont l'aisance oratoire comblait de volupté sa fatuité de parvenu. Il admit par condescendance que ça ne devait pas toujours être *rigolo* pour des Français de fusiller des compatriotes. En somme, selon lui, on n'agissait que sur l'ordre des chefs, qui prenaient leurs responsabilités, et savaient mieux que quiconque ce qui était bon ou mauvais en semblable occurrence. La guerre était la guerre.

Aussi fâcheux que cela pût être, il fallait tout de même bien faire des sacrifices, si l'on voulait acquérir la Victoire...

Il dit cela, puis croisant ses mains sur son ventre, il subit béatement les petits tressaillement que les borborygmes provoquaient dans ses intestins bien remplis.

Claude Voinet, à l'effarement de tous, avait bondi de sa chaise en entendant les dernières paroles de son oncle. Il appelait cela faire des sacrifices, lui, que de fusiller froidement des malheureux épuisés par plusieurs jours de marche sans fin. Il trouvait logique, que pour protéger son coffre-fort d'immonde fournisseur de la guerre, on assassinât des hommes qui se traînaient mourants de faim sur les routes, parce que les convois de ravitaillement étaient immobilisés dans des secteurs éloignés, ou bien avaient été capturés par l'ennemi.

Ils réclamaient des sacrifices, eux, les bourgeois repus qui, à la première alerte, verts de peur, s'étaient honteusement enfuis à Bordeaux.

Se sacrifiaient-ils, eux, les Riches, qui faisaient embusquer leurs fils dans les états-majors et dans les *services* de l'Arrière, quand, malgré tout l'or qu'ils avaient distribué à pleines poignées, ils n'étaient pas parvenus à les faire réformer ?

Tout le monde était debout, haletant, dans la salle à manger, sauf la petite réfugiée, qui profitait de ce qu'on l'oubliait, pour s'empiffrer de gâteaux à en étouffer.

L'oncle et la tante suffoquaient d'indignation, et n'arrivaient à faire sortir de leur gorge que des sons rauques. Le dragon fusilleur de traînards et son compère, le lieutenant du Génie, blêmes de rage, ricanaient et frappaient impatiemment du pied en dodelinant de la tête.

L'oncle put enfin parler. Il dit à Claude :

— Tu... tu es un mauvais Français... un défaitiste, un anarchiste. Tu mériterais que l'on te *dénonce* à l'Autorité Militaire, et que l'on t'envoie au poteau d'exécution...

Claude était un peu essoufflé d'avoir tant parlé, et il passait de temps à autre sa main sur son front où perlait de la sueur.

Quand son père se fut rassis dans son fauteuil, le lieutenant eut un geste théâtral pour désigner la porte, et il dit d'un ton sec à son cousin :

— Sortez, Monsieur ! vous n'êtes qu'un misérable. Et sachez que, maintenant, cette maison vous est fermée à tout jamais.

Le maréchal des logis de dragons tenta lui aussi de placer son mot. Mais Claude arrêta net le discours du sous-officier, en lui disant qu'il ne le connaissait point et le dispensait d'émettre la moindre appréciation sur sa conduite. Comme l'autre bredouillait quand même quelque chose, Claude lui tourna le dos, passa dans l'antichambre, prit son casque, et sortit.

BRUTUS MERCEREAU.





COMMUNISME & MAZDÉISME

(Essai de Communisme autoritaire, en Perse, au VIe siècle)

« *Nihil novi sub sole.* »

Les événements actuels de Russie, que certains enthousiastes irréfléchis, considèrent comme inédits dans l'histoire des peuples, ne sont pas nouveaux, quoi qu'ils en disent. Bien avant la révolution russe, en remontant dans le cours des siècles, de pareils faits, d'une portée et d'une exécution semblables, se sont produits. Par des moyens d'action différents, par des procédés autres que ceux employés de nos jours, le communisme étatiste s'est fait connaitre aux chercheurs et aux rêveurs ; il a été mis en pratique par des chefs entreprenants que l'on peut qualifier d'aventuriers.

Ce conflit social, rompant brusquement avec les traditions du passé, s'est fait jour, par suite de la misère progressive des masses laborieuses, par leur désir d'échapper, par des formes de gouvernement dites nouvelles, à la désespérance et d'opposer une barrière à l'oppression des classes dirigeantes.

Une révolution sociale profonde, mise en œuvre et placée sous les auspices de la religion ; un bouleversement complet, opéré avec l'assentiment et l'aide du pouvoir royal ; cet état de lutte subsistant pendant quarante ans (488-531, après J.-C.) et traversant des périodes d'éclipse ou d'action victorieuse, n'est pas à dédaigner pour le sociologue et le penseur.

C'est au contraire un champ d'observation puissant et détaillé, un texte fécond et varié, donnant lieu à plus d'une réflexion, à plus d'un rapprochement, étant admis la commune origine des deux mouvements.

Plus encore que la révolution soviétique, l'essai des communistes persans, au VIe siècle, amènera, par son vaste plan d'ensemble et par la connaissance de ses fins, une conclusion dans cette rapide étude quelle est la valeur des espoirs fondés sur de telles doctrines ; et, nous basant sur l'analogie des faits sociaux, quel résultat et quelle émancipation possible, le prolétariat peut logiquement en attendre.

***

Le royaume de Perse, vers la fin du Ve siècle après J.-C., et à la mort du sanguinaire Phérocès (488) était dans un état d'épuisement et de désordre épouvantable. Les nobles et les grands officiers royaux, retirés en leurs châteaux, vivaient dans la rapine et dans l'orgie ; les prêtres-mages, ignorants et avilis, persécutaient les nombreuses sectes dissidentes ou rivales : chrétiens, nestoriens et juifs ; la soldatesque, sans emploi et sans paie, parcourait les campagnes, égorgeait les paysans et pillait leurs biens ; les gens de justice, de tout acabit, recouraient à des moyens atroces de répression et torturaient impitoyablement tous les misérables qui leur tombaient sous la main : gavés de plomb fondu, déchirés par les dents aigües des herses de fer, sciés entre quatre planches, ces malheureux mouraient dans des souffrances horribles et ne laissaient à la tombe rapace qu'un amas informe de chairs, broyées, déchiquetées, brûlées.

La misère atteignait un tel degré dans le royaume que des centaines de milliers de pauvres gens erraient dans les champs, disputaient aux bêtes sauvages une nourriture ignoble ou fuyaient en grand nombre vers des pays plus cléments. Enfin, les persécutions de toutes natures arrivèrent à un tel point, que les Juifs, très nombreux à cette époque en Perse, instituèrent une fête religieuse perpé-

sion entièrement en faveur des principes libertaires. Nous nous efforcerons de montrer tuelle en souvenir de ces maux et du soulagement qu'ils éprouvèrent en apprenant la mort de ce monstre couronné.

* * *

En mai 488, Cobadès succéda sur le trône de Perse à son père Phérocès de sombre mémoire. Le nouveau Roi des rois était d'un naturel intelligent et curieux, d'un esprit ouvert à tous les progrès et capable de les appliquer avec tact et fermeté : au début de son règne, l'Iran respira.

Le grand-prêtre du Zend-Avesta était, à cette époque, un savant vieillard, rempli de bonnes intentions, d'une grande expérience, et qu'une longue habitude du sacerdoce avait rendu familier avec toutes les supercheries, toutes les hâbleries du magisme et de l'angéologie creuse de l'Olympe de Zarathrousta. Fermement convaincu de la nécessité d'une réforme du bas clergé et d'une vie meilleure pour le peuple, ce prêtre, nommé Mazdak, résolut d'établir une nouvelle forme de gouvernement à base théocratique.

Partant du principe que la divinité est la source de tout bien-être, l'origine de tout développement moral, que le génie du Bien — Ahura-Madza (1) — est sans cesse combattu par l'ange du mal — Angro-Mainyus (2) — il conçut l'idée de s'appuyer sur les puissances terrestres — le peuple et le roi — pour faciliter l'écrasement définitif d'Angro-Mainyus.

Mais, pour cela, il lui sembla nécessaire de réformer le peuple et de le préparer à cette divine coopération. Simplifiant la recherche des causes premières, il décréta que l'humanité était mauvaise par le fait de deux maîtresses passions : la misère et la concupiscence.

Ayant expliqué au roi ses idées, il lui demanda de l'appuyer, pour la réalisation de son programme de toutes les forces de son pouvoir.

Cobadès, séduit par le brillant de ces nouvelles doctrines, qui, selon Mazdak, devait faire le bonheur de ses peuples, accepta avec enthousiasme ses plans de réforme, et fut fidèle à sa promesse, en dépit des tristes équipées et des souffrances qu'il endura, personnellement, pour cette cause.

* * *

Ceux qui ont lu Hérodote, Quinte-Curce et Ammien Marcellin peuvent, seuls, se faire une idée de ce qu'était un roi de Perse, même à cette époque. Ce roi-dieu d'un peuple énergique et fier, que les géants du Tibre n'ont jamais pu vaincre, était adoré à l'égal d'une divinité. Même aux ambassadeurs, il n'était pas permis de regarder, à loisir, son auguste face ; un rideau d'étoffe d'or rapidement tiré, aux jours d'audiences solennelles, permettait à ceux-ci de voir, pendant quelques secondes, cet homme qui sur son trône, le corps entier couvert de pierreries, faisait l'effet, à leurs yeux éblouis, d'une imposante idole surchargée de diamants.

Au Ve siècle, le roi de Perse régnait encore sur quatre puissants royaumes : la Perse, la Médie, la Babylonie-Assyrie et le pays Partho-Elamite, ces divers Etats comprenaient soixante-douze provinces (490). Ainsi, Mazdak put, selon l'antique coutume, faire publier un édit royal, consacrant son œuvre, sur cet immense empire, en ces termes : « Ainsi a dit Cobadès, roi de Perse, roi des rois ».

* * *

Par cet édit, Mazdak proclamait la communauté des biens et la communauté des femmes. Chacun se servit, prit une terre, un champ à sa convenance et s'adjugea les plus belles femmes ; les déshérités ne furent pas les derniers à se faire une part bien ronde, selon leur fantaisie (490). « Il n'y eût plus aucune retenue, aucun égard, dit mélancoliquement un historien juif (1), il fut impossible d'établir une ligne de démarcation entre un honnête homme et un voleur, entre l'époux et le ravisseur ! »

Propriétaires, marchands et pères de familles se défendirent avec l'énergie du désespoir ; mais le peuple, aidé par l'armée, eut vite raison de leurs résistances.

Cependant, les nobles — les « blancs » de nos jours — se réunirent et s'armèrent pour défendre ce qu'ils jugeaient être leurs droits.

Après une sanglante campagne qui dura plusieurs années (493-501), ils furent définitivement écrasés, près de Ctésiphon, par les communistes — les « rouges » actuels. Vaincus, mais non réduits, ils se soulevèrent à nouveau (511), et firent tant et si bien qu'ils s'emparèrent du roi Cobadès.

Ils n'osèrent lui enlever la vie : ils se contentèrent de l'enfermer dans un fort, sur la Caspienne (518).

Madzak releva le courage du peuple, tombé fort bas, à la suite de toutes ces luttes, reconstitua l'armée et marcha contre les nobles.

---

(1) L'« Ahrimane », des historiens latins et gréco-byzantins.

(2) L' « Ormuzd », des mêmes auteurs.

(1) Graetz « Gechichte der Judens » tome III, pages 248 et suivantes. Leipsig 1886 ; traduction Wogue ; et « Allgemeine Zeitung der Judenthems » — Francfort 1888.

Une bataille terrible, près de Mesched, et qui dura plusieurs jours, se termina par la défaite complète des dissidents de la noblesse ; le peuple en fit un massacre épouvantable.

Les débris de l'armée aristocratique s'enfuirent à l'est de la Caspienne et sollicitèrent humblement le secours des Huns, campés dans les steppes immenses de la Sartie. Ceux-ci, excités par les transfuges, allumés par l'espérance d'un grand pillage, consentirent à entrer en action ; leurs innombrables hordes s'ébranlèrent vers le sud et envahirent la Perse. Les féroces Huns battirent les communistes en plusieurs rencontres, dévastèrent le pays et, par ironie, délivrèrent le roi et le remirent sur le trône, à la grande fureur des privilégiés.

Puis, jugeant le pays épuisé, leurs chariots bien remplis de butin, la croupe de leurs chevaux suffisamment chargée de dépouilles, ils laissèrent là, « blancs et rouges » et remontèrent vers le nord. (524).

Les nobles, convaincus de leur impuissance, acceptèrent, bon gré mal gré, cet état de choses et se contentèrent de lutter sourdement pour renverser ce régime.

***

Entre temps, en Babylonie, les Juifs, nombreux et puissants dans cette contrée, se révoltèrent en masse contre le mazdéisme communiste.

Transportés par Nabuchodonosor, roi de Babylone, lors de la première prise de Jérusalem, puis renforcés par d'autres coreligionnaires après la deuxième prise de Jérusalem par les légions de Titus, en 71, les Hébreux formaient un Etat florissant, sous les ordres d'un exilarque — prince de l'exil — possédaient de grands biens et trois villes universitaires célèbres : Nahardéa, Soura et Poumbédita (1).

A ce moment, le titulaire de l'exilarcat était Mar-Zutra II ; celui-ci, ainsi que son peuple, regardait le mouvement communiste mazdéiste et ses conséquences comme autant d'abominations réprouvées par la loi mosaïste. Plutôt que d'obéir au rescrit royal, il s'insurgea.

Après une lutte acharnée, entremêlée de victoires et de défaites, les Juifs furent taillés en pièces à Mahuza, au sud de Babylone — très certainement le Kut-el-Amara actuel — et leur dernier corps d'élite, fort de trois mille hommes, fut bloqué dans cette place. Mar-Zutra II essaya, mais en vain, de sortir de cet impasse : l'assaut fut donné par les mazdéistes ; la troupe juive anéantie et Mar-Zutra II fait prisonnier ne put échapper à la mort : il fut pendu au pont de Mahuza (518).

(1) « Histoire du Judaïsme », par Théodore Reinach. 1 vol., chez Durlacher. Paris. 1892.

***

De 524 à 530, grâce au répit apporté aux luttes de partis, le pays se pacifia et s'organisa. La noblesse, frémissante de rage et d'impuissance, voulait ardemment reprendre les hostilités, seulement aucun chef capable ne se présentait et les communistes se fortifiaient chaque jour.

La mort du grand-prêtre Mazdak (vers 530) leur sembla un événement heureux, mais ils attendirent encore et circonvinrent le prince héritier, Chosroès, qui, bientôt, leur fut tout acquis.

La maladie et la mort du roi Cobadès (531) donna le signal d'un soulèvement général des privilégiés impatients ; le prince Chosroès prit le pouvoir et régna sous le nom de Chosroès II (532).

Aussitôt la lutte s'accentua, violente, inhumaine, impitoyable. Les mazdéistes, d'abord, firent bonne contenance partout ; mais certains d'entre eux, et, les plus notoires, alléchés par des promesses superbes, achetés par des présents considérables, acceptèrent de faire cause commune avec les nobles.

Dès lors, l'action se précipita ; vaincus en plusieurs engagements, trahis par leurs principaux chefs, abandonnés par leurs troupes, les quelques fidèles qui restèrent se firent tuer bravement. La masse, hypnotisée par l'interdiction royale, ne bougea pas !

Et l'empereur de Byzance, qui jusqu'alors s'était tenu prudemment à l'écart, craignant ces milices populaires, puissantes par leur nombre, redoutables par leur valeur, fit féliciter Chosroès II et le qualifia de « Restaurateur des libertés publiques » !

Seul, le peuple paya pour tous — comme à l'ordinaire —. La terre revint à la noblesse et aux riches ; l'homme du peuple fut rivé plus durement à sa chaîne et la bête à son joug.

***

Pour le sociologue, comme pour le révolutionnaire, il semble, réflexion faite, qu'il manque bien des choses à cette révolution communiste : l'industrialisme, le machinisme et surtout les méthodes économiques.

Habitués, comme nous le sommes, à ces indispensables agents de la prospérité générale des peuples, nous apercevons de suite le vide que leur absence cause. Cependant, il ne faut pas perdre de vue, que ce cataclysme social s'est passé au VIe siècle de notre ère, à une période de la vie du monde où tout était en enfance : industrie, arts mécaniques, problèmes économiques ; de plus, l'histoire est muette sur ces sujets. Nous en sommes donc réduits aux conjectures.

Aussi, dès maintenant, il appert que le mazdéisme fut d'essence sociale et paysanne avant tout. C'est par la possession, la mise en commun et en valeur du sol, qu'il dut de subsister pendant quarante ans ; il n'y a pas de doute là-dessus.

Si l'on met le mazdéisme en parallèle avec la présente révolution russe « industrialisée », peut-on en conclure que celle-ci réussira mieux parce qu'elle s'adresse plus à l'usine qu'au champ ? Nous ne le croyons pas.

Le paysan est aussi apte à comprendre le processus révolutionnaire que l'ouvrier, et tous deux, étroitement unis, sont indispensables dans l'œuvre sociale de future libération. D'où vient alors l'échec du mouvement persan et la faillite de la révolution russe ?

C'est simple. Parce que, d'un côté, l'action mazdéiste était réglée, ordonnée par un pouvoir despotique et religieux, qui s'imposait et se plaçait en dehors des plans de réforme ; que, de l'autre, l'expansion populaire-libertaire a été maîtrisée, jugulée, asservie dans ses premiers prodromes pour assurer le triomphe d'un parti politique, qui se place, lui aussi, hors de l'atteinte de la perfectibilité évolutionniste

Puis le peuple aime ce qu'il a fondé lui-même, dans la souffrance et dans l'oppression ; il regarde avec indifférence la chute des prétendues libertés, à lui imposées par des despotes dits bienfaisants où des factions politiques communistes et autres. « Tout pour le peuple et rien par le peuple », est l'axiome favori des novateurs autoritaires de toutes couleurs.

Le peuple qui a laissé tomber le communisme autoritaire en Perse, le laissera mourir de sa belle mort en Russie, parce qu'il sent excellemment que cette doctrine lui ravit le seul bien qu'il cherche et qu'il veut entre tous : la liberté !

D'autres essais de communisme étatiste — nous en reparlerons — ont eu lieu : tous ont échoué ; ou bien la minorité dictatoriale, gavée de biens, a trahi et traité avec les profiteurs de l'ancien régime abattu ; ou bien, embourgeoisée elle-même, elle a rétabli les privilèges, plongeant le pays dans la réaction ; ou encore elle s'est perdue par un militarisme effréné. Le communisme autoritaire tourne dans un cercle vicieux — sans la liberté — il ne peut trouver d'issue.

Aussi dire, en matière de conclusion, que le communisme étatiste n'est qu'un douteux compromis entre le capitalisme et l'anarchie : c'est définir exactement son rôle.

M. Raymond.



A nos Abonnés

La deuxième année de la REVUE ANARCHISTE prend fin avec le présent numéro. Un grand nombre d'abonnements de 4 mois, de 8 mois et d'un an arrivent à expiration. Les Amis qui tiennent à ne subir aucune interruption dans la réception de leur Revue voudront bien renouveler au plus tôt leur abonnement.

Aux Femmes

Notre ame, notre belle ame, soue à pourceaux,
Depuis toujours, mes sœurs, nous la gardons ensemble.
L'instinct nous séparait, le besoin nous rassemble.
Haine : mâle et femelle. Amour : « bête à deux dos » (1)

Nous fûmes et nous sommes,
Nous, les hommes,
Vos tourmenteurs et vos bourreaux.
Nous vous dressions jadis des potences légales
Où nous pendions vos petits êtres palpitants
Pour aiguiser notre fringale
De sang.

Aujourd'hui, d'autres artifices
Plus sournois, mais non moins cruels
Vous sont imposés par nos vices
(Le maître veut être éternel !)
Marchands d'amour, marchands d'esclaves,
Nous vous cueillons sur nos épaves,
Pauvres « sirènes » sans emploi.
Nous sommes vos juges féroces,
Car, si le male fait les gosses,
C'est encor lui qui fait la loi.

***

Pourtant, vous le savez, il est parmi les mâles
Des êtres généreux et purs que vous aimez
Avec toute l'ardeur de vos cœurs parfumés :
Leur conscience éclaire au fond des siècles pâles
La route sûre où nos compagnes idéales
Nous rejoindront un jour, l'un sur l'autre appuyés.

Femmes, ouvrez les yeux, reconnaissez vos frères ;
Ce sont les défenseurs des « damnés de la terre »,
Des exploités de la faucille et du marteau,
Des artistes sans pain, des penseurs qu'on outrage,
De tous les malheureux voués à l'esclavage
Qui les serre de plus en plus dans un étau.

(1) *Rabelais*

Petites sœurs, un seul ennemi vous menace :
Le Capital et son cortège de rapaces —
Patrons, banquiers, marchands, robins, et caetera. —
Donnez-nous votre main si douce et si nerveuse
Pour nous aider dans la lutte fraîche et joyeuse
Contre la séquelle des rats.

***

— Mais votre triple amour : prêtres, soldats, marlous,
Mes pauvres sœurs, mes tristes sœurs, qu'en ferez-vous ?

Resterez-vous les saintes racoleuses,
Qui signalez au confesseur
Le filon des « bons électeurs » ?
Ou les maternelles voleuses
D'âmes d'enfants
Et de mourants ?

Resterez-vous les suiveuses de gloires,
Viande à soldats, pâte à marlous,
Madelons qui voudrez des coups
Et payerez toujours à boire
Jusqu'à la prochaine « victoire »
Et jusqu'à la fin des marlous ?

Resterez-vous l'ouvrière passive,
Petite sœur de l'atelier,
Petite servante naïve
Que la « patronne » fait « marcher » ?

Resterez-vous enfin la mère poule
Qui retient l'homme par le bras
Quand son devoir, comme une houle,
L'entraîne à se joindre à la foule
Contre la séquelle des rats ?

***

Mes sœurs, il est en vous des vertus héroïques :
La passion du sacrifice illimité
A la cause du peuple et de l'humanité.
Vous préludez aux grands mouvements historiques,
Bonnes fées, par un coup de baguette imprévu :
Le meurtre du tyran sur la place publique
Et l'émeute appelant des vengeurs inconnus.

N'avez-vous pas donné les plus nobles exemples,
Ô Louise Michel, ô Rosa Luxembourg,
Vous que l'abjection de nos marchands du temple
Condamne à la prison, à la mort, et toujours
Grandit et ressuscite en images d'amour
Que notre pitié contemple ?

Car c'est votre secret de livrer également
À l'être cher comme à l'idée indestructible
Tous les trésors de votre moi sensible.
Votre devoir s'épanouit dans un serment.
Le besoin d'alléger la souffrance vous prend
Qui vous fait accomplir des tâches impossibles :
Tous les hommes sont vos enfants.

G. CARANTEC.
« *Hymnes vierges* »
2e partie.





D'où vient la Vie ?

(suite et fin)

Aux échelons les plus humbles du règne organique, les propriétés vitales s'estompent ; les apanages de la vie sont de moins en moins discernables et se dérobent par gradations insensibles. Les choses se manifestent comme si rien de ce que nous constatons n'était primitif, mais que tout soit acquis par des développements progressifs, comme si la genèse des perfectionnements successifs était le résultat d'une évolution complicatrice longue et laborieuse.

Avant les expériences de Pasteur, la question de l'origine de la vie n'embarrassait guère les savants ; au moins en ce qui concerne les êtres inférieurs.

Après ces expériences célèbres, on dut reléguer la génération spontanée en un lointain passé et pour lui donner l'air « plus scientifique » on imagina une série d'hypothèses accessoires.

C'est aux premiers temps de solidification de la croûte terrestre que des « conditions exceptionnelles mais éphémères se seraient manifestées. On a voulu entendre par là un ensemble de circonstances particulièrement favorables : chaleur, eau, électricité, radio-activité, lumière, corps à l'état naissant, etc. Sous ces influences complexes, les corps bruts, même les plus simples, tels que l'hydrogène, l'azote, l'oxygène, le carbone, le soufre, etc., ou leurs composés se seraient unis en substances complexes, à puissance vitale. Dans cette hypothèse l'être vivant primitif devient un simple composé chimique ne différant de beaucoup d'autres composés que par la difficulté de sa synthèse et par la complexité de sa composition.

Certes, il n'est pas impossible de *concevoir* que des matières complexes ou stables, riches en propriétés, aient pu se trouver soumises à des actions physiques et chimiques intenses, sous l'influence d'agents ambiants plus ou moins énergiques et que dans ces conditions elles aient pu subir des combinaisons variables, les unes complicatives, les autres désagrégatives. Il est possible aussi de penser que ces matières aient été susceptibles de s'unir à des substances appropriées venant contrebalancer l'effet perturbateur des agents de destruction et se maintenir dans une sorte d'état d'équilibre. Il est même plausible que ce phénomène de récupération d'abord irrégulier et variable, ait pu se régulariser, se stabiliser et devenir de plus en plus efficace, au point d'entraîner une augmentation de masse.

Il n'en faut pas plus pour que se trouvent réalisées les conditions de la vie rudimentaire, telle que la conçoivent certains.

Dans plusieurs ouvrages récents traitant de l'origine des êtres une tendance plus ou moins marquée ramène les auteurs à l'hypothèse d'une génération spontanée actuellement possible. On sent bien que, seule, la grande œuvre de Pasteur et surtout l'enthousiasme qu'elle a créé autour de son nom, sont ce qui gênent. Il s'agirait d'une production de substances vitales (composés colloïdaux par exemple) qui n'auraient pas chance d'évoluer ultérieurement au cours d'expériences de laboratoire. Elles seraient nécessairement détruites par les traitements nécessaires pour assurer l'asepsie du milieu (chauffage, etc.). Ces ébauches de matière vivante se produiraient en nombre infini et à chaque instant dans la nature libre et certaines seraient les points de départ de formes plus évoluées.

Cette hypothèse, quoique plus logique que celle des circonstances privilégiées, n'a encore elle qu'un défaut, mais un défaut malheureusement grave : celui de n'être appuyée sur aucun fait d'expérience.

On a cru trouver dernièrement cette démonstration pratique qui manque dans les travaux sur les virus filtrants : agents pathogènes inconnus assimilés par certains à des microbes invisibles par suite de leur petitesse (ultramicrobes).

Beaucoup voient dans l'agent destructeur de bacilles, hôte de l'intestin des vertébrés supérieurs, qui fait l'objet des recherches de d'Hérelle, agent auquel il a donné le nom de Bac-

tériophage, une sorte d'intermédiaire entre ces substances primitives hypothétiques et les bactéries les plus inférieures.

Il est vrai que la nature vivante de ces ultramicrobes, du moins l'identité de leurs phénomènes vitaux avec ceux qui caractérisent le reste du règne organique ne sont pas encore démontrés. Rappelons seulement que l'exiguïté de leurs dimensions empêche de leur attribuer une constitution chimique analogue à celle des autres êtres. Ils sont plus petits que les molécules d'albumines ordinaires.

Nous attendrons donc des preuves plus évidentes de la vie indépendante des virus filtrants pour y voir des images de ces substances préparatoires qui auraient jadis préparé l'avènement des êtres sarcodiques.

Nous ferons seulement remarquer que ces substances hypothétiques vivaient nécessairement et par définition même en milieu purement minéral, alors que les ultramicrobes sont des parasites stricts des animaux supérieurs (microbes filtrants), ou des commensaux ne se trouvant que dans le corps de ces êtres (Bactériophye).

La lente évolution chimique de la matière suivie d'une évolution colloïdale (*) puis morphologique qui selon les vues de Duclaux aurait du correspondre aux trois échelles de structures emboitées, observables actuellement chez les vivants, n'est donc nullement démontrable... C'est une hypothèse qui se relie au fond a ce qu'il y avait de sérieux dans celle des Pyvozoaires, mais ce n'est qu'une hypothèse... inaccessible à notre pouvoir d'investigation.

La question des véritables débuts de la vie domine toutes les autres. C'est elle qui est la moins connue. Aucune amorce de recherches concrètes et méthodiques n'a été établie à ce sujet.

Une partie du problème revient, à savoir si la matière complexe serait vivante du fait de sa composition chimique ou colloïdale, ou si la complexité moléculaire peut exister sans la vie et si un élément différent est nécessaire pour la vivifier. Il est vrai que cette question est généralement résolue, implicitement ou explicitement, dans le sens de la première alternative. Mais c'est la une façon un peu désinvolte de supprimer la grosse difficulté, en la tenant comme tranchée.

(*) L'Etat *colloïdal* est un état spécial de division de la matière, suspension de gros amas moléculaires au sein d'un liquide plus ou moins épais. Cet état est celui que prennent normalement les substances constituées des êtres vivants. Les propriétés psysico-chimiques et électriques des colloïdes viennent éclairer de manière fort heureuse certains des plus obscurs problèmes de la Vie.

Si l'évolution phylogénique n'est pas une fiction, et si les faits d'observation ne nous induisent pas en faux jugement, il semble possible que des matières capables de s'animer, *avant coureurs de la vie*, aient pu exister, avant toute structure, sous l'aspect de substances analogues à celles des hypothèses envisagées plus haut.

Mais ces matières n'étaient pas encore vivantes et ne possèdaient pas les propriétés fonctionnelles de la vie, parce qu'elles n'étaient pas organisées ; elles ne manifestaient que les propriétés inhérentes à leur état chimique et matériel.

La vie et les propriétés qui en découlent apparaissent comme des faits nouveaux. Fruits d'une organisation naissante elles sont d'une essence nouvelle et non en liaison directe et forcée avec les propriétés de la matière. Elles semblent plutôt surajoutées à celles-ci, dont elles peuvent dériver par une adaptation nouvelle qui les fait naître et se développer peu à peu

Du reste il est avéré que les propriétés ordinaires de la matière brute persistent chez les êtres vivants et qu'elles sont communes aux corps bruts et organisés, qui sont tous soumis aux lois naturelles connues, (par exemple tous sont pesants). Mais en dehors de ces similitudes il est d'autres faits, apanages de la vie, n'existant pas ailleurs et s'intensifiant avec les progrès de la différenciation, tandis que les propriétés communes avec les corps bruts sont invariables.

Le jeu des forces physiques ne semble du reste avoir qu'une action superficielle sur l'évolution organique. Les plans d'organisation fondamentaux se dérobent à son action, au point que les théoriciens impuissants a en saisir la cause, malgré les hypothèses successives (chromatine héréditaire, évolution colloïdale, etc.), ont cru devoir évoquer quelquefois des *causes internes*, sans définition, pour expliquer la marche de l'organisation. Autant faire appel à un Dieu spécial !

Ces réserves étant faites il nous est possible d'ébaucher une esquisse hypothétique de la genèse organique sur les bases un peu fuyantes ainsi évoquées.

Si les êtres vivants les plus humbles ont possédé la propriété de s'assimiler des matières aptes à maintenir leur équilibre vital, cette physiologie primitive, d'abord rudimentaire, a suivi l'universelle loi de l'évolution progressive. Leur chimisme adapté aux nécessités des faits vitaux était servi par une organisation d'une nature plus essentiellement physique. Le parcours des matières assimilables et l'exode des produits de déchet n'ont pas été sans nécessiter une organisation convenable. L'établis-

sement d'un état de turgescences consécutif à l'introduction de liquides a eu pour conséquence la formation d'une zone interne plus fluide et d'une courbe périphérique tegumentaire.

L'on arrive ainsi à la conception de corpuscules de constitution vésiculaire, fort petits, avant-coureurs des premières formes vivantes, possédant sans doute, outre leur rendement d'organisation, une individualité naissante, sans préjudice d'autres apanages de la vie. L'individualisation et l'organisation des minuscules particules de ce genre semble donc avoir engendré des types d'une grande simplicité, d'une vitalité obscure, mais qui n'en était pas moins des germes de la vie caractérisée, susceptibles de perpétuation et d'évolution progressive à travers les âges.

Il est, au reste, bien remarquable que cette conception à point de départ quelque peu théorique, s'accorde précisément avec ce que nous apprennent les observations faites il y a 40 ans sur le sarcode vivant, par Kunstler ; observations dont la précision n'a jamais été égalée et auxquelles les savants de salons et de congrès que les gouvernants du jour exposent à l'admiration des foules ignorantes, n'ont jamais pu pardonner d'être au-dessus de leurs moyens.

L'esquisse qui précède ne saurait constituer une interprétation exacte de l'origine des êtres. Elle ne développe qu'un point de vue unilatéral, en laissant d'autres faces de la question dans l'ombre. Mais elle n'en montre pas moins les traits fondamentaux et caractéristiques de l'unité biologique.

« La vie apparaît à ce point de vue comme un état d'équilibre nouveau de stabilité globale, dissimulant une activité interne incessante (Kunstler).

C'est à mesure que progressera notre connaissance des mécanismes intimes de la vie que la question posée au début de ces pages s'éclairera pour nous davantage.

CYPSELUS.



Revue des revues

Les numéros d'Europe (7, place Saint-Sulpice, Paris) sont toujours intéressants. Pierre Hamp y publie une longue étude : *Le lin*, dont la lecture réjouit fort mon âme de Flamand, fils d'un écangueur de lin. Et Gorki, Arcos, Vildrac sont des collaborateurs bien sympathiques.

Mais entre tous, je donnerai la palme à Vlaminck qui publie dans le numéro du 15 janvier de savoureuses *Histoires de mon époque*. J'aurais voulu reproduire ici la première de ces histoires : celle de la bague en cuivre. Mais elle est trop longue. Si jamais le *Libertaire* s'agrandit et publie des contes, je recommande celui-ci à Colomer.

Voici deux autres histoires, plus courtes :

. . . .

Je lui avais donné rendez-vous un dimanche matin, un dimanche de la guerre.

Une chambre d'hôtel banale, une chambre où venaient coucher des réfugiés affolés, des poilus en permission, l'aviateur de passage entre deux vols.

Quelques jours avant, elle m'avait dit négligemment :

— Mon mari est blessé... ça fait quinze jours que je suis sans nouvelles.

Elle arriva fraiche et souriante...

C'était le premier rendez-vous. Sitôt dans la chambre, elle se dirigea vers la glace et arrangea ses cheveux.

Pour rompre le silence un peu gênant des premiers moments, je dis à tout hasard :

— Et ton mari ? Tu as des nouvelles ?

Les bords de son chapeau entre ses doigts, droite devant la glace, elle essayait de donner un peu de chic au feutre gris.

— On doit l'amputer ce matin, me dit-elle.

. . . .

Elle venait souvent chez moi, restait des heures à bavarder en reprisant les chaussettes de Gégène. Elle vivait de petites économies parcimonieusement amassées, des légumes de son potager, des œufs de ses poules, et du bois mort qu'elle allait ramasser dans la forêt. Gégène était à l'arrière du front dans les « vieux pépères ». Il mettait des pierres aux routes et creusait des abris

Le journal était sur la table... Je lus tout haut : Les femmes dont le mari sera tué à la guerre, toucheront mille francs !

Marie Testu leva la tête et, surprise, dit :

— Si Gégène était tué, je toucherais mille francs !

Elle ajouta un peu après :

— Mais Dieu merci ! J'ai reçu une lettre de lui ce matin !

Rajustant ses lunettes, elle continua de coudre, puis murmura :

— Oh ! puis mille francs, c'est si vite dépensé !...

N'est-il pas vrai que ces deux tranches de vie en disent plus sur la guerre et son mécanisme secret que les plus longs palabres !

*
* *

Le Crapouillot (5, place de la Sorbonne, Paris) lui aussi est à lire chaque fois.

Le numéro du 15 janvier publie des pages inédites d'André Baillon et de Dostoïevski, la chronique des livres de Gus Bofa, toujours spirituel et rosse, le *Petit Courrier* de Claude Blanchard où quelques nullités connues en prennent pour leur grade !

Il y a aussi un articulet sur Georges Vidal par Louis Chéronnet, dont je veux citer le commencement et la fin, car il est un rare exemple d'indépendance et de bonne foi :

. . . .

« Ce qu'il faut aimer avant tout en Georges Vidal, c'est sa jeunesse. Non point une jeunesse faite d'inconséquence, d'insubordination, de vanité et d'ignorante prétention, mais, bien au contraire, un épanouissement très pur de ferveur, d'honnêteté et de spontanéité. On peut ne pas aimer les idées que vénère Georges Vidal, mais on ne peut pas mésestimer la sincérité évidente de ce garçon de vingt ans. Et peut-être bien des petits bourgeois élevés dans l'horreur du simple mot d'anarchie n'ont-ils pas la conduite réservée et l'élévation d'esprit de celui qu'ils ne se figurent autrement que porteur d'une douzaine de bombes prêtes à être posées aux quatre coins de Paris...

. . . .

Aujourd'hui Vidal, au moment où un scandale politique en une journée l'a rendu célèbre dans

la France entière, fait paraître un recueil de vers, aussi simplement que n'importe quel jeune poète. Et ces poèmes : DEVANT LA VIE..., sont dédiés... *Carissimæ matris !* O contempteurs de l'anarchie ! O vous pour qui cette philosophie n'a engendré que des monstres ! qu'en pensez-vous ? Sages sont ces vers tant par l'inspiration que par leur métrique. En eux ne cherchez ni la haine, ni l'imprécation, ni la révolte brutale, ni l'excitation au meurtre, mais seulement la joie de vivre et l'amour : l'amour de la nature et des êtres. Jeunes, ils le sont aussi parce qu'en eux la personnalité du poète ne s'est pas encore libérée d'une certaine banalité de forme, parce que leur tenue est parfois trop sage et que plusieurs des images qui les ornent, bien que séduisantes, laissent l'impression du « déjà lu ». Mais qu'importe ; on sent en eux une santé intérieure, une force, une intelligence.

Voilà pourquoi j'aime la jeunesse de Georges Vidal, parce qu'elle est saine et riche.

Le numéro suivant est consacré au *Salon des Indépendants*, compte rendu de Robert Rey, et de nombreuses reproductions de tableaux. Il y a encore un conte de J. Kessel qui vous donne le frisson, et la critique de Gus Bofa. Ecoutez celui-ci parler de *Ryls*, le nouveau roman de Henry Marx :

... Ce livre de M. Henry Marx est plein d'une passion ardente et d'une émotion sincère, que partageront certains de ses lecteurs pour l'avoir éprouvée eux-mêmes.

J'ai fait un effort réel pour la concevoir, sans y parvenir. Je respecte, pour sa sincérité, la douleur de Ryls et les sentiments que lui inspire Didier. Je veux bien aller jusqu'à respecter, pour la même raison, des sensations d'ordre physiologique inconnaissables pour moi, mais leur expression ne laisse pas que de me surprendre et, pour tout dire, m'est désagréable.

Il n'est pas donné à tout le monde d'être homosexuel.

CLARTÉ (16, rue J.-Callot, Paris, 6e) publie quelques bonnes pages de Marcel Hiver sur *Bloy et Bourget*. Et aussi une lettre de Henri Béraud répondant à de précédentes attaques, et dont la lecture est assez amusante. Béraud rappelle gentiment — trop ! — à Marcel Fourrier qu'aux temps bénis où il écrivait ses souvenirs de tankeur avec je ne sais plus quel officemar, lui, Béraud, écrivait déjà ce qu'il fallait écrire. De tels rappels ne sont pas inutiles : il est bon que de temps en temps ils s'abattent sur l'échine galonnée de ces sémillants ex-officiers de l'armée du Droit, demi-soldes rageurs, tout disposés à se tailler une nouvelle petite sinécure — revolver au poing, le cas échéant ! — aux dépens du Populo travailleur.

Il faut de temps en temps leur remettre le nez dans leur ..... prose de jadis. Et Béraud le fait cette fois trop mollement. Ce n'est pas son genre pourtant.

***

Dans la MOUETTE (20, rue du Perrey, Le Havre) je note un conte émouvant de Julien Guillemard et des rubriques intéressantes. Marcel Millet nous parle de Glatigny et Marcel Lebarbier étudiant Philéas Lebesque cite de beaux vers du poète-cultivateur :

Voici la saison des labours,
Des labours qui craquent et qui fument
Dans la brume
A perte de vue !
Voici la saison des labours
A plein soc aigu de charrues ;
Le soc crisse au creux du sol sourd ;
Le collier lourd
Pince la peau sous le poil plein d'écume ;
Les chevaux, bêtes taciturnes,
— Pas cadencé, têtes penchées —
Et foulant au bord du sillon
Les insectes surpris, les herbes arrachées,
S'en vont sans regarder par derrière eux, s'en [vont...

***

Une naissance : VOULOIR (25, rue des Fleurs, Ronchin-Lille, Nord). Le manifeste liminaire a été publié dans le *Libertaire*. Je ne le reprendrai pas ici. Mais je veux citer quelques vers de Lucien Jacques (extraits de la *Pâque dans la Grange*) :

....

Je vis donc parmi les morts
et eux revivent par moi
par l'amour que j'avais d'eux
et les mots qui en témoignent.

Leur regret du champ nourricier
fait que j'aime tant les champs
L'amour qu'ils avaient des êtres
des simples bonheurs terrestres
fait que j'aime tant la vie.

Mais fait aussi que je m'épuise
car leurs nostalgies sont en moi
un cœur c'est peu pour tant de voix.
Je suis eux tous, eux tous sont moi.
Et si parfois je m'attarde
seul à seul avec moi-même
j'entends la rumeur confuse
de ceux réclamant leur tour.

Et la prose de Marcel Millet : *Un Cher Confrère*, solide et vengeresse :

Je ne le cherchais point. Il désirait me connaître. Pourquoi diable ? Je ne suis pas influent ni célèbre. Aucun scandale intéressant n'a tambouriné mon nom. Je vis loin de Paris et je ne suis pas riche. Alors ?

Lui, conférencier mondain, poète académique, belle renommée littéraire, un homme du monde, dit-on, parfait gentleman, etc. Il m'avait écrit une lettre aimable. Il passait dans ma petite ville, pour une causerie, sur le grand E... au Casino. Je ne sors guère, je déclinai l'invitation ; mais il ne manquait pas, à l'issue de la cérémonie, de héler un fiacre, de se faire conduire à mon lointain ermitage. Il se présenta, dans une courbette, prit place (l'unique fauteuil) et nous échangeâmes des politesses banales.

Il fallait parler. Cet homuncule binoclé amorçait la conversation. Mais parler de quoi ? Du soleil et des paysages ? Ça ne voit pas grand chose un conférencier mondain, ça pirouette. Il avait traversé l'Estérel, comme tout le monde, une fois, en auto. « *Charmant ! Charmant !* » Bien sûr, dans le wagon de première, on prépare une con-

férence, on feuillette une revue, et puis un coup d'œil à la portière ? La mer miroite « *Charmant !* » Les pins s'escarpent aux rochers rouges : « *Charmant!* » Il détailla telle gare fleurie, émit les propos courants sur l'excellence du climat.

Je regardais mon visiteur qui frétillait sur son siège, ses mains gantées de blanc esquissaient de petits gestes discrets et laudatifs ; les basques de sa redingote soigneusement relevés, le pantalon gris-perle à l'impeccable pli, le chef légèrement dégarni (mais un coup de fer ?) la moustache rare mais soignée, le col très haut, la cravate correcte où s'inscruste un camée de prix, c'est fait comme ça, un conférencier mondain. Ça parle de tout, de tous, en battant la mesure de la pointe des bottines — que vernies !

....

Je n'étais pas de force. Lutter ? A quoi bon ? L'ironie vengeresse ? On ne démolit pas les pantins de cet acabit, souples et bénisseurs. Je ne tentai pas de le convaincre. Je me tus.

Ils sont des centaines ainsi qui représentent la littérature *active*. Ça se démène, ça intrigue, ça palabre, ça donne l'illusion du mouvement, et de ce qu'on nomme la notoriété. Il parlait de lui, inlassable, dès qu'il abordait ce chapitre, vantait ses travaux, récitait de ses vers. Il fallait avoir l'air d'écouter. Je n'avais pas la lâcheté de répondre *charmant !* à mon tour, mais je hochais la tête, ce qui pouvait figurer l'acquiescement.

Fatigué de cette visite. Je sentais son regard assez méprisant. Il observait, l'homuncule, sous ses phrases trop polies. Ma vieille vareuse l'offusquait, mes savates, mon foulard, — et cet humble logis, et le pauvre feu de bois dans la cheminée fumeuse. L'homuncule des salons dénigrait *in petto* mon bastidon et ma tenue, mais il lorgnait des gravures, les bois de mon ami l'artisan, et répétait : « *charmant! charmant!* » — comme on *pisse*...

....

Bon voyage. La main ? Bah ! j'ai serré la main à des salauds plus dangereux. Je suis poli. Je fis escorte à l'homuncule jusqu'à la porte du jardin, pour être sûr de son départ. Je le vis monter en fiacre.

« *Je vous enverrai tous mes livres* », lança-t-il (quelle chance ! — Ouf !).

Inutile d'ajouter que rien ne me parvint ; j'étais jugé. Je l'avais jugé, moi aussi.

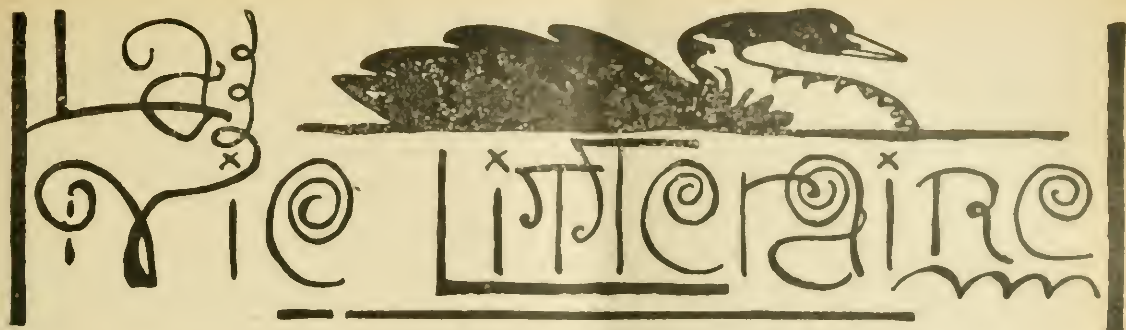
Il pensait : « *Du temps perdu. Ce garçon-là, ce paysan, n'arrivera jamais.* » Parbleu, c'est bien mon opinion.

*
* *

Bravo, mon vieux Millet. Et merci pour nous, bons bougres qui écrivons sans jamais souhaiter être du triste « *monde littéraire* ». Vous avez rudement bien exprimé votre opinion. Cordialement merci.

MAURICE WULLENS.





SUR LA VAGUE DE MYSTICISME

AVANT ET APRÈS LA GUERRE

(Suite)

(Du Théâtre au Roman)

J'ai, au cours de ma dernière chronique, essayé de montrer combien grande et profonde était l'influence du milieu et de la race dans l'éclosion et l'évolution du mysticisme, et j'ai pris comme exemple l'œuvre véritablement géniale du dramaturge Bjosterne Björson.

Je voudrais aujourd'hui analyser aussi brièvement et clairement que possible les éléments divers et parfois contradictoires qui entrent dans ce mysticisme dont se trouvent imprégnés, sans contre-poids appréciable, tout l'art et toute la littérature scandinave. Je voudrais ensuite le rapprocher du mysticisme qui sévit avec intensité, depuis la guerre sur la production artistique et littéraire dans notre clair et pratique pays de France. Nous verrons plus tard ce qu'a au fond d'artificiel et d'insincère ce mouvement, et comment, par les Bourget, les Bergson, les Barrès, les Maurras et autres néo-catholiques, voire néo-chrétiens, il est devenu une arme puissante pour défendre la société capitaliste et gouvernante contre les assauts de la Révolution en marche.

*
* *

Et, d'abord, en lisant attentivement l'œuvre de Björnson, on a souvent l'impression que tout n'est pas sincère dans son mysticisme, bien qu'il ait pu, dans *Au-dessus des forces humaines*, écrire une pièce où la religion et le surnaturel tiennent la place des passions terrestres et charnelles que le théâtre a toujours et exclusivement mises en jeu. Et plus on avance dans la lecture de son œuvre, plus on acquiert la conviction que pour lui ce mysticisme n'est qu'un moyen d'art, qu'il n'en est pas dupe lui-même, qu'il ne partage pas sincèrement les sentiments de ses personnages.

Oui, certainement, il a eu la claire vision des effets qu'il pouvait tirer de ce mysticisme ethnique pour une évocation scénique de l'âme norvégienne, ce à quoi, à mon sens, il a parfaitement réussi. Et n'aurions-nous pas sur sa personnalité des renseignements précis, ne saurions-nous pas qu'il a étudié en France, qu'il s'est intéressé particulièrement aux travaux de l'Ecole française de la Salpêtrière sur la pathologie et la physiologie nerveuses, ne nous aurait-on pas dit que son intelligence universelle n'ignorait rien des découvertes de Charcot et de ses élèves sur les grandes névroses et les rigoureuses déductions qu'ils en avaient tirées pour l'explication des phénomènes de demonologie et de thaumaturgie, exemple : « Le mouvement religieux et mystique de Lourdes » ; ne saurions-nous pas encore que loin de vivre de la vie contemplative, à laquelle conduit presque toujours le mysticisme, il était l'un des hommes les plus actifs de l'Union, orateur éloquent qui fit sur Gambetta une conférence restée célèbre, journaliste redoutable, prenant la plume toutes les fois que les intérêts de son pays étaient en jeu, ayant, comme dramaturge, touché à la physiologie dans *Le Gant*, et à la politique dans *Le Roi* · enfin n'aurait-il pas donné, maintes fois, des preuves certaines de ses connaissances profondes en psychologie, que, de tout cela, on eut trouvé des preuves non moins convaincantes dans *Au-dessus des forces humaines*, la plus extraordinaire de ses pièces.

C'est surtout dans le personnage de Clara Sang, la femme du pasteur thaumaturge, que nous trouvons cette preuve : Elle est malade, très malade ; depuis longtemps, elle ne peut quitter le lit ni goûter les douceurs du sommeil, et elle n'a que fort peu de répit dans ses souffrances. Sang qui guérit, par de simples prières, tout le monde autour de lui, ne peut même lui donner un peu de sommeil, et cela parce que Clara n'a pas la foi indispensable pour que le miracle s'accomplisse sur elle. Clara en est désolée, mais ce qui la désole plus encore, cette épouse admirable, c'est de voir son mari s'épuiser dans cette lutte quotidienne avec le surnaturel. Elle dit à sa sœur Hanna :

— « Ne crois-tu pas que s'il fait des miracles, ce soit aux dépens de ses autres facultés ?

Hanna. — Tu m'effrayes, que veux-tu dire ?

Clara. — Je veux dire que tous les prophètes devaient être ainsi faits, ceux des juifs comme ceux des païens. Ils pouvaient plus que nous dans un certain sens parce qu'il leur manquait beaucoup dans tous les autres. Oui, c'est là mon idée. »

Comme on le voit, c'est, en quelques mots heureux, la théorie de l'hyperesthésie nerveuse modifiant les états psychiques, décuplant, en certaines circonstances, les forces morales et aussi les forces physiques de certains sujets. Le savant s'accuse ici sous le dramaturge et montre combien j'avais raison de dire, dès le début de cette étude, que le mysticisme de Björnson était un mysticisme scientifique.

A cette déclaration inattendue de Clara Sang, Hanna, étonnée, répond : « Mais tu n'as donc pas la foi ? » Et Clara de poursuivre : « La foi... Qu'entends-tu donc par là ? Nous sommes, toi et moi, d'une vieille race nerveuse de douteurs ; j'ose dire d'une race intelligente. »

« J'admirais Sang. Il ne ressemblait pas aux autres hommes. Il était meilleur qu'eux tous. Je l'admirais jusqu'à l'aimer. Mais ce n'est pas la foi qui m'a attachée à lui. La foi... c'est quelque chose qui lui appartient en propre. Jusqu'à quel point, je la partage ? eh ! je n'en sais rien. »

Impossible d'en douter, Björnson appartient bien à cette race nerveuse de douteurs, à cette race intelligente dont le mysticisme et les pratiques étroites du christianisme ou des autres religions idéalistes ne sauraient satisfaire les aspirations : ces religions tiennent en trop grand mépris les progrès incessants de la science. La foi, qui est leur base et leur pivot, exclut d'une façon trop absolue les effets de l'entendement humain désireux d'arriver au maximum de vérité, pour que l'esprit de cet infatigable chercheur se soit laissé séduire et dominer par elle. Et en relisant attentivement *Au-dessus des forces humaines*, je me suis demandé maintes fois s'il n'avait point voulu réagir contre ce mysticisme de l'âme norvégienne et montrer qu'il était un danger ou au moins une infériorité pour la race dans la grande lutte sociale.

Du mysticisme qui remplit son œuvre, il met en doute l'essence, et il en donne, par la bouche de Clara, toute l'explication scientifique que comporte une œuvre dramatique.

Ecoutez, plutôt :

Clara vient de raconter, à Hanna, les derniers miracles de son mari, et celle-ci, au comble du saisissement, s'écrie :

— « Mais que dit le peuple ? Que disent les paysans ?

Clara. — Je crois que cela ferait vingt fois, cent fois plus d'effet ailleurs. Ici, cela semble tout naturel.

Hanna. — Que dis-tu ? Mais un miracle est un miracle...

Clara. — Pour nous, oui ; mais il y a, dans cette nature, quelque chose d'étrange qui réveille ce que nous avons d'étrange en nous. Tout y est démesuré. Il fait nuit presque tout l'hiver. Presque tout l'été, il fait clair ; on voit le soleil jour et nuit. Tu l'as vu, cette nuit ? Sais-tu qu'à travers le brouillard il paraît trois fois, souvent quatre fois plus grand qu'ailleurs... L'imagination populaire s'est façonnée d'après cela. Elle non plus ne connaît pas de mesures. Des pays entassés les uns sur les autres, des montagnes de glace polaire roulées par dessus : voilà leurs mythes, leurs légendes... Tu souris ? Ecoute plutôt les contes d'ici et parle à ce peuple, tu verras de suite que le pasteur Adolphe Sang est un homme selon son cœur, sa foi leur convient... Souvent, il fait un miracle, puis repart pour un autre hameau de pêcheurs... et les miracles recommencent. On dirait qu'ils s'y attendent. »

Encore une fois, comment, après cela, conserver le moindre doute à l'égard des véritables sentiments de Bjosterne Björnson ? Comment douter de ce que je faisais constater tout à l'heure : Que Björnson est surtout et avant tout un artiste et que le mysticisme poussé jusqu'à la thaumaturgie, lui est apparu comme un moyen d'art, le plus propre je le répète, à évoquer sur la scène l'âme de la vieille race norvégienne.

Ce serait aller trop loin sans doute que de conclure de ce qui précède au scepticisme du grand dramaturge. Mais jusqu'à quel point son âme communie-t-elle, en matière religieuse, avec l'âme de son pays ? En d'autres termes, où finit l'artiste et où commence le croyant, car enfin Björnson est de pure race norvégienne, étant né d'un farouche pasteur à Kvik, dans le Dovrefjield ? C'est là une ques-

tion à laquelle il n'est pas facile de répondre, d'après une œuvre unique, aussi typique et aussi caractéristique que puisse être *Au-dessus des forces humaines*.

Mais il ne serait pas, je crois, téméraire d'affirmer qu'il a dû traverser une période, enfance, adolescence ou jeunesse, tout entière pétrie de religiosité, qu'il y a eu, à l'origine de sa vie d'artiste, un moment où l'âme mystique de son pays fut la sienne, moment dont sa nature plastique a gardé l'empreinte, même après les nombreux avatars de son existence tourmentée.

Tel Renan, que j'ai montré ici-même dans mon étude sur Sébastien Faure, délicieusement hanté par le souvenir de sa pieuse adolescence au séminaire ; hantise qui nous a valu de très belles pages et a jeté sur une bonne part de son œuvre ce qu'il appelait lui-même : « la douce mélancolie d'un prêtre manqué », on serait tenté de dire « d'un ange déchu ».

Pour mieux montrer encore combien dans l'œuvre de Bjosterne Björnson se mêlent étroitement mysticisme et positivisme, il n'est qu'à étudier un peu attentivement le principal personnage d'*Au-dessus des forces humaines*, cet Adolphe Sang, thaumaturge et voyant, autour duquel pivote la pièce tout entière.

Du thaumaturge et du voyant, Sang a l'absolu dédain pour les choses terrestres. Il va, comme les prophètes, le regard perdu dans le ciel, dans ce monde spirituel où l'attirent et le poussent toutes les forces de son corps, tous les efforts de son esprit, tous les mouvements de son âme. Il va, comme Jésus en Galilée, sans tenir compte des obstacles, parcourant les hameaux, gravissant les pics neigeux, se fiant à de frêles bateaux sur les flots orageux des fiords, d'abord étonné des miracles qu'il accomplit, puis les trouvant tout naturels...

Il va, sans regarder autour de lui, sans s'apercevoir des ruines qu'il entasse dans son propre foyer, pendant qu'il apporte la lumière et la joie dans le foyer des autres ; il ne voit pas le désarroi que ses aumônes incessantes jettent dans son ménage, et que, d'ailleurs, l'incomparable Clara s'ingénie à lui dissimuler ; il n'a pas la conscience de l'abandon moral dans lequel il laisse grandir ses enfants, ce qui a décidé sa femme à les envoyer en pension.

A ce point il est dominé par son Dieu, qu'il ne voit pas ou, du moins, qu'il ne voit que trop tard l'état de maladie où la lutte sans trêve pour la vie a plongé cette femme que pourtant il adore ; il ne voit pas, enfin, qu'il s'épuise lui-même dans ce perpétuel combat contre le surnaturel dans lequel — et ce dénouement n'est pas le morceau le moins étrange de la pièce — il finit par succomber.

Nous avons entendu tout à l'heure Clara Sang s'écrier, en parlant de son mari : « Qui donc pourrait résister à ce qui n'est que pure bonté, pur dévouement aux autres, pure joie ? Qui pourrait résister à cette foi d'enfant et à ce pouvoir surnaturel qui entraînent tout le monde ?

Oui, le mysticisme de Sang, comme celui de François d'Assise, comme celui de tous les thaumaturges dont les annales chrétiennes nous ont laissé les légendes, est fait de bonté, d'abnégation, de dévouement aux autres, et d'une joie intérieure qui rayonne autour d'eux et transfigure toutes choses. Adolphe Sang est un François d'Assise scandinave ; il a du *poverello* d'Ombrie cette tendre amitié pour les plus humbles êtres, pour les objets les plus infimes de la Création.

L'affinité spirituelle entre les deux thaumaturges est si frappante qu'en maints endroits de l'œuvre de Björnson, j'ai cru tenir entre mes mains *La Légende de Saint-François*, par Saint Bonaventure.

Appréciez vous-mêmes :

Le printemps venu, Sang est allé sur les montagnes voisines pour cueillir des fleurs que sa femme aime tant. Et en les voyant s'épanouir, ardentes et pressées, aux rayons du soleil, il n'a pas osé toucher à la moindre corolle.

Ecoutez-le :

— « J'étais ému... en regardant tous ces yeux humides. Tu ne sais pas quelle foule serrée il y avait là. Comme chaque être, dans cette foule, cherchait à se faire une place ! Que d'appétits ! Que de désirs ! Jusqu'aux plus petits qui essayaient de tendre le cou vers le soleil ! Comme ils étaient épanouis et voraces !

« Oh ! les petits vauriens !

« Il y en avait de si avancés déjà que je les crois, en vérité, capables d'envoyer, avant ce soir, leur pollen à la recherche d'une fiancée. J'ai déjà rencontré quelques bourdons. Ils ne savaient où donner de la tête entre tous ces torrents de parfums. Car il y avait là des milliers d'êtres distillant à qui mieux mieux des odeurs et des effluves séductrices. Des milliers de milliers ! Oui, voilà ce qui se passe. N'y a-t-il pas de l'individualité dans cette variété infinie ? Oh ! si ! Voilà pourquoi il m'a été impossible de cueillir une seule fleur... »

N'est-ce pas qu'en écoutant ce suave langage, une confusion se fait devant l'esprit et les yeux ? Les montagnes de la Scandinavie se confondent avec les collines ombriennes et, à la voix de Sang, on entend les sapins de la Norvège frémir, comme frémissaient les oliviers du mont Alverne, quand François, parmi les fleurs attentives, haranguait ses frères les oiseaux, les poissons et les loups...

Ce sont là les plus douces et les plus profondes impressions que l'on ressent à la lecture de cette pièce extraordinaire de Bjornson. Elles comptent d'ailleurs — pourquoi ne pas l'avouer ? — parmi celles qui font à l'actuelle renaissance religieuse le plus d'adhérents parmi les sensitifs de la litterature et de l'art bourgeois.

Contre elles n'ont jamais pu tout à fait se défendre les tempéraments les plus positifs et les esprits les plus scientifiques. Elles recèlent, à défaut de la vérité, une force que l'on aurait tort de meconnaître, car son action fut immense dans l'histoire des idées.

Positivisme et Mysticisme restent et resteront longtemps encore les deux pôles du monde moral, entre lesquels se trouve ballotée l'humanité.

P. Vigne d'Octon.



A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

Devant la Vie, *poèmes, par Georges Vidal (Librairie sociale).*

Notre jeune et talentueux camarade, Georges Vidal, a, si je ne m'abuse, débuté dans la vie militante par un vibrant et beau poème révolutionnaire qui lui valut de faire connaissance avec les prisons de Marianne III.

Ce fut, de la part des magistrats-valets, un double crime de lèse-beauté et de lèse-bon sens; et ce crime suffit à prouver jusqu'à quel degré de bassesse et d'ignominie a chu le triste régime que nous subissons. Aujourd'hui, Georges Vidal, à qui la Muse n'a point cessé de sourire, nous offre une gerbe des plus belles fleurs, cueillies par lui, au printemps de sa vingtième année, dans les âpres champs de la vie, dans les sous-bois tantôt clairs et tantôt sombres de la réalité.

Foin des zéphyrs et des bocages
foin des mignons petits sonnets
où minaudèrent d'autres âges,
foin des vieux parcs et des bosquets,
foin des décors en carton-pâte.

s'écrie-t-il dans un *Liminaire* qu'il faudrait apprendre par cœur tout entier, tant il est plein d'idées fortes, et tant il exprime en mots lumineux ce que doit être la poétique révolutionnaire.

Par les soirs embrasés d'idées tumultueuses
le tonnerre des mots hurleurs
claque au sein des lourdes rancœurs
et l'éclair prompt des pensées neuves
illumine la nuit des cœurs...

Oh ! ces longs soirs fiévreux où brasille le [verbe
où le Futur s'affirme en lettres d'or...
Oh ! ces soirs de superbe
où flambe un idéal sur la ville qui dort.

Pour nous la vie est là qui nous appelle,
la vie, la vie sonore, la vie pleine
dans le déferlement des volontés humaines...

C'est par ces vers magnifiques que le poète introduit le lecteur dans son œuvre, le prévenant ainsi qu'il n'y trouvera rien de ce que chantent d'ordinaire les petits poètes bourgeois et bourgeoisants, raclant « tout le gratin »

que laissèrent au fond des âges
Leurs devanciers en badinage.

Et pour mieux accentuer encore sa pensée, pour plus clairement encore et plus énergiquement affirmer que son œuvre sera un hymne à la Vie, dans lequel il exhalera le trop plein de son âme révolutionnaire, brûlant de forcer l'avenir, il donne comme exergue à cette couverture ces mots superbes de William Blacke :

L'énergie est la seule vie,
l'énergie est l'éternel délice.

Et voici maintenant, nées de cette énergie et s'épanouissant au soleil, *les Virilités :*

Dans mes bras j'ai pressé l'air tiède de l'été
j'ai mis en mes regards le ciel des étendues,
et j'ai raillé, cambrant mon buste et ma fierté,
le marbre froid et vain des antiques statues.

La route est là, longue, tantôt monotone et tantôt sinueuse, coruscante de lumière, habillée de soleil et de poussière, offrant au poète le spectacle varié de ses gloires et de ses misères ; et le poète s'y engage, le cœur battant, les yeux ouverts, désireux de ne rien perdre de ce qu'elle enseigne au vagabond pensif :

Ainsi nous marcherons toujours, toujours,
rimes de notre cœur et de nos mains tendues,
nous irons bien loin des faubourgs,
bien loin de la clameur misérable des rues.

Et comme ces brebis qui revenant des champs
étoilent les buissons de blancs flocons de laine,
nous laisserons pendus aux arbres de la plaine
des bribes de gaieté et des lambeaux de chants.

Et le poète va, traversant les villes aux « rumeurs de bagne », la « meute rouge des maisons » affrontant les *Orages* qu'il méprise, les tempêtes dont il se moque, car il en porte en lui

de si sombres, de si cruelles
et de si terriblement belles
que nous les aimons plus que tout.

Que lui importe l'*Epreuve*, l'épreuve nécessaire à la vie et sans laquelle celle-ci ne vaudrait pas d'être vécue ? L'épreuve est la sœur de *La Lutte* ; ne sait-il pas que

Batailler contre les destins est enfantin.
L'homme, en somme, n'est qu'une épave
ballotée au gré des orages
sur l'océan de ses pensées.

Tout sur cette terre n'est qu'action et réaction. Après la plus folle tourmente doit venir l'apaisement. Et Georges Vidal étale à nos yeux avec un art parfait le bouquet de fleurs rares, que le soleil et le calme revenus ont fait éclore dans son âme : *Grâce*, *Eventail*, *Pomme*, *Notations dominicales*, *Spleen et Chaleur*, *Les Villes au matin*... autant de tableautins d'une fraicheur exquise, d'un sentiment délicat, qui évoquent l'art divin d'un Théocrite ou d'un Meleagre de Gadura.

Après la note sentimentale de la *Solitude*, où s'épanouit en vers exquisement nuancés la petite fleur bleue de l'amour, et qui trahit les vingt ans de l'auteur, après les *Recueillements* où il se prend à chanter les mélancolies de l'*Automne :*

Ohé ! Octobre, il vente, il pleut.
L'été s'enfuit — oh ! faut-il seulement qu'on le
[déplore ?
et là-bas, vers le soir, l'Automne décolore
minutieusement l'horizon fabuleux.

de l'automne si propice à la *Rêverie :*

ce pays proche et lointain
où l'on s'en va, comme on irait par la prairie
cueillir la lavande et le thym...

le poète, sans transition, ce qui est un charme de plus, évoque en vers réalistes, d'une concision puissante, Marseille et son Vieux-Port :

La senteur du goudron devenant plus épaisse,
Nous avons contourné des ballots de papiers
(Voilà où finissent nos accouchements !)
et nous avons mangé des violets et des moules
et nous avons humé la mer dans des coquilles.

Enfin, pour terminer sur des vers qui seront comme la synthèse de son œuvre, le bouquet de son feu d'artifice, le poète — Georges Vidal en est un et des mieux doués — dresse devant nos yeux satisfaits la figure du *Précurseur :*

Cet homme était parti dans le matin
ajustant de la main
son vieux sac sur l'épaule
et fouaillant avec sa gaule
les herbes folles du chemin

....

....

Ainsi toute la nuit
par delà les clairières
et sous le dôme d'ombre des forêts
l'homme marcha ; alors on vit
que chacun de ses pas ouvrait des routes de
[lumière.

Ainsi de ce petit livre que Georges Vidal a bien écrit *Devant la Vie*, la lumière, la belle lumière répand à flots ses rayons d'or.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE MUSULMANE, *par Léon Gauthier* (*Leroux*).

J'ai déjà parlé longuement, ici, et dans mes articles algériens du *Libertaire* de M. Léon Gauthier. Bien que fonctionnaire (il est professeur à la Faculté des Lettres d'Alger), c'est un esprit indépendant, et qui n'a point, comme la plupart de ses collègues, la haine de l'Arabe. Il l'a montré dans ses livres précédents sur l'Afrique du Nord. Dans ce dernier, c'est avec une impartiale maîtrise qu'il compare l'esprit sémitique et l'esprit arabe, né de celui-ci, à l'esprit aryen ; et ce qui ajoute à l'originalité de son exposé, c'est le rapprochement vraiment curieux auquel il se livre entre la philosophie grecque et la religion de l'Islam, deux choses que l'on croirait tout d'abord à l'opposite l'une de l'autre. La conclusion ou plutôt ce qui se dégage de la lecture de ce livre remarquable, c'est que l'Arabe a qui l'étudie, sérieusement et sans parti-pris apparaît comme un mélange déconcertant des plus contradictoires qualités. Son âme reste le problème le plus difficile à résoudre pour les psychologues les plus pénétrants et les plus subtils. Enfin ce qui rend son œuvre plus précieuse encore, c'est que M. Léon Gauthier n'a oublié aucun des aspects de la civilisation musulmane, dans laquelle le Droit et ses détails les plus infimes, les mœurs, les traditions, font corps avec le dogme religieux.

LES GRANDS TIMIDES, *par L. Dugas* (*Alcan*).

L'auteur de cette intéressante étude a déjà publié un livre remarquable sur la timidité. Jamais cet état complexe de l'âme humaine n'avait été analysé avec autant de précision. M. Dugas appartient à la grande école de psychologie expérimentale illustrée par Th. Ribot ; et sa monigraphie de la timidité a trouvé sa place à côté des *Maladies de la volonté*, et des *Maladies de la personnalité*. Dans son nouveau livre *Les grands timides*, il applique, avec une rare maîtrise, la méthode expérimentale, à l'étude de quatre cas de timidité pris parmi l'élite de l'humanité : Jean-Jacques Rousseau, un aboulique dominé par la vie contemplative, et devenant misanthrope

par manque d'action ; Benjamin Constant, type du timide, incapable d'établir une discrimination entre le comique et le tragique; Chateaubriand, que sa timidité conduit à l'indifférence complète ; Stendhal, dont le cas peut se résumer ainsi : Un faible qui combat sa faiblesse, et, s'intéressant à ce qui lui manque, se fait le peintre de l'énergie.

Tels sont les quatre grands timides étudiés par M. L. Dugas, avec une pénétration digne du regretté Th. Ribot.

A la Gloire de la Terre, *par Gabriel Maurière Editions Floréal*).

Un bon roman, plein d'idées je ne dis pas nouvelles, mais utiles et méritant d'être souvent exprimées, surtout avec la forme sobre et nerveuse qui est celle de l'auteur. Le jury de *Floréal* n'eut pas tort de couronner ce livre-là.

L'Ame de la Brousse, *par Jean d'Esme* (*Ferenczi*).

Voici un roman exotique qui est loin de justifier son titre. Oui vraiment le titre, très beau, très heureux, méritait mieux. D'autres romanciers de la vie coloniale, sous un titre plus modeste, la pénétrèrent mieux, cette âme toujours un peu mystérieuse, que n'a fait M. Jean d'Esme, dans son dernier livre. Je lui préfère, et de beaucoup, *Thi-ba, fille d'Annam*, une de ses précédentes œuvres, dont l'exotisme est vraiment plus riche et plus vrai.

La présence de la femme dans la brousse est néfaste ; tel est le fond de *L'Ame de la brousse;* et l'auteur pousse plus loin la misogynie, car il semble bien que, pour lui, la présence de la femme est funeste partout.

Le Pain blanc, *par Mme Delarue-Mardrus* (*Ferenczi*).

Cette dame de lettres pond des romans comme les poules pondent des œufs. Bien que la médiocrité en soit déplorable, elle ne se décourage pas et nourrit certainement au fond d'elle-même la conviction qu'elle enfante des chefs-d'œuvre, dont l'immortalité est assurée. Celui-ci qui a la prétention d'être une œuvre profonde de psychologie enfantine (elle nous conte l'histoire d'une fillette maltraitée par des parents névrosés) est aussi superficiel et insignifiant que ses aînés. Et quel style, grands dieux ! quel style ! Comme il fait comprendre l'extraordinaire fécondité de l'auteur !

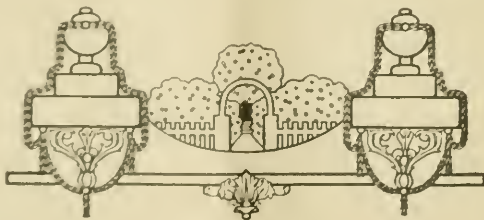
Deux Angoisses, (*La Mort, l'Amour*), *par Jean Rostand.* (*Fasquelle*).

Combien ce livre m'a reposé du précédent ! Et avec quelle émotion je suis arrivé à son dernier feuillet. Je ne sais si M. Jean Rostand a déjà beaucoup vécu et, par conséquent, souffert ; mais ce que je puis affirmer, c'est que l'âme et l'esprit de Schopenhauer remplissent son œuvre pleine de pensées profondes sur l'Amour et sur la Mort. La Mort qui si cruellement sépare ce que la Vie a profondément uni, la mère de l'enfant, l'amante de l'amant. Il y a là des pages qui m'ont mis les larmes aux yeux.

Pour Mémoire

En Détresse, par René-Marie Hermant. — *La Roule*, par Marcel Milliet. — *Cécile Pommier*, par Gustave Geffroy. — *Les Allongés*, par Jeanne Galzy. — *Pour la Gloire*, par Ch. Gessiaux.— *L'Amant légitime*, par G. Anquetil.

P. Vigné d'Octon.



Imp. "La Fraternelle" 55, rue Pixérécourt, Paris (xxe). *Le Gerant :* M. Colomer.

Troisième Année — N° 25 MARS 1924

La Revue Anarchiste

Le Numéro.	1 75
Pour l'Extérieur	2 »

ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France	6 »	12 »	18 »
Extérieur	7 »	14 »	21 »

PARAISSANT

TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la
: RÉDACTION
à André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION
à l'*Administrateur-délégué*
même adresse. Chèque Postal 586-65

SOMMAIRE :





DE LA SYNTHÈSE

(Premier Article)

I

La légende affirme que Jésus-Christ ne donna aucune réponse à la question de Ponce-Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? » Il est fort probable d'ailleurs qu'en ces moments tragiques il n'avait guère le cœur à s'occuper de raisonnements philosophiques. Mais eût-il même eu le temps et le désir d'engager une controverse sur l'essence de la vérité, il ne lui aurait point été facile de répondre d'une façon définitive.

Beaucoup de siècles se sont écoulés depuis lors. L'humanité a fait plus d'un pas vers la connaissance du monde. « La question de Ponce-Pilate » a inquiété, elle a fait penser, travailler, scruter dans toutes les directions, elle a fait souffrir nombre d'esprits. Les voies et les méthodes de la recherche de la vérité ont varié bien des fois... Or, la question reste toujours sans réponse.

***

Trois obstacles principaux s'élèvent sur le chemin de la recherche et de l'établissement de la vérité objective, n'importe dans quelle direction ou dans quelle région on veuille la trouver.

Le premier de ces obstacles est empreint d'un caractère purement théorique et philosophique. De fait, la vérité est le grand Tout existant : tout *ce qui est en réalité.* Connaître la vérité veut dire connaître *ce qui est.* Mais connaître ce qui est — connaître le véritable vrai, l'essence des choses (« les choses en elles-mêmes ») — paraît être, pour plusieurs raisons, impossible à l'heure qu'il est, et peut-être en sera-t-il toujours ainsi. La raison essentielle de cette impossibilité est la suivante: Le monde ne saurait jamais être pour nous que l'idée que nous nous en faisons. Il se présente à nous non tel qu'il est en réalité, mais tel qu'il nous est peint par nos pauvres et faux cinq sens (ou plus), et par nos méthodes incomplètes et grossières de connaître les choses. Les uns et les autres sont fort restreints, subjectifs et trompeurs. Voici un exemple tiré du domaine des sens : ainsi que l'on sait, il n'existe dans la nature, en réalité, ni lumière, ni couleurs, ni sons (il n'existe que ce que nous croyons être des mouvements, des oscillations) ; cependant, nous avons avant tout une impression du monde consistant en lumière et en couleurs (oscillations recueillies et transformées à l'aide de notre organe visuel) et en sons (mouvements recueillis et transformés par notre appareil auditif). Remarquons également que toute une série de phénomènes ayant indubitablement lieu dans la nature échappent aux organes de nos sens. Pour servir d'exemple dans le domaine de la connaissance, il suffira d'indiquer ce fait que constamment certaines théories sont rejetées pour être remplacées par d'autres. (Un exemple tout récent est celui de la fameuse théorie d'Einstein sur la relativité tendant à « bouleverser » tout notre système de connaissances). La seule chose que je sache *immédiatement*, c'est que j'existe (*cogito, ergo sum*, je pense, donc je suis) et qu'il existe une certaine réalité en dehors de moi. Sans la connaître exactement, je sais néanmoins qu'elle existe : premièrement parce que si j'existe, il doit exister une certaine réalité qui m'a créé ; deuxièmement, parce qu'une certaine entité qui se trouve en dehors de moi me communique certaines impressions. C'est cette réalité, dont j'ignore l'essence, que j'appelle monde et vie ; et c'est elle que je cherche à connaître tant qu'elle s'y prête.

Evidemment, si nous voulions toujours tenir compte de cet obstacle, il ne nous resterait qu'à nous dire une fois pour toutes : tout ce que nous croyons connaître n'est que mensonge ,tromperie, illusion ; nous ne saurions connaître l'essence des choses, car les moyens de notre connaissance sont par trop imparfaits... Et nous basant là-dessus, nous n'aurions qu'à renoncer à toute espèce de travail scientifique — à tout travail de recherche de la vérité et

de connaissance du monde, considérant toute tentative de ce genre comme parfaitement inutile et vouée à ne jamais réussir.

Cependant, dans la majorité écrasante de nos actes scientifiques, de pensée, autant que pratiques — si nous en exceptons le domaine de la spéculation purement philosophique — nous ne tenons guère compte de cet obstacle : d'abord parce que si nous le faisions, nous devrions vraiment renoncer à toute activité scientifique, à toute recherche de la vérité (ce qui, pour bien des raisons, est parfaitement inacceptable pour nous) ; et ensuite, car nous avons certaines raisons pour croire que nos impressions reflètent tout de même jusqu'à un certain point la réalité telle qu'elle est, et que notre entendement se rapproche de plus en plus de la connaissance de cette réalité, de la connaissance de la vérité. C'est surtout ce dernier argument qui nous induit, joint à d'autres impulsions, à élargir et approfondir sans discontinuer notre travail de recherche.

Tenant pour données, — c'est-à-dire ayant *pour nous* une signification réelle et concrète, commune à nous tous, — nos impressions et surtout nos connaissances du monde et de la vie ; tenant pour donné le milieu concret pour nous, dans lequel nous vivons, nous travaillons et agissons, — nous pensons et nous cherchons sur les bases et dans les limites de cette réalité telle qu'elle se présente : réalité subjective et conventionnelle.

La question de la vérité se pose également dans les limites de cette réalité. Et, avant tout, déchiffrer cette réalité, accessible à notre entendement et à nos impressions, ainsi que poursuivre l'élargissement continu de ses limites connaissables — ceci nous paraît déjà être un problème de la plus haute importance.

Mais, *dans ce cas également*, nous voyons surgir devant nous, sur la voie des recherches et de l'établissement de la vérité, deux autres obstacles, d'un caractère concret eux aussi.

Obstacle deuxième. — Ainsi que la vie, la vérité est indivise. La vérité (ainsi que la vie) est le grand *Tout*. Connaître telle ou autre partie de la vérité ne veut encore point dire connaître *la Vérité* (quoiqu'il faille parfois aller de la connaissance des parties vers la connaissance de l'ensemble). Connaître la vérité — cela signifierait, au juste, connaître tout l'univers en son entier : toute l'existence, toute la vie, toutes les voies de cette dernière, ainsi que toutes ses forces, toutes ses lois et tendances, pour tous les temps et tous les termes, dans tous ses secrets différents, dans tous ses phénomènes et ses détails séparés, ainsi qu'en son entier. Or, si même ce n'était que dans les limites du monde intelligible pour nos facultés d'impression et d'entendement, — embrasser l'univers, connaître la vie et pénétrer son sens intime nous paraît actuellement impossible, et peut-être ne sera-ce jamais possible.

Obstacle troisième. — Le trait le plus caractéristique de la vie, c'est le *mouvement* éternel et ininterrompu, ce sont *les changements, les transformations* continuelles. Donc, il n'existe point de vérité ferme, constante et déterminée. Ou plutôt, s'il existe une vérité générale et entière, sa qualité maîtresse serait un mouvement de transformation incessant, un déplacement continuel de tous les éléments qui la composent. Par conséquent, la connaissance de cette vérité suppose un savoir complet, une définition claire, un escompte exact de toutes les lois, de toutes les formes, de toutes les combinaisons, possibilités et conséquences de tous ces mouvements, de tous ces changements et permutations. Or, une connaissance pareille, un escompte aussi exact des forces se mouvant et oscillant à l'infini, des combinaisons changeant continuellement, — même s'il existe une certaine régularité et une loi itérative dans ces oscillations et ces changements, — serait chose presque impossible.

II

Connaître la Vérité — cela veut dire connaître la vie telle qu'elle est, connaître l'essence véritable des choses.

Nous ne connaissons point cette véritable vie, nous ne connaissons pas la Vérité.

Cependant, nous en possédons certaines connaissances.

En tant que nous recevons des impressions de la vie et que nous apprenons à la connaître par le témoignage de nos sens et par la voie des moyens de connaissance qui se trouvent à notre disposition, en tant précisément que nous nous y heurtons contre les obstacles indiqués, — nous, apprenons, d'abord, que *la vie est quelque grande synthèse*, comme réalité autant que sens intime : quelque résultante d'une quantité de forces et d'énergies diverses, de facteurs de tous genres.

Nous apprenons encore que *cette synthèse est sujette à un mouvement continu, à des variations incessantes ;* nous savons que cette résultante ne se trouve jamais en repos, mais qu'au contraire elle oscille et varie sans discontinuer.

Connaître la Vérité — cela voudrait dire embrasser, connaître et comprendre l'ensemble de cette synthèse mondiale dans tous ses détails, en tout son entier et en tout son mouvement éternel, dans toutes ses combinaisons et ses variations ininterrompues.

Si nous connaissions la vie en ses détails,

en son entier et en ses mouvements, nous connaîtrions la Vérité. Et cette vérité serait la résultante constamment en mouvement d'une quantité de forces : une résultante dont nous devrions également connaître tous les mouvements.

∴

Nous ne connaissons ni la vie véritable, ni sa synthèse ; nous n'en connaissons ni la réalité, ni le sens, ni les mouvements. La vie en son entier est pour nous l'énigme, le grand mystère. Nous ne parvenons qu'à saisir au vol de temps en temps quelques parcelles de sa synthèse...

Nous ne connaissons point la vérité authentique, le vrai objectif des choses. Non seulement nous n'avons point encore réussi à découvrir la vérité, mais nous ne savons même pas si nous la découvrirons jamais. Nous ne parvenons qu'à trouver de temps en temps quelques grains isolés de la vérité — paillettes disséminées et étincelantes d'or précieux dont il nous est encore impossible de former quoi que ce fût d'entier...

Mais — nous cherchons la vérité (ou pour mieux dire, certains d'entre nous le font). Nous la cherchons depuis des siècles et des milliers d'années. Nous scrutons de tous les côtés, dans toutes les directions — avec opiniâtreté, en tendant toutes nos forces, péniblement, douloureusement.

Et si nous savons que la vie est une grande synthèse, nous savons, par conséquent que *la recherche de la vérité est la recherche de la synthèse ;* que la voie de la vérité est celle vers la synthèse ; qu'en scrutant la vérité, il importe de se souvenir toujours de la synthèse, de toujours y aspirer.

Et puisque nous savons que la vie est *un mouvement* continuel, *nous devons*, en cherchant la vérité, *constamment tenir compte de ce fait.*

III

Le champ de recherches nous intéressant particulièrement n'est pas celui de la philosophie et de la spéculation pures. Le cercle où se meuvent principalement nos intérêts, nos aspirations et nos tentatives de construction est celui, bien plus concret et accessible, des problèmes de biologie et surtout de sociologie.

Cherchant à établir telle ou telle conception sociale, à nous ingérer activement dans la vie sociale et à influer sur elle dans un certain sens, nous voulons découvrir dans ce domaine concret la vérité dirigeante.

Que faisons-nous pour la trouver ?

Généralement nous prenons certains phénomènes de vie dans le domaine donné, nous en faisons l'analyse, nous cherchons à les connaître et à en pénétrer le sens.

Il arrive assez souvent que nous réussissons à tirer le bilan exact de quelque phénomène et que nous parvenons par conséquent, à mettre le doigt sur un coin, sur une partie, sur une parcelle de la vérité.

Quatre erreurs cardinales sont bien fréquentes — et fort caractéristiques — dans ces cas.

1. L'analyse humaine n'est pas infaillible. Elle n'amène point directement vers la vérité exacte et indubitable, absolue. Dans toute analyse, dans toute recherche humaines se rencontrent inévitablement, à côté des parcelles de vérité saisies sur le vif, des erreurs plus ou moins grandes, des lapsus, parfois des oublis et de grossiers faux jugements — donc, *des affirmations non conformes à la vérité.* Nous oublions généralement qu'il en est ainsi, et au lieu de chercher à établir et à éliminer ces erreurs, à trouver et à appliquer les corrections nécessaires, nous passons outre ou bien nous faisons pis encore — nous considérons *nos erreurs aussi* comme une expression de la vérité, ce qui fait que nous la défigurons et en faussons la valeur.

2. Sauf de très rares exceptions, nous sommes généralement enclins à exagérer la signification, parfois fort infime, de *la parcelle* de la vérité trouvée par nous, à la généraliser, à en faire la vérité *toute entière*, à l'étendre sinon à la vie en son entier, du moins à des phénomènes d'ordre bien plus vaste et plus compliqué, et à rejeter en même temps d'autres éléments de la vérité cherchée.

3. Nous laissant entraîner par *l'analyse* et une *généralisation erronée* de ses résultats immédiats, nous oublions constamment de tenir compte du deuxième moment — et le plus essentiel celui-là — nécessaire à la recherche de la vérité : de *la voie véritable et juste de généralisation ;* de la nécessité, — l'analyse une fois faite et un phénomène, une parcelle de vérité saisie et comprise, — non pas de s'emparer de cette parcelle et de l'élever au rang de clef de voûte, en en faisant la vérité entière, mais, au contraire, de se remémorer d'autres phénomènes se rapportant au même ordre d'idées, de chercher à en pénétrer le sens également, à comparer avec eux la parcelle de vérité découverte et à tout faire pour établir *une synthèse juste.* Ce problème de deuxième degré nous échappe généralement. Nous oublions que la vie est une synthèse d'un grand nombre de facteurs.

4. Nous oublions à chaque pas que *le mouvement et la variabilité ne discontinuent jamais ;* nous oublions qu'il n'existe point de vérité atatique, que dans la vie : « tout coule », que la vie et la vérité sont dynamiques par excellence. Habituellement nous ne tenons pas compte de ce facteur d'une impor-

tance et d'une valeur extrêmes : *le dynamisme ininterrompu de la vie et de la vérité.* Cependant, de même qu'il serait erroné de prendre la forme adoptée à un certain moment par un amoebe en mouvement pour sa forme constante, ce serait faire une faute que de supposer pareille rigidité dans l'essence de la vérité : ce qui vient d'avoir été (ou ce qui aurait pu être) vérité il n'y a qu'un moment — n'est plus vérité au moment suivant. *La synthèse elle-même n'est point immuable.* Elle n'est qu'une résultante constamment en mouvement, qui se rapproche tantôt de l'un tantôt de l'autre des facteurs et ne demeure jamais longtemps auprès de l'un ou de l'autre. Nous ne tenons pas suffisamment compte de ce fait d'une importance singulière (*).

Les erreurs indiquées ont une importance particulièrement néfaste pour le domaine des sciences *humanitaires,* pour la compréhension et l'étude de notre *vie sociale* qui représente une synthèse exceptionnellement compliquée de facteurs particulièrement nombreux et dont la plupart sont d'un ordre spécial, un mouvement et une suite de combinaisons — l'un et l'autre exceptionnellement compliqués — d'éléments les plus divers (qui, de plus, sont loin d'être seulement mécaniques).

C'est justement dans ce domaine qu'ont lieu le plus souvent les erreurs les plus grossières. Ce sont surtout les nombreux *adeptes* des chercheurs de la vérité qui s'en rendent coupables. La mission de reexaminer leurs « vérités », de redresser leurs erreurs et de faire les corrections nécessaires échoit par la suite à d'autres.

Voici quelques exemples qui pourront servir d'illustration : la définition faite par Marx-Engels et surtout par leurs adeptes du rôle du facteur économique dans l'histoire (le soi-disant « matérialisme historique ») — cette analyse excellente mais unilatérale (et, par conséquent, point tout à fait exacte), et — les déductions exagérées et « fermes » (par conséquent tout à fait inexactes) que l'on en a tirées ; la théorie des classes de Karl Marx et de ses adeptes — cette analyse tout aussi brillante, mais étroite et insuffisante (donc erronée en beaucoup de points), et les déductions vicieuses qui en ont été faites ; la « loi » de la lutte pour l'existence (Ch. Darwin et encore et surtout ses adeptes dans les branches diverses de la science) avec toutes ses erreurs et exagérations ; la théorie individualiste unilatérale de Max Stirner. (et surtout de ses adeptes) et combien d'autres encore.

La doctrine économique de Marx et sa théorie des classes, la conception individualiste de Stirner, aussi bien que la loi de la lutte pour l'existence de Darwin, etc., etc..., ce sont toujours *des analyses* admirables, visant juste et appelées à donner des résultats importants, *de l'un des facteurs, de l'un des éléments de la synthèse vitale si compliquée.* Mais il manque à toutes ces théories, pour se rapprocher de la *vérité,* de la synthèse, une chose essentielle : la compréhension de la nécessité de les juxtaposer *avec l'analyse d'autres éléments et d'autres facteurs,* avec les déductions pouvant être faites des résultats de ces autres analyses. Il leur manque *le désir de faire l'escompte des phénomènes d'un ordre différent, l'aspiration envers la recherche de la synthèse.* On oublie que la vie réelle est une synthèse de différentes séries de phénomènes ; que cette synthèse est de plus la résultante mouvante et variable de ces séries qui se trouvent, elles aussi, constamment en mouvement. On perd de vue la synthéticité réelle et mouvante de la vie et la nécessité d'une synthéticité correspondante de sa connaissance scientifique. De là viennent les erreurs de généralisation et de déduction. De là vient qu'au lieu de se rapprocher de la vérité l'on s'en éloigne.

***

Cette attitude erronée à l'égard des phénomènes examinés, des parcelles de vérité découvertes, cause des préjudices considérables *à toutes nos tentatives de construction sociale,* car elle nous fait dévier bien loin hors du chemin menant à une solution exacte des problèmes qui s'élèvent devant nous.

En effet, si à chaque vérité trouvée par nous se trouve inévitablement mêlé un alliage de non-vérité ; si toute vérité partielle établie par nous n'est jamais la vérité entière ; si la vérité ainsi que la vie elle-même est toujours synthétique et mouvante, — alors dans nos constructions nous nous *rapprochons* de la vérité, nous escomptons et nous entendons les phénomènes et les processus vitaux d'autant plus justement et exactement à mesure que nous vérifions plus méticuleusement la parcelle de vérité trouvée, que nous la comparons avec d'autres phénomènes et parcelles de vérité découvertes dans le même domaine, que nous nous rapprochons de la synthèse et que nous nous remémorons constamment le fait essentiel du mouvement ininterrompu de toutes choses. Et nous nous *éloignons* de la vérité, d'une compréhension appropriée de la vie, d'une conception juste — d'autant plus que nous nous occupons moins à vérifier, à comparer, à juxtaposer, enfin à mesure que nous nous tenons éloignés de la synthèse et de l'idée du mouvement.

(*) Ce phénomène de la « variabilité constante de la résultante », ainsi que l'importance de son application à l'étude des faits de l'histoire humaine, sera examiné en détail dans un autre ouvrage.

Il est fort probable que nous n'atteindrons jamais à la connaissance d'une synthèse juste et entière. Mais le principe qui doit nous guider, *c'est un effort constant pour en approcher maximalement.*

Chaque fois que nous fermons les yeux sur les défauts et les vices des parcelles de vérité trouvées par nous, nous nous éloignons du résultat recherché. La méthode juste consiste, au contraire, à tenir soigneusement compte de ces erreurs et d'en chercher les correctifs.

Chaque fois que nous prenons une parcelle de vérité trouvée par nous pour la vérité entière et unique et que nous rejetons les autres parcelles, sans même parfois prendre la peine de les regarder de près — nous nous éloignons de la solution juste. La méthode juste consiste à juxtaposer chaque parcelle trouvée avec d'autres, à s'efforcer de découvrir des parties de vérité toujours nouvelles et à chercher à les mettre d'accord afin qu'elles ne forment qu'un tout entier. C'est la seule voie pouvant nous rapprocher du but.

Chaque fois que nous nous bornons à tirer le bilan de notre analyse faite sous un seul aspect de la question, et que nous oublions la nécessité de continuer notre œuvre de recherche en aspirant à opérer la synthèse avec les autres aspects — nous nous éloignons encore du but, quelque brillant et exact que fût notre travail d'analyse. Chaque fois que nous oublions de tenir compte des facteurs constants du mouvement et de la variabilité, et que nous prenons la parcelle de vérité trouvée par nous pour quelque chose de stable, de ferme, de « pétrifiée », — nous nous éloignons de la vérité. La voie juste est de tenir toujours compte de la multiplicité des facteurs qui se trouvent tous engagés dans un mouvement continu et de rechercher la résultante (mouvante elle aussi) de ces facteurs.

IV

Si nous considérons *l'anarchisme* et ses aspirations, nous devons également constater à notre vif regret que nous y retrouvons à chaque pas les mêmes erreurs exigeant le même travail de rectification ; que là aussi nous sommes encore fort éloignés des justes méthodes de recherche de la vérité, et, par conséquent, des conceptions exactes.

Ici aussi notre méthode habituelle demeure la même : après avoir trouvé et établi une certaine parcelle de vérité (souvent même découverte depuis longtemps), nous commençons par fermer les yeux sur les erreurs et les défauts qui y sont amalgamés, nous ne cherchons pas à les connaître et à les éliminer, puis nous nous mettons à proclamer cette parcelle comme étant une couronne de la création, constante et inébranlable, nous nous empressons de la considérer en qualité de vérité immuable et entière, nous oublions la nécessité de passer à un travail de synthèse et nous finissons pas négliger de tenir compte du mouvement en sa qualité de fonction maîtresse du développement vital, surtout dans le domaine de la créativité sociale. C'est pourquoi *nous aussi* nous nous retranchons habituellement avec étroitesse et aveuglement derrière un tout petit recoin de vérité, en nous défendant furieusement de vouloir pénétrer dans d'autres coins, même parfaitement bien éclairés, — et ce au lieu de nous mettre à la recherche d'une synthèse embrassant l'œuvre en son entier.

Je lis, par exemple, les articles du camarade Maximoff (« Points de repère, dans le journal russe d'Amérique *La Voix du Travailleur*) et je vois qu'il s'occupe d'y établir de la façon la plus méticuleuse, non seulement le plan général, mais même les plus minces détails des formes qu'adoptera l'édifice social futur au cours de la révolution sociale. Je me dis : « Tout ceci est fort bien et a déjà été suffisamment ressassé. Mais comment le camarade Maximoff pense-t-il pouvoir fourrer, empiler fertilement l'ensemble compliqué et trépidant de la vie, toute cette synthèse énorme et vivante, dans les bornes froides de son schéma desséché fait sur du papier ? Je sais que la vie se refusera à s'introduire dans ce schéma ; je sais que ce schéma ne renferme que quelques parcelles de vérité doublées de nombreuses fautes et lacunes. Et en tant que le camarade Maximoff entend faire de sa formule une chose finie, polie et ferme, en tant qu'il prétend que cette formule (ou toute autre semblable à sa place) contient la vérité seule et unique, et que tout ce qui n'en est pas, doit être blâmé et condamné, — je suis, quant à moi, d'avis que lui (ou tout autre schématisant méticuleux) ne font qu'exagérer l'importance du facteur d'organisation, juste par lui-même et ayant une grande signification, mais loin d'être le facteur unique, et empreint de certains défauts dont il est indispensable de tenir compte, sans quoi et hors de la synthèse avec d'autres facteurs d'une importance égale il perdrait toute signification.

Lorsque les « anarcho-syndicalistes » disent que le syndicalisme (ou l'anarcho-syndicalisme) est la seule et unique voie de salut et rejettent avec indignation tout ce qui ne s'adapte pas à la mesure établie par eux, je suis d'avis qu'il exagèrent l'importance de la parcelle de vérité dont ils sont en possession, qu'ils ne veulent point tenir compte ni des défauts inhérents à cette parcelle ni des autres éléments formant de concert avec elle la juste vérité, ni de la nécessité de la synthèse, ni du facteur du mouvement vital créatif. Je suis, donc, d'avis qu'ils s'éloignent de la vérité. Et

je crains fort qu'ils ne se trouvent, le cas échéant, hors d'état de résister à la tentation d'imposer et d'inculquer de force leurs devis scolastiques que la vraie vie refusera d'admettre comme étant opposés à sa vérité vitale.

Lorsque les « anarchistes-communistes » entament la question selon le même procédé et, n'admettant que *leur* propre vérité, rejettent d'emblée le syndicalisme (ou anarcho-syndicalisme), ils méritent qu'on leur fasse le même reproche.

Lorsque l' « anarchiste-individualiste », faisant fi du syndicalisme et du communisme, n'admet que son « moi » en qualité de réalité et de vérité et qu'il prétend y réduire, à ce petit « moi », l'ensemble de la grande synthèse vitale, il commet toujours la même erreur.

Quand je lis dans l'article « Le moyen unique (cf. *Le Messager Anarchiste*, numéro 1) que le perfectionnement intérieur de la personnalité et l'union raisonnable des personnalités conscientes en communauté agricoles forment la vérité seule et unique et la seule voie du salut, je pense aux anarcho-syndicalistes et à leur « moyen unique » lui aussi ; et je m'aperçois que toutes ces gens, au lieu de rechercher la vérité dans la synthèse, picotent chacun sont petit grain de mil sans jamais en être rassasié.

Et s'il est des « makhnovistes » qui croient que *la seule* vraie forme du mouvement est *la leur* et qui rejettent tout ce qui ne l'est pas, ils sont aussi éloignés de la vérité que les autres.

Et lorsque j'entends dire que les anarchistes ne devraient faire œuvre que de critique et de destruction et que l'étude des problèmes positifs ne rentre pas dans le domaine de l'anarchisme, je considère cette affirmation comme une grave erreur par rapport à la synthèticité indispensable à nos recherches et à nos conceptions.

Ce sont cependant les anarchistes précisément qui devraient plus que qui que ce soit se souvenir constamment de la synthèse et du dynamisme de la vie. Car c'est justement l'anarchisme en tant que conception du monde et de la vie qui, de par son essence même, est profondément synthétique et qui est profondément pénétré du principe vivant, créatif et moteur de la vie. C'est justement l'anarchisme qui est appelé à ébaucher — et peut-être même bien à parfaire — cette synthèse sociale scientifique que les sociologues sont toujours en train de chercher sans ombre de succès, et dont le manque mène d'une part aux conceptions pseudo-scientifiques du « marxisme », d'un « individualisme » poussé à l'extrême et de divers autres « ismes », tous plus étroits, plus renfermés, plus eloignés de la vérité l'un que l'autre, et, d'autre part, à nombre de recettes de conceptions et de tentatives pratiques des plus ineptes et des plus saugrenues.

La conception anarchiste doit être synthétique : elle doit chercher à devenir la grande synthese vivante des différents éléments de vie, établis par l'analyse scientifique et fécondés par la synthèse de nos idées, de nos aspirations et des parcelles de vérité que nous avons réussi à découvrir ; elle devra le faire si elle désire être ce précurseur de la verité, ce véritable facteur non faussé, non banqueroutier de la libération et du progrès humains, que les douzaines d' « ismes » renfrognés, étroits et pétrifiés ne peuvent manifestement pas devenir.

Je ne suis nullement adversaire du syndicalisme : je me prononce seulement contre sa mégalomanie ; je proteste contre la tendance (de ses sommités non-ouvrières) à en faire un dogme unique, infaillible et ossifié — quelque chose dans le genre du marxisme et des partis politiques.

Je ne suis nullement adversaire du communisme (anarcho-communisme, bien entendu) : je me prononce seulement contre toute étroitesse de vues et toute intolérance sectaires ; je proteste contre sa perversion dogmatique et contre sa mortification.

Je ne suis nullement adversaire de l'individualisme : je me prononce seulement contre son aveuglement égocentrique.

Je ne suis point un adversaire du perfectionnement moral de soi-même : mais je n'admets point qu'il soit reconnu être « moyen unique ».

Je ne suis point un adversaire de l'organisation : mais je ne veux pas qu'on en fasse une cage.

Je trouve que l'œuvre de l'émancipation de l'humanité exige à titre égal : l'idée du communisme libre comme base matérielle d'une vie saine en commun ; le mouvement syndicaliste comme l'un des leviers indispensables à l'action des masses organisées ; la « makhnovstchina » comme expression du soulèvement révolutionnaire des masses, comme insurrection et élan ; la large circulation des idées individualistes qui découvrent pour nous des horizons rayonnants, qui nous enseignent à apprécier et à cultiver la personnalité humaine ; et la propagande du dégoût de la violence qui doit mettre la Révolution en garde contre les excès et les déviations possibles...

Il me semble que chacune de ces idées, que chacun de ces phénomènes renferme un granule de vérité qui se manifestera clairement un beau jour, alors que les fautes, les erreurs, les perversions et les exagérations seront rejetées.

Il me semble que tous ces granules — tous ces phénomènes et ces idées — trouveront suffisamment de place sous les larges ailes de l'anarchisme sans qu'il y ait besoin de se faire mutuellement une guerre acharnée. Il faudrait seulement vouloir et savoir les réunir et les unifier.

Pour atteindre à ce but, il faut que les anarchistes commencent par s'élever au-dessus des préjugés importés du dehors dans leur milieu et parfaitement étrangers à l'essence de la conception anarchiste du monde et de la vie, des préjugés d'étroitesse humaine, d'une exclusivité mesquine et d'un égocentrisme repoussant : il est indispensable que tous se mettent à travailler, — chacun dans n'importe quelle sphère d'idées et de phénomènes, en conformité de sa situation, de son tempérament, de ses préférences, de ses convictions et de ses facultés, — étroitement liés et unis, et en respectant la liberté et la personnalité d'autrui ; il faut travailler la main dans la main, en cherchant à se prêter mutuellement aide et secours, en faisant preuve d'une tolérance amicale, en respectant les droits égaux pour chacun des camarades et en admettant leur liberté d'œuvrer dans la direction choisie, conforme à leurs goûts et leur façon de voir — la liberté de développer pleinement toute conviction. Ceci posé, la tâche nous incombera de décider des formes que devra adopter cette collaboration unifiée.

Ce n'est que sur une base pareille que pourra se faire une tentative d'union vraie entre les travailleurs de l'anarchisme et d'unification du mouvement anarchiste. Car, ce me semble, ce ne sera que sur cette base que nos antinomies, nos exagérations poussées à l'extrême, nos acuités et nos aigreurs pourront être adoucies, que nos erreurs et nos déviations pourront être rectifiées, et que, serrant de plus en plus nos rangs toujours plus vastes, se cristallisera vivante, brûlant d'une flamme toujours plus ardente, se dessinant toujours plus clairement et avec plus de grandeur — la *Vérité*.

VOLINE.

(*Le Messager Anarchiste* russe n° 3-4.)



A nos Abonnés

Avec ce N° 25, notre *Revue Anarchiste* entre dans sa troisième année.

Le nombre de ses abonnés suffit à la faire vivre ; mais ne lui permet pas d'augmenter le nombre de ses pages que nous serions heureux et qu'il serait utile de porter à 48.

La Revue Anarchiste, bien que fondée sans un sou, n'a jamais ouvert de souscription. Elle pense bien n'avoir pas davantage à le faire dans l'avenir.

Mais elle demande :

1° Aux camarades dont l'abonnement expire avec le N° 24 — et ils sont nombreux — de nous envoyer, sans aucun retard, le montant de leur réabonnement, s'ils ne veulent subir aucune interruption dans la réception de leur Revue.

2° De faire tout leur possible pour recruter dans leur entourage de nouveaux abonnés.

Nous avons la certitude que, s'il voulait sérieusement s'y consacrer, chaque abonné pourrait avant un mois, en trouver un autre ; et alors !.....

Nous comptons sur l'empressement de tous à répondre à notre appel.

LA REVUE ANARCHISTE.

LA FARCE MACABRE

MAROUSSIA

Ceux qui la rencontraient dans le quartier et qui la connaissaient, l'appelaient de loin par son joli nom, qui était celui de Maroussia.

C'était une bien grande merveille, je vous assure, que de la voir au plus fort de la bataille, chaque fois que notre pauvre peuple des faubourgs descendait dans les rues de Moscou, pour venir crier devant les maisons des riches qu'on le laissait mourir de faim.

On peut trouver cela étrange, mais dans nos pays de Russie, c'est toujours de la faim que l'on souffre le plus.

Donc Maroussia, la petite fille était là avec nous autres tous. Elle évoluait entre les pattes des chevaux cosaques avec une souplesse qui tenait du miracle. Ensuite, elle se glissait sous leur ventre, pour aller rejoindre les braves compagnons qui se démenaient de leur mieux dans la mêlée.

Le cheval sous lequel Maroussia avait passé, se cabrait gracieusement, comme pour faire un beau salut à la société présente. Il tournoyait aussi l'espace de quelques secondes, puis, tout d'un coup, sans prévenir les gens d'alentour, il s'abattait sur les pavés de la rue, en entraînant son cavalier dans sa chute.

Il y aurait eu là, ma foi, de quoi rire tout son saoûl, si on avait eu seulement le temps de penser à cette chose.

Le soldat cosaque pouvait dire à ses meilleurs amis qu'il avait été bellement servi par la chance si, prévoyant ce qui allait arriver, il avait eu la malice de sauter à terre avant que son cheval n'ait perdu l'équilibre.

D'une blessure que la bête portait au flanc, un flot de sang s'échappait à gros bouillons, parce que Maroussia lui avait planté son couteau à l'endroit qu'il fallait.

Et cela faisait un drôle d'effet tout de même, de voir tout ce sang qui rougissait la neige.

Après chaque combat de rues, on voyait ainsi à terre, plusieurs chevaux que la mignonne avait su si dextrement tuer, sans compter, bien sûr, les cavaliers cosaques qui, en tombant avec la bête, s'étaient écrabouillé le crâne sur les pavés.

On pouvait même dire entre soi, en se méfiant bien des mouchardises, que bon nombre de maudits policiers emmenés sur des civières au Grand-Hôpital, avaient, comme les chevaux cosaques, fait gentiment connaissance avec le couteau de Maroussia.

Mais dame, mes petits pigeons, pour affirmer semblable chose, il faut, n'est-ce pas ? avoir de ses yeux vu ce que l'on avance. Sans cela, aucune personne sensée de la compagnie qui vous écoute ne consentirait à vous croire.

∴

Maroussia, sans en avoir jamais rien dit à qui que ce fût, portait dans son cœur un gentil petit amour.

Celui-là, nous autres, les pauvres gens, nous le connaissions seulement par son prénom, qui était Wladimir.

Dans nos pays, il y a beaucoup de garçons qui portent un nom semblable, et qui sont de bons compagnons. Mais allez donc en découvrir un dans toute la province qui fût un tant soit peu digne de lui retirer ses bottes, lorsqu'il rentrait le soir dans sa maison. Je vous prie de croire que l'on pourrait marcher dans les steppes jusqu'à s'user la viande et les os des jambes à ras des cuisses. Et encore, ne le découvrirait-on point ce phénix, quand bien même on serait rusé comme un renard ou seulement comme un pope.

Nul ne pouvait résister à la fascination du regard de ses yeux bleus, qui prenaient souvent une telle expression de douceur, qu'on avait envie de lui baiser les genoux, comme l'on fait aux saintes icones dans les églises. D'autres fois, ces yeux lançaient des éclairs devant lesquels les mâles les plus hardis étaient contraints de baisser la tête.

En plus de cela, notre Wladimir savait fort bien parler, au cours des réunions de propagande qui avaient toujours lieu dans des caves, à cause des félonies des engeances de la police.

Lorsque sa voix d'apôtre psalmodiait dans le silence attentif de l'auditoire, les hommes sentaient une chaleur de lave en fusion pénétrer dans le sang de leurs veines, tandis que les femmes dont le cœur se fondait de tendresse, sanglotaient éperdument.

Avant de se séparer, comme faisaient jadis nos pères les premiers chrétiens dans les Catacombes de Rome, tous les assistants s'étreignaient et s'embrassaient, parce que les bonnes

—

paroles répandues par Wladimir au-dessus de leurs têtes clines, avaient mis sur les plaies de leur cœur de pauvres êtres de souffrance, un baume d'amour et d'espoir infinis.

Tout à l'heure, tandis que Wladimir parlait, les yeux brillants d'exaltation mystique, Maroussia était demeurée dans un coin de la cave à regarder son idole. Ensuite, elle partait, toute seule et toute frêle, vers sa chambre du faubourg, avec des choses douces qui chantaient dans sa tête de petite fille.

Alors, elle pensait à Wladimir, comme l'on pense à un homme que l'on aime plus que tout au monde.

Elle se souvenait avec une angoisse délicieuse, d'avoir, une nuit, baisé dévotieusement un coin de son manteau, alors que les yeux perdus dans un rêve, il passait dans la rue, près d'elle, sans la voir.

Et les paroles de Wladimir lui revenaient doucement, doucement... comme des paroles d'amour.

Il voulait, lui, que les hommes s'aimassent sans aucune contrainte. Mais comment arriver à ce bonheur, si l'on ne consentait point à faire la Révolution ? Il fallait permettre l'assouvissement de la Haine qui bouillonne dans le cœur ulcéré des parias. Il était indispensable, aussi miséricordieux que l'on soit, de répandre le sang des Mauvais, si l'on voulait laver pour toujours l'ignominie des grandes douleurs humaines.

Cette chose monstrueuse était nécessaire pour que l'on obtînt enfin le baiser de Paix qui scellerait le pacte de pardon accordé aux misérables hommes acharnés à s'entre-déchirer depuis le commencement du monde.

***

Un soir, Wladimir, selon son habitude, cheminait tout seul, perdu dans *Son Rêve*, au beau milieu d'une rue tortueuse, où il faisait précisément noir comme dans le four d'un diable. Soudain, il chancela, Wladimir. Deux mains pesantes venaient de s'abattre sur ses épaules. Des bandits de la police étaient là. Wladimir essaya, ma foi, de se défendre. Mais c'était bien en vain, allez ! puisqu'on l'avait attaqué traîtreusement.

On entendait dans l'affreuse nuit venir d'autres damnés policiers, et ils allaient au pas de course.

Des cris terribles retentirent. Comme s'ils s'étaient donné le mot, les deux policiers s'empressèrent de lâcher leur proie.

Maintenant, Maroussia était là, qui entraînait Wladimir à travers les ruelles :

— Viens ! Viens !...

Les chiens de police, le ventre crevé chacun d'un coup de couteau, gigotaient d'une aimable façon, les tripes à l'air, sur le pavé, et les jurons de leurs compères arrivés trop tard à la rescousse, se croisaient avec leurs râles d'agonie.

— Viens ! Viens !...

Maroussia dans sa petite main nerveuse serrait très fort la main de Wladimir.

Elle le guidait à tâtons dans l'escalier aux marches visqueuses comme des dos de crapauds.

En haut, il y avait la chambre de la petite, et la clarté dansante de la chandelle faisait passer en grésillant des ombres de cimetière sur les silhouettes des deux jeunes gens.

— Ils sont morts maintenant les policiers, disait Maroussia.

Et ses yeux lançaient des lueurs étranges, et ses dents serrées étaient comme des petites dents aiguës de jeune louve.

Et lui, son Wladimir, il était là dans la pauvre chambre, sauvé par elle...

Et puis, elle se serrait contre son corps d'homme, toute petite, et elle le regardait de toute la tendresse que reflétaient ses yeux d'amoureuse.

Elle lui tendait son front blanc de jeune fille, pour avoir un baiser... le baiser qu'elle avait si longtemps attendu.

Vous voudrez bien me croire, n'est-ce pas, mes petits ? quand je vous dirai que ni l'un ni l'autre de ces bons enfants n'avait pensé à ce qui allait arriver par la suite. C'était un honnête baiser sur le front qu'il avait voulu lui donner, et rien de plus.

Cependant, le dieu malin fit que lorsque Wladimir se pencha vers Maroussia leurs lèvres se rencontrèrent, parce qu'il fallait, sans doute, que cette chose heureuse s'accomplît ce jour-là.

***

La Russie est grande. Des camarades leur avaient fourni de faux papiers. Ils avaient fui vers une ville lointaine.

Wladimir travaillait comme manœuvre dans une usine, et sans qu'on pût jamais savoir ce qu'elle était devenue, Maroussia disparaissait pendant des semaines.

Elle n'avait pas voulu qu'ils habitassent ensemble, mais de temps à autre, au moment où il ne l'attendait plus, elle arrivait vers lui un soir, pour lui donner ses lèvres à baiser. Après cela, comme un petit chat qui se sauve sans qu'on puisse le rattraper, elle disparaissait encore, mystérieusement, ainsi qu'elle était venue.

Oh ! Wladimir savait bien qu'il aimait maintenant Maroussia d'un amour profond. Il l'aimait de toute sa chair, de toute son âme, comme nous savons aimer nous autres Slaves... quand nous aimons.

Elle était si jolie aussi, si douce, et si câline...

Elle s'asseyait sur les genoux de Wladimir, et ils restaient longtemps enlacés, lèvres contre lèvres, sans oser séparer leurs bouches pour se dire un mot, de crainte de rompre le charme qui les élevait divinement au-dessus de toutes les laideurs et de toutes les souffrances qu'il y a dans le pauvre monde des hommes.

Jamais Maroussia n'avait voulu se donner entièrement à Wladimir. S'il insistait pour la prendre toute, au moment où on aurait cru bien sûr qu'elle allait être enfin à lui, elle sautait brusquement au milieu de la chambre, et après lui avoir, du seuil de la porte, envoyé un baiser du bout de ses doigts menus, avec sur son visage un pauvre petit sourire attristé, elle s'en allait.

*
* *

Ce fut en rentrant chez lui, que Wladimir qui ne fermait jamais sa porte à clef, trouva sur sa table un morceau de papier où il y avait ces mots : « Viens tout de suite. » Il y avait aussi, au bas de la feuille, l'adresse de Maroussia.

C'était à l'autre bout de la ville, dans un vilain quartier, que se trouvait la maison de Maroussia. Des hommes ivres dansaient la danse de la *wodka* (1) en se soutenant aux murailles. On entendait de joyeuses chansons à boire, et puis aussi des cris de disputes et des hurlements, comme si les gens du voisinage avaient pris un grand plaisir à se battre et à s'étrangler mutuellement.

Maroussia, elle, était étendue sur son lit, le visage et les lèvres exsangues. Wladimir, dès le seuil de la porte, s'était précipité tout de suite vers le lit. Mais Maroussia l'arrêta d'un geste à peine perceptible :

— Approche-toi doucement.

La veille, elle paraissait bien portante pourtant, et elle était encore venue lui donner à baiser le doux fruit de ses lèvres, comme d'habitude. Avec sa pauvre main qui était toute froide, Maroussia conduisit la main de Wladimir vers sa poitrine.

Maroussia parlait d'une voix blanche, et elle dit :

— Je vais mourir...

Sous le drap, Wladimir vit que la poitrine de la petite était ensanglantée, parce qu'elle y avait enfoncé son couteau.

— Wladimir, dit-elle, avec un regard de tendre petit oiseau qui va rendre l'âme, ne retire pas le couteau qui bouche la plaie de ma poitrine, parce que je mourrais tout de suite. Et moi, je ne veux pas, maintenant que tu es là, me séparer de toi pour toujours avant de t'avoir parlé.

« Je vais mourir, parce que je t'aime, Wladimir. Vois-tu, je sentais que je ne pourrais pas me refuser à toi plus longtemps. Il aurait fallu que je sois tienne. Tu désirais mon corps, et je te désirais. Bientôt, tu m'aurais prise... prise, comme un homme prend toujours la femme qu'il aime.

« Alors, j'ai voulu m'en aller dans un autre pays. Mais j'ai compris qu'il me serait impossible de vivre sans te voir. C'est pourquoi j'ai préféré la mort à l'autre séparation.

« Je ne pouvais pas être ta femme par la chair, Wladimir, parce que cela eût été une salissure trop affreuse pour nous deux. Et moi, je ne voulais pas salir notre amour.

« Tu ne connais rien de ma vie. J'étais de ces femmes que le Seigneur réprouve, parce qu'elles se livrent à tous les hommes pour quelques roubles. Et moi, je ne voulais pas que tu sois souillé par mon corps de femme qui avait appartenu à tout le monde. »

Elle avait dit ces tristes choses, la chère créature, tout bas, comme on fait une confession, ses lèvres effleurant l'oreille de son ami.

Il fallut ensuite que Wladimir posât encore une fois sa bouche sur la bouche de Maroussia, parce que c'était là son suprême désir.

Et puis elle mourut la pauvre Maroussia, en emportant dans son regard d'enfant tout l'amour qui avait illuminé son âme douce de bonne petite prostituée.

BRUTUS MERCEREAU.

(1) Alcool.





LE MOUVEMENT OUVRIER

EN SUÈDE

Avant 1846, on trouvait en Suède des corporations dans lesquelles un système patriarcal existait entre les maîtres et leurs ouvriers.

La plupart de ceux-ci aspiraient, chacun à son tour et en son temps, à devenir des patrons.

A ce moment les ouvriers suédois n'étaient pas organisés en spécialité selon les principes actuels comme force de combat contre les maîtres, mais seulement en mutualités.

Avec le développement de plus en plus grand de l'industrie de fabrique les anciens métiers furent de plus en plus abandonnés. Alors on supprima les corporations et une nouvelle organisation de l'industrie et du travail commença. Quand finalement on vota la loi sur la libre production des industries et des métiers on laissa plus de place à l'arbitraire et à l'égoïsme des capitalistes qu'au droit et à la prospérité des travailleurs. C'est ainsi que les ouvriers devinrent des prolétaires.

La même année, quand les corporations furent supprimées, la première union ouvrière fondée en Suède, fut celle des typographes à Stockholm, le 24 Mai 1846. Elle fut nommée « Typografiska föremingen i Stockholm ». Cette organisation n'était pas cependant une union de lutte selon les idées du moment ; on l'accepta avec défiance du côté des patrons, mais aussi avec soupçon du côté des ouvriers.

Il se passa encore longtemps avant que d'autres syndicats aient imité l'exemple des typographes de Stockholm. Les travailleurs suédois du moment n'étaient pas en grande partie conscients, et c'est pourquoi ils ne savaient pas ce qu'ils devaient faire pour améliorer plus efficacement les mauvaises conditions d'existence ; ils étaient liés par des préjugés et étaient opprimés par le jeune capitalisme actif.

Alors la question ouvriére commença à attirer à elle un plus grand intérêt et quelques radicaux de la classe moyenne ayant pitié des travailleurs vers les années 1860, convoquèrent des réunions générales ouvrières et fondèrent des Unions ouvrières.

Le but des Unions ouvrières était : éduquer les travailleurs spirituellement et moralement, protéger et améliorer leur existence matérielle par la création de coopératives, de caisses de secours de maladies.

Mais ces Unions ouvrières ne devinrent pas le véritable mouvement ouvrier. En elles se formèrent quelques militants pour le véritable mouvement qui fut formé à la fin de 1870 et dans le commencement de la décade suivante (jusqu'en 1880) et devint peu à peu une organisation moderne significative avec une forte proportion de socialistes.

Après beaucoup de discussions, d'autres travailleurs furent prêts à fonder d'autres groupes.

Les plus anciens après les typos de Stockholm sont : celui des relieurs (Stockholm bokbindeariarbetareförening) fondé en 1872; celui des chapeliers (Hattmakarnas förening i Stockholm) fondé en 1874 ; celui des drapiers (Tapetserarefackfïreningen) fondé en 1876.

Pour les autres groupes ouvriers restant dans la capitale de Stockholm et dans les provinces, on fonda premièrement après 1880 des organisations de spécialités : menuisiers, tailleurs, ferblantiers, fondeurs, maçons, bottiers, peintres etc.....

Il se passa cependant quelque temps avant que l'idée d'organisation ait pénétré dans la classe ouvrière. Quelques-uns crurent que la grève n'était pas un bon moyen de lutte, d'autres ne voulurent pas accepter le socialisme qui dans son début fut propagé dans les Syndicats ouvriers suédois.

C'est dans cette condition que les travailleurs suédois s'intéressèrent à la politique. Ils avaient

des opinions libérales et dans les pourparlers avec leurs employeurs ils ne songeaient d'abord qu'aux moyens pacifiques.

Ce fut seulement à partir de 1886 que les travailleurs commencèrent à approuver la grève comme un bon moyen de lutte contre les capitalistes. Cependant des grèves avaient eu lieu quelquefois auparavant.

Dès lors, les patrons n'approuvèrent plus les organisations de travailleurs, mais les combattirent. Aussi l'opposition devint-elle plus agressive entre les deux parties : les travailleurs s'éveillèrent et la menace capitaliste devint un facteur d'agitation pour l'organisation des travailleurs.

Pour améliorer leur sort, les travailleurs se réunirent en de fortes organisations, il fut alors nécessaire de fonder des Syndicats avec des Sections dans le plus grand nombre d'endroits possible. Les typos furent encore, dans ce sens les pionniers du mouvement ouvrier. En 1885 fut fondé, le Syndicat des typos suédois (Svenska typografföbundet) ; en 1886 : le Syndicat des postiers suédois (Svenska postmannaförbundet) ; en 1887 : le Syndicat des peintres suédois (Svenska maleriarbetareförbundet ; en 1888 : le Syndicat des métallurgistes (Svenska metallindustrarbetareförbundet. Pour la plus grande partie des autres groupements, des Syndicats furent fondés de la fin de 1880 au commencement de 1890.

Au début, on semblait disposé à fonder des Syndicats pour toute la Scandinavie. Mais ce projet ne fut pas réalisé. Cependant on chercha à entrer en relations avec les organisations ouvriéres respectives des pays scandinaves. Un seul Syndicat devint inter-scandinave ce fut : le Syndicat scandinave des selliers et des drapiers.

Avec la caisse de solidarité pour l'action, les Syndicats formèrent des caisses de secours pour chômage, déplacement, etc.....

Par une entr'aide réciproque beaucoup de Syndicats adhérèrent à leurs Fédérations de métiers internationales respectives.

Encaisses des Syndicats suédois de 1888 à 1920	COURONNES SUÉDOISES
Cotisations des membres.	70.360.059
Contribution de l'Association des Syndicats suédois.	6.412.008
Autres encaisses.	4.797.807
Contribution des pays étrangers. .	2.222.014
Souscriptions permanentes. . . .	1.018.709
TOTAL	84.810.597

Dépenses pendant la même période	COURONNES SUÉDOISES
Pourparlers et Conflits.	38.510 581
Administration	9 890 688
Agitation et journaux	3.941 211
Chômage et déplacements.	5.350 673
Autres dépenses.	7.097 706
Dons de l'Association aux Syndicats suédois.	7 569.810
TOTAL	72 360 669

Le nombre total dans les Syndicats organisés par métiers d'ouvriers et d'ouvrières était, en 1888 de 2.535, en 1900 de 65.829, en 1920 de 402.896.

Finalement les travailleurs durent de plus en plus concentrer leurs forces contre les attaques des employeurs.

Aussi, pendant le Congrès Syndical qui eut lieu à Stockholm du 5 au 8 Août 1898, fut fondée : L'Association des Syndicats suédois (Landsorganisationen (L. O.) Mais elle ne commença à fonctionner que le 1er Avril 1899. L. O. a un caractère défensif pour les membres de l'Association pendant les conflits. De nombreuses fois L. O. a défendu ses membres. Le conflit qui eut le plus d'ampleur eut lieu en 1909. Plus de 30.000 travailleurs durent alors se mettre en grève pour répondre aux attaques des employeurs qui s'étaient fortement organisés et essayèrent par des lok-outs de briser les organisations des travailleurs.

Le rapport de Décembre montre la force de L. O. dans les années suivantes.

Années	Syndicats adhérents	Sections de Syndicats	Hommes	Femmes	Nombre de Membres
1899	12	664	37.497	26	37.523
1910	27	1.502	79.461	5.715	85.176
1915	27	1.576	104.652	6..056	110.708
1922	33	3.207	267.783	25.134	292.917

Du 1er Avril 1899 jusqu'au 30 Juin 1923, L. O. reçut 10.180.000 couronnes de cotisations syndicales et pendant le même temps dépensa, pour soutenir les conflits, 8.400.000 couronnes. De plus, L. O. prêta de l'argent pour la construction de salles de réunion aux organisations ouvrières.

Les plus riches en membres des 33 syndicats qui adhérèrent à L. O. sont : celui des industries métallurgiques qui au commencement de 1922 avait 249 sections avec 62.357 membres ; celui

des cheminots qui avait, en même temps, 255 sections avec 38.545 membres et celui des travailleurs à la main et de fabriques qui avait 348 sections avec 37.573 membres.

Pendant le Congrès international qui eut lieu à Dublin en 1903, quand une internationale de spécialités fut fondée, L. O. fut adhérente à cette Internationale. Pendant la guerre mondiale, l'Internationale s'écroula, mais quand elle fut reconstruite à Amsterdam en 1919 L. O. y adhéra de nouveau.

A part les trente-trois syndicats qui sont unis à L. O. il se trouve encore maintenant trente syndicats suédois qui n'adhèrent pas à L. O. Ils ont ensemble environ 1.000 sections avec approximativement 70.000 membres.

Dans certains milieux ouvriers on commença à être mécontent de la vieille association ouvrière. On lui reproche son centralisme dans le système d'organisation, sa collaboration avec les social-démocrates, sa façon d'organiser les travailleurs en syndicats professionnels, ses moyens de lutte trop modérés contre les patrons, etc.

Dès 1909 se réunit une conférence ouvrière où l'on décida de former une organisation syndicaliste. La nouvelle organisation fut nommée « Organisation Centrale des Travailleurs Suédois ». Sveriges arbetares centralorganisation). (S. A. C.).

Elle consiste en organisations locales auxquelles adhèrent les membres de toutes les spécialités.

S. A. C. est une organisation de système fédéraliste. La puissance est dans les organisations locales et non au centre. Elle ne s'intéresse pas aux luttes politiques, mais combat seulement sur le terrain économique.

Le tableau suivant montre le nombre de membres de S. A. C.

Années	Organisations locales	Membres
1910	21	696
1915	98	4.880
1922	461	29.589

S. A. C. adhère à l'organisation centrale syndicaliste des travailleurs scandinaves.

L'Association de propagande spéciale (Fackliga propaganda förbundet). F. P. fut fondée le 28 septembre 1919 ; son but est de faire de la propagande dans les anciennes organisations de métiers réformistes de Suède et essayer de les réorganiser ainsi pour qu'elles deviennent un mouvement révolutionnaire de lutte de classe. F. P. avait au commencement de 1922 5.450 membres de 41 sections diverses et de 38 clubs.

Depuis le 1er janvier 1920 la journée de huit heures légale est appliquée en Suède. Au début beaucoup d'employeurs la sabotèrent, car ils ne voulaient pas payer les ouvriers en conséquence de la diminution de la journée de travail. Alors, par un mouvement d'une grande ampleur, les travailleurs durent se mettre en grève.

Une crise industrielle eut lieu en 1921-1922 avec un chômage considérable. Le plus grand chômage eut lieu au commencement de l'année 1922. Alors environ 170.000 travailleurs furent sans travail. Le chômage durait encore en 1923; environ 55.000 ouvriers étaient encore sans occupation au début de l'année. Le nombre diminua jusqu'à la fin de juillet, il se trouvait alors de 40.700 chômeurs. En août de cette année le nombre était de 33.600. Pour une partie des chômeurs, afin de combattre la misère, on organisa un travail en commun au profit de l'Etat avec un faible salaire. Alors le salaire réel pour quelques catégories d'ouvriers pendant ce temps de crise fut plus bas qu'en 1914.

Par suite de la crise industrielle et du grand chômage, les employeurs purent à partir de 1920 diminuer les salaires des ouvriers suédois, les réduisirent de 25 % jusqu'à plus de 50 %. Mais si les travailleurs n'avaient pas été relativement si bien organisés, le résultat aurait été encore pire.

Selon la statistique officielle, le salaire annuel pour un ouvrier agricole était de 756 couronnes en 1914 et de 2.228 couronnes en 1920. Le salaire moyen pour les diverses catégories d'ouvriers de l'industrie, du commerce et des moyens de communication était de 1.091 couronnes en 1913 et de 3.237 couronnes en 1920.

Les prix les plus élevés de la vie depuis le début de la guerre mondiale nous les trouvons au cours du troisième trimestre de 1920. Alors le coût de la vie fut de 181 % plus cher qu'en 1914.

Au 1er juillet 1923 le coût de la vie était de 74 % plus cher qu'en juillet 1914.

Les chiffres pour le coût de la vie sont compris pour une famille normale comprenant le compagnon, la compagne et deux enfants qui en 1914 dépensaient 2.000 couronnes.

L'office de statistique suédois (Socialstyrelsen) édite chaque trimestre un bulletin à ce sujet.

Le 31 décembre 1922, les habitants de toute la Suède étaient au nombre de 5.987.520 personnes.

Karl JOHANSSON.

Traduit des nos 13 et 14 de Sennacieca Revuo.



Le Récit du Reclus

Il répondit, les yeux rivés au paysage.
Et par la chaîne qui attachait nos quatre mains
je le sentis frémir soudain
devant la vision morne de son autre âge.

Les gendarmes mangeaient. Le train dévalait en grognant.

⁂

Il répondit : « Voilà treize ans
que je roule de cage en cage
et que j'essuie sur mon passage
le rire gras des braves gens.
« Voilà treize ans que la lumière
ne me parvient que par lambeaux.
Mon horizon ? Quelques barreaux
agrippés au cœur de la pierre.

« Voilà treize ans que je suis là,
loque de chair sale et puante,
et que mon vieux passé me hante
comme un fantôme de sabbat.....
. . . .
« Raconte-moi, mon camarade,
s'il est toujours dans la grand'ville
de ces poupées aux chairs fragiles.....

« Raconte-moi, mon camarade,
s'il est encor sur la colline
des ruisseaux clairs, des prés, des bois.....

raconte-moi..... raconte-moi.....
. . . .
« Ah mon ami,
lorsqu'on sent s'épuiser goutte à goutte la vie,
si tu savais cette atroce amertume
de se dire :
« Toi, vieux, tu vas mourir et tu n'as pas vécu.
« Tu n'as pas su la joie immense des aurores
« et l'apaisement flou des crépuscules.

« Ta chair a sangloté par les soirs de printemps.
« Et par les nuits tièdes de mai,
mâle éperdu, tu as en vain clamé
« ton désir de la femme.
« Et voilà qu'aujourd'hui déjà les cheveux blancs
« pâlissent ton visage.
« C'est l'hiver qui commence et tu crèveras là,
« anonyme charogne. »
Oui, on se dit tout ça
et les ans passent
et les vigueurs s'épuisent
et l'on perd même, un beau matin,
la force de haïr.

Adieu, adieu, mon camarade,
il vaut mieux ne plus réfléchir
et attendre..... — Attendre quoi ?
— Rien. Mais attendre quand même.....

(Prison d'Aix-en-Provence, mai 1923) Georges VIDAL.





LA FEMME ET LE HÉROS

Tragédie moderne en trois Actes, par André COLOMER

PERSONNAGES

FERNANDE, 28 ans;
CLARA, 18 ans;
LA SERVANTE, 50 ans;
RAYMOND, 30 ans;
ANSELME, 60 ans;
Monsieur BRANTOME, 66 ans;
Le Brigadier de gendarmerie;
Trois Gendarmes.

L'action se passe à Paris, de nos jours.

Acte Premier

Une chambre de maison de tolérance.

SCÈNE I

FERNANDE, RAYMOND, LA SERVANTE

LA SERVANTE, *sur le pas de la porte.*

Amusez-vous bien, mes enfants... (*Revenant vers Raymond.*) Monsieur, n'oubliez pas mon petit pourboire...

RAYMOND, *lui donnant quelques sous.*

(*Brusque.*) Voilà... Voilà...

SCÈNE II

FERNANDE, RAYMOND

Un silence. Fernande reste devant la glace de la toilette; Raymond s'assied sur le divan et, les yeux vagues, la regarde.

FERNANDE

Alors, mon petit coco, tu es prêt... (*Se retournant.*) Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?

RAYMOND

Rien... (*Il continue à la regarder, sans bouger.*)

FERNANDE

Non, sans blague, tu vas pas m'endormir... (*S'asseyant au bord du lit.*) Tu viens ?

RAYMOND, *vivement.*

Ah ! non, pas ça... pas comme ça...! Non ! ça jamais, tu m'entends !

FERNANDE

T'es pas un peu piqué !... Non, mais... des fois... En v'là un type...

RAYMOND

As-tu le moins du monde envie de te coucher avec moi, là, sur ce lit, tout de suite ?

FERNANDE, *interloquée.*

Ben ? Pas plus qu'avec un autre. Tu es venu. Tu m'as choisie. Tu as payé... J'suis pas une fei-

gnante, ni une geignarde, moi. J'viens pas dans les tôles pour y faire du sentiment et raconter mon p'tit roman à ceux qui font des études de mœurs. J'aime pas les journalistes, moi, tu sais. Les mômes au chiqué et les michtons à la manque, ça ne me dit rien. Si tu viens pour m'entendre chialer, y a rien de fait. T'as raqué pour avoir de l'amour. Me v'là : je suis prête.

RAYMOND, *se levant et lui mettant les deux mains sur les épaules.*

Tu me plais comme ça. Ah! ça me change de toutes les petites grignoteuses de cœur, les petites femmes et les petites jeunes filles, toutes les perruches jacassantes et frivoles... Ça me change et ça me plait. N'est-ce pas que tu n'as pas envie de coucher avec moi... N'est-ce pas ?

FERNANDE, *riant.*

Ah ! tu es un numéro, un vrai numéro... Eh ! bien. non : là... (*Scandant.*) Je - n'ai-pas-du-tout-en-vie-de-coucher-a-vec-Mon-sieur. T'es content, maintenant ?

RAYMOND, *la prenant par les poignets doucement et avec autorité.*

Alors, nous serons bien mieux qu'ici... (*La dirigeant vers le divan*)... Là !... (*Il s'assied et l'assied à côté de lui. Il continue à lui tenir le poignet d'une main, de l'autre il se tient le menton ; les coudes aux genoux.*)

FERNANDE

Et qu'est-ce que Monsieur va m'apprendre ?... (*Rapide d'un ton gavroche.*) La géographie ou l'arithmétique, la grammaire ou la morale ou le catéchisme ou l'histoire de France ?...

RAYMOND

C'est moi qui apprends... Tiens, avec toi, je commence à comprendre quelque chose... quelque chose...

FERNANDE

Et quoi ?

RAYMOND

Je commence à comprendre le plaisir qu'on peut éprouver à parler avec une femme.

FERNANDE

Pourquoi ?

RAYMOND

Parce que c'est la première fois que j'éprouve ce plaisir-là. Toutes les autres femmes m'assomment ou m'agacent quand elles parlent.

FERNANDE

Mais, je ne t'ai rien dit : ce n'est pas moi qui voulais parler avec toi.

RAYMOND

Peut-être est-ce justement pour cela que je cherchais à te parler depuis longtemps, depuis plus longtemps que tu ne le crois... Comment t'appelles-tu ?

FERNANDE

C'est vrai, puisqu'on se parle, autant savoir à qui on parle, n'est-ce pas ? Je suis Fernande, la grande Fernande. Et toi, le phénomène, quel est ton nom ?

RAYMOND

Raymond.

FERNANDE

Pas plus que ça ?... Oh ! comme tu as un nom simple : Raymond... C'est extraordinaire : il me semblait qu'avec ton genre, ton type, ta façon de causer... eh ! ben quoi... j'aurais juré que t'aurais eu un nom plus compliqué...

RAYMOND

Et je m'appelle simplement Raymond.

FERNANDE

J'aime bien ce nom-là tout de même !

RAYMOND

Fernande, écoute moi... N'est-ce pas que tu as envie de parler avec moi ?...

FERNANDE

Sans blague, on est pas mal tous les deux comme ça. Je m'y sens bien à t'écouter. On est presque copains déjà... Ah ! ça c'est rigolo tout de même... Je ne voyais en toi qu'un michton, et tu es autre chose... Pourtant c'est au salon que tu es venu me chercher. On s'est pas rencontré au bal, ni à la campagne. On est pas des amis du faubourg ; on a pas été mômes ensemble ; on s'est rien fait, on s'est presque rien dit, et pourtant c'est tout comme. Ça y est : on est des copains. Ben, mon petit Fernand, vrai, je suis bien... avec toi. J'y resterais toute la nuit... (*Elle fouille dans son bas et en tire une cigarette.*) On va fumer... hein ? (*Elle se lève, allume la cigarette au gaz, vient s'asseoir sur un genou de Raymond et lui mettant la cigarette à la bouche.* Tire un peu... (*Battant des jambes.*) Ah ! c' qu'on est bien ensemble, ce qu'on est bien ensemble ! Il y a longtemps, bien longtemps que je ne me suis pas sentie si bien...

Elle s'étend nonchalamment, en se retenant d'un bras autour du cou de Raymond, l'autre bras tendu tenant la cigarette.

(On frappe.)

SCÈNE III

FERNANDE, RAYMOND, LA SERVANTE

LA VOIX DE LA SERVANTE, *derrière la porte.*

Fernande!... Il y a du monde en bas... C'est pas fini, bientôt ?...

Fernande et Raymond se regardent avec étonnement. Silence.

LA SERVANTE, *entr'ouvrant la porte.*

On peut entrer ?...

FERNANDE, *se dressant et retenant la porte.*

Non !... Ah ! mais non, par exemple.

RAYMOND, *se levant lentement et parlant lentement.*

Et cependant que pourrions-nous faire de plus ? J'ai payé en bas pour passer un moment avec la Grande Fernande. Ce moment est passé. Il me faut descendre.

FERNANDE, *vive.*

Non... Non...

RAYMOND, *près d'elle.*

Sois sage.

FERNANDE, *à Raymond.*

Laisse moi faire. (*A la servante par la porte entrebaillée.*). Ce Monsieur veut passer la nuit.

LA SERVANTE, *dont on ne voit que la figure à travers la porte.*

Alors, c'est autre chose. Je vais prévenir Madame.

(Elle se retire.)

SCÈNE IV

FERNANDE, RAYMOND

FERNANDE, *sautant au cou de Raymond, gamine.*

Et voilà... pour toute une nuit ; je serai la copine de mon petit Raymond. Et zut pour le salon, zut pour les clients... J'suis en vacances.

RAYMOND, *sombre ne répond pas.*

FERNANDE

Mais qué qu't'as ? Ça te fait pas plaisir ?... T'as l'air tout chose...

RAYMOND

Ça n'est pas possible ?

FERNANDE

Qu'est-ce qui n'est pas possible ?

RAYMOND

La nuit... finir cette nuit avec toi.

FERNANDE

Pourquoi ?... Tu as une femme... (*Presque jalouse.*) Tu as une autre femme... (*Elle desserre ses bras du cou de Raymond.*) Ah ! je devais bien m'en douter que tu pouvais pas être mon copain à moi toute seule !... C'était trop beau pour moi... (*Tête basse.*) J'suis qu'une putain de passage... (*Un silence.*) Tiens, c'est plus dégoûtant encore, cette façon d'acheter un peu du cœur d'une pauvre femme pour le prix de sa chair... Avec les autres on ne donne rien de soi, on se réserve. On pourrait avoir couché avec eux plus de vingt fois et il semble qu'on ne les connaît même pas. On n'aurait ni honte, ni plaisir à les rencontrer dans la rue... (*Un silence.*) Mais toi... (*Elle lui met les deux mains sur les épaules et elle le fixe.*) Toi, pendant ce quart d'heure-là, à s'écouter, à se coudoyer, à se regarder dans le blanc des yeux et à se raconter tout'espèce de choses qu'on ne sait même pas pourquoi on se les dit... eh ! bien, là, mon petit Raymond, il me semble qu'il y a dix ans qu'on se connaît. Et toi... toi, t'en as assez, n'est-ce pas? Tu as satisfait ta curiosité comme les autres assouvissent leur désir... en un moment ! Et tu vas partir... Eh ! bien, ça c'est cochon, oui c'est cochon, plus cochon que toutes les saletés qu'ils peuvent me faire sur ce lit. C'est triste aussi... et je n'aurais jamais cru ça de toi à te regarder tout à l'heure... T'as pourtant pas l'air d'un journaliste !

RAYMOND

Je n'ai jamais satisfait toute la curiosité de mon esprit et ma chair n'a des désirs qu'avec le consentement de mon cœur... Mais je suis un homme, un pauvre homme comme tu es une pauvre fille... et s'il ne m'est pas possible de passer toute cette nuit avec toi, ce n'est pas que je ne le veuille pas, au contraire, j'ai envie de rester avec toi plus longtemps peut-être que cette nuit de rencontre. Tu vois, Fernande, je vais plus loin que le moment, moi... je dépasse même la nuit.

FERNANDE

Mais alors, qu'est-ce qui t'arrête ?

RAYMOND, *las et vite.*

Je ne le peux pas... Parce que... j'ai payé à cette femme en bas dix francs, j'ai donné un franc à cette servante... Je ne suis pas riche... C'est déjà beaucoup pour moi... Combien paie-t-on ici pour la nuit ?

FERNANDE

Quarante francs.

RAYMOND

Eh ! bien... je n'aurai pas assez. *(Il fouille sa poche.)* Il ne me reste plus que quinze francs.

FERNANDE

Pauv' gosse. T'es donc pas riche ? Qu'est-ce que tu fais ?

RAYMOND

Des dessins. J'en place ici et là, dans les journaux, dans les revues. Des moments ça va... Et d'autres...

FERNANDE

Je comprends. T'es un artiste. Et pour les artistes c'est un peu comme pour nous qui faisons la vie.

RAYMOND

On *fait* la vie...

FERNANDE

Il y a des bons moments et on ne sait même pas pourquoi ça va si bien... On en jouit à s'en croire heureux pour tout le temps... Et puis, sans crier gare, le guignon s'amène et on ne sait plus comment s'en dépêtrer, à en croire qu'il n'y a jamais eu que du malheur sur terre. (*Brusquement elle se lève, et dansant.*) Mon p'tit Raymond t'en fais pas, t'en fais pas, t'en fais pas... Des types avec qui on peut parler comme ça, il y en a pas des flopées. Et alors voyons, est-ce que je vais te traiter comme un des clients de Madame ? Non, mais, crois-tu que je vais te laisser mettre à la porte d'ici à cette heure parce qu'il te manque deux louis pour finir la nuit avec moi ? Non ! mais, des fois, pour qui me prends-tu ?... Je vais tout arranger. Sur tes quinze francs donne m'en dix, je me charge du reste. Mon petit homme va bien tranquillement se mettre au dodo et sa grande Fernande viendra l'y rejoindre bientôt...

RAYMOND, *ne bougeant pas du divan.*

Non, je reste là, moi, je reste là...

FERNANDE

Si tu le veux... Mais sois bien sage, attends-moi.

(Elle sort.)

RAYMOND, *assis sur le divan, les coudes aux genoux, la tête dans les mains.*
Un moment silencieux, puis on entend frapper à la porte.

SCÈNE V

Après un autre silence, on frappe de nouveau, puis la porte s'entrebaille et l'on voit la face de la servante effarée. Lentement elle ouvre la porte et vient, à petit pas, jusqu'à Raymond, sans que celui-ci ait changé de pose.

LA SERVANTE

Monsieur...

(Raymond ne bouge pas.)

LA SERVANTE

Monsienr... Monsieur...

(Raymond ne bouge pas.)

LA SERVANTE

Écoutez, Monsieur... Voyons, Monsieur... Je viens, Monsieur... C'est pour ce que Monsieur sait... Si Monsieur se décide à passer la nuit... Eh bien, vous savez, Monsieur... (*Regardant autour d'elle, puis scrutant vers le lit qui n'est pas défait.*) Fernande, Fernande... Tiens, elle n'est plus là !... Monsieur ne veut pas me répondre... Sans doute Monsieur me méprise... C'est pas bien, ça, Monsieur... Vous savez, moi, Monsieur... J'ai cinq enfants, je suis une honnête femme, moi Monsieur... et je suis mariée. Et je gagne proprement ma vie sans rien demander à personne. Je ne suis pas une fille de rien, moi, Monsieur. Je ne suis pas une prostituée... Je travaille avec mes mains, moi, Monsieur... Je suis une travailleuse. C'est pas bien, ça, Monsieur, de ne pas répondre à une brave femme qui fait son service... Monsieur ne m'a pas regardée... Monsieur ne me connaît pas... Si Monsieur savait qui je suis... Mon père était brigadier des douanes, Monsieur... Il a fait toute la campagne en 70... Mon oncle était curé paroissien de Saint-Eustache des Hautes-Bièvres. Et même j'ai eu l'honneur de lui servir à la messe avec mon frère Anatole... Monsieur, ne me méprisez pas... Je travaille ici de mes bras et mon âme y reste pure de tout péché... Monsieur.

RAYMOND, *soulevant la tête et la fixant durement.*

Que voulez-vous ?

LA SERVANTE

Mon bon Monsieur, miséricorde, ne me regardez pas si méchamment. Je viens vous demander quarante francs que la patronne, ma maîtresse, m'a prié de venir chercher pour le prix de votre nuit.

RAYMOND, *sans bouger et la fixant, d'un crescendo allant d'une basse dure à une haute ironique.*

Quarante francs.

LA SERVANTE

Oui, Monsieur...

RAYMOND

Quarante francs... Quarante francs... (*Il se lève les poings dressés, les yeux durs et brillants.*)

LA SERVANTE, *se sauvant.*

Bon Dieu ! Seigneur ! Cet homme est fou... Cet homme est fou...

(*A la porte elle se rencontre avec Fernande.*)

SCÈNE VI

RAYMOND, LA SERVANTE, FERNANDE

FERNANDE

Grande bête, qu'as-tu à hurler ainsi ? Tiens, les voilà tes quarante francs...

LA SERVANTE, *ricanante.*

Ah ! c'est ton béguin, fallait dire... Et mon pourboire ?

FERNANDE

Prends et fiche nous la paix vieille sorcière. (*Elle la pousse vers la porte.*)

SCÈNE VII

RAYMOND, FERNANDE

RAYMOND, *s'est reculé vers le fond de la scène jusqu'au lit. Il s'y adosse, tête basse.*

FERNANDE, *s'est rapprochée de lui ; tout près. Elle lui met les mains sur les épaules et le regarde.*

RAYMOND, *Un moment tête basse. Puis il lève les yeux, des yeux fixes qu'il plante dans les yeux de la femme.*

FERNANDE, *d'une voix lente.*

On est copains... Hein ?...

RAYMOND, *continue à la fixer longuement, ses deux mains lui tiennent la taille.*

FERNANDE

On se trouve bien ensemble.

RAYMOND, *même jeu.*

FERNANDE

On serait bien à être ensemble, comme ça, toujours...

RAYMOND, *même jeu.*

FERNANDE

On s'aimerait bien... N'est-ce pas qu'on s'aime bien... (*Elle s'incline vers lui doucement.*)

RAYMOND, *d'un geste brusque il l'attire à lui et brutalement, férocement presque, il l'étreint à pleins bras, la faisant rouler avec lui sur le lit.*

FERNANDE, *en un hurlement de joie, bégaye.*

Mon homme, tu es mon homme... A toi, toute à toi...

RIDEAU

(*A suivre*) André COLOMER.



Revue des revues

TENTATIVES (2, Place Porte-Reine, Chambéry) ne publiera plus que des numéros spéciaux et commence sa série par un *Stendhal* des plus réussis.

Un magnifique album, grand format, avec plus de soixante bois gravés par Georges Gimel, et notamment plusieurs portraits de Stendhal. Du papier irréprochable, une mise en page soignée : une véritable édition de luxe, que son prix relativement modique (dix francs) ne met pas hors de votre portée.

La raison d'être de ce numéro ? La voici : on vient de fêter à grand orchestre les anniversaires de Molière, de Pascal, de Ronsard, et on enrôle parmi les tenants de la bonne tradition, bourgeoise et réactionnaire, ces écrivains illustres. On ne peut y parvenir qu'en censurant plus ou moins leur œuvre. Mais comme le dit Renée Dunan dans le *Journal du Peuple* :

> Stendhal n'aura jamais un tel sort. Ce Grenoblois qui répudia sa patrie sur son épitaphe, cet ennemi du militaire, du curé et du politicien, ne saurait entrer dans le Panthéon que garde, Kheroub vergogneux, notre ministre des Arts libéraux...

Ce numéro spécial est donc spécialement le bien venu. On y retrouve des fragments inédits du *Journal intime* de Stendhal durant son séjour à Marseille, en 1806. Pages curieuses, pleines de verve et d'ironie, où Stendhal note finement ses réactions devant les mille petits faits de la vie quotidienne. En voici une page :

> 4 mai-dimanche.
>
> Jolie journée pour Marseille. Siècles futurs, voyez ma misère ! Hier triste, apparemment trop de forces. Je fais ça une fois cette nuit, je me trouve gai ! De trois à six et quart avec Lambert et la petite Mimi Ollivier, le père, la mère et elle ; Montansier tout pur, elle le genre catin et une figure qui lui donnera chalands.
>
> Nous dînons ensemble gaiement et philosophiquement. De là, chez Mme Tivollier : je suis tendrement avec elle et assez bien, si l'on pouvait l'être avec une telle sécheresse. De là, chez Mme Philip, d'où je sors à une heure du matin, après avoir perdu douze livres.
>
> J'ai été vraiment heureux les deux premières heures que nous avons passées avec Mimi. La vérole ne paraît point encore. J'écris demain à Martial.

Renée Dunan examine ensuite dans un article fort intéressant *Stendhal devant l'arrivisme et les Intrigues de Cour*. Voyez plutôt ce passage cueilli au hasard :

> ...Le mot *Cour*, spécial à la monarchie, désigne exactement le milieu entourant les gouvernements, et vaut sous toutes formes politiques. Il y a une Cour républicaine et il y aurait certainement une Cour communiste. Or, les passions en mouvement sont toujours les mêmes, et leur activité ne dépend aucunement des formes sociales. Qu'on évoque, en 1794, Robespierre et ses amis devant Tallien et ses amis, et on lira le 9 Thermidor comme une intrigue de cour. Il n'est peut-être pas impossible de ramener les événements les plus tragiques des années récentes à des intrigues de Cour. Qu'on se rappelle Pierre Karageorgevitch entrant, roi, au Konack de Belgrade, quand le sang est à peine essuyé d'Alexandre Obrenovitch et de la reine Droga. Veut-on songer à la Cour russe où régnaient Raspoutine et d'autres redoutables héros dont il a moins été parlé ? L'intrigue de Cour, avec ses passions motrices effrénées, règne partout, et c'est parce que nul n'en a fait la théorie, le plan, la thèse comme Stendhal que la *Chartreuse de Parme* est un chef-d'œuvre et l'épopée de tous les temps, d'hier comme d'aujourd'hui...

Puis des études documentées de Gabriel Faure sur *Stendhal et le Dauphiné*, d'Emile Beuf sur *Stendhal et Taine*, de Christian Sénéchal sur *Stendhal et l'Allemagne*. Et les réponses à une enquête menée par Henry Petrot sur *l'influence* de Stendhal. Parmi les réponses à cette enquête signalons celles d'Alain, de Maurice Barrès, de René Boylesve et celle de Romain Rolland dont voici quelques lignes :

> ... La *Chartreuse de Parme* est, pour moi, le joyau du roman français, et le Julien de *Rouge et Noir* est beaucoup plus qu'une puissante création romanesque : il est un type historique, aussi représentatif d'une époque qu'un Napoléon. —

Stendhal vaut les plus grands dans la peinture de l'orgueil et de l'ambition ; et il est inimitable dans celle de l'amour...

Je suis surpris seulement que la génération nouvelle, les écrivains d'après-guerre, n'aient pas fait de Julien Sorel un de leur chefs de section. Le jour où il le redécouvriront, beaucoup se reconnaitront en lui...

Je n'ai rien dit encore des chroniques diverses où il y a notamment une belle étude de Henry Petrot sur *Pierre Mac Orlan, apôtre de la décadence* et une autre de H. Dontenmille sur *Fritz Von Unruh.* Mais il faut me borner. J'ai voulu simplement montrer — et j'espère avoir réussi — comme ce superbe numéro de *Tentatives* est intéressant.

*
* *

Stendhal est décidément à la mode dans les jeunes revues, si les renégats arrivés au pouvoir le méconnaissent. Voici que l'ANTHOLOGIE du Groupe moderne d'art de Liège lui consacre aussi un numéro spécial. Il s'agit d'une étude de H. Dodwell, traduite de l'anglais et préfacée par Constant de Horion. Celui-ci note :

...Tout près de nous enfin, célèbre d'hier, ce fameux *Rabevel ou le mal des ardents*, de M. Lucien Fabre, ne fut-il pas encore puisé aux sources mêmes de Stendhal ?

Type de Julien Sorel, exacerbé par les progrès de la civilisation, le héros démonté de l'âge ultramoderne personnifie l'*Energie* telle que Beyle la concevait et telle qu'il se plaisait à en disséquer les infimes rouages.

*
* *

Albin consacre le 23e de ses CROQUIS BREFS à *Marcel Millet,* (4, rue Jean-Jullien, Lyon).

Une biographie attachante, assez complète. Mais Albin limité par le peu de place n'a pu que citer les titres des œuvres de Millet. C'est dommage. Remercions-le toutefois de nous avoir rappelé ces beaux vers :

....

Il faut pouvoir mourir se disant : Tout est bien !
Aprement j'ai goûté la joie rouge des luttes,
J'ai gardé la fierté de mes plus sombres chutes,
J'ai souffert, j'ai joui, je ne regrette rien !

....

Et tout à coup, au hurlement des rafales,
Quelqu'un dira en regardant vers la fenêtre :
« Ce n'est rien... un mendiant passe sur la route...»
Ce ne sera pas toi. Tu sera s guéri. Tu seras bien.
Tu aura s bon cœur. Tu diras : le pauvre diable...
Mais le petit né de toi — mieux charitable —
Sentant obscurément que tu aurais pu être l'autre,
Aura couru ouvrir la porte...

*
* *

Je n'ai point l'habitude de faire ici des compliments à CLARTÉ : je n'en suis que plus à mon aise pour approuver le cinglant éditorial du dernier numéro : *Unamuno et ses généreux défenseurs :*

... Miguel de Unamuno est déporté. Jusque-là on aurait pu frapper au hasard un anonyme sans que Monsieur le littérateur remuât le petit doigt, ce n'était point de son ressort. Un incident sans portée. Tout au plus un thème à littérature. Mais point un motif de révolte et d'action collective. Un pauvre bougre sans littérature est traqué, emprisonné, va être électrocuté ou garrotté quelque part. Supposez que ce soit pour ses idées, que ce soit un révolutionnaire. Tant pis pour lui. Monsieur le littérateur entend ne pas faire de politique. Supposez qu'au lieu d'un écrivain de renom international, les « *brutes du Directoire* » aient déporté le plus obscur maître d'école de la péninsule, ou un militant de Barcelone, un travailleur manuel. Monsieur le littérateur est trop délicat pour se mêler des affaires d'un ouvrier manuel ou d'un petit maître d'école. Un ouvrier qui travaille de ses mains enrichit si médiocrement, n'est-ce pas, le patrimoine de l'Humanité. Ou l'un de ces petits soldats catalans que l'on envoie crever de misère au Maroc, ou simplement crever de soif s'il n'a pas les cinquante centimes qu'exige l'intendance ou le cantinier pour lui verser un quart d'eau. Mais un travailleur de l'esprit, n'y touchez pas : c'est sacré. Sans cela, que feriez-vous de la dignité des lettres et du prestige de l'intellectuel ?

....

Maladroites « *brutes du Directoire* » qui risquez de décourager le littérateur, si bien disposé pourtant à l'égard du fascisme... Quelle responsabilité porterait M. Primo de Rivera si, par son geste inélégant de soudard frappant un écrivain respecté dans le monde, il allait donner l'envie à notre littérateur national de protester à chaque ignominie courante ?

....

Bravo. Et je puis ajouter que c'est aussi l'esprit de ma lettre adressée aux *Nouvelles Littéraires* en réponse à leur pétition, lettre que le *Libertaire* a publiée mais que les pudiques *Nouvelles* se gardèrent bien de citer !

*
* *

Un intermède amusant : C'est la luxueuse TERRE D'AFRIQUE, (2, rue Burdeau, Alger) qui va nous le fournir. Dans le numéro de février, un anonyme critique parle (si l'on peut dire !) de la *Lanterne chinoise*, de mon ami Marcel Millet et le qualifie : « *un* ROMAN *hardi* ». Tellement hardi que le chroniqueur algérois a du très probablement omettre de lire ce savoureux recueil de *contes* ! Il a préféré citer longuement le journaliste qui suivit au Maroc leurs Excellences Millerand, Bérard et Le Trocquer. Tous les goûts sont dans la nature.

***

La Vie des Lettres et des Arts, (20, rue de Chartres, Neuilly-Paris), que je reçois fort irrégulièrement, m'adresse un copieux numéro spécial consacré à *L'Etat présent des Lettres et des Arts*.

De nombreux et copieux articles de maints artistes et écrivains : je ne puis songer à discuter ici toutes leurs idées. D'autant plus que bien souvent mon incompétence est flagrante (musique, sculpture, peinture, philosophie).

J'ai surtout aimé, dans ce fort intéressant numéro *L'œil mort* de Drieu La Rochelle, passant en revue les théâtres :

... Il y a encore l'Opéra où la bourgeoisie moyenne, avant de crever, se prélasse une dernière fois dans des robes et des jaquettes qui ne prouvent le goût français qu'à celui qui arrive tout droit de Dusseldorf. Bien que dans la même inspiration, ce monument est beaucoup moins réussi que le Chabanais, un des plus beaux bordels qui fassent le charme à peine secret de la France.

Mais je prétends ne pas abuser de ce genre. Je termine sur quelque chose de net : j'ai pris mes meilleures leçons politiques dans ces endroits-là : les hommes sont faits pour les dures lois.

Il faut faire un énorme effort pour ne pas regretter la guerre et souhaiter qu'une justice idiote tape encore dans ce tas. Il faut les voir, de l'orchestre au poulailler, flanqués de gardes municipaux et d'ouvreuses. Sur les fronts et sur les faces s'inscrivent et s'effacent tous les malentendus du monde. Au Casino de Paris, ils se déboutonnent ; chez Copeau, ils mettent la main sur leur culotte.

Alors, quoi? l'incendie? Non, la vie chère suffira, à la longue.

Un bel article aussi de Fernand Léger sur *Les bals populaires* qu'il faudrait citer en entier.

***

Le Crapouillot du 1er mars est consacré au Salon des Indépendants. Mais il y aussi les chroniques habituelles : celle des littératures étrangères où Dominique Braga reproche fort justement à M. Halpérine-Kaminsky, le premier traducteur, d'avoir supprimé *quatre cents pages* (!) *aux Frères Karamazor* de Dostoïevski. Et celle des *Livres à lire... et les autres* où Gus Bofa parle cette fois des *Lions en croix* de ce bon Lamandé : Un régal, vous pensez bien !

... M. Lamandé revendique pour les *Lions*, anciens combattants, le droit au butin, à la gloire, à la fortune, à l'amour. Il s'irrite de l'oubli des morts, du pillage des proies promises aux lions, par des mercantis embusqués. Il va, dans sa juste fureur, jusqu'à assassiner — dans son roman ! — un ministre coupable d'avoir saboté la Victoire et empli ses poches.

C'en est faire trop ou pas assez, les lions n'en demandent pas tant : mais seulement la paix, des cages chauffées et leur viande quotidienne.

....

M. Lamandé espère-t-il suggérer le remords chez les exploiteurs de lions. Attend-il qu'un de ses lecteurs, brusquement illuminé et saisi de passion, accomplisse à sa place un *acte* utile, assassine Clemenceau, ameute la foule contre l'hôtel d'un mercanti ou la mène prendre d'assaut l'Elysée.

Je le prie de croire que je ne lui reproche aucunement de n'avoir fait, lui-même, un de ces gestes excessifs, mais je pense qu'en des matières aussi graves, on ne peut qu'agir ou se taire.

....

Unis comme au front, par quatre, sous une discipline civile, acceptée avec la même confiance candide que l'ancienne, ils forment à présent de tristes troupeaux conduits vers des destins sans gloire et sans profits, par leurs chefs improvisés. Lions de tous poil, même sans poil, et de toutes races :

Lions d'antichambre (*les domesticus*) plats et serviles, avides de rubans et de faveurs. Lions vaniteux (*les gloriosus*) effarés encore à l'incroyable aventure d'avoir combattu au lieu de fuir, et qui ne peuvent se résigner à déposer leur peau chamarrée, preuve de leurs exploits, au vestiaire de la gloire. Lions bavards (*les politicus*) qui ne savent qu'évoquer sans cesse les *morts glorieux* et les vont tirer par les pieds dans leur tombe, à propos de tout, de rien et de bottes. Lions habiles (*les mercator*) qui donnent encore de la voix, non plus contre le Boche, mais pour les besoins d'une publicité fructueuse ! Lions mendiants enfin (*les humilis*) qui traînent lamentablement leur sébile, comme les lions aveugles d'Alger, qu'y rencontra Tartarin.

....

Les rugissements de M. Lamandé sont de meilleur aloi. Je crois qu'il se servirait volontiers de ses dents, mais il ne suffit plus aujourd'hui de les montrer et de se battre les flancs avec sa queue pour effrayer les bonnes gens.

....

Mais qui diable pourra m'expliquer pourquoi Gus Bofa est encore toujours membre de l'*Association des Ecrivains-Combattants* (les domesticus, gloriosus, mercator ou politicus ? ? ?)

***

J'ai marqué ici-même mon étonnement de voir, à la Pensée Française, Han Ryner et Gérard de Lacaze-Duthiers défendre la création d'un *Ministère des Lettres*.

Après avoir répondu ici-même, Han Ryner vient d'émigrer au *Semeur* de Normandie, où il consacre une colonne à railler mon métier d'instituteur. Ça lui va merveilleusement, à lui professeur retraité ! Et je n'insiste pas ici : j'ai envoyé une réponse au *Semeur* et j'espère que Barbé l'insérera ces jours-ci.

Gérard de Lacaze-Duthiers n'avait pas donné signe de vie. Mais je relève dans *l'en dehors* les lignes suivantes signées de lui :

LA POLEMIQUE ENTRE CAMARADES

Il est navrant de constater comment certains camarades comprennent la polémique. Leur manque de tact et leur maladresse sont vraiment déconcertants. Ils s'attaquent à celui-ci ou celui-là sans avoir soin de se documenter, leur reprochant

les pires choses, qui n'existent que dans leur imagination. Ils suspectent leur bonne foi et les soupçonnent de noirs desseins. Exerçant mal leur métier de gendarme, ils commettent d'énormes gaffes, qui les rendent non seulement odieux, mais ridicules. Leur sectarisme qui les a poussés à salir des camarades de combat ne fait que mettre à nu leur peu d'esprit critique et leur inconscience. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Ces mesquineries sont indignes d'hommes intelligents. On a bien autre chose à faire qu'à chercher chicane à ses amis pour des vétilles. En agissant ainsi, on nuit à la cause qu'on prétend défendre : on fait le jeu de l'adversaire. Tout cela ne rime à rien.

Je sais bien que je ne suis pas nommé, qu'il s'agit de *polémique d'idées* (ô philosophie !) et non de *personnes*, etc. N'empêche que ces lignes rageuses où je retrouve jusqu'à des expressions de *l'intransigeant* Marcel Sauvage, me font rire.

Mais je ne veux pas être méchant. Je veux simplement demander ceci à Gérard de Lacaze-Duthiers et à Han Ryner : Mettez-vous donc d'accord sur un projet de *Ministère des Lettres*, à proposer à Léon Bérard ! Et nous en discuterons ici-même, ou au *Semeur*, à *l'en-dehors*, au *libertaire*... enfin dans n'importe quel canard anarchiste ou anarchisant.

Mais pas à la *Pensée française*, ni chez la mère Aurel, par pitié ! !

MAURICE WULLENS.

P. S. — Le cahier de *février* des HUMBLES est consacré à une nouvelle série d'apologues de Claude Aveline : *L'eau ruisselle de toutes parts* dont le premier parut dans les colonnes de la *Revue*. Je n'ai plus à vanter Aveline aux lecteurs de ces chroniques : ils trouveront sa dernière plaquette à la Librairie sociale (un franc).





Le Passé, le Présent et l'Avenir du Roman rustique

DE LA BIBLE A LÉON CLADEL

I

LE PAYSAN EN MARCHE VERS L'AVENIR

Dans une de mes précédentes chroniques, j'ai étudié l'évolution intellectuelle et morale du paysan français dans la période qui va de la fin du Troisième Empire à nos jours, et j'ai essayé de montrer sa répercussion dans la littérature de notre temps.

On a pu voir combien, à l'heure présente, il était difficile, par exemple, de trouver, parmi le paysan du Midi, du Sud-Est et du Sud-Ouest, une tournure d'esprit, une mentalité propre, qui, naguère encore, différenciait très nettement le Rouergat du Quercynois, le Catalan du Roussillon, le Provençal camarguais de l'Alpin, le Languedocien aisé, voire cossu, des grandes plaines toulousaines du Montagnard cevenol plus pauvre et connu sous le nom de « Gavaon ».

Très clairement, il est ressorti de mon étude qu'à l'heure présente ils se confondaient dans une sorte d'uniformité morale, et qu'il n'y avait entre eux de démarcation réelle que dans le type physique et l'accent.

J'ai montré également quelle portée avaient eu, sur cette évolution morale, dans maints villages isolés, les échos de la mine, de la grande cité proche, où, dans l'atelier et l'usine, geint et peine le prolétariat ouvrier en mal d'émancipation. On a pu voir que parfois il avait suffi de quelques travailleurs conscients, échappés à la géhenne, pour apporter aux pacants endormis dans la tradition bourgeoise, la parole socialiste, communiste, voire anarchiste, pour allumer l'étincelle qui demain fera d'eux des révoltés ardents plus actifs que leurs frères damnés de la ville.

J'ai montré, enfin, et pour me résumer, que grâce à cette évolution le mot paysan a perdu à peu près toute sa signification psychologique et ne sera bientôt plus qu'une expression dont les démographes, seuls, se serviront.

C'est pourquoi je voudrais aujourd'hui exposer, ici, ce que fut au XIXe, ce qu'est et sera au XXe siècle, le roman du paysan et de la terre française, ce qu'ont été les grands romanciers qui les étudièrent en des œuvres dont certaines ne périront pas.

Mais d'abord je crois utile de dire quelques mots préliminaires sur le genre littéraire lui-même, dénommé « roman rustique ».

II

PAYSANNERIES BIBLIQUES ET ANTIQUES

Trouvez-moi dans les « paysanneries » — c'est le mot à employer — des siècles derniers et du nôtre quelque chose de comparable à l'histoire de *Ruth et Booz*, pour la naïveté, la fraîcheur, le charme agreste et idyllique, peut-être aussi pour la sincérité du « rendu ».

Je ne ferai, certes, pas remonter à ce bucolique épisode de la Bible, les origines du roman rustique ; c'est à peine si j'ose insinuer qu'en écrivant *Daphnis et Chloé*, Longus, le scholiaste resté inconnu, malgré les recherches infatigables des hellénistes, ouvrit la voie aux conteurs campagnards qui suivirent.

Sans parler de cet Eumathias qui, en ces époques lointaines, — s'il faut en croire Paul-Louis Courrier, — fut, dans *Ismène et Isménias*, le plus maladroit de ses imitateurs, combien ne pourrait-on pas en citer parmi ceux de notre temps, qui ont lu et relu, comme nous

le verrons avec l'œuvre de Ferdinand Fabre et d'Emile Pouvillon, les amours des deux pâtres de Lesbos, dans l'inimitable traduction d'Amyot, totalement revue par le fin vigneron de la Chavonnière ?

Mais si *Daphnis et Chloé*, l'œuvre de Longus eut, au siècle de Théodose, de nombreux imitateurs, les traductions de l'évêque d'Auxerre ne firent point surgir de romanciers rustiques, se contentant d'enrichir, selon l'expression de Villemain, la langue et la pensée françaises.

La solennité du « Grand Siècle », sa passion ridicule pour le genre « noble », son goût exagéré de l'ordre et de la symétrie, ne furent point des éléments favorables à l'éclosion d'œuvres sincèrement agrestes, et les romans rustiques de ses écrivains furent à la vie vécue des campagnes, ce que les jardins royaux de Versailles, arrangés par Le Nôtre étaient à la libre végétation des forêts. Il est juste, cependant, d'ajouter, qu'en vingt lignes, Labruyère en dit plus long sur le paysan de cette époque, considéré comme un animal, que certains de nos contemporains dans un livre compact.

Avec Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, le XVIII[e] siècle connut le sentiment de la Nature vraie, étudiée sur le vif à travers champs et bois. Si le paysage rustique fut alors à la mode, l'humble existence de celui qu'on appelait encore le « vilain », n'eut pas le don d'intéresser, et le roman rustique resta tout à fait superficiel.

III

L'ENQUÊTE CONTEMPORAINE SUR LE PAYSAN

Le vrai roman rustique, c'est-à-dire l'étude sincère de la vie paysanne et de celui qui la mène, ne date guère que du XIX[e] siècle. On peut presque dire qu'avec *François le Champi*, *la Mare au Diable* et d'autres, ce fut Georges Sand qui ouvrit la voie. Alors commença vraiment l'ample et minutieuse enquête à laquelle le roman contemporain — sous sa forme expérimentale — a soumis le paysan. Il y eut, dès ce moment-là, parmi les romanciers rustiques deux tendances bien tranchées.

D'un côté, les réalistes-pessimistes, dont l'initiateur fut Honoré de Balzac et le chef Emile Zola.

La note donnée par l'auteur de la *Comédie humaine*, depuis cette « fresque » grandiose qui a pour titre *Les Paysans* jusqu'au *Médecin de campagne*, fut franchement pessimiste et hostile à l'homme des champs. Quelle épouvantable famille, en effet, que celle des Tonsard ! Quels gueux que le père Fourchon, le petit Mouche, Gauberlin ! Et quelles gueuses la Cochet, la Catherine Tonsard ! etc.

On a prétendu — et c'est mon avis le plus formel, — que ces peintures de mœurs rurales perdaient de leur valeur sociologique, par leur exagération même. Certains ont insinué, — ils ont, je crois, vu fort juste, — qu'Honoré de Balzac, avec ses titres de noblesse, avait hérité de la haine que ses aïeux portaient aux gens de la glèbe ; on est allé même, jusqu'à parler du dépit inspiré au Maître par ses échecs électoraux dans une infime commune. De cela, en effet, on trouve trace dans les journaux de l'époque.

Cependant, Zola, dans la *Terre*, n'a pas été plus tendre pour le paysan beauceron. Ce que nous a conté du paysan normand, Guy de Maupassant en de courtes, nerveuses et inimitables nouvelles, de même la navrante *Histoire d'une fille de ferme*, magistralement narrée par Jules Case et les violentes eaux-fortes de Camille Lemonnier, viennent à l'appui des conclusions pessimistes émises par Balzac, et on serait peut-être tenté de croire qu'il a vu juste, si nous n'avions comme contre-partie les grands romanciers de la terre méridionale : Ferdinand Fabre, Léon Cladel, Emile Pouvillon, Paul Arene, Hippolyte Babon, etc., dont je ferai ici, une courte mais substantielle étude et qui nous offrent un paysan tout autre, en des études sincèrement écrites et minutieusement observées.

Ainsi que nous allons le voir, en résumant leur œuvre, si dans l'enquête, à laquelle le roman contemporain a soumis le paysan et les classes rurales, Balzac, Zola, Guy de Maupassant, Jules Case, pour ne parler que de ceux-là, ont surtout mis en relief la duplicité, l'avarice, l'ignorance, la bestialité de l'homme des champs, et, par dessus tout cet âpre et effroyable amour de la terre, et de l'argent qu'elle rapporte, qui tarit en lui tout autre sentiment, et fait de lui, quand il se croit lésé dans la possession de cette terrible maîtresse, une sorte de fauve déchaîné, un monomane prêt à immoler père et mère, au contraire les grands romanciers de la terre méridionale ont été frappés par la pénétrante poésie de la vie rustique ; ils ont jugé moins cruellement l'homme qui la mène à travers la sévère grandiose originalité modeste de la montagne cévenole, de la colline quercynoise, des belles plaines provençales, languedociennes et roussillonnaises.

Loin de voir en lui, comme les autres, un être inférieur, bien plus rapproché que le citadin de ses origines animales, ils firent valoir sa prudence, sa sobriété, sa prévoyance, sa persévérance, son goût de l'ordre et de l'économie ; ils le firent bénéficier jusqu'à un certain point de l'innocence et de la naïveté du

« primitif », et tout en ne cachant pas sa violence naturelle, sa passion du sol, ils opposèrent l'énergie et la robustesse de sa race à la déchéance physique des urbains.

La vérité est-elle dans ce rassurant optimisme, ou dans le pessimisme de Balzac et de son école ? Est-ce dans *les Paysans* et dans *la Terre* de Zola ou bien dans les œuvres des grands romanciers de la terre méridionale que nous devons chercher le véritable paysan ?

C'est ce à quoi nous essayerons de répondre en étudiant quelques-uns parmi les plus illustres de ceux-ci.

Voyons d'abord Léon Cladel, le chantre célèbre du Quercy et de ses pacants.

IV

A LA GLOIRE DE LA FORET

LE « BOUSCASSIE »

Nul écrivain ne porta un amour plus profond à la plèbe rurale. Il naquit, dans le Quercy, de souche foncièrement paysanne. Il grandit au milieu de ses âpres montagnes, en compagnie de petits montagnards, dont il partagea les jeux. Il eut, pour camarades, des pâtres, des « pillards » comme on dit en pays quercynois, de même qu'en pays cévenol ; jusqu'à l'adolescence, son cœur battit à toutes leurs tristesses et à toutes leurs joies. Son âme fut, en tous points, semblable à la leur, jusqu'au jour où le collège l'arracha à la montagne bien-aimée.

Ce sont les souvenirs de ces quinze premières années de sa vie qui formeront le terreau, l'humus, sur lequel poussera, fleurira et s'épanouira toute la flore intellectuelle de son âge mûr.

Aussi, quand, poussé par le démon d'écrire, Cladel abordera la capitale, la hantise du pays natal fera surgir, sous sa plume déjà vigoureuse, choses et gens de l'abrupte région quercynoise : même possédé par la passion de « faire vrai », il tournera le dos, sans hésiter, aux brasseries, aux chapelles, aux cénacles littéraires si utiles, cependant, aux réputations naissantes, pour revenir dans le coin sauvage où il naquit et y écrire, au milieu des paysans, ses premières « Etudes paysannes ».

Lisez et relisez ce chef-d'œuvre aujourd'hui trop oublié qui a nom : *Le Bouscassié*, et devant vos yeux éblouis par un style superbe en sa sauvagerie, se dressera la plus belle, la plus vraie, la plus captivante silhouette qui ait jamais été tracée de l'homme qui vit dans les bois et que les bois font vivre :

— « ...Vivre libre, en travaillant ici, là, partout, au jour le jour, lui parut préférable à rester en condition. Il avait sa cognée, il pouvait en vivre ; cela le rendait fier. Le pain qu'il avait mangé chez les autres lui avait toujours été amer et dur ; il trouva délicieux celui qu'il mangea dans sa cabane. Orphelin, il aimait instinctivement l'indépendance, comme il eût aimé sa mère. L'espace était sa propriété ; le ciel son toit, la forêt, sa mère ; ses frères, oui, les arbres étaient ses frères... On l'avait, plusieurs fois, vu saisi d'épouvante, abandonner sa besogne et s'enfuir échevelé... Les arbres lui parlaient, disait-il ; ils se plaignaient de ce qu'il leur faisait du mal ; il les avait entendu crier, il les avait vu saigner sous son fer, les pauvres !... »

Cet amour de la forêt, dont il était l'infatigable bûcheron, Inot en est si profondément possédé, que le jour où le régiment l'appellera, il n'hésitera pas à se trancher le poignet d'un coup de hache, et sa mie, Jamille, enthousiasmée par ce trait qui le fait tout à elle, ne l'en aimera que plus.

Telle est la donnée du *Bouscassié*, œuvre superbe de forme et de fond et qui prouve que, à l'époque de la jeunesse de Cladel, l'antimilitarisme avait déjà de profondes racines parmi les paysans français.

V

LA SINCERITE DE CLADEL

Avec *L'Homme de la Croix-aux-Bœufs*, Cladel paraît avoir réalisé le comble de l' « atroce ».

Cette fois, il met son récit dans la bouche d'un illettré, un paysan de son Quercy.

Singulièrement troublant et profond est l'effet obtenu par la rudesse naïve de ce langage, dont les périodes, ici, douces, fluentes, cristallines comme l'eau des sources, là, rocailleuses, dures, hérissées comme les flancs d'un ravin, sont une perpétuelle et saisissante évocation des combes ombreuses, des cimes abruptes, des torrents impétueux du Rouergue et du Quercy.

On a les entrailles remuées d'entendre le farouche Ambrosi, l'amoureux de Margarido, narrer comment il se vengea d'Anzelaïr, l'homme de la Croix-aux-Bœufs. Lui aussi, ce vaurien, aimait la fille au « turmentaïre », et, pour l'avoir, ne s'imagina-t-il pas, pendant que lui, Ambrosi, était empoigné par la conscription, et se rongeait dans les casernes d'Algérie, de le faire passer pour un drôle et un criminel. L'infâme était arrivé à ses fins ; Margarido lui était promise, quand le soldat regagna le pays.

Mille Dieux ! Quelle secousse ! Margarido lui fait grise mine, sa famille refuse de le voir. Il connaît bientôt le mot de l'énigme, et voici sa vengeance :

Ne voulant pas se mesurer, lui,. gringalet, avec Anzélaïr, un hercule, il rend son chien enragé et lui fait mordre son rival. En proie aux ravages du virus rabique, Anzelaïr soudainement comprend tout ; il réunit, dans un suprême effort, ce qui lui reste de vie et se précipite sur Ambrosi pour le mordre. L'effroyable et hideuse mort l'en empêche : Ambrosi épouse Margarido, et vit heureux sans que jamais le moindre remords effleure sa conscience.

Telles sont les deux œuvres de Léon Cladel, où se reflètent le mieux l'originalité de son œuvre et les tendances de son esprit créateur libertaire et antimilitariste.

Aussi furent-elles, l'une et l'autre, assez froidement accueillies par la critique bourgeoise, cléricale et patriotarde de son temps. D'ailleurs le jugement qu'elle porta sur l'ensemble de son œuvre rustique fut d'une injuste sévérité. Elle cria à l'invraisemblance des affabulations de ses romans. Peut-être, en effet, en est-il quelques-uns dont l'action apparaît quelque peu anormale ; mais ce n'est là qu'une apparence, car Cladel, avec sa passion de la vérité et de la réalité, s'était inspiré d'événements ayant eu réellement pour cadre son Quercy et dont le tragique en avait effaré et épouvanté les habitants.

Pour nous, ce qui, par dessus tout, ressort de ces âpres études, c'est que le montagnard quercynois est un être violent, obéissant à des instincts plutôt qu'à la raison et aux sentiments. Mais, en revanche, cette violence de « primitifs » les paysans de Cladel la gardent dans leurs grandes qualités et les vertus profondes qu'il leur attribue en deux autres de ses principales œuvres : *Titi Foyssac IV*, ce type surhumainement bon, et *N'a qu'un œil*, ce prodige de générosité et d'honneur.

Ces deux romans sont, à mon avis, les plus beaux de Cladel, ceux où il a mis tout l'effort de son esprit libertaire, et toute la générosité de son âme révolutionnaire.

S'il n'a qu'un œil, le héros du second de ces romans qui se passe peu avant 89, c'est que les seigneurs, dont il cultivait la glèbe, lui ont arraché l'autre après avoir violé et torturé sa bien-aimée. Vienne l'heure de la Révolution, sonne l'heure de la vengeance qui jettera sur castels et manoirs les opprimés devenus les maîtres et *N'a qu'un œil*, ce jocrisse, abruti par l'esclavage, sauve du massacre son bourreau.

Alors, savez-vous — et c'est ici qu'apparaît la maîtrise de Cladel — ce qu'imagine le descendant des croisés pour l'en récompenser ? Voici : Le borgne stupidement sublime, a élevé, sous son toit, une avenante fillette, dont il se dit et paraît être le père, mais dont il n'est que le tuteur. L'infâme seigneur la viole, et viole ainsi sa propre fille, car elle est bien de son sang, comme il le reconnaît après.

Exaspéré par cette dernière ignominie, avec la même impétuosité qu'il a mis à le sauver, *N'a qu'un œil* lui tranche la tête d'un coup de hache, vengeant ainsi sa race et la nature outragée...

Devenu vieux, il meurt, à son tour, le bon « rustre », dont l'âme fut pétrie de bonté à l'égard des hommes et des bêtes, et aux dernières minutes de son agonie, éclate, dans une scène touchante, l'amour passionné que toute sa vie il porta aux animaux dont il fut entouré.

Je ne puis résister au désir de citer, ici, quelques lignes de cette page qui est, à mon avis, parmi les plus belles dont s'honorent la littérature rustique et la langue de notre pays :

— «... Tandis que l'astre magnifique, débordant dans l'azur et poursuivant sa marche ascensionnelle, épanouissait, de toutes parts, sa chevelure d'or, l'obscur moribond, embrassant, palpant, baisant, en son agonie, des museaux, des groins et des mufles, plongeant avec amour, avec délices, ses mains glacées dans un flot de crinières et de soies, une palpitation d'ailes se produisit au-dessus du lit, et ses chiens griffons debout sur leur train de derrière, un de chaque côté du chevet, et les pattes de devant appliquées sur le linceul, hurlèrent ensemble à la mort... »

VI

CLADEL, MAGICIEN DU « VERBE »
IN MEMORIAN

On le voit par cette analyse, hélas ! trop sommaire, de quelques-unes de ses œuvres, Léon Cladel est bien de la famille romantique ; mais encore que grandioses et quasi surhumaines, ses conceptions de la vie rurale n'en sont pas moins basées sur une observation sincère.

Si la plupart de ses rustiques héros nous paraissent plus grands que nature dans leurs vices comme dans leurs vertus, cela tient à ce que celui qui fut l'ami de Banville, de Baudelaire et de Victor-Hugo, est lui-même un poète dont la vision grandit inconsciemment tout ce qui passe sur l'objectif de son cerveau.

Poète, Cladel l'est non seulement par la vie débordante dont il a rempli ses œuvres qu'on dirait écrites d'un souffle unique, tant il paraît puissant, mais aussi par sa langue grouillante d'images, de métaphores, d'onomatopées, d'expressions locales, qui tantôt glougloute comme une cascatelle et parfois semble rouler, en ses torrentueuses périodes, toutes les rocailles et tous les granits du Segola, du Quercy et du Pays des Causses.

Oh ! l'original prosateur que fut mon maître dont le seul souvenir, en écrivant aujourd'hui ces lignes, me met les larmes aux yeux ! Oh ! le savoureux, le consciencieux, le raffiné styliste qui a découvert une phrase strictement adéquate à ses idées, comme aux idées des paysans dont il s'est fait l'historien-poète ! Oui, ce terrible problème de la concordance du Verbe et de l'Idée qui, de tout temps, angoissa les écrivains de race comme Flaubert, Léon Cladel, mon maître bien-aimé, l'a résolu ; au prix de quels efforts ? On le devinait aux rides profondes qui, dès le temps où ma vie fut mêlée à la sienne et où il préfaça mon premier roman, *Chair noire*, en 1888, labouraient sa belle et noble figure de Christ vieilli.

Peut-être sera-t-il content, sous son humble tombe du Père-Lachaise, que je dise, à mes lecteurs, deux mots de ce que fut alors le grand écrivain, ami des humbles.

Il habitait loin de Paris, sur les coteaux verdoyants de Sèvres, qui, en ces premiers jours de ma vie à Paris, retour de mon exil lointain, me rappelait mes collines languedociennes.

La maison habillée de lierre, aux toits moussus, avait les pauvres allures des chaumines de mon petit village d'Octon. Elle était ouverte, comme elles, à tout le monde et à tous les vents.

Il vivait là dans une thébaïde de livres ; sous son feutre pointu de berger, il cachait des yeux d'une bonté, d'une tendresse incomparables, et où, le premier jour, il me sembla voir le reflet des prunelles de mon grand-père, le rude paysan de l'Escandorgue. Sa barbe de vieux sorcier déjà grisonnait, et promettait de devenir presque aussi blanche que la sienne. Une houppelande de chevrier flottait sur sa maigre ossature, et ses sabots étaient bourrés avec la paille de sa bergerie quercynoise.

Il était vraiment haillonneux comme beaucoup de ses héros, mais ses haillons étincelaient au pâle soleil de son coteau, comme la vieille « cape » de mon « papète » au grand soleil de mes garrigues. O mon bon Maître, que vous étiez beau ainsi ! !...

Il vivait au milieu de ses chiens, sur lesquels il écrivait un beau livre. Et son idéal connu de peu, ses rêves incessants d'artiste qu'il nous disait en coupant l'air de sa main fine, avaient la grandeur, toute la large humanité qui débordaient de son âme révolutionnaire.

A tous, grands ou petits, inconnus et illustres qui le visitaient en son ermitage, il prêchait, clamait, vociférait sans se lasser, l'amour des humbles, des trimardeurs, des cheminots, des claque-dents, des sans-abri, des va-nu-pieds, de tous ceux, enfin, qui au partage de la vie n'eurent pour lot que la misère.

Voici déjà longtemps, bien longtemps qu'il a quitté, glorieux et pauvre, sa solitude de Sèvres, et cette mort ferma l'unique salon où l'on ait jamais vu ma barbe hirsute et ma crinière de rustre.

Quand on le conduisit au Père-Lachaise, par un brillant après-midi du mois d'août, tous les moineaux de Belleville, de la Villette, de Ménilmontant, ces petits voyous de nos toits, frères des gueux qu'il aima tant et qu'il chanta dans ses livres, l'accompagnèrent en pépiant à qui mieux mieux, et le soleil de la capitale brilla comme celui de son Quercy. Que la terre à ses os soit clémente. Cette terre dont il fut le poète, dont il magnifia les rustres et qu'il chérit comme un paysan.

(*A suivre*.)

P. Vigné d'Octon.



A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

Les Voyages de Psychodore, de Han Ryner, (*Essai critique*) *par Marie Blossier*.

On ne saurait trop répéter que le livre auquel Marie Blossier consacre ce court mais substantiel essai, est un livre magistral. J'ai déjà dit, ici même, dans mon étude sur Han Ryner, qu'il était celui où se révèlait le mieux, le plus clairement, le fond de sa pensée philosophique. L'auteur de ce petit Essai critique l'a fort bien compris et on ne saurait trop le remercier de l'avoir écrit et publié.

Il faut lui savoir gré d'avoir montré en peu de pages, et cependant d'une façon convaincante, que « le créateur de Psychodore, successeur des anciens cyniques, est un esprit puissamment original et hautainement indépendant ; que c'est un sage, qui, tout en se défendant de moraliser, inculque aux individus la noble *morale de la conscience individuelle.* »

Cela dit et bien établi, peu importe que Marie Blossier ne soit pas d'accord avec moi, quand je montre que dans l'œuvre de Han Ryner, comme dans son âme de philosophe domine le subjectivisme ; la part de réalisme sain et d'objectivité clairvoyante qu'elles contiennent l'une et l'autre est suffisante pour les faire s'approcher de la perfection. Et c'est ce qu'il fallait démontrer.

Colin-Maillard, *par Louis Hémon*.

On n'a pas encore oublié tout le bruit fait autour de *Maria Chapdelaine*, le roman de Louis Hémon Ce livre, certes, possède une réelle valeur ; mais cette valeur justifie-t-elle

et le bruit et le profit pécuniaire qu'en retire l'éditeur ? Il serait peut-être facile de montrer, que prépondérante fut la part de la réclame savante organisée autour de la fin tragique de l'auteur au cours de la grande boucherie ; réclame qu'appuyèrent de toute la force de leur plume ceux qui n'avaient plus à redouter la concurrence d'un mort. En ira-t-il de même de *Colin-Maillard ?* A mon avis cette œuvre posthume est loin de valoir son aînée. Histoire d'une âme qui, plongée dans les ténèbres, cherche ardemment la vérité, on a beau faire des prodiges d'attention en la lisant, on ne voit pas le but que l'auteur a voulu atteindre. Comme *Jérôme Paturot* à la recherche d'une fonction sociale, Louis Hémon s'égare continuellement sur les traces de la Vérité. De belles pages, certes, d'une forme littéraire presque parfaite, il s'en trouve quelques unes dans ce livre, fort au dessous de *Maria Chapdelaine*, je ne crains pas de le répéter.

PAR FIL SPÉCIAL, *par André Baillon*, (*Rieder*).

André Baillon qui naguère nous donna sur le paysan ce très beau livre : *En Sabots*, exerce aujourd'hui sur les gens de presse, son ironie pénétrante et la pointe de sa plume, qui atteint la chair profonde avec la sûreté et la rapidité d'un scapel. Avec quelle concision vivante, à la Saint-Simon, l'auteur a su utiliser son abondante documentation.

Voici le Directeur du grand journal flanqué de ses secrétaires de rédaction, de ses rédacteurs ordinaires ou techniques, de ses reporters, qui passent sous vos yeux, avec le réalisme ultra-rapide d'un film. Et voici maintenant tous les petits mystères de la fabrication matérielle du journal, révélés à la même vitesse cinématographique en même temps que se projettent sur l'écran la silhouette des linotypistes, des metteurs en page, des clicheurs ; inutile de dire qu'André Baillon n'a pas oublié les types d'oisifs, qui *hantent* le journal de leurs visites, et infligent aux journalistes leurs « coups de rasoir ».

SOLIVEAU OU LE PARFAIT PARLEMENTAIRE, *par Georges Armand Masson* (*Editions du Siècle*).

J'ai passé une heure agréable a lire cette satire verveuse et gaie du parlementarisme.

Ce plaisir a été d'autant plus vif que je revivais, en la lisant, les heures lointaines où je jouais un rôle modeste dans la comédie du Grand-Guignol ; et j'appréciais d'autant mieux, non seulement le mordant et la vérité de ses traits, mais aussi les leçons dissimulées sous la blague intarissable de l'auteur.

LES FORCES SUPÉRIEURES, *par Henri Durville* (*Durville, éditeur*).

Le Docteur Durville s'est depuis longtemps spécialisé dans les choses du « métapsychisme ». Si je ne me trompe, il dirige à Paris un Institut où l'on étudie exclusivement cette passionnante question des « forces inconnues » pour parler comme le professeur Charles Richet. Il est aussi l'auteur de petits Traités, ou Précis, très répandus parmi ceux que ces problèmes intéressent. Il faut reconnaître que M. Henri Durville n'est jamais sorti, en écrivant, du domaine scientifique et que s'il se montre sympathique à l'occultisme, il sait l'entourer des bornes nécessaires et imposées par la méthode expérimentale.

C'est ainsi que dans son nouveau livre, *Les Forces supérieures*, il donne ce nom aux forces morales qui soutiennent l'individu en marche vers son idéal ; il a su rester spiritualiste sans faire aucun accroc à la tradition et à la discipline scientifique. Et cela n'est pas un mince mérite.

LE POUR ET LE CONTRE, *par Charles Derennes* (*Kempleen, éditeur*).

Ce petit livre à la portée de toutes les bourses puisqu'il ne coûte que 0 fr. 75, m'a fait passer quelques instants fort agréables ; de la verve, du sentiment, de l'émotion, assaisonnés de beaucoup d'esprit, on en trouve à foison, dans ces pages consacrées, sans la moindre banalité, à la femme et à l'amour.

J'aime beaucoup cette collection des *Conteurs inédits*, créée par l'éditeur Kempleen, 79, rue de Miromesnil ; en éditant à un prix modeste des petits livres, comme celui-ci, c'est-à-dire intéressants de fond et d'une forme très littéraire, il rend un grand service à la littérature et aux lecteurs dont les moyens sont limités. Il serait à désirer que son exemple fût suivi.

UNE MOMIE A ÉTÉ PERDUE, *par Maurice Dekobra, même collection. Kempleen, éditeur.*

Ce que je viens de dire à propos de *Le Pour et le Contre*, je le répète pour le petit livre de Maurice Dekobra paru dans la même collection. L'excellent humoriste qu'est l'auteur de *Minuit* et de *Place Pigalle* nous raconte, avec une verve endiablée qui pas un instant ne se lasse et ne lasse, l'extraordinaire aventure d'une momie qui nous vient d'Egypte, recelant, sous ses bandelettes, un fabuleux trésor. Les avatars de cette momie en balade sont véritablement passionnants ; et de même le secret qu'elle détient et qu'elle finit par nous livrer.

LA GUEUSE, *par Marcelle Adam* (*Albin Michel*),

Un très beau roman contre la guerre écrit, d'après l'auteur, pour « Ceux que la guerre a ruinés ; pour ceux que la guerre a aigris ; pour ceux que la guerre a enrichis ».

Si tous les invités répondent à l'appel de l'auteur, je ne vois pas d'imprimerie assez puissante pour en tirer les éditions.

A retenir ce quatrain qui termine et résume ce remarquable roman :

Et c'est cet enfer-là qu'on nomme la patrie.
C'est pour construire ça qu'on a souffert cinq [ans,
Lutté, la rage au cœur, cognant avec furie,
En Artois, en Champagne, en Argonne, aux [Balkans.

Bravo, l'autoresse !

CE QUE PEUT L'ECOLE CONTRE LA GUERRE (*Horace Thivet, éditeur, boulevard Saint-Marcel, Paris*).

Sous ce titre, on nous annonce la publication prochaine d'un livre important sorte de *Charte pédogigo-scientifique*, exempte de déclamation et lancé par l'*Ecole de la Paix*. Il est plus particulièrement destiné aux éducatrices et aux éducateurs, qui veulent inspirer à leurs élèves la haine de toutes les boucheries. Il sera préfacé par Lucien Le Foyer. Bonne chance et à bientôt le plaisir d'en parler.

BANVILLE D'HOSTEL, *l'homme de rêve et l'homme d'action, suivi d'une partie anthologique, par Han Ryner* (*Maison des écrivains*).

J'ai reçu trop tard, pour en dire aujourd'hui son mérite, cette remarquable étude consacrée par Han Ryner au vaillant et talentueux Banville d'Hostel. J'y reviendrai dans ma prochaine chronique.

DU SOIR DANS LES LAURIERS. THÉATRE MÉDITERRANÉEN, *par Maffre de Baugé* (*Bernard Grasset, éditeur*).

Des vers comme il ne m'avait pas été donné d'en lire depuis longtemps. Pas une banalité, un effort soutenu, une inspiration rarement défaillante, une forme qui pour se rapprocher de la forme parnassienne, ne connait ni l'enflure, ni la grandiloquence, ni la monotonie. telles sont les caractéristiques principales de ces deux recueils par lesquels est consacrée la réputation du poète méridional Maffre de Baugé.

DE LA GARRIGUO A LA MAR BLUIO, *par Pierre Guérin* (*Gomès, éditeur, Nîmes*).

A ceux qu'intéressent, les manifestations littéraires de la langue d'oc, je recommande ce livre, où l'auteur décrit, en des pages savoureuses, toutes les beautés de la Garrigue lumineuse et parfumée, et les mœurs de ses habitants.

POUR MENTION

Raymond Fèvre : Le Cœur de Nice. — *Edouard Michel :* Cires et masques d'amour. — *L. Bonnafont :* Trente ans de Tonkin. — *Marie-Louise Vignon :* Le cœur ardent et grave. — *François Mauriac :* Genitrix. — *Frédéric Lefebvre :* Une heure avec... — *Roger Peltier :* Abel Hermant, son œuvre. — *Lionel Baudoin :* Carmina soles.

P. VIGNÉ D'OCTON.



Imp. "LA FRATERNELLE" 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gerant :* M. COLOMER.

Troisième Année — N° 26 AVRIL 1924

La Revue Anarchiste

Le Numéro........ 1 75
Pour l'Extérieur...... 2 »

ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France....	6 »	12 »	18 »
Extérieur..	7 »	14 »	21 »

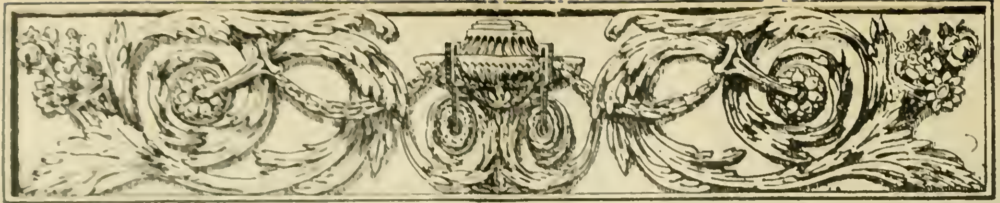
PARAISSANT TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la RÉDACTION
à André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION
à l'*Administrateur-délégué*
même adresse. Chèque Postal 586-65

SOMMAIRE :





August Strindberg

(Notes hâtives et en quelque sorte d'attente d'une plus complète biographie.)

> Ce nom sur une page blanche flamboie comme s'il était écrit en lettres d'or et de sang.
> Il évoque une œuvre gigantesque.
>
> Lucien MAURY (1).

« Il évoque une œuvre gigantesque! Et cette œuvre immense qui représente un demi-siècle de luttes est à peine connue. Et l'homme de cette œuvre est plus ignoré chez nous que tel dilettante espagnol ou italien. Pourtant, Strindberg vécut en France quelque temps, certains connurent quel géant il était. Pourquoi se taisent-ils ceux-là qui nous le pourraient faire aimer! Strindberg fut cependant

« l'un des plus étonnants éveilleurs de pensée, de passion, d'élan vital effervescent et magnifique qui aient jamais existé

Plus qu'aucune autre, sa vie prêterait à des gloses. Quelle vie que celle menée par ce remueur d'idées, qui les épousa toutes, et qui, si sa foi ne fut jamais bien continue, mit au service de chacune d'elles le verbe de feu qu'une plume incisive gravait en sang et or... »

Vie tragique, cruelle, rappelant celle de Pascal ou celle de Nietzche avec en plus le souci quotidien de la matérielle.

Quelque jour, nous voulons l'espérer, un enthousiaste, un fervent entreprendra de la conter.

Elle est déjà très en retard cette biographie. Elle serait cependant nécessaire, car elle créerait un mouvement de curiosité qui permettrait de prendre contact avec l'œuvre trop dédaignée d'un des plus grands écrivains de tous les siècles

Il y aura des surprises. Des révisions dans notre Walhalla admiratif s'imposent. N'est-ce pas une dérision de vanter l'Universalité de la culture intellectuelle de la France, alors qu'on ignore des maîtres tels que Spittler, Hamoum ou le Hollandais Multatuli dans nos Universités et dans nos Académies? Des révisions s'imposent, disons-nous. Est-il logique de placer Ibsen au rang des Immortels géants de l'Esprit humain, alors qu'on accueille à peine, avec estime, un Strindberg qui, somme toute, est un Penseur bien supérieur?

Ibsen n'usurpe-t-il pas, grâce au snobisme et à l'engouement de la génération Symboliste, la place qui revient de droit au grand Suédois?

Il faudra bien, un jour ou l'autre, établir des parallèles entre les deux écrivains nordiques.

Nous ne voulons pas reprendre à notre compte les critiques que faisait M. Jules Lemaître au sujet de l'originalité de l'auteur de Brand. Nous plaçons les débats plus haut. Nous ne nions pas que l'auteur de « Solness le constructeur » soit un très grand écrivain, mais nous pensons que l'auteur d' « Inferno » est un autre géant que lui.

Ces temps derniers, on a commencé à reconnaître que Dostoiewski était le plus grand d'entre les Russes. Auparavant, il était éclipsé par Tolstoï.

Nous nous trouvons devant un cas identique d'injustice. Ibsen est depuis vingt ans en pleine lumière, tandis que son quasi compatriote reste dans l'ombre la plus dense.

Nous voudrions qu'un peu de lumière fût dispersée sur une œuvre qui se compose de plus de cent volumes. A l'heure actuelle, sur dix livres de Strindberg qui furent transposés dans notre langue, trois ou quatre sont à peine trouvables. A-t-on le droit d'être indifférent devant une telle inconscience? Ne serait-il pas plus louable de faire connaître l'œuvre de ce puissant styliste plutôt que d'inonder le marché avec des traductions d'œuvres banales ou des rééditions d'histoires de corsaires? La crise de l'édition est un prétexte qui n'a plus cours : jamais autant de volumes ne furent imprimés. Est-ce à dire qu'on se fout de Strindberg? A-t-on le droit d'oublier volontairement un tel apport? Ah! quelle malédiction pèse-t-elle sur ce malheureux génie, qui poursuit son nom au delà du tombeau avec un si odieux acharnement. Pourtant, Strindberg c'est quelqu'un. Nous voudrions pouvoir le crier, mais notre voix n'est pas

---

(1) Lucien Maury (*Eclair*).

très forte, et nous prions le lecteur de ne vouloir considérer l'étude qui suit que comme une poignée de notes en quelque sorte d'attente, d'un travail que quelqu'un voudra bien faire plus complet, un jour..

L'HOMME

Son âme est un torrent perpétuellement en furie. Mille fleuves s'y jettent et les flots rebondissent et s'écrasent avec fracas.

Chez Strindberg, la vie cérébrale n'est qu'un long déchirement. Oh ! cette souffrance de toujours se débattre, douter et se redébattre, alors que déjà la vie physique est, de toutes parts, tiraillée. Nul plus que lui ne souffrit d'être aux prises avec les contradictions douloureuses de la vie. Il fallait qu'il fût robuste, car, plus encore que le pénible déroulement de son existence, était affreuse cette lutte violente qui, sans arrêt, se continuait dans son cerveau en feu, jusqu'à bouleverser de fond en comble les assises de la raison. Il se ressaisissait toujours. Strindberg est peut-être l'homme qui crut le plus de choses. Sommes-nous bien en droit de le lui reprocher ?

Comme il cherchait continuellement la Vérité, il lui arriva de penser souvent qu'il l'avait trouvée. Hélas ! chaque fois, il était obligé de confesser qu'il s'était trompé.

Cependant, tenace, infatigable, il repartait aussitôt à la poursuite de l'insaisissable. Il élut, ainsi, l'une après l'autre, toutes les éthiques, toutes les philosophies.

« Là Darwin et Spencer — écrit M. Book — ont été conduits au siège d'honneur un jour pour être mis à la porte un autre d'un geste expressif; là, la science a été adorée à genoux comme dispensatrice de tous les biens, pour être une autre fois frappée d'infâmie expulsée pendant que la Religion prenait une place d'honneur un peu instable. »

« Strindberg, estime M. Book, voilà celui qui a été le maître dans sa maison. »

Oui, si l'on veut voir qu'il sut s'arracher à une conviction dès qu'il la sentit fléchissante. Mais, d'autre part, était-il tant que cela maître dans sa maison ce géant qui, perpétuellement, était en corps à corps avec le Démon du Doute ?

« Le doute, a écrit Hello, est une passion, donc il dévore. Or, jamais le doute ne dit : assez, jamais il ne s'arrête aux limites que la réflexion lui avait posées d'abord. Jamais il ne s'arrête (1). »

Strindberg est bien dévoré par le doute. Il est la personnification du Doute.

Il a erré dans la vie de doute en doute.

Le doute, quoique, *a priori*, on le puisse affirmer, ne nie pas l'espoir : il le tue et le ressuscite pour le refaire mourir sous sa morsure.

Strindberg s'enthousiasmait pour une idée avec autant de facilité qu'il se détachait d'une autre. Il avait l'impérieux besoin de croire qui harcèle ceux qui doutent. Il espérait et désespérait de tout.

« Ainsi, la question ouvrière a été pour lui soit un problème central de la Vie, soit un bluff immense ; la culture un bienfait ou une malédiction selon le temps et l'humeur (1). »

La réalité nous montre un hypersensitif, un émotif. Lisez ses confessions : « Le Fils de la Servante (2), là il étale son âme à nu, sa pauvre âme douloureuse et son cœur hautain.

M. Horace M. Samuel dans l'article nécrologique qu'il consacrait à Strindberg dans *The Fortnightly Review*, définissait assez complètement cette individualité complexe.

« Il possédait un égoïsme à véhémentes explosions et un gigantesque intellect qui parfois dominait sa peur, et fonctionnait avec une puissante précision. Ajoutez à cela une sensibilité sexuelle maladivement hypertrophiée et une tendance naturelle [illegible] [illegible] l'alcoolisme » (3).

Ces tendances et cette sensibilité anormales n'étaient-ils pas les signes indélébiles d'une vie de paria, et en même temps ne sont-ce les explications de ces errements qu'on lui reproche et de ces crises d'injustice.

Quand on connaîtra mieux Strindberg, il faudra bien qu'on le connaisse un jour, on s'apercevra qu'au fond il n'était pas si mauvais homme que certains de ses contemporains le laissent penser. Il était d'un caractère sauvage. Ses amis, Jonas Lie, Bjornson, ne furent pas toujours payés de gratitude; il se fâcha avec Brandès, en 1889, irrité qu'il était d'une critique de celui-ci. Il décourageait l'affection. Il était un malheureux surtout, et beaucoup de cette méchante humeur se rapporte à la navrante condition de pauvre qui fut sienne toujours. La peur était l'émotion dominante dans le tempérament de l'artiste, nous dit M. H. M. Samuel. Cela nous aide à comprendre une autre partie de la Vie Psychique du grand Méconnu.

« Peur, écrit-il, prenant à certains moments la proportion d'une parania ou illusion chronique et manie de la persécution. Cela lui paraît tenir lieu d'explication en ce qui concerne son attitude envers l'homme, la femme et Dieu. »

Peur !... non, pas précisément, mais une sensation quelque peu parente, le mot peur n'est pas assez largement explicite pour permettre d'élucider nettement les interrogations que l'on peut se poser à propos de cette attitude. Ce serait plutôt l'angoisse portée à son paroxysme. « La Danse de Mort », en particulier, reflète cette angoisse en maintes scènes. C'est elle qui nous étreint, nous crispe à la lecture. Ici, ce n'est plus la peine, mais quelque chose qui vous serre davantage que ne ferait même l'appréhension d'un accident. Dans « Le Père », pièce davantage tragique quant à l'extériorisation directe du dramatisme de l'œu-

(1) Ernest Hello. *Philosophie et Athéisme* (Poussielgue, Ed. 1888, pages 83-84)

(1) F. Book. *Revue Bleue*. 1er juin 1912

(2) *Le Fils de la Servante*, Ernest Leroux, édit

(3) Article reproduit dans la *Nouvelle Revue française*.

vre, il y a la peur qui vous possède, de même dans « Mademoiselle Julie ».

Il fallait évidemment du nerf pour entendre au théâtre libre cette étonnante scène de la camisole de force (le père, dernier acte) — écrivait M. Karl Strecker — scène qu'en dehors de Strindberg, un Shakespeare seul sans doute aurait pu écrire.

Mais, sitôt la lecture finie, ou presque aussitôt, ou la pièce vue, lorsque le rideau est baissé, on se reprend, tandis qu'avec la « Danse de Mort » l'impression de malaise persiste et s'accentue.

« La Danse de Mort » ne vous empoigne pas que physiquement, elle vous entraîne dans le rythme fou de son tourbillon.

Les représentations de cette pièce ne purent donner qu'une idée tronquée de l'œuvre magistrale, puisqu'elle n'était pas jouée *in extenso*. « La Danse de Mort », en réalité, se compose de deux parties. Heureusement, la Maison Delamain-Boutelleau les a publiées toutes deux dans une traduction de M. M. Rémon. Ainsi, nous pouvons avoir une idée complète de cette angoisse que nous faisaient entrevoir les artistes de l'œuvre.

« La Danse de Mort » est une des œuvres les plus significatives de Strindberg. C'est le drame de la lutte des sexes, lutte qu'a étudiée fréquemment le grand Suédois. C'est peut-être dans cette œuvre qu'il a été le plus loin dans la dissection psycho-physiologique. Mais, il nous faudrait pour démontrer ceci le cadre d'une autre étude et ce n'est point cela que nous nous sommes proposé de faire aujourd'hui.

Il y a dans ces actes sobres une grande part d'autobiographie très certainement. Il fallait qu'il eût souffert énormément pour nous secouer de telle façon par la cristallisation d'un duel double de sexes et d'âmes malades. Si l'on dégageait la part de biographie de ce drame, apparaissant toute nue, cette angoisse ferait-elle comprendre le tempérament de l'écrivain. « La Danse de Mort » projette des lueurs sur cette angoisse qui lui faisait se briser les ailes.

Nous ne pouvons malheureusement qu'enregistrer les fulgurations sans les capter. Elles sont éparses dans toute l'œuvre et s'éclaireraient les unes par les autres. Il faudrait étudier toute l'œuvre. Le *Mercure de France*, jadis, publia « Inferno » et « Axel Borg », les deux livres sont introuvables, et il y en a maints autres qui ne furent pas traduits chez nous : « Gustave Vasa », « Vers Damas », « Jeu de Rêve », « Swanchvit », « Le Paria » (traduit en Espéranto), « Créanciers », « Le Père », « Mariés », etc., sont épuisés depuis des lustres.

On connaît aussi mal sa vie que cette formidable production — plus de cent volumes — et personne ne riposta à certaines affirmations de M. Sébastien Voirol, qui, sous prétexte de les renseigner sur l'écrivain qui venait de mourir — expliquait aux lecteurs de la *Grande Revue* que Strindberg eut pu faire un apôtre s'il n'avait pas manqué de caractère ! Il disait encore qu'il était un créateur incomplet. Est-il nécessaire d'ouvrir encore une parenthèse ?

Qu'est-ce qu'un créateur complet ? Les figures d'Edgar, du capitaine et de ses femmes ne sont-elles pas assez nettes ? Margit et le chevalier Benejt — les deux anonymes du « Paria » — l'Ensorceleuse de Simoun ne sont-ils pas des types absolument définis, et l'épouse tortionnaire du « Père » n'est-elle pas dessinée magistralement et Mlle Julie et son amant ?

Strindberg apparaissait à M. Voirol tel « un touche à tout désabusé par la Vie ». M. Voirol ne se demandait même pas s'il n'avait pas eu de quoi le devenir. Strindberg avait manqué sa vie comme il avait manqué de caractère.

Pour une vie manquée — mais il est inutile d'insister.... De telles appréciations sont piquantes lorsqu'on sait qu'elles s'adressent à l'artiste qui fut le plus cruellement ravagé intellectuellement.

Les multiples bouleversements de sa conscience ne prouvent aucunement toutefois qu'il ait manqué de caractère. Quoiqu'en ait dit l'auteur d' « Augurales » et « Talismans », Strindberg demeurera autre chose que « le type d'un esprit vaste et confus ou un scrible génial et sans envergure. »

A nous, au contraire, Strindberg apparaît comme le dramaturge le plus fort que le théâtre ait eu depuis Shakespeare, et peut-être « La Danse de Mort » est égalée seulement par « Hamlet » et « Lady Macbetth ».

M. Voirol, comme beaucoup d'autres, devait peu connaître l'homme pour en causer ainsi.

La publication de son journal (il sera complet en six tomes), « Le Fils de la Servante » nous sera d'un secours précieux. Il nous donnera maints détails sur sa nature complexe, passionnée et sauvage si l'on veut, et sur ce mélange d'optimisme et de pessimisme qui fit de lui un homme si malheureux : un vrai Poète Maudit.

Les premières impressions qui frappèrent l'intellect du jeune Strindberg furent la terreur et la faim. Quand il naquit, en 1849, son père venait de faire faillite.

« Il vint au monde effrayé et il vécut dans une crainte perpétuelle des hommes », écrivait M. Ch. Oulmont dans le *Gaulois*.

Il avait peur de tout, du noir, des coups, peur de faire quelque sottise ou de gêner, peur de ses parents et de ses frères, peur de ses professeurs. Sensibilité atavique qu'il tient de sa mère.

Sa petite âme se forma dans la misère d'intérieurs sordides : il n'y avait guère que des lits pour tout mobilier et l'enfant devenu homme se souvint toujours de la tristesse qui ulcérait l'âme de son père, qui restait continuellement chez lui, refusant toute sortie, car il n'eût pu décemment recevoir ceux qui l'invitaient. A la peur se joignit l'orgueil qu'il hérita de son auteur paternel. Strindberg fut un grand orgueilleux. A l'école,

déjà, il connut la souffrance d'être un pauvre, mais il ne se sentait pas davantage chez lui près de ces enfants nés de parents humbles, qu'il ne se sentait solidaire des enfants mieux venus, issus des couches supérieures.

Il se faisait déjà une idée de l'échelle sociale et il découvrait qu'il n'était pas au dernier échelon. Et quand il connut la splendeur de la classe favorisée, il aspira à en être, comme si c'était son pays natal.

Mais le sang d'esclave de sa mère s'insurge. Il est le fils d'une servante. Cependant il n'est pas de la classe des esclaves. Cela sera un des grands déchirements de sa vie. C'est déjà par orgueil qu'il souffre. A la pension, il constate que les enfants pauvrement vêtus reçoivent plus de coups que ceux qui sont bien mis. Cela le peine. Il est excessivement impressionnable. Sa mère était très nerveuse. De voir la perversion des autres enfants de son âge et leur méchanceté, le fait souffrir. Il est trop précoce, ses maîtres s'acharnent à le vexer. Il est un pauvre. Mais le Fils de la Servante n'est pas un Résigné.

Il essaie de s'évader de sa détresse par la lecture. Il mène une vie toute intérieure.

Il était avide de savoir. Il avait entendu dire que la science était ce qu'il y avait de plus élevé, qu'elle était un capital qu'on ne pouvait jamais perdre à quelque profondeur qu'on soit descendu dans l'échelle sociale. Tout éclaircir, tout savoir devint, de ce jour, une vraie manie. On faisait éloge des dessins d'un de ses frères, il essaya de dessiner. Quand il sut, il abandonna le dessin. Il essaya la musique, puis fit de la botanique. Il n'eut pas de repos avant de connaître toutes les plantes de la flore de Stockholm. Quand il les connut, il laissa de côté l'herborisation. Cela ne l'amusait plus. Il ne pouvait plus rencontrer une plante inconnue. Plus tard, possédé par cette manie ,il entreprit de tout connaître. Il fit de l'alchimie et esquissa des théories biologiques — on lui doit entre autres travaux une introduction à la *Chimie Unitaire*, pleine d'aperçus curieux (1).

Il faut lire « Le Fils de la Servante ». C'est un livre noir, car l'auteur est sincère, impitoyablement sincère. Ce livre s'apparente à « L'Enfant », de Jules Vallès, plus qu'à toute autre œuvre de ce genre. Ce serait plutôt moins arrangé.

Il est un peintre si scrupuleux des êtres et des choses qu'ils renaissent sous sa plume, comme par un phénomène de nécessaire croissance, selon leur loi, leur volume et leur lumière, et ne peuvent pas avoir surgi dans la réalité différents de l'aspect qu'il leur assigne (2).

Est-ce à dire qu'on le doive lire sans critique? L'affirmer serait desservir l'auteur. Il ne ment, ni n'atténue, ni ne déforme, mais il commente, il a trop de parti pris; il commente et prétend démontrer. Son récit vient à l'appui de ses idées du moment. Il faut le lire avec critique et faire san cesse la part du témoignage et de l'exégèse (2).

(1) *Mercure de France*, édit. 1896.

(2) Avant-propos par Lucien Maury *(Fils de la Servante)*.

C'est son âme mise à nu qui s'étale saignante dans le récit des débuts amers de sa vie de damné. Il faut rechercher, dans ces Confessions, la genèse de cette déviation de caractère dont souffrirent ses contemporains et celle aussi de cette angoisse inouïe qui palpite dans son œuvre entière

Les jours de l'homme sont ils des jours de douleurs? C'est une interrogation de Strindberg alors amoureux. Il avait quinze ans.

La vie humaine est une lutte du commencement jusqu'à la fin, constatera-t-il, lutte qui ne finit qu'avec la Mort !

Etait-ce de la prescience, était-ce autre chose? Toujours est-il : la vie devait lui donner raison. Elle ne lui fut en aucune heure douce et légère. Sorti de l'école, il fut obligé de donner des leçons pour continuer d'étudier. On le voit, tour à tour, maître d'école, télégraphiste, médecin, chimiste, journaliste, prédicateur, précepteur, bibliothécaire. C'est à vingt ans qu'il se révéla écrivain. En deux mois, il composa deux comédies, une tragédie, des poèmes. A trente ans, la Chambre rouge commença à le faire connaître. Un procès lui fut intenté en 1881 pour « Giftas » (Mariès), il fut acquitté. Dès lors, estimé et haï, il courut à la réalisation de sa destinée.

En 1909, dans la *Revue Scandinave*, M. John Landsquit montrait comme était passionnée la lutte autour de son nom. Sous prétexte de combattre les tendances réalistes qu'avait implantées les premières œuvres de Strindberg, on attaqua l'homme. Il eut bientôt toute la littérature de son pays contre lui. En réalité, le duel était surtout entre Strindberg et Werner von Heidenstam que secondait Oscar Levertin qui, un instant, avait suivi, lui aussi, les théories naturalistes.

Strindberg riposta violemment par un cartel adressé aux Apôtres de la Fantaisie. Le discours à la nation suédoise émut l'opinion publique. Strindberg attaquait tout le monde, il s'en prenait à tout et à tous.

Heidenstam répondit par une série d'articles contre ce qu'il appelait la « Philosophie prolétarienne ».

La campagne était dirigée adroitement contre le rival littéraire.

Ce sont, écrivait M. John Landquist, deux classes hostiles, deux hommes absolument inconciliables qui sont aux prises. Evidemment, constatait-il, le combat ne se livrait pas sans que quelques exagérations ne se montrent de part et d'autre.

Il est nécessaire et naturel que les appréciations mutuelles des deux adversaires soient injustes, car se figure-t-on, par hasard, qu'un Shakespeare ressuscité se montrerait très épris de l'art d'un Racine et que ce dernier ait regardé Shakespeare autrement qu'avec surprise et méfiance?

Il est probable, ajoutait-il, que Strindberg a raison dans une certaine mesure lorsqu'il prétend avoir été écarté ou tout au moins estimé au-dessous de sa juste valeur par l'école triomphante de 1890. Mais cela n'avait-il pas été un peu de sa faute?

Sa production, à cette époque, était relativement en baisse tandis que ses compatriotes — G. Frœ-

dig, P. Hallstroem, Karfeld, Selma Lagerlof, Heidestam et Ledertin étaient à leur apogée.

Strindberg courait de pays en pays. A part Axel Boy-Tschendala, il ne publiait que des pièces et des articles peu importants.

Son instrument rendait des notes fausses, on avait la sensation nette de qulque lente et mystérieuse élaboration. Mais cependant le puissant écrivain n'était pas mort encore. Inferno le replaça au premier rang.

Là, Strindberg mettait à nu la terrible crise religieuse qu'il venait de traverser. Conquis, il criait ses convictions nouvelles par un drame « Vers Damas ».

Puis parurent « Gustave Vasa », « La Danse de Mort », « Jeu de Rêve », « Svanchvit », « Satires de portée sociale » — drames historiques, tragédies modernes nouvelles, idylles en hexamètres et articles de polémique — tout se succédait en une suite bariolée, témoignage impérissable de l'activité jamais ralentie de ce génie volcanique.

Mais l'épicurisme et le talent primesautier de Heidestam, le lyrisme de Levertin, la science du vers d'un Frœdig, le romantisme gracieux de Lagerlof, qu'en 1905 le prix Nobel couronna, avaient gagné la sympathie des lecteurs septentrionaux. Leur art était plus aimable et les auteurs moins intransigeants, moins politiques que l'auteur d' « Inferno ».

Le tempérament de Strindberg le rendait rétif à toute discipline, à tout embrigadement et lui aliénait la possibilité d'avoir des défenseurs et des suiveurs.

Strindberg, du fait qu'il était rebelle à tout collier, se condamnait à rester seul, seul malgré une œuvre immense.

On ne manquait pas d'accueillir ses nouvelles créations avec l'hommage dû au génie inépuisable. Strindberg restait le Précurseur, mais à peine plus. Et constamment on déterrait ses œuvres anciennes pour les opposer aux récentes. Et il y avait tant de réserves à faire à son sujet ! Il était toujours trop porté à l'outrance, tantôt trop violent et brutal, tantôt trop sentimental.

En particulier, sa conversation religieuse était gênante. On le combattait au nom de ses opinions d'autrefois.

Strindberg devait rester chez lui plus qu'ailleurs encore peut-être un incompris.

***

La vie toujours le devait briser.

Peut-être parce qu'il se sentait fort, lui demandait-il trop ?

Il s'illusionnait sur la Vie, et elle prenait plaisir à lui arracher l'une après l'autre ses chères illusions.

En vain recherchait-il l'Amour. Il acquérait bientôt la constatation qu'il s'était pris à un mirage désastreux. Sa haine de la femme vint sans doute du dégoût qu'il prit d'elle, après avoir tenté trois fois l'expérience de l'Union.

Trois fois il se maria malheureusement. Il se défendit maintes fois de l'accusation injuste, clamait-il, de mysogynie. Dans « La Danse de Mort », il demande qu'on ne veuille voir que des révélations psychologiques.

Il était un grand amoureux, mais il plaçait l'Amour trop haut. Dès qu'il croyait l'étreindre, il perdait pied. Il voyait tout sur un plan trop élevé. C'est ce qui explique que tout bientôt arrivait, par une courbe logique, à le déconcerter. Il était un illuminé qui croyait à la réalisation instantanée de ses désirs. Naturellement, il était blessé chaque fois que mourait une illusion. Le malheur fut qu'il ne sut point vivre sans elle : cette délicieuse illusion qui férise la route de la Vie, mais qu'il faut se garder de vouloir atteindre.

Strindberg mourut en 1912.

Quelques heures avant de mourir, dit M. Paul Verrier, il prit une Bible et la pressa sur son cœur.

« C'est là, dans ce livre, en fin de compte, aurait-il déclaré, que se trouvait la seule Vérité. »

Lui qui perpétuellement — plus qu'Ibsen même — était en proie aux morsures du doute, il avait eu en ses derniers temps le besoin de croire. Il aspirait a l'heure de grâce. Sa soif réclamait l'apaisement de sa fièvre. L'eau bénite lui apparut comme celle du puits de la Vérité — qu'en vain, de tout temps, sous divers noms, il avait appelée et cru entrevoir auprès de Rousseau, de Darwin et de Nietzche.

Il se prit à la fraîcheur factice de l'eau bénite, parce qu'il avait extrêmement soif. La vérité simpliste de la Religion était moins aride que les vérités scientifiques et les vérités philosophiques. Elle ne demandait pas d'être discutée mais d'être acceptée. Et le vieux lutteur avait besoin de repos.

Serait-il resté longtemps se croyant dans l'état de grâce où la Mort le surprit ? Non, sans doute.

Son ultime mot nous laisse penser que non... Reposé, il eut repris le combat.

Maintenant, j'en ai fini avec ce monde, s'exclama-t-il sur son lit de mort.

Ah ! le cri de délivrance : « J'en ai fini ! ».

La mort c'était le manteau de l'oubli au lieu de la lourde tunique de misère qu'il avait toujours traînée. C'était l'oubli de tant d'années de corps à corps avec la vie matérielle et la vie spirituelle, c'était enfin la Paix !

« J'en ai fini ! »

Henry POULAILLE.





LA FEMME ET LE HÉROS

Tragédie moderne en trois Actes

PAR

André COLOMER

(suite et fin)

Acte II

Une pièce très propre d'un petit logement au cinquième donnant sur une avenue populaire. Cette salle tient de l'atelier, du cabinet de travail et de la salle à manger.

SCÈNE I

Fernande seule. Elle prépare sur une petite table, dans un coin, le couvert avec des fleurs sur la nappe blanche. Petite scène silencieuse. On frappe.

SCÈNE II

FERNANDE, LE VIEIL ANSELME

(Entre le vieil Anselme, barbe et cheveux embroussaillés, vêtements de vieux vagabond.)

FERNANDE

Le vieil Anselme! Bonjour, vieil Anselme. Comment que ça va?...

ANSELME, *sur le pas de la porte, hésitant à entrer, son chapeau dans les mains.*

Bien, bien... Raymond... Il n'est pas là...

FERNANDE

Non, pas encore... Mais rentrez donc, mon vieux...

ANSELME, *hésitant, jette des regard inquiets sur ses souliers qu'il a horriblement crottés au parquet reluisant.*

C'est que...

FERNANDE, *le faisant entrer d'une poussée.*

Du chichi, avec moi, du chichi... Non, mais, vieil Anselme, chez qui vous vous croyez... chez une duchesse?... Vous pouvez bien me le salir mon parquet, allez, j'suis pas fière, moi — et pas feignante! Allez-y donc, comme sur le macadam, sans avoir peur... On y donnera un coup de laine à votre parquet! *(Elle l'installe près de la table servie.)* Là... Voilà votre place. Asseyez-vous. *(Elle va prendre un troisième couvert.)* Une assiette de plus... et vous êtes des nôtres, ce soir... Ça va?

ANSELME, *souriant avec bonhomie.*

Mais, oui, ça va madame Fernande... *(Une pose, sur un ton plus grave.)* Ça va mieux que les affaires...

FERNANDE

Quelles affaires? Vous voilà lancé dans les affaires, maintenant... Vieil Anselme, deviendriez-vous un bourgeois?

ANSELME

Ce serait un peu tardif... et le moment mal venu pour moi.

(On perçoit de la rue des musiques militaires, des rumeurs.)

Vous entendez cette foule en délire?...

FERNANDE

Alors, ça y est?

ANSELME

Oui... ça y est. La guerre est déclarée. *(Les musiques et les clameurs se rapprochent.)* Ils sont là dans la rue qui l'acclament sans savoir... Ils se ruent à la mort. Ils ont soif de meurtre et de sacrifice. Ah! les pauvres diables...

FERNANDE, *comme ivre.*

Ça y est... ça y est... Ils vont se battre!... Mais, ne vous en faites pas, vieil Anselme, on les aura ces cochons de Boches... *(On entend des chants qui redoublent.)* nos gars sont un peu là! Entendez les... Ce sont des héros... Ils vont au combat en

chantant. Ah! les braves... (*Elle se précipite à la fenêtre et penchée sur le balcon, elle crie à tue-tête.*) Bravo, les enfants... Vive la guerre! Vive la guerre! Vive la France!...

SCÈNE III

ANSELME, FERNANDE, RAYMOND

RAYMOND, *entrant. Il voit Anselme.*

Vieil Anselme, mon pauvre vieil Anselme... Tiens, ouvre-moi tes bras de vagabond, que je trouve un refuge contre cette racaille... Le dégoût m'étouffe.

FERNANDE, *penchée sur le balcon.*

A Berlin!... Vive l'Armée!...

RAYMOND, *sursautant et voyant Fernande.*

Elle est là... Elle aussi... *En un ricanement terrible.* Ah! Ah! Ah! Ah!... Fernande!...

ANSELME

Que veux-tu? C'est une femme!... Tant d'hommes...

RAYMOND

Mais elle... c'est ma compagne à moi... (*Il la tire par le bras violemment.*) Fernande, toi aussi?

FERNANDE

Raymond, mon petit Raymond, on va se battre. Viens voir la rue...

RAYMOND

Merci, je l'ai trop vue. Ça m'écœure.

FERNANDE

Tu ne sais donc pas? La guerre est déclarée.

RAYMOND

Oui, je le sais.

FERNANDE

Alors, viens donc voir... Tiens... les soldats... Ce sont les soldats! (*Elle veut l'attirer à la fenêtre.*)

RAYMOND

Laisse-moi. (*Elle retourne au balcon. Raymond s'effondre sur une chaise, la tête dans les mains.*)

ANSELME

Tu comprends... Il y a tant d'hommes qui n'y résistent pas... et des plus forts... C'est comme une épidémie. Ça les tient au plus lointain d'eux-mêmes. On croirait pouvoir y résister... Et puis voilà que ça passe comme un souffle de brutalité venu du fin fond de la race... Et toutes les idées, tous les sentiments qui faisaient l'individu... ça s'envole comme des feuilles mortes. Il n'y a plus rien... que cette foule qui vous emporte, vous incorpore... Et l'on participe à la vie d'un peuple, aux destins d'une patrie.

RAYMOND

Mais moi, je la nie leur patrie. Je ne partage pas plus leur sacrifice que leur joie. Je ne suis pas de leur race. Je ne suis d'aucune race, tu le sais. J'ai tué la race en moi, leur race. Entends-les gueuler!...

FERNANDE

Mort aux Boches... A Berlin!...

RAYMOND

Entends-la donc, elle aussi!

ANSELME

Elle est de leur race, elle... Elle n'a pas tué la vieille humanité marchant en troupes sous les coups de fouets des maîtres.

RAYMOND

Mais c'est une révoltée...

ANSELME

Ah! que j'en connais des révoltés comme elle, des hommes qui se seraient fait tuer plutôt que de se soumettre à une loi, en temps ordinaire, et qui maintenant à l'appel du clairon, se ruent dans les rangs avec enthousiasme, ivres de se racheter, avides de discipline. Oui, Raymond, des révolutionnaires, des anarchistes, des camarades... J'en ai rencontré, tout à l'heure, les yeux en flammes comme après avoir bu, les gestes incohérents. Ils partaient pour la frontière se battre pour la Patrie, pour la Société, pour la Loi...

RAYMOND

Je ne comprends pas cela.

ANSELME

Parce que tu es un être d'exception. Tu as dominé les règles, tu les as brisées. Ta personnalité a été assez forte pour trouver en elle l'équilibre de ses fonctions, l'harmonie de sa raison d'être. Et puis, tu as assez d'idéalisme individuel pour avoir le courage et la joie de te montrer tel que tu aimes penser, tel que tu veux te voir...

FERNANDE

A bas Guillaume! Vive la France...

ANSELME

Entends-la. Regarde-la. Elle est tout entière penchée vers la rue. Elle ne vit que pour le dehors. Il suffirait de la pousser un peu... son cœur l'entraîne vers l'extérieur... Elle tomberait sans s'en apercevoir... La rue la prend... tu comprends. La foule l'entraîne! Elle est une gosse de faubourg. Elle a poussé sur le pavé. Elle a gueulé avec les mômes quand elle avait sept ans, et qu'ils faisaient la petite guerre à la sortie de la communale. Elle a gueulé les jours de mardi-gras, quand on acclamait le Bœuf gras. Plus tard, elle a été aux revues du 14 juillet avec les potes et les gonzesses. Et puis, et puis, ça a bien du la surprendre, quand elle t'a rencontré... parce que toi, mon petit Raymond, tu n'as pas l'habitude de gueuler beaucoup. Toi, tu vis pour toi... La

rue te repousse... Oh ! comme elle se penche à la fenêtre... Mais elle va tomber !...

(*Raymond ne bouge pas. Anselme se précipite et la retient, au moment où le poids du corps allait la faire basculer.*)

FERNANDE, *se retournant, accrochée à l'épaule d'Anselme.*

Ah ! zut ,alors... Un peu plus ça y était. Merci, vieil Anselme. (*Les regardant.*) Qu'est-ce que vous avez ?... Alors ça ne vous dit rien à vous tout ça... la rue qui gueule, les clairons, les défilés, les drapeaux... Les gars de Panam en route vers la frontière... Vous ne vous sentez donc pas dans les nerfs comme de l'électricité ?... Vous pouvez rester comme ça ici sans grouiller, sans bondir, sans danser... (*Secouant le vieil Anselme.*) Vous le savez bien pourtant, vous, puisque c'est vous qui me l'avez annoncé... Et toi... (*Elle secoue Raymond par les épaules.*) Tu sais donc pas... c'est la guerre, mon p'tit... Ça y est : on va se battre... C'est la guerre. Ça te dit rien à toi ?

RAYMOND, *les yeux lointains, silencieux.*

FERNANDE

Mais réponds-moi, bon Dieu ! J'te dis que c'est la guerre... (*Le tirant par le bras vers la fenêtre.*) Viens voir...

RAYMOND, *d'un mouvement brusque, se dégage.*

Non.

FERNANDE

Ben alors... ben alors... Qu'est-ce que vous avez dans le sang ?... Moi, j'y retourne.

(*Elle se précipite de nouveau sur le balcon.*)

RAYMOND *hausse les épaules lentement en la regardant.*

ANSELME, *hochant la tête philosophiquement.*

Comme les autres, comme tant d'autres, tant et tant... presque tous ,mon pauvre Raymond. C'est un vent de folie irrésistible.

RAYMOND

Je ne veux pas la voir ainsi.

ANSELME

Viens avec moi.

RAYMOND

Dans la rue ? C'est encore pire...

ANSELME

Chez moi. Viens passer un moment chez moi. Ma chambre est là-haut sous les toits, en mansarde. Il n'y a pas de fenêtre sur la rue. Une lucarne vers le ciel donne un jour rare. On y est seul, on y est bien.

RAYMOND

Je viens...

(*Ils sortent.*)

FERNANDE *à la fenêtre.*

Bravo les gars ! Vive la guerre ! Vive Paris ! Vive la France !

On entend un défilé plus tumultueux encore avec très distinctement une musique militaire qui joue le Chant du Départ.)

Scène vide un moment

SCÈNE IV

FERNANDE, CLARA

On sonne plusieurs fois sans que Fernande entende enfin elle va ouvrir.

FERNANDE

Clara ! Ah ! quelle surprise...

CLARA

Ben vrai !... T'en faut du temps... Je te croyais sortie.

FERNANDE, *l'embrassant.*

J'étais à la fenêtre.

CLARA

Ce qu'on a eu du mal à te trouver, cachottière, va... depuis un an que t'es partie.. Rien... Pas ça ! (*Regardant autour d'elle.*) C'est gentil chez toi... C'est pas riche, mais c'est gentil... Ça a son genre. On voit bien que t'es avec un artiste ! (*Scrutant les coins, et à voix basse.*) Il n'est pas là ton michton ?

FERNANDE

Ne dis pas ça, Clara... Si tu le connaissais, tu verrais que ce n'est pas ça, mais pas ça du tout...

CLARA

Alors, c'est un gosse de cœur ?...

FERNANDE

Oui et non... Je l'aime bien... On s'aime bien... On vit ensemble...

CLARA

C'est ton mari, alors ?

FERNANDE

Il y a de ça...

CLARA

Tu es heureuse ?

FERNANDE

Oui.

CLARA, *bas*

Et l'autre... tu n'y penses plus ?...

FERNANDE *baisse la tête, silencieuse.*

CLARA

T'as jamais mal au cœur d'y penser ?

FERNANDE, *silencieuse.*

CLARA

Et s'il partait à la guerre en première ligne, ça te ferait rien là ? (*Elle montre le cœur.*)

FERNANDE, *levant brusquement les yeux*

Il est parti ?

CLARA

Sûrement pas sans t'avoir revue.

FERNANDE

Où est-il ?

CLARA

Dans le bar en face, de l'autre côté de l'avenue. Il t'attend pour t'embrasser une dernière fois... Tu vas pas lui refuser ça, dis, Fernande, un gars qui va mourir pour la France... *Elle tire une lettre de son corsage.*) Tiens... voilà ce qu'il t'écrit...

FERNANDE *prend la lettre vivement et la lit. Une grosse émotion gonfle sa gorge et lui monte aux yeux en larmes.*

Oui... oui... dis-lui d'attendre. Descends. Va lui dire d'attendre. Je vais y aller.

CLARA

Et surtout ne manque pas de venir, hein ?... Le laisse pas partir sans ton baiser. Ça lui porterait pas chance, le pauvre gars... Ah ! si tu le voyais. . C lui-là c'est un vrai patriote, un enragé... Il ne rêvait que ça depuis toujours... Alors, tu comprends si ça lui va !... Hier, qand il a su que ça éclatait, la guerre... il s'est mis à danser de joie : « Bath alors... qu'il criait, on va pouvoir suriner sans peur des cognes... Allons-y les potes... » Tu le verras. Il est plus beau que jamais maintenant. Ça lui donne des yeux de partir là-bas... Oh ! des yeux... Tu verras, Fernande, tu verras...

FERNANDE

Je viens... oui... Je viens. (*Clara sort.*)

SCÈNE V

FERNANDE, *seule*

Le jour baisse. Elle va s'asseoir près de la fenêtre et relit sa lettre. Puis, elle se lève, allume la lampe, se prépare pour sortir.

SCÈNE VI

FERNANDE, RAYMOND

RAYMOND *entre, s'avance jusqu'au milieu de la pièce et s'arrête net.*

Tu vas sortir ?

FERNANDE

Oui, pas longtemps, je rentre tout de suite.

RAYMOND, *l'examinant.*

Il y a quelque chose de changé, ici, depuis tout à l'heure. Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as les yeux rouges... Tu as pleuré ? (*Se rapprochant d'elle.*) Qu'as-tu, Fernande ?

FERNANDE

Tu préfères savoir ?... Oh ! il n'y a rien de mal... Je peux bien te le dire, seulement tu me comprends si peu aujourd'hui ! Tout à l'heure, avec ton Anselme, vous me fuyiez comme si j'avais la peste... Fallait y rester avec ton Anselme... Pourquoi t'y es pas resté ?

RAYMOND

Je ne sais pas. A peine là-haut, dans sa mansarde silencieuse, je me suis senti inquiet... Cependant, je voulais fuir les rumeurs de cette foule en furie. Eh bien ! vois-tu, ce silence, loin de toi, me pesait. Il m'a falu redescendre... ici. Qu'as-tu, Fernande ?

FERNANDE

Je peux bien te le dire. Il vaut mieux que tu saches. On ne s'est jamais rien caché... Raymond, lis. (*Elle lui tend la lettre.*)

RAYMOND, *repoussant la lettre d'un geste.*

Lis...

FERNANDE

(*Elle lit.*) « Ma grande Fernande aimée. Depuis « que tu es partie pour te mettre avec ton artiste, « jamais plus tu n'as voulu me revoir. J'aurais « pu, si je l'avais voulu, faire passer le goût de ta « peau à ce monsieur. Mais tu sais que je t'ai trop « aimée pour te faire des ennuis maintenant. Tu « y trouveras ton avenir, ça va bien. Moi, je m'étais « mis avec la môme Clara. C'est une bonne fille « qui gagne bien sa vie et qui t'a de l'affection « elle aussi.

« Ça n'empêche pas que j'ai gardé un bon sou- « venir de toi. J'ai passé de baths moments avec « la grande Fernande et, si je suis devenu un « costaud tu y es pour quelque chose. J'en garde « la reconnaissance à la Vie, à la Mort. Une femme « comme toi ça s'oublie pas. Je t'aurais dans le « cœur tant que ça battra là-dedans.

« C'est la guerre. Tant mieux. Ça me fait pas « peur, à moi. Tu sais que je ne suis pas un lâche. « Je pars demain pour le front. Là-bas, en tapant « dans le tas des sales gueules pointues, je pen- « serai que c'est pour toutes les gonzesses de « Panam que je risquerai ma peau, mais, si un « bout de plomb me cloue les lèvres, je ne veux « pas qu'elle aient complètement oublié le goût « des tiennes, ma grande Fernande.

« Je suis au petit bar en face de l'avenue. Je t'y « attendrai jusqu'à ce que tu viennes. — VICTOR. » Voilà...

RAYMOND

Et alors ?

FERNANDE

J'y vais.

RAYMOND, *sec.*

Non, tu n'iras pas.

FERNANDE

Je n'irai pas ?... Qu'est-ce que tu dis : Je n'irai pas ?

RAYMOND

Non. Tu n'iras pas.

FERNANDE

Un qui s'en va là-bas... tu lui refuserais ça... toi ? Et moi j'accepterais de ne pas donner mon baiser d'adieu à un gosse qui s'en va mourir pour la Patrie ? Mais c'est impossible... Je serais la dernière des dernières. J'irai, tu entends, j'irai !

RAYMOND

Alors, tu ne reviendras plus ici.

FERNANDE, *étonnée.*

Pourquoi ?

RAYMOND

Parce que si ton cœur bat là-bas... en bas... il n'a plus rien à faire ici, près du mien.

FERNANDE

Tu n'es pourtant pas méchant, Raymond. Comprends donc. Il s'en va demain, Il ne reviendra peut-être plus.... Il a besoin de mon souvenir pour bien se battre... C'est un Français comme toi, Raymond ! C'est un soldat comme toi. Et quand tu partiras, toi, à ton tour...

RAYMOND

Je ne partirai pas.

FERNANDE

Comment tu ne partiras pas ?

RAYMOND

Non, je ne veux pas partir.

FERNANDE

Que veux -tu dire ?

RAYMOND

Tu ne vois donc pas que j'ai le dégoût jusqu'à la nausée de ces fureurs patriotiques. Je ne crois pas. Je ne crois pas à la France. Vos drapeaux me font rire et vos fanfares m'exaspèrent. Tes héros ne me font même pas pitié. Qu'ils partent aux massacres, soit ! mais qu'ils le fassent sans bruit et qu'ils n'empêchent pas de vivre harmonieusement les rares individus qui en conservent le courage. Tes héros me répugnent. Leur guerre est un assassinat irraisonné, collectif, anonyme. La guerre est la forme la moins noble de l'assassinat.

FERNANDE

Tu es fou, Raymond, tu es fou...

RAYMOND

Je suis sage et ma sérénité ne cesse, tristement, de constater ton exaltation — toi aussi !..

FERNANDE

Alors, que vas-tu faire ?

RAYMOND

Fuir cette folie, cette laideur contagieuse, cette bêtise nationale !... Je vais fuir !...

FERNANDE

Toi... tu vas déserter... toi ?..

RAYMOND

Oui.

FERNANDE

Tu es donc un lâche, Raymond ?

RAYMOND

Où est la lâcheté, Fernande ? A suivre le troupeau des hommes avec résignation, à se laisser emporter par le courant...

FERNANDE, *ne l'écoutant plus.*

Lâche, lâche, tu es un lâche... Pendant que les autres vont se battre, tu vas fuir. Pendant qu'il part, lui, héroïquement, toi, tu désertes. Et tu veux m'empêcher d'aller l'embrasser ? Ah ! tu en as du cu'ot ! Lâche, lâche, lâche !..

RAYMOND

Ecoute-moi, Fernande.

FERNANDE

Tu me dégoûtes. Tu es un lâche. Tu vas laisser les autres se battre pour toi. Tu as peur. Tu es un lâche. Ah ! oui... que j'y vais, voir mon Totor. Lui, il a pas les foies au moins. C'est un courageux. Il se terre pas. Il part comme les autres, avec les autres et en chantant plus fort que les autres. C'est un homme. J'y vais. J'y retourne. Et je l'accompagnerai jusqu'à la gare. Et j'aurai pas besoin de revenir te retrouver, va ! Les froussards comme toi, ça me répugne. (*Elle passe devant lui en le poussant.*) Laisse-moi passer.

RAYMOND, *s'écartant.*

Va...

FERNANDE

T'es pas un homme. Lâche, lâche, lâche, lâche !...

(*Elle sort.*)

RIDEAU

ACTE III

Un élégant boudoir de femme à la mode. A droite : porte allant vers l'entrée de l'appartement. A gauche la porte de la chambre. Au-dessous d'une table, parmi les fleurs, un immense portrait d'officier français.

SCÈNE I

FERNANDE, MONSIEUR BRANTOME

FERNANDE, *en déshabillé de soie noir et blanc étendue sur un sofa, les yeux lointains par la fenêtre.*

MONSIEUR BRANTOME, *debout près d'elle.*

Toujours triste... toujours triste... Ça ne va pas le faire revivre, pour sûr... Il faut penser aussi un peu aux vivants, Fernande ?...

FERNANDE, *lève vers Monsieur Brantôme des yeux terribles.*

MONSIEUR BRANTOME

Ah ! bien sûr, c'était un héros... Mais nous avons tout fait, Fernande. J'ai fait tout ce qu'il fallait. Il a eu son portrait dans tous les journaux. Une plaque de marbre avec inscription d'or a été apposée sur le mur de sa maison, rue de la Roquette, grâce à moi, tu le sais bien, Fernande, grâce à mes relations au Conseil municipal... Oh ! c'était mérité. Je ne le nie pas... Et ton regret éternel n'est pas déplacé... non, il n'est pas déplacé... C'était un pur héros de la grande guerre : Victor Bouchard, parti simple soldat et tombé face à l'ennemi lieutenant d'infanterie et chevalier de la Légion d'honneur...

FERNANDE, *le coupant, brutale.*

Ah ! non, pas de discours... Pas ça... Il n'a pas besoin de ça...

MONSIEUR BRANTOME

Il n'y aura jamais trop de grands mots pour chanter un tel héroïsme. Moi, j'aime les héros... (*Regardant le portrait.*) Quelle noble tête ; quels yeux...

FERNANDE

Mais, taisez-vous donc...

MONSIEUR BRANTOME

Oh ! ce n'est pas gentil, ce n'est pas gentil... Et pourtant, moi j'ai fait tout ce qu'il fallait... tout

FERNANDE

Tenez, mon vieux Brantôme, ne me portez pas sur les nerfs aujourd'hui. Il vaut mieux que vous me laissiez... aujourd'hui... ça finirait par mal tourner... (*Elle sonne.*)

SCÈNE II

FERNANDE, MONSIEUR BRANTOME, CLARA

CLARA

Madame a sonné ?

FERNANDE

Le pardessus et le chapeau de Monsieur Brantôme... Vite, Clara !

MONSIEUR BRANTOME

Ce n'est pas gentil. Il faut être philosophe, mon enfant. Surtout il ne faut jamais s'emballer... jamais... jamais... (*Il la baise au front.*) Bonsoir, ma chérie...

FERNANDE

Boisoir !

SCÈNE III

FERNANDE, CLARA

FERNANDE, *seule un moment, rêve étendue. Elle allume une cigarette, puis, soudain.*

Clara ! Clara ! Viens ici... Viens...

CLARA, *entrant et s'arrêtant sur le pas de la porte.*

Mais, qu'est-ce qu'il y a ?

FERNANDE

Viens.

CLARA

Me voilà...

FERNANDE

Viens ici... plus près... (*Clara se rapproche.*) Tout près... Assieds-toi là... (*Elle lui montre la peau de bête aux pieds du sofa.*) Donne-moi tes bras... Ah ! j'ai mal, j'ai mal... Ma bonne Clara, ma petite Clara, ma petite copine, j'ai mal... Tiens, parle-moi de lui, toi... Oh ! oui toi... parle-moi de lui. Toi, tu sais en parler... Tu peux en parler. Raconte-moi... Clara.

CLARA, *tête basse, silencieuse.*

FERNANDE

Tu te souviens... Quand il est venu, avec sa première blessure et sa croix de guerre. Il était beau comme un lion qui vient de se battre. Ses yeux luisaient d'ardeur. Ses narines se gonflaient. Il voulait y retourner... Trois fois il en est revenu. Trois blessures dont je baisais les traces avec dévotion. Et la dernière fois que je l'ai vu... Il venait de conquérir son galon de sous-lieutenant. Je lui avais donné un mouchoir de soie avec mon parfum. Tiens, Clara, passe-moi le coffret... là. (*Clara lui passe une petite table qu'elle prend sur la table.*) Ce mouchoir, on l'a retrouvé sur sa poitrine trouée, là-bas... Ce mouchoir, c'est tout... tout... et mon souvenir. Tu ne dis rien, Clara. Raconte-moi...

CLARA

Pourquoi tu l'as remballé, le vieux, dis... Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

FERNANDE

Rien... Je ne sais pas. Il m'embête...

CLARA

Il est gentil, pour toi, Monsieur Brantôme.

FERNANDE

Oui... Oui... Mais quand il essaie de me consoler et quand il veut parler de Victor... Oh ! là là, ce qu'il me dégoûte... Tu ne comprends donc pas ce qui se passe dans ma tête à ce moment-là... Je pense qu'il n'y a pas été, là-bas, Monsieur Brantôme... Il est bien tranquillement resté ici... Pendant que les autres pataugeaient dans la boue et dans le sang des tranchées ; il faisait ses affaires... Il gagnait des sous... pour m'entretenir, moi... Alors, il y a des jours comme aujourd'hui... pouah ! ça me donne la nausée... J'ai envie d'ouvrir les fenêtres, de prendre tout le fourbi, les soies, les dentelles, les bibelots, son luxe, de le balancer sur le pavé et de reprendre la vie de radeuse, comme autrefois... C'était plus propre... Des clients de passage qu'on ne revoit plus, à qui on ne doit rien, à qui on ne dit rien, et puis, un Totor pour me consoler... (*Un silence.*) Mais il

n'y aura jamais plus de Victor pour moi... Et il y a un Monsieur Brantôme qui me parle de Victor... Non, non, non, non, quand ce vieux mercanti de guerre me glousse aux oreilles : « C'était un héros... J'aime les héros, moi »... « Ton héros » par ci... « Notre héros » par là... Non, ma petite Clara, si c'était pas si triste, il y aurait trop de quoi rigoler... Alors, ça me fait mal là (*elle montre sa gorge*), là... et je le balance. (*Clara reste silencieuse.*) Mais-raconte-moi donc... Tiens, dis-moi, le premier jour... Quand je l'ai retrouvé dans le bar de l'avenue de Clichy, tu sais, quand j'ai laissé ce grand lâche de Raymond... Ah ! qu'il était beau, quand je l'ai revu, mon Victor... Oui, tel que tu me l'avais dit le jour où tu étais venue m'apporter sa lettre et que j'hésitais encore.... Comment que tu disais ?... Raconte, Clara... (*Clara reste silencieuse.*) Et le départ à la gare de l'Est avec les potes... Il était le plus bath de tous les potes... Il était le plus bath de tous, le moins saoûl et le plus courageux... C'était un homme ! (*Silence.*) Petite Clara... Tu ne me dis rien... Qu'as-tu donc ?... petite Clara, voyons... Tu me caches quelque chose... Tu n'es pas heureuse avec moi, peut-être, ici... Tu regretterais ta vie de môme, vagabonde... T'as le mal du Faubourg ?...

CLARA *fait signe que non.*

FERNANDE

Non ?... Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

CLARA *relève la tête et prononce lentement, à voix basse.*

Il y a l'autre...

FERNANDE *regarde Clara avec angoisse, interrogativement.*

CLARA

Oui, Raymond... J'ai des nouvelles...

FERNANDE

Raymond ? Ah !... non, non, Clara, ne me parle pas de ce lâche... Il se terre par là, dans quelque coin, à l'abri des coups... Ça ne sait pas de battre... Ça tremble ça ! Ça ! c'est comme Monsieur Brantôme, ça me dégoûte.

CLARA

Oh ! lui, ça ne l'a pas enrichi... Si tu savais...

FERNANDE

Je n'en veux rien savoir.

CLARA, *pitoyable.*

Si tu le voyais...

FERNANDE, *dure.*

Je le laisserais crever comme un chien qu'il est.

CLARA

Fernande... Je l'ai vu... Il va venir.

FERNANDE

Je ne veux pas le voir. Je ne le recevrai pas. (*Elle se dresse, debout devant le portrait, avec les deux bras écartés comme pour protéger l'image du mort.*)

CLARA

Il t'aime encore.

FERNANDE

Je ne le recevrai pas.

(*On sonne, elles se regardent, anxieuses. Une minute en silence.*)

FERNANDE

Si c'était lui ?... Va voir, Clara, va...

(*Clara sort et va à la porte d'entrée.*)

CLARA, *revenant, la voix étranglée.*

C'est lui. Il est là... (*Montrant l'antichambre.*) Là... Faut-il le faire partir ?

FERNANDE, *toujours debout, tête basse, ne répond pas.*

CLARA

Il a l'air bien fatigué. Il est pâle comme un mort.

FERNANDE *se rassied et haussant les épaules.*

Eh ! bien, laisse-le rentrer !

SCÈNE IV

FERNANDE, RAYMOND.

RAYMOND *entre et s'arrête sur le pas de la porte, le chapeau à la main, silencieux.*

FERNANDE *le reçoit, assise, les coudes aux genoux, sans le regarder*

Te voilà... Tu as osé... Ah ! tu n'es pas fier ! Toi ici, après tout cela ! Tous les gars se sont battus. Et toi, tu t'es caché. Et dire que je t'ai aimé, que j'ai vécu avec un homme comme ça, avec un qui a fui la bataille, un qui n'y a pas été... Tiens, rien que d'y penser, ça me démange la peau comme si j'avais couché avec un lépreux... (*Un silence.*) Tu ne dis rien ?... Mais parle donc au moins. Qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps ? Hein ? Qu'est-ce qui t'a entretenu dans l'ombre ? Ce sont les Boches, sans doute ?

RAYMOND

Fernande, regardez-moi. Ai-je la mine d'un entretenu ?

FERNANDE *lève la tête et le voit mal vêtu et pâle, avec la barbe longue.*

Oh ! mon pauvre Raymond... Quelle mauvaise mine ! Peut-être n'as-tu pas mangé ? Veux-tu prendre quelque chose ?

RAYMOND

Laissez ça, laissez ça. Ce n'est pas ça qui m'importe. Je ne m'occupe pas de ce qui a pu vous procurer tout ce luxe. Ne vous inquiétez pas de ce qui peut me susciter cette misère. Mes raisons vous sont aussi étrangères que les vôtres me peuvent l'être. N'essayons pas de comprendre, ma pauvre Fernande, n'essayons surtout pas de nous

convertir. Il est trop tard. Nous avons porté chacun notre destin jusqu'en leur calvaire. (*Il regarde le portrait de l'autre.*) Vous avez votre croix et moi la mienne. Respectons-nous. Cela suffit.

FERNANDE

Oui, je le sais bien. Tu n'es pas comme les autres. Tu as toujours parlé avec des mots comme ils n'en ont pas... Quand tu m'as rencontrée, là-bas, je me souviens, c'est ta façon de causer qui m'a pris le cœur. Et puis, pour toi, rien n'est ordinaire. Tu penses toujours à ce que tu fais, et tu te cherches des raisons tout le temps. Je le sais bien. Mais, tout de même, ce que tu as fait là, non, vois-tu, ça ne peut pas s'excuser. Tu auras beau dire, je ne pourrai jamais m'y faire. Pense donc, Raymond, tu as déserté... Tu as fui le danger. Tu as eu peur. Un homme qui a peur de se battre... Un qui fuit les coups... Voyons, comment veux-tu qu'une femme comme moi puisse comprendre ça ?

RAYMOND

Je vous le répète. Je ne cherche pas à me faire comprendre de vous.

FERNANDE, *se levant.*

Alors, que veux-tu de moi ?

RAYMOND

Fernande. Nous avons été amis-amants... Si tu pouvais me sauver la vie, le ferais-tu ?

FERNANDE, *un bon moment silencieuse. Puis, brusque, prenant Raymond violemment par le bras et le plantant devant le portrait de l'autre.*

Tiens, tiens, tiens, à celui-là, demande-le-lui.

RAYMOND

Il est tombé courageusement pour son idée, une idée qui n'est pas la mienne, une idée en laquelle je ne crois pas, une idée qui m'est hostile, mais, puisqu'il a su se battre pour quelque chose, qui lui était cher, et en mourir, je m'incline, Fernande, et j'accepte son jugement. Je vais partir.

FERNANDE, *vive.*

Attends un peu, que je sache au moins qui tu es... Tu ne parles pas comme un lâche... Et cependant qu'as-tu fait ? Lui, il a été se battre. Toi, tu t'es caché. Comprends ça : Tu ne t'es pas battu.

RAYMOND, *fier.*

Qu'en sais-tu ?

FERNANDE

Oui, je le sais. Tu n'as pas été à la guerre.

RAYMOND, *orgueilleux et cassant.*

J'ai été à la mienne.

FERNANDE

La tienne ? Et qu'y as-tu risqué ?

RAYMOND

Ma peau tout autant que les autres, sans y risquer ma conscience, ni ma fierté.

FERNANDE

Raymond, explique-toi. Je ne comprends pas très bien. Raconte-moi. Que t'est-il arrivé ? Voyons... Qu'est-ce qui s'est passé ?... Tiens, assieds-toi... là... dis-moi tout, et peut-être alors je saisirai... Qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

RAYMOND

Tu le veux... C'est bien sûr, tu veux m'entendre. Tu veux savoir. Tu veux comprendre ?

FERNANDE

Mais oui, raconte...

RAYMOND, *s'asseyant près d'elle.*

Voilà. Comme je te l'avais dit quand tu m'as laissé au jour de la mobilisation, je me suis refusé à la guerre. Tu connaissais mes idées. Je ne reviendrai pas là-dessus. Je n'essayerai pas de te convaincre.

FERNANDE

Non, non. Ce que tu as fait. C'est cela que je veux savoir.

RAYMOND

Comme pour les autres... (*regardant le portrait*) pour lui... le devoir était de se donner tout entier à la Patrie, pour moi, mon devoir était de m'y refuser. Je n'y ai pas manqué. Si j'avais trouvé autour de moi, ici, des hommes qui veuillent m'entendre, je leur aurais parlé pour les dissuader du massacre et du sacrifice vain. Hélas ! ils étaient tous comme toi, Fernande, ivres de la rue, ivres de leurs idoles et en troupeaux enragés. Il n'y avait que ce pauvre vieux père Anselme pour me comprendre un peu...

FERNANDE

Qu'est-ce qu'il est devenu, le père Anselme ?

RAYMOND

Ils l'ont tué, un soir de ces temps-là, parce qu'il ne saluait pas le drapeau, au passage d'un régiment. On a crié : « Au Boche », dans la foule, et ils se sont précipités sur lui et ils l'ont traîné, assommé, écrasé... Alors, moi, que pouvais-je faire ici, avec mes idées d'un autre monde et mon âme réfractaire ? Je suis parti. J'ai été jusqu'à la frontière, et puis, à pied, j'ai essayé de gagner la Suisse. J'ai été surpris, traqué... Je me suis battu...

FERNANDE

Tu t'es battu !

RAYMOND

Ils ont tiré sur moi. J'étais blessé. J'ai tiré moi aussi. J'en ai tué deux... les deux gendarmes qui me poursuivaient, et j'ai réussi, en me traînant comme un loup ensanglanté, à parvenir là-bas, à me sauver.

FERNANDE

Alors... t'as fait ça, toi ?... Tu t'es battu, toi ?... Tu as tué ?... toi ? Tu as risqué ta peau, et ton sang a coulé dans une bataille. Tu n'as pas eu

peur de la Mort... Et moi qui te croyais un lâche! Alors, tu es un homme, Raymond, tu es un homme? (*Elle le tient à bout de bras, frénétiquement.*) Et puis?... Et puis?...

RAYMOND

Et puis, j'ai vécu deux ans là-bas! (*Bas et vite, comme honteusement.*) Et puis je pensais à toi... J'ai toujours pensé à toi, malgré tout. Je me souvenais de notre rencontre, dans cette maison, dans cette chambre, de cette nuit que nous nous étions payée, cette nuit, bien à nous, et puis de notre petit logement, là-haut, tout en haut de l'avenue de Clichy, et puis de notre bonheur de quelques mois, et puis de cette rafale et de ton départ avec ce mot terrible que tu m'avais craché à la figure : « Lâche! lâche! ». Et cela me hantait, me torturait. J'avais besoin de te revoir. Je n'ai pas eu le courage de rester sans toi plus longtemps ; je suis revenu.

FERNANDE, *le serrant de plus près.*

Et alors?

RAYMOND, *se dégageant et se levant.*

Alors, voilà, Fernande. Maintenant *tu sais*. Je vais partir.

FERNANDE

Non, non, reste.

RAYMOND

Si je reste, il faut me cacher, me garder. Si je m'en vais, tu me livres. Vas-tu garder un déserteur? Vas-tu livrer Raymond?

RAYMOND

Tu es un homme... Tu sais ce que ça veut dire un homme! Il y en a beaucoup des hommes... Mais un homme, c'est plus rare...

SCÈNE V

FERNAND, RAYMOND, CLARA.

CLARA, *entrant précipitamment.*

Fernande... les « cognes », ce sont les « cognes ». Ils ont sonné... Alors, j'ai regardé par le trou. Ce sont eux.

FERNANDE

Tu es sûre?

CLARA

Fernande, je te jure que ce sont eux.

FERNANDE, *ouvrant la porte de sa chambre, à Raymond.*

Rentre là.

(*On entend frapper à grands coups.*)

CLARA, *regardant la porte de la chambre qui vient de se refermer sur Raymond.*

Ne le livre pas, dis...

FERNANDE

Va leur ouvrir.

SCÈNE VI

FERNANDE, CLARA, LE BRIGADIER TROIS GENDARMES

RAYMOND

Entrez, messieurs, que désirez-vous?

LE BRIGADIER

Madame, excusez notre visite intempestive, mais le devoir avant tout, n'est-ce pas?

FERNANDE

Oh! certes... Mais je ne comprends pas.

LE BRIGADIER, *tirant une photo de sa poche et la lui montrant*

Connaissez-vous cet homme?

FERNANDE

Certes. Je l'ai connu jadis, avant la guerre.

LE BRIGADIER

C'est un déserteur. Un assassin. Il a tué deux des nôtres. Nous sommes chargés de l'arrêter. Nous avons l'assurance qu'il est chez vous, ici.

FERNANDE

Ici?... Mais, monsieur, vous faites erreur. Il y a trois ans que je ne l'ai vu. Et d'ailleurs, si je l'ai quitté, c'est justement parce que je savais son intention de ne pas servir la patrie. (*Montrant le portrait de l'autre.*) Voyez ce portrait, Monsieur, c'est celui du lieutenant Victor Bouchard, mort pour la France. Quand je pleure un héros vous voudriez que je favorise un lâche?

LE BRIGADIER

Assez causé. Tout ça c'est du boniment. Cet homme est ici. J'en suis certain. On l'a pisté. On l'a vu entrer chez vous. Il n'a pas pu en ressortir. Il faut nous le livrer.

FERNANDE

Il n'y a personne ici, je vous le jure.

LE BRIGADIER

Vous savez que nous avons des ordres formels. Droit de perquisition.

FERNANDE

Monsieur le brigadier, ce n'est pas la peine de vous donner ce mal. Il n'y a personne ici. Je vous le jure. Sur quoi voulez-vous que je vous le jure?... (*Elle met la main devant le portrait du mort.*) Je vous le jure là-devant, tenez!

LE BRIGADIER, *haussant les épaules.*

Des blagues! (*S'adressant à ses hommes et désignant la porte de la chambre.*) Entrez là-dedans.

FERNANDE, *se précipitant sur la porte, les bras en croix.*

Non, pas là!... Vous n'entrerez pas...

(*Deux gendarmes la repoussent et la retiennent. Le brigadier ouvre la porte et tombe frappé d'une balle en pleine poitrine.*)

FERNANDE, *hurlant.*

Hardi, Raymond, tu es un homme, hardi !

UN GENDARME *se précipite sur elle et la retient brutalement.*

Satanée garce !

(Les autres gendarmes rentrent dans la pièce. Bruit de lutte.)

CLARA *s'est affalée, sanglotante.*

Quel malheur !... Oh ! quel malheur !...

FERNANDE

Tu es un homme, Raymond... Tu as mon cœur, Raymond, courage, courage... Je suis avec toi,, avec toi... avec toi...

(Coups de revolver dans la chambre.)

CLARA

Oh ! quel malheur !... Oh ! quel malheur !...

(Les gendarmes rapportant un corps ensanglanté : Raymond mort qu'ils jettent au pied du portrait de l'autre.)

FERNANDE *s'effondre sur le corps en hurlant.*

A toi, à toi, à toi, à toi ! Toute à toi !

RIDEAU

André COLOMER.



Aux Anarchistes de tous les pays

L'Anarchisme est essentiellement international.

Toute manifestation de propagande anarchiste : par la parole, par l'écrit, par l'action devrait donc avoir un retentissement mondial et une portée universelle.

Dans la pratique, il n'en est pas ainsi et il en résulte que les anarchistes ne sont au courant que du mouvement et de l'action anarchiste dans le pays qu'ils habitent et qu'ils sont peu, mal, ou même pas du tout renseignés sur ce qui se passe dans les autres pays.

Une des raisons qui causent ce regrettable état de choses — et ce n'est pas la moindre — c'est la diversité des langues.

La littérature anarchiste est déjà abondante ; elle est appelée à prendre une importance de plus en plus considérable dans le mouvement philosophique et social qui prépare une société de Justice, de Bien-Etre et de Liberté.

Par malheur, le journal, la brochure, le livre écrits en telle langue ne sont profitables qu'à ceux qui comprennent cette langue et, fût-il un chef-d'œuvre de clarté, de logique et de profondeur, tel volume édité en telle langue : français, italien, espagnol, anglais, allemand, russe, etc. ne peut éduquer que ceux qui lisent cette langue.

Il y a là, c'est évident, une très fâcheuse lacune qu'il est indispensable et urgent de combler.

***

Un groupe de militants anarchistes a pris la résolution de combler cette lacune, par la fondation d'une œuvre spéciale qui prend pour titre : « *Œuvre Internationale des Editions anarchistes.* »

Cette œuvre se propose :

1° d'éditer, dans les langues où elles n'ont pas encore été traduites, les œuvres les plus remarquables — au point de vue propagande — *qui ont déjà paru* ;

2° d'assurer l'édition, en plusieurs langues, des œuvres *à paraître* ;

3° de répandre *partout* les ouvrages : livres, brochures, manifestes, documents de toute nature intéressant la propagande mondiale.

4° de rassembler et de classer avec méthode, sur un plan d'ensemble, tous les écrits et les faits ayant un caractère et un but de propagande anarchiste, de manière à former une sorte d'encyclopédie anarchiste de la plus haute utilité.

Chers Camarades,

Ce manifeste a pour but de porter à la connaissance des anarchistes de tous les pays la bonne nouvelle de la création de cet organisme de propagande internationale.

Sa première manifestation d'existence consiste à adresser son salut fraternel aux compagnons de partout et à leur demander de se mettre en rapports avec le groupe fondateur afin que, dans le plus bref délai, soient établis, entre ce groupe et les anarchistes de toutes les langues, des relations qui, par la suite, devront être de plus en plus régulières et étroites.

Pour le groupe fondateur.

Italie : Hugo Trene, Auro d'Arcola, Virgilio Gozzoli.

Espagne : Leandro Olmedo, Juan Bueno.

Pologne : Walechi Jan, Varsovie.

Bulgarie : Iacif.

France : Sébastien Faure, Férandel.

Langues Juives : Schonlin.

Russie : Sasha Peter, G. Wagend.

La correspondance doit être adressée à Férandel, 14, Rue du Repos, Paris.

LA FARCE MACABRE

FANTOCHES

Les rédacteurs mâles de cet organe ultra bien pensant, étaient tout au moins membres de l'Académie Française. Le beau sexe, lui, était représenté par des dames très bien qui, aux heures d'inspiration, lâchaient généreusement, par petits paquets, pour la plus grande jubilation des lecteurs béats, les flatulences de leur prose au benjoin, bébête et sentimentale.

Les vieux clichés héroïques, sortis des placards où les rats les rongeaient depuis la *dernière* de 1870, sont rabâchés, mâchés et remâchés, comme une fade pitance confectionnée tout exprès pour de vieux bougres édentés et cacochymes, des jeunes filles obèses, férues de poésie de mirliton, ou de somptueuses et antiques douairières tombées noblement dans un savoureux gâtisme scatophage.

Là, plus que partout ailleurs, le Boche exécré est placé en mauvaise posture. Les poilus français, comme de juste, sont des braves irréductibles. Blessés, ils ont à peine reçu un pansement sommaire, qu'ils s'évadent des mains des infirmiers ébaubis, pour retourner dans la fournaise, faire des hécatombes d'ennemis.

Ils attendent avec une impatience fébrile la minute divine... où on leur commandera de bondir à l'assaut des défenses adverses. Ils meurent en criant :

« C'est pour la France ! »

Un seul soldat fait dix prisonniers d'un coup unique et magistral. Il ramène triomphalement sa capture à son lieutenant qui, on le devine à certaines tournures de phrases, n'est autre que le *fifils* chéri de l'auteur enjuponné et suranné de l'article.

Dans les hôpitaux, les *dames* de la Croix-Rouge sont sublimes de dévouement... Joffre ! notre Joffre !... le Grand Grignoteur, continue d'être l'affectueux Grand-Père !!! de tous les hommes qui se font massacrer sous ses ordres.

*
* *

Quand on a assez bafouillé sur les exploits mirifiques des combattants anonymes, on raconte entre soi les petites mielleries de ses affaires de famille. On parle de *nos* fils... qui, ceux-là, ne sont heureusement pas comme tout le monde. Ils représentent, Eux, la fine fleur de l'Armée...

Quand l'un d'eux a été par hasard *blessé* ou a eu l'épiderme gâté par un furoncle à la croupière, tous les collaborateurs et abonnés du journal se mettent à gémir et à tremper d'amères larmes leurs fins mouchoirs de batiste.

Si le *beau* lieutenant vient à mourir, selon la tradition, il a été frappé en plein cœur ou en plein front par une balle traitresse, au moment où, s'élançant devant *sa* section, il criait à *ses* hommes transportés d'allégresse patriotique :

« En avant, mes enfants !... »

Ce ne sera que beaucoup plus tard, que des langues perfides, sur la foi des commentaires, insinueront que le héros !!! a été tué à trente kilomètres des lignes, dans l'abri d'état-major où il se terrait avec prudence, par l'éclatement de la bombe à retardement d'un avion qui, par malheur, s'était trompé d'objectif.

En attendant, le journal profite de l'aubaine pour porter le *deuil-réclame* que lui procure ce cadavre de qualité, venu à point pour faire augmenter le tirage.

Pendant plusieurs numéros, on racontera avec force détails les faits et gestes du trépassé, depuis l'instant de son heureuse naissance jusqu'au jour mémorable où il s'est arraché des bras de sa mère patriotiquement résignée, en lui disant :

« Mère, je pars pour sauver notre Patrie. Si je dois mourir, ma dernière pensée sera pour Vous et pour notre belle France chérie... »

Et allez donc ! Il semble qu'il n'y ait jamais eu que ce seul mort-là dans toute la guerre. La masse des autres, ça ne compte pas. C'est le menu fretin. Ce sont les morts *nécessaires*, que l'on fabrique en série, aux pièces, comme les canons et les munitions, pour servir les besoins de la cause sacrée... la cause de la Civilisation, du Droit... et des marchands de mitraille...

Sur ce fumier répugnant ont cependant poussé de sublimes fleurs, pleines d'aristocratie et de poésie embaumée. Ce sont les lieutenants, les capitaines, qui portent de l'Or sur leurs habits afin que l'on sache, une fois pour toutes, qu'ils n'ont pas été pétris de la même matière que les autres, pour que l'on sache que le sang généreux qui court dans leurs veines délicates est un sang pur...

*
* *

Et puis, il y avait les visites de condoléances. Ces gens ne savaient même pas être sincères devant l'affreuse chose qu'est la mort d'un être affectionné. Même à ce moment-là, il leur fallait se donner en spectacle.

Parfois, le défunt, avant la guerre, était un vilain chenapan, qui faisait le désespoir de sa famille. Il avait scandalisé tout le Noble Faubourg avec ses fredaines de noceur crapuleux, cynique et incorrigible. Il avait imité la signature de son

vénérable père pour toucher de faux chèques. De plus, on avait dû faire intervenir le Ministre... pour étouffer une *affaire* qui l'eût fait traduire en police correctionnelle, sous l'inculpation d'avoir attenté aux bonnes mœurs publiques.

Qu'importait ce passé nauséeux ? Un jeune homme doit jeter sa gourme, comme on dit. Pour l'instant, n'était-il pas surabondamment le héros de la dernière heure ? Il était mort au *service* de la Patrie et cela était... très bien.

***

Les dames de connaissance entraient dans le salon de la mère inconsolable. Les tableaux de prix et les vitrines étaient dissimulés sous des voiles sombres. On avait fermé les rideaux des fenêtres, *pour faire plus triste*, et une lampe mise en veilleuse étendait une clarté lamentable sur les choses emplissant le salon.

La mère était toute seule au milieu de la pièce et attendait la visiteuse en déchirant un mouchoir de deuil, ainsi qu'elle l'avait vu faire dans son jeune temps aux héroïnes du théâtre de l'Ambigu.

Les deux femmes se précipitaient dans les bras l'une de l'autre :

« — Ma pauvre amie ! »

Elles s'embrassaient et mêlaient leurs sanglots, leurs sueurs et leurs soupirs. C'était la dixième ou la quinzième visite de la journée, et la mère, à chacune de ces rencontres, avait tout de même retrouvé des larmes, et redit les mêmes mots. D'un geste brisé, elle montrait la photographie du mort, *en officier*, accrochée à la place d'honneur dans le salon, quand la mère aurait dû la cacher dans sa chambre, où elle aurait pleuré son fils toute seule, de tout son cœur, en fermant farouchement sa porte aux *curieux*.

Toutes deux disaient d'un air navré, en regardant l'image :

— C'est bien lui !

Puis, après un grand silence évocateur, la scène devenant monotone, peu à peu, en s'observant mutuellement avec prudence, on en venait aux papotages familiers.

On parlait de Joffre, des affaires... qui marchaient au delà de ce que l'on aurait osé espérer On évoquait aussi les scandales récents ; les autres, âgés d'une semaine, étant déjà passés dans le domaine fabuleux des faits historiques. Untel l'avait échappée belle avec sa *combine* de vieux chiffons vendus aux Allemands par le truchement de négociants suisses. C'était avec ça, paraît-il, que l'adversaire (?) confectionnait le fulmi-coton dont il avait besoin pour armer les obus qui réduisaient en bouillie la chair des braves poilus français.

— Commerce avec l'ennemi, ma chère ...

Heureusement que le Ministre — un ami — avait fait classer l'affaire en douceur ..., etc.

On échangeait des sourires entendus et pleins de malice. Les affaires sont les affaires, n'est-ce pas ?

Soudain, par hasard, on apercevait le portrait du mort que le feu roulant de la conversation avait fait complètement oublier . Alors, comme des enfants que le maître d'école surprend en faute et qui doivent rattraper le temps perdu à des gamineries, elles se remettaient bien vite à leur besogne funèbre.

— Quel dommage ! c'était un si beau jeune homme... et si plein d'avenir.

Les larmes se remettaient à couler, comme si les glandes lacrymales de ces dames eussent été des réservoirs inépuisables.

Les choses auraient tourné au beurre rance, si, fort heureusement, la femme de chambre n'était entrée pour faire diversion. C'était un peu d'air frais qui arrivait dans le salon avec cette domestique. On pouvait souffler un peu et se remettre de tant d'émotions.

La femme de chambre apportait sur un plateau d'argent la carte d'une nouvelle visiteuse. Ravie d'être enfin délivrée de la corvée burlesque, la dame qui, depuis un quart d'heure, cherchait une occasion de fuir, s'empressait de faire bouffer ses cheveux et de secouer mignardement ses jupes un tantinet fripées par la position assise. Et bien vite, après avoir fait ses adieux, elle partait en disant à la cantonade :

— Du courage, chère amie, du courage !...

Comme on dirait :

— Va te faire lanlaire....

Dès que celle-là avait disparu, la comédie recommençait avec la nouvelle venue.

***

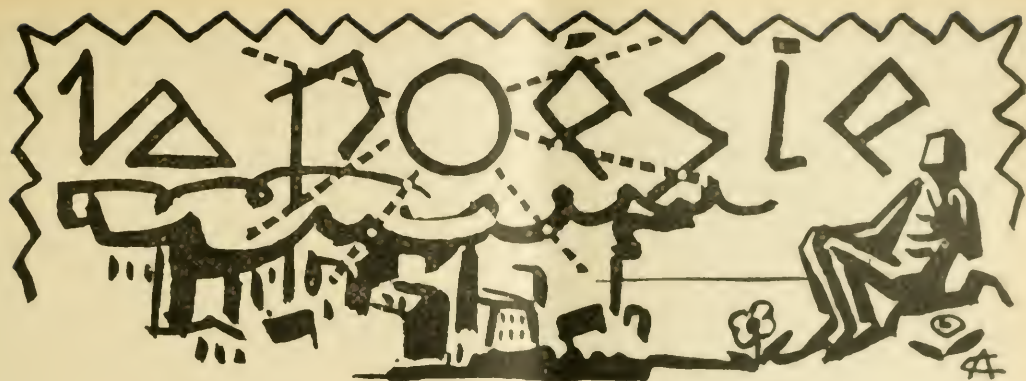
La dame qui avait un parent mort à la guerre aurait pu se soustraire à la parade des condoléances odieuses. Mais non ! Elle était du Monde... et pour un empire, elle n'aurait point voulu déroger à l'usage.

Il y a pour les gens *comme il faut*, les cérémonies de fiançailles, celles des mariages, les compliments pour les baptêmes. Il y a les courses à Longchamp, la loge à l'Opéra, les jours de thé, les condoléances et les jérémiades aux enterrements.

Tout cela est neuf fois sur dix assommant en diable. Mais on subit ces contraintes par tradition, pour *paraître* dans des attitudes et des costumes différents, pour jouer la Grande Comédie des gens du Monde, qui mourraient d'ennui s'ils n'avaient, pour se distraire de temps à autre, la petite secousse émoustillante d'une émotion bien sentie, ou l'angoisse palpitante d'une aventure à la portée de leurs âmes grotesques de fantoches.

Il y a pourtant de par le monde d'autres mères à qui *on a tué* les enfants au cours de l'atroce massacre. Celles-là pleuraient leurs morts, seules, avec de *vraies* larmes. Et elles pleureront encore, inconsolables, de vraies larmes, sans jouer le drame, effondrées dans leur douleur, en maudissant la Guerre et les Monstres qui l'ont voulue, tant qu'elles auront, les pauvres femmes, des yeux pour pleurer.

BRUTUS MERCEREAU.



Trop tard ?

Oui, mon petit, je sais, je comprends, je regrette...
j'ai bien peur qu'il ne soit trop tard
pour la belle amitié que tu m'offres.
J'étais toi, mon frérot, je reconnais les gestes,
cette voix à la fois timide, impatiente,
et si touchante, et ces yeux là qui guettent,
et le cœur bondissant, et ces deux mains tendues,
cet élan, ces aveux, ce besoin de parler,
la peur et le plaisir de montrer l'âme nue.
C'est bon, pleure, petit, pleure, on n'est pas des brutes.
Ton histoire est très vieille et l'on est toujours jeune,
j'écoute, je hoche la tête :
l'espoir, la solitude, et les deuils, et les luttes
et tu as écrit tes poèmes
parce que tu souffrais et qu'il te fallait croire
à quelque chose à défaut de quelqu'un, quelqu'une.
Croire, aimer, travailler, oui les raisons de vivre.
Je suis fier de ton amitié, je consens, certes !
Mais que puis je t'offrir en retour ?
Parce que ton amitié, frérot, est exigeante,
elle voudrait tout, n'est-ce pas,
dans son ivresse de chien-fou,
elle croit tout donner et elle voudrait tout,
cette immense tendresse de chien fou ?

On garde un peu de soi, tu verras, tout de même,
on ne le dit pas, on l'apprend beaucoup plus tard.
Il y a l'oubli, le temps, des paroles sincères
toujours sincères mais d'un autre accent,

et des souvenirs comme d'humbles gares
dans la campagne, au petit matin gris...
On emporte avec soi les souvenirs fidèles,
ils ne meurent pas, ils se transforment,
ils imagent un livre lu,
et plus tard on se demande :
« Est-ce moi qui ai vécu ? »
Moi, lui, non : moi, mais la route était longue,
le vieux bissac était troué,
on a laissé des amitiés,
peut-être se sont elles émiettées
« nécessairement et par la force des choses ».

Seul, oui, mais jamais tout à fait dupe.
On prend le bon ici ou là, même en chien-fou.
Et *sentir*, c'est déja beaucoup !

Seul, mais j'estime très inutile
de te décourager, tu sauras assez vite,
et puis la chance peut souffler,
et tu peux ne pas ressembler
aux inquiets d'avant-la-guerre...
(quelques uns d'entre nous ne changèrent jamais,
la guerre on la haïssait et on la hait
avant, pendant, après.
C'est *en soi* que très tard on peut trouver la paix,
en soi, bien tard, longtemps après.)
Penses-tu qu'on arrive à la sagesse totale?
Ça n'existe pas, il y a des fêlures,
on porte lourdement ses raisons un peu mûres,
on remâche l'âpre passé,
et l'orgueil alors de recenser
ce qui fut, radieuse ou noire, l'aventure !

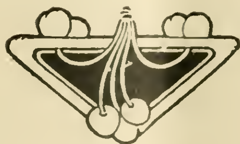
Je ne te dirai pas « trop tard », mon frère avide.
« Le vieux cœur toujours jeune a cependant des rides »
J'ai du dégoût, j'ai du mépris, je crache ;
mais à quoi bon détruire ton courage?
Tu ne m'aideras pas, mais tu croiras quand même
que tu n'es pas inutile,
et peut être ne l'es-tu point, en effet,
rien, mon petit, n'est inutile,
chaque aventure a son secret.

J'ai des rares amis, je m'aime en eux, ils savent ;
nous nous aimons aussi, déférents, serviables,

parce que nous avons mêlé, pour telle joie plus profonde,
sentie, et *à l'épreuve*, alors que les propos
s'échangeaient, fraternels, et que, surtout, les lettres
« jetaient le pont » — des lettres sans mensonges,
une télépathie enfin, c'est compliqué
mais sûr, et précieux, et noble, avec des mots
qui finissent par devenir du réconfort.
Plus des voyageurs, mais de l'un à l'autre port
ces vieux pilotes communiquent.

J'ai laissé mon âme héroïque
quelque part où ni toi ni moi ne trouverions...
Ne cherche pas : je puis encor, mon camarade,
te donner la franche accolade.
Sois jeune, sois aventureux, sois fort,
saisis la joie, ô camarade,
et crache aussi, crache ta bile,
les gredins et les imbéciles
— légion ! — ne désarmeront pas.
Mais *être soi*, petit, *être soi*, libre, alerte.
(l'attitude ? mais l'orgueil, certes !)
Sauveur, sauvé, jaillis d'un bon départ,
essayons, si tu veux de taire mon *Trop Tard*...

(Novembre 1923) Marcel MILLET





La Pensée Anarchiste en Pologne

Jusqu'à ce jour, l'Anarchisme en tant que mouvement n'existe pas dans notre pays et on ne peut réellement en parler.

Du fait que depuis 1795, la Pologne a perdu son indépendance nationale, elle dût subir outre l'administration étrangère (russe, allemande, autrichienne) l'oppression linguistique, les persécutions nationalistes. Aussi les individualités les plus énergiques durent orienter leurs efforts vers la suppression de cet état de choses. C'est dans ce but que les uns organisèrent des légions, espérant, avec l'aide de Napoléon Ier, faire rendre l'indépendance politique à leur pays, que d'autres prirent part à toutes les révolutions en Europe depuis 1831. En 1848, (*Microslavoski* en Allemagne) en 1871 (*Wroblewsko* et *Dabrowski* à la Commune de Paris) en fin à la dernière révolution russe espérant toujours qu'une révolution européenne aurait pour conséquence la libération de la Pologne.

Il en fut de même en ce qui concerne la littérature. Nos meilleurs écrivains et poètes, trop impressionnés par les misères nationales dont leur cœur souffrait, ne purent se consacrer aux grands problèmes humains.

Seul, *Mickiewez* essaya de s'évader de ces limites étroites; il prêcha l'amour de l'humanité et l'entente au-dessus des nations, cependant il mourut dans la Légion polonaise, à Constantinople.

Etant données ces circonstances, il n'est pas surprenant que le mouvement socialiste ait été la forme la plus avancée de l'activité polonaise, le socialisme avait d'ailleurs ses terroristes, les « Fojowki ».

Les hommes manquaient pour le mouvement anarchiste, ils manquent encore d'ailleurs, car le régime « national » poursuit avec acharnement tous les communistes autour desquels se groupent aujourd'hui tous les éléments révolutionnaires de Pologne. Les partisans de l'anarchie sont donc des isolés ou des membres d'un des divers partis socialistes et pour lesquels le socialisme est la seule revendication possible d'aujourd'hui et encore de demain, l'anarchisme demeurant pour eux le beau rêve social « d'après-demain ».

Ces « sympathisants » publièrent, vers 1870, la traduction de *Dieu et l'Etat*, de *Bakounine*. Mais les quelques membres de l'éphémère parti socialiste firent plus pour l'anarchisme en s'expatriant et en fondant à Lemberg la Société polonaise d'édition qui nous permit de connaître notre cher *Kropotkine* grâce à la traduction de son livre *La Conquête du Pain*, par *Zaorski*, cette société édita également sa brochure *Aux jeunes gens* tandis qu'un autre éditeur de Lemberg publiait de *Kropotkine* également *Mémoirès d'un révolutionnaire.*

La société édita encore une œuvre anarchiste fondamentale de *Ludovik Kulczycki* sous le titre *L'anarchisme moderne* (Lemberg 102). Toutes ces œuvres parurent de 1900 à 1905 et sont toutes épuisées. La dernière quoique n'étant pas purement anarchiste aida beaucoup à la diffusion, à la connaissance de l'anarchisme car elle explique assez objectivement l'essence des théories anarchistes et donne, comme dans le livre de *Elzbacher* d'intéressantes biographies de presque tous les théoriciens anarchistes depuis *Godwin* jusqu'à *Tolstoï*, *Grave*, *Malatesta*, *Tucker*, etc., et enfin l'auteur consacre un chapitre à sa critique de l'anarchisme du point de vue socialiste, critique qui, entre parenthèse, se retourne contre lui, aussi son livre peut être considéré comme le plus utile pour la propagande anarchiste en langue polonaise. Ce livre a été traduit en russe et en tchèque.

Puis vint l'année 1905. La partie russe de la Pologne prit une part active au mouvement. A Varsovie il se créa même un petit groupe anarchiste sur lequel je ne puis malheureusement donner de détail mais qui, finalement, se fondit dans le mouvement révolutionnaire du moment.

Pendant la première Révolution russe (1905-07), le révolutionnaire polonais *Mahajski* prit part à l'action et fit de la propagande en Russie, ses opinions étaient ce qu'on appelle aujourd'hui anarcho-syndicalistes, mais son attitude était anti-intellectuelle, c'est là une caractéristique qui se retrouve rarement chez les classiques théoriciens de l'anarchie.

Sous l'influence du mouvement révolutionnaire en Russie, à cause des problèmes sociaux qui s'imposaient aux esprits, parut, à Lemberg, sous le pseudonyme *Wieslaw Sclavus*, un livre de 304 pages intitulé *Les Anarchistes*. Ce livre est la plus ardente apologie de l'anarchisme et de ses grands théoriciens *Bakounine*, *Kropotkine*, etc. Quelques critiques cependant seraient à faire sur ce livre écrit par un bourgeois, mais il reste quand même un livre utile à la propagande.

Parmi les jeunes étudiants socialistes du mouvement ouvrier commençant en Pologne *Edouard Abramowski*, étudiant à la Faculté de philosophie de Varsovie, est une des figures les plus sympathiques, homme fier et réfléchi. Il dévora tous les philosophes sans trouver dans la philosophie la satisfaction de ses aspirations. Il entreprit donc l'étude de toute la littérature socialiste, Marx principalement, et devint partisan de l'historiosophie matérialiste, mais là encore, il ne trouva pas

satisfaction. Il étudia alors le fond des problèmes socialistes et donna au mouvement socialiste en Pologne une étude originale sous ce titre : *Problèmes du Socialisme* (Lemberg, 1899) dans laquelle il démontre qu'il manque au mouvement socialiste une base morale individualiste. A cause de la censure, cet ouvrage parut sous le pseudonyme *Z. R. Walczewski.* En même temps, il fit paraître, à Varsovie, un livre scientifique *Les élément individuels en sociologie.* Ce livre quoique purement scientifique et sociologique peut être considéré, relativement aux problèmes sociaux, comme la base de l'Individualisme de l'auteur, c'est un réfutation du socialisme.

Cinq ans après, la société polonaise d'édition dont nous avons déjà parlé, publia sa troisième étude sociale sous le nouveau pseudonyme *M. A. Czajkozski* (car la censure veillait toujours) *Le Socialisme et l'Etat* (livre de 205 pages, Lemberg, 1904). l'énumération de quelques chapitres en indique l'importance : Intellectualisme et méthode de science naturelle; Doctrine de Révolution; Morale et Politique de la Doctrine: le Socialisme sans Etat. La place nous manque pour dire tous les mérites de cette étude, mais nous pouvons affirmer que ce livre est une des meilleures œuvres de la littérature anarchiste. Malheureusement, écrit en langue polonaise, il est peu connu à l'étranger.

L'auteur, ayant conclu dans ce dernier ouvrage que « la politiqué du socialisme non étatiste devait se détourner du parlementarisme et s'appliquer à la création de coopératives hors de l'Etat », se consacra lui-même au mouvement coopératif, il fut un des fondateurs du « Cercle des Coopérateurs de Varsovie » et écrivit pour ce Cercle deux brochures : *Les idées sociales du Coopératisme* et *La Coopération comme moyen de libération de la classe ouvrière*, qui, toutes deux, mais surtout la première pour son esprit anti-étatiste, peuvent être comptées dans la littérature anarchiste.

Abramowski mourut en 1917 et avec lui disparut le seul théoricien anarchiste — scientifique mais non révolutionnaire — de langue polonaise.

Voyons maintenant la production littéraire anarchiste dans la Pologne indépendante. Le premier fait à signaler est la traduction en langue polonaise de l'*Entr'aide* de *Kropotkine*, avec une préface sympathique du traducteur, le théoricien de la Coopération ouvrière, *J. Hempel* (Varsovie 1919). Un an après, à Lemberg, qui semble être le berceau de la littérature anarchiste, paraît *La science moderne et l'anarchie*, de *Kropotkine*, le traducteur. qui avait projeté de travailler encore à deux autres œuvres anarchistes, fut incarcéré et obligé — m'a-t-on dit — d'émigrer aussitôt après sa libération.

D'autres publications méritent ici d'être notées : la deuxième édition (traduction nouvelle) de *Aux jeunes gens* (Varsovie 1919), *Nos richesses*, extrait du premier chapitre de la *Conquête du Pain*, édité à part (Varsovie 1920).

Il existe de *Bakounine*, outre son introuvable *Dieu et l'Etat*, sa brochure intitulée *A la Pologne, à la Russie, aux Slaves*, écrite avant la venue de *Bakounine* à l'anarchie alors qu'il était pan-slaviste, mais peut-on alors compter cette brochure parmi les écrits anarchistes ?

Dans la littérature polonaise en général, deux œuvres sont dignes d'intéresser les anarchistes. Le premier s'intitule *Les enfants du Diable* (Dzieci Szatana) de *Stan. Przybyszewski*. Dans son livre, l'auteur qui, à cette époque, prenait part au mouvement ouvrier socialiste, se montre comme l'individualiste terroriste intransigeant et proclame des opinions nettement anarchistes révolutionnaires. Malheureusement, il ne suivit pas cette voie et est maintenant un littérateur bourgeois.

Stanislaw Witkiewicz est un autre type d'auteur que ses conceptions sociales indépendantes avaient amené à la négation de l'Etat. Il était à la fois artiste peintre et critique littéraire. Sa dernière nouvelle, *Zosia Galicka* est l'hymne le plus noble au nouvel ordre social sans Etat et fraternel.

Nous devons cependant faire remarquer que s'il vivait, l'auteur — mort au commencement de la guerre — protesterait sans doute s'il se voyait rangé parmi les anarchistes terroristes. Il n'était qu'un homme de culture bourgeoise, mais très noble et très sensible. N'est-ce pas cependant pour nous un réconfort de penser que nos idées attirent les hommes du passé restés sincères ?

Enfin de *Tolstoï*, second anarchiste pacifique (Abramowski étant le premier, quoique non chrétien), nous possédons la traduction en langue polonaise de *La reconstitution de l'Enfer*, *Aux politiciens*, *L'Esclavage moderne*, *La peine de mort et le christianisme*, etc.

Pour compléter la littérature anarchiste ou anarchisante polonaise, nous devons encore mentionner une brochure anonyme, *Anarchisme et Banditisme*, et celle de *L. Kulczycki*, — déjà nommé — *L'Anarchisme dans le mouvement social actuel en Russie* (Varsovie 1907).

Enfin, si l'on veut considérer ces ouvrages comme anarchistes, citons encore les traductions du livre de *Herbert Spencer*, *L'Individu contre l'Etat*, et de *Charles Albert*, *L'amour libre*.

Cette étude est peut-être un peu fastidieuse, mais nous la jugeons cependant utile et nous pensons qu'il serait bon que des camarades des les plus éloignés les uns des autres (Portugal, Espagne, Chine, Japon) et sur lesquels on est généralement moins renseigné que sur les pays centraux, tentent le même effort pour faire connaître par ce moyen le mouvement et la littérature ainsi que les journaux anarchistes dans leur pays respectif, afin que les anarchistes puissent juger de leur force dans le monde entier et du travail restant à accomplir.

Joan Savado.

De Sennacieca Revuo

Traduit de l'Esperanto par J. M.

Revue des revues

Futurisme et fascisme! C'est le titre d'un nouveau bouquin de Marinetti, dont le n° 9 de la revue LE FUTURISME (61, Corso Venezia, Milan), nous apprend la parution. Auparavant, cette feuille dénombre les écrivains futuristes de France : une liste curieuse et savoureuse, trop longue à recopier.

Tous ces écrivains seront-ils un jour fascistes, comme l'assure Marinetti ? Ma foi, c'est bien possible. Jusque maintenant, ils se réservent : on ne sait jamais, n'est-ce pas ? Voyez-vous que Marianne refleurisse après le scrutin du 11 mai : ils se feront encore quelque temps ses marlous et lui ramèneront les passants attardés. Le bolchévisme s'implante-t-il par miracle en France : ils encenseront Cachin en vers et en prose. Mais qu'un Mangin prenne le pouvoir avec Daudet comme ministre, alors, ce sera du délire : ils se vautreront dans l'ordure jusqu'à plus soif! Pourvu qu'on parle d'eux, qu'on les lise, qu'on les admire, que ne feraient-ils pas nos chers *littérateurs!*

Quoi qu'il en soit, la prière d'insérer nous informe que le livre de Marinetti

> offre au lecteur une vision synthétique de l'Italie contemporaine, l'influence du Futurisme sur le Fascisme, l'alliance politique de ces deux mouvements et les différences qui les distinguent.
>
> En 1908, le Futurisme italien, prophète de la grande guerre, semeur et entraîneur de courage novateur, ouvrit son premier meeting, dans le Théâtre Lirico de Milan par ce cri : *A bas l'Autriche! Vive la guerre!* En septembre 1914, durant la bataille de la Marne, les futuristes italiens organisèrent les deux premières manifestations contre l'Autriche, dans les rues de Milan, brûlèrent huit drapeaux autrichiens et furent emprisonnés. Toujours les premiers : dans les rues, pour exiger à coups de poing l'intervention; dans les tranchées, avec de nombreux morts, blessés et décorés.
>
> La victoire de Vittorio Veneto et l'avènement au pouvoir du Fascisme constituent la réalisation du programme minimum futuriste lancé (avec un programme maximum pas encore réalisé) il y a quatorze ans, par les Futuristes Italiens.
>
> Ce programme minimum prêchait la confiance illimitée dans l'avenir de l'Italie, la destruction de l'empire Austro-hongrois, l'héroïsme quotidien, l'amour du danger, la violence considérée comme argument, la glorification de la vitesse, de la nouveauté, de l'originalité, de l'optimisme, de la force, de la révolution et de la guerre, l'avènement des jeunes au pouvoir, contre l'esprit parlementaire conservateur routinier bureaucratique académique et pessimiste.

***

M. Marinetti ignore-t-il qu'il est un autre *art nouveau*. Il ne l'appellera peut-être pas *futurisme* mais il n'est pas non plus si fortement réactionnaire sous des dehors faussement révoltés.

Marinetti peut railler le Dôme de Saint-Pierre, *ce ballon démodé, ce ventre stérile!* Il peut souhaiter « *quand donc deviendra-t-il un beau divan à ressorts pour nos aéroplanes réunis dans notre futur congrès aérien, mes chers futuristes du monde entier!* » Ce sont là paroles vaines. M. Mussolini, lui, passe aux actes et... impose l'enseignement du catéchisme dans les écoles de la péninsule!

Ne soyons donc pas dupes de ces littérateurs, soi-disant avancés, platement arrivistes le plus souvent et qui brûleront demain ce qu'ils adorent ce matin.

Mais reconnaissons qu'il est tout de même quelques esprits indépendants parmi eux. Tel le groupe de LITTÉRATURE qui s'associa publiquement au geste de Germaine Berton, tel Joseph Quesnel qui publie dans le dernier cahier des HUMBLES un poème dédié à notre camarade, et dont voici les dernières lignes :

> C'est la foire de la Vérité,
> la foire de la Justice humaine.
> Bonimenteurs et charlatans
> sont à leurs places.
> La foule attend.
> On pétrit des boules d'éloquence,
> on jongle avec des boules d'éloquence.
> De tous côtés
> dans leur jeu de massacre, messieurs les jurés
> les reçoivent.
> Tout est fini, les voilà tous décapités. —
> Et toujours pareille, la vie,
> derrière les portes, blottie,
> va te saisir, petite fille.

***

La tour Eiffel,
— la tour est fée —
la tour de Monsieur Jean Cocteau
parle au monde.
Alors, que tous les Christ caressant ses antennes,
lui dictent leur évangile.
Et s'il le faut, pour les plus bêtes,
ô Christ !
retournez donc la tour pointue
plantez-la dans la boule qu'est ce trop vieux monde,
et, comme les charlatans, répétez :
Enfoncez-vous bien cela dans la tête.

Puisque j'en suis aux Humbles, signalons que le cahier d'avril est consacré à un recueil de poèmes de *Charles Rochat* : Invectives (2 francs, à la Librairie Sociale).

Rochat n'est pas un inconnu des lecteurs du *Libertaire* et de la *Revue*. J'ai déjà plusieurs fois signalé ses vers. Aujourd'hui, je ne veux retenir de ce recueil, faute de place, que les premières lignes de la fraternelle préface écrite par Marcel Millet :

Les hommes d'aujourd'hui sont loin de moi. Je sais que monte une génération féroce, que la leçon de la guerre ignoble fut inutile, je sais que « personne ne comprend personne » et que tout est bien mort, des rêves de l'âge héroïque.

Mais la vie court sous les ruines, mais la vie proteste, et de jeunes hommes clament leurs rebellions, et leur besoin d'actions, et leur amour. Il faut tuer des rêves et magnifier la vie, dans la chaleur du sang et la force des muscles. Vivre, mépriser les écoles, chapelles, cénacles, *ismes et istes*, cracher sur les châtrés, vivre, en révolte, défi !

Charles Rochat, je ne crois pas à l'utilité des préfaces et je suis vieux, déjà, parce que des doutes et la maladie et d'anciens voyages, pèsent sur mes épaules. Mais il fait clair en vous, mon ami, il doit faire très clair dans une belle âme d'homme, et vous venez à moi, pour la fière affection. Merci et salut !

***

Le Mercure de Flandre (188 *bis*, rue Solférino, Lille) publie dans son cahier de mars une étude intéressante de Maurice Casteels sur : *Le lino, art révolutionnaire en Belgique*. (On est d'ailleurs bizarrement étonné de voir voisiner cette étude avec une illustration affreusement banale de M. E. Lesage pour le *Broutteux*).

Mais il y a quelques petites erreurs d'information. Casteels est-il bien sûr que Paul Klée et Marie Laurencin ont gravé des linos ?

Et une petite mesquinerie qui m'ennuie. Casteels continue :

Il est certain que la modicité du prix de revient, la rapidité (apparente) de l'exécution, et une technique simplifiée (en apparence aussi) déterminèrent de jeunes artistes à user de ce mode d'expression et les jeunes revues à publier leurs planches. Ce fut donc souvent la *dèche* qui contribua aux premiers essais. Mais on s'aperçut bien vite que l'exécution en lino n'était pas le travail facile qu'on s'était imaginé d'abord. Des curieux, graveurs de talent, attirés par la nouveauté du procédé, n'en tirèrent absolument rien et proclamèrent, naturellement, que la gravure en lino est un jeu enfantin, le linoneum une matière vulgaire à laquelle l'art ne devra jamais rien. Cependant des artistes plus jeunes ou plus tenaces parvenaient déjà à obtenir des impressions remarquables que ni le bois, ni la lithographie, ni l'eau forte n'avaient pu réaliser. *L'un d'eux* réussit même des planches satiriques dont quelques-unes très intenses eurent assez de succès pour éveiller la susceptibilité d'autorités civiles et militaires...

Cet *un deux* est notre camarade Albert Daenens, l'illustrateur du *Kraskrenel*, d'Henri Guilbeaux, qui fit en effet dans le Vos (organe des anciens combattants flamands, une série de linos lesquels ne furent pas étrangers, certain jour, à l'envahissement de la Chambre belge par une bande d'anciens combattants révoltés. Jour sans lendemain, hélas !

Mais revenons à Casteels. Pourquoi ne nomme-t-il pas Daenens ? Ne le connaît-il pas ? Allons donc ! Ils dirigèrent ensemble la belle revue Hano ! avant et après la guerre : Casteels s'occupant de la partie littéraire, Daenens du programme artistique. Hano ! fut des premières, parmi les revues belges, à publier des linos. Mieux que ça : Daenens illustra de cinq linos gravés *Banalités* au recueil de prose de Casteels, et dans l'*Esthétique*, du même (ces deux plaquettes aux éditions du *Pot d'Etain*, à Bruxelles) le seul lino moderne (d'ailleurs fâcheusement rapetissé !) est d'Albert Daenens !

Allons, encore une petite haine, une jalousie quelconque ! Que de mesquineries parmi ces littérateurs !

***

Der Sturm (134, Postdamer Sw-Berlin) publie un copieux numéro international où voisinent littérateurs et artistes flamands, hollandais, allemands, hongrois, russes, asiatiques, etc., etc. Un étrange méli-mélo, qui fourmille de choses curieuses.

J'y ai remarqué notamment le *Clocher de Malines*, un panneau décoratif du peintre belge de Boeck, trop peu connu, même dans son pays. Un peintre qui ne vit pas de sa peinture — et par suite ne se soucie guère de la mode ! — mais qui laboure la terre (comme Philéas Lebesque !) et dessine, peint à ses loisirs. De belles choses. Une série de masques, notamment, tout à fait remarquable.

Mais une petite remarque au *Sturm*, en passant : pourquoi mettre le panneau de de Boeck la tête en bas, les pieds en l'air ? Voilà la seconde fois que pareil tour lui arrive ! Pourquoi aussi avoir repris dans les œuvres de Boeck publiées par *Sept Arts*, par *Het Verzicht*, pourquoi n'avoir pris que ce panneau qui n'est pas, somme toute, la partie la plus intéressante, ni la plus moderne de son œuvre ?

Enfin, c'est déjà bien d'avoir signalé ce probe artiste. Et j'espère qu'à l'occasion vous récidiverez. N'oubliez pas alors d'associer à de Boeck, P. de Troyer, un autre peintre-artisan, de grand talent.

⁂

Les Marges (110, boulevard St-Germain, Paris) réunissent autour d'Eugène Montfort un groupe de collaborateurs indépendants et souvent intéressants. C'est là que J. Viollis s'attira par la franchise de ses chroniques les inimitiés que l'on sait.

Dans le dernier cahier, E. Montfort nous parle du dernier roman de Paul Bourget :

> L'auteur de *Cœur pensif ne sait où il va* est toujours l'auteur de *Cruelle énigme*. Un mélange de calicot et de répétiteur de collège, de pet de loup, que cinquante ans de dîners en ville n'ont pas pu décrasser. Le poncif, le convenu, la banalité, la platitude de ses ouvrages sont proprement inexprimables : on ne peut que citer. Mais après de pareilles lectures on aime de tout son cœur Georges Ohnet. Jules Mary nous attendrit jusqu'aux larmes. Ils étaient sans prétention au moins, ceux-là. Ils ne songeaient pas à se donner pour des penseurs.

G. A. Masson donne dans ce numéro un amusant pastiche de Paul Morand : *La nuit de Nuhlpaar*. Il rend compte aussi des volumes de poésie : *La Pâque dans la Grange*, de Lucien Jacques :

> Je ne puis, dans cette trop brève notice, communiquer l'impression d'humanité, de ferveur, de bonté contenue et pudique que procurent ces pages et l'espèce d'humour triste (j'emprunte le mot au poète Supervielle) que l'on y trouve çà et là. Je ne crois pas que l'on ait tracé de la guerre une image lyrique plus poignante dans sa simplicité...

Et l'*Offrande à Béatrice*, par René Faralicq :

> Lorsque ce petit volume a paru, les plus grands journaux se sont empressés d'en publir extraits ou compte rendu, avec portrait en première page. Pour quelles raisons ces honneurs extraordinaires. Un génie était-il né ? Non, mais M. René Faralicq est, à ses heures, un fonctionnaire important de la police. On a si souvent publié, dans cette même première page, le portrait des gens qu'il a pincés, qu'il n'eût pas été juste de ne lui point réserver la même faveur au premier malheur qui lui arriverait.

⁂

Ma chronique s'allonge, s'allonge. Et je n'ai encore rien dit d'Europe dont les deux derniers cahiers contiennent la fin du *Lin*, de Pierre Hamp, des essais sur *Lénine*, une étude de Romain Rolland sur l'*Inde après la libération de Gandhi*, et une étude de René Arcos sur *Le roman et la sensibilité d'après-guerre* où l'on voit, non sans étonnement louanger M. Henry de Montherlant et son « *verbe magistral qui en fait le premier écrivain de sa génération* ».

Tandis que dans Les Partisans (103, rue de Vaugirard, Paris) qui nous offrent un premier numéro fort réussi, Marcel Say écrit :

> Un jour que, dans les goguenots de la jésuitière où ses pions essayaient en vain de le lustrer de catéchisme, le potache rétif Henry de Montherland bronchait entre l'état de grâce et l'onanisme, tel Jeanne d'Arc, il entendit des voix : « *A Berlin, à Berlin !* » Exclamations de vantardise ignares et canailles qui, dès la première *minute divine d'une guerre fraîche et joyeuse*, résumèrent délicieusement la sagesse aimable et providentielle du peuple *le plus spirituel de la terre*.

Il y a aussi sur ma table la copieuse brochure documentaire *B. I. A.* éditée par le *Bureau International Antimilitariste* (23, Parklaan, Bilthoven, Hollande).

Et un curieux numéro de *Feuilles libres* (81, avenue Victor-Hugo, Paris) où collaborèrent quelques écrivains bien connus et... *quelques fous!* Oui, oui, de vrais fous, enfermés dans des asiles. Et ce ne sont pas leurs productions qui sont les moins sensées.

Enfin, la Pensée Française reproduit dans son numéro du 31 mars les communiqués du *Comité du Monument Louis Pergaud*. Le *Libertaire* a signalé, je crois, dans un écho, que l'on y voyait côte à côte Marcel Martinet, du Parti communiste, et Raymond Poincaré, président du Conseil. Sans compter M. Léon Bérard, ex-ministre ! M. le marquis du Moustier, Léon Daudet, etc., etc.

Je croyais d'abord à une erreur et que Martinet allait démentir. Il n'en est rien. Son nom figure toujours au sommaire du *Comité d'organisation*.

Maurice WULLENS.

P. S. — Gérard de Lacaze-Duthiers vient d'envoyer à la *Revue Anarchiste* quelques lignes rectifiant (?!) mes précédentes chroniques. Je n'en connais pas le texte exact. On m'assure qu'il affirme que j'ai *déformé la vérité!*

Voici donc, *in extenso*, les déclarations de Gérard de Lacaze-Duthiers, parues dans la *Pensée française* (13, rue de la Haute-Montée, à Strasbourg, n° 56 du 9 août 1923), *libre organe de propagande nationale et d'expansion française* (sic).

Nos lecteurs verront bien par eux-mêmes que si dans le n° 21 de la *Revue Anarchiste* (novembre 1923) je n'ai cité que dix lignes — les principales, à vrai dire — de cette réponse, je n'en ai point changé l'esprit, si peu que ce soit.

Et je n'ai rien dit des voisinages malodorants auxquels s'exposent les collaborateurs de la *Pensée française* : le capitaine-renégat-palmé Gaston Vidal (de l'A. R. A. C., de *Clarté*, du *Pays*, etc., etc.), Charles Bernard, le pharmacien-député nationaliste; Marcel Coulon, le procureur de la République-poète; Ambroise Got, un autre nationalo-hystérique, etc., etc.

> Gérard de Lacaze-Duthiers, enthousiaste, a fait déjà deux ou trois articles pour réveiller l'opinion. « *Je me demandais ce que votre projet était devenu. On peut adresser aux prix des reproches. A votre Million des Lettres* un honnête homme *devrait applaudir. Que chacun abandonne ses partis-pris. Tous,* faisons l'union sacrée *pour prouver qu'en face de la Force, l'Intelligence existe, pour imposer notre volonté à ceux qui n'ont cessé jusqu'ici de nous imposer la leur.* » Entrant dans les détails du projet, le célèbre artistocrate estime qu'il faut porter la rente de 6 à 10.000 frs, car, depuis 1898, la vie a terriblement renchéri. A la taxe tirée du domaine payant, il ajoute l'espoir de dons mécéniques, voire éditoriaux, une taxe sur les gros tirages, une taxe spéciale sur les millionnaires... Ici, je l'arrête. Vous

mécontenterez les millionnaires en les imposant. Vous obtiendrez plus d'eux, je crois, en sollicitant une obole facultative pour une création officielle et régie par l'Etat, en les invitant (comme le voudrait aussi Charles Bernard) à des fêtes et galas au profit de la C. N. L.

Je n'ai aucun parti pris contre Gérard de Lacaze-Duthiers, bien au contraire. Je le prie très sincèrement de me croire. Je me suis même déjà fait attraper vertement — n'est-ce pas E. C. — pour avoir dans le *Libertaire* recommandé ses œuvres à des lecteurs qui ne les aiment pas. Raison de plus pour que je souffre de ces petites compromissions qui chez un autre m'indiffèrent, et chez lui me peinent.

Et je suis peiné quand je le vois aligner dans *l'en dehors* des petites notes fielleuses, d'allures générales mais tellement personnelles, si médiocres, si peu *artistocratiques*, mon vieux Lacaze !

En voici quelques-unes cueillies au hasard dans le n° 31 (la précédente provenait du n° 30).

Il suffit de ne pas être de l'avis de certains camarades sur telle ou telle question pour qu'aussitôt ils entreprennent une campagne de calomnies contre vous. Ils ne souffrent pas que quelqu'un possède une autre opinion que celle qu'ils veulent imposer à tout le monde. Ils se font de la liberté d'autrui une singulière idée. Ils surveillent tous vos gestes, épient toutes vos paroles, vous interdisent d'agir comme bon vous semble, prétendent vous dicter une ligne de conduite, et si vous violez la consigne, n'écoutant que votre conscience et vous dispensant de suivre leurs conseils, ils vous malmènent sournoisement. Leur imagination ne sait qu'inventer pour vous diminuer et vous salir. Ces tyrans font de la mauvaise besogne. A la longue, ils finissent par ralentir le zèle des militants, qui en ont assez de ces agissements de flics. Il faut laisser de tels procédés à nos adversaires.

*
* *

Il est des injures qu'il faut traiter par le mépris : insinuations perfides des camarades, déformant vos gestes et vos paroles, dans l'intention de vous nuire ; calomnies dictées par la mauvaise foi d'adversaires incapables de se hausser au niveau de votre pensée ; comptes rendus amorphes de vos ouvrages par des pseudo-critiques qui essaient de vous étrangler et dont les partis pris sont stupides. Il n'est tel que d'opposer aux manœuvres de l'envie, de la haine ou de l'ignorance, un haussement d'épaules.

*
* *

Certains camarades vous reprochent d'avoir des relations dans tel ou tel milieu, d'écrire dans tel journal, etc., etc. C'est un comble. J'ai bien le droit de fréquenter qui bon me semble. Mais non, pour faire plaisir à ces camarades, il faut être leur prisonnier, faire tous leurs caprices, leur obéir servilement. Et ils se disent libertaires. Ils sont moins libres que vous.

*
* *

Où l'on fait souvent la meilleure besogne, c'est dans un milieu éclectique. On a des chances de réveiller à elles-mêmes des consciences qui s'ignorent, tandis que, dans un milieu avancé, on parle devant des gens gagnés à votre cause. C'est moins intéressant. Sans compter qu'on est souvent plus libre d'exprimer sa pensée chez des « étrangers » que dans des groupements d'avant-garde, où l'on vous ferme la bouche dès que vous énoncez une idée juste.

*
* *

Ce jeune écrivassier vous reproche d'être plus âgé que lui, comme si cela signifiait quelque chose. Il dit même que vous êtes un « vieillard ». Or, c'est lui qui est vieux, et c'est vous qui êtes jeune.

Voilà qui est complet : *écrivassier*, *calomniateur*, *flic*, *dictateur*, *sournois*, *tyran*, *perfide*, *pseudo-critique*, *de mauvaise foi*, *envieux*, *haineux*, *ignorant*, etc., etc. Si je ne m'estime pas servi à souhait, c'est que je suis difficile.

Enfin, nos lecteurs jugeront.

Mais c'est triste, triste !

M. W.





Le Passé, le Présent et l'Avenir du Roman rustique

(*Suite*)

Un grand peintre des paysans : Ferdinand FABRE

I

Ses origines.

Une étroite parenté de talent et d'esprit unit Ferdinand Fabre à Léon Cladel; j'entends le Ferdinand Fabre du *Chevrier*, de *Toussaint Galabru*, de *Taillevent*, c'est-à-dire le romancier du paysan languedocien et non l'observateur profond et subtil des mœurs ecclésiastiques. Il convient, en effet, d'établir une différence entre ces deux faces de son œuvre si originale et si savoureuse. Toutefois, il est bon de reconnaître qu'elles sont intimement liées l'une à l'autre, qu'elles se pénètrent profondément l'une l'autre, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette étude ; et cela se conçoit aisément quand on songe à l'influence que possédait encore sur le paysan le petit clergé de campagne, à l'époque où Ferdinand Fabre écrivait ses œuvres capitales, quand on songe également combien profonde et épaisse était l'ombre que l'église projetait sur la chaumière.

Voyons d'abord le côté purement rustique, si j'ose m'exprimer ainsi, de son œuvre.

⁂

De même que Cladel dans son Quercy, celui qui devait écrire plus tard l'*Abbé Tigrane*, avant d'entrer au petit Séminaire de Saint-Pons, dans l'Hérault, passa son enfance et une partie de son adolescence à vagabonder dans la montagne cévenole, parmi les apprentis-bouviers et les pastours. Il n'y a encore que quelques années, si l'on eût demandé aux anciens de Bédarieux, sa ville natale, courant sur la septantaine, des renseignements sur « Ferdinand », celui qui écrivait des livres à Paris, « l'escrivan », plus d'un vous eût certainement répondu qu'il avait, en son jeune temps, englué des merles avec lui sur le Larzac et cherché des cèpes et des truffes noires dans les Chataigneraies de l'Escandorgue.

C'est ce qu'il me raconta à moi-même, voici peu de temps, un jour que je chassais entre Joncels et Lunas, et qu'il me donnait l'hospitalité dans sa petite maison montagnarde.

II

L'élément tragique.

Si de l'œuvre rustique de Cladel-le-Quercynois s'exhale, comme on l'a vu, une âpre et forte odeur de genets et de bruyères, on respire à plein nez, dans les livres de Ferdinand Fabre-le-Cévenol, la grisâtre saveur du thym, de la sauge et de la mentastre.

Il y a moins d'art peut-être, une moindre expertise du métier, une science moins sûre de la composition, mais son exubérance même, sa luxuriance, pourrais-je dire, qui font des livres si compact et leur donnent même un aspect quelque peu inculte, sont étonnamment évocatrices des âpres montagnards qu'il nous peint.

Pour n'avoir pas la violence, la farouche sauvagerie des paysans de Cladel, ses paysans n'en sont pas moins bien vivants et bien remuants. Sans abonder dans son œuvre comme dans celle de l'auteur du *Bouscassié*, le tragique n'y manque pas.

On peut se demander pourquoi cet élément tragique tient une si grande place dans l'œuvre de deux parmi les plus grands romanciers de la terre méridionale, comme dans celle d'Emile Zola, de Guy de Maupassant, voire dans celle de Georges Sand, qui écrivit *François le Champi* et la *Mare au Diable*.

C'est, à mon avis, parce que plus simplistes, plus rapprochés de la Nature, plus éloignés de la Civilisation sont les êtres, et plus aussi l'instinct impulsif peu ou pas refréné par la logique, dirigent les actes de la vie et inclinent avec facilité aux solutions violentes.

De là cette fréquence dans les romans de Ferdinand Fabre comme dans ceux de Léon Cladel, pour ne parler ici que de ces deux romanciers rustiques, d'homicides et de suicides qui tant surprend les amateurs de *Berquinades*.

Voyez dans *Barnabé*, ce terrible ermite qui, après avoir abusé de l'habit religieux et du respect attaché aux frères libres de Saint-François, se suicide dans sa prison afin d'échapper à la cour d'assises.

Voyez encore dans *Les Courbezon* avec quelle facilité Justin Pancol dit le Sanglier, se débarrasse d'un rival. Ils convoitent tous deux une jeune orpheline dont la mine et la dot sont séduisantes. « Il est évident, se dit Justin, que l'un de nous deux est de trop », et un soir, sans le moindre remords, sans le moindre combat intérieur, sans la plus légère tentation, il attend l'autre au bord d'un précipice et lui règle prestement son compte.

Le morceau vaut d'être cité, car il caractérise le talent descriptif de Ferdinand Fabre :

— « ... Le Sanglier, sombre et terrible, saisissant son rival vivement le balança une seconde au-dessus de sa tête, aussi légèrement qu'il eût fait d'une paille et le lança de toute la force de ses bras contre la roche de granit. Le sang jaillit en fusée, puis un cri strident, lamentable — le cri d'une âme qui s'échappe du corps humain — ébranla l'air calme de la nuit... »

Et Justin Pancol, comme l'Ambrosi de Cladel, dans l'*Homme de la Croix-aux-Bœufs*, vit parfaitement heureux après son crime.

Voyez enfin, dans le *Chevrier*, l'héroïne Felice qui se tue ne pouvant supporter la mort de son amant Fredery.

III

L'influence hellénique

J'ai, dans ma précédente chronique, parlé de l'influence exercée par l'œuvre immortelle de Longus, *Daphnis et Chloé*, traduite par l'évêque Amyot et Paul-Louis Couurier, sur certains de nos romanciers rustiques contemporains. Ferdinand Fabre va nous en donner une preuve intéressante à développer.

Voici, par exemple, dans *Daphnis et Chloé*, cette jolie et naïve description du printemps :

— « Or, était-il lors le commencement du printemps, que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prés et celles des montagnes. Aussi s'accomençait à s'ouïr, dans les champs, bourdonnements d'abeilles, gazouillements d'oiseaux, bêlements d'agneaux nouveau-nés. Toutes choses a donc faisant bien leur devoir, eux aussi (Daphnis et Chloé) se mirent à imiter ce qu'ils entendaient et voyaient...

« Et lors aussi les brebis bêlaient, les agnaux sautaient et se courbaient sous le ventre de leur mère, les beliers poursuivaient les brebis, autant en faisaient les boucs après les chèvres, combattant et se cossant pour l'amour d'elles... »

Lisez maintenant Ferdinand Fabre dans le *Chevrier* :

— « Quelle saison le printemps chez nous ? Comme le Larzac se fait gai, et gens de même, et les troupeaux avec. Neiges fondues, l'herbe verte envahit roches et granits; la vie reprend à toutes choses. Non plus que les hommes, les bêtes, tant elles sont aises, ne se peuvent contenir à ce renouveau de la Nature, et elles bondissent et cabriolent et bêlent joyeusement parmi arbres et gazons frais... J'entendais bêlements et voyais batailles joyeuses entre chèvres et bouquins. Combien cliquetaient les cornes et retentissaient les coups sur les fronts !... »

A cette époque de l'année, si la pensée de Felice, la jolie fille du Larzac, rend son amoureux Erembert mélancolieux, Daphnis, lui aussi, tout en gardant ses chèvres ne pense qu'à Chloé

Il y a là des pages où tout le charme archaïque de l'idylle grecque s'épanouit dans la prose de Ferdinand Fabre sans l'ombre de servilanie ni d'imitation.

Et voici maintenant la saison hivernale décrite par l'un et par l'autre avec la même exquise vénuste simplicité.

Ecoutez d'abord Longus-Amiot :

— « ... Et la dessus survint l'hiver. Incontinent la neige tombant en grande abondance, couvrit les chemins et enferma les laboureurs en leur maison; ainsi ne se pouvait plus mener les bêtes aux champs, ni n'osaient les gens mettre le nez hors la porte; mais demeurant tous au logis faisaient grand feu... »

Ce qui se passe alors en le logis de Dryas, le maître de Daphnis, ressemble fort à ce qu'on fait chez l'Agathon du *Chevrier*.

Lisez plutôt :

— « ... Mais voici que l'hiver commence à faire des siennes. Chaque jour on se retire davantage devant la neige qui gagne monts, combes et vallées. Encore une semelle de recul et nous sommes enfermés à Mirande comme souris en un ratier... Une fumée joyeuse monte au-dessus des toits, ce qui prévient le passant qu'il y a du feu dans l'âtre et que les Agathon cuisinent meilleure soupe, brûlent meilleurs fagots... »

N'est-ce pas que le charme archaïque du bon évêque Amyot a profondément séduit l'auteur du *Chevrier?* Et avec quel art exquis, il a su l'imiter sans le copier ! Je pourrais multiplier les rapprochements qui prouvent l'influence exercée par le chef-d'œuvre de Longus sur l'un des plus grands parmi les romanciers rustiques de notre temps. Certes, Ferdinand Fabre fit bien de lire et de relire *Daphnis et Chloé* dans la traduction d'Amyot, car en s'assimilant la prose naïve et d'une suave vétusté du bon évêque d'Auxerre, il nous a donné

Le Chevrier, qui est, à mon avis, l'une des plus curieuses et des plus sincères évocations de la vie rurale dans le pays cévenol.

Ce charme de la description, cette sincérité et cette profondeur de l'observation nous les retrouvons dans *Toussaint Galabru*, dans *Taillevent*, dans *Xavière*, dans *Monsieur Jean*, dans *Mademoiselle de Malavieille*, comme dans *Norine* et *Julien Savignac* ainsi que dans tous les autres romans où Ferdinand Fabre chanta le Languedoc comme Léon Cladel chanta le Quercy. Mais sur un ton plus doux et plus bas, sur la flûte du pastour, si vous voulez, tandis que Cladel emboucha le cor.

Toutefois, il convient de dire que pour être moins épiques que ceux de Cladel, les paysans de Ferdinand Fabre n'en sont que plus près de la Nature et s'il est à peu près impossible de trouver aujourd'hui dans le Rouergue et le Quercy des frères au *Bouscassié*, à *N'a qu'un œil* ou à *Ompdrailles le tombeau-des-lutteurs*, il n'est pas rare quand on parcourt l'Escandorgue, le Larzac ou la Montagne Noire, de rencontrer un *Toussaint Galabrue*, un *Prembert* ou un *Damabi*.

Aussi Jules Lemaître a-t-il eu raison de rendre justice au grand romancier rustique méconnu en écrivant, en 1898 : « Il y a du Balzac chez Ferdinand Fabre. Il est, comme lui, minutieux et fort. Comme Balzac, il a le don de croire à des personnages, de s'absorber en eux, de s'en éprendre, de s'en émerveiller... »

Malheureusement, il attendit pour écrire ces lignes que Ferdinand Fabre fut mort.

P. VIGNE D'OCTON.



A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

COMMENT MOURUT PHILIPPE DAUDET, par *Georges Vidal*. — *Préface de Han Ryner*. — *Editions de l'Epi*, 121, rue Montmartre. — Prix : 5 francs.

En publiant ce petit livre, Georges Vidal peut se flatter d'avoir apporté une contribution précieuse à l'histoire des mœurs politiques de notre temps. Oui, c'est un chapitre bien curieux et bien passionnant d'histoire contemporaine qu'il a écrit d'une plume alerte et pour la plus grande satisfaction de ceux qui, appréciant Saint-Simon a sa valeur, aiment le document vécu et tout vibrant de vérité. Pour ma part, j'avais lu sans en omettre une ligne et avec toute l'attention qu'ils méritaient, les articles publiés dans le *Libertaire*, par notre jeune et talentueux camarade, et dont son livre est en partie fait; eh bien ! j'avoue que présentés et coordonnés ainsi dans un ensemble parfait, ils m'ont, une seconde fois, captivé et passionné; et je reste convaincu qu'il en sera de même pour beaucoup d'autres lecteurs du journal. Ajoutez à cela qu'en donnant à des articles toujours éphémères la forme plus durable du livre, Georges Vidal les a sauvés de l'oubli apporté par le temps et encore accéléré par le silence des criminels intéressés; il a donc tous les droits à la gratitude des historiens futurs, j'entends ceux qui recherchent le document vrai et non ceux qui sélectionnent les « faux » et en fabriquent eux-mêmes quand ils n'en trouvent pas.

Heureuse aussi l'idée qu'a eue notre ami d'intercaler, dans son petit livre, les *Parfums maudits*, du pauvre Philippe Daudet. Quelle poignante amertume n'éprouve-t-on pas en lisant ces quelques pages, devant la destinée tragique de celui qui les écrivit, avant même ce qu'on appelle l'aube de la vie ! Et quelles tristes réflexions vous inspire le geste de l'aveugle Nature donnant une tel père à un tel enfant !

Oui, vraiment, il faut se faire violence pour admettre que son quinzième printemps souriait à peine à celui qui écrivait :

« Toi seul es heureux, ô mort. Rien ne peut plus t'être ôté, tu ignores l'amour et ses tortures et tu es si heureux que tu ris éternellement... »

Vous me direz peut-être que la veille du jour où il écrivit ces trois lignes décisives *A un Crâne*, Philippe avait lu du Shakespeare, pris à la bibliothèque de son père, je vous répondrai : Trouvez-moi un gosse de quinze ans capable de résumer ainsi une lecture d'*Hamlet*.

Et c'est encore ce gosse de quinze ans qui a écrit ceci où se reflète l'âme d'un quadragénaire assagi :

« J'ai passé ma nuit avec des filles perdues. J'ai oublié leurs visages, je ne me souviens que de leurs corps brutaux, pollués tant de fois, mais, corps de femmes, et, comme l'a dit Villon, si doux et si purs... »

Oui, certes, la bonne et pénétrante Séverine eut raison de dire, parlant des *Parfums maudits* : De ces proses, il en est de charmantes, doucement candides; d'autres qui, sous le satanisme voulu et puéril de cet âge, révèlent des talents évidents. Cet enfant-là doit être délicieux, et il aurait fait un homme dans la plus belle et la plus haute acception du mot. Il se révèle, aussi, profondément réfractaire à l'éducation reçue, impatient de volupté, hanté de désir d'évasion... »

Hélas ! pourquoi faut-il que mes lectures scientifiques assaillent mon esprit, me montrent, non sans brutalité, les conséquences de ces précocités inquiétantes dues souvent à de fameuses hérédités ? Chez le pauvre Philippe, la tare nerveuse — pourquoi ne pas le dire — éclate aux yeux; je vois encore son auguste et génial grand-père assis sur un fauteuil, dans le parc naissant de Lamalou-les-Bains, au-devant la porte de l'hôtel Mas, et dissimulant ses terribles et fulgurantes douleurs nerveuses sous un sourire de bonté, de douceur et de résignation infinie...

Et, en ces cas, la science ne nous montre-t-elle pas la précocité centrale, héréditaire et morbide, sautant une génération, se manifester, conséquence d'une intoxication, dans le petit-fils et être trop souvent suivie d'arrêt brusque et de déchéance prochaine.

Mais voici que la Mort en posant les os de sa main sur le front du gamin douloureux a mis fin au mystère de sa destinée; et il serait sacrilège d'insister. Tenons donc pour vraies les prévisions de Séverine sur l'avenir qui attendait le pauvre Philippe une fois émancipé du terrorisme familial.

Et maintenant, je ne voudrais pas terminer ces quelques lignes, hâtivement écrites, sans dire à cette noble et grande femme qu'elle fut non moins bien inspirée quand, dans son bel article *L'adolescente amitié*, elle rapprocha des *Parfums maudits*, le petit livre de vers, naguère publié par Georges Vidal, *Devant la Vie*, et mit en saisissant relief la parenté intellectuelle qui unit l'un à l'autre ces deux remarquables adolescents :

Un jeune homme vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un peu...

Que Georges Vidal soit ici remercié d'avoir fixé, d'une plume fraternelle et émue, la silhouette dolente de son infortuné cadet.

INTIMITÉS, par *J. Herter-Eymond* (Jouve, édit.).

Voici des vers qui sortent de la banalité. Combien le poète a eu raison d'écouter battre son cœur, de faire revivre des souvenirs en une langue harmonieuse, et de donner corps à ses rêves! Telle est la diversité de ces poèmes, qu'on ne peut vraiment en déterminer le genre; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils vibrent à l'unisson de l'heure vécue, sincères et orginaux.

Les images abondent parfois neuves, toujours colorées, et d'une forme harmonieuse.

LE PRIX BALZAC.— *Les trois romans couronnés.*

Il est certain — ce serait puéril et injuste de le nier — qu'il y a du talent, beaucoup de talent même dans les trois romans que le jury du Prix Balzac a couronnés; mais combien d'autres, parmi le nombre considérable de ceux qui paraissent en ce moment, ayant aussi pour auteurs des jeunes, leur sont de beaucoup supérieurs. Certains de ces derniers sont probablement trop fiers — je le souhaite du moins— pour solliciter l'aumône du mercanti levantin qui mit son orgueilleuse largesse sous le patronage de l'illustre romancier.

Je les en félicite bien sincèrement et avant de parler ici, de leurs livres, je dirai quelques mots des trois quémandeurs favorisés.

NOTRE-DAME DE LA SAGESSE, par *Pierre Dominique.*

C'est une étude de mœurs qui a pour cadre le monde médical. On me dit que l'auteur est médecin et même spécialisé dans les maladies mentales. Cela se voit d'abord au choix du sujet, ensuite à l'exactitude du milieu décrit qui est un asile d'aliénés ou plutôt une maison de santé, et enfin par le soin, je dirai presque la coquetterie, qu'il a mise à fixer un cas rare, curieux, et, ma foi, fort intéressant.

Le fou dont il s'agit n'a d'autre folie, en réalité, que celle de l'altruisme; il la pousse à ce point que jamais en son cerveau ne germa une idée d'égoïsme, et c'est là précisément ce qui pousse les sages à considérer ce cerveau comme un cerveau de dément ; et c'est aussi la raison pour laquelle on l'a interné dans une maison de santé.

Sur cette base à l'apparence paradoxale, l'auteur a fort bien construit son livre; j'avoue qu'il m'a vivement intéressé au sort de son héroïne, qui, seule, a su distinguer la vraie sagesse en ce fou, qui l'aime, et profite d'une fête donnée par les autres fous pour s'évader avec lui.

Elle est la meilleure partie de ce roman, je n'insiste pas sur la suite; elle est quelconque, et la vie que mènent les deux amants n'a rien qui puisse fixer l'attention et ne sort pas de ce qui se passe dans la plupart des romans, c'est-à-dire de la banalité.

LA VIVANTE PAIX, par *Mlle Régnier.*

Voici maintenant le deuxième lauréat avec la *Vivante Paix*. Je ne voudrais certes pas faire le moindre déplaisir à cette demoiselle-auteur, et cependant, après avoir lu son livre, je suis bien obligé de lui dire que des romans comme le sien, il en paraît une trentaine par semaine, que ces trente romans n'ont pas mille lecteurs à eux tous, et ne font pas rentrer mille francs dans la poche de ceux qui les écrivirent.

Le sujet choisi par Mlle Régnier compte parmi les plus fatigués, si j'ose m'exprimer ainsi. Un mariage mal assorti unit une femme d'esprit et de cœur à un homme d'affaires et d'argent. Celui-ci fait faillite et se donne du champ; survient un homme d'esprit et de cœur, tout comme l'héroïne, vous devinez le reste, n'est-ce pas?

Arrivé à la fin du livre, on se demande pourquoi le jury du Prix Balzac a couronné ce livre plutôt que l'un des trente dont je parlais tout à l'heure.

LE PLUS GRAND PÉCHÉ, par *André Thérive.*

Le troisième lauréat est M. André Thérive. Une question se pose quand on a terminé son livre : Est-ce un roman? Est-ce un traité de théologie dissimulé sous la forme romanesque? L'hérésie

en matière de religion y tient, en effet, une telle place, que l'on se demande si l'auteur ne l'a pas écrit à l'usage de grands séminaristes émancipés.

Tels sont les trois livres couronnés par le jury du Prix Balzac.

SUR LA ROUTE OU LES CAHIERS D'UN TRIMARDEUR, par *Gabriel Leclerxit* (Jouve, édit.).

Il y a dans ce livre simple et correctement écrit, beaucoup de philosophie et de la meilleure, de celle qui vous oblige à tenir la vie pour ce qu'elle est. L'auteur y raconte avec, je le répète, une très grande simplicité, la vie d'un ouvrier sans travail, de l'ouvrier trimardeur à la recherche perpétuelle de ce travail, du pain et du gîte; et il nous dit aussi — ce qui fait le grand mérite de son livre — la vie morale de son héros avec ses angoisses, ses tortures, ses douleurs intimes du corps et de l'âme. L'observation n'y manque ni de pénétration ni d'originalité.

CROYANCES MORTES, par *Raoul Guyader* (Jouve, éd.).

Voulez-vous vous faire une idée de l'empreinte profonde que laissent l'éducation religieuse, l'apprentissage ecclésiastique sur l'âme et l'esprit d'une créature, qui, malgré tout, eut le courage de s'émanciper? Lisez ce livre signé d'un nom inconnu.

Vous y verrez un jeune prêtre, à la suite d'une crise angoissante où ses convictions chrétiennes ont sombré, quitter sa soutane et sortir de l'Eglise. J'ai dit ici même, en écrivant mon étude sur Sébastien Faure, ce qu'était cette crise, qu'éprouvèrent tour à tour Ferdinand Fabre, Ledram, Clovis Hugues, Ernest Renan, Hyacinthe Loyson, d'autres encore, et j'ai constaté, non sans plaisir, en lisant *Croyances Mortes*, que j'avais donné la note juste et vraie.

J'ai lu, avec un vif intérêt, les poésies éparses que le héros du livre recueille et prend plaisir à lire et relire après son émancipation, et dans lesquelles s'épanchait autrefois sa douce piété, il en est d'autres où l'on sent encore pleurer ses détresses, d'autres qui chantent la joie de sa conscience libérée et clairement sa joie en l'idéal d'abnégation.

Il est quelques-unes de ces pages où l'on voit comme un reflet de la *Prière de l'Acropole*, en laquelle Renan clama la puissance du sentiment religieux. Et en fermant ce petit livre on comprend mieux que jamais combien décisive et par conséquent dangereuse est la main-mise du prêtre sur l'âme de l'enfant et de l'adolescent.

J'AURAI UN BEL ENTERREMENT, par *Pierre La Mazière* (librairie Baudinière).

Félicitons Pierre La Mazière d'avoir magistralement incarné dans Bouffartigue le personnage-type, le dirigeant modèle de la Troisième République. On n'a pas lu la moitié de ce beau livre qu'un nom vous vient irrésistiblement aux lèvres, celui de Rouvier, le grand Panamiste. Les origines de Bouffartigue rappellent singulièrement celles de l'un des plus habiles ministres des finances qui honorèrent le régime. Petit employé dans une banque, comme Rouvier le fut chez Zafiropoulo, Bouffartigue vole un chèque de 50.000 francs à ses patrons et, muni de ce viatique, se lance dans la carrière politique. La vie publique de ce dernier semble calquée sur celle du premier. C'est le même cynisme, la même canaillerie foncière et imperturbable qui guident les deux personnages. Comme Rouvier, à force d'insolence et de malhonnêteté, Bouffartigue décroche les plus hautes charges de la République, gouverne ses contemporains en maître, et si le Panthéon ne s'ouvre pas devant sa... charogne, il a du moins un bel enterrement.

A propos de ce livre remarquable, on a parlé de Jules Vallès et d'Octave Mirbeau. On a cité *Le Bachelier* et *l'abbé Jules*. J'adhère de tout cœur et soutiens que l'œuvre de Pierre La Mazière ne fléchit pas devant la comparaison.

100 %, par *Upton Sinclair*, traduit par *Camille David et L. Lamoureux.*

Curieuse histoire d'un pauvre hère, patriote sans le savoir. Nos nationalistes échevelés feraient bien de lire les pages de ce livre où le romancier américain montre tout ce qui peut naître d'abject sous le souffle du chauvinisme et du prétendu patriotisme. Au demeurant, fort belle et profonde étude de la misère américaine et des organisations ouvrières aux Etats-Unis, saisissante évocation dans ses plus poignantes péripéties de la lutte des classes contre le capital omnipotent.

POUR MENTION :

Sur l'aile du compromis bolcheviste et léninien, par Ferdinand Faure. — *Chez les musiciens*, par M. Adolphe Boisnot. — *Le cœur ardent et grave*, par Marie-Louise Vignon. — *La Tourmente enchantée*, par William Treille. — *Trente ans de Tonkin*, par L. Bonnafont. — *Le cœur de Nice*, par Raymon Febvre.

P. VIGNE D'OCTON.

Imp. "LA FRATERNELLE" 55, rue Pixérécourt. PARIS (XXe). *Le Gérant :* A. COLOMER

Troisième Année — N° 27 MAI 1924

La Revue Anarchiste

Le Numéro			1 75
Pour l'Extérieur			2 »
ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France	6 »	12 »	18 »
Extérieur	7 »	14 »	21 »

PARAISSANT

TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la
:: :: RÉDACTION :: ::
à André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION
à l'*Administrateur-délégué*
même adresse. Chèque Postal 231-90

SOMMAIRE :



DE LA SYNTHÈSE [1]

(Deuxième Article)

C'est sur la *méthode* de la recherche de la vérité, sur la façon générale d'envisager *théoriquement* le problème que nous nous sommes arrêtés dans l'article précédent.

Nous avons exprimé l'opinion que cette façon doit être *synthétique*, c'est-à-dire qu'au lieu de nous obstiner dans une seule partie reconnue de la vérité complète, la défigurant ainsi et nous en éloignant, nous devons, au contraire, chercher à en connaître et embrasser le plus de parties possible, nous approchant de la sorte le plus près de la vraie vérité. Au cas contraire, au lieu d'un travail coordonné et fraternel, prenant de l'extension et fécond, nous nous enliserons sûrement dans des disputes et des dissensions interminables et absolument insensées. Nous tomberons toujours dans les erreurs les plus grossières qui accompagnent inévitablement l'exclusivisme, l'étroitesse, l'intolérance et le dogmatisme doctrinaire stérile.

Abordons maintenant, aussi à grands traits, une autre question essentielle. *Qui, quelles forces réaliseront la révolution sociale,* — ces immenses tâches créatives surtout ? *Et comment ? Quel sera, dans son essence, par son caractère et dans ses formes tout ce processus grandiose ?*

Tout d'abord, il est incontestable que la révolution sociale sera, en fin de compte, un phénomène créateur extrêmement vaste et compliqué, et que, seules, les grandes masses populaires agissant librement et indépendamment, organisées d'une façon ou d'une autre, pourront résoudre heureusement, fructueusement, le gigantesque problème de la reconstruction sociale.

Quoi qu'on entende par le processus de la révolution sociale, de quelque façon qu'on se représente le fond, les formes et les résultats immédiats de la grande transformation sociale future, — toutes nos tendances doivent s'accorder sur certains points essentiels : un anarcho-syndicaliste, un anarchiste-communiste, un individualiste et les représentants d'autres courants libertaires tomberont indubitablement d'accord sur ce que le processus de la révolution sociale sera un phénomène infiniment *étendu, multiforme* et *complexe*, que ce sera un acte social le plus foncièrement *créatif*, et qu'il est irréalisable sans une action intense des *masses vastes*, libres, indépendantes et organisées sous quelque forme que ce soit, c'est-à-dire unies d'une façon ou d'une autre, liées entre elles et agissant avec ensemble (1).

Que feront donc ces grandes masses dans la révolution sociale ? Comment créeront-elles ? Comment résoudront-elles la tâche si vaste et si complexe de la nouvelle construction ?

S'occuperont-elles directement, précisément et uniquement, d'édifier des communes anarchistes ? Non, certes. Il serait absurde de supposer que la seule voie et la forme unique de l'action sociale et révolutionnaire sera l'édification des communes, que celles-ci seules seront les assises et les instruments de la nouvelle construction, les cellules créatrices de la nouvelle société.

Les masses suivront-elles dans leur révolution précisément et uniquement la voie « syndicaliste » ? Non, bien entendu. Il ne serait pas moins absurde de penser qu'exclusivement les syndicats et les organisations ouvrières en général seront appelées à réaliser la grande reconstruction sociale, et que précisément et uniquement ils seront les leviers et les cellules de la société future.

Il serait aussi absurde de croire que les tâches de la révolution sociale seront résolues seulement par des efforts individuels de personnalités conscientes isolées et de leurs associations d'idées, que seuls de tels unions, associations ou groupements par communauté idéologique serviront de bases au monde à venir.

Il serait généralement absurde de s'imaginer que cette œuvre énorme, formidable de la révolution sociale — cet acte créateur et vivant — pourrait être canalisé dans une voie uniforme, que telle ou telle forme, telle ou telle méthode, tel ou tel aspect de la lutte, de

[1] Voir *La Revue Anarchiste*, n° 25, mars 1924.

(1) 1. Puisque justement la conception différente du processus social révolutionnaire n'empêche pas l'unité sur ces points, nous pouvons continuer nos considérations sans nous attarder ici sur une analyse plus profonde et détaillée de la révolution sociale. Cette analyse sera faite ailleurs. 2. S'il existe des anarchistes (en tous cas peu nombreux) niant la possibilité de la *reconstruction sociale par les masses*, — c'est-à-dire niant la révolution sociale, — il est bien entendu que je n'en tiens pas compte présentement.

l'organisation, du mouvement, de l'activité serait la seule « vraie » forme, la seule méthode, l'unique aspect du processus social révolutionnaire.

La révolution sociale féconde, avançant de pied ferme, véritablement triomphante, sera exécutée par les masses océaniques acculées à sa nécessité par la force des choses, lancées dans ce puissant mouvement, cherchant vastement et librement les nouvelles formes de la vie sociale, les forgeant et les créant largement et indépendamment. Ou il en sera ainsi, ou les tâches créatives de la révolution resteront irrésolues, et elle sera stérile comme le furent toutes les révolutions antérieures. Et s'il en est ainsi, et qu'on se représente un instant tout ce processus gigantesque, cet énorme mouvement créateur des masses les plus vastes et ses innombrables points d'application, il paraîtra alors absolument clair qu'elles se mouvront également *d'un front large*, qu'elles crééront, qu'elles agiront, qu'elles avanceront par de *multiples voies à la fois* — voies diverses, *animées*, souvent inattendues pour nous. La reconstruction par les grandes masses de toutes les relations sociales — économiques, sociales, culturelles et autres, vu aussi la variété des localités, celle de la composition des populations, des exigences immédiates du caractère et des buts de la vie économique, laborieuse et culturelle des régions (et peut-être des pays) diverses, — une telle tâche exigera assurément *la création, l'application et la coordination créatrice des formes et des méthodes les plus variées.*

C'est par mille routes qu'avancera la grande révolution. C'est par mille formes, méthodes et moyens s'entrelaçant et se combinant que ses tâches constructives seront résolues. Les syndicats, les unions professionnelles, les comités d'usines, les organisations ouvrières productrices et autres, avec leurs ramifications et fédérations dans les villes et les régions industrielles, les coopératives et toutes sortes d'organes de liaison, peut-être aussi les soviets et toute autre organisation éventuelle vivante et mobile, les unions paysannes dans les campagnes, leurs fédérations avec les organisations ouvrières, les forces armées de la défense, les communes véritablement libertaires, les forces individuelles et leurs unions idéologiques, — *toutes* ces formes et méthodes seront à l'œuvre ; la révolution agira par *tous* ces leviers ; *tous* ces ruisseaux et torrents naîtront et couleront d'une façon naturelle, formant le vaste mouvement général du grand processus créateur, C'est par toutes leurs mesures, par toutes leurs forces et instruments qu'agiront les vastes masses travailleuses engrenées dans le véritable processus révolutionnaire. Nous sommes persuadés que même les organisations ouvrières actuelles réformistes et conservatrices se « révolutionnariseront » inévitablement et rapidement au cours de ce processus, et, ayant abandonné leurs leaders rétifs et les partis politiques agissant dans les coulisses, y prendront leur place, se réuniront avec les autres courants de l'impétueux torrent révolutionnaire créateur.

Ce mouvement ne sera pas, bien entendu, une simple pulvérisation de la société ; il n'aura pas le caractère d'une débandade et d'une désorganisation générale. Il aspirera, au contraire, naturellement et inévitablement, à une harmonie, une liaison réciproque des parties, à une certaine unité d'organisation auxquelles, ainsi qu'à la création des formes en elles-mêmes, il sera poussé impérieusement par les tâches et les besoins vitaux immédiats. Cette unité sera *une combinaison vivante et mobile de formes variées de la création et de l'action*. Certaines de ces formes seront rejetées, d'autres renaîtront, mais toutes trouveront leur place, leur rôle, leur nécessité, leur destination, s'amalgamant graduellement et naturellement en un tout harmonieux. Pourvu que les masses restent libres dans leur action ; pourvu qu'une « forme » détruisant toute création ne soit restaurée : le pouvoir. Des mille conditions et raisons locales et autres dépendront les circonstances et les formes créatrices qui naîtront seront rejetées ou prendront pied. En tout cas, il n'y aura pas place seulement pour *une* forme, d'autant moins pour une forme immuable et rigide, ni même pour un processus unique. De localités différentes, de diverses conditions, de nécessités variées, naîtront aussi des formes et méthodes variées. Et quant au torrent créateur général de la vie, de la construction et de l'unité nouvelles de la société, *ce sera une synthèse vivante de ces formes et méthodes.* (C'est ainsi que nous comprenons entre autres une *fédération* véritable, vivante et non formelle. Nous croyons que les images que l'on se fait assez souvent dans nos milieux fédéralistes, surtout chez les « anarcho-syndicalistes », sur une voie, une méthode, une forme d'organisation économique et sociale uniformes, contredisent absolument la vraie notion d'une fédération comme d'une union libre, respirant toute la plénitude et la multiplicité de la vie, non modelée, et, par conséquent, créative et progressive, naturelle et mobile, des cellules sociales naturellement variées et mobiles.)

L'essence économique de cette synthèse sera assurément la réalisation, l'évolution et l'affermissement successifs du principe communiste. Mais ses éléments composants, ses voies de constructions et ses fonctions vitales, seront multiples, de même que multiples sont les cellules, les organes et les fonctions du

corps, cette autre synthèse vivante. De même qu'il serait absurde d'affirmer que ce sont précisément les cellules nerveuses ou musculaires, les organes digestifs ou respiratoires qui seuls sont les cellules et les organes créateurs, actifs et « véritables » d'un organisme vivant, sans tenir compte que celui-ci est *une synthèse vivante de cellules et organes de types et de destinations diverses*, de même il serait absurde de croire que précisément telle ou telle méthode et forme serait la seule méthode et forme « véritable » de la construction sociale future, du nouvel ensemble social naissant.

La véritable vie sociale, la création sociale, la révolution sociale sont des phénomènes de pluralité en synthèse, cette pluralité et cette synthèse étant faites d'éléments vivants, mobiles, variables. (C'est, notamment, la vie sociale actuellement moisie, stationnaire, modelée par force, qui inspire à beaucoup d'entre nous, inconsciemment, ce point de vue erroné que la révolution devra marcher par telle ou telle voie unique et déterminée. C'est comme si nous ne savions pas nous détacher de cette existence anémique, misérable et incolore. Elle tient notre pensée, nos idées dans un étau qui nous fait involontairement modeler l'avenir. Mais une fois cette existence modelée rejetée, et les sources d'un vaste mouvement créateur ouvertes, la révolution véritable métamorphosera la vie sociale dans le sens justement d'un mouvement grandiose général, de la plus grande variété et de sa synthèse vivante.) Nous devons fermement tenir compte de cette circonstance, c'est-à-dire, *nous ne devons pas non plus nous buter sur un seul modèle, mais chercher à escompter cette pluralité et ébaucher autant que possible cette synthèse* (sans oublier leur mobilité), si nous voulons que nos aspirations et nos constructions sociales répondent aux voies véritables de la vraie émancipation et deviennent une force réelle, appelée à aider ces voies et aspirations à se préciser et à se réaliser.



Donc, également du point de vue purement pratique, nous en arrivons à constater que *la pluralité et sa synthèse vivante* sont l'essence véritable des choses et la pierre fondamentale nécessaire de nos raisonnements et de nos constructions.

La réponse aux questions posées au début est :

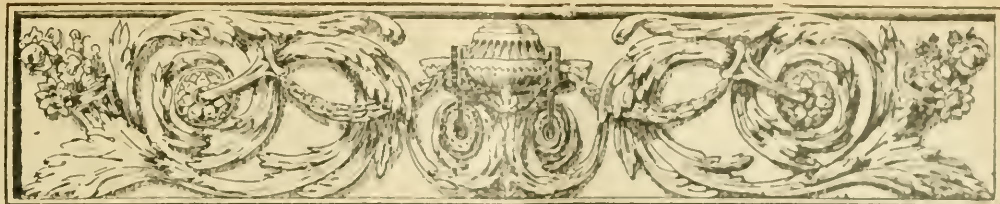
La révolution sociale sera réalisée par les grandes masses à l'aide d'une liaison et d'une action combinées de différentes forces, leviers, méthodes, moyens et formes d'organisation nés de diverses conditions et nécessités. En son essence, par son caractère et par ses formes, tout ce grandiose processus sera par conséquent « plural-synthétique ».

A quoi bon alors se chamailler sans fin et briser des lances sur la question, si ce sont les syndicats ouvriers, les communes ou les associations individuelles, si ce sont les « organisations de classe » ou les « groupements de sympathie » et les « organisations révolutionnaires » qui réaliseront la révolution sociale, qui seront les formes et les instruments « véritables » de l'action et de la création révolutionnaires, les cellules de la société future? Nous ne voyons dans ces disputes absolument aucune raison d'être. Sous le jour de ce qui précède, l'objet de ces chicanes nous paraît complètement vide de sens. Car nous sommes convaincus que les syndicats, les unions d'ouvriers, les communes, les associations individuelles, les organisations de classe, les groupements de sympathie, les organisations révolutionnaires, etc..., — prendront tous part, chacun dans sa sphère, dans la mesure de ses forces et de sa portée, à la construction de la nouvelle société et de la nouvelle vie.

Or, il suffit de remarquer attentivement notre presse, nos organisations, de prêter l'oreille à nos discussions pour voir que c'est pour cette question vide plutôt que pour des différences purement philosophiques qu'une lutte acharnée se déroule dans nos rangs, qu'on s'affuble et qu'on souligne en divisant ainsi encore plus nos forces, de toutes sortes d'étiquettes : « anarcho-syndicalistes », « anarchistes-communistes », « anarchistes-individualistes », etc... et que notre mouvement est ainsi pulvérisé et brisé d'une façon insensée.

Nous croyons qu'il est grand temps que les anarchistes de tendances différentes reconnaissent, sous ce rapport, l'absence de fondement sérieux à ces scissions et divisions. Un grand pas en avant pour notre rapprochement sera fait quand nous l'aurons reconnu. Il y aura un prétexte à dissensions de moins. Chacun peut donner la prépondérance à tel ou tel facteur mais admettre en même temps la présence et la portée d'autres facteurs, reconnaîssant, par conséquent, à d'autres anarchistes le même droit de donner la prépondérance à d'autres facteurs. C'est ainsi que les camarades feront un pas pour savoir œuvrer la main dans la main *dans une même organisation, dans un même organe, dans un même mouvement commun*, en développant chacun ses idées et son activité dans la direction qui l'intéresse, en luttant idéologiquement, en opposant ses convictions en une commune camaraderie et non entre camps hostiles s'excommuniant mutuellement. Etablir de tels rapports serait apporter une pierre solide à l'édifice du mouvement anarchiste unifié.

VOLINE.



LES MYTHES RÉVOLUTIONNAIRES

La théorie marxiste nous apprend que ce sont les forces économiques qui mènent le monde. En partant de ce principe, le matérialisme historique suffirait donc à expliquer non seulement les faits et les événements qui se sont déjà produits, mais encore à donner l'explication des grands bouleversements sociaux, des grandes forces invisibles qui à certaines heures de leurs destins ont soulevé les peuples et les multitudes vers des horizons de feu, éclatants de lumière et d'espoirs fous. Cette conception marxiste de l'Histoire qui est — il faut le reconnaître — un système savamment construit, a pu à un moment servir de base et guider la pensée révolutionnaire dans ses recherches et ses investigations ; mais cette conception ne correspond pas, ne peut plus correspondre avec le sens effroyablement angoissant de notre époque. Nous ne pouvons plus aujourd'hui, à l'aube encore d'un siècle tout imprégné de matérialisme, au crépuscule d'une civilisation qui n'a même pas su recréer les nouvelles forces morales indispensables à sa vitalité et à sa continuité, nous ne pouvons plus croire à cette explication historique selon laquelle les grandes lois de l'économie capitaliste suffiraient à animer les prolétariats, à former leur conscience de classe et à les opposer en un bloc compact à la bourgeoisie mondiale. Nous sommes en effet à une époque où toutes les valeurs sociales sont renversées, où les grandes idées générales sur lesquelles se posait la culture européenne s'effondrent avec fracas, à une époque où la conscience de l'humanité semble comme figée, comme frappée d'impuissance et de mort. Trop longtemps, nous avons subi la loi inerte et triomphante du matérialisme ; trop longtemps nous sommes demeurés courbés sous cette étrange doctrine, d'après laquelle des forces aveugles et fatales poussaient le capitalisme vers son dernier jour. Il nous faut déchanter maintenant, reconnaître nos erreurs et rechercher les moyens qui nous permettront de sortir du cycle affreux des infâmes recommencements de l'Histoire. C'est alors que par la force même des choses et des brutales réalités existantes, nous sommes amenés, si nous voulons nous arracher de l'ornière d'un matérialisme aussi odieux que stérilisant, à étudier et à approfondir les forces motrices des civilisations, à remonter aux grandes sources créatrices de vie et de renouvellement.

Ces forces là, puissances invisibles mais invincibles qui mènent le monde : forces historiques, morales et psychologiques sont des mythes, c'est-à-dire des groupes, des ensembles d'idées qui à mesure qu'elles se précisent, se pénètrent, s'amalgament et forment un tout, lequel se concrétise dans une seule formule à la fois destructive ou constructive. Il ne faut pas confondre le mythe avec l'utopie. L'utopie est la description idéale d'un avenir, d'un monde sur lesquels on ne peut établir aucune certitude. Par exemple : la Cité céleste des premiers chrétiens, la République universelle des démocrates, l'Eden terrestre rêvé par les socialistes, sont des utopies. Le mythe, au contraire, ne décrit absolument rien, ne cherche ni à séduire, ni à illusionner ; il est un style sorellien, « une expression de volonté, une image de guerre. »

La grève générale des syndicalistes, de même que la révolution prolétarienne au sens exact du mot, sont des mythes, puisqu'elles constituent des images destinées à frapper l'imagination des producteurs pour les préparer à un combat formidable contre la classe capitaliste.

Au début de l'ère chrétienne, l'idée d'un immense cataclysme dans lequel s'anéantirait tout le monde romain symbolisait aussi le mythe, l'image guerrière et héroïque du Christianisme se levant pour briser à jamais le règne de Satan.

Action, volonté : tels nous semblent être les principaux éléments, la véritable structure qui composent les mythes. Il est, certes, extrêmement rare de voir des mythes absolument purs, c'est-à-dire sans aucun mélange d'utopie. Jusqu'à ce jour, il n'y a guère que les vrais syndicalistes-révolutionnaires — nous disons vrais, car le terme syndicaliste-révolutionnaire a été tellement prostitué ces dernières années qu'il est fort loin de représenter sa primitive signification — qui soient arrivés à construire des mythes purs de toute souillure et de creuse réthorique. En effet, la grève générale syndicaliste, la révolution sociale, ne peuvent être de véritables mythes, débarrassés de toute

utopie et de toute illusion, qu'à la condition de ne pas mêler à la grande idée destructive, au sens terrible de redoutable inconnu qu'elles renferment, l'idée abstraite et lointaine de pouvoir établir une nouvelle société sur des bases et des principes déterminés à l'avance. Nous nous attendons à ce que cette théorie des mythes, de ces grandes idées-forces qui aux jours sombres de l'Histoire ont parfois projeté la race des Hommes hors des sentiers de la barbarie, et dont Georges Sorel fut un des premiers à tenter l'application dans le mouvement ouvrier, ne tardera pas à provoquer d'ardentes controverses dans les milieux anarchistes. Il n'y aura, du reste, qu'à s'en réjouir, car vraiment cette théorie mérite d'être traitée à fond, et les heurts d'idées qui se produiront certainement ne manqueront pas d'intéresser tous ceux qui, parmi les ruines et l'agonie de toute une civilisation, recherchent les nouvelles clartés et les vastes espoirs de l'humanité de demain.

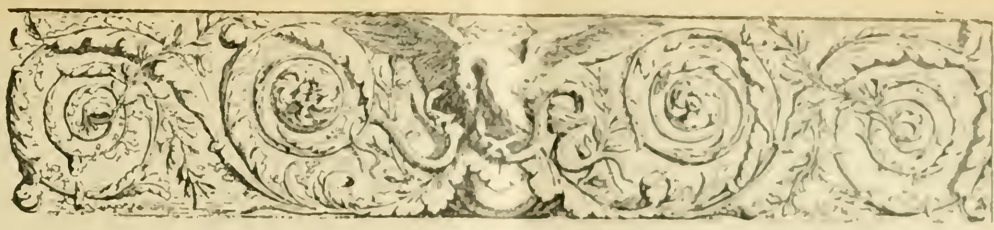
Puisque nous venons de passer en revue les mythes révolutionnaires de notre époque dont la grève générale syndicaliste est un des plus vivants et des plus pénétrants, il nous reste à savoir si ce mythe de la grève générale est assez puissant pour amener à lui seul l'écroulement du système capitaliste. Il nous faut auparavant bien définir ce que nous entendons par grève générale syndicaliste, laquelle n'a absolument rien de commun avec la grève générale qu'envisagent pour leurs fins de conquête du Pouvoir, les socialistes parlementaires et les communistes d'Etat. Pour les politiciens, en effet, la grève générale n'est qu'un moyen d'étaler leur prestige et le nombre de leurs soldats, de mettre en échec le gouvernement pour que la forteresse de l'Autorité tombe entre leurs mains. Pour nous, au contraire, la grève générale revêt la forme d'une catastrophe universelle, d'un immense torrent déchaîné qui, dans ses flots tumultueux et ses remous d'orage, dispersera à jamais l'armature économique et l'infâme structure d'oppression de la société capitaliste. Aucune confusion n'est donc possible, et l'idée même de grève générale délimite nettement les frontières qui nous séparent des partis politiques, même des plus révolutionnaires.

Il y a, en effet, entre les partisans de ces deux méthodes, un abîme profond et infranchissable. Les philosophes de la bourgeoisie ne s'y sont d'ailleurs pas trompés ; ils ne craignent nullement la grève générale politique qui laisserait intact l'appareil de l'Etat avec tous ses moyens de répression ; mais ils redoutent par dessus tout la grève générale syndicaliste dont le redoutable inconnu et l'idée formidable de destruction les épouvantait. Le capitalisme est voué à la disparition, disent-ils, si le prolétariat arrive à conserver la pureté de ce mythe. Car la bourgeoisie connaît le rythme de l'Histoire ; elle sait que l'avenir est à ceux qui s'acharnent contre l'immense fatalité qui les écrase et qui, au fond même de leurs plus tragiques désespoirs, mettent leur salut dans la venue d'un cataclysme vengeur. C'est pour cela qu'elle cherche à détruire et à fausser le « mythe pur » de la grève générale syndicaliste en l'orientant vers des buts politiques. Guesde lui-même, en 1904, ne s'élevait-il pas contre « le fantôme de la grève générale apparaissant sous l'espèce d'une forme mystérieuse et miraculeuse qui éblouit et charme les travailleurs » ? Et, plus tard, Jaurès affirmant que « le prolétariat reculerait toujours devant une formule aussi creuse et aussi vide de sens » ; est-ce que tout cela ne démontre pas la peur d'une bourgeoisie qui, frappée d'effroi devant le « mythe prolétarien », charge ses rhéteurs et ses idéologues de la difficile mission d'endormir la pensée ouvrière ?

La bourgeoisie serait sauvée, en effet, si le prolétariat consentait à se laisser bercer par la fumeuse phraséologie des politiciens que celle-ci lui envoie, à suivre leurs conseils et à les envoyer au Parlement pour qu'ils puissent lui fabriquer du bonheur. Par contre, elle est condamnée, elle est perdue si le prolétariat méprisant ses avances, et rejetant résolument les fadaises que lui débitent les socialistes parlementaires et les communistes d'Etat, place tous ses espoirs et concentre toutes ses énergies dans la grève générale syndicaliste. La révolution par les moyens politiques : prise du pouvoir, dictature du prolétariat, ne fait pas énormément peur aux philosophes et aux historiens de la bourgeoisie, car ils n'ignorent point qu'une révolution accomplie sous cette forme, loin de rompre l'unité et la marche de la civilisation capitaliste, ne ferait qu'accélérer son développement, puisque l'idée même de continuité, de progrès indéfinis resterait intacte. Pour tout esprit sensé, il est clair que la ruine de la vieille société ne pourra être provoquée par les moyens qui non seulement l'ont édifiée et consolidée, mais encore qui constituent l'axe central de sa domination et de son aveugle tyrannie. Or, la révolution prolétarienne, la révolution syndicaliste, ne veut pas, elle, continuer le cycle social ; elle veut le briser, le submerger par une vaste conflagration universelle des classes qui, remuant le monde jusqu'aux entrailles et roulant dans ses flots d'écume, de lave et de feu l'exécrable civilisation bourgeoise, forgera dans ce torrent destructeur l'âme nouvelle d'une jeune humanité.

J. BAILLOT.

(A suivre.)



Dans la Steppe

Les habitants du village étaient accourus en foule sur la place de l'église, afin d'assister au départ de ce coquin de Fédor Killirovitch qui, accompagné de ses gens, s'en allait à travers la province ramasser les impôts.

Attelée de trois chevaux noirs piaffant du sabot, et reniflant de leurs puissantes narines, une somptueuse *troïka* stationnait devant l'*izba* où le percepteur avait passé la nuit.

En voilà un qui vous avait une figure faite autrement que pour inspirer confiance au pauvre monde ! Sa grande barbe rouge lui donnait l'air d'un vilain diable sorti tout exprès de sa boîte pour faire peur aux petits enfants. En plus de cela, il montrait hors de propos des dents aiguës de bête méchante, et roulait ses gros yeux d'un air farouche, comme s'il allait, d'ici quelques instants, dévorer tout crus les gens qui l'entouraient.

On racontait des choses terrifiantes sur le compte de ce maudit percepteur. Des paysans avaient été torturés, pendus, ou fusillés sur ses ordres, parce qu'ils refusaient de dire où était caché leur argent.

Celui qui n'avait rien, était pendu tout de même, parce qu'on le soupçonnait de dissimuler de l'argent comme les autres. Alors, il y en avait qui vendaient jusqu'à leur dernière paire de bottes pour pouvoir payer l'impôt.

Aussi les moujiks ne manquaient-ils point, à l'approche du percepteur, de faire le signe de la croix, et de se sauver ensuite à toutes jambes, comme s'ils avaient rencontré le Démon en personne.

Sur la place de l'église, il y avait le pope, qui était venu tout exprès pour bénir la troïka, afin qu'il n'arrivât rien de fâcheux aux nobles voyageurs le long de la route.

Quand tout ce beau monde emmitouflé de fourrures se fut confortablement installé sur les coussins du traîneau, et enveloppé les jambes de chaudes couvertures, Ivan, le *iamcutchik*, fit claquer plusieurs fois son fouet, pour faire savoir que l'on allait bientôt partir.

C'est à ce moment-là que le pope fit un geste avec son grand bras décharné, et que tous les moujiks présents s'agenouillèrent, et touchèrent la neige de leur front. Le pope était debout au milieu d'eux tous, et les mains croisées sur sa poitrine, tête basse, il disait avec onction les premiers mots de la prière où l'on demandait au Seigneur de protéger la vie de Fédor Killirovitch, qui s'en allait à travers le pays, entasser avec cupidité dans des sacs, les roubles pour lesquels les pauvres paysans avaient dépensé tant de sueur, en peinant sur la terre.

La troïka était déjà loin au milieu de la steppe glacée, que les moujiks, grelottant de froid, murmuraient encore dévotement l'antienne :

— Que notre Seigneur protège la vie de Fédor Killirovitch qui s'en va faire un très long voyage...

Comme le pope était tout de même parti en grattant tristement ses poux, les paysans osèrent se relever, et chacun rentra chez soi, un peu plus pauvre que la veille, parce que le terrible percepteur avait emporté presque tout l'argent qu'il y avait dans l'izba.

***

— Que le Seigneur protège Fédor Killirovitch...

Il y en avait qui pensaient tout au fond d'eux-mêmes, qu'il ne restait plus d'argent à la maison pour acheter le pain que les petits enfants demanderaient à l'heure du repas du soir. A cause de cela, les femmes pleuraient. Mais il y avait aussi des hommes qui, de rage, serraient les poings, et pensaient que ce serait une bénédiction du bon Dieu, si d'aimables brigands attaquaient la troïka, et si l'on étripaillait Fédor Killirovitch, pour lui reprendre les roubles qu'il avait volés aux pauvres moujiks.

***

Sur la steppe, la neige s'étendait à perte de vue, et la troïka avançait à une allure vertigineuse. On aurait dit, ma foi, que le vent du diable la poussait par derrière, pour qu'elle allât encore plus vite.

Il y avait là, en plus du percepteur, Dmitri et Rakitine, ses deux secrétaires qui, soit dit entre nous, ne valaient pas mieux que leur

maitre. Ensuite venaient les coffres où l'on enfermait les vivres, les vêtements et les roubles. Après les coffres, celui que cela intéressait pouvait contempler à son aise deux chenapans de policiers au regard chafouin. Ces deux-là, on les aurait quasiment pris à leur tournure pour de ces bandits qui, le pistolet au poing, à la nuit tombante, dévalisent sur les routes perdues, les gens qui commettent l'imprudence de se promener sans armes.

Soudain, Ivan fit entendre un sifflement, et tira sur les rênes des chevaux, qui s'arrêtèrent si brusquement que tous les voyageurs, sauf le malin *iamchtchik* qui était sur ses gardes, faillirent être jetés hors du traîneau.

— Qu'est-ce qui te prend, triple porc ? vociféra Fédor Killirovitch, un peu plus, tu nous faisait rompre les os.

— Votre Honneur, répondit d'un air innocent Ivan, en fermant celui de ses yeux qui était opposé à la place occupée par son maître, je crois bien que j'ai pris une mauvaise direction : je ne reconnais plus mon chemin.

— Que Satan t'emporte et te grille tout vif !

— Comme il plaira à Votre Honneur, rétorqua Ivan, sans ouvrir son œil. Mais ce n'est certainement pas la descente aux Enfers d'un pauvre pécheur semblable à votre humble cocher qui nous fera savoir où nous allons en ce moment.

La réflexion était juste. Mais comment retrouver sa route ? Il avait tombé de la neige toute la nuit, il en tombait encore, et pas une piste de traineaux n'était perceptible dans les environs.

En désespoir de cause, Ivan remit ses chevaux en marche. Peut-être la Providence viendrait-elle en aide aux voyageurs, en faisant surgir à l'horizon un tronc d'arbre, une izba isolée, ou quelque autre chose qui pût servir de point de repère. Mais non ! il n'y avait que de la neige, et toujours de la neige !

Ça faisait bien deux heures d'horloge que l'on errait ainsi à l'aventure, lorsque quelque chose fut remarqué à plus d'une verste devant la troïka.

— Qu'est cela ? demanda Fédor Killirovitch.

— C'est peut-être un homme, répondit le iamchtchik, en protégeant ses yeux avec sa main, à cause de la neige qui l'aveuglait.

— C'est peut-être aussi un chien ? risqua Bakitine qui, pour son compte, avait, lui, un alléchant profil de brochet malade.

— Homme ou chien, dit Dmitri, ça va tout de même dans un endroit du monde, cette chose, puisque ça bouge.

Les deux policiers, eux, ne donnèrent point leur avis, parce que devant des *supérieurs*, ils n'avaient point, que je sache, droit à la parole. Le percepteur les avait réquisitionnés pour le seconder dans ses œuvres de rapines si quelques contribuables avaient fait les récalcitrants. Dans la troïka, ils ne comptaient même pas autant que les coffres renfermant les victuailles et le linge dont on s'était muni pour subvenir aux nécessités du voyage. Quand on avait besoin d'une chemise ou d'une tranche de jambon, on tirait cela des coffres. Quand il s'agissait de rosser d'importance quelque pauvre moujik qui refusait de se laisser voler son argent, le percepteur avait recours aux bons offices des deux policiers, et sans hésitation, ni murmures, esclaves du Devoir, ceux-ci obéissaient. Mais lorsqu'il y avait à donner son opinion sur quoi que ce fût, leur consigne était de se taire.

*
* *

Les chevaux vigoureusement fouettés eurent vite fait de rattraper le sujet qui avait tant intrigué ces Messieurs de la troïka.

Il s'agissait là d'un moujik qui rejoignait son village. C'était loin son village, et vêtu d'une misérable peau de mouton toute pelée et crasseuse, il piétinait dans la neige depuis deux jours et deux nuits, avec l'idée accrochée à sa cervelle, qu'il serait certainement mort de froid avant d'avoir atteint son izba.

C'était vrai aussi qu'il grelottait sous ses tristes hardes, et que son nez paraissait gelé.

Après avoir à sa manière donné le renseignement qu'on lui demandait, le moujik sollicita la grâce d'être autorisé à s'asseoir à l'arrière du traîneau. Il était très maigre, et sa présence n'augmenterait pas de beaucoup la charge du véhicule.

— Ce chien va nous communiquer de la vermine ! dit Fédor Killirovitch. Je vois à son allure qu'il doit être plein de poux, comme le damné pope qui nous a donné sa sacrée bénédiction ce matin, au moment du départ.

— Votre Honneur ferait bien de prendre tout de même le moujik, observa Ivan le cocher. Je ne connais pas la région. Les explications que ce petit frère m'a données sont confuses. Mais malgré cela, il doit connaître la route comme il faut, puisque sur les saintes icones, et, par la barbe respectable de son père, il vient de jurer qu'il était du pays.

Bien que le percepteur hésitât encore, en faisant la moue, à cause des bestioles qu'il appréhendait, grouillant sous la peau de mouton miteuse, Ivan eut tout de même gain de cause. Pour cela, il fit observer qu'à l'arrière du traîneau, le moujik serait simplement en contact direct avec les chiens de policiers. Entre cette engeance et les *barines*, (1) il y avait

(1) Messieurs.

les coffres bien fermés. Les poux, comme chacun sait, sont frileux de leur nature. Ils ne tenteraient sûrement pas de franchir le rampart qui s'opposait à eux.

Fédor riait encore de l'invention du iamchtchik, que le traîneau avait repris depuis longtemps sa course de damnation.

Le moujik s'était accroupi à l'arrière du véhicule, ainsi qu'il avait été convenu, et les répugnants policiers qui ne pouvaient reculer à cause des coffres qui leur barraient la route, faisaient triste mine. On aurait dit, ma parole, qu'on avait placé près d'eux, en la personne du moujik, un pestiféré, tant ces êtres méprisables avaient l'air stupide en le regardant.

Les yeux brillants de bonheur, riant tout seul dans sa barbe rouge, le percepteur du diable se retournait de temps à autre, à seul fin de se régaler tout son saoul de la vue de leur manège.

*
* *

Au moment où on s'y attendait le moins, les trois chevaux noirs se cabrèrent et se mirent à hennir.

— Que signifie cette ridicule comédie ? demanda Fédor Killirovitch.

— Votre Grandeur, répondit le cocher Ivan, les chevaux ont certainement flairé quelque chose d'extraordinaire dans les environs.

Maintenant, le plus drôle était que les chevaux tremblaient sur leurs pattes, et qu'il fallut les vigoureux coups de fouet d'Ivan pour qu'ils se décidassent à se remettre en route.

— Ils ont peut-être senti l'odeur d'un pendu ? dit Rakitine, en frottant avec frénésie son vilain nez qui commençait à geler.

Ce fut le moujik qui donna la bonne réponse :

— Votre Noblesse, ce sont les loups qui viennent.

— Les loups !

Les voyageurs sentirent une sueur froide leur dégouliner tout le long de l'échine.

— Notre petit frère a peut-être raison, dit tranquillement le iamchtchik.

Et puis voilà qu'au milieu du grand silence du désert de neige, on entendit une rumeur semblable à celle d'une multitude de bêtes furieuses qui hurleraient au loin.

Les chevaux hennirent encore, et les loups, en masse compacte, effrayants à voir, apparurent à quelques verstes à l'arrière de la troïka.

Et ce fut Dmitri qui en indiqua le nombre approximatif :

— Ils sont bien deux cents...

— Peut-être trois cents, dit Rakitine.

Les policiers pensaient à quatre cents loups. Mais, selon la coutume, ils gardaient leurs jugements pour eux.

— Vous voulez dire trois mille, rétorqua placidement Ivan, en enveloppant la croupe de ses chevaux d'un élégant coup de fouet, comme s'il eût été l'un des concurrents d'une course de kermesse, et qu'il se fût trouvé des dames parmi la société.

— Trois mille loups ! ça fait une belle troupe, pensait le moujik. Et à cause de cela, il esquissa le signe de la croix. — Ils gagnent du terrain, fit-il après avoir expédié rapidement une courte prière tout au fond de son âme de pauvre homme qui n'avait à compter pour son salut corporel, en plus de la protection de Dieu, que sur les solides jarrets des trois chevaux noirs.

Le percepteur avait cessé de rire dans son affreuse barbe rouge. Cela lui eût procuré une grande satisfaction s'il s'était trouvé, par exemple, dans un gentil petit endroit du monde, où il n'y aurait pas eu de loups occupés stupidement à poursuivre sa troïka. Ce fut d'une voix presque agréable qu'il dit au iamchtchik :

— Mon ami, fouette donc davantage tes bons chevaux.

Ivan s'était mis debout dans le traîneau, et en poussant des cris sauvages, il frappait sur ses bêtes, comme s'il avait juré sur l'image de la Madone de les assommer toutes les trois.

Malgré cela, les loups gagnaient toujours du terrain, et c'était vraiment épouvantable d'entendre leurs hurlements de bêtes affamées prêtes à mordre.

Quelques-uns, plus agiles à la course que leurs camarades, étaient venus tout près de la troïka, et on les avait abattus à coups de fusils.

— Peut-être bien qu'ils ne veulent que se repaître des trois chevaux, se risqua à dire Dmitri, dont les lèvres tremblaient de terreur, comme de la gelée de groseille sur une assiette.

— Après les chevaux, ils se régaleront de notre viande à nous, suggéra Rakitine, en se signant, comme l'avait fait tout à l'heure le moujik.

Un nouveau frisson passa sur la chair pantelante des voyageurs, et les deux policiers claquaient sinistrement des dents, comme s'ils s'étaient, pour faire rire le monde, amusés à jouer avec allégresse des castagnettes à l'aide de leurs mâchoires.

— Il y aurait peut-être un moyen d'arrêter les loups dans leur course, dit Dmitri.

— Lequel ? firent tous les autres, sauf, bien entendu, les policiers qui n'avaient pas le

droit de parler, et Ivan, le cocher, qui était trop occupé à fouailler ses chevaux, pour avoir le loisir de s'intéresser aux bavardages de ces Messieurs.

— Ce serait de leur donner le moujik en pâture, continua Dmitri. Tandis que les loups rongeraient ce rustre jusqu'à l'os, il nous serait peut-être possible de leur brûler la politesse. La carne du moujik est sûrement coriace. Les loups prendraient du temps à le mettre en pièces. Sans compter la bataille qu'ils organiseraient entre eux, au moment du partage.

— Tu as du génie, mon fils ! s'exclama Fédor Killirovitch. — Et il commanda incontinent aux fidèles policiers de s'emparer du paysan et de le jeter sur la neige.

En entendant cela, le moujik se mit à genoux, et il supplia le féroce percepteur :

— Ne me faites pas dévorer par les loups, petit Père, je serais pour eux un bien maigre déjeuner. Et puis, j'ai une excellente femme et d'adorables petits enfants qui m'attendent à la maison, et qui pleureront toutes les larmes de leurs yeux en ne me voyant pas revenir.

— Jetez le moujik sur la neige ! réitéra Fédor.

— Petit Père, mon bon petit Père, épargnez le pauvre moujik... je dirai chaque jour une prière pour votre sauvegarde. Je marcherai sur les genoux jusqu'à la cathédrale de Moscou, et je ferai brûler un cierge consacré à Votre Noblesse...

***

Les policiers avaient pris le moujik aux épaules, et il y eut une lutte hallucinante, parce que le malheureux, qui ne voulait pas mourir de cette façon, se défendait autant que sa nature le lui permettait. On pouvait bien dire sans offenser personne, qu'il avait maintenant à lui tout seul la force de quatre hommes combattant pour la même cause. Il ne suppliait plus, je vous assure. Mais il cognait, il griffait, il mordait, avec un tel entrain que c'était un vrai plaisir de le voir faire cet ouvrage.

Les deux secrétaires s'étaient joints aux policiers, et Fédor Killirovitch encourageait tout ce monde-là de la parole. Pendant ce temps, désintéressé de la bagarre, Ivan, le cocher, fouettait toujours ses chevaux, qui profitaient de l'aubaine pour déguerpir, sans penser le moins du monde à se retourner pour se rendre compte de ce qui se passait derrière eux.

Le moujik était cramponné à la paroi arrière de la troïka, et ses quatre adversaires ne parvenaient point à lui faire lâcher prise, bien qu'il eût déjà les pointes de ses bottes qui traînaient à terre.

Alors, pour en finir, Fédor Killirovitch sauta prestement par dessus les coffres, et donna un grand coup de la crosse de son fusil sur la tête du moujik. Cette fois, perdant son sang en abondance, le pauvre homme s'affaissa au milieu des loups, lesquels, eux, semblèrent ravis de l'aventure, car ils cessèrent subitement de poursuivre le traîneau.

Et tandis que la troïka glissait gentiment sur la neige, Fédor Killirovitch murmura à l'oreille de Dmitri qui acquiessait du bonnet :

— Si le moujik ne suffit pas aux loups, nous leur jetterons les ignobles carcasses des deux *chiens* de policiers, après leur avoir, comme de juste, logé à chacun une balle de nos fusils dans la tête, de crainte qu'ils n'aient l'idée saugrenue de se défendre.

BRUTUS MERCEREAU.





TRAVAIL SOCIAL ET ŒUVRE INDIVIDUELLE

Dans la vie contemporaine, plus que jamais, le social domine. Rien n'est, rien n'importe, rien ne s'édifie et ne peut produire qui ne s'affirme du social. Les hommes ne se comparent, ne se jugent, ne s'accordent de valeur que par des rapports sociaux ; ils n'existent aussi que socialement.

Comment appréciera-t-on tel acte ? En fonction de son utilité sociale, par rapport au plus ou moins grand bénéfice qu'aura pu en tirer une société, nation, état ou classe. Qu'importe la vie individuelle, il n'y a plus rien qui compte pour les hommes en dehors de leurs fonctions. Combien d'êtres ne sont, ne seront jamais individuellement, ne connaîtront jamais l'immense joie de s'affirmer dans son unité intégrale, pour la seule joie d'être intensément vivant sous le soleil ! Ils ont trouvé, en naissant, par les hasards de leurs conditions familiales et des milieux où ils ont évolué, telle ou telle raison de vivre, venant, non pas de leur personnalité, de leur caractère, sensibilité ou tempérament, mais de leur destination sociale, de leur utilité préconçue, souvent même avant tout choix et sans réflexion intime, de leur fonction sociale.

Nous en avons tous les jours des exemples nombreux autour de nous.

Quelles atroces visions ! Regardez dans le Métro, au matin, ces hommes ou ces femmes qui vont au travail en troupeau. Ils se ressemblent tous ; rien ne les distingue ; ils n'ont pas que même habit, ils ont même langage, mêmes pensées vides de pensée vraie. Ils vont en troupeau et ne cherchent leur vie que dans cette promiscuité grégaire où le rire ne s'éveille que pour les grossières mimiques d'obscénité.

Ecoutez-les, à l'heure du repas, à midi, au restaurant. De quoi parlent-ils ? Comment parlent-ils ? A cette heure de délassement, de répit aux travaux du bagne, savent-ils redevenir eux-mêmes et « être » fièrement dans leur cœur ? Que non pas. Ils parlent socialement. Ils discutent leur valeur professionnelle, leurs intérêts corporatifs ; ils narrent les exploits de tel ou tel de leurs compagnons de chaîne ; ils ne s'expriment, ne se jugent, ne se mettent en valeur qu'en fonction de leur utilité pratique dans la Société.

Et eux, et eux ?... Et leurs sentiments, et leurs pensées, et leurs rêves, et leurs visions personnelles du monde et leur âme, qu'en font ils ? Ah ! oui... tout cela ils s'en soucient peu... Tout cela, ils le laissent aux poètes, ils le leur laissent en riant.

Bourgeois, ouvriers, loin de songer à être une belle personnalité, une belle individualité, ne se préoccupent qu'à être de bons magistrats ou de bons maçons, de bons notaires ou de bons charpentiers, de bons officiers ou de bons terrassiers, de bons financiers ou de bons employés. Ils se préoccupent d'être quelque chose au lieu de songer à devenir quelqu'un.

Questionnez, dans une classe comme dans l'autre, un père sur le sort de son enfant. On ne vous répondra pas : « Mon fils a du courage, mon fils a de la fierté ; mon fils est brave, mon fils est bon ; mon fils sait rester beau dans toutes les circonstances ; mon fils est fort. » Non, l'on vous dira : « Mon fils fait bien ses études ; il deviendra un bon avoué ou un bon pharmacien », l'autre : « Mon fils est le meilleur apprenti de son atelier ; ses patrons sont très contents de lui, il deviendra un bon serrurier. » Et, de fait, c'est tout ce qu'il y a à répondre, la plupart du temps. Celui-ci sera un bon fonctionnaire comme tant de bons fonctionnaires et celui-là un bon ouvrier comme tant de bons ouvriers — et dans un cas comme dans l'autre l'épithète *bon* ne se rapporte pas à l'homme, à l'individu, à l'être, mais à la société. Et cela signifie : Celui-ci sera un fonctionnaire, un financier ou un ouvrier *bon* pour la société, utile à la société ; il ne troublera pas le fonctionnement des rouages sociaux ; il accomplira des actes comme il faut, comme il doit les faire pour que rien ne soit changé ; il est une force de conservation sociale.

∴

Or il est des êtres qui se refusent à une telle destination, qui sentent en eux une autre raison de vivre, qui ne consentent pas à réduire leur vie à l'accomplissement plus ou moins exact, plus ou moins perfectionné d'une fonction sociale. Il est des êtres qui se sentent une force unique, une force indomptable, qui ont saisi en eux une vie avide de se dépenser, de se vivre, qui se sont découvert une soif de sentir, de penser, de vouloir, d'agir pour eux, pour le seul et rare plaisir de jouir de la vie, de sa vie — ce bien, le seul bien, dont nous pouvons disposer, qui ne se découvre que dans la conscience d'un être, dans la sensation d'un individu. Et ces êtres qui ont vu le néant, la laideur, l'hypocrisie macabre d'une vie sociale, ces êtres qui sentent toute l'horreur vide d'une existence sacrifiée à toute entité, à toute autorité extérieure à l'individualité, ces êtres qui se refusent à toute œuvre sociale, à tout effort social, ces êtres qu'on appelle des anarchistes, des réfractaires, méritent-ils aussi qu'on leur nie toute puissance constructive ? Ces êtres négateurs du travail social sont-ils dès lors incapables de créer, d'œuvrer, d'édifier?

C'est bien là ce qu'on croit généralement. Nous connaissons le mépris identique qu'ont pour nous, anarchistés individualistes, les bourgeois et les ouvriéristes, les capitalistes et les syndicalistes. Et en quoi se résume leur jugement : « Ils ne sont bons à rien, ce sont des déclassés, des inutiles ? »

Je m'étonne fort quand j'entends certains anarchistes protester contre une telle affirmation. Il ne faut même pas la nier. Ces gens ont raison. Un anarchiste, c'est-à-dire l'être qui répugne à toute contrainte, qui se révolte contre toute autorité, qui ne veut connaître aucune loi et qui ne trouve de raison d'agir qu'en lui-même, dans sa propre conscience, dans sa propre vie avide de se dépenser, cet être qui ne pense qu'à être et non pas à paraître, à s'affirmer et non pas à s'adapter — un tel individu ne peut en rien servir une société, il ne peut y trouver sa place, ses fonctions. Il y est un inutile, car il y étouffe ; il ne peut y vivre qu'en détruisant tout ce que les hommes sociaux construisent. Il y est un déclassé, un malfaiteur.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Comment un individu avide d'être et de se réaliser dans toute la force, dans toute la beauté de sa personnalité, pourrait-il trouver fonction sociale, comment pourrait-il servir utilement une collectivité ?

Quelle est la fin, le but, quelles sont les conditions de travail social ?

Il suffit de se rendre compte de cela pour comprendre que de nature, de naissance pourrait-on dire, le réfractaire, l'anarchiste n'a rien à faire, ne peut vivre, dans une société collectivement organisée.

Le travail social est une organisation pratique des activités humaines afin d'assurer le fonctionnement le plus général, le plus régulier d'une collectivité considérée comme un organisme. La fin du travail social est le maintien d'un ordre extérieur dans une société ; le travail social n'a pas d'autre but que de coordonner les forces qui doivent servir à édifier, à maintenir, à consolider la société considérée comme un organisme. J'insiste sur ce point. Pour les sociaux, la société est un organisme ; la vie de la société, le progrès de la société, voilà ce qui importe. Pour eux, c'est la société qui est l'être dont le bonheur doit être assuré. D'où l'effort des sociologues, des économistes pour découvrir les lois qui régissent cet organisme, qui assurent son fonctionnement, sa prospérité. Pour eux, qu'importe la souffrance de l'individu ; celui-ci n'est, à leurs yeux qu'une cellule dont la particulière souffrance importe peu. Pour eux, ce qui importe, c'est l'ensemble, *la masse*, la collectivité, l'organisme. Ils se préoccuperont des conditions du fonctionnement de cet organisme, ils trouveront les lois de sa norme, les conditions de sa vie régulière ; ils chercheront le bon ordre de la société, sans s'occuper de l'harmonie de chaque vie individuelle.

Exemple particulier : toutes les œuvres sociales : usines, ateliers, journaux bourgeois, entreprises commerciales, etc...

Plus généralement, dans un état, les fonctions sociales seules importent. On récompense le dévouement le plus stupide, le plus criminel (médailles aux vieux travailleurs). Les conditions de l'utilisation des individus sont toujours en rapport avec leur plus grande possibilité de services rendus à l'Etat.

On en est arrivé ainsi à diviniser la société. D'abord, on l'a considérée comme un organisme, comme un être vivant, puis comme un être supérieur, comme un dieu.

Analogie entre le sacrifice des individus pour le plus grand bonheur des Dieux, ou de Dieu ou du roi, et le sacrifice des citoyens à la Société.

« Si tu es utile à l'Idole Société, tu auras tous les honneurs, tous les bonheurs. Si tu lui es nuisible tu enfreindras sa colère. »

Valeur sociale aujourd'hui du châtiment (de la peine de mort), analogie à sa valeur divine.

Jadis, les plus grands crimes étaient ceux qui atteignaient Dieu, la religion — ceux qui risquaient de troubler le maintien de l'idée de Dieu, le bon ordre de la religion. Aujourd'hui, les plus grands crimes sont ceux qui risquent de détruire, de ruiner l'idée de société, d'Etat,

de patrie, ceux qui risquent de troubler le bon ordre social.

Exemples : les crimes qui n'atteignent que les individus (passionnels, impulsifs, raisons personnelles, vengeances particulières) obtiennent avec facilité l'acquittement.

Les crimes qui atteignent la société, qui troublent l'ordre social, la puissance sociale sont les plus sévèrement punis (fausse monnaie : travaux forcés à perpétuité. Vols à l'Etat, vols aux puissances capitalistes, etc...). Tout ce qui touche à des privilèges est férocement réprimé.

D'où nécessité pour les prêtres et les fidèles du social de rendre l'activité humaine la plus socialement organisée, pour le plus régulier fonctionnement des rouages de ce grand mécanisme-dieu.

1° *Le capitalisme.* — Organisation primitivement la plus logique d'une société qui se veut bien organisée, tant qu'il y eut passivité de la part des travailleurs. Mais incomplète, « anarchique », individualiste du jour où il fallut compter avec le prolétariat.

2° *Le socialisme.* — Perfectionnement au point de vue collectif. Plus grande extension du point de vue social. Règne absolu du collectif. Sacrifice de tout individualisme à cette nouvelle idole : l'Humanité. La plus grande utilisation de chaque individu pour le bien de l'ensemble, de la totalité des hommes. Le règne de l'égalité des droits et des devoirs. La conception du citoyen.

3° *Le syndicalisme.* — Spécialisations pratiques encore plus étroites. Classification corporative — toute pratique — d'après la fonction mécanique de l'être. Plus grande négation de l'individualisme. Là, on ne se groupe, on ne se solidarise que d'après une communauté de besogne dans le milieu social. La mentalité des camarades syndiqués. Comment un anarchiste peut être syndiqué sans être pour cela syndicaliste (comme illégal sans être illégaliste) sans parti pris de classe — comme *moyen choisi*.

4° *Le communisme.* — Colonies agricoles, ateliers coopératifs. Comment se forme une colonie ? Sur une communauté de fonctions économiques. On a formé une nouvelle société. On y travaille socialement. On y est contraint socialement ; on doit y souffrir socialement.

Cela tient au mode de leur constitution. Comment se forment, en effet, ce qu'on appelle les Milieux Libres ? Un camarade ou un groupe de « camarades » unis par une communauté de projets, par une semblance de communauté d'idées, font appel indistinctement à tous les camarades qui veulent bien coopérer à cette œuvre, à tous ceux qui, se prétendant anarchistes, veulent tenter une expérience communiste. Or, qu'advient-il ? Les hommes les plus divers de tempéraments, les plus opposés de tendances, les plus antipathiques même les uns aux autres s'associent pour vivre ensemble, pour partager toutes les heures de l'existence, et la plupart du temps ils ne se connaissent même pas encore. Fatalement entre eux des dissensions, des conflits même se produiront. Ce ne serait rien si, dès lors, ils se séparaient. Mais que non pas. Victimes de l'illusion sociale d'une Cause à soutenir, dupes de l'idéal altruiste, ils se contraignent à ne pas rompre ce nouveau contrat social. Et les voilà donc semblables à ces patriotes qui s'entre-déchirent à l'intérieur de cette patrie qui les ligote ensemble. L'idée du communisme finit ainsi par tenir la place de celle du patriotisme. Des êtres se condamnent à souffrir en compagnie de gens qu'ils n'aiment pas, pour le seul bien de la Cause — pour que prospère la Colonie. Il ne faut pas s'en étonner : ils se sont associés sur une communauté de théorie. Or, les théories ne sont que des cadres creux ; ils peuvent contenir les plus beaux tableaux, mais les plus différents, comme les plus affreux barbouillages. Combien d'individus se cataloguent anarchistes, qui n'ont jamais sondé les raisons de leur anarchisme, qui n'ont surtout jamais songé à ce qu'ils pouvaient être personnellement. Dès lors, les Colonies communistes, assemblage hybride d'éléments inharmonieux, sont condamnées, soit à se désagréger, soit à provoquer autant de contraintes que les milieux sociaux.

⁂

Mais alors, nous dira-t-on, que voulez-vous faire ? Comment pensez-vous agir ? Si aucun des modes d'organisation jusqu'ici tentés ne peut satisfaire cet individualiste-anarchiste ? Ne reste-t-il pas à cet être qu'à mourir de solitude ? D'autres nous diront enfin : Tous les modes de vie que vous avez critiqués ne réalisent sans doute pas notre bonheur. Mais alors proposez-nous une solution. Apprenez-nous votre formule, votre recette.

Il n'y a pas de formule, il n'y a pas de recette. Je ne vais développer ici aucun plan de vie future, aucune théorie sur la Cité parfaite. Je mentirai comme tous les théoriciens, je créerais du malheur et de fausses illusions, de criminelles entités comme tous les fondateurs de morales, de religions, de politiques, de systèmes théologiques ou humanitaires quels qu'ils soient !

Je ne puis pas vous apprendre la loi de votre bonheur. Elle est en chacun de vous. Chaque être, seul, peut savoir ce qu'il lui faut faire pour le trouver. Mais il faut qu'il veuille le trouver ; il faut qu'il ait rejeté tout préjugé, toute tradition, qu'il ait rompu toute entrave,

toute solidarité préconçue avec les hommes aussi bien qu'avec les Dieux. Qu'il n'ait plus peur de se sentir seul à penser, seul à vouloir, seul à agir, pour se dire carrément, franchement : « Je veux vivre ma vie ; je veux être heureux ; je ne veux agir que pour mon bonheur, je cherche mon bonheur, car il n'y a que ma vie qui importe *pour moi*. »

Celui qui saura parler ainsi, seul pourra se dire anarchiste. Car il ne demandera à personne, à aucun prêtre, à aucun chef d'Etat, à aucun roi, à aucun politicien, à aucun théoricien, à aucun propagandiste de le rendre heureux. Il saura, celui-là, discerner dans sa propre vie, dans son tempérament, dans sa volonté, dans l'expérience de ses souffrances et de ses joies, le rythme de son bonheur, les formes de son action. Celui-là, seul, pourra se dire anarchiste qui ne voudra que tirer de lui-même et pour lui-même les lois de son activité durant sa vie.

Anarchiste, il le sera par individualisme.

Convaincu qu'il n'y a qu'une seule réalité, SA propre vie : un seul bien, SON bien ; un seul but, une seule fin : SON bonheur, l'intensité la plus harmonieuse de tout ce qui fait son être : sensations, pensées, volontés toutes siennes, il ne pourra reconnaître aucune loi qui le contraigne, aucune société qui l'oblige, aucun idéal qui ne soit pas celui qu'il s'est créé lui-même.

Cet être sera l'individualiste-anarchiste. Il se refusera à toute action qui n'aura pas pour fin sa satisfaction, sa joie ; il se refusera à tout travail qui ne coopérera pas à son bonheur. Il déniera toute solidarité avec des êtres dont les intentions ne sont pas les siennes. Il ne reconnaîtra la valeur d'aucun travail social.

Mais il aura l'amour de son œuvre individuelle. Avant toute chose, il saura qu'importe seule sa vie. Quoi qu'il fasse, il n'oubliera pas qu'il ne le fait que pour se satisfaire, pour se rendre heureux, pour accroître sa joie de vivre, pour intensifier son être. Il ne sera l'esclave d'aucune tâche — même pas de la sienne, du jour où cette tâche ne le rendra plus heureux.

Mais, pourra-t-on objecter, que pourra-t-il faire de la sorte, que pourra-t-il réaliser ? Eh ! pour qui ? Pour la société, voulez-vous dire, ou pour la postérité, ou pour l'Humanité ? Eh ! que lui importe ! Un individualiste ne travaille que pour son bonheur. Tant qu'il le trouvera dans un travail acharné, suivi, méthodique — parfait, s'il en est heureux ! Mais du jour où il verra que cette besogne crée en lui une souffrance préjudiciable à l'harmonie de son être, une souffrance qui le rendra malheureux, au nom de quelle morale pourriez-vous le contraindre à continuer son labeur ? L'individualiste n'obéit qu'à une seule voix : La voix de son être à la recherche du bonheur.

Tandis que les hommes sociaux disent : « Périsse l'individu, pourvu que le travail se fasse, pourvu que le monument s'édifie », l'individualiste dit :

« L'Œuvre n'importe que si elle accroît le bonheur d'un être. Elle ne peut être vraiment une œuvre individuelle qu'à condition d'accroître, d'intensifier, d'idéaliser la vie de son auteur. Pas de sacrifice, pas de dévouement pour l'individualiste. L'œuvre se fera dans la joie, dans l'harmonie des tendances, des passions, des volontés, des sentiments de l'individu. Elle sera l'éclosion d'un être ou elle ne sera pas.

Dans l'Œuvre, l'Individu doit rechercher *son unité*. Il ne réalisera une œuvre que pour trouver le rythme de son devenir. L'œuvre individuelle sera réalisée afin de marquer une étape dans cette seule fin de l'être libre : vivre sa vie le plus sincèrement, le plus intensément, le plus hautement, le plus harmonieusement.

« Mais que ferez-vous seul ? » L'individualiste qui nie la solidarité sociale ne prétend pas pour cela trouver tout son bonheur dans la solitude. Il a en lui trop de sève de vie débordante pour se complaire au haut d'une tour silencieuse. Il cherchera les siens. Il voudra trouver ceux de son cœur, SES amis, SES frères. Mais vraiment SES frères, c'est-à-dire ceux avec lesquels il pourra trouver son bonheur, sans capituler, sans rien céder de son tempérament, sans rien sacrifier de ce qui fait la beauté caractéristique de son être. Il ne s'associera qu'avec ceux qui l'aimeront assez pour lui permettre de créer son œuvre individuelle, avec ceux qui n'exigeront pas de lui un travail social, avec ceux en la compagnie desquels il pourra trouver sa plus grande joie dans l'affirmation intégrale, individualiste, de son activité.

En opposition au travail social qui réalise une solidarité imposée brutalement par les faits, l'œuvre individuelle peut réaliser un libre compagnonage provoqué harmonieusement par l'élan spontané des êtres. Quelques individus, tous décidés à vivre leur vie — et n'ayant pas d'autre idéal que celui de réaliser leur bonheur individuel — s'associent non pas pour faire quelque chose ensemble et se rendre esclave de ce « quelque chose », mais parce qu'ils trouvent dans leur coopération le moyen d'être ensemble « quelques-uns », le moyen d'être individuellement plus heureux en unissant leurs libres efforts — le moyen d'agir suivant leur tempérament pour leur plus grand bonheur. Mais cela, ils le savent, ne

peut être que relativement à la satisfaction de chacun. Ce groupement n'est que relatif à l'individu. Cette solidarité est subordonnée à la libre joie de chaque être.

L'individualiste cherchera les *siens* avec amour, avec enthousiasme. Il les aimera relativement au bonheur qu'il trouvera dans leur compagnie. Ce sera une association de sympathie se formant pour le bonheur de l'individu et se désagrégeant dès que l'individu y trouve sa contrainte, sa douleur, sa destruction. C'est ce que j'ai appelé la « bande », c'est-à-dire une agglomération d'êtres vivant en dehors de toute tradition sociale, anarchiquement, en marge de la Société, agglomération sans forme fixe, pouvant se créer et se dissoudre — suivant la libre volonté des êtres qui la composent — pour le seul bonheur de l'individu.

Ainsi, tandis que le travail social est conditionné par l'intérêt du milieu social, de la force collective, l'Œuvre individuelle ne l'est que par le bonheur individuel, par l'éclosion de toutes les facultés d'un être, par l'idéal personnel de l'individu.

Tandis que, socialement, l'individu n'a de valeur que par le travail qu'il réalise, qu'il apporte à la société, individuellement l'œuvre n'a de valeur que par rapport à l'individu, à son mieux-être, à son plus-être, à la conscience de plus en plus grande de sa joie de vivre.

André Naudy.





DEUX LIVRES
DE
P. VIGNÉ D'OCTON

Notre ami P. Vigné d'Octon est trop modeste pour parler de ses ouvrages dans ses chroniques. Mais il ne faudrait pas que cette modestie empêchât les lecteurs de la *Revue Anarchiste* de connaître comme il convient le vigoureux polémiste qui vient de publier *Pages rouges* et le délicat romancier dont on vient de rééditer *L'Eternelle blessée* (1).

Pages rouges est la seconde partie de cet important ouvrage que Vigné d'Octon a intitulé *La Nouvelle Gloire du Sabre* et que le *Libertaire* publia ces années dernières. La plupart de nos camarades se souviennent sans doute de cette polémique passionnée où Vigné d'Octon a mis toute l'indignation qu'il avait ressentie devant les crimes atroces de la Grande Tuerie. Mais beaucoup ont dû égarer la collection du *Libertaire* et ne possèdent plus ces pages véhémentes. Or, *La Nouvelle Gloire du Sabre* est un ouvrage qu'il faut conserver, c'est le témoignage d'un homme qui a vu et qui a le courage de dire ce qu'il a vu.

Dire ce que l'on sait, dire ce que l'on sent, dire ce que l'on pense sont, hélas, choses impardonnables dans notre société. Et Vigné d'Octon, pour avoir osé lever un coin du voile, a vu se dresser contre lui toutes les forces coalisées. Comment allait-on se défendre contre ces attaques directes, ces accusations précises ? On allait, comme je le faisais déjà remarquer il y a quelques mois, se servir de l'arme la plus perfide et la plus sûre : la conspiration du silence. Désormais, on ne prononcerait plus le nom de Vigné d'Octon, on ignorerait cet homme indépendant qui n'avait pas su se taire. Et la mesure s'appliquerait aussi bien au romancier, au conteur, au chroniqueur, qu'au polémiste.

Mais peu importait à Vigné d'Octon. Il avait fait ce qu'il devait faire. Cela lui suffisait. Il continua.

Il publia, il y a quelques mois, la première partie de *La Nouvelle Gloire du Sabre : Les crimes du Service de Santé de l'Etat-Major de la Marine pendant la Guerre.* Voici qu'il vient de publier la seconde partie : *Pages Rouges.* Et il publiera bientôt le troisième volume : *Le Pilori : Coupables et Responsables.*

***

Presque simultanément l'éditeur Rouff donne dans sa collection populaire une nouvelle édition d'un célèbre roman de Vigné d'Octon : *L'Eternelle blessée*, devenu introuvable. Certains doivent encore se souvenir du bruit causé par ce roman à sa parution, en 1891. En effet, immédiatement, un procès fut intenté à Vigné d'Octon par un certain C. T..., riche industriel de Montpellier, qui crut reconnaitre sa femme dans l'héroïne du roman, parce que Vigné d'Octon avait vécu dans leur entourage. Naturellement, M. C. T... fut débouté et condamné aux dépens, mais le procès eut un très grand retentissement et le tirage du roman monta jusqu'au 65e mille.

L'Eternelle blessée est un livre douloureux, très douloureux. Vigné d'Octon, médecin et romancier, a montré dans ces pages combien le physique et le moral sont étroitement liés chez l'être humain, vérité que trop de romanciers négligent, ce qui rend leurs œuvres artificielles.

Le monde est peuplé d'hommes, non de surhommes.

***

Mais je ne m'étendrai pas sur ces deux volumes. L'un comme l'autre demandent à être lus.

J'ai dit longuement dans *Le Libertaire* tout le bien que je pensais de *Pages rouges*. Je ne me répéterai pas ici. Qu'il me suffise de souligner encore une fois l'importance de *La Nouvelle Gloire du Sabre*, qui est bien, comme l'écrit l'auteur, une série de « documents pour servir à l'histoire de la guerre 1914-1919 ». Des documents d'une telle scrupuleuse vérité sont rares. C'est pour cela qu'il convient de les lire avec soin.

GEORGES VIDAL.

---

(1) *Pages Rouges*, 5 fr. 50 franco, recom., 6 25. — *L'Eternelle blessée*, 0 fr. 65, franco, 0 fr. 75.

En vente à la « Librairie Sociale », 9, rue Louis-Blanc, Paris (10e).



Esquisse sur le Mouvement Ouvrier et Social au PORTUGAL

On ne se trompe pas en disant que le mouvement purement ouvrier au Portugal a commencé en 1910. Jusqu'alors le « Parti républicain portugais » (R. R. P.) était le bastion où se concentraient les aspirations immédiates de tous les travailleurs y adhérant en grande partie. Son programme plus radical que celui de quelques partis social-démocrates étrangers était vraiment d'une tendance avancée, on peut presque dire d'une tendance révolutionnaire.

Les revendications étaient la journée de huit heures, la protection des femmes et des mineurs au travail et principalement une profonde réforme du système d'éducation et d'instruction ayant pour but la suppression du grand nombre d'illettrés, donnant ainsi au peuple la possibilité de faire connaissance avec toutes les affaires l'intéressant.

Les orateurs, par des discours enflammés, promirent beaucoup de bien au prolétariat. Quelquefois on aurait cru que ce n'était pas un républicain, mais un anarchiste qui haranguait les foules. Les révoltes, les grèves, les actes révolutionnaires et même la destruction par bombes furent conseillés à tout moment soit par la parole, soit par écrit. Le président de la République actuelle, le plus actif des propagandistes du moment, orateur dont les discours ensorcelaient les foules qui l'écoutaient, disait que : « une grève monstre et une demi-douzaine d'usines qui voleraient en éclats seraient un remède efficace » contre les exploiteurs capitalistes et que : « la république future aurait déjà les pâles clartés de l'anarchisme ».

Les exploiteurs capitalistes, autoritaires et religieux, étaient tellement critiqués sévèrement, les scandales du gouvernement furent tellement démontrés clairement au peuple, que celui-ci s'illusionnait et croyait fermement que les républicains étaient leurs meilleurs défenseurs.

Cela rendait impossible le développement du mouvement purement prolétarien, capable de démasquer tous les fripons à quelque parti politique qu'ils appartiennent.

Donc, seulement après l'avènement de la République, le 5 octobre 1910, les travailleurs ayant constaté la tromperie endurée, perdirent leurs illusions et commencèrent à comprendre que leurs droits ne seraient respectés que s'ils imposaient ce respect.

Le système de lutte qui se répandit de plus en plus fut syndicaliste. En 1908, apparurent dans quelques rares journaux ouvriers les premiers articles sur le syndicalisme, qui était chaudement défendu par les révolutionnaires actifs comme la meilleure organisation de bataille de classe.

Alors les socialistes dirigèrent presque toutes les associations de classe et la « Fédération Ouvrière » fut l'organisation centrale de cette époque.

Un Comité exécutif se forma pour le premier congrès syndical qui eut lieu en 1909. Le journal quotidien syndicaliste *A Grève* (*La Grève*) parut, mais bientôt disparut. Le rôle de l'organisation centrale était rempli par le Comité exécutif pour le deuxième congrès syndical qui remplaça la Fédération Ouvrière et se donna la tâche de renforcer les organisations syndicales ayant réussi à créer à Lisbonne et dans quelques autres villes l' « Union d'Association de classe ». Aussi, il publia le journal syndicaliste hebdomadaire *O Syndicaliste* (*Le Syndicaliste*) dont la vie fut suffisamment longue et influa beaucoup sur le prolétariat en faisant venir dans les syndicats de nombreux ouvriers républicains désabusés.

En 1911 « La Casa Syndical » (Maison des

Syndicats) se fonda où presque tous les syndicats ouvriers avaient leur siège.

En janvier 1912, la première manifestation eut lieu, au cours de laquelle l'esprit révolutionnaire des travailleurs se découvrit. Un conflit s'étant declaré entre les travailleurs et le chef du district de T'voras (ville du sud) une grève générale de solidarité éclata à Lisbonne et dans d'autres villes du pays du centre et du sud.

Cette importante démonstration est le mouvement dans lequel le peuple portugais jusqu'à aujourd'hui a démontré la plus remarquable entente. Des ouvriers, principalement des militants de lutte, furent arrêtés en masse et, pendant quelques mois, furent détenus sur des vaisseaux de guerre.

Les organisations furent attaquées et supprimées.

Pendant à peu près un an, les syndicats restèrent comme morts. En 1913, la Maison des Syndicats, remise debout, proclama de nouveau la grève générale pour prouver son esprit de résistance et protester contre les persécutions passées. Comme la première, cette grève prit fin par la fermeture de la Maison des Syndicats, la destruction de tout ce qui existait dans les organisations et l'arrestation en masse des travailleurs.

L'idée anarchiste inspira toutes ces importantes rébellions.

Après quelques mois, les syndicats détruits par les républicains, auparavant défenseurs des ouvriers, commencèrent à réapparaître ça et là en diverses villes. De même pour le journal *Le Syndicaliste* dont la publication avait été interrompue à cause des persécutions.

En 1914, le premier Congrès national ouvrier fonda l'Union Nationale Ouvrière (U. N. O.), dont les premiers dirigeants appartenaient au Parti socialiste, car les syndicalistes étaient la minorité.

Cependant l'idée syndicaliste gagnait constamment des adeptes (la plupart anarchistes qui décidèrent de faire de la propagande dans les syndicats) ce qui permit bientôt aux syndicalistes de prendre toute la direction des syndicats. Dans deux conférences syndicales ayant eu lieu en 1917 (une à Porto, l'autre à Lisbonne) les syndicats du Nord et du Sud y prirent part respectivement ; on prit la résolution que « l'Organisation syndicale ouvrière serait vraiment de lutte de classe et accepterait la méthode de lutte d'action directe ». Alors l'organisation portugaise se plaça sur le véritable champ révolutionnaire.

Le deuxième Congrès national ouvrier eut lieu en 1919 et décida de changer la structure de l'organisation syndicale. L'Union Nationale Ouvrière fut remplacée par la « Confédération Générale du Travail » (C. G. T.), aujourd'hui la plus puissante organisation prolétarienne. Son organe est *A Batalha* (*La Bataille*), journal quotidien qui commença à paraître en 1919. Malgré toutes les persécutions dirigées contre lui, dans le passé et le présent, il continue à apporter dans toutes les directions un esprit de rebellion.

Car il clame, à haute voix, les ignobles friponneries que les « démocrates » régnants accomplissent. Souvent on accuse les dirigeants et les rédacteurs des organisations ouvrières de passer des contrats avec les monarchistes pour renverser la République. Cependant si la République règne encore, elle le doit aux révolutionnaires qui n'ont pas hésité, quand, en 1919, les monarchistes voulurent faire la révolution, de prendre un fusil et de combattre les réactionnaires. Aujourd'hui, ils se repentent de l'effort consenti, car la récompense est : arrestations fréquentes.

En octobre 1922, eut lieu le troisième Congrès national ouvrier. La confusion et la discorde y régnèrent, car, entre autres choses, il y avait : l'adhésion de la C. G. T. à une Internationale. Les deux courants d'idées : Etatiste = Parti communiste ; antiétatiste = anarcho-syndicaliste, se manifestèrent activement. Il est compréhensible que le premier défendit l'adhésion à l'Internationale de Moscou, et le deuxième à aucune des Internationales existantes (Amsterdam ou Moscou), approuvant les principes défendus à la Conférence de Berlin pour la création d'une nouvelle Internationale s'accordant avec les principes libertaires suivis par l'organisation portugaise.

La majorité des congressistes étant anarcho-syndicalistes, on décida d'attendre la fondation de la nouvelle Internationale ci-dessus nommée et de résoudre ensuite définitivement cette affaire.

Le résultat définitif n'est pas encore connu, mais on peut déjà dire que l'adhésion à l'Internationale berlinoise se fera .

Des syndicats ayant déjà votés, environ 150 sont pour Berlin, 10 pour Moscou.

Malheureusement, au lieu d'une discussion loyale et sereine sur ce sujet et sur d'autres thèmes, qui influent grandement sur les intérêts prolétariens, on constate seulement du côté de quelques-uns un sectarisme et des insultes réciproques. Les principes sont parfois jetés à terre et quelques-uns se nommant révolutionnaires s'intéressent seulement aux honteuses passions personnelles.

Il est compréhensible que cela fasse rire les capitalistes. Sans doute, cela est une conséquence de la crise des temps actuels ?

Pour cela la C. G. T. fit organiser un référendum à tous les syndicats adhérents, qui n'est pas encore terminé. Les organisations ouvrières existant actuellement sont : le Parti

Socialiste, le Parti Communiste, l'organisation syndicale et l'Union Anarchiste. A propos du Coopératisme et du Mutualisme, je ne dis rien, car outre qu'ils sont peu importants, ils n'ont pas du tout un caractère ouvrier, ils sont un mélange de membres de tous partis, d'individus de tout rang.

Le Parti Socialiste se fonda le 10 janvier 1875, son nombre d'adhérents est et fut toujours faible, car, avant 1910 principalement, les républicains allécherent les travailleurs et après cette année le syndicat est pour tous le bastion préféré. Il y a quelques années, protégés et bridés par le Parti démocrate, quelques députés socialistes entrèrent au Parlement. Cela écarta encore plus les masses prolétariennes du Parti socialiste, car on constata que ces députés agirent toujours aussi mal que les bourgeois.

Le Parti Communiste se forma pendant les premiers mois de 1920, aussi il n'attira pas avec succès les ouvriers qui se méfiaient beaucoup de l'action politique et sont antiautoritaires en conséquence, aussi antiétatistes. Depuis quelque temps, deux courants d'idées au sujet des méthodes de lutte se firent jour dans le Parti, ce qui occasionna un schisme et fit naître un nouveau Parti communiste. Cet événement fut discuté à l'Internationale Communiste qui envoya ici un délégué pour enquêter sur cette affaire. Aussi l'unité de partis est déjà revenue.

L'organisation syndicale est celle vraiment populaire, aussi mérite-t-elle un article plus long et plus détaillé. Elle réunit à peu près 180 syndicats dont les adhérents se chiffrent à 90.000. La base sur laquelle s'appuie la méthode d'organisation est industrielle, c'est-à-dire que les syndicats se composent de travailleurs d'une industrie, même si dans cette industrie des ouvriers de divers métiers travaillent. Il y a quelques années, la base d'organisation était professionnelle, mais on constata, par expérience, que cette forme était moins bonne, car elle contraignait les ouvriers qui s'occupaient dans la même usine et aussi malgré qu'il existât entre eux une sorte de lien, à adhérer à divers syndicats, car un de ces ouvriers travaille sur bois, l'autre sur métaux, etc.

Le syndicat ainsi organisé (selon l'industrie) est nommé « Syndicat Unique » et il se forme en lui autant de sections professionnelles qu'il y a de professions qui travaillent dans l'industrie respective.

Si des membres de la grande organisation, bien qu'étant spécialisés, ne sont pas assez nombreux pour former des sections spéciales, on les réunit alors dans une section mixte.

Le Syndicat est l'unité fondamentale dont le groupement forme : les Unions de syndicats, ouvriers locaux, Fédérations nationales, Confédération Générale du Travail qui se fractionne en : sections professionnelles, conseils de fabrique, délégués de chantier.

Le syndicat est de deux catégories : le syndicat local et le syndicat national. Le premier est formé d'ouvriers de la même industrie d'un lieu quelconque et le second d'ouvriers qui se trouvent çà et là sur tout le territoire et sont sous la direction du même chef, exemple : postiers, instituteurs du gouvernement.

Ces dernières sont souvent divisées en sections d'arrondissement pour rendre plus faciles les relations entre membres et le syndicat.

Les Unions syndicales ouvrières locales se composent des délégués de tous les syndicats de chaque localité et son principal rôle est de relier l'action de tous les syndicats adhérents et d'avoir soin des intérêts généraux du peuple.

Il est sans aucun doute nécessaire que les syndicats de même industrie existants dans le pays soient en relation constante, pour la solution des questions corporatives et pour la défense de ses travailleurs respectifs.

Les Fédérations nationales jouent ce rôle, leur conseil fédéral constitue la délégation représentant tous les syndicats adhérents.

Enfin, *la Confédération Générale du Travail*, organisation centrale, reflétant l'état d'esprit du prolétariat du pays entier, rassemble tous les efforts et toutes les forces pour aider le plus possible à la création d'une solidarité entre classes et au bon succès des revendications ouvrières. Sa tâche principale est de préparer, convenablement, par toutes espèces de méthodes d'éducation (création d'écoles rationnelles, organisation de conférences et de meetings, organisation de bibliothèques, d'instructions techniques, etc., etc.) le prolétariat du pays pour l'inévitable et absolument nécessaire transformation de l'ordre social. Malheureusement, les conditions économiques des temps présents et l'aisance de beaucoup de dirigeants d'organisation ne permet pas l'observation loyale de cette tâche : depuis la guerre, les travailleurs n'ont que le temps pour exiger une augmentation de salaire ; cela cause le rejet des questions morales à résoudre, les plus importantes certainement du point de vue révolutionnaire.

Les syndicats nationaux, les unions de syndicats ouvriers et les fédérations nationales sont directement représentées dans la C. G. T., dont les délégués sont nommés par le Comité confédéral.

Sur les sections, rien ne mérite d'être dit. Malgré leur importance incontestable pour la progression du fédéralisme, elles ne fonction-

nent pas encore regulièrement, elles n'existent donc qu'en theorie, dans les programmes.

Le journal *La Bataille* est l'organe confédéral quotidien dont nous avons déjà parlé.

L'Union Anarchiste se reforme. Elle était déja forte et avait de nombreux adhérents, mais quand la methode d'organisation syndicale commença à se developper, presque tous les anarchistes allèrent dans les syndicats. En mars dernier, une « Conférence anarchiste régionale portugaise » eut lieu ; elle décida de former, pour que le mouvement de tous jusqu'alors dispersé devienne plus efficace et plus fructueux, l' « Union anarchiste portugaise » ayant pour but de recommencer ainsi l'organisation sur une base vraiment anarchiste. Quoique lentement, le mouvement croît progressivement. Comme organe officiel, il a *A Comuna* (*La Commune*), journal hebdomadaire paraissant a Porto.

Le mouvement anarchiste espérantiste est très sérieux ici. Au dernier congrès, qui eut lieu en mars 1923, les camarades portugais décidèrent que la correspondance ne se ferait qu'en espéranto.

Les groupes anarchistes de Setula et de Lisbonne mènent une active propagande. Le premier édite mensuellement une petite revue essentiellement anarchiste en portugais et en espéranto. A Lisbonne, le groupe « L'Etoile verte de Lisbonne » n'est pas moins actif. Ils ont présenté au Congrès anarchiste international un rapport sur l'espéranto. D'autres groupes existent dans quelques villes ; parmi eux les naturiens qui comptent beaucoup d'espérantistes organisent des promenades et font connaître la langue internationale. Tous ces groupes organisent de nombreux cours qui sont très fréquentés. La revue a pour titre : *La Vero* (*La Vérité*).

La situation économique au Portugal est terrible. Depuis la guerre, le peuple était exploité par une légion de mercantis, qui par leur négoce honteux devinrent des nouveaux riches, selon l'expression populaire, causant un renchérissement incessant des vivres et, en conséquence, l'appauvrissement constant du peuple. Les gouvernants « démocrates », par leur régime scandaleux, entrainent l'état portugais à l'abîme.

Etant en désaccord avec les promesses antérieures à 1910, du temps de la propagande, ils défendent avec force les exploiteurs et les réactionnaires.

Bien que la loi dise que l'Etat est séparé de l'Eglise, celle-ci et la République, bien qu'elles semblent ennemies, marchent ensemble quand il s'agit de résister au progrès et à la diffusion des idéals de libération.

Le déséquilibre de la situation économique obligea les exploités à exiger des hausses de salaires successives, mais quelques classes ouvrières seulement, dans lesquelles l'esprit de lutte et de désintéressement est le plus développé, réussirent à conserver une plus ou moins juste égalité entre les salaires actuels et ceux d'avant-guerre (relativement, c'est compréhensible, à la différence des prix) ; les autres souffrent durement de la baisse de leurs salaires, qui ne suffisent pas du tout pour contenter la rapacité des capitalistes. Cela prouve, encore une fois, que seul l'esprit de révolte violent, si c'est nécessaire, et non l'ordre et l'obéissance, est efficace pour les revendications sociales.

Nous ne pouvons pas nourrir même le plus petit espoir pour l'amélioration de la situation économique de notre pays, un des « vainqueurs » de la guerre mondiale. Cela dépend de l'amélioration économique de toute l'Europe qui ne reviendra que par une révolution libératrice. La rapacité capitaliste se fait encore une fois plus agressive et ils enfoncent leurs serres dans les cadavres décharnés du malheureux peuple, qui doit tout souffrir en silence. Au contraire, la Garde républicaine (armée spéciale pour défendre les institutions républicaines) est prête pour restaurer l'ordre... bourgeois, bien entendu. Du reste, c'est le rôle de toutes les gardes et armées.

Dans la législation portugaise, il y a quelques lois protégeant les travailleurs. La plus importante est certainement celle qui a créé le travail de 8 heures par jour, excepté si une affaire urgente ou que l'on ne peut différer réclame le contraire, en ce cas : les heures supplémentaires doivent être payées double. A part celle-ci, quelques autres lois importantes existent (celle qui protège les femmes et les enfants au travail) la plupart furent créées sous le régime monarchiste.

De toutes ces lois, seule la journée de huit heures est plus ou moins respectée dans les endroits où les ouvriers l'imposent. La plupart des travailleurs avaient déjà conquis le droit de ne travailler que huit heures avant la publication de la loi (1919).

Personne ne parle des autres lois, malgré l'exploitation ignoble et rusée dont son victimes les femmes et les enfants.

Voici une autre preuve que les lois ne valent rien ; le prolétariat ne conquerra de droits effectifs que par l'agitation révolutionnaire.

On a peut-être remarqué que le nombre des travailleurs organisés était faible relativement aux 6.000.000 d'habitants du pays et à sa superficie de 89.000 kilomètres carrés ; 90.000 travailleurs est une faible partie du peuple de tout le pays.

En fait, la propagande n'est pas dirigée aussi activement qu'on le pourrait; mais avant

de juger définitivement, nous devons considérer que 75 % des habitants sont illettrés (malgré les promesses de nos « démocrates » au pouvoir, c'est-à-dire la suppression de l'ignorance) et que principalement dans le nord du pays où l'ignorance est la plus grande, la religion règne sur les esprits populaires.

Il est à remarquer que le peuple portugais n'est pas trop religieux. Cela est prouvé par les faits, par exemple : quand un provincial va à la ville, il oublie facilement d'assister aux services religieux, passant son temps à d'autres distractions. Les habitants du Nord se composent principalement de cultivateurs n'ayant jamais quitté leur village, ni appris la lecture, principales causes par lesquelles la religion s'est répandue.

Dans cette région, la propagande est difficile par le manque absolu des conditions nécessaires ; cependant, peu à peu, malgré les menaces des curés sur les souffrances endurées par les morts en « enfer », la rébellion entre de tous côtés et atteint tous les cerveaux.

Dans la région du Sud, l'ignorance est moins grande, mais, par contre, les boissons et les sports éloignent beaucoup de travailleurs de leurs organisations.

Les cafés augmentent de plus en plus et d'après ce que je sais aucun ne fait faillite.

En même temps, quelques bibliothèques, même formées par une organisation ouvrière, ont fermé par suite du manque de visiteurs ! Douloureuse vérité !

La jeunesse dont le manque se fait sérieusement sentir dans les organisations de classe, souffre de cette épidémie commune partout : « le foot-ball ». Les clubs sportifs dirigés par des bourgeois et soutenus par des prolétaires se multiplient sans cesse. Quand ces parties ont lieu, les terrains sportifs s'emplissent complètement de travailleurs, qui, malgré la dépense d'argent, oublient les misères du foyer.

La manie du foot-ball se répand tellement que souvent les rues sont utilisées comme terrain de jeu.

Les gamins, sans façon, dédaignent les passants et les vitres des fenêtres, frappant du pied leur ballon fait de chiffons ou de papiers.

Cela ne signifie en aucune manière que je sois un antagoniste du sport, le sport complet, pratiqué avec hygiène et modération et ne consistant pas seulement en des jeux brutaux : foot-ball et boxe, qui, au lieu de fortifier le corps, apportent souvent des maladies incurables et des mutilations pour la vie.

Une révolution est, aussi, nécessaire dans le sport.

Abilio Ribeiro.

(Traduit des Nos 42 et 43 de *Sennacieca Revuo.*)



Revue des Revues

J'ai déjà signalé dans le *Libertaire* le numéro de CLARTÉ du 1er mai. Il me faut y revenir ici, car ce « *bourrage de crânes* » d'un nouveau genre mérite d'être signalé à toutes les personnes de bonne foi. Et j'aime à croire que les lecteurs de la *Revue* le signaleront aux lecteurs de *Clarté* qu'ils peuvent connaître.

Donc, en un éditorial intitulé : *Prenons nos distances*, ces messieurs de *Clarté* se séparent d'Anatole France ! Enfin ! ! Quand même, car je reconnais les mérites des ouvriers de la onzième heure, j'applaudirais à ce geste, s'il n'était empreint de la plus insigne mauvaise foi. Que dit, en effet, l'éditorial de *Clarté :*

> Le jubilé d'Anatole France a donné lieu à une curieuse et significative manifestation. De l'extrême-droite à l'extrême-gauche, en montant ou en descendant la gamme des écoles et des partis, les intellectuels français ont fait l'union sacrée sur le nom de l'illustre vieillard.

Mais oui ! De *l'Action Française* à l'*Humanité* (qui publia, sous forme de leader, une grotesque *Lettre* de Chennevière-Crainquebille !),

> ... M. Merle, qui n'est jamais à court d'invention commerciale, s'efforçait de faire célébrer, sous l'égide de *Paris-Soir*, l'excellence des « produits France » par tout ou presque tout ce que notre pays compte de littérateurs et d'intellectuels connus.

Parfaitement ! Depuis Charles Maurras de l'*Action Française* jusqu'à Henri Barbusse de *Clarté !*

> ... seuls parmi la troupe serrée des hommes mûrs, des hommes d'âge et de ceux qui marchent tranquillement sur leurs traces, quelques jeunes littérateurs, dont la plupart d'ailleurs se vantaient dernièrement avec une sincérité plus ou moins roublarde sur la tombe de Barrès, ont cru devoir faire défection, *sans manifester toutefois leur sentiment autrement que par le* SILENCE !

Et ici, messieurs de *Clarté*, vous en avez menti ! Et menti consciemment ! ! Vous savez bien que, dès 1919, *les Humbles* ont *pris leurs distances*. Dès 1919, j'ai refusé d'adhérer à *Clarté* justement parce que ce groupement se mettait sous le patronage d'Anatole France, de Paul Brûlat, d'Henri Bataille, et autres patriotards de guerre. Moi je n'avais pas oublié. Et j'ai recueilli — avec des pincettes ! — les plus belles saloperies de ces maîtres de la littérature, je les ai publiées en tête des *Humbles* (la collection de 1919 est caractéristique à ce sujet).

Pour le jubilé, seul le *Libertaire* a protesté, parmi tous les quotidiens. Et j'ai pu y écrire, avec l'approbation de tous les camarades, que nous nous foutions pas mal du jubilé d'Anatole, quand Guilbeaux restait condamné à mort et exilé, que J. B. Acher était menacé d'assassinat légal ; que Toller et Mühsam agonisaient dans les prisons d'Allemagne, etc., etc.

Mais *Clarté* se fiche pas mal de la loyauté et je ne me fais nulle illusion sur une rectification possible. On ne la fera pas. Moi, j'ai rectifié de suite dans *les Humbles* une information erronée quant à l'affiliation de M. Moussinac de *Clarté* aux *Ecrivains-combattants*. Mais je suis une « poire », c'est bien entendu, d'être loyal avec des gens pour qui le mensonge est un moyen de dominer. C'est pourquoi je demande aux lecteurs de la *Revue* d'intervenir eux-mêmes auprès des lecteurs de *Clarté*.

Ce ne sera pas sans effet si j'en juge par la lettre suivante, reçue ces jours-ci, d'un communiste du Midi :

> Cher Camarade,
>
> Je suis un de ces « *braves lecteurs* » auxquels vous faites allusion dans une de vos toutes récentes chroniques littéraires du *Libertaire*.
>
> Je suis de ceux qui lisent l'*Humanité*, qui lisent *Clarté* et qui ont eu en mains le numéro spécial de *Paris-Soir*.
>
> Que doivent-ils penser ceux-là ? vous demandez-vous. Ce qu'ils pensent ? Bien des choses, mais que je ne vous confierai pas, car je ne suis pas de ceux qui portent au dehors leurs querelles de famille.
>
> Ce que je puis bien vous dire toutefois, c'est qu'ils estiment qu'il y a urgence pour eux de s'abonner à une revue dont la rédaction ne se moque pas pareillement des gens. C'est pourquoi je vous prie de vouloir bien me considérer comme

abonné aux *Humbles* à dater, si possible, du 1er janvier 1924.

Agréez, cher camarade, mon salut communiste.

Peut-être est-ce à quelque lettre inspirée du même esprit que nous devons de voir enfin *Clarté* relater l'existence de Guilbeaux ! J'ai déjà signalé ici même que *les Humbles* d'octobre 1923 publièrent un article de Henri Guilbeaux intitulé *Les intellectuels français et le front de la Révolution*. Cet article, refusé par *Clarté*, fut soigneusement passé sous silence par la dite revue, ainsi que par l'*Humanité*. (De même qu'ils avaient fort gentiment enterré le recueil de poèmes *Kraskreuil* du même auteur, auquel le *Libertaire* consacra deux colonnes !)

On vient enfin, dans CLARTÉ, du 15 mai, d'y faire allusion. Non pour le citer ou le réfuter. Si vous avez supposé cela, vous connaissez mal nos étranges confrères ! Non. *Clarté* publie une réponse de Victor-Serge-Kibaltchiche adressée au journal russe de Berlin : *Nakanounié*.

Et il reproche à Henri Guilbeaux de collaborer aux *Humbles*, « *revue anarchiste* ». Mais il est bien évident que M. Henri Barbusse peut chanter le los d'Anatole France dans *Paris-Soir*... merliste sans que cela inquiète le moins du monde ses camarades de *Clarté*.

Nous n'y verrions nul inconvénient, si seulement les bons bougres abusés s'apercevaient enfin comme on se fout d'eux !

***

Le second numéro des PARTISANS (103, rue de Vaugirard, Paris) renferme un curieux article de Génold, intitulé : *Constitutions de l'Internationale*.

Cucillons-y cette vérité de jour en jour plus éclatante et dont la méconnaissance pourrait bien nous procurer de tristes surprises :

Egarés par des sophismes politiques ou économiques, un trop grand nombre d'intellectuels se refusent encore à reconnaître le péril majeur, l'ennemi absolu, le dieu ténébreux et sanguinaire, plus malfaisant que l'antique Ahriman : La Patrie. Il convient de les mettre sur la voie de la vérité.

Les socialistes ignorent encore que l'esprit est souverain et que la main sans le cerveau ne saurait produire qu'une simiesque agitation. Il faut leur apprendre « tout le respect que doit la cellule musculaire à la cellule nerveuse ».

Des âmes pieuses ont découvert que Dieu seul méritait le culte rendu à la Patrie, des prélats ont même été jusqu'à affirmer : « Le nationalisme sera la prochaine hérésie condamnée. » Cela ne nous suffit point. Après Tolstoï, nous disons : « Le Patriotisme, voilà l'ennemi ! » et nous répudions les arguties augustiniennes sur la légitimité du Pouvoir : Ni Dieu, ni maître !...

Est-il donc besoin, ô hommes de bonne volonté, de vous démontrer que l'idole Patrie a fait couler plus de sang et causé plus de désastres que toutes les anciennes idoles ?

Il faut rendre amer aux lèvres de tous les peuples le mot de Patrie. Qu'il soit chargé de tous les crimes du monde. N'ayez nulle crainte d'être injustes à son égard et cherchez en vos esprits tout ce qui peut déshonorer, salir, ridiculisez et détruire enfin cette vieille abstraction malfaisante.

Signalons aussi un beau poème d'Edouard Dujardin : *Quand les jours sont mauvais*.

Quand les jours sont mauvais
Mauvais, mauvais les jours — crises les mois
Sans vergogne le profiteur
Sans ressaut le profite
Et en marche pour la prochaine guerre (et quelle guerre)

Quand les jours sont mauvais
Mauvais, mauvais les jours — longs les hivers — lents les printemps
Et peu à peu les braves gens se terrent
Petits petits
Dans les petits devoirs
Les autres disent pourquoi s'en faire
Ils mangent ils boivent ils paient cher mais ils sont contents.

....

O tours bâties dans l'Océan des mauvais jours
Vous appelez parmi le bruissement des nuits avec des voix ensorceleuses
Tours chantantes
Celui qui se refuse à la tragique comédie
Et je me penche et je me tends et j'écoute et je vous entends.

Et toi — toi aussi je t'entends
A qui je bouche mes deux oreilles — à qui je ferme mes deux yeux
Et qui remplis de ton tonnerre mes deux tempes
Et qui embrases de ton incendie mes deux yeux
Révolution.

Il faudrait encore citer une judicieuse chronique des théâtres par Paul Vialar. Mais surtout des souvenirs de Sylvain Bonmariage sur *Apollinaire et Rousseau* qui complètent ceux de Vlaminck parus jadis dans *Action* de F. Fels et cités ici-même. Notons cette farce amusante, et la conclusion :

Il me souvient d'un jour épique : Paul Fort avait un ami qui s'appelait Cremnitz et qui était un fort aimable garçon. Cremnitz faisait peu de vers, mais — comme dirait Willy — il en buvait beaucoup. Il avait comme partenaire, dans cette occupation quotidienne, une vague entité bourgeoise, son collègue dans je ne sais plus quel ministère où, de concert, ils « perdaient leur vie en la gagnant ». Ce digne compère ressemblait à s'y méprendre à feu Dujardin-Beaumetz, alors surintendant des Beaux-Arts. Il ne nous en fallut pas plus : nous décorâmes le sosie d'une rosette rouge à la boutonnière et nous organisâmes incontinent la réception du sous-secrétaire d'Etat dans l'atelier du douanier Rousseau ! Et quelle réception ! Je me chargeai du discours de bienvenue : la petite fille de la concierge apporta des fleurs au « Ministre » qui l'embrassa paternellement sur les deux joues : Guillaume commentait prestigieusement les toiles derrière lesquelles Roger Allard se tordait en pouffant, tandis que Ceressy luttait contre le fou rire en mordillant sa pipe. Je ne me rappelle pas la présence d'André Salmon. Bien que la cérémonie se fut terminée chez divers mastroquets du quartier, Henri Rousseau mourut convaincu que Dujardin-Beaumetz l'avait honoré d'une visite officielle.

....

Ces souvenirs me reviennent ce soir, devant la lampe baissée. Ils s'animent dans la fumée de ma pipe. Je les écris au petit bonheur et sans malice. Il est infiniment probable qu'ils ne feront pas plaisir à tout le monde et surtout aux vagues esthètes, qui, depuis, ont pris au sérieux ce qui ne fut jamais pour nous qu'une étincelante bouffonnerie. Mais je me console d'avance de leurs indignations en songeant à la joie qu'éprouverait ce cher Guillaume à faire revivre en ma compagnie tant d'émotions communes, à notre vieille terrasse du Café de Flore, si un miracle aimable le faisant revenir parmi nous.

***

Parmi les divers articles parus dernièrement sur *Lénine*, signalons particulièrement aux amateurs la longue étude critique, patiemment documentée, de Maurice dans EUROPE (15 mai 1924) et la méditation lyrique *In memoriam* d'Henri Guilbeaux dans LES CAHIERS IDÉALISTES FRANÇAIS (mai 1924).

Dans le même numéro de cette dernière revue, une savoureuse *Note quant aux méfaits du démon de l'Erreur*, par Edouard Dujardin, où le flicard-amateur Jean Maxe (lequel se nomme en réalité Jean Didier et gîte au 110 du boulevard de Clichy !) prend quelque chose pour son grade. Cet hurluberlu qui rédige les *Cahiers de l'Anti-France* avait affirmé que Dujardin prétendait à tort avoir enseigné à la Sorbonne. N'avait-il pas été jusqu'à parler de *mensonge*, lui, le menteur patenté, inégalable ! Dujardin lui prouve, par des documents officiels, que le menteur est le flicard Maxe-Didier. Vous vous en doutiez bien un peu, n'est-ce pas ? Ce n'est pas le premier démenti que Jean Didier-Maxe encaisse, et ça ne l'empêche pas de continuer ses saloperies. Gageons que quelques coups de pied au cul seraient autrement efficaces !

***

Les LIBRES-PROPOS (3, rue de Grenelle, Paris) sont toujours fort intéressants. Le cahier du 15 mai contient, outre le *Journal d'Alain*, une longue étude de Charles Gide : *Le bolchevisme a-t-il fait faillite ?*; une analyse consciencieuse des élections allemandes par Michel Alexandre, ainsi qu'une critique des livres où il est parlé fort judicieusement du *Colin-Maillard* de Louis Hémon, et des notes sur le 11 mai. M. Alexandre y propose, non de porter à six ans le mandat législatif comme l'ont décidé les sortants du Bloc National, mais de le ramener à deux ans, voire même à un an. Voilà une réforme qui se rapprocherait rudement du principe soviétique et serait seule capable de redonner quelque lustre au parlementarisme. Gageons que le Bloc des Gauches, aussi... national que l'autre, se gardera bien de la réaliser, quelles que soient à son sujet les illusions du *Semeur !*

***

Le MERCURE DE FLANDRE (188 *bis*, rue de Solférino, Lille) continue à être une drôle de revue où se coudoient le meilleur et le pire. Je me demande souvent comment ses abonnés résistent à ces alternances de douches froides et chaudes.

Ainsi, dans le dernier numéro (mai 1924) un éditorial encense le *Bureau International du Travail*, puis Roger Avermaete écrit quelques pages fort sensées sur les *Lettres belges d'après-guerre* et Donce-Brisy étudie avec sympathie la vie et l'œuvre d'Edouard Dujardin. Mais voici qu'arrive un M. Bresin qui clame que « *La Flandre est heureuse* ». Vous ne devineriez jamais de quoi ? D'avoir attiré et retenu Henri Cochin qui fut son fidèle député et commit sur elle quelques livres ! Et le Bresin continue et découvre dans le monument aux morts de Petite Synthe le symbole des cœurs flamands d'après-guerre, unissant le *Lion des Flandres* au *France toujours* de Déroulède et de Barrès !

La même pagaïe se retrouve dans les rubriques : tandis que Douce-Brisy parle fort congrument des *Littératures étrangères* et que Rochat nous entretient des derniers romans de Baillon et de Béraud, le Mage de service éprouve le besoin de saluer les productions poétiques de l'insipide J. Vassivière, auprès de qui Déroulède fait, ma foi, figure de poète !

Enfin, estimons-nous heureux de pouvoir y glaner de bonnes choses et souhaitons que le bon l'emporte bientôt sur le mauvais — et sur l'indifférent ! — dans ce sympathique *Mercure*.

***

Même salade dans IDÉES (23, rue des Francs-Bourgeois, Paris), où M. Lucien Chiselle qui aime à se dire garibaldien — mais troquera bientôt sa chemise rouge contre une noire ! — nous vante le lyrisme du *comediante* d'Annunzio, lequel « *plus heureux que Byron, violentant la Fortune, conquiert, pour en faire don en pleine indépendance à sa Patrie, une ville neuve sur la mer !* » Hein ! pour du lyrisme, en voilà !

A côté de cela, Douce-Brisy présente le beau roman de Théo Varlet : *Le Démon dans l'âme* et conclut fort justement :

Oh ! je sais bien que les trublions des chapelles littéraires ont soin de faire autour de ce grand livre la très courageuse conspiration du silence ; mais, qu'importe ! puisque la jeunesse ardente salue en Théo Varlet un maître, pour ce qu'il n'a pas craint, méprisant les coteries, d'être vraiment un Homme.

A côté, toujours, des *notes marginales* félicitent M. Gabriel Sarrazin, collaborateur aux Idées, d'être nommé président de la *Société*

des Gens de Lettres de Province et d'obtenir de la Pologne, pour son bon larbinisme, le grade d'Officier de la Renaissance !

En frontispice, un dessin rudement vaseux de M. Gilbert Bellan dont Maurice Barrès assura, paraît-il, que « *Une belle œuvre nous donne des idées vraies sur la mort et la résurrection d'un peuple et puis sur les génies profondément opposés de la France et de l'Allemagne.* »

Puisqu'on vous le dit, voyons ! Ne rigolez donc pas. Et croyez-le.

∴

Une qui sent rudement le fagot et qui se fera exclure sous peu du Parti Communiste, c'est Hélène Brion qui ose écrire, à propos du communisme et du féminisme un courageux article dans l'Action féministe (30 *ter*, rue de Vitry, Choisy-le-Roi, Seine).

En voici la fin :

> Oh ! je sais, vous allez me dire que dans l'esprit des camarades, le mot communisme comprend tout cela : lutte contre la société actuelle, c'est tout dire. A d'autres ! Je n'en crois rien. Un parti qui n'ose même pas nous reconnaître des droits sur le papier et qui agit avec nous très exactement comme tous les autres ne m'inspire pas plus confiance que les autres sur ce point. Et je maintiens que les camarades femmes s'abusent, qui foncent à sa suite sans rien en exiger et que leur dévouement éperdu est une faute politique grave, une incompréhension lamentable.

Qui osera me contredire ?

∴

Les Humbles de mai (à la *Librairie Sociale*) publient une impitoyable étude de Douce-Brisy sur *René Arcos, Européen dilettante*. Et la suite de mon enquête sur cet hénaurme *taxe sur le chiffre d'affaires* que l'on veut faire payer en principe aux revues (en fait aux seuls *Humbles !*) Signalons que jusqu'à ce jour seuls le *Libertaire* et le *Crapouillot* ont protesté.

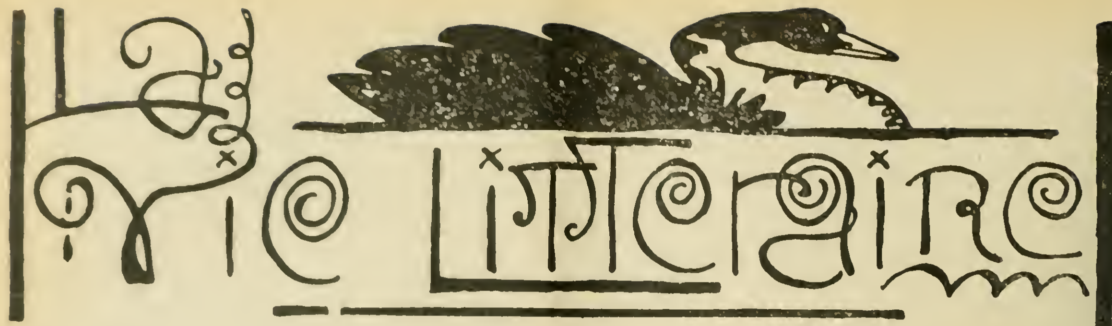
Ni *Clarté*, ni l'*Humanité* n'ont trouvé une ligne pour flétrir cette ignominie (trop heureux de me voir embêter : si l'on pouvait me clore le bec, n'est-ce pas ?)

Silence aussi parmi les journaux d'information littéraire depuis les mercantiles *Nouvelles littéraires* jusqu'au pseudo-indépendant *Paris-Journal*. Silence partout.

Marianne paie bien. C'est dans l'ordre !

Maurice Wullens.





Le Passé, le Présent et l'Avenir du Roman rustique

(*Suite*)

LE ROMAN DU CLERGÉ CAMPAGNARD

I

Premières « Scènes de la Vie cléricale » : Les Courbezon

J'ai, dans ma précédente chronique, présenté Ferdinand Fabre comme un des plus grands peintres de paysages rustiques, et comme un des plus pénétrants observateurs du paysan de France, laissant de côté l'observateur non moins profond, subtil et sincère du petit clergé campagnard, et aussi des princes les plus orgueilleux de l'Eglise.

J'ai dit que ces deux faces de son œuvre originale et savoureuse se pénétraient et se complétaient, cela pour la raison qu'à l'époque où il écrivait, de 1860 à 1898, toute puissante était encore l'influence du presbytère rustique sur l'âme et les mœurs du paysan.

Je voudrais aujourd'hui dire quelques mots de ce dernier Ferdinand Fabre, de celui qui écrivit *L'Abbé Tigrane*, *Les Courbezon*, *Julien Savignac*, *Mon oncle Célestin* et encore d'autres scènes, si bien venues et presque vécues de la vie cléricale.

***

En même temps que son œuvre de début, *Les Courbezon*, parues en 1860, furent la première série de cette œuvre remarquable. Ainsi que l'a dit quelque part Ferdinand Fabre, quand parut ce livre massif et compact, il était complètement inconnu, et il a raconté lui-même, comment, petit employé d'une administration quelconque, il jeta, d'une main tremblante, à la tombée de la nuit, son volumineux manuscrit dans la « boîte aux lettres » de la *Revue Contemporaine*. Chose étonnante et quasi miraculeuse, ces 450 pages, représentant près de vingt mille lignes, furent lues attentivement, et l'œuvre fut publiée en bonne place dans cette revue alors importante. Ce qui frappa la rédaction, ce fut certainement la nature particulière, presque inédite d'un sujet loin duquel s'était tenu, jusqu'alors, le romancier contemporain.

Originaux et décrits avec une sincérité d'une rudesse savoureuse étaient aussi les paysages montagnards où l'auteur plaçait la grande figure du curé Courbezon et la petite plèbe rurale gravitant autour de lui.

Tout en attendant, sans grand espoir d'ailleurs, la réponse de la *Revue*, l'auteur se demandait : que va-t-on penser de cette nature cévenole, abrupte, sauvage, et tout aussi ignorée que la main qui essaya de la peindre ? Dans cette grande maison parisienne qu'est la *Revue Contemporaine*, s'intéressera-t-on à ces prêtres, à ces paysans, objets si chers de mes études ? En écrivant, après une longue et douloureuse gestation, ces *Courbezon*, n'y a-t-il pas eu, de ma part, entière méprise, et ce que j'estime comme une manifestation artistique de quelque valeur, n'est-ce pas une simple traduction, peut-être banale, de ce sentiment profond, indestructible que l'homme des montagnes, voire le moins naïf, conserve au cœur pour le pays natal ?

La réponse de la *Revue Contemporaine* devait bientôt lui prouver le contraire.

II

BALZAC, Georges ELIOT et Ferdinand FABRE

Si le succès des *Courbezon*, dans cette revue, s'affirma plutôt médiocre, il n'en fut pas de même lorsque parut en librairie cette œuvre robuste. Sans doute la critique ne manqua pas de signaler les imperfections nombreuses, presque toujours inséparables d'une œuvre de début, mais, par ses éloges, elle convainquit l'auteur qu'en parcourant des régions morales

rarement explorées et en les exprimant avec sincérité, sans aucune préoccupation confessionnelle, il n'avait pas fait fausse route.

Désormais, après Balzac et avec Ferdinand Fabre, comme le médecin, le financier, le politicien, le bourgeois, l'universitaire, etc., le prêtre appartenait au romancier.

Et cela ne fut pas sans provoquer une profonde indignation parmi la gent cléricale, qui, dans son orgueil, se croyait pour toujours hors de l'emprise et du contrôle de l'observateur et du psychogue laïcs.

Les *Courbezon*, cela va sans dire, comme les autres romans de mœurs cléricales qui suivirent, furent, dès leur parution, mis à l'index par la Sacrée Congrégation siégeant à Rome.

Tout ce monde, auquel il avait appartenu, comme Renan, ne lui pardonna jamais, comme à celui-ci, d'avoir pris l'homme qui se cache sous la soutane, et de l'avoir étudié, analysé, disséqué selon la méthode expérimentale qui depuis Balzac et Zola a dominé et dirigé le roman d'étude et de mœurs.

Sainte-Beuve, le seul critique qui ait vraiment honoré le siècle défunt par sa compréhension aussi large que pénétrante, salua, l'un des premiers, dans *Les Courbezon* un *vaillant essai*, une *consciencieuse et ferme étude* sur un sujet presque neuf, et décerne à son auteur le titre très enviable de *fort élève de Balzac*.

Toutefois, quelques années plus tard, Ferdinand Fabre, sans répudier tout à fait ce titre, affirmait, dans la préface de l'un de ses livres, que ce n'était ni Balzac, ni son précurseur Stendhal qui l'avait guidé dans ses premières observations de la vie cléricale : « L'auteur de *Rouge et Noir*, écrivait-il, déteste le prêtre, l'auteur du *Curé de Tours* incline à l'aimer. Ne nous sentant ni la force qui entretient les haines vivaces, ni le génie qui allume les sublimes enthousiasmes, nous avons visé au seul but que nos faibles moyens nous laissassent l'espoir d'atteindre, à l'impartialité... »

C'est plutôt du grand romancier anglais Georges Eliot qu'il prétend tenir son inspiration et sa directive première.

Il me souvient que dans une longue causerie que j'eus avec lui peu de temps avant sa mort, à Lamalou, dans une clairière soleilleuse de l'Usclade, où il soignait ses rhumathismes, il m'affirma ce que j'avais déjà lu, bien avant, dans sa préface de *Julien Savignac*, la deuxième série de ses *Scènes de la Vie cléricale*.

— « Oui, me dit-il, mon véritable inspirateur fut Georges Eliot, qui, dès avant mes débuts, avait publié une série d'études sur la vie cléricale de son pays, études par lesquelles son nom obscur se trouva tout de suite placé à côté des noms rayonnants de Tackeray et de Dickens.

« Quand, avant d'affronter moi-même, la belle mais rude carrière des lettres, je lus pour la première fois ses nouvelles cléricales, je fus particulièrement séduit par les peintures qu'y fait le romancier de l'intérieur du ministre anglican. Me reportant alors par la pensée aux Cévennes natales, le presbytère catholique, perché sur un roc solitaire, ou assis au milieu des tombes de la paroisse, habité par un homme veuf des plus douces affections, me parut triste comparé au *cottage* où le pasteur anglais vit entouré de sa femme et de ses enfants.

« Et cette première impression fut telle, que comme vous l'avez remarqué certainement, puisque vous avez lu mon œuvre, j'ai egayé par la présence d'enfants, dont moi-même, les vieilles et pauvres cures de nos montagnes cévenoles... »

Ainsi me parla le bon et grand romancier à Lamalou, tandis qu'autour de nous les montagnes — cadre favori de ses livres — se teintaient du rose crépusculaire, semblant ainsi exprimer leur joie de voir et d'ouïr celui qui si magnifiquement les chanta.

⁂

Sainte-Beuve ne fut pas le seul à reconnaître le grand mérite et l'originalité des *Scènes de la Vie cléricale* : d'autres encore eurent le courage de rompre la conspiration du silence, organisée sur l'ordre de Rome et de l'archevêque de Paris autour de l'œuvre et de son auteur. Parmi ceux-ci, Armand de Pontmartin reconnut le mérite qui revenait à Ferdinand Fabre pour avoir créé le type vrai du curé de campagne ; il apprécia fort justement son style qui « sauf quelques néologismes, appartient à la meilleure école et concilie habilement tous les extrêmes de l'idée et de la couleur » ; il mit en relief toute la richesse et l'exactitude de sa palette ; le montra, enfin, paysagiste supérieur, observateur remarquable, conteur émouvant, maître en fait de couleur locale et presque toujours original.

— « Bien que M. Ferdinand Fabre, conclut-il, n'arrive pas tout à fait le premier, dans le genre où il vient de réussir si excellemment, il s'y est créé tout d'abord une physionomie qui ne s'effacera plus... »

III

Un optimiste : Émile POUVILLON

Après Léon Cladel et Ferdinand Fabre, voici, comme témoin, dans cette enquête sur le paysan, et le roman rustique, le bon, le doux Emile Pouvillon. Malheureusement pour lui, disons-le tout de suite, l'auteur de *Jean-de-*

Jeanne, et de *Césette* a eu le tort involontaire de venir après Cladel, et d'être, comme lui, Quercynois.

Néanmoins, de son œuvre quelque peu mièvre et frêle, il se dégage un charme si pénétrant qu'il attira bien vite l'attention des lettrés, et Pouvillon qui débuta dans la littérature après l'âge de quarante ans, prit aussitôt rang parmi les bons romanciers rustiques de notre temps.

Mais ce charme réside dans une langue gracieuse, pittoresque, ensoleillée plutôt qu'en l'étude approfondie des caractères ou en l'analyse rigoureuse des passions. Les paysans, dont il nous conte les histoires, sont loin d'avoir la vérité et l'exactitude des paysages dans lesquels il les fait se mouvoir. Si trop de brutalité, trop de fougue passionnelle nuisent parfois aux études de Cladel, celles d'Emile Pouvillon pèchent un peu par leur trop de naïveté et le « voulu » de leur simplisme.

Dans un travail comme celui-ci, et avant de recueillir son témoignage sur le paysan de France, il est bon de compter avec cette exagération de la bonté rurale qui caractérise le père de *Césette*.

Cela dit, j'avoue avoir pris un plaisir très vif, très ému à suivre la gentille rouergate dans ses douloureuses pérégrinations de la pauvre petite grangeotte des Amarines en Ségala, à l'opulente « borderie » du Ramaïrel, au pays des Causses où elle va en condition.

Qui ne se sentirait ému, en lisant le départ de Césette, la tristesse de l'enfant quittant, pour la première fois, sa mère, ses transes quand elle se voit seule dans un pays qu'elle ne connaît pas.

— « Courage, Miguette, lui a dit la bonne vieille, sur le seuil de la porte, une fois là-bas, tu ne seras pas tant à plaindre ; le pain de blé nourrit mieux que le pain de seigle et le vin de la vigne que le vin de pommier... »

Est-ce qu'en lisant ces lignes, vous n'entendez pas chanter à vos oreilles ces vers, avec lesquels fut provoqué l'éveil de votre mémoire d'enfant :

Pauvre petit, pars pour la France...
Que te sert mon amour ? je ne possède rien,
On vit heureux ailleurs, ici, dans la souffrance;
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien...

Jamais personne, à mon avis, mieux que le poète du *Petit Savoyard*, n'exprima la détresse de la plèbe rurale ; et, en ce qui me concerne, j'avoue que ce poème où il y a plus d'émotion que d'art véritable, à l'époque où on me le fit apprendre par cœur, m'inspira, pour la bourgeoisie égoïste, la haine qui devait dominer mon âge mûr.

Eh bien ! en lisant la *Césette* de Pouvillon, de même que ses *Petites Ames*, deux livres pétris de pitié pour les humbles et les déshérités de la glèbe, j'ai éprouvé un peu de ce que je ressentais, à dix ans, en récitant les vers de Guiraud.

Et pourtant, Emile Pouvillon était un bourgeois de race, de même que l'auteur des *Elégies savoyardes*, Guiraud (Pierre-Marie-Thérèse-Alexandre) né à Limoux en 1788, mort à Paris en 1847, était baron.

Bien inspirés furent-ils tous deux en s'apitoyant sur la misère paysanne, car de même que de l'œuvre poétique copieuse de celui-ci, il ne reste plus que *le Petit Savoyard*, de même bien certainement, parmi les romans rustiques de celui-là, l'attendrissante idylle de *Césette* a le plus de chances de survie.

IV

Un magicien de style

A mesure que l'on avance dans la lecture de ce livre délicieux, on est enveloppé, ensorcelé par les paysages, qu'en virtuose de la plume, Emile Pouvillon fait défiler sous nos yeux ; et telle est la puissance évocatrice de son style qu'avec des impressions d'art tout intellectuelles, vous sont également suggérées de véritables sensations physiques. Il est des pages, par exemple, où l'âpre senteur du genêt, le parfum léger de la vigne en fleur, l'arôme pénétrant des châtaigniers aux corymbes épanouis, vous obsèdent comme si vous les respiriez à plein nez. C'est le triomphe d'un art subtil, obtenu avec des moyens très simples. Cela évoque à la fois les *Georgiques* de Virgile et les *Idylles*, de Théocrite.

Lisez ces lignes, où l'âme du printemps semble palpiter toute entière :

— « Nous nous taisions et le printemps parlait à son tour ; une vague ivresse nous venait avec l'odeur de l'herbe mûre, avec les souffles alentis qui soulevaient à peine les feuilles des châtaigniers, avec la musique des sources qui, au-dessus, au-dessous de nous, couraient, s'épanchaient dans les rigoles d'arrosage... Nous poussions au delà. Nous escaladions un ravin, nous remontions la pente d'un ruisseau. Les fleurs déjà flétries, montées en graine dans la vallée, s'épanouissaient encore là, entretenues par la fraîcheur de l'eau vive. Les larges ombelles de l'angélique s'étalaient au bord des cascatelles en miniature ; les hampes fleuries des renouées, des épilobes s'érigeaient autour des vasques où le ruisseau apaisait un moment sa course ; et tout le long, entre les pierres, c'étaient des traînées bleues de véroniques, des traînées roses de silenes. Thérèse les moissonnait à poignées pendant que Jacques assauvagi, grisé de plein air bondissait, voltigeait au-dessus des blocs de granit, bravant la colère futile du petit gave... »

Telle est enfin, chez Pouvillon, cette magie des mots que vous oubliez tout de suite la fragilité de l'intrigue, son invention par trop naïve, l'étude un peu superficielle des caractères et vous ne regrettez plus que l'humanité vraie, toujours un peu triste, ait disparu sous la plus poétique et la plus captivante des fictions.

V

La Fille-Mère aux champs

Mais c'est surtout avec *Jean-de-Jeanne* que se trahit l'optimisme sans doute voulu du grand artiste qu'est Pouvillon.

Heureux, trois fois heureux le coin béni du Rouergue où les jeunes paysans consentent à épouser les filles enceintes des œuvres d'un autre ! Pour moi, dans les montagnes cévenoles et dans les plaines languedociennes, où j'ai longtemps vécu, où je vis encore une partie de l'année, et où j'écrivis *Fauves Amours*, *Les Amours de Nine*, *Le Pont d'Amour* avec quelques autres romans rustiques, j'ai vu sinon toujours, du moins la plupart du temps, les malheureuses qui avaient « fauté », reniées par leur famille, rouées de coups par un frère, jaloux de l'honneur familial, affichées en chaire, dans les coins les plus reculés, par « Monsieur le Curé » resté tout puissant.

Oui, vraiment, malgré l'évolution incontestable du paysan contemporain, dont j'ai parlé précédemment, les « Jean-de-Jeanne » épousant les « Judelle » enceintes d'un autre, sont une exception : et lorsqu'il en existe un, à l'encontre de ce que nous raconte Pouvillon, il ne trouve, comme récompense de sa courageuse conduite, que le ridicule ou le mépris bête et méchant.

Ce que j'ai dit de *Césette* et de *Jean-de-Jeanne* s'applique tout aussi bien à *l'Innocent* et aux *Antibels* qui sont les œuvres maîtresses de ce rustique et délicat conteur.

P. Vigné d'Octon.



A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

Le Génie de J.-H. Fabre, *par Marcel Coulon. Edition du Monde nouveau.*

Cette étude sur le grand entomologiste, dont l'apothéose officielle aura lieu le 22 juin, ce qui, certainement n'ajoutera rien à sa gloire, ne manque certes pas de valeur, et Georges Vidal a eu raison d'en faire l'éloge dans ses notes quotidiennes du *Libertaire*.

Mais pourquoi faut-il que, après beaucoup d'autres mus par l'esprit de coterie religieuse, M. Marcel Coulon ait essayé d'accaparer l'illustre et modeste savant, en exaltant, comme on le fit pour Pasteur, certains côtés les plus faibles de son œuvre, au détriment, parfois, de ce qu'elle contient de fort, de solide et de définitif ? Pourquoi, avec un parti pris presque déloyal, s'obstiner à mettre en relief uniquement le finalisme spiritualiste et déiste de cette œuvre et s'en servir pour défendre les vieux préjugés incompatibles avec l'esprit scientifique ?

Nous savons, nous, quoi qu'en dise M. Marcel Coulon, dans son livre, d'ailleurs, je le répète, remarquable, que si Fabre fut refractaire jusqu'à la fin de sa vie, à la grande doctrine évolutionniste, c'est que d'une part Fabre avait, comme d'autres dont j'ai décrit, ici, la crise religieuse, subi, dès sa plus tendre enfance, l'empreinte puissante du catholicisme. Comme pour Renan, pour Ferdinand Fabre, pour Ledrain, sa pensée naissante avait reçu des « directives » contre lesquelles il n'eut pas le courage de réagir.

D'autre part, au moment où les théories évolutionnistes eurent acquis assez de force par l'accumulation de faits et de preuves, pour s'imposer à la majorité des savants, l'auteur des *Souvenirs entomologiques* avait déjà atteint un âge, où le cerveau, en voie d'évolution, n'offre plus la perméabilité nécessaire aux courants scientifiques nouveaux.

Ceci dit, et malgré toutes les tentatives regrettables de l'esprit confessionnel, comme celles qui déparent le bon livre de M. Marcel Coulon, il n'en reste pas moins que J. H. Fabre fut un des plus grands, des plus profonds, des plus consciencieux observateurs dont s'honore l'Histoire naturelle des insectes, et qu'il a enrichi l'entomologie d'expériences incomparables et de travaux décisifs.

Parmi les plus précieux et que M. Marcel Coulon a fort bien et très clairement exposés, il faut citer ses travaux sur l'instinct des insectes qui enthousiasmèrent Darwin lui-même, malgré l'interprétation hostile à ses théories qu'en donnait, avec obstination, le grand naturaliste de Sérignan.

Et parmi ces instincts, il en est un à propos duquel voici peu *l'Idée libre* ouvrit une fort intéressante enquête, et qui embarassa quelque peu, de son vivant, l'auteur de *l'Origine des espèces*, et embarasse encore aujourd'hui — je m'empresse d'ajouter : jusqu'à un certain point — ses continuateurs les plus savants. C'est l'instinct du *Sphex*, le plus extraordinaire qui se puisse imaginer, grâce auquel ce terrible hyménoptère sait ou semble savoir que les mouvements des insectes, ses semblables, sont sous la dépendance des ganglions nerveux, disséminés en différentes parties du corps, et qu'en piquant ces ganglions de son

dard empoisonné, il paralysera sa victime sans la tuer, et mettra ainsi à la disposition de sa larve les tissus frais et vivants dont elle ne peut se passer.

Tout cela, je le repète, est fort bien et très clairement exposé dans le livre de Marcel Coulon : mais si vous ne connaissez pas les *Souvenirs entomologiques* de J.-H. Fabre, lisez-les, et vous serez enthousiasmés.

LA VILLE ARDENTE, *par Etienne Garry. Aux éditions du Monde nouveau, 42, boulevard Raspail. Prix : 7 fr.*

Belle et forte création que Giambattista, le heros de ce livre, prodigieusement coloré, aux images inquiétantes et versicolores, qui évoquent, peut-être, la façon de Gabriele d'Annunzio. En lui, s'affirme la noblesse d'une race. De mère italienne exilée en Autriche, il va retrouver à travers les difficultés de sa vie fiévreuse, par tâtonnements, et grâce à l'apprentissage douloureux du temps, sa véritable ascendance.

Autour de ses vingt ans, Giambattista, pèlerin de sa race, fait le voyage vers Rome. Son âme s'ouvre à l'idéal et à l'art qui désormais dominera, avec l'amour, son existence. Parmi les heurts de cette vie, et peut-être provoqué puissamment par eux, s'éveille en lui un véritable génie.

L'auteur s'est proposé, et il y a, ma foi, en partie réussi, de synthétiser l'individu avec la race dans le miracle de la vie. J'ai lu ce livre avec d'autant plus de plaisir que la forme en est parfaite.

LA GRAND'ROUTE DES HOMMES, *par Jean Gaumont et Camille Cée. Crès et Cie*, 21, *rue Hautefeuille. Prix :* 7 *fr.*

Le temps me manque aujourd'hui pour parler de ce roman compact et massif avec toute l'ampleur qu'il mérite. Mais, je puis, dès maintenant, affirmer qu'il est digne de *C'est la Vie*, et des *Chandelles éteintes*, les derniers livres de ces deux auteurs. N'est-ce pas à propos de *C'est la Vie* que Rémy de Gourmont leur écrivait : « J'aime la vérité de vos personnages ; jamais livre ne m'a paru plus absolument formé des éléments les plus simples de la vie. La vraie sensibilité doit être contenue et ne se fait que mieux sentir en ne s'étalant pas. Flaubert eût aimé cette œuvre et, mieux, l'eût admirée.

LE CRANE MYSTÉRIEUX, *par Jacques Frollot. M. A. Salze, éditeur, Montpellier. Prix :* 6 *fr.* 75.

J'ai passé fort agréablement un couple d'heures à lire ce roman qui a, tout d'abord, les allures d'un simple et vulgaire roman policier, mais qui, après avoir capté un peu brutalement votre attention, la retient plus honnêtement par la vérité de l'observation et l'art subtil avec lequel l'auteur sait développer les situations créées par lui.

LE PARFAIT SECRÉTAIRE DES GRANDS HOMMES, *par G. Girard. Ed. Cité des Livres.*

Un livre étonnant en lequel est mise en relief, avec une sûre documentation la montagne de naïveté, de *gogotisme*, si j'ose m'exprimer ainsi, que peut réceler le cerveau le mieux organisé. Les exploits de Vrain-Lucas, le plus illustre des faussaires, la mystification dont il rend victime le grand géomètre Michel Charles, membre de l'Institut, et l'Institut lui-même, y sont narrés avec une abondance de détails et, je le répète, une sûreté, une richesse de documentation qui vous stupéfie.

Quel habile homme que ce Vrain-Lucas et avec quel habileté, je dirai presque avec quel génie, il sut exploiter la monomanie de l'autographe, chez ses contemporains les plus notoires.

Il leur vend à prix d'or des lettres de Newton, de Pascal, de Galilée, de Louis XIV ; bien mieux, il fabrique paisiblement, dans son meublé, des autographes de Jules César, de saint Augustin, de Cléopâtre, de Vercingétorix, de saint Mathieu, de Jeanne d'Arc, etc., etc. Lisez plutôt ce petit billet de Marie-Magdeleine au roi des Burgondes : « En icelle treuverez la lettre dont je vous ai parlé qui me fut remise par Jésus de Nazareth, aulcuns jours avant sa passion. Et icelle lettre est accompagnée de deulx sentences qui sont les bases de la religion du Christ, etc. »

Et cet « autographe » trouva preneur à des prix fort comme les autres ! !

L'ILLUSTRE MÉDARD, *par Henri Rainaldy. France-Edition*, 19, *rue Gazan. Prix :* 6 *fr.* 50.

Une observation subtile et pénétrante, beaucoup d'imagination, une intrigue originale et des idées pas banales exprimées dans une langue parfaite, voilà ce que vous trouverez dans ce roman gai, et sérieux à la fois. Caricature, non, mais satire ironisante de ce monde de politicailleurs qui s'agite en province et que l'auteur connaît à fond. Qui l'emportera des médardistes ou des antimédardistes ? Comment tournera cette tragi-comédie, dont les péripéties habilement développées tiennent votre curiosité en suspens, tout en dilatant votre rate ?

Et sans la moindre pédanterie, sans poser à l'Alceste, sans prendre l'attitude du philosophe morigénant, Rainaldy sait fort bien vous faire comprendre tout ce qu'il y a de navrant dans le spectacle d'un pays dont les destinées sont livrées à de tels fantoches.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DES JEUX FLORAUX, *par Armand Praviel. Henri Didier, éditeur, Toulouse, Paris, Privat.*

La place me manque aujourd'hui pour parler convenablement de ce livre où se trouve magistralement résumée, une bonne partie de l'histoire littéraire de notre Midi, et qui est un fort utile complément des travaux de Moquin-Tendon. J'y reviendrai.

LA DISGRACE DE L'ECHALAS, *par Raoul Leguy. Eug. Figuière, ed., rue Campagne-Première.*

Fort spirituelle réplique au *Martyre de l'Obèse* d'Henri Béraud, plainte débordante d'humour de ceux qu'on appelle aussi des « poteaux télégraphiques ».

LIVRES SUR LESQUELS JE REVIENDRAI

La Lanterne chinoise, par Marcel Millet, Malfeu, éditeur, reçu trop tard. — *Deux Hommes*, par Georges Duhamel, *Mercure de France*. — *Qu'est-ce que la République ?* par Léon Accambray, député, éditions du Monde Nouveau. — *La Cellule 158*, par Jean Tousseul, éditeur Finacom, rue du Lombard, à Bruxelles. — *Le roman du meddah*, par Ferdinand Duchêne, Albin-Michel, éditeur.

P. VIGNÉ D'OCTON.

L'Œuvre Internationale des Éditions Anarchistes

SES BUTS — *SES MOYENS*

Le mouvement international anarchiste est, aujourd'hui, en possession d'un organisme nouveau appelé à contribuer puissamment à la diffusion des Idées anarchistes dans un grand nombre de pays.

L'annonce de cette heureuse nouvelle a reçu un peu partout l'accueil le plus sympathique.

De nombreuses lettres, signées des noms les plus connus et les plus aimés et des groupements les plus actifs, nous ont apporté le précieux témoignage d'une approbation unanime.

« *L'Œuvre Internationale des Editions Anarchistes* » se trouve donc assurée, d'ores et déjà, du concours empressé des camarades et des groupes qui comprennent la nécessité de propager, partout et en toutes langues, le sublime Idéal de Bien-Être et de Liberté vers lequel tend la Pensée anarchiste et que, seul, réalisera l'avènement d'une société libertaire.

Nous prions, tout d'abord, ces amis, groupements et organisations de trouver ici l'expression de l'immense plaisir et du vif réconfort dont nous leur sommes redevables et reconnaissants.

Il s'agit, maintenant, de se mettre résolument à la besogne et de traduire, au plus tôt, en actes concrets, la volonté qui nous anime.

***

Traduit en diverses langues, notre Manifeste « *Aux Anarchistes de tous les pays!* » a paru dans la plupart des publications, revues et journaux anarchistes et anarchisants.

Ce Manifeste initial a été — forcément — quelque peu vague et imprécis. Il importe donc que nous revenions avant tout sur le but que nous poursuivons.

Nous voulons mettre à la portée des révolutionnaires de toutes langues et de toutes nationalités l'exposé des principes et des méthodes d'action que les ouvrages anarchistes ont pour objet de vulgariser dans le monde.

Le mouvement anarchiste souffre de l'isolement relatif dans lequel se meut l'action libertaire de chaque pays.

Pour se développer et se fortifier, l'Anarchisme a besoin de se transformer en courants de plus en plus amples. Il faut que, franchissant le cadre étroit dans lequel les frontières nationales et la diversité des langues emprisonnent pratiquement la conception anarchiste, les compagnons de partout s'élèvent progressivement, dans la pensée et dans l'action, jusqu'à une Internationale de réalisation, vivante et positive.

L'influence des principaux sociologues : Comte, Pecqueur, Owen, Mill, Cabet, Fourier, Proudhon, Marx, Engels, Lassalle, de Paepe, de Laveleye, Malon, Bakounine, Reclus, Jaurès, Kropotkine, Guesde, Tolstoï, Lénine, etc., — pour ne citer que des théoriciens qui sont morts — emprunte le plus clair de sa force au caractère international qu'elle possède.

C'est ce caractère international qui a permis aux doctrines de ces théoriciens de recueillir un peu partout des disciples nombreux et fervents.

C'est l'édition de leurs œuvres dans les langues les plus répandues qui a imprimé aux doctrines de ces penseurs leur puissance de pénétration dans les nations où, le Régime Capitaliste étant parvenu au même stade de développement, le problème social se pose dans des termes à peu près semblables et appelle des solutions quasi identiques.

***

Nos principes et nos méthodes d'action ont ceci de particulier *qu'ils attaquent de front et ont pour but de ruiner de fond en comble* toutes les formes d'Autorité et toutes les forces d'Oppression : Etat, Proprieté, Patrie, Religion, Morale imposée.

C'est pourquoi le Patronat et le Gouvernement de tous les pays les combattent avec une violence exceptionnelle et les dénaturent avec une perfidie sans égale.

Bien qu'ils soient pauvres et peu nombreux, il est indispensable que les Anarchistes soient en mesure de confondre les mensonges de leurs détracteurs et d'opposer aux déformations et calomnies des Autoritaires la rigueur de leurs arguments et l'irrésistible puissance de leurs démonstrations.

Nous voulons vivifier et seconder l'effort de redressement et le travail de véracité que les anarchistes accomplissent dans leur pays respectif, en mettant à leur disposition, et dans leur langue, les meilleurs ouvrages de propagande.

***

Le nombre des compagnons obligés de s'exiler pour se soustraire aux persécutions qui les menacent ou les frappent dans leur pays d'origine, qui se fixent à l'étranger ou qui, les uns expulsés, les autres privés de travail en raison même de leur infatigable militantisme, errent d'un pays à l'autre, ce nombre est considérable.

Nous voulons que, un peu partout, ces proscrits, ces pourchassés retrouvent, édités dans une langue qu'ils comprennent, les livres, brochures et publications qui leur parleront de la Révolution pour laquelle ils bataillent et de l'Anarchisme, pour lequel ils souffrent.

Ces lectures entretiendront dans leur esprit la flamme de la Révolte et, quel que soit le lieu où se trouvent ces déracinés, elles les tiendront au courant de ce que pensent, disent, veulent et font les camarades dont la persécution les aura séparés.

Nous voulons plus et mieux encore ; mais, présentement, nous nous en tenons là.

***

On le voit : nos projets sont vastes. Leur réalisation exigera un travail considérable et persévérant.

Avant de nous engager dans la voie qui s'ouvrait devant nous, nous en avons mesuré la longueur et les difficultés, et, toutes réflexions faites, nous avons estimé que la tâche n'est pas au-dessus de nos forces.

Nous nous y attelons.

Qu'on nous comprenne bien ; nous n'avons pas l'intention de centraliser la production littéraire anarchiste ; encore moins voulons-nous la monopoliser.

Nous savons que, dans plusieurs pays, existent déjà des œuvres et maisons d'édition anarchistes. Nous n'en voulons citer aucune, de crainte d'en oublier une seule.

Notre désir est de seconder les généreux efforts des œuvres déjà existantes et de prendre place à côté d'elles.

Le monde est vaste ; il y a place pour tous les hommes de bonne volonté, d'initiative et d'énergie. Le labeur est illimité, si l'on compare à ce qui est fait ce qu'il reste à faire. Il y a de quoi stimuler toutes les activités.

Nous demandons aux œuvres similaires de nous seconder et leur promettons, en échange, de les aider de notre mieux.

C'est dans cet esprit que nous nous sommes déjà mis en relation avec celles qui nous sont connues et que nous sommes prêts à prendre contact avec toutes celles que nous ignorons et qui nous seront signalées.

Aux journaux, revues, bulletins et publications de toutes sortes qui jugeront à propos d'encourager notre effort, nous demandons de publier cette longue communication et d'avance nous les remercions au nom de la propagande qui est notre unique préoccupation.

Nous prions les camarades en possession d'un ouvrage entièrement écrit ou en préparation de nous en informer et de nous donner sur le dit ouvrage tous renseignements utiles.

Bref, nous sollicitons tous les concours d'ordre technique et toutes les aides morales. Les uns et les autres seront accueillis par nous avec gratitude et cordialité.

***

Toutefois, nous ne sollicitons aucune contribution financière. Nous n'ouvrons pas de souscription.

Nous nous sommes assuré, pour partir, des ressources appréciables. Nous ne nous embarquons pas sans biscuit.

Nous ferons connaître prochainement les dons que nous avons déjà reçus et, au fur et à mesure de leur réception, ceux dont l'envoi nous est annoncé.

On constatera que, sans avoir à notre disposition des ressources considérables, nous pouvons fonder, avec les plus grandes chances de succès, « *L'Œuvre Internationale des Editions anarchistes.* »

Notre Administration sera prudente et avisée. On nous verra à l'œuvre.

Le siège de notre Œuvre est situé dans un local que nous venons d'arrêter et que nous allons au plus tôt aménager. L'adresse de ce local est : 14, rue Petit, Paris (19e).

C'est à cette adresse et au nom de *Ferandel* que toute la correspondance doit être envoyée.

Le Groupe fondateur.

Imp. " La Fraternelle " 55, rue Pixérécourt, Paris (xxe). *Le Gerant :* A. Colomer

Troisième Année — N° 28 JUIN 1924

La Revue Anarchiste

Le Numéro	1 75
Pour l'Extérieur	2 »

ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France	6 »	12 »	18 »
Extérieur	7 »	14 »	21 »

PARAISSANT

TOUS LES MOIS

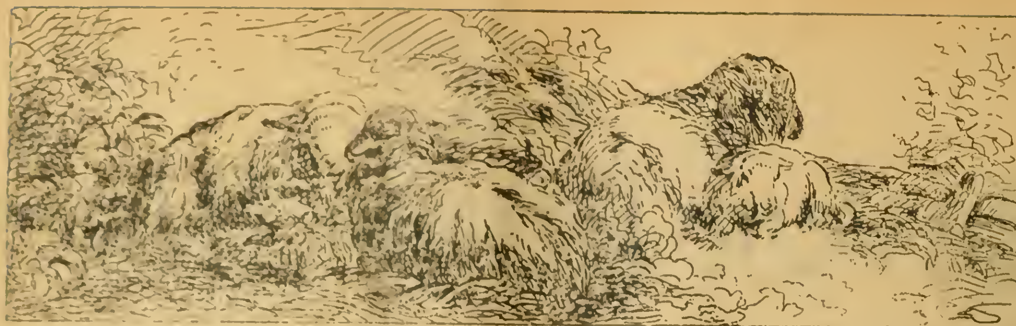


ADRESSER tout ce qui concerne la
RÉDACTION
à André COLOMER, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e,
l'ADMINISTRATION
à l'*Administrateur-délégué*
même adresse. Chèque Postal 231-90

SOMMAIRE :



4?0



LE PROBLÈME DE LA LIBERTÉ

I

Le problème

Notre époque a paru à une foule d'excellents esprits en avoir décidément fini avec la vieille idée de liberté. La science et la philosophie scientifique ont fait rentrer l'activité humaine dans la relativité et la dépendance universelles et l'universel déterminisme. *E nihilo nihil* Rien ne se crée de rien. Tout fait a une cause efficiente : nos volitions comme le reste.

L'influence déterminante du milieu a été proclamée ; la loi universelle d'adaptation a été reconnue, — au point de servir de conception- maîtresse, d'idée-mère, à cette interprétation agnostique et absolutiste, — fataliste, — de la vie universelle et de l'éternel mouvement des choses : l'Evolutionnisme d'Herbert Spencer.

La méthode expérimentale — cette « reconnaissance pratique de la loi d'adaptation » — a triomphé, — au point que, dépassant la mesure, outrant le principe, versant dans le vieux simplisme sensualiste, on a prétendu réduire à la « méthode objective » et au pur empirisme tout le travail des idées et de la pensée humaine.

La personnalité ne se conçut plus que comme le produit fatal du milieu ambiant et du milieu ancestral.

La volonté ne fut plus que la manifestation, l'émanation, l'apparence, d'une force supérieure.

Et, tandis qu'avait reparu l'Atomisme antique, ne voyant dans tous nos mouvements, « moraux » et « physiques », que mécanique d'atomes, on a vu renaître, sous des formes rajeunies et modernisées, ici le fatalisme pessimiste du Bouddha, et là des variantes du dynamisme stoïcien.

Et si, dans le vaste mouvement de critique qui, au milieu de cette floraison, a signalé l'époque qui finit, on se demande ce qu'est devenue l'idée de la liberté humaine, de la liberté *réelle*, il semble vraiment à première vue qu'elle ait définitivement sombré et qu'il ne doive plus rien en rester dans la nouvelle compréhension des choses qui s'élabore autour de nous et qui sera la philosophie scientifique de demain.

On a beau, en effet, vouloir se « détacher du monde » ; on a beau vouloir se retrancher dans l'indifférence sceptique ou dans l'impassibilité et la supériorité stoïciennes ; on a beau vouloir se libérer par l'amoralisme : la liberté ainsi conçue n'est qu'une chimère métaphysique, et c'est en vain qu'ascètes et « hommes libres », « olympiens » et égotistes », penseraient échapper à la physique universelle !

***

Faut-il donc en revenir à l'*Ananké* antique ? Faut-il en revenir au fatalisme oriental ? Et le dernier mot de la science est-il : Fatalité ?

Il semble bien, de prime abord, que ce soit là que nous aboutissions :

« Choses parmi les choses », sans autorité propre, sans autre pouvoir que celui que nous confère la nature souveraine, ne sommes-nous pas, en réalité, les jouets du Destin, les vaines apparences d'un *à priori* absolu, créatures, esclaves et instruments d'une indéfectible et inéluctable nécessité ?

Et si tout arrive ainsi de par une nécessité fatale, s'il est vrai que le présent est fils du passé, comme il est père de l'avenir, sans qu'il y ait de nouveauté possible, si nulle autre ambition, si nul autre idéal, ne peut, sans illusion, nous animer que d'accomplir passivement, sous l'empire absolu, sous l'autorité infrangible d'une fatalité éternelle, une impulsive et machinale destinée d'automate naturel, le sage ne doit-il pas, dépouillant tout orgueil,

savoir, roseau pensant, borner ses espérances à la seule « joie de voir et de savoir ? »

A quoi rime, dès lors, ce mot de « liberté » qui est, pour tant d'esprits, comme le mot magique, le mot des espoirs suprêmes, l'expression la plus haute de notre dignité naturelle et du vœu normal de notre être ? Que peut-il être autre chose qu'un mot vide de sens et que la science, — cette « langue bien faite », — doit désormais inexorablement bannir de son vocabulaire ?...

Et nous avons vu, en effet, savants et penseurs se rallier en nombre au nouveau dogme fataliste, et déclarer hautement que « l'idée « de liberté n'est qu'une hypothèse sans fon- « dement scientifique et qui ne mérite aucun « respect » (1).

Une *Théorie du Fatalisme* (2) a vu le jour sous la plume d'un philosophe de valeur.

Et nous avons pu lire, écrites par un homme qui fut à son heure un des plus brillants champions de la liberté humaine (3), ces lignes découragées :

«... Tous, tant que nous sommes, si fiers de notre prétendue indépendance, nous sommes en réalité l'*inerte* jouet de notre organisation héritée et des circonstances subies, de la race et du milieu, — et nos vices comme nos vertus sont des produits nécessaires, ni plus ni moins que le sucre ou le vitriol. Les individus et les sociétés vont à leurs fins avec l'inéluctable fatalité de la pierre qui tombe ou des astres qui tournent *in aeternum* les uns autour des autres... Vous vous croyiez bien fort et endurci jusqu'aux moelles, et supérieur, en raison de l'énergie de votre caractère, du raffinement de votre éducation, de la profondeur de votre expérience, à toutes les faiblesses humaines ; vous vous imaginiez avoir mis une triple cuirasse de rouvre et d'airain autour de votre cœur ; vous aviez même, dans l'impertinente sérénité de votre orgueil de blasé revenu de tout, un sourire de compassion ou de mépris pour les pauvres diables qui succombent...

« Mais vous n'aviez pas songé à la forme de votre crâne ou à la composition chimique de votre cerveau. Vous n'aviez pas songé à ce petit grain d'atavisme qui sommeillait dans un mystérieux repli de votre substance grise, et qu'un beau jour un souffle, un écho, un frôlement, un ferment égaré d'amour ou de haine, l'éclair magnétique d'une prunelle ensorcelante, un coup de fièvre, un envoûtement inexpliqué, un rien va suffire à réveiller, déchaînant les ardeurs latentes, vous brûlant le sang d'ivresses et de rages insoupçonnées, bouleversant de fond en comble votre intellectualité et votre existence, et, finalement, vous jetant corps et âme aux gouffres inconnus, triomphe ou folie, déshonneur ou gloire, enfer ou paradis... »

⁂

Ainsi donc la question se pose nettement : Être ou ne pas être ! Il s'agit de savoir *si nous sommes quelque chose*, — si nous sommes *pour* quelque chose, ou si nous ne sommes *rien*, rien, en dernière analyse, qu'une chose inerte et passive, — dans la vie universelle et dans le cours des choses.

Avons-nous, ou n'avons-nous pas, selon le mot de Pascal, « la dignité de la causalité », le pouvoir d'initiative ?

Sommes-nous, ou pouvons-nous devenir, des êtres *libres* ?

Et si ce mot de « liberté » n'est pas un vain mot, si l'idéal incoercible qu'il exprime n'est pas une illusion et un leurre, à quoi de réel peut-il bien correspondre en présence des données incontestables de la science et de la philosophie scientifique ?

Tel est, dans sa substance, débarrassé de toute la phraséologie métaphysique dont on l'a si souvent obscurci, ce problème majeur, ce problème vital de la liberté, qui s'agite depuis tant de siècles, et dont la solution, à l'heure présente, fait plus que jamais impérieusement besoin.

II

Les fondements cosmologiques de la liberté

Il n'est pas seulement, ce problème, comme l'a fort justement écrit M. Alfred Fouillée, « il n'est pas seulement un problème philoso- « phique, il est, par excellence, *le problème* « philosophique. Toutes les autres questions « viennent se rattacher à celle-là ».

Et d'abord, la question primordiale, essentielle, le grand problème humain : l'explication et la nature de l'univers et de la vie, la conception du principe de causalité.

Nous ne nous arrêterons pas à l'hypothèse ingénue de la création divine et de l'arbitraire surnaturel. Eliminée progressivement au cours du développement historique, par la conscience croissante de l'immuable naturalité des phénomènes, la superstition théologique, à son dernier terme, se résout en l'idée absurde, *contradictoire*, d'un Moi infini, — inconciliable antinomie, puisque le « moi » ne se comprend que limité pour le « non-Moi », — et porte ainsi désormais en elle-même son irrévocable condamnation.

Mais la fin de l'idée naïve d'autorité divine n'est pas la fin de l'absolutisme et du fatalisme, et l'illusion autoritaire reparait, de par la raison raisonnante, dans la cosmologie et la phi-

(1) Ch. Féré, *Sensation et Mouvement*, pp. 68-69.
(2) B. Conta, *Théorie du Fatalisme.*
(3) Emile Gautier.

losophie simplistes des métaphysiciens, aberrant à la recherche de la cause première.

Matérialistes, spiritualistes, agnostiques, tous en effet, sous des manteaux divers, aboutissent, en dernière analyse, à la superstition de la Force. C'est — Conta (1) l'a très nettement mis en lumière — la caractéristique de la pensée philosophique du dernier siècle. Les entités remplacent les divinités, et au règne et à l'autorité de Dieu succèdent, en fin de compte, l'autorité et le règne de cette entité suprême : la Force.

Simple rapport d'énergie, manière d'être relative d'un mouvement, simple qualité, la force devient, par abstraction, une réalité *en soi.*

C'est l'opération familière à tous les cerveaux enfantins :

Un jour, un de ces ballonnets d'enfant qui font la joie ephémère des tout petits avait échappé à la main inhabile qui le retenait, et après s'être élevé lourdement, planait, à peine hors de portée, son gros fil d'attache droit sous lui. Mon fils, bambin en jupes, à l'âge encore où tout est miracle, le regardait étonné, s'extasiant de ne pas le voir s'élever davantage · « C'est le poids du fil, lui expliquai-je, qui le retient. — Oui, répéta mon gamin, confiant dans l'expérience de son papa, c'est le poids du fil... » Puis, après avoir songé un instant :

« *Où qu'il est le poids du fil ?* »

La voilà, « la Force » des métaphysiciens, la force-entité !... C'est le « poids du fil », — abstraction substantifiée, qualité devenue entité, qualificatif passé substantif et idole à majuscule.

Et l'idole ainsi créée par une « maladie du langage », selon la significative expression de Max Müller, par l'abstraction et l'imagination métaphysiques, devient la cause première du monde, la raison dernière de tout, la mère éternelle et immuable des choses.

Nous sommes, dès lors, les jouets d'une Fatalité éternelle. Quoi que nous fassions, un Destin implacable nous gouverne : un Fatum infrangible régit l'univers, une Cause unique détermine les phénomènes et une « inexorable Nécessité » étend son empire sur toutes choses. Le déterminisme fataliste, le *prédéterminisme*, est l'expression adéquate, le corollaire logique, du règne et de l'autorité de la Force, immanente ou transcendante.

Mais la Force, principe absolu, principe éternel et immuable de la nature et des mondes, n'est qu'une illusion, un mirage métaphysique.

La force, pour le physicien, pour le moniste conscient de l'unité physique du monde, n'est pas un absolu, une réalité en soi, une « cause » ; c'est un *rapport* momentané, *une abstraction mathématique* exprimant une valeur relative du mouvement, une relation de phénomènes. Et le fameux principe de permanence de la force, — qui est la base, entre autres, on le sait, de toute la philosophie de Spencer, — n'est qu'un sophisme verbal, reposant sur la confusion et l'équivoque.

Si nous sortons du verbalisme et de la logomachie pour nous placer au point de vue réaliste et scientifique, nous voyons que la force, qualité concrète d'un phénomène, se crée, qu'elle naît, se développe et meurt, avec lui, qu'elle est, en un mot, contingente et variable, comme tout ce qui appartient au domaine du relatif, du « temporel », au « monde ondoyant et divers des réalités ».

En dehors de là, la force n'est qu'une expression algorithmique, une abstraction, un mot.

Dire que la force est permanente, éternelle, immuable en soi, équivaut à dire : la grandeur, la petitesse, la vitesse, sont permanentes, éternelles, immuables en elles-mêmes. Cela n'a, en réalité, aucun sens.

***

L'erreur fondamentale de cette théologie de la Force, de cette déification de la quantité, réside dans l'illusion pythagoricienne, le fétichisme du Nombre, dans ce réalisme arithmétique qui méconnait l'*immensité* de la nature, nie, en fait, l'infini et fait du mathématisme l'essence de l'univers.

Mais devant la notion d'infini, devant cette notion indéfectible qui fait la gloire et la grandeur de la pensée humaine, toute cette fantasmagorie, toute cette cosmologie ontologique et absolutiste, s'écroule, s'évanouit.

Qu'est-ce que la quantité, *notre* quantité, en face de l'infini ? Quelle est sa valeur réelle, si on se place au point de vue naturaliste qui est celui de la pensée moderne et de la philosophie scientifique ?

La quantité embrasse-t-elle *toute* la réalité, et le monde, *notre* monde, est-il adéquat à la nature entière ?

Certes, « toutes les tentatives pour détermi-
« ner les conditions d'émergence des phéno-
« mènes physiques au delà des bornes de l'es-
« pace et des limites du temps sont aussi vai-
« nes que (pour employer l'heureuse expres-
« sion de Sir William Hamilton) la tentative
« de l'aigle pour sortir de l'atmosphère dans
« laquelle il plane, et qui peut seule le por-
« ter ». Mais si nos sens et notre imagination ne peuvent sortir du monde et de la quantité, du temps, de l'espace et du nombre, qui sont les leurs, les nôtres, il n'en est pas moins vrai que nous *savons* que la réalité naturelle est

(1) Conta, *Introduction à la Métaphysique*, chapitre VII.

sans limites, qu'elle ne se borne ni ne se mesure à notre représentation, aux formes, aux apparences, aux « espèces », sous lesquelles nous la percevons.

L'infini de la nature est un axiome incontestable. Il est, comme le dit Stallo, « l'expression de la relativité essentielle de toutes les cho- « ses matérielles et de leurs propriétés » ; il est « la base de toutes les relations qui cons- « tituent l'actualité sensible » ; il est « le fon- « dement de toutes les actions et formes maté- « rielles ».

« Si l'univers, a écrit le Dr Hubert Boëns, « était fini, limité, en vertu de l'attraction qui « le régit il ne formerait qu'un bloc, inerte, « immense, basculant ou pivotant dans son « enceinte bornée » — ou plutôt tout serait immobile et mort, car l'équilibre absolu se serait forcément et immuablement établi.

La notion d'infini est donc bien une notion nécessaire, naturelle et rationnelle.

Dès lors si nous nous posons, avec Stallo, « la question de savoir si nous avons le droit « d'appliquer à l'Infini les concepts logiques « et les formules mathématiques basées sur « les conditions de l'existence finie, et de trai- « ter le monde illimité comme un système mé- « canique défini, et son énergie comme une « quantité constante », la réponse est claire :

« Les opérations, comme le dit très bien Stal- « lo, où le terme infini est traité comme les « termes finis sont aussi illégitimes en physi- « que qu'elles le sont en mathématiques ». Ce qui est vrai de tout système fini, quelle qu'en soit l'étendue, n'est pas vrai d'une réalité naturelle absolument illimitée. « Ni la loi de con- « servation de l'énergie, ni celle de sa dissi- « pation, ne peuvent lui être légitimement ap- « pliquées... Nous ne pouvons pas traiter l'in- « fini comme une chose physiquement réelle « (corporelle), *parce que la réalité physique « définie est coextensive avec l'action et la « réaction* ; et les lois physiques ne peuvent « pas lui être appliquées parce qu'elles sont « des déterminations des modes de *l'intérac- « tion* entre des corps finis, distincts » (1). La nature infinie n'est pas un corps distinct, et il n'y a pas de corps en dehors d'elle avec lesquels elle puisse avoir intéraction.

Cette notion d'infini suffit pour anéantir toutes les imaginations absolutistes, toutes les conceptions bornées, autoritaires et fatalistes de la vie universelle.

« Expression de la relativité essentielle » de toutes choses, elle est la négation de l'absolu. Tout apparaît dès lors « en rapport », — contingent, relatif et variable.

L'unité mathématique elle même, la base de toute mesure, la trame même de nos perceptions d'intensité, d'étendue et de durée, de nos notions de force, d'espace et de temps, cesse d'être une réalité *en soi*, un absolu de la grandeur, pour devenir une fixation organique, une résultante physico-psychique, relative et contingente, tenant à notre coordination cosmique et à notre physiologie.

L'absolutisme mathématique s'évanouit. Le cadre qui enfermait tout se brise, et aux deux pôles de l'infini, celui de la grandeur et celui de la petitesse, dans l'abîme macrocosmique et l'abîme microcosmique, nous voyons de toutes parts la voie ouverte au nouveau dans le monde.

Toujours, de cet au delà infini, mais non surnaturel, de cette immensité d'énergie, de cette abîme insondable, peut surgir dans le monde un élément *nouveau*, — nouveau *pour le monde*, pour *ce* monde, — un élément qui change l'orientation, la direction des choses, et vienne rompre la chaîne du prédéterminisme et de la fatalité. Dans la vie des mondes, dans celle de notre univers comme dans celle du plus infinitésimal microcosme, il y a toujours place pour la nouveauté, pour l'innovation, pour le hasard et l'accident.

Toutes les palingénésies, toutes les théories du retour éternel, apparaissent ainsi comme des erreurs, le progrès *réel* devient possible : nous échappons au préjugé mathématique qui faisait ainsi dire à Lucrèce : *eadem sunt omnia semper*, — à ce simplisme déprimant qui faisait dire à Tyndall : « La loi universelle de la « physique est la généralisation inattendue de « l'aphorisme de Salomon : *rien de nouveau « sous le soleil*... L'énergie de la nature étant « une quantité constante, tout ce que l'homme « peut faire dans la recherche de la vérité « physique, ou dans les applications des scien- « ces physiques, c'est de changer de place les « parties constituantes d'un tout qui ne varie « jamais, de sacrifier l'une d'elles pour en produire une autre ».

Non ! La nature infinie n'est pas assimilable à un total, à un tout unique, où seules les combinaisons et les formes changent et où il n'y a que du vieux-neuf, où la « loi de compensation » est la loi suprême, où la Mathématique est la science des sciences ; et nous devons bien nous garder des déductions et des sophismes verbaux que fait naître logiquement cette expression consacrée mais trompeuse : le Grand Tout, et de la philosophie géométrique qui en découle.

Tout cela, c'est toujours la vieille illusion du mathématisme. C'est la vieille conception ontologique, bornée, de la Nature, qui faisait dire à Gœthe dans un sophisme grandiloquent : « Toujours elle contient tout. Pour elle, ni

(1) Stallo, *La Matière et la Physique moderne*, pp. 217-218.

« passé, ni avenir ; pour elle le présent est « éternel. »

C'est elle qui inspirait à Laplace les lignes fameuses et tant de fois reproduites : « Une « intelligence qui, pour un instant donné, con- « naitrait toutes les forces dont la nature est « animée et la situation respective des êtres « qui la composent, si d'ailleurs elle était assez « vaste pour soumettre ses données à l'analyse, « embrasserait dans la même formule les mou- « vements des plus grands corps de l'univers « et ceux du plus léger atome. Rien ne serait « incertain pour elle, et l'avenir, comme le « passé, serait présent à ses yeux. »

Vains propos de la griserie mathématique, qui veut concréter sous son compas, — *numero, pondere, mensura,* — la nature entière ! En face de la réalité sans bornes, cela ne signifie *rien.*

***

Nous pouvons maintenant aborder avec des lumières suffisantes la question qui, pour beaucoup, est le centre du problème : la question du mécanicisme.

« Le Monde est une machine, et, dans une « machine, il n'y a pas de place pour la li- « berté. » Voilà ce qu'on nous dit. Que vaut cette affirmation ?

Cette question est intimement liée à celle du mathématisme ; elle n'en est, peut-on dire, que le corollaire. Le simplisme mécanique est la conséquence fatale, la conséquence logique, du simplisme mathématique. Et la considération de l'infini de la nature et de l'énergie, qui ruine l'un, ruine aussi l'autre : la réalité naturelle, dans sa complexité sans fin, échappe à la mécanique, comme elle échappe à la mathématique. L'univers, en réalité, n'est pas comme un corps mort subissant une impulsion étrangère. C'est un organisme. Vivant, « ouvert de toutes parts, envahissant et envahi », il ne peut être assimilé à un système fixe, à un système fermé quelconque.

Ses éléments atomiques, — univers eux-mêmes, mondes parmi des mondes, foyers d'énergie eux aussi,— loin d'être des éléments simples, inertes et passifs, vivent de la vie universelle. Ils sont actifs. Ils sont sources de force (1).

L'atome, ainsi, l'atome cher aux mécanicistes, n'est pas le dernier terme de l'analyse. La matière, la matière atomique, n'est qu'un état second de la substance universelle. C'est l'énergie qui est le fond, le tissu même des choses, l'âme des réalités incessamment changeantes et incessamment nouvelles.

Ainsi s'explique la fécondité inépuisable de la nature, en gestation éternelle. Ainsi s'explique, ainsi s'accomplit et se poursuit sans fin, dans l'espace et le temps, le travail spontané de la création naturelle.

Cette génération spontanée, cette activité créatrice, n'échappent certes pas au déterminisme universel, qui est la loi même de causalité, la condition de tout ce qui est. Mais n'y a-t-il pas déterminisme et déterminisme ? C'est là qu'est la question.

Et, en effet, nous pouvons à présent nous rendre compte que, dans la nature sans limites, les univers sont innombrables ; qu'à travers l'infiniment grand et l'infiniment petit, dans toutes les directions, les mondes pullulent, sans nombre, à l'infini, *chacun avec son organisation et sa vie propres, son ordonnance, sa norme.* C'est la variété naturelle de la vie, inépuisablement complexe et diverse dans son immensité insaisissable. C'est *la loi naturelle d'autonomie,* — aussi primordiale, aussi indéfectible que la loi de solidarité.

Chaque univers a son régime différent. Chaque monde a sa coordination, son échelle, son activité propres. *Chaque sphère a sa mesure et son déterminisme.* Telle est la vérité capitale qui nous apparaît.

***

Comment comprendre, dans ces conditions, le principe de causalité ? Comment concevoir la relation de cause à effet, d'antécédent à conséquent ? *Comment concevoir les rapports entre phénomènes ? L'absolutisme ne s'évanouit-il pas ? Et peut-il encore être question d'un inexorable, d'un inéluctable « enchaînement » des phénomènes, d'une « chaîne » infinie des effets et des causes ?*

Déterminisme n'est pas fatalisme, — voilà la conclusion à laquelle nous aboutissons. La vieille conception autoritaire de la causalité s'effondre, pour faire place à une étiologie des phénomènes qui ne voit partout que *des complexus de complexus,* des résultantes, des conjonctures de facteurs enchevêtrés à l'infini, *intus et extra.* Et si rien ne se crée *e nihilo,* il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a pas équation de cause à effet, qu'un effet *ne se déduit pas* d'une cause, que tout effet a plusieurs causes, comme toute cause plusieurs effets, et que chaque composante, chaque centre autonome de force, a, conformément au principe de Galilée, son rôle indépendant et son pouvoir d'action et garde, inaliénable, irréductible, inviolable, dans son dynamisme intime, la spontanéité de la vie.

Il ne s'agit pas ici, remarquons-le bien, de verser dans le mysticisme bergsonien, dans la métaphysique de la durée pure et la théologie de l'Elan vital et de l'Evolution créatrice. Tout est physique, pour nous. Tout *est physiquement déterminé.* Mais qui ne voit que cet

(1) Voir les travaux de Gustave Le Bon, etc.

énergétisme complexe auquel nous sommes arrivés, ne permet pas, aussi loin qu'on pousse l'analyse, d'arriver à un Absolu quelconque, cause première de quoi que ce soit ? Ainsi le fatalisme tombe — en même temps que le libre-arbitre ; l'absolutisme objectiviste en même temps que l'absolutisme subjectiviste ; et le mécanisme, et la téléologie, et cette superstition du milieu que le transformisme a suscitée et qui conduit à la résignation sans ressort, à la passivité et à l'abdication.

Et, dans une aurore de libération, nous percevons le règne d'un déterminisme *relatif*, multiple, sans commune mesure ni valeurs fixes, relevant de mathématiques hétérogènes, et dans lequel chaque foyer d'énergie, chaque organisme, participe, suivant sa nature propre et suivant des lois naturelles qui ne sont que l'expression de la logique protéiforme des choses, au *pouvoir* universel.

III

Physiologie du progrès

Cette autonomie foncière et ce *pouvoir* que nous avons reconnus à chaque organisme, à chaque individu (au sens le plus large du mot), voilà la source, voilà le germe de la liberté. C'est déjà la liberté à l'état, pour ainsi dire, embryonnaire. Il ne s'agit plus que d'un développement, d'une intégration. Quel est ce développement ? Quelle sera cette intégration ? C'est ce qui nous reste, maintenant, à examiner.

Progrès ? — Il n'y a pas de progrès, a-t-on dit. *Eadem sed aliter*. Il n'y a que des changements de forme, des transformations, des métamorphoses, mais rien de neuf, rien de nouveau, pas « d'avance », dans la nature éternellement identique à elle-même, dans le Grand Tout toujours le même, en somme, sous les apparences. Pas de progrès réel, pas de marche en avant véritable : *semper eadem !*

Nous avons vu ce que cela vaut. Nous avons vu comment la porte ouverte sur l'infini est une porte ouverte à l'innovation et au progrès. Nous avons vu comment se poursuit, dans la nature incommensurable, le travail sans fin de la création éternelle, engendrant sans cesse, pour chaque réalité, un avenir nouveau.

Mais ce qui est vrai, c'est qu'il faut se garder de l'illusion du progrès absolu, de la représentation simpliste d'une Evolution unitaire, embrassant dans un seul mouvement *toute* la réalité.

C'est ainsi que, substituant une métaphore et une image métaphysique à la réalité des choses, on nous parle, avec une foule de théoriciens, obscurs ou illustres, de trajectoire cyclique, elliptique, parabolique, spiraloïde,... que sais-je encore ? C'est ainsi qu'avec Spencer on schématise le progrès comme un mouvement divergent par la multiplication des effets.

A ces conceptions *balistiques*, fatalistes, issues du simplisme et de l'absolutisme, une saine notion de la complexité *irréductible* de la nature et de la vie universelle oppose une conception *organique*, de développement, de croissance, une conception *énergétique*, qui laisse dans chaque progrès, *un rôle à l'initiative novatrice*.

Oui, pas de progrès *de la nature*, de progrès absolu ! Pas de « devenir éternel », englobant tous les phénomènes dans un mouvement unique ! Mais *développement* — donc phénomène particulier, concret, relatif, — développement spontané et autonome d'énergie organisée, voilà comment se présente, voilà en quoi consiste, à nos yeux, tout progrès véritable, cosmique ou terrestre.

∴

Accumulation de potentiel, tel est dès lors le caractère fondamental de toute évolution progressive. Accumulation, organisation, développement. Ainsi va le monde en progrès. L'atome, ainsi, se forme, pour engendrer les corps ; puis, de même, la vie planétaire s'organise et se perfectionne ; la conscience, enfin, fleur de progrès, se constitue, surgit, se développe pour s'épanouir, suivant le même processus.

De ce processus, une loi se dégage : *loi de coordination croissante... E pluribus unum*. Les antagonismes s'effacent ; les synthèses s'opèrent ; l'harmonie grandit. Le cosmos *s'organise* par échelons : l'atome matériel, — la cellule vivante, — la collectivité sociale, marquent les étapes de cette coordination universelle.

Dans cette unité, c'est la variété : *variété croissante dans l'unité croissante*. Ainsi pourrait être formulée la loi suprême, la loi synthétique du progrès. Dans les organismes inférieurs, comme le dit von Baër, tout est dans tout, et l'organisme monte en grade à mesure que s'opère la division du travail. C'est la loi de différenciation. *Mais cette loi de différenciation est inséparable de sa complémentaire, la loi de synergie, de coordination organique, que nous venons de mettre en lumière et qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on veut rester fidèle à la réalité.*

Ces deux lois sont corrélatives ; elles se conditionnent mutuellement. En isolant l'un d'elles, en s'attachant exclusivement à une vérité *partielle*, pour en faire sa loi d'hétérogénéité croissante, Spencer a faussé sa conception des

faits naturels. La réalité ne correspond pas à sa thèse (1). Différenciation, oui ; — hétérogénéité, non ; — voilà ce que nous dit la nature, voilà ce qu'elle nous montre dans ses organismes, ses mondes, de plus en plus unifiés, de plus en plus coordonnés et cohérents, de plus en plus solidarisés, au fur et à mesure de leur différenciation même.

***

Comment se présente, en ce qui concerne l'homme et la collectivité humaine, ce processus d'accroissement, d'accumulation, ce développement, qui est, nous venons de le voir, l'essence de tout progrès? En quoi consiste-t-il ? A quoi aboutit-il ? Quelle est, en un mot, sa physiologie particulière ? Tels sont donc, la vérité, les termes précis du problème.

Le phénomène caractéristique du développement humain, c'est le développement du savoir. Le progrès humain peut se définir comme le progrès du savoir collectif : la science qui grandit, c'est l'humanité qui avance ; c'est l'homme qui s'éloigne de plus en plus de l'anthropoïde primitif, pour se rapprocher de *l'homo sapiens*, de l'être conscient et libre qui « triomphe de la nature en obéissant à ses lois ».

Mais cette évolution de l'Humanité vers la science et la plénitude du pouvoir n'est que la continuation, par des moyens accrus, de l'évolution zoologique qui, partant de l'inconscience et de l'impulsivité, arrive, chez les espèces supérieures, à la conscience claire et à la spontanéité personnelle. Le même développement de la connaissance, de la conscience, — et, par suite, de la volonté et de la puissance d'action, — se poursuit à travers toute l'échelle de la vie animale.

Le facteur essentiel, le point de départ, la base, de cette évolution, c'est la mémoire. « Fonction générale de la matière organisée », ainsi que l'écrivait Ewald Hering dès 1870, « c'est à la mémoire que nous devons presque tout ce que nous sommes et ce que nous avons ». L'être vivant, du plus élémentaire au plus perfectionné, est un accumulateur. Sans accumulation mnémonique des impressions, pas de conscience, aussi rudimentaire soit-elle ; pas d'images, même fuyantes ; pas de raison, même embryonnaire ; pas de volonté, même diffuse. Toute la psychogénie est sous la dépendance de cet élément primordial. Le fait de conscience le plus simple, le plus trouble, le plus vague, est un complexus de rapports, qui suppose la mémoire organique. Bien plus : la vie végétative, elle-même, n'a-t-elle pas pour base le phénomène d'intussusception, qui est, comme Haeckel, en accord avec Hering, le signale très justement dans ses *Essais de psychologie cellulaire*, une forme de mémoire larvée, un aspect grossier du phénomène général d'accumulation vitale ?

Quelle que soit l'explication de ce phénomène biologique fondamental, — qu'on invoque avec Haeckel, « la structure moléculaire des combinaisons carbonées », ou qu'on ait recours aux propriétés des combinaisons endothermiques de l'azote, combinaisons endothermiques qui, ainsi que l'observe Berthelot, jouent un rôle majeur dans les phénomènes de la vie, qu'on attribue ou non, avec Letourneau et d'autres, la mémoire spéciale du système nerveux au phosphore accumulateur de lumière, — il n'en reste pas moins que le fait est là et que « sans l'hypothèse d'une mémoire inconsciente de la matière vivante, les plus importantes fonctions de la vie sont en somme inexplicables » (1). Peut-il même être question d'hypothèse, quand il s'agit d'un *fait*, — abstraction faite du *nom* qu'on lui donne, — d'un fait évident, certain, le fait d'accumulation organique, à la fois physique et psychique ?

***

La conscience a donc pour condition essentielle la mémoire. Mais la mémoire cérébrale, il faut le remarquer dès l'abord, ne collectionne et ne collationne que des abstractions. Elle ne *retient* pas la réalité concrète. Celle-ci nous échappe. Nous ne percevons, nous ne retenons, que des qualités, des propriétés *abstraites* d'objets concrets, objets dont nous ne saisissons pas, ainsi, tout l'être réel et que nous ne connaissons, sous un vocable donné, que comme *des sommes d'abstractions*, plus ou moins étendues mais toujours incomplètes, toujours inadéquates à la réalité entière.

Ainsi, par exemple, ce que nous appelons le soufre est-il bien toujours *identiquement et absolument le même corps ?* Rien ne le prouve, et maints chimistes ne se font pas faute d'en douter. Pouvons-nous, en effet, affirmer autre chose que la concordance de telles et telles propriétés, plus ou moins nombreuses, mais abstraites, que nous connaissons seules ?

Que de fois, d'autre part, ne nous arrive-t-il pas de prendre un sosie pour son semblable, et plus souvent encore de faire confusion entre deux animaux de même espèce? Pourquoi ? Parce que notre connaissance et notre mémoire cérébrale ne portent que sur des caractères abstraits et qu'il peut se faire que précisément ces abstractions concordent.

(1) Voir, notamment, les critiques de G. Tarde (*Darwinisme naturel et Darwinisme social.*)

(1) Ernest Haeckel, *Essais de Psychologie cellulaire*, p. 44.

La mémoire cérébrale, comme la connaissance, opère donc sur l'abstrait. Elle s'alimente d'abstractions. Elle *extrait*, des objets concrets, des éléments qu'elle coordonne et organise, et c'est par là que la conscience qu'elle conditionne échappe à la tyrannie des objets matériels, à l'absolutisme du monde extérieur, et à la fatalité.

Il ne s'agit pas ici, notons-le bien, d'abstractions métaphysiques. Il s'agit de *perceptions* réelles. Il s'agit d'impressions du dehors, d'impressions d'origine objective, concrète, mais *passées au crible de notre organisme*, perçues subjectivement suivant notre organisation psychique et notre nature propre, traduites par nous suivant notre norme intime, suivant notre autonomie naturelle. Et, *sans verser dans le subjectivisme pur* des successeurs de Kant, on peut se dire, avec Elie Reclus, que les siècles n'ont pas épuisé la profondeur de cette parole du philosophe grec · *L'homme est la mesure de toutes choses.*

C'est ainsi que la conscience, autonome, crée progressivement la liberté.

Expérimentalement, peu à peu, elle accumule les abstractions, les données, les vérités, de plus en plus synthétiques, de plus en plus générales, pour s'élever finalement, dans l'humanité, jusqu'aux vérités universelles qui donnent à l'homme la clef des phénomènes et le pouvoir scientifique.

C'est indéniablement par la voie de l'expérience, c'est par la méthode expérimentale, reconnue ou non, volontaire ou non, que s'opère, au cours de l'histoire zoologique et humaine, ce progrès, ce développement, de la conscience libératrice. Mais trop souvent, à notre époque, — et c'est là l'erreur, — on a confondu *méthode expérimentale* et *méthode objective*. On a méconnu la part qui revient à l'initiative de l'esprit. On a méconnu l'action initiatrice de tout ce qui constitue le *génie*. Génie obscur encore, embryonnaire mais croissant, de la série animale, génie de plus en plus triomphant de l'homme, c'est lui qui donne les intuitions que l'expérience éprouve et vérifie. L'imagination, tant décriée par les « objectivistes », l'imagination créatrice reste au premier plan. Elle joue, parmi les facteurs de la science et du progrès de la conscience, le rôle d'un élément essentiel, d'un élément central, d'un élément moteur. Elle crée les hypothèses, les hypothèses nécessaires et fécondes. L'expérience, à proprement parler, n'est qu'une épreuve éliminatoire. Elle confronte, elle élague. Elle ajuste, par l'observation, les idées à la réalité extérieure. Mais c'est, avant tout, par la logique du sens intime que se forment ces idées, ces intuitions, que le contrôle objectif élimine ou fortifie.

∴

La logique, en effet, voilà le fond éternel et universel des choses. Voilà l'essence de l'univers, la raison dernière des phénomènes. Non pas la logique pure, absolue, métaphysique, d'un Hegel ; mais la logique protéiforme de la nature, la logique inhérente à la physique universelle et *dont les lois naturelles ne sont que l'expression particulière*.

Fondement de la raison, comme du sens intime, elle est le fondement de la liberté. C'est elle qui, dans un *crescendo grandiose*, qui va de l'intuition à la science par le développement expérimental de la raison, engendre, au sein de l'humanité, une force nouvelle. C'est le verbe, organe logique par excellence, qui, au cours des siècles, à travers l'histoire et la préhistoire, crée, organise peu à peu, par la parole d'abord, par l'écriture ensuite, par l'imprimerie enfin, la sapience et la liberté. Sans lui, pas de progrès humain : c'est lui qui permet de noter les rapports objectifs des phénomènes ; c'est grâce à lui, c'est par lui, que les vérités générales, que les vérités universelles, les lois naturelles, les idées rationnelles, se dégagent, se formulent, se communiquent, se retiennent ; c'est par lui que la science, le savoir accumulé, à la fois collectif et synthétique, se constitue et grandit, bannissant, d'étape en étape, la superstition et l'absolutisme, accroissant le libre pouvoir de l'homme, éliminant progressivement l'autorité, et de la conception de la nature, et de la vie humaine.

Ainsi l'an-archie (1), la vie débarrassée de toute autorité, l'épanouissement de la liberté plénière, est au terme de l'intégration humaine et du développement de la conscience. Mais ne confondons point. Comme il y a « fagots et fagots », il y a anarchie et anarchie. Il y a *an-archie et anarchie*. L'anarchie rationnelle, pour employer l'heureuse formule d'Emile Digeon (1), l'an-archie novatrice, n'a rien de commun avec le règne du bon plaisir individualiste, ni avec l'apachisme multiforme qui en est l'aboutissement logique. Cela, c'est la pseudo-société actuelle. C'est l'anarchie d'aujourd'hui, cette anarchie désordonnée que les socialistes, que Colins, qu'Auguste Comte, ont si magistralement signalée et caractérisée sous ses divers aspects. Cet *autoritarisme du Moi*, cet absolutisme égoïste, principe du monde bourgeois, *individualiste*, est la négation de l'an-archie à laquelle nous tendons. Celle-ci, quoi qu'on en puisse penser et dire dans les cénacles, les gazettes et les prétoires, celle-ci ne va pas sans

(1) Orthographe primitive du mot, dans son sens anti-autoritaire. Cf. Kropotkine, *Paroles d'un Révolté*, p. 99.

(1) Emile Digeon, *Des droits et devoirs en anarchie rationnelle.*

discipline. Mais cette discipline éliminatrice de l'arbitraire, c'est celle de la raison impersonnelle, de la raison parfaite qui fait l'homme accompli. Ou autorité, ou raison ; tel est le dilemme qui se pose perpétuellement dans la pratique de la vie et des rapports humains. Tel est aussi le conflit millénaire, dont l'enjeu est la liberté.

IV

Liberté et solidarité

Cette liberté, fruit du progrès et objectif de la dignité humaine, n'est donc point le bon plaisir, l'arbitraire, *l'égocentrisme*, des individualistes. Ce n'est point la liberté absolue des métaphysiciens du Libre Arbitre et de l'amoralisme. Il ne s'agit point de voir dans l'individu, dans le « Moi », « *le* centre de l'univers », le principe et le but de la vie, cause première et fin dernière d'une activité absolument indépendante et purement égoïste.

Certes, tout n'est que besoin dans la nature de l'homme et ce sont *nos* besoins qui gouvernent notre vie. Mais est-ce à dire que tout ne soit *que* satisfaction personnelle, que manifestation *égoïste*, comme le veulent les forcenés du subjectivisme ?

Pour eux, en effet, pour ces hédonistes nouveau style, le Moi prime tout. L'Egoïsme est la loi de la vie. Le plaisir en est le but final. Chacun pour soi. L'altruisme est une illusion, une duperie, dont l'homme conscient, l'homme « libre », se garde avec soin.

Autonomie, dans leur bouche, équivaut à autocratie. L'individu est souverain absolu. « La raison ?... La justice ?... La logique ?..., me disait, il y a nombre d'années, l'un d'eux, connais pas !... je ne connais que le parallélogramme des forces ! » Puis, après un moment, mystérieux, voulant encore, dans une formule sibylline, préciser davantage son amoralisme et parachever « l'initiation » : « Est-ce que nous sommes des *honnêtes gens* ?... » (1).

La question ainsi prend de l'ampleur. C'est tout le problème moral qui se pose.

Examinons-la de plus près.

⁂

« Il y a en nous une force (2) accumulée qui demande à se dépenser ; quand la dépense en est entravée par quelque obstacle, cette force devient désir ou aversion ; quand le désir est satisfait, il y a plaisir ; quand il est contrarié, il y a peine ; mais il n'en résulte pas que l'activité emmagasinée se déploie uniquement *en vue* d'un plaisir, avec un plaisir pour *motif ;* la vie se déploie et s'exerce parce qu'elle est la vie ».

Ces quelques lignes de Guyau (1) mettent admirablement en lumière le sophisme hédoniste, qui est à la base de la théorie de l'Egoïsme.

En réalité, il s'agit d'un phénomène physiologique, *physique*, et le phénomène psychologique de plaisir ou de douleur n'est qu'un état de conscience issu de l'état organique sous-jacent. Il ne saurait donc être question de recherche du plaisir, de finalité égoïste, essence de la vie.

Cette entité, *le* plaisir, n'existe du reste pas plus que cette autre entité, *le* Moi. Métaphysique que tout cela ! Métaphysique et simplisme. Ce qu'il y a, c'est l'autonomie naturelle de chaque organisme, vivant de sa vie propre et régi par *ses* besoins, et c'est cette *autonomie* que d'aucuns confondent avec l'égoïsme. Ce à quoi tend tout être vivant, c'est *à la satisfaction de ses besoins*, satisfaction complexe, besoins multiples et divers, en opposition parfois et s'excluant l'un l'autre, mais dont le principal, la source, est le besoin de *vie*, c'est-à-dire *non pas simplement d'existence matérielle et de conservation*, — à quoi on l'a réduit trop souvent, — mais de *rayonnement* (car c'est cela la vie) et d'expansion *hors de soi.*

Le fameux instinct de conservation n'est donc pas ce qu'en ont fait la plupart des savants et philosophes contemporains : le *deus ex machina* de notre activité, le fond irréductible de la vie. Métaphysique encore que cela ! Le suicide est *un fait*. Le sacrifice de l'existence est *un fait*. Et c'est un bien pauvre sire, celui qui est incapable d'envisager la mort avec sérénité !

Ainsi le besoin de se *dépenser*, de se *donner*, peu ou prou, grandement ou petitement, est le premier des besoins de l'homme, ce foyer d'énergie ; et le besoin d'entretien, de conservation, n'apparaît qu'en fonction de ce besoin primordial, fondamental, qui est la loi essentielle de la vie.

Ne vivre que pour soi est, dès lors, une utopie contrenature, une chimère irréalisable et malsaine. L'indépendance cynique est une aberration. On ne vit pas plus *que pour soi* qu'on ne vit *que par soi*. Mille liens, visibles et invisibles, nous rattachent au dehors, rayonnent autour de nous, vont du milieu à nous et de nous au milieu. Tout se tient dans l'uni-

(1) On connaît la fameuse exclamation qui termine *Le Ventre de Paris*. « Quels gredins, les honnêtes gens ! » D'où l'amphibologie et la « double détente » du mot, — très réservé, s'il n'y avait ce qui précède.

(2) Il ne s'agit évidemment pas d'une force-entité. (Cf de Lanessan, *La Morale naturelle*, p. 33). « Il y a en nous de l'énergie accumulée... » eût été plus exact.

(1) *Esquisse d'une Morale sans obligation ni sanction*, p. 90.

vers, ce grand organisme. Et la solidarité est un fait avant d'être un principe.

⁂

Non, l'égoïsme n'a pas « droit de priorité dans notre nature », comme on l'a prétendu (1). Non, la vie n'est pas, avant tout, « *individuelle* et, par conséquent, égoïste » (2). Il est bien vrai que « si j'ai une carie, c'est *moi* qui ai mal aux dents » (3) ; mais ne voit-on pas qu'il ne s'agit pas ici de la vie, mais de la sensation, de la conscience, phénomène spécial, surajouté et volatil?

C'est, en effet, avec la conscience, avec le sentiment de soi, que commence l'égoïsme. Et c'est ainsi réduit que le mot prend un sens réel, un sens positif et pratique, dégagé de toute métaphysique, *de tout absolu*.

Ce sens est relatif. Il désigne un *rapport de personnes* : de soi à soi ou de soi à autrui. De personnes : c'est-à-dire d'individus doués de conscience, de *personnalité*. Parlera-t-on de « l'égoïsme » d'un fibrome, par exemple, qui jouit pourtant d'une vie *individualisée*, — mais non consciente et personnelle ? Parlera-t-on de l'égoïsme d'un arbre, si ce n'est *par métaphore psychologique ?*

La vie, phénomène énergétique universel, n'est pas *d'abord* individuelle : elle *s'individualise*, en se localisant, en se concentrant, en se particularisant ; *puis* elle devient consciente et personnelle, et c'est ici seulement qu'apparaît l'égoïsme.

Mais cet égoïsme naturel n'est pas l'Egoïsme exclusif, l'Egoïsme absolu, dont on nous parlait. Il laisse place à autre chose. Il n'est pas *toute* la vie.

Il laisse place, d'abord, à l'action de la solidarité universelle. Celle-ci s'affirme chez tout être vivant. Nul être ne vit, ne peut vivre isolé, au sens absolu du mot. *La vie est sociale par nature.*

Cette nature sociale de la vie, cette action de la solidarité universelle, se manifeste partout : depuis la vie infime, en apparence, des atomes, jusqu'à « l'immense vie » des mondes. Partout l'instinct social, le vœu intime de la solidarité ; partout des affinités naturelles ; partout la *socialité*, latente d'abord, puis se dégageant peu à peu au fur et à mesure de l'épanouissement triomphant de la vie.

Cela nous mène loin de la mesquine « sociabilité », chère aux partisans de l'égoïsme et qui n'est qu'une forme hypocrite de celui-ci. La nature humaine nous apparaît non pas purement, radicalement, primitivement égoïste, mais faite à la fois de virtualités égoïstes et de virtualités altruistes que l'évolution naturelle des choses décèlera à leur heure. Le simplisme subjectiviste et égotiste s'évanouit et disparaît devant un naturalisme moniste qui réduit tout à la physique universelle et aux lois de l'énergie.

(1) Le Dantec, *L'Egoïsme seule base de toute société*, p. 3.
(2) *Id.*, p. 6.
(3) *Id.*, p. 6.

⁂

Oui, ce qui est « primitif », ce n'est ni l'égoïsme ni l'altruisme, c'est *la vie*, la vie physique, impersonnelle, sociale, de l'énergie universelle. La loi primordiale, la loi naturelle de cette vie, c'est la loi d'économie, c'est *l'eurythmie*, c'est l'harmonie grandissante qui va de l'atome aux univers dans une communion grandiose. Et c'est avec raison que le poète (1) a pu dire :

Nous avons écouté, recueillis, le grand rythme
Qui meut les cœurs humains et les astres au [ciel.

Cette eurythmie communicative, cette harmonie, à laquelle *tend* tout ce qui existe, c'est aux yeux d'un réalisme scientifique le bien lui-même, dans son essence. Et c'est ainsi que s'opère la conciliation de la liberté et de la solidarité dans un eudémonisme conscient, un eudémonisme *social*, qui n'a rien de commun avec l'hédonisme individualiste.

⁂

Mais si la *socialité* est ainsi la loi de notre nature, d'où donc alors, nous dira-t-on, d'où donc tire son origine et sa force, comment a surgi, comment se maintient, sur quoi repose le régime individualiste, égoïste, le régime du « chacun pour soi » sous lequel nous vivons ? Comment a-t-il pu naître et se développer à l'encontre de notre nature ?

C'est que l'aberration métaphysique est venue, succédant à la théologie et au droit divin, égarer notre esprit et fausser notre jugement, dévoyer notre sens de la justice et dénaturer notre vie, par la conception autoritaire, simpliste, malsaine, déformatrice, d'un Moi imaginaire, absolu, absolument libre de ses actes et maître de ses œuvres. C'est, en effet, sur l'illusion de la responsabilité individuelle absolue qu'est bâtie toute notre prétendue société actuelle ; c'est sur cette illusion qu'est fondée toute l'organisation juridique et économique qui nous enserre et nous contraint. Mais, l'illusion dissipée et ses conséquences abolies, *la nature reprendra ses droits*.. Travaillons donc à éliminer radicalement le numéraire et l'Etat, produits de cette « maudite métaphysique », et nous deviendrons tout naturellement des hommes sains, des hommes normaux, aptes à

(1) Maurice Magre.

un altruisme et à un égoïsme également physiologiques.

.*.

L'égoïsme et l'altruisme, ainsi, ne sont pas les seuls éléments de la psychologie morale de l'homme. La raison, la raison impersonnelle, y joue aussi son rôle. C'est elle, la raison philosophique, qui, différenciant l'homme des animaux supérieurs, balbutiant d'abord, hantée par l'hallucination théologique, puis déroutée, comme aujourd'hui, par le verbalisme métaphysique, majeure enfin et s'attachant à un réalisme qui unit le bon sens à la science, c'est elle qui, en déterminant *le juste* et *l'honnête*, détermine l'équilibre des deux tendances fondamentales de la vie.

Car *il n'y a pas de société humaine, il n'y a pas de vie sociale supérieure, sans honnêteté.* Le scepticisme individualiste n'y fera rien : l'amoralisme, la canaillerie et le machiavélisme, érigés en principes occultes de vie, peuvent triompher passagèrement, mais jamais une vie sociale durable, jamais une vie sociale véritable, n'en sortira. Celle-ci n'existe et ne prend force que par l'honnêteté, par la confiance fondée et réciproque, par la solidarité sincère qui en résulte.

La conception de l'honnêteté peut, sans doute, évoluer, se perfectionner, se hausser, en s'amplifiant, jusqu'à la conception de l'intégrité humaine, mais elle reste, avec l'idée de justice et de droit, dont elle est la sœur jumelle, le principe organique et le nœud vital de toute association humaine, de toute solidarité consentie.

.*.

Le rapport social, en effet, norme des rapports humains, est fondé sur le droit et la justice, — et non pas sur la force matérielle, despotique. L'assentiment, le consentement, explicite ou tacite, le *consensus*, sans lequel il n'y a qu'un agglomérat mécanique, sans liberté ni spontanéité, est la base naturelle, la condition *sine qua non*, l'élément essentiel de toute société. Qui dit société dit accord.

Mais cet accord naturel, organique, ce concert d'affinités, n'a rien de commun avec un contrat conventionnel, arbitraire. Sa psychologie est toute différente. Bien que libre et spontané, il sort de la logique profonde des choses et non du libre arbitre et du bon plaisir des individus. Il a un *substratum* logique, qui est le droit. Le droit, au fond, de même que la justice, qui est le droit réalisé, c'est la logique *sociale*, la logique de l'association. Toute société est, par nature, une agglomération juridique.

Dans la horde primitive, déjà, existe un vague et trouble sentiment du droit, base indispensable de l'acquiescement collectif. Mais c'est surtout dans une société plus humaine qu'apparaît, avec une raison rudimentaire, le caractère juridique de la vie en commun. La conception raisonnée des rapports humains marche de pair avec la conception raisonnée du monde, dont elle fait partie intégrante. Le développement juridique suit organiquement, logiquement, le développement philosophique. Et à mesure qu'au cours des siècles la raison s'élève, se perfectionne et se fortifie, la notion du droit, du juste, va en s'épurant, en se purifiant, en se dépouillant progressivement du matérialisme grossier et brutal, du fétichisme et de l'arbitraire, qui marquent son état barbare, comme un legs de la période préhumaine et de la psychologie animale. La conscience du droit naturel, de la logique naturelle des choses, se dégage peu à peu ; le lien social se dématérialise de plus en plus. Partie des notions frustes communes aux animaux, aux primitifs et aux enfants, la conscience humaine, en se développant, en s'affinant, en s'élargissant, arrive, d'étape en étape, aux idées universelles, aux idées justes, rationnelles et scientifiques, qui échappent à l'arbitraire de l'égoïsme comme à la fatalité mécanique et à l'arbitraire de la Force. C'est la fin de la solidarité grégaire et du grégarisme sous toutes ses formes. Mais c'est l'aube de la solidarité humaine, de la solidarité consciente, raisonnée et volontaire de tous les hommes, unis dans un même idéal de justice et d'amour.

V

CONCLUSION

La force morale et la liberté

Nous assistons à la naissance d'une philosophie nouvelle purement scientifique, expurgée enfin de toute métaphysique, de tout absolutisme. Au vieux simplisme matérialiste, au vieux simplisme spiritualiste, se substitue peu à peu un naturalisme intégral, synthétique, exempt de vaine ontologie, *un énergétisme logique*, aussi étranger au fatalisme mécanique ou idéologique qu'au fameux Libre Arbitre.

Cette conception énergétique du monde ne laisse place à aucune Force absolue, à aucune *autorité*. Mais elle laisse place au développement de la force morale, au développement de l'énergie psychique et du potentiel cérébral.

Dès lors, plus de fétichisme de la Force ! plus de culte d'une autorité, brutale ou sournoise, dominant et régissant le monde ! L'autorité des lois naturelles ? Mais la loi naturelle n'existe pas *en soi ;* la loi naturelle n'est pas une entité impérative. Elle ne *commande* pas. Elle n'est que la logique naturelle des choses constatées *comme un fait universel* par la rai-

son de l'homme. Ne nous laissons pas prendre à la duperie des mots et ne confondons point loi naturelle et législation humaine (1).

La force irrésistible des motifs ?... Mais les motifs existent-ils *en eux-mêmes* ? Peuvent-ils avoir une force effective intrinsèque, *qui soit indépendante de nous*? Que signifient cette métaphysique et ce verbiage scolastique ? Que signifie toute cette logomachie du motif le plus fort, le plus fort *en soi* ? Y a-t-il là autre chose qu'une prophétie rétrospective et un sophisme verbal ?

Ainsi le déterminisme fataliste cède à un examen attentif. Et nous voyons s'affirmer, sur ses ruines, *l'autonomie naturelle des foyers d'énergie*.

C'est la base de la force morale, de la force libératrice dont l'accroissement est la mesure du progrès humain, la mesure du développement de la raison. La raison, en effet, crée dans l'homme, dans la collectivité humaine, ces forces nouvelles : le savoir scientifique et la conscience du droit. Avec elles grandit la force morale, le potentiel humain. Avec elles grandit la liberté.

Mais la liberté ainsi conçue, la liberté saine et bienfaisante, ce n'est pas, disons-le nous bien, le bon plaisir et l'arbitraire d'un chacun. Ce n'est pas *l'anomie*. Ce n'est pas l'autorité personnelle substituée à l'autorité extérieure. C'est le bannissement de toute autorité. C'est l'affranchissement de toute superstition, de tout fétichisme, de tout absolutisme. C'est *l'autonomie* de plus en plus complète de chaque individu, s'astreignant lui-même, de son propre jugement, à la discipline logique que lui assigne sa raison.

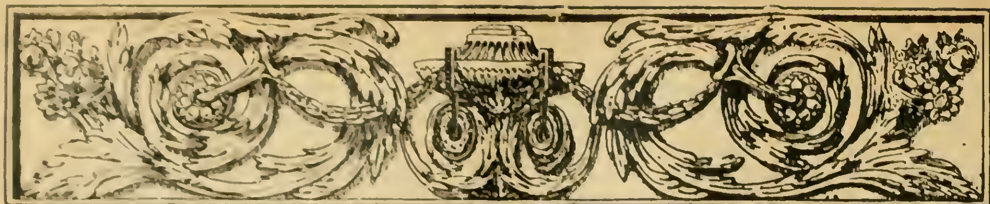
Tel est le cours de l'histoire. Telle est l'évolution naturelle de l'esprit humain. L'illusion autoritaire se dissipe peu à peu à l'épreuve de l'expérience grandissante et de la raison qui se fortifie. Et tandis qu'à chaque étape croissent le pouvoir autonome et la force morale des hommes, le symbole intellectuel qui les unit organiquement dans l'effort commun échappe de plus en plus au fétichisme primitif, s'élève et s'idéalise de plus en plus, en s'ajustant à la réalité et en étendant son domaine, jusqu'à se confondre avec la science et la raison universelle.

Ainsi s'effectue le grand œuvre de l'intégration humaine. Ainsi s'approche la mue suprême, la grande mue libératrice. Ainsi s'établira enfin sur cette terre, dans le rayonnement de la science et du bon sens, le règne de la juste raison et de l'intégrale liberté.

PAUL GILLE.

(1) Cf. Huxley, *Premières notions sur les sciences*, pp. 16 sqq.





LES MYTHES RÉVOLUTIONNAIRES

(Suite)

Nous pensons avoir suffisamment défini ce qu'est la grève générale sans qu'il nous soit besoin de nous y étendre davantage. Maintenant, nous allons rechercher si ce mythe de grève générale, par la concentration de toutes les énergies prolétariennes sur un même objectif, sera capable de tracer les voies nouvelles d'une civilisation autre que celle des exécrables démocraties de l'Occident capitaliste. Tout d'abord, analysons les enseignements de l'Histoire, de cette Histoire qui, tout en étant parfois pleine de contradictions, n'en offre pas moins le caractère d'un cycle étrange et fatal qui toujours semble revenir à son point de départ, tant les lois invisibles qui la guident paraissent obéir à un ensemble de forces et de réactions qui, par la redoutable pression qu'elles exercent sur l'immensité de la vie sociale, accélèrent ou réfrènent la marche des événements. L'Humanité, en effet, n'a pas avancé jusqu'à ce jour par les voies droites, claires et ensoleillées d'une évolution se développant suivant un rythme sans cesse ascendant. Bien au contraire, depuis son premier élan pour sortir de la nuit affreuse de l'animalité, celle-ci a marché, titubante et souvent incertaine, par les routes rigides et inflexibles du malheur et de la souffrance, forces malfaisantes et formidables, vaincues parfois, mais toujours renaissantes à chaque pas vers de meilleurs et plus lumineux horizons, comme si la vie devait être un éternel combat contre la monstrueuse fatalité s'acharnant à dominer la volonté des hommes. Car c'est de cela, c'est de cette lutte âpre et violente contre l'aveugle et sanglante destinée qui entravait son ascension et ses désirs ardents de libération, que l'homme a éprouvé le besoin d'en appeler à des forces supérieures, à se créer des dieux et des mythes pour l'aider à monter jusqu'aux sommets où le portait sa pensée. Nous pouvons, aujourd'hui que nous avons asservi la matière et pénétré la plupart des secrets de la nature, nous moquer des naïves croyances et du mysticisme des civilisations primitives; mais si nous reportons notre pensée vers le passé et si nous cherchons à percer les ténèbres et les ombres livides qui ont enveloppé et épouvanté les premiers humains à cette naissante aurore de notre Histoire, nous comprendrons pourquoi ceux-ci ont été poussés vers le surnaturel, pourquoi ils ont déifié leur idéal. C'est pourquoi également, qu'on le veuille ou non, qu'on soit matérialiste ou spiritualiste, sceptique ou croyant, il faut reconnaître que seul l'idéal humain divinisé a pu permettre, aux jours grands de l'Humanité, la ruée prodigieuse de peuples océaniques roulant en torrent et faisant rugir leurs flots sur la terre éternelle et criante de douleur. Que ce soit pour partir à la conquête de la Toison d'Or, que ce soit pour aller à la découverte de la Terre promise, les peuplades et les races ne se sont mises en mouvement que guidées par quelque étoile merveilleuse et sous l'impulsion de ces grandes forces mystérieuses qui, à certaines époques, créent ce qu'on peut appeller la conscience universelle, l'âme collective d'une race.

On risque fort de ne rien comprendre du tout à l'Histoire, si on ne tient pas compte de cet ensemble d'idées, de sentiments et de croyances au nom desquels tant de peuples se sont exterminés, pour lesquels tant de cités furent détruites et tant d'empires ravagés ou édifiés. Mais si ces forces idéalisées, si ces puissances divinisées et redoutables que furent les mythes qui, à travers l'épaisse brume des vieux âges, ont conduit la race des hommes par des voies orageuses et sanglantes vers ses noirs destins, sont les véritables moteurs des civilisations, devons-nous nous en servir pour substituer à la guerre énernelle des races sur notre globe, la guerre révolutionnaire des classes ? Au premier abord, il peut sembler étrange que des hommes qui veulent arracher le monde au cercle infernal de la misère et de la souffrance, s'appuient sur les mêmes forces qui ont servi à tant de conquérants et de castes pour asseoir leur domination sur la défaite de multitudes innombrables. Et n'est-il pas à redouter qu'après avoir lancé le prolé-

tariat à l'assaut du capitalisme par la vertu des mythes révolutionnaires, ne s'ouvre un nouveau cycle de haine, de violence et de destruction au bout duquel rien ne sera accompli et tout restera à recommencer comme auparavant ? Le problème est angoissant, et il est extrêmement difficile d'y répondre avec précision, car il n'est au pouvoir de personne de déterminer par avance les résultats d'une action ou d'une méthode dans le domaine de l'avenir. Cependant, si nous voulons sortir de la terrible impuissance qui nous écrase et briser l'infâme oppression de la bourgeoisie, nous ne pouvons le faire qu'avec l'aide des forces historiques, ces grandes forces sombres sans lesquelles rien de grand et de durable n'a été construit ici-bas. Nous ne pouvons rien, en effet, contre l'Histoire : c'est déjà un assez grand malheur de la subir. Aussi, nous devons pour triompher du capitalisme susciter dans l'âme prolétarienne, l'idée du sublime, l'idée d'une guerre héroïque dont l'aboutissant sera la conquête d'un vaste empire : l'Empire du Travail. Il faut que le producteur, que le militant révolutionnaire soient animés par le même souffle brûlant, l'énergie surhumaine qui poussaient le légionnaire romain à se sacrifier pour assurer la domination de la Rome éternelle et le martyr chrétien à mourir pour briser le règne de Satan. Un vent de bataille et d'épopée doit passer en rafale sur les enfers où peinent misérablement des millions d'esclaves, et faire couler en leurs veines un torrent de lave et de feu qui saura les arracher à leur léthargie et les dresser en géants pour les luttes futures. Nous n'avons pas d'autre choix : il nous faut combattre avec les armes qui forgent les victoires et poussent les maudits hors de l'ornière de la barbarie et de la servitude, à moins de nous résigner lâchement, sans combat, à un écrasement sans fin, sans issue. C'est pourquoi les mythes révolutionnaires, en appelant le prolétariat dans les sentiers de la guerre farouche et implacable des classes, sauront anéantir l'intraitable esprit et l'orgueil monstrueux des classes dirigeantes et ouvrir à la jeune humanité de demain les voies audacieuses et pleines de clartés par où roulera, joyeuse et frémissante, la civilisation des producteurs.

BAILLOT.

(*A suivre.*)





Le Poète André Spire

Je t'ai vue toute proche, noble Cité présente,
Tu flamboyais entre les lignes de nos livres,
Mes rêves habitaient tes palais de musique.

....

Je t'ai vue t'abîmer derrière la montagne
Et tout à coup je fus entouré de rayons.
Aurais-tu donc voulu ranimer la ferveur
De tes derniers servants prêts à désespérer
En envoyant vers eux tes dernières lumières,
Transfigurer la poussière de leur sentier ?
Ou n'est-ce pas plutôt que ton éclat menteur
Cité promise, cité de rêve, cité mirage,
Nous cachait la splendeur de la Cité présente ?

....

L'homme dès les premiers temps de ses amours avec la Muse prenait le dessus sur le poète... La Cité Future et ses aléas était du domaine des lunes espérées et inatteingibles. Le Présent était là : qui seul existe. Et Spire qui eût pu, après et avec tant d'autres chanter l'Avenir et ses rayons tamisés dans les lointains des horizons problématiques, Spire comprit que le présent le requerrait. Ayant choisi, il prenait en témoignage de son option le titre de *La Cité Présente* pour son premier livre (Ollendorf, 1903).

Il y a beaucoup de mièvrerie dans ce recueil. L'auteur était jeune. Auditeur au Conseil d'Etat, il sacrifiait involontairement à la mondanité dans le désir d'être aimable. Il a bien changé depuis, le charmant poète de *La Cité Présente*. Déjà on y remarquait de très beaux poèmes : « L'Humilité des Rousses », « La Cloche », « L'Hymne à ceux qui m'ont octroyé la santé ».

Depuis des siècles j'existe.
Je suis né mille fois, mille fois,
Et vous m'avez sauvé mille fois de la mort
O vous, qui depuis l'aube de la terre
Avez gardé le pauvre germe que j'étais,
Multitude d'aïeux à qui je dois de vivre.
Pensiez-vous à celui qui vous bénit et qui vous
[chante,
O vous, dans les reins de qui je reposai,
O vous qui ligne à ligne avez conquis
Les formes mouvantes de mon corps ?

....

O chers aînés merci.
...Grâce à votre souci de me faire un corps sain
Les farandoles de nuages
Courent pour moi dans les campagnes de ciel
Et des formes lasses ou légères
Les pleurs ou les chansons des orchestres humains
Peuplent l'immensité de mon âme mortelle.

....

De tels accents étaient d'un vrai poète, riche de méditations. Poète complet, puisque, en plus de cela fervent amant de la nature. « J'admire à toute minute, fait-il avouer à un personnage d'une de ses nouvelles, *L'Orphelinat*, j'admire à toute minute les phénomènes les plus merveilleux qui naissent et meurent devant nous... je ne vais pas pleurant comme ces pauvres fous qui s'indignent de trouver la nature indifférente aux moindres de leurs chagrins. Indifférente, cruelle, oui, certes, mais aussi adorable, sublime, éternelle... le plus grand et le dernier des dieux. Devant elle, je me recueille et m'élève, déclarait Maurice, qui était un peu l'André Spire de l'époque de *La Cité Présente*.

Notons aussi que déjà le futur poète du *Secret* et le Folklorisme, de *J'ai trois Robes distinguées* recherchait l'art du rythme dans nos vieilles chansons et que maintes petites poésies de son premier recueil ont subi cette influence heureuse. N'a-t-elle pas la fraîcheur de nos vieilles rondes, cette petite chanson ?

PETITE CHANSON

Ah ! j'ai bien mal à l'âme ;
Je suis si loin de vous ;
Ah ! que j'ai mal à l'âme !

Je suis bien loin de vous.
Tout mon corps vous réclame
Tout mon corps est jaloux.

Vous voir une minute !
Tu bats, tu bats, mon cœur,
Vous voir une minute !

Tu bats, tu bats, mon cœur,
Saute, fais la culbute
Et reprends ta langueur !

Et des jours, des semaines,
Languissant, attends-la,
Des jours et des semaines.

Languissant, attends-la.
Quelles exquises peines
Fait cette attente-là !

Oh ! la douce souffrance
Cause le mal d'amour
J'adore ma souffrance.

Fille de mon amour,
Les ennuis de l'absence,
Les baisers du retour.

Je ne veux point qu'on ose
Soigner mon cœur fourbu,
Je ne veux point qu'on ose.

Guérir mon cœur recru.
Bats ! cœur, ne te repose
Que si tu n'aimes plus.

(*Cité Présente.*)

Le poète ne s'était pas encore dégagé de la rime. A peine si l'on rencontre des vers blancs, et fort peu d'assonances dans le volume du débutant. Les détracteurs du rythme Spirien seraient fort étonnés de constater quelle facilité possédait celui qu'ils critiquent en l'appelant « un mauvais auteur gai » et lui souhaitent de devenir le « Capoulié du Félibrige de la Mer Morte ». (Marius André, dans *La Minerve Française.*)

Nous dirons avec Henri Barbusse que *La Cité Présente* ne manifestait qu'un esprit raffiné et qu'un cœur violemment tendre.

C'est très exact. Mais le poète se cherchait encore. Constatons entre parenthèses qu'il dut se garder de la grandiloquence des « Naturistes et des Symbolistes ». Il se voulait déjà le poète du présent, « c'est-à-dire, remarquait fort justement Henri Hertz, ce que les hommes connaissent le moins, ce que, distraits, les poètes refusent de voir, et avec qui, dédaigneux, ils refusent de traiter. « Spire a réussi à le fixer désespérément », dit-il encore. En effet, le caractère de la poésie de Spire réside pour une large part dans cette fixation.

Son second recueil, *Versets*, est aussi et plus pleinement encore une suite de fixations d'états d'âme, mais là le poète s'est trouvé complètement et a conquis son rythme.

Une petite parenthèse ne nous semble pas inutile. Quelques détails biographiques nous aideront, en effet, à suivre mieux l'attitude qu'à partir de cette époque le poète prendra en face de la vie et devant les hommes. André Spire, né à Nancy, vint à Paris à 23 ans pour suivre les cours de l'Ecole des Sciences Politiques et parfaire ses études de droit. Dans son milieu de bourgeoisie aisée, le jeune homme s'était senti dépaysé de bonne heure. Il était pour les siens un extravagant. Il chercha d'abord ses semblables dans le ghetto verni des intellectuels : il ne vit que des dilettantes. Paris devait offrir des horizons plus vastes, pensait-il. Il y vint en 1891. C'était la pleine époque d'effervescence du magnifique mouvement de régénération morale dont M. Paul Desjardins était l'instigateur. Nourri de Nietzche et de Tolstoï, notre jeune bourgeois se sentit attiré par la question sociale. Il fut l'un des promoteurs des Universités Populaires, devint l'un des collaborateurs les plus actifs de Charles Guyesse à *Pages Libres*. Entre temps, il y avait eu aussi l'Affaire Dreyfus. Il fut, des premiers dreyfusards, l'un de ceux à qui cela n'a point profité. A la suite d'une attaque perfide de *La Libre Parole*, il se battit avec un certain A. Monniot et fut blessé. Comme Spire était fonctionnaire, cela fit un petit scandale ; fort heureusement, il n'y eut point de suite. Grâce à ces détails d'ordre privé, nous pourrons mieux suivre le poète qui, d'ailleurs, se confond toujours avec l'homme dans l'admirable ligne de conduite qu'il se traça.

C'est de la question sociale qu'il traite dans son second recueil *Et vous riez*. Charles Péguy le donna dans ses *Cahiers de la Quinzaine* et le préfaça. Son expérience lui avait appris qu'il ne fallait point rire de la vie. Le poète ne cache pas qu'il est désabusé, désillusionné. Les U. P., en effet, n'ont pas rendu ce qu'on espérait. Il y eut le terrible malentendu. Les uns qui ne s'abaissaient pas assez... les autres qui ne cherchaient pas à s'élever. Une grande tristesse poignait les meilleurs, les sincères, dont Spire... Et vous riez !

Il essaie d'expliquer sa situation, se mettant face à face avec lui-même et nous suivons en lui l'angoisse du poète devant les difficultés de sa mission.

Avant tout, situons-le bien à sa place. Parmi nos sept ou huit vrais poètes de l'heure actuelle (nous n'en avons pas plus, hélas !), André Spire apparaît, dès ce recueil, comme l'un des plus curieux et attachants.

Attachant à plus d'un titre : d'abord parce que poète social. Devant la vie, il n'est pas un « Amateur » qui aquarellise, ce n'est pas non plus un badaud, il est un être qui vibre, au moindre souffle comme aux plus fortes tempêtes. Ensuite parce que poète juif. Qu'on nous comprenne bien. C'est au simple titre de constatation que nous appuyons sur cette caractéristique (et l'auteur n'y est pour rien !). Elle a toutefois la valeur d'être une indication précieuse pour ce qui est du ton prophétique que l'on retrouvera dans maint poème de cet écrivain. Notons aussi à ce propos que M. Spire ne cache pas ses origines. Il a la fierté de sa race et ne se garde pas de le clamer lorsqu'il rappelle ses frères à la conscience d'eux-mêmes. Il n'est pas un adapté. Trop rétif pour courber la nuque, il va dans la vie, hautain et décidé, ayant au cœur le souci de réaliser au mieux sa mission.

Le poète est le témoin de son temps : il est un guide.

Sa Muse qui sait les chansons nuancées — et qui retrouva maintes fois la suave naïveté des merveilles du Folklore, — sait aussi les accents puissants des cris que gonfle la colère.

Il y a surtout des cris et des sarcasmes dans *Et vous riez*.

« Bienheureux est l'homme qui ne s'asseoit pas au banc des rieurs. » (Psaume I), écrit-il en épigraphe.

Il avait cru en de beaux rêves. Il était allé vers eux, confiant. La vie était dans sa belle robe de lumière et de joie quand il partit à sa rencontre. Elle ne resta pas longtemps ainsi aux yeux du poète. Quand il la voyait avec son âme neuve :

« Chantons la Vie, s'exhortait-il. Chantons la Vie, si vous voulez.

« Je m'embarque avec vous sur le fleuve de joie »

....

Il se trouva bientôt, hélas ! en présence de la Réalité.

> Des villages avons passé
> Et des chenaies et des aunaies
> Et des pâturages et des haies
> Et des villages et des villes.

Il rencontra le peuple.

> Le peuple grouille dans la rue,
> Le soir le travail fini.
> ....
> Les beaux messieurs le toisent.

Le peuple les voit-il ?

— « Qu'allez-vous faire, qu'allez-vous faire ? se demande le poète. Il constate avec amertume que « le peuple n'est pas là pour s'indigner ». Il ne sent pas, il ne sait pas, il veut savoir... croit-il, et il va à lui. « Le peuple s'est sauvé devant mes leçons. Le peuple m'a dit : je suis malade. Le peuple m'a dit : je meurs de sommeil. Le peuple m'a montré son estomac creux. Le peuple m'a dit : Que peux-tu ? Tu es seul... »

Découragé, déçu, le poète avoue : « Non, je ne chanterai pas pour toi... et comme son grand frère aîné, Henri Heine, Spire « fera de ses grands chagrins de petites chansons ».

Tout son dépit éclate, douloureux, sous un voile d'ironie amère dans ce quatrain :

PAYSANNE

> Vois cette femme, ces mains gercées, ce cou ridé,
> Ces cheveux jaunes, cette peau rouge et ce gros [ventre.
> Et chante, si tu l'oses encore, chante
> Le travail, le soleil et la maternité.

Il y a là toute la détresse de ne pouvoir rien, car, au fond, André Spire, poète au verbe de feu, dont les chants sont souvent des cris tragiques, est un sensible et un homme affable au possible ; dans la gangue de ce lyrisme hautain et plein de passion, il y a un grand besoin d'épanchement fraternel.

Il n'ignore pas que l'on n'est pas toujours payé de retour.

> Le boiteux m'a dit :
> Merci, mon bon monsieur, de marcher à mon pas.
> Merci de me soutenir. Ah ! si j'avais mes jambes !
> — Que feriez-vous ?
> — Eh ! je courrais...
>
> L'aveugle m'a dit :
> Merci, mon bon monsieur, de me faire la lecture.
> Ah ! si j'avais mes yeux !
> Je lirais mille livres. Je n'aurais jamais le courage [comme vous.
> d'épeler syllabe par syllabe...

Cela ne l'empêchera pas de se dépenser pour autrui. Il y a la joie intime d'avoir fait ce qu'il fallait faire. On ne peut être indifférent.

Ce n'est pas Spire qui chante pour chanter. Il n'a rien du poète qui, les pieds dans ses pantoufles, assis près d'un bon feu, se masturbe les méninges pour esquisser des gentillesses inutiles.

Sa muse est une fille saine qui ne répugne pas à être parfois triviale ; elle admire la rue autant que les fleuves ou les belles avenues ombrées de grands arbres, les cités où s'écrasent les usines. Elle aime la vie, mais non celle des bourgeois. Spire s'accomode mal d'être un bourgeois. « Que le cas de cet auteur est singulier, remarquait Daniel Halévy, il y a une quinzaine d'années. Il est juif de famille française ancienne, et depuis longtemps engagée dans de vieilles industries ou les services de l'Etat : magistrature, armée. Il pourrait jouir avec nous de la vie française la plus douce, il ne le peut pas. Quelque instinct différent l'écarte, l'isole, chaque année davantage — parmi ses amis mêmes — et le retire vers un peuple disséminé, qui n'a plus de langage, mais une douleur commune. » (*Pages Libres*, 7 novembre 1908.)

En effet André Spire, dès ses premières désillusions, se replia sur son orgueil juif et chaque année ce repliement s'accusera davantage. On le verra participer à toutes les manifestations pro-sionistes. Il dépensera toute son énergie en faveur de cette cause. Conférences, brochures suivront ou alterneront avec des études dans les revues et les journaux et des traductions. Spire est un homme d'une étonnante activité, car tout cela ne fut jamais au détriment du poète. Il se repose de son art par l'action et offre un bel exemple de désintéressement complet.

Et vous riez obtint un beau succès. On avait reconnu en cette langue sobre en même temps que savante un « accent des plus originaux de

notre poésie ». Spire les réédita en y joignant une quinzaine (exactement dix-sept) de poèmes juifs. (*Versets, Le Mercure de France*, 1908.

Ces poèmes juifs où il exprimait sa race avec une magnifique sincérité, « dangereux aveux », les qualifiait Daniel Halévy — aveux que personne avant lui n'avait eu le courage de faire. Il exprimait, comme jamais, depuis le douloureux Henri Heine, nul n'avait su, le malaise juif. C'est aussi élogieusement que Georges Sorel donnait son avis dans le *Mouvement Socialiste*. « Poèmes d'une admirable beauté, écrivait le théoricien de la violence... pièces admirables qui sont propres à faire mieux connaître que beaucoup de longs ouvrages ce qu'a été l'âme juive à travers les temps. » « Ce livre, ajoutait Sorel, est un acte de courage qui ne plaira pas à tous les coreligionnaires de l'auteur, probablement, mais une telle désapprobation n'est point faite pour l'étonner et encore moins pour le décourager. » (*Mouvement Socialiste*, 15 avril 1908.)

C'était après la première révolution russe menée par les Juifs. « Vous me demandez pourquoi je les aime ces parias, s'écriait le poète. C'est le seul prolétariat en qui je puisse encore espérer. » C'est à cette époque que « L'ancienne Loi » lui apparut :

— Tu auras beau faire, lui dit-elle, jamais tu n'aimeras vraiment leurs théâtres, leurs musées, leurs palais, leurs amusettes. Et le poète, qui le sait bien, a compris ce qu'il devait faire. Il clame :

Oh, mes frères, ô mes égaux, ô mes amis,
Peuple sans droit, peuple sans terre,
Nation à qui les coups de toutes les nations
Tiennent lieu de patrie.

....

Prenez-moi, rêvons ensemble, parlons ensemble
De ce temple détruit que nous aimons toujours
Et clamons à travers le monde
Notre imbroyable espoir en ce Dieu infidèle
Qui nous a tant trahis que nous n'y croyons plus.

....

Le poète en appelle aux courageux, et fouaille ceux qui, pour user d'une expression souvent citée du docteur Herzl, « marchent avec leurs mains devant leur nez ».

Tu es content... tu es content,
Ton nez est presque droit, ma foi,
Et puis tant de chrétiens ont le nez un peu courbe.
Tu es content, tu es content,
Tes cheveux frisent à peine, ma foi.

....

Tiens-toi bien, fais comme les autres,
Ou l'on va rire de ton nez.

Beaucoup de Juifs se cachent sous un pseudonyme : José de Bésys, André Maurois, d'autres renient absolument leurs origines et écrivent contre ceux de leur race. Un Bernstein, par exemple. Sur celui-ci, citons quelques lignes sévères du poète : « De quel droit, écrivait André Spire à propos de la représentation d'Israel, de quel droit M. Bernstein nous parle-t-il des Juifs ? Il ne les connaît pas. Malgré lui-même et malgré les antisémites, il n'est plus Juif. Il a été absorbé par la civilisation occidentale et chrétienne, refait par elle, conquis par elle. Il pense avec elle. » Spire ne transige pas.

« Les cheveux sont une nudité » dit le Talmud, et sur ce thème le poète a écrit l'une de ses plus violentes pages :

Femme tu es nue
Les cheveux de ton cou sont frais comme une [coupe

....

... Fais couper tes cheveux.
Femme tu es nue
Sur notre livre ouvert se posent tes mains nues
Femme mutile tes mains.
Femme tu es nue
Ta voix chantante de ta poitrine monte
Ta voix, ton souffle, la chaleur elle-même de ta [chair
Qui sur mon corps s'étale et pénètre en ma chair
Femme, arrache ta voix.

crie-t-il.

⁂

Que faire dans un monde pareil
Je vais ; tout est bas et inquiet.

Arrière aussi ; l'Art et ses mensonges
L'Art est un narcotique — un poison qui endort
Art... si je t'acceptais... ma vie serait charmante
Mes jours fuiraient légers, bienveillants dilet [tantes
J'aurais à moi, j'aurais pour moi le fugace Présent
Mais mon cœur pourrait-il encore vivre
Si tu l'avais châtré de son rêve splendide
Ce demain éternel qui marche devant moi.

Et la voix du poète prophète s'enfle et gronde :

— Ecoute Israël.

Ne te lasseras-tu pas de répéter dans tes prières
« Sois loué, Eternel, qui venge nos injures.

....

— Ecoute Israël.

Espéreras-tu longtemps en ton Dieu fort ?
N'oseras-tu pas un jour dévisager sa face ?
Regarde donc sa main qui traine sur les nues
Est-ce une main pour l'action ?

— Ecoute Israël.

Aux armes.

Contre les vieillards apeurés qui préfèrent endurer l'injure, demeurer impassibles, et pour qui la seule injustice c'est de mourir, le poète préconise l'exode.

Israël, Israël, peuple entêté de vivre,
Il faut fuir toutes ces fausses patries.
Arrache de ton cœur ces sols de servitudes,
Ceins tes reins, prends ton bâton, chausse tes pieds.
L'Océan de nouveau se fendra devant toi.
Prends ta hâche, Israel, abats tous ces vieux [arbres.
Prends ton pic, prends ta bêche, défonce ces sols [vierges,
Et moissonne
Et parmi le miel de tes abeilles,
Le lait de tes brebis, le raisin de tes vignes
Tu verras se dresser, convalescente et jeune,
Ta fierté, Israël.

C'est vers cette époque que Spire rencontra Zangwill. Les deux hommes se prirent d'amitié. Il étudia l'œuvre du grand romancier anglo-juif et donna aux *Cahiers de la Quinzaine* cette magistrale et si complète étude, qu'il réunit quelques ans plus tard avec deux autres consacrées à Otto Veininger et James Darmesteter sous le titre : « Quelques Juifs ».

Puisque nous abordons incidemment le prosateur, citons, à grands traits, ce que l'on doit à Spire, en dehors de son imposant bagage poétique.

Le prosateur, chez cet écrivain, est un peu un personnage de second plan malgré maints travaux relatifs à la question sioniste. C'est dans la vaillante revue *Pages Libres* qu'il donna la presque totalité de son œuvre en prose, — à part les essais publiés sous le titre « Quelques Juifs » (*Cahiers de la Quinzaine* et *Mercure de France*), et « Les Juifs et la Guerre » (Payot, éditeur), des brochures et diverses études ou articles publiés dans les *Cahiers Idéalistes Français*, *Les Hommes du Jour*, etc. Spire, en effet, donna dans la revue de Guieysse quelques contes : « L'Orphelinat » (1904), « L'Incendie » (1901), « Sainte-Nouille » (1901) ; des numéros spéciaux : « Le Travail à domicile et son exploitation » (Sweating Systèm), « Décorations », « André Chénier », numéros extrêmement violents, etc.

Citons aussi des contes d'enfants : « L'Ogre » (1902), « Le Pot de Crême » (1904), qui parurent dans le *Jean-Pierre*.

Récemment *Les Feuilles Libres* publiaient une nouvelle de lui : « Un Musicien » (1922). Parmi quelques études sur la technique poétique, signalons l'une qui traitant du « Vers français d'après la phonétique expérimentale », qui parut en 1914 dans *Le Mercure de France* et fut très remarquée. On sait que Spire, avec quelques autres poètes, dont Robert de Souza, suivirent longtemps — et peut-être ne s'en désintéressent-ils pas, aujourd'hui encore — les travaux du professeur Lote et le laboratoire de l'abbé Rousselot.

On ne peut non plus passer sous silence : « J'ai trois Robes distinguées » (*Cahiers du Centre*, Editeurs), où le poète avait réuni maintes réflexions, expressions d'une servante morvandelle, véritable document de contribution au Folklore français.

Mais revenons au poète puisque aussi bien, c'est surtout à travers l'œuvre poétique de Spire que nous étudions l'homme.

En 1911, il donnait au *Mercure de France*, un nouveau recueil : « Vers les Routes absurdes ». Dans certains poèmes, il malmène quelque peu la philosophie Bergsonienne alors à sa pleine apogée. Tandis que son ami Julien Benda l'attaquait sur le terrain de la discussion, Spire lui décochait des traits cruels en appuyant sur certains de ses ridicules, Spire professait qu'il était légitime d'être *irrationaliste* en tout, sauf en philosophie. Le recueil se fermait sur une curieuse « Danse macabre des Hommes et des Femmes », sur laquelle nous ne pouvons, hélas ! nous attarder, mais que nous conseillons vivement de lire. Il s'écrie :

O Vie,
Je te tiens bien là face à face
Ta gueule grimace devant moi.

Il aimerait le calme, le bel ordre. Mais l'harmonie est un mythe.

Jardins, jardins, comme j'aimerais
Vos calmes ordonnances
Si derrière vos arbres taillés, je ne sentais
Comme une absence une éternelle absence.

Et si sans cesse vos fleurs ne me disaient : Va-t-en,
Il y a un désert au pied d'une montagne.
Cherche sans l'y trouver, une voix qui te parle
Au milieu des épines, dans un buisson ardent.

***

— A quoi bon écrire ? — il se pose la question.

Tu doutes
Tu te dis : ai-je le droit de m'asseoir et d'écrire
Tandis que tant de femmes peinent
Et que tant d'enfants vont mourir ?

Ah ! travaille, cœur faible, travaille
Qui saurait les rêves des hommes,
Leurs défaites, leurs cris, leurs larmes
Si tes pareils n'avaient écrit ?

***

La guerre vint qui ne devait pas permettre au poète de publier avant 1919 les vers nombreux qu'il avait éparpillés dans les revues. Toutefois, en Angleterre, une plaquette avait vu le jour grâce à l'amitié de S. Flint et de Richard Aldington. « Et j'ai voulu la Paix » (Edition de *The Egorst*).

En 1917, Spire, de nouveau, délaissait un moment la plume pour se consacrer à l'action. Il milita de toute son énergie pour la création d'une « Nouvelle Palestine », fonda la Ligue des Amis du Sionisme et, de 1918 à 1919, entreprit des séries de conférences en France et à

l'étranger. Il fut un des délégués qui présentèrent la question sioniste devant la Conférence de la Paix. L'attitude de Spire pendant la tourmente qui ensanglanta l'Europe fut l'une des seules nettes, car la guerre nous montra de lamentables fantoches en la plupart de nos intellectuels, à part Rolland et son groupe, M. Martinet, Vildrac, Jouve, Durtain, Arcos, Dujardin, M. Millet, Wullens et surtout H. Guilbeaux. A part aussi mettons les Han Ryner, G. Dupin, voire Tailhade et Pioch, aussi Barbusse et quelques autres. Nous en oublions... mais si peu, hélas !

Spire aurait dû être le poète de la « Guerre des Menteurs », regrettait Marcel Martinet. « Personne ne les aurait marqués d'un fer plus ineffaçable », Il ne l'a pas voulu. Il y a eu en lui un autre homme, un homme d'acceptation qui ne le put pas... Il a voulu croire... Et aujourd'hui... Il faut bien qu'il voie, maintenant... le poète véridique se venge de l'homme. C'est sur un cri de désespoir que le livre se ferme :

Et demain les jeunes filles
Et demain les mères pleureront.

***

Le *Secret* (1) est le recueil le plus complet que nous donna André Spire. « Le poète le plus pathétique de ce temps », a écrit Martinet que nous citions — Martinet lui-même grand poète humain à qui nous devons ces admirables poèmes, « Les Temps Maudits », où il mit « ce qu'il eût aimé lire sous la signature du poète du *Secret*. Que ne pouvons-nous citer de longues pièces de ce recueil ? Toute l'inquiétude d'un homme s'y épanche. L'espoir et la désespérance y alternent. Hymnes à la Vie et cris de douleurs.

Le Secret, c'est la vie multiforme, cruelle et magnifique, impénétrable toujours. *Le Secret*, c'est l'interrogation toujours sans réponse. L'homme perpétuellement anxieux du pourquoi de la vie.

... A-t-il un nom ?... Dieu ?
Jusques à quand, Eternel ! te cacheras-tu sans [cesse ?
(Psaume 89.)

Le Secret, le Secret ?
Vois-tu combien nous sommes à t'attendre.
Nous quittons nos villages, nos femmes et nos [livres.
Ces têtes dans ces mains,
Ces lèvres froides, pâles,
C'est pour toi
Pour toi qui ne veut pas venir.

Le Secret, le Secret ?
... Est-ce toi, vieille cause ?
... Parle !
N'est-ce point toi ?
... Parle, nous avons soif !

(1) Editions de la *Nouvelle Revue Française*.

« Chaude vie, s'écrie le poète,
Ils te calomnient ceux qui cherchent plus loin [que toi
Et nous qui te tenons
Qui t'avons en nous-mêmes,
Nous rêvons d'infini
Pauvre âme humaine en perpétuelle angoisse
et qui se croit forte et qui croit savoir
parce qu'elle sait s'abandonner à la [illegible]
pauvre âme qui se croit immortelle.
Le poète se raille :
Mon âme décidément tu te proclames magnifique.
Au-dessus, au delà de toutes les valeurs
Tu avais dépensé pour te grandir, tant de courage
Pour tout comprendre, tout deviner, tout sentir
Te suis plus vaste, déclares-tu que le monde
Et glorieuse tu dis : il est impossible que je meure

Immortelle
Ah ! vraiment immortelle !
Et pourquoi ?

Une rose mourrait,
Une étoile qui décrit des courbes si parfaites
Et ses rayons liquides, vieilliraient, passeraient
Cesseraient d'illustrer les nuits exubérantes.
Et toi, tu survivrais, lumière vacillante.

Le poète n'a pas la foi en un Dieu ni en l'immortalité.

Mondes, choses.
Ils vous prêtent une âme.
Ils osent parler de vous comme s'ils parlaient [d'eux-mêmes.
D'eux les hommes mesquins.
Vous une âme, un Je, un Moi,
Un Je pense, un Je veux.
Vous des désirs et des sexualités comme eux [mêmes.
Et puis un cœur sans doute.
Et des yeux et des bras et des mains et des doigts
... Et pourquoi pas des bagues ? »

Ironise-t-il.

L'ironie chez Spire a un accent très personnel. Elle est terrible. Jamais plus qu'en ces instants la passion n'enfle le rythme. La laisse suit la laisse sans pose et chaque vers est une lanière de fouet qui cingle.

Lisez le « Masque » qui moque les demi-vieux qui, sur le retour, se rêvent des Pascal. Savourez : « 15 Juillet », « Petites Gens ». Lisez « Noblesse Républicaine », ou « Retour ». C'est plus que de l'humour cela. Il y a de la force... il y a une qualité de vigueur qu'on ne rencontre que rarement chez les plus violents satiriques. Elle ne tourne pas en dérision comme celle d'un Tailhade, elle domine le sujet davantage et marque plus fort parce que frappant de plus haut.

***

Mais la poésie de Spire est aussi autre chose : elle est une confession. Elle exprime plus souvent une détresse inouïe qu'elle ne ricane. *Le Secret*, plus encore que les œuvres précédentes, est marqué au sceau de cette détresse. La guerre devait l'accuser davantage.

Poussières, poussières d'étoiles
Qui flottez dans les intermondes,
Et les forces qui se veulent et s'appellent
Et l'ordre et le désordre qui se mêlent.
J'ai voulu la Justice !

....

Et j'ai voulu la Paix !

Vers le front, cependant, les camions montent. C'est l'immonde tuerie. Le poète n'ose anathématiser. Enfin cinq années ont passé. La Paix est revenue. Oh ! il a perdu toute confiance. Et demain ! C'est en vain qu'il a essayé de croire pendant l'orage. « Ainsi... tu vas l'avoir ta Société des Nations. Le loup et l'agneau brouteront ensemble ? Le Lion comme le bœuf mangera de la paille. Et un petit enfant les conduira », dit-il paraphrasant Esaïe.

... Et l'on n'apprendra plus la guerre
... Il a fallu dix millions d'hommes
Pour ce vieux rêve d'enfant.
Cette chose si simple.

Et... est-ce bien sur ?

Et le poète raconte après Perrault la vieille histoire du fuseau oublié dans la lointaine tour, que les sergents n'avaient pas visitée. C'est une image symbolique... Dans la tour oubliée s'est refugié un marchand. C'est le hideux marchand qui, sous prétexte d'unir les nations, les jettera l'une contre l'autre quand il jugera que l'heure sera venue pour écouler ses marchandises, pour profiter de ce qu'il aura amassé. Et demain de nouveau les mères pleureront pour la joie des fournisseurs que nous reverrons avec Spire tout à l'heure.

Tentations » (C. Bloch, éditeur, 1921) nous offre en une suite de petits poèmes l'expression douloureuse de la dualité qu'il y a chez le poète. Juif et Français, Spire aime la France, mais il est et se veut Juif avant tout. Là réside un drame qu'il ne parvient pas à écarter. Dans « Tentations », Spire se parle surtout à lui-même. Oh ! les douces tentations qu'offrent les riants paysages de son pays natal, et il y a la joie de la vie.

Mon pays, mon pays, je t'aime
Je t'aime trop peut-être
Laisse-moi penser à d'autres pays,
Terre précieuse, terre égoïste !

....

A des monts de marbres jonchés de temples
A d'autres pays qui aiment leurs fils
Et font leurs cœurs moins secs que tu ne fais les [nôtres.

On se reporte à cette poésie datée de Nancy 1906, en lisant le petit poème « Nuages » dans « Tentations ».

Je sais que vous êtes des petits cristaux de glace ou de l'eau.
Vous passez devant des étoiles dont je sais les [noms.
Cependant quand le soir de ses mains de lumière
M'étreint et vous rougit
De mon cœur, de mes lèvres, troupeaux saignants [du ciel
Pasteurs, archers, colombes, cygnes, féeries, [mirages,
Je sens monter vers vous dix mille ans de prières.

***

En 1921, Spire publiait un grand poème dramatique en 3 actes : *Samaël*. C'était un adaptation difficultueuse de la Légende du Paradis que le poète tentait. Samaël, esprit du mal, conduit les hommes et se joue d'eux. Eve s'est laissée tenter et le mur qui enclôt le jardin s'écroule. A la frayeur cependant a succédé la joie. L'ange du mal, un peu dépité, attend vainement que l'homme lui redemande le jardin perdu. Il essaie d'en donner la nostalgie à Eve plus faible qu'Adam. Il lui parle aussi du meurtre de Caïn qui ne serait pas survenu dans l'Eden. Mais il y a Adam qui rompt les sortilèges. C'est une bénédiction que de n'être plus endormi dans l'éternité d'ennui qu'offrait le Paradis. Samaël rêve de vengeance. Il la tiendra bientôt. Asser, fils de Phanuël, arrière-petit-fils d'Adam, se laissera tenter et pensera au Paradis dont Eve, sur les suggestions de Samaël, involontairement, lui a parlé. « Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre, puis il planta du côté de l'Orient, en Eden, un jardin délicieux. » Dieu dit à l'homme : « Ici, tu trouveras tout ce que tu pourras désirer pour passer une vie sans fin et fort heureuse. » Près de l'homme, il plaça les plantes et le bétail, des oiseaux, les grands fauves, les reptiles. Le lion jouait avec l'antilope, le loup broûtait à côté de l'agneau, raconte-t-elle.. Et Asser l'écoute ravi.

« Tout cela est perdu à jamais, ajouta-t-elle avec regret. Samaël insinue que peut-être on pourrait : « L'arbre de vie existe toujours », dit-il.

— Ah ! cherchons-le ensemble, demande le jeune homme à Eve qui refuse.

— Non, non, il ne faut pas.

Mais Asser ne pense plus qu'à aller à la recherche de l'Eden.

Il est parti. Quand il revient l'âme brisée, les hommes qu'il avait persuadés, et qui un temps l'écoutèrent, le poursuivent et veulent le tuer ; c'est la vengeance de l'Ange du Mal. Ils arrivent et c'est la lutte au cours de laquelle meurt Asser. Adam comprend enfin lorsque le mourant parle du jardin. Pennine, femme d'Asser, pleure son époux, tandis que son enfant demande, inconscient du drame, l'histoire du Paradis.

Adam gronde contre Samaël qui désigne la fautive indirecte, car c'est lui le coupable réel.

— Toi, mon plus vieil ami, se morfond Adam.
— Ton plus vieil ennemi, riposte l'Ange du Mal
Je vous déteste. Je hais votre race.
Depuis sa naissance je guette vos faiblesses.
Et je tends contre elle mes embûches, mes pièges.

ADAM

Dans quel piège as-tu réussi à la faire tomber ?

SAMAEL *montrant Asser étendu*

Que te faut-il de plus ?

ADAM

Est-ce premier deuil ?

SAMAEL

Non, mais c'est le plus grand.

ADAM

Ma race t'a prouvé qu'elle supporte tout,
Et le froid et le chaud.
Et la soif et la faim, et la joie et la peine.

SAMAEL

Tout excepté ce feu qui par moi la dévore.
Feu éternel !

....

— Tu as fait cela, Samaël, et pourquoi ? demande Adam.

SAMAEL (*montrant le Ciel, puis la Terre*)

Parce que ton Dieu m'a jeté de là-haut, ici, pour que je rampe.

ADAM

Rampe plus bas encore.

(*Il lui coupe les mains, puis les bras.*)

Traîne ta face menteuse et ton ventre glacé dans [la poussière.
Et toi, femme, dit-il à Eve, s'il t'approche,
Ecrase-lui la tête avec ton talon.

(*Samaël se tord en poussant de grands cris et tout à coup redressé sur sa queue, il s'élance, sa tête à la hauteur de celle d'Adam. Celui-ci d'un furieux coup de lance lui tranche la tête, puis s'acharne sur le corps qu'il coupe en mille tronçons qui se changent en autant de serpents qui se jettent sur Eve et sur Adam. Ils les assiègent comme les langues de feu d'un buisson ardent. Cependant qu'un peu à l'écart, Pennine conte à son fils l'histoire du Paradis.*)

Le loup comme l'agneau mangera de la paille
Et un petit enfant les conduira.
Et l'enfant de répéter : « Et un petit enfant,
Encore, mère... encore...

Spire a-t-il voulu faire une interprétation symbolique de la constance de l'espoir en l'âme juive ? Nous ne l'irons pas chercher, trop sensible à la magnifique grandeur de sa légende. Mieux que jamais tous les dons du poète éclatent en ce poème dialogué, richesse d'images simples, souplesse du rythme, *Samaël* est une réalisation de toute beauté.

∴

Avec *Fournisseurs*, nous retrouverons le satirique. Le poete est en quelque sorte le fournisseur des fournisseurs En effet, ce sont les Parvenus, les nouveaux riches qui achèteront et liront ses livres. Le poete est le distrayeur, Spire le constate avec amertume. A côte de subtiles notations d'impressions, il nous offre des poèmes vengeurs du meilleur crû. « Maitre temporaire », crie-t-il

Ce sera donc pour toi que je chanterai
Oui je vais t'obeir,
Que serions nous sans toi
Qui nous ecoute ?
Est-ce ce pauvre peuple qui veut des orateurs,
Du classique, des bars, des boxeurs, des gymnastes
Qui nous regarderait couper nos cœurs en quatre.

Et il chante.

Nous ne pouvons faire craquer davantage le cadre de cette étude et nous ne pouvons pas ne point nous attarder un peu sur la technique de ce poète auquel hier encore un Constantin Balmont consacrait une magnifique étude.

Spire, en effet, s'il est inconnu du public, a des admirateurs partout et parmi les meilleurs de ses pairs.

On a vu en quelle estime le tenaient un George Sorel, un Charles Péguy, un Daniel Halévy et des esprits aussi éloignés les uns des autres que Marcel Martinet, Guilbeaux, Quillard, F. de Miomandre et Jean de Gourmont s'accordent pour le montrer comme l'un des plus vivants poètes.

François de Miomandre écrivait : « A. Spire est tout à fait dans la tradition des écrivains bibliques, bien plus que ne le sont les Sionistes, qui sont des esprits modernes et positivistes malgré eux tâchés de pensée européenne.

« ... Il a désappris toute littérature. Ses images sont sèches et fortes, dessinées en très grandes lignes. La musique est particulière et n'a rien de cet art odieux appelé versification. »

Regarde, écoute, flaire, goûte, mange,
Jette tes vêtements. Laisse le ciel, la mer,
Le soleil, l'air, l'odeur riche des plats
Posséder ton corps jeune
Et tes lèvres se mettront toutes seules
A chanter de jeunes chansons.

formule-t-il dans son art poétique.

Fervent du vers libre — il n'y a guère que Tristan Klingsor pour jouer aussi subtilement des mille ressources de la laisse, l'auteur du *Secret* sait ne pas être esclave non plus du rythme.

Il sait cristalliser son émotion en ses poèmes qui se haussent parfois à la fresque sculptu-

rale, d'autres fois elle atteint à la plus savante musicalité.

« Le vers libre et non rimé de Spire, déclarait M. A. Fontainas — loin du poète du *Secret*, quand à la technique poétique — dissimule mal sous ses dehors les scrupules très stricts d'un technicien étonnamment accompli. Je la regarde comme un prodige, avoue-t-il. »

« La couleur moderne de l'œuvre d'André Spire apparaît, ainsi que l'écrivait Henri Hertz dans *Le Mercure de France*, continuelle, triomphante. Sa poésie semble investie d'une mission véhémente. Elle attaque, elle secoue la dure, la plate, la merveilleuse vie moderne, afin d'extraire, de sa sincérité la plus directe, un chant qui lui confère, soudain, le calme, la noblesse. Les grandes pensées, les grands rêves ; le peuple et son bonheur ; les religions, leur abnégation, leur abdication devant la raison ; les majestueux souvenirs que la vie conserve et auréole : les délices de la nature, sa paix, sa sagesse ; les joies d'amour, leurs satiétés et leurs réveils ; les horreurs de la mort et ce qu'elle dépose d'inassouvi dans la mémoire ; les plaisirs de la vie présente, tout est là, tout s'y rassemble, réduit sous l'objectif impitoyable, à une succession de points, à une succession de brûlures. »

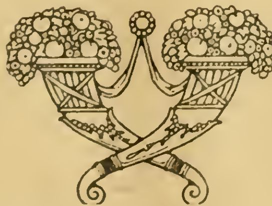
La place nous manque, et nous aurions voulu citer les appréciations autorisées de critiques ou écrivains de l'étranger, un R. Aldington, un Baruch Glosmann, un Pruzolino, par exemple. Ces témoignages n'eussent-ils pas démontré que notre auteur, malgré qu'il n'ai jamais atteint les gros tirages, bénéficie de l'universelle estime des élites. Jusqu'à ses adversaires qui se joignent au chœur admiratif. Pourquoi à propos ne fermerions-nous pas cette étude sur l'opinion non suspecte d'un Juan Morienval ?

« M. A Spire manie la langue française avec maîtrise. Ses sentiments sont un peu complexes pour y entrer tous et de là vient sans doute quelque obscurité dans sa poésie. Mais il excelle dans les tableaux évocateurs... M. A. Spire est Juif et se veut Juif. Par une coïncidence naturelle, à cause de sa nature profondément affective, on le sent gagné par la terre de France. De là un drame très vif où M. Spire semble d'ailleurs avoir noblement suivi le chemin le plus douloureux parce que le cas marquait son devoir. Et c'est pourquoi, encore que M. Spire n'ait aucun de nos sentiments, qu'il ne nous aime naturellement pas et ne puisse exprimer en un grand nombre de points que des avis contraires aux nôtres, nous saluons cette intelligence envoyée en Israël pour y refléter, comme il y en eut toujours au milieu des marchands et des faiseurs, des pharisiens et des histrions, la trace de la divine lumière dont Dieu marqua son peuple et qui se ravivera en fin des Temps. »

Cela est extrait de l'antisémite *Libre Parole*.

Nul éloge ne pouvait, à notre sens, mieux clôre cet essai que cette opinion impartiale d'un adversaire.

Henry Poulaille.





AMANTS

Des regards, des mots durs entre nous bondissant,
Et brusquement l'amour a le goût de la haine —
Avec douceur, tu files ton rire blessant...
Mais l'insulte palpite au fouet de mon haleine —
Tu ne veux pas céder ; je ne céderai pas.
Tu railles ; défié, tu griffes ; je déchire ;
Chacun souffrant le coup qu'il médite tout bas,
Le cœur frappe plus fort et l'esprit en délire.
Ivres, nous agitons le beau passé troublé
Comme un placide étang, touché d'un pied farouche !
Pourquoi t'aimer ? Jamais je ne t'ai ressemblé.
Je ne sais pas pourquoi tu dormis dans ma couche !
Et quand je te vois mieux, je ne te connais plus.
Mais si... Voila le masque de ma solitude.
Sur chaque front aimé, souvent il m'apparut ;
Pourtant je ne puis pas en prendre l'habitude
Il me faut lacérer ce visage étranger,
Presser ce cœur lointain d'autant irréductible
Pour en faire jaillir, ainsi qu'un vin d'Alger,
Ta douleur au sang noir sous ma paume insensible.
Oui ! Dévastons ce soir le facile bonheur
Qui ne nous livra rien de notre énigme humaine !
J'ai soif de ma souffrance autant que de la tienne.
Quand nous serons tous deux vêtus par la tiédeur
De grands ruisseaux de sang mêlé de miel, ensemble
Lassés du meurtre cher, je les confronterai
Et te voyant frémir, et sentant que je tremble,
Alors, peut-être bien, je te reconnaîtrai !

. . . .

Un pleur nous lavera de l'angoisse récente
Et sous ton lent regard dans la tiède maison,
Le pauvre amour brûlé d'orgueil et de poison,
Faible, balbutiera sa foi convalescente.
Je bercerai ce mal que j'ai fait ; mais demain
Nous recommencerons au tournant du chemin
Car un moment suffit, hélas, à te reprendre,
Province de ma chair, fief de mon être amant
Un instant, un nuage, et renait le tourment,
Du masque dur greffé sur ton visage tendre
Qui te donne tant l'air d'un mort en liberté !

. . . .

Sans doute, ô cœur sans cesse altéré de sa peine,
L'amour est plus poignant qui succède à la haine
Et tel amer secret liera l'éternité
Mieux que le souvenir paisible où l'ennui rôde...
Mais, du moins, que jamais, malgré les pires maux,
Ne cristallise autour de notre haine chaude
Le silence qui fait plus de mal que les mots !

Hélène Bannerot.



REMORDS

Voici ma table et mes livres,
Des fleurs, du soleil ;
Et la chaise familière
Pour l'ami qui va venir.

Inutile et bel orgueil
De m'être éloigné des autres !
Délicate joie des sources
Qui chantent leur solitude !

Mais voici que l'ombre tourne...
Mon attente est traversée
Par le dur regard des hommes
Que je pouvais accueïllir...

Ce souvenir qui m'enserre
Comme les bras d'une fille,
Serait-il pas le remords
D'avoir choisi le silence ?

Serait-il pas le remords
De n'avoir tenté rien d'autre
Qu'accuser des différences
Pour motiver mon orgueil ?

Roger Bœufgras.

Extrait de *Sainte Odeur de la Vie...*
(à paraître prochainement.)

Revue des revues

Voici, si j'ai bonne mémoire, plusieurs chroniques en lesquelles je n'ai point parlé de la revue EUROPE (7, place Saint-Sulpice, Paris). J'entends parlé longuement. Non point oubli, certes. Mais la bousculade quotidienne empêchant de s'attarder comme on aimerait le faire, et comme on devrait aussi. Mais la marée montante des nouvelles revues. Mais la mauvaise foi, et l'insouciance, et la vénalité, qu'il faut bien marquer au passage. Bref, en guise de rappel à l'ordre, et vigoureux, rien ne vaut un cahier comme ce n° 18 (15 juin 1924) qui me parvient à l'instant. Quel chic sommaire !

Une nouvelle émouvante de Luc Durtain : *La barque sur le volcan*, où paraît, dans un curieux paysage d'Auvergne, une émigrée russe, Stassia. Tour à tour réactionnaire, puis révolutionnaire :

« *Vous ne savez pas. Quand je vois, en France, vos salons, vos luxes, vos orgueils, il me semble vivre un rêve. Un rêve dont j'ai déjà été éveillée, comprenez-vous ?* »

Puis encore « ancien régime » à la pensée de son fiancé qui lutte là-bas contre les bolchevicks et de nouveau exaltée, révoltée, à la vue du cynisme, de la goujaterie des gens de son monde à l'égard des paysans auvergnats :

« ILS *avaient raison : c'est le feu qu'il nous faut. Le feu!* »

Des vers de Fritz von Unruh auxquels la traduction fait probablement perdre beaucoup de leurs mérites. Une étude de Jeanne Lichnerowicz sur la vie et l'œuvre de William Butler Yeats et une pièce de théâtre de cet écrivain irlandais : *La terre du désir du cœur.*

Les ombres sur le stade de J. Jolinois, dignes en tout point de ce remarquable *Valet de Gloire* du même. Claude Lunant arrive à la caserne, bourré d'illusions. Il s'aperçoit vite que, même au camp d'Avor, c'est du dressage simiesque que l'on fait et non du développement physique :

« *Délaissant alors les choses militaires pour celles de l'esprit, il fit venir des livres. Mais vouloir continuer de penser dans une chambrée, l'imprudent ! De même que le collège l'avait puni d'essayer de bouger comme un soldat, l'Armée le punit de vouloir pratiquer des exercices d'écolier.* »

Notre athlète pense faire du football : il lui faut apprendre le maniement du fusil et de la mitrailleuse.

« *Etrainer des hommes à tuer des hommes et leur commander d'agir sous le feu, jamais. Impossible à moi* », *répondit-il au lieutenant lorsqu'on lui demanda s'il désirait monter en grade. Ajoutant pour mieux s'expliquer :* « *Je ne suis qu'un simple honnête homme inapte à l'obéissance autant qu'au commandement.* »

Mais le clou du numéro, c'est incontestablement l'étude de vulgarisation de Monod-Herzen sur : *Un grand savant hindou : Jagadis Chandra Bose.* Je ne puis songer à résumer ici cette étude, mais je la recommande chaudement à tous les camarades qu'intéresse le problème de la vie. J.-C. Bose, qui révolutionne toutes nos opinions, semble bien en présenter une conception neuve et singulièrement séduisante. Sous l'épigraphe de cette phrase du Rig-Véda *Le réel est un : mais les hommes le voient sous des aspects divers*, Ed. Monod-Herzen nous explique les découvertes de Bose, avec l'aide d'expériences curieuses et faciles à comprendre :

1° *Toutes les réactions des plantes sont les mêmes que celles des animaux. Mieux encore, elles en sont les homologues exactes, c'est-à-dire pareilles par les conditions de leur genèse, et pareilles en leurs modalités.* (Ainsi, le mouvement de la sève et celui du sang, l'agonie et le spasme de la mort chez le végétal et l'animal, l'existence d'un tissu nerveux végétal semblable à celui de l'animal, etc.)

2° *La réaction électrique à une excitation n'est nullement spécifique à l'animal : on la retrouve chez les végétaux et... dans les mé-*

taux. (Toutes les caractéristiques des phénomènes de réaction sont liées à une modification moléculaire fondamentale, qui est une propriété *générale* de toute matière.)

Découverte grosse de conséquences. Aussi Ed. Monod-Herzen peut-il conclure :

En Occident, les sciences exactes ou plus généralement l'intellectualisme pur, a reçu un développement merveilleux. Mais celui-ci a si bien imprégné toute l'étoffe, que les Occidentaux ne savent pas toujours, opération pourtant indispensable, situer leur recherche dans l'ensemble général des connaissances. Ils ne comprennent plus qu'ils ne possèdent à qu'une seule des deux ailes de l'esprit, et qu'aucune grande synthèse ne peut être entrevue sans l'union de la pensée pure avec l'affectivité et l'intuition. Ils vont même parfois jusqu'à opposer la première aux deux dernières, et à dédaigner systématiquement celles-ci.

Nul doute que cette erreur profonde ne joue un rôle actif dans la grave crise actuelle de l'Occident, tandis que l'Orient s'élève, plus lumineux chaque jour, en raison du phénomène exactement inverse. .

Dans une conférence récente, donnée en Sorbonne, Bose disait que son Institut de Calcutta était ouvert aux travailleurs de tous les pays, et il priait de le considérer comme le symbole de l'union efficace qu'il désirait voir se réaliser entre l'Inde et nous.

Unir et harmoniser les deux grandes manières de sentir et de penser.

J'ai bien mal résumé cette remarquable étude. J'y renvoie les lecteurs soucieux de plus de détails. Les érudits trouveront sous peu l'œuvre de Bose elle-même, dont une traduction française est entreprise chez Gauthier-Villars et Cie.

Dans les chroniques, René Lalou met fort judicieusement au point l'œuvre de *Guillaume Appollinaire*, J.-R. Bloch nous entretient de Copeau et du *Vieux-Colombier*, L. Bazalgette parle de *l'Eté* de R. Rolland, R. Arcos du *Valet de Gloire*, et Jacques Mesnil d'un *Hommage à Kropotkine*. Pour rendre compte du bouquin de Johannet : *Eloge du Bourgeois français*, A Crémieux s'est contenté de copier quelques passages, au hasard des pages. Cela fait un amas de monumentales bourdes, terminées par cette réflexion qui s'applique au Johannet lui-même mieux qu'il ne le pensait : « *C'est un sot, dit-on facilement d'un homme. D'une théorie, comme c'est curieux, on hésite souvent à dire : C'est une sottise !* » N'hésitons donc plus !

N'oublions pas un *Adieu à Poincaré* de René Arcos, d'une forme assez âpre : « *Un beau coup de torchon. Quelque chose comme un nettoyage de printemps dans une maison bien tenue...* » Mais que d'illusions encore, que d'illusions : « *Il est permis d'envisager dès maintenant quelques heureuses conséquences de cette réjouissante journée. D'abord l'amnistie. Nous l'imaginons totale, sans restrictions ni marchandages d'aucune sorte...* » Vœux platoniques, Monsieur Arcos. Herriot — et Doumergue ! — se chargent bien de vous démentir. « *Il faut aussi que cesse l'occupation criminelle des territoires étrangers...* » Et le Bloc des Gauches répond dans la coulisse : Nous maintiendrons l'occupation de la Ruhr ! O illusions démocratiques, M. Arcos !

***

Puisque j'en suis à René Arcos, je ne veux point continuer sans citer quelques passages d'une vigoureuse réplique de E. Douce-Brisy, parue dans LES HUMBLES de mai (un franc à la Librairie sociale). Réplique que la presse et les autres revues passeront sous silence, car ces paroles nettes sonnent trop franc dans le marécage littéraire.

M. le Directeur d'*Europe* « rend hommage à ses adversaires », lui qui parlait jadis de broyer entre ses poings... tend maintenant des mains fraternelles. Il fait Kamerad... (Ah ! les petites saletés confraternelles). Il est, selon lui, puéril de classer les écrivains en deux groupes : ceux de droite et ceux de gauche. Je lui concéderai que c'est parfois fort difficile, car on n'est jamais sûr... et cette classification aurait besoin d'être revisée... souvent. Tout de même qu'il demande un peu à ceux qui se souviennent de la guerre si l'on mettait alors dans le même sac R. Rolland et Barrès. La division en deux groupes apparaissait-elle alors si arbitraire. N'y avait-il pas d'un côté ceux qui hurlaient à la mort des autres, et, en face, ceux qui défendaient l'humanité et la jeunesse menacée contre les ignobles fossoyeurs. N'y a-t-il pas, d'un côté, les artisans du progrès humain, et de l'autre, les fauteurs de réaction, obstacles à ce progrès, obstacles qu'il nous faudra nécessairement renverser.

Est-ce être des sectaires que de reconnaître l'inéluctable nécessité du conflit. Si c'est là du sectarisme, eh bien ! ce sectarisme est urgent et non stérile : il est lucide et courageux et nous pouvons nous énorgueillir d'être des sectaires de cette sorte.

Un progrès dans la compréhension mutuelle ? Qui croit encore à cette vaste blague ? Est-ce que ces profiteurs de l'idéologie, ces mercantis de l'art et de la pensée qui se sont appropriés le titre pompeux d'intellectuels, et qui, parce qu'on leur paie leur encre et leur papier, s'arrogent le droit de monopoliser le génie ; est-ce que les littérateurs de profession, fabriqués à la douzaine dans les officines louches, se soucient de comprendre quelque chose. Allons donc ! ce sont ceux qui réussissent qui ont raison. Tel talentueux écrivain qui flatte aujourd'hui la démocratie bourgeoise cléricale et chauvine deviendrait bolchéviste sous le régime des Soviets. Mon Dieu, oui ! Pourquoi pas ! On livre sa marchandise d'après les exigences de la clientèle. On a du talent. On est ouvrier d'art et c'est un moyen de vivre : On fabrique des objets d'art... mais qui se vendent bien. Le talent ?... ça se monnaye, ça se vend en gros et en détail et M. Arcos le sait bien. Et c'est devant cela que l'on me demande de m'incliner ! Bougre non ! Les idées d'abord. Le talent ensuite. Nous sommes empoisonnés par cette vieille théorie de rhéteurs et nous admirons les acrobaties de style même quand elles cachent la bêtise la plus inepte ou les saletés les plus incongrues. N'oublions pas qu'il y a des héros sans talent et des imbéciles qui en ont beaucoup. Grâce à cette fou-

taise, c'est aujourd'hui une équipe de charlatans bonimenteurs qui encombre nos feuilles littéraires. Il serait temps que cela cesse. Ce qui importe, ce n'est pas le talent, c'est l'usage qu'on en fait. La science de Turpin n'est pas la science de Pasteur, de même que le talent de Barrès n'est pas celui de R. Rolland. Si la fin ne justifie pas les moyens, c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier, et les moyens ne sont justifiables que par la fin.

M. Arcos voudrait que, sous prétexte qu'ils ont du talent, je chante le los de gens qui haïssent ce que j'ai de plus cher. Pour qui nous prend-il ? Pas si poire, mon cher Arcos. Trop de mitrailleuses sont encore fumantes, trop de copains sont encore en prison, il y a trop de souffrances, trop de sang entre eux et nous que leur talent n'effacera pas. Il est des mains tendues qu'il faut savoir refuser et des pièges qu'il faut avoir le courage d'éviter. Et, précisément, ce n'est pas au moment où les forces mauvaises, plus puissantes que jamais, nous pressent de toutes parts qu'il faut venir nous parler d'union sacrée. On sort d'en prendre.

Dans le même numéro, des poésies de Ch. Rochat, G. Corantec, G. Vidal, des proses de Tristan Rémy, Marcel Millet, des lettres diverses, et le commencement des réponses à mon enquête sur les *Revues littéraires et la taxe sur le chiffre d'affaires.* Réponses rares d'ailleurs : les chers collègues, trop heureux de nous voir dégringoler cette tuile sur le nez, jubilent à part eux et nous laissent protester tout seuls. Seuls, *Julien Guillemard*, directeur de la *Mouette* et le camarade *P. Trouiller*, directeur de *l'Outil et la Plume*, se joignent à moi pour protester contre cette ignominie de nos larbins de l'administration des finances. Un monsieur, qui dirige la *Revue de la Nièvre et du Centre*, est cynique : il nous répond en substance : Moi, je ne paie pas, mais vous, vous devez payer... tant que l'Allemagne ne paiera pas !

O littérature !

***

Dans un copieux numéro de BELLES-LETTRES (42, boulevard Raspail, Paris), M. Maurice Caillard pose cette question vraiment... nouvelle : *Romantisme ou classicisme ?* et publie les réponses qu'il a reçues à ce sujet.

Notons d'abord, au passage, que M. Caillard ayant cité P. Lasserre dans son questionnaire, reçut de celui-ci les lignes suivantes, plutôt... froides :

« Mon cher Confrère,

« Je reçois le texte de votre enquête. Permettez-moi de vous dire franchement qu'il est fâcheux que vous y ayez fait état de mes opinions sans m'avoir lu. Je n'ai jamais « *prétendu* » ni même insinué que « *la Religion et avec elle la Civilisation devront leur salut au dogmatisme comme l'art au classicisme* ». Vous chercherez vainement dans mes ouvrages des formules aussi inintelligentes que celle là... »

Et reproduisons maintenant, sur cette question... d'actualité, quelques réponses que nous ferions assez volontiers nôtres :

De M. Léon Bocquet :

... Ne soyons pas dupes des mots qu'on ne s'est pas encore accordé à définir ou qui n'ont été définis que selon un arbitraire quelquefois intéressé et le plus souvent inconscient. Ne soyons pas dupes des mots ! Bien fol est qui s'y fie...

Certaines formules ont fait fortune, il y a vingt ans : le romantisme des classiques ou le classicisme des romantiques. Questions oiseuses. Des mots des mots... »

De M. Marcel Coulon (Pas si souvent que nous aurons l'occasion d'être d'accord avec un procureur de la République !).

Discuter la légitimité et les bienfaits du romantisme : il faut avoir du temps à perdre ! Sommes-nous en 1824, et Baour-Lormian vit-il encore ? L'Amérique, depuis Christophe Colomb, est-elle encore à découvrir ? S'il y a un romantisme excessif, repoussons-le, de même que nous repousserons un classicisme excessif, et pour la même raison : l'excès en tout est un défaut. Ceci dit, le mot de Moréas à Barrès, sur son lit de mort, règle la question (à moins qu'on n'y consacre un volume) : « *Il n'y a pas de romantisme, il n'y a pas de classicisme ; ces distinctions c'est de la blague...* »

Et, enfin, de Marcel Millet :

J'ignore tout de la querelle des classiques et des romantiques... Je suis ennemi des tendances mystiques...

Il n'y a point de tradition, à mon avis, il y a des hommes, — *les sincères* et les autres...

Nous subissons *toujours* des influences, mais nous ne saurons *jamais exactement* quels sont les maîtres qui nous formèrent...

***

Comme il faut bien rire un peu après d'aussi graves questions, voici pour finir deux *Histoires anglaises* que conte M. Claude Blanchart dans le CRAPOUILLOT du 1er juin :

I

Dans un wagon de chemin de fer, trois Anglais ivres-morts.

Premier Anglais : « *Quelle heure est-il ?* »

Deuxième Anglais, consultant son étui à cigarettes : « *Jeudi* ».

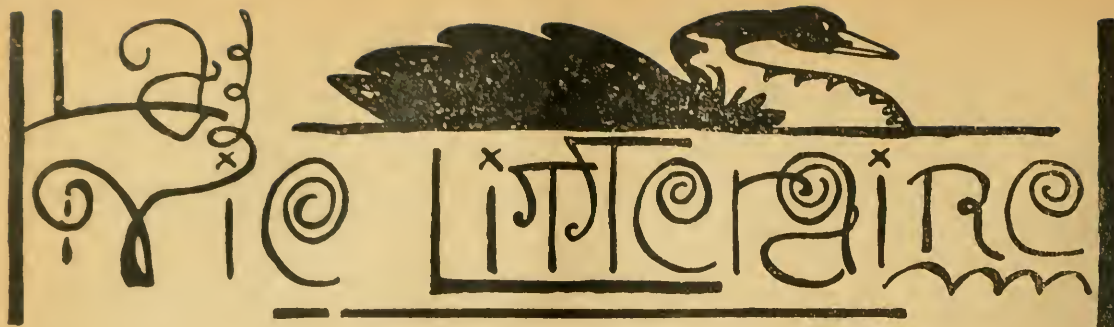
Troisième Anglais, se levant brusquement : « *Ah ! merci, c'est justement la station où je dois descendre !* »

II

Toujours dans un wagon. Un Anglais lit le *Times*. Un autre Anglais monte à une station avec un panier d'osier et le pose dans le filet au-dessus du lecteur. Au bout de quelques minutes des gouttes tombent sur le journal. L'Anglais essuie du doigt, goûte et demande : « *Whisky ?* »

Et l'autre de répondre : « *No, fox-terrier !* »

MAURICE WULLENS.



Le Passé, le Présent et l'Avenir du Roman rustique

(*Suite*)

André THEURIET

romancier, bourgeois, académicien et anarchiste

I

THEURIET ET POUVILLON

L'HYMNE A LA TERRE

J'ai, dans ma précédente chronique, montré que si l'œuvre rustique de ce merveilleux conteur qu'est Emile Pouvillon, honore la langue française par le coloris délicatement nuancé de sa forme virgilienne, par la description si suggestive des paysages, elle pêche fortement par le côté psychologique, je veux dire par l'étude et l'observation des caractères. J'ai montré que l'auteur de ce petit chef-d'œuvre qui a nom *Cesette* m'apparaissait dominé par un optimisme le portant à insister sur les vertus foncières du paysan et à glisser le plus possible sur ses vices et ses défauts.

Pour mieux mettre en relief cet optimisme inébranlable qui caractérise son œuvre, je crois utile d'évoquer ici celle d'un autre romancier rustique, bourgeois comme lui et, de plus, académicien, et qui pourtant, comme lui, et même beaucoup plus véhémentement que lui n'a pas hésité à dire dans son *Bigarreau*, comme lui dans *Cesette*, la misère du prolétariat rural et les responsabilités encourues par les classes dirigeantes.

Je veux parler de l'aimable et charmant romancier que fut André Theuriet. Celui-ci présente, en effet, avec Emile Pouvillon, une parenté plus étroite encore et plus frappante que celle qui unit Ferdinand Fabre à Léon Cladel.

Le même amour du paysan profond jusqu'à la partialité emplit leurs livres champêtres, la même odeur de glèbe humide, le même parfum de fleurs sauvages s'en exhalent qui vous charment, vous prennent et vous gardent depuis le commencement jusqu'à la fin.

Comme ceux d'Emile Pouvillon, les romans rustiques d'André Theuriet sont des hymnes à la vie rurale et le chanteur est inlassable.

De cette œuvre longue, longue, un peu trop peut-être, — car bien de ses livres se répètent — je ne retiendrai que le petit bouquin, véritable bijou littéraire, et dont le titre déjà cité évoque la sylve embaumée, les clairières à la flore menue et les buissons qui se mirent dans l'eau fraîche des ruisselets.

II

BIGARREAU

HISTOIRE D'UN CRIME SOCIAL

Disons d'abord qu'en écrivant *Bigarreau*, André Theuriet a voulu mettre en regard la vie des champs et l'existence des villes. Malheureusement, dans cette thèse, la partialité est aussi flagrante que celle de l'auteur de *Jean-de-Jeanne*.

Mais, voyons, sans être ingrat, Theuriet pouvait-il donner la préférence aux citadins, alors qu'il devait tout aux campagnards?

Bigarreau est au début du livre, un gamin de la ville qui, un beau jour, vole cinq francs. On l'envoie dans une colonie pénitentiaire où la contagion du mal le pénètre de plus en plus, où, au contact d'autres criminels en herbe, issus de cette machine à en fabriquer qu'est la société actuelle, il est en voie de devenir un candidat sérieux à l'échafaud ; à cet échafaud par lequel la susdite société se complaît a terminer sa belle œuvre éducatrice.

Heureusement pour Bigarreau, tout saignant d'une correction récente et imméritée comme tant d'autres, il s'évade et se jette en plein bois.

Ici finit la première partie du roman qui est, comme on le voit, par ce simple et bref exposé, un terrible réquisitoire non seulement contre la vie des villes, mais aussi et surtout contre le régime parâtre, barbare et cruel du capitalisme dont le petit Bigarreau est l'intéressante victime. Réquisitoire étonnant, je le répète, sous la plume de Theuriet, qui fut, sa vie durant, le plus pondéré des bourgeois et le plus pacifique des académiciens.

III

DANS LA FORET

Et voici maintenant l'antithèse :

Dans ses vagabondages sous bois, Bigarreau rencontre une enfant de son âge, qui, dans une cabane, au bord de l'eau, à l'ombre des yeuses et des hêtres, apprend à faire des sabots.

Jamais un citadin ne s'égare en ce coin de forêt où s'abrite une tribu de sabotiers, et l'on n'y entend, de l'aube au crépuscule, que le patois des hommes et des femmes, le chant du loriot et du bouvreuil, et, la nuit, le hululement plaintif des chouettes. On dirait vraiment, à le lire, que Theuriet a dépeint une colonie de libertaires telle qu'il en existe quelques-unes. Tenté par la fillette dont le regard est plus limpide que l'eau du ruisselet jasant sous la feuillée voisine, Bigarreau se fait apprenti sabotier. Lentement, la belle nature s'empare de son âme, que le vice, en somme, n'a fait qu'effleurer.

L'exemple de ses nouveaux amis, que la corruption des villes n'atteignit jamais, achève sa guérison ; et, avec la fleurette d'amour qui pousse, sans qu'il s'en doute, en son cœur, s'épanouissent tous les bons sentiments que la société marâtre avait failli étouffer.

Hélas ! la criminelle ne lâche pas aisément sa proie, et, un jour où Bigarreau s'est, toute la journée durant, grisé de soleil et d'agrestes parfums en compagnie de sa petite sabotière, il est saisi par les gendarmes, qui n'ont pas cessé de le rechercher, et traîné à la prison de la ville où il ne tarde pas à mourir victime, comme tant d'autres de ses pareils, des mauvais traitements d'un gardien.

Telle est l'œuvre dont la lecture a ému bien des cœurs sensibles, hymne véritable à la vie des champs, et surtout, je le répète, réquisitoire implacable contre la Société.

Ah ! faut-il qu'elle le soit barbare, féroce, cruelle, cette société, pour avoir arraché une aussi éloquente malédiction à un homme qui lui devait tout, gloire, fortune, honneur, au bourgeois, à l'académicien que fut André Theuriet.

N'avais-je pas raison de dire que *Bigarreau* fait un admirable pendant à la *Cesette* du bon bourgeois que fut aussi Emile Pouvillon !

Je laisse à mes lecteurs le soin de tirer eux-mêmes une conclusion de ces deux œuvres au point de vue de l'enquête qui nous occupe sur le roman rustique et le paysan de France. Pour ma part, avec ma sincérité coutumière, je vais faire ici un aveu. Après avoir lu et analysé l'une et l'autre, j'ai toujours éprouvé deux sentiments successifs et contradictoires.

D'abord, une colère, que dis-je ? une sorte de rage folle contre le régime criminel qui est le nôtre, doublée du désir ardent de me jeter à nouveau, comme en ma jeunesse, dans la mêlée pour la combattre ; puis, dominé par le charme des paysages, je ressens une envie plus forte encore, de quitter la grande Ville lumineuse, bruyante, à l'atmosphère empoisonnée, et tous les mufles, tous les gredins empanachés, décorés, surdécorés qui y vivent, pour m'en aller noircir du papier contre eux, en compagnie de mes bons campagnards, sous le ciel bleu de ma solitude octonnaise, en respirant l'odeur du thym et en écoutant le rossignol et la fauvette alterner au bord des ruisseaux.

P. VIGNÉ D'OCTON.



A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

SATURNIN-LE-SATURNIEN, *par le Dr Lucien Graux. Edition Crès, 21, rue Hautefeuille. Prix: 7 fr.*

L'auteur est déjà connu par trois romans de l'*Au-delà*, qui ont pour titre : *Réincarné*, *Initié*, *Hanté*.

C'est un médecin fort savant, qui manie la plume comme la maniait son grand confrère, le Dr François Helme : il a pénétré tous les mystères de l'occultisme et du spiritisme, et bien qu'usant, pour exprimer sa pensée, de la forme romanesque, il a su faire le départ entre eux et le problème vraiment scientifique du métapsychisme.

C'est pourquoi je me propose de revenir ici plus longuement sur son œuvre et de faire connaître à mes lecteurs sa trilogie remarquable. En attendant, voici, pour la compléter, *Saturnin-le-Saturnien*, où le Dr Lucien Graux nous présente, en Egbert Frenolius, un médium qu'aucun romancier n'eût pu imaginer, il y a encore quelques années.

En cet homme se combinent une formidable tragédie de la conscience et un terrible combat du cœur contre l'amour. Une action trépidante, de troublantes révélations sur l'astrologie, de précieuses lumières sur la phrénologie,

autant d'éléments qui font ce livre digne de ses aînés.

Un Pauvre Homme, *par A. Lichtenberger. A. Kemplen, éditeur, 79, rue de Miromesnil.*

Saine et nette, claire et haute, cette œuvre nouvelle de l'auteur du *Petit Trott* se recommande, comme la plupart de ses aînées, par sa forme colorée et l'étude approfondie des caractères. Aujourd'hui, c'est la silhouette d'un homme d'affaires, tout à fait moderne, que M. Lichtenberger a magistralement campé dans un milieu scrupuleusement étudié et, ma foi, fort bien rendu.

Révolté, *par Maurice Larrouy. Editions de France.*

Que penser de ce livre, qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, provoqué un gros débat au *Club du Faubourg*, et à l'égard duquel Georges Vidal a été particulièrement sévère ? Il m'eût été agréable, étant donné ma connaissance du milieu et du monde étudiés par l'auteur, de donner, ici, mon avis sur lui s'il se fût trouvé parmi les livres reçus.

Les Liens brisés, *par Jean Mauclert. Editions de la Vraie France, 92, rue Bonaparte. Prix : 7 fr.*

Corcy a conçu l'attrait d'un magnifique départ dans la vie. Hélas ! comme toujours, les déceptions surviennent. Son ambition d'abord, puis son amour sont emportés dans la débâcle presque fatale, et dont les péripéties forment le fond de ce livre. L'auteur doit être félicité pour avoir écrit un roman intéressant sur un sujet aussi banal.

Le Roman du Meddah, *par Ferdinand Duchène. Albin-Michel, éditeur. Prix : 7 fr. 50.*

Après *Thamilla*, roman de la Kabylie qui charma, à la fois, les purs lettrés et les orientalistes épris des choses de l'Afrique du Nord, voici *Le roman du Meddah*, émouvante et passionnante évocation du Maghreb entier. Sans doute, l'auteur m'apparaît singulièrement optimiste en ce qui concerne l'œuvre de Lyautey et son avenir ; il nous présente également une Oranie un peu surfaite, mais même ainsi présentée, cette évolution du Maroc et de l'Oranie n'en est pas moins remarquable, merveilleusement amalgamée aux aventures de la petite courtisane Nedjma et d'Allal, le poète chanteur (Meddah).

La Lanterne Chinoise, *par Marcel Millet. Malfère, éditeur, collection le Hérisson. Prix: 7 francs.*

Un recueil de contes dignes d'être signés par Flaubert ou Maupassant. Si vous voulez bien comprendre comment un écrivain de cette belle lignée sait condenser en trente ou quarante pages, observation, paysages, études de caractères et de mœurs, tout ce qu'un écrivain ordinaire aurait délayé dans un gros et insipide roman, lisez *Sixte Bouffaret*, *La Lanterne chinoise*, ou *L'autre Faust*

Et ce qui double encore le charme de ces merveilleux récits, c'est que Marcel Millet, non seulement les conte avec sa façon nerveuse, concise et d'un puissant coloris, mais les emplit, peut-être sans le vouloir, de son étrange et captivante personnalité.

Il y a beaucoup du soleil de Cannes dans l'encrier de Marcel Millet.

Deux Hommes, *par Georges Duhamel. Editions du « Mercure de France ».*

Après avoir lu cette œuvre nouvelle du puissant romancier que s'affirme G. Duhamel, je me demande si elle est bien un roman et non pas une étude médico-philosophique de ce sentiment humain qu'on appelle l'amitié : j'ai peut-être tort de dire humain, car les bêtes elles-mêmes sont capables de l'éprouver, à l'état rudimentaire s'entend.

Et de la dissection implacable à laquelle se livre l'auteur, il résulte que si ce sentiment qui comporte un fond inépuisable d'altruisme qui forme l'ossature morale de l'homme, si j'ose ainsi m'exprimer, le rend singulièrement difficile à naître et à se maintenir dans le cœur humain.

Un beau livre, en somme, digne de Duhamel.

Histoire anecdotique des Jeux floraux, *par Armand Praval. Henri Didier, éditeur.*

Avant de lire ce livre admirablement documenté, je croyais, dur comme fer, à l'existence de Clémence Isaure, fondatrice des célèbres jeux toulousains. Or, je sais maintenant qu'elle n'est qu'un mythe et que son fameux testament ne fut qu'un stratagème des Capitouls, soucieux de masquer une comptabilité frauduleuse.

Etrange, mais pas étonnant du tout.

⁂

POUR MENTION

La Gueuse, par Marcelle Adam (Albin-Michel). — *Lettres intimes au marquis de Puysieulx*, par Vauban (Edit. Bossard). — *Lettres intimes*, par A. Ribot (Edit. Bossard). — *Les frères Karamozov*, par Fiodor Dortoïevolki, trad. H. Mongault. — *Complices*, par Robert de Traz (Grasset, édit.).

P. V.

Imp. "La Fraternelle" 55, rue Pixérécourt, Paris (xxᵉ). *Le Gérant :* A. Colomer

Troisième Année — N° 29 JUILLET-AOUT 1924

La Revue Anarchiste

Le Numero.			1 75
Pour l'Extérieur..			2 »
ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France..	6 »	12 »	18 »
Extérieur..	7 »	14 »	21 »

PARAISSANT TOUS LES MOIS

ADRESSER tout ce qui concerne la :: RÉDACTION :: à André COLOMER, *Secrét. Réd.* 9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION a l'*Administrateur délégué* même adresse. Chèque Postal 688-48



SOMMAIRE :

Nos Camarades lecteurs ont été avisés par LE LIBERTAIRE *du changement de présentation de notre Revue. Notre situation financière — ainsi qu'on le verra à la lecture du bilan, page 7 — nous met dans l'obligation de paraître sur 24 pages au lieu de 32 et de supprimer notre couverture.*

Que ceux qui ont omis de renouveler leur abonnement le fassent sans tarder. Notre Revue peut et doit vivre si les Camarades le veulent.



EN RUSSIE

LA SITUATION ACTUELLE EN RUSSIE [1]

(Traduit du *Messager Anarchiste* russe, n° 7)

I. Aperçu général

Il est difficile de définir le régime étatiste-communiste-capitaliste qui domine actuellement en Russie avec de vieux termes usés de l'économie politique : Est-ce du capitalisme communiste, ou du communisme capitaliste ? Lenine lui-même définissait déjà souvent ce régime comme un concubinat historiquement inévitable de quatre formes de la propriété. Faisant banqueroute dans ses tentatives de régulariser la vie économique du pays selon un plan unique, le parti régnant concéda à une entente avec une partie de l'ancienne bourgeoisie, en lui accordant la liberté d'exploiter le travail du peuple. Mais le « haut commandement », comme ils appellent la grande industrie, resta tout de même entre les mains de l' « état prolétarien », c'est-à-dire du « Soviet Panrusse de l'Economie Populaire » et différents trusts. Or toutes les entreprises du « Soviet de l'Economie Populaire » et des trusts ont été détournés dans le calcul « économique », c'est-à-dire bourgeois et capitaliste. Il n'y a qu'un seul dieu dans ces entreprises étatistes « prolétariennes » : le « Tchervonetz » (unité de la nouvelle monnaie russe). Ce n'est pas en vain que le commissaire du peuple pour le commerce avec l'étranger, Krassine, se glorifiait dernièrement que le « Tchervonetz » était devenu aussi stable que le dollar ! Cette folie du « Tchervonetz » qui se déchaîne dans notre patrie socialiste est une des causes de la crise que nous subissons actuellement. La grosse industrie, qui se trouve entre les mains de l'Etat, est dans une situation catastrophique. Dans le commerce de l'Etat, c'est la stagnation : le paysan, l'ouvrier et le pauvre en général n'ont pas de quoi se payer les produits de l'industrie de l'Etat. Les publicistes officiels s'en consolent en disant que des crises semblables sont également propres aux régimes capitalistes. Oui, que les ouvriers de tous les pays gravent à jamais dans leur mémoire que le régime étatiste-communiste ne les libérera pas de toutes les « beautés » du régime contemporain : famine, chômage, crises économiques, etc... Ce n'est pas en vain non plus que Mussolini, les sénateurs américains et la bourgeoisie française se préparent à accueillir (enfin !) la S. S. S. R. dans la famille des Etats civilisés ! Le communisme étatiste a montré définitivement sa face bourgeoise et réactionnaire. Voilà pourquoi une partie de la bourgeoisie internationale recherche l'alliance avec la bourgeoisie soviétiste : ce sont jusqu'aujourd'hui certains cercles de la bourgeoisie internationale qui se sont rendus compte du rôle contre-révolutionnaire du pouvoir soviétiste dans l'arène mondiale, qui ont compris qu'il a tué la révolution sociale en Occident par sa politique intérieure et extérieure.

Le changement d'esprit de l'émigration blanche et pétliourienne, ainsi que de la bourgeoisie et de l'intelligenzia à l'intérieur ; l'accueil de plusieurs de ces éléments par le pouvoir soviétiste ; le passage à son côté de figures aussi marquantes que Slastchoff (2), Tutunik et Grouchevsky (3), tous ces faits confirment pleinement la justesse de notre définition du

---

(1) Le présent article nous a été adressé *par un groupe clandestin de camarades militants du Sud de la Russie*, et, de ce fait, présente un très grand intérêt.

(2) *Slastchoff :* un des fameux généraux de l'armée de Denikine, passé solennellement au service des Soviets. (*N. d. tr.*)

(3) *Tutunik* et *Grouchevsky :* leaders du mouvement pétliourien en Ukraine, aussi passés au service du gouvernement bolcheviste. (*N. d. tr.*)

communisme étatiste comme contre-révolutionnaire en son essence et restaurateur dans ses tendances. Voilà pourquoi le parti communiste, qui domine en Russie, commence en tant que parti de l'ordre et d'un pouvoir à poigne à en imposer même aux éléments monarchistes ; voilà pourquoi se renforce et s'affermit le coup de barre donné par les « Sménoviekhovtsi » (4), guidés par les octobristes de la droite : Bobristcheff-Pouchkine et Kloutchevski, et le monarchiste extrémiste Choulguine. Le « Sménoviekhovstvo », c'est l'idéologie de cette partie politiquement éduquée et rouée de l'intelligenzia et de la bourgeoisie qui retrouvant sa situation privilégiée, voit dans les institutions de violences créées par le parti communiste la défense contre les révolutions populaires et aussi l'instrument de la restauration de leur domination politique. Dans les milieux cléricaux, ce sont également les courants dit de « l'église vivante » qui l'emportent et qui reconnaissent le pouvoir existant comme une force capable de créer un bon Etat national. A la veille des dernières solennités octobristes, le Synode de l'Eglise Rénovée envoya partout un télégramme-circulaire prescrivant des *Te Deum* à l'occasion de ces fêtes. Un peu avant, le concile ecclésiastique panrusse avait décidé de commencer à prêcher en faveur du pouvoir soviétiste. C'est ainsi que toutes les forces ténébreuses de l'ancien régime se concentrent autour du « gouvernement ouvrier et paysan ».

La situation des masses ouvrières des villes, malgré l'amélioration apparente à la suite de la liberté accordée au capital privé, devient de plus en plus insupportable sous tous les rapports. Le salaire calculé en « roubles réels » diminue continuellement. Le prix des produits de première nécessité augmente de 500 % en l'espace d'un mois. Les salaires des ouvriers du chemin de fer Moscou-Briansk pour le mois de septembre de l'année passée étaient de 6.000.000.000 (6 billions), plus un billet de voyage gratuit et un logement payé par l'Etat. Le billet gratuit est donné aux ouvriers pour leur permettre de se procurer des objets à vil prix, c'est-à-dire pour faciliter la spéculation. En Russie, comme partout ailleurs, personne n'est privé de la liberté de spéculer et de faire du commerce, ni du droit de s'enrichir ou de crever de faim. Le travail aux pièces et le système Taylor sont introduits presque dans toutes les fabriques et usines. Ce système développe chez les ouvriers les instincts les plus bas ; il tue toute initiative de solidarité et même à la dégénérescence physique. C'est surtout dans la couture où le système Taylor est particulièrement appliqué que la situation des ouvriers et ouvrières est épouvantable. L'ouvrier doit user ses dernières forces afin de pouvoir gagner en travaillant aux pièces quelques « Tchervontzi » par mois. Il résulte d'un tel surmenage une énorme recrudescence de la tuberculose. Ainsi, par exemple, la commission médicale pour la « protection du travail » constata la tuberculose chez *la moitie* d'ouvriers occupés à l'usine de couture d'Etat à Kiew. Il va de soi qu'avec un tel système de travail, la journée de 8 heures, dont sont si fiers les écrivassiers officiels, n'est en Russie qu'une fiction. Et quant aux « lois ouvrières », « la protection de l'enfance et de la maternité », ainsi que toutes les commissions pour l'amélioration de l'existence des ouvriers, tout cela n'est qu'une misérable caricature des lois et de la philanthropie bourgeoises. Quoique, pour des motifs diplomatiques énoncés par le « Que voulez-vous » de Lénine, Stekloff, l'article pénal contre les greves soit enlevé du nouveau code criminel, de fait, conformément à la résolution du dernier congrès du P. C. R., les greves dans l'Etat prolétarien, même dans les entreprises privées, sont interdites, car elles portent préjudice au développement des forces de production. C'est ainsi que dans la despotie rouge, sous la protection de la gendarmerie communiste, le capital privé et d'Etat ronge et dévore le corps et l'âme des ouvriers.

II. Disposition d'esprit des masses ouvrières

Jamais et nulle part la classe ouvrière n'a été si pulvérisée et démoralisée qu'actuellement en Russie. L'ayant asservie politiquement et économiquement, le pouvoir ne fait qu'éveiller en elle les instincts égoïstes les plus bas. Le système de provocation et de trahison est cultivé sur une grande échelle dans les fabriques et usines. Le gouvernement « ouvrier » ne dédaigne aucun moyen dans sa lutte contre le mouvement ouvrier et fait tout pour fabriquer des dispositions qui lui soient favorables. Les ouvriers cruellement trompés par le parti bolcheviste gouvernant qui, aux jours d'Octobre, lui promettait la liberté complète et lui montre maintenant ses dents de loup, désillusionnés, brisés, ne croient plus en rien ni en personne. Profitant de cette fatigue, indifférence et inertie des masses, ceux du pouvoir étouffent sous le manteau ouvriériste tout ce qui est honnête et courageux. L'ouvrier, embrouillé par les « cellules communistes », les

(4) « *Sménoviekhovtsi* » est un groupement d'intellectuels russes anciennement monarchistes et réactionnaires qui, se plaçant dans leur point de vue nationaliste, se rangent maintenant du parti du gouvernement communiste comme étant actuellement, à leur avis, seul capable de restaurer l'Etat russe. (Explication littérale du mot : « changeurs de jalons ».) (*N. d. tr.*)

comités d'usines et les administrations des unions professionnelles qui sont tous des organes purement policiers, se tait. Renfermant profondément dans son cœur la colère et la haine pour le pouvoir existant, il se replie sur lui-même. Le calme extérieur paraissant tel à un observateur superficiel est illusoire. Au sein profond des masses ouvrières mûrissent et s'accroissent les éléments de mécontentement qui pourront, à un moment donné, se transformer en une tempête qui balaiera tout. Aux mois d'août et septembre de l'année passée, en même temps que Stekloff et d'autres écrivassiers chantaient, dans les colonnes de la *Pravda*, sur la liaison étroite et la confiance de la classe ouvrière au pouvoir soviétique, une vague de grèves roula sur Moscou et Petrograd. C'étaient les manufactures textiles de Prokhoroff et les ateliers du chemin de fer qui entrèrent en lutte. Bien que ces grèves aient été provoquées par des raisons purement économiques, le gouvernement eut peur qu'elles ne deviennent catastrophiques pour lui. Des perquisitions et des arrestations en masses commencèrent ; la gendarmerie rouge travailla à toute vapeur cherchant partout du « séditieux » et des « complots ». Par ces mesures, on réussit à prévenir une grève des chemins de fer sur le trajet Moscou-Briansk qui avait été projetée par les ouvriers. Malheureusement les idées de l'étatisme et de l'autorité sont encore fortes chez beaucoup d'ouvriers : si c'étaient les anarchistes qui guidaient les grèves dans quelques entreprises, l'influence prépondérante revient, convenons-en, aux mencheviks. Les masses ouvrières feront encore beaucoup de fautes, paieront encore bien cher beaucoup de leçons avant qu'elles sachent se libérer de la foi, tragique pour elles, en un « pouvoir meilleur » et qu'elles s'approchent à la seule solution véritable du problème ouvrier : abolition du capitalisme et de tout pouvoir sous tous ses aspects et dans toutes ses formes.

III. Famine, chômage et « criminalité » en Russie Soviétique

Les ouvriers qui travaillent dans les fabriques n'ayant pas de quoi manger à leur faim, on peut s'imaginer la situation épouvantable des sans-travail ! Les « privélégiés », ceux qui sont inscrits sur les listes de la soi-disant « Assurance Sociale contre le chômage », ne reçoivent que des oboles misérables. Or les rangs des sans-travail s'accroissent de plus en plus. Kiew compte à elle seule plus de 30 000 chômeurs enregistrés. Et combien y en a-t-il qui ne le sont pas ou qui ont été rayés ! Car une infraction à la plus petite formalité, comme par exemple l'omission du timbrage en temps voulu suffit pour être rayé des listes de chômeurs. Continuellement des cris, des pleurs, des lamentations de sans-travail retentissent à la Bourse du Travail de Moscou.

Quant aux ouvriers qui arrivent d'autres localités, la Bourse de Moscou refuse rigoureusement de les accueillir.

De plus, à partir du 22 décembre passé commença dans toute la Russie le réenregistrement des chômeurs, ayant pour but le nettoyage et la filtration.

Comme déjà mentionné, les causes du chômage gisent dans la crise permanente du commerce d'Etat. Les ouvriers et les indigents de la campagne ne peuvent pas acheter les produits de l'industrie d'Etat d'un prix horriblement élevé. C'est pourquoi on réduit la production. Il y a encore une autre cause au chômage, ce sont les lock-out cachés des usines et des entreprises tombées dans la catégorie des « suspects ». Il suffit qu'une usine blackboule les communistes aux élections du soviet ou qu'elle menace de grève, pour qu'on remercie les ouvriers et qu'on la ferme. Quelques temps après on rembauche un nouveau personnel et l'entreprise « réduite » recommence à fonctionner. En 1922, les énormes ateliers de chemins de fer de la ville de Konotope (gouvernement de Tchernigow) furent fermés. Dans ces ateliers avait, en son temps, travaillé et milité un groupe d'anarchistes dont l'influence avait été grande sur les ouvriers. Les traces de leur activité sont restées. Voulant se garantir d'éléments inquiétants, les autorités fermèrent les ateliers et licencièrent tous les ouvriers. Un peu plus tard on annonça l'enrôlement d'un nouveau personnel dans lequel on tint davantage compte des opinions que des aptitudes. De plus chaque nouvel enrôlé devait spécifier par écrit qu'il se soumettrait sans rémission à tous les règlements des autorités.

Les clôtures en masses destinées uniquement à se débarasser des éléments suspects augmentent considérablement le nombre des chômeurs. Le pouvoir communiste toujours inquiet et incertain, craintif et hypocrite s'agite de tous côtés, impuissant à faire quoi que ce soit. Avouant un amour enflammé pour les ouvriers, les représentants de ce pouvoir et les écrivassiers officiels s'efforcent de leur prouver que le chômage et la réduction sont dans l'intérêt de l'affermissement de la production et par conséquent dans celui du prolétariat. Les ouvriers, disent-ils, n'ont qu'à patienter et attendre que le développement des forces productrices les amène dans la terre promise du paradis communiste. Quant à la famine actuelle, « ce n'est pas seulement de pain que l'homme a besoin ! »

Ces temps derniers, les comités communistes des districts et gouvernements reçurent l'or-

dre d'intensifier le travail culturel et politique parmi les sans-travail. Mais, hélas ! ce n'est pas l'attente du paradis communiste qui fait vivre...

La famine et la misère poussent la femme à la prostitution. Les hordes de prostituées et les « enfants errants » sont une nouveauté sociale en Russie. Affamés et en loques, comme de jeunes chiens, les enfants errent dans les rues, mendient et apprennent à voler dès le plus jeune âge.

A côté, les vitrines tentantes et attirantes débordent de victuailles et de délicatesses !

Affamés, amaigris, squelettiques comme des ombres errent les sans-travail dans les rues des grandes villes, frôlant les restaurants où s'empiffrent au son de joyeux orchestres, la bourgeoisie de la N. E. P. et les hauts fonctionnaires bolchevistes.

L'inégalité sociale saute aux yeux et provoque la soi-disant « criminalité ». Les attaques, les pillages, les cambriolages et le dépouillement des passants prennent des dimensions colossales. Mais l' « honnête et zélé » pouvoir communiste veille sur la propriété privée et sur les richesses... Les prisons sont remplies d'ouvriers et de paysans saisis pour des crimes auxquels ils furent poussés par la famine et la misère.

IV. Situation et disposition d'esprit des masses paysannes

Ayant réprimé par le fer et par le feu les soulèvements paysans en Russie et en Ukraine, le pouvoir communiste ruina définitivement l'économie paysanne. Les expéditions de répression se conduisaient à la manière des cosaques d'Yvan le Terrible. Des villages entiers étaient rasés. On assassinait les vieillards, les enfants, on violait les femmes ! Grâce au système barbare d'otages et de responsabilité collective, des torrents de sang innocent furent versés. C'est surtout dans les villages et bourgs du rayon d'activité de Makno que ces mesures furent employées. Ce fut justement cette politique de répression qui, en atteignant dans ses racines les plus profondes l'économie paysanne, produisant l'amoindrissement considérable des semailles, fut la cause principale de la famine, plutôt que le soleil rendu responsable par les économistes du gouvernement.

Il est caractéristique que les régions insurgées, telles celles d'Ekatérinoslav et de la Volga furent surtout frappées par la famine. Quel cynisme respiraient alors les paroles de Kalénine adressées aux fugitifs d'Ekatérinoslav arrivant en 1922 à Kamenietz-Podolsk : « Vous voyez ce que vous avez gagné avec votre maknovstchina ! »

Malgré tous les changements de la politique agraire, on continue à pomper tout de la campagne, à piller les paysans déjà ruinés. Les paysans terrorisés et fatigués se tiennent cois. Les villages et les bourgs sont inondés d'une nuée d'agents secrets et officiels du Pouvoir, parmi lesquels prédominent les anciens policiers tsaristes (1). Les anciens agents de police, gendarmes et toutes sortes d'individus douteux siègent dans les divers Comités Paysans. Une profonde réaction psychologique s'empare des paysans. Par-ci par-là se produisent des actes de protestations contre ce régime de violence, mais ils restent individuels et sans liaison. Si les paysans ne sont pas actuellement en force de se révolter collectivement, par contre la désertion dans l'armée rouge de la jeunesse paysanne est épidémique. L'attitude des paysans à l'égard du pouvoir existant, l'armée rouge et les autres institutions est d'attente passivement hostile. En ce qui concerne une guerre possible, les paysans comme également les ouvriers sont défaitistes. La contrainte et l'arbitraire que les autorités soviétistes exercent sur les paysans atteignent leur apogée et il leur est indifférent d'être exploités par un seigneur polonais ou soviétiste, par le capital privé ou étatiste. Et bien que les publicistes de la « Pravda » brandissent leurs sabres de cartons, les diplomates du Kremlin tenant compte de l'état d'esprit des masses sont prêts à faire toutes les concessions à l'impérialisme international afin de conserver leur pouvoir.

V. Auto-décomposition et crise du parti régnant

Ayant perdu pied, le parti bolcheviste au gouvernail de l'Etat s'est embrouillé dans son propre écheveau. Ayant depuis la N. E. P. commencé à s'orienter vers la bourgeoisie, il dégénère maintenant vers un groupement ouvertement bourgeois, rejetant toutes les étiquettes et « feuilles de vigne ». S'étant détaché des masses, n'ayant plus aucune base parmi elles, le parti a pourtant peur de cette dégénérescence, car il comprend qu'alors une partie de la bourgeoisie intransigeante ou d'autres groupements politiques luttant pour le pouvoir prendront sa place sans encombre sous l'œil indifférent des masses. Il craint un coup d'Etat que la première poignée d'amateurs du pouvoir, blanc ou rouge, pourrait actuellement accomplir. Devant ce danger, le parti louvoie en inventant chaque fois des manœuvres habiles.

---

(1) Selon une instruction secrète, les anciens agents de la sûreté sont employés à travailler dans les sections d'opérations secrètes de la G. P. U. (tchéka) comme spécialistes pour la surveillance.

Comment, tout en restant « gouvernement ouvrier », conserver le pouvoir en main? C'est sur cette question que luttent plusieurs fractions au sein du parti.

La majorité du Comité Central préconise les méthodes de Krassine : dévéloppement logique de la N. E. P. jusqu'au bout. D'après eux, ce n'est que l'initiative économique privée, celle du capital privé qui est capable de sortir le pays du cul-de-sac dans lequel il fut introduit par le communisme d'Etat.

Contre cette idéologie économique ouvertement bourgeoise des gens de la N. E. P. et des trusts, se dressent les hommes de lettres communistes et aussi la noblesse soviétiste préconisant la restriction de la N. E. P. et même sa liquidation et sa suppression. Ce sont les partisans de la restauration du communisme militaire.

Il y a aussi dans le parti des partisans d'un « étatisme syndicaliste » qui demandent la « remise du pouvoir aux unions professionnelles ». C'est surtout la bureaucratie des unions professionnelles.

Il y a encore un courant voulant l' « ouvriérisation » du parti, et rêvant le « pouvoir ouvrier véritable ». Au mois de septembre 1923 fut découverte à Moscou une organisation clandestine de l' « Opposition ouvrière » qui publia pendant près de deux années un journal illégal et des tracts périodiques. Il en résulta des arrestations en masses des communistes « suspects » à Moscou.

Sur la base de ces dissentiments intérieurs se joue une lutte des ambitions et des amours-propres grands et petits. Ainsi Kaméneff et Zinoview, se couvrant du nom de Lénine, éliminèrent Trotzky, concurrent dangereux.

Si la lutte de Kaméneff avec Trotzky ou de Sapronoff-Préobrajensky avec Zinoview ne peut être pour nous que la démonstration de la banqueroute du parti gouvernant, les éléments sincères se trouvant dans l' « opposition ouvrière » méritent notre attention. Bien tard peut-être, mais un jour, ils comprendront qu'il ne peut exister un Etat sans bureaucratisme, sans spécialistes ; que leur « Pouvoir ouvrier véritable » n'est qu'une naïve utopie ; que les méthodes de construction palliatives, mi-anarchistes, ne sont pas applicables à la vie. Alors, ils viendront à nous et lutteront avec nous pour la véritable révolution libertaire.

VI. L'anarchisme et les anarchistes en Russie soviétique

Si l'expérience de la révolution russe à elle seule suffit pour démontrer le mensonge et l'hypocrisie de la démocratie socialiste et du communisme étatiste, c'est déjà une victoire morale et théorique de l'anarchisme. Mais si, idéologiquement, l'anarchisme, malgré les vociférations des rénégats sur sa banqueroute, est sorti victorieux, pratiquement les anarchistes en Russie sont momentanément vaincus. Les plus actifs et les plus convaincus sont fusillés ou bien languissent dans les bagnes communistes. Ne sont en liberté que les anarchistes actuellement passifs et que le pouvoir soviétiste considère impolitique de séquestrer pour l'instant. Dans l'atmosphère de lourde réaction communiste qui règne présentement en Russie, les anarchistes d'idée les plus trempés sont réduits à militer clandestinement. Les moins stables ou de faible volonté entrent dans le parti ou s'adaptent au pouvoir. Il y a aussi ceux qui se disent anarchistes, mais qui, vu les postes responsables et de confiance qu'ils occupent au gouvernement comme Chatoff et Sandomirsky, ou vu la ligne de conciliation qu'ils préconisent, comme Grossmann-Rostchine, ne diffèrent en rien des bolchevistes. Objectivement, la conduite de ces anarcho-bolchevistes est une trahison à l'égard de l'anarchisme russe et international. Beaucoup parmi les anarchistes de Russie et d'Ukraine n'ont pas encore abandonné l'illusion d'un travail légal ! Et cependant voici quelques faits :

Si à Moscou le pouvoir tolère encore quelques institutions légales, tels la librairie « Golos Truda », la « Croix Noire » de Karéline et le musée du nom de Kropotkine, en province, on saisit, par exemple, « Les mémoires d'un rebelle » de Kropotkine. (Ceci eut lieu entre autre à Iaroslavl.)

A Kharkow, en 1922-23, un groupe d'anarchistes insista auprès du Comité Exécutif Pan-Ukrainien pour avoir la permission d'ouvrir une librairie. Dans ce but, il fit venir de la littérature du « Golos Truda » de Moscou. La G. P. U. l'ayant appris fit des perquisitions chez les anarchistes pour confisquer cette littérature.

L'hiver de l'année passée, un groupe d'anarchistes de Moscou s'adressa au Comité Central du parti communiste avec une déclaration demandant l'amélioration de la situation des anarchistes en Russie. A peu près à la même époque, le fameux Sandomirsky entama des pourparlers avec un représentant du Comité Central sur la légalisation des anarchistes en Russie. A toutes ces sollicitations, la G. P. U. répondit par des arrestations multiples des anarchistes.

A la « Croix Noire » de Karéline, une bande d'espions est toujours aux aguets.

En face du musée du nom de Kropotkine, la G. P. U. épie des fenêtres d'un appartement spécialement loué à cet effet tous les visiteurs du musée et les photographie à l'aide d'un instantané spécial.

Ainsi la G. P. U. par ces actes ruine les illusions des légalistes paisibles.

C'est dans des conditions exceptionnellement pénibles d'une « Azewstchina » communiste que se trouvent les camarades s'efforçant de mener un travail clandestin.

Etant donné qu'à l'époque de la révolution, les anarchistes s'étaient déshabitués d'un travail clandestin, vu aussi le manque d'un entraînement conspiratif chez nos jeunes camarades, toutes les tentatives d'un travail clandestin régulier sont sapées par les organes de l'Okhrana d'Etat. A Pétrograd et à Moscou, en 1922-23, quelques camarades tentèrent plusieurs fois d'organiser un travail clandestin. Les groupes créés étaient à chaque fois découverts. D'autres naquirent. Cette année à Pétrograd une organisation clandestine d'anarchistes développa une activité assez vaste parmi les ouvriers. Mais cette organisation fut éventée et la propagande à Pétrograd fut momentanément interrompue.

En 1922-23, dans quelques villes de l'Ukraine, quelques tentatives furent également faites. Un groupe publiait même des tracts périodiquement. Un autre jeune groupement s'efforçait de militer parmi les paysans.

Le manque de moyens matériels et de littérature est malheureusement un obstacle sérieux pour tout travail clandestin. Ce qui nous manque le plus, c'est une nouvelle littérature anarchiste qui, faisant le compte de tout le passé, de tout ce qui a été vécu et accompli, ébaucherait une tactique ferme de notre ligne de conduite et nos tâches dans la révolution prochaine.

LE GROUPE D'ANARCHISTES
DU SUD DE LA RUSSIE.

Compte rendu financier trimestriel de **La Revue Anarchiste**

MOIS DE JUIN

RECETTES		DÉPENSES	
En caisse le 31 mai	693 65	Expédition des nos 26-27	200 60
Le camarade Ferrero, San-Francisco.	357 »	Facture *Fraternelle* no 27	1.200 »
Abonnements et réabonnements. . .	689 70	3.000 enveloppes	45 »
Règlements et vente au numéro. . .	252 25		
	1.992 60		1.445 60

En caisse le 30 juin : 547 francs

MOIS DE JUILLET

Report de juin	547 »	300 circulaires aux abonnés	20 »
Abonnements et réabonnements. . .	898 »	Facture *Fraternelle* no 28	1.200 »
Règlements et vente au numéro. . .	203 50	Divers.	2 40
		Expédition du numéro 28	64 25
	1.648 50		1.286 65

En caisse le 31 juillet : 361 fr. 85

MOIS D'AOUT

Report juillet.	361 85	Facture *Fraternelle*.	700 »
Abonnements et réabonnements. . .	384 70	Expédition du numéro 29	33 »
Règlements et vente au numéro. . .	92 »		
	838 55		733 »

En caisse le 31 août : 105 fr. 55

Le Contrôleur : THEUREAU. **L'Administrateur : REIMERINGER.**

Le Camarade REIMERINGER quittant l'Administration de *La Revue* et du *Libertaire* demande aux abonnés de ne plus rien envoyer à son chèque postal 231-90, mais au Chèque postal 688-48 qui est celui du Camarade QUETIER.

LE CRI DE LA BÊTE

Une dizaine de tonnes de trinitrophénol, vulgo « mélinite », faisaient l'autre jour explosion au camp de la Courtine. Par un hasard que nous serions portés à traiter de miraculeux, si nous croyions aux miracles, ce phénomène, détourné de son application usuelle, n'était pas destiné à la fabrication en grande série de veuves et d'orphelins... pas même de cercueils anonymes autour desquels on pût, chaque soir, ranimer l'antique feu sacré de Vesta.

Le but en était plus modeste et moins glorieux, sans doute.

Certains de ceux qui, dans notre société dont l'argent est, à la fois, la cause et le but, cherchent encore à comprendre, avaient obtenu de l'armée la cession de cet explosif enfin reconnu comme inutile. Ils voulaient profiter de l'explosion géante pour éclaircir certaines particularités encore obscures dans la propagation du son aux grandes distances. Des physiologistes comptaient, par la même occasion, étudier l'effet de l'onde explosive sur des organismes vivants, dans le but d'expliquer et, si possible, d'atténuer à l'avenir les effets destructeurs constatés chez l'homme dans les explosions accidentelles et, sur une vaste échelle, lors du récent carnage.

Un certain nombre de chiens errants et quelques inoffensifs cobayes devaient, selon l'argot scientifique, être « sacrifiés » en cette occurence.

Sacrifier? Allons donc... et à la science encore ! Mais c'est un crime que de sacrifier des bêtes à la science ; ce qu'il faut, le summum du bien, l'aboutissant suprême de la civilisation humaine, c'est de « sacrifier » des hommes à la « Patrie » ! !

Et l'on vit, bouffonnerie qui eut fait rire si elle n'eût révolté, ces mêmes hommes que les flots de sang humain laissaient impassibles « jusqu'au bout », ce même milieu du « monde » et de la bourgeoisie cupide qui édifia son luxe inutile sur la misère et le sang des travailleurs, inonder la presse de ses larmes pour sauver ces quarante chiens qui, au lieu d'agoniser dans les convulsions strychniques de la Fourrière, allaient périr foudroyés par l'éclatement... comme les millions d'hommes de la « guerre du droit ».

Ah ! s'il se fût agit de 40 anarchistes, 40 internationalistes, voir même 40 ennemis plus ou moins héréditaires, les vieilles rombières de la haute eussent séché leurs pleurs hydropiques ... « mais, songez donc ma bonne amie ! : des chiens ! !... notre pauvre chéri aurait pu en être et nous n'eussions même pas pu le faire inhumer là-bas, dans la petite île d'Asnières, sous un mausolée de marbre avec des gerbes de fleurs blanches pieusement renouvelées plusieurs fois la semaine. » (1).

Les vices les plus aberrants furent de tous les temps ; on rapporte que des grandes dames de la décadence romaine se prostituaient même à des animaux de plus grande taille... mais on n'entendit jamais dire que César soit intervenu pour ménager ceux-ci quand il s'agissait de traîner les bagages dans les sables brûlants de l'Afrique où les marais de la Germanie.

Les hommes de notre temps ont le cœur plus tendre... ils sacrifient toujours et sans sourciller les hommes, mais ils ont acquis une vive sollicitude pour les chiens... en faisant cela ils nous donnent leur mesure : ce ne sont pas des hommes mais des chiens ; des chiens galeux, sournois et sales... parfois enragés.

Camarades, mes frères, réfléchissez.

C'est peu de chose et c'est beaucoup... et si l'on considère ce fait mesquin par lui-même, mais grave par la mentalité qu'il révèle, le dégoût profond de cette « bourgeoisie » inutile et pourrie, envahit en une nausée.

Et les maris ou les amants des mêmes femmes ne craignent pas de ruiner la santé de leurs ouvrières dans des usines insalubres, par un travail de surmenage, au risque d'accidents... Perfectionner ?... Pas si bêtes ! Ils ne pourraient pas « abaisser les frais généraux » et il y aurait ainsi un peu moins de papier monnaie pour acheter des paletots brodés au toutou familial, maquereau officiel de la louche association. On s'indigne ? : Il y a des gens à la S. P. A. qui aiment les animaux par pure bonté... Je veux bien le croire et leur rends hommage... mais je désirerais pourtant savoir, avant de les autoriser a faire entendre leur voix en matière d'expériences scientifiques, s'ils ont fait vœu de végétarisme absolu et définitif comme ils auraient dû faire si leur intelligence avait égalé leur conviction. J'ai connu un exemple de ce genre, il refusait toute viande de mammifère ou d'oiseau... mais se délectait de poisson : nul n'est parfait ! Au reste, peut être est-il un peu d'exagération dans une semblable attitude, encore qu'elle soit digne de respect... quant aux péronnelles qui papotent « Oh quelle horreur, exposer ainsi de malheureux « chenots » ; ces savants sont des barbares » puis, l'instant d'après, racontent avec une joie sadique le détail d'une partie de chasse à courre ; la seule chose que je puisse en dire c'est que je voudrais les voir attachées elles-mêmes aux piquets d'expérience le jour, prochain j'espère, où dans la société purgée des parasites, l'on pourra s'occuper enfin de ce qui fait la grandeur de la destinée humaine : la compréhension de l'Univers.

CYPSELUS.

---

(1) Que ceux qui croient que je cherre aillent y voir ; ça vaut les dix sous qu'on paie en entrant !



Esquisse du

Mouvement Anarchiste en Russie pendant la Révolution

(1917 - 1923)

L'histoire du mouvement anarchiste en Russie depuis 1917 peut se comparer à l'histoire de la Grèce. Florissant à une certaine époque et ayant influencé tout le monde civilisé, ce pays n'est plus aujourd'hui qu'un Etat insignifiant sous la dépendance de la Grande Entente.

Il est presque impossible à croire que, en Russie que beaucoup considèrent comme le pays le plus libre, aucune espèce de mouvement anarchiste avoué n'existe. Cependant, il fut un temps où il était puissant.

Observons la Russie en 1917 et voici ce que nous remarquons : peu importants pendant le régime tsariste, les petits groupes anarchistes clandestins se reprennent à vivre et profitant de la relative liberté politique commencent une active propagande. Les premiers journaux paraissent et dans tout le pays se forment des groupes plus ou moins importants. Les anarchistes tentent de sortir de leur organisation chaotique et, du 12 au 17 juin, une première conférence anarchiste a lieu à Kharkov.

Cette conférence créa le « *Bureau provisoire d'information des anarchistes* » dont la tâche consistait à organiser le congrès national en vue duquel le bureau avait édité un bulletin spécial. Malheureusement, les circonstances ne furent pas favorables et le congrès ne put jamais avoir lieu. Le mouvement anarchiste prit si rapidement de l'ampleur que pendant la Révolution d'octobre, il représentait déjà une grande force et l'on peut dire avec raison que les anarchistes ont beaucoup contribué à renverser le gouvernement provisoire et aider les communistes à introduire la dictature du prolétariat. Grande fut l'influence des anarchistes chez les ouvriers. Voici ce qu'écrivait un journal menchevik, *La Vie Nouvelle* (Novaja Jizn) du 15 novembre 1917 dans un article intitulé : *L'Anarchisme et la Révolution* : « Les anarchistes dont l'influence était à peine remarquable et nulle pendant les premiers jours de la Révolution sont maintenant une force qu'il faudra reconnaître demain sinon aujourd'hui et dont la signification pour l'évolution en avant ne peut être diminuée » et plus loin : « Il est arrivé que, pendant que les socialistes russes, avec une persistance digne d'une meilleure cause, s'occupaient à échanger des coups, dans les milieux ouvriers pénétrait et se développait l'influence des anarchistes. » Et le journal disait vrai. L'activité des anarchistes méritait d'être imitée.

Voici, par exemple, un fait à signaler dans la vie des groupes anarchistes. Un des plus petits : « *Pain et Liberté* » (Hleb i Volga) dans le district de Bejica Orela, recueillait chaque mois 700 abonnements à *L'Anarchiste*, 200 à *Pain et Liberté*, 300 à *La Pensée Ouvrière*, 500 à *La Liberté est en nous*, 300 à *l'Anarchie* et achetait environ 5 à 600 livres et brochures par mois. Y a-t-il en Occident beaucoup de partis ou de tendances qui déploient une telle activité ? Cependant, ce fait était courant au cours des années 17-18. En 1917, parurent les journaux suivants : *L'Anarchiste* à Rostov s. Don; *L'Anarchie* à Moscou; *Sans Chefs* à Pétrograd; *Le Révolté* à Tomsk ; *L'Albatros* à Pétrograd ; *L'Albatros* à Odessa ; *Le Bulletin du Bureau provisoire d'Information* à Kharkov; *Kronstadt Libre* à Kronstadt ; *La Voix de l'Anarchie* à Saratov ; *La Voix du Travail* à Pétrograd ; *La Pensée Ouvrière* à Kharkov ; *La Liberté est en nous* à Kiev ; *La Commune Libre* à Pétrograd ; *Pain et Liberté* à Kharkov ; *Travail et Liberté* à Pétrograd ; et *L'Anarchiste Sibérien* à Krasnoïarsk.

Nombreux étaient les anarchistes dans les comités révolutionnaires. Beaucoup de détachements révolutionnaires étaient entraînés par des anarchistes. Ils furent aussi membres des Soviets locaux. Partout on pouvait trouver des anarchistes agissants.

Après la Révolution d'octobre, le mouvement anarchiste devint, de jour en jour, plus fort. Au commencement de 1918, les anarchistes possédaient déjà 3 quotidiens : *L'Anarchie, La*

Voix du Travail, et *La Commune Libre*, le premier, sur 6 ou 8 pages grand format, tirait à [illegible] exemplaires. Les anarchistes eux-mêmes étaient surpris de ce succès, ils devinrent encore plus actifs. Ils étaient considérés parmi le peuple comme l'aile gauche des bolcheviki, ceux-ci comme notre aile droite. Les ouvriers avaient un peu raison, car, souvent, il faut le dire, les anarchistes agissaient plutôt comme des bolcheviki que comme des anarchistes, souvent on pouvait voir des anarchistes rendre des services à l'autorité publique et des bolcheviki proclamer hautement que l'anarchie était leur idéal le plus proche. Cependant l'action commune des deux fractions du socialisme faisait naître l'espoir. Sous les coups des révolutionnaires agissant de concert, les blancs furent vaincus peu à peu et les optimistes croyaient déjà à la venue prochaine du socialisme. Mais bientôt se produisit une chose abominable sur laquelle l'histoire objective devra se prononcer.

Je ne cite que des faits qui méritent d'être connus.

Les 12 et 13 avril 1918, le gouvernement commença ses basses attaques contre les organisations anarchistes : des camarades furent arrêtés, les clubs fermés, etc. Commencées à Moscou, les persécutions gagnèrent rapidement beaucoup d'autres points où les anarchistes, amicalement et en plein accord avec les bolcheviki, luttaient contre les blancs (de nombreuses organisations soviétiques protestèrent contre cette mauvaise action). Au lieu de continuer la lutte contre les blancs, on commença de lutter contre les anarchistes. Cela certainement ne profita pas à la révolution.

On tenta de justifier ces agissements sous le prétexte que des bandits avaient pénétré les rangs des anarchistes, le fait certes était exact mais inévitable et ne s'était pas seulement produit chez les anarchistes, mais aussi dans le parti bolchevik comme le prouva l'épuration du parti peu de temps après qui rejeta plus de 100.000 membres (quoique dans cette épuration, pas un membre ne put être convaincu d'attaque contre le parti). Le prétexte invoqué contre les anarchistes était quand même absolument hypocrite car l'épuration se fit surtout dans les journaux, dans les clubs et chez les révolutionnaires. Personnellement je pense qu'une seule raison pouvait motiver ces persécutions : *le goût du pouvoir de nos anciens amis*. Ce goût du Pouvoir, inévitablement, jetait les uns contre les autres, les socialistes d'Etat et les anti-étatistes et le fait regrettable se produisit un peu plus tôt seulement qu'il n'était attendu. L'expérience a montré que la révolution ne profite pas de ces discordes, au contraire. Que nos camarades socialistes réfléchissent à cela s'ils sont vraiment les amis des travailleurs et qu'ils en tirent la leçon nécessaire.

Ceci dit nous reprenons notre esquisse.

Malgré les persécutions pendant l'année 1918, nous voyons paraître les journaux suivants : *Pensées et Paroles*, *l'Anarchiste* à Moscou, *L'Anarchiste* à Jaroslaw, *L'Anarchiste* à Arkhangelsk, *L'Anarchiste d'Astrakhan* à Astrakhan, *L'Anarchie*, quotidien, à Moscou, *Sans Autorité* à Kharkov, *L'Albatros* à Pétrograd, *Le Bulletin de l'Exécutif de l'Organisation « Leforta »* à Moscou, *Le Courrier de l'Anarchie* à Briansk, *La Vague* à Ekaterinburg, *La Libre Voix du Travail* à Moscou, *Travail libre* à Pétrograd, *La Commune Libre de Viatka* à Viatka, *La Voix de l'Anarchie* à Saratov, *La Voix de l'Anarchiste* à Ekaterinoslav, *La Voix du Travail*, quotidien, à Pétrograd et Moscou, *L'Avenir* à Vologda, *Le Drapeau de l'Anarchie* à Kursk, *La Route de l'Anarchie* à Saransk, *La Création Révolutionnaire* à Moscou, *Le Drapeau Ouvrier* à Pétrograd, *La Pensée Ouvrière* à Kharkov, *La Commune Libre*, quotidien, à Moscou, *La Pensée Libre* à Voronèje, *La Voix de l'Anarchiste* à Smolensk, *Nabat* à Kursk, *Sous le Drapeau Noir* à Nijni-Novgorod, *La Pensée des Hommes Libres* à Astrakhan, *L'Anarchie* à Viatka, *Le Drapeau Noir* à Moscou, *Le Drapeau Noir* à Samara, *Le Drapeau Noir* à Pétrograd, *Burevjstnik* en langue ukrainienne à Kharkov, *Britiba Komuna* en langue lithuanienne à Kharkov, *Leesma*, en langue lithuanienne, à Moscou, *Belem* (*Savoir*), en langue tartare, à Kazan.

Beaucoup de maisons d'éditions sortent des livres et des brochures en quantité, plus de 30 ouvrages sont édités par *La Voix du Travail* et *La Libre Fraternité*, etc., ouvrages qui sont peu ou pas connus de nos camarades d'Occident (1).

Les groupes anarchistes s'efforcent de poursuivre le travail commencé, mais les camarades émigrent de Russie en Ukraine et, petit à petit, le mouvement anarchiste en Russie (actuellement R. S. F. S. R.) s'affaiblit et ne reprend pas l'activité qu'il connut autrefois. En Ukraine, on lutte contre les blancs, les plus grands ennemis de la Révolution russe et là, le danger constant réunit de nouveau les

---

(1) Parmi ces livres, notons principalement : 1. *L'Anarchisme* ; 2. *L'Individu et la Société selon la conception anarchiste* de A. Borovoj ; 3. *L'Ethique* de P. Kropotkine ; (chacun d'eux sont en cours de traduction en Esperanto pour la Bibliothèque Anarchiste Scientifique en Langue Internationale ; 4. *P. Kropotkine* (série d'articles sur le fameux théoricien) ; 5. *A la mémoire de Kropotkine*. Tous ces livres ont été édités en 1921-1922, sauf le premier qui parut un peu plus tard.

deux fractions du socialisme. De nouveau, les anarchistes luttent aux côtés des communistes, espérant que les communistes russes comprendront leur erreur, que la paix reviendra et que l'action commune amicale renaîtra. Mais il se produit en Ukraine la répétition de ce qui se passa en Russie. Le mouvement anarchiste croît rapidement, prend de l'ampleur ; alors recommencent les attaques des communistes triomphants et le mouvement est étouffé par des persécutions sévères.

Dans le mouvement anarchiste en Ukraine agit surtout l'organisation nommée *Nabat*. Quoique, selon moi, *l'Anarchisme unique* (base théorique de cette organisation) est erroné, il faut reconnaître que son action est active, efficace et a une grande influence. Le mouvement *Nabat* prit naissance à Kursk où eut lieu vers le milieu de novembre la première conférence des organisations anarchistes d'Ukraine. Au cours de cette conférence, on accepta une déclaration d'action commune sur les bases de l'Anarchisme unique.

L'Anarchisme unique considère l'Individualisme anarchiste, le Communisme anarchiste et le Syndicalisme anarchiste comme les aspects divers de l'anarchisme unique (ou anarchisme intégral comme disent certains) dont la méthode tactique est le syndicalisme, la doctrine de base économique pour la société future est le communisme libre, et le but, l'individualisme anarchiste.

La Conférence créa *La Confédération des Organisations anarchistes d'Ukraine*. Le journal *Nabat*, jusqu'alors organe du groupe d'initiative, devint l'organe de la Confédération et ainsi que je l'ai dit plus haut, celle-ci agit activement et efficacement. En avril 1919 eut lieu le premier congrès de la Confédération. On avait d'abord projeté de faire un congrès de toutes les organisations Nabat de la Russie, mais sans succès. La Confédération réussit à faire paraître pendant quelques mois 23 numéros du *Nabat Confédéral*, 7 du *Nabat* de Gulja-Pole-a, 6 du *Nabat* de Elisavetgrad, 11 du *Nabat* de Kharkov, 7 du *Nabat* d'Odessa et édita une série de brochures et de livres. On pensa également éditer en langue ukrainienne *Selski Dzvin* (*Le Tocsin du Village*).

De nombreux camarades s'étaient enthousiasmés du mouvement maknoviste et activement y prirent part, propageant parmi les rebelles de Makno les idées anarchistes. Le mouvement maknoviste nuisit fortement en tous points au mouvement anarchiste auquel il enleva beaucoup de camarades des organisations urbaines qui, ainsi, perdirent toutes leurs forces. De plus, grâce à ses devises anarchistes, il réussit à induire en erreur une grande quantité de camarades. Il est nécessaire de dire que le mouvement maknoviste n'est pas comme l'affirment ses ennemis : un mouvement mené par des bandits, il est simplement parce que spécifiquement paysan. Les persécutions gouvernementales contribuèrent beaucoup à cet enthousiasme.

Pendant l'été 1919, deux Congrès, l'un des syndicalistes anarchistes, l'autre des jeunesses anarchistes, furent interdits. Une confusion abominable regna dans les deux fractions du socialisme qui se termina par une fusillade des anarchistes et l'explosion bien connue des locaux du comité de Moscou du parti communiste provoquée par une bombe lancée par des anarchistes clandestins et où périrent un certain nombre de communistes.

Cet attentat contre le comité de Moscou est, selon moi, un fait regrettable, mais regrettable aussi est la répression insensée contre les anarchistes. Les auteurs de l'attentat avaient pensé obliger le gouvernement à cesser les persécutions, mais, au contraire, ils avaient creusé plus profondément l'abîme entre les communistes et les anarchistes et rien d'autre ne pouvait en résulter.

Le mouvement anarchiste, affaibli par des batailles acharnées contre deux grandes forces (n'oublions pas que les anarchistes ne cessèrent jamais de lutter contre les blancs) fut étouffé.

En 1919, les journaux existants paraissent presque exclusivement en Ukraine et, en 1920, le nombre des journaux anarchistes est presque nul.

Voici leurs titres. Pour 1919 : *L'Anarchie* (clandestin), *Bulletin de la préparation du Congrès anarchiste* à Kharkov, *Le Révolté* à Ivanovo-Vosenensk, *L'Albatros* à Berdiansk, *Le Berdiansk libre*, même lieu, *La Vie Libre* à Moscou, *Le Travail Libre* à Pétrograd, *La Voix du Travail* à Moscou, *La Voix du Travail* à Klinci, *Nabat* de Gulja-Polea, *La Vie et la Création*, des Jeunesses russes, à Moscou, *Nabat* de Ekaterinoslav, *Vers la Lumière* à Kharkov, *Liberté* à Kiev, *Nabat* de Moscou, *Nabat* de Kharkov, *Nabat* de Elisabethgrad, *Nabat* d'Odessa, *La feuille périodique de la Fédération anarchiste* de Elisabethgrad, *Le Communiste* (clandestin), *Potchin* à Moscou, *Travail et Liberté* à Moscou, *La route de la Liberté*, en russe et en ukrainien, journal des Maknovistes.

Pour 1920 : *Nabat d'Altaj* (clandestin), *Bulletin de l'Union Anarchiste* à Moscou, *La Voix du Maknoviste*, *Le Révolté Libre*, *La Route de la Liberté*, ces trois derniers paraissant dans les milieux maknovistes, *Nabat* de Kharkov, *La Route de l'Anarchie* à Blagovescensk et *Le Drapeau Noir* à Vladivostok, qui ne sont en Russie soviétique.

Il faut dire que les anarchistes ne désiraient pas du tout batailler contre les communistes

en part quelques exaltés, d'ailleurs sans influences). Deux faits montreront au lecteur l'exactitude de mon affirmation. Pendant l'attaque du général blanc Judenitch (attaque contre Pétrograd 1919), des détachements spéciaux d'anarchistes s'organisèrent pour la défense de la ville. En automne 1920, ce fut grâce à l'organisation anarchiste *Nabat* que la paix fut faite entre le gouvernement des Soviets et Makno. C'est cette paix qui permit de chasser Wrangel d'Ukraine et de Crimée. Malheureusement, bientôt après recommença la lutte entre les deux fractions. Qui fut coupable de ce nouveau désaccord? Je ne veux et ne peux juger, car je manque à ce sujet de documents. Je ne parle ici que de faits contrôlables.

Espérant que le contrat intervenu entre le gouvernement des Soviets et Makno (contrat qui permettait la libre propagande dés idées anarchistes) serait loyalement observé par les communistes, la Confédération des organisations anarchistes *Nabat* commença d'organiser le congrès, depuis longtemps en projet, des organisations de toute la Russie soviétique. Il devait se tenir le 1er décembre, au grand jour, à Kharkov. Mais les délégués furent arrêtés en masse et le congrès n'eut pas lieu. Le mouvement en Ukraine était écrasé. Les camarades les plus actifs comme *Voline*, *Baron*, *Mratchny*, *Olga Taratouta* et d'autres furent emprisonnés. *Baron* est encore en prison. *Voline*, *Mratchny*, *Maksimov*, *Jartchuk* et quelques autres réussirent, grâce à des camarades étrangers syndicalistes et communistes à passer à l'étranger.

Une terrible persécution affaiblit complètement le mouvement. Ce qu'elle fut, on s'en rendra compte en lisant ces chiffres tirés de l'officiel *Livre Rouge*. Pendant la période 1917-1920, à Moscou seulement, furent arrêtés 432 anarchistes déclarés et 211 clandestins (*Livre Rouge, page* 632, édition du Soviet de Moscou).

Durant 1921, 1922, 1923 le silence régna. Seuls les anarchistes soviétistes donnèrent signe de vie, mais pendant peu de temps. Quelques petits journaux parurent irrégulièrement : *Potchin* et *Volnaya Jizn*, la seule maison d'édition anarchiste qui resta fut « *Golos Truda* ». *Potchin* (L'Initiateur) commença à paraître bi-mensuel le 20 février, mais le 3e numéro fut confisqué et le journal interdit, bien que G. Sandomirsky y collaborait. G. Sandomirsky occupe un poste important dans le *Narkomindel* (commissariat du peuple aux affaires étrangères) où il s'occupe spécialement de la question des Balkans. « *Golos Truda* » est maintenant dans l'impossibilité de rien éditer à cause de la censure, celle-ci a entre autre interdit le livre du savant anarchiste *Borovoj* : « *Sur Dostoïevski* » (le grand auteur russe). Interdite également fut la brochure de *Oerter* : « *Que veulent les Syndicalistes ?* » et il n'est pas possible d'éditer « *La Morale sans sanction ni obligation* » de *M. Guyau*.

Je pense qu'il est nécessaire maintenant de dire quelques mots sur les tendances et les courants d'idées. Comme dans tous les pays, il existe en Russie des anarchistes syndicalistes, des anarchistes communistes. Mais il en existe beaucoup d'autres inconnus en Occident, ce sont des courants dont quelques camarades pensent qu'ils ne sont pas anarchistes. Mais je ne suis pas ici un juge, je ne suis qu'un rapporteur et je leur ferai donc leur place dans mon étude.

Le premier en date est le *Pan-anarchisme* dont les théoriciens sont les frères *Gordin* qui ont organisé le *Centre de technique sociale* et ont passé des contrats avec le gouvernement soviétique au sujet de l'exterritorialité des institutions de technique sociale. Cette tendance fait une propagande active contre la religion et la science théorique. Aux camarades possédant la langue russe nous conseillons de lire leurs principaux écrits : *Le Manifeste des Pan-anarchistes ; Marxisme et Christianisme* et *Conversation avec un anarchiste philosophe*. Un peu plus tard les frères *Gordin* abandonnèrent cette tendance qui en mourut et l'un de ces deux hommes, cependant très instruits, devint même anti-anarchiste et lança une nouvelle théorie tout à fait insensée et créa la langue A. O. L'autre, *A. Gordin*, prit part à la tendance nouvelle : *L'Anarcho-Universalisme*, dont les théories principales étaient, selon moi, assez nébuleuses (il faudrait lire à ce sujet la brochure russe de *Askarov* : « *Les questions fondamentales de l'Anarcho-Universalisme* ». La section russe des anarcho-universalistes fit paraître quatre numéros de son journal, *Universel* (1-2, 3-4). Gordin quitta à son tour cette fraction et fonda un nouveau groupe sur de nouvelles bases théoriques à certains points très intéressantes, mais écrites dans une langue tout à fait indigeste. Les principaux ouvrages sont : « *De l'Anarchisme de droit à l'Anarchisme de fait* », et « *L'Anarcho-Universalismo-Interindividualisme* ». La nouvelle tendance se nommait : *Anarcho-Universalismo-Interindividualisme* et possédait un grand journal : *Par le Socialisme à l'Anarcho-Universalismo-Interindividualisme*, dont je n'ai vu que cinq numéros. Ces deux tendances firent de la propagande pour le soviétisme et la seconde loua même très fort le *Komintern*, mais cela n'empêcha pas ses représentants d'être arrêtés. On a nommé ces tendances « *soviétistes* ».

Je veux dire quelques mots sur cet *anarchisme soviétiste*. Il prit naissance parmi des camarades qui, pensant que le bolchevisme favorisait l'anarchisme, les anarchistes devaient

prendre une part active dans les institutions soviétiques. *Juda Rostchin* est son plus fervent représentant. Il avait affirmé que l'esprit militariste qui régnait en Russie était la conséquence de la guerre civile et qu'il serait inévitablement remplacé par l'esprit de production et qu'alors, mais alors seulement deviendrait possible le *communisme libre*. Avait-il raison, je ne sais, mais ces anarchistes n'eurent pas de succès. Je constate qu'ils n'avaient pas même un journal spécial pour propager leur tendance. Beaucoup d'entre eux entrèrent tout simplement dans le parti communiste.

Seule, ce qu'on appelait la *Fédération pan-russe des anarchistes-communistes* posséda, pendant 1918, un assez bon organe, un moment, elle eut de l'influence sur le Comité exécutif pan-russe des Soviets, dans lequel elle avait ses représentants *Kareline et Ce*, au 4e Congrès des Soviets, elle eut même 29 de ses membres comme délégués. Mais elle faisait beaucoup de bluff, comme son nom même l'indique, car que penser d'une organisation qui se nomme pan-russe et qui, à part Moscou, ne possède que de petits groupes très peu nombreux. Maintenant, elle se tait et ne fait plus de propagande pour les Soviets. La plus grande partie des groupes soviétistes doivent leur vie presque exclusivement aux persécutions et ne furent que le résultat du désir de s'adapter aux circonstances. Aussi sont-ils considérés comme non anarchistes par beaucoup de camarades. Cependant, en les regardant objectivement, il faut reconnaître qu'il y a là aussi beaucoup de bonnes idées et l'historien futur du mouvement anarchiste en Russie les découvrira certainement. Mais comme je ne suis pas historien je passe à un autre point.

Quelques mots sur le mouvement syndicaliste des anarchistes. Dans les unions professionnelles travaillent principalement les anarcho-syndicalistes et les anarcho-communistes. L'influence des anarchistes n'est pas grande dans ces organisations. Il serait à souhaiter une action plus vigoureuse, mais elle n'a pas pu prendre de l'ampleur à cause des persécutions. En 1918, cependant, 25 anarchistes, représentant 88.000 ouvriers, prirent part au Congrès national des syndicats. En 1919, 15 délégués représentant 53.000 ouvriers et, en 1920, 10 délégués représentant 35.000 ouvriers. Sur l'action des années suivantes, on ne possède pas de documents écrits.

Les Jeunesses anarchistes eurent le même sort que leurs aînés. S'étant fortement développées pendant l'année 1918 et après avoir édité quelques dizaines de numéros de leur journal : *La Vie et la Création des Jeunesses Russes*, les Jeunesses furent étouffées par le gouvernement. Le 29 juin eut lieu le premier congrès de la *Fédération pan-russe des Jeunesses anarchistes*, mais, après quelques jours de travail, le 1er juillet à 3 heures le congrès était dissous et les camarades arrêtés. Resté libre, par hasard, le camarade *Korsikov* essaya de reformer l'organisation, mais n'y parvint pas, car, dans les autres centres, les organisations étaient également disparues. Fait très regrettable, car les Jeunesses étaient très actives et révolutionnaires. Très nombreux furent les jeunes qui tombèrent dans la bataille contre les blancs. A Elisabethgrad, par exemple, rien que dans la bataille contre Grégoriev, moururent six jeunes camarades anarchistes et parmi eux les deux plus actifs : *Janus Baltin* et *Micha Zloj Radomislsky*, ce dernier était le frère du président du Komintern : *Zinoviev-Radomislsky*.

Avant de finir cette esquisse, je veux dire quelques mots sur le mouvement Makno.

La plupart des camarades anarchistes d'Occident le considèrent comme anarchiste, alors que les autres et les communistes le considèrent comme du banditisme. Les deux assertions sont fausses. Il n'est ni du mouvement anarchiste, ni du banditisme.

A ses amis, je dirai que dans ce mouvement existait, tout comme chez les bolcheviki, une « tchéka », on fusillait, on mobilisait, il y avait la dictature de Makno et de son état-major, et la liberté n'existait que dans la limite du mouvement maknoviste, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on ne faisait pas de propagande contre lui. Que ses admirateurs pensent ce qu'ils voudront, mais jamais on n'effacera du mouvement Makno : 1° la fusillade du commandant communiste Polonsky (qui avait commandé un régiment chez Makno) et de ses camarades ; 2° qu'à Berdiansk existait la *Kontrrazvedka* ayant fait les mêmes abominations que la tchéka et 3° qu'à Guljaj Pole existait une institution dont le nom était : *Tchrezvitchajnaja Komisija po borbe s'Kontr-revolucijej i protivo Maknovstchinu*. (Commission extraordinaire pour combattre la contre-révolution et les adversaires du mouvement Makno, c'est-à-dire une tchéka.)

Il est vrai de dire qu'il existait un fort courant anarchiste dans le mouvement Makno, mais un courant et rien de plus. Il est donc sot de nommer anarchiste tout le mouvement. Quelqu'un nomme-t-il anarchiste la Révolution russe à cause du fort courant anarchiste qui la caractérisa pendant les journées d'Octobre ? Certes non. Je pense qu'un conflit se serait produit entre Makno et les anarchistes. Déjà des symptômes existaient. (Il faudrait lire, à ce sujet, la résolution votée par la conférence anarchiste en août 1920 sur le Mouvement de Makno. Cette résolution est instructive). D'autres qu'Archinov qui est son historien

officiel et qui est un fervent maknoviste, nous rapporteront certainement les luttes qui se produisirent entre Makno et quelques camarades connus qui ne voulurent pas tolérer sa dictature et celle de son état-major ainsi que sa manière d'agir non anarchiste.

Aux ennemis de ce mouvement, nous dirons de même que jamais ne pourra s'oublier la lutte de Makno contre l'occupation allemande, Denikine, Petloura et Wrangel. On ne supprimera pas ce fait que les détachements de Makno ont aidés à libérer toute l'Ukraine et la Crimée et que les journaux communistes furent pleins, pendant un temps, d'articles de louange pour Makno. Il est tout à fait illogique de nommer bandit un homme que l'on loue ensuite dans les journaux car l'on devient alors soi-même bandit. Qui donc en effet encense un bandit sinon d'autres bandits ? Un homme sincère, jugeant objectivement, doit dire simplement : qu'un grand malentendu s'est produit entre deux parties de la classe ouvrière, malentendu regrettable, mais malentendu seulement, rien de plus.

L'histoire dira qui avait raison. Maintenant, nous pouvons seulement regretter et faire tous nos efforts pour que cela ne se produise plus.

. . . .

Les camarades jugeront eux-mêmes, d'après cette esquisse du mouvement anarchiste en Russie, si l'action des camarades a été bonne. Personnellement, voici mon opinion : Le mouvement fut actif, énergique et plein d'espoir, mais il a manqué son but. Il rencontra de grandes difficultés dans son travail, surtout les persécutions l'entravèrent, mais il faut dire que les anarchistes furent eux-mêmes coupables, ils ne comprirent pas leur rôle historique et, au lieu de tendre toutes leurs forces pour dresser en Russie de solides bases pour l'évolution des idées anarchistes, pour leur plus profonde pénétration dans les masses laborieuses, les anarchistes se sont créés à eux-mêmes des illusions sur une possible et immédiate révolution anarchiste dans un pays où, jusqu'en 1917, on ne savait presque rien de l'anarchisme et où souvent on ne savait distinguer les anarchistes des bandits. On a tout à fait voulu ignorer que le peuple n'avait pas encore vécu la vie sociale et que les ouvriers n'avaient jamais été organisés dans les syndicats. C'est pourquoi le mouvement eut de l'ampleur, mais fut superficiel, brillant mais erroné et l'erreur créa la faiblesse du mouvement. La Révolution russe a prouvé le bien-fondé de l'anarchisme mais a condamné la tactique employée jusqu'ici par les anarchistes.

L'avenir nous dira si les anarchistes tireront un enseignement de cette leçon historique.

A. LEVANDOVSKY.

(6 *janvier* 1924.)

De « *Sennacieca Revuo* », n°s 50 et 51.

Traduit de l'Esperanto par J. M.



LA FARCE MACABRE

PILONNAGE

On appelait ça le pilonnage. C'était une étiquette qu'un loustic avait dégottée au milieu du tas des autres saletés de la guerre.

Et le mot avait eu son succès, comme les autres. Les gens de l'Arrière pouffaient de rire, en se poussant du coude, et en clignant de l'œil :

— On les pilonne !

Ah ! la belle invention ! Hardi ! les bras, les jambes, les têtes, la tripaille des Boches qui sautent en l'air !

Après, ça vous égalisait, *paraît-il*, les tranchées avec leur contenu, comme si on y avait fait passer un rouleau compresseur.

*
* *

On pilonnait les Boches, comme Joffre les grignotait. En fin de compte, les poilus français avaient leur part de festin... par représailles.

Ah ! la jolie sarabande ! La grêle de ferraille s'abattait sur les hommes, écrasés sur la terre, comme s'ils étaient déjà morts.

— Hop là ! Saute Marquis ! En voilà un qui fait le Gugusse qui a la colique, et exécute des entrechats à faire pâmer de rire. Il a, pour sûr, un kilo de plomb dans le ventre...

Et puis, voici qu'on se croirait au cirque : saut périlleux en avant et en arrière. Rétablissement sur le nombril, et le nez bien à ras du troufignon.

— Vous allez voir ce que vous allez voir. De plus en plus fort, comme à la foire, sur la parade de chez Marseille, le lutteur :

— Qui veut un gant ?

— Pour le gros, là, au milieu ?

— Non ! pour le petit maigre qui foire apparemment dans ses culottes, et se cache derrière les autres.

— Tiens ! attrape-moi ce direct. C'est de l'obus, du bon obus.

— A qui le caleçon ?

— Vlan ! dans l'œil ! C'est pour la rigolade. Tout à l'heure, on boira un coup de pinard au vitriol pour se refaire la cerise.

— Saute donc ! saute donc ! — Quoi ? c'est pour sûr du sang de navet que tu as dans les veines ! Je te dis de sauter... cochon !

— Hop là ! ma jambe ! Aïe ! mon bras !

— Ci ! le ventre qui se déchire et lâche ses entrailles chaudes à pleins paquets rouges.

— Cache ta tête ! Cache donc ta tête, nom de Dieu ! Il ne faut pas rigoler avec ça, la tête. C'est sérieux. Quand on n'a plus de tête, on est mort... On est mort, tu entends ? Et dame, il ne faut pas mourir tout de suite. Il faut souffrir encore. Parce que *la guerre n'est pas finie :* il y a encore à l'Arrière de la ferraille à vendre... Tu en verras d'autres, et de plus drôles.

*
* *

— Vous faites la grimace, les gars ? Les morceaux de ferraille sont durs à digérer ? Ça ne passe pas ! Faut pas s'en faire, les amis : chez nous, c'est pour la France ! De l'autre côté de la barricade, c'est pour le roi de Prusse... Et, pour finir, vous travaillez pour le compte des mêmes patrons.

— Et allez donc ! Les actions de chez Schneider et de chez Krupp, doublent, quadruplent de valeur. C'est le principal cela. Les marchands de patates pourries, de morues vertes, et de vaches tuberculeuses, crevées du choléra, mises en conserves, font aussi leurs petites affaires en se frottant les mains d'allégresse.

C'est la guerre n'est-ce pas ? Vous, vous êtes ici. Est-ce que ça vous regarde, ce que font *les autres*, qui sont un peu plus loin, bien à l'abri des mauvais coups qu'on vous réserve ?

— Encore un obus ! Qu'est ce que ça fait ? un de plus, un de moins... vous n'êtes pas à cela près !

— Crac ! le gros noir ! C'est pour la France, bon sang ! Nous irons jusqu'au bout. Au bout du fossé boueux dans lequel on vous fait faire la dernière culbute.

— Top ! mon petit lapin. Prends encore celui-ci dans les côtes. Et celui-là : nous allons te le foutre en travers de ta sale gueule... il est pour toi.

— Ta carcasse tremble. Tu as peut-être peur ? Eh bien, mon salaud ! tu ne manques point de culot. Comment ! depuis le temps que ça dure, tu n'y es pas encore habitué ?

*
* *

— C'est le pilonnage que tu dis ! Tu es fou, mon gars. Tu veux faire rigoler *les autres.*

Tu veux que ceux de l'Arrière rigolent de toi... toi, leur vaillant poilu.

Car tu es *leur* poilu. Ils t'ont fait à leur goût : hirsute, bien sale, bien bête, et toujours prêt à être accommodé à toutes les sauces.

Tu es le chef-d'œuvre du siècle. Oui, le chef-d'œuvre ! Et encore, tu n'as pas l'air de t'en douter. Il est vrai que tu es si bête...

D'abord, toi, sache-le bien, on ne te pilonne pas à proprement parler, puisque tu es le Soldat Français. Le pilonnage, c'est simplement une affaire pour les *sales* Boches, ces lâches, qui font toujours camarade ! Toi... on te bombarde seulement. Et le bombardement, tu sais bien ce que c'est, hein !

De quoi te plains-tu ? N'as-tu pas tout ce qu'il te faut ? De la gloire, des colis de mangeaille, des marraines... pour le baptême sanglant...

Et puis, si tu es blessé, il y a le bon lit d'hôpital, tout blanc, qui t'attend. Il y a les *bonnes dames* de la Croix-Rouge, qui panseront tes plaies avec leurs mains blanches et des ongles roses.

Tu sais, mon vieux, ça sent bon les dames de la Croix-Rouge. Ça se met de la poudre de riz et du musc sur le museau, *pour te plaire*... Ça ne pue pas l'urine, les excréments, et la viande pourrie des morts, comme *tes* tranchées, les dames de la Croix-Rouge. Ça n'a pas non plus de poux dans leurs chemises...

Et puis, ça a des sourires. Des sourires comme en avaient les anges que tu as vus sur les belles images des livres de messes, à l'époque où tu faisais gentiment ta première communion. C'est loin ta première communion. Ne t'en fais pas. Tout à l'heure, tu vas entrer en odeur de sainteté, parce que le prêtre noir qui veillle sur ton salut t'administrera *l'extrème-onction*, à seule fin que tu te rapproches davantage du bon Dieu de miséricorde.

A toi tout le bonheur !

Quand je te dis que tout ça, c'est du nanan, pour les yeux, pour les narines, et pour le reste...

*
* *

— Ah ! tu dis que tu as la tête fendue, et que tu n'en réchapperas pas. Ça ne fait rien. Faut pas s'en faire, que je te dis. Crève tranquillement dans ton coin, mon pauvre chien écorché.

Crève !

Tu as ta place au cimetière, mon gars. Crève ! la France ne t'oublie pas. Tu auras ta croix de bois comme les camarades.

Et puis, quand la fosse sera pleine de charognes, et qu'on l'aura rebouchée, ce serait bien de la malchance s'il ne se trouvait pas quelqu'un pour faire un beau discours, parce que tu es un héros.

Tu es un héros, mon gars, un beau, un vrai, tout neuf, resplendissant, mort pour la France... et pour les Mercantis !

Brutus Mercereau.





FORCE DE LA LIBERTÉ

Les idées deviennent force, lorsqu'elles s'emparent des masses.
LÉNINE, « Sur la route de l'Insurrection ».

Au seul nom de liberté, toujours les hommes se sont dressés. Ce mot magique récèle en effet une telle abondance d'espérance que l'héroïsme qui anima et anime les amants de la liberté, surgit naturellement, simplement, comme un corollaire fatal, indispensable. Mais hélas, rarement, jamais même peut-être, les mouvements d'enthousiasmes sont allés jusqu'à leur fin logique. C'est que l'intrigue et la lâcheté de certains parvenaient à triompher de la patience et de la spontanéité des insurgés. D'où peut provenir pareil dénouement désastreux ?

S'il doit en partie découler du manque de compréhension des foules en révolte — par suite de la spontanéité ignorante de leur soulèvement — nous ne devons pas oublier cependant que leur impossibilité de reconstruire sur une autre base l'organisation sociale qu'ils ont ébranlée, entre pour la part la plus grande dans la responsabilité des échecs. C'est que ces émeutiers sublimes furent des précurseurs. Vaguement, ils pressentaient ce monde nouveau que l'homme a si souvent tenté, mais en vain, d'instaurer, mais à leurs désirs de fraternité leurs connaissances intellectuelles faisaient défaut. « L'ordre » un moment troublé, était promptement rétabli grâce au verbiage sonore de Judas accourus sur les lieux de révoltes et, bernant les pauvres illettrés d'alors, promettaient, avec le calme revenu, l'application de la formule magique que ces charlatans ont toujours fait miroiter de loin et sans la définir ; formule qui devait — et doit encore ! — rénover le monde sans que celui-ci s'en occupe.

A ces phrases hypocrites le peuple heureux poussait de joyeuses approbations, qui ne tardaient pas a se changer en cris de terreur, de désespoir et de haine : les nouveaux maîtres employaient la même méthode d'antagonisme et d'injustice que leurs prédécesseurs.

Ce n'est qu'après une longue suite de déceptions que le peuple parvint à bâtir certaines conceptions et à en discuter âprement les possibilités d'instauration. Une ère de débats passionnés s'ouvrit, et continue, entre les partisans des diverses théories sociales. L'iniquité mondiale eu dût logiquement et rapidement disparaître, si un facteur important n'était venu apporter son appoint formidable aux impudents pharisiens qui nous oppriment : le frein que l'intellectualité pose sur l'action. C'est pourquoi les mouvements insurrectionnels sont devenus de plus en plus espacés. Mais si cette constatation peut paraître déprimante aux yeux de certains, la vérité, elle, force l'optimisme en démontrant l'acharnement irréductible de ces mouvements insurrectionnels — qui quoique moins fréquents y gagnent ainsi en volonté — et en prouvant la connaissance plus ou moins approfondie que chaque révolté a des buts finaux que le mouvement poursuit. Et ceci compense hautement cela.

Ce n'est donc que par l'étude de l'histoire impartiale que les opprimés acquièrent, avec cette décision qui leur permettra de se débarrasser des parasites féroces qui les asservissent, le savoir nécessaire pour réorganiser la structure actuellement défectueuse de la Société. Car si les tentatives à la liberté furent jusqu'alors infructueuses, elles nous servent cependant d'expériences et permettent ainsi d'éviter les erreurs dont elles furent victimes.

Les collectivités n'ont pas le privilège des sursauts de révolte, et bien rares même sont les insurrections qui ne furent précédées par les actes d'individualités énergiques, ou même fomentées et conduites par un seul cerveau. En ce dernier cas, l'échec était certain pour les espérances collectives, en vertu de l'ignorance des masses du but poursuivi.

Mais si les intrigants et ambitieux furent nombreux qui se servirent de l'influence indéniable du mot liberté, les sincères furent foison.

Spartacus brisant ses chaînes offre un merveilleux exemple d'héroïsme créé par l'idée-liberté. Et cet héroïsme est d'autant plus magnifique que son auteur n'ignorait pas, avant d'entreprendre sa tentative, qu'il courait à un échec certain

Longtemps auparavant, Harmodius, avec son ami Aristogiton avaient été tentés eux aussi, par la liberté et accomplirent leurs gestes qui furent cause de leur mort tragique. L'on sait, en effet, qu'à leur époque (cinq siècles environ avant J.-C.) régnaient sans conteste à Athènes, les frères Hipparque et Hippias, fils du tyran Pisistrate. La cérémonie des « Panathénées » fut choisie par eux comme propice à leur dessein. Dissimulant donc sous des branches de myrte les poignards qu'ils s'étaient procurés, ils se placèrent au premier rang des spectateurs et plongèrent ensemble leur arme dans le sein d'Hipparque, le frère

qui se trouvait le plus à la portée. Harmodius fut massacré sur-le-champ ; Aristogiton fut soumis à la torture. Feignant de céder à la souffrance, il livra les noms de ses soi-disant complices c'étaient les meilleurs amis d'Hippias! Malgré leurs dénégations, ceux-ci furent massacrés immédiatement, et sur une nouvelle interrogation du tyran, le patient répondit : « Non, il ne me reste plus qu'à mourir, mais avec la satisfaction de t'avoir privé, par mes mensonges, de tes amis les plus fidèles... »

Le résultat de cette noble attitude fut le renversement, trois ans après, d'Hippias par le peuple révolté, et l'érection de statues des vaillants conjurés.

Scipion Nasica offre, lui aussi, mais sur un autre plan, un bel exemple d'héroïsme causé par son amour de la liberté :

« Lorsqu'il vit que le consul Mucius hésitait « à marcher sur Tibérius Gracchus, qui avait « soulevé une sédition afin de surprendre un « plébiscite et se faire nommer une seconde « fois tribun, au mépris de l'interdiction que « la loi prononçait, ce souverain pontife donna « le signal de la répression. Jetant sa toge sur « sa tête, comme s'il avait voulu se cacher la « vue du Capitole dont il allait violer l'asile, « Nasica s'écria en plein Sénat : « Le premier « magistrat trahit la République, à moi de la « sauver. » Electrisés par son exemple, ses col- « lègues le suivirent, ainsi que leurs esclaves « et leurs clients, ramassant des débris de « bancs, des bâtons, tout ce qui se trouvait « sous leurs mains, se précipitent sur Grac- « chus et sur ses partisans qu'ils poussent « dans le précipice sur le bord duquel le Capi- « tole était bâti. » (1).

Si les tribuns furent de tout temps, par contre, peu accomplirent ce que fit Rienzi. Doué d'une grande éloquence, il parvint à persuader les Romains à s'emparer des terres et maisons illégalement occupées par les nobles. Malheureusement, à la suite de cette révolution mémorable, la folie des grandeurs le saisit, et, peu après (1354), le peuple le massacra.

Enfin, et pour en terminer sur les cas individuels, Masaniello peut être considéré comme le prototype, ou même l'incarnation de la liberté. En 1547, il se mit à la tête d'une foule protestant contre un droit établi sur les fruits. Naples fut vivement conquise et Masaniello, nommé chef des révolutionnaires, refusa toujours les honneurs et conserva jusqu'à sa mort ses haillons de pêcheur. Comme sa sagesse stupéfiante le rendait incorruptible, les nobles n'en vinrent à bout qu'en l'assassinant.

Une telle idée qui suscite de tels héroïsmes, de tels actes, loin de mourir, ne peut que grandir avec le temps. Et l'histoire ne dément pas cette affirmation.

La révolte des Communes, les Jacques, les Cabochiens pour le Moyen-âge — l'écrasement du Moyen-âge, comme disait Michelet — pour les temps modernes : la « Vieille Fronde » — certaines parties du moins — la Révolution de 1789 — si pleine d'arguments en faveur de la liberté — 1830 — pour sauvegarder la liberté de la presse — 1848 — pour le décevant et ridicule suffrage universel — et enfin la Commune, dont l'héroïsme fut si grand que l'on célèbre encore, chaque année, ses morts, sont autant de dures leçons et de démentis pour les partisans de l'Autorité. Car un point émerge au-dessus de tous les autres dans ces divers mouvements : toujours les révoltés, partis pour conquérir la liberté furent arrêtés par les individus se réclamant de l'Autorité. Ces nouvelles formes de l'Autorité replacèrent constamment les choses au point d'où elles étaient parties. En sera-t-il encore ainsi dans les futurs mouvements que le progrès général et la cupidité aveugle des exploiteurs rendent inévitables ?

La question demande de la réflexion, mais, aidé par les expériences du passé, soutenu par les événements actuels et s'appuyant sur l'étude de la psychologie des foules, nous pourrons y répondre sans pour cela faire figure de prophète.

Les marxistes — et c'est ce qui nous fait souvent prendre l'un pour l'autre, anarchistes et communistes, par les profanes — se basent eux aussi sur ces trois points. En d'autres termes, ils sont les uniques partisans d'une théorie autoritaire ayant des prémisses justes, mais, détournés par une crainte puérile et ridicule, arrivent à forger une conclusion complètement fausse.

Nous devons voir, dans ces erreurs, la faute même de la théorie de Karl Marx : l'inconciliabilité de la partie destructive avec la partie reconstructive. A ceux qui pourraient s'étonner qu'une telle contradiction n'ouvre pas les yeux des marxistes intelligents, nous nous bornerons à répondre que cette nouvelle religion agit sur l'individu avec une force encore plus considérable que la doctrine theiste.

C'est ainsi que Trotsky écrit : (1)

« Quel changement en vingt-quatre heures « — écrivions-nous alors dans les *Nouvelles « du Soviet des Députés Ouvriers* : — hier « nous n'étions mûrs que pour les cartouches, « nous le sommes aujourd'hui pour les réu- « nions publiques. Ce vaurien sanguinaire a « raison : *en ces grandes journées de lutte, le*

(1) *Comment périssent les Républiques*, Wilfrid de Fonvielle, page 57.

(2) *1905*, Trotsky, page 97.

« *peuple mûrit d'heure en heure.* ». C'est moi qui souligne ces derniers mots. Ils sont, en effet, éloquents et prouvent bien l'évolution radicale, formelle et indéniable de la mentalité des individus en un court laps de temps. Ils le prouvent d'autant mieux que cette leçon fut donnée par le peuple ; vérifiée par les événements et contrôlée par les témoins.

L'on pourrait donc marquer la surprise que son observateur éminent n'en tirasse une conclusion identique à celle des Kropotkine et autres, si nous n'avions donné auparavant l'explication d'un tel phénomène. « En ces « grandes journées, le peuple mûrit d'heure « en heure »! Qui donc peut être compétent, qui donc peut savoir — *en ces moments* — si le peuple, avec sa nouvelle mentalité, ne peut se passer de maîtres ? La liberté qui l'élève si rapidement ne lui est-elle donc point encore accessible?

Les marxistes raisonnent ici, en se basant sur la mentalité actuellement désastreuse pour aboutir à leur conclusion. Or Trotsky leur donne un démenti catégorique — et, ainsi, à lui-même — en notant avec justesse l'influence incroyable que la liberté a sur les individus. Mais sa contradiction s'accentue singulièrement lorsque, citant Lassalle, il se déclare d'accord avec ce dernier : « Les masses n'entrent « dans le torrent du mouvement, en pratique « comme en esprit, que par la force bouillon- « nante des événements. » (3).

Il reconnaît donc le peu de foi que l'on peut accorder à la mentalité collective présente pour tabler sur l'avenir. Il avoue donc ainsi le manque de solidité de sa théorie autoritaire, reposant sur des vérités présentes, qui seront erreurs demain. Qui peut dire où s'arrêtera l'évolution régénératrice qui aura balayé de son souffle puissant le vieux monde croupissant ? Le vent de liberté, cause de l'effort destructif formidable, s'arrêterait épuisé devant la tâche à accomplir : reconstruire ? Allons donc, et bien téméraire — et criminel — serait celui qui oserait dire : « Voici les limites où tu dois t'arrêter, ô liberté. » Et c'est cependant ce que font les marxistes !

Car Trotsky n'est pas seul à se tromper aussi lourdement : le « génie de la Révolution russe », Lénine lui-même, abonde dans son sens :

« Si, au contraire, en tout lieu, on transmet « consciencieusement, résolument l'administra- « tion aux prolétaires et aux demi-prolétaires « (pourquoi cette catégorie ?), cette mesure « suscitera parmi les masses un bel enthousias- « me révolutionnaire, accroîtra à un tel point « les forces du peuple dans sa lutte contre les « fléaux qui l'accablent, que beaucoup de ce « qui semble impossible par les moyens dé- « suets, étroitement bureaucratiques, dont « nous disposons, deviendra réalisable pour « une masse de plusieurs millions d'hommes « qui, au lieu de travailler sous la contrainte « pour le capitaliste, le fils du seigneur et le « fonctionnaire, travailleront pour eux-mê- « mes. » (4).

Ici l'influence bienfaisante de la liberté y est notée encore plus profondément. Pourquoi faut-il donc que cet auteur s'arrête à mi-chemin et fasse, du résultat de telles déductions justes, une déduction diamétralement opposée à la logique, c'est-à-dire en faveur de l'autorité ? Se basant sur des arguments en faveur de la liberté, ils en arrivent à prôner l'autorité ? Ces théoriciens sont vraiment renversants ! ! Et ce dernier est d'autant plus stupéfiant qu'il écrit que « Evidemment, les fautes « seront inévitables les premiers temps. Mais « les paysans n'ont-ils pas commis des fautes « lorsqu'ils sortaient du servage et qu'ils « commençaient à gérer leurs affaires eux- « mêmes ? Pour apprendre à administrer, pour « éviter les fautes, est-il une autre voie que la « pratique... ? » (5).

Un anarchiste n'aurait pas mieux dit et c'est pourquoi nous avons raison lorsque nous leur reprochons leur manque de hardiesse, de confiance en les foules transportées : ce que ne peut faire leur autorité en quantité de siècles, la liberté le fait, elle, en quelques jours. Et c'est un argument qui, je crois, compte pour beaucoup dans l'instauration de la liberté.

L'idée capable de soulever de tels enthousiasmes, d'élever l'initiative à un si haut degré, et d'effectuer un si complet changement dans les mœurs et habitudes des masses peut être, à juste titre, vantée comme supérieure à toute autre, et la confiance que nous pouvons lui accorder, illimitée.

Le passé a prouvé la nocivité de l'autorité et marqué son empreinte indélébile sur elle pour l'avenir. Mais il a prouvé aussi l'action bienfaisante de la liberté sur l'individu et les collectivités, il a démontré la force qu'elle détient sur le cerveau de l'homme énergique et sur les rapports qu'ont entre eux les humains, et ce n'est pas être prophète qu'annoncer que seule la liberté peut sauver le vieux monde gangréné et instaurer enfin sur ses ruines une Société équitable.

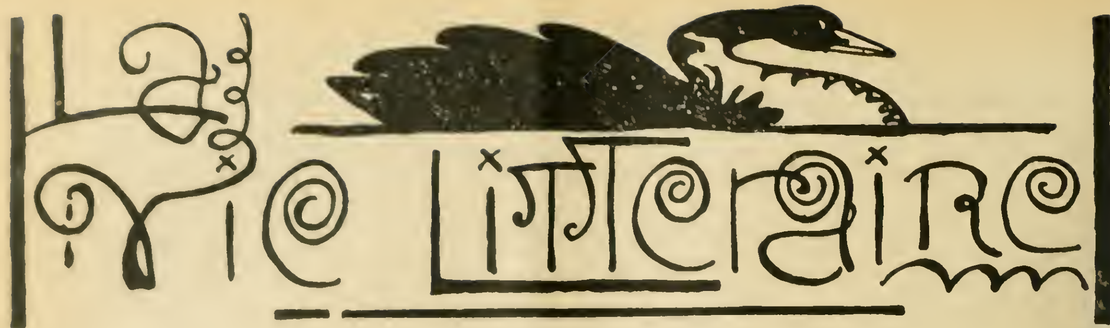
L'avenir appartient à la liberté.

MARCEL LEPOIL.

(3) *1905*, Trotsky, page 245.

(4) *Sur la Route de l'Insurrection*, Lénine, page 136.

(5) *Sur la Route de l'Insurrection*, Lénine, page 135.



Le Passé, le Présent et l'Avenir du Roman rustique

(*Suite*)

Joseph CARAGUEL

Une épopée du Midi viticole

I

Jusqu'à présent, dans la partie de cette étude sur le roman rustique contemporain, je n'ai présenté que les maîtres du genre aujourd'hui morts, dont la réputation ne fut pas égale à leur talent souvent méconnu, réputation qui, malgré tout, a été consacrée par le temps. Leur témoignage sur le paysan de France n'en devait donc avoir que plus de valeur.

Parmi les pessimistes, véritables témoins à charge, puisqu'il s'agit d'une enquête psychologique autant que littéraire, j'ai cité Balzac, le plus grand de tous, Emile Zola, Guy de Maupassant, Jules Case, Camille Lemonnier, etc... Au nombre des optimistes, j'ai compté Georges Sand, Cladel, Ferdinand Fabre, André Theuriet, Emile Pouvillon qui, à travers des livres admirables, nous ont montré, évoluant dans des paysages grandioses, magistralement décrits, un paysan plus humain et qui, s'il conserve, indéracinables, les défauts et les vices inhérents à son atavisme autant qu'à son genre d'existence, n'en possède pas moins d'admirables vertus et de précieuses qualités.

Il ne me reste maintenant, pour que cette enquête soit aussi complète que possible, à recueillir les dépositions et à étudier l'œuvre des écrivains rustiques plus jeunes, qui ont pris la place de leurs aînés et dont le talent honore les lettres de notre pays.

A leur propos, il est d'abord intéressant d'observer qu'en fait de littérature régionale, et agreste, le Midi de la France possède à l'heure où j'écris, une part plus riche et plus belle que celle dévolue aux autres régions. Une flore incomparable de romans rustiques s'est, en ces dernières années, épanouie et s'épanouit encore sous son ciel bleu. Les fruits qu'elle a donnés comptent parmi les plus savoureux.

La raison ? C'est qu'il n'est pas, dans notre douce France, si pittoresque et si variée, de terre plus inspiratrice parce que plus aimée du soleil que notre Midi.

Comme le soleil fait chanter l'oiseau, il met, aux lèvres du poète, la strophe divine, et, sous la plume du conteur et du romancier, il fait surgir le paysage qu'il colore, illumine, poétise et magnifie de ses rayons d'or.

Je vais donc vous présenter toute une pléïade d'écrivains rustiques, éclos sous sa caresse féconde, et dont les témoignages me seront précieux dans l'enquête que je poursuis.

II

UN CHEF-D'ŒUVRE : *LES BARTHOZOULS*

Voici d'abord Joseph Caraguel, notre aîné à tous.

Le père de ce chef-d'œuvre rustique qui a pour titre : *Les Barthozouls*, est né en 1856, dans le Narbonnais. Il avait donc 30 ans, lorsqu'en 1886 il publia cette étude puissante sur le pays et le paysan qui vit, s'agite, jouit et peine depuis la limite du Biterrois jusqu'au Roussillon, depuis Béziers jusqu'à Perpignan.

Il est certainement celui de tous les conteurs méridionaux qui a le mieux étudié le vigneron et la campagne narbonnaise au milieu de laquelle sa vie s'écoule cent fois plus ardente et passionnée que celle du paysan de la montagne.

Lisez cette page, d'un style superbe, original, ne rappelant à l'esprit le mieux nourri, le plus informé rien de déjà lu, par laquelle débute ce beau roman des *Barthozouls* :

Sous la coruscation du soleil augustal, la grand'route, où seulement geignaient des bruits doux de roues lentes, se lignait crue parmi les ver-

dures éteintes de la plaine, et telle une immense longe de fer candéfiée. Mais aux approches de Ferralzan-l'Arvieu, comme si, là, on achevât de la river au sol, elle cliquetait ainsi que sous un martelage et se diffusait de par l'ascension de poussières lentes. C'était que les charriots portant à la foire les vignerons du Pays-Bas, soudainement changeaient d'allure. Vaniteux d'arriver bon train, avec des vitesses de voitures et sans que les bêtes eussent le poil mouillé, les conducteurs, des jeunes gens pour la plupart, attendaient d'être en vue du champ de foire pour lever les guides et toucher des perpignans : stimulations auxquelles les lourds chevaux de labour, que le trot incommode, répondaient par d'impétueuses galopades ; et — faisant tressauter les chaises des femmes assises entre les hausses ; secouant les roues, les chambrières, la mécanique, tous les bois mobilisables des véhicules ; agitant les sonnettes et les fers des harnachements ; battant la chaussée de la tombée rhythmique des sabots, — ils se déchaînaient à l'aveugle sur le vide, dans la folie furieuse d'une charge... Tout à coup, les bêtes, près de se crever sur le talon des charriots antérieurs, violemment, s'ébrouaient; et maladroites à s'arrêter, trottaient un moment sur place, dandinées dans les brancards, saccadant les roues à faire craindre leur déboitement. Les survenants devaient prendre la file des véhicules arrivés déjà, et, fendant à grand-peine, jante à jante, la foule des piétons qui grouillait aux abords du champ de foire — tout occupée, dans une ardeur de fourmilière, à se munir pour les vendanges proches.

De là, le tumulte, sans décroître, et comme un pot-pourri ses airs, changeant ses bruits. Tandis que les jambes écartées, le torse en cuirasse, la cigarette pendante et signalant la morgue de la lippe — les conducteurs claquaient des perpignans avec ténacité, leurs compagnons gueulaient, tous à la fois, des questions diverses selon les âges et les sexes :

« — Y avait-il deux bals ? Combien de jours de fête ? Que pouvaient valoir les comportes ? Trouvait-on des brebis dans les vingt francs, de belles dans les vingt-cinq ? » Les gens du village de leur seuil, les yeux clignés, pour, dans l'offuscation du plein soleil, reconnaître les festoyeurs, répondaient à ces demandes, envoyaient des saluts, priaient qu'on s'arrêtât chez eux, d'y venir dîner ou souper...

Que l'on m'excuse d'avoir prolongé la citation, mais je ne connais pas de roman rustique débutant par un tableau si vivant, si vrai, si fidèlement rendu, et dans une langue plus savoureuse, plus adéquate au sujet que ces merveilleux *Barthozouls*. Il faut être du Midi pour en sentir toute la vérité et toute la beauté.

Ce début soutient la comparaison avec les pages les plus belles de Léon Cladel sur son Quercy.

II

L'APOTHÉOSE DE LA VIGNE

Une indifférence complète de la part de la critique et du public accueillit cette œuvre superbe que, pour ma part, je considère comme l'épopée du Midi viticole aux prises avec le terrible fléau du phylloxera.

Avec un talent de raccourci admirable, une force de synthèse sans égale, Joseph Caraguel a su grouper autour d'une famille du Narbonnais, les Barthozouls, les phases et les péripéties les plus émouvantes de cette lutte du vigneron contre l'insecte invisible rongeant sa vigne en le tréfond de ses racines, épuisant, avec une lenteur implacable, sa sève et sa vitalité.

La grande idée du livre, sa pensée maîtresse résident bien, en effet, dans ce drame social et économique qui secoua si profondément le Midi de la France, et dont il resta, de longues années, tout pantelant. Dans les Barthozouls de Ferralzan, Caraguel a incarné toutes les qualités, toutes les vertus, tous les défauts de la race petite, brune, au patois rude et guttural, qui, depuis les Romains, n'a cessé de peupler l'ancienne Gaule narbonnaise, et de ses plaines fertiles, a su faire, par son labeur inlassable, une mer de vin.

Autour et à côté de cette famille représentative, issue de la plaine, il fait défiler tous les types de ruraux qui habitent les parties accidentées, et moins fertiles de ce merveilleux Eden. Il nous les montre, dans la personne d'une Barthozoule, d'abord réfractaires à la vigne, épouvantés par les frais de culture qu'elle exige, par les nombreux aléas de la vente qui en font une véritable spéculation, puis il les évoque, de plus en plus émus par les fortunes énormes dont la vigne gratifie ses adorateurs, les grands propriétaires des bords de l'Aude et des plaines roussillonnaises, experts dans l'art de faire suer la chair à travail.

Et voici qu'enfin beaucoup d'entr'eux y viennent, définitivement séduits par ce Pactole qui, chaque année, s'épanche des grands foudres aux flancs rebondis.

C'est la Barthozoule, de la branche cadette des Barthozouls devenus millionnaires par le vin, qui donne l'exemple, en arrachant ses prés, ses luzernes, ses blés, ses avoines et en plantant de l'aramon et du carignan.

Voici de quelle façon magistrale Caraguel décrit l'état d'âme de cette vaillante terrienne, au lendemain du jour où elle a pris son importante décision :

... L'entreprise comportait des risques que Marianne sut courir. Elle retira de chez le notaire toute son épargne, une centaine de mille francs, et, sur hypothèques, emprunta une pareille somme. Puis ce gros capital lui permettant d'attendre sans gêne l'échéance assez tardive des récoltes, elle bouleversait son bien, transformant le pêle-mêle de ses cultures en l'unité d'un vignoble que fournirent des cépages de choix. D'après ses calculs, si se maintenaient les revenus, alors énor-

nes de la vigne, elle commencerait, dès la quatrième année, de récupérer ses avances, et deux ans plus tard, atteindrait le pair. Ensuite, chaque vendange produisant des rendements prodigieux, qui, multipliés par l'épargne, lui assureraient une fortune auprès de laquelle celle de son beau-frère Julien, rongé de vices toujours plus voraces, apparaîtrait une aisance à peine. Considération plus douce à son âme rustique, son bien, même en soi, l'emporterait sur l'Olivedde ; car ses terres, neuves à l'effort, couvant leur vitalité depuis des siècles, répondraient mieux aux sollicitations de la culture intensive. Elles seraient d'ailleurs plus logiquement exploitées d'après les scientifiques méthodes. Au lieu de suivre l'empirisme de Julien ne plantant que des carignans parce que ce cépage s'était trouvé convenir aux vignes héritées, Marianne, plus sagacement, sondait les terres et distribuaient les boutures selon leurs diverses appétences ».

. . . .

III
LE RAVAGEUR

Ainsi donc la Barthozoule continue d'arracher ses luzernes et ses blés, et de planter, en appliquant toutes les ressources de son génie campagnard.

Les années passent, l'œuvre se dessine, belle, superbe, sur le plan arrêté, et promet de dépasser les espérances les plus folles, et Caraguel nous montre la grande et âpre terrienne devant le fruit de son labeur inlassable :

« Marianne s'arrêta, contempla l'Enfilade toute, ce vaste alos de fertilité merveilleuse, ce bien rare sans voisinage gênant, doté de frontières à la façon d'un pays et tandis qu'un geste hémisphérique la reconstituait dans son unité naturelle : Quelle belle pièce, hein ! murmurait-elle, pas un arbre, pas une brande, pas un pâturage, pas un chaume !... La vigne ! partout ! partout ! »

Elle reprenait sa marche... Les sarments la frôlant au passage, elle les caressait de la main, à petits coups rapides, ainsi qu'elle eut flatté la croupe du Gaillard. Apercevait-elle un raisin trop lourd qui touchât le sol, elle se baissait pour le relever, puis, le tenant à la façon d'une mamelle, le montrait comme dispos à traire. D'autres fois, sollicitée par la fraîcheur des feuillages, elle se jetait dans les vignes où, disparue jusqu'aux hanches, elle avait peine à rompre les vagues des rayons, aux moutonnements figés, et qu'émeraudait l'affulgence oblique du soleil ; mais si les franges du châle se prenaient dans les vrilles des pampres, elle se complaisait, retenue de la sorte, comme par de sournoises et délicates griffes d'amour.

Après ces éclats, elle se recueillit afin de mieux cuver l'orgueil qu'elle venait comme de vendanger : et lorsqu'après avoir synthétisé l'ampleur des grappes, le luxe des feuillages, l'aptitude du sol, la profusion des engrais, la fréquence des labours, elle eut bien établi l'empire de ses vignes, elle conclut tout haut, la voix calme, comme on déclare un bilan :

« On ne trouverait pas leurs pareilles, même à Narbonne. »

⁂

Or tandis qu'elle travaillait à cette œuvre magnifique dont la vue la gonflait d'orgueil, Marianne, poursuivant son but avec toutes les forces de son génie, s'était habilement rapprochée des autres Barthozouls, la branche depuis longtemps millionnaire, dont une vieille haine, basée sur la jalousie, la séparait, et elle parvient à marier son unique fille avec Monsieur Paul, unique héritier du richissime Julien Barthozoul, dont elle fait, toujours selon son plan, par ses intrigues, le conseiller général du canton.

Et c'est au moment où les vastes conceptions, les projets grandioses de cette orgueilleuse et virile terrienne sont réalisés, où la fortune des deux branches n'en fait plus qu'une, où les deux domaines réunis sont devenus, après des dépenses colossales, un océan de vignes s'étendant à perte de vue de la plaine au coteau, où, quand vient l'automne, des flots de vin coulent des pressoirs dans les foudres pour en sortir en vagues d'or, où les destinées politiques du canton sont entre les mains d'un Barthozoul, dont la place est marquée au Palais Bourbon, c'est à ce moment-là, dis-je, que Joseph Caraguel, par un trait de génie, fait surgir, devant les yeux de la Barthozoule triomphante, dans la plus belle de ses vignes, comme un cancer sur le sein d'une jolie femme, la petite tache ronde, en laquelle se circonscrivent quelques souches frappées par le terrible phylloxera.

Oh ! l'angoisse qui s'exhale pour elle de ces feuilles jaunies et de ces ceps déjà rabougris. Le voilà, le voilà l'insecte terrible, le formidable puceron qui, désormais, à travers les profondeurs mystérieuses du sol, va suivre sa marche inlassable, rongeant la souche dans ses œuvres vives, tarissant la source du vin comme s'il vidait, par ses microscopiques suçoirs, les foudres géants !

Ecoutez plutôt Caraguel :

Ainsi donc, comme tant de somptueux vignobles, son « Enfilade » à son tour succomberait. Ainsi donc, cette terre mieux ameublie qu'une pâte et plus grasse qu'un terreau se déclasserait en une de ces landes où broussaillaient les ajoncs ! Et ces vignes aux bras plus nombreux que les andouillers des cerfs, que couvraient les sarments de mailles d'épervier ; ces vignes dont la verdure offrait la continuité d'une onde ; ces vignes qui traînaient leurs raisins trop lourds ainsi que des citrouilles ; ces vignes, encore quelques saisons, ne seraient plus que du bois de chauffage ! La Barthozoule ressentit que tombaient ses cheveux, que se cariaient ses os, que ses mamelles s'aplatissaient, telles des poches, que sa charnure là fuyait comme du suif fond, que bientôt, que tout à l'heure, rien ne subsisterait d'elle sinon les vils entozoaires qui tâchaient à l'anéantir. Et l'assimilation obsédante fut si complète, qu'en

sa marche sous le soleil, elle se palpa comme au sursaut de ses cauchemars nocturnes, s'ébahit ensuite de se reconnaître intacte. Mais loin, ces louches angoisses ! Elle était dispose, robuste, saine inaltérablement, si vivace qu'elle s'éprouvait immortelle. Dès lors, comme elle en avait reçu la plausible contagion, Marianne répandit sur ses vignes la sécurité de son bien-être. Elles aussi bravaient la maladie, défiaient l'anéantissement ! Et comme lui revinrent à la mémoire les dévastations incessantes de l'immonde vermine, un enthousiasme de combativité la délecta... Tant mieux donc ! oui, tant mieux que le phylloxera fût un ennemi innombrable ! tant mieux qu'on le prétendît invincible ! tant mieux qu'il s'acharnât sans trêve ! oh ! la superbe victoire que remporterait là son génie contre le mal, contre la mort !...

Alors, elle contempla ses vignes, dont la cohésion évoquait la force d'une phalange, et faisant un pas, se mettant comme à leur tête, la Barthozoule clama ce défi : « Le phylloxera ! Qu'il vienne ! »

IV

UNE GRANDE INJUSTICE LITTERAIRE UNE ŒUVRE A ECRIRE

Et sur cette page magnifique, le ravageur minuscule nous apparaît vraiment ce que Caraguel a voulu qu'il fût, à côté de la Barthozoule, le protagoniste mystérieux et silencieux de son livre étonnant.

Oui, livre étonnant, œuvre superbe où palpite l'âme ardente du Midi, œuvre que presque personne, cependant, ne connaît et que j'achetais, en son temps, pour six sous, chez un bouquiniste des quais.

« *Habent sua fata libelli!* » Qui sait ?

Peut-être, dans un siècle ou deux, un Aristarque, à la plume plus puissante que la mienne, le découvrira-t-il à son tour, et fera-t-il à son auteur le sort qu'il mérite devant la postérité ! Je le souhaite pour le modeste Joseph Caraguel, qui, ainsi, dans l'ombre éternelle de son tombeau, verra briller enfin la Gloire, ce triste soleil des morts.

***

En écrivant, en plein phylloxera, ce chef-d'œuvre, Caraguel ne prévoyait, certes, pas que, quelques années après, son drame aurait un pendant dans une crise qui ferait surgir, en la terre méridionale, des protagonistes qui s'appelèrent Marcellin Albert et Ferroul.

Je crois savoir qu'il fut, à ce moment-là, tenté d'écrire cette nouvelle épopée, mais que découragé, affligé par l'insuccès fatal des *Barthozouls*, il y renonça.

J'avoue avoir fait même, alors, le projet d'écrire cette œuvre qui mérite d'être écrite à la gloire d'un pays peinant, souffrant et triomphant de la mévente comme il avait triomphé du phylloxera, contre le gouvernement même du sinistre Clemenceau, par sa seule vaillance et son indomptable ténacité.

Je n'eusse, certes, pas manqué de faire une large place à la férocité du Tigre et de son acolyte Albert Sarraut, répondant par le massacre à l'appel désespéré des petits vignerons méridionaux ; j'eusse exalté, comme elle le méritait, la sublime révolte du 17e qui, hélas ! fut sans lendemain comme le geste de Marcellin Albert.

Mais, devant la grandeur de l'effort nécessaire, malgré les documents accumulés pour l'entreprendre, comme Caraguel, j'ai hésité et toujours remis à demain. Aujourd'hui, arrivé au soir de ma vie, je laisse, comme lui, à de plus jeunes, la tâche de se colleter avec ce vaste sujet ; c'est peut-être là, une des voies nouvelles sur laquelle doit s'engager le roman rustique de demain.

P. VIGNE D'OCTON.

(*A suivre.*)



A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

Derniers livres parus

QU'EST-CE QUE LA RÉPUBLIQUE ? *par Léon Accambray, député. Editions du Monde Nouveau.*

Ce qui m'a étonné, par exemple, c'est de trouver dans le livre d'un politicien, d'un parlementeux, un tel bouquet de vérités sur la grande boucherie. Oui livre instructif s'il en fut, et dont je recommande la lecture à quiconque ne veut pas se laisser bourrer le crâne sur les prétendues prouesses de notre haut (?) commandement.

La plus haute incapacité qui fut la sienne, et nous valut tant de cadavres, est éloquemment mise à jour par une très précise documentation.

Bravo, M. Accambray !

COMMENT ON DEVIENT DÉPUTÉ, MINISTRE, *par J. Véran. Editions Bossard.*

Tous les petits mystères du grand guignol nous sont révélés avec un incomparable brio et une verve qui ne fléchit pas du commencement à la fin. Et je vous prie de croire que nos honorables ne sortiront pas grandis dans l'esprit de ceux qui liront ce spirituel petit bouquin.

LE DICTATEUR, *par Alphonse Seché. Aux Editions Bossard.*

Erasme a écrit *l'Eloge de la folie ;* M. Seché, lui, a fait, dans ce petit livre, l'Eloge de la dictature, ce qui revient à peu près au même. Il y a des créatures humaines qui, par tempé-

raiment, aiment la tyrannie et l'esclavage et les jugent nécessaires à l'évolution de l'humanité. Que voulez-vous ? Tous les goûts sont dans la Nature y compris celui de M. Seché.

ÉLOGE DU BOURGEOIS FRANÇAIS, *par René Johannet. Grasset, éditeur.*

Pas autrement je ne parlerai de ce livre où Prolo prend quelque chose pour son rhume, comme on dit à l'Académie. Pauvre Prolo, combien de temps encore de par ta patience sans limite serviras-tu de tête de turc aux écrivains de la bourgeoisie ?

INNOCENCES, *par Jacques Chénerières. Grasset, éditeur.*

Ces « Innocences » sont d'abord une petite Anglaise, danseuse que Paris étourdit ; puis une petite Parisienne vagabonde qui se réfugie chez deux hommes, encore une vieille tante Aurore qui, sous le soleil languedocien, imagine le péché. De tout cela, évoluant dans un milieu d'oisifs, s'exhale un profond ennui.

OXFORD ET MARGARET, *par Jean Fayard.*

Après avoir lu ce livre, on ne se douterait jamais qu'il a été écrit par un débutant tant est grande la maîtrise de la forme, la profondeur et la puissance de l'observation. Par lui, sans la moindre fatigue, l'oreille caressée par la musique d'une prose alerte et cadencée, l'esprit satisfait par une pensée subtile et nuancée, je fus, rapidement et complètement, initié à la vie universitaire anglaise dont je n'avais jusqu'à présent qu'une faible et vague idée. Ajoutez à cela que l'auteur a bien su voir et mettre en relief, en décrivant les amours d'un jeune Français et d'une Anglaise plus âgée, les caractères profonds des deux races. Encore une fois, excellent livre de début.

ANATOLE PROU, MUTILÉ, *par René Beaumesnil. Edition « Phydis ».*

J'éprouve un profond regret de n'avoir pas lu ce livre plus tôt, alors que j'écrivais ma *Psychologie du Mutilé*. Il m'eût été, je m'empresse de le dire, d'un secours précieux, et mon œuvre eût scrupuleusement profité de cette précise, abondante, autant que douloureuse documentation. Je ne connais pas de plus éloquent réquisitoire contre le militarisme et la guerre que les aventures sobrement et scrupuleusement narrées du pauvre Anatole Prou.

LETTRES D'AMOUR ET LETTRES SATYRIQUES, *par Cyrano de Bergerac. France-Edition, 19, rue Gazan. Prix : 3 fr. 50.*

Après la pièce de Rostand et le roman de L. Pemjean, on considère surtout Cyrano comme un aventurier d'esprit chevaleresque et d'humeur batailleuse. On ignore généralement qu'il fut l'un des plus brillants écrivains de son temps et que Molière lui-même ne dédaigna pas de s'inspirer de ses œuvres.

Félicitons *France-Edition* d'avoir rendu justice à sa mémoire en publiant ses *Lettres d'amour* et ses *Lettres satyriques*, qui montrent bien que le coup de plume du fameux cadet de Gascogne valait ses plus beaux coups d'épée. Ce qui ne gâte rien, ce livre, bien que d'un prix très modeste, 3 fr. 50, fut orné par Armengol de superbes bois gravés.

LE TORRENT DANS LA VILLE, *par Pierre Grasset. Bernard-Grasset, édit., 62, rue des Saints-Pères. Prix : 7 fr. 50.*

M. Pierre Grasset est le fils du regretté professeur Grasset, le grand neurologiste de l'école montpelliéraine. Bien qu'il ait hérité de la mentalité spiritualiste qui jusqu'à sa mort fut celle de son illustre père, il ne nous en donne pas moins, après *Un Conte bleu*, et avec *Le Torrent dans la Ville*, une étude réaliste sur les hommes d'affaires ; je regrette qu'il me reste si peu de place pour dire ici tout le bien que j'en pense. Mais je suis heureux d'affirmer qu'il y a, dans ces 200 pages, autant de talent que d'observation profonde.

LA SURPASSION, *par Edgard Blosde, préface de J. M. Renaitour. Edit. de la Griffe, 29, rue Saint-Georges. Prix : 4 fr. 50.*

De ce petit livre bourré d'idées qui ne sont pas toujours les miennes, je ne retiendrai que celles des conclusions auxquelles pleinement j'adhère : 1° L'avenir de l'humanité est dans le pacifisme ; 2° il n'y a rien à attendre, en ce sens, des gouvernements tels qu'ils existent ; 3° les progrès déjà réalisés sur le globe proviennent du travail *individuel*. Mais l'auteur, avec lequel je suis assez souvent d'accord, a-t-il raison de terminer son petit et substantiel bouquin par un appel à la modération ? Ne fait-il pas trop grand mépris de l'élément révolutionnaire ?

LIVRES RETENUS :

Enchantements, par Hélène Lemery. Edit. du Monde Nouveau. — *L'Art de devenir énergique et l'Art d'agir par suggestion*, par les Drs Gaston et André Durville. — *La Petite Papacoda*, par Paul Reboux (Flammarion). — *Lettres amoureuses et satiriques de Cyrano de Bergerac.* — *La Mer et le Maquis*, par Pierre Bonardis (Crez, éditeur). — *Six mois en Russie bolcheviste*, par J. Gaudaux (Ed. du Roman Nouveau. — *Au Sein des Commissions*, par Mermeix (Ollendorff).

P. VIGNÉ D'OCTON.

Imp. "LA FRATERNELLE" 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gérant :* A. COLOMER

545

Troisième Année — N° 30 DÉCEMBRE 1924

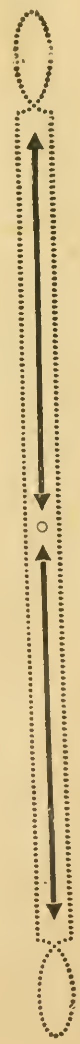
La Revue Anarchiste

	.. 1 75
	.. 2 »
Mois	1 An
2 »	18 »
4 »	21 »

PARAISSANT
TOUS LES MOIS

ADRESSER tout ce qui concerne la
:: :: RÉDACTION :: ::
à Georges BASTIEN, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10e)
l'ADMINISTRATION
à l'*Administrateur-délégué*
même adresse. Chèque Postal 688-48





SOMMAIRE :

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au numéro prochain l'intéressant article

" UN SOUVENIR "

de notre Collaborateur Henri POULAILLE.



Étude de doctrine et d'actualité

FERNAND PELLOUTIER

La magnifique étude de Georges Yvetot que nous publions ici a déjà paru dans la Vie Ouvrière... *oui dans la V. O., du temps où, loin d'être l'organe d'un parti politique, elle défendait, au contraire, courageusement l'anarchisme syndicaliste. Mais cela se passait en mai 1911...*

Aujourd'hui, nous sommes restés fidèles aux idées que défendait alors Pierre Monatte. Georges Yvetot, lui non plus, n'a pas changé son fusil d'épaule. Aussi, nous saura-t-il gré d'avoir placé cette étude à sa vraie place — en l'extrayant de la Vie Ouvrière, *qui en renie les termes, pour l'insérer dans la* Revue Anarchiste.

Il y a eu dix ans le 13 mars dernier que mon ami Fernand Pelloutier est mort. Son souvenir vit en moi et son œuvre reste inoubliable et féconde pour tous.

Après une longue et terrible maladie, il s'éteignit, terrassé par une laryngite tuberculeuse. Il mourut bien modestement, après une vie de misère matérielle et physique, cachant jusqu'à la fin tout ce qu'il souffrait d'un lupus tuberculeux qui, après lui avoir ravagé une partie du visage, lui atteignit le larynx. Devant sa volonté de vivre et d'agir il fallut que la Mort le prît à la gorge pour en venir à bout.

Dans le monde ouvrier, dans le mouvement syndical, la disparition de Pelloutier a creusé un grand vide. Dix ans déja, depuis le jour ou, très rares, quelques amis conduisirent au petit cimetière des Bruyères-de-Sèvres, celui qui restera toujours pour nous un modèle de courage, de volonté et de désintéressement.

Il mourut à trente-trois ans, dans une maisonnette des bois de Bellevue, où son médecin l'avait obligé de se réfugier dans l'espoir de prolonger un peu ses jours.

Quelle abondante tâche cet homme perpétuellement souffrant sut accomplir, pressentant sa fin prochaine! Et ce pauvre ami, si courageux, s'il eut un sentiment de regret au moment de quitter la vie matériellement si laide pour lui, ce fut moins de laisser ce qu'il affectionnait le plus : sa famille et ses livres, que de laisser inachevée la rude besogne d'éducation et d'organisation du prolétariat ; car c'était à l'émancipation ouvrière qu'il s'était voué tout entier et c'est pour elle qu'il égrena sans regret ses jours.

Cependant, il laissait derrière lui, prospère et devenu indispensable au monde syndicaliste, un organisme ouvrier dont il fut l'âme après en avoir été le créateur : *la Fédération des Bourses du Travail de France et des Colonies.*

Il laissait aussi un bel ouvrage auquel son frère Maurice collabora : la *Vie Ouvrière en France* et le manuscrit d'une *Histoire des Bourses du Travail* que Maurice édita apres la mort de son frère.

Ces livres sont devenus comme le bréviaire du militant sérieux qui veut savoir ce que fut le mouvement ouvrier à la fin du siècle dernier.

LA FÉDÉRATION DES BOURSES

Fernand Pelloutier s'est révélé dans son œuvre d'éducation mieux qu'un précurseur ; il fut le premier militant syndicaliste révolutionnaire.

C'est lui qui, d'une façon admirablement pratique, fraya le chemin au mouvement présent, tenta la première coordination de ce qui est aujourd'hui la Confédération Générale du Travail.

Au début de la préface qu'il écrivait en tête de *l'Histoire des Bourses du Travail*, voici ce que disait de lui un homme, Georges Sorel, qui avait su apprécier ses profondes qualités :

« Dans les dernières années de sa vie, Fernand Pelloutier avait conçu le projet de faire profiter ses camarades de la grande expérience qu'il avait acquise dans sa pratique des organisations ouvrières ; il aurait voulu leur montrer ce qu'elles peuvent quand elles sont bien pénétrées de la portée de leur véritable mission ; il espérait convaincre les travailleurs qu'ils trouveront facilement parmi eux les hommes capables de diriger leurs institutions, le jour où ils cesseront d'être hypnotisés par les utopies politiques. Apprendre au prolétariat à vouloir, l'instruire par l'action et lui révéler sa propre capacité, voilà tout le secret de l'éducation socialiste du peuple. Pelloutier ne songeait pas à apporter une nouvelle dogmatique ; il n'avait aucune prétention à devenir un théoricien du socialisme ; il estimait qu'il y avait déjà trop de dogmes et trop de théoriciens. Tous ceux qui ont fréquenté ce grand serviteur du peuple savent qu'il apportait dans l'accomplissement de ses fonctions un instinct singulièrement avisé des affaires et qu'il était vraiment l'homme qui convenait à la place que la confiance des Bourses du Travail lui avait assignée... »

Mais Pelloutier lui-même justifiait bien cette appréciation quand, à l'occasion du Premier Mai 1896, il lançait au nom des quarante-et-une Bourses du Travail fédérées la déclaration suivante :

« Volontairement confinées jusqu'à ce jour dans le rôle d'organisatrices du prolétariat, les Bourses du Travail de France entrent désormais dans la lutte économique, et à cette date du 1er mai, choisie depuis quelques années par le socialisme international pour formuler les volontés de la classe ouvrière, viennent exposer ce qu'elles pensent et le but qu'elles poursuivent.

« Convaincues qu'au mal social les institutions ont plus de part que les hommes, parce [illegible] ces institutions, en conservant et accu[illegible]lant les fautes des générations, font les hommes vivants prisonniers des fautes de leurs prédécesseurs, les Bourses du Travail déclarent la guerre à tout ce qui constitue, soutient et fortifie l'organisme social. Confidentes des souffrances et des plaintes du prolétariat, elles savent que le travailleur aspire, non pas à prendre la place de la bourgeoisie, à créer un Etat « ouvrier », mais à égaliser les conditions et à donner à chaque être la satisfaction qu'exigent ses besoins. Aussi méditent-elles, avec tous les socialistes, de substituer à la propriété individuelle et à son effroyable cortège de misère et d'iniquités, la vie libre sur la terre libre!

« Dans ce but, et sachant que la virilité de l'homme se proportionne à la somme de son bien-être, elles s'associent à toutes les revendications susceptibles, — en améliorant, si peu que ce soit, la condition immédiate du prolétariat, — de le libérer des soucis démoralisants du pain quotidien et d'augmenter, par suite, sa part contributive à l'œuvre commune d'émancipation.

« Elles réclament la réduction de la durée du travail, la fixation d'un minimum de salaire, le respect du droit de résistance à l'exploitation patronale, la concession gratuite des choses indispensables à l'existence : pain, logement, instruction, remèdes ; elles s'efforceront de soustraire leurs membres aux angoisses du chômage et aux inquiétudes de la vieillesse en arrachant au Capital la dîme inique qu'il prélève sur le Travail.

« Mais elles savent que rien de tout cela n'est capable de résoudre le problème social ; que jamais le prolétariat ne sortirait triomphant de luttes où il n'opposerait à la formidable puissance de l'argent que l'endurance acquise, hélas ! par des siècles de privations et de servitude. Aussi adjurent-elles les travailleurs demeurés jusqu'à ce jour isolés de venir à elles, de leur apporter l'appoint de leur nombre et de leurs énergies. Le jour (et il n'est pas éloigné) où le prolétariat aura constitué une gigantesque association, consciente de ses intérêts et du moyen d'en assurer le triomphe, ce jour-là, il n'y aura plus de capital, plus de misère, plus de classes, plus de haines. La Révolution sociale sera accomplie ! »

La vaste association de tous les travailleurs, rêvée par l'Internationale, c'est Pelloutier qui l'a mise en route par la création de la Fédération des Bourses.

Mais pour comprendre l'importance de la tâche accomplie par Pelloutier, il faut se rappeler quelles luttes se poursuivaient entre les militants des différentes écoles socialistes se disputant la direction du mouvement ouvrier avant qu'existât la Fédération des Bourses du Travail de France. Pelloutier, dans son *Histoire des Bourses du Travail*, nous en donne une idée.

C'est en 1876 que se tint à Paris le premier Congrès ouvrier.

La classe ouvrière était encore épuisée de la saignée de la guerre et de la Commune. L'es-

prit qui animait les ouvriers délégués à ce Congrès était loin de l'esprit de l'Internationale et de celui de notre C. G. T. ! Qu'on en juge : Le rapport qui fut adopté sur la représentation directe du prolétariat au Parlement disait entre autre :

« Montrons aux classes dirigeantes que nous saurons trouver parmi nous des citoyens capables de défendre, par la parole ou par la plume, au sein du Parlement, les intérêts des travailleurs, comme ils sauraient au besoin défendre par les armes la République si elle était en péril, la patrie si elle était en danger.

« Nous arriverons ainsi, soyez-en convaincus, citoyens, à établir sur des bases inébranlables le seul gouvernement digne de la France : la République démocratique et sociale ! »

Il suffit de rapprocher de la déclaration des Bourses du Travail au Premier Mai 1896 cette déclaration unanimement approuvée par le Congrès de 1876 pour se faire une idée du chemin parcouru en vingt ans.

Retraçons rapidement les luttes qui durent être engagées au sein même de la classe ouvrière pour marquer une si forte différence d'idées, tant sur les revendications ouvrières que sur les moyens à employer pour les faire aboutir.

Pendant les deux années d'intervalle (1876-1878) séparant le Congrès de Paris du Congrès de Lyon, les syndicats se multiplièrent ; et comme la propagande qu'y faisaient les ouvriers intelligents, tout active qu'elle fût, était silencieuse et n'éveillait point l'attention publique ; comme, d'autre part, les événements politiques absorbaient toute l'attention des « sphères officielles », ainsi qu'on disait alors, les idées socialistes allèrent se propageant de jour en jour, jusqu'au second Congrès ouvrier.

« A ce moment, quelques hommes qui avaient joué un rôle dans l'Internationale, mais qui, n'ayant pris au mouvement communaliste qu'une part effacée, avaient échappé à la répression, tentaient d'organiser, en dehors des chambres syndicales, un parti socialiste. De ces hommes, qui s'appelaient Guesde, Lafargue, Chabert, Paulard, Deynaud, certains étaient en relations de famille ou d'amitié avec Karl Marx, Engels et les débris du conseil de l'Internationale, dispersés après le congrès de La Haye (1872). La propagande qu'ils avaient faite pendant les mois précédents avait porté de tels fruits qu'ils avaient pu manifester l'intention de tenir à Paris, pendant l'Exposition, un congrès socialiste international. Ce projet était prématuré, et les promoteurs du congrès furent poursuivis en police correctionnelle.

« C'est alors que leurs amis, malgré l'aversion que professaient les socialistes révolutionnaires pour les ouvriers syndiqués, songèrent à profiter de la tenue du congrès mutuelliste de Lyon pour catéchiser les travailleurs qui devaient s'y rendre.

« Leur petit nombre, il est vrai, les empêcha de modifier le caractère du congrès ; mais ils firent d'intéressantes déclarations sur lesquelles il est nécessaire de s'appesantir pour montrer d'abord quelles théories professaient à cette époque les collectivistes... (qui, depuis...) et, en second lieu, pour faire comprendre les événements qui allaient creuser un infranchissable fossé entre les partisans de la conquête du pouvoir et les partisans de l'action économique et corporative (1).

Et Pelloutier cite le discours de Calvinhac, parlant de l'Etat et s'exprimant ainsi :

« Ah ! apprenons à nous passer de cet élément à l'égal de la bourgeoisie, dont le gouvernementalisme est un idéal. Il est notre ennemi. Dans nos affaires il ne peut arriver que pour réglementer, et soyez sûrs que la réglementation, il la fera toujours au profit des dirigeants. Demandons seulement la liberté complète, et nous trouverons la réalisation de nos rêves quand nous serons décidés à faire nos affaires nous-mêmes (2). »

Ce n'est plus le langage du Congrès de 1876, évoqué plus haut. Hélas ! ce ne fut même pas longtemps le langage des hommes qui le tinrent à cette époque devant les travailleurs, dont ils devaient, quelques années plus tard, solliciter les suffrages, mendier les voix.

Un autre beau discours fut celui de Ballivet, des mécaniciens de Lyon, contre la participation des travailleurs aux luttes électorales (3).

Mais, pendant que ces révolutionnaires obscurs du groupe collectiviste faisaient de telles déclarations contre l'Etat, la conquête du Pouvoir et la Participation aux luttes électorales, les chefs du Parti socialiste naissant avaient déjà modifié leurs principes et leur tactique en sens contraire.

Au Congrès de Marseille (1879) fut constitué le Parti ouvrier avec un double programme politique et économique. « Ce programme émanant d'hommes intelligents et instruits était, dit Pelloutier, d'une simplicité peu commune ; il était même d'une antiquité respectable, la

(1) *Histoire des Bourses du Travail*, pp. 44 et 45.

(2) *Histoire des Bourses du Travai*, pp. 47 et 48.

(3) *Id.*, pp. 46 et 47. — La *Vie Ouvrière* a reproduit *in extenso* le discours de Ballivet dans son numéro du 5 mai 1910.

plupart de ses articles ayant déjà fait la fortune des diverses fractions républicaines qui tour à tour, et depuis 1848, avaient brigué le pouvoir. »

Mais comme sa réalisation était subordonnée à la prise du pouvoir politique et que pour cela il fallait un grand nombre de voix socialistes, il n'y avait plus qu'à organiser le prolétariat en Parti politique distinct, *parti de classe*, dont tous ceux qui *ne sont pas* la classe du prolétariat deviendraient les chefs et les élus. C'était simple.

On conçoit qu'un tel programme ait ouvert carrière à tous les astucieux, à tous les ambitieux, à tous les bons bagouts, leaders des tréteaux populaires. Mais, bien entendu, la division se mit parmi ces dirigeants ; ils tirèrent chacun de leur côté, entraînant leurs fidèles et constituèrent ainsi autant de partis.

Il y eut donc en France, à cette époque, plusieurs partis socialistes ou, pour mieux dire, un Parti socialiste divisé en plusieurs sectes distinctes et antagonistes. Ce furent :

Le Comité révolutionnaire central ;

Le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire ;

La Fédération des travailleurs socialistes de France ;

Le Parti ouvrier français ;

Les socialistes indépendants.

Ce sont les membres ouvriers de ces différents partis qui essayèrent, chacun pour leur secte, d'accaparer l'organisation syndicale.

Cependant, les hommes de bonne foi de ces partis en changeaient continuellement. Ils changeaient de secte, allant toujours vers le clan qui leur paraissait le plus révolutionnaire, d'où ils sortaient encore pour s'adonner enfin à l'unique action économique. Ils laissaient ainsi place nette aux petits bourgeois se sentant des aptitudes pour duper les masses, masses encore trop aveugles et trop confiantes pour qu'elles ne pussent aider à réaliser le rêve intéressé de ces petits bourgeois.

Sans doute, l'intrusion d'éléments socialistes au sein de l'organisation syndicale si timide, si mutualiste, si légaliste et ayant une certaine croyance à l'entente possible du Capital et du Travail, eut une heureuse influence, mais ce fut à condition qu'à son tour l'élément politique disparût du syndicalisme naissant, du mouvement ouvrier renaissant.

C'est ce qui eut lieu, lentement d'abord, puis rapidement le jour où naquit la Fédération des Bourses.

Trop soucieux des questions électorales, les socialistes se péoccupaient peu des événements ouvriers et des progrès lents, mais constants, du syndicalisme.

Depuis leur Congrès de Saint-Étienne (1882), les socialistes, divisés jusqu'à l'émiettement, révélaient leur impuissance réformatrice.

Pourtant, vers 1886, quelques hommes, membres du Parti et membres d'associations ouvrières, comprirent que les syndicats constituaient tout de même une force qu'il était puéril de dédaigner. Ils rêvèrent de constituer une vaste association nationale groupant tous les syndicats.

La Fédération des Syndicats et Groupes corporatifs ouvriers de France fut créée .

Mais cette filiale du *Parti Ouvrier Français*, cette organisation syndicale de recrutement d'électeurs socialistes, n'avait ni les bases ni les principes économiques nécessaires à la vitalité d'une organisation corporative. Elle était vouée à la dissolution.

Pendant ce temps, un peu partout, se créaient des Bourses de Travail. Si je n'avais crainte d'allonger démesurément cette étude, je résumerais les chapitres où Fernand Pelloutier décrit cette naissance des Bourses du Travail et proclame l'espoir qu'il met en elles.

Je suis persuadé pourtant que s'il eût vécu, Pelloutier eût vu, comme nous, l'inconvénient et le danger de ces Bourses du Travail subventionnées et toujours sous la menace d'être fermées aux moindres velléités de propagande virile et d'action énergique. Comme nous, il en eût souhaité la transformation en Unions locales ou départementales. Il n'eût considéré, ainsi que nous le faisons, les Bourses du Travail que comme de simples immeubles devant bientôt faire place à de véritables Maisons du Peuple, indépendantes, édifiées par le prolétariat lui-même.

Les Bourses du Travail naissant partout, le besoin se fit naturellement sentir bientôt de les relier entre elles. L'année même où naissait la Bourse du Travail de Paris, la Fédération des Bourses se constituait. C'est la Bourse du Travail de Paris qui en patronna l'idée et la soumit au Congrès de Saint-Etienne, qui l'adopta.

C'était en 1892. Voici donc deux organisations centrales, s'opposant l'une à l'autre : la Fédération des Syndicats et la Fédération des Bourses.

Comme l'a dit Pelloutier, la Fédération des Syndicats n'avait pas de programme. Rien chez elle ne pouvait vraiment intéresser les syndicats. En dehors de ses Congrès auxquels assistaient les syndicats parce qu'il n'y en avait pas d'autres, la Fédération ne donnait aucun signe de vie.

La Fédération des Bourses, au contraire, présenta de suite une vitalité remarquable. Reposant sur le principe fédéraliste et s'in-

terdisant toute action politique, elle offrait tous les éléments d'action utile.

Aussi prospéra-t-elle.

Mais elle prospéra grâce au souffle qui l'animait : je veux dire grâce à l'initiative de Fernand Pelloutier qui, d'abord pour rien, ensuite pour 25 francs par mois, puis pour 50 francs et enfin pour 100 francs par mois, fournit pour elle un travail méthodique et acharné.

A son début, en 1892, la Fédération comprenait 14 Bourses du Travail. Sous l'impulsion de son secrétaire, aussi bien que sous celle des événements, « en même temps que s'élaborait le pacte fédératif qui allait, deux ans plus tard (Congrès de Nantes, 1894), déterminer la rupture totale et définitive entre le Parti socialiste *politique* et l'organisation socialiste *économique*, les Bourses se déclarèrent résolues (déclaration qui n'est point restée platonique) à repousser, sous quelque forme qu'elle se déguisât, l'ingérence dans leur administration des autorités gouvernementales et communales » (1).

Alors, les Bourses du Travail se multiplient : 34 en 1895 avec 606 syndicats, 46 en 1896 avec 362 syndicats, 51 en 1898 avec 947 syndicats, 57 en 1900 avec 1.065 syndicats.

Ce qui aida beaucoup à la propagande des Bourses du Travail, ce fut, sous le ministère Dupuy, la fermeture brutale de la Bourse du Travail de Paris et les multiples tracasseries et vexations infligées aux Bourses du Travail de province. Dans le rapport du Comité fédéral au Congrès de Nîmes, Pelloutier signalait quelques abus de pouvoir contre les Bourses : « diminution de subvention et menace de fermeture à Lyon ; blâme sévère parce que la Bourse du Travail de Perpignan acquiert pour sa bibliothèque les œuvres de Benoît Malon. Ce rapport serait interminable, ajoutait-il, s'il fallait signaler tous les pièges tendus, toutes les violences infligées aux Bourses ». On le voit, de ce côté, les difficultés déjà ne manquaient pas. Depuis, elles n'ont fait que croître et multiplier.

Les deux organisations centrales tenaient leurs Congrès distinctement. Elles avaient aussi une vue bien différente sur la plupart des questions. Ainsi la Fédération des Bourses ne s'occupait nullement des revendications parlementaires, question bien chère à la Fédération des Syndicats. En revanche, la Fédération des Syndicats était avec acharnement contre l'idée de grève générale, dont les militants de la Fédération des Bourses étaient presque tous partisans et dont Pelloutier fut l'un des premiers et des plus persuasifs apôtres. Certains se plaisent à rappeler que Pelloutier connut Briand et qu'ensemble ils bataillèrent pour l'idée de grève générale. En effet, l'ambitieux avocat de Saint-Nazaire, qui avait eu déjà l'occasion de se servir de lui, d'exploiter ses qualités de polémiste, sut s'adapter à cette idée de Pelloutier et en devenir aussitôt le plus éloquent propagateur. Mais si Fernand Pelloutier voyait en l'idée de grève générale ce que nous ne cessons d'y voir nous-mêmes, syndicalistes révolutionnaires convaincus : le moyen d'affranchissement par excellence, le cynique arriviste — il l'avoua publiquement plus tard — n'y vit jamais qu'un moyen avantageux pour lui de combattre et de ruiner l'influence du Parti Ouvrier Français parmi la classe ouvrière.

Fernand Pelloutier dans les milieux syndicaux, Aristide Briand dans les milieux politiques des divers partis socialistes firent pour cette idée de grève générale une propagande suivie qui porta ses fruits, puisque, aujourd'hui même, malgré l'apostasie de Briand, le monde ouvrier qui s'enthousiasme encore et qui n'a pas perdu l'espoir d'une transformation économique, voit dans la grève générale la première phase, le premier acte de la Révolution sociale.

C'est sur la discussion de cette idée au Congrès de Nantes 1894, sixième et dernier Congrès de la Fédération des Syndicats, que mourut cette organisation plus politique que syndicale.

Ecoutons M. Léon de Seilhac, qui n'est pourtant pas des nôtres :

« La Fédération des Syndicats avait vécu.

« La jeune Fédération des Bourses sortait de l'ombre et prenait la place de sa vieille rivale déchue. C'est alors que se manifesta celui qui devait porter la Fédération des Bourses à son apogée et qui réalisa le rêve de l'Union ouvrière par la Confédération Générale du Travail. »

La Fédération des Bourses restait donc la seule organisation vivante. Il n'y avait plus qu'elle comme organisme central des forces ouvrières en France, jusqu'au jour où, à son tour, une autre organisation centrale essaierait de la supplanter. Celle-ci devait prendre le nom de Confédération Générale du Travail, sans l'être aucunement. Elle ne devait le devenir vraiment que par l'application statutaire mais tardive des décisions du Congrès de Toulouse (1897), plusieurs années après, — une fois Pelloutier disparu.

Il n'est peut-être pas inutile, en passant, de détruire une légende : certain militant, beau parleur, ayant longtemps fabriqué des discours sur les idées des autres, se donne, peut-être de bonne foi, comme le père de l'Unité

(1) *Histoire des Bourses du Travail*, p. 76.

Ouvrière. C'est à Pelloutier encore qu'on doit attribuer l'Unité Ouvrière. En effet, sans discours étudié et sans tableau noir épateur, très simplement, Fernand Pelloutier avait su définir la Confédération Générale du Travail :

« A la base, le syndicat, d'où part toute décision ; puis, d'un autre côté, l'Union des syndicats du même métier ou des métiers similaires ; les diverses unions se fédérant en un conseil national corporatif ; d'autre part, les syndicats de toutes les professions groupées localement dans les Bourses du Travail, et l'ensemble de ces Bourses ou Unions de syndicats divers constituant la Fédération des Bourses du Travail avec son comité fédéral composé des représentants de ces Bourses ; au sommet, enfin, l'Union du Conseil corporatif et celui des Bourses du Travail, c'est-à-dire la Confédération Générale du Travail. »

Alors, dira-t-on, pourquoi cette Unité ne se fit-elle pas plus tôt ?

Elle ne se fit pas plus tôt, parce que la Fédération des Bourses, jalouse de son autonomie, fière de son unité, de ses résultats, ne se souciait guère d'absorber une organisation faible, débile, inexistante ou de paraître se faire absorber par elle. Elle ne se fit pas, parce que les militants de la Confédération Générale du Travail fantôme étaient des centralistes à outrance, et, pour la plupart, des parlementaires en attente d'emploi, tandis que la Fédération des Bourses était composée de délégués de Bourses du Travail qui appartenaient à toutes les fractions politiques, mais qui étaient néanmoins absolument d'avis de ne s'occuper que de questions économiques. C'est pourquoi les libertaires qui étaient au Comité des Bourses firent assez bon ménage avec leurs camarades affiliés aux divers partis socialistes. Où prédomine le souci de la lutte et de l'organisation purement syndicales se taisent les haines et les partis-pris politiques.

Enfin, quand la C. G. T. fut unifiée par ses deux sections actuelles, c'est que des hommes nouveaux avaient infusé une tactique et des idées nouvelles à la Confédération impuissante d'antan. C'est aussi qu'un accord tacite s'était établi entre les militants des deux organisations qui, ayant mêmes principes fédéralistes, même mépris de la politique et même dédain des influences étrangères à l'action ouvrière, devaient fatalement s'entendre et s'unir. Cela avec d'autant plus de facilité que le même esprit engendrait les mêmes résultats : la Confédération maintenant existait. Elle représentait réellement quelque chose.

Voilà ce qui fit l'Unité Ouvrière.

Quant au prétendu père de cette Unité Ouvrière, je suis fâché de lui déplaire, mais il servit tout juste à encourager l'ambition de ceux qui voulaient déconsidérer, abaisser un peu l'influence de la Fédération des Bourses en lui donnant un rôle secondaire. Si Pelloutier eût été là, il n'en eût pas été ainsi. D'ailleurs, je connais des personnalités qui, devant lui, seraient peut-être restées dans l'ombre. Je dois reconnaître que ce n'est pas moi qui pouvais à cette époque prétendre le remplacer en cette occasion.

Donc, plutôt que de voir ajourner une fois de plus son génial (!) projet, le prétendu père de l'Unité Ouvrière accepta tout ce que de plus intelligents lui imposèrent comme conditions à la Commission désignée pour élaborer le projet définitif.

C'est ainsi que la Fédération des Bourses, devenant Section des Bourses, n'aurait plus de congrès, mais de simples conférences.

C'est ainsi que le secrétaire de la Section des Fédérations deviendrait le secrétaire général de la Confédération Générale du Travail, tandis que le secrétaire de la Section des Bourses paraîtrait ainsi l'inférieur du général.

Où fut donc le souci de légitime égalité dans ce soin de hiérarchiser les fonctionnaires des deux sections qui devaient être les deux moitiés, égales valeurs d'un tout ?

On le sent, il y avait chez quelques militants, en même temps que le besoin de profiter de l'occasion qui se présentait de sortir de l'ombre cette Confédération qui voulait vivre et s'épanouir, un sentiment d'orgueil qui les rendait illogiques et injustes envers cette Fédération des Bourses qu'ils eussent dû mettre sur un pied d'absolue égalité, égalité qu'elle a su conquérir depuis.

Quant au titre de secrétaire général, ni Griffuelhes, ni Jouhaux n'ont fait cas de façon imbécile et vaniteuse de cette faute contre l'égalité.

Faut-il le dire, il y eut aussi chez quelques militants qui élaborèrent les statuts de l'Unité Ouvrière, le malin plaisir de rouler dans sa vanité l'orgueilleux qui les rasa admirablement de ses discours sur l'Unité et qui ne s'aperçut même pas combien il était joué. N'espérait-il pas, d'ailleurs, être un jour ce secrétaire général ? Ne pensait-il pas que cela lui revenait de droit ? Et ne devait-il pas, n'importe comment, mené par les oies, arriver à ce Capitole, d'où la roche Tarpéienne était si proche !... N'insistons pas.

D'elle-même, j'en suis persuadé, la C. G. T. en l'un de ses Congrès ou l'une de ses conférences prochaines, effacera de son histoire ces bêtises hiérarchiques qui ne s'harmonisent guère avec ses principes d'égalité. Peut-être même cela sera-t-il l'occasion de proclamer une sorte d'anonymat des fonctionnaires confédéraux. Peut-être décidera-t-on que secrétaires, trésoriers et adjoints ont égale utilité

ce n'ont d'importance que par la C. G. T., et, en conséquence, proclamera-t-on que tout ce qui sera fait, tout ce qui émanera de l'un ou de tous sera également signé : le Bureau confédéral. Une seule chose est à revendiquer par les membres du Bureau, c'est la responsabilité quand il y a des risques de perdre sa liberté ou de recevoir des coups. Mais le Bureau tout entier y doit avoir aussi sa part. Voilà l'égalité que nous vaudront les petites fautes commises lors de la constitution de la C. G. T.

C'est ainsi, j'en suis certain, que Pelloutier eût compris l'Unité Ouvrière, l'eût acceptée, l'eût défendue, si comme nous il l'avait vue possible et utile comme il est indéniable qu'elle l'est aujourd'hui.

A moins d'être ignorant, aveugle ou de mauvaise foi, qui donc pourrait dire que la section des Bourses est diminuée dans la Confédération ?

J'ose dire que la section des Bourses est, pour longtemps encore, indispensable à la Confédération !

Au point de vue syndical présent, elle compense par son esprit fédéraliste, la centralisation obligatoire de certaines fédérations, en lutte constante avec un patronat organisé.

La vouloir dissoudre serait insensé : elle renaîtrait d'elle-même tant elle s'impose !

Tout cela semble nous éloigner de la personnalité de Pelloutier. Pourtant, c'est au contraire pour arriver à dire que Pelloutier se serait réjoui de voir la section des Bourses remplissant son rôle d'organisation, d'éducation et d'action comme il l'avait souhaité.

Je sais que la section des Bourses a des détracteurs. Je sais qu'il en est même — oh ! de très rares ! — qui réclament sa suppression. Mais cela n'a aucune importance. Pelloutier n'eut-il pas des détracteurs ?... Il eut même des insulteurs. Néanmoins, la Fédération des Bourses vécut et prospéra comme la section des Bourses vit et prospère par et pour la Confédération, malgré ses détracteurs.

D'ailleurs, nous pourrions démontrer que si ce ne sont plus les mêmes hommes qui s'acharnent après une telle œuvre, ce sont les mêmes pauvres idées, le même esprit rétrograde ou le même triste parti-pris politique qui s'étalent.

II

Cet homme constamment souffrant possédait un vrai tempérament de combat ; ce qu'il croyait utile au mouvement, il le disait, il le faisait, sans craindre les criailleries et les calomnies.

Chose curieuse, les hommes qui l'ont le plus attaqué ont généralement fait une drôle de fin. Les premiers secrétaires de la Confédération, Lagailse et Copigneaux, furent les plus acharnés de ses adversaires. Au comité d'action de la Verrerie ouvrière, il batailla âprement contre les bâteleurs et les profiteurs du coopératisme. Mais il n'est pas de polémique qui l'ait plus affecté que celle qui s'engagea vers la fin de sa vie autour de son acceptation d'une place d'enquêteur à l'Office du Travail.

Retraçons à grands traits ces diverses polémiques.

Je pourrais citer textuellement les discussions passionnées, méchantes, du congrès de Rennes. Ce serait peut-être trop long. Abréger à ma fantaisie, paraîtrait suspect. Empruntons, voulez-vous, au livre d'un bourgeois le résumé des discussions entre Pelloutier et Lagailse.

Voici ce que déclare Léon de Seilhac (1) :

« Le congrès confédéral de Rennes, qui succéda immédiatement au congrès des Bourses, débuta par un rapport violent et rempli d'acrimonie du secrétaire général de la Confédération, M. *Lagailse*, contre le secrétaire général de la Fédération des Bourses, M. *Pelloutier*, et les autres membres du comité de cette Fédération.

« Ceux-là étaient nettement traités d'anarchistes ; M. *Lagailse* leur reprochait — non sans raison — leur mépris de l'action politique.

« *Plus d'un organisateur de syndicat*, écri-
« vait-il dans son rapport, *en arrive à nier*
« *l'action politique, ne pensant pas que, si son*
« *avis prédominait, le prolétariat resterait dé-*
« *sarmé devant le capitalisme maître du pou-*
« *voir*, SUR LE CHAMP DE BATAILLE OU IL IMPORTE
« LE PLUS DE VAINCRE, *car c'est là qu'il con-*
« *querra son émancipation.* »

« C'était la lutte ouverte entre les socialistes de la Confédération et les anarchistes de la Fédération. Cette lutte ne devait prendre fin que par l'entrée victorieuse des anarchistes des Bourses au Comité confédéral. Cela ne devait pas tarder. Déjà, M. Delesalle, collaborateur aux *Temps Nouveaux* de Jean Grave, avait réussi à se faire nommer secrétaire général adjoint de la Confédération.

« *Pelloutier*, au dire de M. *Lagailse*, aurait redouté l'accaparement de toutes les organisations *cotisantes* par la Confédération et vu dans ce fait un grave danger pour son traitement. Si toutes ces organisations étaient acceptées isolément par la Confédération et y passaient avec armes et bagages, la Fédération des Bourses n'avait plus de raison d'exister et les gros émoluments du secrétaire (100 francs par mois) ne pourraient être payés.

---

(1) *Les Congrès ouvriers*, par Léon de SEILHAC, pp. 86 et 87.

« Les séances de la Confédération ne réunissaient que trois ou quatre membres. « *Voyez « cette* GUEUSERIE, dit M. Lagailse. *Voyant « qu'on n'avait pu se faire* MAITRE *dans la pla« ce, les délégués de la Fédération des Bourses « ne viennent plus aux séances du Comité con« fédéral.* »

« Et, à la suite, M. Lagailse adresse à Pelloutier les aménités les plus choisies. « *Citoyen « Pelloutier, vous avez menti !... Depuis le « jour où toutes vos saletés ont été mises a « découvert, vous auriez dû vous terrer !...* »

Les saletés dont il s'agit dans la bouche d'un Lagailse, on se doute ce qu'elles purent être de la part de Pelloutier. En tout cas, Pelloutier ne se terra jamais. On sait ce qu'il fut ; on sait ce qu'il devint.

On n'en pourrait pas dire autant de ce fameux Lagailse, employé de chemin de fer aux bons appointements, qui se trouvait toujours en délégation pour le syndicat, qui se trouvait dans tous les congrès avec des permissions régulières jamais contestées, qui fut ouvertement secrétaire de la *C. G. T. fœtus*. Mais ce Lagailse disparut subitement et complètement en 1898, au lendemain de l'essai de grève générale des chemins de fer, soupçonné unanimement d'avoir été l'homme qui informa le Ministre de l'Intérieur du lancement de l'ordre de grève et de la clef des adresses. Pourtant, personne ne put absolument prouver que Lagailse fut le traître qui vendit ses frères. Guérard, lui-même, alors réputé révolutionnaire, ne prononça jamais son nom ; pourtant...

Enfin, l'histoire du syndicalisme de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci nous dira peut-être la vérité là-dessus.

Copigneaux succéda à Lagailse, dont il était l'adjoint, comme secrétaire de la Confédération.

De celui-là, employé de la Ville, on n'entend plus parler. Mais on sait quels gages de modération, de sagesse, il donna à ses patrons et quelles saletés il déversa sur les révolutionnaires de la Bourse du Travail. Il fut comme la préface de l'œuvre de Lajarrige. Mais Pelloutier était mort au moment où ce personnage commença à prendre l'importance néfaste qui lui valut de monter en grade dans la hiérarchie des employés de M. de Selves. N'en parlons plus.

LA VERRERIE OUVRIÈRE

C'est lors de la fondation de la Verrerie ouvrière que j'ai commencé à fréquenter Pelloutier. Comme représentant d'une petite coopérative du quartier où j'habite, je fis partie du comité d'initiative et ensuite du comité d'action de la Verrerie ouvrière d'Albi.

Que de souvenirs plutôt douloureux il y aurait à rappeler sur elle et sur son comité d'action !

Ayant lu plusieurs articles de Pelloutier, je lui vouai de suite une sympathie réelle, qui devint une amitié solide quand j'eus le bonheur de le mieux connaître et de l'apprécier.

Un soir, j'arrivai assez tard, vers les 10 heures, au comité d'action. Dès l'entrée, j'eus l'impression que la dicussion était chaude.

— Enfin, demandait Pelloutier au citoyen Hamelin, vous avez bien écrit à Albi : « *Surveillez vos anarchistes, nous surveillons les nôtres* ».

— Oui, répondit cyniquement ce politicien...

— *Eh bien, m'écriai-je à la face de mon confrère Hamelin, que je ne connaissais que depuis ma participation à la même œuvre, dans ce cas, vous êtes un mouchard !*

Alors, jouant l'indignation, suppliant qu'on le retienne — pour qu'il ne me tue pas sans doute — il s'avança vers moi tout rouge : Ah ! répète-le ? répète-le ?

Et je répétai : « Si mouchard te vexe, tu as fait œuvre de policier !... »

Là-dessus, mêlée générale. Mon confrère Hamelin, qui voulait me frapper, n'y réussit pas et, peut-être par moi, peut-être par d'autres, il fut bousculé et s'en fut s'asseoir sur les genoux de notre confrère Mangeot.

Pendant ce temps, je reçus un sérieux coup de poing d'un ami d'Hamelin, un *costaud*, qui tint pendant un temps assez court sa place dans le Parti et dans la Coopération, d'où il s'est retiré après fortune faite, dit-on.

Ce vaillant qui, pendant qu'on me séparait d'Hamelin, avait appliqué sans danger un mâle coup de poing sur ma pauvre face de militant chétif mais hargneux, s'appelait le citoyen Raymond.

Physiquement, c'est tout ce que j'ai souffert pour mon ami Pelloutier. Au moral, j'eus souvent l'atroce tourment de le voir d'abord manquant de tout, rue des Deux-Ponts, et plus tard couché, presque mourant, sous les arbres des Bruyères-de-Sèvres. Il y était soigné par le dévouement admirable de sa compagne, secondé dans ses travaux par son frère Maurice, entouré de l'affection impuissante d'amis qui, comme moi, ne pouvaient rien ou qui, comme Georges Sorel, ne pouvaient qu'intercéder auprès de leurs amis plus puissants.

C'est Georges Sorel, en effet, qui essaya de tirer Pelloutier du gros embarras où l'avait mis la déconfiture du *Journal du Peuple*, où tous les collaborateurs ne furent pas régulièrement payés... et pour cause : la chute de ce journal était proche !... Mais le boulanger présentait et représentait sa note... Et ce n'était pas les appointements de son frère, employé

à l'Hôtel-de-Ville, ayant des charges de famille, qui pouvaient y suffire.

Il faut avoir vu et connu la situation — fièrement cachée — de Pelloutier, dans les dernières années de sa vie, il faut l'avoir vu travailler à la traduction de rapports techniques en anglais, tout en se soignant ; il faut l'avoir vu rédiger, composer, corriger et expédier à l'imprimerie son *Ouvrier des Deux-Mondes*, pour savoir quel courage stoïque était celui de ce militant, qui n'aurait eu qu'un mot à dire, une démarche à faire, pour obtenir aisance et tranquillité.

Mais si Pelloutier avait jadis fréquenté la sinistre crapule de Saint-Nazaire, il en était vraiment le contre pied ; incapable de la moindre bassesse, incapable de s'approprier le travail et le mérite des autres, incapable de déguiser ses haines et de démentir ses convictions.

Bien méchante également fut l'accusation, bien coupable le soupçon porté contre Pelloutier au congrès de Paris, en 1900, pour lui le dernier des congrès, celui auquel il voulait absolument assister. Ah ! ceux qui se rappellent Pelloutier à la tribune de la salle Bondy, se défendant contre les insinuations venues de différents côtés et dont ceux qui les portèrent à la discussion ne furent pas les plus coupables, doivent réfléchir sur la valeur des calomnies lancées aujourd'hui encore contre d'autres militants !

Il faut l'avoir vu, ce moribond au front large, aux yeux humides sous les verres du binocle, brûlant de fièvre, arrêté à chaque pas par l'essoufflement, à chaque mot par la toux, ne pouvant dire à voix basse plus de quatre paroles sans absorber le morceau de glace que je lui préparais pour retarder l'hémorragie redoutée.

Les militants qui assistaient à ce congrès de 1900 savent dans quel silence d'anxiété, de pitié, de curiosité et d'admiration nous écoutions ce pauvre ami, se défendant une dernière fois contre des adversaires qui ne lui pardonnaient pas de rester le même et d'en mourir.

Laissons le compte rendu de ce congrès des Bourses de 1900 (pp. 87 à 91) nous donner une juste idée de cette discussion. On verra ainsi quel homme était Pelloutier et comment, vivant de la vie ouvrière, il avait au moins le droit de croire qu'on ne devait pas suspecter sa vie, mettre en doute sa conviction, soupçonner sa sincérité.

Lyon. — Je désirerais dire quelques mots concernant la situation du secrétaire fédéral, qu'il vaudrait mieux éclaircir tout de suite. Les deux questions sont liées. Si nous sommes réunis aujourd'hui, c'est pour avoir des renseignements précis. On nous a dit, à Lyon, que le secrétaire fédéral appartenait à l'Office du Travail, qu'il avait 1.800 francs, et on m'a donné mandat de dire que les deux situations étaient incompatibles, qu'il fallait que le secrétaire de la Fédération des Bourses possède ses coudées absolument franches et qu'il ne pouvait appartenir à aucune administration, à part le travail qu'il pourrait faire ailleurs, de comptabilité et toute autre chose. Lyon prétend que les situations ne peuvent pas aller ensemble. Nous ne sommes pas très bien renseignés sur le travail du secrétaire fédéral, et voici ce que j'ai dit quand la question a été posée. Le secrétaire fédéral touche 100 francs par mois du Comité fédéral, qui ne peuvent pas le faire vivre, et alors le secrétaire de la Fédération des Bourses pourra-t-il vivre en s'arrangeant d'un autre côté ? On m'a répondu : si le secrétaire fédéral n'est pas assez payé, qu'il trouve une situation de 1.800 francs ailleurs et on pourra trouver pour le Comité fédéral un autre camarade à Paris, qui pourra, par demi-journée et pour 1.200 francs, faire le travail du secrétaire fédéral (*Protestations.*)

« On a dit à Lyon qu'on voulait savoir ce qui se passait, car on est très grincheux sur ces questions. Je ne parle pas contre le secrétaire fédéral, c'est une question de principe purement et simplement au point de vue fédéral ; il s'agirait d'un autre que lui, la question serait la même.

« Je vous prierai de nous donner les renseignements que nous n'avons pas et que nous devons nous donner réciproquement. Nous ne discutons pas de parti pris ; j'estime qu'entre militants nous n'avons pas à faire de discours, mais nous avons à nous dire franchement ce que nous savons. Lorsque nous avons créé des Syndicats au point de vue politique, faisant de l'action contre le gouvernement, contre les capitalistes, nous nous sommes méfiés justement de ceux qui sont entrés dans nos rangs... (je laisse la situation du secrétaire fédéral de côté) pour faire des rapports à différents gouvernements. A Lyon, nous avons un procès sur le dos de 84 syndicats, assignés par un employé de la Bourse que nous avons chassé il y a trois ans.

« En somme, on a jeté un peu la suspicion à Lyon sur le secrétaire fédéral, je me suis élevé contre cette tendance, connaissant les opinions philosophiques du secrétaire fédéral. Personnellement, j'ai confiance en lui, mais malgré cela on m'a dit : « Nous te donnons pour mission d'avoir des renseignements et d'indiquer notre manière de voir. » A Lyon, nous sommes payés pour être méfiants, il n'y a pas un endroit où les syndicats soient tant traqués par la police et où on ait eu tant de reproches à faire même à des militants. Le

Comité exécutif de Lyon m'a dit jeudi dernier : « Dis au secrétaire fédéral qu'il faut qu'il choisisse entre les deux situations, car autrement, à Lyon, cela pourrait diviser les syndicats. Il faut qu'il trouve un moyen de rester à la Fédération des Bourses — vous voyez qu'on n'est pas contre lui — et s'il trouve un autre travail à côté pour parfaire son salaire, qu'il le prenne, mais qu'il ne reste pas à l'Office du Travail qui paraît être un service trop gouvernemental.

« Maintenant, le secrétaire fédéral nous fournira les renseignements dont nous avons besoin... Je dois dire que malheureusement ce sont même des collègues de Paris qui ont montré le plus d'acrimonie contre le secrétaire fédéral que je défendais.

« Lorsqu'on a un camarade qui, au point de vue politique n'est pas de votre opinion, il ne s'agit pas de déblatérer contre lui, c'est ce qu'entre militants nous devrions éviter. Nous devons nous soutenir entre nous et ne pas dire du mal les uns des autres, surtout quand nous nous connaissons et que nous appartenons à la même localité ! (*Applaudissements.*)

« Je considère, ainsi que tous les camarades de Lyon, qu'à quelque école politique que nous appartenions, lorsque nous sommes dans le domaine économique, nous luttons tous pour l'affranchissement humain et nous devons rester unis. Mais Lyon, sur la question que j'ai indiquée, se montre très strict et désire des explications sur la situation du camarade Pelloutier.

Nimes. — Il faudrait envisager cette question avec le plus d'indépendance possible... Lyon nous a dit quelque chose qui nous fait un peu deviner d'où peut provenir sa proposition, quand il a dit : ce sont des camarades de Paris qui justement étaient à Lyon, qui nous ont mis au courant de ce qui se passait. Rien que cela doit nous faire à peu près comprendre ce dont il s'agit.

« Ensuite, on reproche au camarade Pelloutier d'avoir accepté une autre fonction, mais le Comité fédéral des Bourses du Travail n'avait qu'à assurer à son secrétaire de quoi vivre et alors il aurait eu le droit de lui reprocher d'avoir pris une telle place. » (*Applaudissements, bruit.*)

Le secrétaire fédéral. — En prenant la parole, je déclare tout de suite que je n'entends pas me placer sur le terrain de l'indulgence, comme vient de le faire le camarade de Nîmes. Je donnerai la preuve qu'à aucun point de vue, ni par le genre de travail auquel je suis astreint à l'Office du Travail, ni par mon indépendance, qui est assez connue, je n'ai manqué à aucun de mes devoirs de révolutionnaire, en acceptant cette situation.

« Je commence par expliquer ce que c'est que l'Office du Travail, car on paraît l'ignorer totalement ; j'avoue que moi-même avant d'y être, je ne savais pas trop ce que c'était ; aujourd'hui, je le sais mieux, et je vais vous l'expliquer.

« A l'Office du Travail on n'est pas employé du Ministère du Commerce, on est enquêteur temporaire, c'est-à-dire que vous êtes chargé d'une mission et que votre nomination par le Ministre doit être renouvelée tous les trois mois, de sorte que tous les trois mois l'on peut dire au Directeur de l'Office du Travail : Vous vous passerez des services de monsieur un tel, et il est évident que le jour où le ministère actuel sera changé, le ministre suivant réalisera la crainte que j'indique.

« Quel est le but de l'Office du Travail ? C'est d'abord d'éditer un *Bulletin* de l'Office... Il est tendancieux, nous sommes d'accord, et n'a pas pour but d'être utile aux organisations ouvrières, bien qu'il ait cette prétention, mais, en définitive, aucune appréciation politique, aucune théorie n'y est émise, il n'y a que des chiffres et des renseignements statistiques ; c'est un travail que nous pourrions faire, nous, tout aussi bien que l'Office du Travail, que nous aurions dû même faire depuis longtemps.

« En second lieu, l'Office du Travail a pour mission de publier chaque année un volume intitulé : *Statistique des grèves et des recours à l'arbitrage pendant l'année* ; cette statistique des grèves, ce sont les chiffres qui concernent les grèves, à savoir : le nombre d'ouvriers grévistes, etc., plus les procès-verbaux des comités d'arbitrage qui ont eu lieu devant le juge de paix, à la demande soit des ouvriers, soit des patrons.

« Enfin, le troisième but de l'Office du Travail, c'est de publier des monographies d'associations ouvrieres, et toutes les Bourses du Travail, je crois, sont en possession du premier volume qui a paru l'année dernière, intitulé : *Les Associations ouvrières*, dans lequel figurent la monographie des Travailleurs du Livre et quelques autres. Cet ouvrage doit être continué et c'est surtout à lui que je suis occupé ainsi qu'à la statistique des grèves.

« En tout cas, vous constatez tout de suite que le genre de travail que je suis chargé de faire ne peut soulever aucune défiance de la part des organisations ouvrières ; c'est le même exactement que celui que j'ai fait pour moi pendant quelques années, et que je viens de publier sous le titre : *La Vie ouvrière*, pas autre chose, c'est du document pur.

« Maintenant, je suis entré à l'Office du Travail dans des circonstances bien malheureu-

ses pour moi ; l'année dernière, j'étais atteint d'une hémorragie. J'étais couché et presque mourant C'est alors qu'un ami commun, Georges Sorel, le publiciste bien connu, alla trouver Jaurès et lui dit : Ne pourriez-vous pas trouver une situation à Pelloutier ?... Le *Journal du Peuple* venait de tomber, j'étais sans situation, très gravement malade ; il fallait me tirer d'embarras. Jaurès alla trouver Millerand et on me donna cette place d'enquêteur, place nouvelle, car à l'Office du Travail, légalement, il ne peut y avoir que deux enquêteurs permanents, les autres ne sont que temporaires.

« Je le répète, vous voyez que la situation que j'occupe dans cet Office du Travail ne peut soulever aucune suspicion.

« J'ajoute que je ne croyais pas que mes opinions, qui sont connues, et les services que j'ai rendus et que je suis prêt à rendre, puissent permettre le moindre soupçon, sauf à ceux qui, depuis des années, m'ont toujours combattu, parce que j'ai, autant que possible, cherché à maintenir toujours la Fédération sur le terrain économique. Je croyais qu'après avoir donné les preuves que j'ai données, on ne soulèverait pas de questions contre moi... Remarquez qu'il y a, au Comité fédéral, des camarades appartenant à toutes les écoles, allemanistes, blanquistes... Je me trompe : il n'y a plus de guesdistes, et c'est peut-être à eux que faisait allusion tout à l'heure le camarade de Lyon...

Lyon. — Non, ce ne sont pas eux.

Le secrétaire fédéral. — Eh bien ! les blanquistes n'ont jamais fait la moindre observation, cependant, ils ne sont pas suspects de ministérialisme. Ils auraient été les premiers, s'ils avaient cru que cette situation fût dangereuse, à me prier de me retirer, comme secrétaire de la Fédération ; ils ne l'ont pas fait. Depuis que je suis à cet Office, j'ai fourni la preuve que je suis resté, non pas antiministériel, car je suis anarchiste, mais antigouvernemental, comme je l'ai toujours été ; le rapport et l'ordre du jour contre le projet de loi Waldeck-Rousseau sur les syndicats professionnels, c'est moi qui en suis l'auteur ; de même pour la résolution adoptée contre le projet Guieysse sur les retraites ouvrières. Je combattrai encore demain toutes propositions émanées du gouvernement qui me paraîtront entraîner les travailleurs sur la voie du parlementarisme.

« Je demande donc au congrès de me continuer sa confiance, non pas seulement d'une façon vague, mais en disant que le passé que j'ai garantit l'avenir et que jusqu'à ce que j'aie failli — car tout homme peut faillir — la Fédération me maintient sa confiance. (*Applaudissements.*)

Lyon. — Ce que je retiens, c'est que vous n'êtes pas permanent...

Le secrétaire fédéral. — Les enquêteurs de l'Office n'ont même pas de bureau.

Lyon. — Les renseignements que nous avions étaient faux.

Le secrétaire fédéral. — J'ajoute quelques mots. C'est que ma nomination a paru pendant que j'étais encore malade. Je ne l'ai connue que trois semaines après qu'elle était signée. J'ai seulement vu une fois le citoyen Millerand pour le remercier. Mais je répète que nous n'avons pas de bureau au ministère.

Paris. — Je suis à Paris délégué de la Bourse de Carcassonne ; Carcassonne m'avait demandé d'aller chercher des volumes pour sa bibliothèque au ministère ; j'ai demandé le secrétaire fédéral, on m'a répondu : Nous ne le connaissons pas, nous ne l'avons jamais vu... Cela explique sa situation.

Lyon. — Devant les explications du secrétaire fédéral, je retire ma déclaration.

Le président. — La discussion est close, dans ces conditions.

Le Mans. — Il me semble que le secrétaire du Comité fédéral se trouve dans la même situation qu'un secrétaire général de Bourse du Travail, c'est-à-dire que tous ses actes, toutes les opérations qu'il doit assurer auprès des organisations qu'il représente, doivent être contrôlés par tous les délégués des Bourses du Travail qui forment ce Conseil fédéral, comme le Conseil d'administration d'une Bourse du Travail contrôle tous les actes du secrétaire général.

« Or, je demande s'il y a des Bourses du Travail qui, par l'intermédiaire de leurs délégués, aient transmis des plaintes concernant les nouvelles fonctions — si on peut appeler cela fonctions — du secrétaire fédéral.

Paris. — Non.

Le Mans. — Je regrette donc qu'une discussion ait été soulevée à l'instigation de citoyens qui ne sont peut-être même pas attachés à une Bourse du Travail et qui, dans certains milieux, en province, ont présenté la situation du secrétaire fédéral sous un jour qui n'est pas le vrai. (*Applaudissements.*)

Clermont. — Etant données les explications fournies par le secrétaire fédéral sur la question pressante de notre camarade de Lyon, et la déclaration de celui-ci qu'il se trouve satisfait, je demande que le Congrès vote des félicitations au secrétaire et lui maintienne sa confiance. (*Approbation.*)

Le président. — J'ai reçu l'ordre du jour suivant :

« Le Congrès, après avoir entendu les décla-
« rations du secrétaire fédéral, lui maintient

« sa confiance et déclare que la situation qu'il « occupe à l'Office du Travail n'est pas in- « compatible avec ses fonctions de secrétaire « fédéral. »

Albi. — Je me rallie à la proposition de Clermont.

Nimes. — En principe, dans nos Congrès, nous ne devons pas nous donner les uns aux autres de l'eau bénite ; je suis contre tout vote de félicitations. A la suite de la question posée par le camarade de Lyon, le secrétaire fédéral nous a fait des déclarations ; nous devons nous déclarer satisfaits ; c'est le plus beau vote de confiance que nous puissions lui adresser. *(Approbation.)*

Pelloutier écrivain

Je ne m'explique pas qu'aucun camarade disposant de loisirs, ayant l'habitude de fouiller dans les bibliothèques, ne soit attaché à rechercher par quel laborieux effort de pensée Pelloutier réussit à se dégager du radicalisme, puis du socialisme politique, pour arriver au socialisme économique, au syndicalisme. Il y a là une belle étude pour ceux de nos camarades intellectuels qui veulent se rendre utiles. Suivre l'évolution de la pensée de Pelloutier et montrer la part qu'il prit à l'action ouvrière. serait montrer un côté important du mouvement des idées dans les dix dernières années du siècle passé.

Ce n'est pas cette étude que je veux aborder ici. Je n'ai pas le temps de fouiller dans les journaux de l'époque et de rechercher tous les articles écrits par notre ami. Je suis donc obligé de m'en tenir à ses deux livres et aux brochures que j'ai eu le bonheur de conserver.

Le premier livre de Fernand Pelloutier, le seul qu'il eut vraiment la joie de voir imprimer, fut la *Vie ouvrière en France*, écrit en collaboration avec son frère Maurice. Il contient une masse de documents sur la situation des ouvriers français de l'époque : salaires, conditions d'existence, longueur de la journée de travail, exploitation des femmes et des enfants. Œuvre non pas de statistique pure, mais encore d'explication, de recherche des causes. Les deux frères y travaillaient depuis 1893. Le livre parut en 1900 : cependant, on peut trouver dans la collection de l'*Ouvrier des Deux Mondes* (1er février 1897-juillet 1899) une première rédaction des principaux chapitres du livre.

Il y a plus de dix ans que le travail a été publié ; s'il avait vécu, Pelloutier n'aurait pas manqué de tenir ces renseignements à jour. Mais tel quel, l'ouvrage est précieux. En dix ans, la condition des ouvriers n'a pas tellement changé et c'est avec profit que l'on relira aujourd'hui ce que notre ami écrivait sur la mortalité professionnelle, sur le renchérissement de l'alimentation, des loyers, sur la réduction des heures de travail.

Quant à l'*Histoire des Bourses du Travail*, parue après sa mort, elle est encore de beaucoup la meilleure histoire des efforts de la classe ouvrière depuis la Commune pour se donner une organisation autonome, pour se forger des armes et des organisations capables d'opposer à la concentration des forces patronales la concentration des travailleurs.

Un autre ouvrage de Pelloutier reste à publier, c'est le recueil des études importantes qu'il écrivit de droite et de gauche dans des revues, dans des journaux.

D'après les projets de son frère Maurice, ce nouveau livre posthume aurait compris notamment des chapitres sur les lois ouvrières, sur la guerre, l'union libre, l'art, la grève générale, etc... On voit que c'aurait été de véritables « mélanges d'histoire et de critique sociale », titre sous lequel ce livre devait paraître.

Il n'est pas encore paru. Paraîtra-t-il bientôt ? Nous le souhaitons vivement.

Je me souviens aussi que Pelloutier m'avait dit posséder sur certains hommes politiques, dont il pressentait l'évolution, des dossiers particuliers qui ne seraient point sans actualité, j'en suis sûr. Briand avait-il le sien ? Je ne sais. En tout cas, Pelloutier, sur la fin de ses jours, avait senti le gaillard.

En 1894, avec H. Girard, il publiait une brochure : *Qu'est-ce que la grève générale ?* En 1895, il donnait aux *Temps Nouveaux* une remarquable série d'articles. En juin 1895, il produisait, au congrès de Nimes de la Fédération des Bourses, deux rapports, dont l'un, tout en affirmant les théories libertaires, professe que le succès de la Révolution nécessite temporairement la concentration des forces ouvrières.

En 1896, l'*Art social* publie de lui deux brochures : l'*Art et la Révolte* et *l'Organisation corporative et l'Anarchie.*

C'est en 1897, enfin, qu'il fonde *l'Ouvrier des Deux Mondes*, revue mensuelle d'économie sociale, qui devait devenir, après le congrès de Toulouse (septembre 1897), l'organe de la Fédération des Bourses, et disparaître en juillet 1899, malgré ses efforts tenaces. *L'Ouvrier des Deux Mondes* est, sans contredit, le père de notre *Vie ouvrière* et si nous avons connu moins de difficultés, cela tient, sans aucun doute à ce que Pelloutier avait indiqué, voilà dix ans, ce que devait être une revue pour les militants ouvriers et à ce que, aussi, le mouvement syndicaliste, dont Pelloutier n'a connu que les peines du défrichement, a fait du chemin depuis. Monatte ne me contredira

pas, lui qui a choisi cette phrase de la *Lettre aux anarchistes* de Pelloutier comme devise de la *Vie Ouvrière* : « Nous voulons poursuivre plus activement, plus méthodiquement et plus obstinément que jamais l'œuvre d'administration morale, administrative et technique nécessaire pour rendre viable une société d'hommes libres »

⁂

Pelloutier était d'une souche bourgeoise, il était un intellectuel. Mais de quelle espèce rare d'intellectuels ! Sa pensée, son amour de la justice, l'avaient conduit dans les rangs du peuple ; il en a vécu toute la vie douloureuse ; il s'est fait naturaliser prolétaire ; il est devenu ouvrier, prenant le composteur pour composer l'*Ouvrier des Deux Mondes*. S'il se mêla aux travailleurs, ce ne fut ni pour les conduire, ni pour les diriger, mais pour lutter avec eux à l'émancipation commune.

Cependant, sans prétention, Pelloutier fit profiter les autres de son savoir. S'il avait goût d'écrire, s'il avait coquetterie de forme, élégance de style, ce ne fut jamais pour dire des insignifiances ou parler de choses inutiles. Toujours sa plume fut servante fidèle de sa pensée, comme celle-ci l'était de ses idées et de ses convictions.

Rien des idées essentielles de Pelloutier n'est à rejeter aujourd'hui. Au contraire, on les comprend de mieux en mieux et, dans certaines grandes fédérations à tactique révolutionnaire, comme celles du Bâtiment et des Métaux, on tend de plus en plus à les mettre en pratique.

Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire les magnifiques *Annuaires du Bâtiment* (celui de 1910 et celui de 1911). Il n'y a qu'à suivre le travail colossal de documentation du camarade Merrheim sur les manœuvres patronales, sur les bénéfices de nos maîtres. Tout ce qu'on peut regretter, c'est que Pelloutier ne soit plus là pour poursuivre et amplifier un tel travail.

Pelloutier est resté la bête noire des guesdistes, qui ne lui pardonnent pas d'avoir travaillé avec succès à rendre l'organisation syndicale indépendante des partis politiques et d'avoir montré aux anarchistes qu'ils pouvaient garder leurs aspirations et participer à l'œuvre des syndicats :

« Nous voulons que toute la fonction sociale se réduise à la satisfaction de nos besoins ; l'union corporative le veut aussi, c'est son but, et, de plus, elle s'affranchit de la croyance en la nécessité des gouvernements ; nous voulons l'entente libre des hommes ; l'union corporative (elle le discerne mieux chaque jour) ne peut être qu'à condition de bannir de son sein toute autorité et toute contrainte ; nous voulons que l'émancipation du peuple soit l'œuvre du peuple lui-même ; l'union corporative le veut encore ; de plus en plus, on y sent la nécessité, on y éprouve le besoin de gérer soi-même ses intérêts ; le goût de l'indépendance et l'appétit de la révolte y germent ; on y rêve des ateliers libres, où l'autorité aurait fait place au sentiment personnel du devoir ; on y émet, sur le rôle des travailleurs dans une société harmonique, des indications d'une largeur d'esprit étonnante et fournies par les travailleurs mêmes. Bref, les ouvriers, après s'être crus si longtemps condamnés au rôle d'outil, veulent devenir des intelligences pour être en même temps les inventeurs et les créateurs de leurs œuvres.

« Qu'ils élargissent donc le champ d'étude ouvert ainsi devant eux. Que, comprenant qu'ils ont entre leurs mains toute la vie sociale, ils s'habituent à ne puiser qu'en eux l'obligation du devoir, à détester et briser toute autorité étrangère. C'est leur rôle, c'est aussi le but de l'anarchie ! »

Détester et briser toute autorité étrangère, ne vouloir ni être commandé ni commander, avoir souci de sa dignité personnelle et faire peu de cas des flagorneurs intéressés du peuple et des conseillers ignorants, prétentieux et néfastes de la classe ouvrière, c'est à quoi nous nous appliquons. Si l'ouvrier, quelque jour, est dupe de quelqu'un, c'est qu'il ne nous aura pas entendu ou ne nous aura pas compris et qu'il sera encore tombé sous l'influence de gens qui ne sont moralement ni matériellement de sa classe.

Assez longtemps, le peuple fut l'instrument des révolutions politiques qui servirent à d'autres qu'à lui-même. S'il veut ne plus l'être, qu'il lise et qu'il connaisse l'œuvre de Pelloutier, ce travailleur acharné, ce militant désintéressé. Il y puisera du réconfort et de la foi dans les destinées de la classe ouvrière.

Certes, les gens que gêne une propagande comme celle de Fernand Pelloutier parmi les masses ouvrières penseront que ce précurseur est un de ces morts qu'il faut qu'on tue. Mais nous n'aurons pas de peine à le faire vivre en imitant sa vie, en continuant son œuvre. N'est-ce pas le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa mémoire ? N'est-ce pas le plus ému souvenir d'admiration que nous puissions donner à son œuvre ?

Georges YVETOT.

KATIA

Il y avait d'abord Pètre Fédorovitch, qui était le garde du village. Pètre, à lui tout seul, maintenait l'Ordre parmi les habitants de la localité. On le craignait, comme l'on craint les attaques malignes du choléra, mais on le respectait aussi, parce que, voyez-vous ? les pauvres gens savent bien qu'ils doivent toujours vénérer ceux qui représentent l'Autorité avec laquelle on les fait souffrir.

Maintenant, plus Pètre Fédorovitch dressait de contraventions, et plus il était content, à cause de la prime qu'il touchait à chaque amende infligée aux délinquants.

Comme le village était beaucoup trop pauvre pour pouvoir d'un bout à l'autre de l'année entretenir un bourreau authentique, c'était le garde, lui-même, qui remplissait ces fonctions. Aussi, fallait-il le voir manier son knout. Je suis certain qu'il n'y en avait pas un autre comme lui dans toute la province, pour vous mettre aussi gentiment la chair en sang. Tous les coups portaient, et l'on pouvait aller se dorloter pendant quinze jours dans son lit, quand on avait été par la volonté du juge, confié aux bons soins de ce diable d'homme.

Il avait même, une fois, été appelé à pendre un moujik que le tribunal du district avait condamné à mort, Dieu sait pourquoi !

Mais Pètre Fédorovitch ne racontait cette histoire qu'aux intimes, le dimanche, au retour de la sainte messe, quand il était tout à fait saoul. Il avait une manière si divertissante de vous narrer cette affaire que les plus moroses ne pouvaient se retenir de s'esclaffer en se tenant le ventre.

La corde était une longe à chevaux, qu'un fermier complaisant avait prêtée à la condition expresse qu'il serait autorisé à se tenir au premier rang de ceux qui assisteraient à la cérémonie. Elle avait cassé trois fois, cette corde, tant le patient, qui était nerveux de sa nature, gigotait fort. A la dernière épreuve, le pendu, qui commençait, ma foi, à reprendre goût à la vie, malgré toutes les exhortations du bourreau, se refusa tout à fait à être accroché derechef sous la potence. Il fallut l'intervention vigoureuse des personnes présentes à l'exécution, pour qu'il se laissât enfin remettre au cou la cravate de chanvre.

— C'avait été du temps gaspillé en pure perte, disait Pètre, puisqu'il fallait que ce maudit manant fut étranglé coûte que coûte.

Et le garde haussait les épaules en pensant à son pendu qui était, à son avis, un homme vraiment stupide.

Quand Pètre avait fini son histoire, ravis, les moujiks lui payaient encore de la *vodka* pour qu'il recommence, parce que plus il était saoul, plus il faisait rire.

∴

Maintenant, le moment est peut-être venu de parler de la pauvre Katia. Celle-là, le bon Dieu l'avait faite laide. Si laide, mes bons amis, que c'en était une vraie calamité pour tout le monde, en commençant par elle, Katia, qui était la principale intéressée dans l'affaire. C'était une fille qui gagnait sa triste vie en travaillant tout le long du jour chez les bourgeois. Elle lavait et raccommodait le linge, comme l'aurait pu faire aussi bien un ange du Ciel. Alors, pour la récompenser de sa peine, les bourgeois lui donnaient quelques kopeks, qu'elle recevait humblement, les mains jointes, en faisant plusieurs fois la révérence à la manière d'une personne à qui l'on accorderait une aumône.

Elle était si laide, cette Katia, que les gamins la poursuivaient dans la rue, et lui jetaient des pierres. Les chiens, eux-mêmes, qu'on excitait contre elle, se mettant de la partie, venaient lui mordre les mollets. Il n'est peut-être pas besoin de dire, que les gens venus pour contempler cette divertissante comédie, riaient à s'en rendre malades.

Pour échapper à ces taquineries, Katia courait s'enfermer dans sa maison, et jusqu'au soir, elle pleurait toutes les larmes de ses jolis yeux. Car j'ai oublié, mes bons enfants, de vous dire que cette créature si malencontreusement contrefaite du visage, avait des yeux plus beaux que tout ce que l'on se permet d'admirer sur la terre.

Si le Diable s'était complu à faire sa figure, il n'y avait pas l'ombre d'un doute, que la Sainte Vierge en personne, avait apporté ses soins les plus aimables à la confection des yeux de la pauvre Katia.

Et puis, elle chantait.

C'était des chansons plaintives qui donnaient envie de pleurer, tant la voix de Katia était douce. Mais, dame, il ne fallait pas s'aviser de la regarder en face, parce qu'on aurait éclaté de rire, comme pour l'histoire du moujik, que Pètre Fédorovitch avait connu une fois, au bout de la corde d'une potence.

***

Un matin d'hiver, le garde était étendu sur la neige, au beau milieu de la route qui conduisait au village. La veille au soir, il avait absorbé de la *vodka*, plus qu'il n'était raisonnable à un chrétien de le faire. Nul ne savait comment était survenu l'accident, mais toujours est-il que chacun pouvait se rendre compte que ce Pètre Fédorovitch avait une patte de derrière de cassée. Et bien cassée, je vous assure.

Le premier qui le vit dans cet état, lui lança un gros crachat sur un œil. Un autre lui donna un grand coup de pied dans le ventre. Ces familiarités ne procuraient pas beaucoup de plaisir au garde, qui jurait comme un païen, et retombait sans manquer sur le sol, chaque fois qu'il s'avisait de vouloir se mettre en route vers son *izba*.

Dans le village, maintenant qu'il était invalide, et ne pouvait plus faire de mal à personne, on disait :

— Qu'il crève donc, ce cochon ! et que Satan emporte son âme.

Pètre serait trépassé, en effet, si la bonne Katia n'était venue par là. Elle alla chercher le petit traîneau à main avec lequel elle allait faire sa provision de bois mort dans la forêt, et, après avoir chargé la vilaine viande du garde sur ce véhicule, elle se rendit tout droit chez elle.

Et ce fut Katia qui alla encore quérir le rebouteux pour qu'il remît en place le membre malade.

***

Les jours passaient, et Pètre Fédorovitch s'ennuyait beaucoup d'être contraint de demeurer dans l'inaction. Le soir, quand Katia revenait de faire son ouvrage chez les bourgeois, elle trouvait le garde étendu sur le dos, et fumant mélancoliquement sa pipe.

Pètre Fédorovitch demandait :

— Katia, chante-moi donc la chanson de la Volga qui est si jolie.

Et avant qu'elle n'eût terminé le premier couplet, il l'interrompait pour lui dire :

— Tourne-toi du côté du mur, ma fille, que je ne te voie pas ; parce que la laideur de ton visage me gâte vraiment trop le plaisir que j'éprouve à t'entendre.

Alors, Katia se tournait vers le mur, et elle continuait sa chanson bien douce.

Peu à peu, le mal de Pètre Fédorovitch s'améliorait. Quand on eut enlevé le plâtre et les planchettes qui maintenaient sa jambe immobile, il commença à marcher autour de la chambre, en s'appuyant sur un bâton que Katia, avec des gestes attentifs, était allée couper exprès pour lui dans la forêt.

Cela peut paraître surprenant, mais il arriva une drôle de chose. C'est qu'il fallut au bout de quelques jours, que Katia devînt la femme de Pètre Fédorovitch.

Il n'y avait qu'un lit dans la chambre, et Katia couchait sur de vieilles peaux de mouton qu'elle avait jetées à même le sol de terre battue. Un soir qu'il était d'humeur aimable, et que la nuit qui venait endeuillait langoureusement les choses de la chambre, Pètre avait exigé que Katia vînt partager sa couche.

Alors, ce fut l'amour. L'amour qui transfigurait par instant Katia et la rendait tout heureuse. Pètre s'était habitué à être choyé par cette fille qui se soumettait à ses caprices de bête sauvage, comme l'aurait fait un chien fidèle.

Il ne l'aimait pas, lui. Oh non ! mais il éprouvait un certain plaisir à avoir maintenant du linge propre et raccommodé. Auparavant, il vivait tout seul, comme un ours des montagnes, dans son izba, qui était bien l'endroit le plus puant du village. A part son lit sur lequel il dormait tout habillé et botté, il n'avait d'autres meubles dans sa chambre que les innombrables bouteilles, abandonnées sur le sol, au hasard de ses saouleries, quand il avait absorbé toute la vodka qu'elles contenaient.

Dès que Katia avait terminé son ouvrage chez les bourgeois, elle accourait à la maison, pour retrouver bien vite son galant. Elle était assise sur un tabouret, et lui, en fumant sa pipe, se prélassait sur le lit.

Katia le regardait de ses yeux de bonne bête aimante, et elle disait, comme l'on murmure une prière :

— Mon chéri...

Alors, Pètre la contemplait un instant avec un air de pitié dédaigneuse, puis après avoir lancé un long jet noirâtre du jus de sa pipe nauséabonde, il répondait :

— Garce ! tu es plus laide qu'un quarteron de poux.

Et Katia se retenait de pleurer, pour que Pètre Fédorovitch ne se mît pas en colère.

***

Le garde avait repris son service, et il se remit à boire. Aussi, lorsqu'il rentrait ivre, Katia entendait-elle des injures de toutes les manières.

Quand il n'y avait pas de moujiks à fouetter dans le village, Pètre prenait son knout, qu'il appelait son gentil petit garçon, et pour s'entretenir la main, il frappait à tours de bras sur le corps de son amoureuse. Si le knout lui échappait des mains, il fallait que Katia le ramassât et le lui rendît en faisant la révérence à plusieurs reprises, comme lorsque les

bourgeois lui donnaient des kopeks, à elle Katia, pour la payer de sa journée de travail. Une fois, il lui avait dit :

— Tu es bien laide, mais il y a tes yeux de gazelle qui me chagrinent, parce qu'ils déparent ta laideur. Il faudra, un de ces jours, que j'arrache un de tes yeux avec la pointe de mon couteau, pour qu'étant borgne, tu deviennes encore plus affreuse, et que, de dégoût, je puisse cracher sur toi.

Tout cela n'était rien pour Katia, qui avait fini par s'habituer aux plaisanteries de son amoureux. Mais ce qui lui crevait le cœur et lui remplissait l'âme d'angoisse, c'était quand Pètre affirmait qu'il avait assez de sa carcasse, et la quitterait bientôt. Quand il avait dit cela, le garde sortait en claquant la porte, comme s'il s'en était allé de sa propre maison. Il ne rentrait que très tard dans la nuit, tout à fait ivre, et ne finissait par s'endormir qu'après qu'il eût administré une confortable correction de coups de knout à Katia.

D'autres fois, avant de s'abandonner au sommeil, il se mettait à raconter des histoires. A l'entendre, toutes les filles du village étaient folles de lui. Il y en avait une, surtout : Lisa, qui faisait ses délices. D'après Pètre Fédorovitch, il n'y avait pas une femelle plus jolie et plus amoureuse à cent verstes à la ronde. C'était avec celle-là, et non point une autre, que lui, Pètre, se mettrait en ménage, quand la fantaisie lui en prendrait.

Dès que l'ivrogne commençait à ronfler, Katia se jetait à genoux devant les icones, et elle priait ardemment, les yeux en larmes, en demandant avec humilité au Seigneur, à la Madone et à tous les saints de ne point permettre que Pètre Fédorovitch l'abandonnât.

Cela arriva pourtant. Il y avait quatre jours que Pètre n'était pas rentré. La pauvre Katia se désolait, et sa douleur était si grande qu'elle la rendait presque jolie à voir. Katia se décida enfin à se rendre à la taverne où elle savait rencontrer l'infidèle. Le garde était là, au milieu des moujiks, et comme il était ivre, pour qu'on lui payât encore à boire, il racontait son histoire du pendu. Quelqu'un dit :

— Tiens ! voici Katia ! Dis donc, la fille, tu es tout à fait laide, et tu ferais bien avorter une portée de petits cochons. Mais ça ne fait rien, tu as une voix agréable, et tu vas nous chanter quelque chose.

Katia, qui avait envie de pleurer, baissa la tête pour qu'on ne vît pas son chagrin. Comme elle gardait le silence, cela ne fut pas du goût de Pètre, qui leva son knout qu'il portait toujours accroché à sa ceinture.

Les lanières du knout sifflèrent horriblement dans l'air, et s'abattirent sur les épaules de Katia. Et Katia chanta.

Elle chanta de sa voix pure une triste complainte d'amour dans laquelle elle exhalait sa peine comme dans un sanglot. Cela fit rire aux larmes le garde cruel, et pour remercier Katia de sa chanson, il attira vers lui Lisa qui était là avec les autres, et la baisa goulûment aux lèvres. Pour conclure, il annonça que Lisa, qui se pâmait d'amour sur sa poitrine velue, était sa nouvelle femme, et puis ils sortirent ensemble, elle la belle fille, et lui le monstre, en se tenant par la taille, et en se regardant dans les yeux.

Alors, la pauvre Katia, qui avait chanté sa dernière chanson d'amour, s'en alla toute seule dans la nuit, comme une pauvre fille abandonnée. On aurait cru, ma foi, qu'elle était devenue folle de désespoir, car de loin, on l'entendait chanter sa chanson mélancolique qui vous faisait, malgré soi, passer un frisson d'épouvante sur la chair.

Les chiens du village hurlèrent à la mort durant toute cette nuit-là, sans que personne pût deviner un seul instant ce qui leur mettait ainsi l'âme en peine.

Ce ne fut que le lendemain que l'on eut l'explication de cette énigme angoissante, quand on retrouva Katia au milieu de l'étang où elle s'était noyée. Comme l'eau était peu profonde, pour être bien sûre de mourir, elle avait pris la peine de s'attacher une grosse pierre au cou.

BRUTUS MERCEREAU.

NOTE DE L'ADMINISTRATION & DE LA RÉDACTION

*Au Congrès de l'*U. A., *tenu les 1er, 2 et 3 novembre, il a été décidé de faire tout le possible et même l'impossible pour assurer la parution régulière de la* **Revue Anarchiste.**

Des discussions s'est dégagée la volonté de faire de la **R. A.** *un organe d'études et de documentations pour les Anarchistes.*

Le Secrétaire de rédaction du **Libertaire** *étant actuellement le camarade* BASTIEN, *c'est lui qui, dès le prochain numéro, sera chargé de la rédaction de la* **Revue Anarchiste.**

Afin de nous permettre de remplir le programme élaboré par le Congrès, il est nécessaire que tous nos lecteurs nous aident, en s'abonnant régulièrement.

Pour tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction, s'adresser **9, r. Louis-Blanc, PARIS.**
Faire les envois de fonds à MAURICE QUÉTIER, *9, r. Louis-Blanc, Paris.* Chèque postal : 688-48.

LA RÉVOLUTION ÉGYPTIENNE

L'attentat contre le Sirdar britannique en Egypte, contre-coup fatal de l'hypocrite domination anglaise ; les prétentions tyranniques de l'impérialisme britannique ; la résistance du peuple égyptien, rendent d'actualité le livre que M. Salvy publia en 1921 sur la « Révolution égyptienne. »

Certes, le mouvement révolutionnaire d'Egypte emprunte encore une forme nationaliste. Mais, tel quel, il est encore un des multiples aspects de la lutte pour la liberté. Aussi, les anarchistes s'interesseront-ils à lui comme à tout ce qui tend à briser l'étreinte d'une autorité quelconque. Présentons ici, quelques-unes des pages qui nous montrent la genèse d'une révolution qui peut entraîner l'écroulement total de l'impérialisme européen.

I

LA REVOLUTION EN MARCHE

Au moment où la Révolution égyptienne approche victorieusement de son but, l'indépendance de l'Egypte, il n'est pas sans intérêt de relater les derniers événements dont la portée fut des plus décisives. Mais pour qu'on ait sous les yeux un tableau complet de la situation, nous commençons par retracer, à nouveau et à grands traits, les premières étapes de cette révolution en marche.

Avec l'armistice, l'agitation égyptienne pour l'indépendance se déclenche. Les Egyptiens, humiliés par la déclaration unilatérale du protectorat en 1914 et par le régime provisoire du protectorat instauré pendant la guerre, cherchent maintenant la revanche. Ayant été d'autre part les collaborateurs fidèles et patients des Alliés pendant la guerre, la guerre du Droit où furent prodiguées tant d'encourageantes et solennelles promesses, les Egyptiens voient dans l'armistice l'heure annonciatrice de la délivrance. Aussi le 13 novembre 1919, Saad Zagloul Pacha, vice-président élu de l'Assemblée législative, accompagné de Ali Chaarawi Pacha, membre de l'Assemblée, et de Abd-el-Aziz Fahmy Bey, membre de l'Assemblée et bâtonnier de l'Ordre des Avocats du Caire, se rendirent-ils à la Résidence britannique et notifièrent au Haut Commissaire, Wingate Pacha, la volonté d'indépendance complète de l'Egypte. A cette occasion, il se déroula un entretien particulièrement instructif que voici :

« Sir Wingate. — La paix approche et les Egyptiens doivent être reconnaissants à l'Angleterre de ce qu'ils ont le moins souffert de la guerre et qu'ils en ont tiré des profits matériels considérables.

« Saad Zagloul Pacha.— Les Egyptiens n'oublient pas le bien qu'on leur fait. Mais la guerre étant finie, les mesures exceptionnelles n'ont plus leur raison d'être.

« Sir Wingate. — Nous espérons bientôt mettre fin à cet état de choses. Les Egyptiens n'ont qu'à patienter et être tranquilles quant à leur sort. L'Angleterre s'en occupera aussitôt les travaux de la Conférence terminée et ce sera pour le bien de l'Égypte.

« Saad Zagloul Pacha. — L'heure de l'armistice ayant sonné, les Egyptiens ont le droit de s'inquiéter de leur sort, et ils désirent être fixés sur le bien qu'on leur promet.

« Sir Wingate. — N'allez pas trop vite et soyez prudents. Les Egyptiens ne voient pas les conséquences lointaines.

« Saad Zagloul Pacha. — Cette dernière phrase prête à équivoque et manque de clarté.

« Sir Wingate. — Je veux dire que les Egyptiens n'ont pas d'opinion publique prévoyante.

« Saad Zagloul Pacha. — Je n'approuve pas cette manière de voir. Sinon, je nierais ma qualité de représentant de la nation.

« Sir Wingate. — Avant la guerre, les mouvements et les écrits du parti national étaient dépourvus de bon sens et ne faisaient qu'entraver le progrès de l'Egypte. Du reste, que veulent les Egyptiens ?

« Ali Chaarawi Pacha. — Nous voulons l'amitié qui lie l'homme libre à l'homme libre, non l'amitié qui unit l'esclave et l'homme libre.

« Sir Wingate. — Donc, vous voulez l'indépendance !

« Saad Zagloul Pacha. — Et nous en sommes dignes. Car qu'est-ce qui nous manque pour être indépendants comme le reste des nations ?

« Sir Wingate. — Mais pour un enfant trop de nourriture est cause d'indigestion.

« Abd-el-Aziz Fahmy Bey. — L'indépendance complète est le but suprême et unique de tous les Egyptiens, nonobstant la diversité des moyens dont se servent les différents partis. Il peut y avoir erreur dans le détail, mais qu'importe, puisque le but est le même.

En demandant l'indépendance complète, nous n'exagérons pas. Nous sommes supérieurs aux Bulgares, aux Serbes, aux Monténégrins et, à d'autres encore.

« Sir Wingate. — Mais la proportion des illettrés, dans la population égyptienne, est plus forte qu'ailleurs.

« Abd-el-Aziz Fahmy Bey. — Cette proportion est secondaire pour l'indépendance des peuples. L'Egypte a une vieille et glorieuse histoire, un précédent d'indépendance complète, des frontières précises, une population homogène, une même langue, et une richesse proverbiale qui sont autant de titres à l'indépendance complète.

« Pour ce qui est de la proportion des illettrés, elle n'a rien à faire avec l'indépendance. Dans tous les pays, les hommes qui sont les maîtres du pouvoir forment une minorité. Nous avons besoin de l'indépendance pour développer notre génie.

« Sir Wingate. — L'Egypte était esclave de la Turquie. En étant l'esclave de l'Angleterre, serait-elle dans une position inférieure ?

« Ali Chaarawi Pacha. — Toutes les formes de l'esclavage se valent. Nous ne voulons pas être vos esclaves, mais vos amis.

« Sir Wingate. — Mais la situation géographique et militaire de l'Egypte l'expose au danger de tomber sous la domination de toute nation forte autre que l'Angleterre.

« Saad Zagloul Pacha. — Si l'Angleterre nous aidait à obtenir notre indépendance complète, nous lui donnerions les garanties suffisantes pour mettre notre indépendance et ses intérêts hors d'atteinte ? Nous céderions de préférence à l'Angleterre, le droit de monter la garde du Canal. Nous ferions même au besoin, une alliance avec elle et lui fournirions les soldats nécessaires qu'exige une alliance.

« Ali Chaarawi Pacha. — Quant aux droits des étrangers créanciers de l'Etat, il n'y a aucun inconvénient à confier les pouvoirs exercés actuellement par les Commissaires à la Dette à un conseiller anglais.

« Saad Zagloul Pacha. — L'Angleterre est la puissance la plus forte et la plus libérale. Au nom des principes de liberté qui la guident, nous demandons à être ses amis. C'est à vous, le représentant de cette grande puissance, que nous nous adressons et c'est en Angleterre même que nous comptons nous rendre afin de nous entendre avec ses hommes d'Etat sur la réalisation de nos légitimes aspirations.

« Sir Wingate. — N'ayant pas reçu d'instructions de mon gouvernement à ce sujet, je ne puis que vous remercier de votre visite. »

En allant, avec un programme défini, revendiquer courageusement, à la Résidence britannique, l'indépendance complète de l'Egypte, Zagloul Pacha et ses collègues ont posé solennellement la première pierre au monument de l'indépendance.

Aussi les Egyptiens considèrent-ils, à juste titre, le 13 novembre comme leur « Indépendance Day », jour dont l'anniversaire est fêté dans toute l'Egypte.

Devant le silence de Wingate, qui refusa de donner des passeports aux délégués pour qu'ils puissent accomplir leur mission, Zagloul Pacha se tourna vers le pays et vers l'étranger et se mit à organiser le mouvement protestataire.

Zagloul possède au plus haut point les qualités d'un chef d'opposition et d'un leader populaire. Au physique, une haute stature qui impose et une physionomie représentative du vrai type égyptien autochtone qu'est le Fellah; au moral, un caractère ferme et tenace, une intelligence toujours vivace, une finesse pénétrante, et un esprit pondéré. En outre, chez lui, l'homme est doublé d'orateur de grand talent. Zagloul a su choisir son heure et sa place en se mettant à la tête de l'opposition et en tenant résolument en mains le gouvernail pour diriger les destinées de son pays vers un avenir libre. Son premier soin fut alors la formation d'une Délégation nationale. Et, à cet effet, des pétitions couvertes de milliers de signatures, interceptées ou arrêtées, pour la plupart en cours de route, donnèrent à la Délégation le mandat impératif de revendiquer l'indépendance complète.

Cependant l'état de siège était — et il l'est encore aujourd'hui — en vigueur : réunions interdites, presse censurée, Assemblée législative suspendue — elle l'est encore aujourd'hui — patriotes incarcérés ou exilés, et une nuée d'espions répandue dans le pays. Cet état de choses ne pouvait qu'exaspérer davantage un patriotisme bouillonnant dans les âmes. Des dépêches de protestation et des appels désespérés furent adressés tour à tour aux résidents étrangers, à leurs représentants en Egypte, à la Conférence de la Paix et au Président Wilson. L'Europe officielle opposa son indifférence.

D'autre part, le président du Conseil, Ruchdi Pacha, ayant voulu partir pour Londres accompagné d'Adly Pacha, ministre de l'Instruction publique, et avec eux la Délégation nationale, afin de faire valoir les revendications de l'Egypte, se heurta également au refus du gouvernement. Là-dessus, il démissionna le 23 décembre, pour « ne pas endosser, dit-il, cette terrible responsabilité : être premier ministre d'Egypte et se désintéresser de son sort au moment où il va y être statué définitivement ! » Ainsi, plus de pouvoir exécutif, puisque le ministère est démissionnaire et plus de pouvoir législatif, puisque l'Assemblée est ajournée *sine die*.

Le 25 janvier 1919, la Délégation Egyptienne adressa au président de la Conférence de la Paix un mémorandum sur nos revendications nationales : « Mandataires authentiques de tout le peuple égyptien, dit la Délégation dans la préface, nous comptions nous rendre auprès de la Conférence de la Paix, pour lui soumettre nos demandes comme tous les peuples ont été admis à le faire. Mais seule, parmi toutes les nations, l'Egypte s'est vue, par la plus criante injustice et la plus flagrante contradiction, frustrée même du droit d'être entendue avant qu'il ne soit décidé de son avenir.

« Impuissants et malheureux, nous avons

deux fois plus de titres à votre justice, et cette justice, nous sommes convaincus que la Conférence nous aidera à l'obtenir. Il ne sera point dit qu'après les innombrables sacrifices consentis par l'Égypte et la promesse solennellement donnée que la Conference cherchera l'entière satisfaction des peuples dans le règlement de leur sort, on étouffera notre voix à l'heure des suprêmes décisions. »

Ce pathetique appel eut le même sort que beaucoup d'autres. Devant tant d'espérances déçues, tant de désillusions, tant d'injustices, le peuple egyptien se replia sur lui-même. La Revolution amoncelée dans les âmes n'attendait que le signal pour se précipiter dans les rues.

Ce n'est pas tout, le 6 mars 1919, le Commandant en Chef des Armées de Sa Majesté en Egypte manda à son Quartier général au Caire, le président et les membres de la Délegation égyptienne et leur fit les déclarations suivantes :

« J'ai appris que la question du Protectorat fait l'objet de vos débats et que vous créez des obstacles à la marche du Gouvernement égyptien sous le Protectorat, en essayant d'empêcher la formation d'un nouveau ministère. Etant donné que le pays est en état de siège, je dois vous avertir que tout acte de vous tendant à arrêter le bon fonctionnement de l'administration, vous exposerait à un sévère traitement que nécessite l'état de siège. »

« Pas de discussion », dit-il ensuite, et s'en alla. La-dessus, la Délégation adressa aussitôt une protestation à M. Lloyd George, déclarant que, « si le pays reste sans gouvernement, seuls sont responsables ceux qui ont mis les hommes dignes du ministère dans une situation pénible devant leur conscience et devant leurs compatriotes, ceux qui ont empêché notre départ provoquant ainsi la crise actuelle ». Enfin, elle réclama l'autorisation de voyager, comme étant la seule mesure capable de ramener le calme dans le pays, mais ce fut en vain.

Deux jours après, le 8 mars, le général Watson, par un geste arbitraire, fit arrêter et déporter a Malte, Zagloul Pacha et trois de ses collegues, Mohamed Mahmoud Pacha, Ismail Sidky Pacha et Hamad El Bassel Pacha. Ce fut le signal de la Révolution. Depuis ce jour s'engagea une lutte ouverte entre le peuple égyptien, humilié par le Protectorat et insulté en la personne de ses représentants exilés, et le Gouvernement anglais. Pendant la première journée révolutionnaire du 9 mars, les étudiants se mirent en grève, acclamèrent l'Egypte et l'indépendance, et des arrestations s'ensuivirent. Un incident mémorable marqua cette journée : M. Eimos, conseiller judiciaire, se rendit à l'Ecole de Droit afin de consoler ses élèves de la déportation des chefs nationalistes, leur demanda de rentrer en classe et de s'abstenir de tout mouvement jusqu'à la consultation de leurs pères. Sur quoi tous crièrent d'une même voix : « Nos pères sont en prison ! »

Le 10 mars et les jours suivants, les avocats en grève se jetèrent dans le mouvement, aussi bien que les conducteurs de tramways, les ouvriers, les charretiers et toutes les classes de la société. Nombre de manifestants furent fauchés par les balles anglaises.

La nouvelle de cette déportation aggravée par la répression sanglante des manifestations pacifiques, partit du Caire et mit en mouvement la Haute et la Basse Egypte.

Partout les paysans en masse quittèrent leurs champs pour arracher les rails et poteaux, incendier les gares, et des comités nationaux s'emparèrent du pouvoir. Ainsi, un « comité national » se constitua à Minia, où il rétablit l'ordre, protégea la vie et les biens des étrangers, même Anglais, assura le fonctionnement régulier des rouages du gouvernement local et proclama, le 23 mars, l'indépendance.

Au Caire, le pouvoir central, déjà affaibli et presque annihilé par l'absence de ministère, ne tarda pas à être complètement paralysé. En effet, Lord Curzon ayant le 26 mars, loué dans un discours « le loyalisme » des fonctionnaires de l'Etat, ceux-ci protestèrent immédiatement auprès du Sultan, et firent, le 2 avril, une grève dont le grand promoteur fut *Aly Maher* bey, et qui dura trois semaines. Ainsi, les édifices de toutes les administrations publiques, les maisons, les magasins et les ateliers se vidèrent au profit de la rue, où se déroulèrent des manifestations imposantes. Et ce fut chose presque miraculeuse, de voir, au cours de ces manifestations, et en peu de jours, s'écrouler les deux grands préjugés séculaires de religion et de sexe, qui ont été, pour l'humanité, à l'origine de tant de guerres et de tant de discordes. Préjugé de religion : on voyait les musulmans entrer dans les églises et les coptes dans les mosquées prêcher le culte de la Patrie. Le drapeau égyptien, symbole de cette unité, portait la croix et le croissant. Préjugé de sexe : on voyait les femmes descendre en masse sur la place publique, pénétrer dans l'arène politique, discourir et inciter les hommes, par le geste et par la parole, au plus haut patriotisme. En outre, l'esprit de sacrifice, né dans l'amour de la Patrie, se révéla admirable. Au milieu d'un peuple désarmé, dressant çà et là pour se défendre des barricades avec les pavés des rues et n'ayant pour arme qu'un gros bâton, « le nabbout », on voyait des hommes se jeter sur les gueules des canons, bravant la mort. On voyait à la place d'Abdine des bandes d'en-

fants de douze ans se défendre à coups de pierres contre les engins meurtriers des soldats anglais. Chaque fois que d'aucuns d'entre eux tombèrent morts ou blessés, victimes des balles, d'autres s'en allèrent tranquillement les mettre à l'abri et, pleins d'abnégation, revinrent à la charge. Et des journées entières se passèrent ainsi.

« Voit-on encore une fois, dit un témoin (1), les scènes que nous avons vues l'an passé ? Les Egyptiens ramassaient leurs morts dans les rues, les femmes les prenaient dans leurs bras et allaient les aligner devant le palais du Sultan. Le lendemain, une longue file de cercueils traversait la ville escortée de soixante mille manifestants silencieux, qu'escortaient eux-mêmes les mitrailleuses britanniques. Un autre jour, c'était une troupe de fellahs que les soldats anglais dispersés en éventails, poussaient devant eux et ramassaient sur la grande place d'Abdine ; là, les mitrailleuses entraient en jeu, et les fellahs tombaient comme les épis sur les sillons. Le Caire assiste-t-il encore à de pareils spectacles ? »

Les fellahs d'Egypte, dont la majorité jusqu'ici ne se fut pas mêlée à la politique, commencèrent à avoir conscience de leurs droits. et, ayant entendu les paroles de Wilson, se levèrent en masse pour libérer leurs terres. Ils marchèrent la main dans la main, avec les juges, les magistrats, les étudiants, les ulémas, les prêtres et les ouvriers, réalisant ainsi l'union sacrée de tout un peuple. Cette union sacrée à trouvé une expression émouvante et du plus haut pathétique dans les grandioses funérailles nationales des morts pour la Patrie. Au cours des processions funèbres, on entendait des acclamations faites par intervalles et sur un signal donné : « Vive le sacrifice pour la liberté ! »

Devant de tels spectacles déchirants, le général Allenby se décida à donner un grand coup de barre : le 7 avril 1919. il fit relâcher les prisonniers de Malte et autorisa les Egyptiens à s'embarquer pour l'étranger. Cette sage décision donna lieu à des manifestations de joie si imposantes, que l'Egypte entière sembla s'agiter dans une immense fête. Cependant, au milieu de cette fête, le sang ne tarda pas à couler.

Lâche fut, du reste, la conduite des troupes anglaises pendant la répression. Dès le début de la Révolution, la gare de la capitale était militairement occupée et des patrouilles faisaient sans cesse, dans ses grandes artères, leur apparition. Quelques jours après, le général Bulfin fut envoyé dans le Delta et le général Huddlestone dans la Haute Egypte, avec mission de les pacifier à l'aide de colonnes volantes. Ils s'avançaient en se servant du Nil, seul moyen de communication, et des chemins de fer qu'on reparait au fur et à mesur. Sur leur pasage, il y eut des villages brûlés, — tels Azizia et Bedrechein — des centaines de gens flagellés dans des conditions ignominieuses, des femmes sans nombre violées, et d'autres scènes horribles !

Sur ces entrefaites, le 21 mars 1919, « vu la gravité de la situation en Egypte, dit un communiqué officiel, le général Allenby a été nommé Haut Commissaire Extraordinaire pour l'Egypte et le Soudan, et a été chargé d'exercer le pouvoir suprême pour toutes les questions militaires qu'il jugera nécessaires et opportunes, en vue de rétablir la loi et l'ordre dans ce pays et afin de régler toutes les questions, s'il y a lieu, se rattachant à la nécessité de maintenir le Protectorat de Sa Majesté le Roi sur l'Egypte, *sur une base sûre et équitable* (1). » Le général, absent alors en Europe, arriva au Caire le 25 mars, muni de pouvoirs dictatoriaux, et ayant pour but de mettre fin à cette Révolution qui, étant l'expression de la volonté nationale, a par là même ébranlé le Protectorat dans sa base. Le 3 avril 1919, le nouveau Haut Commissaire Extraordinaire fit les déclarations suivantes :

« 1° Je suis résolu à mettre fin aux désordres.

« 2° J'ouvrirai une enquête minutieuse et impartiale sur les raisons qui ont incité la population à manifester son mécontentement.

« 3° Je donnerai satisfaction à telles réclamations que je jugerai légitimes. »

Mais, ne pouvant pas donner satisfaction aux réclamations des Egyptiens, lesquelles se résument en un mot : l'indépendance, il laissa à d'autres le soin de mener plus tard « cette enquête minutieuse et impartiale », et se contenta, pour le moment, de continuer la répression. L'ordre ayant été apparemment rétabli vers la fin d'avril, des cours martiales furent officiellement instituées. Elles fonctionnèrent en mai et juin, faisant, grâce à des procédés dont rougit la justice, jeter en prison ou mettre à mort des centaines d'innocents. On promenait les potences et les instruments de mort de province en province, et on entendait au loin, lorsque les condamnés montaient à l'échafaud, retentir encore, symbole de leur espoir suprême et suprême pensée, ce cri : « Vive l'Egypte ! Vive l'Indépendance ! »

Ces cours militaires rappellent par leurs procédés iniques l'Inquisition. Voici un document particulièrement intéressant à cet égard. C'est le mémoire d'un condamné politique à la cour militaire de Minia :

(1) Voir le *Radical* du 19 mai 1920 (article de M. P. Allain).

(1) C'est nous qui soulignons. Comparez ce but avec celui du projet Milner, qui tend à « asseoir l'indépendance de l'Egypte sur une base sûre et durable » !

MEMOIRE D'UN CONDAMNE POLITIQUE (1)

« Le mouvement national ayant été déclenché en Egypte, les moyens de communications, voies ferrées et autres, furent coupés et interrompus *primo*, dans le but d'empêcher l'envoi de troupes en province ; *secondo*, de faire entendre, dans le monde civilisé, la voix de l'Egypte opprimée. Il en résulta un isolement complet pour le Caire et toutes les grandes villes, et une paralysie générale du pouvoir gouvernemental dans le pays, de telle sorte que l'autorité d'un gouverneur de province ne dépendait plus que de son habileté et de son prestige personnels.

« Le 12 mars 1919, les mauvaises nouvelles concernant la province de Beni-Souef arrivèrent dans notre province dont elle est limitrophe. La population s'émut et s'agita au cours de manifestations pacifiques, organisées en signe de protestation contre les actes de l'autorité. Des protestations écrites de toutes parts furent présentées au gouverneur de chaque province, afin que celui-ci les soumit à ses supérieurs. Le gouverneur du Minia, comme beaucoup d'autres du reste, s'avisa d'appeler à son concours des hommes influents pour rétablir le calme et veiller à l'ordre. Aussi a-t-il formé un comité de notables. Ayant constaté que ce comité avait fait œuvre utile, le gouverneur ordonna, par téléphone, à ses subordonnés, dans les grands centres, d'imiter son exemple. En effet, des comités furent constitués partout, et nous avons donné au gouvernement toute l'assistance en notre pouvoir, depuis le 15 mars jusqu'à la fin du mois, au cours des événements de la plus haute gravité. Car la province du Minia regardait au nord la province du Beni-Souef, et au sud la province d'Assiout ; sur ces deux provinces, les feux des mitrailleuses anglaises et les balles meurtrières pleuvaient sans cesse, et ainsi continua une lutte âpre entre un peuple sans armes et des forces militaires britanniques.

« Ayant vu que nombre d'Anglais et de dames anglaises étaient pris de panique, nous avons pris sur nous de nous mettre à leur disposition, conformément aux idées d'hospitalité dont les Egyptiens se réclament.

« Des navires de guerre anglais se dirigeaient journellement sur le Nil vers Assiout dont les tristes nouvelles ne faisaient que souffler le feu de l'agitation dans notre province. C'est alors que nous avons pris à tâche d'assurer l'ordre public et de mettre à l'abri de toute atteinte hommes, femmes, enfants de nationalité anglaise ; et notre dévouement nous a valu les remerciements de Lord Curzon dans son fameux discours. Nous les avons même accompagnés et protégés contre la foule déchaînée, de leur domicile jusqu'au navire anglais qui les attendait. Ce fut le 22 mars 1919, jour où le général Heddlestone ne manqua pas lui-même de nous décerner ses éloges. Cependant, les navires anglais portant des soldats et des munitions continuaient à défiler vers le nord et le sud de notre province où ils s'approvisionnaient quotidiennement. Du 15 au 30 mars, le gouverneur de Minia avait réussi à persuader le général du danger qui, en cas de débarquement de troupes anglaises, viendrait à menacer la sécurité publique, laquelle était assurée, grâce aux efforts des membres du Comité national de Minia dont j'étais secrétaire. Néanmoins, le 30 mars, le général débarqua avec sa force et envoya nous demander. Nous étions environ 30 membres ; à notre arrivée, il m'informa de l'ordre et de mon arrestation, moi et plusieurs de mes collègues, et de l'incendie de ma demeure. Il se contenta, par la suite, de me garder avec deux collègues et laissa ma demeure en paix. Puis on m'envoya à Wasta, où je fus incarcéré dans des conditions ignominieuses. Le 10 avril 1919, je revins à Minia où je trouvai ma maison dévastée et sans meubles, car des Australiens, commandés par leur officier, le major Bolton, y avaient pénétré après en avoir forcé les portes, enlevé ou détruit tous les meubles et mis ensuite le feu à la maison.

« Le 15 avril 1919, on nous avisa que nous allions être jugés dans deux jours pour « usurpation de pouvoir du gouvernement de Minia ». Mais le gouverneur ayant déclaré avoir ordonné lui-même la formation du comité en question, on ajourna notre mise en jugement *sine die*. Mr Foster fut désigné par l'autorité pour instruire le procès dont les préparatifs ne furent terminés que le 15 mai 1919. Pendant ce temps, l'épée de Damoclès fut suspendue sur toute la province de Minia où régnait la terreur au point que 65 notables se sont abstenus de déposer. Après avoir porté contre nous 26 accusations, la cour martiale s'est contentée d'une seule : « Complot pour commettre la trahison de guerre ».

« Je me vois forcé de rapporter ce triste incident survenu au cours du procès qui a duré 26 jours. Un officier anglais m'a demandé de reconnaître devant les juges que « le mouvement actuel est islamique et que je n'y ai pas pris part, moi en tant que chrétien, que pour protéger mes coréligionnaires contre les attaques des Musulmans ». Et il m'a promis l'acquittement et menacé de mort en cas de désobéissance. Ce n'est pas tout ; cet officier est venu, un beau jour, m'amener au Quartier général, où il me renouvela les mêmes propo-

(1) Il ne s'agit ici que d'un résumé fidèle du rapport présenté à Sinnot Hanna Bey, membre de la Délégation Egyptienne, par Riad El Gamal, condamné politique, ancien membre du Comité National qui s'était formé à Minia, capitale de la province de Minia, et où il avait proclamé l'indépendance.

sitions devant le général en chef qui fit de même, et j'ai refusé nettement et répondu : « Vaut mieux mourir avec honneur que vivre comme un traitre. »

« Il m'est également pénible de rappeler les agissements honteux auxquels on a eu recours pour justifier l'accusation. Ainsi, un grand fonctionnaire anglais au ministère de l'Intérieur acheta une femme mal famée de Deiramwas pour témoigner faussement contre moi en prétendant que j'excitais la population de Deiramwas au meurtre des soldats anglais et à la destruction des chemins de fer. Cette femme a, en effet, soutenu que le 14 mars 1919, j'étais à Deiramwas où j'avais poussé le nommé Khalil Abouzeid à commettre ce crime, alors que je n'avais pas quitté la ville de Minia depuis le 10 jusqu'au 30 mars.

« Bien plus, dans ce même jour, j'avais rencontré personnellement un avocat, membre de l'Assemblée législative, venu du Caire, mais — chose incroyable — l'officier en question, avec la complicité du censeur, parvint à intercepter, et le télégramme adressé à cet avocat l'invitant à venir déposer, et le télégramme adressé par lui et m'annonçant qu'il était prêt à déposer. Sans l'arrivée de mon frère du Caire où il avait vu le témoin, il m'aurait été difficile de prouver mon innocence et la fausseté de cette accusation.

« L'officier avait fait venir deux fois cette femme dans la salle avant l'audition de son témoignage, afin qu'elle pût me reconnaître personnellement. En outre, on m'avait fait asseoir au banc des prévenus dans un endroit numéroté spécialement dans le but de lui faciliter ma reconnaissance. Elle a, du reste, reconnu, par la suite, certaines de ces vérités.

« Je dois ajouter que cette femme étrange faisait son apparition dans presque toutes les cours martiales d'Assiout et déposait sur des faits ayant eu lieu dans des endroits et temps différents contre un prix quelconque. Cette femme notoire s'appelle Norsa Adb-el-Hamid.

« L'officier n'ayant pas atteint le but qu'il poursuivait, à savoir ma mise à mort, le général en chef a commué la peine de mort dont je fus frappé en dix ans de prison.

« Je voudrais citer encore un exemple, qui illustre la façon dont la justice anglaise s'acquittait de sa tâche. Ayant demandé aux juges d'autoriser la déposition d'un rapport où le gouverneur (qui était cependant un témoin à charge) avait relaté les événements exacts survenus entre le 18 et le 28 mars 1919, cette demande fut rejetée ; car on savait que ce rapport contenait des vérités telles que les services signalés rendus par nous pour le maintien de l'ordre public, vérités qui pouvaient gêner l'action des juges. On privait ainsi les accusés du droit le plus sacré : La liberté de défense. O justice !

« Même en prison, après que l'arrêt eut été rendu, l'officier venait me prédire le même sort que le commissaire de police d'Assiout au cas où je refuserais de déposer contre certains notables que l'autorité cherchait à condamner par tous les moyens.

« Environ 50 témoins à charge ont déposé. Le but principal et avéré du procureur général dans son réquisitoire, était d'arriver à établir qu'il existait des rapports entre le mouvement national et la Turquie depuis Arabi jusqu'à la mort de Moustapha Kamel et la formation de la Délégation Egyptienne, afin de ternir la beauté du mouvement égyptien et lui donner une couleur turque ; mais ce fut en vain.

« Il a été prouvé, cependant, que nous avons rétabli l'ordre et tous les moyens de communication, aidé les paysans à transporter la récolte de la canne à sucre à la raffinerie, et souscrit une somme qui a été distribué parmi les employés des chemins de fer, privés de ressources. Nous avons, en outre, protégé les étrangers. Ceux-ci jouissaient d'une telle tranquillité, qu'ils refusèrent publiquement, eux et leurs consuls, de répondre à l'invitation de l'autorité de s'en aller à bord du bateau anglais venu le 24 mars spécialement pour eux. Les étrangers, dont aucun ne fut molesté, déclarèrent même au commandant du bateau leur admiration pour le mouvement national égyptien.

« Notre seul crime était la revendication de nos droits imprescriptibles : liberté et indépendance. »

Entre temps, après la libération des prisonniers de Malte, cette mesure qui, pour la masse du peuple, signifia la réalisation de ses aspirations nationales, Ruchdi Pacha forma, le 9 avril, un nouveau ministère. Mais toutes les administrations étaient encore paralysées par la grève des fonctionnaires de l'Etat. Ceux-ci formulèrent au président du Conseil, comme conditions principales de la cessation de la grève, l'abolition de l'état de siège et la reconnaissance officielle par le Gouvernement de la Délégation Egyptienne. Dans l'impossibilité d'exécuter ces conditions, Ruchdi Pacha avait prit le parti de démissionner. Ce fut le 21 avril 1919. Le lendemain, la grève des fonctionnaires prit fin.

La force de l'opinion publique était telle que de nouveau pendant un mois entier aucun Egyptien ne voulut être ministre. Même les ministères qui se sont formés depuis déclarèrent qu'ils avaient pour but l'expédition des affaires courantes, but administratif, politiquement nul.

Le 19 avril, la Délégation Egyptienne, chargée de revendiquer auprès de la Conférence de la Paix et du Président Wilson l'indépendance complète de l'Egypte, arriva à Paris. Trois jours s'étaient à peine écoulés que le

Président Wilson, par une coïncidence singulière, reconnaissait, en date du 22 avril 1919, le Protectorat de la Grande-Bretagne. « A cet égard, dit l'agent diplomatique et Consul Général des Etats-Unis en Egypte, dans une lettre adressée au Haut Commissaire Extraordinaire, je suis chargé de dire que le Président de la République et le peuple américain, tout en sympathisant entièrement avec les légitimes aspirations du peuple égyptien dans le sens d'une plus grande mesure d'autonomie, voient avec regret tout effort entaché de violence fait en vue d'obtenir la réalisation de ces désirs. »

A supposer un instant, comme ce communiqué le laisse entendre, que la Révolution égyptienne fût provoquée uniquement par les principes wilsoniens, le Président Wilson n'a fait, en reconnaissant un protectorat imposé à un peuple par la violence, que violer ses propres principes et renier son œuvre. C'est l'abdication suprême en perspective.

Les principes wilsoniens, seuls, sont incapables de provoquer une révolution. Il leur faut un terrain préparé, soit par la défaite, comme en Allemagne, soit par un protectorat imposé, comme en Egypte, où le wilsonisme, prêché au cours d'une guerre mondiale, a réveillé le nationalisme. La proclamation du protectorat, survenue au moment où l'on s'y attendait le moins, a été une des causes de la Révolution. Les causes lointaines remontent à plus d'un siècle et se ramènent à deux : d'abord à des traditions de gloire récente, léguées par le règne de Mohamed Ali et d'Ismaïl, et des traditions de révolution qui datent de 1789 et principalement de 1881-82 ; ensuite à l'occupation anglaise, née dans le crime et dans la violence.

Mais la Révolution de 1919 a éclipsé la Révolution de 1882. Elle s'est imposée à l'admiration du monde parce qu'elle a eu surtout un côté *humain* et est appelée par là à exercer une action universelle en dehors de ses frontières : l'union de la croix et du croissant, fait sans précédent dans l'histoire. D'Annunzio, n'a-t-il pas évoqué, récemment, dans un discours sur la révolution mondiale, « le navire rouge des révoltés sur le Nil portant la croix et le croissant » ? Et l'Inde, dans le soulèvement de l'an dernier, n'a-t-elle pas été exhortée par ses chefs nationalistes à suivre l'exemple de l'Egypte ?

Jusqu'à aujourd'hui, la Révolution peut se diviser distinctement en sept périodes :

Première période (mars-avril). — C'est la vraie période révolutionnaire caractérisée par un soulèvement général et violent où les Egyptiens, pratiquement, étaient les maîtres de la rue et les maîtres du pouvoir. La rue, rendez-vous de tous, hommes, femmes, enfants, grévistes et protestateurs, absorbait toute la vie nationale. Le Gouvernement, pour ainsi dire, n'existait plus, et le Sultan avec quelques ministres n'étaient plus que des simples figurants. Ajoutons que le soulèvement fut l'objet d'une répression barbare.

Seconde période (mai-juin). — Cette période était pleine d'angoisse. Cependant que les Egyptiens comptaient leurs morts de la veille, des cours martiales, sous couleur de justice, faisaient œuvre de vengeance. Entre temps, un ministère Saïd s'est formé (21 mai-15 novembre) et s'est butté à une impopularité grandissante due aux circonstances tragiques dont il était l'indifférent spectateur et, d'autre part, au caractère même de l'homme considéré comme le maître de l'intrigue.

Troisième période (juillet-septembre). — L'agitation politique dirigée contre le ministère Saïd atteint son point culminant et se traduit par des attentats. Néanmoins, le peuple panse ses blessures et respire enfin, grâce à la suppression de la censure, dans une liberté relative. En outre, une nouvelle impulsion donnée au mouvement gréviste provoque la fondation de syndicats ouvriers et de Trade-Unions dans toutes les grandes villes d'Egypte.

Quatrième période (octobre-novembre. — Cette période est marquée par une nouvelle agitation révolutionnaire. Un peu partout, en particulier au Caire et à Alexandrie, se déroulent des manifestations grandioses en protestation contre la commission Milner, dont l'arrivée prochaine était annoncée. Le 15 novembre, le ministère Saïd, désireux de se réhabiliter devant l'opinion publique, donne sa démission.

Cinquième période (décembre-février 1920).-- Période riche en événements provoqués par le boycottage de la mission Milner.

Sixième période (février-mai). — Le projet de barrages sur le Nil dans le Soudan égyptien, crée une vive agitation parmi le peuple des villes et le peuple des campagnes. L'Assemblée législative proclame l'indépendance.

Septième période (juin-novembre). — C'est une période de négociations entre la Délégation et la mission Milner, interrompues par une Consultation nationale au sujet du projet Milner.

La première (mars-avril), la cinquième (décembre-février) et la septième (juin-novembre) sont, assurément, des périodes historiques des plus décisives. Pour le moment, constatons que, malgré la répression la plus sanglante, malgré la reconnaissance du Protectorat anglais par l'Europe et l'Amérique complices, malgré son isolement, l'Egypte n'a pas capitulé, et sa Révolution, loin d'être « un feu de paille », a suivi et suit encore son cours implacable.

M. SABRY.

Imp. "LA FRATERNELLE" 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gérant :* A. COLOMER

Quatrième Année — N° 31 FÉVRIER 1925

La Revue Anarchiste

Le Numéro			1 75
Pour l'Extérieur			2 »
ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France	6 »	12 »	18 »
Extérieur	7 »	14 »	21 »

PARAISSANT TOUS LES MOIS

ADRESSER tout ce qui concerne la RÉDACTION à Georges BASTIEN, *Secrét. Réd.* 9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION à l'*Administrateur-délégué* même adresse. Chèque Postal 688-48



SOMMAIRE :





Aux Lecteurs de la Revue Anarchiste

Au dernier Congrès de l'Union anarchiste, il fut décidé de continuer à faire paraître cette revue, tout en tâchant d'en faire un ouvrage de documentation, de discussion profonde des idées anarchistes.

Le monde anarchiste est en ce moment remué par des discussions passionnées.

Elles sont de deux catégories. Tout d'abord, un besoin d'organisation, de coordination, se fait sentir. En face des parties politiques, qui s'organisent pour la conquête du pouvoir, et qui, demain, si des événements révolutionnaires survenaient, prendraient les rênes du gouvernement d'autant plus facilement qu'ils ne trouveraient aucune organisation sérieuse pour les en empêcher, les anarchistes sentent plus que jamais la nécessité de grouper leurs actions et initiatives dans un mouvement sérieux et méthodique.

Cette conception, qui n'est pas nouvelle, mais qui — on peut bien le dire — tente pour la première fois une réalisation sérieuse, ne va pas sans provoquer certains heurts.

Les individualistes et fédéralistes semblent s'opposer. Laissons faire le temps, et s'expliquer les camarades. L'Union des anarchistes individualistes et fédéralistes finira par se réaliser : l'anarchie n'est-elle pas la synthèse de la plus grande liberté possible de l'individu dans la société la plus rationnellement organisée ?

D'autre part, un besoin de précision de nos idées, non pas philosophiques et morales, mais pratiques s'est fait jour.

Avec le déséquilibre social créé par la guerre, que la bourgeoisie essaye en vain d'arrêter, nul ne peut prévoir si des événements d'une grande importance ne surgiront pas dans quelque temps.

Devant cette perspective, les anarchistes sentent la nécessité, de plus en plus, d'établir un programme d'action pré-révolutionnaire, révolutionnaire et post-révolutionnaire.

Organisation d'une part, précision des doctrines de l'autre, tout cela prouve que le mouvement anarchiste, loin de péricliter et de mourir comme certains le proclament, a de la vitalité et du ressort.

Le dernier Congrès anarchiste l'a prouvé. Pour suivre ces décisions, nous faisons appel aux camarades que ces questions pratiques intéressent, pour qu'ils nous envoient leur point de vue.

Des idées pratiques, des arguments, des documents, et le moins de littérature possible.

La Revue anarchiste *sera ainsi la revue des idées anarchistes de toutes tendances.*

Nous tâcherons d'en faire le noyau autour duquel se groupent les idées ; l'ouvrage de documentation précise de notre mouvement.

Nous demandons à nos amis de nous aider dans la mesure de leurs moyens :

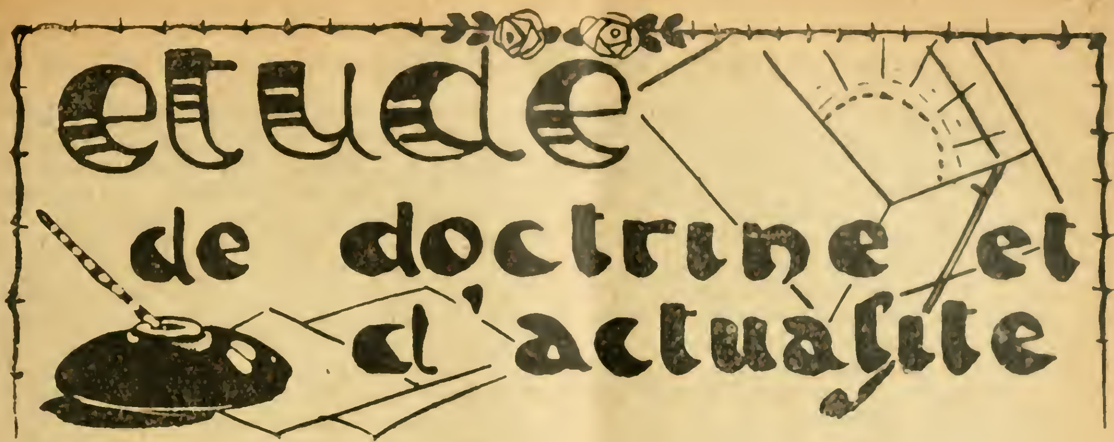
1° *En nous faisant parvenir toute documentation utile ;*

2° *En s'abonnant et en recrutant des abonnés.*

Nous comptons sur tous.

La Rédaction.





ÉTUDE SUR LE SYNDICALISME

Beaucoup se sont figuré, ou ont essayé de persuader aux autres, que la crise actuelle du syndicalisme était uniquement due à une mauvaise direction, à un choix malheureux des personnalités se trouvant à la tête.

C'est une erreur profonde. Lorsqu'un mouvement, aussi important que l'était le syndicalisme français, est à la merci des manœuvres de quelques personnages, c'est qu'il n'a plus grande vitalité propre ; c'est surtout parce que l'ensemble des adhérents a perdu l'habitude de prendre lui-même ses propres directives.

Le jusqu'auboutisme d'un Jouhaux pendant la guerre, suivi de son collaborationnisme gouvernemental ; la main-mise du parti bolcheviste sur la C. G. T. U., tout cela n'a été possible que parce qu'au préalable on avait déshabitué les syndiqués à réfléchir et agir par eux-mêmes, parce que le syndicalisme était déjà devenu la chose, le territoire réservé d'une caste de fonctionnaires.

Vouloir, par un changement du personnel gouvernemental des C. G. T., ou par la constitution d'une troisième leur ressemblant, redresser, rénover le syndicalisme est une grosse et profonde erreur.

Puisque la crise est ouverte, il vaut mieux rechercher les causes du mal et rebâtir la maison syndicale sur un plan ne permettant plus à ces mêmes causes d'accomplir leur néfaste action.

Voilà ce qu'ont compris les vrais syndicalistes et les anarchistes partisans de l'organisation ouvrière.

Anarchisme et syndicalisme

Tout d'abord, déblayons la route d'une confusion entretenue par ignorance ou mauvaise foi.

Certains voudraient assimiler le mouvement anarchiste à un parti politique, cherchant à se servir du syndicalisme pour conquérir le pouvoir. Une telle affirmation est dénuée de sens.

Un parti politique qui, par définition, ne cherche qu'à s'emparer du gouvernement d'un pays, ne peut être qu'anti-syndicaliste.

Quiconque croit à la nécessité d'un Etat d'un gouvernement, d'une dictature ou d'un parlement pour diriger la nation, proclame en même temps, consciemment ou non, sa conviction que le prolétariat est incapable d'assurer la marche de la société par ses propres moyens, ses groupements.

Il nie par cela même la conception syndicaliste, puisqu'il refuse au mouvement ouvrier capacité et autonomie. Il ne peut donc que vouloir domestiquer le syndicalisme, en faire un organisme de deuxième ordre, bon tout au plus à exécuter les directives qui lui sont données.

La thèse anarchiste est diamétralement opposée. Les anarchistes ne veulent en aucune façon conquérir le pouvoir. Ils cherchent à le détruire et à empêcher qu'un autre ne s'installe à la place.

Le mouvement anarchiste ne veut pas devenir le directeur de la société. C'est même souvent pourquoi on lui a reproché de ne pas avoir un programme positif, son programme consistant précisément à faire disparaître toutes les formes d'autorité : économique, politique ou morale, afin que le peuple producteur puisse constituer librement, par ses associations, une société sans maîtres ni parasites.

On ne trouvera pas une seule ligne dans les œuvres de nos théoriciens anarchistes disant le contraire. Tous ont préconisé la self-administration de la société par le peuple organisé d'après les bases fédéralistes.

Le syndicalisme révolutionnaire, celui des Pelloutier, Yvetot, Pouget, ne dit pas autre chose.

La seule différence, c'est que l'anarchisme porte sa critique et son action sur tout le domaine social, économique, moral, politique, alors que le syndicalisme s'est davantage spécialisé sur la question économique.

Impossible de trouver entre anarchisme et syndicalisme une contradiction, une opposition quelconque. Ils vont tous deux au même but et par les mêmes moyens. La seule nuance, l'anarchisme n'étant pas un groupement exclusif d'intérêts, luttant sur le domaine philosophique et moral, a les coudées plus franches, et peut aller plus hardiment de l'avant.

On peut donc être un syndicaliste pur dans son syndicat et un anarchiste dans son groupe, sans cesser une seconde d'être le même homme, ce que ne peut prétendre aucun adhérent d'un parti politique quelconque.

Les deux courants du mouvement ouvrier

Si l'on fait abstraction des nuances et du compromis, toujours très variés, on pourra constater que l'organisation ouvrière est attirée par deux pôles, mue par deux courants complètement opposés. Les grandes tendances ont leur origine dans ces deux attractions.

Il y a le syndicalisme « d'adaptation » à la société existante, et le syndicalisme de transformation ou révolution sociale.

Le premier va des groupements chrétiens, aux syndicats réformistes de la C. G. T. Là, pas de lutte avec l'organisation sociale, mais des compromis, des arrangements. On cherche à tirer des avantages spéciaux, sans s'occuper de la répercussion. On conquiert des améliorations, mais en laissant aux exploiteurs le moyen de récupérer d'autre part ce qu'ils offrent, en les aidant même.

Les progrès incessants de la technique et du machinisme développent toujours la capacité de rendement des producteurs. Sur les bénéfices ainsi réalisés sur les prix de revient, le patronat peut distraire une légère fraction qu'il consacre à certaines petites réformes. On a ainsi l'honneur de donner, ou de faire accorder, certaines améliorations et de faire croire à une transformation. En réalité, c'est une pure apparence et la société bourgeoise n'en est que plus consolidée.

Ce syndicalisme d'adaptation ou de conservation sociale est un leurre. Il perpétue l'infériorité de la classe productrice. Il est à combattre énergiquement.

Le second courant du mouvement ouvrier est le syndicalisme révolutionnaire. Sans dédaigner les améliorations possibles en régime actuel, il ne s'en contente pas, sachant que seule la disparition de l'exploitation amènera une transformation appréciable des conditions d'existence.

Le syndicalisme révolutionnaire s'est donné pour tâche de faire l'éducation sociale et (parfois, pas assez souvent) technique de l'ouvrier, de l'amener à être un individu émancipé. Il prépare la révolution et s'apprête à organiser sur les bases du travail souverain la société de demain, en transformant les syndicats organismes de lutte sociale, en organisme de production, de transport et de répartition, s'administrant eux-mêmes, en dehors de tout pouvoir extérieur : économique ou politique.

Je ne parle évidemment que des syndicalistes véritables ; les politiciens s'affublant même d'une étiquette révolutionnaire, niant, comme nous l'avons vu, toute valeur au syndicalisme.

Ce syndicalisme-là, étant de l'anarchisme en pratique, nous intéresse au plus haut point. Aucun effort de notre part ne doit lui être ménagé.

Le syndicalisme d'adaptation, qui s'est séparé — c'était inévitable — de l'autre, suivra son chemin pour finir en une sorte d'organisme soutenu par les exploiteurs et les gouvernants. Laissons-le aller et tâchons d'en détourner les prolétaires.

Le syndicalisme révolutionnaire, devenu libre, se débat encore dans une crise.

Nous l'avons dit : il ne faut pas faire découler toutes les causes de cette crise de questions de personnalités ; il en est d'autres plus profondes et qu'il faut expurger, si l'on veut voir le mouvement ouvrier s'orienter franchement vers une révolution complète — et non une parodie de celle-ci.

Ces causes sont d'ordre différent.

D'abord le centralisme, avec comme corollaires le fonctionnarisme et l'Esprit parlementaire ou politicien.

Ensuite, le corporatisme qui au lieu de placer le mouvement ouvrier sur un terrain véritablement social, l'étrique, le restreint, le rend impuissant à aborder les grands problèmes sociaux.

Eviter ces deux écueils est la première opération à accomplir avant de parler de rebâtir la maison syndicale.

Centralisme, fonctionnarisme, parlementarisme

Dans l'une et l'autre C. G. T., et dans l'esprit de tous ceux qui ne voient le syndicalisme que par en haut, toute la force ouvrière vient se concentrer dans un organisme central, un bureau confédéral, une Commission administrative, un Comité confédéral (sorte de Parlement de fonctionnaires syndicaux), des Fédérations, des Unions régionales ou départementales, qui reproduisent l'engrenage confédéral.

Les Unions locales, qui pourtant furent à l'origine du mouvement syndicaliste, sont reléguées à l'arrière-plan, privées de tous moyens d'action (ou obligées de solliciter des subventions).

Sauf l'Union locale ou le syndicat, tous ces organismes sont lointains des syndiqués. Et compliqués avec cela. 99 %, des syndiqués ne comprennent rien à ces rouages et ignorent même ce qu'on fait de leurs cotisations.

Ils coûtent cher à faire marcher. Ils ont la prétention de diriger de haut l'activité ouvrière. Le syndiqué est devenu un contribuable et un électeur. Il ne paticipe plus diectement à la vie syndicale.

Faut-il s'étonner que dans ces conditions, il se désintéresse de ce qui devrait le préoccuper, et s'en remette à des représentants du soin de penser pour lui ?

C'est la reproduction de ce qui se passe avec le suffrage universel.

Le même système a produit les mêmes résultats. Au lieu d'avoir un esprit de lutte, une volonté d'émancipation animant tous les cerveaux ouvriers, on est tombé dans les plus basses pratiques : combinaisons électorales, manœuvres de Congrès, recherche de la majorité par tous les moyens, propres ou non, en un mot conquête du pouvoir départemental, fédéral ou national.

Où est, là-dedans, le large esprit d'initiative et de combativité que le syndicalisme devait développer au sein des masss ouvrières ? Remplacé par la politicaillerie, la chicane, les luttes de tendances ou plutôt de personnalités à la recherche des postes, et des partis voulant conquérir une influence.

Comme un ruisseau découle naturellement d'une source, le centralisme devait amener la floraison du fonctionnarisme. Il faut beaucoup de permanents, beaucoup trop pour faire fonctionner cette machinerie. Et la carte des permanents s'est créée. C'est-elle qui discute dans les Congrès, manœuvre dans les votes, et a la prétention de tout diriger dans le mouvement ouvrier. Eux penseront, les syndiqués agiront... et obéiront. Le permanent, par définition, et souvent sans s'en rendre compte lui-même, tue l'initiative parmi les simples syndiqués. « Pourquoi faire un effort personnel, puisqu'il y a un fonctionnaire pour cela ? » Et le fonctionnaire finit par absorber toute la vitalité de l'organisation.

Sauf quelques exceptions honorables, le fonctionnaire n'aime pas les histoires, qui peuvent porter tort à l'organisme, et, par répercussion, à sa place. Il tâche donc « d'aplanir les difficultés » automatiquement, le fonctionnarisme, et le centralisme font dévier le syndicalisme révolutionnaire et l'amènent à composer avec la société actuelle.

La constitution syndicale actuelle tue l'esprit d'initiative, l'esprit de révolte et même l'esprit de solidarité. Tout se fonctionnarise. Au lieu d'élever la mentalité des syndiqués, elle tend à en faire des moutons, suivant telle ou telle coterie ; et elle finit inévitablement par mener le mouvement ouvrier dans l'ornière du syndicalisme conservateur

Si on veut rénover le syndicalisme, il faut tout d'abord, le décentraliser le plus possible. Le mouvement autonomiste actuel est bien lancé et fera son chemin.

Aidons-le, préparons-lui les voies et que les syndicats deviennent des organismes s'appuyant cette fois sur les masses.

Mais prenons garde de ne plus retomber dans l'erreur. Que la leçon du passé nous profite. Une fois devenus autonomes, les syndicats feront bien d'y rester, et, quand ils réorganiseront les liens à titre de solidarité, de renseignements, d'aide mutuelle, etc., qu'on ne reconstitue plus, sous n'importe quelle forme, une C. G. T., copie d'un Etat dans l'autre Etat.

L'erreur corporatiste

Il est une autre erreur, toute aussi importante que le centralisme, dont le syndicalisme devra se débarrasser s'il veut devenir réllement un mouvement de révolution sociale. C'est le corporatisme.

L'esprit corporatiste, fait d'intérêts mesquins, étroits, égoïste, tend à empêcher le mouvement syndical de se placer sur un terrain social.

Il oppose les travailleurs les uns aux autres, chacun cherchant à obtenir pour lui les meilleures conditions d'existence, sans se soucier de la façon dont vivent les autres. Dans certaines corporations privilégiées par les circonstances, une véritable aristocratie s'est créée. Et naturellement, en face, la plèbe des déshérités qu'on laisse tomber.

Le syndicalisme, même le plus avancé, n'a pas encore su prendre en mains la défense des plus malheureux. Il a laissé, par pur esprit corporatiste, la grande masse des prolétaires, les plus pauvres, en dehors de sa sphère d'action. De là son impuissance à agir socialement.

L'intérêt d'une corporation est d'ailleurs opposé à l'intérêt général du prolétariat. Une augmentation de salaires n'a de valeur qu'autant qu'elle est limitée à une fraction seulement des prolétaires, et qu'à l'augmentation obtenue, ne correspond qu'une augmentation partielle des produits. Il est évident que si *tous les ouvriers* pouvaient se faire augmenter en même temps et dans les mêmes proportions, la répercussion sur le coût de la vie annulerait totalement cette victoire prolétarienne.

Une autre considération : c'est que l'effort d'une corporation est très relatif quant à ses résultats. Toutes les mesures de protection corporative (limitation de l'apprentissage, etc.), ne pourront empêcher longtemps l'exode des autres corporations ou des autres régions vers

la corporation ou la région privilégiée. L'équilibre relatif se rétablit de lui-même.

Enfin, le corporatisme *retarde*, pourrait-on dire, sur l'évolution de l'industrie. Les ouvriers cantonnés toute leur vie dans un métier unique sont maintenant l'exception. Le machinisme tend à remplacer les techniciens par des manœuvres spécialisés. Très peu de prolétaires à l'heure actuelle n'ont pas changé plusieurs fois de métier.

Cette évolution ne peut que s'accentuer. Elle favorise d'ailleurs singulièrement les facilités pour l'organisation ouvrière d'administrer le travail au lendemain d'une révolution, par la possibilité de porter la main-d'œuvre sur tel ou tel point, au lieu d'être entravée par les barrières corporatives.

Au point de vue de la solidarité entre ouvriers, le corporatisme agit de très mauvaise façon. On s'intéresse peu à la lutte du voisin, qui n'est pas du métier. L'habitude de se réunir à part, de discuter séparément, de s'ignorer mutuellement, a fait grand tort au sentiment de solidarité, qui aurait dû être au premier plan de l'impulsion syndicaliste.

Et puis, à quoi rime cette division ? Dans une même usine textile, il y a des syndiqués tisseurs, des syndiqués teinturiers, des syndiqués métallurgistes, des syndiqués employés, des syndiqués chauffeurs d'autos. Et un seul patron. Aussi bien pour le combat d'aujourd'hui que pour l'organisation sociale de demain, n'est-il pas de toute évidence que tous les prolétaires devraient appartenir à la même organisation ?

En ce qui concerne les travailleurs de la campagne, la raison est encore plus péremptoire. Isolés dans leurs villages, dispersés dans les petites exploitations, les ouvriers paysans sont presque sans défense et restent généralement en dehors du mouvement social.

Une transformation sociale ne se fera pourtant pas sans eux. Il faut de toute évidence les amener dans la même organisation que les prolétaires des villes, faire qu'une liaison étroite unisse les uns et les autres dès maintenant.

Le sentiment corporatiste a créé les fédérations, organismes coûtant cher et rendant peu de services. La plupart sont hors d'état de fournir des renseignements techniques, rôle auquel elles étaient pourtant destinées. Je les crois inutiles, tout au moins sous leur forme actuelle. Il devrait y avoir simplement un bureau technique, suivant de près ce qui se passe dans la corporation, afin d'en aviser les organisations. Hors ce rôle d'informatrices et d'organes de liaison, elles ne font que développer le néfaste esprit du corporatisme.

D'autre part, si le mouvement syndical veut devenir un vrai mouvement social, il lui faut poser comme base essentielle le sentiment d'égalité de tous. Plus de hiérarchie de corporation à corporation ou dans le sein même d'une profession. Tant qu'il ne clamera pas le même droit à l'existence pour tous ceux qui produisent, le syndicalisme restera incomplet, manquant de base morale.

Parlons du rôle futur des C. G. T., fédérations, organismes centraux, en cas de soulèvement populaire. Je voudrais bien qu'on précise les formules creuses. La confédération, les fédérations organiseront la production, dirigeant de haut l'industrie, l'agriculture, les transports ?

Comment ? Précisez un peu vos théories, syndicalistes, centralistes et corporatistes. Ça ressemble bougrement aux affirmations des partisans de la dicdature. Qu'elle s'étiquette communiste ou syndicaliste, ça reviendrait au même.

Les industries devenues inutiles, les autres chômant par suite de la perturbation économique, que deviendront-elles ? Et les commerçants, fonctionnaires, parasites de toutes sortes, comment les absorberez-vous ? Répondez.

Quel gâchis, quel chaos, quelle impuissance, quelles déceptions nous réserve cette façon d'envisager la réorganisation sociale par en haut.

Avant que vos Comités fédéraux, confédéraux, ou autres aient eu le temps de se dépêtrer, surtout avec leur incompétence notoire, le peuple aura tout loisir de crever de faim, s'il ne s'est décidé à agir lui-même, par ses organisations locales.

Aux points de vue des revendications immédiates, comme de l'éducation du peuple, aussi bien que de son rôle futur, le syndicalisme de comité, centralisateur, parlementariste, corporatiste, est frappé d'impuissance totale.

La crise actuelle en est une preuve. Mais si le syndicalisme, dans sa forme actuelle, ne peut que mourir ou évoluer vers le syndicalisme d'adaptation, les prolétaires éprouveront toujours le besoin de se grouper. La question sociale se posera toujours devant le mouvement ouvrier qui sera amené à prendre position nette.

Il est, à mon avis, utile de voir sur quelles bases doit repartir le monde syndical révolutionnaire, au sortir de cette crise s'il veut éviter de retomber dans les mêmes errements.

Organisation locale intercorporative

Faire disparaître à la fois le centralisme et le corporatisme, telles sont les deux conditions essentielles à un renouveau du syndicalisme.

Cet organisme doit être le plus simplifié possible. Il doit reposer sur une base sociale nettement exprimée, à savoir que tous les producteurs ont les mêmes besoins et les mêmes droits, que les revendications doivent être les mêmes pour tous,

Cette première conception : l'égalité sociale, doit avoir sa première affirmation dans l'organisation syndicale.

D'autre part, on a cloisonné les corporations, séparé la ville de la campagne, alors qu'une solidarité étroite relie les industries, les transports et l'agriculture d'une même région.

Pourquoi ne pas unir ensemble tous les prolétaires, dans une même organisation ?

Chaque centre, avec un certain territoire agricole l'environnant (les Bourses du Travail étaient établies ainsi) peut former une Union locale, ou Bourse du Travail, ou Syndicat unique — qu'importe le nom — qui grouperait les prolétaires de toutes les professions.

Tous les travailleurs syndiqués appartiendraient à la même organisation, qui mènerait le combat pour les revendications d'ordre général, créerait les bibliothèques, cours techniques, conférences éducatives, propagande pour le relèvement individuel de chacun, qui observerait l'industrie, l'agriculture, les transports de sa région, et étudierait le moyen de les faire fonctionner syndicalement, qui serait en un mot la commune de l'avenir, dressée face aux hôtels de ville et mairies : la maison du peuple remplaçant la maison des dirigeants.

Un travail énorme peut être accompli par ces Unions ouvrières locales, que rien ne peut remplacer. La solidarité surtout sera mieux organisée. Se coudoyant, les prolétaires apprendront à être frères.

Les Bourses du Travail sont l'organisme qui a impulsé le mouvement syndical français dans la voie révolutionnaire. La belle époque du syndicalisme fut la période d'épanouissement des Bourses du Travail.

Du jour où Fédération, U.D. ou U. R. les reléguèrent comme accessoires presque inutiles, le mouvement syndical a commencé à dévier. La crise actuelle s'annonçait.

La Bourse du Travail ou Union locale ouvrière doit être la cellule de l'organisation prolétarienne, la commune ouvrière.

Dans les villes où l'industrie est développée, des sections tehniqus ou syndicats auraint à s'occuper de ce qui les intéresse spécialement.

Dans les villages, des sections rurales joueraient le même rôle.

L'Union locale ouvrière pourrait recueillir les adhésions individuellement, et constituer ensuite des sections quand le nombre des adhérents le permettrait.

Les Bourses du Travail s'uniraient entre elles au moyen d'une fédération des Bourses (je reprends un vieux terme, on peut le changer, ça n'a pas d'importance) qui remplacerait à elle seule tous les organismes superfétatoires, nids à fonctionnaires, créés pour les besoins de la cause.

Le rôle de cette fédération devrait être très limité. Unir, donner des renseignements, publier des statistiques, faire paraître un bulletin, etc.

Quelques employés suffiraient à cette tâche au lieu des centaines de permanents utilisés actuellement. De temps à autres, suivant les nécessités, des conférences interrégionales, nationales pour se mettre d'accord, faire une mise au point des différentes méthodes.

Comme cette fédération n'aurait pas la direction du mouvement, que les Unions locales ne seraient nullement tenues de s'incliner devant les résolutions, les luttes de tendances seraient réduites à une émulation, et les luttes de places disparaîtraient.

Rien n'empêcherait non plus diverses Unions de s'entendre pour des tournées de propagande, la vie d'un journal, etc., etc., sans avoir besoin d'une centralisation coûteuse, qui étouffe les intiatives et ne rend guère de services.

Actuellement, dans les deux C. G. T., le délégué de l'U. D. ou de la Fédération est le seul lien existant, bien fragile, bien impuissant. Au contraire ,l'autonomie locale créerait à l'infini les multiples liaisons entre organisations sur tous les sujets utiles.

Le rôle des Unions locales

Leur action est immense, et rien ne peut la remplacer.

Tout d'abord, mener la lutte pour l'amélioration des conditions d'existence immédiate des prolétaires, en tenant compte que tous les travailleurs ont les mêmes besoins et que les revendications sont d'ordre général. Apporter l'appui de toute la force, de toute la solidarité ouvrière locale pour venir à bout de certaines catégories d'exploiteurs, réfractaires à toutes revendications ouvrières. Soutenir la lutte par tous les moyens : solidarité de tous pour appuyer la grève de quelques-uns; boycottage des exploiteurs en question, etc.

S'unir s'il le faut avec toutes les Unions intéressées pour certaines revendications. La solidarité intersyndicale a déjà fourni bien des efforts en dehors de l'imposition centrale. Elle ne fera que se développer.

Ensuite, organiser systématiquement l'instruction ouvrière : fonder des Maisons du Peuple, créer des bibliothèques, organiser les cours techniques et généraux et des conférences éducatives, faire de chaque Bourse du Travail une Université des Travailleurs où ceux-ci viendraient puiser ce qui leur manque : l'instruction.

Etudier les moyens de production des besoins de la consommation locale ; établir des statistiques de la richesse existante, des capacités de travail et de rendement, se tenir au courant des perfectionnements techniques, préparer, en

un mot, la classe ouvrière au rôle d'organisatrice de la société, en intéressant les travailleurs à toutes ces questions.

Mener la propagande et l'action révolutionnaires par une éducation intensive, en amenant l'ouvrier à cette idée que les richesses sociales lui appartiennent, qu'il doit les reprendre et organiser lui-même le travail futur.

Enfin un autre rôle est réservé aux Unions locales qu'aucune autre forme d'organisation ne jouera mieux qu'elles. Je veux parler de la Révolution.

N'oublions pas que bien des corporations sont appelées à disparaître, que bien d'autres se trouveront réduites à chômer par la tourmente. N'oublions pas non plus que l'antagonisme entre la campagne et la ville peut devenir funeste.

Disposant de toutes les forces productives par son organisation, de toutes les richesses par l'expropriation, l'Union locale aura pour tâche la réorganisation immédiate de la société, dans son ressort.

Mieux que n'importe qui, elle est apte à réaliser cette œuvre. Elle tire de son sein toutes les compétences, toutes les bonnes volontés, laissant de côté les étiquettes corporatives qui ne riment souvent à rien, et organise les services d'alimentation, de logement, d'habillement, etc., au fur et à mesure où les besoins se font sentir. Pas besoin de s'empêtrer de savoir si tel ou tel ouvrier appartient à telle ou telle Fédération. Les capacités, la bonne volonté, sont seules opérantes.

La question primordiale, essentielle, de l'agriculture, se trouve ainsi réglée le plus commodément possible.

Tout le trop-plein des industries, du commerce, devenu complètement ou momentanément inutile, peut se répandre sur la campagne environnante, considérée comme une fraction des moyens de production de l'Union locale.

En fabriquant de suite le matériel agricole nécessaire, l'Union locale exploite directement ses possibilités agricoles, avec l'aide de tous les travailleurs de la campagne déjà syndiqués, et des autres producteurs se ralliant par sympathie ou... nécessité.

Ainsi pour tous les genres de production. « Nous avons besoin de tel produit. Nous pouvons l'obtenir ici avec tant de main-d'œuvre. A l'œuvre, camarades ». Pour le fonctionnement des moyens de transport, l'exploitation des mines, les productions utiles à tous, mais localisées forcément, les Unions locales intéressées s'entendent entr'elles pour fournir main-d'œuvre, matériaux, etc...

Pour les produits d'importation et d'exportation, création de centres d'échanges, suivant un système à régler entre Unions par les moyens les plus opportuns et les plus rapides et qui tendraient par la suite à se régulariser, à s'acheminer vers le communisme libertaire, quand on s'apercevra que les produits, loin de manquer, sont en abondance et qu'il n'est plus besoin de donner une valeur aux marchandises, que quelques heures de travail de plus par an suffisent à satisfaire les besoins.

C'est par ce moyen que la transformation sociale s'accomplira le plus facilement et le plus rapidement. C'est une phase d'organisation bien supérieure aux systèmes centralistes et dictatoriaux, tenant davantage compte des réaliés et des nécessités.

***

Certes, cette organisation que nous voulons, à la fois simple et souple, ne ressemble en rien à la mauvaise copie du régime parlementaire qu'on appelle C. G. T. ou G. G. T. U.

Tous les avantages sont pourtant pour elle. C'est la seule méthode pour amener les travailleurs à réaliser eux-mêmes leur émancipation, sans risquer d'être trompés une fois de plus.

... C'est la seule façon de ne pas faire du syndicalisme un terrain où arrivistes, fromagistes, politiciens viennent exploiter la crédulité et l'ignorance des syndiqués.

Tout doit-être public, ouvert à tous. Rien ne doit plus s'opérer dans les officines du « syndicalisme de comité ».

Les syndiqués, appelés à se prononcer sur tout, à discuter tous les problèmes, prendront confiance, et en eux-mêmes et dans leur organisation où ils seront traités en égaux et non plus en machines à cotiser et... à obéir.

Le syndicalisme se régénérera en puisant la vitalité là seulement où elle existe : dans le peuple.

Georges BASTIEN.





LA DÉFENSE ÉCONOMIQUE DE LA RÉVOLUTION

Conquérir les Paysans

Plus on approfondit l'étude des divers problèmes économiques qui intéressent la révolution, plus nous nous persuadons que le fait révolutionnaire n'est pas si simple, si facile qu'on le croyait jadis. Quand nous croyons avoir résolu une question, immédiatement en surgit une autre qui vient empêcher la résolution adoptée.

Ce n'est pas le cas de se décourager et de désespérer, car il n'est pas douteux que beaucoup de difficultés seront, dans la pratique, vaincues et surpassées. Face à face avec les besoins immédiats, la révolution saura agir en conséquence. La faim aiguise l'esprit, dit un proverbe, et tout proverbe à son grain de sagesse.

Cependant nous devons partir de ce principe que la révolution sera d'autant plus intelligente que nous aurons su préparer les esprits : révéler la réalité, l'étudier dans tous ses aspects, l'affronter carrément. Détruire est facile parce que ce n'est que question de violence ; la difficulté réside dans la reconstruction et une reconstruction telle que le nouvel édifice n'a pas les défauts de celui que l'on vient d'abattre.

Nous insistons sur le problème des paysans. Cela pourra paraître fastidieux à certains, mais nous sommes convaincus — et notre conviction est nourrie d'expérience — que le plus urgent et le plus difficile problème de la pré-révolution est justement celui de la conquête des travailleurs de la terre.

Les subversifs, sauf quelques rares exceptions, ne connaissent vraiment pas la psychologie des paysans. Au souvenir des grandes agitations agraires qui se déroulèrent avant et après la guerre en Valpadana, ils croient que brûle toujours dans le cœur des masses agricoles le feu de l'idéalité socialiste. L'expérience de quatre années de réaction fasciste n'est pas encore arrivé à chasser cette illusion. Les masses agricoles ne furent et ne sont pas socialistes. Il y a, en vérité des exceptions, Molinella par exemple ; et, pour nous, Molinella peut être une flamme éternelle d'idéal dans la profondeur de la nuit, une preuve de foi et d'héroïsme, un encouragement à ne pas désespérer ; mais la flamme, un moment sublime et tragique, est solitaire.

Les paysans se sont agités, ils ont fait grève et se sont soulevés. Ils ont même laissé des morts, beaucoup de morts, sur la douloureuse route qui va vers Demain ; mais toute leur rancœur ne fut pas une flamme d'idéal, elle ne fut pas une aspiration sociale ; elle fut simplement un cri de faim, un besoin de terre. Les paysans ont demandé la terre — et ils la veulent encore — non pas par sentiment de justice sociale, mais par un sentiment égoïste d'en être les propriétaires et d'en disposer à leur profit. Nous le répétons : il y a des exceptions mais les exceptions ne font pas la règle.

On nous demandera sur quels éléments nous fondons notre pessimisme et l'on nous apposera qu'il est d'autant plus difficile de prévoir l'avenir que l'histoire réserve des surprises et que les idées, quelquefois, provoquent les faits. La demande est juste, l'opposition l'est également. Mais nous répondons que nos convictions sont fondées sur l'expérience. En Italie, les petits propriétaires et les métayers se comptent par centaines de mille et il suffit de les approcher et de leur parler pour se faire une idée de leur psychologie.

Nous ne nions pas — et il serait absurde de le nier — que jusqu'à ce jour les classes paysannes sont arrivées à faire des progrès économiques et moraux et que dans plusieurs contrées, spécialement dans les pays de métairies, la grosse misère a désormais disparu. Mais chacun comprend que le chemin à parcourir pour arriver au but est encore long. Et puis il ne faut pas croire que le progrès ait été uniforme. Les paysans de l'Emilie et de la Romagne ont donné naissance à des coopératives qui étaient (nous disons « étaient » parce qu'aujourd'hui ces institutions ont été réduites en cendre par la réaction fasciste) de vrais modèles de capacité constructrice ; mais dans d'autres parties de l'Italie — du Haut Milanais au Midi, de la Campagne romaine aux Iles — la misère économique et morale est encore bien triste.

Il n'est pas mauvais, d'ailleurs, de prévoir les éventuelles difficultés qui pourront entraver la marche de la révolution victorieuse.

Voici : la révolution, victorieuse sur le terrain de la lutte armée, aura rendu possible l

disparition de la propriété terrienne. Nous ne voulons pas parler d'une socialisation des terres dans le sens du communisme d'Etat. L'Etat qui s'emparerait des terres soulèverait contre lui l'insurrection formidable des quinze millions d'habitants d'Italie : tous sans exceptions, des gamins aux femmes et aux vieillards. Ils auraient raison de s'insurger, car il ne vaudrait pas la peine de faire une révolution pour changer de joug : mettre à la place du patron bourgeois le patron Etat, qui serait peut-être plus tyrannique et plus exploiteur que le premier.

C'est pourquoi la révolution doit se faire dans les campagnes de telle sorte que les métayers et les petits fermiers resteront maitres des terres qu'ils travaillent, les petits propriétaires élargiront leur propriété, les journaliers se partageront les grandes propriétés qui étaient exploitées par des capitalistes. Transformation facile qui ne troublera pas le travail. On mettra aux archives les plans du cadastre et les rares tentatives de résistance dues au misonéisme seront facilement vaincues. Tous seront contents.

Alors les travailleurs des villes ayant besoin d'aliments, se tourneront vers les travailleurs des campagnes pour leur demander du blé et d'autres produits. Alors commenceront les difficultés. Car les paysans, maîtres des terres, voudront disposer de leur propriété à leur façon, et, étant donné leur mentalité, ils voudront spéculer sur la crise pour en tirer le plus grand profit. Aussi ne cèderont-ils leurs produits que s'ils sont bien payés et avec une monnaie sonnante de valeur reconnue.

Mais la révolution sera pauvre : le papier-monnaie réduit à néant ; l'or sera employé pour les quelques acquisitions que l'on pourra faire à l'étranger, les industries seront à moitié paralysées par la rareté des matières premières. Il y aura peu de chose à leur offrir. Et les paysans tiendront bon.

Que faire, alors ?

Les communistes autoritaires, en lisant sous notre plume l'expression de ce raisonnement qui peut sembler puéril, quand en réalité il est profond souriront certainement ; car ils pensent à leurs gardes rouges à la trogne menaçante et armées jusqu'au dent, ils pensent aussi aux réquisitions.

Illusions ! Par des réquisitions on arriverait à grappiller vingt ou trente millions de quintaux de denrées. Et ensuite? Car il ne s'agira pas seulement de recueillir et de distribuer les produits qu'on trouvera, mais il faudra travailler intensément afin de tirer de la terre une production plus considérable que dans le passé.. Et puis les paysans, irrités contre les réquisitions, désillusionnés et découragés, se vengeront en semant peu et mal, en produisant seulement le peu qu'il sera nécessaire pour leurs familles et il n'y aura pas trogne menaçante de garde rouge, il n'y aura pas mousquetons et mitrailleuses qui pourront faire naître des sillons un fil d'herbe en plus de ceux que les paysans voudront faire pousser. Ainsi la crise dégénèrera en une horrible guerre civile et en une disette qui tueront la révolution déjà victorieuse.

On paiera avec des assignats — conseilleront certains ; — on portera dans les campagnes les produits manufacturés de la ville, ajouteront d'autres. Beaux raisonnement s'ils sont faits devant la table, quand on croit que tout marchera comme sur des roulettes. Mais les assignats, pour les paysans, ne seront pas autre chose que des chiffons de papier, et les produits manufacturés ne seront que de l'inconnu.

La révolution sera internationale — objecteront d'autres encore — et à cause de cela l'échange des produits entre nations sera relativement facile. Les prolétaires canadiens nous enverront leurs navires chargés de blé ; les travailleurs anglais nous enverront leur charbon ; ceux de Roumanie leur pétrole. Attendez la révolution internationale, répondons-nous, attendez que les travaillistes élèvent les barricades... et vous attendrez longtemps. Si, en Russie, on avait attendu la Révolution internationale, la dynastie des Romanoff serait encore sur le trône. Il faut se persuader que les conditions de l'Italie sont spéciales et que le prolétariat italien, s'il veut réaliser sa propre émancipation, devra agir par ses moyens propres sans rien attendre de l'étranger. Et quand le prolétariat d'Italie se sera insurgé, le blé du Canada, le charbon anglais et le pétrole roumain prendront d'autres voies, car pour acheter ces produits à l'étranger, il nous faudra avant tout, beaucoup d'or, et en second lieu la force armée pour en protéger le transport.

Au diable l'astrologue ! s'écriera un autre, et celui-là sera peut-être celui qui aura raison.

Au diable l'astrologue ! mais pour que l'astrologue finisse pour toujours de faire ses prédictions avec un esprit pessimiste, il faut l'ensevelir sous une pierre de poids. Et dans ce cas le sépulcre de l'astrologue ne peut être que la conquête des paysans à la cause révolutionnaire.

Quand l'abîme qui divise les travailleurs de la terre des travailleurs de l'usine sera comblé ; quand les paysans auront conscience de leur mission dans le monde civilisé ; quand leur amour pour la terre, ne sera plus égoïsme et désir de posséder, mais amour pour la justice sociale ; quand leur mentalité ne sera plus chiche et mesquine, mais ouverte sur les vastes horizons de la solidarité ; alors la révolution n'aura plus rien à craindre d'eux. Alors, spon-

tanément, toutes les énergies des masses rurales se tendront pour un effort toujours plus intense de production et la révolution aura son pain.

Ainsi sera résolu le plus angoissant des problèmes. Et l'astrologue sera bien mort. Il n'y a pas d'aure voie. Et c'est pour cette réalité que, au risque de nous répéter indéfiniment, nous insistons et nous insisterons toujours sur la nécessité d'étendre notre œuvre de propagande dans les milieux ruraux pour conquérir les paysans à notre cause. Œuvre délicate et difficile, mais qui doit être entreprise tout de suite, car chaque jour qui passe est un jour perdu.

CARLO MOLASCHI.

(Extrait de « *Pensiero e Volonta* ».)

LA POÉSIE

CEUX DONT LE TORSE DROIT...

Ceux dont le Torse droit n'a pas connu l'effort,
Ceux dont les blanches mains, vierges de meurtrissures,
N'ont pas connu l'outil et ses rouges blessures,
Quand ils auront couché dans la terre leur corps,
Auront-ils le sommeil quiet des autres morts ?

Votre sommeil profond, vieux remueurs de terre
Dont les reins sont ployés comme une souche torse,
Vieux carriers dont les bras ont la lourdeur des pierres,
Bûcherons que le vent tanna comme une écorce,
Peuple fourbu qui dors au creux des cimetières,

Pour aller jusqu'aux jours de résurrections,
Sans rêve, sans regrets, d'un bon sommeil inerte,
Ne faut-il pas mourir las comme un bûcheron
et montrer des callus dans ses paumes ouvertes,
Comme le laboureur qui tient les mancherons ?...

J'ai peur de n'avoir pas sommeil et les yeux vides,
Le cœur hanté des souvenirs mauvais des chers,
D'aller des siècles longs comme des champs arides,
Ne dormant pas, souffrant des maux déjà soufferts
Et revivant mes jours si profonds et si vides...

GEORGES BANNEROT.





DANS LA SOLITUDE

(Extrait des Souvenirs)

La reclusion solitaire est pénible, mais elle a ses joies particulières sans lesquelles elle serait insupportable.

Je me souviens en quel état épouvantable on m'amena du Midi à Moscou, à la « Prison Intérieure de la Vétchka ». Je commençais à me remettre d'un typhus dangereux et épuisant supporté moitié en prison, moitié en route. Je tenais à peine debout, je souffrais atrocement de la faim, j'étais couvert de poux...

On me mit en cellule. C'était une vaste pièce, munie d'une unique fenêtre dont les vitres étaient peintes en blanc, pourvue d'une bonne grille et donnant sur la cour. La pièce était absolument vide. Il n'y avait qu'une primitive couchette de bois; ni chaise, ni table, ni rayons, ni vaisselle. On était obligé de manger assis sur sa couchette et tenant l'écuelle sur les genoux. Après le « repas », l'écuelle devait être rendue au surveillant. Il n'y avait même pas de tinette. Deux fois par jour, le matin et le soir, le gardien me conduisait aux W.-C. En dehors de ces sorties « officielles », je devais en cas de besoin urgent frapper à la porte et prier de me conduire.

A cette époque, la « Prison Intérieure », un ancien hôtel, était en voie de transformation en véritable prison. Plusieurs cellules portaient encore les traces de leur destination antérieure. Elles donnaient l'impression de chambres abandonnées : un plancher parqueté assez sale, un plafond orné de modelages; de vieux papiers peints, par endroits détachés et pendant en lambeaux, et en d'autres totalement arrachés et mettant à nu les murs blanchis à la chaux... Ma cellule était justement de ce genre. Et j'avais en perspective d'y rester sans doute de longs mois dans une solitude absolue, séparé du monde entier, privé de promenade, de visites, d'envois de vivres, de lecture et de correspondance, malade, affamé, exténué, épuisé...

*
* *

Je n'oublierai jamais mon premier réveil dans cette cellule. J'ouvris les yeux et restai stupéfait, joyeusement surpris. Du mur opposé me regardait le beau visage de Kropotkine, vivant, très bien rendu, plus que grandeur naturelle. C'était ce même visage qui m'était si familier d'après les portraits : un front de penseur, les cheveux blancs relevés derrière les oreilles, les lunettes, le nez charnu, la vaste barbe blanche en éventail. En un mot, ce visage si connu, si aimé : si doux, un peu souriant et en même temps plein de pensée et semblant rayonner d'un feu intérieur...

Etant un peu myope, l'illusion était pour moi d'autant plus frappante.

Je me levai et m'approchai du mur. Alors tout s'évanouit. Je n'avais plus devant moi qu'un mélange de débris de tapisserie, et de chaux mise à nu. Une combinaison accidentelle de toutes ces taches donnaient sous certaines conditions de distance et d'éclairage l'image de l'homme aimé. A peine m'éloignai-je de quelques pas, l'illusion se répéta avec la même acuité, la même vigueur.

Il m'est difficile de faire ressentir de quelle consolation, de quel encouragement précieux me fut ce portrait durant tout mon séjour dans cette cellule. Je me sentais moins seul. Et lorsque plus tard, je fus transféré dans une autre cellule plus claire, mieux arrangée, plus confortable, je ressentis du chagrin, de la peine. C'est alors seulement que je me trouvai en pleine solitude, comme si j'avais perdu le meilleur ami auquel je m'étais intimement attaché.

***

J'étais emprisonné depuis plus d'un mois déjà. Le régime pour moi était devenu meilleur. J'avais le droit de recevoir des vivres; j'avais des livres, des journaux et tout ce qu'il fallait pour écrire. Je pouvais correspondre avec mes proches... Dans ma nouvelle cellule, il y avait quelques meubles...

Certes, la réclusion restait toujours extrêmement pénible. Comme auparavant, je n'avais ni promenade, ni visite. L'isolement restait absolu. Et surtout, cette horreur d'être enfermé sans tort, sans un espoir de libération, seulement par un caprice, par l'arbitraire, la violence d'adversaires d'idées sans conscience...

Le vie s'écoulait grise et monotone, sans impression de l'extérieur, sans un rayon de lumière, sans changement, sans joie...

Pourtant, moralement et physiquement, je me sentais quelque peu délassé, réchauffé. Et la monotonie continue des jours était interrompue d'instants, d'heures même, délicieux, inoubliables, d'un élan d'âme exclusif, d'une inspiration puissante, d'un afflux impétueux d'idées et de sentiments extraordinaires et éclatants, comme il nous arrive rarement d'en éprouver dans la vie tumultueuse journalière en « liberté ».

Il n'est pas facile de dépeindre ces mouvements d'âme si profonds, si exclusifs. Ils étaient vraiment trop particuliers, trop fins, trop compliqués... Mais l'un d'eux envahissait tout mon être avec une telle vigueur, secouait toute mon âme avec une telle puissance, durait habituellement si longtemps et revenait si fréquemment qu'il s'est gravé à jamais et très vivement dans ma mémoire et fut plus tard la source de toute une série de méditations.

La fenêtre de ma cellule donnait toujours comme auparavant sur la cour. En été, des éclats de voix, des fragments de conversation, des plaisanteries, des rires me parvenaient par le vasistas entr'ouvert. Parfois la porte cochère s'ouvrait bruyamment quelque part; j'entendais des chariots chargés entrer dans la cour. Des pas retentissaient, rapides et fermes. Les fers des chevaux frappaient les pavés. Quelquefois on y exécutait certains travaux : la scie grinçait, le marteau résonnait sur le fer, une légère odeur de fumée montait jusqu'à moi, une chanson retentissait.

J'abandonne le livre, je prête l'oreille aux bruits de la vie qui continue inlassablement. Puis, subitement, mon âme tombe dans une étrange extase, dans une clairvoyance, dans un amour débordant, une prévision de l'avenir, une sorte de pressentiment... Les murs de ma prison s'estompent. Tout me semble présent, proche, emporté et réuni par un amour infini... Et tous ces êtres qui remuent là-bas, qui s'agitent aveugles, qui souffrent et qui rient, tous ces hommes faibles, nuls et divins, tous me deviennent proches, chers, compréhensibles... J'éprouve le besoin de tant leur dire, de les embrasser tous, de les réconcilier, de les unir, de les pardonner. Je voudrais leur faire, à eux aussi, comprendre, estimer, aimer le monde, la vie, eux et les autres... Je sens qu'eux tous, moi et le monde entier ne sommes qu'une seule famille. Et tous nous cherchons, nous peinons, nous nous tourmentons... Nous trébuchons, nous tombons... Nous nous martyrisons les uns les autres dans les ténèbres.... Puis, nous nous relevons et marchons de nouveau jusqu'à ce que la clarté se fasse...

Oui, nous marchons tous vers la lumière...

Et c'est une joie débordante, une clarté éblouissante qui s'empare alors de mon âme. Plus d'ennemis, plus de dissentiments, plus de haine...

....

La clef tourne lentement dans la serrure. C'est le surveillant en chef. Je dois faire un effort pour ne pas lui confier ce que je viens de vivre, ces visions de mon esprit ému. Je voudrais lui dire qu'il n'est pas du tout un chef, mais seulement un homme comme moi, faible, abandonné sur la terre, cherchant, se trompant, tombant, se relevant de nouveau et repartant... Et que tous nous allons vers une lumière inconnue...

Il me regarde calmement, froidement : — Eh bien, comment vous portez-vous? Pas de réclamation?...

Je réponds en balbutiant. Il me jette un regard un peu surpris, tourne les talons et se retire.

Mes pensées sont loin, bien loin... Mon âme est en feu... Plus de prison. Plus de torture. Plus de solitude.

VOLINE.

Avril 1923.



HISTOIRE POUR RIRE

Si je vous affirmais que c'est à moi qu'est arrivée cette histoire-là, vous n'auriez tout de même pas tort de croire qu'elle n'est quasiment qu'un tissu de mensonges. Mais comme je la tiens d'Allioska Ossipoff, vous pouvez la prendre pour complètement véridique. Allioska me l'a racontée à la taverne, devant une bouteille de wodka aux trois-quarts vide, alors que, selon son habitude, il était tout à fait saoul.

Or, Allioska Ossipoff ne ment jamais lorsqu'il est tout à fait saoul; parce qu'à ce moment-là il est comme on dit, dans son état naturel. Et chacun sait que c'est quand il est ivre, que le plus grand menteur du monde dit toutes les vérités qu'il tenait en réserve tout au fond de sa tête.

Enfin, voilà l'histoire qui arrive. Qu'elle vous plaise ou ne vous plaise pas, elle est ainsi faite.

Ossipoff était un pauvre homme de chez nous qui travaillait beaucoup, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et qui, pour cela, ne recevait que très peu d'argent. En ce temps-là, il ne buvait pas, certes, parce que Allioska avait à nourrir une femme et beaucoup de petits enfants. On ne pouvait pas connaître au juste le nombre des enfants de cet homme, pour la bonne raison qu'il en venait un au monde, presque à l'instant même où un autre mourait par la faute de la grande misère qu'il y avait dans le ménage. Et pourtant, c'était sûr que Allioska ne buvait pas. Ça, on pouvait le jurer sur les saintes icones. Alors, on se demande à quoi cela pouvait bien lui servir d'être sobre, puisque lui et sa famille souffraient de la faim, et de toutes sortes d'autres misères, comme cela se produit chez les gens où l'homme est ivre, du premier au dernier jour de la semaine. Le pope lui-même était dégoûté de ces gens-là, parce qu'il n'avait jamais affaire à eux, que pour un baptême ou un enterrement. Il y a des choses plus agréables que celles-là dans la vie d'un pope, surtout que chez les pauvres, on ne reçoit jamais rien en échange, quand on leur apporte les sacrés secours de la sainte religion. Parlez-moi des riches au moins. Chez eux, tout est rempli de bonheur. Il y a des galettes chaudes et croustillantes, de la wodka de bonne qualité, des petits cadeaux de toutes sortes de nourritures délectables. Sans compter les effets par trop usagés, et le linge qu'ils donnent avec un sourire aimable pour gagner leur petite part de Paradis.

***

Un hiver où il faisait bien froid, Allioska Ossipoff tomba gravement malade. Ça le tenait dans la poitrine et dans les reins, comme on dit, et il ne cessait, le pauvre, de tousser, de cracher et de gémir, en invoquant la grâce du Christ et de la Madone. Les plaintes et la douleur du pauvre monde, ça n'intéresse personne. Aussi, quand le moment de payer le loyer de l'izba arriva, comme il n'y avait pas un sou à la maison, le propriétaire dit comme cela, qu'il fallait jeter à la rue Ossipoff, et toute sa marmaille.

Olga, la femme d'Allioska, alla trouver le propriétaire qui, lui, s'appelait Plotnikow, et avait une fiugure de mauvais homme. Il y avait là, la malheureuse Olga, et puis aussi les pauvres petits enfants qui pleuraient parce qu'ils n'avaient rien mangé depuis la veille au matin. Mais Plotnikow ne voulut rien entendre des supplications de la triste Olga, qui s'était mise à genoux comme on fait à l'église devant les saintes icones, et demandait un délai pour payer le loyer.

Plotnikow était rouge de colère, et il fit jeter dehors, par ses domestiques, la femme et les enfants d'Allioska.

A la suite de cela, comme Ossipoff et sa famille n'avaient plus de maison, Olga et les enfants moururent de faim et de froid au milieu de la rue, sur le tas de neige où ils s'étaient réfugiés. Allioska, lui seul, survécut à cette épreuve, probablement parce que son temps n'était pas encore venu de mourir. Comme il aimait beaucoup sa femme et ses enfants qu'on avait emmenés au cimetière presque tous en même temps, Allioska se mit à boire pour noyer son chagrin qui était très grand, et c'est comme cela que j'ai connu cet homme, quelques jours après la Révolution.

Allioska racontait son histoire à tous ceux qui voulaient l'entendre, après lui avoir payé de quoi se rafraîchir le gosier. C'était l'histoire de Plotnikow, le propriétaire d'Ossipoff, qui, ma foi, était mort d'une bien drôle de façon.

***

D'abord, pour commencer, il y avait Ivanovitch qui était d'ordinaire fabriquant de cercueils. C'est un singulier métier. Mais il n'y avait pas plus gai compagnon que cet homme-là dans toute la Russie. Il chantait toute la journée, en suant et en clouant ses planches, avec

lesquelles il faisait des boîtes très commodes pour mettre les défunts que l'on portait en terre.

Ivanovitch connaissait fort bien Allioska avec qui il se rencontrait souvent à la taverne. Lorsqu'ils cessaient de boire et de chanter ensemble, on aurait été bien embarrassé de dire lequel des deux était le plus ivre.

Alors, un jour, il y eût un miracle, parce que Allioska n'était pas ivre. Il alla frapper à la porte d'Ivanovitch, le fabriquant de cercueils qui chantait en clouant ses caisses de sapin, et lui proposa une petite promenade.

Ce fut chez Plotnikow qu'ils allèrent tout d'abord. L'ancien propriétaire avait été épargné par la Révolution, parce qu'il avait l'allure d'un petit bourgeois sans importance, et qu'on avait eu tant de mauvaises gens à saigner à blanc, qu'on n'avait pas encore pensé à lui.

Lorsqu'il vit entrer Allioska escorté de son compagnon, Plotnikow se demanda ce que cela pouvait bien vouloir dire. Alors Ossipoff qui ne savait guère dissimuler sa pensée, lui expliqua de son mieux qu'il était simplement venu pour le tuer. Plotnikow essaya de discuter sur ce cas qui lui paraissait bizarre, et ne lui âgréait guère. Mais ce fut en pure perte. Allioska avait son idée dont il ne voulait point démordre. En plus de cela, il avait amené un paquet de cordes avec lui, et Ivanovitch était arrivé dans la maison, en portant sur son épaule, un cercueil qui sentait bon le sapin tout neuf.

On commença par ficeler soigneusement Plotnikow malgré ses protestations indignées, et Ivanovitch, le joyeux luron, enleva le couvercle de sa boîte à mort. Lorsque Plotnikow fut étendu de tout son long au fond du cercueil, je vous prie de croire qu'il n'avait pas du tout envie de raconter des calembours pour faire rire ses deux visiteurs. Mais Ivanovitch et Ossipoff riaient tout de même, parce qu'ils étaient bien contents de voir la figure attristée que faisait Plotnikow. Ivanovitch qui était pressé d'aller boire, disait qu'il fallait couper tout de suite le vilain cou de Plotnikow, après lui avoir arraché les yeux et la langue, pour le punir d'avoir fait mourir cruellement de faim et de froid, sur un tas de neige, la femme et les enfants de son locataire. Mais Allioska, lui, n'était pas pressé tant que cela. Il disait que, si on avait coupé la langue à Plotnikow on n'aurait plus eu la satisfaction de l'entendre gueuler, et que, les yeux crevés, il aurait été fort empêché de voir ce qui se passait autour de lui.

Ivanovitch qui n'avait pas pensé à cela, se rendit de bon gré à la raison de son ami. Il n'eut, ma foi, point à s'en repentir, parce que Allioska qui avait quitté la chambre, revint au bout d'un instant, en portant une scie, qu'il avait trouvée sous le hangard ou Plotnikow remisait sa provision de bois pour l'hiver. C'est alors que Plotnikow commença à murmurer des prières. Il demanda d'abord que l'on eût pitié de son grand âge. Et puis, il se mit à claquer des dents, quand Allioska Ossipoff commença sans hâte à scier le cercueil. Ivanovitch qui suivait l'opération avec beaucoup d'intérêt, fut pris d'un fou rire, quand Plotnikow se mit à crier que c'était une abomination que de lui scier la peau du ventre par le milieu. Allioska lui mit sur ses plaies de l'eau salée à l'aide d'une serviette, à seule fin d'empêcher qu'une hémorragie ne fit mourir tout de suite son ancien propriétaire. Ensuite, histoire de se délasser, Allioska Ossipoff s'assit sur une chaise, et, tout près du cercueil, il rappela à Plotnikow que, lui, Allioska avait eu autrefois une femme et des petits enfants qu'il aimait de tout son cœur, et qu'il était juste que leur bourreau Plotnikow souffrit un petit peu, pour avoir été cause de leur mort.

L'ancien propriétaire se garda bien de contredire son interlocuteur, et après cette trève, ce fut Ivanovitch qui fit manœuvrer la scie, tandis que, assis sur la chaise, Allioska continuait aimablement ses discours.

Celui qui n'a jamais entendu crier son propriétaire que l'on scie tout vivant dans un cercueil, peut difficilement se faire une idée du plaisir qu'éprouvaient les deux amis à assister à semblable comédie, surtout que la scie était maniée par Ivanovitch avec une sage lenteur.

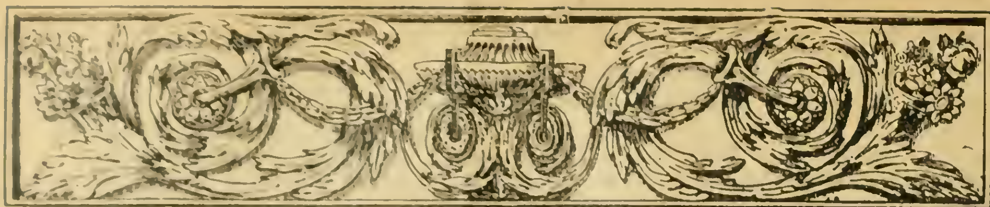
Tout a une fin, bien sûr, et il n'est pas de divertissement qui ne voit venir sa fin. Tout-à-coup, Plotnikow cessa de hurler, parce qu'il était mort.

Il fallut alors, que Ivanovitch courut tout d'une traite chez lui, pour chercher un cercueil destiné à remplacer celui que par espièglerie les deux camarades avaient si fâcheusement endommagé.

Plotnikow dont les tripes pendaient fut très proprement changé de boîte, et deux chandelles qui jouaient le rôle de cierges, furent mises près de la tête du mort, comme s'il se fût agi d'un brave homme honnêtement trépassé.

Quant à Allioska Ossipoff, et son bon ami Ivanovitch, ils s'en furent boire un coup à la taverne, parce que le reste de la besogne incombait au pope et aux croquemorts dont le métier est de conduire les trépassés au cimetière.

Brutus MERCEREAU.



MORALE SOCIOLOGIQUE

Les philosophes contemporains, spécialisés dans l'étude de la morale, l'envisagent à un point de vue objectif. Ils ont constitué une « science des mœurs ». C'est nouveau. Mais cette « science des mœurs », qu'est-elle sinon une dépendance de la sociologie, qui sacrifie l'individu au soi-disant bonheur de la collectivité? Elle constate des faits, et ces faits sont invoqués en faveur du régime social. Que nous voilà loin de la morale « sans obligation ni sanction » préconisée par Guyau, de l'anomie libératrice! Il est possible que Guyau, s'il eût vécu, effrayé des conséquences de son système, et devenu philosophe officiel pour distribution de prix, l'eût atténué pour complaire aux maîtres de l'heure. Ne faisons pas cependant à Guyau l'injure de croire qu'il eût renié son anarchisme, le conciliant tant bien que mal avec la morale grégaire, pleine de droits et de devoirs, dont nos modernes « professeurs d'énergie » nous prêchent l'excellence. Cependant, tout arrive, et nous en avons vu bien d'autres. Guyau était le prisonnier de la sociologie, et avec la sociologie il faut s'attendre à tout.

Après avoir été métaphysique, puis médicale et biologique avec Metchnikoff, la morale est devenue sociologique. Mais elle n'est guère devenue plus « positive » pour cela. Les faits moraux ont été étudiés comme des faits physiques. Cependant, les morales *a posteriori*, à prétention scientifiques, ne valent guère mieux que les morales *a priori*. Elles sont imprégnées du même dogmatisme. Ces morales sont réactionnaires, malgré leurs allures révolutionnaires. Les adversaires de la « métamorale » prétendent soustraire la morale à la métaphysique, et ils rétablissent sous une autre forme la métaphysique en morale.

La morale du sociologisme ne souffre aucune discussion. Elle se résume en cet impératif : « J'ai dit ». Il n'y a qu'à s'incliner devant ses commandements. C'est le dernier mot de la morale préconisée par Durkheim.

La morale « nouvelle », qui est au fond la morale ancienne sous un autre nom, se défend de donner des ordres; cependant elle ne fait que consolider l'autoritarisme moral par le dogmatisme scientifique; elle le continue. En somme, la morale, scientifique ou non, cherche à s'emparer du « moi » de l'individu et à le terrasser; elle le prend à la gorge, lui met des menottes, un boulet aux pieds, et l'enterre vivant dans la prison que constitue le social. C'est une morale de brutes.

Pour Durkheim, la morale est la servante de la sociologie. Ces deux disciplines se prêtent main-forte pour le but qu'elles poursuivent : réduire à néant l'individu. Impossible de les séparer. Les moralistes-sociologues, et les sociologues-moralistes aboutissent aux mêmes conclusions, leurs systèmes renferment les mêmes contradictions. Critiquer la morale sociologique et la sociologie morale, c'est accomplir le même geste d'émancipation. Il faut nous libérer à la fois de la sociologie et de la morale si nous voulons être des vivants.

La morale n'est plus qu'une « branche de la sociologie ». Les faits moraux doivent être étudiés comme les faits sociaux. Il y a une « nature morale » comme il y a une « nature physique ». C'est ce qui est, non ce qui doit être, qui est l'objet de la morale. Analyser la réalité morale donnée, tel est le but du moraliste. Morale et sociologie obéissent aux mêmes règles et emploient les mêmes méthodes. Elles renoncent l'une et l'autre à améliorer la réalité, bien qu'elles affirment le contraire. Les moralistes-sociologues, ou les sociologues-moralistes, ont prévu l'objection, et ils répondent avec Durkheim : « De ce que nous nous proposons avant tout d'étudier la réalité, il ne s'ensuit pas

---

1. [illegible] de *Philosophie de la Préhistoire* (*Introduction à l'Histoire de la Philosophie*). Préface de Han Ryner. Beau volume de 500 pages, vendu exclusivement au bénéfice de l'École du Propagandiste anarchiste. Prix : 7 fr. 50 (8 fr. 50 franco; 9 fr. recommandé), au lieu de 10 francs, pour les souscripteurs, lecteurs et abonnés de la *Revue Anarchiste*. Adresser les souscriptions en mandat-carte ou mandat-lettre, à Georges Chéron, trésorier de l'École, 5, rue Berthollet, Paris (5e).

que nous renoncions à l'améliorer ». En attendant, ils reculent aux calendes grecques cette amélioration. Au fond ils s'en désintéressent.

La morale cesse d'être théorique : elle se contente d'étudier les faits moraux. La morale est une réalité donnée, un objet de science, — à laquelle on appliquera la méthode de la sociologie scientifique. Or, Fouillée fait remarquer aux sociologues que « la morale n'est pas une science d'observation portant sur des choses faites ». Elle n'est pas une réalité donnée, mais une réalité qui se donne elle-même. Les inconvénients de la morale sociologique sont ceux de la sociologie positive, objective et scientifique, dont elle est un chapitre. Cependant, l'esprit libre saura toujours trouver, même dans cette conception défectueuse de la morale, matière à s'augmenter, la « réalité donnée » l'obligeant à faire certaines constatations.

***

Il n'y a pas, dit Lévy-Bruhl (*La morale et la science des mœurs*), de morale théorique. Lévy-Bruhl a montré que la morale a d'abord été, dans les sociétés primitives, une « particularisation » des pratiques morales, qu'elle est ensuite devenue l'universalisation des principes de la morale, qu'enfin de nos jours elle serait une étude scientifique, objective et comparative de la pluralité des morales. Il y aurait, en face de la morale dogmatique, une « science des mœurs » appelée à rendre les plus grands services. La « science des mœurs » a raison quand elle affirme que la nature humaine n'est pas identique à elle-même partout et en tout temps. Prévoyant le reproche qu'on ne manquerait pas de faire à la science des mœurs de se borner à l'étude de la réalité sans chercher à la modifier, Lévy-Bruhl, auquel nous devons un ouvrage récent sur Jaurès, se défend d'une conception aussi étroite : « Dire que nous concevons la réalité morale comme un objet de science, implique précisément que nous n'acceptons pas du tout l'héritage du passé avec un sentiment uniforme et religieux de respect. » Enregistrons cet aveu d'un philosophe qu'on peut considérer comme le plus « avancé » des philosophes « officiels, décidé à soumettre à un examen critique la réalité morale d'après sa connaissance objective.

Albert Bayet a essayé de donner à l'éthologie ou science des faits moraux une direction différente, et d'en assouplir les rugosités. Pour ce philosophe, l'art moral rationnel, dont le premier office est de combattre la morale classique, n'est basé ni sur l'intérêt ni sur la société. Il laisse l'individu se développer librement et n'ajourne pas indéfiniment l'entreprise de modifier la réalité. La « science des mœurs » est ainsi dépassée. Pour Albert Bayet, il y a des idées mortes et des idées vivantes. L'idée du bien existe, mais est variable. L'esprit scientifique en morale, fait-il observer, n'aboutit qu'à l'immoralité, et la morale universelle est le dernier des dieux.

Les penseurs anarchistes ne nient pas la morale, mais elle est autre chose pour eux que, la morale traditionnelle. Kropotkine croyait que la morale est une « science », mais une science qui dicte à l'individu libre son devoir. Elle lui sert à se perfectionner et à perfectionner le milieu dans lequel il vit. Errico Malatesta déclare de son côté : « On appelle morale la science de la conduite de l'homme dans ses rapports avec les autres hommes, c'est-à-dire l'ensemble des préceptes que, à une date donnée, dans un certain pays, dans une classe, dans une école ou parti, l'on considère bons pour conduire au plus grand bien de la collectivité et des particuliers. » Or, les anarchistes, dit-il, ont une morale, et ne peuvent pas ne pas en avoir, mais elle ne saurait constituer pour eux qu'un idéal, car personne, dans la société actuelle, ne peut vivre vraiment en anarchiste, étant exploité et opprimé en même temps qu'exploiteur et oppresseur. Il aboutit en somme à la même conclusion que Kropotkine, qui est de rompre avec le milieu en se perfectionnant.

Vous savez que J.-M. Guyau, dans son *Esquisse d'une Morale sans obligation ni sanction*, lue et annotée par Nietzsche, s'était proposé « de rechercher ce que serait et jusqu'où pourrait aller une morale où aucun « préjugé » n'aurait aucune part, où tout serait raisonné et apprécié à sa vraie valeur, soit en fait de certitudes, soit en fait d'opinions et d'hypothèses simplement probables ». En véritable précurseur qu'il était, il préparait la voie aux recherches portant sur une morale scientifique. « Rien n'indique, disait-il, qu'une morale purement scientifique, c'est-à-dire uniquement fondée sur ce qu'on sait, doive coïncider avec la morale qu'on sent ou qu'on préjuge ». Il introduisait la liberté en morale et faisait sa part à la spéculation philosophique. Au lieu de regretter la disparition de l' « impératif » absolu et catégorique et la variabilité morale qui en résulte, il considérait cette dernière comme la caractéristique de la morale future. Ecartant toute loi antérieure et supérieure aux faits, il partait de la réalité pour en tirer un idéal, de la nature pour en tirer une moralité, et il faisait de la vie seule, morale et physique, le principe de la conduite humaine, comme il avait fait de la vie le principe de l'art et de la religion. Il y a dans ce penseur profond qu'est Guyau à la fois du prophète et de l'apôtre, du visionnaire et de l'homme pratique : par certains côtés de son œuvre, il appartient aux anarchistes, tandis que par d'autres les « offi-

[illegible]s » peuvent le revendiquer pour l'un des leurs. On peut tirer en effet de sa morale sociologique des arguments pour et contre l'Etat, l'autorité et la société. Etrange destinée que celle de certains penseurs, esprits généreux et cependant timides, hésitant entre le passé et l'avenir, chez lesquels deux morales se combattent, et qui conservent encore quelques attaches avec l'ambiance, au lieu de lever hardiment l'ancre et de s'élancer librement à la recherche d'un monde nouveau.

∴

C'est le caprice qui fait la loi en morale. Nous n'aurons pas de peine à démontrer qu'au fond tous les dogmes se ressemblent, toutes les causes sont les mêmes, tous les drapeaux symbolisent la même tyrannie. Quand on est sincère, on est bien obligé d'admettre que la morale laïque ne vaut guère mieux que la morale religieuse, c'est la même morale à rebours, nous donnant à adorer d'autres dieux aussi malfaisants.

Il n'est pas difficile de se rendre compte, quand on n'est pas absolument dépourvu de bon sens, que « tout ce que l'on a exalté jusqu'à présent sous le nom de morale (Nietzsche) », mérite d'être traité par le mépris.

L'un des points sur lesquels insiste tout particulièrement la morale traditionnelle, c'est celui de l'obligation et de la sanction. Encore un dogme qu'il faut abattre. Il n'y a ni obligation ni sanction dès qu'il s'agit de morale véritable. Une morale sociale ne peut s'en passer : c'est son fondement et sa raison d'être. La morale « archiste » s'évanouit dès que la sanction et l'obligation disparaissent. Et c'est bien ce qui prouve son immoralité : c'est par la crainte et l'obéissance que s'établit sa domination. La morale « archiste » se préoccupe des mobiles qui font agir les individus : plaisir, sentiment, raison, intérêt personnel ou général. Elle place très haut ce qu'elle appelle le « devoir ». Mot magique, miroir aux alouettes que chacun interprète à sa façon. Il n'y a point de devoir universel et nécessaire. Nul homme n'a le droit de m'imposer sa conception du devoir pas plus que je n'ai le droit de lui imposer la mienne. Nous verrons ce que sont pour la morale « archiste » le vice et la vertu, l'autonomie morale et la responsabilité (la responsabilité, encore un mot gros de conséquences). La morale « archiste » se subdivise en morale personnelle, domestique, sociale, civile ou politique. Elle résout à sa façon les problèmes que soulèvent la famille, la justice, la solidarité, l'association, le droit et les droits, la propriété, le travail, le luxe, le capital, la nation, la loi, la patrie, l'Etat et l'incorruptible démocratie, mère de l'égalité de la liberté et de la fraternité. L'alcoolisme, le suicide, l'avortement, etc... sont examinés au même point de vue étroit, — anti-individualiste, autoritaire ou étatiste. Quant aux rapports des individus entre eux, à l'échange, à la réciprocité et autres questions non moins importantes, il lui est impossible de les résoudre dans un sens rationnel. Sa myopie lui interdit d'introduire un peu d'esprit de suite, de générosité et d'amour dans l'examen de ces problèmes. Il lui faudrait pour cela l'envergure qu'elle n'a pas.

A la morale se rattache le problème de l'altruisme et de l'égoïsme (les bourgois, qui sont les plus égoïstes des êtres, combattent l'égoïsme avec la dernière énergie). Nous y ajouterons ceux du fanatisme, et du sectarisme, de la crainte et autres vices sociaux. Nous examinerons le problème du bonheur, et nous verrons que le véritable bonheur comporte un élément intellectuel qui est une richesse à laquelle tous les trésors du monde ne peuvent être comparés. Faut-il poursuivre le bonheur? La vie dangereuse avec tous ses risques, n'est-elle pas préférable à la médiocrité dorée du bourgeois repu et « retraité »? D'autre part, chercher dans la douleur une excitation n'est guère plus noble. Chaque être cherche le bonheur, mais le bonheur d'une élite consistera toujours à ne pas vouloir le bonheur, à préférer la joie au bonheur, la lutte au repos, l'action à l'agitation, la marche en avant à la stagnation.

Un problème cher aux moralistes bourgeois, c'est celui de la philantropie. Les philantropes sont de curieux hommes : ils sont malfaisants et ils font figure de bienfaiteurs.

Les philantropes ont beaucoup à se faire pardonner au lieu de se faire oublier, ils essaient d'attirer sur eux l'attention par tous les moyens. La société les délègue afin qu'ils agissent sur les individus pour qu'ils prennent leur mal en patience, supportent la misère sans se plaindre, et finalement subissent leur sort. Ces moralistes résolvent le problème de la charité par l'aumône, le luxe, les bals et réjouissances mondaines, bref à l'avantage des exploiteurs. La mutualité est un des bienfaits du régime social : c'est un prétexte à faire décorer beaucoup de gens. Quant aux grands mots pour lesquels on se bat, en particulier ceux qui forment les trois couleurs du drapeau démocratique : liberté, égalité, fraternité, on se rend compte qu'ils ne sont que des mots. Chacun les entend à sa façon. La société en parle beaucoup mais réalise leur contraire. Lois et tribunaux sont là pour le prouver.

Gérard de Lacaze-Duthiers.





Déclaration des Révolutionnaires Coréens : "I-JUL-TAN"

L'Etat japonais a supprimé notre nom national, ravi nos droits politiques et accaparé ce qui était indispensable à notre vie. Toutes les forces économiques : montagnes, forêts, rivières, chemins de fer, mines, lieux de pêches sont devenus leur propriété et notre tâche journalière est augmentée. Le matériel industriel est acheté par lui à des prix dérisoires et nous devons acheter très cher la production japonaise. Les petits commerçants disparaissent, victimes de la concentration capitaliste. La plus grande partie du peuple employée à l'agriculture, doit accomplir un travail très pénible et le salaire de l'année ne suffit pas à nourrir la famille. Les Japonais immigrés, chaque année plus nombreux, forment une classe privilégiée et le peuple coréen ne trouve plus à se loger ni à se nourrir, il est refoulé vers les montagnes, les rivières, soit Bk-kaàto, soit à Seo-kan-to, soit dans les déserts de Sibérie, souffrant atrocement de la faim et vivant en vagabond.

Les voleurs (l'Etat Japonais) dominent avec une politique de gendarmes et de policiers. Nous devons payer toute une armée de détectives et d'espions dont la fonction est de nous faire tomber dans leurs filets. Nous n'avons donc pas de liberté, nous ne pouvons ni nous réunir, ni faire paraître aucune publication, ni même créer des unions, nous ne pouvons même pas tenter la moindre action. Nous ne pouvons crier notre colère, nous souffrons en silence, mais la patience est à bout.

Les écoles où vont nos enfants sont des écoles d'esclaves où l'on assassine moralement. Qui sait cela? Qui le croit? Les petits enfants de sept à huit ans qui entrent à l'école doivent immédiatement apprendre la « langue nationale » (le japonais), la seule permise et après une semaine, il leur est déjà interdit de s'exprimer dans leur langue maternelle. Si un enfant prononce étourdiment un seul mot coréen, il est réprimandé ou même subit une peine corporelle. De plus, ils doivent faire des exercices oraux dans ce livre invraisemblable qui a pour titre : N'oublions jamais la faveur de l'Empereur. Et tous les jours, pendant 4 ou 5 ans, ils lisent dans ce livre comme des phonographes. Tous leurs livres d'étude sont remplis de mensonges, principalement l'Histoire, honteusement falsifiée. On leur raconte par exemple, que notre premier roi Than-Kun est changé, comme frère de « Susano-o-no-mikoto » en mythe japonais ou qu'au temps de Sam-Han, la partie sud de la Corée, la rivière Han-Kang étaient japonaises. Cette singulière éducation remplit d'idées fausses les jeunes cerveaux.

Les journaux existants chantent des hymnes à l'Etat voleur et presque tous les jeunes gens qui ont pris conscience d'eux-mêmes sont emprisonnés comme « Coréens désobéissants », et sont affreusement punis dans d'étroites cellules : on leur met le carcan, on leur brûle la peau, on les fouette, on leur pique les doigts avec des aiguilles, on les électrise, on les suspend liés par des cordes — on nomme cela « la danse des grues », en les tenant les pieds en l'air on leur verse de l'eau dans les narines, on leur pique les organes sexuels, les femmes sont violées, enfin ils subissent toutes les tortures, beaucoup meurent, très peu réussissent à sortir de prison, mais ils sont mutilés ou vieillis physiquement et moralement et sont incapables désormais d'œuvrer dans le sens du progrès. L'acharnement du gouvernement japonais et les supplices qu'il inflige ont fait de la Corée une grande prison.

Les bandits nous méprisent, nous ne comptons pas plus que de la poussière. Quand, en 1895, une armée de rebelles se leva dans toute la Corée et dernièrement, après le mouvement du 1er mars 1919, à Shu-Can-Shun-Cun et en d'autres endroits jusqu'à Kanto, Jun-ke-Zu, l'armée japonaise massacra le peuple, brûla les villages, vola, violenta les femmes, trancha des têtes, enterra des hommes vivants, tua par brûlures, déchira des corps à coups de hache, éventra des femmes et punit même cruellement des enfants. On voulait faire de nous des morts vivants.

Devant ces faits, nous déclarons que la politique japonaise, le régime d'autorité japonais est notre plus grand ennemi qui persécute notre race, et, que nous devons détruire ce régime par la méthode révolutionnaire.

II

Aux Coréens qui militent pour un gouvernement indépendant, pour une participation au gouvernement, pour un gouvernement du peuple nous demandons de réfléchir à ce qui suit.

Entre le Japon et la Corée, un contrat a été signé sur ces bases : Paix en Orient et garantie de l'indépendance de la Corée. De ce contrat écrit, l'encre n'est pas encore sèche, mais toute la Corée est déjà engloutie. Ne voyez-vous pas la réalité? En Corée, vingt millions de vie étaient dans la géhenne avant que fussent détruites les affiches portant les mots : Protection de la liberté, de la vie et de la propriété en Corée ; Développement du bonheur du peuple Coréen.

Supposons par exemple que ces brigands, promettent d'accepter nos revendications et que nous gagnions l'indépendance ; supposons que le gouvernement coréen, mais si nous ne pouvons réacquérir certains droits, le peuple coréen continuera à mourir de faim. Si nous acquérons le droit de participer au gouvernement, nous serons un peuple en colonie de cet Etat de bandits où le capitalisme et le militarisme rongent le propre peuple, comment aurons-nous la possibilité de sauver le nôtre quand nous aurons quelques membres esclaves au Parlement ? Supposons que nous gagnions un gouvernement populaire, quel sera ce régime ? Par quel moyen le peuple assurera-t-il son existence par ce simple mot ? Car le Japon inscrira « Pays Impérial », ce qui sera un symbole, et la Corée obéira.

Mettons que subitement, par miracle, les brigands se repentent et reconnaissent leur culpabilité et aussitôt abolissent le gouvernement général, nous redonnent tous les droits et nous laissent la liberé de nous organiser à l'intérieur et à l'extérieur, qu'ils retirent immédiatement leur armée et leur police de Corée et rappellent leurs émigrés, pourrons-nous cependant oublier le passé ?

Qui sont ceux qui pensent à un mouvement de civilisation sous le règne des brigands japonais ?

Une remarque : Le 1er mars 1919 se produisit le mouvement général en Corée et plus il prit d'importance et plus se révélèrent les méthodes sauvages de la tactique gouvernementale japonaise. Au regard du monde entier, sans souci de l'opinion, le gouvernement remplaça le gouverneur général Hasegaua par Saito ; ce dernier fut accueilli par une bombe à la gare Namte-num à Séoul, lorsqu'il arriva de Tokio. Il ne fut pas tué. Sitôt en fonction, il déclara que la Corée serait gouvernée par une politique civilisatrice ; en conséquence, il changea l'uniforme des gendarmes et supprima le sabre que portaient les instituteurs. En fait, ce fut un tigre revêtu d'une peau de mouton. Le mouvement dit « civilisateur » fut en réalité une fumisterie de ceux qui approuvaient la politique de Saito et ne fut ni un mouvement indépendant, ni un mouvement socialiste et fut tout à fait différent du mouvement civilisateur de Chine.

Sous ce système économique de voleur l'existence devint un problème.

Bien que n'étant plus dans une ère de prospérité, les races Hindoue et Juive ont gardé leur civilisation, quoique, pour la dernière, les puissances d'argent ont beaucoup fait oublier les grands mérites religieux des aïeux et, pour la première, seules l'étendue de ses pays et la densité de sa population lui permettent de pratiquer encore cette charité qui s'exerçait librement dans l'Inde antique.

Mais où se trouve un exemple d'une civilisation qui s'étend ou se maintient dans les conditions imposées à la Corée ? Car la Corée est prisonnière et le sang de son peuple est — que l'on nous pardonne cette image — sucée par l'Etat japonais.

Pour toutes ces raisons, nous déclarons que nous considérons comme nos ennemis tous ceux qui consentent à des compromissions avec l'Etat japonais : partisans du gouvernement coréen, partisans de la participation au pouvoir, partisans d'un gouvernement du peuple — et tous ceux qui, sous le couvert de ce mouvement civilisateur, ne sont que des parasites à la solde du gouvernement japonais.

III

Parmi ceux qui veulent chasser les profiteurs nous trouvons :

1° *Les Diplomates.*

La politique que subit la Corée, pendant 500 ans, fut toute de diplomatie, les résultats en ont montré la valeur. Après 1904, les partis Su-Ku et Gu-Sin se divisaient encore sur la question de l'aide à recevoir de l'étranger. Quand après les guerres Chino-Japonaise et Russo-Japonaise où le Japon perdit quelques centaines de mille des vies humaines, le gouvernement japonais songea à envahir la Corée, quelques Coréens voulurent se défendre par les armes, mais on préféra envoyer des pétitions aux ambassades de tous les pays et même des suppliques au gouvernement japonais, demandant grâce pour notre faiblesse et laissant les autres puissances et les ennemis mêmes décider sur le sort de notre pays.

Le mécontentement produit chez les Coréens par le fameux contrat de 1895 augmenta encore après l'annexion de la Corée au Japon en 1910, et fut la cause de la grande colère du peuple au cours de laquelle le marquis H. Ito fut tué d'un coup de revolver par Ahn-Chung-Kuin à

Karbin, et Ri-Uon-Jong d'un coup de poignard à Kjong-Hjong par Ri-Ze-Mjong, et de quelques émeutes d'étudiants campagnards.

C'est une triste histoire que celle de la Corée depuis quelques dizaines d'années. L'argument des diplomates pour réclamer l'indépendance de la Corée est : la possibilité d'une guerre Japano-Américaine, et au 1er mars 1919, leur propagande de confiance en la Société des Nations et la Conférence de la Paix, entrava la marche en avant du peuple coréen.

2° *Les Préparateurs.*

Les diplomates ne réussirent pas avec leurs pétitions et leur délégué secret à la Haye. en 1895, ne put rien apporter de définitif. Devant ce résultat, on perdit confiance en la diplomatie, mais comment combattre militairement le Japon, sans armes, ni soldats ?

Les étudiants philosophes des campagnes s'en tinrent aux principes de Confucius et, sans se soucier de la victoire et de la défaite, groupèrent un bataillon compocé de chasseurs et, en costume de cérémonie, commandèrent et conduisirent ce bataillon au champ de bataille Japano-Coréen, mais beaucoup, quoique admettant leurs conceptions, n'eurent pas le courage de faire comme eux.

Alors apparurent les *Préparateurs*, qui pensèrent qu'il était insensé de commencer une guerre dans ces conditions. Nous devons pensèrent-ils acheter des armes, réunir des sommes suffisantes, préparer des soldats, ensuite nous ferons la guerre au Japon. Mais en ce qui concerne une attaque du dehors, ils étaient moins informés de ce qui était nécessaire, il fallait connaître les progrès de l'industrie et de toute manière, on sacrifiait tout à la préparation.

Après 1910, tous les hommes sérieux s'éparpillèrent ; les uns partirent dans les forêts de Kan-to, ou sous le vent glacé de Sibérie ou aux Etats-Unis, ou en Hanaie. ou faisaient des apparitions dans les villes ou les campagnes, toujours criant et répétant :« *Préparons-nous ! préparons-nous !* ». Mais en vain. Quelques écoles imparfaites, quelques réunions sans portée furent les seuls résultats obtenus. Leur échec ne vint pas de leur manque de sincérité, mais de leur erreur politique.

Maintenant, le Japon nous persécute politiquement et économiquement ; la vie est, pour ainsi dire, interrompue. Comment, dans ces conditions, l'industrie progresserait elle ? Comment ferait-on de l'éducation ? Comment organiserions-nous une armée suffisamment forte pour combattre l'armée japonaise ? Tout cela est du rêve ou du bavardage délirant. Ayant examiné ces conceptions, nous les rejetons toutes deux : *Préparations* et *Diplomatie* et nous déclarons que le seul moyen efficace reste : la *Révolution.*

IV

Pour sauver la vie des Coreens, il faut délivrer la Corée de ses exploiteurs japonais ; mais il n'y a pas d'autres methodes a employer que la méthode révolutionnaire Mais comment allons-nous opérer ?

Si nous regardons dans le passe, nous voyons que les révolutions n'ont fait, jusqu'ici, que changer de mains les privilèges, c'est-à-dire retirer à une classe le pouvoir pour le donner à une autre.

C'est pourquoi le peuple n'a conservé aucun profit de ses révolutions successives puisqu'il consentait à se soumettre à l'autorité qu'il venait de hisser au pouvoir. Aujourd'hui, la Révolution doit être faite par le peuple mais pour lui, ce sera la révolution du peuple ou révolution directe. La victoire ou la défaite ne dépendent plus de la science militaire et le peuple seul, sans argent et sans soldats, pourra renverser le roi malgré son armée et ses richesses qui lui permettent de se défendre contre les attaques de l'étranger. C'est pourquoi notre premier pas vers la Révolution sera l'éducation du peuple.

Mais comment l'éduquer ? Ce n'est pas en se proclamant ses chefs, ni en lui faisant de longs discours que l'on amènera le peuple a prendre conscience de lui-même. Le seul moyen pour arriver à ce résultat, c'est de l'inciter à l'action en lui démontrant qu'il doit être le seul ouvrier de son émancipation, que lui seul détruira l'inégalité, l'esclavage, la sottise, Que seulement lorsqu'il aura lui-même détruit toutes ces laideurs, il fera une révolution pour lui, à son profit.

Jusqu'ici, le peuple a souffert du froid. de la faim, de la misère, des persécution, ayant végété sans vivre, il n'a même pas à lui un endroit où mourir en paix.

S'il se débarrasse de ses ennemis qui ont institué cette politique de vol et de rapines et qui sont les auteurs de tous ses maux, s'il détruit toutes les institutions mauvaises, ce nouvel évangile sera compris par le monde entier et la sympathie de tous les peuples lui sera acquise. Alors on découvrira qu'il existe une voie : celle de la Révolution. Alors. malgré les souffrances et les risques de mort, les hommes courageux ne contiendront plus leur indignation, les faibles oublieront leurs souffrances, ils se rassembleront sur cette voie et continueront leur marche en avant et. soutenus par l'opinion mondiale, ils réaliseront la grandiose révolution d'un peuple uni et ainsi seront chassés les rapaces japonais.

C'est pourquoi, dans l'esprit du peuple, le lancement d'une bombe a plus de répercussion que la vue d'un million de soldats et un seul soulèvement le prépare mieux à l'action pour

[illegible] que la [illegible] de [illegible] ont rêvés.

Le [illegible] politique de 1884 fut le conflit de deux [illegible] qui [illegible] à donner à la [illegible] et les [illegible] de volontaires de 1910 furent [illegible] par des intellectuels du patriotisme [illegible].

Les actes des [illegible] Ahn Choung Koûn et Ri Ze [illegible] furent très courageux, malheureusement, [illegible] pas le peuple derrière eux. Dans les [illegible] qui s'élevèrent en mars 1910, on sentit se manifester l'unité populaire, mais il manquait alors l'idée de violence révolutionnaire. Ne possédant ni la volonté populaire et les moyens d'action efficaces, le mouvement s'éteignit dans un éclair.

Donc, si nous marchons sans cesse vers l'avenir avec pour devises : « *Ne tenons pas à la vie aussi longtemps que nous n'aurons pas la liberté* ». « *Ne prenons pas de repos aussi longtemps que nous n'aurons pas chassé les bandits japonais* », nous atteindrons immanquablement notre but qui ne saurait être atteint ni par les [illegible] des [illegible] ni par les baïonnettes des soldats, ni par la ruse des diplomates. Le premier travail de la révolution sera de mettre à nu [illegible] la misère et de montrer que si nous reculons, derrière nous est le gouffre sombre, qu'au contraire, si nous allons de l'avant, devant nous s'ouvrira la claire route de la vie.

V

La route de la révolution est creusée par la destruction, mais nous ne détruisons pas pour détruire. C'est au contraire, notre ardent désir de construire qui nous fait un devoir de détruire d'abord toutes les laideurs.

C'est pourquoi nous sommes des violents.

1° Nous voulons détruire les gouvernants japonais parce qu'ils oppriment notre race et que leur disparition est nécessaire à notre émancipation.

2° Nous voulons détruire le système économique actuel parce que ce système sacrifie le peuple qu'il affame pour engraisser les profiteurs et qu'il faut le supprimer pour permettre au peuple de vivre.

3° Nous voulons détruire l'inégalité sociale, car la société actuelle avec ses puissants et ses opprimés, ses supérieurs et ses inférieurs, est basée sur l'inégalité et entretient ainsi des ferments de haine et de jalousie dans le cœur de la masse opprimée par une minorité qui est elle-même divisée par l'envie. Il faut donc détruire l'inégalité pour réaliser le bonheur du peuple.

4° Nous détruirons l'idée d'esclavage moderne car les idées transmises par les civilisations passées sur la religion, l'éthique, la littérature, l'art, les mœurs, les coutumes sont faussées et tout cela ne profite qu'aux puissants. Ce sont des jouets pour les classes dominantes mais aussi des narcotiques avec lesquels on endort le peuple esclave, les minorités sont devenues des maîtres et les majorités sont à leur merci, elles ne peuvent même pas s'opposer à la tyrannie des premières. Si on ne brise pas ces chaînes morales, jamais le peuple ne pourra s'affranchir et pour toujours souffrira, endormi dans un fatalisme résigné. C'est pourquoi nous devons détruire l'idée de l'esclavage civilisé.

En résumé, pour fonder une « Corée libre », un « Système économique populaire », une « Société égalitaire du peuple », une « Civilisation populaire », nous détruirons tout ce qui entrave notre marche à l'avenir. Notre énergie sera à la fois l'instrument qui détruit et l'outil qui reconstruit. Ceux qui ont l'illusion de construire sans avoir auparavant détruit ont perdu déjà cinq cents ans et ne peuvent pas encore maintenant songer à la Révolution.

Maintenant, conscients que la Révolution est la seule voie qui s'offre au peuple coréen, que la destruction doit précéder la reconstruction, que seul l'effort violent du peuple réalisera la Révolution pour le peuple, sur ce pont de planche où nous nous rencontrerons avec ce gouvernement de bandits, nous lancerons le défi : « Vous périrez ou nous périrons ». Allons et marchons unis sur la route de la Révolution.

Le peuple est l'unique élément de notre Révolution.

La violence est la seule méthode à employer.

Nous irons au peuple et la main dans la main, pour toujours et par tous les moyens nous ferons cesser le règne des brigands et détruirons tous les régimes absurdes et dangereux pour nous, et nous persévérerons dans cette voie jusqu'à ce que nous ayions fait renaître une Corée libre et égalitaire où n'existera plus ni oppresseurs ni opprimés.

I. Jul Tan.

(Janvier 1923) *Traduit de l'Esperanto, par* J. M.



UN SOUVENIR

A Léon Werth

Ils étaient quatre hommes autour d'une table desservie; quatre hommes qui parlaient de leurs amours.

L'un après l'autre, vaniteusement, ils étalaient leurs bonnes fortunes et se confiaient leurs prouesses. C'était à qui étonnerait ou rendrait jaloux ses compagnons par la relation savamment faite d'une conquête inespérée, ou de telle victoire longuement envisagée, et dont on allait douter à force d'attendre si... le succès... mais oui !... car on ne causait que des aventures avantageuses.

Oh ! ces récits circonstanciés ! (pas la grâce du moindre détail !). Hélas !

Rien n'est plus risible que le spectacle qu'offrent des hommes qui parlent femmes entre eux. A les entendre, ils sont les maîtres de l'Amour. Et quelle fatuité dédaigneuse affichent-ils, sans se rendre compte de la part de lâcheté et de rancune qui aident à composer leur attitude heureusement passagère. Ils se dupent eux-mêmes et sont heureux.

La femme absente, cela est si bon de causer de l'Amour ! On y croit ferme en ces minutes d'expansion.

Ils y étaient tous allés de leur petit couplet. Seul, Albert Tourley n'avait rien apporté encore dans la chanson. Ils les écoutait, amusé et incrédule. S'il eût fallu, pensait-il, dégager la part de réalité qu'il y avait dans ces rocambolesques histoires, elle eût, sans doute, apparu bien mesquine. Il se contentait de tirer des bavardages de ses amis telles considérations d'ordre psychologique, qu'à temps perdu, plus tard, il fouillerait. Il intitulerait ça « Du Verbalisme en Amour ».

Justement, peut-être parce qu'il était homme de lettres, lui seul ne s'abandonnait point à cette littérature orale. Car tout cela était surtout de la littérature. En cherchant bien, réfléchissait-il, on découvrirait ici une réminiscence de Jean Lorrain ; là, une situation lue chez Camille Mendès. L'on devinerait aussi, pour peu que l'on y prête attention, des pages de Méténier, de Dubut de Laforest et même du... Paul de Kock, dans ces récits donnés impudemment comme vécus. Le jeu était assez agréable. Il s'y délectait en philosophe, quand, tout à coup, son voisin le prit à partie.

— Toi, Albert, tu ne dis rien ?...

— J'écoute, répondit-il. (C'était à peine vrai, car il méditait plutôt.)

— C'est bien à ton tour, reprit l'autre de nous raconter une de tes frasques. Si sérieux que tu te veuilles laisser croire, tu as bien une petite amourette à nous narrer.

Il répondit :

— Non, je vous assure. Je ne vois rien dans mes amours qui fût susceptible de vous intéresser. Continuez votre tournoi sans moi...

Ils rirent.

— Tu fais l'arbitre ! tu ne joues point. .

— Non, mes amis, mais, pour ces joutes, il n'y a ni jury ni recompense.

Son voisin s'esclaffa.

— Notre ami Tourley est un saint.

Et haussant les épaules, il ajouta :

— Tu voudrais que l'on t'envie peut-être, homme de mœurs austères. L'homme heureux n'a pas d'histoire, affirme la Sagesse des Nations...

— Au diable les hommes heureux et la Sagesse, s'écria le plus fieffé bavard de l'assemblée. Il y a de si délicieuses histoires. On aime à les resucer... on s'en gargarise...

Et, en manière de défi, il retraçait un épisode de sa vie amoureuse de beau brun, apte à tenir les jeunes premiers sur les planches multiformes de la Vie.

Albert pensa, au bout d'un instant :

— J'ai déjà lu ça quelque part !

Il tenta de retrouver où. Mais, soudainement, lui aussi, il fut assailli par un de ces souvenirs, dont l'autre vantait les inappréciables charmes. Il sortit sa grosse pipe, la bourra avec l'intention de s'éloigner d'eux, en se retirant derrière le rideau grisâtre de fumée qu'il en tirerait.

Il lui eût été facile de rivaliser avec ses amis s'il l'eût désiré. Il y avait dans sa vie une belle heure d'amour. Mais outre qu'il ne tenait point à la publier devant un auditoire de fats, il avait peur de ne la point savoir conter dans sa simplicité émouvante.

Ecrivain sobre, il répugnait aux fioritures, aux embellissements.

Maintes fois, l'idée lui était venue de transcrire cette heure en une nouvelle, mais à chaque tentative, il avait déchiré le manuscrit commencé. Cela sentait trop la littérature.

De nouveau, ce soir, il songeait à cette jolie aventure d'amour, peut-être l'unique qu'il eut eue. Il en revoyait la belle héroïne.

Encore une fois, il tenta de se souvenir de son nom. Cela le chiffonnait. En vain sondait-il sa mémoire, ce nom en avait disparu complètement. Il ne se rappelait plus si c'était Germaine, Gabrielle ou Solange. Il opinait

pour l'un de ces trois prénoms selon les jours, sans être même bien certain que ce fusse l'un d'eux

Misère des remembrances. Il n'avait su d'elle que ce prenom, et il s'était égaré dans le fouillis d'un tas d'autres.

Le cœur de l'homme est un mauvais greffier. Ce prénom eût dû, pourtant, être inscrit indélébilement dans le livre de ses souvenirs.

Hélas ! pouvait-il autre chose que se morfondre sur cet oubli ! Il n'avait omis que cela. Combien il eût préféré oublier telle petite saleté qui lui revenait à l'esprit dès qu'il pensait à l'image chère... Mais ça, il n'avait pu le rejeter de lui.

Il y avait quelques années de cela, pendant la guerre. Il venait d'être blessé et, avant de retourner au front, avait passé quelques jours à Remiremont, au dépôt de son régiment. On l'avait, dès son arrivée, occupé au bureau du commandant, comme secrétaire. Grâce à ce poste, presque chaque jour, il avait une permission de minuit. Les premiers temps, il avait profité de cette faveur avec joie ; oh ! quinze jours avaient suffi pour émousser le plaisir qu'il ressentait d'être libre. La petite ville n'offrait rien à son spleen pour l'enrayer. Il marchait sans but, comme une âme en peine, d'un point à un autre, sans pouvoir chasser l'obsession que lui causait la proche perspective d'un retour « là haut ». Un soir, qu'ainsi, il allait les rues, en proie au cafard, une femme qui passait lui avait réveillé le désir.

Une fringale d'amour bestialement l'avait empoigné. Elle l'assaillait d'une façon si impérieuse qu'un cinéma lui avait semblé un refuge. Il n'avait pas même attendu l'entr'acte pour fuir, tant les films lui parurent insipides, et il avait recouru à travers la ville, toujours en proie au désir cuisant d'aimer.

Au tournant d'une ruelle, il aperçut une jeune fille nue-tête. Elle semblait attendre quelqu'un. Une prostituée précoce pensait-il. Il alla vers elle. Il la dévisagea. Elle était jolie, de beaux yeux, un nez étroit aux narines bien ouvertes, une bouche mignonne, une petite poitrine, mais quelle taille ! Elle attendait... Lui ou un autre ! Il se dit : Elle attend... mais c'est moi qu'elle attend. Et bêtement, oh ! combien bêtement, il l'interpella.

Il revoyait la scène brève. Cela lui était pénible d'y repenser. Que lui avait-il dit à cette petite ? Il ne s'en rappelait plus. Il y avait, là encore, un blanc dans sa mémoire. . mais que de noir autour de ce blanc !

Par contre, ce qu'il revoyait très nettement, c'était la manière dont il s'y était pris. Il avait saisi la jeune fille par le bras. Il avait haleté quelque chose comme :

— Tu m'enmènes ?!..

Oh ! pouvoir effacer cela ! Non ça resterait, il n'y avait rien à faire contre. Il avait présent encore l'éclat dur de deux beaux yeux noirs. Elle s'était reculée un peu.

— Vous êtes fou !...

Ah ! son beau désir !... Quelle douche que ces simples mots : « Vous êtes fou !... » Il avait compris son erreur. Cette gamine, une fort belle gamine, c'était une pucelette de quinze ans peut-être !...

Il eut subitement honte. Une honte inouïe, un violent dégoût de lui. Il avait lâché prise, balbutié une excuse embrouillée, et il avait fui, sans savoir où il se dirigeait. La pluie, qui s'était mise à tomber, le giflait de ses lances. Il l'accueillit avec joie presque.

— Voilà qui achèvera de me refroidir les sens.

Et il continua sa course folle.

Un groupe de soldats venait en sens inverse, têtes baissées sous l'ondée. Il se heurta à eux. C'étaient des gars de son escouade. Ils se reconnurent. L'un d'eux l'interpella :

— Eh Tourley !... seul ?

— Tu parles d'un temps ! ajoutait un autre.

Il était bien question du temps ! Ah ! oui à cette heure. Mais il se garda bien de relater son aventure.

— Tu viens avec nous ?

Il avait acquiescé. Ça lui changerait les idées.

— On ne sait guère où l'on va...

Qu'est-ce que cela lui faisait !

Et, à quatre, le groupe avait continué à dévaler les rues sous la pluie fine et froide. On se dirigeait vers le quartier insensiblement. Ce fichu temps enlevait toute idée de profiter davantage de la permission qu'on possédait.

Dans une vieille rue, brusquement, l'un deux s'arrêta et fit s'attarder les autres.

— C'est là, expliquait-il en désignant un bâtiment vétuste qu'un numéro ornait. Là, le « 7 ».

C'était le bouge.

— On entre... y a des bath poules !

Les quatre hommes se concertaient, deux étaient pour, deux étaient contre, dont Tourley.

Mais un coup de marteau avait fait s'entr'ouvrir un judas, puis la porte s'était ouverte. Tous les quatre s'y étaient engouffrés.

Autant là qu'ailleurs !

***

Tourley, oublié de ses camarades, tout occupés à leur causette, revoyait ces choses très distinctement, comme s'il y était.

HENRY POULAILLE.

(*A suivre.*)

Imp. "LA FRATERNELLE" 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gérant :* A. COLOMER

Quatrième Année — N° 32 MARS 1925

La Revue Anarchiste

Le Numero.			1 75
Pour l'Exterieur			2 »
ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France.. ..	6 »	12 »	18 »
Extérieur..	7 »	14 »	21 »

PARAISSANT

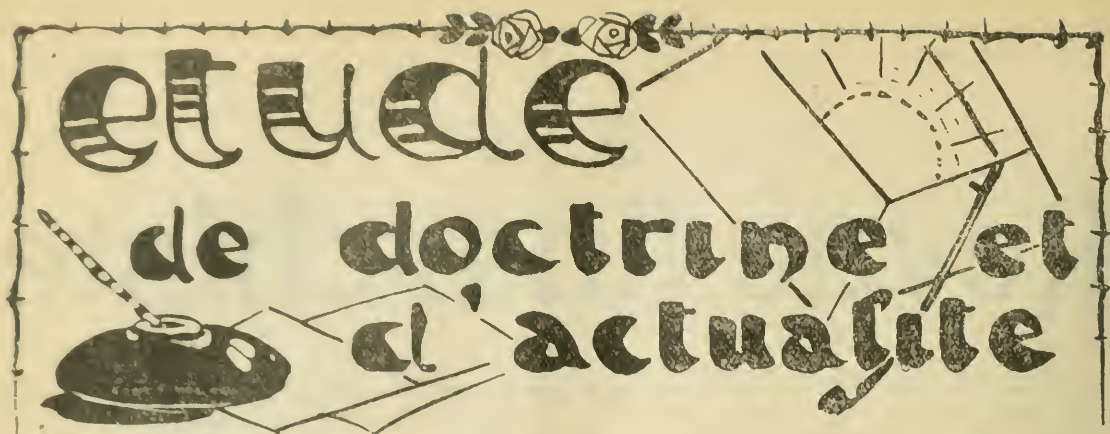
TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la
RÉDACTION
a Georges BASTIEN, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION
a l'*Administrateur-délégué*
meme adresse. Chèque Postal 688-48

SOMMAIRE :





La Question Agraire et la Révolution

La question agraire préoccupe beaucoup les militants d'avant-garde. Chacun se rend compte que si un mouvement de rénovation sociale ne s'étend pas à toute la paysannerie, il n'aboutira pas. Les seules révolutions qui aient apporté un changement appréciable dans les relations économiques sont celles où les paysans se sont ébranlés, se ruant contre leurs maîtres séculaires.

Une constatation découle de l'histoire des révolutions. C'est que les révoltes paysannes ont toujours réalisé des buts positifs, qu'aucun Etat n'a pu leur faire lâcher.

Cela pour le passé. Dans le présent je crois qu'on a beaucoup trop exagéré l'esprit réactionnaire ou conservateur des campagnes. Cela provient d'un certain dédain pour le paysan. Mais n'est-ce pas plus imaginaire que réel ? Les forces de conservation sociale ne sont-elles pas aussi puissantes proportionnellement dans les villes ? Dire que les habitants des campagnes sont, en bloc, réfractaires aux idées de progrès social, n'est-ce pas faire une affirmation à la légère ?

Les meetings et manifestations des villes donnent une idée de mouvement, mais comparé à la population, quel est-il ? Un sympathisant dans une commune de 500 habitants, ce n'est rien et il semble qu'il n'y ait rien. Il représente tout de même un mouvement aussi puissant numériquement et proportionnellement que sept mille adhérents dans les groupes du département de la Seine.

Plus isolés, ayant peu de contact entre eux, davantage noyés dans le peuple, ayant moins de possibilités de former des groupes et de provoquer des actions publiques, ils ont l'air de ne pas exister, mais si l'on voulait bien étudier cela de près, on s'apercevrait qu'il n'y a là que question d'apparence.

Un petit organe anarchiste, *Germinal*, a pénétré les campagnes de la Somme et surtout de l'Oise, dans des proportions qu'il serait désirable de voir dans les grandes villes.

Les élections nous donnent une autre constatation d'ordre psychologique. Là où les partis dits avancés ont eu les moyens de pénétrer la campagne, ils n'y font pas plus mauvaise figure que dans les villes.

Les réunions organisées dans les villages ont, proportionnellement, des auditoires plus nombreux que dans les cités ouvrières.

Les habitants des campagnes lisent aujourd'hui presque tous un quotidien et s'intéressent aux événements, politiques et autres. Ils font plus facilement des excursions aux villes voisines, se déplacent plus aisément.

Le paysan ancré sur sa terre, ne pouvant pas en bouger, ignorant le reste du monde, est aujourd'hui une exception, tendant à disparaître.

Avant d'aborder l'étude de la question agraire, il était utile de noter ce point et de dissiper une légende. La frontière entre la population des villes et celle des campagnes est ébranlée au point de vue psychologique.

Le Prolétariat agricole

Ce serait une erreur de croire qu'il n'y a dans les campagnes que des petits propriétaires. Le nombre des prolétaires, devant louer leurs bras pour vivre, y est plus important que celui des patrons fermiers.

Cette erreur a été entretenue par une fausse compréhension des statistiques. La statistique est une science des moyennes qui demande de la réflexion et du raisonnement.

Ainsi, si on prenait deux statistiques, celle de la longévité moyenne des alcooliques et celle de la durée moyenne de la vie humaine en général, on arriverait à cette conclusion effarante que les alcooliques vivent plus vieux que

la moyenne des hommes. Cela se comprend : dans le calcul de la longévité moyenne générale, on fait entrer en ligne de compte les décès en bas-âge, qui abaissent la moyenne, alors que ne sont compris comme alcooliques que les hommes d'un certain âge.

Méfions-nous des statistiques !

Revenons à l'agriculture. On a pris les statistiques du cadastre comme représentant le nombre des propriétaires. C'est des propriétés qu'il fallait comprendre.

Tel propriétaire possède un certain nombre de parcelles de terrain disséminées, comptées comme des propriétés différentes. Dans les régions dévastées par la guerre, on procède au remembrement, c'est-à-dire à l'échange réciproque des parcelles de terrain, afin de constituer des propriétés, tout d'une pièce, autant que possible. Si le remembrement s'opérait partout, il diminuerait singulièrement le nombre des propriétés.

D'autre part, on compte comme propriétaires agricoles les personnes ayant quelques mètres carrés de terrain, avec une cabane, une maison, une villa ou un château. Il y en a des centaines de milliers. Cela ne peut évidemment entrer en ligne de compte dans la question de l'agriculture.

Mais il a suffi de mettre en avant cette statistique pour propager une erreur relative au nombre des propriétaires agricoles.

Certes, la France est encore, en grande partie, un pays de petite propriété agricole, mais bien moins qu'on ne le dit.

Le nombre des prolétaires agricoles y est très élevé, plus que celui des propriétaires. Il conviendrait d'y ajouter ceux qui possèdent un tout petit lopin, insuffisant pour les faire vivre et qui doivent se louer comme journaliers une partie de l'année. Il faut aussi y ajouter les travailleurs « intermittents » de la terre, venant s'embaucher pour les labours, les moissons, l'arrachage des betteraves, etc., et qui repartent ensuite chercher une autre occupation.

Tout cela constitue un prolétariat agricole très important, au courant des questions de culture, qu'il ne faut pas négliger quand on étudie la question agraire au point de vue révolutionnaire.

Ce prolétariat est facilement accessible à la propagande. Il a en haine les patrons fermiers. Il jouera un rôle formidable dans la prochaine tourmente révolutionnaire.

Ouvriers des villes et des campagnes

L'exode des pauvres de la campagne vers les villes se poursuit depuis plusieurs générations. Le prolétariat des villes comporte de nombreuses individualités venues des villages.

Il se peut que la question agraire emplisse de soucis les cerveaux des intellectuels. Mais qu'on examine la quantité de travailleurs, aujourd'hui dans l'industrie, mais élevés dans un milieu agricole, connaissant la technique de la culture, et on sera moins inquiet sur les résultats d'un boycottage de la révolution par la bourgeoisie campagnarde.

D'autre part, des capitalistes, soit pour recruter de la main-d'œuvre à meilleur marché, soit pour la facilité d'établir spacieusement de vastes ateliers, ont monté des usines en pleine campagne. Des petits centres industriels, textiles, métallurgiques, etc., sont semés un peu partout dans le pays. Le prolétariat qui œuvre dans ces établissements est à moitié agricole, à moitié industriel, travaillant à l'usine, mais directement en contact avec la culture. Journaliers agricoles venant s'embaucher à l'usine, et retournant parfois aux travaux des champs, ayant un jardin qu'ils cultivent après leur journée.

On a trop peu vu ce phénomène économique : un prolétariat industriel très nombreux installé au cœur même de la campagne, ayant des origines et des attaches avec la vie agricole.

De gré ou de force, ce prolétariat sera jeté dans la tourmente révolutionnaire. Les matières premières cessant d'arriver, tout au moins provisoirement, ces ouvriers seront réduits au chômage. Quelle meilleure possibilité pour la révolution !

Prolétaires agricoles directs ; journaliers de culture intermittents ; ouvriers des petits centres industriels en pleine région agricole ; travailleurs des villes de provenance paysanne, voilà, il me semble, suffisamment d'éléments capables de résoudre techniquement et pratiquement la question agraire en période révolutionnaire.

Si la Révolution sait attirer à elle tous ces éléments, si une propagande suffisante a été faite, le veto des profiteurs de la campagne ne pèsera pas lourd devant les forces que la révolution saurait leur opposer.

Une évolution dans l'agriculture

La guerre a précipité singulièrement l'évolution des milieux agricoles.

Les patrons paysans ne sont plus, en général, à d'assez rares exceptions, les pauvres diables de petits fermiers d'antan. La vie chère leur a profité dans une large mesure, en augmentant leurs bénéfices rapidement. Leur enrichissement a été et continue à être rapide, parallèlement aux fortunes du commerce et de l'industrie.

Le propriétaire : celui qui peut faire travailler des ouvriers, a vu sa situation s'améliorer. Sa maison se fait de plus en plus confortable :

son habillement se soigne, la toilette de sa femme et de ses filles ne laisse plus à désirer : souvent une auto est à sa disposition. Plusieurs commerçants m'ont dit que la clientèle paysanne était la meilleure. Ils avaient raison.

La situation matérielle de cette caste de patrons-paysans s'étant améliorée, deux grands résultats en ont découlé. A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe qui se justifie cette fois.

La vie chère a comblé une partie du fossé entre la campagne et la ville, en permettant aux paysans une existence moins âpre, plus relevée.

De cette vie chère et de ces bénéfices est née une bourgeoisie paysanne qui prend, petit à petit, les allures de l'autre.

Comme répercussion, le prolétariat agricole sent chaque jour davantage l'injustice du régime social qui permet à son patron de s'enrichir, tandis que lui piétine sur place, continue à vivre péniblement, et voit la distance qui le sépare de son maître s'agrandir continuellement.

L'esprit révolutionnaire a de grandes chances de gagner actuellement les campagnes. Les ouvriers de culture ont tenté d'améliorer leurs conditions d'existence. C'est déjà la lutte sourde qui a commencé.

Les propriétaires, associés en puissants groupements, disposant de l'appui de l'État, ont organisé en grand l'importation de la main-d'œuvre étrangère. Mais celle-ci n'est pas stable. Les immigrés sont presque toujours désillusionnés avec ce qu'ils trouvent. Le gouvernement a dû employer la menace d'expulsion s'ils ne restaient pas jusqu'à l'expiration de leurs contrats.

Cela n'est qu'une solution bien provisoire pour les exploiteurs. On agite un peu plus les haines nationalistes, on provoque du mécontentement. Cela peut durer un certain temps. Mais en temps de révolution, cet élément étranger, non enraciné à la terre, se souciant peu de la propriété de ses maîtres, sera d'un bien piètre secours aux privilégiés, s'il ne se retourne pas contre eux.

La culture s'industrialise

En faisant gagner de l'argent aux patrons paysans, la situation économique actuelle a stimulé une autre évolution : celle de l'industrialisation de la culture, autrement dit de l'introduction du machinisme dans le travail agricole.

Depuis cinq à six ans, un changement très appréciable s'est fait sentir. Les machines de toutes sortes remplacent graduellement, mais rapidement, les bras des journaliers. Les bénéfices réalisés par les fermiers sont placés en mécaniques, qui leur permettent de nouveaux bénéfices réalisés sur la main-d'œuvre.

Également pour la question des engrais, dont l'usage se généralise très vite.

L'auto aussi a fait son apparition dans la campagne et s'y développe.

L'électrification des campagnes fait chaque année de grands progrès, transformant singulièrement les conditions d'existence des paysans.

Le résultat de cette évolution est facile à saisir. Tout d'abord le travail agricole devient moins pénible, exige de moins longues journées. Il nécessite l'emploi de techniciens qui peuvent se former n'importe où, à la ville et à la campagne. La conduite d'un tracteur, d'une moissonneuse-lieuse ou d'une batteuse ne demande pas une aussi grande habitude du travail de la culture. Les techniciens agricoles — au point de vue travail — peuvent être réduits.

N'est-ce pas là encore un peu des différences entre ville et campagne qui disparaissent et une possibilité de plus de lier intimement les travaux agricoles et industriels au sein de la commune révolutionnaire ?

Les Associations agricoles

Un curieux phénomène se produit actuellement. Si les prolétaires ne font plus grand cas de leurs organisations syndicales, par contre le syndicalisme a conquis les classes privilégiées : professions libérales, commerçants, industriels et agriculteurs.

Je dirai même que le développement, ces dernières années, des syndicats, coopératives ou associations agricoles est passablement remarquable. Non seulement, elles se développent en nombre, en importance, mais les objets pour lesquels elles se constituent augmentent continuellement : utilisation des machines, achat des engrais, organisation de la vente et de l'exportation, etc. Ceci au point de vue pratique. Côté politique, ces associations arrivent souvent à contre-balancer les intentions des gouvernants. Evolution notable à observer. Ces associations agricoles en sont arrivées à suivre les produits agricoles dans leurs manipulations industrielles et à émettre la prétention d'en contrôler la vente et les bénéfices. Ainsi a-t-on fait pour les sucreries, les meuneries, etc.

Indication précieuse à noter pour l'avenir, et qui peut servir de base à un projet d'organisation future de la culture.

La grande culture, celle qui produit des matières premières destinées à être industrialisées ou traitées industriellement, a une tendance à s'adapter étroitement aux dites industries, à ne plus former qu'un seul organisme de pro-

duction, allant de la culture de la matière première à sa transformation industrielle, prête à être livrée à la consommation.

Quand à la culture dont les produits sont livrés sans préparation aux consommateurs, ils relèvent plus directement des centres. Les syndicats de maraîchers aux environs des villes, les compagnies pour le lait, le beurre, le fromage, etc., ont déjà fait entrer cette sorte de culture dans l'organisme général économique du pays, reliant étroitement les populations paysanne et citadine.

Les considérations qui précèdent nous amènent à concevoir que la commune libertaire de l'avenir devra tenir compte de ces évolutions, quand elle aura la question agraire à trancher, évolutions qui facilitent d'ailleurs beaucoup le problème.

Eléments de reconstruction

Quand on veut bâtir, il faut d'abord s'assurer qu'on dispose des matériaux nécessaires. Les lignes qui précèdent n'ont pas la prétention d'être un traité complet de la question de l'agriculture. J'ai simplement rassemblé quelques observations pouvant servir d'éléments à la solution révolutionnaire de la question agraire.

Récapitulons. Par paysannerie, il faut entendre, d'un côté les propriétaires patrons qui font, en ce moment, de bonnes affaires, formant une bourgeoisie terrienne ; d'autre part, et en bien plus grand nombre, la classe des domestiques de ferme et journaliers agricoles, à laquelle il faut joindre les travailleurs intermittents embauchés pour certains travaux de presse. La main-d'œuvre étrangère est venue ajouter un élément qui ne pourra guère jouer qu'un rôle passif.

D'autre part, au cœur des régions agricoles, existent de petits centres industriels dont les travailleurs sont directement originaires des campagnes. Dans les grands centres, combien d'ouvriers sont venus des pays de culture.

Tout cela forme une masse assez importante de personnes pour qui l'agriculture n'est pas étrangère.

Le rapide enrichissement de la bourgeoisie des campagnes crée, chez les exploités des champs — ceux qui restent et ceux qui s'en vont — un sentiment révolutionnaire qui ne peut que favoriser l'essor de notre propagande.

Il faudrait travailler le prolétariat agricole, lui faire entrevoir la possibilité d'une société meilleure. Une telle propagande portera des fruits, surtout que la population villageoise a été moins corrompue par la politique.

Au point de vue technique, l'évolution actuelle de l'agriculture simplifie beaucoup le problème agraire.

Le développement intensif du machinisme en agriculture permet d'organiser le travail des champs — le gros travail tout au moins — sur une autre base, de la même façon que pour une autre industrie. La reconstruction post-révolutionnaire ne pourra qu'accentuer l'effort vers l'industrialisation du travail agricole le rendant moins pénible, moins long, ne nécessitant plus une caste spéciale de travailleurs rivés à leur tâche, éloignés de la civilisation.

Les associations agricoles — d'exploiteurs pour l'instant — nous montrent le chemin de l'avenir. C'est un pas fait vers la coopération de production agricole, devenue section de l'organisme de travail et de répartition constitué par la commune.

Associations agricoles, syndicats de maraîchers, compagnies laitières, fromagères, etc., peuvent, l'expropriation du bourgeois opérée, devenir des associations ouvrières de production, avec un personnel compétent, au même titre que les manufactures ou les organisations pour le transport ou la répartition.

Le prolétariat agricole ne doit pas être considéré comme une race différente du prolétariat des villes. Il faut l'entraîner dans la grande route révolutionnaire, lui faire comprendre que nous voulons qu'il soit l'égal, le frère, le compagnon, le participant à la même organisation sociale.

Considéré ainsi, le problème agraire n'est, à mon avis, pas si épineux qu'on le croit. Il ne l'est pas plus que la question industrielle, minière, etc.

Vues d'avenir

Maintenant, entrons un peu dans le domaine du futur. Rêve, utopie, dira-t-on. Peut-être bien. Mais qui, en pensant à la réalisation de son idéal, n'essaye pas de construire, en imagination, l'objet de ses désirs.

Le principal est de tabler sur des bases sérieuses, des possibilités indiscutables. Evidemment, on ne peut qu'esquisser à grands traits l'organisation sociale pour laquelle on lutte, les circonstances révolutionnaires, l'état des esprits, la situation de la technique, etc., devant amener les hommes à prendre telles décisions et telles applications pratiques exigées par les nécessités.

Néanmoins, l'étude préalable des éléments du problème nous a montré une voie à suivre dans ses grandes lignes et des écueils à éviter le plus possible.

Tout d'abord, faire entrer le travailleur agricole dans la grande famille humaine, le faire participer directement à la vie sociale, en membre effectif.

Les théoriciens de l'anarchisme, Bakounine, Kropotkine et autres, ont mis la commune à la base de la vie sociale. L'approfondissement

de nos idées ne peut que leur donner raison. A mon avis, il ne faudrait pas que la commune reste le petit organisme étroit, incomplet, qu'il est actuellement.

Les conditions modernes de la vie économique rattachent très étroitement les centres, les villes, à leur banlieue jusqu'à un certain rayon (culture maraîchère, légumes, lait, volaille, viande, etc). D'autre part, la ville est lieu d'approvisionnement direct de cette banlieue. La facilité relative des transports resserre chaque jour les liens existants.

La commune pourrait donc, en se conformant à la situation économique actuelle, être élargie, comporter une certaine région ayant un noyau industriel et une périphérie agricole. Je laisse de côté les très grands centres, les régions minières, les ports, etc., qui nécessitent une étude spéciale, faisant partie d'un plan d'organisation interrégionale ou même mondiale de la société.

Cette commune, dans mon idée, est l'ensemble coordonné des associations de production de toutes sortes et des coopératives de répartition, logement, etc. Tout ce que la commune peut produire pour sa consommation, elle le fait. Kropotkine nous a merveilleusement démontré les avantages de la plus grande décentralisation possible. L'électricité a, depuis, grandement développé ces possibilités de décentralisation. Pour les produits à importer, ou à exporter en échange, des groupements fédératifs de communes s'organisent (où entrent en jeu les grands centres, les ports, les mines, les transports, etc.).

Mais laissons de côté ce qui demande une étude spéciale. Revenons à notre commune et à la question agraire.

L'organisation du travail de la commune, que j'ai appelée, d'autre part, l'Union locale des travailleurs, n'est, en somme, qu'un assemblage d'associations ouvrières de production.

Le travail agricole entre au même titre que la cordonnerie, le textile, le bâtiment, etc.

Association de maraîchers, groupements pour la grande culture, syndicats laitiers, d'élevage, etc., autant d'associations ouvrières de production œuvrant au même titre que les associations purement industrielles.

La commune ayant ses ateliers de mécanique, fabrication et réparation de machines agricoles, comme les autres, développe, dans la plus grande mesure possible, le travail mécanique.

La culture, comme, du reste, l'industrie et les transports, demande un certain personnel stable, à demeure. Mais il est beaucoup plus petit qu'on ne le pense. Les grands travaux de labourage, moisson, etc., peuvent être facilement exécutés avec les machines par des équipes spéciales nullement obligées de séjourner sur place, faisant ce travail sur une grande étendue, celle de la commune.

Il est certaines époques où une recrudescence de main-d'œuvre est nécessaire pour les travaux des champs : la moisson par exemple, les vendanges, etc. Qui empêche les ouvriers de l'industrie d'arrêter provisoirement leurs usines dans ces moments de grand besoin de main-d'œuvre et d'aller travailler aux champs quelque temps ?

En Amérique, toute une armée de travailleurs est ainsi balancée entre la production industrielle et les travaux agricoles. C'est la coutume du capitalisme. Ils embauchent quand ils ont besoin et débauchent quand les travaux sont finis.

En France, quoique à un degré moindre, nous avons les trimardeurs, ouvriers intermittents.

Ne voit-on pas, au point de vue hygiène, santé physique et organisation du travail, tout le parti qu'on peut tirer de cette façon de procéder, le travail des champs devenu moins dur par l'application du machinisme, la sécurité et le confort assurés à tous ?

Ce serait un pas de plus vers l'abolition des frontières sociales entre la population des villes et celle des campagnes.

Perspectives révolutionnaires

Je me résume. La révolution sociale ne sera complète que si elle abolit l'antagonisme entre la cité et les champs, lequel est aussi mauvais que celui entre nations.

La question agraire, selon moi, ne sera résolue que par la fusion des travailleurs de toutes catégories, en une même organisation sociale, assurant à tous même liberté, même bien-être, mêmes moyens d'existence et leur demandant mêmes efforts.

Il ne doit plus y avoir ni paysans, ni citadins, pas plus que de Français ou d'Allemands, mais des producteurs s'employant à des travaux spécialisés, mais se retrouvant dans la grande famille humaine pour tout le reste.

Amenons à nos conceptions les nombreux et misérables exploités de la campagne. Préconisons dans leurs milieux l'idée de l'expropriation des bourgeois, les leurs comme les nôtres et l'organisation du travail par les travailleurs.

Les tout petits propriétaires, qui n'ont point d'exploités, n'ont rien à perdre à un changement social et il est facile de le leur démontrer.

La véritable révolution ne s'amènera pas dans les campagnes sous forme d'une bande de soldats venant piller les paysans et ne leur

donnant rien en échange. Laissons cette façon de procéder aux partisans de la dictature.

La veritable révolution envahira les campagnes d'une toute autre maniere. Elle aura pris soin d'attirer à elle le plus possible des exploités des champs. Elle s'amènera dans les villages sous la forme de machines venant faciliter le travail et réduire la peine humaine.

Elle enverra dans les champs, pour y travailler, la fraction devenue inutile de sa population, dont beaucoup connaissent la terre.

Elle ne dira pas : « Nous venons prendre ce que vous avez produit », mais, tout au contraire : « Nous venons travailler, intensifier la production, faire rendre a cette terre de quoi satisfaire les besoins de tous. Paysans qui hésitez encore, soyez avec nous et soyons heureux ensemble. »

Georges Bastien.

LA POÉSIE

LES MORTES

O ! Vivantes d'amour ! O ! Mortes de mon rêve !
La mort n'a pas brisé la trame de vos jours,
Mais je sens sur mon cœur le poids des marbres sourds
Qui ferment les tombeaux sur votre forme brève !
Le songe du poète en vous s'était fait chair,
Et dans vos yeux troublés l'infini de son âme
Avait peur de trouver, au fond, le rire infâme.
Dans un regard sceptique et dardé comme un fer !
Dans le temps, enfant brun aux gestes étonnés,
A l'éveil de mes sens et de ma rêverie,
Je me souviens d'un soir de troublante féerie
Où mes premiers émois pour la femme étaient nés !
Une voix chaude et fine aux sonorités lentes.....
L'éclat noir de grands yeux aux prunelles ardentes.....
Des doigts nerveux et blancs qui touchaient un accord.....
Un court baiser d'adieu..... La griffe d'un remord
Sur le secret désir de nos lèvres prudentes.....
Dans le temps, elle fut une émouvante amie.....
Une femme est venue, une femme est partie.....
La taille était flexible à mon bras tout puissant.
La nuit tombait, sa lèvre était comme un calice
Où l'on boit tout l'amour dans un baiser de sang,
Et pour moi cette femme est morte ! O ! Seul supplice !
Et je suis là, cloué sur la croix de l'oubli,
Dans cette nuit stérile où ma plume salit
Ce vil papier menteur qui ne fait pas revivre !
La douceur de sa main vaudrait le plus beau livre !
Ces pâles souvenirs ne me la rendent pas,
Et l'autre, qui la prit, la suspend à son bras !
Il est dur de marcher, un soir, entre les tombes
Où l'on ensevelit la fleur de nos amours,
Il est dur d'aller seul par les bois et les combes
Sans la rose de chair qui parfume les jours !
Sans le roucoulement langoureux des colombes !

(Au gré du Rythme) GUY SAINT-FAL.



Le Mouvement Anarchiste Russe

En Russie, le mouvement anarchiste proprement dit a été anéanti par le pouvoir bolcheviste. Les militants les plus actifs sont fusillés ou emprisonnés. Nombre d'anciens anarchistes sont passés aux bolchevistes, soit par faiblesse, soit poussés par l'impossibilité de se maintenir sous le régime dictatorial. D'autres sont obligés de se taire à cause de la répression et de la censure, qui s'appliquent, non seulement aux anarchistes, mais aussi aux communistes de gauche (Miasnikoff et son « groupe ouvrier » sont en prison).

L'édition de « Goloss Trouda », qui a enrichi la littérature russe par l'édition des chefs-d'œuvre de la littérature anarchiste internationale a été « liquidée » par les commissaires du peuple et le camarade Roubintchik emprisonné.

Dans son rapport publié par *Der Syndicalist*, John Turner, membre de la délégation anglaise des Trade-Unions qui visita dernièrement la Russie, communique que David Kogan a été fusillé il y a deux ans. En résumé, tout ce qui a trait à l'anarchisme en Russie est étouffé, persécuté. Pour aider les camarades emprisonnés, un comité de secours anarchiste, « la Croix-Noire » a été créé en Russie, avec les camarades Karéline et Ag. Solonovitch. Ce comité déploie une grande activité. A Berlin existe également un Comité de secours, avec A. Berkmann et M. Mratchny, ainsi que J. Steinberg, ancien commissaire du peuple de la justice, représentant la délégation étrangère des socialistes révolutionnaires de gauche et des maximalistes.

L'année passée sont parvenues des nouvelles qu'en Russie quelques groupes clandestins se seraient organisés qui ont repris la propagande. Une camarade récemment venue de la Russie dit que c'est peu probable, car ces groupes ne donnent aucun signe de vie et d'activité, ce qui est d'ailleurs très naturel car, en présence du système actuel d'espionnage qui a fait pénétrer ses racines profondément dans chaque domaine de la vie sociale, toute activité, même la plus strictement clandestine, souterraine et conspiratrice est devenue impossible.

Toute littérature anarchiste est interdite, qu'elle soit en russe ou en langues étrangères elle ne peut pénétrer dans la Russie Soviétique.

C'est justement pour avoir voulu éditer « La morale sans sanction ni obligation » de Guyau que le camarade Roubintchik est persécuté ; par un ordre de Kroupskaïa, la compagne de Lénine, Tolstoï, Kropotkine, les meilleurs écrivains et intellectuels russes et étrangers ont été proclamés comme indésirables. Bref, du point de vue propagande anarchiste, tout est annihilé.

Nos renseignements sur l'état de choses en Russie sont incertains, car aucune liaison stable et constante n'est possible. Malgré nos sombres suppositions, il se fait quand même quelque travail clandestin de propagande anarchiste, nous devons une grande reconnaissance et une belle estime à ces camarades actifs qui, en ces temps de répression, de persécutions incessantes, de corruption et de l'insupportable « Karivuchtchina » (gouvernementalisation) dans toutes les forces de la vie, ont su garder leur foi juvénile et se mettre à cultiver les germes de l'anarchisme dans le peuple russe.

Quand à la propagande anarchiste russe parmi les immigrés étrangers, elle se présente beaucoup mieux. Nous ne parlons ici que de l'émigration économique, c'est-à-dire des ouvriers et paysans qui ont été obligés par le chômage ou par d'autres causes d'ordre économique de quitter leur pays et de chercher du travail ailleurs. En Allemagne, en Tchéco-Slovaquie et en France, l'émigration russe a une forme politique ; ce sont, la plupart, des anciens soldats des armées contre-révolutionnaires, Denikine, Youdénitch, etc., qui se sont réfugiés à la suite des défaites infligées par les bolcheviks. Mais en Amérique du Nord et du Sud, où l'émigration économique est importante, les idées anarchistes ont trouvé un écho puissant et elles sont peut-être aujourd'hui le plus fort courant social et révolutionnaire parmi les masses travailleuses de l'émigration russe.

En Amérique du Nord et au Canada, il existe, en dehors des groupements anarchistes, des organisations ouvrières syndicales, d'études sociales ou générales et des coopératives qui sont pénétrés des idées libertaires. Aussi nous pouvons y discerner un mouvement nettement anarchiste et un mouvement ouvrier-révolutionnaire s'appuyant, lui aussi, sur la base anti-étatiste libertaire.

Le premier se compose des groupes anarchistes fédérés dans une fédération qui édite un organe mensuel « Volna » (La Vague). La « Volna » est une revue anarchiste qui paraît clandestinement ; bien rédigée, sérieuse et s'occupant des problèmes fondamentaux de théorie et de pratique, elle peut être placée dans le rang des meilleurs revues anarchistes.

Un autre mouvement où l'esprit anarchiste domine est composé de groupements indépendants n'ayant pas de convictions sociales bien définies, possédant aussi un organe hebdomadaire « Amérikavskje Izvestia » (Les Nouvelles américaines). Ce journal donne des informations de la vie courante des organisations ouvrières russes aux Etats-Unis et au Canada dont il est l'organe officiel.

D'ailleurs, les articles sont presque entièrement consacrés aux problèmes de l'anarchisme révolutionnaire ; nous prendrons par exemple le numéro du 17 septembre 1924. Nous y trouvons, hors l'information générale concernant les persécutions des anarchistes en Russie, un article de fond sur le conflit entre la « Protesta » et la « Pampa Libre » ; le néonihilisme comme un nouveau courant de l'anarchisme par Lipotkine ; discours du camarade Karéline prononcé dans un club anarchiste ; le développement de l'anarchisme, par Khondolay, qui paraît en feuilleton et Comment créer un journal quotidien, etc.

Depuis longtemps les camarades des « Amérikavskye Izvestia » rêvaient d'un journal quotidien ; en décembre 1924, ils purent mettre à exécution leur projet et le « Rassviet « (L'Aube) commença à paraître à la place de l'hebdomadaire paraissant en russe à New-York sous le même nom.

Il est plutôt un journal d'éducation. Ainsi, à notre peu nombreuse famille internationale de quotidiens anarchistes vient de s'ajouter cette bonne arme de combat. Nous ne pouvons que souhaiter à notre nouveau quotidien une vie longue remplie de propagande féconde et efficace.

Le « Rassviet » est d'un format plus grand que le « Libertaire », il paraît souvent avec six pages. Sa première page est consacrée uniquement à l'information ; les titres, bien placés, composés en grands caractères sautent aux yeux et attirent l'attention non seulement d'un anarchiste, mais aussi d'un simple passant. (Ces détails sont parfois d'une grande importance du point de vue de diffusion d'un quotidien.) Les autres pages contiennent des articles de théorie, d'actualité et d'éducation générale et sociale. La dernière page est consacrée à la publicité payée qui la remplit parfois entièrement, « les échos », « les nouvelles diverses du monde entier », les rubriques scientifiques, le feuilleton sont bien rédigés et attirent probablement de nouveaux lecteurs.

Dans le feuilleton passent les contes de Multatuli, Wilde, Leopardi et d'autres écrivains éminents ou débutants, étrangers et russes. Une fois par semaine, le « Rassviet » donne un supplément littéraire de nature à intéresser le lecteur populaire.

De cette façon, nos camarades aboutissent à ce que le journal ne soit pas monotone en le rendant très vivant, très intéressant ; on voit que les camarades se donnent beaucoup de peine pour rendre leur journal le mieux rédigé possible. Ils sont tous des ouvriers, les intellectuels sont peu nombreux parmi eux.

Les articles les plus intéressants de la « Frei Arbeiter Stimme », qui est un des meilleurs hebdomadaires anarchistes, sont traduits en russe et paraissent dans « Rassviet » ; les articles les plus importants de Malatesta et de Faure sont également traduits.

Ce qui manque au « Rassviet », ce sont les correspondances régulières avec les autres pays d'Europe et d'Amérique sur le mouvement international révolutionnaire, ainsi que du mouvement anarchiste.

Le manque des forces intellectuelles est aussi une chose très regrettable, car il arrive parfois que les informations et communications sont un peu démagogiques, les sources qu'on puise d'un peu partout ne sont pas très sûres. Espérons que l'avenir prochain nous apportera des améliorations sensibles.

La « Volna », le « Rassviet » paraissent également aux Etats-Unis, le « Golos Troujenika » (La Voix du Travailleur) est l'organe des ouvriers russes groupés autour de l'I. W. W. (Industrial Workers of the World). Il représente la tendance anarcho-syndicaliste et industrialiste-révolutionnaire.

En Amérique du Sud, le mouvement anarchiste est le plus important ; il groupe un grand nombre d'ouvriers russes.

Parmi les organes anarchistes, nous citerons le « Golos Trouda » (La Voix du Travail) qui paraît toutes les semaines et qui appartient à la fédération des ouvriers russes de l'Amérique du Sud (F. R. R. Y O U. A.). Etant pauvre en forces intellectuelles, « Golos Troudas » est rédigé par des ouvriers après leur travail quotidien. Une aide morale et intellectuelle de la part des écrivains et des intellectuels anarchistes russes résidant en Europe est nécessaire pour ce vaillant petit organe révolutionnaire.

Dernièrement, la rédaction gagna un précieux collaborateur dans le camarades Roubakine qui, doué d'une haute intelligence, de vastes connaissances, rend de grands services à « Golos Trouda ».

En Europe, le groupe des anarchistes rus-

602

ses en Allemagne a déployé une grande activité. Composé de déportés à l'étranger par le gouvernement bolchevik, il entreprend une émouvante campagne pour dévoiler le mensonge et l'illusion que ce gouvernement soit un gouvernement révolutionnaire.

Pour répondre aux calomnies du renégat Iadounsky et à son action ayant pour but d'introduire, pendant le congrès de Gênes, le commissaire Tchitcherine dans les milieux anarchistes pour faire croire à nos camarades italiens que le mouvement anarchiste en Russie existe légalement et que l'on n'y persécute que les bandits, ce groupe a édité une brochure intitulée « Les persécutions des Anarchistes en Russie Soviétique ».

Cette brochure donne, avec leurs biographies, les assassinats, les persécutions, les bannissements que supportent nos amis de la part d'un gouvernement soi-disant révolutionnaire.

Elle fut, par la suite, traduite en français, en allemand et en bulgare.

En 1923, ce même groupe édite le magnifique livre de P. Archinoff sur le mouvement makhnoviste.

Immédiatement, il fut traduit en allemand, français et chinois et répandu partout. Une édition en espagnol est en cours. Sans perdre de temps, il commence à faire paraître « Anarkhitchesky Viestnik » (Le Messager Anarchiste), environ 90 pages de texte qui est destiné à enregistrer et apprécier tous les enseignements théoriques et pratiques que les anarchistes devraient tirer de la grande expérience de la Révolution russe.

Il faut avouer que ce journal, rédigé par les camarades Voline et Archinoff, fut bien à la hauteur de sa tâche.

Egalement de nombreux collaborateurs apportaient leurs efforts tels que : Rocker, Santillan, Nettlau, Trévi, etc., et ce fut un des meilleurs, sinon le meilleur journal anarchiste de combat et de théorie.

Dans ses colonnes, le camarade Voline a commencé à développer sa nouvelle conception de l'anarchisme « synthétique » tendant à unir toutes les tendances de l'anarchisme : individualisme, communisme, syndicalisme, auxquelles se sont ajoutés au cours de la Révolution russe les associationnistes (Lev Tchorny), universalistes (Askaroff) et néonihilistes (Andreieff), sur une base commune.

Cette conception n'a pas réussi à se faire des partisans, excepté quelques groupes en Amérique du Nord. Elle est restée sans répercussion dans les milieux anarchistes.

Le groupe anarchiste a entrepris une action en faveur de Makhno qui se trouve de nouveau dans une prison de Dantzig, ce qui représente une menace sérieuse à sa vie, notre camarade étant épuisé, malade des poumons et souffrant de ses anciennes blessures. Dans sa nouvelle détention, Makhno voit une provocation des bolcheviks qui, exerçant une influence considérable sur l'administration de Dantzig, veulent l'abattre complètement. La libération immédiate de notre camarade s'impose pour le sauver de toutes les tortures et de toutes les souffrances qu'il subit depuis si longtemps.

A ce propos, le groupe des anarchistes russes, en étranger, a lancé un appel public dans le « Libertaire » du 9 février 1925 où, parlant des conditions dans lesquelles se trouve notre camarade, le groupe demande à toutes les organisations anarchistes et révolutionnaires du monde entier de protester énergiquement contre la détention de cet anarchiste révolutionnaire et de demander son relâchement sans délai.

Les protestations sont à envoyer à l'adresse « Sekrétariat des Sénates, Dantzig ».

Nous devons mentionner l'activité des anarchos-syndicalistes russes.

En 1922, il fut formé à Berlin un bureau étranger des anarcho-syndicalistes, une année plus tard, il fut lancé un organe de ce bureau : « Rabotchy Put » (la Voix ouvrière) où collaboraient les amis Schapiro, Yartchoux, Maximoff et Mratcheny. Après le quatrième numéro, il cessa de paraître.

Par certains d'entre eux fut développée la conception d'une période transitoire qui nécessairement devait s'écouler entre l'éclat de la Révolution et la formation d'une société anarchiste.

Pendant cette période, il devrait exister certaines organisations qui ne seront pas foncièrement anarchistes et qui conserveront certains traits autoritaires et partiellement centralistes et qui, par degrés, approcheront l'avènement de la société anarchiste. Cette conception ne fut pas clairement dessinée ; elle reste encore vague et indéfinie n'étant pas développée jusqu'au bout.

Sur les causes de la chute de la Révolution russe, divers avis furent exprimés par des anarchistes et des anarcho-syndicalistes : ce qui intéresse surtout les anarchistes russes et ce qui est très important pour le mouvement anarchiste international, c'est la question du lendemain de la Révolution à laquelle ils sont appelés à répondre. Dans cette question, règne une grande divergence entre eux.

Il serait souhaitable qu'ils puissent s'entendre et qu'ils présentent une œuvre collective exprimant les tâches pratiques et les moyens d'action à entreprendre au lendemain de la Révolution sociale.

J. W.



Ronge-la-Viande

C'était juste à une heure de l'après-midi que la sirène de cette maudite teinturerie faisait entendre son meuglement désagréable de mauvaise bête, mangeuse d'hommes. Les pauvres ouvriers, la tête basse, l'échine arrondie, comme un troupeau de moutons qui s'en va stupidement à l'abattoir, entraient dans l'usine.

Près de la porte se tenait un surveillant dont la casquette toute neuve était ornée de feuilles de laurier qui figuraient l'argent, et, au-dessus de cette porte, dans une niche creusée à même le mur, en levant un peu la tête, on apercevait le portrait de Monsieur Jésus-Christ, qui est Notre Seigneur dans le ciel, et juge, par dessus le marché, nos actes sur la terre. Il semblait, ce Christ, pour la foule misérable défilant sous lui, étendre ses pitoyables mains mutilées, en un geste de miséricorde.

En passant la porte les femmes faisaient bien comme il faut le signe de la croix, et en regardant le surveillant d'un air craintif, les hommes soulevaient humblement leur casquette pour saluer le bon Dieu de plâtre délavé par les pluies et grillé aussi par le soleil des chaudes après-midi d'été.

Et gare à celui qui, par distraction, oubliait d'ôter sa casquette. Le surveillant était là pour le rappeler à l'ordre. Alors le fautif revenait sur ses pas, et, bien vite, il faisait un salut à l'icone.

Il y avait encore « la Patronne » qui, souvent, de sa fenêtre du premier étage, cachée derrière ses persiennes, surveillait la rentrée de *ses* ouvriers à l'usine. Elle les connaissait tous, ma foi, et celui ou celle dont la tête lui déplaisait ne moisissait guère à la teinturerie. Elle savait aussi très bien quels étaient ceux qui n'allaient pas régulièrement à la messe le dimanche, parce que, pour se faire bien voir, il y en avait qui mouchardaient les autres.

Quand « la Patronne » entrait dans l'église, ou en sortait, les ouvriers faisaient la haie sur son passage. C'était à qui bousculerait son prochain pour être au premier rang, à seule fin que la Maîtresse sache bien qu'il était venu à l'église.

On aurait dit que la dame les comptait, comme on compte des têtes de bétail, et parce que son regard d'oiseau de proie s'était sévèrement arrêté sur quelques-uns, ils avaient baissé les yeux, en sentant une sueur froide leur humecter l'échine.

***

C'était du bien pauvre monde qui, pour un salaire de famine, trempait tout le long du jour dans la teinture des étoffes précieuses avec lesquelles s'habilleraient les belles dames de la ville.

Ils se nourrissaient de pommes de terre et de pain gris, que les boulangers font tout exprès pour les pauvres dans certains pays. Ce pain-là était amer, et lourd à l'estomac. Mais c'était tout de même une économie d'en manger, parce qu'il en fallait beaucoup moins que si ç'avait été du beau pain blanc, comme celui dont se nourrissaient les bourgeois, qui, eux, dame, ne se privaient de rien.

***

Dans le pays, on appelait la teinturerie « Ronge-la-Viande ». C'était à cause des acides qui, en effet, vous rongeaient la viande. Rien qu'en regardant les murs, la ferraille et les poutres du sale hangard, ouvert à tous les vents, qui servait d'atelier pour ceux qui aimaient être grillés l'été et gelés l'hiver, on aurait eu envie de se sauver à toutes jambes, pour aller demander du travail autre part. Toute la carcasse de cette damnée usine du diable était dévorée par les vapeurs d'acides, et après cela, c'étaient les ouvriers qui en avaient leur part.

C'était une véritable abomination. Les vapeurs d'acide vous râclaient la gorge, entraient dans vos poumons, vous brûlaient les yeux, vous faisaient craqueler la peau du visage et des mains.

En plus de cela, il fallait manger avec des mains pleines de la teinture qui ne s'en allait jamais, parce qu'elle vous était entrée dans la carne jusqu'à l'os. Beaucoup d'ouvriers étaient atteints de l'eczéma des teinturiers. Ils avaient les mains suppurantes de plaies, et malgré cette infirmité, pour gagner leur bouchée de pain amer et leur platée de patates, ils continuaient à tremper leurs pauvres membres malades dans la teinture et dans les acides, qui les dévoraient un peu plus chaque jour.

A quarante ans, ils ressemblaient à des vieillards, tellement ils avaient subi de misères

de toutes sortes. A cinquante ans, complètement usés, ils pouvaient quasiment aller prier le fossoyeur de commencer à creuser leur tombe au cimetière, parce qu'ils n'avaient plus beaucoup de temps à vivre.

Et ils ne connaissaient aucun moyen de s'évader de cet enfer, car il n'y avait pas d'autre usine dans le pays que la teinturerie. Et puis leur père, leur grand père et tous leurs aïeux étaient crevés là. Alors, par atavisme, ils suivaient la tradition ancestrale et attendaient avec résignation le moment où leur tour serait venu d'aller, auprès de leurs vieux, dormir au cimetière.

***

Ce qui leur faisait le plus peur à ces gens, c'était de recevoir un jour sur la tête, la toiture de Ronge-la-Viande. Chaque fois qu'ils pénétraient dans l'atelier de malheur, ils ne pouvaient pas s'empêcher de regarder d'un air navré les murs et les poutres de cette masure branlante, qui semblait vouloir s'abattre sur eux comme les pierres d'un tombeau.

Il y avait aussi les antiques tuyaux de vapeur que la patronne, par avarice, ne faisait jamais réparer, et qui, lorsqu'ils n'en pouvaient plus de vétusté, éclataient de temps à autre. Alors, tant pis pour celui qui se trouvait là au moment d'un accident. Il était cuit tout vif par les jets de vapeur qui l'attrapaient en plein corps. S'il ne trépassait pas, l'assurance lui payait son demi-salaire jusqu'à complète guérison. Ceux qui, après avoir été ébouillantés, demeuraient définitivement estropiés et incapables de tout travail, recevaient une petite pension.

Mais tout cela n'était rien, en regard de la crainte constante qu'ils éprouvaient de recevoir l'usine sur la tête. De temps à autre, des charpentiers apportaient de grosses poutres pour étayer le toit qui fléchissait de plus en plus. Mais c'était, en fin de compte, comme si on ne faisait rien. Quand on avait raccommodé un bout de la baraque, c'était un autre bout qui piquait du nez vers le sol.

Il y avait bien l'inspecteur du travail qui venait quelquefois. Mais, il passait toujours au bureau de la patronne, avant de se faire voir à l'atelier. On savait bien ce que cela voulait dire, allez ! Avec quelques billets de banque, la patronne achetait le silence de l'inspecteur. Tout le monde savait cela.

Il n'avançait guère plus loin que le seuil de la porte, cet homme, à cause de la toiture ruinée, en laquelle il n'avait guère confiance lui non plus.

Les ouvriers, eux, n'osaient pas se plaindre, parce qu'au moment des visites, la patronne se tenait toujours à côté de Monsieur l'Inspecteur. Et dame, elle avait un de ces regards à elle, qui vous fermait la bouche, comme si on vous avait lié les lèvres avec une ficelle. Et puis, quand bien même on aurait parlé, cela n'aurait servi à rien, puisque l'inspecteur avait des billets de banque dans sa poche. Alors, mieux valait se taire pour ne pas perdre son gagne-pain.

***

Et puis, ce qui doit arriver arrive toujours, n'est-ce pas ?

Un après-midi, on entendit un craquement épouvantable. C'était Ronge-la-Viande qui s'écroulait. Des cris retentirent : « Sauve qui peut ! » Ceux qui se trouvèrent près de la porte purent se sauver, bien sûr. Mais les autres qui travaillaient au beau milieu de l'atelier, durent rester où ils étaient, avec des pierres et des poutres sur le corps. Les plus heureux, dans cette affaire, furent ceux qui furent tués du premier coup. Les autres, mon Dieu ! n'étaient pas encore au bout de leurs peines, à cause des tuyaux de vapeur qui étaient crevés en plusieurs endroits, et qui les ébouillantaient vivants.

Ah ! ça hurlait là-dedans ! C'était à faire dresser les cheveux sur la tête de celui qui aurait eu un peu de cœur. Et le plus terrible, c'est qu'on ne pouvait pas arrêter la vapeur, parce que l'entrée du réduit où se trouvait la chaudière avait été bouchée par un éboulement, et que le chauffeur avait été tué l'un des premiers.

Après, ç'a été le feu qui s'est mis à griller tout ce qui restait de l'usine et de ceux qui se trouvaient sous ses débris. Au moment où la chaudière fit explosion, Dieu sait pourquoi, il y eut beaucoup de monde de tué encore, et les gens qui étaient venus par curiosité, pour voir ce qui se passait, disaient qu'une semblable catastrophe était une vraie calamité pour le pays, parce que Ronge-la-Viande ne pourrait pas être reconstruit tout de suite, et que les rescapés allaient, de ce fait, rester longtemps sans travail.

On a beau dire, c'est bien triste tout de même, quand le malheur s'abat comme cela sur le pauvre monde. Alors, ce n'est pas un avantage d'être pauvre et d'être débarrassé des soucis de la fortune, puisqu'en fin de compte, on est aussi malheureux sur la terre que les riches qui se plaignent toujours de la vie, malgré toutes les satisfactions que leur donne leur argent.

BRUTUS MERCEREAU.



THÉATRE

LE THEATRE REPOND A UN BESOIN

J'ai entendu dire par des camarades : « Le Théâtre ? qu'est-ce que ça peut bien nous faire ? Nous avons déjà assez de mal pour faire bouillir la marmite, participer à la propagande, nous vêtir ; il est inutile d'aller jeter de l'argent à des mercantis. Le Théâtre, on peut s'en passer, etc. ».

Je reconnais que certains se passent, en effet, d'aller au spectacle. La vie leur suffit. La vie, qui n'est elle-même qu'une « comédie aux cent actes divers ». Ce sont des sages et je les envie. Je suppose qu'ils n'éprouvent pas, non plus, le besoin d'acheter un livre, pour les mêmes raisons. « Ce n'est pas la même chose, diront-ils. Il y a de bons livres qui éduquent, qui instruisent, et de mauvais qui donnent des idées fausses, ou qui sont parfaitement idiots. Comment comparer un livre avec une pièce de théâtre ! »

C'est pourtant la même chose. Il y a de bonnes pièces, j'entends au point de vue fonds et non au point de vue de la construction et de la mise en scène, et de mauvaises pièces qui tendent à l'apologie des vertus guerrières, patriotiques, bourgeoises, etc. Il y en a qui sont bassement et stupidement ordurières, pornographiques. Si ces dernières sont à laisser de côté — encore faut-il en être prévenus — les autres ne peuvent être, pour *un anarchiste*, qu'une source de réflexions et d'enseignements, de la même façon qu'un livre quelconque.

Le théâtre répond à un besoin, au besoin artistique latent chez tout individu normalement constitué et qui se développe, s'amplifie, s'affine au fur et à mesure que le cerveau évolue par l'éducation vers une compréhension plus grande.

De tous temps, les hommes ont répondu à ce besoin artistique, par des exhibitions, des danses, rehaussées par des mises en scènes adéquates à l'époque. Il n'est peuplade, la moins avancée en civilisation, qui ne s'extasie devant les trémoussements pour nous incompréhensibles, qu'accompagnent les sons gutturaux tirés d'instruments de « musique » rudimentaires de gens plus ou moins dévêtus d'oripeaux disparates. Tout cela : danses, musique, palabres : THÉATRE.

***

QUELQUES PRODUCTIONS CONTEMPORAINES

Mais je veux vous entretenir, plus spécialement, de l'Art dramatique contemporain. Vous avez pu remarquer que les salles de spectacle abondent. Je ne parlerai pas des cinémas, qui poussent comme champignons après la pluie. On divise ces salles en plusieurs catégories : il y a les théâtres mondains, les grandes scènes plus ou moins subventionnées, les théâtres populaires, et même quelques-uns dits d'avant-garde. Inutile, n'est-ce pas, de les énumérer. Je laisserai de côté les théâtres lyriques, dans lesquels la musique seule a de l'importance. Je m'occuperai plus spécialement des endroits où se représentent des pièces dites à thèse, pièces qui exercent sur le public une influence qu'il serait puéril de méconnaître.

Je n'ai aucune raison d'être injuste. Je dois reconnaître que se sont joués et se jouent, depuis quelques mois, une série d'œuvres qui n'indiquent pas, comme se plaisent à le proclamer certains critiques doublés d'auteurs déçus, une décadence certaine. Je vais brièvement vous indiquer quelques-unes de ces productions ainsi que les abus ou institutions qu'elles attaquaient ou ridiculisaient, ce qui est parfois pire :

Knock, de *Jules Romains* contre les mercantis de la médecine. *Malboroug s'en va-t'en guerre*, de *Marcel Achard*, contre le milita-

risme. *Le Mariage de Le Trouhadec*, de *Jules Romains* contre les pantins de la politique. Ces trois pièces jouées à la *Comédie des Champs-Elysées*.

Et, au *Nouvel Ambigu*, *Cabotins*, contre les cabots des Lettres, des Arts et de la Politique.

A *l'Atelier* : *Le Veau gras* et *Les Zouaves*, de *Bernard Zimmer*, contre les mœurs bourgeoises d'après-guerre, et des pièces comme *L'Egale*, de *Gabriel Reuillard*, *Crime et Châtiment*, de *Dostoïevsky*, jouées à *l'Odéon*, *Peer Gynt*, à la *Porte Saint-Martin* ; *la Reprise*, de *Donnay* ; *les Corbeaux*, de *Becque*, à la *Comédie Française* ; *Toto Mulier*, au *Théâtre des Arts* ; *Natchalo*, aux *Mathurins*, etc., etc., toutes très intéressantes et représentées avec le plus grand soin.

***

LE MAL

Je suis persuadé que tous les compagnons, tous les ouvriers, prendraient un plaisir extrême à voir jouer les pièces que je viens d'énumérer et d'autres encore que j'ai certainement oubliées.

Mais nous vivons dans une société basée sur l'argent. Les directeurs ne montent pas des pièces « uniquement » pour l'amour de l'Art. Le propriétaire du théâtre veut gagner de l'argent, beaucoup d'argent. L'Etat prélève des droits importants sur la recette. Les comédiens, de leur côté, surtout les vedettes, se font payer. Tous ces appétits rassemblés ont pour effet de faire monter le prix des places à un tarif qui les rend souvent inabordables. Et cela rejette le public pauvre sur le cinéma abrutisseur et le café-concert.

L'Etat, l'Etat radical et socialiste de MM. Herriot et Blum, se fout pas mal de l'éducation artistique de ses poireaux d'électeurs. Au contraire, plus ils seront abrutis, plus ils auront de chance de rester électeurs.

***

UN REMEDE : L'AMATEURISME

Devant cette situation, des camarades ont jugé utile de réagir. Des groupes d'amateurs se sont constitués et, avec un enthousiasme, une bonne volonté, dignes de tous éloges, ont decidé de jouer eux-mêmes des pièces que d'autres camarades ont écrites, sans autre but que de servir l'esprit de revolte. *Le Groupe Théâtral* a déjà montré, au cours des fêtes organisées pour la propagande, qu'il était possible d'aboutir à un résultat appréciable.

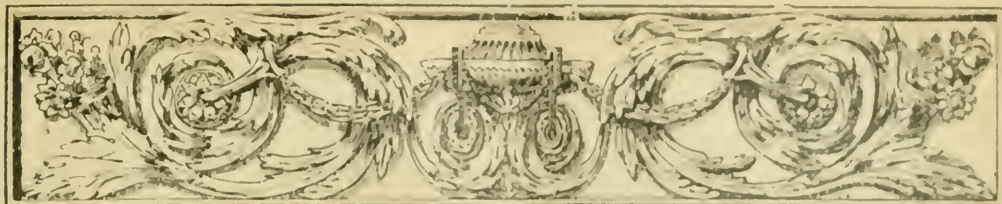
De son côté, la *Phalange artistique*, qui s'est distinguée dernièrement en interprétant *Le Héros et le Soldat*, de Bertrand Schaw, tend à devenir une troupe d'amateurs de premier ordre. Je rends d'autant plus hommage à ces groupements que je connais les difficultés quasi insurmontables auxquelles ils se heurtent constamment.

C'est la salle, ce sont les décors, les costumes, qu'il faut trouver ; ou bien c'est un acteur qui, préjugeant de ses capacités, se révèle insuffisant et fait rater la pièce. Beaucoup oublient, ou ne se doutent pas, que certaines dispositions et une application soutenue sont indispensables pour tenir potablement un rôle. Les comédiens professionnels, que l'on voit interpréter avec tant de facilité apparente les œuvres de Molière ou d'autres auteurs, ne sont arrivés à ce résultat qu'au bout de longues études. Je ne prétends pas les rendre responsables d'un état de choses dont ils ne sont pas plus que nous responsables. Il y a, chez eux, de parfaits bourgeois, mais il y a aussi un prolétariat bien douloureux.

Vienne la révolution libératrice qui permettra à l'homme de cultiver l'art de son choix avec la plénitude de ses moyens, sans être brimé par l'odieux esclavage capitaliste.

Pierre MUALDÈS.





BULLETIN INTERNATIONAL

L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

Le 25 mars 1925 aura lieu à Amsterdam le deuxième Congrès mondial de l'A. I. T. Le Secrétariat de l'A. I. T. prie toutes les organisations intéressées de lui envoyer des comptes rendus sur le mouvement ouvrier de l'année passée dans chaque pays, pour faire un bulletin international qui sera présenté au congrès. Un bulletin pareil concernant les pays latins a déjà paru. Les camarades qui lisent l'espagnol peuvent le faire venir de Berlin.

Le « Nederlandsch Syndikalistisch Vakverbond » a proposé le supplément suivant à l'ordre du jour du congrès :

1) L'attitude de l'A. I. T. envers le plan Dawes.

2) L'attitude de l'A. I. T. envers les actions pratiques au sein de la société capitaliste.

3) L'attitude de l'A. I. T. envers l'esperanto.

4) Le Congrès charge le Secrétariat de l'A. I. T. de publier, dans la revue *L'Internationale*, des aperçus historiques sur la fondation et le développement du mouvement syndicaliste dans les divers pays.

5) Le Congrès devrait se prononcer sur la possibilité de créer des Internationales syndicalistes d'industrie ou de métier.

6) Le Congrès devrait se prononcer pour une agitation énergique en faveur de la semaine de travail de 45 heures.

Les organisations nationales adhérant à l'A. I. T. sont priées de prendre position sur ces points et de donner à leurs délégués des indications précises.

(*Der Syndikalist.*)

L'ORGANISATION DE L'A. I. T.

Les organisations adhérentes

L'Association Internationale des Travailleurs s'était créée au commencement de l'an 1923. Elle unit le mouvement révolutionnaire international de tous les pays. Les Unions syndicalistes de tous les pays, ayant un caractère révolutionnaire, y adhèrent.

Les membres de l'A. I. T. sont en

Argentine : Federacion Obrera Regional Argentina (F. O. R. A.), calle Constitucion 3451, Buenos-Aires.

Chili : Industrial Workers of the World, Region Chile, calle Natahel 1057, Santiago.

Allemagne : Freie Arbeiter Union Deutschlands (anarcho-syndicalistes), Berlin O 34, Koperuikasstr. 25.

Danemark : Revolutionart Arbeiderferbund, Hudiestrade 41, I, Kopenhagen K.

Hollande : Nederlandsen Syndikalistisch Vakverbond (N. S. V.), Helmerstraat 73, Amsterdam.

Italie : Unione Sindacale Italiana, via Achille Maurie, 8, Milano.

Mexique : Confederacion General de los Trabajadores (C. G. T.), plaza de las Vizeainos 3, Mexico, D.F.

Norvège : Norsk Syndikalisse Federation (N. S. F.), Box 2003, Oseo G.

Portugal : Confederacion Geraldo Traballio (C. G. T.), Calcada do Cambro, 38, A II, Lissabon.

Suède : Sverges Arbetares Centralorganisation (S. A. C.), Box, 413, Stockholm, I

Espagne : Confederacion Nacional del Trabajo (C. N. T.), calle San Pablo 95, Barcelona.

Spitzbergen : Spitzbergens Sindikalistion Federation (S. S. F.), Box 37, Tromso.

Uruguay : Federacion Obrera Regional Uruguaya (F. O. R. U.), ,calle Cuareim 1321 Montevideo.

Autriche : Bund Nerrschaftsloser Sozialisten Schieszstattergraben Klostervenburg bei, Wien.

Le Secrétariat de l'A. I. T., élu au premier congrès à Berlin en 1922, se compose des camarades Rodolphe Rocker, Augustin Souchy, Alexandre Schapiro. Dans le bureau élargi entrent les membres suivants : Borghi (Italie), Barwich (Allemagne) : Besnard (France) : Jensen (Suède) : Smith (Norvège) : Laysium jun. (Hollande) : Santillan (Argentine) ; Carbo (Espagne).

Les autres pays n'ont pas envoyé leurs délégués au Bureau. Dans les cas ordinaires, le Secrétariat prenait seul des décisions. Dans les cas plus importants, le Bureau décidait.

608

LA CHINE

La Chine n'est pas un pays industriel, il y a peu de prolétaires industriels, et ceux-là ne sont pas organisés. A cause de cela aussi, les anarchistes ne sont pas à même de trouver une issue à la situation actuelle.

Les Chinois ont fait connaissance avec l'anarchisme, il y a plus de 20 ans. Au commencement, toute l'activité des anarchistes se déployait uniquement dans le domaine de la propagande par la littérature. Après la Révolution chinoise (1911), deux courants ont surgi : le socialisme et l'anarchisme. Après deux ans, le socialisme bourgeois a réussi à triompher. De 1913 à 1919, l'anarchisme trouvait beaucoup de sympathie auprès des ouvriers et des étudiants (surtout auprès de ces derniers, car notre langue étant très dure, la littérature n'est pas facile à comprendre pour un simple ouvrier).

Depuis 1920, grâce à l'argent de Moscou, a surgi une organisation bolcheviste, qui a une influence considérable sur les étudiants. Pendant quelque temps, les anarchistes collaboraient avec les communistes. Après, leur influence diminua, mais les politiciens ont commencé à participer au mouvement bolcheviste.

Au 5e Congrès de l'Internationale Communiste, les Dictateurs de Moscou ont décidé que tout le Parti communiste chinois, ainsi que l'Union des étudiants, devaient s'unir avec le parti bourgeois démocrate : « Go-Min-Don ». A ce propos, Radeck a écrit un article dans lequel il disait que dans un pays non-capitaliste le prolétariat doit collaborer avec la bourgeoisie révolutionnaire. Mais il est bien étrange à constater que le parti « Go-Min-Don » s'allie maintenant aux partis réactionnaires « Yan-Tsu-Min » et « Din-Din-Tsé », tandis que la « Yan-Tsu-Min » (les deux partis sont surnommés monarchistes par les Chinois et les bolchevistes) contient les pires éléments réactionnaires. Auparavant, les bolchevistes les ont furieusement attaqués, tandis que maintenant, par l'intermédiaire de la « Go-Min-Don », on collabore amicalement. Il y a un mois, un congrès de la « Go-Min-Don » avait lieu. Par ce congrès, ils ont lancé le mot d'ordre de créer un gouvernement « populaire ».

Dans quelques localités, nos camarades ont organisé des associations ouvrières, dont quelques-unes font de la propagande anarchiste parmi les soldats. Dans nos rangs on peut discerner deux courants : les uns sont pour une propagande paisible, tandis que les autres sont partisans de l'anarchisme agressif ; ils sont d'avis qu'une révolution ne peut pas se faire sans employer la violence. Ils maintiennent que tant que nos ouvriers ne sont pas organisés, l'unique méthode à réaliser est de faire servir l'armée à la propagande.

Il y a, à l'heure actuelle, trois mensuels et quelques périodiques paraissant irrégulièrement.

Il me semble que la tâche la plus importante est d'expliquer la révolution russe. J'ai justement écrit trois livres sur la Russie : « Collection des articles sur la révolution russe », « La situation de la Révolution russe », « Deux ans en Russie ». Je veux écrire encore sur ce sujet.

BAO-POU.

BRESIL

Les conditions dans lesquelles vivent nos camarades au Brésil sont devenues dernièrement extraordinairement dures. Notre organe fraternel, *La Plèbe*, est interdit et les voleurs du gouvernement se sont emparés de tout le matériel de son imprimerie. Huit camarades sont emprisonnés et les groupes qui pouvaient avant la « Révolution » travailler légalement sont contraints maintenant à une action clandestine.

ALLEMAGNE

Le 1er février eut lieu à Berlin un congrès extraordinaire des anarchistes-syndicalistes allemands (Freie Arbeiter Union Deutschlands).

L'ordre du jour était le suivant .

1) Organisation syndicale ou secte.

2) Participation aux élections des Conseils d'usines.

3) Participation des mineurs aux élections corporatives.

4) Création d'un quotidien.

Sur le premier point, tous étaient d'accord que la F. A. U. D. doit se transformer en organisation de masses. Sur la question de participation aux élections aux Conseils d'usines et aux élections corporatives des mineurs, les avis se sont divisés. Les représentants de la Rhénanie et de la Westphalie étaient pour, les autres (Wosserkante, Haute-Silésie, Bavière du Nord), furent contre. Dans la résolution finale prise par 10 voix contre une, on dit que cette question ne peut être résolue que par un congrès général. Le congrès présent recommande aux camarades la plus grande tolérance des uns envers les autres. L'exclusion des membres ou des organisations à cause de leur participation ou non-participation ne peut avoir lieu. (1)

---

(1) Sur la question du rapport de nos camarades allemands, aux conseils d'usines, nous recommandons de lire l'article du camarade A. Souchy, paru dans le no 4 de la *Revue Internationale Anarchiste*.

Quant au point 4 sur la création d'un quotidien, les camarades ont exprimé l'avis que la question n'est pas encore mûrie pour le mouvement. Le camarade Melzer déclare que les camarades de Rhenanie-Wesphalie font, par leur propre initiative, des préparatifs pour la création d'un quotidien.

La question de creer un bloc avec les autres organisations antiautoritaires fut aussi discutée. La plupart étaient contraires, mais on s'était abstenu de prendre une decision quelconque.

Le « Syndikalist » ajoute que le Congrès, par son caractère sérieux, fit la meilleure impression sur tous les participants.

AUTRICHE

Le 12 et le 13 avril aura lieu à Vienne le IIe Congrès National du Bund Herrschaftsloser Sozialisten (anarchistes) avec l'ordre du jour suivant :

1) La situation économique et politique et les tâches des anarchistes autrichiens.

2) Compte rendu sur l'activité de tous les groupes adhérents de la presse et des éditions.

3) Organisation et nom de la Fédération.

4) Propagande et organisation.

5) L'anarchisme et l'activité anarcho-syndicaliste.

6) Notre attitude envers la violence, la non-violence et la révolution sociale.

7) Notre attitude théorique et pratique envers l'activité des « partis ouvriers » (nationaux, social-démocrates et communistes), des syndicats centralisés, etc.

8) L'anarchisme et le mouvement des jeunesses.

9) Notre attitude envers la liaison internationale.

L'ORGANISATION INTERNATIONALE DES ESPERANTISTES ANARCHISTES

A cause des conflits constants, au sein de la Sennacieca Associo Tutmonda, entre la majorité communiste et la minorité anarchiste, cette dernière s'est organisee dans une ligue mondiale des espérantistes antiétatistes (Tutmonda Ligo de Esperantistaj Senstatanaj, T.L.E.S.). Nos camarades partant du point de vue que l'Esperanto est devenu un moyen puissant de lutte sont décidés de le mettre entièrement au service de l'idéal anarchiste. Il est enfin devenu impossible de collaborer, en France, en Allemagne, etc., avec ceux qui se font les bourreaux de nos camarades libertaires en Russie. Ne protestant pas contre la tuerie, l'emprisonnement et le bannissement des anarchistes en Russie, les communistes esperantistes du S. A. T. se font moralement responsables des crimes commis par leurs camarades russes.

L'existence des organisations internationales anarchistes esperantistes, idistes, antimilitaristes (B.I.A) et syndicalistes ne sont-ce pas des germes, des signes sûrs, predisant la creation future et — qui sait — peut-être proche d'une Internationale Anarchiste ? Cela ne depend que de nous, de notre ardente volonte et de notre force d'action.

LA POLITIQUE DES SALAIRES DU GOUVERNEMENT RUSSE

Sur la réunion plenière de la Commission centrale de contrôle, le membre Korotkoff a référé sur la question des dettes qu'on doit aux ouvriers sur leurs salaires dans les diverses industries. Ainsi les Usines Metallurgiques de l'Oural doivent aux ouvriers un million de roubles. Aux ouvriers travaillant dans les mines, on doit environ 4.750.000 roubles. Le trust du sucre devait en décembre, aux ouvriers, 11 millions 200.000 roubles. Korotkoff a exprimé l'espoir que, prochainement, ces sommes seront rendues aux travailleurs. Il faut chercher les causes de ce délai dans ce que les industries ne reçoivent pas des crédits suffisants des banques et que la demande des produits n'est pas suffisante (pendant que les pauvres bougres crèvent de faim et de froid, n'ayant pas, bien entendu, d'argent pour acheter ce qu'il leur faut. Et dire que cela se produit dans un pays ouvrier-communiste !).

Le référent a attiré l'attention des auditeurs sur le grand danger que represente ce paiement attardé des salaires. Le danger n'est pas seulement du point de vue économique, mais aussi politique. Il est impossible d'augmenter la production dans ces conditions, et une rupture entre les ouvriers et le gouvernement est menaçante. Le chômage augmente et le nombre des sans travail dépasse 1.500.000. Selon *l'Ekonomitcheskaya Yisgne*, le chômage sévit surtout parmi les femmes.

En même temps, le gouvernement russe envoie des sommes enormes aux divers partis communistes de tous les pays. Les journaux du parti et ses éditions sont édités par l'argent qui manque non pas aux communistes, mais aux simples ouvriers — entendez-vous, gens de *l'Humanité* — aux simples ouvriers pour manger à leur faim, aux ouvriers exploités par leur nouveau patron-monstre, l'Etat bolcheviste !

(Der Syndikalist.)



A travers le Monde

Est-ce la fin ou le commencement de la fin? La civilisation moderne s'écroulera-t-elle comme tant d'autres qui l'ont précédée et qui sont tombées dans le néant, victimes de la guerre et de la haine farouche et inconsciente des peuples! La grande roue du Temps tourne, tourne sans cesse, arrachant sur son passage un lambeau de chair à notre vieille société, qui ne vit que par la force du passé, mais chaque jour cette force s'épuise, et les maîtres du jour n'ont qu'un souci : faire durer le plus longtemps possible une situation qui les privilégie, en laissant aux générations futures le soin de redresser un monde chaotique, œuvre de leurs erreurs et de leurs crimes.

Pourtant, malgré tous les efforts des gouvernants et des politiciens, le vieux monde chancelle, et il semble que rien ne puisse le sauver de la débâcle, sinon le désintéressement des classes laborieuses qui ne paraissent pas comprendre toute l'importance du déséquilibre financier et social ; mais les abus, et les spéculations éhontés des puissants créent une telle atmosphère irrespirable, que le désintéressement apparent des peuples n'est peut-être qu'une méfiance profonde pour tout ce qui gouverne, et le réveil des esclaves est peut-être plus proche que nous le pensons.

Partout les scandales succèdent aux scandales. La politique qui depuis des années et des années présidait aux destinées des peuples est en pleine banqueroute; les rouages ne fonctionnent plus et le capitalisme international, ne sachant à quel saint se vouer, cherche dans un nationalisme guerrier à sauver son prestige, mais n'arrive en réalité qu'à émietter ses forces.

Le capital essayera sans doute à tuer la Révolution intérieure qui gronde un peu dans tous les pays d'Europe, par la guerre extérieure. Jamais, même aux heures les plus noires d'avant 1914, la situation internationale ne fut aussi critique. Les causes du conflit sont plus nombreuses qu'avant la grande guerre, et chaque puissance s'arme jusqu'aux dents dans la crainte d'être écrasée dans les boucheries futures.

La diplomatie, malgré ses roueries, est impuissante à concilier les intérêts contraires qui s'opposent et même nationalement les appétits individuels offrent aux attaques des éléments d'opposition un terrain propice à la lutte. Nationalement et internationalement, la situation est donc révolutionnaire.

La France est courbée sous le fardeau que lui a laissé le dernier carnage. Elle traîne le boulet de plusieurs centaines de milliards de dettes, et les gouvernements, sous des étiquettes différentes, poursuivent une politique de recherches et de tâtonnements pour se retrouver toujours au centre du même cercle vicieux. Le Bloc des gauches, sur lequel la population démocratique, avait fondé de grandes espérances, a été incapable de tenir les promesses faites le 11 mai dernier, et le cabinet de M. Herriot, balloté de droite à gauche, tente de conserver son équilibre qui est menacé à chaque instant par les exigences des nationalistes et les sourires socialistes.

Pendant ce temps, la vie augmente dans des proportions fantastiques et l'impuissance de la démocratie est tellement flagrante que les discours qui, généralement, servent de pâture aux naïfs ne trompent plus personne. Et la position de l'Etat français, loin de s'améliorer, deviendra chaque jour plus critique. Les charges fiscales seront encore plus lourdes dans le futur qu'elles ne le furent dans le passé. L'Angleterre réclame son argent, l'Amérique aussi. Pour répondre aux exigences des « Alliés », la France serait obligée de consentir des sacrifices que sa situation économique et sociale ne lui permet pas, et, désespérée, prise dans l'étau de la finance, elle est prête à se jeter dans les bras d'un dictateur de droite ou de gauche, qui, par la violence, calmerait, pour un temps plus ou moins long, la surexcitation nationale, mais ne résoudrait pas le problème.

L'Allemagne qui, tout autant que la France, a souffert de la dernière guerre, est, elle aussi, désaxée et cherche, sans la trouver, une orientation politique. Tour à tour, la démocratie et la réaction tiennent les guides du gouvernement, mais aucune stabilité ne se manifeste, et la situation économique souffre profondément de ces luttes politiques.

Le grand empire du kaiser se désagrège. La République n'a pas sauvé le pays de la débâcle, loin de là, et déjà devant l'inopérence du régime démocratique, les monarchistes relèvent la tête, espérant, à la faveur de la lassitude populaire, réinstaurer l'ancien régime. La Bavière est au seuil de la Monarchie et la Prusse, qui jouit dans l'empire d'une grande influence, voit s'ébranler les dernières pierres de la démocratie. C'est la démagogie, la soif du Pouvoir, la cupidité, qui sont cause de tout ce désordre. C'est tout le régime parlementaire qui s'écroule, face à l'intérêt particulier qui domine partout l'intérêt collectif.

L'Italie est toujours sous la coupe de Mussolini et l'attitude mesquine de l'opposition parlementaire laisse la route de la réaction large-

ment ouverte au dictateur. Rien ne peut faire espérer pour le moment une transformation dans le régime d'arbitraire et de violence qui sévit de l'autre côté des Alpes. La classe ouvrière qui n'a pas su, il y a trois ans, compter sur elle-même et abandonner tous les politiciens de la sociale, paye bien cher ses erreurs passées, et il faudra de longs jours pour que le prolétariat italien retrouve son unité, qui, seule, lui permettra d'organiser sa force pour lutter avec efficacité contre le fascisme meurtrier.

En Espagne, Primo de Rivera règne toujours en maître et ses échecs successifs au Maroc n'ont pas ébranlé son pouvoir. Soutenu par toutes les forces réactionnaires du pays, il poursuit sa besogne criminelle, et, pas plus qu'en Italie, l'opposition libérale n'a le courage de se dresser contre la prétention du valet d'Alphonse XIII. Seuls, l'héroïsme et la sincérité de quelques révolutionnaires, qui ne peuvent se courber devant la violence réactionnaire, nous apportent quelques espoirs. Hélas ! la répression est terrible et féroce, et la vie des nôtres est, à chaque instant, menacée au delà des Pyrénées.

Dans toutes les puissances, se retrouve, à un degré plus ou moins élevé, la situation tragique de l'Espagne. La Bulgarie est le théâtre d'assassinats politiques, organisés par la police, et chaque jour une nouvelle victime tombe sous les balles de la réaction.

La lutte contre le bolchevisme est l'excuse des pires forfaits, et tous ceux qui se permettent d'élever la voix contre la terreur blanche sont à la merci des valets du Capital.

C'est donc dans le monde entier que souffle un vent de réaction, et même les pays les plus libéraux n'échappent pas à ce phénomène, tant il est vrai que le nationalisme n'existe pas, et que les conflits qui divisent, à l'heure actuelle, le capital et le travail sont d'ordre international.

L'Angleterre, qui ignora, jusqu'à ces derniers temps, la bataille révolutionnaire et dont le prolétariat se cantonnait dans la lutte légale, prend également position sur le terrain révolutionnaire.

L'impuissance des socialistes et des trade-unionistes à réaliser leur programme minimum, alors qu'ils étaient en puissance de gouvernement, a donné naissance à un mouvement d'extrême-gauche qui se manifestera chaque jour plus puissant.

Les mesures gouvernementales pour enrayer la diffusion des idées nouvelles sont vouées à un échec ; c'est la situation économique du pays qui est cause de ce néo-révolutionnarisme et rien ne pourra arrêter la marche en avant de la Révolution.

La situation intérieure de l'Angleterre se complique de sa situation extérieure. L'Empire britannique s'aperçoit que ses colonies lui échappent et qu'elle sera réduite, demain, à ne compter que sur elle-même.

On peut dire que le Canada, l'Australie sont déjà sortis du grand empire colonial ; ce sera demain le tour de l'Égypte et de l'Irlande que seule la violence des impérialistes maintient encore sous le joug de la perfide Albion. L'ordre n'est maintenu aux Indes que par la force et le crime, mais toute cette violence ne peut durer qu'un temps et, petit à petit, l'émancipation des peuples opprimés menace l'autorité des maîtres du monde.

La Bourgeoisie a peur, le Capital tremble. Les améliorations sociales dont ont bénéficié les peuples ne sont pas égales aux progrès de la science. L'intérêt individuel, dans le commerce et l'industrie, arrête la production afin de ne pas inonder le marché de produits dont la quantité diminuerait la valeur, mais, du même coup, le chômage s'intensifie, la consommation est réduite et le travailleur n'a pas les possibilités de satisfaire les besoins les plus élémentaires, indispensables à sa vie matérielle.

Combien de temps durera cette situation anormale ? Au seuil du gouffre, le Capital cherche à franchir le fossé en divisant la force qui le menace, et cette tentative est la seule qui puisse laisser quelques espérances à la classe dirigeante. Le travail se prêtera-t-il à cette offensive ? Saura-t-il comprendre que le triomphe absolu de la réaction, c'est l'obscurité pendant des années et des années. C'est le trou noir qui s'ouvre devant l'avenir ?

Espérons-le. En tout cas, si le Capitalisme peut reculer l'heure de la débâcle il ne pourra échapper, un peu plus tôt ou un peu plus tard, au torrent qui l'engloutira.

Le vieux monde doit disparaître, notre civilisation ne peut plus vivre. Demain sera aux audacieux pour qui l'exemple du passé aura été un enseignement et qui auront su lire au livre de la vie.

L'anarchie a un grand rôle à jouer dans la bataille sociale ; seule, elle n'a pas été corrompue par les forces mauvaises du pouvoir et de la politique, seule elle peut prendre l'outil qui régénère une humanité. Les anarchistes sont peu nombreux. Qu'importe. La raison et la logique ne sont pas une question de chiffres, mais pourtant elles arrivent toujours à triompher du mensonge et de l'hypocrisie ; et c'est pourquoi la vérité anarchiste sera demain la maîtresse du monde, et guidera les hommes vers une société où le travail sera la seule richesse, et où la haine fera place à l'amour.

J. CHAZOFF.



La Vie des Lettres

LES ENFANTS DE CAÏN, par Louis Roubaud.

SENTIR, par Marcel Millet.

Mieux que toutes les déclamations sur les bagnes d'enfants, les faits parlent contre le régime des colonies correctionnelles — surtout quand ces faits ont été choisis par un observateur doué, comme Louis Roubaud, du génie de la sympathie.

L'auteur des *Enfants de Caïn* n'a retenu que quelques visages derrière la « lourde », mais ces visages, il a gravé dans son cœur leurs traits douloureux et en les transcrivant dans son livre, il leur a donné l'impressionnant aspect d'autant de visions de reproche pour les hommes qui portent, de gaité de cœur, la responsabilité de cette « grande misère de l'enfance ».

Quelques lieux, quelques types et quelques anecdotes, cela suffit à l'art poignant de Roubaud.

Voici Eysses :

« Eysses, aujourd'hui, demeure à la fois un couvent et une prison.

« On traverse d'abord une cour de caserne où il n'y a plus de soldats ; on pénètre sous une voûte, où le gardien en uniforme semble s'être creusé un logement de troglodyte et l'on aperçoit une porte.

« C'est un décor de Ballot, une synthèse redoutable et surannée : *Lasciate ogni speranza!* Des ferrures, des clous, des guichets grillagés, une serrure définitive : la porte de prison, *la lourde*. »

Et voici les dortoirs :

« 300 cages alignées le long d'étroites ruelles enfermant 300 lits où même le sommeil paraît prisonnier. »

Un des « enfants de Caïn » : Trouvé (Frédéric) :

« Pour quelle faute est-il à Eysses?

« Il vient de la colonie pénitentiaire de Belle-Isle. Là-bas, les pupilles travaillaient dans les champs, il n'y a pas de clôture à sauter. Il est parti deux fois, trois fois. On ne va pas bien loin ; la mer vous cerne de tous les côtés et l'on ne sait pas manœuvrer une barque... La troisième évasion vaut le châtiment suprême : le quartier correctionnel à Eysses.

« Mais avant Belle-Isle ?

« C'est un pupille de l'Assistance. On l'avait placé chez des cultivateurs. Il ne s'est pas entendu avec eux, il a mauvais caractère...

« Et avant ?

« Frédéric Trouvé a été rencontré dans une rue de Paris, à l'âge de deux ans environ, par un agent de ville qui l'a conduit au poste.

« Telle est son origine... et son délit. »

Il y a là Paul Boulin « coupable d'avoir une mère en prison » — Jean Rigault, dont le père a été broyé par une machine-haut-le-pied en faisant la manœuvre, et dont la mère a été déchue de ses droits maternels, Jean Rigault qui, tout petit, a été confié à un de ces patronages pour qui « le dévouement est une affaire », — et aussi Robert Guichard qui a tué son père.

Louis Roubaud nous dit : « Je trouverai dans ces établissements des pupilles de l'Assistance publique qui ont mauvais caractère ; des petits miséreux que les tribunaux ont acquittés, mais qui n'ont pas de parents recommandables ; des petits patronnés qui n'ont pas goûté toute la sollicitude des patronages et qui ont créé un « incident à la liberté surveillée » ; enfin des criminels... des fous ! »

Et voici une scène d'enfer digne des bagnes d'Afrique, voici *le Bal*. Cela se passe à la colonie pénitentiaire de Belle-Isle :

« Le chef appelait *cela* un « bain chaud ».

« Dans les rapports officiels, correctement rédigés, *cela* s'intitule le « peloton de discipline. »

« Nous dirons comme tout le monde : *Le Bal*.

« Il y a un petit bal en plein air devant la porte du réfectoire. C'est une piste sur terre, les punis y « font du sport » tous les jours de midi à une heure.

« Mais le Grand Bal est dans une salle couverte — le premier bâtiment à gauche en entrant dans la colonie. Il est bien aménagé sur ciment et parquet. La piste ovale sur laquelle il va falloir courir n'est pas large ; elle ne se prête pas aux luttes du sprint, le leader n'est jamais dépassé et l'on ne doit pas s'écarter de la corde sous peine de tomber, car le coureur exécute son entraînement à quelque trente centimètres au-dessus du sol... S'il fait un faux pas, il s'en va toucher du nez le parquet central où se tiennent les gardiens bleus à étoile rouge.

« Et les gardiens bleus ont aux pieds de dures galoches.

« On ne fait pas cavalier seul.

« Pour organiser un bal, il faut au moins six danseurs. Cela peut aller jusqu'à vingt. La ronde commence à 9 heures du matin et ne s'arrête qu'à 5 heures du soir avec une heure

d'interruption pour déjeuner. L'allure normale est de 7 à 8 kilomètres à l'heure. Elle est entretenue par les surveillants, montre et bâton en mains.

« On danse pieds nus comme dans l'antiquité.

« Le chef avait raison. A cette allure, le bal devient vite un bain de vapeur. On tourne, tout tourne, le leader est stimulé par le bâton et les autres n'ont qu'à coller leur front sur le dos du camarade, sans le lâcher d'un centimètre.

« A la pose, on descend sur le parquet central et l'on se couche. La piste continue à tourner toute seule. Les deux surveillants ont l'air d'être quatre, on leur voit deux têtes, huit bras...

« Mais le vertige s'apaise, les objets reprennent leur place et leur immobilité. Il faut repartir.

« Il advient qu'un danseur n'obéit pas au signal et demeure étendu sur le ventre. Quelques coups de galoche ne l'éveillent pas. On le retourne sur le dos, son visage exangue apparaît, ses yeux grands ouverts ne regardent pas...

« — Bon pour l'infirmerie. »

Ne citons pas plus. Tous les anarchistes se doivent de lire *Les Enfants de Caïn*. Ce livre contribue à renforcer notre volonté de destruction d'un Etat qui « corrige » ainsi *ses pupilles*.

*
* *

Sentir est une plaquette de poèmes que notre ami Marcel Millet vient d'éditer aux « Humbles ».

Symphonie de sensations multiples, notations lyriques d'une sensibilité toujours en éveil, inquiétude intellectuelle des sens d'un poète qui n'oublie pas d'être un homme. Et le rythme suit la trépidation de cette vie anxieuse de tout saisir, de tout réfléchir, de tout répercuter, de tout chanter.

Marcel Millet est un de ces poètes réfractaires qui tirent de leur révolte même l'originalité de leur art.

Ecoutez-le chanter la joie de ne pas servir, l'ivresse de vivre sans s'adapter :

Et si rien ne fut inutile
et si l'orgueil, manteau royal, mangé de mites,
ne sauve même pas toujours les apparences,
gloire déjà de pouvoir dire : J'ai voulu.

Compare : ils sont châtrés ; vois leurs faces
[d'eunuques,
écoute les, troupeau bêlant, suiveurs de modes,
et lis, de loin en loin, leurs livres de commerce.
Leur malice a saisi le filon qui rapporte,
ce groupe-ci satisfera les prudes,
cet autre aime les controverses,
ce pédant-là ratiocine et dissèque,
— écrire est un métier ; ces gens-là sont corrects,
ils ont du flair, du tact, et jouent aux chers
[confrères.

J'ai voulu mon isolement. J'ai les mains nettes,
non serviam ; et mon refus
de participer aux agapes
a découragé les derniers fidèles.

D'ailleurs, que méfiant de ces fidélités,
démasquant les palinodies,
j'avais parlé crûment, pour dresser une haie,
sûr d'avance d'être « puni » par le silence,
et condamné dès lors à l'exil sans pardon.

Oh ! je les lis parfois, je sais qu'ils continuent,
ils n'ont pas changé, ils marinent dans leur jus,
gagnent leurs sous — c'est leur excuse.
Il est parfois si difficile de vouloir.

J'ai voulu. Maintenant des gamins qui m'ignorent
ont pris ma place car ce monde est très petit,
je ne joue même plus au misanthrope.
Un ex-ami a dit de moi : « C'est un aigri. »

Voilà tout. Le verdict prononcé, qu'on m'oublie !
Les hommes sont pressés, les appétits sont vastes,
le grand teinturier a blanchi les consciences ;

« S'adapter ! s'adapter ! » prescrivait un prudent,
— et les petits requins s'agitent dans le temps.
Pêle-mêle, des petits mots, des petits actes,
dans l'océan des pestilences,
donnent l'illusion de la vie qui recommence.

Qui recommence ? — Continue, — ainsi la guerre
aujourd'hui maquillée en souvenirs littéraires.
Tel gosse lance : « enviable épopée ! »
Tel pisse-froid reprend : « génération casquée ! »

Rien d'eux ne m'éclabousse,
et je pousse du pied le vain amas de feuilles,
leurs causes ne sont pas les miennes
et leurs querelles m'indiffèrent.

Drapé dans mon orgueil sauveur ? J'ai dit les
[loques.
On est seul, éternellement seul, parmi des dupes
ou des gredins.
Oui l'orgueil d'un passé d'Aventure, la force
de mépriser, et de *durer* loin des eunuques.

On est seul, pauvre, et les hivers sont rudes ;
tous les livres d'amour mentaient.
Mais vivre encor, tenir, avec la certitude
que cette solitude est bonne, et que ma vie
est celle d'un homme libre.

L'amer savoir qu'on verse un peu dans chaque
[livre...

Aucun livre ne vaut la vie.
J'ai voulu. Pas réalisé mais nettement voulu.
Point de remords, mais ce fils qui pousse dru
et qui sera de la race des forts.

La récompense ? (ô loi radoteuse, ô manie !)
Mais mon fils dressera, Triomphe, après ma mort,
le temple que je n'ai pas pu construire,
mon fils sera de la race des forts,
et la vie de mon fils vaut plus que tous les livres.

« Non serviam » — telle est la fière devise de Marcel Millet. Il sait la porter, dans la vie, avec un héroïsme qui n'exclut pas la grâce. Rare mérite.

André Colomer.



UN SOUVENIR

(suite et fin)

La grande salle basse que traversaient des couples, tout en couleurs — uniformes se mêlant aux peignoirs rutilants. Le tango se mariait au bleu horizon, le kaki au bleu pâle. Il y avait du rose criard et du violet.

Dans la fumée des pipes et des ninas, au son d'un « Limonaire », on tournoyait. Il revoyait tout nettement.

Les tables au fond de la pièce et contre le mur, séparées par une banquette sale, et à côte du piano mécanique le comptoir, d'où émergeaient les formes flasques de la matrone qui trônait importante et mal aimable. Aux murs, des panneaux à prétention érotique et artistique, plus fades que suggestifs. Et surtout du bruit, du bruit. C'était la rancœur de toute cette humanité prostituée, soldats et filles, qui s'exhalait et s'étourdissait pour oublier... Ah ! oublier !

Le piano cessait sa valse et comme personne ne renouvelait la consommation musicale, l'orchestre à tour bras se rendormit. Les femmes souriaient aux arrivants, sans plus s'inquiéter de leurs anciens partenaires. Elles s'étaient avancées à six vers le renfort. Sans s'occuper des chaises restées vacantes et des places libres de la banquette, plusieurs s'assirent sur les genoux des nouveaux venus, charmés d'ailleurs du contact chaud des fesses molles des hétaïres. Deux seulement prirent place au bout de la table, cependant que les genoux de Tourley restaient libres.

Il avait l'air trop triste sans doute. (Il pensait encore à son affront.)

La dernière des filles, d'un pas désabusé, s'approcha de lui.

— On est triste ?...

Tourley ne répondait point. Elle se mit tout près de lui et se colla contre sa poitrine.

— T'as l'air peiné, mon gosse, reprenait-elle.

Il semblait ne pas entendre.

La conversation s'était engagée entre les filles et les soldats, débutant par le traditionnel et commercial : « Qu'est-ce que tu payes ? », adressé par chaque cavalière à son voisin.

On apporta de la bière et des sirops.

Les mâles, déjà, faisaient errer leurs mains sous les robes, cherchant à seconder la vue. Ils n'avaient que faire des appâts qu'offraient les poitrines, certaines débordantes

— En l'attente de la détente ! gouailla la dernière venue, la voisine d'Albert.

A cette saillie usée, tous de rire, jaune ou clair.

Bientôt la conversation traîna languissante. Un quart d'heure passa, sans que les consommations se renouvelassent, ni qu'aucun client ne proposât « la montée ».

Deux des filles d'abord se détachèrent, se jugeant pour le moins superflues.

— Qui c'est qui met deux ronds dans la fente pour une danse ? demanda une petite mince.

Un colonial se leva de chaise, mit la pièce dans le moulin à musique, qui aussitôt hâcha une polka. Deux couples tournoyèrent, l'un formé de deux fantassins, le second de la fille et du colonial. L'autre fille s'était approchée d'un petit pitou qui révassait seul à une table du fond. La fille, de sa vois félée, entonna une chanson à sous-entendus de circonstance. Des voix reprenaient en chœur :

Ça seul l'Amour.

* * *

Tourley s'étonnait à chaque fois de retrouver aussi présents à son esprit ces minuscules détails. Il revoyait tout avec une lucidité parfaite...

Une demie-heure passa...

Elle, cette Gabrielle, ou Germaine, ou Solange — (décidément, il ne retrouverait jamais ce nom !) — lui avait chuchoté à l'oreille :

— Tu ne peux pas me refuser pour une fois que j'y aurai du plaisir. Au nom des longs mois où j'ai donné ce plaisir sans en avoir, tu ne peux me refuser quelques minutes.

C'était, à n'en pas douter, un stratagème pour avoir le salaire qui, peut-être, avait été rare ce jour-là. Cela avait en quelque sorte forcé sa décision.

— Oui, n'est-ce pas ? insistait-elle, câline.

Elle était belle et sa chair était souple dont

il sentait la tiédeur. Elle avait de beaux yeux grands et brillants, une chevelure magnifique. Elle était tentante dans sa mise simple. Il avait réfléchi... puis fléchi.

Il se revoyait, la suivant un peu gauche, escorté par le sourire de ses copains. Il eut d'abord le regret d'avoir cédé, mais il était trop tard pour se raviser. Il eut augmenté son ridicule. De la table, ils allaient, la fille et lui, vers le Paradis de cinq minutes. V'la la caisse. Il paya.

Il entendit un de ses amis opiner, en connaisseur :

— Elle est bien, c'te môme !

Il perçut aussi très distinctement la réponse d'une fille à cette appréciation flatteuse :

— Elle est pas mal, mais elle est neurasthénique, et, pour b......, c'est bon à nib.

La Pervenche redemandait une danse. Et tout le monde se levait pour tourner. Alors qu'ils passaient dans un corridor, du piano les accords angéliques, ô combien ! montaient vers les Cimes où l'Amour se cueillait.

— Paradis à l'étage supérieur, avait-il essayé de sourire ; en montant l'escalier qui menait à ces cimes.

*
* *

Ils pénétraient dans une chambre nue, qu'elle éclaira. Il n'y avait que le nécessaire des voyages d'amour express. Accueil assez froid... La gêne de Tourley s'accrut encore.

La fille s'était assise sur le lit. Il fit de même... Neurasthénique... se répétait-il en osant à peine la dévisager, maintenant qu'ils étaient face à face.

Oui, elle était bien neurasthénique, cette fille. Contre son attente, et à son grand étonnement, elle causa.

Ils parlèrent de Paris un bon moment, s'étant devinés tout deux natifs de la capitale dont les éloignait un esclavage différent mais similaire.

Le sentant triste, elle tenta de l'amuser. Il lui en sut gré. Elle lui parut spirituelle, et, certainement, était assez lettrée. Elle était enjouée et sensée, et jouait sur les mots avec une facilité et une verve déconcertantes.

De l'entretien, il avait retenu quelques bribes.

— Tu as un patron, la Patrie, moi j'ai l'Amour. Ah ! c'est assez drôle, n'est-ce pas de combiner en une étreinte l'Amour et la Patrie... Ça donne l'Amour de la Patrie ! Une belle phrase... Ça coûte cher les belles phrases... avec cette vache de guerre !

Tourley regrettait que ces mots qui l'avaient déridé un peu, eussent perdu toute la couleur qu'il leur avait vue. Ce soir-là, il ne se serait pas lassé de l'écouter.

Il avait cru bon, cependant, de lui faire remarquer qu'elle pourrait se faire admonester.

— Je m'en fiche, sais-tu... pourvu que je fasse ma croûte... le reste... Ne te préoccupe pas de tes copains, qu'ils attendent s'ils veulent ou qu'ils s'en aillent... à moins que je ne t'ennuie...

— Oh non ! protestait-il avec une très vraie sincérité.

Et ils reprirent leur causette ; du moins, elle reprit son monologue. Elle se ravisa toutefois.

— Il ne faudrait pas que je te fasse mettre en retard. Je ne sais pas quelle heure il est...

Elle se mit toute nue.

— Toi aussi, fit-elle. Tu as bien cinq minutes que diable ! Tiens, boucle le verrou. Là... en bas...

Elle sourit :

— Pour une fois...

Il se coucha près d'elle. Elle l'étreignit longuement avec des baisers francs, de vraies caresses que peut-être il ne lui avait point rendues très sincèrement. Ah ! il s'en voulait depuis.

En se rhabillant, ils avaient causé encore un peu.

Cela faisait à peine une heure qu'ils se connaissaient et ils semblaient de bons amis de toujours.

Mais elle était belle cette heure qui s'écoulait, belle surtout de ce qu'elle avait bien voulu y mettre.. Il s'en rendait compte.

Cette heure, c'était surtout maintenant qu'il la comprenait importante et bonne — depuis qu'avec l'éloignement des ans il avait appris à la peser avec plus de justice.

Une belle heure dans la vie d'une putain et d'un militaire, c'était si rare !

La fille lui avait tapoté la joue en lui demandant s'il était content. Ce faisant, elle lui avait éraflé un peu l'œil involontairement.

Elle s'excusait de suite :

— T'ai je fait mal, mon goss. ? Pardon...

Il avait répondu... (ah ! ignoble mufle... qu'avait-il répondu !) Il n'avait trouvé que ces mots :

— T'es vache !...

— Ce n'est pas gentil, remarquait-elle.

A ce moment, il avait vu qu'il l'avait peinée. Il sentit de nouveau de la honte... Encore un affront !... ah ! De quel droit l'insultait-il ?

Elle avait tâché de lui faire oublier qu'elle était une prostituée et l'avait oublié un peu. elle-même, et, par ces mots, il lui rappelait qu'il n'avait vu, et ne voyait en elle que la putain.

— C'est lâche et bête, ajoutait-il.

Et il lui avait pris les mains avec une spontanéité qui la rassénérait.

Elle voulut lui montrer qu'elle ne lui en tenait pas grief. Elle l'amena contre elle, doucement, et le baisant au front :

— Ça ne fait rien, mon petit...

Il fouillait dans ses poches.

— Non, non !...

Elle arrêta le geste.

Il la vexait de nouveau.

Il balbutia, penaud :

— Je me souviendrai de toi...

— Tu reviendras, n'est-ce pas ?...

— Oui, mais oui...

Ah ! la belle promesse.

Il n'était jamais allé la revoir et depuis il ne pouvait même plus se rappeler son nom.

Elle lui avait arrangé sa cravate.

— Là. Maintenant descendons, dit-elle.

⁂

On avait accueilli le couple assez froidement. Tourley comprit nettement que les consœurs de la fille les moquaient. Oh ! il y avait de la jalousie encore plus que de l'ironie. Mais, seuls, les sarcasmes l'atteignirent.

Ses amis étaient là encore.

— Mon colon !... dit l'un.

Tourley avait fait celui qui n'entendait pas. Il se fût fâché très facilement.

— Quelle heure ? s'inquiéta-t-il.

— Onze et quart...

Il était moins tard qu'il ne le pensait.

— On part ? demanda-t-il néanmoins.

Mais ses amis se chamaillaient avec le colonial et on ne lui répondit point. Tourley ne voulait pas rester plus longuement là, auprès de ces filles et de ces soldats. On le regardait en souriant. Ces yeux qui le narguaient lui faisaient monter de la colère. Il craignait qu'elle éclate.

— Non ; plutôt être seul.

Son amie était revenue et lui tendait les mains.

— Tu reviendras me voir ?

— Oui, je te promets...

Mais déjà il eût désiré être loin d'elle, loin de tous...

— Alors ? s'impatientait-il.

Dans le feu de la discussion, la demande resta encore sans réponse.

Il s'énervait. Cependant, il n'osait pas se faire ouvrir et restait debout, figé, le masque contracté, l'air mauvais.

Le heurt du marteau le fit sursauter.

La porte s'ouvrit sur deux coloniaux.

— Attendez... cria-t-il.

Et sans un seul regard, même pour celle qui avait été la délicate compagne d'une heure, Tourley avait fui, avec un « au revoir » vague à l'adresse de tous, comme un lâche, tandis que la fille se rasseyait, peinée... très peinée, et cherchait à comprendre.

En approchant du quartier, il avait réfléchi sur son attitude.

Il avait eu peur des lazzi de ses compagnons, peur des sourires et des gloussements ironiques des filles. Peur... comme un gosse.

Pourquoi ?

Ah ! lâcheté du mâle !

Que de boue, il avait accumulée autour de cette heure douce et jolie. Que de boue !

Son âme était sale comme ces ruelles boueuses qu'il traversait. Que devait-on penser de lui, là-bas ? Il y avait une femme jolie et bonne qui tendait une main fraternelle à un homme qui faisait mine de ne pas voir... Qui eût dû avoir honte de l'autre pourtant, en l'occurrence? Il avait agi en mufle cet homme, se répétait-il les épaules basses... Et, cet homme, c'était lui... Tourley !

....

A côté de lui, les bavards dissertaient toujours. Derrière les fumées de sa pipe, Tourley revivait son souvenir aimé, bien qu'à chaque fois qu'il le réveillât, ce fut pour en souffrir.

Quelle nuit il avait passée après cette heure. Quelle nuit !

Il se reportait en elle...

Il revoyait, dans un vaste dortoir qu'habitaient vingt sommeils, un petit soldat, sur sa couche, et qui pleurait, pleurait amèrement sur sa veulerie impardonnable.

HENRY POULAILLE.



Imp. "LA FRATERNELLE" 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gérant :* A. COLOMER

617

Quatrième Année — N° 33 AVRIL 1925

La Revue Anarchiste

Le Numero.	1 75
Pour l'Extérieur..	2 »

ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France..	6 »	12 »	18 »
Extérieur..	7 »	14 »	21 »

PARAISSANT

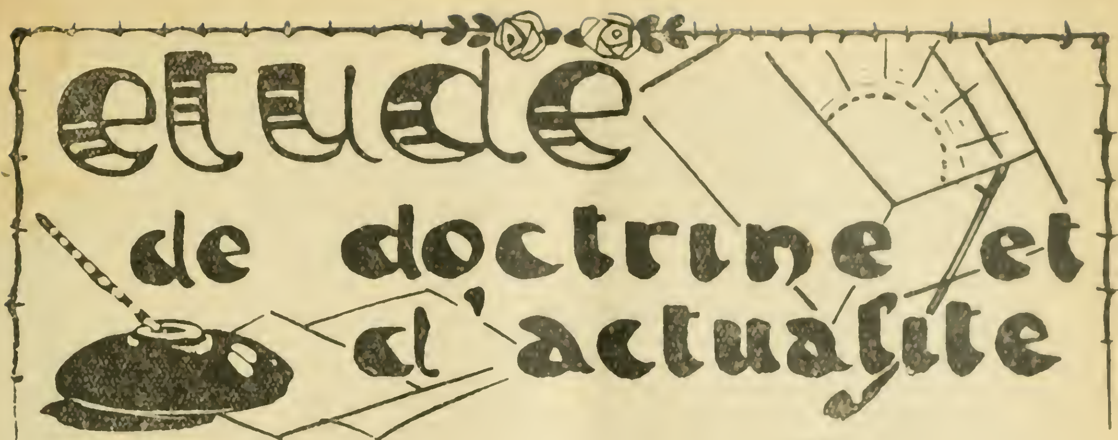
TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la RÉDACTION
à Georges BASTIEN, *Secrét Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION
à l'*Administrateur delégué*
même adresse. Chèque Postal 688-48

SOMMAIRE :





POURQUOI LA RÉVOLUTION RUSSE N'A PAS RÉALISÉ SES ESPOIRS

Emma Goldman, après deux ans passés en Russie, en est sortie écœurée. Dans deux livres édités récemment (My Désilusionnement in Russia), elle en donne les raisons.

Cette œuvre est du plus haut intérêt ; non seulement les causes de la faillite révolutionnaire y sont examinées minutieusement, mais, ce qui nous intéresse au point de vue anarchiste, ce sont les considérations pratiques et positives sur le mouvement anarchiste.

Les camarades qui ont vécu la révolution russe en ont rapporté des impressions et des idées qui jettent une nouvelle lumière sur le rôle des anarchistes dans une révolution. Les bolchevistes ont prétendu que « la révolution russe ne nous avait rien appris ». Hélas ! si : elle ne nous en a que trop appris, et la leçon qu'elle nous a donnée est à méditer profondément.

G. B.

Voici la conclusion de l'ouvrage d'Emma Goldman :

....

La raison de la faillite de la révolution russe, conduite comme elle le fut par le parti communiste, est maintenant claire. Le pouvoir politique du parti, organisé et centralisé dans l'Etat, chercha à se maintenir par tous les moyens à sa disposition. Les autorités centrales tentèrent d'entraîner les activités populaires dans une voie correspondante aux projets du parti. Le seul but de ce dernier était de renforcer l'Etat et d'établir son monopole sur l'activité économique, politique et sociale, et toutes les formes de manifestation intellectuelle. La révolution avait un tout autre but, son caractère essentiel était la négation de l'autorité et de la centralisation. Elle luttait pour élargir le champ de l'initiative prolétarienne et multiplier les formes de l'effort individuel et collectif. Les buts et tendances de la Révolution étaient diamétralement opposés à ceux du parti politique dirigeant.

Egalement opposées étaient *les méthodes* de la Révolution et de l'Etat. Celles de la révolution étaient imprégnées de l'esprit de la révolution elle-même, c'est-à-dire cherchaient à s'émanciper de toutes les forces oppressives ; en résumé, étaient mues par les principes libertaires. La méthode de l'Etat, au contraire — de l'Etat bolchevique comme de n'importe quel autre gouvernement, étaient basés sur la coercition, laquelle, logiquement et nécessairement, se développe en violence systématique, oppression et terrorisme. Ainsi, deux tendances opposées luttaient pour la suprématie : l'Etat bolchevique contre la Révolution. Cette lutte était un combat où l'un des deux devait périr. Les deux tendances, contraires dans leurs buts et leurs méthodes, ne pouvaient travailler en accord : le triomphe de l'Etat fut la défaite de la Révolution.

Ce serait toutefois une erreur de prétendre que le non-aboutissement de la Révolution a été dû uniquement aux pratiques des bolchevistes. Fondamentalement, ce fut le résultat des principes et méthodes du bolchevisme. Ce furent les principes autoritaires de l'Etat qui étouffèrent l'esprit libertaire et les aspirations vers

la liberté. N'importe quel autre parti politique arrivé au pouvoir, le résultat aurait été complètement identique. Ce n'est pas tant les bolchevistes qui ont tué la révolution que l'idée bolcheviste. Ce fut le Marxisme ou, en résumé, le sectarisme gouvernemental. Seule, la compréhension de ces forces cachées, souterraines, qui écrasèrent la Révolution peut jeter de la clarté sur la véritable leçon de cet événement qui a remué le monde entier. La Révolution russe a reflété, sur une petite échelle, la lutte séculaire entre les deux principes : libertaire et autoritaire. Car le progrès ne consiste-t-il pas en l'acceptation des principes de liberté contre ceux de coercition ? La Révolution russe fut un essai libertaire, vaincu par l'Etat bolcheviste, par la victoire temporaire de l'idée gouvernementale et réactionaire.

Cette victoire est due à un certain nombre de causes, dont la principale, cependant, était la situation retardataire de l'industrie russe, comme maints écrivains l'ont fait remarquer. La culture intellectuelle du peuple russe fut aussi une autre cause qui, si elle lui donnait des avantages sur les peuples voisins contaminés par la politique, avait également de forts désavantages. La Russie était préservée de la souillure et de la corruption politique et parlementaire. D'autre part, cette ignorance comportait l'inexpérience du jeu politique et une foi naïve dans le pouvoir miraculeux du parti qui criait le plus fort et faisait le plus de promesses. Cette croyance dans la puissance gouvernementale servit à enchaîner le peuple russe au parti communiste, avant que les grandes masses aient pu se rendre compte que le joug leur avait été de nouveau posé sur les épaules.

Le principe libertaire fut puissant dans les premiers jours de la Révolution, le besoin de libre opinion s'exprimant partout. Mais quand la première vague d'enthousiasme fit place aux nécessités prosaïques de la vie quotidienne, il fallut une grande fermeté de conviction pour maintenir brûlante la flamme de la liberté. Il y eut seulement comparée à la vaste étendue de la Russie — une poignée d'hommes, les anarchistes, qui entreprirent cette tâche. Mais leur nombre était petit, et leur propagande étouffée sous le régime tsariste, n'avait pas eu le temps de porter ses fruits. Le peuple russe, quoique partiellement anarchiste l'instinct, était encore trop peu familiarisé avec les véritables principes et méthodes libertaires pour tenter de les appliquer positivement.

La plupart des anarchistes russes eux-mêmes étaient malheureusement encore préoccupés davantage par l'activité limitée des groupes et l'effort individuel plus que par une action collective et sociale. Les anarchistes, les historiens probes de l'avenir l'admettront, ont joué un très important rôle dans la Révolution russe, un rôle beaucoup plus fécond et significatif que leur petit nombre aurait pu le faire espérer. Cependant, la sincérité et l'honnêteté m'obligent à constater que leur travail aurait été d'une valeur infiniment plus pratique s'ils avaient été mieux organisés et mieux préparés à guider les énergies désemparées du peuple vers une réorganisation sociale sur des bases libertaires.

Mais la non-réussite des anarchistes dans la révolution russe — dans le sens indiqué ci-dessus — ne signifie nullement la défaite de l'idéal libertaire. Au contraire, la révolution russe a incontestablement démontré que l'idée d'Etat, le socialisme d'Etat, dans toutes ses manifestations (économique, politique, social, éducatif) a fait entièrement banqueroute. Elle est l'antithèse de la révolution.

Il reste vrai, comme dans toute espèce de progrès, que seuls l'esprit et la méthode libertaires peuvent conduire les hommes à faire un pas en avant dans leur lutte pour une vie meilleure, plus belle et plus libre. Appliquée aux grands soulèvements sociaux connus sous le nom de révolution, cette tendance est aussi féconde en résultats que dans une période de processus de l'évolution ordinaire. La méthode autoritaire n'a jamais réussi dans l'histoire comme elle a failli dans la révolution russe. L'esprit humain n'a pas découvert d'autre principe que le libertaire, car l'homme a prononcé la plus haute parole de sagesse quand il a dit que la liberté était la mère de l'ordre et non sa fille. Malgré toutes les sectes et partis politiques, aucune révolution ne peut aboutir à un succès véritable et permanent si elle ne met son veto sur toute tyrannie et centralisation, et ne s'efforce de faire complètement un réel reclassement de toutes les valeurs économiques, sociales et intellectuelles. Non pas une simple substitution d'un parti politique par un autre à la tête du gouvernement, non pas en masquant l'autocratie par des formules prolétariennes, non pas la dictature d'une nouvelle classe à la place d'une ancienne, non pas une comédie politique quelconque, mais le total renversement de tous ces principes autoritaires servira seul la révolution.

Sur le terrain économique, cette transformation doit se faire par les mains des masses industrielles : ces dernières ont le choix entre l'Etat industriel et l'anarcho-syndicalisme. Dans le premier cas, la menace contre la reconstruction de la nouvelle structure sociale se développera avec l'Etat politique. Cela deviendrait un poids mort entravant la croissance des nouvelles formes de vie. Pour cette raison, le syndicalisme (ou l'industrialisme) est seul suffisant à la tâche, ainsi que le proclament ses partisans. C'est seulement quand l'esprit libertaire aura pénétré l'organisation économique

des travailleurs que les multiples énergies créatrices du peuple pourront se manifester, et que la révolution sera défendue et sauvegardée.

Seules, la libre initiative et la participation populaire aux affaires de la révolution pourront empêcher que les terribles erreurs commises en Russie ne se reproduisent. Par exemple, avec du combustible à une centaine de kilomètres de Pétrograd, il n'y avait aucune raison pour que cette cité souffre du froid, si les organisations de travailleurs avaient pu exercer librement leur initiative pour le bien-être de tous. Les paysans d'Ukraine auraient pu cultiver leurs terres s'ils avaient eu accès aux instruments aratoires emmagasinés à Kharkov et autres centres industriels qui attendaient, pour les distribuer, des ordres de Moscou. Ce sont là des exemples caratéristiques de la centralisation bolchevique, qui devraient servir d'avertissement aux travailleurs d'Europe et d'Amérique, et les prévenir cnotre les effets destructifs de l'Etat.

La puissance industrielle des masses, réalisée par leurs associations à bases libertaires — Anarcho-syndicalisme — est seule capable d'organiser avec succès la vie économique et la production. D'autre part, les coopératives, œuvrant en accord avec les organisations industrielles, servent de moyen d'échange et de répartition entre la ville et la campagne, et relient en même temps les masses agraires et industrielles. Un lien commun de services mutuels et d'entr'aide est créé, qui constitue la meilleure possibilité de la révolution, bien plus effective que le travail obligatoire, l'armée rouge ou le terrorisme. Seulement dans cette voie la révolution peut agir et développer rapidement les nouvelles formes sociales et inspirer aux masses la plus grande volonté d'achèvement.

Mais les organisations industrielles (ou syndicales) libertaires et les coopératives ne sont par les seuls moyens pour résoudre les phases complexes de la vie sociale. Il y a aussi les forces intellectuelles lesquelles, quoique intimement mêlées aux activités économiques, ont néanmoins leurs propres fonctions à remplir. En Russie, l'Etat communiste devint le seul arbitre de tous les besoins du corps social. Le résultat, comme décrit précédemment, fut une complète stagnation intellectuelle et la paralysie de tout effort créatif. Si l'on veut éviter à l'avenir une telle débâcle, les forces intellectuelles, qui restent enracinées dans la vie économique, doivent encore avoir une certaine indépendance, et liberté d'expression. Pas d'adhésion au parti politique dirigeant, mais dévouement à la révolution, capacité, connaissances et — par-dessus tout — l'impulsion créatrice devraient être le seul criterium de capacité pour le travail intellectuel. En Russie, cela devint impossible dès le commencement de la révolution d'octobre, par la séparation de « l'intelligentzia » et des masses. Il est vrai que le premier qui prit l'offensive fut l'intelligentsia, les intellectuels, spécialement le techniciens qui en Russie, comme en beaucoup d'autres contrées, se cramponnent à la bourgeoisie. Cet élément incapable de comprendre la signification des événements révolutionnaires, s'efforça d'endiguer le flot de révolte par un sabotage complet. Mais en Russie il y avait aussi une autre espèce d'intellectuels — avec un glorieux passé révolutionnaire de cent ans. Cette catégorie d'intellectuels garderent leur fidélité au peuple, quoiqu'elle ne pouvait accepter sans réserve la nouvelle dictature. L'erreur fatale des Bolcheviks fut de ne faire aucune distinction entre ces deux éléments. Ils combattirent le sabotage par une terreur s'appliquant à tous les intellectuels, en tant que classe, et inaugurèrent une campagne de haine plus intensive encore que pour la bourgeoisie — méthode qui creusa un abîme entre les intellectuels et le prolétariat et entrava le travail constructif.

Lénine fut le premier à comprendre cette erreur criminelle. Il fit remarquer que c'était une faute grave que d'amener les travailleurs à croire qu'ils pourraient rebâtir les industries et s'engager dans le travail intellectuel sans l'aide et la coopération de l'intelligentsia. Le prolétariat n'avait ni les connaissances, ni l'entraînement pour cette tâche, et il fallait reconstituer la catégorie des techniciens pour restaurer la direction de la vie industrielle. Mais la reconnaissance de cette erreur n'empêcha pas Lénine ni son parti d'en commettre une autre. Les techniciens furent rappelés avec des conditions qui augmentaient l'antagonisme entre eux et le régime.

Pendant que les travailleurs continuaient à mourir de faim, les ingénieurs, les experts industriels, les techniciens, reçurent de hauts salaires, des privilèges spéciaux, et les meilleures rations. Ils devinrent les employés choyés de l'Etat et les nouveaux conducteurs des masses esclaves. Ces dernières, nourries pendant les années du faux enseignement que le muscle seul est nécessaire pour une révolution triomphante, et que seul le travail physique est productif, et par-dessus le marché suggestionnées par la campagne de haine qui avait dénoncé en chaque intellectuel un contre-révolutionnaire et un spéculateur, ne pouvaient faire la paix avec ceux qu'on lui avait appris à détester et haïr.

Malheureusement, la Russie n'est pas le seul pays où prévaut cette attitude contre les intellectuels de la part des prolétaires. Partout les démagogues de la politique jouent sur l'ignorance des masses, leur enseignant que l'éducation et la culture intellectuelle sont des préjugés bourgeois, que les ouvriers peuvent s'en passer, et qu'eux seuls, travailleurs, sont capables de rebâtir la société. La Révolution russe

a établi très clairement que le muscle et le cerveau sont indispensables dans l'œuvre de regénération sociale. Les travaux intellectuels et manuels sont en relations aussi étroites dans le corps social que le cerveau et la main dans l'organisme humain. L'un ne peut fonctionner sans l'autre.

Il est vrai que la plupart des intellectuels se considèrent comme une classe à part et supérieure aux ouvriers : mais un peu partout les conditions sociales ont vite fait de faire descendre de son haut piédestal la classe intellectuelle. Ils n'ont pas cette facilité du prolétaire physique qui peut ramasser ses outils et trimarder à travers le monde à la recherche d'un changement de situation. Les intellectuels sont enracinés plus profondement dans leur milieu social particulier et ne peuvent pas aussi facilement changer de situation ou de mode d'existence. Si le monde occidental veut profiter des leçons de la Russie, la flatterie démagogique des masses et l'aveugle antagonisme envers l'intelligentsia doit cesser. Cela ne veut pas dire, cependant, que les travailleurs doivent être complètement sous la coupe de l'élément intellectuel. Au contraire, les masses doivent dès maintenant commencer à se préparer pour la grande œuvre que la révolution leur assigne. Elles devraient acquérir les connaissances et les capacités techniques nécessaires pour administrer et diriger le mécanisme complexe de la structure industrielle et sociale de leurs pays respectifs. Mais même dans les meilleures conditions qu'elles aient pu préparer, elles auront toujours besoin de la coopération de l'élément professionnel et intellectuel. De même, ce dernier doit comprendre que ses véritables intérêts sont identiques avec ceux de la masse. Une fois que ces deux forces sociales auront appris à ne faire qu'un tout harmonieux, les aspects tragiques de la Révolution russe pourront être éliminés.

Personne ne devrait être fusillé parce « qu'il a acquis autrefois de l'instruction ». Les scientistes, l'ingénieur, le spécialiste, l'éducateur, l'investigateur, et l'artiste, aussi bien que le charpentier, le machiniste ou tout autre manuel sont tous des parcelles de la force collective qui doit faire de la révolution le grand architecte du nouvel édifice social. Pas de haine, mais l'unité ; pas d'antagonisme, mais la camaraderie ; pas de fusillades, mais la sympathie, c'est la leçon que nous donne la débâcle de la grande révolution russe, leçon à retenir aussi bien par les intellectuels que par les manuels. Chacun doit savoir la valeur inappréciable de l'entr'aide mutuelle et de la coopération libertaire. En outre chacun doit savoir rester indépendant de son milieu et être capable de mettre à la disposition de la société le meilleur de lui-même. C'est seulement par ce moyen que le travail productif et l'effort intellectuel s'exprimeront dans des formes toujours plus nouvelles et plus riches. Pour moi, c'est l'enseignement d'ensemble et la leçon vitale qui nous est donnée par la Révolution russe.

Dans les pages précédentes, j'ai essayé d'indiquer pourquoi les principes, les méthodes et la tactique bolchevistes ont fait faillite, et que les méthodes et principes similaires appliqués dans d'autres pays, même les mieux évolués industriellement, devaient avoir les mêmes résultats.

J'ai montré que ce n'est pas seulement le Bolchevisme qui a fait faillite, mais le Marxisme lui-même. C'est-à-dre que l'*Idée Etat*, le *principe autoritaire*, ont prouvé leur totale banqueroute dans l'expérience de la révolution russe. Si je devais résumer mon argumentation dans une formule, je dirais : la tendance inhérente de l'Etat est de concentrer, de retrécir, de monopoliser toutes les activités sociales; la nature de la révolution, au contraire, est de se développer, de s'élargir, de se disséminer elle-même en des cercles toujours plus larges. En d'autres termes, l'Etat est conservateur et statique, la révolution est progressive et dynamique. Ces deux tendances sont incompatibles et tendent à se détruire mutuellement. L'idée étatiste a tué la révolution russe et ce sera le même résultat pour toutes les autres révolutions, *à moins que l'idéal libertaire ne prenne le dessus.*

Je dois encore aller plus loin. Ce n'est pas seulement le Bolchevisme, le Marxisme, l'Etatisme qui sont fatals à la révolution ausi bien qu'au progrès humain. La principale cause de la défaite de la révolution est plus profonde. On la trouvera dans la conception socialiste de la révolution elle-même.

L'idée révolutionnaire qui domine en général particulièrement l'idée socialiste, est que la révolution est une violente transformation des conditions sociales, par laquelle une classe sociale, le prolétariat, devient plus puissante qu'une autre classe, la classe capitaliste. C'est la conception d'un changement purement physique, et comme tel, nécessite simplement des réarrangements des institutions et de la scène politique. La dictature bourgeoise est remplacée par « la dictature du prolétariat » ou par celle de « l'avant-garde », le parti communiste. Lénine prend le siège des Romanovs, le Cabinet impérial est rebaptisé le Soviet des Commissaires du Peuple, Trotsky est nommé ministre de la Guerre, et un ouvrier devient le Gouverneur militaire général de Moscou. Voici, dans son essence, la conception bolchevique de la révolution, qui est actuellement mise en pratique. Et avec quelques différences minimes, c'est aussi l'idée de la révolution que se font tous les autres partis socialistes.

Cette conception est complètement fausse. La

révolution est, en effet, un processus violent. Mais si elle a comme seul résultat un changement de dictature, par une substitution des personnalités politiques, elle n'a alors aucune valeur. Elle ne vaut alors sûrement pas la perte de vies humaines et de valeurs intellectuelles qui résultent de chaque révolution. Même si une telle révolution devait apporter un bien-être social plus grand (ce qui n'a pas été le cas en Russie) même en ce cas elle ne vaudrait pas le terrible prix qu'elle coûte : une simple réforme peut être obtenue sans une révolution sanglante. Ce ne sont pas des palliatifs ou des réformes qui sont le véritable but d'une révolution, comme je la conçois.

Dans mon opinion, mille fois fortifiée par l'expérience russe, la grande mission de la révolution, « *la révolution sociale* », est le reclassement fondamental des valeurs. Un reclassement, non seulement des valeurs sociales, mais des valeurs humaines. Ces dernières sont même plus importantes, car elles sont les bases des valeurs sociales. Nos institutions et nos conditions d'existence reposent sur des idées profondément ancrées. Vouloir changer ces conditions et, en même temps, laisser ces idées et valeurs dans leur situation de fondations sociales, signifie simplement une transformation superficielle, qui ne peut durer ni apporter une réelle amélioration. C'est un simple changement de forme, non de substance, comme on l'a vu si tragiquement en Russie.

Ce fut à la fois la grande erreur et la grande tragédie de la révolution russe d'essayer (par la direction du parti politique gouvernant) de changer seulement les institutions et les conditions de vie en ignorant totalement les valeurs sociales et humaines incluses dans la Révolution.

Encore pis, dans sa folle passion pour le pouvoir, l'Etat communiste travailla même à fortifier les idées et les conceptions que la Révolution avait tenté de détruire. Il encouragea toutes les pires qualités antisociales et détruisit systématiquement la conception déjà claire des nouvelles valeurs révolutionnaires.

Le sentiment de justice et d'égalité, l'amour de la liberté et la fraternité humaine — ces fondements de toute véritable régénération sociale, — l'Etat communiste les supprima, les extermina. L'instinctif sentiment de l'homme pour l'équité fut marquée comme une faiblesse sentimentale ; la dignité humaine et la liberté devinrent des superstitions bourgeoises : le respect de la vie humaine, qui est l'essence même de la reconstitution sociale, fut condamné comme contre-révolutionnaire. Cette terrible perversion des valeurs fondamentales portait en elle-même le germe de la destruction. Avec cette conception que la Révolution était seulement un moyen de s'assurer le pouvoir politique, il fut inévitable que toutes les valeurs révolutionnaires deviennent subordonnées aux besoins de l'Etat socialiste, ou plutôt réellement soient exploitées pour asseoir la sécurité du pouvoir gouvernemental nouvellement acquis. La « Raison d'Etat » déguisée sous le masque des « Intérêts de la Révolution et du Peuple », devint le seul critérium d'action et même de sentiment. La violence, cette chose inévitable dans les soulèvements révolutionnaires, fut admise comme coutume établie, comme une habitude, et est maintenant glorifiée comme l'institution la plus puissante et la plus idéale. Est-ce que Zinoviev lui-même n'a pas canonisé Dzerzhinsky, le chef de la sanglante Tché-Ka, du titre de « Saint de la Révolution ». Est-ce que les plus grands honneurs publics n'ont pas été rendus à Uritsky, le fondateur et le chef cruellement sadique de la Tcheka de Pétrograd?

Cette perversion des valeurs morales se cristallisa bientôt dans cette super-formule du parti communiste : *la fin justifie les moyens*. Dans le passé également, les Jésuites de l'Inquisition firent leur cette formule et lui subordonnèrent toute moralité. Elle se vengea sur les Jésuites comme elle fait sur la révolution russe. A l'évocation de ce mot d'ordre, surgissent le mensonge, la fausseté, l'hypocrisie, la trahison, le meurtre public ou caché. Il serait d'un très haut intérêt pour les étudiants de la psychologie sociale d'établir que deux mouvements, aussi séparés par le temps et les idées, que le Jésuitisme et le Bolchevisme, *ont produit exactement les mêmes résultats* dans l'évolution du principe que la fin justifie tous les moyens. Le parallèle historique, presque complètement ignoré, contient une importante leçon pour toutes les révolutions à venir et pour l'avenir de l'humanité.

Il n'y a pas de plus grande erreur que cette croyance consistant à considérer les buts et projets comme une chose, et les méthodes et tactiques comme une autre. Cette conception est une menace latente pour la régénération sociale. Toute l'expérience humaine enseigne que les méthodes et les moyens ne peuvent être séparés des buts poursuivis. Les moyens employés deviennent, par le canal de l'habitude individuelle et de la pratique sociale, partie du but final ; ils l'influencent, le modifient, et bientôt les buts et les moyens deviennent identiques. Du jour où je mis le pied en Russie, je le sentis, vaguement tout d'abord, puis ensuite plus clairement. Les grands buts de la Révolution devinrent si nuageux et obscurcis par les méthodes utilisées par le pouvoir politique qu'il fut bientôt difficile de distinguer ce qui était moyen temporaire ou but final. Psychologiquement et socialement, les moyens influencent obligatoirement et altèrent les buts. Toute l'histoire de l'homme est une continuelle preuve que

séparant les méthodes des conceptions morales aboutit à une chute dans les profondeurs de la démoralisation. En cela reste la vraie tragédie de la Révolution russe. Puisse cette leçon n'avoir pas été donnée en vain.

Aucune révolution ne peut aboutir comme facteur de libération que si les *moyens* utilisés sont identiques aux *buts* poursuivis. La révolution est la négation de ce qui existe, c'est une protestation violente contre l'inhumanité de l'homme vis-à-vis de l'homme, avec les mille et un esclavages qu'elle comprend. C'est la destruction des valeurs dominantes dans un système compliqué d'injustice, d'oppression et le mal qui a été bâti par l'ignorance et la brutalité. C'est l'annonciatrice des *nouvelles valeurs*, se précipitant vers une transformation des relations humaines, et non pas seulement une nouvelle distribution du bien-être social. C'est tout cela, mais c'est encore plus, beaucoup plus. C'est d'abord et par dessus tout, le reclasseur, le porteur des nouvelles valeurs. C'est le grand *professeur* de la *nouvelle morale*, inspirant les hommes avec une nouvelle conception de la vie et de ses manifestations dans les relations sociales. C'est le régénérateur mental et spirituel.

Son premier précepte moral est dans l'identité des moyens employés et des buts recherchés. La fin ultime de tout changement social révolutionnaire est d'établir le respect de la vie, la dignité humaine, le droit de chaque être humain à la liberté et au bien-être.

Si cela n'est pas le but essentiel de la révolution, les transformations sociales violentes n'auraient aucune justification.

....

La révolution est le miroir du jour qui vient ; c'est l'enfant qui sera l'Homme de demain.

Emma Goldman.

(My further disillusionnement in Russia.)
(Doubleday, Page et Cy, New-York.)

De l'activité des Anarchistes Russes à l'Étranger

J'ai lu l'article signé I. W. dans le numéro 32 de la R. A. Je regrette de ne pas savoir qui est ce camarade. Son exposé me semble, quant au fond, trop personnel, et ses informations ne me paraissent pas tout à fait exactes. Je juge donc utile de les compléter, d'y apporter certains éclaircissements, certaines rectifications. Ce qui permettra aux lecteurs s'y intéressant, de se faire un tableau plus juste — et notamment beaucoup moins radieux — de la situation.

Il y a un peu plus de deux ans, cette situation était la suivante :

D'une part, quelques anarchistes russes expulsés ou ayant réussi à fuir, formèrent à Berlin : 1° Le Bureau étranger de la Confédération russe anarcho-syndicaliste ; 2° Le « Groupe d'anarchistes russes en Allemagne ». Quelques autres camarades œuvraient individuellement.

D'autre part, il y avait à ce moment à l'étranger : 1° Une petite fédération des groupes anarchistes russes en Amérique du Nord, éditant une revue mensuelle mi-clandestine : « Volna », de tendance anarchiste-communiste et *expressément anti-syndicaliste* ; 2° Une petite fédération russe ouvrière (à base libertaire), en Amérique du Nord également, éditant un journal hebdomadaire légal : « Amérikanskyé Izwestia », *de même tendance* que « *Volna* » ; 3° Une certaine organisation ouvrière russe I. W. W. (aussi en Amérique du Nord), ayant son journal hebdomadaire *de tendance anarcho-syndicaliste* : « Golos Troujenika » ; 4° Une petite fédération russe ouvrière en Amérique du Sud (Argentine) avec son journal hebdomadaire « Golos Trouda », *de tendance anti-syndicaliste*.

Quant à *l'appréciation* de ces divers organes, elle est une chose personnelle ; donc, elle peut être différente. Ainsi, je suis d'avis — et ne suis pas le seul — que toutes les éditions citées, la « Volna » surtout, laissaient beaucoup à désirer au point de vue rédaction, idées, contenu, etc...

Les anarchistes russes réfugiés à Berlin ayant formé les deux organisations susnommées, se posèrent au sein de leurs groupements respectifs deux tâches principales : 1° Soutenir littérairement les organes paraissant en Amérique du Nord et du Sud ; 2° Vu la grande né-

cessité d'avoir un bon organe anarchiste russe en Europe, à proximité de la Russie, et aussi d'établir une liaison étroite avec le mouvement en Russie. — tâcher de fonder un tel organe à Berlin, ainsi que d'organiser une liaison constante, stable avec la Russie.

On commença, naturellement, par réaliser la première de ces deux tâches : on collabora (de Berlin) à tous les organes en Amérique (« Volna », « Amér. Izw. », « Golos Troujenika », « Golos Trouda »). Malheureusement, des circonstances d'ordre personnel (état de santé précaire après les luttes et souffrances vécues, situation matérielle très difficile et autres), ne permirent pas aux camarades de développer cette activité dans les proportions voulues. De plus, et surtout, les divergences d'idées, les conflits constants et aigus entre les camarades et les organisations de tendances syndicaliste et anti-syndicaliste, enrayaient beaucoup l'activité des camarades.

Un peu plus tard, en 1923, le Bureau anarcho-syndicaliste à Berlin, réussit à faire paraître une petite revue mensuelle : « Rabotchy Pout ». Pas assez soutenue par les camarades à l'étranger, et pour d'autres raisons aussi, elle cessa de paraître après le numéro 6. En même temps le Bureau procéda à quelque autre activité. Mais bientôt après la disparition de la Revue, le Bureau cessa également d'exister.

Quant au « Groupe d'anarchistes russes en Allemagne », il édita d'abord, comme l'a déjà dit le camarade I. W., la brochure sur la répression de l'anarchisme en Russie soviétique et le livre sur le mouvement machknoviste. Ensuite, il réussit également, grâce à l'aide quelques groupements sympathisants en Amérique du Nord, de mettre sur pied la Revue mensuelle : « Anarchitchesky Vestnik ». De plus, il tâcha d'établir un contact étroit, régulier, avec le mouvement en Russie. Ces deux œuvres : la revue et la liaison avec la Russie (ainsi que d'autres tâches immédiates), exigeaient naturellement un concours, un secours sérieux, régulier et vaste de la part de *tous* les camarades et organisations libertaires russes en Amérique, sans distinction de tendance. Ceci d'autant plus, que la revue prit comme base une large façon d'envisager l'anarchisme et ouvrit ses pages à *toutes* les tendances libertaires. Malheureusement, ce secours *fut refusé* au Groupe (à la réserve de quelques petits groupements sympathisants qui permirent au Groupe de mettre sur pied la revue, mais dont l'appui ne pouvait pas suffire.) *Plus encore* : les camarades se groupant autour de la « Volna » et de l' « Amérikanskye Izwestia » entreprirent une campagne acharnée, une critique aiguë et méchante contre l' « Anartchichesky Vestnik » et en général contre le Groupe de Berlin. Sans m'engager ici dans tous les détails, dans toutes les péripéties de cette campagne, je me bornerai à dire que l'une de ces causes étaient (alors et toujours) les divergences d'idées ou pour mieux dire l'esprit d'intolérance et de sectarisme. Les camarades de la « Volna » et de l'« Am. Iz. » prétendaient pour la plupart être communistes (ou anti-syndicalistes) et ne voulaient rien savoir de l'« An. Vestnik » dont la position était celle de l'anarchisme « synthétique » ou « intégral », c'est-à-dire tendant à réconcilier et à réunir les trois courants anarchistes principaux : courants syndicaliste, communiste et individualiste. — Privé de soutien matériel, l'« An. Vest. » cessa de paraître après le numéro 7. Le groupe ne cessa cependant pas d'exister. Il s'appelle actuellement « Groupe d'anarchistes russes à l'étranger » et ne perd pas l'espoir de faire publier une autre revue, peut-être de moindre importance.

Jusqu'ici, je n'ai que *complété* l'exposé du camarade I. W., car en somme les faits qu'il cite correspondent à peu près *à la situation d'il y a deux ans*.

Or, la situation s'est complètement modifiée depuis. Le tableau que le camarade I. W. dépeint ne répond plus du tout *à l'état de choses actuel*.

D'abord, comme déjà dit, l' « An. Vest. » ne paraissant plus, le Bureau anarcho-syndicaliste n'existant pas, et le groupe d'anarchistes russes n'ayant pas les moyens nécessaires pour déployer son activité, l'action des anarchistes russes *en Europe* est aujourd'hui presque totalement arrêtée. (Il ne reste presque que le Comité Unifié de Défense des révolutionnaires emprisonnés en Russie où quelques anarchistes remplissent, ensemble avec les « maximalistes » et les socialistes-révolutionnaires de gauche, une tâche nécessaire, mais spéciale et bornée.)

Passons à l'Amérique du Nord.

A la lecture de l'article du camarade I. W. on a l'impression que *plusieurs* organes anarchistes continuent à y paraître : la revue mensuelle « Volna », l'hebdomadaire « Amer. Iz. », le quotidien « Rassviet », etc. Cette impression ne saurait cependant être exacte. La véritable situation est la suivante :

1° Pour permettre au quotidien « Rassviet » d'exister, la « Volna » mensuelle *dut cesser de paraître* ;

2° L' « Amér. Iz. », hebdomadaire qui, justement se transforma en « Rassviet » quotidien, ne paraît plus non plus ;

3° Le « Golos Roussila » hebdomadaire (I. W. W.), dut se transformer dernièrement après une assez longue interruption en un organe mensuel.

Donc en tout, nous avons actuellement en Amérique du Nord *un seul organe russe* se prétendant *anarchiste* : le « Rassviet » quotidien.

Ce n'est pas tout.

Une bonne partie de l'article du camarade I. W. est consacrée aux louanges qu'il fait au « Rassviet », cette « bonne arme de combat » qui « vient de s'ajouter à notre peu nombreuse famille internationale de quotidiens anarchistes ».

Or, il est à se demander, avant tout, si ce quotidien peut être estimé *anarchiste*, et s'il joue généralement un rôle utile, positif. Plusieurs camarades, et moi aussi, sommes de l'avis contraire. Nous considérons le « Rassviet » non seulement comme un organe laissant beaucoup à désirer (comme c'était le cas de la « Volna » et de l' « Am. Iz. »), mais tout simplement comme un journal *n'ayant rien de commun avec l'anarchisme*, et dont la prétention d'être un organe anarchiste, dont la parution en tant que tel ne pourrait être expliquée autrement que par certaines conditions spécifiques de la vie américaine et par quelques autres raisons spéciales. Nous considérons la parution du « Rassviet » *comme signe d'une décadence momentanée du mouvement anarchiste russe en Amérique*. A notre avis, *le rôle du « Rassviet » est absolument négatif*.

Ne pouvant naturellement m'arrêter ici à ces conditions et raisons, je me bornerai à quelques illustrations bien concluantes, que le lecteur pourra juger lui-même.

D'abord, le camarade I. W. se contredit déjà dans son propre exposé.

Il dit, d'une part, que le « Rasviet » est « une bonne arme de combat » et « un journal d'éducation ».

Mais, d'autre part, il constate que l' « Am. Iz. » (qui se transforma en quotidien « Rassviet » au mois de décembre 1924) était l'organe de groupements « n'ayant pas de convictions sociales bien définies » et que le « Rassviet » donnait parfois des informations et communications « un peu démagogiques ».

Il est à se demander si l'organe « un peu démagogique » d'un groupement « n'ayant pas de convictions sociales bien définies » peut être en même temps une bonne arme de combat et un journal d'éducation anarchiste.

Cependant, si ce n'était que cela, ce ne serait pas encore si grave, et certes des « améliorations sensibles » pourraient y être apportées dans l'avenir. Malheureusement, la réalité est beaucoup plus mauvaise. *Par tout son caractère, par son orientation générale, par son contenu, ses idées, ses intérêts, etc., le* « Rassviet » *n'est qu'une vulgaire feuille de chou*, bien qu'il prétende être de la famille anarchiste et qu'il octroie de temps en temps quelque place aux articles anarchistes. Plusieurs camarades sont d'avis qu'il ferait mieux de s'avouer franchement tel qu'il est et d'abandonner ses prétentions qui ne font que compromettre l'idée et le mouvement anarchistes.

Voici quelques ilustrations :

1° *Le programme du journal.* — Il est exposé surtout dans le n° 8 (n° 163 en continuant le compte de l' « Am. Iz. », comme le fait le « Rassviet » à partir du quatrième numéro) et complété au n° 56 (211). Citons le n° 163 (article de fond sans signature sous le titre : « *A nos nouveaux lecteurs* ») : « Sans nier les rapports de classes créés, nous savons tout de même que dans toutes les classes il y a des gens qui sont au-dessus des intérêts de classes et des privilèges personnels passagers. Celui qui peut se placer sur ce point de vue trouvera en nous des amis et des camarades fidèles dans la grande œuvre de construction nouvelle sur des principes nouveaux : non pas sur de l'esprit étroit de classe, mais sur la base d'un humanisme sain et éclairé. » — Du n° 211 (article de fond sans signature, sous le titre : « *Aux organisations russes* ») : « Le « Rassviet » ouvre largement ses colonnes à toute plume, idée et éducation russes. Le « Rassviet » s'adresse à toutes les organisations laborieuses russes, indépendamment de leurs convictions politiques et religieuses, et les invite à entrer à droits égaux au sein des organisations ayant fondé ce journal, et de devenir des co-associés entiers dans l'édition et le développement du « Rassviet ». Toutes les organisations russes dans toutes les villes, surtout à New-York, peuvent prendre une part la plus vive et créatrice à ce quotidien, le diriger dans son travail pour la vaste colonie russe. Toutes les organisations russes sont invités à entrer dans cette œuvre et à devenir le véritable patron du quotidien russe « Rassviet »... Le « Rassviet » est prêt à soutenir tout ce qui éduque, encourage et orne notre colonie de 400.000 hommes. Le « Rassviet » est prêt à appuyer toutes ses entreprises publiques, tous ses hommes d'action publique et tous les gens russes » (etc., etc., dans le même genre).

2° Comme le lecteur le voit déjà, tout en se plaçant *au-dessus des classes*, le « Rassviet » est loin de s'élever au-dessus des nationalités. Et, en effet, *ce journal est tout imbu d'un nationalisme et surtout d'un russifisme le plus écœurant* dont nous venons déjà de donner un aperçu.

En voici d'autres échantillons : « Nous, gens russes, avons compris maintenant qu'il faut vivre de la lumière de l'orient et non pas de celle de l'occident », etc. (« Oriente Lux », signé Eugène Moravsky, « Rassviet », n° 1). — « Ce qui est le plus intéressant, c'est que cet homme ayant remis le bien russe aux français veut maintenant jouer le rôle du défenseur des intérêts de la Russie. » (Correspondance : « *Wrangel proteste contre la remise des bateaux russes aux bolcheviks.* » « Rassviet », n° 2.) — « Le « Rassviet » est un journal public russe...

« Rassviet » est prêt à se mettre au service de tous les immigrés russes... « Rassviet » attend l'aide de toutes les organisations russes... » (« *La colonie russe et le* « Rassviet », n° 167, signé : Ivan Okountsoff.) — « Le « Rassviet » est le protecteur de la colonie russe. » « A *nos correspondants* », n° 126, Ivan Okountsoff.) — « Les Russes deviennent des Russes. Ils fraternisent. Le communiste russe ne méprise plus, comme auparavant, les gens russes. L'anarchiste russe souffre des souffrances intolérables du peuple russe. Le radical russe peut déjà s'entretenir avec un conservateur russe et l'écouter... Ceci est un vrai indice de la croissance de la Russie américaine. Elle commence à avoir conscience d'elle-même et elle se réunit. Elle impose sa physionomie russe nationale avec des traits russes et l'ambiance russe... Bridgport, Detroit, Pittsburg, Saint-Louis sont remplies d'automobiles russes... Eux-mêmes sont chauffeurs et maîtres... La colonie russe n'est pas pauvre. Elle a sa propriété. Ses coopératives. Ses entreprises à elle. Ses fermes. Rien que des églises pour 3 millions de dollars. Et des millions d'hectares de terrain... Je me tromperais à peine en affirmant que la Russie américaine ne vaut pas moins d'un milliard de dollars. Et elle continue de s'enrichir. Exclusivement par son propre labeur. » (« L'avenir de la colonie russe », n° 179, Ivan Okountsoff.) — « La colonie russe à Gartford augmente, se développe et s'enrichit. » (« Le Cartford russe », n° 181, Ivan Okountsoff.) — « Les parents russes aspirent à ce que les enfants russes sachent la langue russe. Dans ce but, les pères les envoient aux écoles russes. Les organisations russes vont au-devant de ces vœux des parents russes et établissent des écoles russes dans tous les centres russes. Les écoles russes sont nombreuses en Amérique... » etc. (« *Les écoles russes en Amérique* », n° 182, du même.) « Un jour, les organisations russes éparses et disséminées s'unifieront-elles aussi. Elles conflueront en une grande famille russe. Pour l'instruction. Pour l'aide mutuelle. Pour la gaîté. Pour la fraternité russe. Que Chicago en devienne le pionnier concret et l'avant-garde russe. Les autres colonies russes suivront Chicago. Pourvu qu'il y ait de l'action. De la belle action russe. » (« Maison populaire russe à Chicago ». n° 184, du même.) — « L'esprit des Indes se rapproche de celui de la Russie, du peuple russe. Les gens russes peuvent se considérer de bon droit comme frères des Indous. » (Article de fond : « *Les Indes et les bolcheviks* », sans signature, n° 204.) — « Et alors les organisations russes... vont se fondre en une seule Organisation Russe Nationale. » (« *Encore et toujours sur l'unification* », n° 206, Ivan Okountsoff.) — « La nouvelle administration de la Société Nationale Russe donnera peut-être une impulsion nouvelle et vive à l'œuvre de l'unification de la colonie russe » (n° 207, même auteur) — « Rakowsky a découvert « le grand cœur » d'Ilytch (Lénine). Le trait individuel d'Ilytch, dit ce bulgaro-roumain, fut... », etc. (Note sans signature, n° 216.) — « Les gens russes gagnent moins que les Américains. Les gens russes ont des logements appartenant aux autres et n'ont pas de maisons à eux. » (N° 231, Ivan Okountsoff.)

Je m'arrête. Je pourrais pourtant continuer ces citations à l'infini. Citons encore les lignes suivantes (n° 226, article de fond sous le titre : « *Les femmes guerrières* ») : « Personne, bien entendu, ne niera l'auto-défense de telle ou autre nation. Piètre est, certes, la nation qui ne sait pas se défendre contre un ennemi qui l'attaque. »

3° En même temps, le journal manifeste *une tendance nettement religieuse*. Dans l'article de fond du n° 231, la phrase de Marx : « La religion est de l'opium pour le peuple » est appelée stupide. Et, en effet, *le journal prête beaucoup d'attention à tout ce qui se passe au sein de l'église russe*. Dans le n° 226, nous trouvons un feuilleton d'un certain *Ivan Okountsoff*, déjà cité, sous le titre : « *Tichon et l'église orthodoxe russe* », d'où nous citons, par exemple, la tirade suivante : « Le pouvoir soviétique n'abattra jamais les deux forces russes fondamentales : la paysannerie qui est riche et belle par sa résistance passive, et l'église orthodoxe avec sa vitalité étonnante, avec son patriarche souffrant (Tichon). C'est l'orthodoxie rénovée qui renaît à l'exemple des communes chrétiennes des premiers siècles de l'ère chrétienne... L'orthodoxie s'affirme partout, et les portes de l'athéisme communiste ne l'abattront pas. Oui, elle s'affirme partout... » Et ensuite l'auteur fait un portrait détaillé et assez élogieux de l'évêque Antonin qu'il appelle son « vieil ami »... Ce même Okountsoff, qui est un des rédacteurs principaux du « Rassviet » (en l'honneur, probablement, de la devise du journal : « Nous invitons tous, sans distinction de convictions politiques ou religieuses. » écrit en général souvent sur des sujets religieux (pas moins souvent que sur des sujets nationaux). Il se mêle des discussions au sein des organisations ecclésiastiques russes en Amérique, etc. (Voir ses articles dans les numéros 164, 188, 212 et autres du « Rassviet ».) Il écrit dans le quotidien tous les jours, et ses articles sont imprimés à la place d'honneur en grands caractères. Il a une plume vulgaire et équivoque, fuyante : il est impossible de dégager de ses écrits ses convictions personnelles. Mais il est à supposer qu'il n'en a pas du tout. C'est un personnage ayant un passé fort douteux. Il a déjà été en Amérique avant la guerre. Il fut alors rédacteur à une feuille russe nationaliste, petite-

bourgeoise, et menait une lutte acharnée contre la fédération ouvrière anarcho-syndcalste d'alors, — fédération qui possédait son hebdomadaire connu, « Golos Trouda » (1914-1917), et dont les meilleurs membres (plus de 1.000 camarades) partirent en 1917 en Russie pour y prendre part à la révolution, et y périrent pour la plupart. Le secrétaire de cette fédération fut le vieux camarade bien connu dans les milieux libertaires russes, A. Rode, qui se trouve actuellement gravement malade en Pologne et qui est atterré de voir quel caractère vulgaire et malpropre a pris depuis lors le mouvement « anarchiste » russe en Amérique avec le « Rassviet ».

Notons aussi qu'en dehors de ceux d'Okountsoff, il y a, dans le « Rassviet », bien d'autres articles, télégrammes et notes sur la religion et l'église, d'un genre équivoque et peu clair, quoique pouvant, par les en-têtes surtout, gagner au quotidien les sympathies de la « vaste » colonie russe *orthodoxe* en Amérique. (Voir, par exemple, les titres et les informations à ce sujet dans les numéros 1, 160, 163, 171, 172, 182, 217 et beaucoup d'autres.)

Ajoutons-y encore un fait piquant : le nommé *Ivan Okountsoff*, l'un des rédacteurs principaux du « Rassviet », est en même temps *secrétaire de la première section de la Société Russe Orthodoxe de secours mutuels*. (Voir le compte-rendu d'une séance de cette Société dans le « Rassviet », n° 224, page 3.)

Il faut que je termine, bien que je puisse continuer mes informations et illustrations longtemps encore. Mais que le lecteur me permette de compléter brièvement mon exposé par quelques autres traits caractérisant ce journal qui s'intitule, dans ses annonces pompeuses, « journal ouvrier indépendant » et « seul journal ouvrier en Amérique ».

La réclame de tous genres et la sensation sont poussées dans le « Rassviet » jusqu'aux proportions dont se gênerait peut-être une rédaction même nettement bourgeoise ayant quelque sentiment de dignité.

Exemples d'en-têtes de nouvelles étalées en gros caractères à la première page du journal :

a) Sensation politique : « Trotsky est très malade. On dit qu'il est empoisonné » (n° 159). — « Trotsky est menacé d'être déporté de la Russie » (n° 160). — « Trotsky illégal » (n° 167). — « Kerensky passe aux bolcheviks » (n° 168). — « Quand même Kerensky ne va pas en Russie » (n° 172). — « Kerensky jure de lutter contre les bolcheviks » (n° 174). — « Leo Trotsky arrêté ? » (n° 176). — « Trotsky est tué ? » (n° 178). — « Mussolini est tué » (n° 185). — Etc. (En tout plus de 30 sensations pareilles dans les 75 numéros parcourus.)

b) Nouvelles d'un goût national : « Un agent a frappé un Russe » (n° 165). — « Des Russes accusés de meurtre » (n° 166). — « Un Russe est tué » (n° 170). — « La mort d'un mineur russe » (n° 170). — « Un athlète russe » (n° 175). — « Une Russe accuse son mari de bigamie » (n° 182). — « L'arrivée en Amérique d'un célèbre compositeur russe » (n° 182). — « Un docteur russe, Molotkoff, a trouvé un remède contre le cancer » (n° 182). — « La femme d'un acteur accuse une comtesse russe » (n° 182). — « La tragédie d'un Russe » (n° 198). — « Une Carmen russe » (n° 201). — « Le don d'un Russe » (n° 201). — « Un club russe » (n° 203). — « Un institut russe » (n° 203). — « La Main Rouge menace le prêtre russe Doroch » (n° 203). — « Frounzé est un Moldave » (n° 204). — « Le Congrès de la Société russe nationale de secours mutuels » (n° 205). — « Des réfugiés russes bâtissent une église » (n° 211). — Et ainsi de suite. (En tout, plus de 40 nouvelles et en-têtes de ce genre à la première page seulement dans les 75 numéros.)

c) Nouvelles « au-dessus du principe de classe » qui attirent l'attention du lecteur sur les établissements donnant des actions, des dividendes, etc., aux ouvriers : « 2.000.000 aux ouvriers de Ford » (n° 168). — « Une banque ouvrière paie des dividendes » (n° 169). — « Cadeau de Noël » (600.000 dollars aux ouvriers) (n° 171). — « Cadeau de Noël » (3 millions de dollars aux ouvriers) (n° 173). — « Actions de pétrole aux ouvriers (n° 203). — Des ouvriers achètent des actions » (n° 204). — « On achète des actions » (n° 212). — « Il laissa à ses ouvriers 1.600.000 dollars » (n° 216). — Etc. (En tout, près de 20 communications de ce genre à la première page des 75 numéros.)

d) Nouvelles tout simplement stupides : « Il a caché son vrai nom, sa femme exige le divorce » (n° 160). — « Elle mit au monde 23 enfants » (n° 170). — « Deux frères se marient avec deux sœurs » (n° 171). — « Il a châtié sa femme et sa belle-mère »(n° 173). — « 48 heures dans un coffre » (n° 174). — « 46 fois jugée » (n° 174). — « Il arracha le nez de sa femme » (n° 175). — « Il avala une clef » (n° 178). — « Serpent vivant dans l'estomac » (n° 178). — « Les chats surveillaient le mort » (n° 189). — Le mari était une femme » (n° 190). — « Un mariage par téléphone » (n° 191). — « Une femme âgée de 106 ans coupe ses cheveux » (n° 191). — « Elle met au monde 4 enfants deux fois de suite » (n° 198). — « Un prêtre s'est marié » (n° 198). — « Deux hommes arrêtés pour séduction d'une fille » (n° 199). — « Arrêté pour avoir embrasé une jolie fille » (n° 199). — Une femme de 200 kilos » (n° 199). — Après la noce avec une négresse, il est envoyé à l'hôpital » (n° 201). — « Agé de 70 ans, il tombe amoureux d'une fille de 22 ans » (n° 201). — « Une femme a élevé un boa » (n° 203). — « On juge une Italienne et un nègre » (n° 203). — « Je suis jeune, il est vieux »,

(n° 203). — « Une bague perdue » (n° 204). — « La neige rouge et jaune au Japon » (n° 204). — « Une messe par radio » (n° 205). — « Arrestation pour un mariage d'essai » (n° 205). — — « Une mère a égorgé son fils » (n° 207). — « Un cochon fait apprendre un garçon » (n° 208). — « Une bigamiste » (n° 210). — « Dempsey s'est marié » (n° 210). — « Il tua sa femme et lui-même » (n° 210). — « Un vieux se maria avec une jeune » (n° 215). — « Elle a cinq maris » (n° 215). — « Un enfant avale une épingle à cheveux » (n° 215). — « Un palefrenier se marie avec une millionnaire » (n° 215). — « Pour la première fois les « étoiles » se battent » (n° 215). — « Il a 27 enfants » (n° 215). — « Le mari est en prison, la femme touche 1 million » (n° 222). — « 28.000 dollars pour la perte de l'amour de sa femme » (n° 227). — « Elle aime et elle bat son mari » (n° 229). — « Une femme paresseuse » (n° 230). — « Une mendiante ramassa 20 dollars en 30 minutes » (n° 230). — « Des nez synthétiques « (n° 230). — « Un médecin volant » (n° 230). — Etc., etc. (Plus de 300 nouvelles de ce genre dans les 75 numéros.)

Exemples d'annonces-réclames : « Médecin russe Paul Wentwort » (annonce avec portraits des « guéris », occupant le quart de la page) (n° 215). — « Pour les hommes seulement » (annonce du même médecin se répétant plusieurs fois). — « Aux malades et à ceux qui se portent bien » (une réclame énorme d'un docteur russe, avec son portrait, 16 portraits des « guéris », etc. ; la réclame occupe une page entière au n° 221). — « Envoyez des dollars américains en cadeaux à vos parents et amis, pour les Pâques » (par l'Amalgamated Bank, etc., annonce se répétant plusieurs fois). — En général, des annonces-réclames de banques, docteurs, avocats, et ainsi de suite, tiennent une place d'honneur dans le « Rassviet ».

Notons encore que le sieur O ountsoff, qui livre pour presque chaque numéro du journal *deux articles* imprimés en gros caractères, professe peut-être momentanément de faire avec un mélange pittoresque d'un russifisme et d'un américanisme soulignés un certain « anarchisme » *sui generis* qui se fait parfois jour dans quelques-unes de ses vulgaires écritures. Ainsi, dans son article sous le titre : « *Non seulement les bras, mais aussi les têtes* » (n° 199), il nous raconte quelques cas où de simples ouvriers « arrivèrent », grâce à leur « tête », à leur énergie et à leur savoir-faire personnels. C'est cet *arrivisme personnel* justement qu'il glorifie : « Il y a un an et demi, un fugitif russe, W. N., arriva à New-York. Sans argent ni connaissances, il alla chercher du travail... Il chercha du bon travail. Il en trouva... Il devint stucateur. Le patron le paya 2 dollars par jour. L'homme travailla avec zèle. Le patron l'augmenta : 3, 4, 6, 10, 12 dollars par jour... Il apprit bien son métier et se mit à fabriquer du « Stuco ». Il le vendait meilleur marché que les autres. Il le fabriquait dans la cave de son logement. Actuellement il est lui-même entrepreneur pour la livraison du « Stuco ». Il n'avait rien d'autre que deux bras et une tête. Et c'est la tête qui le fit arriver... L'ouvrier D... était mineur, chauffeur, vitrier... Maintenant, il prend lui-même ses commandes, il est lui-même entrepreneur. Lui-même ouvrier. Il se commande lui-même. Toutes les quatre semaines, il a un chèque de la ville pour 500 dollars. Il est indépendant. Il est énergique et ne travaille que pour lui-même. Les ouvriers doivent eux-mêmes devenir des contractants... »

Dans un autre article, intitulé : « *Par ses propres forces* » (n° 214), après avoir fait l'éloge de la « Compagnie Américaine des Téléphones et Télégraphes », il passe aux éloges de son président : « Son nouveau président est jeune aussi. Il a 40 ans. Depuis l'âge de 19 ans il travailla déjà comme employé de bureau pour 15 dollars par semaine. Personne ne l'avait soutenu. Il grandissait et devenait fort par lui-même. Gifford (c'est son nom) n'acceptait que les emplois qui l'intéressaient. Il faisait son travail toujours avec le même amour et entrain. Et gagnait le mieux. Tout ce que Gifford a fait, il ne le doit qu'à lui-même, nul autre. La Compagnie l'a désigné comme président au nom de ses forces et de son travail. »

L'article : « *Le système* » (n° 216), où il fait l'éloge d'une action systématique, se termine par ces mots : « Ceux qui aspirent aux succès d'argent, de science ou d'amour, doivent agir en système. »

Deux mots sur les « *Correspondances* » dans le « Rassviet ». Elles sont dégoûtantes. La rédaction déclara une fois qu'elle n'en était pas responsable. Mais il doit tout de même y avoir une limite. Dans le n° 163, nous lisons par exemple : « Tous comprirent qu'aucune théorie, aucune conception existant jusqu'à présent ne donnent à l'humanité l'entière liberté, d'autant moins la théorie qui se découvre avec la parole : à chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins. »

Voici donc quelle est l'étoffe « éducatrice » du « Rassviet ». Elle l'est, en effet, si l'on veut appeler « anarchisme » une vulgarisation écœurante, un arrivisme répugnant, *un manque absolu de tous principes clairs*, — bref, un « anarchisme » qui « peut déjà s'entretenir avec la réaction ». Hélas ! en comparaison avec l'influence de cette étoffe de l' « anarchisme » éducateur qui remplit en gros caractères les colonnes du « Rassviet », les quelques articles et grains vraiment anarchistes, généralement traduits des langues étrangères et envoyés au « Rassviet » par quelques camarades bien naïfs ou n'étant pas au courant, imprimés par-

dessus le marché presque toujours en petits caractères, se perdent entièrement sous l'avalanche des ignominies et des stupidités dont nous avons vu quelques exemples.

Le camarade I. W. sait-il ces tristes faits ? Si oui, pourquoi les cache-t-il et induit-il en erreur les camarades étrangers s'intéressant aux choses russes ? Si non, pourquoi alors parle-t-il des choses qu'il ne connaît pas, induisant quand même en erreur les camarades ?

Nous touchons ici peut-être au point le plus délicat. Le camarade I. W. nous parle de *Karéline*. Or, l'opinion des camarades sur A. Karéline et sur son rôle dans le mouvement anarchiste *est généralement absolument négative*. Et on est d'avis que les faiblesses et les défauts du mouvement anarchiste russe *en Amérique* (le sectarisme, la vulgarisation, les haines contre d'autres organisations, etc.) sont dus en partie à la participation au mouvement d'Amérique de Karéline et de ses collègues dont l'un est justement un des rédacteurs principaux du « Rassviet ». Je ne veux ni ne peux approfondir ici même cette question. Mais je me demande si le camarade I. W. est au courant de la situation.

Pour terminer, une observation en quelque sorte personnelle. En parlant de la revue russe disparue, « Anarch. Vestnik », le camarade I. W. raconte : « Dans ses colonnes, le camarade Voline a commencé à développer sa conception de l'anarchie « synthétique » tendant à unir toutes les tendances de l'anarchisme : individualisme, communisme, syndicalisme, sur une base commune. Cette conception n'a pas réussi à se faire des partisans, excepté quelques groupes en Amérique du Nord. Elle est restée sans répercussion dans les milieux anarchistes. »

Tout ceci est inexact.

1° Je n'ai aucunement la prétention de considérer mes idées sur la possibilité de rapprocher les différents courants de l'anarchisme, comme une *nouvelle conception* de ce dernier. Ce qui m'intéresse, c'est la nécesité et la possibilité *pratiques* de rapprocher ces courants. Bien entendu, l'essai, la proposition pratique exige un *certain raisonnement théorique*.

2° En tant que tendance *pratique, concrète*, l'anarchisme synthétique a fait ces derniers temps (indépendamment de moi ou de n'importe quelle théorie) des partisans très nombreux dans tous les pays. Et le camarade I. W. fait bien le savoir. — Tout le grand et actif mouvement anarchiste de « Nabat » en Ukraine, son organisation et son action (dont l'histoire paraîtra un jour) se basaient sur cette tendance synthétique. En France, cette tendance se fait également sentir. Le « Libertaire », toute sa tenue ainsi que toute l'action de l'U. A. F. en sont les preuves. Sébastien Faure me semble être partisan d'un tel rapprochement. Et j'ai eu le plaisir de lire récemment dans le « Libertaire » un excellent article de G. Bastien où il exposait les mêmes idées. — En Allemagne aussi, la tendance d'une unification de tous les courants révolutionnaires anti-autoritaires se fait jour. — Il en est de même dans quelques autres pays.

3° Ne m'occupant pas dans ce cas d'une « conception nouvelle de l'anarchisme », je ne vois pas d'où pourrait venir « une répercussion dans les milieux anarchistes » d'une conception inexistante. Et quant aux certains *raisonnements théoriques*, le camarade I. W. dit lui-même que je ne les ai que *commencé* à développer. C'est exact. Mais alors, il est prématuré de parler d'une « répercussion » ou « non-répercussion » de ces idées, avant qu'elles ne soient entièrement développées et achevées.

Je le ferai du reste aussitôt que mon temps me le permetra. Car je suis fermement convaincu qu'une tentative de rapprochement théorique et pratique des différents courants libertaires qui aujourd'hui s'entretuent sans raison sérieuse ni résultat, est la tâche la plus urgente du mouvement anarchiste actuel. Nous verrons un peu plus tard si ces idées auront ou non une répercussion dans les milieux anarchistes. Je sais fort bien — et je le regrette profondément — que A. Karéline et ses collègues ainsi que ceux de l' « Am. Iz. » (aujourd'hui « Rassviet ») s'acharnent contre ces idées qu'ils combattent de la façon la plus agressive, soi-disant au nom de l'anarchisme-communiste intact. C'est pour cette raison justement que l' « An. Vest. » disparut, faute de soutien. Mais je trouve que l'expérience de la révolution russe a déjà brillamment prouvé la justesse de ces idées. Je suis absolument sûr de leur triomphe final. Et, pour dire toute ma pensée, je trouve encore qu'il est beaucoup plus normal de vouloir unir *les différentes tendances au sein de l'anarchisme* que de tâcher d'unir « *toutes les organisations russes sans distinction politique ou religieuse* », tâche vraiment déplacée à laquelle le « Rassviet » s'est attaché.

VOLINE.



Ce que veulent les Communistes

Nous avons devant nous une brochure intitulée : « Was die Arbeiterlinke der Kommunistischer Internationale zû den Beschlüsen des V[e] Weltkongresses zu sagen hat », ce qui veut dire « ce que la gauche ouvrière de l'Internationale communiste doit dire à propos des décisions du 5[e] Congrès mondial ».

Cette brochure, destinée à la discussion à l'intérieur du parti, est signée par la gauche ouvrière du parti communiste allemand, par la gauche ouvrière du parti communiste polonais et par le groupe ouvrier du parti communiste russe.

Les idées exprimées dans cette brochure représentent probablement les conceptions d'un nombre très restreint des adhérents de l'Internationale communiste. Mais nous savons que toute différence avec la ligne de conduite des pouvoirs centraux est impitoyablement étouffée à l'état de germe, qu'elle soit de droite ou de gauche.

De sorte qu'aucune opposition n'a la possibilité de se développer au sein du parti. Dès qu'elle se manifeste, elle est signalée comme contre-révolutionnaire ou « maladie infantile » et mise à la porte du parti. Ce fut le sort de l'opposition ouvrière, du trotskysme, et c'est maintenant celui du groupe ouvrier communiste.

Aussi, croyons-nous qu'il est intéressant de faire connaître la position idéologique du groupe ouvrier, malgré le peu d'importance en nombre et en influence de ses adhérents.

*
* *

La brochure est divisée en deux parties. La première est consacrée à une violente et véhémente critique de la politique opportuniste des chefs communistes (le parti allemand comme tous les autres partis communistes, est dirigé maintenant par des opportunistes).

La deuxième partie contient les thèses et le programme des gauchistes. Ces derniers accusent Ruth Fischer, le leader du parti communiste allemand d'avoir, en accord avec les chefs de l'Internationale communiste, trahi lâchement la cause de la révolution en Allemagne. Ils l'accusent d'avoir vendu aux chefs du Komintern les intérêts du prolétariat et le rendent responsable du vide idéologique qui règne au sein du prolétariat révolutionnaire.

Les auteurs de la brochure considèrent que, par la tactique du front unique avec la social démocratie contre-révolutionnaire et avec l'Internationale d'Amsterdam, les chefs du Komintern ont liquidé le principal du programme communiste et n'ont abouti, de cette façon, qu'à augmenter dans les masses l'influence des « social-renégats » et à diminuer la portée des mots d'ordre révolutionnaires.

En outre, les chefs de l'Internationale communiste ont lancé le mot d'ordre « Collaboration avec les éléments petits bourgeois (réactionnaires) de la ville et de la campagne, ce qui les couvre de honte devant le prolétariat mondial.

Mais ce qui a surtout contribué à identifier les chefs de la troisième Internationale avec les traîtres de la sociale-démocratie, c'est le parlementarisme et leur politique syndicale. En ce moment de lutte acharnée et sans pitié entre la bourgeoisei et le prolétariat, « *l'hystérie parlementaire soi-disant révolutionnaire* » d'un Ruth Fisher et de ses camarades ne peuvent que provoquer le découragement chez les ouvriers révolutionnaires.

L'action parlementaire des communistes n'a qu'un but : celui de *détourner l'attention du prolétariat de la lutte sociale et de l'attirer au parlementarisme*. La lutte sociale, c'est la lutte des masses ouvrières. Sans elle, la victoire n'est pas possible et le développement du mouvement révolutionnaire inconcevable.

Les tendances parlementaires des chefs de la troisième Internationale prouvent qu'ils ne sont pas capables de mener les luttes révolutionnaires des masses ouvrières ou qu'ils n'en veulent pas (page 6).

Plus loin, ils se déclarent *adversaires des syndicats* qui nourrissent au sein des masses ouvrières l'illusion que leur situation peut être améliorée dans la société capitaliste. Les syndicats rendent — d'après eux — les ouvriers esclaves de la bureaucratie contre-révolutionnaire en leur enlevant la foi dans leurs propres forces. Ils attaquent donc âprement l'activité du Komintern en faveur de la participation des communistes aux syndicats. De même, ils se déclarent adversaires des comités d'usine légaux. (L'attitude des anarcho-syndicalistes allemands envers les comités d'usine légaux est presque la même. Voir l'article du camarade Souchy sur ce sujet dans le n° 4 de la *Revue Internationale Anarchiste*).

Leur but tactique, c'est la lutte révolutionnaire des masses. Leur programme d'organisation, c'est la création de Conseils ouvriers (Soviets) révolutionnaires puissants. Ils sont pour la création de Comités d'usines révolutionnaires et pour l'organisation des masses en dehors de l'appareil bureaucratique des syndicats. L'initiative révolutionnaire doit se trouver dans les masses et non pas uniquement dans les chefs. Les auteurs de la brochure citent alors une résolution réellement honteuse signée par les chefs du parti communiste d'Allemagne et les social-démocrates le 15 octobre 1923, où ces derniers se sont mis d'accord sur « la défense de la république » et sur la consolidation de l'activité des syndicats avec celle des deux partis politiques (social-démocrate et communiste).

Les gauchistes attaquent donc très violemment les chefs du parti communiste, en les accusant d'avoir exploité la misérable et triste situation des ouvriers pour leur combinaison de parti (textuel, page 10). Ils attaquent aussi Trotsky et l'opposition de droite du parti qui y défend les intérêts de la petite bourgeoisie des Nepmen et des Koulaks, et qui veut revenir au bon vieux temps pré-révolutionnaire. Comme les autres, ils considèrent comme ennemi le courant révolutionnaire du groupe ouvrier. (Sur les persécutions des communistes de gauche, membres du groupe ouvrier, lire le bulletin du « Joint Committee for Dèfence of Revolutionists imprisoned in Russia, Berlin, mars-avril 1925.)

Il nous faut citer le passage suivant, pour édifier surtout les communistes naïfs qui croient qu'en Russie, sous la dictature du prolétariat, les ouvriers vivent en un paradis : « En même temps qu'au sein du parti communiste russe, se déroulait la discussion sur la démocratie dans le parti, les éléments vraiment révolutionnaires et le groupe ouvrier furent persécutés d'une façon barbare. Plusieurs révolutionnaires communistes furent bestialement appréhendés et jetés dans les geôles, les casemates ou exilés dans les marais de la Russie et les déserts inhabités.

« Pourquoi ? Parce qu'ils ont eu le courage de dénoncer la honteuse trahison des chefs du parti communiste, parce qu'ils ont fait voir aux masses *que les ouvriers sont dépouillés peu à peu de toutes les conquêtes de la révolution* et que la base de la victoire de la dictature prolétarienne, les Soviets (Conseils) ouvriers sont devenus entre les mains des politiciens irresponsables comme « une balle de jeu » (page 11). En même temps que cette lutte contre l'opposition ouvrière russe, en Allemagne les chefs du parti combattirent ceux qui, exactement comme leurs camarades de Russie, élevèrent la voix. Ils furent subjugués, opprimés par les chefs du parti, malgré qu'ils soient les *seuls lutteurs* pour la révolution sociale, c'est-à-dire les meilleurs ouvriers révolutionnaires allemands ». (Page 12.)

« La tâche du 5e Congrès mondial n'était autre que la consolidation de la direction du groupe Zinoviev sur l'Internationale communiste et la débâcle des groupes communistes de gauche ». Mais « les leaders ne réussiront pas dans cette tâche, car les gauches ouvrières de l'Internationale communiste ne le permettront pas ».

Les thèses des gauchistes sont la conséquence directe et logique de cette critique dirigée contre la politique actuelle d'opportunisme et de compromis des chefs communistes. Constatant qu'en Russie, on ne persécute que les éléments communistes de gauche, les gauchistes énumèrent tous les points de leur programme.

1. — Le mot d'ordre de *front unique* est contre-révolutionnaire. En collaborant avec la social-démocratie, les communistes perdent leur autonomie et leurs mots d'ordre révolutionnaires puisqu'ils acceptent ceux des social-démocrates. Les ouvriers social-démocrates mécontents sont encouragés de nouveau et restent au sein de leur parti, en voyant les communistes leur tendre la main. Les gauchistes considèrent les communistes partisans du front unique comme, exactement, les mêmes charlatans politiques que les social-démocrates.

2. — *Le gouvernement ouvrier et paysan.* — Chaque gouvernement, même composé exclusivement de communistes, est, au sein du système capitaliste, un gouvernement d'exploitation capitaliste et d'impérialisme. Nous ne reconnaissons que la dictature du prolétariat, c'est-à-dire le gouvernement des conseils ouvriers (Soviets).

3. — *Les syndicats d'Amsterdam sont des organes du système capitaliste.* — D'où une position intransigeante et réfractaire à la décision du 5e Congrès mondial, concernant la fusion possible de l'I. S. R. avec l'Internationale d'Amsterdam.

4. — *Parlementarisme.* — Les élus du Parlement ou des Conseils municipaux forment une aristocratie dans le partie. Ils nourrissent les illusions parlementaires et leur travail est sans utilité pour le prolétariat car, *la dure lutte des ouvriers se déroule en dehors du Parlement.* Des centaines de députés, souvent camarades expérimentés et doués de capacités se détachent de la masse et soutiennent le capitalisme par leur collaboration et même leurs critiques desquelles les capitalistes tirent des leçons qui leur permettent de masquer plus adroitement leurs méthodes d'exploitation. A la place de l'action parlementaire, nous mettons l'action des masses. Qu'est une orageuse comédie parlementaire en comparaison d'une grève générale organisée dans tout le pays ? Même l'échec complet d'une semblable grève a plus de valeur et d'importance que l'action parlementaire, car les masses deviennent agitées et sont mises en

action. L'organisation d'une grève générale est une des tâches les plus immédiates du parti révolutionnaire (page 17).

5. — *Les Conseils ouvriers sont la base d'un véritable gouvernement ouvrier (dictature du prolétariat)*. — Même quand la vague révolutionnaire est en baisse, l'idée des Soviets doit être propagée pour préparer les masses à leur formation.

6. — Supporter par tous les moyens et de toutes nos forces les Conseils d'usines révolutionnaires. La division du syndicalisme sera un gain pour le mouvement des Conseils d'usine révolutionnaire.

7. — Les revendications partielles ne doivent pas être propagées par les communistes. Chaque mouvement de masses pour une revendication partielle (la journée de huit heures, etc.), *doit se transformer en un essai de saisir le pouvoir par les prolétaires.*

8. — Combattre énergiquement la tentative pour attirer au sein du mouvement révolutionnaire les camarades contre-révolutionnaires de la ville et de la campagne, l'Internationale paysanne, etc.

9. — L'indépendance des nations est un mot d'ordre anti-marxiste et bourgeois, car elle ne signifie que l'indépendance des bourgeois de telle ou telle nation.

10. — La politique de l'Internationale communiste qui tend la main à la bourgeoisie des pays coloniaux, à la Turquie, l'Egypte, la Chine, les Indes, au-dessus de la tête du prolétariat de ces pays est une politique opportuniste et une trahison envers la cause de la libération des ouvriers coloniaux. Chaque liaison du prolétariat colonial avec sa bourgeoisie doit être considérée comme de l'opportunisme.

11. — La distribution de la terre à la population paysanne est nuisible au système prolétaire communiste, car elle augmente les instincts de propriété (instincts bourgeois).

12. — Quand à la question russe ; ils se rallient au point de vue du « Groupe ouvrier » de Miasnikoff. Leur but est la reconquête du pouvoir par la classe ouvrière, c'est-à-dire le rétablissement des Soviets qui ne jouent actuellement en Russie aucun rôle sérieux. Luttes pour que le contrôle d'Etat passe des mains de la bureaucratie irresponsable entre celles de *l'Union générale des ouvriers révolutionnaires*, qui doit être formée à la place des syndicats. « Nous nous révoltons contre le gaspillage scandaleux de l'argent des ouvriers dépensé par l'inutile bureaucratie, contre les différences colossales dans les salaires des ouvriers et de la bureaucratie. Nous luttons pour la liberté de parole et de critique, pour le prolétariat, pour conquérir à nouveau ce que nous a apporté la révolution d'octobre, *contre les monstrueuses persécutions des prolétaires communistes gauches et pour leur libération immédiate.*

13. — La révolution russe s'étant déroulée dans un Etat agraire, n'était dans une grande mesure qu'une révolution bourgeoise. En Europe et en Amérique du Nord industriellement développées, ne peut se faire qu'une révolution purement prolétaire.

Les communistes de gauche lancent un appel au prolétariat communiste pour éliminer de son sein les chefs et les bureaucrates. « Les camarades russes du Groupe ouvrier de Miasnikoff et Kouznetzov, ont montré le chemin au prolétariat allemand. Ils ont osé dire la douloureuse vérité au prolétariat. Les plus basses persécutions n'y peuvent rien et ne sauraient abolir le « Groupe Ouvrier » en Russie. Ils se dresseront bientôt contre tous les dictateurs qui ne font que prolonger le règne de la bourgeoisie.

Voilà ce que veulent les communistes de gauche.

* * *

Qu'avons-nous à en dire de notre point de vue communiste-anarchiste ? Il est incontestable que leurs revendications, les éloignant de l'activité contre-révolutionnaire des leaders du Komintern les rapprochent de nous. Bien que sectaires, aspirant à la dictature du prolétariat en tant que classe (contre les paysans) bien que partisans d'une dictature transformée ou transfigurée, ils sont pourtant des révolutionnaires, car ils aspirent à détruire toute trace de bureaucratie et veulent remplacer la construction révolutionnaire de haut en bas par celle de bas en haut (l'initiative doit passer aux masses). Leur conception de la dictature est vague et peu clairement exprimée. Il paraît qu'ils veulent remplacer la dictature absolue des chefs appartenant à l'intelligentsia par celle des ouvriers révolutionnaires, contrôlée par les Soviets. Ils veulent retourner à la situation de 1917.

Mais il s'illusionnent en pensant que les nouveaux chefs, étant des ouvriers, seront meilleurs que les anciens membres de l'intelligentsia. Espoir dérisoire ! C'est le système qui fait les hommes et non les hommes le système. S'ils veulent être conséquents avec eux-mêmes, ils doivent renoncer à toute dictature, car celle-ci *nécessite* une armée de bureaucrates, de chefs, de dictateurs, vivant aux dépens du peuple.

Mais ceci les amènerait, par voie logique, à l'anarchisme ou au syndicalisme. Ce qu'ils critiquent dans le syndicalisme, ce qu'ils y voient de mauvais, ne peut être appliqué au syndicalisme anarchiste, combattant la bureaucratie et le fonctionnarisme au sein des syndicats, et ne se contentant pas de lutter pour les besoins quotidiens des ouvriers ; partisan de l'antimilitarisme révolutionnaire, de l'action directe, de

la grève générale et de toutes les autres méthodes révolutionnaires.

D'ailleurs, les anarchistes et les syndicalistes anarchistes sont d'accord sur l'utilité des Comités d'usines et de leur Fédération.

Lorsque les gauchistes disent que chaque revendication ouvrière doit être transformée en tentative pour saisir le pouvoir et de constituer la « véritable » dictature du prolétariat, nous répondons que chaque revendication ouvrière doit être transformée en essai de s'emparer des usines et des champs et de commencer la construction sociale par l'association libre et le fédéralisme, allant de bas en haut.

Nous joignons nos protestations à celles des communistes de gauche et révolutionnaire de tous les autres pays et demandons *la libération immédiate de tous les révolutionnaires* emprisonnés en Russie.

En tous cas, pour nous anarchistes, le mouvement des communistes de gauche est une preuve saillante, reconnue par des communistes eux-mêmes, de l'opportunisme et des basses compromissions où sont arrivés les chefs de l'Internationale communiste et du soi-disant gouvernement prolétaire de Russie.

J. WALETSKI.

Le MOUVEMENT ANARCHISTE en HONGRIE

I

Vers le milieu du XVIIIe siècle, sous l'influence du courant d'idées libérales qui de France s'en vint aux pays soumis à l'autorité des Habsbourg, un mouvement libertaire se dessina en Hongrie. Un moine franciscain, du nom de *Martinovich*, publia un opuscule intitulé *Le nouveau catéchisme* où se manifestèrent nettement des tendances individualistes et communistes. Martinovich ne revendiqua point de droits civils et politiques. Il préconisa l'abstention complète de tout service gouvernemental, niant l'utilité de la magistrature, de la police et de l'armée. Il voulut former des communautés laïques d'hommes et de femmes dépouillés de préjugés sexuels et sociaux.

Arrêté vers 1750, il fut décapité avec cinq de ses compagnons.

En 1840, *Michel Taucsis*, enthousiaste des théories Hébertistes, organisa une propagande communiste intense parmi les ouvriers de Pest. Il fonda, dans cette intention, un journal qui porta d'abord le titre de *La Trompette d'or*, puis celui de *La Gazette ouvrière*. On se saisit de lui en 1842 et on l'incarcéra jusqu'en 1848, où la population, après avoir rejeté le joug autrichien, le délivra. Repris, lors de la défaite des révolutionnaires, il dût reintégrer le « carcere duro » et mourut là, en 1860, aveugle et paralytique.

A l'annonce de l'avènement de la Commune de Paris, en 1871, quelques ouvriers proudhoniens s'organisèrent dans le but de proclamer la République Sociale.

Trahis par l'un d'eux, ils furent arrêtés et traduits devant la Cour Martiale. Condamnés à des peines diverses, ils disparurent, anonymes, dans l'ombre des cellules.

II

Le véritable promoteur du mouvement anarchiste hongrois fut le *Comte Batthyany*. D'ancienne famille aristocratique il possédait d'immenses terres en Pannonie, qu'à l'instar de Tolstoï dont il adopta les mœurs, il distribua entre ses paysans. Il partagea quelque temps leur vie, semant, fauchant et rentrant le blé. Il traduisit les œuvres de Kropotkine, Tolstoï et Stirner et publia de multiples brochures destinées surtout aux populations des campagnes.

Il fonda en 1895, à Budapest, un journal hebdomadaire *Sans Etat*, *Allam Nel Kül*, dont le principal rédacteur fut *Karl Krausz*. Cet organe parut sous divers noms jusqu'en 1914 ; il disparut alors, entraîné par les événements.

Bojtor, fut entraîné par l'exemple de Bathyany, mais ne fit de la propagande que dans les milieux ouvriers de Budapest. Arrêté pour avoir participé à un attentat contre François-Joseph, il put s'enfuir en Italie, d'où on l'expulsa. Chassé de partout, il s'arrêta finalement en France. Il revint en Hongrie à la fin des hostilités, se vit quelque temps inquiété par les bolchevistes durant la Commune, revint en France où on l'interna à Charenton comme

aliéné. Il s'évada de l'asile ; mais un jour qu'il se présenta à la Préfecture de Police pour obtenir ses papiers, il fut reconnu et ramené parmi les déments.

La plupart des libertaires hongrois au lieu de former des fédérations autonomes, adhérerent au cercle Galiléen. Le cercle Galiléen composé exclusivement d'intellectuels d'idéologies diverses fut avant et pendant la guerre un centre d'antimilitarisme, d'athéisme et de revolte antigouvernementale.

Errin Sabo, le conservateur de la Bibliothèque municipale de Budapest s'intéressa surtout à l'aspect social de l'anarchisme. Spécialiste des questions syndicales, il représenta maintes fois le prolétariat hongrois dans les conférences internationales. Son livre « *L'Impérialisme et la paix durable* » (*Impérialismus es tartos Beke*) eut un grand retentissement au cours de la guerre. Antimarxiste décidé, Sabo lutta sa vie durant contre le Social-Democratie dont il comprit le rôle néfaste, et l'on avait coutume de dire dans les milieux anarchistes hongrois d'après-guerre, que s'il avait vécu, la dictature bolcheviste n'aurait pu s'établir.

Tarcali, vint à l'anarchisme après avoir longtemps été secrétaire du Comité Central social-démocrate. Libertaire, dans la plus large acception du mot, il collabora longtemps au journal de Krausz et Batthyany. Il partit en Amérique peu d'années avant la guerre.

III

Au cours des hostilités, la propagande anarchiste se concentra exclusivement sur l'antimilitarisme. Sous l'impulsion d'*Otto Corvin*, qu'une déformation de la colonne vertébrale fit réformer, en 1917, le premier régiment des gardes nationaux à Budapest refusa de partir au front. Trois semaines plus tard, les marins de Pola se révoltèrent. Des tracts répandus à profusion dans les casernes, des affiches apposées nuitamment dans les lieux publics exhortèrent les troupes à se mutiner.

La répression gouvernementale dirigée par *Horthy* qui mérita ainsi son chapeau d'amiral, fut impitoyable. On fusilla les officiers compromis ; on enregimenta les soldats peu sûrs dans les corps d'assaut. Otto Corvin fut arrêté.

Alors *Tivadar Lukacs* et son amie *Ilona Duchinka*, étudiants en médecine, âgés respectivement de 21 et 19 ans, devinrent l'âme du mouvement antimilitariste.

Aidés de galiléens et de libertaires que l'on n'avait pas incorporés par suite de leur extrême jeunesse, ils poursuivirent l'œuvre de Corvin et organisèrent des cachettes pour les déserteurs.

On se saisit d'eux et les condamna à cinq ans de travaux forcés.

Le Barbusse hongrois, fut l'écrivain *Andreas Latzko*. Il vécut la plus grande partie de son existence à l'étranger, principalement en Suisse et en Allemagne. Se trouvant par hasard en Autriche en juillet 1914, il fut incorporé comme officier de réserve. Pendant un an, il resta dans l'armée, étudiant minutieusement la stratégie et l'organisation militaire. Puis, estimant connaître assez les méthodes de combat de ses adversaires politiques, il déserta.

Réfugié en Suisse, il écrivit son livre capital *Les hommes en guerre* (*Emberek a haboruban*), traduit dans la plupart des langues et qu'édita l'écrivain français Arcos au *Sablier* de Genève. L'oeuvre de Latzko est inspirée du plus pur esprit libertaire. Nul n'a senti mieux que l'auteur magyar, la douleur de l'homme écrasé par le mécanisme complexe de la vie contemporaine, nul n'a mieux exprimé sa haine des préjugés sociaux et son espoir dans l'avènement d'un univers meilleur où les hommes unis puissent développer leur personnalité.

IV

Durant la deuxième révolution, l'attitude des anarchistes fut diverse selon les lieux et les personnes.

Certains, estimant que le bolchevisme était l'instrument le plus efficace pour permettre la création d'une société communiste, collaborèrent avec Bela Kuhn. Les autres, se tinrent dans l'expectative ou entrèrent en lutte avec le nouveau Gouvernement.

Otto Corvin devint le chef de la police politique. A ce titre, il facilita beaucoup le développement du mouvement anarchiste. Il établit le siège du groupe libertaire hongrois à l'Hôtel Almassy réquisitionné. Il soutint financièrement le journal de Krausz ; fit remettre en liberté Kogan et Bojtor, qui avaient été quelque peu inquiétés. Après la chute de la dictature il fut appréhendé par les troupes blanches. Pour qu'il dévoila la retraite de ses amis on le tortura d'une manière atroce, lui brûlant le sexe avec un fer rouge. Il ne dit rien. On le pendit.

Le professeur *Varjas*, l'un des maîtres de la psychologie moderne, s'efforça de diriger le communisme hongrois dans un sens toujours plus libertaire. Arrêté par les soldats d'Horthy, il se vit condamné à 13 ans de travaux forcés. Lord Russel, désireux d'engager Varjas comme professeur de philosophie à Cambridge, écrivit alors au ministre de la Justice Magyar pour réclamer sa libération que l'on refusa. En 1920, Varjas fut échangé contre des officiers hongrois prisonniers des Russes. Il reçut une chaire à la Faculté de Moscou.

L'esthéticien *Georges Lukaès*, qui fit pendant la guerre et la république une intense propachent encore aux temps abolis : la Frairie des

[illegible] *Eugène Schmidt*. Mais [illegible] parmi les ouvriers, put s'enfuir. Il est maintenant professeur à Gottingen.

Un communiste de haute valeur *Eugène Varga*, [illegible] de même s'enfuir à Berlin. Il fut attaché en qualité de conseiller technique à l'ambassade soviétique dans cette ville.

[illegible] Kovesz, pendant la Commune, fit reparaître sous le titre de *Révolution Sociale* (*Far-sadalmi Forradalom*), le journal de Batthyany. Il fut aidé dans sa tâche par Kogan.

Kogan était un avocat roumain, au tempérament expansif, à l'esprit sans cesse en éveil. Il travailla en collaboration avec le parti bolcheviste tant que celui-ci lutta contre le régime social-démocrate. Du jour où Kuhn prit le pouvoir et institua la dictature du prolétariat, il s'unit aux anarchistes pour fomenter une opposition. Kuhn le fit arrêter en même temps que Hejjer. Corvin exigea son immédiat élargissement.

Kogan s'attaqua alors aux autorités françaises. Le général Wyx avait été envoyé par Clémenceau en Hongrie, comme Nollet en Allemagne, pour contrôler le désarmement. Tous le craignaient, même et surtout les bolchevistes qui redoutaient avec raison des complications diplomatiques.

Kogan se révolta contre Wyx. Accompagné de 12 anarchistes de ses amis, il pénétra, en plein jour, dans une caserne occupée par un régiment de tirailleurs sénégalais. Il s'empara des fusils et métrailleuses qui se trouvaient remis-là, les chargea dans des camions et s'enfuit, sans être inquiété par les noirs, qui devant son audace tranquille, s'imaginaient que Kogan était soutenu par l'armée révolutionnaire et qu'il n'était qu'un délégué.

Après l'entrée des blancs à Budapest, Kogan gagna Vienne où il vécut plusieurs mois d'expédients. Il partit ensuite en Russie, fomenta un soulèvement contre les bolchevistes, fut arrêté et emmené en Sibérie. Une note, parue sous toute réserve dans le *Libertaire*, annonça à ses amis parisiens qu'il avait été finalement fusillé.

V

Pour délivrer Otto Corvin, trois anarchistes réfugiés à Vienne, décidèrent d'organiser un pusch. L'un d'eux, le professeur *Stassny*, était autrichien ; les deux autres, des hongrois, se nommaient *Feldmar* et *Mauthner*.

Marcel Feldmar, étudiant en médecine, mourut dans les cachots hongrois, en 1920. L'ingénieur Mauthner avait pendant la commune commandé une batterie de canons à longue portée.

Désigné par le sort, il retourna en Hongrie. Il s'aboucha avec des camarades qui séjournaient encore à Budapesth, malgré la terreur. Mais, trahi par un de ses camarades, *Csuvara*, il fut arrêté le 15 décembre 1919 sous l'inculpation d'attentat contre la sûreté de l'Etat et de crime de lèse-majesté sur la personne d'Horthy. Condamné à mort le 13 avril 1920, il vit sa peine commuée en celle des travaux forcés. Après de multiples tentatives infructueuses, il parvint à s'évader de prison, le 21 juin 1921. Par la Tchécoslovaquie et l'Allemagne, il atteignit la France.

Le sort de ses amis budapestois se montra plus cruel.

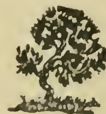
Les deux frères *Rabinovich*, âgés de 18 et de 20 ans, furent éventrés dans leurs cellules à coups de baïonnettes. On pendit le jeune *Szamuelly*, frère de ce *Tibor Szamuelly*, directeur de la Tchéka hongroise, que massacrèrent les gendarmes chargés de l'appréhender.

Les rescapés du pusch poignardèrent le traître Csuvara. La réaction sembla porter un coup mortel au mouvement anarchiste. Les rares libertaires restés en Hongrie qui ne voulurent pas se taire dans le silence universel, s'affilièrent aux cercles gnostiques fondés, il y a une trentaine d'années, par des adeptes de la philo- les gnostiques sont des rêveurs, des illuminés non des hommes d'action.

Les anarchistes-révolutionnaires de Hongrie sont aujourd'hui de très jeunes gens, mais qu'a mûris précocement la vision d'une guerre, de deux révolutions et d'une terreur blanche. Dans l'ombre, illégalement, ils luttent. Ils s'efforcent de mettre en communication avec l'extérieur les captifs des camps de concentration ; ils animent les syndicats ; ils emportent les œuvres d'écrivains libertaires dont la vente est prohibée ; récemment, ils ont édité un journal polycopié, *Uj Vilag* (*le Nouveau Monde*), que l'on se passe de la main à la main.

Qu'une insurrection éclate, que les partis d'extrême-gauche unis dans un effort commun, parviennent à renverser le régime actuel, que les milliers d'émigrés, instruits par les duretés de la défaite et de l'exil reviennent enfin chez eux, peut-être verra-t-on surgir alors cette société communiste-anarchiste pour laquelle tant de penseurs et tant d'ouvriers ont souffert et sont morts !

A. Dauphin-Meunier





UN JOUR DE FÊTE

J'assistais l'autre jour à une très vieille fête de mon pays natal, de ces fêtes qui nous rattachent encore aux temps abolis : la Frairie des Bonnes-Fontaines.

Dans un vallon encadré de chataîgneraies, au bord de petits étangs bordés d'aulnes, une prairie joyeuse blanchie de linaigrettes aux flocons soyeux entoure de modestes fontaines mal bordées de quelques blocs de gneiss.

Et ces fontaines jouissent d'une réputation miraculeuse. Chaque année depuis des siècles, à l'époque du solstice, au lendemain du jour où les feux de joie devenus depuis le Christianisme les feux de la Saint-Jean, s'allument sur les hauteurs ; très vieille survivance de quelque culte solaire des habitants primitifs du pays ; dès l'aube les paysans d'alentour convergent vers ces fontaines.

Il en existe trois, il y en avait quatre mais l'envahissement des sphagnums interdit l'approche de la plus éloignée.

La principale guérit les douleurs, les rhumatismes ; une seconde les maux de dents : la troisième les yeux... je n'ai pu me faire expliquer la vertu particulière de la dernière : peut-être guérissait-elle des « fièvres », aujourd'hui à peu près disparues depuis l'assainissement des chemins...

La matinée est consacrée aux dévotions, l'après-midi s'y surajoute une fête foraine une « frairie » comme on dit là-bas.

Il vient des fidèles de fort loin, de 20 à 30 kilomètres, des malades et de ceux qui ont peur de l'être, entassés dans de branlantes charrettes à âne, où dans de vieilles voitures aux ressorts antiques qu'on exhume du fond de leurs hangars poudreux à cette seule occasion.

Les vrais croyants viennent de très bonne heure ; pour éviter la jeunesse et les curieux de l'après-midi venus en vélo ou dans de modernes automobiles...

Par trois fois, pataugeant dans la tourbière ils font le tour de la fontaine ; puis font couler l'eau trouble et miraculeuse dans leurs manches et sous leurs bras. Après quoi ils en boivent une gorgée et jettent en remerciement un présent dans la source. Jadis, c'étaient des piècettes que les enfants des métayers d'alentour venaient repêcher le lendemain... depuis la vie dure ce sont de petits cubes de pain qui surnagent l'eau souillée.

Pour les infirmes qui ne le peuvent... ou les riches qui craignent de se salir, une vieille au profil de sorcière, moyennant quelques sous accomplit le rite par procuration. Les plus vieux repartent vite, en se cachant presque comme ils sont venus, mais pour les autres la fête commence.

Dans les chataigneraies s'installent des auberges improvisées avec des tables de planches qui n'en finissent plus où l'on mange les provisions apportées en buvant de la bière chaude.

Le long de la route, des loteries à tourniquet ; des marchands de berlingots ou de nougats multicolores voisinent avec les vendeurs de confettis et mirlitons en papier.

Au centre du bois, des musiciens de fanfare à casquettes blanches de chefs de gare, donnaient autour d'une carrière quelques morceaux dissonants.

Je me promenais dans le bois à la recherche d'un peu de calme, quand un nouveau vacarme emplit mes oreilles. Ce n'étaient plus des cris de joie ni la mauvaise musique des orchestres forains ; c'étaient des commandements secs et coupants comme dans une cour de caserne.

Et voici ce que je vis dans une petite clairière où tombait une douce lumière d'un vert doré.

Rouge, congestionné sous ses lunettes, un prêtre en soutane s'escrimait devant une vingtaine de malheureux gosses aux yeux morts.

Ils étaient vêtus d'un costume dit de gymnastique, blanc et vert qui laissait voir la minceur blême de leurs muscles ; le plus grand brandissait un drapeau vert à frange dorée ; d'un vert faux qui faisait mal à voir.

On les avait fait venir le matin à pied de près de 20 kilomètres dans le seul but de les faire défiler et de montrer leur « Discipline ».

« Demi tour à droite... drroite ! D'mi tour à gauche... auche ! » et comme l'un d'eux, ahuri, manquait le pas : « Gauche ! ! » hurla l'instructeur, et seule l'absence du traditionnel « n. d. D. » montrait qu'il ne s'agissait pas d'un vulgaire caporal déguisé en curé.

Puis ils s'ébranlèrent pour aller parader et il fallait voir le prêtre resté en arrière pour morigéner un traînard, bondir, la soutane flottante, en ravageant les fougères innocentes comme s'il eût voulu poursuivre un ennemi invisible...

« Et Jésus dit à Simon-Pierre : Remets ton épée au fourreau, car il est dit que quiconque se servira de l'épée doit périr par l'épée ! »

Cette parole si belle de l'Evangile, je ne parvenais pas à la chasser de ma pensée, tandis

qu'avec un peu d'ironie et beaucoup de tristesse je regardais le groupe s'éloigner.

« Aimez-vous les uns les autres » dit un jour le Christ à ceux qui, deux millénaires après, n'ont pas encore compris le sens de sa parole ; et voici que des hommes, prétendant monopoliser cette doctrine de douceur et de fraternité qui, quoi qu'on ait pu dire, demeure si profondément imbue de notre idéal anarchiste, l'habillent des oripeaux sanglants du militarisme : ce caporalisme prussien dont on s'est justement moqué : le fils des vieux instincts de violence de nos ancêtres ; le mauvais génie qui sommeille en nous.

Je ne voudrais pas qu'on me fît généraliser ; je tiens à rendre hommage ici même à tous les prêtres catholiques qui répudient de pareilles choses ; je ne voudrais même pas trop accabler celui que je vis ce jour-là, sur sa large figure aux yeux trop clairs régnait la candeur de ceux qui ne peuvent comprendre... Mais ceux qui patronnent de telles initiatives : ceux qui les paient avec l'argent du peuple !

Je sais qu'on me parlera de légitime défense, de protection du pays, etc... Evidemment, les « boches » peuvent revenir, les gaz modernes, les avions et les microbes eux-mêmes seront inexistants, puisque dans toutes les communes de France les pauvres gosses sauront faire l'exercice pour marcher en bel ordre et sans armes contre les derniers progrès de la technique scientifique appliquée par l'homme à sa propre destruction !

GYPSELUS.

Un Pauvre

Ce n'était point, certes, un vaniteux. Mais au premier abord il éprouva tout de même un peu de plaisir naïf lorsqu'il se trouva dans son cabinet.

Sous-chef de bureau ! On l'avait nommé sous-chef de bureau !

Il restait abasourdi de cela, mais avec un peu de bonheur dans l'âme. Le sentiment qu'il ressentait était à peu près celui qui s'empare d'un pauvre homme qui depuis longtemps s'est résigné à subir les coups de la malchance et qui apprend soudain qu'un héritage insoupçonné le fait riche.

La veille encore, mon Dieu ! il était le petit employé que ses supérieurs rudoient, que l'on se plaît à humilier parce qu'il ne peut pas se défendre.

Et maintenant il était un chef.

Ce qui l'étonnait le plus dans tout cela, c'était le cabinet qu'on lui avait donné pour lui tout seul. Il y avait là-dedans des meubles, de vrais meubles, comme on doit certainement en voir dans les belles maisons des riches. Au-dessus de la cheminée se trouvait une glace dans son cadre doré. On rencontrait aussi dans ce cabinet un immense tapis très propre, à qui il manquait peu de chose pour toucher les murs de tous les côtés.

Le fauteuil de Monsieur le Sous-Chef de Bureau était superbe, recouvert de cuir, ma foi, et le poing, pour celui qui se serait permis de faire cela, aurait, sans nul doute, rebondi dessus, comme ce qui se produit sur un lit bien fait qui possède un sommier et un matelas encore assez neufs. Tout cela, c'était bien des merveilles pour un pauvre homme qui avait du mal à supporter la vue d'aussi belles choses.

Il se hasarda malgré tout, sûr de n'être épié par personne, à se regarder dans la glace au cadre doré. Et alors il eut un peu de honte de lui-même parce qu'il vit qu'il était tout petit, maigre, et bien simplement habillé, comme tout le monde le connaissait avant qu'il ne fût élevé au grade de sous-chef de bureau.

Avec beaucoup de timidité, et après bien des hésitations, il s'enhardit à s'asseoir sur le fauteuil majestueux qui, malgré son air accueillant de bon fauteuil confortable, lui faisait un peu peur. Là-dessus il se sentit gêné, comme s'il avait été à table dans la salle à manger d'un homme important. Alors, comme après tout il était bel et bien le maître de ses actes, et que personne ne l'obligeait à emprunter l'aide d'un fauteuil, pour cette fois il préféra s'asseoir sur une chaise, où il se trouvait tout à fait en sécurité.

*
* *

Puis ce fut un commis qui entra. Il le connaissait bien, celui-là, car ils avaient travaillé côte à côte dans le même bureau.

Le visiteur avait un air humble, plaçait un « Monsieur le Sous-Chef de Bureau » dix fois dans une phrase et parlait toujours à la troisième personne.

Voulant montrer que sa nouvelle situation ne l'avait pas rendu fier, le sous-chef de bureau parla tout bonnement à son ancien collègue, comme il le faisait d'habitude.

Mais l'autre sembla ne pas comprendre les

avances fraternelles qu'on lui faisait, et il continua ce qu'il avait à dire, sur le ton d'un bas laquais qui adresse une requête au maître, qui le bâtonnerait s'il n'observait pas rigoureusement les règles du protocole.

Lorsque le commis eut quitté le bureau en courbant l'échine et en marchant à reculons sur la pointe des pieds, le sous-chef de bureau resta anéanti. Il lui sembla qu'il était abandonné dans un désert, et une tristesse lamentable lui entra dans l'âme.

D'autres employés vinrent, puis ce fut un garçon de bureau qui, à peu de chose près, se montra presque aussi servile que ses prédécesseurs.

∴

Il était sous-chef de bureau. Il était un personnage devant lequel d'autres hommes s'avilissent. Il se demanda pourquoi la vie des hommes était faite comme cela d'autorités et de servitudes. Bien qu'il se mît l'esprit à la torture il ne parvenait pas à déchiffrer cette énigme.

Alors, son passé lui revint à la mémoire. Il avait été un petit enfant dans son village qui, en compagnie de sa mère, s'en allait mendier son pain de porte en porte.

Ils n'avaient point honte de mendier, eux autres, car dans la famille on mendiait de père en fils depuis longtemps. Ils étaient mendiants, comme d'autres, par hasard, ont d'autres métiers. D'ailleurs, dans nos pays de campagne où il y a beaucoup de pauvres gens, il y a comme cela des mendiants à qui, par habitude, tout le monde reconnaît le droit d'exercer leur profession.

Les mendiants du village font partie des choses et des êtres que l'on rencontre dans la vie, comme le puits qui se trouve sur la place de la Mairie, le curé qui fait son commerce de bondieuseries dans une boutique qu'on appelle l'église, le gendarme et l'idiot du village.

On prend de l'eau au puits selon les nécessités du moment. Il y a encore le curé avec ses patenôtres, les gendarmes qui font leur métier de gendarmes, l'idiot et les mendiants. Et l'on trouve naturel que tout cela existe, parce qu'on n'a jamais eu autre chose de mieux depuis que la divine Providence vous a fait la grâce de vous metre sur la terre.

On respecte le curé qui sait parler le langage du Ciel ; on boit un coup de vin rouge avec le sacripant de gendarme que l'on craint, bonté divine ! autant que le bon Dieu du curé. On rit aussi de l'idiot du village qui sait nous faire rire et qui ne peut point nous faire de mal, et l'on dit de lui :

— Il faut bien reconnaître qu'il n'est point méchant diable.

On donne, de plus, un croûton de pain au mendiant qui passe devant votre porte. Quelquefois encore on l'invite à manger la soupe avec vous sur le coin de la table. Parce que celui qui donne un peu aux pauvres prête beaucoup au bon Dieu, qui nous rendra cela plus tard au centuple, quand nous serons agenouillés dévotement à la droite de son céleste trône.

∴

Il serait bien resté mendiant toute sa vie si le maître d'école ne s'était pas intéressé à lui.

C'était un enfant très intelligent, qui apprenait tout, naturellement, sans se forcer. On le mit à l'école. Il obtint une bourse d'études et réussit si bien à tous ses examens qu'il put passer le concours exigé, et être reçu commis dans une administration de l'État.

Son avancement fut rapide et un beau jour, sans y avoir pensé le moins du monde, il se trouva dans un superbe cabinet, avec le titre pompeux de sous-chef de bureau.

En changeant d'état, il se trouva tout dépaysé.

On voit dans la vie des gens qui occupent avec aisance des situations élevées. En rencontrant dans la rue un juge, un général, un ministre, rien qu'à leurs manières distinguées, on comprend tout de suite que ceux-là étaient fatalement destinés à occuper la place dans laquelle ils se trouvent.

Mais nous, les humbles, nous portons toujours, quoi que nous fassions, la marque de notre origine. Nous sommes semblables à ces fleurs pâles écloses à l'ombre des forêts, qui finissent par dépérir si on les transporte au soleil.

Les chauves-souris ont peur de la lumière du jour, les taupes vivent toute leur vie dans des souterrains. Lui, il était né, le pauvre, au bas de l'échelle sociale, et cela lui fit comprendre qu'il ne pourrait jamais vivre sur des échelons supérieurs. Ses gestes étaient gauches, comme ceux d'un enfant qu'on aurait affublé d'un vêtement d'homme.

Il ne savait pas non plus marcher comme il faut sur son tapis trop somptueux pour lui. Il se cognait aux meubles et s'asseyait timidement au bord de son fauteuil, comme un pauvre de naissance s'assied sur une chaise précieuse dans la maison d'un riche.

L'esprit de ses ancêtres qui demandaient la charité demeurait en lui. Son bureau, son titre, la servilité de ses subordonnés lui devinrent odieux.

Un matin, il resta, sans mentir, plus d'un grand quart d'heure tout seul, devant la porte de son administration, avant de se décider à entrer. Une fois dans son bureau, une angoisse l'envahit, comme s'il s'était trouvé enfermé pour l'éternité dans un sépulcre. La glace au cadre doré lui renvoya, jusqu'au fond des

640

veux. l'image de son corps ridicule de larve.. et cela lui causa beaucoup de chagrin.

Le lendemain, il lui fut impossible de passer la porte de son administration. Alors, il partit à l'aventure pour ne plus jamais revenir, la tête basse et le dos rond, comme fait un pauvre mendiant véritable, qui rase les murs, en s'en allant avec tristesse vers sa besogne de mendiant.

Brutus MERCEREAU.

LA REVUE DES REVUES

Dans le *Crapouillot* du 16 avril 1925 (1), nous relevons ce passage d'un article de J.-C. Privé, qui ne serait pas déplacé dans la *Revue Anarchiste* :

....

Mais c'est lorsque l'on entend dire que certains champions sans-filistes causent toutes les nuits avec des amateurs des antipodes que l'on comprend toute la portée de la nouvelle science. Un seul et même réseau d'amitiés commence à s'établir qui couvre déjà le monde entier. Plus de douanes pour la pensée, plus de frontières pour la parole. Avec des frais minimes s'établissent chaque jour entre des citoyens des divers pays, des causeries qui commencent par des essais de modulation, se poursuivent par des échanges de vues techniques, se terminent par des confidences amicales. Pour la première fois il est permis aux nations de s'interpénétrer, non pas collectivement par les intermédiaires déformants de la Presse ou des ambassades, mais directement, individuellement, sans efforts, sans gros frais, sans déplacement. Un homme cause avec un autre homme et ils deviennent amis, ils se conseillent, s'instruisent mutuellement, ils se comprennent et ils s'aiment.

— Bah ! dira-t-on, les élites s'influencent depuis longtemps et l'Esprit Européen existait avant la radiophonie (n'existait-il pas déjà au XVIIIe siècle?) Alors? Quoi de changé? Ceci : que le mouvement nouveau est essentiellement populaire, qu'il se propage dans les couches les plus profondes de la masse.

Grâce à la radiophonie l'humanité est à la veille de prendre une conscience générale d'elle-même, comme un être prend conscience de son individualité par la multiplicité des sensations; elle deviendra Une, comme le veut d'ailleurs la loi moderne de tendance à l'uniformité, et cessera d'être cette vieille mosaïque périmée que cloisonnent encore des frontières devenues poreuses.

En France qu'a-t-on fait pour favoriser ce mouvement intéressant? Pas grand'chose ! Pour le décourager? A peu près tout ! Il aurait paru rationnel, pour satisfaire les besoins artistiques d'un public très varié, de spécialiser les postes émetteurs, chacun dans un genre déterminé. Les uns et les autres auraient eu leur clientèle attitrée dont ils auraient obtenu facilement une aide financière indispensable. (Les Mécènes ont, jusqu'ici, bien à tort, méprisé la radiophonie). Il s'est produit exactement le contraire : les quatre grands postes émetteurs parisiens, soucieux de monopoliser chacun pour soi tous les auditeurs, ont des programmes tellement semblables que le même morceau se trouve souvent joué le même jour, dans deux ou trois auditions. Le panachage des genres est tel, qu'il décourage les amateurs les plus éclectiques et nous avouons que, personnellement, si nous n'avions pas les concerts anglais pour nous dédommager nous n'aurions pas souvent l'oreille à l'écouteur.

Mais les émetteurs français ont des excuses. Une sérieuse menace qui est, hélas ! sur le point de devenir active, les paralyse dans leurs efforts. Un homme qui prétend travailler dans l'ombre (il serait plus exact de dire pour l'ombre), le sous-secrétaire d'Etat aux P. T. T., projette d'accaparer tous les postes français de diffusion.

Ce monopole serait grave et d'autant plus qu'il pourrait constituer la première étape d'autres monopoles, à peine moins abusifs. Verrons-nous prochainement l'Opéra se réserver celui de la musique, la Comédie-Française celui du théâtre, l'Académie celui de la litérature, le *Journal Officiel* celui de la Presse, etc., etc. !

Espérons que ce n'est là qu'un effroyable cauchemar. Malgré tout, si les Chambres donnent leur assentiment, nous verrons prochainement la sympathique gent sans-filiste, réduite au bout de ses antennes, à l'état d'un peuple de fantoches, dont M. Pierre Robert, selon son bon plaisir, tirera toutes les ficelles.

Ah ! Penser qu'autrefois, on pouvait se dire anarchiste sans être confondu avec les bolchéviks étatistes !

J.-C. PRIVÉ.

(1) *Le Crapouillot*, 4, place de la Sorbonne, Paris.

Imp. "LA FRATERNELLE" 55, rue Pixérécourt, PARIS (XXe). *Le Gérant :* A. COLOMER

Quatrième Année — N° 34 10 JUILLET 1925

La Revue Anarchiste

Le Numero.	1 25
Pour l'Extérieur..	1 50

ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France.. ..	5 »	10 »	15 »
Extérieur..	6 »	12 »	18 »

PARAISSANT

TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la RÉDACTION
a Pierre MUALDÈS, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10e
l'ADMINISTRATION
a l'*Administrateur*, meme adresse
Cheque postal Bianco 739-40 Paris

Progrès Scientifique et Progrès Intellectuel

L'activité cérébrale humaine est dominée par deux grandes tendances. Tout d'abord et la plus importante, celle qui pousse l'homme à s'adapter au milieu ambiant, naturel ou social, afin d'en tirer le plus d'avantages possibles pour son individualité. C'est, à proprement dire, le vieil instinct de conservation qui prend des formes multiples et diversifiées à l'infini, aussi compliquées que le sont les relations sociales. Ensuite, il y a l'esprit de lutte, de combattivité, de réaction contre le milieu, de volonté de transformation. C'est l'esprit de progrès qui ne se contente pas de ce qui existe, mais veut sans cesse développer, améliorer, perfectionner. C'est cette tendance qui a sorti l'espèce humaine de l'animalité et l'amène peu à peu à dominer le monde.

Est-il bien utile de dire que l'esprit de progrès ne travaille qu'une minorité, une élite pourrait-on dire si les dictateurs en aspiration n'avaient là aussi semé la confusion et entremêlé à dessein les mots élite et autorité. L'homme ne marche vers le développement de sa puissance cérébrale que très lentement, souvent à tâtons, et l'esprit de progrès traîne comme un poids mort l'instinct de conservation, obligé souvent de le combattre afin de le secouer et d'y faire des fissures qui lui permettront d'aller de l'avant. Néanmoins, il faut constater que le nombre des individualités qu'anime l'esprit de progrès à une tendance très marquée à augmenter. Le pourcentage des êtres humains qui cherchent à améliorer les conditions d'existence, matérielles et sociales, de l'espèce, est de plus en plus fort. Il est plus grand qu'aux siècles passés, et tout fait prévoir qu'il augmentera encore. Quand, à force de mise au point, d'inventions techniques, d'organisations meilleures, de luttes sociales, l'élite est parvenue à ébranler le milieu et à l'orienter vers une voie nouvelle, la grande majorité, obéissant à ses instincts naturels, tend à s'adapter à la transformation opérée. Ainsi va le progrès !

Les psychologues scientifiques ou physiologistes, ceux qui ont laissé dans le panier des fantaisies et envoyé rejoindre les religions périmées, les notions d'âme et d'esprit existant indépendamment du corps, sont tous d'accord sur ce point : les capacités cérébrales de l'espèce humaine vont se développant. Les hommes des siècles antérieurs ne pourraient vivre dans notre siècle de tension intellectuelle, ils apparaîtraient idiots. Les races inférieures contemporaines offrent le même spectacle.

Les êtres incapables par eux-mêmes d'innover — et ils sont légion — se trouvent quand même mis par la nécessité dans l'obligation de se transformer et de se mettre au niveau de l'état de choses fondé par les lutteurs.

La distinction qui précède n'est que purement théorique. Dans la pratique, on ne peut diviser les humains en deux catégories tranchées : les conservateurs et les gens de progrès. En réalité, nous sommes tous à la fois l'un et l'autre, mais dans des proportions infiniment variables. On peut s'approcher plus ou moins du type absolu, d'un côté ou de l'autre, on n'y parvient jamais. L'équilibre entre les deux tendances varie chez le même individu suivant le milieu qu'il fréquente, la situation sociale et surtout l'âge. Bien rares sont ceux qui restent jeunes toute leur vie et ne cessent pas un jour de réagir contre le milieu, scientifique ou social.

*
* *

Les considérations générales qui précèdent expliquent la lenteur de l'évolution. Elles mettent en lumière la cause qui fait qu'en période normale, il n'y a jamais qu'une minorité qui bataille, essayant de secouer la passivité conservatrice des grandes masses. Celles-ci ne s'ébranlent souvent que quand un grand déséquilibre social les met hors de l'ornière où elles croupissent, ou quand les maitres du jour, ne voulant tenir aucun compte de l'évolution produite par les efforts des hommes de progrès, voient la digue qu'ils lui opposaient rompue violemment. Dans le premier cas, c'est une révolution dont les résultats sont souvent douteux, dans le deuxième, le flot révolutionnaire ne s'arrête que lorsqu'un ordre nouveau, plus ou moins en progrès sur l'ancien, est établi.

Il y a donc intérêt, indispensabilité pour nous, à créer cette évolution, à semer largement des idées, à éveiller la combattivité des individus susceptibles de nous aider, à mettre, en somme, en mouvement un courant d'opinion toujours plus large, profond et rapide qui conduise l'humanité à des formes d'organisation sociale adéquates à notre idéal.

Cette œuvre n'est pas sans difficultés. Elle demande un effort vigoureux et continu. Mais les satisfactions qu'elle apporte compensent largement la peine occasionnée.

Si nous étions seuls, avec notre idéal, pour mener cette tâche, peut-être seraitelle encore très longue à se réaliser. Mais nous avons un sérieux appui dans d'autres courants qui, pour n'être point directement sociaux, n'en ont pas moins une grande influence.

Je veux parler de l'évolution scientifique et industrielle qui marche actuellement à pas de géants.

Fini le temps où l'homme apprenait un métier, qu'il exerçait toute sa vie, et transmettait à sa progéniture, sans appréciables changements. La période de l'apprentissage passée, le cerveau humain se cristallisait dans le train-train routinier. Les voyages mêmes étaient difficiles, dangereux et rares. Comment l'activité cérébrale, enfermée dans le cercle d'une étroite vie intime, aurait-elle pu se lancer vers les grands horizons du futur ?

Quelle différence aujourd'hui ! Aucune corporation, du point de vue technique, ne reste stationnaire l'espace d'une génération. Perfectionnements techniques, inventions nouvelles. Le plus enclin à l'adaptation : les cerveaux humains, est obligé d'évoluer sans cesse, sous peine d'être rejeté dans les basfonds.

Non seulement dans son métier, mais tout se transforme autour de lui, depuis la simple distraction jusqu'aux moyens de transport. L'être humain doit faire un continuel effort cérébral pour rester au niveau, comprendre dans ses lignes générales la vie moderne.

De même pour l'instruction. Celui ou celle qui n'en a pas se trouve rejeté dans les couches sociales inférieures. L'homme qui aujourd'hui ne sait ni lire ni écrire, est presque un déchet.

Il est matériellement impossible aux cerveaux de rester à l'état stationnaire. Ils sont, malgré eux et malgré leur paresse innée, contraints d'entrer dans la ronde toujours de plus en plus rapide du progrès et de l'évolution.

Ce caractère, rendu obligatoire par la rapidité de l'évolution scientifique, fera bientôt partie du domaine de l'hérédité, et les êtres humains naîtront avec un instinct profond qui les rendra aptes à s'adapter rapi-

dement aux transformations de l'époque.

L'état cérébral dynamique sera devenu l'état normal, remplaçant avantageusement l'état statique, presque absolu, des siècles préhistoriques.

A quoi aboutira cette évolution? La littérature d'un Jules Verne ou d'un Wells semble bien timorée devant les perspectives qu'elle ouvre à l'esprit scrutant l'avenir.

*
* *

Cependant, il y a une ombre au tableau.

Si le progrès technique est vertigineux, le progrès social, bien que patent et incontestable, est plus lent, beaucoup plus lent. Pour me servir de chiffres très approximatifs, je dirais que si la faculté de production du travail est quintuplée depuis un siècle par les progrès de la technique, les conditions d'existence des pauvres ont à peu près progressé dans la proportion de 1 à 2, du simple au double. Et pourtant, il y a cent ans, l'exploitation de l'homme par l'homme était déjà féroce.

D'où provient que l'organisation sociale n'évolue pas aussi vite que la technique industrielle, et que, par voie de conséquence, les économies de travail ou l'excédent de production soient accaparés et gaspillés stupidement par les castes dirigeantes, malgré les réformes et améliorations apportées au sort des prolétaires?

D'où vient, en un mot, que les divers éléments composant ce qu'on est convenu d'appeler la classe ouvrière, n'ont pas su exiger, tout au moins, une part proportionnelle à celle que les progrès techniques leur donnaient espoir d'obtenir?

Quelle est la cause qui fait que dans les pays fortement industrialisés, l'esprit de révolte et de justice, le sentiment révolutionnaire semble plus affaibli que dans les temps passés ou les régions où l'industrialisme est ou était inconnu?

Si nous exceptons les soubresauts dûs à la misère des révolutions allemandes et hongroises, il semble bien que c'est dans les pays techniquement arriérés que les mouvements révolutionnaires trouvent le meilleur terrain. A tel point que je me demande si ce n'est pas dans ces régions que partira l'étincelle qui un jour embrasera le monde humain, et fera reculer les partis d'autorité et d'exploitation?

Il y a là une apparente contradiction avec la thèse présentée plus haut : à savoir que l'évolution technique entraîne l'évolution générale, et par conséquent sociale.

Cette contradiction n'est qu'apparente. Les peuples dont je parle sont brusquement mis en présence du régime capitaliste et industriel, qu'on leur applique brutalement, les exploitant et les faisant vivre avec leurs anciennes conditions d'existence, tout en leur demandant le même effort qu'ici.

Les prolétariats des pays industrialisés ont peu à peu accepté ce régime, parce que l'exploitation patronale ne les empêchait pas d'améliorer progressivement leur situation, quoique à un degré bien inférieur à celui auquel parvenaient les capacités de production.

Le développement et la multiplicité des activités cérébrales que l'homme doit dépenser pour se tenir au courant et suivre les progrès matériels sont tellement forts et rapides ces derniers temps qu'ils absorbent presque toute la capacité de progrès des cerveaux. L'ouvrier intelligent qui ne veut pas rester en arrière et être rejeté au rang de manœuvre est sans cesse obligé de travailler cérébralement pour ne pas se laisser distancer. Non seulement, il doit perfectionner son instruction purement technique, mais aussi au point de vue général. Nombreux, beaucoup plus que dans le passé, sont ceux qui essayent de sortir de l'ignorance, état normal de leurs ancêtres.

En outre, l'instruction a été volontairement mal comprise. On a appris à lire, écrire et calculer aux enfants, mais on a sciemment étouffé l'esprit de recherche et de critique. La bourgeoisie veut des ouvriers capables de mettre en action son mécanisme économique, mais ne désire pas du tout des raisonneurs et des penseurs.

L'instruction plus largement répandue a fait naître le goût de la lecture, le besoin de travail pour les cerveaux. La presse et la littérature ont assouvi et ce besoin et ce goût. Les journaux se sont multipliés, les romans idiots pullulent, les cinémas débitent à larges tranches des stupidités. On gave les cerveaux d'une nourriture trompeuse qui les empêche de se mettre sur la voie d'une transformation de l'organisation sociale.

En résumé, les capacités cérébrales des hommes augmentent, les idées de progrès

font leur chemin, mais la ronde effrénée du progrès scientifique d'une part, la mauvaise nourriture intellectuelle de l'autre, absorbent à peu près toute la croissance de l'intellectualité humaine.

*
* *

Y-a-t-il lieu de s'attrister d'un pareil état de choses? Ce serait perdre son temps. A moins d'être de ces ultra-réactionnaires qui s'ignorent, et de placer l'âge d'or de l'humanité aux temps préhistoriques où elle n'était qu'un composé inharmonieux de brutes animales se débattant dans un milieu ennemi, il faut, non seulement accepter le progrès, mais le favoriser et s'en réjouir.

Plus les facultés de production des hommes seront developpées, et plus facile sera l'avènement d'une société meilleure.

L'abondance des produits est une condition indispensable à l'instauration de l'anarchie. L'inimitié et la lutte entre êtres humains feront d'autant plus aisément place à l'amitié et à la coopération que les besoins seront plus facilement satisfaits.

Si le développement de la technique n'a pas été accompagné d'un progrès social au moins équivalent, c'est parce que les cerveaux ouvriers n'ont pas cherché à équilibrer les deux, et ont laissé la plus grosse part du profit à ceux qui les exploitent.

Que les organisations ouvrières pallient à ce défaut. Partout, elles devraient créer des écoles qui permettront aux travailleurs de sortir du rôle d'automates servant une machine, et de devenir les cerveaux capables d'organiser et leur métier, et le mécanisme social.

Quand aux tentatives de la bourgeoisie de détourner le développement intellectuel en l'empoisonnant par sa presse, sa littérature, son théâtre, son cinéma, ses sports, etc., répondons en développant notre presse, notre littérature, nos distractions, etc.

C'est une question de méthode et d'organisation. Le terrain est plus propice aux moissons futures qu'il ne l'a jamais été. Et sa fécondité s'accentuera toujours, si nous savons nous y prendre.

GEORGES BASTIEN.

Ressuscite tes Morts !

Je me reporte à l'époque où je libérais ma pensée et je cherche quels furent, dans cette période pénible et victorieuse, mon pire déchirement et ma plus joyeuse victoire.

Je me souviens...

Tu pleurais, mon cœur ; tu refusais de renier le passé, et nos parents, et leur affectueuse influence. Ta piété voulait rendre vrai ce qu'ils avaient dit, ce qu'ils avaient pensé, ce qu'ils avaient cru. Elle voulait m'agenouiller devant leur agenouillement

Mais voici, après des bégaiements nombreux, quelles paroles décisives je t'adressai :

Calme-toi, mon cœur. Je ne renie, dans mon amour, rien de ce que j'aime. Toujours la douceur de votre accent m'enveloppe et me pénètre, morts bien-aimés ; jamais, je ne cesserai d'entendre, comme en un rêve plus réel que ma vie, cette musique profonde. Mais le sens de vos paroles, pourquoi se faisait-il rigide et dogmatique, sinon pour soutenir ma faiblesse d'enfant et diriger mon ignorance ? Mon enfance passée, vous l'auriez assoupli et estompé ; vous m'auriez permis d'écarter telle enveloppe et tel voile pour aimer, au centre, la signification plus générale et plus durable. Que tentiez-vous de m'enseigner de définitif ? Vous me vouliez bon, noble, heureux. Oui, je sais ; votre main indiquait, tremblante de la même émotion, le sommet de lumière et le sentier qui vous paraissait y conduire. Mais c'est le but que vous vouliez et, si vous vous trompiez sur le moyen, que pouvez-vous désirer, sinon que je trouve un chemin plus sûr ? Mon infidélité apparente ; n'y sentez-vous pas la plus aimante des fidélités ?

Je me souviens, ô mon père, ô ma mère : la foi ne vous avait pas conduits aux sérénités du bonheur. Les cruautés de la société et de la nature vous déchiraient, pensée et cœur. Malgré votre affirmation du futur équilibre, ah ! quelle âpreté dans votre façon de supplier : « Que votre volonté soit faite sur la terre ! »

O nos chers morts, en des croyances qui croûlaient autour de vous et dont, malgré vous, vous sentiez le chancellement, vous trouviez une protection et un apaisement insuffisants. Peut-être l'antique maison chrétienne fut tiède

et douce à qui l'habita jadis. Sur vous elle laissait pleuvoir un peu de doute et beaucoup de tristesse. J'en suis sorti un jour. Quand j'ai voulu y revenir — pour un pieux pèlerinage ou pour un refuge définitif, je ne savais — je n'ai plus aperçu que ruines. Au seuil des ruines, un cri s'est dressé, archange de flamme qui interdit l'entrée.

Rappelle-toi, mère, un souvenir que jusqu'ici j'ai toujours enfermé en moi. Rappelle-toi cette nuit où mourut un de mes frères et quelle clameur réveilla mon sommeil d'enfant. Ah ! le blasphème qui ouvrait tes lèvres comme une blessure était plus pieux, plus humain, plus toi, plus ton cœur, que tes coutumières prières. Tes prières, mère chérie, te venaient d'une vieille accoutumance. Non, tes prières n'étaient pas tiennes : la routine te les avait apprises. Elles marquaient une de tes limites, une de tes défaites, ces prières où je ne sais qui remuait tes lèvres, de je ne sais quel lointain, à travers je ne sais combien de siècles. Mais ton blasphème, où le doute et la malédiction enlaçaient un nœud douloureux, agitait, lui, une lumière vraiment jaillie de tes profondeurs. Elle m'a éclairé souvent, la lumière de ton abîme.

Je n'osai jamais te dire ma pensée, fille pourtant de ton désespoir et de ton cri. Tu aurais reculé, effrayée, devant ta beauté et ton courage inconscients. Mais, depuis cette nuit déchirée, j'ai senti impossible que la Cause — tu m'avais appris, parce qu'on te l'avait appris, à la considérer comme unique, à l'appeller Dieu et à lui croire une conscience — fût souverainement bonne et ensemble infiniment puissante. Dès lors je soupçonnai, tremblant d'effroi et de vaillance, qu'un honnête homme est meilleur que les Dieux. Les dieux, ou ce qu'ils ont de bon, sont les Fils de l'Homme. La bonté est-elle autre chose qu'un rêve de notre cœur, cri de détresse chez les faibles, accueil et appel chez les meilleurs ? La beauté est un besoin et une création de nos yeux. Seuls nos yeux font l'unité lumineuse et courbe du ciel. Mais, vous, Justice, Harmonie, ô noblesses de notre seul esprit.

La Cause, contradictoire et aveugle, créatrice et destructive, mère et tombe, n'est ni aimable ni haïssable tant que notre fantaisie ne la modèle pas à l'image de l'homme. Que nos rêves cessent donc d'être des mensonges et de construire sur la seule fuite des nuages. Qu'ils ne projettent plus, dieux et dogmes, mille ombres trompeuses. Que nos paroles et nos gestes ne se dirigent plus vers les fantômes. Délivrés de tous les fardeaux divins, écartons prières et blasphèmes et préparons-nous à l'action. A l'action héroïque et prudente qui sait ce que je veux, qui sait ce que je peux.

Ma méditation, qui semble m'éloigner des morts bien-aimés, m'en rapproche. Elle les invite à revivre pour se continuer et se mieux entendre qu'ils ne s'entendirent. Dans l'encombrement et le vacarme des phrases apprises, elle découvre et choisit les rares paroles jaillies. Par delà le bruit des répétitions, elle apprend à écouter, dans ce renouveau, le murmure de la source souterraine. La pensée la plus profonde de nos morts et qu'ils ignoraient encore, leur musique la plus intime et qu'ils n'eurent point le temps de découvrir, je m'applique à lui donner une voix. Effort plus pieux que celui de la crédule mémoire. J'offre mon activité et ma maturité, non une pauvre passivité et une enfance vieillissante. Je fais taire les lointains discours dont ils n'étaient que les échos, je brise des dogmes rouillés comme des chaînes et je marche vers les paroles libres de leur silence.

Je serais impie si je m'arrêtais où ceux que j'aime semblent s'être arrêtés. J'ai hérité d'eux un voyage à continuer. Le vivant, c'est celui qui lutte, qui avance, qui se surmonte. M'asseoir où le temps arrêta mes pères, ce serait consentir à leur mort, ce serait rendre vaine l'œuvre qu'ils ont commencée, rendre vain l'amour qui m'enfanta. Non, je ne serai pas esclave de leur servitude ; ce sont eux qui seront libres de ma liberté conquise. Je leur rends la vie qu'ils m'ont donnée. Tant que je vivrai, ils vivront, ils se continueront vaillamment ; par ma sincérité chaque jour plus profonde et plus hardie, ils se renouvelleront. Quand je vois d'autres fils rester longtemps immobiles d'esprit, je pleure sur eux comme sur des tombeaux : tous ceux qui espérèrent vivre en eux sont morts pour les siècles des siècles.

HAN RYNER.

A NOS LECTEURS

Certains de nos Abonnés et Dépositaires recevront un ou plusieurs exemplaires de LA REVUE ANARCHISTE, en plus de ce que nous devons régulièrement leur adresser.

Ces exemplaires leur étant envoyés à titre de propagande, et surtout afin de bien faire connaître et apprécier la nouvelle Revue, nos lecteurs n'auront donc pas à s'en étonner. Nous les prions seulement de placer ces numércs à essai en bonnes mains et de les faire circuler autant que faire se peut.

Fusion de "La Revue Anarchiste" et de la Partie française de "La Revue Internationale Anarchiste Polyglotte"

Les Anarchistes savent que la propagande anarchiste en langue française possédait dernièrement deux revues.

Elles poursuivaient le même but : assurer à l'Anarchisme, dans ce pays, un organe de lutte et d'éducation, de doctrine et de documentation.

Ces deux revues vivaient sans contact régulier et, bien qu'il n'en fût rien, paraissaient se faire concurrence et se disputer la clientèle des compagnons.

Les organisations et les compagnons qui s'occupaient de ces deux revues ont eu l'heureuse idée de s'entendre, afin d'arriver à la fusion des deux revues en une seule.

Animés du même souci : l'intérêt de la propagande, ces groupements et compagnons n'eurent pas de peine à se mettre d'accord et voici le document qui résume et exprime leur entente :

*
* *

« Les camarades Bastien, Chazoff, Delecourt et Devry, représentant l'Union Anarchiste de France, et les camarades Orobon (Espagne), Hugo Treni et Meteor (Italie), Walecki (Pologne), Ferandel et Sébastien Faure (France) représentant l'Œuvre Internationale des Editions anarchistes, se sont mis d'accord, le 22 mai 1925, sur les points suivants :

« 1° Dans le but de doter la propagande anarchiste de langue française d'une Revue puissante et fortement documentée, reflétant dans toute son ampleur la Pensée et l'Action anarchistes-révolutionnaires du monde entier et rassemblant les efforts de propagande jusqu'à ce jour dispersés, il a été décidé que la *Revue Anarchiste*, organe de *l'Union Anarchiste de France*, et la partie française de la *Revue Internationale Anarchiste*, organe de *l'Œuvre Internationale des Editions anarchistes*, ne formeront plus qu'une seule Revue, grâce à la fusion, tant comme rédaction que comme administration, des deux revues existantes.

« Cette revue aura pour titre la *Revue Anarchiste*.

« 2° La rédaction de cette Revue unique sera confiée à un Comité responsable, composé de quatre camarades, dont deux seront désignés par *l'Union anarchiste* et deux par *l'Œuvre Internationale des Editions anarchistes*.

« Ces quatre camarades choisiront eux-mêmes le secrétaire de rédaction.

« 3° L'administration de cette Revue sera confiée à un Comité responsable, composé de quatre camarades, dont deux seront désignés par *l'Union Anarchiste* et deux par *l'Œuvre Internationale des Editions anarchistes*.

« Ces quatre camarades choisiront eux-mêmes leur délégué au travail administratif.

« 4° Munis de pleins pouvoirs par leur organisation respective, ces deux Comités auront à se prononcer et à agir souverainement pour tout ce qui aura trait à la rédaction et à l'administration de la Revue, sans qu'il soit nécessaire, tant qu'ils resteront en fonctions, de recourir soit à *l'Union Anarchiste*, soit à *l'Œuvre Internationale des Editions anarchistes*.

« Mais il va de soi que ces deux organisations auront la faculté de remplacer, quand elles le jugeront à propos, leurs délégués à la rédaction et à l'administration.

« 5° Pour qu'il y ait réellement *fusion* entre les deux Revues existantes et non absorption de l'une par l'autre, il est équitable que le secrétaire de la rédaction, désigné par le Comité de rédaction, appartienne à l'une des deux organisations contractantes et que le délégué à l'administration, choisi par le Comité d'administration, appartienne à l'autre de ces deux organisations.

« 6° La Revue fusionnée n'acceptera aucune publicité commerciale.

« 7° S'il y a bénéfice, celui-ci restera tout entier à l'administration de la Revue qui le consacrera au perfectionnement graduel et à l'extension progressive de celle-ci.

« 8° S'il y a perte, celle-ci sera supportée, autant que possible, moitié par *l'Union Anarchiste* et moitié par *l'Œuvre Internationale des Editions anarchistes*.

« 9° En ce qui concerne la publicité *Librairie*, la Revue — après fusion — accordera une place à peu près égale aux deux librairies existantes : *La Librairie Sociale*, œuvre de *l'Union Anarchiste*, et *La Librairie Internatio-*

nale, œuvre de l'*Œuvre Internationale des Editions anarchistes*.

« Toutefois, s'inspirant des conditions présentes de vie et de clientèle de ces deux librairies et afin d'écarter toute éventualité de conflit, il a été convenu que la *Librairie Internationale* bornera sa publicité dans la Revue :

« *a*) Aux ouvrages de propagande anarchiste et de littérature *en langues étrangères*.

« *b*) Aux ouvrages édités par *l'Œuvre Internationale des Editions anarchistes*.

« 10° Les ouvrages, en langue française, qui sont ou seront de propagande spécifiquement anarchiste, par exemple ceux de Bakounine, Reclus, Kropotkine, Grave, Malato, Sébastien Faure, Armand, Colomer, Bastien, Chazoff, Han Ryner, Lacaze-Duthiers, Nettlau, Rocker, Archinoff, Voline, Ramus, Bertoni, Malatesta, Fabbri, etc., feront l'objet d'une publicité mixte.

« 11° La *Revue Internationale anarchiste* en langue italienne et espagnole fera de la publicité pour toutes les œuvres éditées par la *Librairie Sociale*.

« 12° Les délégués soussignés, ayant ainsi unanimement fixé les conditions dans lesquelles s'opérera la fusion de la *Revue Anarchiste* et de la partie française de la *Revue Internationale anarchiste*, il est enfin convenu que, par le *Libertaire*, la *Revue Anarchiste* et la *Revue Internationale anarchiste*, ces conditions, loyalement arrêtées, seront portées à la connaissance de tous les camarades, afin que tous se réjouissent de cette entente inspirée du souci de la propagande et en comprennent la haute portée morale et les précieux avantages.

Pour *l'Union Anarchiste* :

BASTIEN, CHAZOFF, DELECOURT, DEVRY.

Pour l'Œuvre Internationale des Editions Anarchistes :

OROBON, HUGO TREUI, MÉTÉOR, WALECKI, FÉRANDEL, SÉBASTIEN FAURE.

« P. S. — Le premier numéro de la *Revue Anarchiste*, ainsi fusionnée, paraîtra le 10 juillet 1925 et, par la suite, le 10 de chaque mois. »

*
* *

En application de cet accord, la rédaction a été confiée à un Comité responsable composé des camarades : Pierre Mualdès et Chazoff, délégués de l'*Union Anarchiste*, et Météor et Sébastien Faure, délégués de l'*Œuvre Internationale des Editions Anarchistes*.

Ce Comité a choisi Mualdès comme secrétaire de rédaction.

L'administration a été confiée à un Comité composé des camarades : Férandel et Hugo Treui, désignés par l'*Œuvre Internationale des Editions anarchistes*, et Delecourt et Devry, désignés par l'*Union Anarchiste*.

Ce Comité a choisi Férandel comme administrateur.

*
* *

Nous sommes certains que tous les anarchistes se réjouiront de la fusion ainsi décidée et accomplie.

Il en résultera, au point de vue moral, un accord entre militants, dont la propagande bénéficiera notablement.

Au point de vue rédactionnel, il n'est pas douteux que, rassemblant tous les efforts et toutes les capacités jusqu'à ce jour dispersés, cette Revue sera vivante, éducative, variée, donc d'une utilité considérable.

Au point de vue administratif, il est également certain que, groupant autour d'elle tous les compagnons studieux à qui elle apportera mensuellement, sur les grands problèmes qui les passionnent, l'étude et la documentation désirables, cette Revue sera suffisamment répandue pour que les abonnements et la vente au numéro assurent son existence rapidement et, dans peu de temps, permettent son extension.

Nous vous présentons, chers Camarades, le premier numéro de cette Revue fusionnée.

Il a été un peu improvisé. Nous avons, cependant, l'espoir qu'il vous satisfera.

La *Revue Anarchiste* paraîtra, désormais, régulièrement le 10 de chaque mois.

Nos efforts tendront à ce qu'elle soit toujours mieux rédigée et mieux administrée.

Vous nous aiderez à faire de cet organe de propagande un instrument d'éducation puissant et digne du magnifique Idéal que nous aimons.

Pour l'Administration :

FÉRANDEL.

Pour la Rédaction :

PIERRE MUALDÈS.

ÉCONOMIE ET POLITIQUE

Le Change et la Hausse des Prix

Le change a perdu depuis quelque temps une stabilité qui semblait avoir regularisé le prix de la plupart des matières et denrées les plus indispensables à la vie. La livre, assez longtemps maintenue autour de 90 francs, vient de faire un bond fantastique et la voici oscillant entre 104 et 106 francs. Quelles raisons peut-on invoquer pour expliquer cette subite tension ? D'abord, la situation politique. A l'étranger, l'affaire du Maroc et ses développements possibles inquiètent les porteurs de valeurs françaises et si le gouvernement anglais est d'accord avec le nôtre pour tenter l'écrasement du Riff, l'opinion publique en Grande-Bretagne se refuse à envisager des prêts ou remboursements à longue échéance. Il y a ensuite les dettes dont nos créanciers exigent le paiement des intérêts et que le gouvernement Caillaux n'est pas en mesure de régler. Au cours de ce rapide examen, il ne faut pas négliger non plus le facteur économique proprement dit. La situation à ce point de vue n'est pas des plus brillantes. D'après de récentes statistiques, notre commerce d'exportation accuse un fléchissement de plus d'un demi-milliard pour les quatre premiers mois de 1925. C'est d'ailleurs ce qui explique en partie la crise de chômage qui sévit depuis fin décembre.

Mais si les facteurs mentionnés ont joué contre notre devise, leur action n'a pas été sans être renforcée par les spéculateurs des bourses de Paris, Londres, Amsterdam et New-York, qui, jusqu'ici, n'avaient pas trop attaqué le franc, trop occupés qu'ils étaient à « *travailler* » sur le mark et la couronne. Certes, il faut regretter cette spéculation qui gruge tout un peuple, mais elle est une des conséquences logiques d'un système social basé sur l'or et, le voudrait-elle, la trésorerie ne pourrait pas empêcher la spéculation internationale de préparer sa ruine. Toutefois, les spéculateurs de Paris ou d'ailleurs ont intérêt à procéder avec ménagement afin de ne pas tuer cette poule aux œufs d'or qui alimente si généreusement leurs portefeuilles.

Mais comment notre grand financier compte-t-il sortir de cette situation désespérée ? D'abord, il ne faut pas compter qu'il soit possible de rétablir l'équilibre budgétaire. Devant ce formidable déficit, il ne reste donc que deux solutions : recourir à de nouvelles émissions de billets de banque ou à des emprunts, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur.

Le premier système qu'on a, paraît-il, déjà secrètement mis en application retardera de quelques mois la faillite définitive, mais il provoquera automatiquement la baisse continue du franc, la valeur de celui-ci étant précisément proportionnée à la quantité de papier mise en circulation. Reste donc les emprunts ; mais l'insuccès des derniers essais tentés en ce sens, tant en France qu'à l'étranger, semble avoir déterminé le ministère des Finances à écarter cette solution, d'ailleurs très précaire, puisque les prêteurs n'apportent leur argent à l'Etat qu'à la condition *sine qua non* qu'on leur accorde un intérêt exorbitant. D'ailleurs, les valeurs ou les rentes d'Etat n'offrent plus aucune garantie, car non seulement les obligations de l'emprunt de janvier dernier ont déjà perdu près de cent francs, mais encore voici que, la caisse étant vide, le gouvernement est contraint de baisser l'intérêt du taux de la rente et de proroger de 5 ans le payement des intérêts de toutes les valeurs d'Etat, bons de la défense, emprunts de guerre, etc., etc.

Tout cela va déterminer une crise terrible de spéculation et de colossales fortunes vont se constituer sur la misère de tout un peuple. Nous allons connaître des heures sombres. Nos ligues patriotiques et nos gouvernants ne manqueront pas de faire des appels à la sagesse et aux sacrifices, ce qui ne les empêchera de mettre leur argent en sécurité de l'autre côté de la frontière. Le coût de la vie va augmenter dans des proportions fantastiques ; quant aux salaires, ils ne suivront pas, ils ne pourront pas suivre la même voie ascendante. Le chômage intense qui sévit et va s'accentuant fera, d'après la loi terrible de l'offre et de la demande, baisser la valeur de la marchandise « *Main-d'œuvre* ».

De suite après la guerre, alors que l'Allemagne s'acheminait rapidement vers la banqueroute, on aurait pu croire qu'une telle crise financière était de nature à compromettre le système capitaliste et même d'en provoquer la chute. Mais cela était une erreur et l'expérience de la Russie, de l'Autriche, de la Turquie, de l'Allemagne, nous prouve que cette terrible maladie affaiblit mais ne tue pas la pieuvre capitaliste. *Quelle que soit la valeur du franc*, les capitalistes restant les *maîtres*

des richesses naturelles et l'Etat restant maître de l'autorité, rien ne sera changé dans l'ordre général du fonctionnement de la société. Seuls, ceux qui font fructifier ces richesses (les prolétaires) et ceux qui soutiennent l'Etat (les fonctionnaires) auront à supporter les conséquences matérielles de cette crise et il leur arrivera souvent de chercher une occupation qu'ils ne trouveront pas, ou d'attendre indéfiniment une allocation promise. C'est alors qu'il leur arrivera souvent d'avoir à se serrer la ceinture...

Cependant, malgré sa pauvreté apparente, l'Etat trouvera toujours les moyens nécessaires pour soutenir la guerre que les impérialistes font entretenir au Maroc.

Donc, en résumé, cette situation qui aggrave chaque jour notre condition de prolétaire ne peut ni provoquer la faillite du système capitaliste et autoritaire, ni entraver ses criminels agissements. Il faut donc qu'une force contraire tâche d'abord de rétablir une sorte d'équilibre et ensuite de renverser si possible un état de choses si mal établies.

Les syndicats, s'il en existaient de puissants et non domestiques, semblent tout indiqués pour lutter contre la vie chère, le chômage, les sacrifices qu'on va demander aux producteurs sous forme de longues journées de travail, etc., etc.

Avec l'appui de ces mêmes syndicats, les forces anarchistes, si elles s'occupaient moins du particulier et davantage du social, pourraient de leur côté tenter d'arrêter des campagnes aussi ruineuses que celle du Maroc aujourd'hui et celle de Chine demain.

Quant au crédit de la France, il est bien entendu que nous nous en f..... complètement et si nous nous occupons de cette question, c'est uniquement pour qu'il soit bien établi que nous entendons n'être ni dupes ni victimes.

FÉRANDEL.

RIONS UN BRIN !

Les Patriotes contre le Patriotisme

Les événements actuels de la vie internationale, malgré tout le tragique qu'ils comportent, contiennent en eux une puissante ironie.

Nous aurons vu, en effet, les patriotes vitupérer, comme jamais encore ils ne l'ont fait, contre le patriotisme.

Prenez, en effet, un de ces « vieux Français » patriote de race, et essayez de lui tenir ce langage :

« Enfin ! grâce à la providentielle réaction du bon sens, voici que les peuples en arrivent à savoir qu'il existe quelque chose qu'ils doivent chérir par dessus tout et que cette chose c'est la patrie.

« C'est ainsi que des peuplades considérées jusqu'à ce jour comme des barbares arriérées viennent de manifester d'une façon éclatante qu'elles sont dignes de prendre rang parmi les nations dont la civilisation est la plus raffinée.

« Voici, en effet, que les Allemands élisent Hindenburg à la présidence du Reich pour manifester leur amour de la Patrie ; que les Marocains se dressent en un superbe élan pour rétablir le prestige de leur race ; que les Chinois entendent libérer leur territoire de tous les étrangers qui les grugent, les spolient, et, voire même, les massacrent.

« Ah ! quel renouveau ! Comme on sent que la guerre du Droit a passé par là avec sa flamme purificatrice !

« Bravo ! les Allemands, les Chinois et les Riffains ! vous voici civilisés au même degré que le nôtre ! »

Immédiatement après ce petit laïus, le patriote, quel qu'il soit : ou un jeune écervelé de l'Abjection Française, ou un administrateur d'une société financière, ou bien, encore, une vieille ganache d'officier en activité ou en retraite, le patriote vous lancera des yeux furibonds, serrera ses poings avec une rage contenue, crachera par terre et martellera l'asphalte avec les pieds, indigné de votre outrecuidance.

« Comment, Môssieu ! vous répondra-t-il, comment ! Vous osez proférer ce blasphème ! Quoi vous criez bravo à des sauvages qui veulent tuer notre belle culture, vous applaudissez à ces marques de chauvinisme exacerbé, vous approuvez ces gens qui veulent, les uns la plus grande Allemagne, les autres nous voler notre colonie marocaine, et les derniers, enfin, exclure les étrangers d'un territoire qui, enfin, ne leur appartient peut-être pas tant que cela !

« Mais vous êtes infâme ! vous êtes indigne d'être Français ! et si vous n'étiez pas plus fort que moi, il y a longtemps que je vous aurais infligé la correction que vous méritez !

« — Mais enfin, tenterez-vous de répondre, ne dites-vous pas partout où vous le pouvez que le patriotisme est le sentiment le plus beau, le plus noble et le plus pur ?

« — Certes ! mais, môssieur le mauvais Français, la patrie dont je veux parler, c'est la France, et nulle autre patrie ne saurait exister pour moi.

« — Pardon ! mais la patrie d'un homme, c'est bien le pays dans lequel il est né ?

« — Eh ! euh ! oui, bien sûr ! mais étant né en France, il n'y a pour moi qu'une patrie au monde : la France !

« — Alors, ne trouvez-vous pas que vous ressemblez à ces gens qui nés en Allemagne, en Italie ou ailleurs, disent : il n'y a qu'une seule patrie au monde : l'Allemagne, l'Italie ou la République d'Andorre ?

« Votre raisonnement est le même que le leur, sauf que le nom de la patrie a changé. A cette petite exception près, il y a identité.

« — Eh ! quoi. Vous appelez cela une petite exception ? Pour vous la France n'est qu'une petite exception ? Misérable traître. Ah ! quel dommage que la guerre soit finie, sans cela je vous aurais envoyé au poteau, môssieur. Au poteau ! Zim, zim, zim ! douze balles pour vous apprendre à ne pas mettre la France au-dessus de tout. »

Et l'hurluberlu patriote s'enfuira en levant désespérément les bras au ciel parce qu'il ne peut pas vous faire fusiller.

C'est ainsi que Millerand condamne sans appel les Allemands qui réclament une plus grande Allemagne, alors qu'il demande, lui, la rive gauche du Rhin.

C'est ainsi que Painleré stigmatise et crie anathème à Abdel-Krim qui ne veut pas accepter le joug des ploutocrates et autres bandits français.

Seul un pays a le droit d'être chauvin : la France.

Seul un pays peut flétrir Guillaume II : la France de Napoléon Ier.

Seule une nation a le droit d'être impérialiste : la France.

Seuls des hommes ont le droit d'être patriotes : les Français.

Les Français qui nient la patrie sont des sauvages, des barbares, des criminels et des monstres.

Mais si vous êtes étrangers et que vous niez votre patrie : alors c'est tout juste si le général de Castelnau ne demande pas pour vous la Légion d'honneur.

Car, scrongnieugnieu ! nous sommes des pacifistes, nous autres, et c'est pourquoi nous voulons que la France établisse sa domination partout.

LOUIS LORÉAL.

La Persécution démocratique de la Science

Il existe au Etats-Unis un mouvement singulier de persécution religieuse contre la Science et l'enseignement scientifique aux écoliers, dont on n'a pas une connaissance exacte en Europe et qui constitue cependant un des symptômes les plus typiques de cette époque de réaction.

C'est un anachronisme d'autant plus inexplicable qu'il se manifeste dans le pays qui entre tous, est considéré le plus ouvert aux expérimentations scientifiques les plus audacieuses de notre civilisation.

L'incrédulité et l'hérésie y furent cependant punies du bûcher jusqu'au XIXe siècle et sont encore considérées, par le plus grand nombre des citoyens des Etats-Unis, comme le plus infâme des crimes : « *Unbelief is a bigger sin than murder or horse-stealing* », ce qui veut dire : « l'incrédulité est un péché plus grand que le meurtre ou le vol de chevaux ».

La maxime n'est pas archaïque. Elle est tout à fait contemporaine et en pleine vigueur ces jours-ci ou l'intolérance est devenue furieuse et violente jusqu'à la persécution des hérétiques qui sont emmenés au nom de la divinité devant les tribunaux pour y répondre du délit d'avoir prêté plus de confiance en la science qu'en la Bible.

Elle n'est pas encore parvenue à allumer aucun bûcher, mais en privant la jeunesse de l'enseignement des sciences naturelles elle empêche que les nouvelles générations soient élevées en harmonie avec les développements atteints par le progrès de la science moderne.

Les causes de ce réveil de l'intolérance religieuse aux Etats-Unis sont nombreuses. La guerre a donné naissance à un certain mysticisme spéculatif qu'on ne saurait concilier avec la pratique épicurienne de la nouvelle bourgeoisie scandaleusement enrichie et pervertie par ses richesses ; les efforts fascistes de l'*American Legion*, du *Ku-Klux-Klan*, sont de véritables écoles de nationalisme impérialiste et d'intolérance xénophobe ; les associations militaristes subventionnées par les fournisseurs de l'Etat, encouragées par le gouvernement, n'ont d'autre but que d'exciter la jeunesse américaine à la haine de tout esprit novateur. Le récent triomphe enfin, des cliques religieuses qui s'étaient coalisées afin d'obte-

nir le passage du dix-huitième amendement à la Constitution, interdisant la vente de toute boisson alcoolique, n'a que donné haleine à la religion militante.

Williams Jennings Bryan, ancien secrétaire d'Etat au premier cabinet Wilson, est le père du régime sec. Le triomphe l'a encore plus enorgueilli, si possible, et le voilà maintenant, la sainte Bible à la main, à la tête de la croisade de la superstition contre la théorie Darwinienne sur l'origine de l'homme.

La guerre est déclanchée par les « *fundamentalists* » — les croyants dans l'origine divine de l'homme — aux partisans des théories évolutionnistes : « Cette guerre — affirme M. Bryan — n'engage pas seulement l'église orthodoxe, mais la Religion elle-même. C'est une guerre jusqu'au bout : aucun compromis n'est possible. Toutes les églises y sont engagées. Parce que une fois l'autorité du Verbe divin détruite, il n'y aura aucun besoin d'églises ou de prêtres. Tout le monde ira au cinéma au lieu d'aller au temple ».

Et, en même temps, le Dr Len G. Broughton sème l'épouvante parmi les fidèles en leur représentant les évolutionnistes maudits en train de contraindre l'église « à écarter l'Adam de la Genèse pour le remplacer par le squelette du Musée Metropolitain, ingénieusement rajusté par de soi-disant savants aux os de singe ».

Le Rev. George L. Thorpe de Corona, California, a fondé en juillet 1924 un Comité d'agitation qui se propose l'abolition de tout enseignement des théories évolutionnistes dans les écoles californiennes, car, dit-il, « l'enseignement de l'athéïsme, camouflé du nom de Science, ou de Recherches scientifiques, c'est de la contrefaçon frauduleuse. »

Quand le fanatisme prend le dessus, toutes les limites du concevable sont dépassées. Une association de médecins « *The American Medical Liberty League* » répand un manifeste ayant pour titre : « *La vaccination viole les lois de Dieu* ». Deux fillettes ont gagné leur voyage du Minnesota à Chicago « pour avoir récité par cœur plus de mille versets de la Bible dans une seule séance. » A quoi elles ajoutaient les qualités suivantes : « elles n'ont jamais vu un cinéma, ni un immeuble dépassant les trois étages en hauteur : elles ne se sont jamais servies d'un tram ni d'un téléphone ». A Pittsburg, un homme vient de tuer son propre fils parce qu'il refusait d'accepter une religion interdisant la danse et le « flirt », que son père lui voulait imposer.

La controverse sur le terrain scientifique est la condition nécessaire de tout progrès réel. Les conflits entre la Science et la Théologie sont aussi anciens que l'effort humain à la recherche d'une raison intelligible des phénomènes. La Science moderne a connu toutes les attaques et toutes les embûches de la Théologie et de la « Science Théologique » ; mais elle en a toujours triomphé parce que la raison humaine s'apaise beaucoup plus du peu qu'elle réussit à dévoiler par les recherches et l'étude obstinées que des inconnaissables profondeurs du mystère inexploré.

Mais aux Etats-Unis la religion empoigne en ce moment contre la Science l'arme formidable de l'ignorance et la déclenche au lynchage de la lumière et de la vérité. Elle tire de l'ignorance le poison du fanatisme et renouvelle sur cette favorable minorité de silencieux que la passion du savoir et de la pénétration pousse à dévoiler l'une après l'autre ces vérités qui ennoblissent l'effort humain et le progrès qui le couronne, cette persécution dogmatique qui semble être le but unique des religions.

« Pourquoi — se demande un religieux, rédacteur des « Signs of the Times » — laisserait-on aux hommes de la Science la tâche de résoudre un problème religieux ? ... Ce n'est pas à un groupe de pédagogues d'établir ce qu'il faut apprendre aux jeunes gens ; mais aux parents de dire ce qu'ils veulent qu'il soit appris par leur progéniture. » Et il continue sur ce ton en annonçant qu'aux prochaines élections de 1926 le peuple californien votera par « referendum » une « pétition » contraire à l'enseignement de l'évolutionnisme.

« Il s'agit d'établir — selon Mr. Bryan — si le peuple, qui a fondé et soutient les écoles, a aussi le droit de les contrôler... L'Association pour l'Avancement des Sciences ne compte que 11.000 membres. De l'autre côté, il y a 109 millions d'Américains. Serait il possible qu'une poignée de savants pût voler la religion à nos enfants et les porter à l'athéisme ? Je ne crois pas que onze mille hommes puissent dicter la loi à nous tous. »

De sorte que nous aurons la vérité établie par les résultats des urnes...

Nous aurons ?...

Depuis deux ans l'enseignement des théories évolutionnistes est légalement défendu dans l'Etat de l'Oklahoma. Dans le Tennessee une loi semblable vient d'être adoptée et plusieurs poursuites sont en cours contre des professeurs ayant trahi Adam pour le « squelette du Musée Métropolitain ». Dans la Floride un projet de loi semblable est à l'étude ; mais d'ores et déjà les directions de toutes les écoles ont reçu la défense d'apprendre le Darwinisme aux écoliers.

Dans le Texas : « aucun infidèle, athée ou agnostique ne peut être employé dans aucune fonction auprès de l'Université du Texas,

mais seulement des personnes croyantes en Dieu Etre Suprême et Roi de l'Univers ».

Dans le Kentucky, la Chambre basse a voté un projet de loi antievolutionniste, mais la Chambre haute l'a repoussé à la majorité d'une seule voix.

Dans la Caroline du Nord, c'est le pouvoir exécutif qui a interdit l'Evolutionnisme. Dans dix Etats de la Confédération sont actuellement à l'étude des projets de loi pour l'abolition de l'enseignement des théories évolutionnistes et la punition des délinquants qui ne s'y conformeraient pas.

Le Docteur Henry Fox, ordinaire de Biologie à la Mercer University de Macon, Georgia, a été forcé de résigner le mois d'octobre 1924 à cause de sa doctrine évolutionniste.

Un éditeur de New-York invitait, il y a peu de temps, un savant très connu à supprimer le mot « évolution » des ouvrages dont il a une édition en cours, à cause des protestations qui lui parvenaient, surtout du « Midi », contre l'emploi de ce mot.

En même temps que la campagne politique et législative contre l'enseignement de la Science, s'intensifie le mouvement ayant pour but l'enseignement obligatoire de l'histoire sacrée et des légendes bibliques sur l'origine de l'homme.

Dans six Etats, la Bible est déjà un texte ordonné par la loi ; dans sept Etats, elle y est recommandée sans être obligatoire ; et presque dans toutes les écoles des 48 Etats dont se compose la Confédération, la Bible est lue et expliquée chaque jour aux écoliers Américains.

On comprend qu'à l'énergique campagne des « fundamentalists » disposant de moyens puissants et de la force épouvantable de l'ignorance, oppose toute son ardeur l'Association pour l'avancement des sciences appuyée par tout ce qu'il y a d'intelligent et de raisonnable dans la grande République.

Qu'arriverait-il, par exemple, si un projet analogue au 18e amendement concernant le régime sec était présenté au Congrès ?

Sur 435 députés composant la Chambre basse, il n'y en a que trente-cinq qui ne se soient qualifiés comme militants pour aucune croyance religieuse ; et sur 96 sénateurs, dix à peine.

L'énorme majorité est donc portée par ses propres convictions à suivre la probable initiative d'un Amendement à la Constitution qui pourrait partir des Etats eux-mêmes dans le cas où le Congrès et le gouvernement eussent la force de résister à toute préoccupation électorale et le courage de se refuser de plier à la vague du fanatisme. D'autant plus que ce serait se charger d'une initiative bien monstrueuse aux yeux de l'histoire et de la sagesse.

Mais tout est possible en Amérique.

De même que nous ne verrons jamais Darwin banni du Nouveau Continent par le dix-neuvième Amendement de la Constitution de Thomas Jefferson, nous n'en sommes pas moins les témoins du spectacle humiliant et misérable d'une persécution religieuse qui réhabilite les horreurs du Moyen-Age, et de la dérision la plus cruelle des libertés démocratiques dont l'Inquisition se sert habilement pour la réalisation de ses desseins ténébreux.

R. SCHIAVINA.

Points de Repère

L'INDIVIDUALISTE ET LA QUESTION ECONOMIQUE

L'individualiste n'entend pas que le troupeau solutionne pour lui SA question économique : il veut la résoudre lui-même, par lui-même, pour lui-même. Ne lui inspirent aucune confiance les systèmes qui tendent à remplacer l'exploitation économique de l'homme par son semblable par l'exploitation économique de l'unité humaine par la collectivité. C'est l'exploitation qu'il faut détruire et non la méthode qu'il faut modifier.

ON PASSE POUR MYSTIQUE

On passe pour mystique parce que l'on proclame que la CITÉ anarchiste est ou doit être une expérience, une réalisation intérieure avant de devenir une expérience, une réalisation extérieure. On passe pour mystique quand on déclare que si les révolutions n'aboutissent jamais là où auraient voulu les conduire leurs initiateurs, c'est parce que les « révolutionnaires » ne sont pas d'abord des « révolutionnés ». Mon expérience de plusieurs lustres m'a amené à affirmer que vous et moi nous ne réaliserons de « Cité nouvelle » que si elle existe d'abord en nous à l'état latent, c'est-à-dire que si nous nous trouvons dans l'état de mentalité voulu, dans les dispositions sentimentales et pratiques nécessaires pour passer par toutes les conditions indispensables pour tenter et faire réussir l'expérience à fond. S'il n'y a que notre cerveau de touché, si notre sentiment ne l'est pas, croyez-moi, il n'y a rien de fait ou à faire.

DES MOTS, RIEN QUE DES MOTS

C'est vrai, pour parler et pour écrire on se sert de mots. C'est pourquoi en parlant et en écrivant je me suis contenté d'émettre des avis, des opinions, de présenter des points de vue, de proposer des formules révisables selon l'évolution des individus et adaptables aux divers tempéraments personnels. J'ai cherché à agir sur les mentalités, à les faire se révéler à elles-mêmes, non à les endoctriner. Tout ce que j'ai voulu — et avec acharnement — c'est que mes thèses, mes opinions, mes propositions ne continssent ou exposassent rien qui s'appuie, s'étaye ou repose sur l'étatisme, le gouvernementalisme, l'exploitation capitaliste ou cléricale. Il fallait bien que je me serve de mots pour dire tout cela.

SOYEZ PLUS EXPLICATIFS

Vous m'apprenez que X est le plus fourbe ou le plus misérable des hommes qui aient jamais foulé le sol de la planète. Je le veux bien. Mais comment se fait-il que vous vous en soyez seulement aperçu le jour où il n'a plus partagé vos opinions ? Pourquoi a-t-il été si longtemps votre collaborateur, pourquoi le fréquentiez-vous si assidûment ? Je voudrais un peu moins de polémique personnelle et un peu plus d'exposé de ses idées actuelles, un peu plus de détails sur les événements qui l'ont amené à changer d'avis. C'est un coquin. — Pourquoi pas ? Une crapule — allons-y ! Mais à la suite de quels avatars est-il devenu votre adversaire d'idées, voilà ce que je suis curieux de savoir.

PRÉFÉRENCE

Je sais bien que vous pouvez mourir ou végéter misérablement pour les idées qui vous sont chères ou que vous propagez. Mourir de faim, mourir en prison, mourir sur l'échafaud. Je ne nie pas que la fidélité à des idées que vous avez faites vôtres ne puisse vous amener à rompre avec votre famille, vos meilleurs amis. Je sais bien aussi qu'on peut battre monnaie avec ses idées. Par tempérament, je préfère ceux qui ont à pâtir pour leurs idées, leur façon d'être égoïstes me plaît davantage.

ILLEGALISME BIBLIQUE

Afin de contraindre les Egyptiens à laisser sortir les Israélites de leurs contrées, Jehovah fait mourir les premiers-nés de tous les Egyptiens et les premiers-nés de tout leur bétail, comme si tous ces petits de femmes, de vaches, de chèvres et d'ânesses étaient pour quoi que ce soit dans l'oppression dont avaient à se plaindre les Hébreux. On comprend que les oppresseurs aient ensuite consenti à se laisser dépouiller de leurs bijoux, et joyaux d'or et d'argent, car le peuple élu ne quitte pas l'Egypte les mains vides, sur le conseil de l'Eternel, naturellement. Ah, compagnons, la belle manifestation de reprise collective !

DU LIBRE EXAMEN

On appelle LIBRE EXAMEN une méthode d'investigation applicable à tous les problèmes qui sollicitent l'attention des hommes — et quel que soit le domaine de l'activité humaine où ils se posent — laquelle méthode repose sur un EXAMEN rationnel et impartial de toutes les questions qu'elle approfondit, un examen LIBÉRÉ de toute considération aprioristique, c'est-à-dire ne tenant aucun compte des dogmes, préjugés, conventions, institutions ou traditions, de quelque ordre que ce soit.

Il ne s'ensuit pas qu'en ce qui concerne certaines questions controversées, la méthode de libre examen ne puisse aboutir à une conjecture ou à une hypothèse. Certes, il manque à l'homme force connaissances, non seulement pour se faire une idée exacte des mouvements, des énergies, des forces cosmiques, mais encore — par ignorance de tous les éléments déterminants — pour porter des jugements exempts d'inexactitudes, soit sur des phénomènes d'ordre purement tellurique, soit sur la marche de l'évolution des milieux ou des individus. Or, la caractéristique de la méthode du libre examen, c'est qu'elle conduit, dans ce cas, quiconque s'en sert loyalement à présenter ses déductions ou ses origines pour ce qu'elles sont : des hypothèses ou des conjectures que l'avenir confirmera ou infirmera.

Il peut même arriver que la méthode de libre examen n'aboutisse pas, pour une même question posée à plusieurs personnes, à une solution identique. Il y a, en effet, dans la sphère de l'abstrait, de l'intellectuel, des mœurs, voire dans la sphère économique, des problèmes dont la solution dépend du tempérament de l'individu qui s'entreprend à les résoudre. Scrutées à la lumière du libre examen, il est des questions qui comportent plusieurs réponses.

La méthode appliquée ordinairement par les hommes d'Etat ou les hommes d'Eglise à l'examen des questions que pose l'évolution humaine est limitée au contraire par les dogmes, les préjugés, les conventions, les institutions d'ordre religieux ou laïque; moral ou légal, intellectuel ou éducationnel, etc., que leur réponse ne peut jamais transgresser. C'est pourquoi il est faux de parler de libre examen quand il s'agit d'Etat ou d'Eglise.

E. ARMAND.

UNE CONSULTATION MONDIALE

sur les Tâches immédiates et futures de l'Anarchisme [1]

Pendant la Révolution [2]

Le développement d'une révolution ne suit pas une ligne droite, qui, partant d'un point, irait directement à un autre point sans interruption. Il suit, en réalité, une ligne en zig-zag (3) à cause des multiples et différentes forces qui la déchaînent, l'animent ou la combattent.

Son premier élan va presque toujours plus loin du point que beaucoup s'étaient fixé comme celui qui devait être atteint. De là, la crainte d'être allé trop loin, qui amène du relâchement, le besoin d'une halte, quand ce n'est pas un certain recul vers les vieilles formes désormais dépassées. Halte provisoire ! Retour plus ou moins profond, mais aussi momentané, parce que la marche de la révolution sera, après, inévitablement reprise.

Prétendre que la révolution a fait faillite parce qu'un épisode de celle-ci a été défavorable est une erreur qui dénote, parmi autres choses, l'incompréhension de certains phénomènes révolutionnaires. En outre, elle décourage une partie d'éléments qui devrait travailler afin que la défaite soit vite réparée et la marche en avant reprise de suite. C'est cette conception néfaste de la révolution qui a aidé, en plusieurs pays, à approfondir et à aggraver la défaite des forces révolutionnaires de ces dernières années et qui contribua, dans une certaine mesure, à la préparation du terrain duquel devaient sortir les légions réactionnaires.

« Chaque grande révolution — comme a écrit le camarade Paolo Schicchi en un article de « Ruit Hora », — a eu ses abattements, ses défaillances, ses défaites, ses contre-révolutions. » Et chacun de ces hauts et bas n'a été qu'un épisode du grand événement révolutionnaire, épisode plus ou moins important qui, cependant, ne pouvait être confondu avec tout l'ensemble d'épisodes qui forment la révolution et qui, même quand il marquait une défaite, ne signifiait pas celle de l'idée de révolution et ne prouvait pas que toute une période révolutionnaire était terminée. Une période révolutionnaire est plus longue que se le figurent beaucoup, elle englobe une série d'années et se compose de multiples et différents épisodes plus ou moins favorables.

Certes, une révolution doit beaucoup de son ultérieure bonne réussite à une vaste et profonde affirmation de son premier épisode de révolte parce qu'il se développe au moment où tous les esprits sont plus enclins et poussés jusqu'aux sacrifices nécessaires au succès. Sacrifice et enthousiasme sont les meilleurs facteurs qui puissent assurer la victoire d'un mouvement révolutionnaire.

C'est dans la première période de la révolution que nos efforts doivent être les plus grands, justement parce que la meilleure réussite de chaque développement ultérieur est étroitement liée au développement plus ou moins grand de ce premier épisode. Une action plus grande et plus intense en tous les champs, particulièrement dans celui de la lutte, servira d'aiguillon à l'action générale des masses descendues à la lutte à cause de tous les maux dont elles souffraient, mais qui ne savent que confusément où elles veulent aller.

Dans le champ éducatif, donner une volonté au masses qui surent se révolter et briser les liens qui les tenaient asservies aux classes dominantes et la conscience de leur fonction et de leur valeur comme élément de grande importance dans la vie de la société, parce

---

(1) *La Revue Internationale* a procédé à une « Consultation mondiale sur les Tâches immédiates et futures de l'Anarchisme » : 1° *Avant*, 2° *pendant*, 3° *après* la Révolution.

Cette consultation nous parait d'une telle utilité, que nous jugeons à propos de la continuer dans cette Revue fusionnée.

Et nous prions tous les camarades ayant sur *la deuxième partie* de cette enquête des choses intéressantes à dire, d'envoyer, *au plus tôt*, leur réponse à P. Mualdès, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10e).

(2) Cet article n'est pas seulement la réponse à la seconde partie du questionnaire de la *Revue Internationale*, mais aussi la suite de ma réponse à la première question de la *Revue* et de « l'Anarchisme et ses moyens d'action et de lutte internationaux » et de « Anarchisme et Coopératisme ».

(3) Cette conception du développement de la révolution ne suivant pas une ligne droite, mais une ligne en zig-zag est désormais admise aussi par les communistes, comme exemple le discours de Zinovief, de mars 1925, à une séance de l'Exécutif élargi de l'Internationale Communiste. La même question, je l'ai soutenue en un article paru en septembre 1923 de la revue russe *Anarchiski Vestnik* et dans *Adunata dei Refrattari* de New-York du mois d'octobre de la même année, sur les « Problèmes de la Révolution ».

qu'elles représentent le travail, la production, comme dans le champ de la reconstruction de la vie sociale sur des bases nouvelles, sur des bases à nous.

***

Indiscutablement, la bonne réussite d'une révolution dépendra aussi de notre action développée pendant la période pré-révolutionnaire. Il dépendra beaucoup de la bonne ou mauvaise semence jetée aux masses durant la période pacifique, d'avoir une bonne ou mauvaise masse pendant la révolution.

Pour cela, il est nécessaire de ne pas oublier toutes les bonnes occasions et les bons moyens pour jeter à pleines mains, aujourd'hui, ce que nous avons de meilleur, pour que, demain, on puisse avoir une bonne et copieuse moisson.

Nous devons savoir semer, aujourd'hui, nos idées bien profondément au sein des masses de manière que, demain, germées et, surtout, favorisées par la situation et par les événements, une bonne partie de cette masse suive avec intérêt et participe directement à la lutte pour la libération entreprise par nous et à la formation de la société nouvelle.

En réalité, les trois grandes périodes dans lesquelles se divise une révolution : période pré-révolutionnaire, période révolutionnaire et période post-révolutionnaire, sont étroitement liées l'une à l'autre et l'une est la conséquence de l'autre. C'est l'aujourd'hui qui forge le demain et l'avenir est la conséquence du présent.

Ensemençons donc bien si nous voulons avoir une bonne récolte ; que ce soit notre devise de toujours, mais surtout dans les moments de grande commotion comme pendant la révolution.

Pendant la période révolutionnaire et immédiatement dès le commencement, un grand problème intéressera et surtout préoccupera les révolutionnaires, celui de la défense de la révolution. Défense armée et défense économique. Tous les ennemis de la révolution la combattront avec n'importe quelle arme et frapperont aux points les plus faibles et là où il sera plus facile de la vaincre.

Economiquement en mettant la campagne contre la ville, en privant ainsi celle-ci des moyens de ravitaillement, en mettant volontiers une région contre une autre région.

Matériellement en armant tous les détritus de la société et ceux qui ont intérêt à ce que la révolution périsse et en excitant tous les plus bas appétits de la masse.

Défense militaire et défense économique de la révolution, deux aspects d'une même question que l'on ne peut pas disjoindre l'un de l'autre.

Ce problème sera le plus préoccupant et le plus urgent à résoudre parce qu'il représente le danger le plus immédiat pour la révolution, mais aussi parce qu'il renferme en lui un deuxième danger que nous devrons chercher à éviter ou à atténuer de notre mieux. Nos meilleurs camarades, nos forces les meilleures, les plus pures et les plus actives, devant l'urgence de l'action, seront absorbées par elle, de sorte que les autres branches de l'activité révolutionnaire, elles aussi très importantes et utiles, se trouveront dans l'impossibilité de se développer comme il conviendrait. Toutes les autres questions passeraient, pour le moment, en seconde ligne à cause de l'urgence de l'action pour la « défense de la révolution », ce serait un mal, car on faciliterait aux forces réactionnaires, toujours prêtes à profiter de tout, le moyen de rétablir ce que nous serons en train de démolir.

Tous occupés dans l'œuvre de destruction, nous n'aurons le temps de nous occuper d'autres choses que de la lutte, nous ne pourrons pas nous occuper du côté économique dans le sens libertaire, nous assurant ainsi contre toute possibilité d'une trahison et d'un retour aux vieilles formes et pour que notre sacrifice n'ait pas servi seulement à hisser au pouvoir nos adversaires devenus les profiteurs de la révolution et les massacreurs des masses.

Ici s'ouvre le vaste champ d'action de nos groupes, et c'est en ce champ que chaque groupe devrait choisir et suivre son propre chemin.

Chaque groupe doit, ou devrait avoir, un but bien précis vers lequel convergeront ses efforts et toute son activité ; but bien clair et bien précis, de sorte qu'il puisse se mettre immédiatement en œuvre pour sa réalisation.

Un groupe doit s'intéresser à l'éducation, avec des éléments vraiment aptes et idoines ; d'autres groupes dans le champ de l'action comme dans le champ de la réorganisation de la vie nouvelle.

Chacun de ces groupes devrait entrer, là où il ne peut développer une vaste et profitable action, tout seul, en relation avec d'autres groupes qui travaillent dans le même but et chercher, avec d'autres moyens, à tendre au même but, à améliorer le sort des déshérités, en développant en ces milieux qui ne sont pas les nôtres toute l'activité nécessaire pour leur imprimer le plus profondément possible l'empreinte libertaire. Mais toujours, et avant tout, il faudra, là où il est possible, donner vie à une initiative complètement nôtre, et avec un critérium purement à nous.

***

Il faut le reconnaître, la question de notre action, pendant une révolution, est une ques-

tion tellement grande et complexe qu'il n'est pas possible de renfermer dans le cercle étroit d'un simple article, je ne fais donc allusion qu'aux divers côtés de la question pour lesquels nous serons certainement appelés à apporter une solution si l'on veut que notre action n'ait pas servi seulement à un parti politique quelconque, mais à notre cause, qui est celle de tous ceux qui souffrent et luttent pour une existence meilleure.

Dans le champ de la lutte, il y a, pour nous, deux questions très importantes que nous ne pouvons ni ne devons négliger :

1° Lutte contre les ennemis extérieurs et intérieurs de la révolution ;

2° Lutte pour empêcher l'établissement d'un nouveau pouvoir à la place rendue vacante par le gouvernement balayé par la rafale révolutionnaire.

Dans le champ de la reconstruction, notre tâche immédiate, dès le premier jour, dès la première heure, dès la première minute, si nous ne voulons pas perdre tout ce que nous avons acquis dans la lutte, sera :

1° Le ravitaillement des grands centres, qui certainement seront les premiers à lutter, de tout ce dont ils auront besoin et surtout régler ce ravitaillement pour qu'il s'accomplisse d'une façon régulière, de sorte qu'il assure aux travailleurs des villes la possibilité de continuer la lutte tout en produisant, garantissant ainsi le succès de la révolution.

2° Bien organiser la distribution en ce qui concerne les vivres ; le logement, etc., ainsi que pour les matières premières pour l'industrie, de façon à maintenir en activité les fabriques qui devront produire les instruments agricoles, pour ne pas voir immédiatement se dresser contre nous les paysans qui auront toujours ravitaillé les villes sans jamais rien avoir reçu en échange. Cela évitera un refus de la part des paysans de continuer à ravitailler les villes comme on l'a vu en Russie où le gouvernement a recouru aux fameuses et terribles réquisitions qui signèrent la mort de la révolution. Je sais que cela est insuffisant pour avoir les paysans avec nous. Je ne fais ici que des allusions. C'est mon intention de traiter, plus tard, séparément, une à une, toutes ces questions dans d'autres articles, car toutes ces questions méritent d'être traitées d'une façon approfondie pour pouvoir trouver les solutions qui puissent garantir le meilleur résultat.

Dans le domaine de l'éducation, il y aura beaucoup à faire. Nous nous heurterons contre l'habitude que la vieille culture a nourrie pendant des siècles : celle de laisser à quelques privilégiés la faculté d'étudier. Il y aura pénurie d'instituteurs, etc., etc., toutes questions qui nous obligeront d'avancer lentement dans la voie qui permettra aux hommes de se familiariser avec la science.

Le moyen de résoudre toutes ces questions très importantes, voilà ce qu'il importe de chercher et de trouver, voilà' ce à quoi doit tendre une partie de nos forces sans pour cela oublier complètement l'œuvre de démolition qui est la première et la plus nécessaire.

J'ai déjà montré brièvement — je reviendrai là-dessus — les grandes fonctions que les groupes pourraient avoir dans l'organisation de la défense et de la lutte révolutionnaires contre *tous* les ennemis de la révolution sociale.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'importance du rôle que pourraient avoir soit dans le domaine de l'éducation soit dans celui de la reconstruction ou de l'organisation des échanges directs entre producteurs et consommateurs associés : les coopératives et les syndicats, dont l'action sera très importante.

Le Syndicat. — Le syndicat révolutionnaire est actuellement une arme de lutte contre le capitalisme. C'est un bon moyen pour toucher les grandes masses de travailleurs pour leur montrer le chemin à suivre si vraiment elles veulent conquérir leur complète émancipation. Mais sa base, sa raison d'être, et, en dernière analyse, sa force, se résument en ceci : grouper les grandes masses de travailleurs. Dans le syndicat, il y a de la place pour tous les travailleurs sans distinction de tendance et de parti ; il est donc dans l'impossibilité de devenir un moyen de reconstruction. Il se confine dans la lutte contre l'exploitation capitaliste, lutte, d'ailleurs, très utile. Sa conformation actuelle, si elle est utile en période de préparation révolutionnaire, ne le sera plus la révolution commencée. Selon leurs conceptions et selon le parti auquel ils appartiennent, les syndiqués se sépareront pour suivre chacun leur chemin, pour appliquer leurs méthodes de lutte et d'affirmation. En effet, si tous sont d'accord pour condamner le régime bourgeois, ils ne le sont plus quand il s'agit de choisir la forme de société qu'ils veulent instaurer et les moyens à employer pour y parvenir. Et alors — contrairement à ce que disent leurs asserteurs, (voir l'article du camarade Schapiro, paru dans le *Réveil* de septembre 1923, reproduit par toute notre presse, où la question de la violence et de la préparation de la défense révolutionnaire était traitée, écrit dans lequel notre camarade soutient que « on ne peut pas mieux que dans le syndicat s'occuper de la défense de la révolution ») — nous ne croyons pas, justement à cause de sa constitution, que le syndicat, soit dans la possibilité d'assumer, dans le sens que

nous la comprenons, « la défense de la révolution ».

Le Syndicat ne sera qu'un moyen, pendant la période d'élaboration, pour attirer les masses parmi lesquelles il peut développer une œuvre éducative. Quant à la réorganisation de la production, d'autres moyens plus directs et plus aptes existent : les coopératives.

Les Coopératives, avec leur organisation, sont plus indiquées que quiconque pour prendre à leur charge l'œuvre d'échange et de distribution des matières premières ainsi que le ravitaillement en vivres des villes. La révolution n'aura la possibilité de s'affirmer et de se développer que lorsque les échanges entre la population rurale et la population des villes seront régularisés d'une façon rationnelle. N'oublions pas que les forces contre-révolutionnaires chercheront à lever l'une contre l'autre ces populations, sachant que l'une ne peut pas se passer du soutien de l'autre. Certes, il faudra infuser aux coopératives un nouvel esprit et une conscience qui ne leur manquent peut-être pas totalement aujourd'hui, mais sont tellement peu profonds que l'on s'en aperçoit à peine.

Une autre question que les révolutionnaires ne devront pas négliger est celle des rapports internationaux en période révolutionnaire.

Nous avons toujours affirmé que la révolution, pour qu'elle soit vraiment sociale, doit être internationale. Mais, favorisée par une situation spéciale lui permettant de s'implanter dans un pays seulement, les camarades des pays environnants doivent mettre tout en œuvre pour qu'elle ne soit pas circonscrite à ce seul pays et pour empêcher qu'elle soit écrasée par ses adversaires de l'extérieur.

Il faudra que la révolution puisse s'appuyer sur des forces internationales pendant le combat, puis, quand elle se sera implantée, favoriser son expansion dans les autres pays. Pour cela, nous avons besoin d'avoir une organisation internationale, que nous pourrions très bien appeler « Union Anarchiste Universelle ». Il faudra qu'une organisation de ce genre soit prête et en activité au déclenchement de la révolution, de sorte qu'elle puisse l'appuyer dès ses premiers instants, sinon le mouvement révolutionnaire courra le risque d'être anéanti comme il en a été pour nos camarades russes.

Alors seulement, poussés par les nécessités, on donnera une plus grande impulsion, une plus grande importance, en un mot on rendra plus forte notre organisation et nous ne nous trouverons pas, dès le premier moment, quand le plus grand besoin se fera sentir, dans l'obligation fâcheuse de refuser l'aide nécessaire à nos frères en lutte.

En résumé, de toutes les questions que la période révolutionnaire nous présentera, toutes très importantes, il y en a qui, à cause de leur gravité et de leur urgence à résoudre, nous préoccuperont davantage que les autres, à savoir : le ravitaillement des villes ; les échanges entre les villes et la campagne qui sont avec celle de la défense armée de la révolution, les points capitaux sur lesquels nos efforts et nos initiatives doivent viser, parce que dépend d'une solution immédiate de ces problèmes la bonne réussite et la possibilité d'extension de la révolution.

Il y a aussi le côté négatif ou démolisseur de la révolution, aussi important que le côté positif et reconstructeur, car il ne sera pas possible de faire quelque chose de bon si nous n'avons détruit d'abord le mal et l'injustice actuels. Mais, sur ce point, toute notre presse a suffisamment insisté pour qu'il n'y ait rien à ajouter, sinon que le côté négatif n'est qu'un seul côté de la question et qu'il se complète avec l'autre : le positif.

Hugo Treni.

LES LIVRES

Epilogues et Souvenirs, proses choisies de *Théo Varlet* (Ed. des Humbles).

Théo Varlet est un indépendant bien sympathique. Insoucieux des succès de salon ou d'antichambre, il travaille, loin de Paris, dans la chaude lumière provençale. C'est un bel artiste. C'est aussi un homme. Notre bon camarade Maurice Wullens, aux éditions de sa courageuse revue *Les Humbles*, vient de publier quelques proses choisies de Varlet sous le titre *Epilogues et Souvenirs*. Ce sont des pages drues et sans fards, parfumées d'aventures, riches de personnalité. Un poète se raconte et se dit magnifiquement. Pas de littérature vaine. Nous aimons ça.

De ci, de là, des véhémences de révolté : « La Caserne ! Infâme captivité de ma foi libertaire ! Pire que les menottes de la discipline, le jour, et son malévole arbitraire, c'est l'hermétique chambrée des nuits, et tous les poisons partant de gueules expirés : l'âme des foules sous ses plus odieuses espèces. C'est

mon souffle retenu, pour ne communier avec ceux de la ténèbre immonde. C'est mon horrible jouissance de connaître la prison, d'y retrouver, après le tour de clé des rondes, enfin seul sur les planches du bat-flanc, une sombre et stoïcienne liberté... O dégoût de vivre fraternel de ce bétail, matriculé jusqu'à la chemise, jusqu'à la peau !... C'est alors, ô troupeau soumis à Cela, dans l'asphyxie casernale, sous le triste ciel natal, que j'appris l'aversion des demeures contaminées par les germes pleuvinants de la Bêtise sociale... Car ils vivent, les grégaires, ils vivent leur vie entière aussi abjectement soumis aux préjugés, aux routines, aux monotonies, à tout l'Inévitable empoisonnant les Villes, ces casernes sociales : — et j'ai haï, depuis, Villes ! à l'égal des casernes, vos étables de bruits. »

Plus loin, voici le « Calepin du Chemineau ». Et je ne puis résister à l'envie d'en donner un extrait savoureux :

« Hé non, vieil ami, on ne s'emporte pas avec soi, — lorsqu'on sait partir. Il fallut, cher Montaigne, que te poignît bien véhément prurit citatoire, pour ressasser l'aphorisme cul-de-plomb du bourgeois de Tibur. Je le trouve idiot, moi, le fameux *Post equitem...* Comme si la vie, sac au dos, valise en croupe, ou même pneus de rechange et malle arrière — la vie errante — n'était pas, nettement cloisonnée de la stagnation domiciliaire, un état-second, où triomphe l'inébriante aventure des muscles et des nerfs, l'héroïsme sensoriel du cinéma routier ! Goûtes-y, homme libre, et le reste, quotidien manège, ne sera plus que mauvais songe, morne et poisseux cauchemar.

« Pense, frère chemineau, il y a des Apprivoisés, non idiots, toutefois, et de cervelle valable, pour faire des mois, des ans, leur vie entière, sans révolte, chaque jour le même trajet, entre les mêmes façades — vers leurs affaires ou leurs plaisirs, n'importe ! Et ils n'ont pas incendié encore, dynamité la ville, pour changer la perspective ! Nous le ferions, forçats-citadins ! — Et vois ceux-ci, plus excusables à peine, qui gagnent, matin et soir, leurs vacances durant, sur les cailloux de la même route, au long des herbes du même fossé, la même plage ou la même forêt, sans crever de monotonie ! — Oui, je sais pardieu bien (*ed io anchè...*) que la vie urbaine renouvelle à chaque instant son spectacle ; mais de ces détails pittoresques neutraliserais-je mon tourment, asphyxié en outre par l'irrespirable grande cité ou la mortelle stupeur de la petite ville ? Non, pas plus que les aspects variés de la campagne, le jeu des éclairages horaires ou saisonniers amusant mes yeux, n'empêchent que j'abomine l'esssentielle uniformité d'un trajet quotidien.

« Ce n'est pas toi, chemineau, qui enrichi, « feras bâtir » devant le plus élu des paysages ! Tu sais bien (trop civilisé encore malgré tout — irrémédiable, ça, mon frère ! — pour n'avoir domicile, passager, soit, et souvent fui, mais fondé néanmoins), que la loggia commandant l'idéal panorama, tu en ferais, après quinze jours, badigeonner de craie les glaces, écœuré par cette odieuse vue sempiternelle. »

Dans son « histoire de la littérature contemporaine », René Lalou a écrit de l'œuvre de Varlet : « Livres éclatants et splendides d'un barbare raffiné dont une intelligence méthodique règle les débauches imaginatives. » On ne saurait mieux dire. Il faut faire connaître Théo Varlet et lui donner la place à laquelle il a droit.

GEORGES VIDAL.

✲ La Chronique Internationale ✲

EN ESPAGNE

L'ATTENTAT CONTRE ALPHONSE XIII
UN AVERTISSEMENT EXPRESSIF

La presse française s'est occupée il y a plusieurs jours d'un attentat qui aurait échoué et qui, selon toutes les apparences, avait pour but de supprimer le « souverain cas pathologique » qui préside aux destinées de toutes les Espagnes

Les détails, quelque peu fantastiques, avec lesquels les journaux bourgeois assaisonnaient leurs informations sur cet événement, nous amenèrent, au premier abord, à douter de sa véracité. Le fait a eu, cependant, pleine confirmation.

En effet, sur la voie du chemin de fer que devait suivre le train royal, la police découvrit une « machine infernale » de bonnes dimensions, confectionnée d'accord avec les derniers progrès de la « pyrotechnie bulgare » et dont la mission était, il paraît, de faire changer la trajectoire du convoi monarchique et, au surplus, celle de l'histoire de l'Espagne.

La censure dictatoriale a empêché la presse espagnole de souffler un mot sur cette royale mésaventure. Mais le néfaste Martinez Anido n'a pas voulu manquer l'occasion de se livrer à une répression d'envergure et d'ajouter de nouveaux lauriers à sa réputation bien gagnée de grand bourreau du royaume.

L'attentat contre Alphonse XIII lui a fourni une belle conjoncture. Les nouvelles qui nous arrivent de Barcelone donnent la mesure des excès de la croisade abominable qu'il vient d'entreprendre. Celle-ci a revêtu des caractères d'une

extraordinaire férocité. On a procédé à de nombreuses arrestations et comme il n'y avait pas d'anarchistes et de syndicalistes à arrêter — car ils sont presque tous emprisonnés ou exilés — cette fois-ci, les coups répressifs se sont portés sur les éléments séparatistes de la Catalogne.

Accusés de la préparation de l'attentat contre le Roi, un grand nombre de jeunes gens catalanistes ont été enfermés dans les cachots de la ténébreuse forteresse de Montjuich.

Les procédés mis en pratique pour leur arracher des aveux révèlent la sauvagerie la plus extrême : on leur a serré des menottes aux poings et des cercles en fer sur la tête jusqu'à faire jaillir le sang ; on leur a cloué des épines de bois dans la chair des ongles et on les a fait marcher, pieds nus, sur de l'alcool en flamme. Les détenus, des étudiants pour la plus grande partie, se sont refusés à prêter déclaration en langue espagnole et n'ont répondu qu'en catalan, pour conspuer la présence d'un portrait d'Alphonse XIII présidant sur le siège du juge militaire, qui, inutilement, leur a répété l'interrogatoire.

Martinez Anido se réjouit en déterrant des pratiques inquisitoriales et en inventant de nouvelles et plus cruelles tortures. Il est le véritable maître de la situation et il le restera tant qu'il ne se produira pas un geste de révolte qui en finisse et avec lui et avec les nombreux bourreaux qui terrorisent l'Espagne.

*
* *

L'attentat manqué contre Alphonse XIII, à défaut d'un autre résultat « plus intéressant », a eu, tout au moins, la signification d'un avertissement expressif.

D'abord, il a voulu indiquer que le peuple espagnol ne veut pas tolérer plus longtemps l'odieuse dictature militaire qui le brime et l'opprime et qu'il est bien disposé à lutter, *par n'importe quels moyens*, afin de conquérir le bien-être et la liberté auxquels il croit avoir un droit incontestable.

En second lieu, il a servi pour avertir le roi qu'il est très dangereux de promener impunément sa simiesque figure, quand on a sur la conscience les crimes et les méfaits qu'il a sur la sienne.

La bombe de Barcelone était chargée de l'exaspération et de la haine d'un peuple qui souffre de tous les fléaux, qui se sent tyrannisé par la dictature béotienne, épuisé par la guerre endémique, torturé par la misère et la douleur...

Le destin, parfois arbitraire, fit échouer la mission hygiénique du composé chimique.

Mais ayons confiance : des corps simples de chimie sociale cités plus haut, il résultera, dans un avenir prochain, un explosif de plus d'efficacité émancipatrice que plusieurs tonnes de dynamite.

OROBON.

EN ITALIE

HÉLAS ! SERVE ITALIE !

On dirait qu'une fatalité très triste oblige à l'esclavage cette pauvre Italie.

Elle doit se traîner éternellement esclave aux pieds d'aventuriers qui, sans grands efforts, réussissent à la conquérir.

L'astre de la liberté ne doit jamais réchauffer le sol italique. Une servitude aveugle est l'héritage qu'une génération doit transmettre à l'autre.

Aucune autre terre n'a été aussi facile que la nôtre aux aventuriers : descendirent-ils des Alpes, débarquèrent-ils des mers, surgirent-ils de chez nous, tous, en cette terre d'Italie, ont trouvé cette tendance à l'esclavage sur lequel ils ont érigé leur propre fortune.

Le peuple italien a toujours pleuré, et, âme de dévous, privé du droit le plus sacré ; presque jamais il ne s'est dressé avec fierté.

Après de longs spasmes, après des sacrifices immenses, quand les tyrans se sont apaisés et que le peuple a tenté de se lever de sa millénaire prostration, d'autres aventuriers ont surgi qui l'ont accablé de plus lourdes chaînes et l'ont soumis à un esclavage encore plus dur.

Pour cette raison, six siècles avant nous, Dante, le poète divin, lançait l'apostrophe amère : « *Hélas ! serve Italie, séjour de douleur !* »

De Scylla à Mussolini, l'histoire italienne n'est que la trame ou une longue théorie d'aventuriers ont tissé leurs exploits de tyrans ; elle n'est que la narration des spasmes de ce peuple malheureux, toujours courbé et prosterné aux ordres les plus durs.

La comparaison entre Scylla et Mussolini est grandement défectueuse, car le premier était grand, même dans sa férocité, pendant que le deuxième, en chacune de ces actions, est misérablement petit ; si j'ai employé la comparaison, ce n'est pas pour confronter les deux hommes, mais pour comparer deux époques qui s'équivalent.

Comme dans la Rome antique, comme au moyen âge, le peuple parsemait de fleurs le chemin de ses tyrans et baisait la hache qui servait à couper la tête des victimes, ainsi le peuple d'aujourd'hui se prosterne vilement devant les nouveaux tyrans qui piétinent le corps des vaincus.

Cette populace n'a pas d'autre volonté que celle de chanter des jaculatoires aux vainqueurs. Jamais la rhétorique n'a été autant asservie aux prédominants : on cherche les phrases les plus subtiles, les formes les plus gracieuses pour chanter des vertus inexistantes, héroïsmes qui, en d'autres circonstances, auraient l'aspect de pures lâchetés.

Les dieux qui tournaient au déclin sont dévotieusement réhabilités. A eux s'est de nouveau ouvert l'Olympe, et sur leurs autels, qui avaient été profanés d'une saine hérésie, on répand le sang d'une grande hécatombe humaine.

Les symboles les plus vides sont élevés jusqu'aux combles et on leur chante d'autant plus de louanges que fut plus grand le silence que firent autour les immortels du génie qui vraiment eurent sagesse et cœur.

S'il est vrai que l'adulation des tyrans révèle la décadence des peuples, il faut pleurer pour notre peuple comme se précipitant dans la pente de la plus épouvantable décadence.

Au peuple qui a faim, au peuple qui se traîne lourdement, on lui soutirait, hier, deux millions pour les donner au prince royal qui doit les gaspiller dans le luxe de sa vie insouciante.

Aujourd'hui, on célèbre le vingt-cinquième an-

niversaire de la domination de ce roi qui, pour sauvegarder son privilège, n'hésite pas à se salir les fonds fascistes ; néanmoins, on lui fait des louanges tellement demesurées que lui-même doit rougir. Les murs sont tapissés de proclamations tellement serviles qu'elles ne dégradent pas seulement ceux qui les ont rédigées.

Dans notre siècle on lit encore des invitations à la population où, parmi le reste est dit : « *Citoyens, demain l'Auguste Souverain vous concèdera le haut honneur de pouvoir l'admirer et acclamer.* »

Les courtisans de Néron et de Caligula ne furent jamais aussi serviles !

Où est-elle la fierté, où est la dignité qui devraient faire honneur à une nation qui fut berceau d'art et de science ?

Aucune fierté, aucune dignité ; aujourd'hui, on est esclave le plus profondément possible. Un désir irrésistible d'obéir atteint les phalanges qui représentent l'Italie d'aujourd'hui. Pas une pensée, pas un geste à l'empreinte de la personnalité, mais tout est subordonné au vouloir de celui qui s'érige victorieux et fier. Dans les manifestations où sa propre pensée est un devoir impérieux comme dans les institutions créées pour l'affirmation de sa propre volonté, ne domine que le vouloir du chef. Au Parlement italien, on voit ondoyer plusieurs têtes, mais dans tous ces crânes ne pullule que la pensée du « Duce ».

On remarque ceci à toutes les séances et spécialement nous le remarquons maintenant, à l'occasion de la réforme des lois approuvée par tous les élus fascistes ainsi que le Chef l'avait ordonné.

Par bonheur le vrai peuple italien n'est pas celui qui, officiellement, représente aujourd'hui l'Italie ; à notre avantage, le vrai peuple italien est celui qui aujourd'hui se tait, et qui, peut-être demain, pourra bondir pour revendiquer et la fierté et la dignité de la race.

UN DE LA TRIBU.

EN RUSSIE

DEUX STATISTIQUES

Il y a quelques mois, lors de sa discussion avec Spinasse, M. Cachin — vous savez le grrrand Cachin du P. C. — faisait devant la Chambre un peu de statistique économique russe.

Malheureusement pour lui, il n'est pas le seul à en faire : les fonctionnaires bolchevistes sont, dans ce métier, ses concurrents redoutables. Pour s'en rendre compte et se voir dans l'obligation : ou bien de reconnaitre les affirmations officielles des fonctionnaires russes en rejetant celles de Cachin, ou bien d'accepter ces dernières en désavouant les premières, il suffit de comparer les deux statistiques.

Parlant de *l'agriculture*, *Cachin* constatait que le rendement agricole général de 1923-24 l'emporta sur celui de 1922-23 de 1 milliard de pouds. (Un poud = 20 kilogs environ.) *Les données officielles russes* constatent que le résultat de l'année 1923-24 n'atteignit que 80 % de celui de 1922-23. (Voir les journaux russes, surtout l'*Ekonomitcheskaia Jysn*, N° 295, du 27 septembre 1924).

Cachin affirme que la superficie générale employée pour les semailles fut de 70 à 74 millions de déciatines. (Une déciatine= à peu près un hectare.) D'après *les données officielles*, cette superficie fut de 63,9 millions de déciatines. (*Ek. Jysn*, N° 298.)

Cachin prétend que la superficie des semailles du lin et de la betterave sucrière *dépassa* celle d'avant guerre. *Les données formelles* sont : 68 % pour le lin et 56 % pour la betterave. (*Ek. Jysn*, N° 11, du 14 janvier 1925.)

Cachin ne dit pas que la Russie « soviétique » est constamment ébranlée, par endroits même dévastée par la famine. Or, il y a longtemps que *la presse russe* ne peut plus passer ce fait sous silence.

Cachin ne dit mot sur l'état de l'élevage du bétail en Russie. Cela se comprend ! Car d'après *les aveux officiels*, cet élevage diminue d'année en année. (Voir : « Ek. Jysn » n° 304, l'exposé du rapporteur, M. Svidersky ; « Izvestia », etc.). Rykoff lui-même, n'avoua-t-il pas que, dans plusieurs régions de Russie, 40 % d'économies paysannes n'ont pas de chevaux ? (En Ukraine, ce pays fameux par ses richesses naturelles, même 45 % !).

Et c'est loin d'être tout ce que Cachin omit de dire !...

En parlant de *l'industrie « soviétique »*, *Cachin* chantait ses progrès. Il constatait l'épanouissement de la vie économique en Russie... Mais il ne dit mot sur l'introduction du *système Taylor* comme dernier moyen de faire augmenter la productivité du travail. Il ne dit mot sur *le rapport de Dierjinsky*, publié dans le N° 351 de l'*Ek. Jysn*, où ce dernier reconnait que la consommation du sel qui était de 33 livres par unité de population en 1913, ne fut que de 21 livres en 1923-24 ; celle du sucre descendit de 20 à 7,4 livres ; celle d'étoffes de coton dégringola de 25 à 9,5 mètres, etc., etc. Ce n'est pas *l'épanouissement*, mais *l'évanouissement...*

Cachin fait l'éloge du *budget* « soviétique ». Mais il se garde bien de nous dire que ce n'est nullement le développement progressif de *l'économie du pays* qui permet au gouvernement de maintenir le budget : ce sont les *impôts écrasants* et les revenus de nature spéciale qui sauvent l'équilibre. Un examen approfondi du budget en donne la preuve.

Cachin admire les résultats de la *réforme monétaire*. Il a l'air de ne pas savoir que la force d'achat du « tchervonetz » qui était de 10 roubles au moment de son émission, n'est plus que de 5.8 roubles pour le 1er janvier 1925. (Voir : « Revue Econom » n° 1, 1925, page 286).

Enfin, *la situation des ouvriers*.

Cachin nous annonce que les salaires des ouvriers vacillent entre 80 et 100 roubles par mois. — Les *données officielles russes* constatent la moyenne de *25,6 roubles*. (« Revue Econ. » n° 1, page 289). — Puis, Cachin ne souffle mot sur l'étendue du chômage forcé, sur l'insuffisance des assurances contre le chômage, etc., etc.

Laquelle des deux statistiques est la juste ? *Aucune*. La statistique exacte pour la Russie n'existe pas. Mais, en tout cas, les chiffres officiels bolchevistes sont ceux dont la publication fut *imposée* au gouvernement par les faits. Ils sont tout de même *l'ombre* de la vérité. Tandis que ceux de Cachin ne sont que du mensonge pur. Leurre-t-il consciencieusement les autres ou se

laisse-t-il leurrer lui-même ? Laissons au lecteur la liberté de choisir l'explication qui lui paraît la vraie.

⁂

Plus ça va mal, plus le gouvernement russe se voit dans l'obligation de s'appuyer sur les éléments *bourgeois*, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays.

Plus le gouvernement devient bourgeois, plus il s'acharne contre les éléments *socialistes* et *révolutionnaires*.

Il est dommage que Cachin nous cache *la statistique des persécutions contre les révolutionnaires* en Russie.

Ces temps derniers, il y a eu des arrestations en masse parmi les anarchistes à Léningrad, à Moscou, dans le Midi. La plupart des camarades arrêtés sont déportés de tous côtés, sans accusation aucune, rien que pour le bon plaisir des autorités.

D'après les lettres *authentiques* que nous venons de recevoir, malgré tous les obstacles, de nos vaillants camarades, on les traite d'une façon abominable. Les autorités ont l'air de leur dire : « Vous vous plaignez à vos camarades à l'étranger ? Vous tâchez de dresser contre nous l'opinion des travailleurs dans les autres pays ? Eh bien ! sachez que nous ne craignons rien ; nous avons assez de baïonnettes fidèles, nous vous forcerons à vous taire, nous vous écraserons, nous vous anéantirons. Ce sont les capitalistes qui forment notre rempart. Et nous nous f... pas mal des imbéciles du monde entier ! »

C'est à la classe ouvrière des divers pays, c'est aux « imbéciles » de répondre dûment et dignement à cette effronterie des dictateurs à la solde des capitalistes de tous les pays.

Elle sonnera, l'heure historique de cette réponse, elle sonnera !

VOLINE.

LES CONDITIONS DE LA VIE EN LOANDA

(Afrique Occidentale Portugaise)

Pour élaborer le tableau ci-dessous, j'ai fait les calculs suivants : Je suis employé supérieur et je gagne 2.300 *esc* par mois, mais comme je travaille 6 heures par jour, en prélevant 4 jours par mois (les dimanches) mon salaire se répartit sur 26×6= 156 heures de travail.

Par heure de travail, mon salaire moyen est donc 2.300/156= 14,74 *esc.*

Le salaire journalier d'un ouvrier qualifié est, en moyenne, de 40 *esc.* Comme il travaille 8 heures par jour, son salaire moyen par heure de travail est donc 40/8 = 5 *esc.* Les noirs ne sont que très rarement des ouvriers qualifiés et travaillent presque toujours en qualité de manœuvres ou de serviteurs pour un salaire moyen de 150 *esc* par mois. C'est pourquoi je cite aussi leur moyenne horaire. Ils travaillent aussi 8 heures par jour, donc 26×8= 208 heures par mois. Ce qui leur fait une moyenne horaire de 150/208= 0,72 *esc.*

Tableau des conditions de la Vie (Octobre 1924)

NOMS	UNITÉ	PRIX pour une unité kilo, litre, pièce en « esc »	COMBIEN IL FAUT TRAVAILLER POUR LES ACQUÉRIR		
			Employé supérieur	Ouvrier qualifié	Ouvrier non qualifié NOIR
Pain blanc	kilo	3 80	15 m.	46 m.	5 h. 15 m.
— noir (maïs)	»	2 40	10 m.	29 m.	3 h. 20 m.
Farine de blé	»	6 00	25 m.	1 h. 12 m.	1 journée 20 m.
Pommes de terre	»	4 00	17 m	48 m.	5 h. 32 m.
Haricots	»	5 00	20 m.	1 heure	6 h. 53 m.
Légumes (choux, navets)	»	7 00	27 m.	1 h. 24 m.	9 h. 42 m.
Bananes	»	4 00	17 m.	48 m.	5 h. 32 m.
Viande (1re qualité)	»	8 00	33 m.	1 h. 36 m.	1 journée 3 h. 05 m.
— (2e qualité)	»	6 00	25 m.	1 h. 12 m.	1 journée 20 m.
Œuf	pièce	1 20	5 m.	14 m.	1 h. 40 m.
Beurre	kilo	120 00	1 journée 2 h. 10 m.	3 jours	20 jours 6 h. 40 m.
Sucre blanc	»	15 00	1 h.	3 heures	2 jours 4 h. 50 m.
Thé	»	200 00	2 jours 1 h. 37 m	5 jours	1 mois 8 jours 5 h. 45 m.
Café	»	20 00	1 h. 22 m	4 heures	3 jours 3 h. 45 m.
Lait	litre	12 00	49 m.	2 h. 24 m.	2 jours 40 m.
Vin	»	6 00	25 m.	1 h. 12 m.	1 journée 20 m.
Logement (3-4 chambres)	par mois	800 00	9 jours 24 m.	20 jours	5 mois 8 jours 5 h. 47 m.

Un rapide examen de ce tableau nous montre facilement combien la vie est difficile en Loanda, surtout si l'on considère que l'état physique s'appauvrit à cause du mauvais climat, et même que, avec les plus grands soins hygiéniques et naturels, on devient facilement malade. Les ouvriers et employés de l'Etat habitent dans des maisons de l'État. N'ayant pas de loyer à payer, les employés supérieurs seuls peuvent se suffire avec leur salaire.

Le salaire de l'ouvrier est très insuffisant pour tous les besoins. Par exemple, de simples travailleurs ne peuvent pas acheter de saucisson, de beurre, de morue, de thé, etc., car cela leur coûterait trop d'heures de travail.

Ils ne peuvent boire ni lait, ni bière, car un litre du premier et une bouteille de la seconde leur coûtent un quart de journée de travail.

Ils sont obligés de boire de l'eau, qui est ici très impure et insalubre et, parfois, il en manque pendant quelques semaines. Ils se vêtissent trop mal, car ils doivent travailler pendant un mois et demi pour s'acheter un complet. Et s'ils sont obligés de louer un logement, ils ne peuvent presque pas manger. En examinant la colonne concernant les noirs, ouvriers non qualifiés, on s'aperçoit facilement qu'ils ne peuvent vivre que très misérablement. Pour payer le prix mensuel de location d'un appartement, ils devraient travailler pendant trois ou cinq mois ; c'est pourquoi ils ne logent pas dans des maisons, mais dans des cabanes immondes, qu'ils construisent eux-mêmes avec de la paille.

Ils se vêtissent de guenilles malpropres ou portent simplement un chiffon autour de la ceinture.

Très misérable est leur nourriture. Ils mangent presque toujours du poisson frais ou séché avec une farine spéciale relativement bon marché, mais très mauvaise, qu'ils nomment « fuba ».

Voilà pourquoi, si l'on examinait les statistiques des décès, malgré que les noirs supportent le climat plus facilement que les blancs, l'on pourrait constater que ces malheureux meurent proportionnellement en plus grand nombre que les blancs.

(*Traduit de l'esperanto par R. B., de* « Senaciulo » *n° 12.*)



LA VIE LITTÉRAIRE



Sur quelques écrivains scientifiques

J. HENRI FABRE

Pourquoi faut-il que l'esprit de coterie religieuse ait essayé d'accaparer le grand écrivain, l'illustre et modeste savant que fut J. Henri Fabre, en exaltant, comme pour Pasteur, certains côtés, les plus faibles de son œuvre, au détriment de ce qu'elle contient de fort, de solide et de définitif ? Pourquoi, avec un parti-pris presque déloyal, s'obstiner à mettre en relief uniquement le finalisme spiritualiste et déiste de cette œuvre et s'en servir pour défendre de vieux préjugés incompatibles avec l'esprit scientifique ?

Nous savons, nous, que si Fabre fut réfractaire, jusqu'à la fin de sa vie, à la grande doctrine évolutionniste qui a transformé non seulement la science et la philosophie, mais l'esprit humain tout entier, c'est que, d'une part, il avait, comme d'autres dont j'ai décrit, ici même, la crise religieuse, subi, dès sa plus tendre enfance, l'empreinte puissante du catholicisme.

Comme pour Renan, pour Ferdinand Fabre, pour Ledrain, pour Sébastien Faure, sa pensée naissante avait reçu des directives, contre lesquelles il n'eut pas, comme eux, le courage de réagir. D'autre part, au moment où les théories darwiniennes eurent acquis assez de force, par l'accumulation de faits et de preuves, pour s'imposer à la majorité des savants, Henri Fabre avait déjà atteint un âge où le cerveau, en voie d'involution, n'offre plus la perméabilité nécessaire aux courants scientifiques nouveaux.

Ceci dit et malgré toutes tentatives regrettables de l'esprit confessionnel, proclamons hautement, ici, que Fabre fut, en même temps qu'un grand écrivain, digne fils de Michelet, un des plus profonds, des plus consciencieux observateurs dont s'honore l'histoire naturelle et proclamons aussi qu'il a enrichi celle-ci d'expériences incomparables et de travaux décisifs.

Disons enfin que ses *Souvenirs entomologiques* constituent un chef-d'œuvre inimitable et unique dans notre littérature.

*
* *

Parmi ses travaux les plus précieux, il faut citer ses recherches sur l'instinct des insectes, qui enthousiasmèrent Darwin lui-même, mal-

gré l'interprétation hostile à ses théories qu'en donnait avec obstination le naturaliste de Sérignan.

Et parmi ces instincts, il en est un qui, avouons-le, embarrassa quelque peu, de son vivant, l'auteur de *l'Origine des espèces*, et embarrasse encore aujourd'hui ses continuateurs les plus savants.

C'est l'instinct du *Sphex*, le plus extraordinaire instinct qui se puisse imaginer. Jugez plutôt :

Le sphex est un insecte hymenoptère (famille des abeilles et des guêpes). Sa larve ne peut vivre, se développer et devenir insecte parfait que si elle est nourrie d'une proie vivante pendant toute son évolution. Comment faire pour tenir à sa disposition une proie dont la chair, pendant tout l'hiver, conserve cette qualité ? Voici de quelle façon le terrible autant qu'ingénieux insecte a résolu le problème : Il existe, dans le milieu où il vit, un autre insecte, le bupreste, un coléoptère celui-là, d'une captation facile et sur lequel le sphex a jeté son dévolu pour en faire la pâture de sa larve. Au lieu de le tuer, il le paralyse. Comme le physiologiste le plus averti, il sait ou semble savoir que les mouvements des insectes, ses frères, sont sous la dépendance de ganglions nerveux disséminés en différentes parties du corps. Il sait ou semble savoir qu'en détruisant ces ganglions, il frappera sa victime d'une paralysie complète sans la tuer et la mettra à la disposition de sa larve qui pourra ainsi se nourrir pendant de longs mois de tissus frais et vivants. Alors, fondant sur le malheureux bupreste d'un vol rapide, comme un chirurgien consommé qui a passé sa vie à étudier l'anatomie topographique, avec la sûreté de son coup de bistouri, le sphex enfonce son aiguillon autant de fois que sa victime possède de ganglions nerveux, et cela sans une seule fois se tromper, sans une seule fois frapper à côté, obtenant ainsi la paralysie nécessaire à la nourriture de sa larve.

Un autre insecte, l'ammophile, aussi minutieusement étudié par Fabre, possède le même instinct. Sa victime ordinaire, au lieu d'être un insecte parfait comme le bupreste, est une chenille pourvue de huit anneaux commandés chacun par un ganglion nerveux.

L'ammophile, avec la même science et la même sûreté que le sphex, donne un coup d'aiguillon dans chacun de ces huit anneaux et obtient une proie vivante destinée à être consommée par sa larve quelques mois après.

***

D'où vient ce merveilleux et incomparable instinct ? Les darwinistes répondent : « Il a été acquis par l'insecte à la suite d'innombrables expériences avortées mais exécutées et poursuivies pendant des milliers et des milliers d'années.

Mais devant les meilleurs raisonnements et les plus évidentes preuves scientifiques, le vieux Fabre secouant les épaules et levant le doigt vers le ciel : « C'est Dieu, disait-il obstinément, qui a donné à l'insecte ce merveilleux instinct qui permet à sa progéniture de vivre et de se perpétuer. »

Il est mort en pensant ainsi et cela n'a pas empêché les plus grands naturalistes du monde entier de rendre justice au vaste labeur de l'observateur le plus sagace, le plus patient et le plus consciencieux ; de même que la critique littéraire a reconnu en lui un écrivain digne en tout point de Michelet, auquel il emprunta sa forme nerveuse, concise et colorée. C'est ce que je montrerai prochainement. J'étudierai ensuite le parfait écrivain scientifique qu'est notre camarade Lacaze-Duthiers à propos de son remarquable livre *La philosophie de la préhistoire*.

P. Vigné d'Octon.



A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

DERNIERS LIVRES PARUS

Masques et Visages, *Essais inédits par Laurent Tailhade. Editions du Monde moderne, 42, boulevard Raspail, Paris.* Prix : 7 fr. 50.

Je viens de lire des pages nouvelles, inédites et posthumes signées de notre grand Laurent Tailhade et qu'une main pieuse a sorties des cartons où elle dormait. L'idée, certes, fut heureuse, car contrairement à ce qui arrive en pareil cas, la mémoire de l'impeccable styliste, du critique et du pamphlétaire hors pair que fut l'auteur d'*A travers les groins* n'y perd pas, loin de là. Lisez plutôt, dans *Masques et Visages*, les pages consacrées à Henry Becque et à ses *Corbeaux*, puis celles où est étudié, avec le génie de Racine, le « jansénisme » littéraire dont est emprunt *Britannicus*. Toutefois, supérieure en originalité et en profondeur m'apparut l'étude dont Scribe est l'objet et qui termine ces pages, derniers échos d'une grande voix.

Zohra, *roman par Abdelkader-Hadj-Hamou, Editions du Monde moderne.* Prix : 7 fr. 50

J'ai connu, pendant mes séjours en Algérie, sinon l'auteur de ce livre, du moins plusieurs

membres de sa famille fixée depuis plusieurs siècles à Miliana.

Ils portaient dignement un grand nom arabe, illustré au IXe siècle de l'hegyre par Sidi Naceur ben Abderrhamane, qui fut, en même temps que le puissant sultan de Mazouna, un des philosophes les plus profonds et un des savants les plus reputés de son époque. Aussi n'ai-je pas été surpris, en lisant *Zohra*, le roman que vient de publier un de ses descendants Abdelkader-Hadj-Hamon, d'y trouver toutes les qualités d'un écrivain de race et d'un observateur pénétrant. Lisez-le attentivement comme je l'ai fait et vous pénétrerez à fond l'âme arabo-berbère ainsi que la vie intime de l'indigène algérien.

LE PROMENOIR DES ANGES, *par Jacques Darnétal. Editions du Monde Moderne. Prix : 5 fr.*

Parmi les nombreuses maisons d'édition qui se disputent la clientèle délicate et lettrée, on peut placer au premier rang celle du boulevard Raspail. En créant les collections qui s'appellent *Le Vaste Monde*, *Les Essais du XXe Siècle* et *Pantagruel*, elle a réussi, avec sélection parfaite, dans chacune, les productions contemporaines les plus variées de notre littérature.

Dans le *Promenoir des Anges*, qui est le cinquième de cette dernière, Jacques Darnetal nous offre des essais sur l'amour, le mariage, l'amitié, sur les artistes, sur l'Angleterre, marqués au coin de l'observation la plus pénétrante et sous une forme alerte qui ajoute encore à leur originalité.

TON PAPA SERA LE MIEN, *par André Lamandé. Bernard Grasset, éditeur.*

J'ai déjà parlé, ici, à plusieurs reprises d'André Lamandé et de son œuvre, une des plus savoureuses et des plus consciencieuses, parmi celles de nos cadets. Son dernier roman est digne de ses aînés ; d'un bout à l'autre, il supporte et justifie sans défaillance le beau titre biblique qu'il a choisi. J'y reviendrai.

L'ENNEMI DES SIENS, *par Henry Deberly. Nouvelle Revue française.*

Une véritable tragédie bourgeoise, à la manière de Balzac, écrite avec une plume encore inexpérimentée, mais avec une âpreté, une sincérité, un sentiment profond des réalités, et aussi une véritable furia qui violentent l'attention et la dominent jusqu'au bout. A le lire je vois bien que M. Deberly est un jeune, et c'est un jeune qui promet.

CŒURS PAYSANS, *par Charles Sylvestre. Bloud et Gay.*

Je regrette que ce livre n'ait pas vu le jour au moment où j'écrivais ici même ma longue étude sur le roman et les romanciers antiques de notre époque. Charles Sylvestre et ses *Cœurs paysans* y eussent certainement figuré en bonne place.

Ce livre est, en effet, une belle évocation du Limousin, et on y respire à chaque page, la forte et salubre senteur de ce terroir.

KAZAN, *par James Oliver Curwood. Traduction de Paul Grages et Louis Postef. Editions Crès.*

Une hymne farouche et superbe à la vie étrange et encore inconnue pour beaucoup de ce Northland américain qui si bien inspira Jack London. Louis Postef qui a si bien traduit les principales œuvres de celui qui écrivit tant de chefs-d'œuvre sur ces pays au grand Silence blanc, s'est encore surpassé en nous permettant de savourer toute la beauté de *Kazan*, histoire d'un chien-loup et d'une louve aveugle, cousins de ceux que chanta London.

PANORAMA DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE, *par Bernard Fay. Editions du « Sagittaire », chez Kra.*

Lisez ce livre et vous n'ignorerez plus grand' chose du mouvement littéraire contemporain. Il est écrit d'une plume courageuse, trempée dans un encrier où l'on verra très peu d'encre et beaucoup de vitriol. Anatole France, surtout, en prend pour son rhume comme on ne dit pas à l'Académie. Pas banal du tout, ce panorama.

LA TOISON D'OR, *par Jean de Gourmont. Editions Pellet.*

Un peu de l'âme de Rémy de Gourmont se retrouve dans ce roman qui nous raconte l'histoire de deux couples, dont les amours compliquées, eussent intéressé le grand écrivain disparu.

POUR MENTION :

Fraternité, par John Galsworthy (Calmann-Lévy). — *La Trentaine*, par André Billy (La Phalange). — *Les Vertus patriciennes*, par Sylvain Bonmariage (Pensée Française). — *Le Village sans cloches*, par Roussillon (Editions du Fleuve). — *Marie-du-Peuple*, par Marcelle Vioux (Edit. Fasquelle).

P. VIGNÉ D'OCTON.



Quatrième Année — N° 35 10 AOUT 1925

La Revue Anarchiste

Le Numéro			1 25
Pour l'Extérieur			1 50
ABONNEMENTS :	4 Mois	8 Mois	1 An
France	5 »	10 »	15 »
Extérieur	6 »	12 »	18 »

PARAISSANT

TOUS LES MOIS



ADRESSER tout ce qui concerne la
RÉDACTION
à Pierre MUALDÈS, *Secrét. Réd.*
9, Rue Louis-Blanc, PARIS 10°
l'ADMINISTRATION
à l'*Administrateur*, même adresse
Chèque postal Bianco 739-40 Paris

La Thèse Anarchiste prévaut sur les Doctrines Politiques

Comment expliquer la domination sociale, en contraste avec la nature indépendante de l'individu, autrement que par ce fait : l'individu lui-même subissant cette domination, pour se défendre contre le spectre effrayant de la collectivité qu'il supposait toujours aux aguets contre sa liberté et son indépendance ?

Et comment expliquer cette crainte, sinon par la nature mystique de l'Individu et par les mystères qui l'environnaient, se trouvant ainsi devant l'inconcevable énigme du surnaturel ?

C'est en ces époques éloignées que l'homme, incapable de s'expliquer les phénomènes naturels et les choses qui lui étaient inconnues, malgré son grand amour de l'indépendance, croyant que celle-ci serait mieux défendue et maintenue, laissa les premières formes embryonnaires de l'Autorité : religieuse d'abord, sociale ensuite, se manifester.

Ce fut quand cette dernière se consolida et fortifia sa structure juridique que les hommes commencèrent à en sentir le poids.

Surgirent alors les premières révoltes et les conséquentes répressions, lesquelles encouragèrent les dominateurs à être plus féroces et plus tyrans ; ainsi surgirent le despotisme et l'autocratie.

En cette sombre nuit du passé, quand l'homme ne connaissait que la volonté de son souverain et de ses sbires et qu'il bénissait religieusement et hypocritement les caprices féroces de son tyran qui lui ôtait la vie, seul bien qu'il possédait, et qu'il aurait dû défendre, surgirent les premiers réformateurs, sur la scène sociale, pour le délivrer.

Mais que pouvait il sortir de ces réformes, même victorieuses et appliquées, sinon une autre forme de domination sociale et religieuse, émanation théorique des postulats réformateurs à caractère politique ?

D'ailleurs, lequel de ces réformateurs aurait osé, vis-à vis du tyran, soutenir que pour détruire la tyrannie il fallait retourner aux origines de l'humanité, démolissant tous les fondements de la domination sociale ? Il aurait passé pour fou et, comme tel, mis en croix comme l'a été le Galiléen, pour avoir soutenu et prêché la prépondérance de l'autorité divine sur l'autorité politique.

Mais les réformateurs, tant les théoriciens que les agitateurs, ont toujours défendu le peuple au nom de l'autorité ; ils la combattaient quand elle était entre les mains des autres, sous prétexte qu'elle était, à leur avis, mal exercée. Ainsi prit naissance le libéralisme, idéologie politique qui substituait au droit divin le droit du peuple souverain.

*
* *

Si nous avions le temps de passer en revue toute la littérature des Encyclopédistes dans la partie critique se référant à la structure même de l'organisation politique des monarchies autocratiques et théocratiques, nous verrions la contradiction dans laquelle tombent ces mêmes penseurs quand ils veulent reconstruire sur les ruines du vieux le nouveau régime.

Il y a donc de quoi nous surprendre, parce que la critique de l'organisation politique faite magistralement par ces penseurs est un hymne à la démolition complète de toute l'autorité organisée. C'est un hymne surtout parce que la démonstration que l'exercice de la domination tend à se perpétuer est mise en valeur par le fait que l'homme habitué à dominer n'a pas la même mentalité que l'homme habitué à obéir. Si ces deux mentalités opposées, engendrées par l'autorité, existaient dans les monarchies théocratiques, comment et pourquoi seraient-elles appelées à disparaître dans le nouvel ordre social désiré par les Encyclopédistes ?

*
* *

Par la suite, cette contradiction a habitué la généralité des penseurs à apprécier les facteurs et les événements politiques et sociaux dans leurs manifestations superficielles, sans tenir aucun compte des causes fondamentales qui déterminaient ces événements.

Quand cette analyse a été poussée jusqu'à la base de l'organisation de la domination sociale et quand on constata que cette base même contenait les causes et les facteurs déterminants, au lieu de démontrer que ces causes étaient produites par le système autoritaire lui-même, on a, au contraire, cherché les origines du mal social dans les dirigeants et dans les grégaires que cette organisation représentait et conservait. Et c'est seulement à la mauvaise foi et à l'incapacité des gouvernants que les penseurs attribuaient la manifestation des **maux sociaux** : c'est pourquoi ils estimaient qu'il suffisait de les remplacer en réformant le système représentatif composé de dirigeants plus sincères et plus capables.

*
* *

S'il est démontré que la domination sociale engendre un milieu qui influence presque toute la collectivité et que cette influence déforme les habitudes, les mœurs, les morales, les sentiments et même les passions, on ne comprend pas pourquoi les hommes qui sont appelés à remplacer la vieille domination par une nouvelle, n'usent pas des mêmes méthodes et de la même tactique que les anciens dominateurs. Et quand les penseurs ont cherché à concilier les rapports entre dominateurs et dominés, l'histoire s'est empressée de démontrer combien cette conciliation est impossible et absurde.

La domination politique a sa **raison d'être** pour défendre la domination économique ; celle-ci est le principe qui sert de base à toutes les autres dominations. Par conséquent il est ridicule de parler d'égalité politique, tant que persistent dominés et dominateurs, tant que les classes sont divisées et engendrent antagonismes et contrastes. Ces considérations démontrent le **non sens** des doctrines politiques, lesquelles entendent transformer en les améliorant, les conditions sociales, tout en conservant intactes les fondations sur lesquelles reposent l'oppression et l'inégalité et en nous parlant, pour cela, **de la libération de l'individu au nom de l'autorité.**

*
* *

Cette contradiction s'explique par le fait que les penseurs ne pouvaient concevoir la liberté sans la limiter et ne pouvaient comprendre l'individu vivant dans une société sans aucune norme et sans aucune règle imposée. Or, si nous prenions ces normes et ces règles et si nous analysions la manière dont elles sont observées et respectées, on s'apercevrait bien vite qu'elles sont l'émanation indirecte du maintien de la domination et qu'elles n'ont rien de commun avec l'équilibre du **bien social** dans son sens collectif ou général, on verrait, même qu'étant respectées en partie, elles ne le sont que par habitude ou par force. La déduction de ceci est que ces normes et ces règles ne répondent pas à la vraie nature de l'individu et, partant, sont contraires à ses véritables besoins.

*
* *

Pour traiter rationnellement cette thèse, il faudrait faire l'histoire, tout au moins succinctement, des Etats qui se sont succédé jusqu'à présent ; mais, pour faire ce travail, un article, même long, ne suffirait pas.

Toutefois, tout en nous réservant de revenir sur cet argument, nous croyons suffisant pour justifier le thème que nous nous sommes assigné, d'observer la structure intime de l'Etat antique et de l'Etat moderne. L'Etat a eu, à travers le temps, un but unique et précis : la division des classes sociales, et ceci s'est vérifié entre patriciat et esclavage, entre noblesse et servage ; entre capitalisme et salariat ; entre dictature... **communiste** et prolétariat.

L'analyse de l'Etat, même si celui-ci exerce sa domination au nom du Peuple ou du Prolétariat, nous mène à l'observer dans ses cadres et dans son organisation générale. Parce que concevoir un Etat qui ne serait pas organisé en vue d'exercer sa domination, c'est un **non-sens**, une absurdité, comme c'est une autre absurdité et un **non sens** que de le concevoir comme le défenseur et l'organisateur des intérêts du producteur.

En effet, comment concevoir la domination politique, sans qu'elle ait sa base dans le privilège économique? Et comment concevoir ce privilège sans l'Etat ?

Supposons, hypothèse absurde, la domination économique sans la domination politique.

Supposons des propriétaires, des industriels et des financiers à qui manque la protection de l'Etat. Verrait-on, dans ce cas, des cultivateurs, des ouvriers vendre leurs bras pour un maigre salaire ? La réponse ne peut-être que négative. Pas un paysan, pas un ouvrier ne serait disposé à donner les trois quart de son travail au fainéant qui ne produit rien, parce que, l'Etat faisant défaut, il n'y aurait pas un policier, pas un magistrat, pas un tribunal, pas une prison, pour assurer la sauvegarde de la propriété.

L'Etat, donc, ne peut défendre que les intérêts opposés à ceux de la classe qui produit. Donc, fût-il réalisé, l'idéal des doctrines politiques ne pourrait résoudre aucun problème : ni social, ni humain.

Il est naturel que tous les représentants et penseurs des partis et des idéologies politiques de n'importe quelle couleur, pour faire prévaloir leurs concepts en opposition avec les besoins réels matériels et spirituels de l'individu, cachent la nature vraie, tyrannique et antihumaine de leur parti, et parlent d'émancipation, de liberté, d'humanité, etc. etc : ces gens ne vivent que du mensonge !...

∴

Si l'Etat, idéal des doctrines politiques, ne peut, à cause de sa nature même, harmoniser son intérêt avec l'intérêt des sujets, il ne reste plus qu'à examiner un autre problème ; c'est-à-dire, voir s'il est possible aux humains de vivre en société sans Etat et d'exprimer librement leurs aspirations.

Dominé par la millénaire éducation politique, l'homme croit, généralement, que, sans l'intervention de l'Autorité et de la violence organisée dans ses rapports avec les autres hommes, il est impossible d'établir l'harmonie dans la vie sociale. Cela ne nous surprend pas. Comme nous ne sommes pas surpris que l'homme, tout en croyant à la vérité absolue de cet axiome, cherche toujours à alléger, par les révoltes et les insurrections, le poids de cette oppression que, pourtant, il croit nécessaire.

Ces deux manifestations, en apparence négligeables, ont, au contraire, une grande importance et démontrent, à la réflexion, que l'éducation et l'habitude de la domination (première manifestation) sont artificielles parce qu'engendrées par l'intérêt des dominateurs ; tandis que, en se révoltant, l'homme révèle sa vraie nature (deuxième manifestation) et démontre que c'est un produit naturel de l'amour que l'individu possède pour sa liberté et son indépendance.

Ces deux manifestations antagoniques et inconciliables nous induisent à établir que l'Etat est dans l'impossibilité de faire naître et même de favoriser l'harmonie dans les rapports humains. Elles nous démontrent ainsi l'hypocrisie de sa fonction, quand il se prétend en mesure de résoudre les problèmes d'intérêt général. S'il n'en était pas ainsi, on ne pourrait point s'expliquer l'aversion et la révolte des individus contre lui.

Notre raisonnement et notre analyse nous conduisent à la déduction logique que, l'Etat étant supprimé, les révoltes ne seront plus possibles. Si elles l'étaient, (c'est une absurdité que de le penser) celles-ci seraient déterminées par l'habitude millénaire de la domination. Mais comme l'Etat ne peut s'immiscer dans les rapports sociaux que pour en contrarier le développement, nous ne pouvons concevoir pour quel motif, ni dans quel but l'homme songerait à rétablir ou à vouloir l'oppression, quand celle-ci sera vain-

que par la volonté et l'action des anarchistes mêlés avec les masses.

∴

On nous a souvent objecté que l'Etat défend la liberté et protège la vie du citoyen, que les rapports juridiques nécessaires à cette défense et à cette protection, ne pourraient exister sans l'Etat et que sans lui ce seraient la confusion et le crime.

A cette objection on a toujours répondu suffisamment et démontré avec force que si les rapports juridiques existent c'est par ce qu'ils ont été rendus nécessaires par la division des classes sociales et exploités avec art par les Pouvoirs politiques.

Mais comment concevoir des actes criminels — pour justifier l'organisation juridique, quand les causes qui les déterminent seront abolies ?.

Les antagonismes et les intérêts en opposition ne sont-ils pas la cause fondamentale de tous les actes que le régime capitaliste dénomme anti-sociaux ?

Or, comme l'Etat n'entre, et ne peut entrer que pour nuire dans les rapports humains, il en résulte que le développement de ces rapports sans l'Etat correspondra à une évolution supérieure et que l'homme aura gagné de la sorte son indépendanc et sa liberté.

Meteor.

ÉCONOMIE ET POLITIQUE

Réflexions sur l'Emprunt-Or

La nouvelle forme d'emprunt mise en pratique par notre ministre des Finances et consistant à remplacer l'ancien système d'emprunts à valeurs variables, et, par conséquent, sujettes aux fluctuations du change, par des valeurs à intérêt minimum garanti, semble vouloir donner des résultats excellents, en se plaçant, bien entendu, au point de vue bourgeois.

Le franc, en effet, depuis l'annonce de l'emprunt-or semble avoir repris une stabilité qu'il avait quelque temps perdue. Il est juste de dire que l'on note une légère amélioration dans la tenue générale de notre devise et de nos valeurs.

Aussi, la grande presse dont le rôle est d'assurer le succès de l'emprunt (car elle palpe pour) ne manque-t-elle pas de clamer sur tous les tons que la situation financière du pays est en pleine voie de redressement.

Cela est une opinion pour le moins intéressée et celui qui sait lire entre les lignes comprend très bien que le seul but de cette campagne est de trouver, non seulement des porteurs de bons, mais encore de nouvelles « poires » pour souscrire à l'emprunt *génial* du machiavélique Caillaux.

Mais les porteurs de bons, petits rentiers pour la plupart, à qui cet emprunt est réservé, savent très bien que la situation n'a pas encore changé, que la caisse est toujours vide, et, s'ils font contre mauvaise fortune bon cœur, ils n'en acceptent pas moins avec le sourire et de grandes espérances l'échange de leurs bons sans valeur contre des beaux titres de rente-or.

Mais, voyons si la situation financière a réellement tendance à s'améliorer ou si ce n'est qu'une illusion.

Pour qu'il puisse y avoir amélioration réelle dans nos finances et dans l'ensemble de l'économie nationale, il faudrait que les mesures envisagées aboutissent à la stabilisation du franc d'abord, à la baisse graduelle du coût de la vie ensuite.

Or, peut-on affirmer et prouver qu'il en est ou qu'il en sera ainsi demain ?

Non, et de pareilles affirmations ne peuvent, en tout cas, provenir que de ceux qui ont intérêt à fausser et à tromper l'opinion publique.

Les nouvelles mesures que vient de prendre la municipalité parisienne, dont le caractère n'est pas spécifiquement local, vont contribuer, au contraire, à provoquer une nouvelle hausse beaucoup plus générale du barème de la vie, et cette hausse atteindra rapidement les mêmes proportions que celles que nous font subir nos représentants sur les conseils intéressés du préfet de la Seine.

Donc, l'équilibre factice que l'on essaye d'établir va ainsi se trouver immédiatement rompu ; les travailleurs seront contraints à demander de nouvelles augmentations de salaires et, conséquence inéluctable, le franc s'effondrera à nouveau.

Notre tâche *immédiate* est donc d'empêcher à toute force que se constitue ce nouveau pri-

vilège ; il nous faut exiger une part du gâteau offert par la Princesse, puisque c'est elle qui fait les frais de cette affaire et, pour cela nous devons appuyer les syndicats dans leur mouvement de revendication. Les anarchistes devraient même prendre l'initiative de la nouvelle revendication là où elle ne l'a pas encore été.

Car, bien que nous soyons partisans absolus de l'abolition totale et définitive de la monnaie, il serait idiot, tant que celle-ci existe, que nous admettions qu'il y ait en France deux genres de billets : les premiers garantis, ayant une valeur intrinsèque, à l'usage des bourgeois qui touchent des rentes ; les seconds ayant une valeur fictive, comme ces beaux billets de cent mille marks qui prennent le soleil aux devantures des bureaux de change et que l'on peut acquérir pour quarante sous la poignée, à l'usage des ouvriers, seuls créateurs de toutes les richesses.

Mais dans le cadre de cette étude, pas de sentiment. Raisonnons.

Suivons un instant les bourgeois sur leur terrain et, comme eux, prenons la livre comme base de nos calculs :

Avec la mise en circulation du franc-or, nos commerçants ou industriels ne vont pas manquer de traiter toutes leurs affaires d'exportation en livres. Or, un produit dont le prix de revient sera de 4 livres en Angleterre, ou de 25 dollars aux Etats-Unis, ne reviendra, au commerçant français qu'à une livre ou cinq dollars puisque la monnaie avec laquelle il paie ses ouvriers vaut 4 fois moins que la monnaie étalon. Cette différence de 75 % dans le prix de revient représente une bonne partie de la part dont les travailleurs vont ainsi être frustrés au profit de leurs exploiteurs.

Dans ces conditions, il ne s'agit donc pas de crier contre les patrons, gros ou petits ; il faut agir et agir dans un sens positif. Sachons, pour une fois, reconnaître que le système capitaliste est encore solide ; qu'il semble ressusciter à l'heure où on le croyait en train de mourir, et tâchons de découvrir le secret de sa puissance. Lorsque nous l'aurons découvert, il est probable que nous serons roulés avec beaucoup moins de facilité.

Mais, hélas ! Il est encore loin le jour où la classe ouvrière ne sera plus roulée ; car, à côté de ses adversaires, nombreux, bien nombreux sont les politiciens et les combinards, qui se font, à ses dépens, une existence qui n'a rien de désagréable, en attendant qu'arrive le Grand Soir, dont l'annonce tapageuse leur donne figure de martyrs.

Cependant, en dépit des exploiteurs *bourgeois ou révolutionnaires*, il reste tout de même une foule de travailleurs, de producteurs qu'on ne peut pressurer indéfiniment. Si personne n'écoute la voix des syndicats révolutionnaires ou des anarchistes, lorsque ceux-ci font appel au peuple pour qu'il se dresse contre la guerre du Maroc, il est probable que, sur un terrain plus particulièrement économique, leur appel ne resterait pas sans écho.

De toute façon, puisqu'il n'y a guère moyen d'avancer, il faut tout mettre en œuvre pour ne pas reculer. Notre devoir est d'éclairer, de lancer dans la bataille et de soutenir un prolétariat dont la situation matérielle, aussi bien que morale, empire chaque jour.

Réclamer les salaires-or, c'est lutter pour une situation matérielle meilleure, c'est empêcher l'établissement de nouveaux privilèges et c'est trouver une excellente plate-forme d'action pour faire campagne contre la guerre du Maroc.

Mais voici que, pour faire face à la nouvelle situation qui va ainsi être créée, diverses corporations viennent d'inscrire à l'ordre du jour de leurs revendications la question des salaires-or.

L'application de cette mesure, qui permettrait aux salariés de ne pas voir diminuer leur puissance d'achat au fur et à mesure que diminue notre franc sur le marché international, présenterait sans contredit de sérieux et indiscutables avantages matériels.

La ménagère qui, avec le présent système du franc-papier, se trouve, chaque semaine, en présence d'augmentations auxquelles ses ressources ne lui permettent pas de faire face verrait ainsi ses possibilités d'achat se maintenir en équilibre d'une façon automatique.

Mais les bourgeois qui viennent de s'octroyer si généreusement les avantages de la rente-or, ne veulent en aucune façon entendre parler de salaires-or.

A l'appui de leur thèse intéressée, ils affirment que cette mesure ne pourra donner de résultats positifs, qu'à la condition que le nombre des bénéficiaires soit restreint et demeure limité aux seuls bourgeois ou rentiers qui aident l'Etat en lui prêtant leur argent ou leurs économies.

D'après la thèse capitaliste, le capital travail ne saurait en ce cas prétendre aux avantages matériels accordés au capital argent ; car, disent-ils, si les rentiers sont capables d'épargne, d'économie, de sacrifices pour le bien du Pays, ce n'est pas le cas des travailleurs, qui sont incapables de réaliser la plus petite épargne ou de consentir le plus petit sacrifice, à moins qu'on ne les y oblige.

Mais nous ne nous laisserons pas faire.

Aux affirmations qui prétendent que les fortunes acquises, les rentes font seules les frais de l'inflation, nous opposerons notre thèse, c'est-à-dire celle qui prouve que ce sont, en

réalité, les seuls producteurs qui, en définitive et quelle que soit la forme employée, supportent l'entière charge créée par cette douloureuse situation financière.

Veut-on un exemple ?

Alors que le mark valait à peine quelques centimes, ne sont-ce pas les producteurs allemands, et eux seuls, qui avaient à supporter les pénibles conséquences de la situation économique du Reich ? Ne sont-ce pas les foyers des prolétaires allemands qui étaient privés des choses les plus indispensables et dont les jeunes enfants mouraient faute de soins ?

Il est indéniable que, à la même époque, le sort des prolétaires yankees, par exemple, était bien meilleur.

Et pourtant, *théoriquement*, tous étaient des exploités ; mais, dans leur situation d'esclaves, il y avait tout de même une appréciable différence de degré. *C'est cette différence de degrés que nous voulons faire intervenir en notre faveur.*

Aujourd'hui que l'Allemagne a rétabli, *pour tous*, l'étalon-or, qu'il n'y a plus ceux qui ont des dollars et ceux qui ont du papier-journal, qu'il y a simplement des riches et des pauvres, la situation des travailleurs est beaucoup moins tragique et des amis qui reviennent de ce pays, où ils ont travaillé pendant toute la crise, nous affirment que la vie des classes laborieuses s'en trouve de beaucoup améliorée.

S. Férandel.

Sur la Moralité Individualiste

Dans une revue en langue espagnole anarchiste qui se publie à Barcelone, l'individualisme a été récemment mis sur la sellette et, à son sujet, il a été beaucoup question de moralité. Je n'aime pas beaucoup ce terme de moralité, il exhale un parfum d'archisme qui ne cadre pas du tout avec ma conception hors autorité de la vie, de *ma* vie. Le dictionnaire Larousse définit ainsi le mot « moralité » : rapport d'un acte, des sentiments d'une personne avec la règle de la morale. » D'où l'expression de « certificat de moralité » pour désigner une attestation officielle de bonnes mœurs. Chaque fois que, dans une publication qui se prétend plus ou moins anarchiste, j'entends parler de moralité, l'idée me vient, malgré moi, du « certificat de bonne vie et mœurs » délivré par le commissaire de police du quartier.

Jamais le mot moralité n'aurait paru dans les organes anarchistes ou anarchisants si le mouvement anarchiste n'était saturé de personnes qui viennent de la bourgeoisie et qui ont apporté avec elles cette notion qu'il importe de se conformer aux règles « établies » en matière de morale. Une expérience déjà longue, une fréquentation qui ne date pas d'hier m'ont démontré qu'un grand nombre de personnes qui déclarent professer théoriquement l'anarchisme ont été surtout séduites par le rousseauisme, l'humanitarisme, l'aspiration révolutionnaire à l'égalitarisme que dégagent les écrits de certains doctrinaires anarchistes. De là une tendance, trop évidente, à porter sur les actes de camarades, sur leurs gestes, des appréciations, des jugements semblables à ceux que portent les représentants de la société bourgeoise, les commissaires de police qui délivrent des « certificats de bonne vie et mœurs », justement.

Lorsque vers 1900, je suis entré en contact avec les anarchistes, je venais d'un milieu chrétien. J'ai été excessivement surpris, pour ne pas dire plus, de comparer les déclamations matérialistes de certains théoriciens anarchistes avec les sentences qu'ils portaient sur la conduite de compagnons qui avaient pris au sérieux des formules comme « ni dieu ni maître », « sans foi ni loi », qui concrétisent de façon brève et limpide toute conception anarchiste individuelle de la vie. Je ne pouvais comprendre qu'après avoir combattu la loi et ses prophètes religieux et laïques, l'on portât sur certaines façons de se comporter individuellement des condamnations que n'auraient pas dénoncées des juges correctionnels. La propagande n'étant pour moi ni une profession ni un apostolat, il y a longtemps que j'y aurais renoncé et que j'aurais évité certains désagréments dont j'ai été victime, si je n'avais pas été convaincu que ces jugements reflétaient tout simplement l'éducation bourgeoise (primaire comme secondaire) reçue par ces théoriciens et dont ils n'avaient pu ou voulu se débarrasser. Depuis et heureusement, j'ai rencontré des anarchistes pour de vrai, libérés et affranchis de l'éducation des écoles qui, en général, s'abstenaient de porter des jugements sur les gestes de leurs camarades. Lorsqu'ils émettaient une opinion sur leur façon de se conduire, c'était par rapport à la conception anarchiste de la vie et non pas relativement à un étalon quelconque de moralité patronné par les souteneurs de la société bourgeoise.

.·.

C'est à l'anarchiste qui n'a pas rompu avec la morale kantienne des enseignements bourgeois, c'est au « moralisateur » anarchiste qu'il faut attribuer selon moi le peu de succès relatif des idées anarchistes. Lorsqu'ils parlent de moralité, d'honnêteté, de socialité, de convenances, trop de théoriciens anarchistes les entendent à la façon d'un professeur de morale ou d'un procureur général à la solde de l'Etat. Je revois, rarement, d'ex-compagnons qui m'expliquent qu'ils se sont retirés du mouvement à cause de la désillusion qu'ils ont éprouvée de rencontrer en maints théoriciens anarchistes des doublures de bourgeois ou de petits bourgeois. Là où ils croyaient rencontrer des hommes ayant foulé aux pieds préjugés sociaux et préventions morales, ils avaient trouvé des esprits pusillanimes jusqu'au ridicule, dont la mentalité éthique ne différait guère de celle de leur propriétaire ou de leur concierge. Leur dégoût s'explique aisément.

Dans l'*Anarchie*, déjà, en 1908, je me suis efforcé de montrer que l'anarchisme n'était pas une doctrine philosophique uniquement, mais une vie et une activité, mais une attitude et une méthode. Le terme Anarchie ne signifie en effet désordre que pour les gouvernants et les dirigeants qui ont intérêt à ce que les explications des dictionnaires employés dans les écoles convainquent les petits et les grands élèves que, sans un contrat social arbitraire et obligatoire, les sociétés ou associations humaines ne sauraient subsister. Le mot Anarchie signifie négation ou absence d'autorité gouvernementale et rien d'autre. Si le lexique de Chassang donne pour la racine grecque : Arch, deux sens, celui de commencement ou d'origine avec l'acception d'antique (d'où notre mot « archaïsme », etc.), et celui de commander, c'est qu'à l'origine les anciens exerçaient le commandement. Arché veut dire commandement, pouvoir, empire, magistrature et employé au pluriel « les magistrats », Archegos, c'est celui ou celle qui commande, le chef, l'Archeion, c'est le corps des magistrats, c'est aussi le siège du pouvoir. L'anarchie est un mot composé du préfixe A (ou An à cause de la voyelle qui suit), qui répond à non ou au préfixe français in — ou im — et du terme grec Arche, et qui veut dire contraire à l'autorité, non-archiste. Un anarchiste, c'est quelqu'un qui nie le commandement, le pouvoir, l'empire, les magistrats, leur ordre gouvernemental.

On m'excusera de cette petite leçon de grec ancien, mais il est facile d'en déduire que s'il existait « une moralité » pour les anarchistes, elle serait aux antipodes de la moralité préconisée et sanctionnée par les magistrats ou tous détenteurs de l'Arche, c'est-à-dire du pouvoir ou du commandement. Si l'anarchiste fait profession de « moralité », c'est d'une moralité en rupture du contrat social imposé par les chefs ou les dominateurs. Tout véritable anarchiste tient pour offensant et blessant qu'un agent du pouvoir ait bonne opinion de lui, que les électeurs et élus aient de la considération pour lui, que le bon citoyen et le professeur de civisme le tiennent pour honorable et digne de respect. Car, quelle que soit sa situation, par la ruse ou publiquement, l'individualiste anarchiste cherche à miner le pouvoir, à démontrer à quiconque il rencontre qu'il n'y a pas besoin de chefs ni de magistrats imposés et obligatoires pour remplir les fonctions organiques individuelles et s'entendre entre humains.

La « moralité » individualiste anarchiste, la méthode de vivre individualiste, l'attitude individualiste devant la vie sont aux antipodes de la moralité, de la méthode, de l'attitude bourgeoise ou petit-bourgeoise (ou archiste, comme l'on voudra). Elles sont l'adversaire des restrictions que les Archontes de tout cru et de tout poil — les chefs et les magistrats — imposent aux besoins et aux désirs de leurs administrés sous prétexte qu'ils sont les gardiens de la tradition ou de la coutume. J'ai essayé ailleurs d'indiquer quelques directives de cette moralité anarchiste, à titre individuel bien entendu. En la concevant nécessairement en dehors de tout ce qui rend un homme respectable et honorable au point de vue bourgeois, l'apparence extérieure, la situation sociale, le sexe, le casier judiciaire, le vêtement, l'allure, les mœurs, etc. Je suis parvenu à étayer cette « moralité » sur la camaraderie, c'est-à-dire à éliminer les sophismes des pseudo-individualistes qui préconisent le « tant pis pour toi », le « débrouille-toi comme tu pourras », comme caractéristique d'une doctrine qui ne se soutient pas un instant, le plus égoïste ayant intérêt à se trouver dans un milieu qui considère cette camaraderie — je donne ma définition — comme une « assurance volontaire que souscrivent entre eux les individualistes pour s'épargner toute souffrance inutile et évitable ». S'épargner toute souffrance évitable et inutile, c'est pratiquement faire un effort pour que dans tout milieu de camarades, l'effort voulu soit fait pour que les besoins et les désirs de ceux qui le constituent soient satisfaits, ces besoins et ces désirs fussent-ils les plus alégaux, les plus amoraux, les plus asociaux que puissent les concevoir des hommes et des femmes qui n'ont ni « dieu ni maître » ni « foi ni loi ». Les plus estimés, les plus considérés dans pareil milieu, ceux qui ont le plus « de droits sur nous » pour rééditer une phrase célèbre, ce sont celles ou ceux qui ont réagi le plus et davantage contre les règle-

mentations, les dogmes ou les routines conventionnelles des sociétés archistes ou cratiques — soit par leur propagande acrate ou anarchiste, soit par les persécutions ou les châtiments dont ils ont été l'objet de la part des représentants desdites sociétés.

Si préférence, il y a, c'est pour le réagisseur, le réfractaire au point de vue économique, intellectuel, des mœurs ou autre — pour celui qui a refusé de se conformer à la conception de la vie individuelle ou sociale comme l'entendent les bourgeois ou les petits bourgeois — ce n'est pas pour celui ou celle que les chefs archistes ou cratiques considèrent comme « une conscience » et à qui ils font place dans leurs associations ou à leurs banquets.

Voilà donc quelques directives qui pourraient servir — avec d'autres — à caractériser une moralité individualiste, basée sur une *sociabilité* qui n'a rien de commun avec la « sociabilité » archiste ou cratique.

Des esprits simplistes et même de simples théoriciens anarchistes ont fait grand tapage parce qu'il s'est trouvé des mouchards parmi les anarchistes, comme il s'en était trouvé parmi les « carbonari » du temps de la Restauration, au sein des sociétés secrètes du second empire. Mais ces délateurs sont une preuve de la persistance néfaste de l'éducation bourgeoise ou petit bourgeoise dans le milieu anarchiste. La délation est une vertu bourgeoise.

Il y a eu des escrocs qui ont profité et abusé de la confiance qui leur a été témoignée par des camarades. Persistance de l'esprit bourgeois. Les commis-voyageurs abondent qui s'efforcent de dérober toutes les adresses des clients de leur patron pour s'établir à leur compte et il ne manque pas de petits commerçants qui trompent sur la qualité et le poids des marchandises qu'ils débitent.

Où est l'écrivain individualiste qui a jamais préconisé l'escroquerie, le mouchardage, la vénalité des relations sexuelles dans les rapports de camarade à camarade. Je demande qu'on me cite un passage qui *fasse corps* avec la propagande de cet écrivain, un passage clair, indiscutable.

Je connais un anarchiste (?) qui s'est marié avec une femme aisée, pour ne pas dire riche. Je l'ai trouvé tonnant contre les compagnons qui, pour gagner leur vie, avaient recours à des méiers non sanctionnés par le Code ; je l'ai trouvé anathématisant des camarades compromis dans des affaires de mœurs ; je l'ai trouvé préférant ajouter foi aux inculpations des jugeurs qu'aux protestations et aux dénégations de compagnons traînés devant les tribunaux bourgeois pour affaires de droit commun. Naturellement, notre homme voit partout des mouchards parmi les anarchistes, et des maquereaux. Mais il oublie de faire son examen de conscience. Voilà où conduit l'esprit bourgeois et petit-bourgeois dans l'anarchisme.

E. ARMAND.

Rions un brin !

UN CHÈQUE SANS PROVISION

Mon ami Théodore est un type débrouillard qui ne connaît plus d'heure difficile, tant il a réussi à emmagasiner de « combines dans son cerveau continuellement en gestation. »

Malgré toutes les embûches de la dame aux mains sales qui demeure à la Tour Pointue, Théodore sait toujours se tirer des pattes et se mettre hors l'atteinte des gens qui veillent sur la propriété d'autrui.

Tour à tour : ouvreur de portière, camelot, cambrioleur, coulissier à la Bourse, journaliste, candidat-ouvrier, comique de café-concert — il eut un moment d'ambition et la vie calme qu'il menait dans ces diverses positions sociales ne lui suffit plus. Il voulut « vivre sa vie » — c'est-à-dire que, comme il eut un jour l'honneur de me le dire, il éprouva le besoin de « brasser des millions » pour pouvoir se passer toutes ses fantaisies.

Et il imagina un truc qui n'était pas si bête que cela.

Ayant économisé (?) mille francs, il alla les déposer à la Banque de France, moyennant quoi on lui donna un carnet de chèques.

Muni de ce précieux document qui, en notre époque, vaut mieux qu'un certificat de travail ou qu'un casier judiciaire vierge, Théodore se mit en quête d'un hôtel chic — et alla habiter au « *Savoy* ».

Dans ce capharnaum de viveurs il sut se montrer somptueux et munificent. Il loua au mois une auto et un chauffeur, il invita tout le haut gratin de la noblesse à d'orgiaques repas à la fin desquels il joua de magisrales parties de « pocker », où, grâce à sa science du « maquillage des brèmes », il se garnit consciencieusement le portefeuille.

Mais s'il gagnait au jeu, il dépensait terriblement en amour (ce qui prouve que l'on ne peu

pas être heureux dans ces deux choses en même temps).

Si bien que le 31 du mois s'approchant inexorablement, notre Théodore (qui s'était fait appeler le duc de Lantrec) abandonna l'hôtel en donnant un pourboire princier au personnel et un chèque de huit mille francs.

Fit-il bien ou mal ? Je n'ose trop pencher pour l'une ou l'autre des conclusions que pourraient tirer un moraliste ou un philosophe, car je ne suis, hélas ! ni l'un ni l'autre.

Toujours est-il que le pseudo-duc de Lantrec alla dans un autre établissement, sous le nom de comte de Perrigord, faire, avec le même résultat, le même manège.

Ce coup-ci, malgré toutes ses dépenses avec les péripatéticiennes et les formidables pourboires aux garçons, le pocker lui avait tant rapporté qu'il se trouva à la tête de vingt et quelques mille francs.

Alors, ce garçon, qui, depuis qu'il avait abandonné le toit familial, vivait en hors-la-loi, ce garçon qui considérait que les scrupules étaient les ennemis les plus implacables qu'il fallait s'acharner à tuer pour qu'ils ne continuent pas, ce cerveau lumineux et génial qui enfantait autant d'idées en un jour que le jour comptait de minutes, ce puissant cérébral éprouva une défaillance, bénigne, quant à l'apparence, mais irrémédiablement calamiteuse quant à ses résulats.

Notre héros commit la faute la plus impardonnable qui soit en notre siècle de civilisation, il voulut (horreur ! voilez-vous la face !) devenir un *honnête homme*! Vous avez bien entendu ?

Et il se tint ce raisonnement (tellement stupide qu'il dénotait bien la faillite cérébrale de Théodore) :

« Voyons, j'ai émis un chèque de huit mille francs au « *Savoy* » ; ici, je dois à peu près autant. Je vais donc aller déposer vingt mille francs à la Banque de France et il me restera encore cinq mille francs à dépenser. D'ici là, le pocker continuera bien à faire fructifier mes placements ».

Pour ma part, je ne serai jamais vertueux car les faits quotidiens démontrent, à l'encontre des mensonges moralistes que la vertu est toujours mal récompensée.

Quand il fut devant le guichet de la B. de F. Théodore s'entendit adresser cette prière: « Ah! vous êtes monsieur Théodore Pruneau ? voudriez-vous avoir l'amabilité d'attendre une petite minute que je prenne le Grand livre ?

Théodore, l'âme aussi pure que celle de l'agneau pascal, attendit, jusqu'au moment où un homme aux gros souliers et muni d'un parapluie symbolique, lui dit : « Monsieur Pruneau, voulez-vous avoir l'obligeance de me suivre jusque chez le Directeur des Comptes ? »

Théodore acquiesçant, l'homme le fit monter dans un taxi, le conduisit quai des Orfèvres où des gens à la mine patibulaire lui apprirent qu'il était l'objet d'un mandat d'arrêt pour émission de « chèque sans provision », se vit fouiller et dépouiller de tout ce qu'il avait sur lui et dès le lendemain expédié dans une cellule de la Santé... précisément celle qu'occupa M. Caillaux, avant qu'il ne fût transféré au quartier politique.)

Le prédécesseur célèbre de sa captivité l'inspira sans doute, car comparaissant devant ses juges, Théodore tint ce langage épouvantable.

« Messieurs, on m'a arrêté au moment où j'allais rembourser les sommes que je devais Mais le ministre des finances ne pratique-t-il pas, lui aussi, l'émission de chèques sans provision? Quand, contre des valeurs, il remet un bon de la Défense Nationale ou un titre d'emprunt, n'est-ce pas émission de titre sans provision, puisqu'il donne des bons de 50, 100, 500 ou mille francs remboursables à ses guichets alors que non seulement il n'a pas un sou, mais encore qu'il doit quelque chose comme quarante milliards ? ».

Paroles impies et sacrilège qui ne tardèrent pas à avoir leur châtiment.

Théodore Pruneau fut condamné à trois ans de prison.

Pour obtenir cette condamnation, le procureur dit :

« Pruneau nous affirme qu'au moment où il fut arrêté, il allait rembourser le chèque sans provision. Argumentation pitoyable que rien ne peut prouver - »

En effet, Théodore allait rembourser avec quoi? avec des billets de banque !

Or, on ne rembourse pas des chèques sans provision avec d'autres chèques sans provision.

Car le billet de banque n'est pas autre chose que cela. Il n'y a pas un milliard d'encaisse à la Banque et il y a quarante-six milliards de billets d'émis.

Donc l'argumentation de Théodore ne tenait pas debout.

Mais cependant, puisque les émetteurs de chèques sans provision sont passibles de la prison, qu'attend-on pour arrêter le gouverneur de la Banque de France, les deux signataires des billets en circulation et le ministre des Finances?

Ainsi du reste que tous les ministres, les sénateurs et les députés qui ont voté la loi permettant à la Banque d'émettre cinq nouveaux milliards de chèques... sans provision autre que la crédule imbécilité du public qui les accepte.

Louis Loréal.

Darwin et le Souci de la Popularité

M. Scopes, le professeur de Dayton, Tennessee qui, refusant son obeissance à la loi anti-évolutionniste de son Etat, provoqua le fameux procès intenté au Darwinisme, a été condamné à 100 dollars d'amende.

Cent dollars, aux Etats-Unis, sont une somme presque dérisoire et M. Scopes se tirera de son affaire assez facilement, d'autant plus que la clameur soulevée autour de son nom l'a rendu célèbre et que, dans un pays comme les Etats-Unis, où la célébrite est le premier article d'industrialisation, l'aventure judiciaire de M. Scopes lui a rendu des services considérables. On annonce, en effet, qu'une souscription publique, parmi les sympathisants dans le pays, a rendu en dehors des 25.000 dollars de frais du procès, une somme suffisante à lui permettre de poursuivre un cours de quatre ans à la faculté de Biologie au Havard College.

Les malins insinuent sur son compte.

Mais ce n'est pas là une question de dollars... c'est une question de principe.

M. Scopes ne paiera pas son amende ; il aura recours à tous les degrés de la magistrature de sa patrie jusqu'à ce que la Cour Suprême, de la Confédération Américaine ait décidé si, oui ou non, la loi antiévolutionniste est constitutionnelle. Après quoi, M. Scopes paiera son amende et Darwin sera banni du Tennessee et dans un bref délai, des Etats-Unis. Par contre, si M. Scopes est acquitté, Darwin aura droit de cité dans la Grande République et le procès de Dayton n'aura servi qu'à le rendre populaire.

M. Bryan, le fougueux adversaire de la science, vient de mourir, et M. Scopes a ainsi perdu un ennemi redoutable : le bon Dieu de la Genèse défend mal sa cause en lui enlevant le plus tapageur de ses paladins !

Ce qui est réconfortant, c'est l'attitude des Intellectuels du monde entier qui se sont révoltés comme un seul homme contre l'inexplicable persécution dirigée par la bigoterie tennessienne contre la Science. Cela a été un spectacle émouvant que de voir les Intellectuels Français signer de leurs noms respectables la protestation solennelle du « Quotidien » contre la persécution de la liberté de pensée et de conscience dans le domaine scientifique.

Et quoique je ne me considère pas comme un Intellectuel, j'étais tenté de la signer, moi aussi, des deux mains.

Seulement, voilà que cette inexplicable persécution de la bigoterie tennessienne ne me laissait pas tranquille.

Comment tout cela pouvait-il arriver *au vingtième siècle ?*

Heureusement, le citoyen Joseph Wood Krutch, de cette contrée bénie de Tennessee, se charge de projeter la lumière sur ce problème, dans un article, ayant toute l'apparence de la sincérité, paru dans un des derniers numéros de la revue « The Nation », de New-York.

Il y raconte comment l'événement arriva, et voici son récit qui me paraît assez intéressant.

« Un représentant de la chambre basse, dit-il, me confie qu'il donna son vote en faveur de la loi, parce que cela ne lui coûtait rien de gagner la faveur des quelques *fundamentalists* d'autant plus qu'*il était certain* que le Sénat n'aurait *pas* voté une loi aussi absurde.

« En suivant la même logique, vraiment admirable, le Sénat décida de faire endosser toute la responsabilité par le Gouverneur qui, étant l'autorité suprême de l'Etat, ne se serait *certainement pas avisé* d'apposer sa signature au-dessous d'une pareille ânerie.

« Mais le Gouverneur signa tout de même, en remarquant : « Ils ont eu l'aplomb de me charger d'une telle responsabilité quand ils savent que j'aspire à devenir sénateur » ; et il écrivit en même temps une lettre déclarant que personne, dans l'Etat, ne supposait que la loi pût être sérieusement appliquée.

« Ce qui n'empêche que, quand les congrégations religieuses s'emparèrent de la loi comme moyen de propagande, il se proclama le plus ardent partisan du « fundamentalism ».

« A Dayton, on me dit ce qu'on pense, mais dans les grandes villes, à Knoxville, par exemple, où siège l'Université de l'Etat, c'est la peur qui règne.

« L'un des membres les plus influents du conseil de l'Université m'entraîne à part et murmure mystérieusement sa pensée intime ; le Président de cette institution qui, au lendemain de la promulgation de la loi, avait tout simplement recommandé — d'une façon non officielle — à messieurs les professeurs de ne rien changer à leurs programmes (ce qui était violer la loi), tout en acceptant les congratulations des « fundamentalists » pour sa position contre l'évolutionnisme », M. le Président me prend à côté bras dessus bras dessous et me fait ses confidences ; à leur tour, le directeur d'un journal renommé et les journalistes en vogue me font secrètement leurs confessions, et tous déclarent une seule et même chose :

« c'est une loi fichtrement bête... mais je ne serais pas populaire si je la combattais ! »

« Ils regrettent d'avoir couvert de ridicule l'Etat du Tennessee aux yeux du monde entier; mais ils ne veulent pas reconnaître que c'est la faute à eux seuls.

« De sorte que cette loi est acceptée par le peuple d'une manière tout à fait digne de ses législateurs. L'homme de la rue ne réussit pas à comprendre comment elle ait pu susciter tant d'indignation dans le monde ; ni comment il puisse arriver qu'on se soucie de ce qu'on apprend dans les écoles ; le président de l'Université, qui aurait cependant le devoir d'être plus sage que cela, ne songe à rien de plus courageux et moins faible que de pousser ses subalternes à la désobéissance de cette loi, en assurant les autorités qu'il ne les embarrassera pas par une déclaration publique contraire à la loi ; ce qui permet, d'autre part, au « fundamentalist » de le citer comme leur étant favorable.

« Quant aux professeurs des facultés, dépendant d'un tel président, ils ne sont préoccupés que de ce qu'on peut penser de leur sagesse. Sept d'entre eux ont été démissionnés et les autres sont enserrés dans le cercle vicieux de la peur qui enclôt presque tous les fonctionnaires de l'État.

« Le législateur craint les embûches plus ou moins imaginaires des « fundamentalists » ; le président craint le parlement ; les membres des facultés craignent le président ; le directeur du grand journal, qui est l'expression de l'opinion publique, a peur de quelqu'un qui, à son tour, a peur de quelqu'un d'autre.

« Personne ne sait quelle est la force réelle du parti anti-évolutionniste ; mais, s'il est vrai qu'il y a des hommes qui croient sincèrement au « fundamentalism », il n'est pas moins vrai que, neuf fois sur dix, au lieu d'avoir affaire à un pur bigot, on trouve un individu qui ne professe ses opinions que par déférence envers quelqu'un qui les professe, à son tour, avec la même conviction ».

—o—

Ce témoignage dont la sincérité me paraît indubitable prouve donc que la loi anti-évolutionniste proposée par des associations religieuses fanatiques comme il y en a partout, a été votée par les honorables législateurs du Tennessee, promulguée par le Gouverneur, acceptée par les savants et par le peuple, défendue par la presse et appliquée par la magistrature, de mauvaise foi, et suivant des préoccupations absolument étrangères au sujet de sa réglementation. C'est-à-dire à cause du souci que toutes ces personnes respectables avaient de leur position personnelle et de leur popularité. Or, on sait ce que c'est que la position, ce que c'est que la popularité pour un politicien, un professeur, un journaliste ou un magistrat : c'est son pain, sa vie à lui et aux siens, son avenir.

S'il n'avait été question que de leur jugement objectif, de leur opinion réelle au sujet de cette loi absurde, s'il n'y avait pas eu leur position en jeu, il paraît certain que le projet des associations religieuses aurait échoué au premier débat, parce que la raison seule s'y opposait.

Ainsi, l'inexplicable s'explique assez bien et il se trouve que le souci de la position, des sources matérielles de l'existence a entraîné toutes ces personnes respectables à accomplir des actes se heurtant avec leur opinion, avec leur conscience, avec ce qu'elles pensaient être la vérité. Cela est bien fâcheux.

En Amérique, on fait grand cas de l'opinion des intellectuels européens, français surtout. J'aime à croire que leur protestation plébiscitaire pèsera du côté de la liberté et que la loi de la persécution religieuse sera bientôt déclarée, ce qu'elle est : une monstruosité anticonstitutionnelle. Et l'on n'en parlera plus que comme d'une ânerie heureusement confondue. Mais les causes qui l'ont engendrée, ces préoccupations de la popularité que M. Krutch nous dénonce, est-ce qu'elles aussi auront disparu ? Ou n'en resteront-elles pas moins une entrave terrible et continue à toute poursuite de la vérité dans tous les domaines de l'activité humaine ?

Car ces causes qui sont le souci de la position et de la popularité ne sont pas, paraît-il, une prérogative des malheureux Tennessiens ; elles agissent en Amérique, en Europe, partout où la position, c'est-à-dire la vie, du politicien, du penseur, du travailleur dépend du caprice des dispensateurs de la gloire et des monopolisateurs des moyens de subsistance.

N'est-ce pas un grand danger pour le progrès humain que la plupart des actes des hommes soient inspirés par le souci de complaire à telle ou telle autre puissance, de laquelle leur vie dépend, au lieu de se livrer à la poursuite de ce qui est vrai et juste en soi ?

J'admire les intellectuels pour leur attitude vis-à-vis du procès scandaleux de Dayton et pour leur attachement passionné à la cause de la liberté de conscience, mais je doute que les conséquences de leur intervention ne soient éphémères tant que restent les causes qui l'engendrent.

Et j'estime qu'il serait dans l'intérêt de la vérité et de toute liberté, scientifique ou autre, qu'ils prissent une position aussi nette et aussi courageuse vis-à-vis de ces causes qui sont universelles.

Ce dont lesdites préoccupations tennessiennes m'autorisent à douter encore plus.

R. Schiavina.

REVUE DES JOURNAUX

LA GUERRE MAROCAINE

Depuis plusieurs mois, on se bat au Maroc. Les gouvernants espagnols et français agissant pour le compte des indutriels et financiers de ces deux pays, ont entrepris de conquérir des terrains réputés comme grandement susceptibles de procurer de nombreux bénéfices aux capitalistes. Mais cela ne va pas tout seul. D'autres appétits sont également eveillés et ont mis leurs espoirs dans le succès du chef marocain, Abd-El-Krim.

Naturellement ces entreprises concurrentes sont présentées par ceux qui les soutiennent à l'aide d'une phraséologie également trompeuse destinée à masquer leurs véritables desseins. Le Parti communiste et son journal l'*Humanité* ont pris carrément partì pour Abd-El-Krim, bien que Marcel Cachin ait reconnu sa qualité « d'hommes d'affaires », et le voient menant le peuple riffain à son indépendance.

« Le peuple riffain qui connaît exactement les deux situations militaires, la sienne et celle du marechal, voit clair dans le jeu du capitalisme occidental. Il continue sa puissante poussée ; son indépendance et sa liberté sont en jeu. Son but immédiat et son intérêt lui commandent de rejeter définitivement de son sol les bandits étrangers qui veulent le conquérir... »

De son côté, le Parti communiste espagnol a adressé a Abd-El-Krim, un message que publie l'*Humanité* et qui se termine ainsi :

« Les ouvriers et les paysans espagnols veulent constituer un front unique avec les ouvriers et les paysans français et le peuple marocain pour lutter ensemble contre notre ennemi commun : les capitalistes espagnols et français qui négocient en ce moment pour vous voler vos richesses, et les généraux qui font assassiner vos femmes et vos enfants, brûler vos villages et qui vous réduisent à l'esclavage.

« A bas la guerre impérialiste !

« Vive l'indépendance du peuple marocain !

« Vive la République indépendante du Riff !

« Vive la fraternisation des soldats et des marins français et espagnols avec le peuple marocain !

« Vive le front unique des ouvriers et des paysans de la France et de l'Espagne avec le peuple marocain contre les impérialistes espagnols et français ! »

En attendant, soldats français, espagnols et riffains « fraternisent » dans la souffrance et dans la mort et le Parti Communiste de France comme l'Espagne, ne trouvent pour empêcher cela que des mots, toujours des mots. Mais peuvent-ils et veulent-ils surtout faire autre chose? N'agissent-ils pas eux aussi suivant les ordres d'un Gouvernement ayant dans cette affaire des interêts particuliers?

*
**

ABD-EL-KRIM

Les journaux bourgeois font du héros du Riff, un tout autre portrait que les journaux communistes, voici ce qu'en dit l'officieux *Paris-Midi* :

« Il faut qu'on en convienne en dehors de toute illusion. Krim, dont on veut obstinément faire un grand caïd, rêve de l'autorité du Sultan dont il arbore déjà le parasol.

« Car cet homme, aventurier ou chef, peu importe, cet homme se dresse en face des Musulmans comme une manière de Vercingétorix que le populaire couronne déjà d'une auréole de vainqueur.

« Et on dit la prière en son nom, et on s'incline quand on parle de lui, et il « règne » indiscuté, cruel et fier sans baisser les yeux ; et il devient une façon de héros dont nous avons contribué à faire la renommée qui, à cette heure, frappe à grands coups sur le bouclier sonore de l'Islam qui attend. »

Ce qui est, en tout cas, indiscuté et indiscutable, c'est que Krim qui mobilise le peuple riffain contre les bandits étrangers de France et d'Espagne, est soutenu par d'autres bandits étrangers et que ses malheureux soldats, c'est le rôle de tous les soldats d'ailleurs, même de ceux de l'armée rouge, meurent pour des mots couvrant les plus bas appétits, les plus sordides inventions. Il convient de tenir compte ici du fanatisme religieux, de la haine du musulman contre le roumi, haine bien compréhensible et habilement exploitée.

*
**

LE PEUPLE RIFFAIN

Dans *La Griffe*, un certain lieutenant-colonel Métois, expose les raisons qui lui font croire à la continuation de la guerre marocaine et de l'impossibilité de traiter avec Abd-El-Krim :

« Les Riffains sont — comme nos Kabyles, et que l'on se rappelle un peu l'histoire de la conquête de la Kabylie ! — des Berbères anarchiques, vivant par villages, sous le régime de la djemââ, c'est-à-dire, de l'Assemblée des Notables, les villages étant à peine reliés, par un

lien très lâche, dans des groupes qui englobent tous ceux issus de la même tribu. Ce sont des montagnards, qui cultivent un sol ingrat, vivant, dans leurs nids d'aigles, du maigre produit de leurs récoltes, et surtout des pillages exercés dans la plaine. Ce sont, par conséquent, des populations intrépidement guerrières. Ils n'ont jamais reconnu que théoriquement l'autorité du Sultan. »

Groupés sous le commandement de Raissouli, les Riffains ont résisté une première fois aux Espagnols. La soumission de Raissouli n'a pas amené celle de ses soldats. Il a seulement perdu tout crédit et est mort prisonnier d'Abd-El-Krim. Si celui-ci traitait avec nous — c'est toujours le colonel qui parle — il connaîtrait bientôt le sort de Raissouli, car il n'est qu'un chef de guerre, suivi en raison de ses talents pour la guerre et qui n'aurait aucune autorité pour faire la paix.

« Il n'y a donc que deux solutions possibles : la conquête du Riff, ou le *statu quo* ».

Il y a une troisième solution, c'est de laisser les Riffains vivre à leur guise dans leurs montagnes, s'administrer à leur façon, mais cela est à la fois trop simple et trop compliqué... pour un colonel.

***

LA SITUATION EST GRAVE

C'est le *Petit Journal* qui le proclame et demande l'emploi de méthodes de guerre qui ne peuvent sans doute que faire honneur à la République farouchement « républicaine » de MM. Blum et autres Renaudel :

« Ce sont les méthodes mêmes de notre adversaire qui, lors de l'attaque des Beni-Zerouf, prit deux cents otages : la moitié fut fusillée, la seconde emmenée à Adjir. De plus, une contribution de deux millions, le pillage des biens des absents et autres gentillesses fit régner la terreur.

« Ce ne sera qu'en recourant aux mêmes procédés, appuyés sur des forces considérablement accrues, que nous pourrons parvenir à faire rentrer dans l'ordre le nord du Maroc. Souhaitons que nous ne nous apercevions pas trop tard de leur absolue nécessité !... »

Sauvages !...

DES CANONS, DES MUNITIONS, DES GAZ, DES AVIONS, ETC...

Les fabricants d'outils de meurtre sont dans la jubilation. Ils rêvent des bénéfices fabuleux que leur rapportera l'utilisation des machines infernales qu'une science criminelle s'emploie à créer ou à transformer en vue de la destruction toujours plus rapide des vies humaines.

De l'*Action Française* à l'*Ere Nouvelle*, en passant par la triste *Victoire* du pitre Hervé, c'est un concert assourdissant. Cette campagne « d'affaires » a ému jusqu'à Gustave Téry, qui écrit dans l'*Œuvre* :

« Un ancien artilleur m'assure pourtant que la guerre nous a laissé un matériel formidable qui nous a coûté des centaines de milliards. C'est même pour ça que n'avons plus le sou. Ce matériel aurait-il cessé d'être « moderne », en quelques années ? Serait-il allé déjà rejoindre la ferraille de l'Empire ? Ou, s'il peut encore servir un peu, les armes, si variées et si abondantes, qui nous ont permis de faire mordre la poussière à quatre millions de combattants réputés invincibles, ne suffiraient-elles pas pour tenir en respect cent mille Riffains qui ne semblent pas initiés aux dernières méthodes de carnage ? »

Quelle désillusion si une paix « prématurée » venait briser dans l'œuf d'aussi beaux espoirs et priver la petite baronne des autos de luxe et des joyaux de prix, ramassés dans le sang de tant de malheureux !

LA PAIX

Car de tous côtés, on parle de paix. Abd-El-Krim, si nous en croyons ses amis communistes, ne désire que cela. Les gouvernants espagnols et français s'en déclarent eux aussi partisans. Le député Malvy a été chargé de discuter avec Primo de Rivera sur les propositions à faire au chef marocain. Le gouvernement français a même annoncé qu'Abd-El-Krim ne tarderait pas à les connaître. « Promesses menteuses » dit l'*Humanité* :

« Comment ! Mais il n'y a pas eu de propositions de paix! C'est nous, communistes, qui les réclamons. On a refusé d'en faire. M. Painlevé a déclaré que « la dignité de la France » ne permettait pas d'envoyer vers le Riff un ambassadeur ou un plénipotentiaire. Il ajoutait qu'Abd-El-Krim n'aurait d'ailleurs pas de peine à connaître nos « conditions ».

« Où sont-elles, ces conditions ? Qui les connaît ? »

En effet, qui les connaît ?... Mystère et diplomatie.

Par contre, Abd-el-Krim a communiqué à un capitaine anglais qui les a transmises au *Quotidien*, lequel les a publiées, ses conditions de paix, en voici quelques-unes :

« 1° L'Etat du Riff serait reconnu et garanti par la S. D. N., avec un statut similaire à celui de l'Afghanistan, et *le gouverneur du Riff recevrait le titre d'émir.*

« 2° Le sultan du Maroc serait reconnu par

l'Etat du Riff comme étant son « Amir-al-Moumenin » et son nom serait lu dans la *Khutba* ;

3° La frontière méridionale serait la rive nord de l'Ouergha. Toute la Djeballa serait incorporée au Riff, y compris Larache, Arzilla, Tetouan ;

4° L'Espagne garderait Ceuta et Melilla avec assez de territoire pour défendre ces villes contre les attaques de terre et de mer. *Les mines de fer de l'Oro, déjà en exploitation à 15 kilomètres au sud de Melilla, seraient laissées à l'Espagne ;*

5° *Une armée permanente, dont le chiffre devrait être fixé par des experts, serait accordée au gouvernement du Riff.* Les armements des troupes en surnombre seraient repris par le gouvernement du Riff ;

La réduction de l'armée pourra s'effectuer au fur et à mesure que seront recueillies les armes.

6° Cessation complète de toute propagande panislamique dans le protectorat français du Maroc.

Il est question également du retour d'un tiers des prisonniers français et espagnols sans rançon et d'autres points de détail. Toute la presse bourgeoise déclare inacceptables les propositions riffaines. *L'Humanité* seule les déclare logiques et omet seulement d'insister sur la souveraineté demandée par le chef marocain, souveraineté nécessairement soutenue comme toutes les autres dictatures par une armée permanente. Pour nous, anarchistes, qui ne connaissons d'autres guerres justes que la « guerre sociale », nous n'attachons aux différentes propositions de paix qu'une valeur de documentation et nous répétons, avec le chansonnier Béranger, que cite *Candide* :

« Braves soldats, v'là l'ordre du jour :
« Garde à vous ! demi-tour ! »

C'est pour avoir dit cela en d'autres termes que le *Libertaire* vient de voir ses numéros saisis et son gérant poursuivi. Cela indique mieux que des discours que nous sommes dans le vrai. Et nous continuerons.

***

SUR LA VIOLENCE

Charles Maurras, ayant adressé au ministre Schrameck, une lettre dans laquelle il le prévenait sans le moindre ménagement que s'il s'obstinait à faire enlever par sa police, les instruments de « défense » que portent habituellement les camelots du roi : cannes plombées, matraques, rigolos, etc., il le ferait proprement exécuter, vient de se voir condamner « par défaut », à deux ans de prison. Cela a incité le *Réveil Provençal* à publier cette apologie de la violence :

« Nous plaignons, nous plaignons de tout notre cœur — obligés de les considérer comme des infirmes — les hommes qui, en face du danger, baissent le front et courbent l'échine. Lorsque ce danger ne les menace qu'eux seuls, libre à eux de faire l'autruche et de se laisser fusiller la tête sous l'aile. Tant pis si la peur les prend aux entrailles et s'ils baptisent Résignation ce qui n'est qu'une Lâcheté. Mais, quand ils vivent en société et que, derrière eux, à travers leur pauvre corps tremblant, la balle arrivera à d'autres poitrines, nous n'avons plus à les plaindre, mais à leur donner, avec Maurras, des leçons de courage, qu'ils appellent, eux, des leçons de violence. Nous les reverrons à la définition du mot : « *La violence est une extrême énergie physique* ». Physique ou morale, suivant le cas. L'énergie n'est pas un défaut, et dans les cas extrêmes, elle se doit de suivre le mouvement et d'aller jusqu'aux extrémités, ne serait-ce que pour éviter cette extrémité purement passive qui s'appelle se laisser bêtement assassiner. Revoyez là-dessus la célèbre théologie morale de saint Alphonse de Liguori et votre conscience sera édifiée.

« On nous a appris que « le royaume du Ciel souffre violence et que seule les violents le ravissent » (saint Mathieu). Celui de la terre aussi, quelquefois, même quand ce royaume est une démocratie déséquilibrée. »

Que tous ceux qui souffrent de la violence bourgeoise, qui reçoivent sans mot dire les multiples coups des lois, qui subissent sans révolte les pires atteintes à leur liberté et à leur vie, prennent pour eux-mêmes cette leçon de violence et qu'ils s'en inspirent pour ne plus se laisser bêtement assassiner » sur les champs de carnages patriotiques et dans les bagnes capitalistes.

Pierre MUALDÈS.



Controverses

A propos de J.-H. Fabre

Déjà, dans le *Libertaire*, puis dans l'*Idée Libre* (je crois), Vidal a présenté J.H. Fabre aux anarchistes. Il a encensé le travail, la ténacité, le savoir du grand savant que Fabre a été selon lui.

Vigné, lui, du moins, ne cache pas l'esprit confessionnel de Fabre, mais il l'excuse en ne retenant à l'actif de son grand homme que son talent de grand écrivain et que la profondeur de ses observations entomologiques.

Or, même si véritablement Fabre a gentiment raconté ses observations sur les insectes, même si ses observations sont profondes, consciencieuses et exactes (ce qui n'est pas certain, et je pense qu'avec raison personne ne voudra perdre son temps à contrôler les constatations de Fabre qui ne peuvent être d'aucune utilité aux humains), on peut être surpris que les anarchistes glorifient Fabre qui, sciemment ou non, est devenu l'auxiliaire de l'Eglise par son obstination à exalter la grandeur du Dieu créateur biblique.

L'Eglise a su tirer parti des ouvrages de Fabre. Il y a de longues années que les Semaines Religieuses, les Pèlerins... mentionnent des phrases de l'entomologiste déiste, de l'adversaire du transformisme.

L'Eglise a fait de Fabre le bouclier qu'elle oppose à l'évolution, au darwinisme, et c'est pour que l'opinion de Fabre soit plus concluante, plus frappante, plus dominante sur les masses, qu'elle a voulu que Fabre soit consacré grand, très grand savant A cet effet, à l'instigation d'un maire clérical de Sérignan, d'un député réactionnaire du Vaucluse, Bérard, ministre de l'Instruction publique, d'abord, puis Poincaré, président de la République, sont venus à Sérignan, apporter, en grand éclat, à Fabre, le témoignage de satisfaction des gouvernants pour l'appui qu'il fournissait aux théories cléricales.

Fabre serait-il aussi grand savant que les cléricaux l'affirment, je conçois mal que Vidal, que Vigné... dans des publications anarchistes, s'occupent de lui qui ne s'est jamais occupé de personne sa vie durant, qui n'a été utile à personne, les cléricaux exceptés, qui abominait révolutionnaires, évolutionnistes et athées. Pourquoi les anarchistes travailleraient-ils à accroître, concurremment avec l'Eglise, la notoriété de Fabre, alors que cette notoriété ne peut que permettre de retarder le triomphe des idées rationalistes ?

L'abbé Moreux, l'un des très nombreux abbés apologistes de Fabre, le 15 juin 1924, dans le *Petit Marseillais*, dans le *Salut Public*, de Lyon, explique bien les profits que l'Eglise sait tirer de Fabre et de ses écrits : « ...Les plus grands savants s'inclinent devant l'œuvre colossale de Fabre...

« Par ses méthodes aussi ingénieuses que va-
« riées, Fabre a pénétré plus qu'aucun autre les
« mystères de l'instinct. Pour lui l'hérédité ne
« fait que transmettre le jeu de la machine,
« mais la bête n'a pas inventé le mécanisme
« complexe dont elle se sert pour maintenir
« l'espèce.

« ...Et alors, se demande Fabre, si notre hy-
« ménoptère a acquis cette pratique par son in-
« telligence, dès le début, qui donc avait guidé
« ses essais ? Et puis peut-on parler d'essais en
« la criconstance, puisque ceux-ci devaient être
« fatalement voués au succès, sous peine de
« mort ? Les transformistes ont compris la por-
« tée de l'argument ; un fait aussi gênant
« n'était pas pour confirmer leurs théories. Et
« tout le long des souvenirs entomologiques, Fa-
« bre nous montrera de semblables histoires,
« toutes plus décevantes les unes que les autres
« dès qu'on essaie d'en puiser l'explication dans
« les doctrines transformistes, jadis à la
« mode.

« ...Ainsi, l'instinct a été donné à la bête dès
« le commencement... Tout cela n'a pas été in-
« venté, la bête transmet une leçon qu'elle
« ignore, mais qui lui a été apprise d'emblée.
« ...On parle sans cesse d'évolution, mais
« l'évolution, si elle existait, doit se traduire se-
« lon des lois définies ; darwiniens et lamar-
« ckiens ?... Fabre leur répond : « Erreur, vous
« n'avez fait que balbutier en face de l'énigme :
« lutte pour la vie, sélection naturelle, progrès
« des espèces, lenteurs des acquisitions, autant
« de mots qui n'expliquent rien. »

« ...La bête incapable d'intelligence, a donc
« dû recevoir son instinct de quelqu'un qui le
« lui a donné, afin de perpétuer l'espèce ? A
« cette force éternelle, à ce géomètre dont le
« compas a tout mesuré, Fabre ne marchande
« pas le nom de Dieu. Aussi, lorsqu'à l'occa-
« sion de son jubilé, un savant visiteur lui po-
« sait cette question : « Croyez-vous en Dieu ? »
« l'entomologiste de Sérignan n'a pas hésité à
« répondre : « Je ne puis dire que je crois en
« Dieu, je le vois. Sans lui je ne comprends rien.
« Toute époque a ses lubies ; je considère
« l'athéisme comme une lubie, c'est la maladie

« du temps. On m'arracherait plutôt la peau « que la croyance en Dieu. »

« Quelle leçon admirable pour les savants « comme pour les ignorants ! »

∴

De ce déiste, croyant à la création biblique, créé grand savant par les prêtres aux fins de combattre le déterminisme et l'athéisme, les anarchistes doivent-ils se faire les apologistes, quand surtout la pseudo-science de ce savant est si parfaitement inutile à tous ?

Parce qu'un pauvre bonhomme entomologiste, observateur patient des insectes, a glissé dans les récits de ses observations des cris d'admiration et de reconnaissance au Dieu créateur, l'Eglise a voulu faire de lui un grand homme, un très grand savant. Des politiciens au service de l'Eglise ont opéré, pour que la foule ignorante croie à la prétendue grande science de Fabre. Par lâcheté, par veulerie, les vrais savants n'ont pas publiquement protesté contre les hommages rendus à Fabre, mais peu pourtant s'y sont associés, et la masse sotte, passive a marché (dans le Midi particulièrement, par esprit de régionalisme), pour l'admiration et l'enthousiasme de ce serviteur, involontaire peut-être, de l'Eglise rétrogade et antiscientifique.

Le dualisme de Fabre, son opinion sur la création ont obtenu le plus vif succès chez la gent cléricale obscurantiste, qui a pu faire, de ce simple entomologiste, un éminent savant dans l'esprit des foules, alors qu'il n'a été qu'un auteur de simples ouvrages de vulgarisation et de souvenirs entomologiques rédigés dans une forme attrayante.

Est-ce suffisant, cela, pour justifier les efforts de certains à faire connaître, à glorifier, dans les publications et dans les milieux anarchistes, le Fabre entomologiste sur lequel s'appuie l'Eglise pour prouver son Dieu créateur et pour établir, par suite, la légitime autorité de ses ministres ?

André DUPEYRE.

Une Œuvre d'une immense Utilité

Reunir tous les matériaux élevés à la Pensée Anarchiste par les théoriciens et propagandistes du monde entier ; présenter en une synthèse ample et lumineuse les éléments essentiels de cette Pensée ; grouper les faits par lesquels cette Pensée s'est le plus clairement manifestée ; resumer les événements qui n'ont cessé de la justifier et d'en souligner de plus en plus fortement la supériorité sur toutes les autres doctrines sociales, tel est le but que se proposent les compagnons qui ont décidé de publier, le plus tôt possible, l'*Encyclopédie Anarchiste*.

L'important et le difficile était d'exposer tout cela sous une forme attrayante et simple et selon un plan méthodiquement tracé et suivi, qui rendit faciles et promptes les recherches du lecteur.

Cette difficulté sera vaincue.

1° *L'exposé doctrinal — théorique et pratique — de l'Anarchisme sera développé sous la forme* dictionnaire. *Celui-ci comprendra tous les mots — et ils sont très nombreux, car le mot est le vêtement de l'idée qu'il habille — qui, du point de vue anarchiste, ont une signification autre que du point de vue autoritaire. Il donnera sur chacun de ces mots des aperçus et des explications qui feront éclater l'opposition irréductible de la pensée autoritaire et de la pensée libertaire.*

Il comprendra aussi les mots dont les camarades se servent couramment et dont il leur arrive parfois de fausser l'exacte singification et, par suite, de faire un usage inconsidéré ou impropre.

Le lecteur n'aura qu'à consulter ce dictionnaire anarchiste pour trouver, sur les mots les plus importants, une étude fouillée, substantielle, claire et ordonnée, accompagnée de la désignation des sources auxquelles il pourra puiser une documentation plus abondante et plus précise.

2° *Le dictionnaire sera suivi de l'Histoire de la Pensée et de l'Action anarchistes, pays par pays (dans l'ordre alphabétique).*

C'est un drame d'une intense émotion et d'un enseignement précieux que l'historique du mouvement anarchiste international. Rédigé par des compagnons puissamment documentés, cet historique vous fera connaître, camarades, les magnifiques efforts tentés par les compagnons de partout. Vous pourrez suivre ainsi les progrès qu'ils ont réalisés, connaître les atroces persécutions qu'ils ont subies et les prodiges d'activité qu'ils ont accomplis ; et le récit de cette Epopée superbe de l'Esprit de Révolte se soulevant, sous les formes les plus diverses et les plus héroïques, contre l'Autorité et ses crimes, stimulera votre propre énergie et décuplera votre courage, par le fait même que vous puiserez dans cet exposé fidèle, véridique et bourré de précisions, de faits et de statistiques, la certitude que l'Anarchie se développe, à travers le

monde, en dépit des persécutions et des embûches et apporte à l'Humanité la seule doctrine qui, tôt ou tard, la rendra maîtresse de ses destinées et la libèrera totalement, définitivement.

3° *La 3e partie sera consacrée à la Vie et Œuvre des principaux militants ayant appartenu au mouvement anarchiste : philosophes, théoriciens, écrivains, orateurs, artistes, agitateurs, hommes d'action.* (*Ordre alphabétique.*)

4° *Vie et Œuvre des hommes qui, sans être à proprement parler des anarchistes, ont, néanmoins, dans le domaine de la Philosophie, de la Science, des Lettres, des Arts et de l'Action, contribué à l'émancipation humaine par leur lutte contre la routine mortifère, contre les traditions paralysantes, contre les méthodes et forces stérilisantes de leur temps.* (*Ordre alphabétique.*)

5° *Catalogue des livres, brochures, journaux, revues et publications de toutes sortes, de propagande anarchiste ou anarchisante.* (*Ordre par pays et par langues.*)

Ce plan qui sera méthodiquement suivi et — je vous prie de faire confiance à mes collaborateurs et à moi — soigneusement exécuté, doit suffire à vous faire comprendre que « *L'Encyclopédie anarchiste* » sera, en même temps qu'un monument impérissable destiné à abriter la PenséeMère de tout affranchissement social, un ouvrage d'un incomparable intérêt et d'une incalculable utilité.

*
* *

Sur les instances pressantes de très nombreux camarades, je me suis décidé, malgré mon âge et mon insuffisance, à assumer la charge matérielle et la responsabilité morale de cette Encyclopédie dont j'ai, depuis longtemps, reconnu la nécessité et mesuré l'importance.

J'ai sollicité et obtenu le concours indispensable de la plupart des camarades qui, anarchistes ou anarchisants, sont, par leur compétence, leur activité, leurs aptitudes et leur spécialisation, aptes à faire de « *l'Encyclopédie anarchiste* » *une œuvre digne de l'Idéal superbe qu'elle se propose de faire connaître et aimer.*

La rédaction de l'*Encyclopédie anarchiste* groupera plus de soixante collaborateurs, formant une pléiade de penseurs, de théoriciens et d'écrivains extrêmement brillante où se trouveront réunis les noms les plus connus et les plus aimés des milieux anarchistes.

L'*Encyclopédie anarchiste* ne sera pas une œuvre définitive. Pour l'Anarchiste, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'œuvre définitive : la Vie continue et la pensée anarchiste ne s'arrête pas plus que les événements. Mais ce sera l'œuvre fondamentale qu'il suffira d'enrichir, de consolider, d'embellir sans cesse.

*
* *

Le premier fascicule de « *l'Encyclopédie anarchiste* » paraîtra en

NOVEMBRE 1925

Il sera en langue française.

Trois mois après, paraîtra l'édition en langue espagnole.

Trois mois après celle-ci, paraîtra l'édition en langue italienne.

En sorte que, lorsque paraîtra le premier fascicule de l'édition espagnole, l'édition française en sera au quatrième fascicule ; et la parution du premier fascicule en italien coïncidera avec la publication du fascicule 4 en espagnol et du fascicule 7 en français.

*
* *

Qu'on me permette un mot personnel.

La publication de l'*Encyclopédie anarchiste* ne sera achevée qu'en 1929. Elle ne peut pas être, elle ne sera pas une œuvre personnelle ; elle doit être l'œuvre de tous les compagnons : de ceux qui collaboreront à sa rédaction et de ceux qui, par leurs abonnements ou leurs dons volontaires, rendront possible sa publication.

J'ai conscience de la responsabilité que j'assume et des engagements que je contracte en acceptant la direction de ce labeur considérable et j'ai confiance que mes forces ne me trahiront pas avant que j'aie totalement accompli la tâche que je m'impose.

Il est bon que les compagnons sachent que je m'en charge *sans aucune rétribution*. L'effort que je ferai me sera largement payé par la joie sans mélange que j'éprouverai à me sentir utile, jusqu'à mon dernier souffle, à la Cause que, depuis quarante ans, je n'ai jamais cessé de servir loyalement, passionnément.

En m'exprimant ainsi, je ne cède pas à un sentiment de vanité, ni à un mouvement d'ostentation : du jour où j'ai conçu la splendeur et la justice de l'Anarchisme, je me suis donné à lui tout entier. Je n'y ai nul mérite, car il m'eût été impossible d'agir autrement.

Si j'ose, sans ridicule orgueil comme sans fausse modestie, dire cela, c'est pour qu'il me soit permis d'adresser à chaque camarade un appel fervent en faveur de l'*Encyclopédie anarchiste*.

Chers Compagnons, entendez cet appel et répondez-y.

Pour l'Encyclopédie anarchiste :

SÉBASTIEN FAURE.

*
* *

L'*Encyclopédie anarchiste* ne sera vendue que par abonnement.

A dater du 10 août 1925, le prix de l'abonnement est ainsi fixé :

	FRANCE	EXTÉRIEUR
Pour 3 fascicules.......	F. 12	F. 12.75
— 6 —	F. 24	F. 25.50
— 12 —	F. 48	F. 51. »
— 18 —	F. 72	F. 76.50
— 24 —	F. 96	F. 102 »
— 36 —	F. 144	F. 153. »

NOTA. — Il faut absolument que l'Administration de l'*Encyclopédie anarchiste* puisse arrêter, DÈS LE MOIS DE SEPTEMBRE, le chiffre du tirage de cette publication.

Il est donc *indispensable* que les camarades qui ont l'intention de s'y abonner nous fassent parvenir, *sans tarder*, leur abonnement.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration à *Sébastien Faure*, 55, rue Pixérécourt, Paris (XXe). *Chèque postal : Paris* 733.91.

LA VIE ARTISTIQUE

LA CHANSON

S'il est vrai qu'une époque a les couplets qu'elle mérite, on ne saurait s'étonner de la misère où agonise la chanson.

Vieille comme le monde, cette fille de Jupiter qui revêt tant de masques, dont les allures sont si variées, possède une histoire qui de Thyrtée à nos jours atteste sa valeur et sa destinée.

Or le lucre régnant, cet ennemi de la beauté et de l'harmonie, qui, si nous n'y prenons garde, va refondre vingt siècles de labeur et de souffrances en un bagne odieux avant de créer un désert, ce monstre menace l'indépendance et la vie même de la plus humaine des muses.

Le Renouveau de la chanson intéresse l'individu, l'art et l'évolution ; c'est un souffle qui vole de lèvres en lèvres, s'adresse à la foule laborieuse et pensante ; c'est la muse qui chasse les soucis, chante le vin, la femme, l'amour, les clairs matins et les beaux soirs ; elle renouvelle le courage en rompant la monotonie du labeur, instille dans l'âme des maximes, fait naître dans le cœur des sentiments de générosité, de pitié, enfante de justes colères au récit des déchirantes misères ou des âpres voluptés des déshérités. La chanson pénètre par le charme des paroles, l'obsession du rythme plus facilement que de graves et longs discours, elle enseigne gaîment et prépare l'avenir.

Or, le plus riche rameau de cet arbre millénaire, la chanson populaire, semble frappé de stérilité : le music-halll et le café-concert préposés à son avenir sont devenus les artisans de sa faillite. Des profiteurs ont affamé cette muse, l'ont domestiquée et en son nom ont jeté au public des couplets niais et insipides, dont le succès ne dure pas au delà d'un soir.

Pour atteindre le but proposé, les éditeurs ont spéculé sur le talent des artistes nombreux qui pour vivre, interprètent les productions en série que leur imposent ces messieurs; la complicité des directeurs et des compositeurs pour jazz-band leur a suffi pour exécuter la chanson... Ils connaissent tous les ressources de leur « business » et l'un d'eux, résumant la profession de foi commune, déclarait, au nom d'une grande maison d'édition parisienne, qu'il n'y a pas d'art au music-hall, que la chanson — denrée commerciale — ne vaut que par l'artiste qui la présente, par le rythme qui l'impose... foin du fond ! Au diable la muse ! Pourvu que la camelote rapporte, devienne « mode » et que l'éditeur ne suffise plus à la vente des grands formats.

Voilà qui est édifiant et ne peut laisser subsister aucun doute. Editeurs et directeurs ont requis des médiocrités faciles à convaincre de la stupidité du public et les plus fades, les plus cyniques programmes sont cuisinés.

Les entrepreneurs de spectacle constituent une secte bourgeoise et non la moins crapuleuse ; ils espèrent, à force de drogues et d'épices, avoir raison du goût artistique populaire et se persuadent qu'alors, du pain et des jeux : *panem et circenses* ! suffiront pour faire oublier aux bagnards de la civilisation les souffrances et les iniquités sociales.

Ils se trompent. La chanson s'affirmera encore la libre fille dont la voix domine celle des rhéteurs et des despotes, pour égayer la vie, venger les parias, traduire à la barre populaire les détrousseurs et les forbans.

L'Histoire de la chanson révolutionnaire en est garante.

Chansonniers du monde, défendons la muse menacée ; aux couplets ineptes, fabriqués à l'aune et vendus aux poids, opposons les refrains clairs jaillis du cœur et franchement inspirés. Que la chanson soit à la grande scène lyrique ce que la fable est à la comédie et au drame : un ample opéra à cent actes divers et dont la scène est l'univers.

LE GUEUX.



LA VIE LITTÉRAIRE



Quelques écrivains scientifiques

UN PRÉHISTORIEN MÉCONNU

Ainsi que je l'ai annoncé dans ma dernière chronique, je voudrais étudier ici, aussi sommairement mais aussi complètement que possible, l'œuvre de quelques écrivains scientifiques qui furent de véritables « pionniers de la raison » en notre époque de grand tumulte clérical et militariste. Leurs œuvres, en effet, sont les lumières consolatrices dont s'éclaire la longue et douloureuse nuit, que nous traversons.

Mon intention était d'étudier aujourd'hui la part qui revient, dans ce rude labeur d'éducation sociale, à notre camarade de Lacaze-Duthiers: mais cela ne m'a pas été possible n'ayant pas encore en main son œuvre capitale, celle sur laquelle je veux insister : La *Philosophie de la préhistoire.* En attendant et comme prélude à cette étude, je veux présenter à mes lecteurs un préhistorien méconnu, l'évocateur puissant et exact de l' « homme du Mammouth », le docteur Maurice Faure.

*
* *

Je l'ai découvert à Lamalou, où je suis venu achever ma convalescence d'une poussée de fièvre paludéenne qui a fallli, cette fois, m'emporter. Je suis un passionné de préhistoire, depuis le jour déjà lointain où je fus initié à cette science, superlativement émancipatrice, par mon vieil ami regretté Abel Hovelacque, député de Paris, et directeur de l'Ecole d'anthropologie.

On comprendra donc ma joie, en me trouvant, dès mon arrivée à Lama ou, devant une des œuvres les plus passionnantes qu'ait inspirées la préhistoire. Je veux parler de la reconstitution de l'homme primitif qui fut le contemporain du mammouth, pendant l'époque moustérienne, dont la fin remonte à 30.000 ans au moins et le commencemnet à 150.000 peut-être.

Cette reconstitution a été faite sur les nombreux documents ostéologiques fossiles que nous possédons par le Dr Maurice Faure, lequel a eu l'heureuse idée d'en orner son « Institut de rééducation motrice », ainsi que le Musée d'anthropologie.

Grâce à tous ces documents ainsi patiemment réunis sur l'homme du mammouth, nous savons maintenant d'une façon précise que la période où il vivait, coïncide avec la dernière extension des glaciers si bien étudiée par Ch. Martins. Nous savons également que cet ancêtre encore voisin de l'anthropoïde, était trapu, petit, sa taille oscillant autour de 1 m 50. Il avait le crâne allongé, volumineux en arrière, le front fuyant caractérisé par sa concavité ; les bosses pariétales s'accusaient fortement ; les arcades sourcilières saillaient au point de former visière ; l'ampleur des cavités orbitaires était remarquable. La face n'avait pas de menton et les deux maxillaires étaient projetés en une sorte de museau. Les bras et les jambes étaient proportionnés. Le pied reposant sur le bord externe, le talon tourné en dedans comme chez le nouveau-né, présentant ainsi une disposition intermédiaire avec celle des singes grimpeurs, et le gros orteil s'écartait des autres doigts, dernier vestige de l'existence arboricole.

L'attitude n'était pas complètement verticale, par où s'accusait également, autant que par la flexion des genoux, l'origine quadrupède.

— « La nuque, écrit le Dr Maurice Faure, dans son remarquable travail, était large et puissante, le dos arrondi et musclé, l'un et l'autre contractés par un effort perpétuel de redressement dû à l'absence de l'équilibre vertical qui n'était pas encore réalisé. Tout l'ensemble indiquait un animal puissant et agile fait pour courir dans les rochers, sur un sol inégal et abrupt... »

Telles sont les données précises résultant de l'étude des squelettes fossilisés de l'homme moustérien que nous possédons dans nos musées. N'est-ce pas qu'en les lisant nous éprouvons la curiosité bien naturelle de savoir ce que pouvaient être ces squelettes revêtus de leur chair et de leur peau? Quoi qu'on tente pour tenir cette curiosité dans les limites sévères des données de la science, l'imagination prend son vol, et cherche à faire surgir, des abîmes du passé, l'homme du Moustier tel qu'il était quand avec ses armes de pierre il faisait la chasse au mammouth.

C'est cette curiosité, je le répète, qu'en artiste et en savant le Dr Maurice Faure a tenté de satisfaire à la façon de Cuvier évoquant les monstrueux reptiles, les mammifères colossaux des âges secondaires et tertiaires, avec cette différence que le créateur de la Paléontologie, opérait sur des vestiges aussi peu nombreux qu'incomplets, tandis que pour reconstituer l'homme moustérien, nous possédons, on l'a vu, des squelettes presque entier.

San doute d'autres paléontologues ont tenté cette évocation, mais nul d'entre eux ne me

paraît avoir atteint le but poursuivi, mieux que le Dr Maurice Faure. Clinicien hors pair, brillant élève de Charcot, il suivit l'exemple de son maître, dont la belle intelligence ne resta pas confinée aux choses de son art. En outre de ses travaux de neurologie, on lui doit de fort originales observations de climatologie et de météorologie, notamment sur l'influence des taches solaires dans l'évolution des maladies. Enfin et surtout, avec de belles études de préhistoire, la puissante et passionnante reconstitution qui fait l'objet de cette trop courte étude. J'ajouterai qu'elle étonna d'abord tous les paléontologues, séduisant les uns, ceux qui aiment la vie, le mouvement et qui admettent, dans la recherche scientifique, le rôle de l'art, c'est-à-dire de l'invention et de l'imagination ; scandalisant les autres qui, égarés dans les sciences de la vie, n'acceptent que le document mort, et traitent de fantaisiste toute tentative de le ressusciter.

D'après ces derniers, il faudrait exclure de la science, et sans doute aussi, de nos musées d'histoire naturelle, toutes les figurations d'animaux préhistoriques dues au génie évocateur de Cuvier. Pour ma part, plus j'ai étudié, à Lamalou, les reconstitutions du Dr Maurice Faure, qui comprennent toute une série de statues et de statuettes, et plus je pense que ce préhistorien s'est rapproché de la vérité autant que permettent de le faire les documents ostéologiques dont nous disposons.

Un jour viendra où justice lui sera rendue, et je serai très heureux d'y avoir faiblement contribué.

P. VIGNÉ D'OCTON.



A L'ÉTALAGE DU BOUQUINISTE

CRÉTINS & GOUJATS DE LETTRES

Ceci n'est pas un livre récemment paru, mais une courte rubrique que j'inaugure aujourd'hui, et où, chaque mois, avant ma critique et en quelques lignes je présenterai les plus remarquables parmi les *minus habens* qui fonctionnent, hélas ! dans le monde des « chieurs d'encre » et des « pisseurs de copie ».

Je commence par une vieille connaissance de mes lecteurs. C'est un certain René-Louis Doyon, qui vient encore une fois de salir, pour gagner quelques sous, la mémoire et la noble figure d'Isabelle Eberhardt, la bonne nomade, sur laquelle j'ai publié, ici, une longue étude. Cette fois, il a fait mieux, il a détroussé les héritiers de son œuvre, en éditant comme marchand de papier, à leur insu et sans leur donner un sou, la scène des « Contes et Nouvelles » de l'illustre morte, pour laquelle j'avais publié, dans les *Annales africaines*, une longue préface bio-bibliographique sous le titre : *Amoureuse du Désert*. Ce Monsieur est comme on le voit plus qu'un crétin et un goujat, c'est encore un cacographe doublé d'un... Vous devinez quoi...

DERNIERS LIVRES PARUS

L'HOMME QUI CHERCHE SON DIEU, *par Charles Boutin, Jouve et Cie, édit., prix : 6 fr.*

On parle souvent des livres qui font penser. En voici un : roman pour les âmes inquiètes, livre de combat pour les intellectuels. Où va l'homme d'Occident? Que vaut sa civilisation? La guerre a ruiné son prestige ; l'Asie et l'Afrique réveillées par son militarisme le jugent et hélas ! combien mal ! Ira-t-il toujours plus avant vers la science qui lui a donné sa puissance ou vers l'argent et la force devenus ses seuls dieux? Tels sont les problèmes que se pose l'auteur, en nous racontant, sous une forme un peu terne, les aventures de l' « homme qui cherche son dieu ». De réponse, je n'en vois point.

LA TROUBLANTE RENCONTRE, *par Raoul Stephan, Albin Michel, édit.* — Essais, études ou romans freudiens sont toujours à la mode. Il en est, mais très peu, dont les auteurs ont compris la vaste synthèse psycho-physiologique du maître viennois. La plupart sont basés sur des lectures mal digérées souvent même incomprises de ses beaux livres de psychanalyse. *La troublante rencontre*, le roman que publie M. Raoul Stephan, après l'*Homme-chien*, n'est pas parmi ces derniers. Les troubles psychiques de son jeune collégien, fils d'une mère folle, et d'une jeune fille névropathe, sont étudiés avec clarté et exactitude au cours d'une aventure sentimentale pleine d'intérêt. Style alerte, sobre et parfaitement adapté au sujet.

ESSAI DE MORALE LAÏQUE, *par Goudemant, Toulon, Impr. Giraud, 49, rue Gimelli.* — Je ne crois pas avoir trouvé plus clairement exposé que dans ce modeste livre, l'évolution de la morale, depuis ses modestes origines animales jusqu'aux plus raffinées des civilisations humaines. Bien pénétré de l'esprit darwinien, l'auteur a su condenser beaucoup de choses en peu de pages.

PSYCHOLOGIE ET MÉTAPHYSIQUE, *par Félicien Challaye, Nathan, édit.* — Sous une forme claire, élégante et concise, se trouve exposé et mis à jour ce qui s'enseigne aujourd'hui dans les Universités de France ; l'auteur m'a paru n'avoir rien oublié des théories et des points de vue les plus modernes. Livre de bibliothèque.

LE CHASSEUR DE CHIMÈRES, *par Léon Groc, France-Edition, 19, rue Garan.* — C'est l'histoire alertement contée d'un vieux savant qui a trouvé le secret, grâce auquel il pourrait faire sauter l'univers. Pourquoi ne le fait-il pas ? C'est ce que l'auteur s'abstient de dire. Livre curieux.

PROFITEUR, *par Maurice Heim, Méricant, édit., prix : 8 fr.* — Bravo pour l'auteur qui n'a pas hésité à nous dépeindre les turpitudes du monde des affaires d'après guerre. Il y a là un certain Triquevache, roi du bétail, qui symbolise fort bien le type « requin » dans toute son amplitude.

LES VERTUS PATRICIENNES, *par Sylvain Bonmariage, édit. La Pensée Française.* — Où est la part de l'action où la part de vérité historique dans cette histoire d'un gentilhomme libéral entre 1785 et 1852? Ce genre d'essai qui évoque les anciennes « chroniques » est aujourd'hui, à mon avis, trop dédaigné, et il faut savoir gré à l'auteur d'en avoir tenté la résurrection. Il y a là se déroulant au milieu des événements fort agréablement racontés une aventure d'amour qui en amplifie l'intérêt.

DE L'AMOUR, *par Etienne Rey. Bernard-Grasset, édit.* — Trois courtes citations me permettront de caractériser ce livre vraiment remarquable. « ...Jamais les femmes n'ont été aussi folles qu'aujourd'hui et n'ont fait aussi peu de folies... » Plus loin : « . La guerre, si elle eût été plus courte eût changé plus profondément les âmes ; trop longue, elle a eu le temps d'user tous les ressorts et de briser toutes les forces. Cette fatigue s'est aussi reportée sur l'amour... » Enfin : « Le dernier snobisme et la dernière mode intellectuelle se rencontrent, paraît-il, dans la pédérastie... »

Pour mention :

La Bonbonnière d'Or, par Francis de Miomandre (Ferenczi). — *La Pigeonne*, par J.-H. Rosny jeune (Nouvelle Revue critique). — *Autour de Robespierre*, par Albert Mathiez (Payot). — *Les Forains*, par Ch. Malato (Doin). — *Leur manière...*, par Raymond Hesse et Lionel Nastorg (Bernard-Grasset).

P. VIGNÉ D'OCTON.

La Chronique Internationale

EN RUSSIE

DIPLOMATIE ET CALCULS

Un des mots d'ordre du parti bolcheviste russe, avant la révolution d'octobre, fut : « *A bas la diplomatie secrète !* »

La diplomatie est une fonction inhérente à tout mécanisme politique.

Comme telle, elle ne peut pas être secrète.

Les bolcheviks aspirent à un mécanisme politique (façonné à leur idée).

Donc, ils conservent la diplomatie comme fonction de ce mécanisme.

Donc, ils feront de la diplomatie secrète.

Donc, leur mot d'ordre est une naïveté, une illusion, ou, plutôt, une duperie.

La diplomatie est toujours secrète. Une diplomatie qui n'est pas secrète, n'en est pas une.

Le mot d'ordre des anarchistes fut : « *A bas le mécanisme politique*, et par conséquent, *toute diplomatie !* »

—o—

Ce fut l'*idée politique* qui l'emporta une fois de plus dans la révolution de 1917. Bientôt, la diplomatie bolcheviste fit ses débuts. Ce furent alors quelques beaux gestes; un petit feu d'artifice devant montrer aux aveugles qu'une diplomatie honnête et ouverte était possible. Et les aveugles y crurent.

—o—

Des années passèrent. Les jours des beaux gestes aussi. La « politique réelle » commença, et, avec elle — la *diplomatie secrète*, bien entendu. Et cela alla tout seul, naturellement. Comme dans tous les Etats qui se respectent.

Un des exploits les plus frappants de cette diplomatie fut *le contrat russo-japonais* signé par les deux parties : l' « Etat prolétarien » et l'impérialisme japonais, au début de cette année.

Le texte du contrat fut publié par le gouvernement russe dans l'*Izvestia*, n° 48. J'ai entendu les bolcheviks prétendre que la publication des contrats passés avec d'autres Etats est justement l'essentiel de la « diplomatie non secrète ». Il va de soi que ce ne sont que les naïfs qui peuvent être leurrés par cette thèse. D'abord, rien ne garantit que le gouvernement ne fasse pas des contrats complètement secrets, sans même en publier le texte ou sans le publier en entier. Ensuite — et c'est le plus important — un *contrat* n'est que *le résultat* d'une action diplomatique. Une fois le contrat fait, signé et publié, la population « prolétarienne » ne peut plus rien y faire, même si elle voulait. Elle est *forcée* de l'accepter, même si elle le concerne comme une calamité. Or, quant à l'*action diplomatique elle-même*, action *précédant le contrat*, elle se poursuit en Russie, comme partout ailleurs, dans le plus grand mystère. Et cela ne pourrait pas être autrement, car le mystère, le secret est *la condition fondamentale de la réussite* dans toute œuvre diplomatique. La seule différence qui existe entre les gouvernements bourgeois et le gouvernement bolcheviste, en matière de diplomatie, est, donc celle-ci : les premiers avouent que la diplomatie est, doit être un jeu caché; le second, tout en prenant part à ce jeu caché, fait semblant de jouer cartes sur tables. Dans le premier cas, c'est une duperie simple. Dans le second, une super-

[illegible] double. Et quant au résultat, il est également [illegible], ici comme là.

—o—

Le résultat de longues menées diplomatiques entre les gouvernements japonais et russe : *le contrat russo-japonais* est une abomination au point de vue prolétarien [illegible]. Le jeune impérialisme japonais rêvant une guerre de conquête formidable, dans le but de « chasser les chacals étrangers de toute l'Asie », d'en devenir le maître absolu, de se subjuguer définitivement la Chine et d'exploiter à son aise les populations travailleuses et les richesses immenses de toute cette partie du monde, ce jeune impérialisme, le plus avide et le plus guerrier, obtint par le contrat en question, l'exécution de ses désirs les plus ardents : la sanction de ses dernières [illegible] militaires, une base [illegible] solide en Extrême-Orient et, surtout, *les sources de naphte inépuisables sur l'île de Sakhaline*.

Le naphte est aujourd'hui le nerf principal de la guerre. L'impérialisme japonais n'en avait pas. C'était pour lui l'obstacle le plus sérieux à la [illegible] exécution de ses projets de conquête. Alors le gouvernement « prolétarien » de la Russie lui vint en aide : il lui céda ces sources en concession.

C'est un pas de géant fait vers l'oppression, vers l'abrutissement épouvantable des masses travailleuses en Asie, et aussi vers une nouvelle guerre impérialiste plus effroyable que jamais.

Quels sont donc les avantages et les calculs des bolcheviks ?

Les avantages ? C'est la reconnaissance du gouvernement bolcheviste par le Japon. Et le calcul, c'est l'espoir de voir le *bolchevisme* triompher dans le monde entier par suite de la catastrophe [illegible].

Impuissants à faire triompher la révolution et l'émancipation mondiales par la voie directe et lumineuse d'une action sociale créatrice, féconde, [illegible] et entraînante, ayant trahi et faussé la véritable révolution qui aurait pu amener à sa suite la libération du monde, les bolchevicks sont obligés de recourir à d'autres moyens.

Soit ! Le jeu est fait. Le sort en est jeté. La révolution n'ayant pas encore donné de résultat, la continuation de l'impérialisme et une nouvelle catastrophe impérialiste sont inévitables. Puisque c'est ainsi, nous l'attendons aussi, cette catastrophe. Elle est maintenant la seule issue possible.

Mais nous avons, nous aussi, un espoir, un « calcul » : de voir triompher, au bout de cette catastrophe imminente, non pas *le bolchevisme*, mais *la libération, l'émancipation véritables* : la vraie révolution sociale.

Nous avons l'espoir de voir ensevelis sous les débris du monde actuel non seulement *la réalité bourgeoise*, mais aussi *l'erreur et le mensonge fatals de l'utopie socialiste autoritaire*.

Le bolchevisme, le représentant de cette utopie, se [illegible] des plans guerriers impérialistes japonais ou autres : *il tient son calcul pour juste* et cherche à justifier ainsi sa super[illegible] double. Il se dit : « Que les impérialistes, que les capitalistes du monde entier s'égorgent mutuellement, c'est nous qui triompherons ! »

Nous, nous nous moquons, en fin de compte, de *tous les deux*. Nous, nous disons : « Que la catastrophe vienne. Que la choc, dorénavant inévitable, se produise. Il finira par engloutir dans le grand gouffre qu'il va ouvrir, non seulement le bloc d'iniquités et d'injustices du monde entier, *mais aussi, du même coup, la conception malheureuse pseudo-révolutionnaire intronisée par les jacobins de Moscou*. C'est la véritable révolution libératrice, car libertaire, qui triomphera, cette fois ! »

Et nous tenons notre calcul pour plus juste.

VOLINE.

EN BULGARIE

D'effroyables nouvelles nous arrivent de Bulgarie. Les journaux sont remplis par le récit de scènes horribles de persécutions, de supplices, infligés à tous ceux qui commettent le crime de ne pas penser comme le gouvernement.

Anarchistes, communistes, ou simples protestataires sans parti contre l'odieuse dictature tsariste, sont impitoyablement traînés en prison, frappés odieusement quand ce n'est pas tout simplement fusillés.

Un comité s'est formé à Paris pour secourir les anarchistes victimes de cette sauvage répression. Du Bulletin mensuel (1) qu'il publie, nous extrayons ces renseignements qui indiquent à quel degré de basse barbarie est tombé le régime que tant de malheureux sont obligés de subir.

Chez nous, écrit un ami de Bulgarie, « non seulement, il n'est plus possible de travailler, mais on ne peut même plus respirer. »

« La vie humaine n'y a plus aucune valeur. »

« On assassine le poète moderniste Guéo Mileff pour avoir écrit un poème après les massacres de septembre 1923 où il condamnait les crimes des Autorités. Personnellement, il n'appartenait à aucun parti politique.

« On a assassiné Joseph Herbst pour avoir manifesté des sympathies vis-à-vis du communisme.

« On a assassiné le Docteur Tsarvoulanoff pour les mêmes raisons .

« Thristo Traïtcheff a été assassiné parce qu'il était le correspondant du « Comité de Secours pour les anarchistes persécutés et emprisonnés ».

« L'étudiante Ivanka Siméonova a été assassinée parce qu'elle professait des idées anarchistes. »

Rahila Anguélova a été assassinée comme anarchiste. »

Les journaux publient de longues listes d'assassinats ou de « suicides » qui indiquent que tout le pays est livré à la férocité des hordes fascistes, opérant sous l'œil bienveillant et avec le concours du gouvernement.

—o—

Les lettres envoyées par des personnes dont la sincérité est incontestable donnent sur les pro-

---

(1) Rédaction et administration, 9, rue Louis-Blanc. Le numéro, 25 centimes.

cédés criminels du gouvernement bulgare de pénibles détails. Voici une de ces lettres :

« Des choses terribles se passent chez nous. On assassine sans choisir, même les plus innocents. Souvent sous le prétexte futile d'avoir de longs cheveux (car il existe un ordre interdisant d'avoir des cheveux longs sous menace d'être déclaré « bandit »), plusieurs camarades sont tués. Je ne nommerai que ceux dont la presse avoue l'assassinat.

« Et combien il y en a, en plus de ceux-là, qui sont tués : de Nova Zagora, Petko Yaneff, Milantcho Domitroff, Mintcho M. Vasilieff, Dinco Gospodinoff, Dona Balbuleff et d'autres, et aussi quelques hommes de Slivène dont je ne me rappelle pas les noms. Nicolas Slavoff, de Kriva kroucha, a été également tué. Le sort de plusieurs est inconnu. Ils ont disparu sans vestige.

« On expire des souffrances infligées. On bat les prisonniers avec des sacs pleins de chaux pour provoquer une tuberculose artificielle.

« Dans la prison de Nova Zagora, on amène un anarchiste de Panaguriehteh. On l'a capturé sur les montagnes Bagnousn. Pendant une fusillade avec des soldats, il en tue quelques-uns, puis il tente de se suicider, mais sans réussite : il s'était blessé seulement. Pendant la perquisition, il a avoué être anarchiste et déclare qu'il ne dira plus rien du tout, qu'on lui fasse ce que l'on veut. Il a demandé qu'on le tue le plus vite possible. Mais non. On lui fait subir les tortures les plus affreuses. On lui coupa le nez, les oreilles, les doigts, on l'a battu horriblement, publiquement dans la rue... Mais il n'a rien dit. Il a serré seulement les dents de douleur physique insupportable et ses yeux semblaient ne demander que la mort. J'étais alors à Nova Zagora et j'ai vu comment on l'a battu tout couvert de sang... Je tremblais d'horreur. Puis il est mort gémissant sous des tortures bestiales... Il vous semble certainement que je vous raconte quelque chose d'invraisemblable, mais si vous aviez vu comment, sous les coups de fusil, les hommes tombent dans la rue... J'interromps, je ne peux plus écrire...

C'est un long cri de douleur et de rage impuissante qui s'exhale de la poitrine des prolétaires bulgares, de tous ceux qui n'ont pas le droit, sous peine de mort, d'esquisser le moindre geste de protestation. Le prolétariat occidental, tous ceux qui pensent et ont un cœur, entendront-ils l'appel angoissant que leur adresse leurs frères de Bulgarie ?

EN SUÈDE

CONFÉRENCE DES ANARCHISTES SUÉDOIS

La « Sveriges Ungsocialitiska förbund » (S.U.F.), ainsi se nomme l'organisation anarchiste-communiste de Suède, tint, à la Pentecôte de cette année, un congrès national. L'auteur de ces lignes se trouvant à cette époque à Stockholm pour le congrès des syndicalistes révolutionnaires suédois comme représentant de l'A. I. T., accepta avec joie l'invitation d'assister à cette conférence en qualité d'auditeur.

La manière de convoquer cette conférence [illegible] à elle seule à montrer le sens pratique de nos camarades suédois. En Suède presque tous les membres de l'organisation anarchiste sont en même temps membres de l'organisation syndicaliste. C'est ainsi que, [illegible] étant délégués au congrès national des syndicalistes, la S. U. F. utilisa cette occasion pour convoquer sa conférence nationale. Les frais de voyage pour la majorité des délégués furent ainsi épargnés.

Les relations étroites existant entre la S. U. F. et l'organisation syndicaliste se manifestèrent clairement, en ce que cette dernière se fit représenter à la conférence nationale de la S. U. F. De même, celle-ci fut invitée au Congrès des syndicalistes et envoya un représentant. La raison de ces organisations étroitement [illegible] vient de la parenté d'idées des deux organisations et, de plus, elle se justifie en ce que ce furent principalement des membres de la S. U. F. qui créèrent, il y a une quinzaine d'années, l'organisation syndicaliste proprement dite.

Du rapport moral du camarade Mannis, il ressort que le mouvement, qui eut à traverser une période critique, s'est de nouveau remarquablement redressé. Des groupes nouveaux ont été fondés en de nombreux endroits ; le tirage de l'organe « Brand » a augmenté ; le mouvement repose maintenant sur une base financière solide. Une régénération spirituelle accompagne naturellement ce relèvement de la situation économique. L'activité des membres grandit, l'idéalisme se développe plus vigoureusement, l'envie de lutter est plus forte. La période d'inaction qui s'était manifestée dans le mouvement anarchiste après la révolution russe et la formation du mouvement « communiste » peut être considérée aujourd'hui comme complètement dépassée. Alors qu'au sein du parti communiste règne le désaccord et se font des scissions, l'anarchisme regagne une force d'attraction parmi les masses ouvrières.

La conférence s'inspira du meilleur esprit de solidarité et d'un bel élan fraternel. L'harmonie ne cessa de régner dans la discussion de toutes les questions. La camarade *Bjorklund* fit un rapport sur l'activité intérieure et extérieure des groupes, rapport qui se trouva résumé dans une résolution exprimant les tâches des groupes de lutte pour les idées du socialisme libre et de l'anarchisme. Si la classe ouvrière ne s'exerce déjà maintenant à prendre en main l'organisation du travail et de la vie sociale, elle ne pourra pas se libérer du joug de l'esclavage et de l'exploitation. Actuellement déjà, la S. U. F. établit son activité sur le terrain de la propagande pour l'édification d'une société libre. Les groupes anarchistes doivent être des écoles de propagande des idées libertaires. Ils doivent faire sentir leur influence dans les occasions les plus diverses du mouvement ouvrier. Dans le but de maintenir en éveil l'intérêt aux travaux des groupes, des soirées musicales, des fêtes sont chaudement conseillées. L'organe de la S. U. F. « Brand » doit être continuellement et régulièrement tenu au courant des événements du mouvement ouvrier. Voilà, en résumé, la ligne de conduite qui fut proposée et acceptée pour le travail dans les groupes.

Le camarade Albert Jensen fit une exposition longue et détaillée sur l'attitude de l'anarchisme dans le mouvement ouvrier, se résumant en une résolution dans laquelle l'anarchisme se déclare l'adversaire de tous les mouvements socialistes autoritaires, ennemi juré de l'État et de tous les partis étatistes. Les partis, en effet, qui prétendent vouloir employer les institutions d'État à la libération de la classe ouvrière, sont les mêmes qui, au moment propice, les emploieront contre elle, qui les aura aidés à s'en rendre maîtres. Le pouvoir politique ne peut amener que le renforcement de l'ordre social bourgeois ou l'installation d'une nouvelle domination et tyrannie ne se maintenant que par de brutales poursuites et un sanglant régime de terreur contre les révolutionnaires.

L'activité parlementaire peut, il est vrai, réussir à amener certaines réformes ; mais elles sont trop chèrement payées parce qu'elles berçent la classe ouvrière dans l'illusion trompeuse que le socialisme peut être réalisé par la voie législative. Son attention est ainsi détournée des méthodes d'action directe, le seul véritable et radical moyen.

La confirmation de cette thèse réside dans les expériences faites par les ouvriers avec les gouvernements social-démocrates en Allemagne, en Suède, en Angleterre, en Danemark, etc... Ces gouvernements ont fait l'office de bourreaux au service du capitalisme. L'anarchisme doit aussi se déclarer l'adversaire de la tendance autoritaire du socialisme naviguant sous le faux pavillon du « Communisme ». La « Dictature du prolétariat » est un mirage, une tromperie flagrante à l'aide de laquelle on attire la classe ouvrière dans un guet-apens où l'on aura la faculté de se jeter alors sur elle en dominateurs.

Peut-être la tactique de cette tendance est-elle révolutionnaire, en tous cas, ses résultats en sont réactionnaires. Alors que tout au moins la social-démocratie aspire à une régime démocratique, le communisme, lui, aspire ouvertement à un régime autocratique.

La « Dictature du Prolétariat » est une tentative maladive et artificielle d'instaurer le socialisme qui ne peut l'être réellement que par les larges masses de la classe ouvrière sur les bases de la liberté et de l'entr'aide fraternelle.

L'anarchisme voit dans le syndicalisme un mouvement apparenté à lui idéologiquement et voulant réaliser par un travail pratique, dans le domaine économique, un but social de bien-être et de liberté. Le syndicalisme peut être considéré comme la solution naturelle de l'ordre économique capitaliste, puisqu'il tente d'instituer un nouvel ordre de production. Et tant que le syndicalisme conserve son empreinte anti-autoritaire et anti-centraliste, l'anarchisme voit en lui un mouvement plein des plus grands espoirs, qui, finalement, vaincra l'esclavage et l'exploitation. C'est pourquoi il est du devoir de tout anarchiste de prendre part activement au mouvement syndicaliste révolutionnaire.

—o—

Par ces extraits puisés dans les résolutions des deux principaux points qui furent discutés à la conférence des anarchistes suédois, le lecteur pourra se convaincre de l'orientation spirituelle et de l'activité organisatrice du mouvement libertaire de ce pays. La question de l'enfance, à savoir si les anrchistes devaient se préoccuper de désabuser et éduquer les enfants en créant spécialement, à cet effet, des groupes enfantins, a été également étudiée et sérieusement discutée. Après de nombreux Pour et Contre, on opta pour la création de groupes de pupilles de tendance anti-autoritaire.

L'ordre du jour était passablement chargé, et cependant tout fut terminé en une journée, grâce à l'esprit pratique et au magnifique élan de camaraderie règnant sans cesse dans la discussion. Puisse l'esprit qui anima cette conférence se généraliser et pénétrer dans le mouvement anarchiste des autres pays. Le mouvement anti-autoritaire international y gagnerait énormément.

A. Souchy.

Table des matières

—

2e année

N° 22

N° 23 (3e année)

N° 24

N° 30

N° 31 (4e année)

N° 32

N° 33

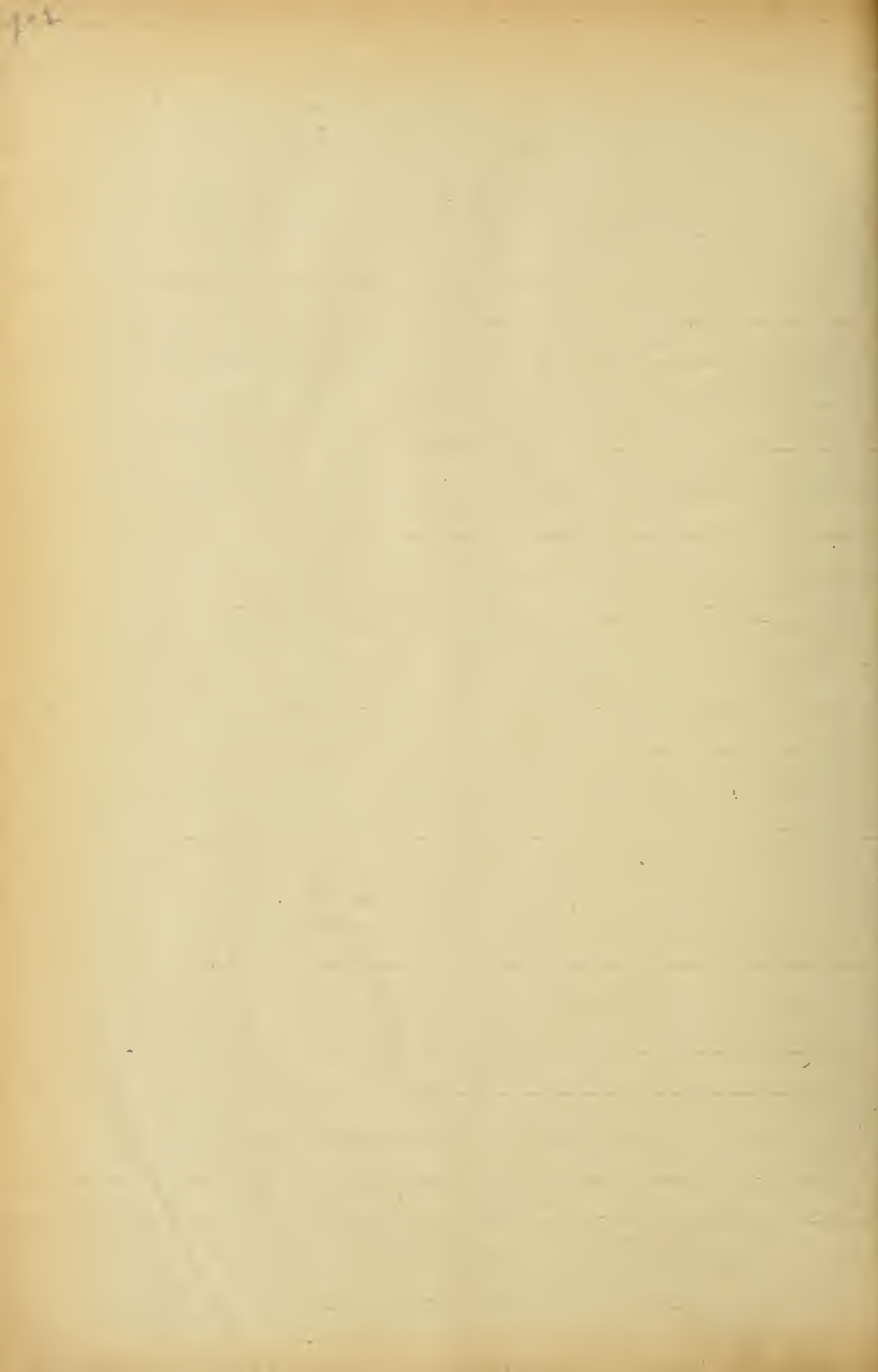
N° 35

Fin.

Avec ce numéro 35 s'achève la parution de la "Revue anarchiste"

Fin du 2e et dernier volume

400



708

[illegible]

[illegible]





